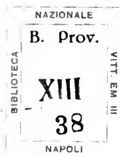
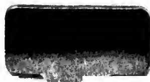



FONDO PIZZOFALCONE

NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
XIII
38
NAPOLI
31-B-25

BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XI
Palchetto C
Num.° d' ordine 22
~~31-B-29~~


B. Prov
XIII
38

Digitized by Google

PRÉCIS

DE LA

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE.

T. V.

Se vend à Londres

Chez BOSSANGE et MASSON, Libraires,
14 Great-Marlborough.



644780

PRÉCIS

DE LA

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE,

OU

DESCRIPTION

DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE,

SUR UN PLAN NOUVEAU,

D'APRÈS LES GRANDES DIVISIONS NATURELLES DU GLOBE ;

Précédée de l'Histoire de la Géographie chez les Peuples anciens et modernes, et d'une Théorie générale de la Geographie Mathématique, Physique et Politique;

Et accompagnée de Cartes, de Tableaux analytiques, synoptiques et élémentaires, et d'une Table alphabétique des noms de lieux.

PAR M. MALTE-BRUN.

TOME CINQUIÈME.

DESCRIPTION DE L'AFRIQUE MÉRIDIONALE, ET DES DEUX AMÉRIQUES.



A PARIS,

Chez VOLLAND le jeune, Libraire, quai des Augustins, n° 17 *bis*,

Et chez BRUNET, Libraire, rue Gilles-Cœur, n°. 10, ancien domicile de BUISSON.

1817.

Digitized by Google



PRÉCIS
DE LA
GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE.



LIVRE QUATRE-VINGT-DIXIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'AFRIQUE. — *Description générale et particulière du* CONGO *ou de la* GUINÉE MÉRIDIONALE, *et de quelques pays limitrophes.*

DANS les régions sauvages ou barbares, le caprice d'un voyageur ou la pédanterie d'un géographe invente et abolit tour-à-tour des dénominations générales, les unes, pour l'ordinaire, aussi arbitraires que les autres. Le choix entre ces noms ne mérite pas de longues discussions. La côte de l'Afrique occidentale comprise entre le cap Lopez de Gonzalvo et le cap Negro, est désignée communément dans le commerce sous le nom générique de *côte d'Angola* (1). C'est l'*Ethiopie occidentale* de quelques auteurs italiens et français (2); c'est une portion de la *Basse-Ethiopie* des Portugais, grande division qui commençait près du fort de la Mina, au nord de l'équateur (3). Aujourd'hui les meilleurs géographes l'appellent Basse-Guinée, ou *Guinée méridionale*, pour la distinguer de la Guinée proprement dite (4). Il semblerait encore plus naturel de donner à cette région le nom de *Congo*, qui est celui d'un royaume dont la domi-

Noms divers.

(1) *De Grandpré*, Voyage à la côte occidentale de l'Afrique, introd., p. 13. (2) *Cavazzi* et *Labat*, Relation historique, etc. Paris, 1732. (3) *Marmol*, Afrique, III, 90. (4) *Bruns*, Afrika, IV, 9.

nation l'a jadis embrassée presqu'en totalité, et dont la langue paraît être la souche de tous les idiomes qu'on y parle.

Climat et température. Situé, comme la Guinée dans la zone torride, mais au sud de l'équateur, le Congo jouit d'un climat semblable à ceux que nous avons décrits dans les deux livres précédens, avec la seule différence que les saisons arrivent dans les mois opposés. On n'y distingue, à la rigueur, que deux saisons, celle de la sécheresse et celle des pluies. Depuis notre équinoxe du printemps jusqu'à la fin d'octobre, il ne tombe ordinairement point d'eau ; mais les vents de sud et de sud-est rafraîchissent l'atmosphère (1), et la chaleur, quoiqu'intense, surtout dans les beaux jours, est néanmoins supportable. Dans les temps brumeux, qui ne sont pas rares, l'humidité de l'air relâche les fibres, gêne la respiration, et au moindre exercice, provoque de fortes sueurs qui minent la santé des étrangers et les obligent de se sécher près du feu, ou de changer de vêtemens. Pendant l'autre moitié de l'année, le soleil est moins un astre lumineux qu'une fournaise ardente ; ses rayons perpendiculaires, tariraient les sources de la vie et frapperaient le sol d'une stérilité absolue, si la nature bienfaisante n'y avait point préparé un remède dans la fraîcheur des nuits, égales aux jours en durée, dans le serein et les rosées, toujours abondantes à cette époque. L'air est encore rafraîchi par des torrens rapides qui sillonnent les flancs des montagnes, et par les nombreuses rivières qui arrosent les plaines : ajoutons l'effet des vents imprégnés de vapeurs humides, qui, dans cette saison, soufflent périodiquement du nord-ouest, c'est-à-dire, du golfe de Guinée, en amoncelant des nuages épais contre les montagnes de l'intérieur. Dès la fin d'octobre, ces réservoirs d'eau versent sur le pays des pluies fréquentes, accompagnées de tonnerre et d'orage, qui ne cessent qu'en avril (2). Le sol, échauffé à une grande pro-

(1) *Lopez*, Relazione di Congo, p. 7. (Edition de 1591, Rome.)
(2) *Proyart*, Histoire de Loango, etc. Trad. allem. de *Meiners*, p. 1.

fondeur, boit l'eau avec avidité ; toute la nature renaît et prend un aspect riant : la végétation se développe avec une rapidité étonnante ; les guérets se couvrent d'une verdure nouvelle, les bourgeons des arbres s'épanouissent, le parfum des jeunes fleurs embaume l'atmosphère (1). Il y a néanmoins ici, comme partout, des exceptions à la règle : les pluies quelquefois ne viennent qu'après l'époque accoutumée, ou même elles manquent entièrement ; il en tombe aussi dans les mois d'hiver ou de sécheresse. Toujours les mares d'eau stagnantes, qui restent après les pluies, remplissent l'air de méphitisme, et rendent le séjour à la côte dangereux pour les Européens.

Les habitans du Congo divisent l'année en six périodes. Saisons. Le printemps (*massanza*) commence avec les pluies d'octobre, qui vont en augmentant jusqu'au mois de janvier. Vient ensuite le *n'sasou* ; c'est la saison de la première moisson et des secondes semailles, dont le produit est récolté en avril. Les ondées qui, depuis janvier, n'étaient que passagères, reprennent au mois de mars, et continuent, quoique faiblement, jusqu'au milieu de mai. C'est dans cet intervalle que tombent l'*écundi* et le *guitombo*. Le *guibsoo* et le *quimbangala* constituent l'arrière-saison et l'hiver ; ce dernier marqué par une sécheresse destructive qui fait mourir les feuilles des arbres privés de sève, désorganise les plantes et dépouille les campagnes de toute leur parure.

En commençant la géographie-physique du Congo, nous Montagnes. Rivières. apercevons aussitôt que les deux principaux traits nous manquent ; on connaît aussi peu la direction des chaînes de montagnes, que l'origine et le cours des rivières. La plupart de celles-ci prennent source sur un plateau ou sur une chaîne de montagnes éloignée généralement de la côte de cent cinquante à deux cents lieues. Mais cette chaîne paraît s'ouvrir devant deux grands fleuves qui viennent de l'intérieur du continent, et dont l'origine est inconnue. Le fleuve de *Coanza*, quoique le moins considérable, a plus d'une Le Coanza.

(1) *Labat*, Relation historique, I, 104.

lieue de large à son embouchure; il charrie ses eaux bourbeuses avec tant de force, que la mer en est colorée jusqu'à trois ou quatre lieues au large. On peut le remonter jusqu'à la ville de Masaugano, qui est à quarante lieues dans les terres; ses grandes cataractes sont à 60 lieues plus loin. Il paraît venir du sud-est. Le fleuve de *Congo*, appelé *Zaïre* ou *Zahire* par les indigènes, a trois lieues de largeur à son embouchure, et se jette dans la mer avec tant d'impétuosité, qu'aucun fond de sonde ne peut y être pris, à cause de la violence du courant. On sent la force de ce courant à trois lieues de distance au large, et on en aperçoit encore l'effet à douze lieues; non-seulement l'eau y conserve une teinte noirâtre, mais des ilots flottans de bambou, entraînés dans l'Océan, y environnent le navigateur, et ralentissent même la marche des vaisseaux (1). Les cataractes de ce fleuve, situées à 120 lieues dans l'intérieur, paraissent plus majestueuses que celles du Nil.

Le Zaïre.

Hypothèse sur le Zaïre.

Ce grand fleuve vient sans doute de très-loin; mais est-il raisonnable de supposer qu'il soit identique avec le Niger ou le Joliba? Cette conjecture, proposée par M. de Seetzen il y a plus de dix ans (2), a été renouvelée par l'infortuné Mungo-Park (3), et adoptée comme base pour une nouvelle expédition anglaise, destinée à achever la découverte du Niger. Nous indiquerons brièvement les argumens par lesquels on réfuta, dans le temps, cette hypothèse peu ingénieuse. Le Ouangara est un pays très-bas; c'est un marais, et quelquefois un lac. L'intérieur du Congo est, au contraire, montagneux et très-élevé. Comment le Niger, en sortant du Ouangara, trouverait-il une pente suffisante jusqu'aux régions où coule le Zaïre? En supposant qu'il se dirige au sud-est, en sortant du Ouangara, il rencontrerait très-vraisemblablement la rivière de Camarones, ou celles

(1) *Archibald Dalzel*, Instructions nautiques sur la côte d'Afrique.
(2) Correspondance, Géog. et Astron. de M. Zach, V, 260. (Année 1802.) Comp. VI, 224, où M. Seetzen paraît avoir abandonné son idée. (3) Dernier journal de Mungo-Park.

de Benin et de Calabar, qui, à en juger par leurs embouchures, doivent être considérables, et par conséquent prendre leur origine très-loin dans l'intérieur (1). Ces raisons s'opposent à l'identité du Niger avec le Zaïre. Ce dernier reçoit d'ailleurs son plus grand *affluent* connu du côté du sud-est, sous le nom de *Coanga*, et il doit l'abondance de ses eaux, d'après les rapports des indigènes, à un grand lac imparfaitement connu, et qu'on nomme *Aquilonda*. Peut-être sert-il d'écoulement à un système entier de lacs semblables à celui des lacs du Canada, et qui pourrait bien comprendre même celui de Maravi.

Le sol, en général gras et fertile, récompense amplement les peines du laboureur. Cependant, le long de la côte, des terreins trop sablonneux ou trop marécageux, se refusent à la culture. Les sables composent également toutes les montagnes de Loango, et s'étendent sur toute la surface de Sogno, où cependant ils recouvrent un bon terrein. Quant aux autres parties constitutives du sol de la Basse-Guinée, on y distingue de l'excellente terre argileuse (2), des montagnes entières de granit oriental, de porphyre, de jaspe, de marbres divers, et même, selon Lopez, d'hyacinthe (3). On y connaît aussi les aérolithes, appelés, en langage du pays, *targia* (4). La pierre à chaux, qui manque, est suppléée par les coquillages entassés en quantité sur le bord de la mer. Le sel abonde dans le Loango : il provient des fosses creusées à la côte, où l'eau s'évapore naturellement; les nègres le préparent aussi dans des vases par ébullition (5). Le royaume d'Angola renferme des puits salés, dont on tire des morceaux de sel longs de deux pieds et larges de cinq à six pouces. Le sel recherché dans les marchés sous le nom de pierre de *guisama* ou *khissama*, sert de remède. Suivant Battel (6), c'est un sel gemme, dont les couches, situées à Productions. Minéraux.

(1) *Reichard*, dans la Correspondance de Zach, V, p. 409. (2) *Labat*, Rel., II, p. 63. (3) *Lopez*, l. c., p. 42. (4) *Labat*, I, p. 71. (5) *Zuchelli*, Voyage et Mission, trad. allem., p. 153-324. *Proyart*, p. 97. (6) Collection de *Purchas*, II, p. 978.

trois pieds de profondeur, s'étendent sur une grande partie de la province de Demba.

Métaux. Les mines de Loango et de Benguela fournissent en quantité de l'excellent fer (1). Presque toutes les montagnes de la Guinée sont ferrugineuses ; mais les naturels ne savent pas extraire ce métal, et les Européens entretiennent leur indolence à cet égard. En *Angola*, on trouve de la mine de fer dissoute dans l'eau de la rivière. Pour l'en retirer, les nègres y déposent des bottes de paille et d'herbes sèches, auxquelles les parties métalliques s'attachent (2). Selon Battel, Lopez et Grandpré, le cuivre et l'argent abondent en Angola, et notamment dans le royaume de Mayomba, où on le trouve à fleur de terre (3). Il y a aussi plusieurs mines de cuivre dans le pays d'Anziko et dans les montagnes situées au nord de la rivière Zaïre : près de la grande cataracte on en exploite d'un jaune brillant (4). Mais rien n'atteste nulle part l'existence de l'or ; et tout ce qu'on dit des mines de la colonie portugaise de Benguela, se réduit à de simples soupçons.

Végétaux. Du reste, si les richesses du règne minéral ont moins d'éclat que ne le supposeraient les premiers voyageurs, il n'en est pas de même des productions du règne végétal. La nature, active et vivante, y présente un spectacle d'abondance et de fécondité qu'aucune description ne saurait exagérer. Rien n'égale l'éclat des pelouses émaillées de mille fleurs. Des graminées hautes et serrées, recouvrent presque les routes. Les champs et les forêts sont parsemés de lis plus blancs que la neige ; partout on admire des bosquets entiers de tulipes des couleurs les plus vives, entremêlées de tubéreuses et de jacinthes. Quelques ornemens de nos jardins, tels que la rose, le jasmin, demanderaient le soin de l'arrosement, que leur refuse l'Européen, uniquement attaché au commerce ou livré à la paresse.

(1) *Labat*, I, p. 27-83 ; II, p. 59. *Zuchelli*, p. 280. (2) *Labat*, I, p. 71. (3) *Purchas*, pag. 978 ; *Lopez*, p. 23 ; *de Grandpré*, I, pag. 38. (4) *Cavazzi* et *Labat*, I, p. 35.

Parmi les plantes alimentaires, nous citerons le *mafringo* ou *masanga*, espèce de millet très-agréable au goût et à l'odorat, dont les épis longs, d'un pied, pèsent de deux à trois livres. Tous les holcus viennent presque sans culture (1). Le *luno* ou *luco*, peut-être le *test* d'Abyssinie (2), fournit un pain très-blanc, savoureux, et aussi bon que celui de froment; c'est la nourriture ordinaire dans le Congo. Les épis en sont triangulaires, et les grains, couleur gris de fer, avec une petite tache noire, n'ont guère plus de volume que ceux de la moutarde. La graine en fut apportée *des environs du Nil*, peu avant l'époque de Lopez (3). On a vainement essayé la culture du froment européen; ses tiges, trop vivantes, couvrent un cavalier à cheval, mais elles restent stériles. M. de Grandpré (4) cependant l'a vu produire des épis qui contenaient cinquante-deux grains. Le maïs, *mazza manputo*, introduit par les Portugais, sert à engraisser les cochons; il donne deux à trois récoltes. Le blé-sarrazin en donne deux; il résiste mieux que les autres grains à la sécheresse (5), et pousse quatre ou cinq tiges hautes de dix pieds. Le riz est abondant, mais n'est point estimé. Toutes les plantes potagères d'Europe, telles que le navet, la rave, la laitue, l'épinard, le choux, la citrouille, la concombre, le melon, le fénouil, réussissent très-bien, et atteignent même un plus haut degré de perfection que dans leur pays natal. Les patates, appelées chez les nègres *bala-puta* ou racine portugaise, sont venues d'Amérique et deviennent plus savoureuses qu'en Europe. On cultive aussi le manioc américain ou la cassave, dont la racine tient lieu de pain; la pistache, surtout en Loango; l'igname ou yams; le *tamba* et le *chiousa*, qui sont de l'espèce du panais. Les *incouba*, ou pois d'Angola, croissent également sous terre. Les *ouvando*, autre espèce de pois, sont recueillis sur un arbuste qui vit trois ans, et offrent une

Plantes alimentaires.

---

(1) *Battel*, p. 985. (2) *Ehrmann*, Collection des Voyages, XIII, p. 172. (3) *Lopez*, p. 40. (4) *De Grandpré*, I, p. 14. (5) *Labat*, I, p. 114.

bonne nourriture. M. de Grandpré cite en particulier les *msangui*, dont le goût ressemble à celui de nos lentilles ; il file le long des arbres (1). Il y a plusieurs sortes de bons haricots qui, plantés dans la saison des pluies, donnent trois récoltes en six mois. Les *neubanzam* ressemblent en tout à nos noisettes, et exigent peu de soins : ils forment un des alimens ordinaires des naturels du Congo. L'ananas, haut de six empans, et toujours chargé de fruits, vient naturellement dans les endroits les plus déserts (2), ainsi que la canne à sucre dans les terreins marécageux ; celle-ci parvient à une hauteur démesurée : les nègres en sucent le jus, et la portent quelquefois au marché. La réglisse y est parasite, et n'a de saveur que dans la tige. Le tabac paraît indigène. Il est négligemment cultivé, quoiqu'il soit un objet de première nécessité pour les nègres, tant hommes que femmes, qui tous fument en se servant de pipes de terre. Quelques-uns d'entr'eux le prennent aussi en poudre. La vigne y a été transplantée des îles Canaries et de Madère. On récolte du vin au sud de la rivière Zaïre : celui des capucins est d'une qualité exquise (3). Le coton du Congo ne paraît pas inférieur à celui de l'Amérique. Le piment est d'une âcreté

Aromates.

extrême. Les grappes de l'*inquoffo*, qui grimpe aux arbres ou enlace les plantes, offrent une autre espèce de poivre excessivement fort. Le *dondo* a toutes les qualités de la canelle. Le fruit du *mamao*, arbuste à très-grandes feuilles, a de l'analogie avec nos courges. Les autres produits remarquables d'arbustes et arbrisseaux sont : le *mololo*, semblable au citron : il est stomachique ; le *mambrocha* : il est d'un jaune pâle, et a de l'analogie avec l'orange ; le *mobulla*,

Arbres fruitiers.

fruit aromatique et très-salubre, qui vient aux aisselles des feuilles, comme nos figues (4). Outre le pisang, qui forme le pain des riches, et le *bacouve*, fruit du figuier-bananier, le *nicosso*, autre sorte de pisang, vient en grappes de la forme d'une pomme de pin, contenant plus de deux cents

(1) *De Grandpré*, I, p. 6. (2) *Labat*, I, p. 142 ; *Zuchelli*, p. 151.
(3) *Labat*, I, p. 144 ; *Proyart*, p. 29-94. (4) *Labat*, I, p. 137.

fruits délicieux, qui mûrissent toute l'année. Les orangers, citronniers, grenadiers, guayaviers, etc., dont on doit eu partie la culture aux Portugais, n'ont point dégénéré (1).

En général, la nature n'a refusé à la Guinée méridionale presqu'aucun des végétaux qui enrichissent la Guinée propre. Elle possède exclusivement le *conde* (2) de deux espèces. Son fruit, configuré comme une pomme de pin, renferme une substance blanche, farineuse et rafraîchissante, qui fond sur la langue. Le fruit du *zaffo* a de l'analogie avec la prune; seulement il est plus gros et d'un rouge de feu. Celui de l'*oghohe* est de la même forme, jaune, odorant, savoureux; l'arbre est employé à la charpente. L'*insanda* ou *enzanda*, arbre toujours verd, qui, par ses feuilles, ressemble au laurier, ne porte point de fruits; mais son écorce sert à la confection d'étoffes très-estimées. Les branches pendent à terre et y preuuent racine : c'est peut-être le *ficus benianina* de Linné (3). Le *mulemba*, qui a beaucoup de rapports avec l'*insanda*, fournit la matière d'étoffes encore plus précieuses. La résine qu'on tire du tronc sert à faire de la glu. Le *mirrone*, du même genre, est un objet d'adoration pour les nègres. Les huiles du *liquieri* ou *luqui*, du *capanano* ou figuier du diable, et du *purgera*, ainsi que les gommes ou résines du *cassanevo* et de l'*almetica*, servent à des usages domestiques ou dans la médecine (4). Le *muchiæ*, arbre qui parvient à la hauteur d'un chêne, donne un fruit piquant, mais agréable. Celui de l'*avasasse* a la grosseur d'une noix, et le goût de la fraise. Le jus du *gegero*, qui ressemble à une orange oblongue, est confortatif. Les graines du *colleva*, très-grand arbre dont le fruit présente la forme d'un citron énorme, sont rouges, amères et stomachiques. Arbres indigènes.

Des forêts de mangliers s'étendent sur les côtes marécageuses et le long des rivières. Le bois de sandal, tant Bois Précieux.

(1) *Labat*, p. 119-138-141; *Proyart*, p. 25. (2) *Zuchelli*, p. 152. (Il paraît que *conde* est une dénomination portugaise.) (3) *Bruns*, Afrika, IV, p. 34; *Labat*, I, p. 122. (4) *Labat*, I, p. 80, 124, 146. (*Purgera* nous paraît encore un nom portugais.)

Digitized by Google

rouge que gris, qu'on appelle *chigongo*, et qui est plus estimé, abonde notamment dans le pays d'Anzico. Les tamariniers et les cèdres qui bordent surtout la rivière du Congo, offriraient du bois de construction pour des flottes innombrables (1).

Palmiers. Plusieurs espèces de palmiers parent en outre les champs de la Guinée; aucun naturaliste ne les a examinées, mais il paraît qu'il y en a de particulières à cette région. Le cocotier élève sa tête hardie au dessus de tous ces arbres utiles; son fruit est ici, comme ailleurs, un des plus grands bienfaits de la nature. Le palmier *matome* (2) vient dans les terreins marécageux; les côtes des feuilles, prodigieusement larges, servent à faire la charpente des toits, des échelles de trente à quarante échelons, et des perches élastiques pour porter les hamacs des grands (3).

Le palmier *matoba*, peut-être le *cocos guineensis* de Linné, donne un vin aigrelet; son fruit est plus petit que la noix de coco; les feuilles, plus courtes et plus larges que celles des espèces précédentes, servent à couvrir les habitations, ou à faire des paniers et des corbeilles. La sève du palmier nain, le plus petit de tous, offre une boisson malsaine, que l'estomac des nègres seul supporte. On fabrique de très-belles étoffes avec les fibres de ses feuilles. Le dattier, dont le fruit est excellent, porte ici le nom de *tamara*, nom que lui donne aussi la sainte Ecriture. Cette particularité pourrait faire soupçonner que des Hébreux ou des Arabes ont pénétré jusqu'au Congo. Le fruit du palmier *coccata* renferme une boisson délicieuse; il est de la grosseur d'un melon, et diffère peu de la noix de coco; le marc épaissi offre un bon aliment.

Le superbe palmier du Congo ceint et embellit de ses touffes les champs et les forêts du pays dont il porte le nom; ses fruits, très-abondans, ne sont en rien inférieurs à ceux des autres palmiers; son vin est doux, piquant, agréable,

(1) *Lopez*, p. 42. (2) Variété de *Borassus Flabellifer*, L. (3) *Labat*, I, p. 128.

il a le montant du vin de Champagne. Lorsqu'on ne prive pas l'arbre de sa sève, il produit à la racine de ses feuilles un fruit qu'un homme seul a de la peine à porter; les graines ont la couleur et le goût des châtaignes; cuites, elles sont la nourriture des pauvres, et rôties au feu, elles donnent une huile épaisse, employée par les nègres pour l'assaisonnement de leurs mets, et, par les Européens, pour l'éclairage: les fibres des feuilles servent à faire des paniers, des cordes et des nattes (1). Ce palmier, sans doute le même que Lopez cite sous le nom de *cola*, et M. de Graudpré sous celui de *latanier*, comme le plus commun, paraît être l'*elate silvestris* de Linné (2).

Nous ne saurions terminer le recensement des principaux végétaux de la Basse-Guinée, sans rappeler ce puissant colosse de la terre, l'énorme *baobab*, ou l'adansonie digitée, qui porte ici le nom d'*aliconda*, de *bondo* et de *mapou*. Il Le Baobab. abonde dans tout le royaume de Congo, et il s'en trouve que vingt hommes ne sauraient enlacer de leurs bras (3); le marc de ses fruits, assez gros pour meurtrir, en tombant, les hommes et les bestiaux, offre un grossier aliment aux nègres, qui, dans le besoin, mangent jusqu'aux feuilles de l'arbre; la coque donne des vases solides; de la cendre du bois on extrait du savon; l'écorce sert à faire des cordes, de la grosse toile, des étoffes utiles aux pauvres, et des mèches de canon. L'arbre étant sujet à pourrir facilement, les nègres se gardent de construire leurs cabanes à son ombre, pour ne pas être écrasés par sa chute; mais le creux qui se forme dans l'intérieur du tronc renferme souvent une quantité d'eau suffisante pour plusieurs milliers d'hommes pendant une journée (4), et les abeilles aiment à s'y établir dans des caisses fixées sur le haut des branches.

La plupart de ces arbres et arbrisseaux ne portent point, nous dit-on, de fleurs apparentes; ils verdissent toute l'année; les feuilles qui paraissent comme brûlées pendant

---

(1) *Labat*, I, p. 133. (2) *Lopez*, p. 41; *de Grandpré*, I, pag. 13.
(3) *Zucchelli*, p. 282. (4) *Battel*, p. 985.

la saison sèche, tombent seulement lorsqu'il en pousse de nouvelles au commencement des pluies.

Animaux. En remontant des plantes aux êtres animés, nous remarquons d'abord des limaces grosses comme le bras (1); la grève de la mer est couverte des cauris; les poissons, tant de mer que de rivière, ne sont presque pas mieux connus aux voyageurs qu'aux habitans, qui ne savent pas les prendre. M. de Grandpré (2) croit que les poissons d'eau douce, et ceux que l'on prend à la mer, partout où la profondeur n'excède pas cent brasses, sont à-peu-près les mêmes que les nôtres. Poissons. Il y distingue une espèce de petit grondin; l'air l'étouffe moins vite que les autres, et, long-temps après être pris, il pousse encore un cri qui semble articuler distinctement *cro-cro*. En pêchant à la seine, on court le risque d'être piqué par la torpille, espèce de raye électrique dont la queue est armée d'un dard. La piqûre de ce poisson est ordinairement suivie d'un gonflement considérable, accompagné de douleurs cuisantes pendant plusieurs jours. Zucchelli et Cavazzi donnent beaucoup de détails sur la femme-poisson ou *pesce donna*, qui paraît être une phoque, peut-être le lamantin (*manatus*). Battel (3) parle d'un cétacé, appelé en langage du pays *emboa*, le chien; il a beaucoup de ressemblance avec le *delphinus-orca*, et chasse devant lui, le long de la côte, une quantité de poissons, et s'échoue quelquefois lui-même sur la plage; c'est peut-être le *delphinus delphis*. On redoute, dans les parages voisins, la scie, peu différente de celles des mers d'Europe, le *pico*, poisson grand et dangereux, et diverses espèces de baleines. M. de Grandpré cite le bécune et le requin, poissons chasseurs qui font la guerre aux hommes, en avalant les noirs comme les blancs. C'est une erreur de croire que les nègres de la côte ayent le talent et le courage de combattre le requin. Il y a des anguilles d'excellente qualité, des carpes, des squillones et d'autres poissons alimentaires, dans les rivières et dans les lacs.

(1) *Proyart*, p. 35. (2) *De Grandpré*, I, p. 35. (3) *Purchas*, II, p. 984.

Reptiles.

Toutes les rivières sont remplies de crocodiles, appelés caïmans par quelques voyageurs ; ils ont généralement vingt-cinq pieds de long, suivant Cavazzi (1) ; il y en a aussi qui ne vont point à l'eau, et font la chasse aux poules, aux brebis et aux chèvres. Mais à un autre endroit (2), il nous dit qu'il y a des lésards qui diffèrent peu des crocodiles. Les caméléons sont en grand nombre, et passent pour très-venimeux (3) Le lésard volant, ou rat palmiste, joli petit animal, est l'objet d'un culte religieux (4) ; les riches le conservent soigneusement et l'exposent à l'adoration du peuple, dont ils reçoivent des cadeaux. Les grenouilles et les crapauds sont d'une grosseur extraordinaire.

Diverses espèces de serpens.

Des serpens monstrueux infestent ces contrées inhospitalières. Le *boa* ou *boma*, long de vingt-cinq à trente pieds, et gros de cinq (5), s'élance des arbres sur les hommes et sur les animaux, qu'il avale d'un seul coup, et devient à son tour la proie des nègres, qui l'attaquent au moment de la digestion, ou le rôtissent en mettant le feu aux savanes à la fin des pluies (6). Il fait une guerre acharnée aux crocodiles. La morsure d'une autre espèce de serpens tue sans remède dans les vingt-quatre heures. Les voyageurs amis du merveilleux, le rendent aveugle en lui donnant deux têtes : ils ont voulu parler de l'*amphisbœna*. Le *mamba*, gros comme la cuisse, a vingt pieds de long, et beaucoup d'agilité. Il donne habituellement la chasse au *n'damba*, et le dévore tout vivant. Celui-ci n'a qu'une aune de long, la tête grosse et plate comme la vipère, et la peau panachée de belles taches : son venin est très-subtil. Le *n'bambi* est l'un des plus venimeux ; on le distingue difficilement des arbres, dont il enlace les troncs pour guetter sa proie. On prétend que le seul attouchement de la *lenta*, vipère bigarrée, est suivi de la mort, mais que la bile de l'animal offre un remède. Tout

(1) *Labat*, I, p. 185-193. (2) *Ibidem*, I, p. 422. (3) *Zucchelli*, p. 147. (4) *Lopez*, p. 33 ; *de Grandpré*, I, 34. (5) *Battel*, p. 995. (6) *Lopez*, p. 32 ; *Carli*, Relation de sa mission, p. 45, trad. allem. *Cavazzi* ou *Labat*, I, p. 199.

est plein de scolopendres et de scorpions; ceux-ci se glissent dans les maisons et dans les livres (1).

Insectes. Nos puces, nos punaises et nos mouches ne se trouvent pas en Guinée; mais il y a une quantité d'autres animaux parasites, de cousins et de moustiques, qui sont l'une des calamités du pays. La piqûre du *banzo*, qui ressemble, pour la grosseur, à notre taon, passe pour mortelle. Différentes espèces de fourmis très-redoutables, attaquent les hommes et les animaux. Les malfaiteurs qu'on leur livre quelquefois liés, sont rongés jusqu'aux os en un jour. Les *insondi* ou *insongongi* entrent dans la trompe des éléphans, et les font mourir avec des accès de fureur terribles. La piqûre des *inzeni*, qui sont noirs et de la plus grande espèce, occasionne des douleurs violentes pendant quelques heures. Les *salale* (termes), petits, ronds, rouges et blancs, sont les plus dangereux: ils s'introduisent partout, et réduisent en poudre les hardes, les marchandises, les meubles et même les maisons, dont ils creusent la charpente en ne laissant que la pellicule extérieure. Selon Grandpré (2), ils ont l'instinct de remplir de terre glaise ou d'une pâte de terre commune les pieux qui soutiennent les maisons, pour en prévenir la chute. Il n'y a que le feu et le marbre qui résistent à leur dent meurtrière; mais on peut garantir les meubles en plaçant leurs pieds dans des vases pleins d'eau.

Dans un pays infesté de tant d'insectes incommodes et nuisibles, on est bien aise d'apprendre qu'il en existe un vraiment utile; c'est un scarabée de la grosseur d'un hanneton, qui contribue essentiellement à la salubrité de l'air en creusant des trous profonds sous terre, où il enfouit toutes les immondices: il est d'autant plus précieux, qu'il multiplie avec une fécondité étonnante. De nombreux essaims d'abeilles errent dans les forêts, et occupent le creux des arbres, au bas desquels on a seulement la peine d'allumer des feux pour en chasser les industrieux habitans, et s'emparer de leur miel. Les sauterelles sont un mets recherché

(1) *De Grandpré*, I, p. 37. (2) *Idem*, I, p. 20.

des naturels, et qui ne déplaît même pas à l'appétit des Européens (1).

Les autruches et les paons sont estimés par les nègres. En Angola, le roi s'est réservé seul le privilége d'entretenir des paons (2). Il y a des perdrix grises et rouges, qui ont cela de particulier qu'elles perchent sur les arbres. La caille, le faisan, la grive, la veuve, le cardinal, s'y trouvent à foison. Le coucou diffère du nôtre par son chant (3). Le coucou-indicateur, répandu par toute la zone torride, porte ici le nom de *sengo*. Les perroquets varient beaucoup pour la grandeur, la couleur et la voix (4). Bien différens de ceux que nous voyons en cage, forts, agiles et pleins d'audace, ils fendent les airs d'un vol rapide, et se rendent très-redoutables aux autres oiseaux qu'ils attaquent, combattent et déchirent impitoyablement. Oiseaux.

On ne distingue pas bien les diverses espèces de tourterelles, de pigeons, de poules, de canards et d'oies que ce pays possède. L'esprit paresseux des naturels n'a pas deviné les avantages infinis que l'homme prévoyant retire des œufs de poule dans l'économie domestique. La poule, abandonnée à elle-même, pond où elle veut, et court librement les champs avec ses petits, pour y chercher sa nourriture. Parmi les oiseaux pêcheurs on distingue le pélican, le plongeon, et les mauves de toute espèce. La peau du pélican appliquée sur l'estomac, sert, dit-on, à le réchauffer.

On est étonné de la quantité d'aigles, de vautours, de faucons, d'éperviers et d'autres animaux de proie qui voltigent au-dessus des savanes incendiées par les nègres, et enlèvent au milieu des flammes les quadrupèdes et les serpens à moitié rôtis. Selon le rapport des voyageurs, qui, du reste ne parlent qu'assez superficiellement des oiseaux, le nombre des hiboux, des chouettes et chauve-souris est également très-considérable.

Parmi les quadrupèdes, l'hippopotame offre un mets

---

(1) *Zucchelli*, p. 286; *Labat*, I, 184. (2) *Lopez*, p. 33. (3) *Proyart*, p. 33. (4) *De Grandpré*, I, 34.

Quadrupèdes.

agréable aux nègres; même les Européens s'en contentent les jours maigres (1). Les sangliers (*engalli*), dont on distingue quelques variétés, sont un fléau du pays. Le cochon introduit par les Portugais est remarquable moins par sa taille que par la bonté de sa chair. Les noirs élèvent des cochons d'Inde. L'utilité des chevaux, des ânes et des mules est nulle pour les nègres, qui n'osent pas seulement les monter. Nègres ou Portugais, les habitans trouvent plus commode de se faire porter dans des hamacs. Suivant Lopez et Battel, il n'y aurait même aucun cheval dans tout le Congo. Un missionnaire dit y en avoir vu un seul (2). Ceux que les Européens apportèrent pour en multiplier l'espèce, furent dévorés par les bêtes féroces ou par les nègres, qui en aiment la chair. Le zèbre n'est point rare dans le Congo, en Benguela et en Loango (3). Les nègres lui donnent la chasse pour le manger et pour en vendre la peau aux Européens. On voit souvent des troupeaux de deux à trois cents buffles qui paraissent être de l'espèce de ceux du Cap. On les chasse avec danger. Ils sont continuellement en guerre avec les lions, les panthères et les léopards. Les bœufs sont exempts de travail; les nègres ne savent pas les soigner, et les vaches que les vaisseaux laissent en partant, périssent la plupart. La taille des brebis apportées de l'Europe s'est rapetissée, et leur laine s'est changée en un poil assez court; mais elles sont d'une grande fécondité.

Des troupes innombrables de chevreuils, cabris, gazelles ou antilopes, peuplent les contrées voisines de l'eau. La taille de l'*empolanga* ou *impolanca* (5) égale celle du bœuf: il porte le cou droit et la tête haute; ses cornes écartées, longues de trois palmes, tortues, noueuses et terminées en pointes, servent à faire des instrumens à vent. Les naturalis-

(1) *Labat*, I, pag. 193-197; *Battel*, pag. 984; *Zucchelli*, pag. 145.
(2) *Proyart*, p. 31. (3) *Labat*, I, p. 168; *Lopez*, p. 30; *Carli*, *Battel*, etc.
(4) *Labat*, I, p. 170. (5) *Lopez*, p. 31; *Battel*, p. 972; *Labat* et *Cavazzi*, I, p. 26-160.

tes décideront si ce n'est pas l'*empophos* ou l'élan du Cap (1). Cavazzi le distingue des *imparguas*, qu'il compare à des mulets sauvages : on en mange la chair. La plus petite espèce de gazelles s'appelle *n'sosi*. Lopez est le seul voyageur qui parle de lapins, de martes et de zibelines ; M. de Grandpré nomme les lièvres, mais la civette (*viverra zibetha*) y est indigène ; les Portugais, à leur arrivée, en trouvèrent déjà des individus dans l'état de domesticité. Les chiens rodent par troupes et ne font entendre qu'un hurlement lugubre ; ceux même qu'on apporte de l'Europe perdent bientôt l'odorat et la faculté d'aboyer (2). Ils ont pour ennemis implacables les loups, dont les nègres mangent la chair. Ces loups, plus vraisemblablement des chacals, aiment beaucoup l'huile de palmier et ont l'odorat excellent. Trop lâches pour attaquer les hommes qu'ils rencontrent en chemin, ils pénètrent par bandes dans les maisons la nuit pour en surprendre les habitans livrés au sommeil. Leurs cris sinistres épouvantent l'écho des déserts, et répandent la frayeur parmi les caravanes, qui y voyent un présage infaillible de la mort. Zuchelli les cite sous le nom de *mebbie*, chiens sauvages, en les distinguant très-positivement des loups (3). On nomme encore des chiens sauvages à peau tachetée, qui assaillissent avec fureur les troupeaux de moutons, de chèvres, de gros bestiaux et même les bêtes féroces ; ce sont probablement des hyènes. Les ravages occasionnés par les léopards et les panthères, nommés, en langage du pays, *engoi*, ne sont pas moins considérables. Il paraît y avoir deux espèces d'*engoi*, dont l'une se tient préférablement dans les champs, tandis que l'autre occupe les forêts: celle-ci est la plus redoutable par ses invasions soudaines dans les lieux habités. Les *n'sosi* et les *gingi* présentent quelque ressemblance avec les chats sauvages et les chats-tigres (4).

Animaux carnassiers.

---

(1) *Zimmermann*, Hist. de l'Homme, II, p. 109. (En allemand.)
(2) *Battel*, pages 982 et 954; *Labat*, I, p. 168. (3) *Zucchelli*, p. 293
Labat, I, p. 167. (4) *Idem*, I, 177.

Singes. La variété des singes qui prennent leurs ébats sur les arbres les plus élevés est si prodigieuse, que les voyageurs ont désespéré d'en pouvoir dresser une liste. Ils fourmillent surtout aux environs de la rivière Zaïre. Les Européens affectionnent surtout la petite moue à queue longue et figure bleue, remarquable par sa grande douceur et sa gentillesse.

Le plus grand d'entre les singes de la Guinée, appelé *chimpanzes* ou *kimpézéy* dans le pays (1), *pongo* ou *cujoes*, par le voyageur Battel (2), et par les naturalistes *simia troglodytes*, s'éloigne peu de l'équateur (3). Il est de la taille de quatre pieds, et sans aucune apparence de queue.

Histoire d'un chimpanzès. M. de Grandpré a eu l'occasion d'en admirer l'intelligence et même l'ame dans une femelle, sujette aux mêmes incommodités que les femmes. Cet animal avait appris à chauffer le four; il veillait attentivement à ce qu'il n'échappât aucun charbon qui pût incendier le vaisseau, jugeait parfaitement quand le four était suffisamment chaud, et ne manquait jamais d'avertir à propos le boulanger, qui, de son côté, s'en reposait sur lui et se hâtait d'apporter sa pelle aussitôt que l'animal venait le chercher, sans que ce dernier l'ait jamais induit en erreur. Lorsqu'on virait au cabestan, il se mettait de lui-même à le pousser avec autant d'adresse qu'un matelot. Lorsqu'on envergua les voiles pour le départ, il monta, sans y être excité, sur les vergues avec les matelots, qui le traitaient comme un des leurs. Il se serait chargé de l'*empointure*, partie la plus difficile et la plus périlleuse, si le matelot désigné pour ce service n'avait insisté pour ne pas lui céder sa place. Il amarra les hauts-bans aussi bien qu'aucun matelot; et voyant engager l'extrémité de ce cordage pour l'empêcher de pendre, il en fit aussitôt autant à ceux dont il était chargé. Sa main se trouvant prise et serrée fortement, il la dégagea sans crier, sans grimaces ni contorsions; et lorsque le travail fut fini, les matelots se retirant, il déploya la supériorité qu'il avait

(1) *Grandpré*, I, p. 26. (2) *Zimmermann*, Hist. de l'Homme, II, p. 170. (3) *Purchas*, p, 982.

sur eux en agilité, leur passa sur le corps à tous et descendit en un clin-d'œil.

Cet animal mourut dans la traversée, victime de la brutalité du second capitaine qui l'avait injustement et durement maltraité. Il subit la violence qu'on exerçait contre lui avec une douceur et une résignation attendrissantes, tendant les mains d'un air suppliant, pour obtenir que l'on cessât les coups dont on le frappait; depuis ce moment, il refusa constamment de manger, et mourut de faim et de douleur le cinquième jour, regretté comme un homme aurait pû l'être.

Les anciens paraissent avoir parfaitement connu ce singe (1). Il marche ordinairement debout, appuyé sur une branche d'arbre en guise de bâton; les nègres le redoutent, et ce n'est pas sans raison, car il les maltraite durement quand il les rencontre. Si on veut en croire plus d'un missionnaire (2), l'union de ces satyres avec les négresses, pour lesquelles ils ont un goût très-vif, aurait réellement produit des espèces de monstres.

Nous allons tracer l'esquisse chorographique des contrées dont nous venons de décrire en général l'état naturel, en nous bornant d'abord aux pays maritimes et à ceux de l'intérieur qui en dépendent politiquement, et dont on connaît, du moins à-peu-près, les limites. Description chorographique.

Depuis le cap Lopez jusqu'à la baie de *Sainte-Catherine*, où il y a un port rarement visité, la côte, peu connue, paraît basse et couverte d'arbres. Les naturels sont misérables, et passent pour traîtres; leur chef reconnaît la suzeraineté de Loango. La rivière de *Sette* arrose un pays d'où l'on a exporté du bois rouge; aujourd'hui elle n'est pas fréquentée. A l'embouchure de la grande rivière Banna (3), est la baie de *Mayomba*, où il se fait un peu plus de commerce; les habitans du pays sont doux, hospitaliers et plus intelligens que ceux des autres états; ils procurent la majeure Pays de Mayomba.

(1) *Ælian*, XVI, p. 15; *Galen*, Adm. anat., I, p. 2, et VI, p. 1; *Hérod.*, IV. (2) *Lopez*, p. 32; *Labat*, I, p. 174. (3) *Battel*, p. 981.

partie de l'ivoire qu'on traite dans les ports du voisinage; ils savent travailler le cuivre, et connaissent le gommier; mais c'est par une supposition fort gratuite qu'on a voulu prétendre que les montagnes de Mayombe recèlent de l'or; les naturels en exploiteraient les mines. Leurs chefs relèvent

Royaume de Loango.

du royaume de *Loango*, qui s'étend environ de cinquante lieues marines du nord au sud, et soixante de l'ouest à l'est; mais il renferme tout au plus six cent mille ames avec ses dépendances, tant la traite en a épuisé la population (1). La côte, autour de la baie de Loango, présente des montagnes rouges, assez escarpées et couvertes de palmiers. La ville de *Bouali*, plus connue sous le nom de *Banza-Loango*, capitale du royaume, située à une forte lieue de la côte, dans une grande plaine très-fertile, a des rues longues, étroites, propres (2), et quinze mille habitans assez industrieux (3); elle se présente très-agréablement, à cause des palmiers et des pisangs qui l'ombragent et couvrent le territoire adjacent. L'eau y est excellente; mais le port n'est pas assez profond pour les grands vaisseaux, et l'entrée est embarrassée d'écueils. On y fait commerce de belles étoffes de feuillage fabriquées dans la ville, de viandes, poules, poissons, huiles, vins, grains, ivoire, cuivre et bois de teinture inférieur à celui du Brésil; au surplus, les nègres de Loango ne sont pas très-difficiles sur les marchandises qu'on leur apporte, et l'on y passe sans peine celles qui seraient refusées ailleurs. Mais les naturels, par politique et au moyen du poison, peut-être, qu'ils savent parfaitement administrer, ont donné à leur territoire une réputation d'insalubrité qui a toujours ôté aux Européens l'idée de s'y fixer, ou seulement de coucher à terre. Les esclaves qu'on amène à ce marché sont Mayombes, Quibangues ou Montéquès : les *Mayombes* sont inférieurs en qualité, mais les plus nombreux; les *Quibangues* appartiennent à une petite peuplade de l'intérieur; ce sont les plus beaux nègres que

(1) *De Grandpré*, I, p. 216. (2) *Battel*, p. 979; *Proyart*, p. 204.
(3) *De Grandpré*, I, 68.

l'on puisse trouver, bien faits, très-noirs, d'une jolie figure; ils ont les dents d'une beauté admirable : les *Montéquès* sont beaux, mais ils se gâtent les dents en les limant, pour les rendre pointues; ils se font aussi de longues cicatrices sur les deux joues, et quelquefois sur le corps (1).

Mais un fait digne de l'attention des voyageurs, c'est que, selon Oldendorp (2), le royaume de Loango renferme des Juifs noirs, vivant épars dans le pays; ils sont méprisés des nègres, qui dédaignent même de manger avec eux; ils s'occupent de commerce, et célèbrent le Sabbat si rigoureusement qu'ils n'y parlent même pas; ils ont un cimetière particulier et très-éloigné des habitations. Les tombeaux sont construits en maçonnerie et ornés d'inscriptions hébraïques, dont la singularité excite le rire des nègres, qui n'y voient que des serpens, des lésards et d'autres reptiles. M. Ehrmann, dans l'impossibilité d'expliquer l'origine de ces Juifs, doute de la réalité du fait; mais Busching, Michaelis et Zimmermann n'hésitent point d'en admettre l'existence; Bruns les croit issus des Falasch du Habesch, et Sprengel aime à les regarder comme des descendans de Juifs portugais, qui, après avoir quitté leur patrie, n'ont plus craint de professer publiquement la religion de leurs pères. *Quilonga*, à cinq lieues au nord de Loango, est une rivière, d'un accès très-difficile, où les bateaux vont quelquefois en traite. Juifs noirs.

Le royaume de *Cacongo*, chez les marins communément *Malembé*, d'après le principal port situé à seize lieues au sud de Loango est renommé pour la bonne qualité des esclaves qu'on en tirait autrefois; il abonde en fruits et en légumes, en cabris, cochons, gibier et poissons (3). Le roi dîne seul en public, entouré d'une suite nombreuse; mais dès qu'il s'apprête à prendre du vin de palme, tout le monde est tenu de se jeter à terre, de crainte qu'il ne mourût si quelqu'un de ses sujets le voyait boire (4). En exerçant la fonction de Royaume de Cacongo.

---

(1) *De Grandpré*, II, p. 13. (2) *Oldendorp*, Histoire de la Mission, I, p. 287. (3) *De Grandpré*, II, p. 22-25. (4) *Proyart*, p. 129.

Digitized by Google

juge, les formes veulent aussi que chaque sentence qu'il prononce soit scellée par un coup de vin, pour rafraîchir sa majesté. *Kingélé*, la capitale du pays, à environ trente lieues de la côte, est composée de plusieurs milliers de huttes, au-dessus desquelles les palmiers et d'autres arbres balancent leurs têtes verdoyantes.

Royaume de Cabinde ou d'En-Goy.

La baie de *Cabinde*, située à cinq petites lieues au sud de Malembe, donne souvent son nom au royaume de *N'Goyo*, autrement *En-Goy* ou *Goy*. C'est un très-bon port, surnommé le Paradis de la Côte, et l'endroit le plus riant de tous les environs (1). La mer y est constamment belle et le débarquement très-facile. Les Portugais, après avoir essayé à diverses reprises de s'y établir, en firent une dernière tentative pendant la guerre d'Amérique, et repoussèrent à coups de canon les premiers vaisseaux qui vinrent traiter en ce port après la paix de 1783. Le gouvernement français envoya une expédition commandée par M. de Marigny, qui détruisit le fort et rendit le commerce libre. Le pays en général est délicieux, de la plus grande fertilité, et offre des sites enchanteurs. La capitale se trouve à deux journées dans l'intérieur des terres.

Tribus diverses.

La traite de cet endroit se compose de Congues, de Sogues et de Mondongères que les noirs nomment Mondougonès (2). Les *Sognes* sont pour la plupart rouges, grands, assez bien faits. Les *Mondongonès* sont beaux et bons; mais ils ont, comme les Montegnès, dont ils sont voisins, la coutume de s'inciser la figure, pour y faire de larges cicatrices; leurs dents sont pareillement toutes limées. Ils se déchirent encore la poitrine en dessins symétriques, font gonfler les chairs avant de les cicatriser, de manière qu'elles surmontent les bords de la blessure, et forment une broderie dont ils sont très-vains. Les femmes surtout se déchirent impitoyablement la gorge pour cette prétendue beauté. Elles ont encore la manie de s'inciser le ventre de trois larges blessures, et de faire renfler les chairs, de

(1) *De Grandpré*, II, p. 26. (2) *Idem*, 37 et suiv.

manière à former transversalement trois gros boudins sur cette partie. Elles ne cessent de redéchirer et de cicatriser la blessure jusqu'à ce qu'elle ait atteint la grosseur désirée. Beaucoup de noirs, principalement parmi les Mondongonés, sont circoncis, mais ils ne paraissent y attacher aucune idée religieuse.

En traversant le Zaïre, on entre d'abord dans le royaume de *Congo*, borné au sud par la rivière Danda, par les déserts sablonneux et les hautes montagnes d'Angola, à l'est par les royaumes presqu'inconnus de Fungeno et de Matamba, par les montagnes du Soleil et les rivières de Coanza et de Barbeli (1), qui paraît être la principale branche du Zaïre. Un grand nombre d'îles riantes s'élève dans le lit du Zaïre. Il déborde dans la saison pluvieuse et fertilise le territoire adjacent ; cependant, loin de le fréquenter, les vaisseaux l'évitent à cause de l'insalubrité de l'air et des eaux. En continuant vers le sud, on rencontre la rivière d'*Ambriz*, où il y a une petite rade. Le port lui-même, en dedans d'un banc de sable, ne peut recevoir que deux vaisseaux (2). La rivière de *Mapoula* est située encore plus au sud, mais les vaisseaux n'y vont point, pour ne pas s'exposer à des vexations de la part des Portugais, dont les derniers postes se trouvent dans le voisinage. Royaume de Congo.

Le territoire du Congo est d'une grande fertilité et produit deux récoltes dans l'année, l'une au mois d'avril et l'autre en décembre (3). Outre les palmiers qui y sont de la plus grande beauté, on y trouve des forêts de jasmin et des canneliers sauvages en quantité. Les cochons, les brebis, les chèvres, les poules, les poissons et les tortues y abondent. Productions.

Les Portugais, dont les missionnaires s'appliquent depuis 1482 à prêcher l'Evangile aux habitans du Congo, sont parvenus à soumettre ce royaume à leur suzeraineté ; mais soit faiblesse, soit négligence, ils le laissent en proie aux révo- État politique.

(1) *Labat*, I, p. 22. (2) *De Grandpré*, II, p. 41 et suiv. (3) *Labat*, V, p. 160 ; *Falconbridge*, Account, etc., p. 55.

lutions intestines. Afin de familiariser les nègres avec les formes de la civilisation européenne, ils ont fait adopter aux grands, en place de l'ancien nom de *mani* ou seigneur (1), les titres de ducs, comtes et marquis, et divisé le royaume en six provinces, savoir: *Sogno, Pemba, Batta, Pango, Bamba* et *Sandi*. Quelquefois on n'y en compte que cinq: San Salvador, où réside le roi; Bamba, Sandi, Pemba et Sogno. Bamba et Sandi ont qualité de duché; Sogno est un comté, et Pemba un marquisat. Ces provinces ont chacune une *banza* ou résidence de premier chef (2).

Ville de San Salvador.

La capitale de Congo, appelée *San Salvador* par les Portugais, forme, avec sa banlieue, un district particulier soumis immédiatement au roi, et borné par Sogno, Sandi et Pemba. Elle est située bien avant dans l'intérieur, sur une haute montagne qui renferme des mines de fer. Sa position est vantée comme l'une des plus saines de l'univers (3). Elle a des rues larges et plusieurs belles places symétriquement plantées de palmiers dont la constante verdure contraste, d'une manière fort agréable, avec la blancheur des maisons peintes de chaux à l'extérieur et à l'intérieur. Sa population est sujette à de grandes variations par suite des tourmentes révolutionnaires presqu'inséparables de l'avénement d'un nouveau roi. Au commencement du 18e. siècle, où Zuchelli la visita, elle ne présentait qu'un monceau de ruines (4). Le sommet de la montagne est couronné d'un fort que les Portugais y construisirent peu après leur arrivée, et qui renferme aujourd'hui le palais royal avec ses dépendances. On y voit encore quelques restes des premières églises qu'ils y bâtirent. Les Européens dispersés, dont on évalue le nombre à quarante mille, ont été s'établir ailleurs, en répandant parmi les naturels l'exercice des arts nécessaires et utiles.

Province de Sogno.

L'état de *Sogno* ou *Sonho*, à l'ouest de San Salvador, entre le Zaire, l'Ambriz et la Mer, a un sol sablonneux et aride,

(1) *Lopez*, p. 34. (2) *Labat*, V, p. 129; *Carli*, p. 36; *Lopez*, p. 39.
(3) *Wadstram*, Essai sur les colonies. (4) *Zucchelli*, p. 345.

mais très-favorable à la végétation des palmiers, et de riches salines à la côte, qui sont d'un grand produit pour le prince. Les temps de disette, assez fréquens, n'ôtent point aux habitans leur gaieté naturelle. Les disettes, jointes à une surabondance de population, en ont déterminé une partie à quitter le pays pour aller s'établir en Cacongo, sur la rive septentrionale de Zaïre. M. de Grandpré les dit querelleurs, hargneux, traîtres et lâches : ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils sont mal disposés pour tous les Européens (1).

Bamba, également sur la côte entre les rivières Ambriz et Loz, au sud de Sogno et à l'ouest de Pomba, est l'une des grandes et fertiles provinces du royaume. Il y a d'abondantes salines à la côte, et des pêcheries de cauris (2). Ses montagnes, riches en métaux, se prolongent jusqu'en Angola (3). Province de Bamba.

La province de *Pemba*, située au centre de l'empire, est arrosée et fertilisée par les rivières Lelunda, Kai et Ambriz. La proximité de la capitale y répand beaucoup d'activité et d'industrie, et met les habitans à l'abri des vexations auxquelles les autres provinces se trouvent exposées de la part de leurs gouverneurs. Province de Pemba.

Batta, à l'est de Pemba et au nord des montagnes Brûlées, a beaucoup d'étendue. On assure que ses habitans, appelés communément *Mosombi* (4), grâce à la bonté naturelle et à la douceur de leur caractère, ont adopté la religion chrétienne avec plus d'empressement que tous les autres Congos. Néanmoins, et peut-être même à cause de ces sentimens, ils sont presque continuellement en guerre avec les païens du voisinage, notamment avec les redoutables Giagues. Aussi leur gouverneur a seul la permission d'entretenir quelques fusiliers pris parmi les naturels, tandis que tous les autres chefs de province sont obligés d'employer des arquebusiers portugais (5). Les *Mosombi* peuvent mettre soixante-dix à quatre-vingt mille hommes sur pied. Province De Batta. Les Mosombi.

(1) *Labat*, I, p. 29 ; *De Grandpré*, II, p. 35. (2) *Labat*, I, p. 26. (3) *Lopez*, p. 26. (4) *Labat*, I, p. 35. (5) *Lopez*, p. 37.

Province de Panga.

La province de *Panga* est bornée à l'ouest par Batta, au sud par Dembo et les montagnes du Soleil, à l'est par la rivière Barbeli, et au nord par Sandi.

Province de Sandi.

Sandi, au nord-est de San Salvador, est bornée au nord par la rivière Zaïre, au sud-est par les provinces de Batta et de Pango, au nord-est par le royaume de Macoco et les Monts Cristallins, au pied desquels le Bancoar se jette dans le Zaïre. C'est un pays bien arrosé et riche en métaux, notamment en fer. Les montagnes situées au nord du Zaïre, près de la grande cascade, où les ducs de Sandi exercent un empire incertain, renferment des mines de cuivre jaune, qu'on vend à Loanda. La tranquillité de cette province est souvent troublée par l'insubordination des chefs de districts, qui se révoltent contre le duc. Les Giagues et d'autres peuplades sauvages, par leurs fréquentes incursions, y entretiennent la barbarie des mœurs. Les commerçans y font cependant des affaires avantageuses en y apportant du sel, des cauris, et des marchandises de l'Inde et de l'Europe, pour les échanger contre de l'ivoire, des peaux et des étoffes.

Diverses provinces.

Outre ces six provinces, on en nomme encore d'autres, plus ou moins considérables, telles que *Zuiona*, *Zuia-Maxondo*, *N'Damba*, *N'Susso*, *N'Sella*, *Juva*, *Alombo*, *N'Zolo*, *N'Zanga*, *Marsinga*, *Mortondo*, en grande partie incultes, désertes, et occupées par des nations sauvages qui mènent une vie errante au sein des forêts, ou dans des gorges de montagnes inaccessibles.

La province d'*Ovando*, sur les confins d'Angola, dépendait autrefois du roi de Congo; mais les chefs s'y sont soustraits à l'autorité de leur souverain légitime, pour se mettre sous la protection des Portugais, qui les honorent du titre de duc. Les *Dombi* ont été entraînés également par cet exemple et par les séductions des missionnaires.

Royaume d'Angola.

Les divers sens attachés au nom d'*Angola* ont jeté quelque confusion dans les relations des voyageurs sur la Basse-Guinée. Souvent ce mot désigne tout le pays situé entre le cap Lopez-Gonzalvo et Saint-Philippe-de-Benguela; c'est-à-dire, depuis 0° 44' jusque par 12° 14' de latitude méri-

dionale. Mais comme les Portugais, très-jaloux de leur colonie de Loanda-San-Paolo, en permettent difficilement l'accès aux étrangers, qui, par conséquent, n'avancent guère vers le sud au-delà d'Ambriz par 7° 20' de latitude, c'est, à proprement parler, depuis ce port jusqu'au cap de Lopez que s'étend la côte à laquelle le commerce donne généralement le nom d'Angola (1).

Le royaume de Dongo, Angola ou N'Gola, chez les géographes, est fermé au nord par la rivière Danda, à l'est par Matamba, au sud par Benguela, et à l'ouest par la mer. Anciennement, avant d'avoir été conquis par les Portugais, ses limites s'étendaient depuis 8° 30' jusque vers 16° de latitude méridionale (2). C'est un pays très-montueux et peu cultivé. Depuis le mois de mai jusqu'à la fin d'octobre, il n'y tombe point de pluie. Ses montagnes arides et pierreuses manquent de sources, et l'eau fraîche est partout très-rare. L'idée de faire des citernes passe l'esprit rétréci des naturels; l'industrie des plus prévoyans d'entre eux se borne à creuser, avec le tronc de l'alicouda, des auges dans lesquelles ils conservent l'eau de pluie. N'ayant pu les convertir au christianisme, les Portugais se sont contentés de les enrôler pour le service militaire. Les garnisons de la majeure partie de leurs forts sont formées d'Angolais, qu'ils se gardent cependant d'instruire dans l'usage des armes à feu. Pour mieux se les attacher, ils ont accordé aux naturels la jouissance de quelques priviléges, dont celui de proposer eux-mêmes leurs gouverneurs ou vice-rois, est le plus important. Le sel, la cire et le miel sont les principales productions du pays. Etat physique et politique.

Quitama tient le premier rang parmi les provinces qui le composent. Elle est située à l'embouchure de *Coanza*, fleuve rapide et profond, que les vaisseaux peuvent remonter pendant quarante lieues. Il fourmille d'hippopotames. *Sumbi*, la seconde province, est arrosée par les rivières Nice, Caiba et Catacombole. On y voit de beaux Provinces.

(1) *De Grandpré*, Introd., p. 23. (2) *Bruns*, Afrique, IV, p. 156.

près occupés par des serpens et des bêtes féroces. Quelques îles, situées à l'embouchure du Catacombole, sont cultivées et bien peuplées. On y élève des troupeaux nombreux de bêtes à cornes (1).

Ville de Loanda San Paolo. En arrivant du nord sur la côte d'Angola, on y rencontre d'abord la ville de *Loanda-San-Paolo*, capitale des établissemens portugais dans l'ouest de l'Afrique. Située au fond d'un golfe, à l'embouchure de la rivière Bengo, elle possède un bon port, défendu par des batteries et par une garnison de malfaiteurs. La ville est en partie sur le bord de la mer, et en partie sur une éminence qui domine la plage. Des brisées de mer régulières adoucissent les chaleurs de l'été. On y compte, selon Raynal, sept à huit cents habitans blancs, et 3000 Nègres ou Mulâtres libres. Des relations plus anciennes et plus vraisemblables portent le nombre des blancs et des gens de couleur libres à trois mille, sans déterminer celui des nègres esclaves qui forment la principale richesse des habitans; un seul en a quelquefois plus de cent à son service; sachant presque tous un métier, ils travaillent au profit de leurs maîtres (2). Il y a un tribunal d'inquisition, un évêque, plusieurs couvens, et des églises à tous égards dignes de la dévotion portugaise. Rien n'égale la magnificence avec laquelle les fêtes des saints y sont célébrées. Les habitans riches ont bâti de superbes maisons de campagne sur les rives du Coenza, du Bengo et du Donda, qui diversifient les sites dans une circonférence de quarante lieues.

L'île de Loanda abrite le port, et fournit de bonne eau à la ville. Ce qui la rend surtout remarquable, ce sont les cauris fins, bruns, brillans et très-recherchés qu'on y pêche pour le compte du roi de Portugal. Du reste, la jalousie soupçonneuse des Portugais couvre le commerce et l'industrie de cette place d'un voile impénétrable. Il paraît, d'après des données assez positives, que Loanda communique avec

(1) *Labat*, I, p. 59. (2) *Idem*, V, p. 124.

Mozambique par terre au moyen de caravanes qui cotoyent le fleuve Zambèse (1).

Benguela, quoique soumis également au joug des Portugais, a conservé le titre de royaume, et quelques priviléges insiguifians. Il s'étend depuis les rivières Cubegi et Coanza jusqu'au Cap Negro. Sa limite orientale est formée par la rivière Cumeni. L'intérieur montueux et âpre récèle une quantité prodigieuse d'éléphans, de rhinocéros, de zèbres et d'antelopes. Les bœufs et les moutons y sont d'une grosseur extraordinaire; mais les bêtes féroces, les sécheresses et les incursions des Jagas en ont considérablement diminué le nombre. Il y a d'excellentes salines. Royaume de Benguela.

La province de *Lubolo*, sur les coufins de Quissama, est fertile en palmiers, à l'ombre desquels paissent de nombreux troupeaux de gazelles (2). Elle donne quelquefois son nom à tout le territoire compris entre les rivières Congo et *dos Ramos*. Provinces.

La province de *Rimba* a un sol fertile en grains et de bonnes pêcheries. *Scela*, à l'ouest de Bamba, est un pays montueux et bien arrosé, riche en pâturages et en fer excellent. Les roches des montagnes servent de support à des champs cultivés avec soin, où les habitans respirent un air pur et salubre.

Les provinces de *haut et bas Bemba* abondent en bêtes à cornes, tant privées que sauvages; la rivière de *Latano*, appelée par les Portugais *Guavoro* ou *Rio San Francisco*, qui les traverse, fourmille de poissons, de crocodilles, de serpens et d'hippopotames. Les *Bembis* parlent un idiome particulier et très-difficile. Ils ont beaucoup de propension à l'idolâtrie et à la superstition. Des peaux d'animaux et de serpens percées d'un trou pour y passer la tête, leur servent de vêtement. Les Bembis.

Tamba bornée à l'est par Bamba, a un territoire uni, coupé de rivières et de marécages. Les *impolanchs* et les

---

(1) *De Grandpré*, I, p. 223 (*Voyez* ci-après à l'article *Mozambique*)
(2) *Labat*, I, p. 66.

impanguas s'y trouvent en quantité. Le Congo y prend sa source au pied d'un rocher, surmonté d'un fort portugais qui domine la province. La contrée d'*Oacco* est formée de collines et de riantes vallées. *Cabezzo* abonde en métaux, principalement en fer.

L'établissement portugais de *S. Philippe de Benguela*, sur la rivière de ce nom, dans une position très-malsaine, est défendu par une garnison de deux cents déportés (1), et ne renferme que des maisons construites de terre et de paille (2). Le Vieux-Benguela est un poste encore plus insignifiant.

Royaume de Matamba.

Le royaume de *Matamba* s'enfonce entre les limites du Congo et de Benguela; il est formé à l'est par de très-hautes montagnes et des forêts épaisses; l'air y est assez tempéré, et les rivières en fertilisent le sol par leurs débordemens. Les chefs de Matamba, jadis tributaires des rois de Congo, sont aujourd'hui indépendans. Les bords et les îles du Coango et du Coanza sont presque les seuls endroits cultivés du pays. Les naturels paraissent avoir peu d'industrie. Ils exploitent le fer de leur territoire, sans savoir travailler avec soin ce métal; car ils achètent des étrangers leurs ustensiles d'agriculture; mais on soupçonne des mines d'or négligées dans les montagnes.

Telles sont les contrées connues et en quelque sorte civilisées, ou du moins régulièrement habitées de la Guinée méridionale. Jetons maintenant un coup-d'œil sur l'état physique, moral et politique de ces peuples.

Caractère général des Congues.

Les nègres du Congo paraissent inférieurs en intelligence à beaucoup d'autres races africaines. On leur accorde cependant une assez bonne mémoire; mais ils n'ont que des sentimens, des instincts et des penchans grossiers, des passions brusques, tumultueuses; leurs mœurs, leurs habitudes et leur manière de vivre en général, dans leur état agreste et primitif, sont si près de l'animalité, qu'il n'y a pas de quoi s'étonner s'ils ont regardé eux-mêmes les

(1) *Zucchelli*, p. 124. (2) *Labat*, t. V, p. 119.

singes comme appartenant à leur race. Leur ineptie est telle qu'on n'a jamais pu leur faire comprendre l'usage du moulin. Les femmes, seules chargées de tous les travaux, sont réduites à piler d'abord les grains dans un mortier de bois, et à les moudre ensuite dans une pierre concave, en y tournant avec la main une autre pierre (1). Ils n'ont pas seulement une idée de l'écriture ; leur temps est divisé en jour et nuit, et le jour en trois parties ; mais ils ne connaissent pas l'année, et comptent par lunaisons. Leur navigation se borne à la pêche, pour laquelle ils se servent de pirogues creusées à l'aide du feu dans un tronc d'arbre qui n'est même pas façonné en dehors. Leurs filets, qu'ils ont voulu modeler sur ceux des Européens, ne sauraient être plus mauvais. Heureusement la côte est très-poissonneuse. Ils réussissent encore moins à la chasse, où ils sont de la dernière maladresse ; ils n'ont point de chiens dressés, ils ne peuvent aller qu'à l'affût. Le chasseur ajuste long-temps la pièce et tourne la tête, fait feu, laisse tomber le fusil, s'enfuit à toutes jambes, revient long-temps après rechercher son fusil, dont il s'approche en tremblant, et s'il retrouve le gibier, il l'apporte en triomphe. Leur courage ne brille pas davantage dans les guerres qu'ils se font entre eux. Une armée de deux cents hommes est très-considérable et très-rare (2). Nés dans l'abrutissement, mais pétris d'orgueil et de vanité, ces êtres dégradés, sont de tous les maîtres, les plus durs, les plus barbares, les plus capricieux ; leurs esclaves ne les approchent qu'à genoux, et les grands, qui seuls portent des pantoufles, traitent avec une morgue extrême le peuple, qui courbe dans la poussière un front servile. Tous admirent, comme les plus grands monarques du globe, leurs rois, fiers de la prérogative de chausser des bottes lorsqu'ils en ont, et souvent encore ridiculement affublés de quelques débris d'uniformes européens qui couvrent mal leur dégoûtante nudité. Leur pays dont des animaux incommodes ou carnassiers leur disputent les

Leur servilité.

(1) *Bruns*, Afrique, t. IV, p. 57. (2) *De Grandpré*, I, 130 et suiv.

vastes solitudes, leur semble le plus beau, le plus riant et le plus fortuné de l'univers.

Polygamie.

La polygamie la plus effrénée règne au Congo, et toute l'influence de la religion chrétienne s'est bornée à faire défendre les unions incestueuses. La sainteté du mariage, l'affection mutuelle des époux, les jouissances d'un bon ménage, sont hors de la sphère d'idées d'un Congue; entouré d'une nombreuse postérité, il ne montre aucun attachement à ses enfans (1). L'ivrognerie, une musique bruyante, des danses grossières et le sommeil, voilà ses jouissances. Les travaux utiles sont délégués aux femmes et à de nombreux esclaves. Un homme riche donne quelquefois un *vingaré* ou dîner public à tout son village; c'est là qu'on avale à grands flots le *melaffo* ou le vin de palmier.

Usages singuliers.

L'habillement offre diverses bizarreries; les princes et seigneurs de Congo, de Batta et de Sogno tiennent à honneur de se coiffer d'un bonnet blanc. Les grands de Lubola attachent des sonnettes à leur ceinture. Les habitans des contrées qu'arrosent le *Coango* et le *Coari*, effilent leurs dents jusqu'au point de les rendre pointues comme des dents de chien. Quelques-uns s'en font arracher quatre. Dans le royaume de Matamba, on conserve généralement l'ancien usage de se faire des incisions à la peau.

Maris faisant la couvée.

Parmi les usages bizarres qui règnent au Congo, nous ferons remarquer celui qui prescrit aux hommes de se mettre au lit lorsque leurs femmes viennent d'accoucher. C'est Zuchelli qui en rend témoignage. On est d'abord étonné de retrouver cet usage chez tant de peuples différens; les modernes l'ont observé dans le Béarn, dans la Tartarie, dans les Indes, et dans une grande partie de l'Amérique (2). Les anciens en attestent l'existence chez les Cantabres (3), chez les Corses (4) et chez les peuples du

---

(1) *Cavazzi* et *Labat*, t. II, p. 427. (2) *Piso*, de Indiæ utriusque re naturali, l. I, p. 14; *Pauw*, Recherches philosophiques sur les Américains, II, 232. (3) *Strab.*, Géog., III, 250 (Almélov.) (4) *Diod. Sic.*, l. V, p. 250 (Wessel.)

Pont-Euxin (1). On serait embarrassé pour expliquer comment un semblable usage aurait pu être porté chez des peuples aussi éloignés et aussi complètement étrangers les uns aux autres. Il est assez facile, au contraire, de s'en expliquer l'origine en observant le caractère des nations sauvages. La naissance d'un enfant est un événement heureux, dont les amis des parens viennent les féliciter. Dans les pays civilisés, c'est la mère qui reçoit les complimens dans une chambre à coucher bien décorée. Chez les peuples barbares, où la femme n'est qu'une esclave, les félicitations s'adressent au mari; afin de les recevoir avec la solennité convenable, il se couche dans son hamac ou sur son lit; il y reste tant que les visites durent et même, par paresse, quelques jours après. Pour qu'il n'y meure pas de faim, il faut bien que sa femme le nourrisse et le soigne (2).

Cour des rois.

La cour du roi de Congo est une mauvaise copie de l'ancienne cour de Lisbonne : le monarque, assis sur un trône à l'européenne, est servi par des comtes et des marquis noirs, dont le costume étale des ornemens grossièrement imités de ceux d'Europe. Les rois païens ont conservé la barbarie de leur pompe indigène. Celui de Loango se rendait jadis, une fois par an et en grande cérémonie, à une réunion de toute la nation, pour ordonner solennellement à la pluie d'arroser la terre. Il arrivait quelquefois aux nuages d'obéir; alors le peuple s'en allait, bien convaincu du pouvoir divin de son prince (3). Cependant, les lumières ayant rendu le peuple moins docile, le roi a cessé de faire la pluie et le beau temps. Un de ses ministres exerce aujourd'hui cette fonction; mais pour mettre à couvert sa responsabilité, il attend prudemment, pour appeler la pluie, qu'il ait commencé à pleuvoir. Tous les rois des provinces situées entre le cap Lopez et le fleuve Zaïre, rendent hommage au roi de Loango, et lui payent un tribut en femmes.

Prince qui fait des miracles.

(1) *Apollon. Rhod.*, tom. II, v. 1013; *Valer. Flacc.*, tom. V, v. 150.
(2) *Beckmann, Boulanger, Pauw*; (*voyez* nos Annales des Voyages, II, p. 366. (3) *Lopez*, p. 14; *Battel*, p 980.

Ils exercent d'ailleurs un pouvoir despotique, sans que personne leur résiste; ils vendent, dans des accès de mauvaise humeur, leurs premiers ministres aux Européens, et ils fléchissent devant leurs vassaux lorsqu'ils en redoutent la puissance. Ils disposent de la liberté et de la vie de tous leurs sujets; ils les taxent suivant leur bon plaisir. Un noir du pays fut condamné à une contribution exorbitante, pour avoir eu la fantaisie de se servir une fois d'une vieille chaise à porteurs qu'un capitaine lui avait donnée (1). Ces rois se dédommagent par-là des privations particulières auxquelles une loi fondamentale de l'Etat les soumet. Ils sont obligés de se refuser, du moins en public, la douce jouissance de l'eau-de-vie, puisqu'il leur est défendu de recevoir aucune production étrangère, ni de la porter, ni même d'y toucher, les métaux, les armes et les ouvrages en bois exceptés. Leur domaine se compose de tout le terrein qui n'est pas occupé, et de quelques villages. Le trône est partout héréditaire, à l'exception du royaume de Loango, où tous les princes-nés des divers Etats dépendans peuvent aspirer au suprême pouvoir, selon le choix du corps électoral, composé des sept principaux officiers de la couronne, y compris deux seigneurs adjoints, qui forme en même temps le gouvernement provisoire. Par cette disposition très-ancienne, dont la nature compliquée décèle quelque législateur ou conquérant plus profond que ne le sont ordinairement les naturels, les feudataires se trouvent vivement intéressés à la conservation d'un trône auquel ils ont tous droit, et ils ne rompraient pas facilement les liens qui les y rattachent. Pour être prince-né, il faut être issu d'une princesse; c'est la mère qui annoblit, et non pas le père, qu'on n'est jamais sûr de connaître. Aussi les princesses ont le pouvoir de prendre pour mari qui elles veulent, et de le répudier à volonté, pour appeler un autre à l'honneur de leur couche. Les princes font de même, mais leurs enfans n'ont pas qualité, s'ils ne sont pas nés d'une princesse, et ils peuvent

Hérédité élective.

(1) *De Grandpré*, I, 190 et suiv.

être vendus par leurs frères ou sœurs qui jouissent de cet avantage. Le mari d'une princesse est prince tout le temps qu'il vit avec elle, et il conserve toujours son rang si elle meurt dans cet intervalle. Lorsqu'un prince s'unit à une princesse, les époux perdent la faculté de divorcer. Les princes jouissent en général de grandes prérogatives; mais ils ne peuvent remplir aucune charge dans le gouvernement.

A Loango, les principaux officiers du gouvernement sont, après le roi, le *grand-capitaine* (1), premier ministre et grand-juge; le *mafouc*, ministre du commerce; le *maquimbe*, inspecteur général de la côte, ou capitaine de port; le *monibanze*, ministre des finances; le *monibele*, messager d'état; le *soldat-roi*, généralissime de l'armée, et grand-exécuteur. Dans les autres Etats, l'héritier présomptif du trône est le second personnage; il se nomme *mambouc*; sa position est, à bien des égards, plus agréable que celle du roi même. Après lui viennent le *macage*, premier ministre, dont l'autorité est restreinte par celle du mambouc et des princes-nés; le *mafouc*, le *maquimbe*, le *monibanze*, le *monibèle*, le *grand-capitaine*, qui exerce ici les fonctions du soldat-roi de Loango; enfin, les gouverneurs et les suzerains (2). Grands officiers de l'Etat.

Les rangs de la société, sans égard aux charges, se suivent ainsi : le roi et sa famille, les princes-nés, les maris de princesses, les suzerains, les courtiers, les marchands d'esclaves et les cliens. Ces derniers constituent la masse du peuple. Ils sont obligés de servir, suivre et défendre leur maître, qui de son côté les loge, les vêtit et les protège. Les *marchands* composent cette foule immense parcourant toute l'Afrique pour chercher des captifs, qu'ils transmettent aux Européens par l'intermédiaire des *courtiers*. Ceux-ci, quoique de toutes les classes, sont très-considérés par suite de la distinction avec laquelle les Européens Classes d'habitans.

(1) En portugais, *capitano-mór*, d'où, par un gallicisme, les voyageurs français ont fait le *capitaine-mort*!!! (2) *De Grandpré*, I, 182.

traitent des hommes si utiles. Les seigneurs *suzerains* sont de riches propriétaires, non attachés à la glèbe, quoique cerfs du roi et des princes-nés (1).

Manière de rendre la justice.

Le roi est *juge* suprême; mais rarement une plainte parvient jusqu'au trône, puisque les seigneurs s'empressent de faire obtenir justice à leurs vassaux. Les seigneurs des plaignans et des prévenus sont les premiers juges. Selon les circonstances, il faut la décision du *mafouc* ou du *maquimbe*, ou d'un gouverneur, ou même le concours de tous les magistrats réunis. L'audience est publique; les spectateurs, sans armes si l'affaire n'est point criminelle, se rangent en cercle autour d'un tapis sur lequel on dépose, aux frais des parties, une quantité de flacons d'eau-de-vie, proportionnée au nombre des assistans; car point d'eau-de-vie point d'affaire (2). Tout le monde a le droit de pérorer, et chaque plaidoyer est accompagné de libations mêlées de chansons. Lorsque la sentence est prononcée, on achève de vider les flacons.

Lois et coutumes.

La tradition et l'usage remplacent les lois écrites. Le coupable a-t-il volé? il faut qu'il paye; a-t-il fait des dettes jusqu'à la concurrence de la valeur d'un esclave? il le devient lui-même, à défaut de paiement; a-t-il commis un adultère? il doit, au mari outragé, la valeur d'un esclave; a-t-il blessé au sang? il donne un esclave, ou la valeur, pour ne pas être vendu lui-même; a-t-il vendu, par fraude, un noir sur lequel il n'avait aucun droit, ou commis un homicide? il est mis en pièces sur-le-champ par la multitude, et son corps reste abandonné aux oiseaux. Grâce à l'esclavage commun, *tous les hommes sont égaux en droits*. Les seuls princes-nés ne sont point vendables; les seigneurs suzerains condamnés peuvent aussi livrer un de leurs main-mortables à leur place.

Lorsque la culpabilité du prévenu ne paraît pas assez claire, on le soumet aux épreuves du poison et du feu, que

(1) *De Grandpré*, I, 104 et suiv. (2) *Idem*, I, 124 et suiv.

les prêtres dirigent. Il est probable que ces jongleurs connaissent quelques moyens pour rendre à leur gré mortelle ou innocente la boisson qu'ils présentent à l'accusé, et pour faire en sorte que le fer rouge touche, sans la brûler, la peau de leurs protégés (1). Une des épreuves les plus bizarres consiste à faire prendre aux deux parties plaignantes l'infusion d'une racine nommée *imbondo* de deux effets : ou cette boisson fait évacuer et uriner, ou elle agit sur la tête comme un poison narcotique ; le peuple attend lequel de ces deux effets aura lieu ; l'individu qui rend promptement la boisson est proclamé vainqueur ; l'infortuné qui, après un court laps de temps, ne pouvant la rendre, est saisi de vertiges, passe pour coupable. « Il » n'urine pas ! » s'écrie la multitude, et aussitôt elle se jette sur lui, l'accable de coups et le met à mort (2). Épreuve singulière.

On est souvent étonné de trouver chez les nations les moins policées des idiômes dont la syntaxe et les formes grammaticales, ingénieusement combinées ou du moins compliquées avec art, indiquent un génie méditatif, étranger à l'état habituel de ces peuples. Sont-ce les débris d'une civilisation éteinte et dont tous les autres monumens ont disparu? Sont-ce les fruits du loisir de quelques législateurs supérieurs à leur nation? Sont-ce les restes d'anciennes langues sacrées, devenues la proie de la multitude après la destruction des castes de prêtres, dont elles formaient le lien de communication? Quoi qu'il en soit, la langue de Congo, dont celles de Loango et d'Angola paraissent des dialectes, se distingue par des formes grammaticales très-riches et très-compliquées. Les divers articles ajoutés à la fin du substantif dont ils déterminent le sens, la formation régulière des mots dérivés, les nombreuses modifications que subissent les prénoms, la grande variété des modes et des temps que présentent les verbes et par lesquels tous les rapports de personne ou de localité Langue de Congo.

(1) *Zuchelli*, p. 215 ; *Oldendorp*, 296. (2) *Battel*, 983. Voyez ci-après l'article *Madagascar* ; description de l'épreuve du tanguin.

s'expriment, le nombre étonnant des verbes dérivatifs (1), l'abondance des voyelles sonores, l'absence des consonnes les plus dures et la douceur de la prononciation, tout fait de cette langue d'un peuple barbare une des plus belles de l'univers (2).

Armes. Les armes des Congues sont un mélange ridicule d'arcs, de sabres, faits d'un bois dur, et de quelques mauvais mousquetons. Ils connaissent l'art d'empoisonner les flèches; leurs haches, arrondies en forme de faux, sont redoutables lorsqu'un bras nerveux les conduit. Quelques-uns se couvrent d'un bouclier; d'autres se revêtent de la peau d'animaux; il y en a qui cherchent à se donner un aspect terrible en chargeant leur corps de peintures de serpens et d'autres bêtes dangereuses (3). Ceux de Loango, en marchant au combat, se peignent tout le corps en rouge.

Croyances. Superstitions. Les superstitions indigènes des Congues sont trop variées pour pouvoir être indiquées toutes. Ils croient à l'existence de quelques divinités qu'ils nomment *Zambi*. Ils ont des images de ces divinités qu'ils appellent des *mokisso* et qu'ils conservent dans des temples (4). Mais les objets de leur culte habituel sont diverses espèces de *fétiches* ou substances censées être remplies d'une vertu divine. C'est tantôt une plume d'oiseau, une dent de requin; tantôt un arbre, un serpent, un crapaud. Les missionnaires capucins virent un bouc qu'on adorait et que leur pieux zèle fit mourir; les nègres, quoique convertis, furent effrayés de voir les capu-

Prêtres. cins rôtir et manger un dieu (5). Les prêtres s'appellent *gangas*; leur chef, nommé *Chitomé*, est censé posséder une autorité divine; il reçoit en sacrifice les prémices des

(1) P. ex. dans le dialecte de Loango on a: *salila*, faciliter un travail; *salisia*, travailler avec quelqu'un; *salisila*, travailler au profit de quelqu'un; *salisionia*, travailler l'un pour l'autre; *salangana*, être un travailleur habile, etc. etc. (2) *Hyacinthi Brusciotti à Vetralla* regulæ pro Congensium idiomatis captu, etc.; Rome, 1659. Gentilis Angolæ instructus à *P. Coacto*; Rome 1661. *Mithridates*, par *Adelung* et *Vater*, t. III, p. 207-224. (3) *Cavazzi*, II, 7. (4) *Oldendorp*, 320. (5) *Zucchelli*, 223.

fruits, et on entretient constamment un feu sacré dans sa demeure inviolable. Devient-il malade? on lui nomme un successeur, qui aussitôt l'assomme d'un coup de massue, afin de l'empêcher de mourir de mort naturelle; ce qui serait d'un sinistre augure. Bien d'autres pontifes subalternes exploitent la crédulité des nègres; l'un guérit toutes les maladies, l'autre commande aux vents et à la pluie; celui-là sait ensorceler les eaux, et celui-ci prétend conserver la récolte. Les *N'quits* sont membres d'une confrairie sacrée qui, dans les profondeurs des forêts, célèbre d'affreux mystères, mêlés de danses lascives. Une espèce de magiciens, nommés les *Atombala*, prétendent savoir ressusciter les morts; leurs jongleries, exercées sur un cadavre en présence des missionnaires, en imposèrent tellement à ceux-ci, qu'ils crurent voir le mort remuer, et qu'ils s'imaginèrent entendre quelques sons inarticulés qui sortaient de sa bouche et qu'ils attribuèrent au pouvoir des esprits infernaux. Serait-ce une opération galvanique? Morts qui ressuscitent.

Les missions chrétiennes luttent avec peu de succès contre ces superstitions grossières. Il y eut un temps où les apôtres de la foi s'énorgueillissaient de compter tous les princes de la Basse-Guinée, notamment ceux du Congo parmi leurs ouailles, et d'en rassembler également les sujets autour du signe de la croix. En effet, les nègres, naturellement imitateurs, se conforment aisément à l'exemple de leurs chefs. Ils embrassent la religion que ceux-ci leur ordonnent de suivre; mais ils l'abandonnent dès que le prince, aussi inconstant que le peuple, retourne à son ancien culte (1). Soguo avait attiré sur lui la préférence des missions apostoliques; et il paraît effectivement qu'il justifia la confiance qu'on avait en ses habitans. A en croire quelques rapports, ils adoptèrent tous le christianisme, et leur exemple fut suivi par le Congo tout entier (2). Toujours fidèles au nouveau culte, ils détestaient encore en 1776 l'idolâtrie. Ils se transmettaient les mystères et les préceptes Missions chrétiennes.

(1) *Labat*, t. I, p. 37. (2) *Proyart*, 210.

Digitized by Google

chrétiens de père et fils, et s'assemblaient régulièrement le dimanche pour entonner des cantiques, quoique à défaut de prêtres, ils ne pussent faire jouir leurs enfans du baptême, ni célébrer les saints sacremens.

Missionnaires français.

Quant aux pays situés au nord du Zaïre, des missionnaires français, partis de Nantes pour prêcher le christianisme en Loango, choisirent définitivement, en 1768, Cacongo pour siége principal de leur apostolat. Ils s'attachèrent d'abord à gagner les grands, et furent parfaitement accueillis. Forts de la protection du roi, qui les logea dans sa résidence, ils établirent une chapelle et eurent la satisfaction de voir des nègres de Sogno, que le commerce avait attirés à Kingale, venir assister à la messe. Mais des maladies obligèrent ces ecclésiastiques, en 1770, de quitter le pays. Trois années après il en arriva d'autres de la France, qui fixèrent leur domicile dans une plaine près du village de Kilonga. En 1775, ils découvrirent dans leur voisinage une commune chrétienne veuve de Sogno, qui avait obtenu du roi de Cacongo la permission de s'établir dans ses états, où ils mirent une contrée déserte en exploitation. Cette colonie formait une petite province particulière d'environ quatre mille chrétiens. *Manguenzo* en était le principal village. Les ecclésiastiques français y baptisèrent beaucoup d'enfans, et ils furent largement payés en manioc, maïs, pois, chèvres; déjà ils s'occupaient du projet de former un séminaire de nègres. Don Juan, le chef de la colonie, allait faire bâtir deux églises; ils manquaient de vases saints et d'autres objets de première nécessité. Pour comble d'infortunes, plusieurs membres de la mission étaient morts et d'autres se trouvaient accablés d'infirmités vers l'an 1776, où les dernières nouvelles furent transmises en Europe.

Relations contraires.

Mais un voyageur moderne, très en contradiction avec ces beaux rapports, assure positivement que les Sognos n'ont, en aucune manière, répondu au zèle que l'on avait montré pour leur conversion (1); suivant lui, ces sauvages,

(1) *De Grandpré*, t. II, p. 37.

naturellement traîtres et lâches, ne se sont faits connaître que par l'empoisonnement et l'assassinat des missionnaires, et leur réputation de perfidie leur a valu d'être mis aux fers lorsqu'ils étaient vendus à quelque Européen. Un prêtre français, dit M. de Grandpré à un autre endroit (1), remplissait son ministère avec zèle; mais le tableau de la vie éternelle, quelque brillant qu'il pût le rendre, ne séduisait point les Congos; le séjour du paradis leur semblait d'autant plus insipide qu'on ne leur permettait pas d'y boire de l'eau-de-vie; ils s'en plaignaient beaucoup et préféraient le voyage de France, d'où leur venait cette précieuse liqueur; aussi le missionnaire ne faisait point de prosélytes. Enfin, l'un d'eux, vaincu par les instances du prêtre, consentit à entrer en composition, et promit d'aller en paradis en demandant combien cela lui vaudrait de marchandises. Mais aucune, lui répondit le prêtre. Entendons-nous, répliqua le noir; je te demande combien de marchandises tu me donneras pour le voyage que tu me proposes. Le missionnaire lui réitéra avec onction sa réponse négative, en l'accompagnant de tout ce qui pouvait le séduire. L'autre lui répondit en son mauvais français: *Haben qui çà. Toi croire, moi va courir pour rien là? baille marchandises.* Le missionnaire insista au moins sur le baptême, mais il n'en put obtenir d'autre réponse que *baille marchandises, baille l'eau de-vie.* Ce n'est pas là le seul exemple des missions infructueuses, continue M. de Grandpré, il en a vu arriver une de la Rochelle, en 1777; elle était composée de quatre prêtres italiens pleins de zèle, qui se rendaient dans la peuplade des Sognos, bien munis de présens, et de tout ce qui pouvait assurer leurs succès; deux d'entr'eux y pénétrèrent en effet, et écrivirent aux deux autres de les joindre. Au bout d'à-peu-près dix jours, dit notre auteur, je les vis revenir tout épouvantés, doutant encore de leur existence; il furent plusieurs jours à se remettre de leur frayeur, et nous apprirent qu'à leur arrivée, ils avaient trouvé les deux autres

Entêtement d'un nègre.

(1) *De Grandpré*, t. I, p. 91.

Digitized by Google

empoisonnés, morts et enterrés. Ils s'attendaient à subir le même sort, et l'un d'eux, déjà tout résigné, ne songea plus qu'à s'administrer les secours spirituels; mais l'autre, plus jeune, plus éveillé et qui tenait plus à la vie, imagina de tromper les noirs, en leur persuadant qu'il avait laissé derrière lui la plus grande partie des présens qui leur étaient destinés et qui ne seraient délivrés qu'aux deux missionnaires en personne. Bien certains de les empoisonner à leur tour, mais avides de posséder auparavant les présens qu'on leur annonçait, les noirs leur fournirent des hamacs pour revenir à la côte. Ainsi finit la mission.

Réflexions. A bien considérer la chose, les noirs n'ont peut-être pas autant de tort qu'ils paraissent en avoir au premier coup-d'œil; les missionnaires s'attirent souvent eux-mêmes un sort funeste; s'ils essayaient d'employer la persuasion, si, laissant aux pères de famille la liberté d'achever leur carrière comme ils le jugeraient à propos, ils s'attachaient uniquement aux enfans, peut-être le temps couronnerait-il leur patience. Mais, non; parlant à peine quelques mots de la langue de ces peuples, ne pouvant leur rien expliquer, ne pouvant raisonner avec eux sur rien, ils débutent par leur imposer les privations les plus sensibles, par vouloir les assujétir de prime-abord à toutes les particularités du culte le plus rigide. La polygamie est généralement en usage dans un climat brûlant, où le tempérament des habitans leur fait un besoin des jouissances physiques. On a vu des missionnaires vouloir employer la violence pour leur arracher leurs compagnes; et comme les gens en place donnent l'exemple aux autres, c'est aussi sur ceux-là qu'ils ont prétendu, de préférence, exercer leur zèle apostolique. Quel attachement des hommes guidés par la simple nature, peuvent-ils concevoir pour des gens qui ne viennent chez eux que pour les tourmenter, pour leur imposer des pratiques assujétissantes, qui ne leur parlent que pour les gronder, enfin qui veulent à toute force porter le trouble et le désordre dans leurs familles, en les forçant à répudier leurs épouses et priver leurs enfans de leurs mères?

Il nous reste à jeter un coup-d'œil sur les tribus tout-à-fait sauvages, qui s'étendent sur les confins du Congo. Tribus voisines du Congo.

Au nord-est de Loango, les anciens voyageurs placent une nation de nains, nommés *Matembas* ou *Bake-Bake*. Les Bake-Bake. Ils sont, dit-on, de la taille des enfans de douze ans, mais très-épais ; ils vivent au sein de leurs forêts inhospitalières, où ils donnent la chasse aux éléphans, dont ils livrent les dents en tribut à un prince nommé *Many Kesock*, demeurant à huit journées à l'est de Mayomba. Leurs femmes vont dans les bois tuer les grands singes-pongos avec des flèches empoisonnées (1). Le nom de *Bake-Bake* mérite une attention particulière; il pourrait sembler identique avec celui *Vac-Vac* ou *Ouacouac*, que les Arabes Masudi et Edrisi donnent à une contrée qu'ils font toucher à Sofala et au Zanguebar, et qui, par conséquent, a dû embrasser une portion de l'Afrique centrale et australe (2). Les fables débitées à propos de ce pays, où, disait-on, les filles croissent sur les arbres, ne doivent pas nous empêcher d'en rechercher la trace.

Plus à l'est, dans l'intérieur des terres, se trouve le pays d'*Anziko*, ou Anzicana, *N'teka* ou *Grand-Angeca* (3), Pays d'Anziko. riche en métaux et en bois de sandal, mais fameux surtout par la barbarie de ses habitans. Suivant quelques rapports, sans doute fabuleux ou du moins exagérés, sur ce pays lointain et peu visité, les Anziques ou Anziquois livrent leurs prisonniers invalides aux bouchers, qui en étalent la chair dans les marchés publics. Quelquefois les naturels, Anthropophagie. dégoûtés de la vie, dit-on, ou égarés par un faux point d'honneur, s'offrent eux-mêmes à la boucherie. Les parens et les fils même se dévorent les uns les autres. M. de Grandpré paraît vouloir révoquer en doute ce fait; il nie même qu'il y ait eu Afrique des anthropophages. « Si le voyage de Mungo-Park dans des pays où le mahométisme a pénétré, ne détruit pas sans réplique l'imputation faite aux Africains d'être

(1) *Battel*, pag. 983. (2) *Hartmann*, Africa Edrisii, pag. 103-107.
(3) *Battel*, 981 ; *Dapper*, 553 ; *Proyart*, 8.

cannibales, que pourrait-on répondre au témoignage de Levaillant, dont les pas se sont dirigés vers des peuples entièrement sauvages, absolument étrangers à toute espèce de civilisation, et parmi lesquels il n'a rien trouvé qui pût justifier une accusation aussi injuste? Je puis, de mon côté, certifier qu'il est faux que les noirs Congos mangent de la chair humaine: ces peuples sont doux, timides et paresseux; ils ont en général horreur de verser le sang, et celui d'entre eux qui blesse un autre au sang, est condamné à donner un esclave ou la valeur en marchandises, et si l'agresseur n'en a pas le moyen, il est pris lui-même et vendu (1). »

Mœurs des Anziquois. Les Anziquois sont excellens archers, et ils manient supérieurement la hache d'armes. Ils sont très-agiles, courageux, intrépides. On leur accorde beaucoup de loyauté dans les transactions. Ils apportent quelquefois à la côte de belles étoffes de feuilles de palmier et d'autres matières qu'ils fabriquent, ainsi que de l'ivoire et des esclaves tirés de leur propre pays ou de la Nubie. Les marchandises qu'ils prennent en retour sont les cauris et d'autres coquillages qui leur servent d'ornement, le sel, des soieries, des toiles, des verroteries et d'autres objets de fabrique européenne. Ils pratiquent la circoncision sur les deux sexes, et se cicatrisent la figure pour s'embellir. Les femmes sont vêtues depuis la tête jusqu'aux pieds; les grands portent des robes de soie ou des habits de drap; les gens du commun ont la partie supérieure du corps nue et les cheveux nattés. Leur langage, d'ailleurs assez dur et difficile, paraît n'être qu'un dialecte de l'idiôme général de toute la Basse-Guinée (2).

Villes et provinces. L'étendue et la situation d'Anziko est indiquée de manière à irriter la curiosité du géographe, plutôt que de la satisfaire. Dapper place *Monsol*, la capitale, à trois cents lieues de la côte, et rend le pays limitrophe du *Gingiro*, pays voisin de l'Abyssinie. Pigafetta fait couler dans l'Anziko une rivière nommée *Umbre* qui se jette dans le Congo; il

(1) *De Grandpré*, t. I, p. 211. (2) *Lopez*, p. 14.

indique à l'est ou au nord-est le royaume de *Wangue*, dans lequel on pourrait être tenté de retrouver Ouangara. Le roi d'Anziko qu'on appelle le *Ma Koko*, domine sur treize rois vassaux, parmi lesquels nous remarquerous celui de *Fungeni*, parce que ce nom rappelle les *Fungi* de la Nubie, venus d'après leurs propres traditions de l'Afrique méridionale.

Le missionnaire Oldendorp, en interrogeant les nègres des Indes Occidentales, avait appris l'existence d'une nation appelée *Mokko*, voisine des *Ibbos*, et qui pourrait bien être identique avec les habitans d'Anziko, sujets de *Makoko*. Cette nation vivait en hostilités coutinuelles avec les *Evos*, qui paraissent être les mêmes que les *Evis* dont M. Salt entendit parler à Mozambique, comme demeurant plus près de l'Océan Atlantique que de l'Océan Indien. Les Mokko.

LIVRE QUATRE-VINGT-ONZIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'AFRIQUE. — *Le* CAP *et le pays des* HOTTENTOTS.

Côtes des Cimbebas. LA côte qui s'étend depuis le cap Négro jusqu'à la rivière *Fisch* ou d'*Angra Pequena* est peu connue, d'un abord dangereux, et presqu'inhabitée. Les Portugais, en allant du Brésil à Benguela, reconnaissent le cap Négro, sur la pointe duquel on a élevé une colonne d'albâtre portant les armes du Portugal. Au sud du Cap, la rivière *Bemba-Roughe*, large d'une demi-lieue, se jette dans la mer; ses deux bords sont habités. Le cap *Rui-Pirez* porte encore le surnom *das Neves* ou des neiges; mais ce sont des collines de sable blanc qui ont donné naissance à cette épithète. Le cap *Frio*, ou froid, l'*Angra Fria* ou anse froide; enfin la *Praya das Neves*, ou plage des Neiges, doivent également leur nom à des illusions ou à des impressions du moment. Les hautes montagnes se terminent au cap *Serra*. De nombreux pics, peu élevés, bordent la baie *Walvisch* ou des Baleines, qui paraît identique avec l'*Angra do Ilheo* des Portugais. On n'en sait pas davantage sur le petit golfe de Saint-Thomas. Toute cette côte a été visitée en détail, il y a une vingtaine d'années, par une expédition anglaise, chargée d'y choisir un lieu de déportation; on n'y trouva pas un seul endroit qui offrît quelque espoir à la culture, et qui ne parût pas trop affreux pour des criminels. L'eau potable y est très-rare; les rivières n'ont à l'embouchure que de l'eau saumâtre; on ne voit que par-ci, par-là quelque trace de verdure (1).

Habitans. Derrière cette côte inhospitalière on indique la tribu nomade de *Cimbebas*, dont le prince est appelé *Mataman*, et celle des *Macasses*, ou plutôt *Makosses*, visitée par un voya-

(1) Notes communiquées par Sir *Home Popham* à M. *Correa de Serra*. Notes de *Wood*, dans les Instructions nautiques de *Dalzel*.

geur français dont la relation est fort rare (1). L'existence même des Cimbebas repose sur des témoignages équivoques. Ils paraissent cependant être connus des Makosses, sous le nom de *Maquemanès*. Le pays des Makosses a une trentaine de lieues d'étendue ; les lièvres y aboudent au point de pouvoir être tués à coups de bâton. Le bétail à cornes forme la richesse de ces nomades qui changent généralement de pâturages tous les deux ans et qui n'ont pour vêtement qu'une peau de bœuf (2). Ils pratiquent la circoncision à l'âge de dix-huit ans, ne mangent pas de poisson, et croient aux magiciens, aux empoisonneurs et à un mauvais génie qui leur envoie la pluie, le tonnerre, les tempêtes. Les semences douces d'une plante qui s'élève rapidement à dix ou douze pieds de haut, leur servent à faire une espèce de gâteau. Une autre graine leur fournit une boisson enivrante. Les Macasses paraissent jouir d'une sorte d'aisance ; ceux parmi eux qui ont deux à trois mille bestiaux ne passent pas pour être riches. Ils punissent très-sévèrement le vol. Dans leur extérieur règne une assez grande décence. Tout porte à croire que cette tribu est une branche des Cafres Koussis, habitans de la côte orientale (3). Mœurs des Makosses.

En passant la rivière de *Fisch* ou Poisson, nous entrons dans le pays des Hottentots, qui, avec le territoire de la colonie du Cap, ne forme qu'une seule *région physique*. Ses limites sont très-incertaines au nord et au nord-est ; le tableau que nous en allons tracer, s'appliquerait peut-être non-seulement à tous les pays au sud du Congo et du Monomotapa, mais encore à tout le plateau de Mocaranga et aux déserts de Jagas ; c'est aux découvertes ultérieures à décider cette question. Région physique du Cap.

Les parties plus ou moins connues de cette région du Cap sont arrosées par deux grandes rivières, le *Fisch* ou Fleuves.

(1) *Lajardière*, traduction allemande. Dans *Ehrmann*, Bibliothèque des Voyages et de Géographie, t. III. M. Boucher de la Richardière dit, dans sa *Bibliothèque des Voyages*, qu'il n'a pu trouver l'original. Nous n'avons pas été plus heureux.

(2) *Ehrmann*, III, 360. (3) *Voyez* ci-après livre XCII

Poisson et le *Gariep* ou Orange; toutes les deux coulent également de l'est à l'ouest; elles paraissent sortir d'une chaîne voisine des côtes orientales, ou plutôt de la crête orientale d'un grand plateau, dont les terrasses, dirigées de l'est à l'ouest, forment autant d'apparences de chaînes. La rivière *Eléphant* (d'ouest) et celle de *Berg* ont la même direction, mais elles sortent des terrasses rapprochées de la côte occidentale. Quelques autres rivières qui descendent du nord au sud, sortent des flancs latéraux des dernières terrasses du plateau; leur cours n'est pas long; celle du *Grand-Poisson* (*groote Visch*) termine le territore du Cap. Toutes ces rivières, gonflées par les pluies périodiques, roulent avec elles beaucoup de limon et de sable; repoussées par la mer, ces matières forment des barres à leur embouchure, ou, dans la saison sèche, ces rivières, réduites à un faible volume d'eau, se perdent dans les sables ou parmi les rochers (1). Des cascades, peu pittoresques, interrompent le cours de ces fleuves, dont toute l'utilité se borne à fertiliser, en les inondant, une partie de leurs bords.

Description des Karrou's. Entre les terrasses, mal à propos nommées chaînes de montagnes, s'étendent des plateaux dépourvus de toute eau courante, et qui prennent le nom de *Karrou's*. Ces plateaux ne sont pas des déserts absolument stériles, comme ils ont été qualifiés par des voyageurs inexacts. Le plus connu de ces *Karrou's*, celui qui se termine à l'est par les monts Camdebou, a été décrit par deux observateurs scrupuleux, M. Patterson (2) et M. de Lichtenstein (3). Le sol du Karrou est une couche d'argile et de sable, coloré en jaune d'ocre par des particules ferrugineuses; à un ou deux pieds de profondeur, on trouve le roc solide, dont cette couche paraît être une décomposition. Dans la saison sèche, les rayons du soleil réduisent ce sol presqu'à la dureté d'une brique; les mésembryanthèmes et les autres plantes grasses conservent seules un reste de verdure; les racines des *gor-*

(1) *Lichtenstein*, Voyage au Cap, t. I, *passim*. (2) *Patterson*, Voyage trad. de Forster, 40. (3) *Lichtenstein*, Voyage au Cap, I, 193.

teria, les *aster*, les *berkheya*, ainsi que les oignons de lis, armés d'une enveloppe presque ligneuse, vivent sous cette croûte brûlée. Nourries par la pluie dans la saison humide, ces racines se gonflent sous terre; les jeunes pousses, se développant et s'élevant tout-à-coup et toutes à la fois, couvrent dans un instant la plaine, naguères si aride, d'une verdure éclatante; bientôt les calices des lis et les couronnes des mésembryanthèmes, étalent partout leurs couleurs brillantes et remplissent l'air des parfums les plus pénétrans et les plus délicieux. Alors, les antelopes agiles et l'autruche, penchée sur ses pattes élancées, descendent en foule des montagnes voisines. Les colons y amènent de toutes parts leurs troupeaux, qui, dans ces riches pâturages, prennent des forces nouvelles. Point de dispute sur la jouissance de ces prairies naturelles; elles sont assez vastes pour que tout le monde s'y trouve à l'aise. Les colons cherchent même à se rapprocher pour converser entre eux et pour resserrer les liens d'amitié et de parenté qui unissent souvent des familles séparées en d'autres saisons par de vastes espaces. La vie du *Karrou* est, pour les colons du Cap, l'image du siècle d'or. De légers travaux en interrompent l'uniformité et la rendent même très-lucrative; les enfans et les esclaves recueillent les branches de deux arbrisseaux, compris sous le nom de *channa* (1), et dont on tire de la potasse. Les adultes s'occupent à tanner les peaux de bœufs, pour les vêtemens et les souliers. Mais la magnificence du *Karrou* ne dure qu'un mois, à moins que des pluies tardives y entretiennent la vie végétale. La longueur croissante du jour au mois d'août donne aux rayons solaires une puissance destructive; les plantes sont desséchées; le sol s'endurcit; le désert reparaît de toutes parts. Bientôt les hommes et les animaux abandonnent ces lieux désormais inhabitables. Les végétaux qui résistent, tels que l'*atriplex albicans*, les *polygala*, se revêtent d'une croûte grisâtre; une poudre de la même teinte recouvre les plantes grasses

Vie pastorale des colons.

(1) *Salsola aphylla* et *Salicornia fruticosa*.

qui continuent à se nourrir d'air. Partout on ne voit que le sol brûlé, parsemé d'une poussière noirâtre, seul reste des végétaux desséchés. C'est ainsi que la vie et la mort se succèdent ici dans une rotation éternelle.

Composition des montagnes.

Les montagnes de cette extrémité du continent africain sont, comme nous l'avons déjà observé, des falaises énormes ; ce sont les tranchans de terrasses par lesquelles le plateau central descend sur la mer. La direction de ces montagnes est généralement du nord-ouest au sud-est; elles se terminent plus abruptement à l'ouest, et même au sud, que du côté oriental, où, en se prolongeant sous les eaux de la mer, elles forment des récifs dangereux. Le granit, qui, du côté de l'ouest, ne se rencontre qu'à cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer, se retrouve sur les bords du fleuve Kaiman, à cinquante pieds ; le schiste sablonneux, qu'il faut chercher à l'élévation de deux cent cinquante pieds près le cap, se plonge dans la mer, aux rivages des baies Plettenberg et Algoa (1). Le grès sablonneux forme des chaînes étendues, entr'autres les *monts Piquets*, dans lesquels la couche la plus élevée ayant été brisée et découpée par quelque révolution physique, représente des tours et des murailles crénelées. Le rivage de Table-Bay, sur lequel repose *la montagne de la Table*, est supporté par un lit de schiste ferrugineux, en sillons parallèles dirigés du sud-est au nord-ouest, qu'interrompent des veines granitiques et quartzeuses. Au-dessus des schistes est une couche d'argile ocreuse, contenant des parcelles de mica brun : elle provient de la décomposition du granit, qui s'y trouve enchâssé par blocs immenses, jusqu'à cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer ; là commencent des roches stratifiées qui se composent de différens grès, traversés par des veines d'hématites. Ces couches de grès supportent une masse de quartz de mille pieds de haut, grisâtre, brillant,

Montagne de la Table.

(1) *Lichtenstein*, t. I, p. 327. (Il y a dans son texte quinze cents et deux mille cinq cents pieds ; mais cela doit être une erreur. *Voyez* ci-après *Barrow*.)

se réduisant en poudre ou dégénérant en grès, suivant l'exposition. La montagne n'offre aucune trace de coquilles, ni d'empreintes, ni de pétrifications (1).

La pierre calcaire paraît jusqu'ici manquer. La mine de fer est rencontrée en bien des endroits (2); mais on n'en a tiré aucun parti. Dès l'an 1685, on connaissait les riches mines de cuivre, faiblement exploitées par les Hottentots-Damaras, et qui ont donné leur nom aux *Montagnes de cuivre* (3). Les sources de pétrole ne sont pas rares : les terreins les plus gras sont souvent tellement imprégnés de sels nitreux, que l'efflorescence de ces sels les couvrant d'une croûte, les rend impropres à la culture (4). Le sel commun, aussi abondant, est plus utile aux habitans : ils appellent *chaudières de sel* (*sout-pan*) les bassins où se réunissent les eaux saumates. Minéraux. Montagnes de cuivre.

Il y a, dans l'intérieur de la colonie, différentes eaux minérales; mais les plus renommées sont celles vulgairement appelées les *Bains-Chauds*; elles se trouvent près des montagnes Noires, à trente lieues de la ville. On y a récemment fait construire un bâtiment spacieux, pour ceux qui veulent prendre les bains; il est divisé en deux parties, l'une destinée aux blancs, et l'autre aux nègres (5).

La région dont nous venons d'examiner le sol, jouit d'une température des plus douces sous le rapport de la chaleur, puisque le thermomètre de Réaumur ne s'élève presque jamais au-dessus de 30 degrés; mais les vents produisent des effets désagréables. La saison qu'on nomme ici été, dure de septembre jusqu'à la fin de mars : le vent souffle du sud-est, et souvent avec une extrême violence. Rien ne peut garantir des sables qu'il entraîne; ils pénètrent dans les appartemens les plus clos, dans les malles les mieux fermées. Alors on ne peut prudemment sortir qu'avec des espèces de lu- Température, vents et saisons.

(1) *Barrow*, t. I, chap. I. (2) *Thunberg*, t. I, p. 129-157; II, 86, trad. allem.: *Sparmann*, 124-601, trad. allem. (3) *Patterson*, 66-123, trad. de Forster. (4) *Lichtenstein*, I, 108. (5) Notice manuscrite du Cap, par M. *Epidariste Collin*, de l'Ile-de-France.

nettes qui mettent les yeux à l'abri de tout danger. Ces vents commencent après que la Table s'est couverte d'un nuage qu'on nomme son manteau ; ils durent ordinairement quatre, cinq jours de suite d'une manière très-sensible. Depuis mars jusqu'en septembre règne le vent de nord-ouest ; il amène des pluies qui sont presque continuelles en juin et juillet. Mais la direction et l'élévation des montagnes de l'intérieur font varier, de contrée en contrée, les phénomènes météorologiques. Les hautes chaînes attirent les nuages pluvieux (1). Dans le pays de Houtiniqua, sur la côte sud-est, on éprouve souvent, au mois d'octobre, des pluies d'orage, accompagnées de coups de tonnerre épouvantables (2).

Beautés végétales du Cap.

L'enthousiasme des botanistes, exalté par le grand nombre de plantes nouvelles que le Cap leur a fournies, a peint la végétation de ce pays avec des couleurs brillantes ; le savant, il est vrai, y trouve à admirer plus de choses rares que dans aucune autre contrée ; c'est d'ici que nous sont venues les plus magnifiques plantes qui ornent nos serres et nos jardins ; beaucoup d'autres pourtant, qui ne sont pas moins belles, sont demeurées étrangères à la culture européenne. La classe des plantes bulbeuses peut être regardée comme un des caractères particuliers de la flore du Cap ; car nulle autre part elles ne sont en si grande abondance, si diverses et si brillantes. Ici, le botaniste admire les innombrables variétés des *ixia*, leurs belles couleurs, leur parfum exquis ; là, il peut à peine compter les superbes espèces des iris, des morées, des glayeuls, des amarillis, de l'*hemanthus*(3), du *pancratium*, dont, après les pluies d'automne, se parent les prairies et le pied des montagnes. Dans les autres saisons, les *gnaphalies*, les *xeranthèmes* (4) étalent leurs fleurs rouges, bleues, ou d'un blanc soyeux ; le *geranium* odorant, et mille autres sortes de plantes et de bruyères varient cette riche scène. Même au milieu des déserts pier-

(1) *Masson*, Transactions philos. pour 1766. p. 296. (2) *Thunberg*. t. I, 165. (3) *H. coccineus* et *puniceus*. *Thunberg*, I, 255. (4) *X. fulgidum* et *speciosissimum*, I.

reux s'élèvent les plantes grasses, la stapelie, le *mésembryanthèmes*, l'euphorbe, la crassule, le cotylédon et l'aloës. Quelques-unes viennent à la hauteur des arbres, et, mêlées avec le saule pleureur, ou les diverses espèces de *mimoses*, ombragent les bords des torrens produits ou grossis passagèrement par les pluies. La protée à feuilles argentées donne aux bosquets du Cap un éclat métallique, tandis qu'une des nombreuses espèces de bruyères (1) présente comme un tapis de poils. L'olivier du Cap, la sophore, un arbre semblable au frêne (2) fournissent un peu de bois de menuiserie, mais on manque de bois de construction et de chauffage. « Cependant, nous mande un Français qui a visité » le Cap quatre fois consécutives, il existe dans l'est de la » baie de False, dans la partie nommée la Hollande-» Hottentote, des forêts de magnifiques chênes. Le cons-» tructeur en chef des Anglais au Cap, et mon ami Camille » Roquefeuil, de qui je tiens ce fait, ont examiné ce bois » avec une scrupuleuse attention, et l'ont reconnu pour » être le même que le chêne d'Albanie, qui est, comme » on sait, le plus propre et le plus avantageux à la cons-» truction, par sa qualité et sa durée. Si quelque jour on » exploite ces forêts, le Cap trouvera facilement un dé-» bouché à ses bois; nos îles s'empresseront sans doute » de s'en procurer pour la construction et la réparation » des navires (3). » C'est surtout à l'est, sur les frontières de l'établissement, que l'on trouve des forêts. Elles n'ont pas encore été bien examinées. Elles fournissent le bois de fer, le bois hassagai, le bois jaune, quelques espèces de zamia ou le palmier-sagou (4), le gayac à fleurs d'écarlate, et la *strelizia reginæ*, d'un éclat incomparable.

Bosquets et forêts. **Chênes.**

Défauts de la végétation.

Telles sont les beautés végétales du Cap. Il est certain que chaque passage d'un naturaliste enrichit la science de quel-

(1) *Erica tomentosa*, chez *Masson*, p. 299. (2) *Ekebergia capensis*, chez *Thunberg*, t. II, 53-95. (3) Notice manuscrite de M. *Epidariste Collin*, de l'Ile-de-France. (4) *Cycas capensis*, selon *Thunberg*, Acta Societ. Upsal, II, 283.

que nouvelle espèce d'arbrisseau, ou de plante; mais l'un d'eux convient franchement que la végétation de cette contrée africaine ne satisfait ni les yeux ni le sentiment d'un Européen. Les rochers et les sables dominent généralement. Les champs sont séparés par des déserts; le gazon, épars et menu, n'offre nulle part un lit touffu de verdure; les forêts, pleines d'arbres à formes pointues, n'ont ni fraîcheur délicieuse, ni obscurité solennelle. La nature est ici plus imposante que belle; elle a plus de caprices que de charmes.

Culture. Vignobles. La culture y a introduit quelques plantes européennes. La vigne, qu'on y a apportée originairement de Madère, produit un vin capiteux. Les plants de vigne venus du midi de la France ont prospéré, et les vins de Frontignan ou de Lunelle qu'on tire du Cap sont presqu'égaux en saveur, à ceux dont ils tiennent leur origine; enfin le fameux Constance, qui tire son origine des plants venus de Chiraz en Perse, a un bouquet que l'on ne trouve à aucun de nos vins. « Le pontac de Constance est l'ambroisie pure; il laisse bien loin de lui le pontac de France, dont nos gourmets font pourtant leurs délices (1). » Si les habitans du Cap entendaient mieux leur intérêt, s'ils voulaient abandonner les routes battues, ils porteraient bien plus loin la renommée de leurs vins, et cette colonie deviendrait, selon le plan de M. Banks, le grand vignoble de l'Angleterre.

Arbres fruitiers. On est agréablement surpris de voir, dans les nombreux jardins qui environnent la ville, les fruits d'Europe à côté de ceux de l'Asie; le châtaignier, le pommier et les autres arbres des pays les plus froids, avec le bananier, le jambosade et plusieurs autres arbres de la zone torride. Le savant M. Poivre dit avoir vu au Cap le palmier et le camphrier de Bornéo; il en parle même comme si ces arbres y étaient multipliés; on nous assure qu'il n'en existe aucun, sans nous dire si la culture en a été essayée. Les fruits d'Europe, tels que les cerises, les pommes, ont un peu dégénéré; mais les figues, les abricots, les amandes et les oranges, y

(1) Notes manuscrites de M. *E. Collin.*

sont aussi délicieux qu'en France. Les fruits de l'Inde sont plus rares ; la marigue et l'ananas y sont totalement inconnus. Les légumes vienuent très-beaux ; on possède tous ceux d'Europe, et même l'artichaut, quoique Levaillant prétende ne l'avoir jamais vu : le blé, l'orge, l'avoine, s'y cultivent avec succès ; le riz u'y vient point. Ou a essayé autrefois de le faire prospérer dans les euvirons de la baie de Sainte-Hélène ; mais les essais out été infructueux : le manioc n'y est pas uon plus connu.

On a transporté des oliviers au Cap ; ils n'ont point d'abord réussi, et les habitans ne les ont plus soignés. On a aussi essayé de cultiver le coton ; mais les vents de sud-est font pénétrer du sable jusque dans les gousses, ce qui rend le coton jaune. Il existe au Cap deux espèces d'indigo sauvage ; mais il paraît qu'on n'en a jamais tenté la manipulation : la culture de celui du Bengale y a été entreprise, et abandonnée par la suite. Le liu doune deux récoltes par au, et le chanvre y vient abondamment ; mais on n'a pu encore s'imaginer qu'ou eu pourrait faire de la toile et du cordage. La compagnie des Iudes hollandaises, dans son dernier temps, avait tenté la culture du thé, et l'essai avait assez bien réussi ; mais les Anglais en ont fait détruire tous les arbrisseaux, crainte de nuire à leur commerce de Chine. Divers essais de culture.

Ici, comme partout, les animaux féroces se sont retirés devant l'homme : les lions ne se montrent que vers la rivière de Dimanche ; mais les déserts mêmes voisins du Cap retentissent du mugissement des loups et des hiènes. Le chacal du Cap (1), et le chat-tigre (2), sont aussi communs. On distingue encore une espèce particulière de blaireau (3), la mangouste du Cap (4) et la gerboise (5), répaudues par toutes ces contrées. Les chasseurs poursuivent les nombreuses espèces d'autelope. La plus belle de toutes, la *pygarga*, est si commune près de la rivière du Poisson, qu'on en voit quelquefois des troupes de plus de deux mille individus. Animaux.

(1) *Canis mesomelas.* (2) *Felis capensis* (3) *Hirax capensis.* (4) *Hystrix cristata.* (5) *Dipus cafer.*

Digitized by Google

La gazelle bleue (1) est rare; la gazelle proprement dite (2), est une des plus communes : le pasan habite surtout dans la partie nord-ouest de la colonie : on y trouve encore le gnou, la gazelle des bois, le condoma (3), et autres. Dans les forêts de l'intérieur se promènent plusieurs espèces de singes du genre des babouins. On doit remarquer, parmi les animaux de ces contrées, l'oryctérope ou le *myrmecophaga capensis* de Gmelin, nommé par les Hollandais cochon de terre : cet animal ne se nourrit que de fourmis; il est plus grand que les fourmiliers d'Amérique, dont il diffère assez pour constituer un genre à part. Les zèbres et les quaggas, plus gros, plus robustes que les zèbres, vont par troupes séparées; ce sont deux espèces distinctes, qui ne se mêlent jamais ensemble. Ils sont devenus fort rares dans la colonie. Les éléphans se sont aussi retirés du pays habité par les Européens, si ce n'est du canton de Sitzikamma : le rhinocéros-bicorne se montre encore moins, et la giraffe paisible cherche des déserts plus reculés.

Bœufs du Cap.

Les buffles sauvages sont chassés par les Hottentots et les Caffres, dont les troupeaux sont en grande partie composés de buffles apprivoisés, de moutons de Barbarie, et de chèvres; le bétail est petit et mauvais. Sparrmann reconnut le premier une espèce particulière dans le bœuf ou buffle du Cap, qu'il nomma *bos cafer;* des cornes énormes, une petite tête, un naturel féroce, et d'autres caractères la distinguent; elle est probablement répandue au loin dans l'intérieur de l'Afrique. On connaît, en Abyssinie, une race de bœufs qui a des cornes démesurées (4). La férocité du bœuf caffre rappelle les *taureaux carnivores* que, depuis Agatharcide, tous les anciens placent dans l'Ethiopie; et leurs cornes, souvent singulièrement contournées, nous font penser aux bœufs des Garamantes, décrits par Hérodote et par Alexan-

(1) *Antelope leucophæa*, Pallas. (2) *A. dorcas.* C'est le *harte-beest* des Hollandais. (3) *A. strepsiceros.* (4) *Ludolf*, Comm., lib. I, c. 10, et lib. III, c. 11.

dre de Myndus, comme obligés de marcher à reculons en paissant, à cause de leurs cornes tournées vers la terre. Le sanglier de ces contrées est celui de tout l'intérieur du midi de l'Afrique, le *sus æthiopicus*. L'autruche se trouve dans les déserts de l'intérieur, et vient quelquefois par troupes dévaster les champs de froment. M. Barrow assure avoir tué un très-grand condor. Les flamingos étalent partout leur plumage d'écarlate. Nous remarquerons encore les loxies, qui déploient un art admirable dans la construction de leurs nids, et les coucous-indicateurs, qui apprennent à l'homme l'asyle caché de l'abeille laborieuse. Mais nous ne nous occuperons pas des oiseaux de M. Le Vaillant, parce qu'ils passent pour être composés d'imagination. Les volailles, les cochons, et les autres animaux d'Europe qui abondent dans cette colonie, y ont été apportés par les Hollandais. Ils y ont aussi transporté de Perse des chevaux, qui aujourd'hui sont très-communs. Oiseaux.

Cette région partage avec le reste de l'Afrique l'inconvénient d'être exposée à l'invasion des sauterelles; le vent du sud chasse ces hôtes destructeurs.

Les *Hottentots*, habitans originaires de toute cette région, paraissent une race distincte à la fois des Nègres et des Caffres; une couleur brune foncée, ou d'un jaune brun, couvre tout leur corps, mais n'atteint pas le blanc des yeux, qui est pur; leur tête est petite; leur visage, fort large d'en haut, finit en pointe; ils ont les pommettes des joues très-proéminentes, les yeux en dedans, le nez plat, les lèvres épaisses, les dents très-blanches, la main et le pied petits en comparaison du reste du corps; ils sont droits, bien faits et d'une grande taille; leurs cheveux, de couleur noire, sont ou frisés ou laineux; ils n'ont presque point de barbe. Les femmes ont réellement la difformité connue sous le nom de *tablier*, et déjà décrite par un ancien voyageur trop injustement décrié (1). Quelques-uns de ces traits les rapprochent plus de la race mongole que d'aucune nation Les Hottentots.

(1) *Kolbe*, p. 51. Edit. de 1745. Comp. le Mémoire de M. *Péron*.

africaine connue. La langue hottentote, malheureusement peu étudiée, nous a présenté quelques synonymies très-remarquables avec le petit nombre de mots mongols et kalmouks que nous avons eus sous les yeux (1). Cette observation, inattendue et surprenante, pourrait conduire à des conjectures bien singulières. Déjà M. Barrow, qui, de même que M. de Grandpré, avait remarqué les yeux chinois ou mongols des Hottentots, y vit aussitôt une colonie de la Chine; mais avant de former aucune conjecture, il faudrait connaître les tribus du plateau central de l'Afrique méridionale, tribus parmi lesquelles il peut se trouver une race semblable à celle qui nous occupe.

Mots mongols chez les Hottentots.

Tribus des Hottentots.

Les Hottentots sont divisés en plusieurs tribus. Les *Dammaras* demeurent le plus au nord; leur pays commence au-delà des *monts de Cuivre*, et s'étend jusqu'au 21me. degré de latitude, ou jusqu'à la contrée des Makosses(2). Les *grands Namaquas*, réunis sous l'autorité patriarchale du missionnaire Anderson, ont remonté les bords du fleuve d'Orange, en se dirigeant au nord-est. Les *petits Namaquas* demeurent au sud du même fleuve, dont les bords, ombragés de mimoses, nourrissent des éléphans, des lions, des giraffes en grand nombre (3). Les *Kabobiquas* et les *Geissiquas* paraissent des branches des *Namaquas*. Les *Koranas*, ou *Kora-Hottentots* (4) occupent une contrée centrale, très-étendue

---

(1) Le ciel. . *Inga*, en hottentot. *Tingri*, en mongol.

Homme	*t'Kui* / *t'Kohn.*	*Kumun*, en kalmouk.
Homme (vir.) .	*Kouh.*	*Kouhn*, *idem.*
Enfant	*t'Kob*	*Kœbæn* (fils, adolescent.)
Force, empire.	*Kouquecloa*	*Kouichin*, *idem.*
Père.	*Aboob*	*Abagai* (selon Witsen).
Soleil.	*Sorri.*	*Souri* (étoile), en langue akouscha.
Tête	*Biqua*	*Bek*, en trois idiomes caucasiens.

(2) *Lichtenstein*, dans les Archives ethnographiques de *Vater* et *Bertuch*, t. I, p. 286. (Malgré nos soins, la position de cette tribu a été trop resserrée sur notre carte d'Afrique australe). (3) *Patterson*, 62. (4) Probablement les *Koraquas* de Vaillant.

et riche en pâturages ; moins sales que les autres tribus, ils montrent dans leurs coustructions, daus leur habillement quelque tendance à la civilisation. Un vaste désert ou *karrou* protège leur indépendance contre les Européeus (1). Au sud-est, sur les limites orientales de la colonie, demeureut les *Gonaquas* ou *Channaquas*, tribu distiuguée par des traits plus beaux et un esprit plus étendu. Beaucoup d'autres tribus, nommées avec soin par les aucieus observateurs (2), out disparu à mesure que la colonie envahissait leurs cantons. Les descendans de ces tribus éteintes vivent parmi les Hollandais dans une sorte d'esclavage, plus ou moins adouci, selon le caprice des maîtres.

Les Koranas.

Mœurs et usages des Hottentots.

Couvert d'une peau de mouton, de gazelle ou de lion, inondé de graisse mêlée d'une couleur noire ou rouge, armé d'une courte massue, le Hottentot sauvage erre, eu chantant et en dansant, au milieu des troupeaux qui forment toute sa richesse. Les mœurs primitives se sont altérées par la proximité des Européens. Aiusi, nous pouvons croire, avec Kolbe, que jadis tous les Hottentots privaient leurs eufans d'un testicule (3), quoiqu'aujourd'hui cet usage ne paraisse subsister que parmi les Koranas et les Boschismens. (4) Si Kolbe a exagéré en les accusant de manger les insectes dégoûtans dont leur chevelure est peuplée, il paraît du moins certain qu'ils dévorent avec délices un iusecte semblable, qui habite eutre les crins des chevaux, et entre les poils des bœufs (5). L'usage le plus bizarre dout le premier historien des Hottentots ait fait mention, c'est la cérémonie dans laquelle un magicien ou jongleur sanctifie l'union des nouveaux époux, en les aspergeant d'une eau chaude et malpropre (6) ; cependant les observateurs modernes, les plus digues de foi, en avouent la réalité (7) ; c'est par la même opération que les hommes faits initient à leur compagnie

(1) *Barrow*, Voyage à la Cochinchine, t. I, p. 271 et suiv. ; trad. française. (2) *Kolbe*. 60. (3) *Idem*, 147. (4) *Truller*, chez *Barrow*, Voyage à la Cochinchine, I, 271-287 ; trad. franç. (5) *Mentzel*, Description du Cap, en allem., II, 497. (6) *Kolbe*, 123. (7) *Thunberg*, II, 171 ; *Sparmann*, 319, et la note de *Forster*.

l'adolescent parvenu à sa dix-huitième année. Le tempérament des Hottentots les éloigne de la polygamie; ils ont en horreur l'inceste et l'adultère. La veuve qui veut se remarier est obligée de se faire couper une phalange d'un doigt (1). On prétend qu'ils n'ont aucune idée d'une divinité; cependant ils se livrent à des opérations de sorcellerie, et ils regardent entr'autre une espèce de mante (2) comme un animal sacré, ou même comme un dieu.

Les Boschismens.

Les *Boschismens*, qui, chez les Koranas, portent le nom indigène de *Saabs*, paraissent une branche très-anciennement séparée des Hottentots.

Les Saabs se trouvent incontestablement au dernier point de dégradation où l'espèce humaine puisse descendre : un regard farouche, incertain et sinistre; des traits confus, mous et insidieux; un embarras visible dans toute leur manière d'être et d'agir avec les autres hommes, annoncent, dès le premier abord, la dépravation de leur âme. Leur excessive maigreur fait singulièrement ressortir dans leur figure les caractères propres à la race hottentote. La couleur naturelle et jaunâtre de leur peau n'est reconnaissable qu'au-dessous des yeux, où les larmes, provoquées par la fumée du feu, autour duquel ils aiment à se blottir, enlèvent quelquefois l'enduit épais de suif et de cendre qui recouvre leur corps entier. Pourtant, comparés avec leurs femmes, les hommes peuvent en quelque sorte passer pour beaux : des seins flasques, pendans et alongés, un dos creux, rentrant et décharné comme le reste du corps, en contraste avec des fesses gonflées et très-éminentes, où, de même que chez les brebis d'Afrique, toute la graisse du corps paraît s'être concentrée, concourent, avec la laideur de leur figure et de leur conformation en général, à faire de ces femmes, aux yeux d'un Européen, de véritables objets d'horreur(3). L'amputation de la première phalange du petit doigt est regardée comme un charme utile contre les ma-

(1) *Mentzel*, Description du Cap, t. II, p. 506. (2) *Mantis fausta*.
(3) *Lichtenstein*, I, p. 182 et suiv.; p. 401, etc.

ladies et l'infortune. La piqûre du scorpion, fort dangereuse dans ce pays pour toute autre personne, n'a aucun effet sur ces sauvages. Munis la plupart du temps d'un arc, d'un carquois rempli de flèches, d'un bonnet et d'un ceinturon, de sandales de cuir, d'une toison de mouton, d'une callebasse ou de la coque d'un œuf d'autruche pour porter de l'eau, de deux ou trois nattes d'herbe, qui, étendues sur des bâtons, forment leurs tentes, et quelquefois suivis de chiens barbets, ces êtres infortunés traînent l'existence la plus déplorable, en rôdant seuls, ou par petites bandes, dans les déserts arides qui, au nord, bornent la colonie. Ils y vivent ordinairement de racines, de baies, d'œufs de fourmis, de larves, de sauterelles, de souris, de crapauds, de lézards et du rebut de la chasse des colons.

Extrême barbarie de cette tribu.

Tantôt mendians, tantôt voleurs et brigands, toujours lâches et cruels, sans domicile fixe, sans gouvernement, sans forme sociale, sans aucune espèce d'intérêt commun, et vivant au jour le jour, ils ont fait échouer jusqu'à présent toutes les tentatives d'adoucir leurs mœurs brutales (1); aussi la haine des peuplades voisines s'appesantissait sur eux long-temps avant l'arrivée des Européens dans le pays : ceux-ci, loin de leur donner régulièrement la chasse, comme on l'a gratuitement supposé, accueillent au contraire ceux d'entre les Saabs qui circulent près des confins de la colonie, et leur font volontiers des largesses en bestiaux, volailles, tabac, eau-de-vie, corail, boutons, pour les engager à la paix. Récemment encore, les habitans des districts septentrionaux s'étaient cotisés pour distribuer à une seule troupe de Saabs, trente pièces de gros bétail et seize cents brebis, afin qu'ils eussent de quoi pourvoir à leur subsistance; en peu de temps, il n'en restait plus une trace, par le concours des hordes éloignées qui se mirent de la partie, et ne désemparèrent que lorsque tout fut mangé. Ce sont les tribus mêmes d'Hottentots les plus civilisées, et

(1) *Barrow*, Voyage à la Cochinchine, t. I, p. 284.

surtout les Caffres, qui leur font sans relâche une guerre à mort; la vue seule d'un Saab les met en fureur (1). Un Caffre, député d'une petite horde de sa nation, se trouvant, en 1804, au Cap, aperçut dans l'hôtel du gouvernement, parmi les autres domestiques, un Saab âgé d'environ onze ans; soudain il s'élança pour le percer d'un coup de hassagaie. Les Saabs sont le seul peuple de l'Afrique australe qui se serve de flèches empoisonnées; c'est avec cette arme qu'ils guettent les passans dans les karrous, en se cachant derrière des roches ferrugineuses, d'avec lesquelles on les distingue fort difficilement. Souvent, après avoir reçu l'espèce de tribut qu'on est forcé de leur payer, ils viennent la nuit aux habitations dont ils ont reconnu les approches, enlèvent le bétail et se sauvent avec la plus grande rapidité dans leurs montagnes inaccessibles. S'il leur arrive d'être atteints dans la fuite, ils n'abandonnent leur butin qu'après avoir tué, ou du moins estropié tous les bestiaux dérobés; quelquefois même ils se contentent de massacrer tout ce qui se trouve dans le parc, chevaux, bœufs, moutons, chiens et berger, sans en tirer le moindre profit (2). Semblable à l'hyène, la vue du sang et l'odeur des cadavres leur procurent des émotions agréables.

Langue des tribus Hottentotes. Les tribus sauvages changent continuellement leur idiomes; chaque nouveau chef veut introduire quelques locutions nouvelles. De là une instabilité, une multiplicité de dialectes qui déroute l'étude critique. C'est un phénomène général en Afrique, en Amérique; c'est surtout le cas où se trouvent les divers idiomes hottentots; ils changent continuellement. Les mots rapportés par les anciens voyageurs ne frappent plus l'oreille de l'observateur moderne, et chaque tribu, probablement même chaque famille, crée des termes qui finissent par former un jargon inintelligible à leurs voisins. En général, le langage des Hottentots se fait remarquer, d'après M. Lichtenstein, par une multitude de sons rapides, âpres, glapissans, poussés du fond de la poi-

(1) *Lichtenstein*, p. 457. (2) *Idem*, 599.

trine avec de fortes aspirations, et modifiés dans la bouche par un claquement singulier de la langue. Les diphtongues *eou*, *aao* et *ouou*, y prédominent, et la phrase se termine fréquemment par la finale *ing*, prononcée d'une voix chantante. Dans ce claquement de langue, il y a surtout trois nuances de force progressive, produites par la manière dont on retire le dos de la langue de la paroi supérieure du palais, ou bien la pointe de la langue, soit des dents incisives, soit des dents molaires supérieures. La construction particulière des organes de cette race facilite beaucoup la formation, d'ailleurs très-difficile, de ces sons. L'enveloppe osseuse du palais chez eux est en général plus étroite, plus courte, et à proportion moins cintrée dans la partie postérieure que chez les peuples de l'Europe et de l'Asie. Claquement singulier.

La langue de toutes les tribus hottentotes, y compris celle des Bosjesmans, est une; c'est un fait aujourd'hui prouvé par les singularités qu'elles ont en commun, et par la ressemblance d'une quantité de mots. Il faut cependant convenir que l'idiome des Bosjesmans présente des différences bien plus tranchantes qu'on n'en remarque entre les divers dialectes des Hottentots, et même assez fortes pour que les deux peuplades ne puissent communiquer que par signes. Outre cela, le claquement de l'idiome Bosjesman est plus fort et plus fréquent, les sons nasaux y sont plus clairs, et les finales des phrases beaucoup plus traînantes.

La *Colonie du Cap*, sur une étendue presqu'égale à celle de la Grande-Bretagne, renferme aujourd'hui une population de trente mille blancs, et quarante à cinquante mille esclaves, tant métis que Hottentots : les blancs descendent des Allemands, des Français, mais principalement des Hollandais. Le district *Tulbagh* est le plus éloigné au nord, et le moins connu. Le deuxième, qui embrasse toute la partie orientale de la colonie, tire son nom du joli village de *Stellenbosch*. La partie la plus méridionale, baignée par la mer, se nomme *Hollande Hottentote;* c'est un pays aussi beau que fertile en blé et en vins. Le district le plus reculé à l'est La colonie du Cap.

s'appelle *Graaf-Rynet.* C'est ici que les habitans, tous pasteurs ou chasseurs, vivent dans un état tout-à-fait patriarchal : les hommes sont d'une taille gigantesque ; les femmes ont le teint le plus frais et les formes les plus majestueuses. La baie d'*Algoa* est munie d'un petit fort. Le district *Zwellendam* longe la côte méridionale, et renferme les cantons de *Sitzikamma* et d'*Houtiniqua*, avec les baies de *Plettenberg* et de *Mossel.*

Mœurs des colons.

Dans toute la colonie, on ne voit généralement que des fermes isolées : les cultivateurs, appelés en hollandais *boors* ou paysans, transportent le superflu de leurs récoltes à la ville du Cap, sur de pesans chariots, attelés d'un grand nombre de bœufs. Leur hospitalité envers le voyageur, résultat nécessaire du manque d'auberges, est quelquefois intéressée et souvent dépourvue de grâce. Depuis le séjour des Anglais au Cap, les manières acquièrent de l'élégance. Les colons ont été trop calomniés par ceux d'entre les voyageurs qui les accusent d'inhumanité envers leurs esclaves.

Ville du Cap.

La ville du Cap, chef-lieu de la colonie, s'étend au pied des montagnes de la Table et du Lion, sur les rivages de la baie de la Table : cette baie est profonde ; mais la mer y est souvent mauvaise, et le mouillage peu sûr ; les vaisseaux n'y viennent que depuis septembre jusqu'à la mi-avril ; ils relâchent le reste de l'année à la baie False, où ils sont à l'abri des vents du nord-ouest. Cette baie, qui porte aussi le nom de *Simon*, devient à son tour dangereuse, lorsque, dans la saison opposée, les vents soufflent du sud-est ; de sorte que le Cap, placé entre deux baies et deux océans, n'a pas de véritable port. Toutes les rues sont coupées à angles droits ; et dans une d'elle seulement, un canal rappelle un peu la Hollande. Les maisons, bâties en pierres ou en briques, sont ornées de statues ; presque toutes ont le toit en terrasse (1). Les édifices publics ont peu d'apparence : l'église calviniste offre, dans son inté-

(1) *Epid. Collin*, notice manuscrite sur le Cap.

rieur, beaucoup d'écussons en reliefs et en peinture, attachés aux colonnes. Chaque habitant du Cap a des armoiries, et on suspend toujours celles d'un défunt, ainsi que son épée rouillée, à une colonne du temple : il semble, en vérité, que ce lieu de prières renferme la sépulture de tous les preux chantés par l'Arioste. On n'y voit que trophées, cottes de mailles, et autres ornemens de guerre, entassés les uns sur les autres. Les véritables armoiries de ces *seigneurs* seraient un canif, une plume et le barême. La ville possède une bibliothèque publique ; mais les livres, richement reliés, ont l'air de n'avoir jamais été ouverts ; et on visite la bibliothèque si rarement, que plusieurs Français qui, avec M. Collin, désiraient la voir, furent obligés de prévenir quelques jours d'avance le conservateur de ce dépôt très-inutile.

La ville du Cap, fondée en 1652 par Van-Riebeck, fut d'abord peuplée de mauvais sujets exilés de Hollande, de soldats qui avaient obtenu leur congé, de matelots qui, ayant gagné quelque chose à Batavia, avaient pu se dégager du service. Lors de la révocation de l'Edit de Nantes une foule d'infortunés Français, qu'une mère barbare rejetait de son sein, trouva l'hospitalité en Hollande. Un grand nombre de ces Français allèrent s'établir au Cap : ils peuplèrent même un petit canton nommé le *Coin-Français*, que leurs descendans habitent encore ; ils n'ont conservé que les noms français défigurés. Notre langue y est presque oubliée, et leurs usages sont ceux des Hollandais. L'éducation des Hollandais du Cap est très-négligée ; les jeunes gens parlent assez facilement le français et l'anglais : d'ailleurs peu instruits, ils excellent tous dans les arts d'exercice : quoique très-bons écuyers et adroits chasseurs, les trois quarts de leur vie se passent à fumer ; ils s'endorment même la pipe à la bouche ; ils boivent continuellement du thé, du café et du genièvre. « Les femmes, jusqu'à l'âge de vingt à » vingt-cinq ans, restent charmantes : des yeux bleus, des » cheveux d'un châtain clair, un teint de rose, et leur » extrême propreté, voilà des charmes qui font oublier leur

Origine de la ville

» mise peu élégante : après cet âge, elles perdent ordinairement leur légèreté ; un embonpoint épais remplace la finesse de leur taille ; elles deviennent alors très-dignes de leur mari, dont le flegme, l'air gauche et la démarche lourde, contrastaient auparavant avec leur délicatesse. On trouve au Cap des femmes qui, sous un dehors de simplicité, sont très-aimables et très-instruites. M. Parny, qui a peint les mœurs du Cap dans de jolis vers, dit dans une note : Vous êtes accueilli avec un air d'intelligence et d'amitié qui, parmi nous, signifierait beaucoup. Vos yeux peuvent s'expliquer en toute assurance, on leur répond sur le même ton. » Ces observations

Galanterie au Cap.

» étaient très-justes dans le temps où Parny écrivait (1773). Même à une époque plus rapprochée, les demoiselles étaient fort libres ; un baiser était compté pour rien : on le prenait en jouant, en jouant on vous le rendait, lors même que le père et la mère se trouvaient présens ; ces bonnes gens en riaient de tout leur cœur. Ils attachaient peu d'importance à ces libertés qui, chez les Français, semblent attaquer l'honneur et la vertu : même un étranger arrivé de la veille, pouvait aller le lendemain se promener avec la demoiselle de la maison où il logeait. Elle avait soin de lui faire remarquer les belles allées du jardin de la Compagnie, et surtout l'allée couverte ; ils y allaient même ensemble, ils pouvaient s'y trouver seuls, s'asseoir l'un près de l'autre, rire, folâtrer, et ressortir encore animés de leurs jeux, sans que personne ait eu l'idée d'une réflexion maligne. Aujourd'hui cette simplicité de mœurs est un peu altérée ; les filles sont plus réservées, et les mères les veillent de plus près, et cependant les aventures fâcheuses sont beaucoup plus fréquentes qu'autrefois. »

...... Je m'arrête ; la nature de cet ouvrage m'interdit le plaisir de citer un plus long morceau de la relation inédite de M. Collin. Ce voyageur nous apprend que le séjour des Anglais au Cap y a produit un grand changement dans les mœurs. Le Cap, définitivement soumis à la do-

mination anglaise, doit peu à peu perdre le caractère d'une colonie hollandaise.

Cette colonie est susceptible d'un grand accroissement. Placée sur la route de l'Europe et de l'Inde, les vaisseaux qui franchissent ces mers, vont s'y rafraîchir et chercher une nouvelle vie à leurs équipages affaiblis par une longue traversée. Son sol fertile produisant tout ce qui est nécessaire aux besoins de l'homme civilisé, elle peut, à la rigueur, se suffire à elle-même. Sous un gouvernement éclairé, la population augmentera, le commerce trouvera un débouché facile aux denrées indigènes, dont un intérêt mieux entendu perfectionnera la culture. Des expéditions de découverte bien dirigées, mettront le Cap en contact avec l'Afrique centrale, où probablement des richesses inconnues, pour être mises à profit, n'attendent qu'une main active. En temps de guerre, le Cap est le centre d'une station maritime qui commande la navigation des Indes orientales. Importance du Cap.

Digitized by Google

LIVRE QUATRE-VINGT-DOUZIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'AFRIQUE. — *Côtes sud-est, ou la Cafrerie, le Monomotapa et Mosambique.*

Idée générale des nations cafres.

LES observations les plus récentes ont démontré que les peuples épars sur la côte du sud-est de l'Afrique, depuis la baie Algoa jusqu'à Quiloa et peut-être au-delà, se ressemblent entr'eux par des traits physiques qui les distinguent de la race nègre. Le crâne de ces peuples présente, comme celui des Européens, une voûte élevée; leur nez, loin d'être déprimé, s'approche de la forme arquée; mais ils ont les lèvres épaisses du nègre; ils ont les pommettes saillantes du Hottentot; leur chevelure crépue est moins laineuse que celle du nègre; leur barbe est plus forte que celle du Hottentot; un teint brun ou gris de fer semble encore les séparer de la race nègre (1). Quoique peu connus, les idiômes de ces peuples offrent des indices de ressemblance. Les esclaves de Mozambique comprennent plusieurs mots de la langue betjouane. Les habitans des environs de Quiloa désignent la Divinité sous le même nom que les Betjouanas. Dans tous ces dialectes on reconnaît des mots empruntés de l'arabe. L'usage de la circoncision s'est également introduit chez toutes ces nations, qui paraissent avoir reçu leur civilisation de l'Abyssinie et de l'Arabie.

Sur les noms Cafre et Cafrerie.

Comment désigner cette race? Le hasard a rendu commune à un assez grand nombre de ces peuples une appellation arbitraire. Après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, les navigateurs lusitaniens trouvèrent les habitans de la côte orientale de l'Afrique plus avancés en civilisation à mesure qu'ils remontaient vers le nord, où les Arabes

(1) *Lichtenstein*, Voyages, t. I, p. 406; *Thunberg*, I, 188; *Barrow*, etc.

avaient porté leurs mœurs et leur croyance. Ces mahométans désignaient sous le nom vague de *Cafres* ou *hérétiques* tous les naturels des pays où la religion musulmane n'était pas introduite. Dans *Cafarah* ou *Cafrerie*, les géographes arabes comprenaient tout l'intérieur de l'Afrique. La Cafrerie pouvait ainsi toucher à la Nigritie (1), border l'Océan indien depuis Zeila jusqu'à Brava (2), et atteindre de nouveau les bords de la mer au sud de Sofala (3). A mesure que les noms particuliers des royaumes et des peuples ont été connus des Européens, l'étendue de la Cafrerie a été diminuée sur les cartes, et ce nom a fini par disparaître. Cependant, lorsque les Hollandais du Cap, en reculant petit-à-petit les bornes de leur colonie à l'est, eurent l'occasion de mieux faire connaître leurs voisins, à-peu-près oubliés, ils adoptèrent la dénomination arabe, transmise par les écrivains portugais, pour l'appliquer particulièrement à la tribu avec laquelle ils étaient en relation immédiate, et dont le véritable nom est *Koussa*.

Nous pensons que l'on peut provisoirement employer le mot *Cafres* pour désigner la race dominante, et probablement indigène de l'Afrique orientale, tandis qu'il y aurait de l'inconvénient à l'appliquer à une peuplade en particulier.

Les nations cafres occupent une des régions les plus mal connues du globe. Nous y voyons, derrière une côte marécageuse, mal-saine, mais fertile, s'élever des chaînes de montagnes imparfaitement examinées, qui paraissent se diriger parallèlement à la côte, c'est-à-dire du sud-ouest au nord-est. Ces chaînes interrompues, traversées par plusieurs rivières, dépendent-elles d'un *plateau* ou d'une *chaîne centrale*? Les fleuves *Zambèse*, *Coava* et *Quilimanci*, prennent-ils leurs sources au milieu des rochers, parmi des précipices, peut-être même au sein des neiges et des glaces, ou se forment-ils dans de vastes plaines sablonneuses, comme Montagnes et rivières.

(1) *Edrisi*, Africa, édit. *Hartmann*, 41. (2) *Idem*, 98-99. (3) *Barros*, Decadas, *passim*; *Thomann*, Voyage et Biographie, 53-57.

celles du plateau de l'Asie centrale, ou bien dans de verdoyantes savannes, comme celles de l'Amérique? Rien ne nous aide à résoudre ces questions. Les vents brûlans qui viennent de l'intérieur semblent témoigner contre l'existence de cette chaîne centrale, qui, sous le nom assez apocryphe de *Lupata* ou *épine du monde*, est tracée au hasard sur nos cartes. Les historiens portugais n'en parlent que comme d'une forêt épaisse, semée de gros rochers (1). Les grands lacs, dont on connaît vaguement l'existence, peuvent aussi bien avoir creusé leurs bassins dans des plaines de sable que parmi des rochers et des glaciers. Les marchands portugais, en traversant le Mocaranga, à l'ouest de l'état du Monomotapa, n'ont rencontré que des collines couvertes de taillis d'arbustes épineux (2). L'intérieur de l'Ajan, à en juger par les productions et les animaux, doit être un plateau aride. Enfin les montagnes de l'Abyssinie ne présentent aucune direction fixe, et par conséquent n'indiquent pas une grande chaîne bien déterminée.

Sur les monts Lupata.

Dans cette absence de toute notion positive, de tout indice certain, abstenons-nous de ces vaines et présomptueuses considérations générales, par lesquelles certains géographes croient faire preuve de génie; décrivons simplement les contrées l'une après l'autre.

La côte Natal.

La côte *Natal*, qui s'étend de la grande rivière du Poisson, limite de la colonie du Cap, jusqu'à la baie de Lourenço-Marquez ou de Lagoa, est arrosée de nombreuses rivières, parsemée de bois et coupée de prairies ou savannes magnifiques (3); mais aucun port, sûr et profond, n'offre ici un asyle aux grands navires. Dans l'intérieur s'élèvent des chaînes de montagnes qui paraissent devoir être calcaires, puisque les indigènes y creusent des cavernes où ils demeurent avec leurs troupeaux. Aucune des rivières

---

(1) *Jean dos Santos*, la Haute-Ethiopie, liv. II, ch. II. (Il y a *Lupara* dans la traduction française. Nous n'avons pu trouver l'original.) (2) Notes de M. *Corréa de Serra* et de M. *Constancio*. (3) *Dampier*, Voyage autour du Monde, t. II, 141-186.

n'est de long cours. Le *holcus*, le maïs, les troupeaux, forment la richesse des habitans. On tire une espèce de soie d'une plante qui paraît semblable à l'asclépiade de Syrie. Le voyageur Jacob Franck vit, aux environs de la baie de Lagoa, des limoniers, des cotonniers, des cannes à sucre, une graine appelée *pombe*, qui sert à composer une boisson enivrante (1). Les animaux, probablement plus nombreux que les hommes, errent en troupeaux immenses; les plus remarquables sont les éléphans, les antelopes, les rhinocéros, l'hippopotame.

De l'existence de la licorne.

On a récemment prétendu retrouver ici la licorne, ou le *monocéros* des anciens; circonstance qui, si elle pouvait être démontrée, jetterait un grand intérêt sur cette région. Un auteur estimable du seizième siècle a rapporté que les premiers navigateurs portugais virent, entre le cap de Bonne-Espérance et le cap Corrientes, un animal qui avait la tête et la crinière d'un cheval, avec une seule corne mobile (2). C'est précisément dans cette même région que deux bons observateurs modernes ont remarqué un grand nombre de dessins d'un animal unicorne; tous les rochers de Camdebo et de Bambo en sont couverts (3); les colons hollandais affirment avoir vu de ces animaux vivans, et en avoir tué quelques-uns; ceux-ci ressemblaient à des quaggas, ou chevaux sauvages; la corne était seulement adhérente à la peau (4). Ces témoignages positifs, mais malheureusement provenant de témoins peu instruits, sont cependant corroborés par le rapport de Barthema (ou Varteman), qui, dans le quinzième siècle, vit à la Mecque, deux licornes semblables à des antelopes; elles étaient venues d'*Ethiopie* (5). Les anciens ont sans doute parlé de leur *monocéros* d'une manière souvent fabuleuse et toujours vague; cependant ils le comparent unanimement à un cheval pour le corps, à un cerf

(1) *Ehrmann*, Bibliothèque des Voyages, t. III, p. 112, etc., etc.
(2) *Garcias*, Hist. Arom., I, cap. 14. (3) *Sparrmann*, Voyage au Cap; *Barrow*, Voyage à la Cochinchine. (4) *Cloete*, propriétaire de Constantia, près le Cap, dans *Voigt*, Journal de Physique, 1796. (En allem.)
(5) *Barthema*, lib. I; de Arabiâ, c. 18.

Digitized by Google

pour la tête (1); ce qui prouve qu'ils ont eu en vue un animal différent du rhinocéros. Outre cet unicorne semblable à un cheval, les anciens nomment encore distinctement *l'âne unicorne*, auquel ils attribuent une grande taille, une corne rayée de blanc, de noir et de brun, une extrême vitesse, l'amour de la vie solitaire (2) : ils le font *solipède*, comme le cheval unicorne; circonstance qui répond à l'objection systématique des anatomistes, tirée de l'analogie des animaux à pied bifourchu qui tous ont deux cornes. D'ailleurs cette objection de nos savans infaillibles n'est pas tout-à-fait solide, puisque d'abord il existe des antelopes chez qui les deux cornes sortent d'une base commune élevée de deux pouces au-dessus de la tête (3); or, qui peut donc empêcher la nature de prolonger cette unité depuis la base jusqu'à la pointe? En outre, les rapports de ceux parmi les modernes qui prétendent avoir vu la licorne, tranchent cette difficulté en représentant la corne comme adhérente seulement à la peau, à l'instar de celle du rhinocéros.

L'existence de la licorne n'est donc pas impossible, comme on l'a dit, mais elle n'est pas non plus prouvée, ni même très-vraisemblable : cette race, comme tant d'autres, a pu s'éteindre; mais, soit que cet animal existe ou n'existe pas, les peintures qui le représentent sur les rochers de l'Afrique australe n'en sont pas moins des monumens curieux; elles concourent à prouver les anciennes liaisons de la Cafrerie avec l'Asie; car l'image de la licorne était, chez les Perses et chez les Hébreux, le symbole du pouvoir monarchique; c'est comme tel qu'il figure sur les monumens de Persépolis.

Tribu des Koussas.

La tribu qui se présente la première, en remontant la côte du sud au nord, est celle des *Koussas*. Nous la connaissons par les observations de deux voyageurs récens, Lichtenstein et Alberti (4). Le pays des *Koussas* est borné à

(1) *Onesicrit*, ap.; *Strab*, t. XV, p. 489, édit. Casaub.; *Plin.*, VIII, cap 21, etc. (2) *Ctesias*, p. 16, ap. *Hérod.*, edit. Steph.; *Arist.*, Hist. Anim., II, cap. 1; part. III, cap. 2. *Plin.* XI, 37-46. (3) *Barrow*, l. c. (4) *Alberti*, Description des Cafres; Amsterdam, 1811. *Lichtenstein*, Voyage dans l'Afrique Australe; Berlin, 1811.

l'est par la rivière Key, à l'ouest par la grande rivière des Poissons, au sud par la mer, et au nord par une grande chaîne de montagnes, qui se projette d'occident en orient, et le sépare du territoire des Boschismens. Il est traversé par les rivières Keyskamma et Buffle; cette dernière fournit seule de la bonne eau. Le sol est un terrein noir, gras et extrêmement fertile (1). Les bords des rivières et les coteaux sont couverts de mimoses, d'aloës, d'euphorbes et d'autres arbres de haute futaie, ou de halliers presqu'impénétrables. On nomme, parmi les végétaux, une espèce de roseau très-propre à étancher la soif, quoiqu'il croisse dans les eaux saumâtres. Les dunes, à l'embouchure du Key, produisent du pisang sauvage en grande abondance. Il n'est pas rare de rencontrer des rayons de miel dans les fentes des montagnes, dans les creux des arbres, dans les fourmilières abandonnées. Entre la rivière des Poissons et le Keyskamma, il y a d'excellens pâturages pour le gros et le menu bétail. L'herbe qui croît à l'est du Keyskamma contient trop d'acide et durcit en mûrissant; aussi la rive occidentale nourrit plusieurs espèces d'antelopes, une quantité incroyable de chamois, de nombreux troupeaux de chevreuils, d'élans et d'autres espèces de gazelles, de chevaux sauvages, de sangliers, d'autruches, ainsi que des paons, des pintades, des oies et d'autres oiseaux aquatiques. Ces animaux paisibles y sont poursuivis par des lions, des panthères, des loups, des chakals et une multitude d'oiseaux de proie. Sur la rive orientale, au contraire, jusqu'à la rivière de Lagoa, on ne voit qu'un petit nombre d'élans et de chevaux; mais les éléphans et les hippopotames paraissent habiter cet endroit de préférence.

Nature du pays.

Température.

L'hiver n'y est pas toujours aussi pluvieux qu'au Cap; le thermomètre de Fahrenheit s'élève rarement à plus de 70 degrés, et ne descend presque jamais au-dessous de 50; pendant tout le reste de l'année, il varie de 70 à 90 degrés: cependant, au plus fort de l'été, les orages sont quelquefois

(1) *Patterson*, Voyage au Cap, p. 88.

annoncés par des bouffées de vents brûlans, qui font monter tout-à-coup le thermomètre à 100 degrés et au-delà.

Caractères physiques des Koussas.

Les Koussas ont en général la stature haute, la tête belle, les formes régulières, la taille svelte, les bras nerveux, tous les membres parfaitement développés, le port noble, l'attitude vigoureuse, la démarche ferme et assurée. La couleur de leur peau est un gris noirâtre, ou de fer nouvellement forgé, qui ne déplaît qu'au premier abord. Mais pour renchérir sur la nature, ils se peignent encore, non seulement le visage, mais tout le corps, en se frottant d'une couleur rouge délayée dans l'eau, à laquelle les femmes ajoutent souvent le suc de quelque plante odoriférante. Afin de mieux fixer cet enduit, on le recouvre, lorsqu'il est séché, d'une couche de graisse ou de moëlle, qui, en le pénétrant, l'attache intimement à la peau, et rend celle-ci plus souple. Le rouge en général est la couleur favorite des Cafres. Leurs cheveux sont noirs, courts, laineux, rudes au toucher et réunis en mèches éparses. Il est rare de voir un de ces Cafres avec une barbe pleine; ordinairement le menton seul est semé de petits flocons : il en est de même des autres parties du corps.

Leurs femmes.

Les femmes, beaucoup plus petites, atteignent rarement la hauteur d'une Européenne bien faite; mais à la différence de la taille près, elles sont aussi bien dessinées que les hommes. Tous les membres d'une jeune Cafre ont ce contour arrondi et gracieux que nous admirons dans les antiques. Leur gorge élastique a les plus belles formes; le contentement, la gaîté se peignent sur leur physionomie. Les deux sexes ont la peau unie et parfaitement saine. Le phénomène découvert d'abord chez les Hottentotes, et qui a donné naissance à tant de contes absurdes, existe de même chez les femmes de la Cafrerie; seulement le prolongement des nymphes y est beaucoup moindre. Du reste, grâce à leur manière de vivre simple et naturelle, on ne voit pas de Cafres contrefaits ou difformes. De nombreux troupeaux de vaches leur fournissent en abondance du laitage, qui fait leur principale nourriture. Ils le mangent toujours

caillé, et le conservent dans des paniers de jonc d'un travail admirable. Leurs autres alimens sont la viande, ordinairement rôtie, le millet, le maïs et les melons d'eau, qu'ils apprêtent de plusieurs manières. Ils manquent entièrement de sel, et ne le remplacent par aucun autre assaisonnement. L'eau est leur unique boisson. Ce n'est que rarement qu'ils préparent une boisson enivrante avec de la farine de millet fermentée. Il n'est pas possible de les engager à manger de la chair des cochons domestiques, des lièvres, des oies ou des canards, ni d'aucune espèce de poisson. Leur demande-t-on la raison de cette répugnance, ils répondent que les cochons se nourrissent de toutes sortes d'immondices; qu'après avoir mangé du lièvre on devient fou; que les oies et les canards ont un cri désagréable et ressemblent aux crapauds, enfin que tous les poissons appartiennent à la race des serpens. Tous ont un goût passionné pour le tabac. Les *Hambounas*, au contraire, près de Rio de Lagoa, ne fument jamais; mais, en revanche, ils prennent beaucoup de tabac en poudre (1).

Leur nourriture.

Les Koussas sont très-actifs. Il n'est pas rare, par exemple, qu'une compagnie s'obstine à poursuivre un éléphant plusieurs jours de suite, même au péril de leur vie; cependant ils n'en mangent pas la chair, et les dents qui en font la dépouille la plus précieuse, sont la propriété du chef de la horde, et doivent lui être présentées. Ils ont un goût particulier pour les longs voyages, qu'ils entreprennent souvent sans autre motif que d'aller voir leurs amis, ou même uniquement pour voyager et faire quelque chose. Après une course de trente à quarante lieues, achevée en aussi peu de temps qu'il est possible, ils ne donnent aucune marque de lassitude extraordinaire, et une légère récompense suffit pour les engager encore à danser.

Leur goût pour les voyages.

Leurs habits sont faits de peaux de mouton, qu'ils savent préparer avec beaucoup d'art, et qui descendent jusqu'au gras de la jambe. Des anneaux d'ivoire qu'ils portent au

Leur habillement.

(1) *Alberti*, p. 12.

bras gauche, sont leur principal luxe. Toutes les femmes ont le dos, les bras et le milieu de la poitrine sillonnés de lignes parallèles, à égale distance. Ces incisions, qui dans leur opinion, servent à relever la beauté, se font en introduisant un poinçon, en guise de bistouri, sous l'épiderme qui se déchire à mesure qu'on relève le poinçon. Il règne beaucoup d'ordre dans les ménages. La pluralité des femmes est permise, mais il n'y a que les gens aisés qui en prennent deux, et rarement davantage. Les femmes en général sont très-fécondes; cependant on trouve le plus d'enfans chez celles qui ne partagent pas la possession de leur mari avec une autre, et la polygamie n'y favorise pas la population autant qu'on pourrait le croire. L'habitation de chaque famille consiste en une cabane de forme circulaire et très-basse; sa construction est l'ouvrage de la mère et de ses filles. Le bétail tient lieu de tout au Cafre; il est pour ainsi dire l'unique objet de ses pensées et de ses affections. Ce sont les vrais Arcadiens de Théocrite. Quelquefois le beuglement particulier d'une vache a quelque chose de si flatteur pour l'oreille d'un Cafre, qu'il n'a pas de repos qu'il n'en ait fait l'acquisition, et que pour l'avoir, il la paye beaucoup au-dessus de sa valeur. Aussi le chien le mieux dressé n'obéit pas plus ponctuellement à son maître, que les bêtes à cornes n'obéissent, chez les Cafres, à la voix de leur conducteur. Un coup de sifflet arrête soudain un nombreux troupeau de bœufs; un autre coup de sifflet suffit pour le remettre en mouvement.

Goût pastoral.

La culture des terres fournit aussi aux Cafres une partie de leur subsistance: les femmes sont chargées de cette besogne.

Éducation publique.

A l'âge de douze ans les enfans des deux sexes reçoivent une sorte d'éducation auprès du chef de la horde. On les partage en bandes qui se relèvent à mesure que le service l'exige. Les garçons sont chargés de la garde des troupeaux, en même temps que les officiers publics les exercent à lancer le javelot et à manier la massue. Les filles apprennent, sous les yeux des femmes du chef, à faire des habits, à préparer les alimens, et en un mot, à s'acquitter de tous les travaux de la hutte et du jardin.

Digitized by Google

La circoncision est généralement en usage chez les Cafres; on la pratique à l'âge où le jeune homme approche de la puberté, sans y attacher aucune idée religieuse (1). Circoncision.

Les enfans traitent leurs parens avec beaucoup d'égards, et leur montrent pendant toute la vie une soumission respectueuse. Les femmes ne prennent régulièrement aucune part aux délibérations qui ont pour objet les intérêts généraux de la horde; mais en temps de guerre, lorsqu'on craint pour la vie des ambassadeurs, on députe des femmes pour transmettre des propositions d'accommodement à la horde ennemie; on est sûr qu'il ne leur sera fait aucun mal. Femmes servant de héraut.

Un sentiment universel de bienveillance unit tous ces Cafres, et chaque individu considère le tort fait à un autre comme s'il était fait à lui-même; ils s'entr'aident dans le besoin avec un dévouement sans bornes. Quoique très-intéressés, ils mettent la plus grande bonne foi dans le commerce. L'hospitalité est à leurs yeux un devoir sacré qu'ils s'empressent de remplir avec la plus aimable prévenance : tout étranger est accueilli et fêté; on va jusqu'à lui donner une compagne pour la nuit.

Loin d'être une nation belliqueuse, les Koussas ont un penchant décidé pour la tranquillité et le calme de la vie pastorale; ils ne balancent cependant pas à prendre les armes quand il s'agit de défendre ou de faire valoir certains droits réels ou imaginaires. Leurs armes sont la hassagaie, le bouclier et la massue, qu'ils manient avec une dextérité surprenante; toutefois ils sont très-mauvais tireurs. Un voyageur récent (2) en raconte un exemple. Après avoir distribué de l'eau-de-vie à une troupe de Cafres, on dressa une planche à la distance de 60 pas, en offrant un mouchoir de coton rouge à celui d'entre eux qui le premier atteindrait au but. Ils s'évertuèrent un temps assez considérable avant de remporter le prix. Mais la pointe de fer de l'hassagaie perçait de part en part la planche, qui pouvait avoir un pouce d'épaisseur. On voit par-là combien cette arme est dangereuse entre les mains d'un homme Armes des Koussas.

(1) *Alberti*, p. 71. (2) *Lichtenstein*, I, p. 354 et suiv.

déterminé. Le Cafre tieut dans la maiu gauche un faisceau de hassagaies qu'il lauce l'uue après l'autre de la droite en courant sur son adversaire; il empoigne la dernière pour frapper à bout portaut. « Ce premier exercice étant fini, continue M. Lichtenstein, ils uous dounèrent spoutanément une représentation de leur manière de combattre. Ils se mirent d'abord en ligne et imitèrent, avec des efforts aussi violens qu'animés, l'action de décocher le javelot en évitant les coups de l'eunemi. A cet effet, ils changent continuellement de position, sautent à droite et à gauche en poussant de grands cris, se jettent par moment contre terre et se relèvent soudain avec uue vigueur prodigieuse pour lancer un nouveau trait. L'agilité et la prestesse de leurs mouvemens, la variété et la succession rapide des plus belles attitudes, la superbe taille, les formes gracieuses et la nudité des athlètes reudirent le spectacle aussi neuf qu'intéressant. » Avant de commencer les hostilités, l'aggresseur envoie à son adversaire des hérauts d'armes portant devant eux une queue de lion qui indique leur qualité et la nature du message dont ils sont porteurs. Lorsque l'armée de celui qui a déclaré la guerre est arrivée à proximité du camp de l'ennemi, elle fait halte et envoie de nouveau des hérauts pour l'avertir de son approche. Si celui-ci n'a pas encore rassemblé toutes ses forces, il en informe son adversaire qui est obligé d'attendre que l'autre ait complété son monde et soit prêt à le combattre. Ce n'est qu'à leurs voisins du nord-ouest, les Boschismens, qu'ils font une guerre perpétuelle; ils traitent ces brigands comme des bêtes féroces, les suivent à la piste pour en découvrir les repaires, et massacrent impitoyablement ceux qui tombent entre leurs mains sans distinction d'âge ni de sexe.

Manière de combattre.

Lois de guerre.

Très-passionués pour la chasse, ils y vont par troupes nombreuses; les filles nubiles et les femmes assistent même quelquefois à ces parties, qui durent jusqu'à deux ou trois mois. Pour forcer un liou, ils commencent par former un cercle

(1) *Alberti*, p. 188.

autour de lui et se rapprochent peu à peu du centre. L'animal blessé ne manque pas de se précipiter sur l'un des chasseurs, qui l'évite en se jetant subitement à terre et en se couvrant de son bouclier; alors les autres accourent et percent l'animal de leurs sagaies. Le vainqueur rentre en triomphe dans son hameau. La chasse des éléphans est la plus pénible. Rarement les Cafres parviennent à les percer assez profondément pour rendre la blessure mortelle. Chasse au lion.

Le divertissement qu'ils affectionnent le plus est une danse extrêmement uniforme, roide et bizarre (1); ils s'y accompagnent d'un chant fort désagréable. Le seul instrument de musique que l'on ait vu chez eux consistait en une baguette sur laquelle était tendue une corde de boyau; il est particulier aux Hottentots *Gonaquas*, anciens habitans du promontoire méridional de l'Afrique, qui, depuis l'agrandissement de la colonie européenne, ont cessé de former une peuplade, et se trouvent actuellement disséminés dans la Cafrerie. (2). Danse. Musique.

Chaque horde de Cafres a ordinairement son chef héréditaire, appelé *inkoossie*. Lorsque plusieurs hordes se trouvent rassemblées dans un même cautou, elles ont à leur tête un chef suprême, considéré comme le souverain du canton. Les chefs exercent un pouvoir presque absolu; en cas d'injustice ou d'usurpation, le conseil fait des remontrances au nom du peuple. Chefs héréditaires.

Le droit du plus fort ne règne pas chez les Cafres; il n'est permis à personne d'être son propre juge, le cas excepté où un homme surprend sa femme en adultère. Malheureusement l'exemple de la corruption européenne exerce déjà une influence funeste sur les mœurs de ce peuple pasteur. L'arrogance des colons, les fraudes commises dans le trafic, l'abus de la force, joint aux instigations de quelques mauvais sujets de la colonie et à celles des Hottentots révoltés, ont amené des guerres désastreuses entre les Koussas et les colons; guerres qui ont laissé un ressentiment profond

(1) *Lichtenstein*, p. 356. (2) *Alberti*, p. 165.

et funeste : cependant rien de plus facile que de traiter avec ces peuples, en invoquant leur équité naturelle.

Arithmétique. Chronologie. L'arithmétique des Koussas se borne à l'addition, qu'ils font en comptant sur les doigts; ils manquent de signes pour retenir les dixaines. La plus grande mesure du temps est pour eux le mois lunaire; mais il en résulte bientôt une addition qui outrepasse les bornes de leur arithmétique; ils sont hors d'état de déterminer, pour le passé comme pour l'avenir, une étendue de temps un peu considérable; ils réussissent mieux à indiquer avec précision une heure de la journée; c'est en étendant le bras vers l'endroit où le soleil se trouve alors sur l'horison. C'est à cette ignorance de calcul et à la nullité absolue de chronologie qui en résulte, qu'il faut attribuer le défaut de renseignemens sur leur origine et sur l'histoire de leur nation; tout ce qu'ils en savent se réduit littéralement à ceci : « Dans le pays où le soleil se lève était un antre d'où sont sortis les premiers Cafres, et en général tous les peuples et les premiers animaux de toutes les espèces : en même temps parurent le soleil et la lune, pour éclairer la terre; les arbres, l'herbe et les autres végétaux, pour nourrir les hommes et les bêtes. »

Les Tambouquis. En passant la rivière Key ou ses affluens, le Zomo et le Basséh, on entre dans le pays de *Tambouquis*, dont, selon un voyageur récent, le véritable nom est *Ma-Thimba*. C'est d'eux que les Koussas apprennent leurs chansons, composées moins de mots que de syllabes inintelligibles à eux-mêmes (1). Ils possèdent du fer et du cuivre mêlé d'argent; c'est du moins d'un métal semblable que se composent leurs anneaux (2). En passant la Nabagana on se trouve parmi les *Hambounas*, dont l'identité avec les *Mambouquis*, soutenue par Lichtenstein, n'est pas tout-à-fait incontestable. Le premier nom est celui que les Gonaquas donnent à une peuplade voisine des Tambouquis; le second est le nom que le voyageur Van-Reenen (3) leur entendit donner dans le pays,

(1) *Lichtenstein*, p. 417. (2) *Sparrmann*, p. 452. (3) *Van-Reenen*, cité par. *Bruns*, Afrika, III, 70.

Digitized by Google

nom qui a aussi été connu de Sparrmann. Selon Lichtenstein, les Koussas les nomment *Immbo*. On ne se reconnaît pas dans ces dénominations obscures et incertaines. Parmi les peuplades éloignées de la côte, on indique les *Abbatoana* et les *Maduana*.

Baie de Lagoa.

La côte de Natal se termine par la baie de Lorenço-Marquez, à laquelle un lac maritime, situé sur son bord septentrional, a fait donner le nom portugais de baie *da Lagoa*, c'est-à-dire de la Lagune. On l'a quelquefois confondue avec la baie d'Algoa, située huit degrés plus au sud. Les fertiles rivages de cette belle et grande baie ont souvent tenté l'ambition des Européens; l'établissement qu'on pourrait y former exporterait de grandes quantités d'ivoire. Les rivières Mafumo et Maquinis, ou du Saint-Esprit, qui s'y écoulent, sont encore tracées d'après d'anciennes cartes, et n'ont été suivies par aucun voyageur connu.

Les Betjouanas.

En remontant l'un ou l'autre de ces fleuves, on arriverait chez les nombreuses tribus de la nation des *Betjouanas*, qui été visitée par des voyageurs partis du Cap. Cette nation est nommée *Briqouas* par les Hottentots, dont le désert inhospitalier des Boschismens les sépare. M. Barrow, en écrivant ce nom *Bushwana*, n'a probablement pas commis une erreur grave, car la difficulté de rendre exactement les sons des idiomes africains, doit nous faire douter même de l'orthographe présentée avec le plus d'assurance. On nous apprend qu'ils prennent aussi le nom de *Moulitjouanas* et de *Sitjouanas* : pour décider lequel de ces noms est véritablement le patronimique de la nation, il faudrait en connaître l'étymologie.

Aspect du pays.

Le pays de cette nation, situé entre le vingtième et le vingt-cinquième degré de latitude, offre un aspect agréable et varié; les forêts de mimoses sont entremêlées de beaux pâturages. Les Betjouanas sont partagés en plusieurs tribus : en entrant dans le pays par le sud, on rencontre d'abord celle de *Matjapings*, sur la rivière *Kouroumâna*; c'est une des plus faibles. A un degré plus au nord, sur la rivière Sétabi, se trouvent les *Mouroûlongs*; leur nombre s'élève

Noms des tribus.

Google

à dix mille. Il y a quelques anuées eucore que ces deux tribus, alors réunies à la source Takôûu, formaieut cette fameuse ville de *Litakou*, dont Barrow nous a laissé un si brillant tableau. On dit qu'elle a disparu. Les *Matsarô-quois*, à l'ouest, sur les bords inférieurs du Kouroumâna, confinent avec les Hottentots Dammaras. Au nord des Mouroûlongs sont les *Ouankelsis*. Les *Thammâkhas*, autrement nommés Briqouas rouges, peuplade fort nombreuse, occupent plusieurs villages au nord-est des Matjapings, au sud-est des Mouroûlongs, et au uord des Kharamankeys, tribu de Hottentots-Coranas, avec laquelle ils vivent dans la plus parfaite intelligence, en s'unissant même par des mariages réciproques pour rendre l'amitié plus étroite. La peuplade de *Khojas*, au nord-est des précédens, est également très-nombreuse, mais peu connue. A trois grandes journées au uord-est des Ouanketsis, et droit au nord des Khojas, sont fixés les *Moukhouroûzis*, sous un chef renommé pour sa bravoure. Enfin, au nord-est de ceux-ci, habitent les *Maqquinis*, la plus puissante et la plus riche des peuplades Betjouanas. Un Matjaping qui les avait visités assura M. Lichtenstein qu'ils étaient sans nombre, comme le sable. Ce sont eux qui fournissent aux autres les couteaux, aiguilles, boucles d'oreilles et bracelets de fer et de cuivre, que les voyageurs ont été si étounés de trouver chez ces sauvages. Ils tirent le métal d'une chaîne de montagnes qui se projette entr'eux et les Moukhouroûzis. Il paraît probable qu'ils touchent dans l'intérieur des terres aux derniers postes portugais du Monomotapa; car c'est par leurs relations que les autres Betjouanas avaient eu la première notion d'hommes blancs, dont la plupart d'entr'eux révoquaient en doute l'existence jusqu'à ce qu'ils virent parmi eux les Hollandais.

Tribu des Maqquinis.

Mœurs des Betjouanas.

Ces diverses peuplades, soumises à des chefs particuliers qui souvent se font la guerre, sont unies par la langue, les mœurs et les habitudes. Grands voyageurs, tous les Betjouanas se connaissent très-bien; les fils des bonnes familles, et principalement ceux des chefs qui prétendent à la succession, sont même tenus de faire des courses lointaines,

pour former des liaisons d'amitié et des alliances utiles à leur tribu, en cas d'événement.

Moins élancés que les Cafres et aussi bien proportionnés, ils ont des formes encore plus élégantes : la teinte brune de leur peau tient le milieu entre le noir brillant des Nègres et le jaune terre des Hottentots ; la coupe de leur figure ressemble parfaitement à celle des Cafres (Koussas); seulement on y rencontre plus fréquemment des nez arqués et des lèvres à l'européenne ; souvent l'expression de leurs yeux et un je ne sais quoi autour de la bouche, annoncent l'homme dont la sensibilité est déjà active sans être encore raffinée ; le jeu libre et harmonieux de leurs mines, de leurs gestes, de tous leurs muscles, retrace comme un miroir les mouvemens de leur ame ; leur langue est sonore, riche en voyelles et en aspirations, bien accentuée ; une déclamation voisine du chant, jointe à une grande douceur, lui prête tout le charme de l'italien (1). Leur physique. Leur langage.

Avides d'instruction, ils assaillent les étrangers de questions, et les importunent souvent par l'excès de leur curiosité. Pour mieux examiner, ils touchent à tout ce qui leur est nouveau, et, pour peu qu'un objet leur convienne, ils le demandent ; mais un refus ne les offense pas, et il ne faut qu'une mine ou un geste pour les faire aussitôt rentrer dans l'ordre. La facilité de leur mémoire se manifeste par la promptitude avec laquelle ils retiennent toutes les dénominations hollandaises, et même des phrases entières, qu'ils prononcent beaucoup mieux que les Hottentots nés dans la colonie. Beaucoup plus éloignés de l'état de la nature que les Cafres, ils connaissent l'art de la dissimulation, et savent ménager avec adresse leurs intérêts personnels. Remuans et toujours actifs, même sans occupation déterminée, ils ne dorment jamais le jour ; en temps de pleine lune, ils passent même souvent les nuits à danser et à chanter. Très-bornés dans leurs appétits, ils s'endurcissent à la fatigue, en courant des jours entiers sans prendre

(1) *Lichtenstein*, Archives Ethnographiques, cahier I.

d'autre nourriture que celle qui s'offre sous leurs pas dans les plaines incultes et découvertes de quelques contrées arides. Chez eux, ils vivent communément de lait caillé.

Nourriture. Les viandes que la chasse fournit sont leur mets favori; ils tuent rarement du bétail. Ils mangent la chair d'hyènes, de loups, de renards, de chats, de cignes; il y a même un cas où ils sont anthropophages; mais ils ont une horreur invincible pour le poisson, et la plus cruelle disette ne les forcera jamais de s'en nourrir. La cendre dans laquelle ils rôtissent les viandes, remplace le sel, dont leur pays manque absolument. Ce n'est qu'au dernier besoin qu'ils boivent de l'eau; ils ne s'en servent pas non plus pour se laver. Ils ignorent l'art que possèdent les Koussas d'extraire des grains une boisson fermentée; mais le vin et l'eau-de-vie, présentés par les Européens, les ont sur-le-champ séduits. L'emploi de certaines herbes en fumée ou en poudre, leur était familier long-temps avant l'arrivée des Européens; aussi ils ont conservé au tabac le nom particulier de *montiouko*, tandis que les tribus hottentotes, qui fument également des herbes sauvages, notamment du dakha (*phlomis leoncerus*), ont adopté, dans leur langue, le mot estropié *twak* (1).

Vêtemens. Leurs vêtemens très-propres sont faits avec les peaux de divers animaux, tels que civettes, chacals, chats sauvages, antelopes. Les hommes assujettissent les parties sexuelles sous un bizarre bandage de cuir comme les Jagas, et les femmes portent plusieurs tabliers les uns au-dessus des autres : elles voilent surtout avec soin la poitrine, en laissant le ventre à découvert.

Parmi leurs ornemens, on remarque surtout les boucles de cuivre jaune, dont six à huit leur pendent à chaque oreille, ainsi que les bracelets élastiques du même métal, et les larges anneaux d'ivoire qu'ils mettent à la partie inférieure du bras. N'ayant pas de scie, ils font amollir l'ivoire dans du lait, et le taillent ensuite péniblement avec le couteau. Ils paraissent posséder l'art de faire du fil d'ar-

---

(1) *Lichtenstein*, Relation sur les Betjouanas, Ann. des Voyages, t. V.

chal; car le fil fin de cuivre qu'ils entortillent très-ingénieusement autour d'une mèche de queue de giraffe pour faire leurs bracelets, est d'un métal tout particulier, et cette sorte de marchandise n'entre point dans les objets d'échange qui composent les pacotilles des vaisseaux européens destinés au commerce d'Afrique. Cependant M. Lichtenstein compta jusqu'à soixante-douze de ces bracelets sur les bras d'une seule femme.

Maisons. La construction de leurs maisons et des enclos de leurs étables les distingue surtout avantageusement des autres peuples de l'Afrique méridionale; mais les femmes seules en ont le mérite. La forme de ces maisons est généralement circulaire; la distribution des parties paraît varier selon les localités et les saisons : l'intérieur en est clair, frais et bien aéré. La poterie forme un autre genre d'industrie réservé aux femmes : elles y emploient la même argile ferrugineuse mêlée de mica, qui leur sert pour s'enduire le corps. Les pots, d'une forme exactement hémisphérique et sans pieds, sont très-forts malgré leur peu d'épaisseur. Elles font aussi des cruches qui ont le cou très-étroit et dans lesquelles le lait se conserve long-temps frais. (1). Les Betjouanas montrent encore beaucoup d'intelligence dans le métier de forgeron. Leurs instrumens sont des marteaux et des tenailles de la même forme que les nôtres, seulement un peu plus grossières; une grande pierre leur sert d'enclume. Ils savent tremper le fer, et quoique mal pourvus d'outils, ils se chargèrent de réparer les voitures et les outils de fer des Hollandais qui étaient venus les voir. Ils attachèrent un grand prix aux scies, limes, ciseaux et clous qu'on leur faisait voir, et ils en comprirent sur-le-champ l'usage. L'écorce de plusieurs arbres et les filamens de quelques espèces de joncs leur fournissent de quoi faire des ficelles très-fortes. L'art avec lequel ils taillent des figures sur les gaînes de leurs couteaux, qu'ils

Ustensiles et instrumens.

(1) *Lichtenstein*, Annales des Voyages, t. V, p. 358. *Barrow*, Relation d'un Voyage chez les Boushouanas, à la suite du Voyage à la Cochinchine.

portent au cou, sur leurs hassagayes, sur leurs cuillers et autres ustensiles de bois, prouve qu'ils ne manquent pas de dispositions pour la sculpture.

Morale et religion. Les Betjouanas ont une idée de l'ame, dont ils placent le siége dans le cœur : ils disent d'un homme honnête qu'il a le cœur blanc; ils associent de même les idées de méchant et de noir. La probité, la loyauté et la bravoure sont chez eux les premières vertus; mais les droits de propriété ne leur sont pas très-sacrés. Ils croient à un maître invisible de la nature, distributeur suprême des biens et des maux, qu'ils appellent *mourimo*, mot analogue à *mourinna*, roi ou seigneur; le sentiment qu'ils éprouvent à son égard, paraît être plus voisin de la crainte que de l'amour. Le grand-prêtre qui préside aux cérémonies religieuses, est le second personnage après le roi. Ces cérémonies sont principalement la circoncision des garçons et la consécration des bestiaux. Les prêtres sont encore chargés de l'observation des astres et de l'arrangement du calendrier : ils divisent l'année en treize mois lunaires, et distinguent les planètes des autres étoiles, dont quelques-unes, telles que Vénus, Sirius, Acharnar, etc., portent des noms particuliers, connus à peu de personnes. C'est à des idées religieuses que se rapporte sans doute aussi la manie qu'ont les Betjouanas de deviner l'avenir au moyen d'une espèce de dés pyramidaux faits avec des ongles d'antelope.

Missions chrétiennes. L'œuvre de leur conversion au christianisme a été vainement entreprise : ils ont l'air de rire de nos dogmes et de se moquer de notre culte. Lorsqu'on leur parle du Dieu de la paix, ils répondent : Qu'il se fâche tant qu'il voudra, nous ne saurions nous empêcher de faire la guerre. Parmi cinq missionnaires, il n'y en a eu qu'un seul à qui ils aient montré quelque considération et même de l'attachement, parce qu'il leur fit connaître la charrue. Ils ont pour armes la hassagaye, peu différente de celle des Cafres, et la massue; M. Lichtenstein ne dit rien du bouclier. Depuis quelques années, ils se servent aussi contre les Boschismens des mêmes flèches empoisonnées qu'ils enlèvent à ces im-

placables brigands, car ils ne savent pas les faire. La population, au lieu de diminuer par les fréquentes guerres, s'accroît chez les tribus victorieuses du nombre des femmes ennemies qu'on emmène prisonnières, ainsi que les enfans en bas âge. Sans connaître encore la traite des esclaves, les Betjouanas semblent déjà deviner les avantages qu'ils pourraient retirer de la vente de leurs prisonniers. Ils offrirent aux compagnons de M. Lichtenstein d'échanger des enfans de dix ans contre des moutons.

La disproportion entre le nombre des hommes et des femmes, générale dans les pays qui avoisinent le Tropique, a fait naître et perpétuer la polygamie en même temps qu'elle retient les femmes dans une sorte de servilité. Aussitôt qu'un jeune homme peut penser à s'établir, il emploie une partie de son bien à l'acquisition d'une femme, qui lui coûte ordinairement dix à douze bœufs. La première occupation de la nouvelle mariée est de bâtir une maison, pour la construction de laquelle elle doit elle-même abattre le bois nécessaire; quelquefois sa mère et ses sœurs l'aident dans ce travail. La construction d'une étable avec son enclos, la culture des champs et tous les soins du ménage font également partie des devoirs serviles d'une femme betjouane. Détails sur la polygamie.

Quand le troupeau s'est accru en nombre, le Betjouana pense à augmenter sa famille en achetant une seconde femme, qui est également obligée de bâtir une maison avec étable et jardin. Ainsi le nombre des femmes qu'un homme a, donne la mesure de sa richesse. Les femmes paraissent très-fécondes, et un Betjouana, entouré de sa nombreuse famille, ne ressemble pas mal à un patriarche, tel que la Bible nous en offre le tableau (1).

Les *Barrolous* habitent au nord du Betjouanas, à dix journées de marche (2); ils ont de grandes villes; ils savent fondre le fer et le cuivre; ils sculptent avec art le bois et l'ivoire; leur sol fertile est ombragé d'arbres et arrosé de Les Barrolous.

(1) *Lichtenstein*, l. c. (2) *Barrow*, comparé avec *Lichtenstein*.

rivières. Voilà ce que les Betjouanas out appris aux voyageurs européens ; mais ils y ajoutaient des circonstances contradictoires. Peut-être le nom de Barrolous est-il identique avec celui des *Bororos*, qui demeurent deux fois plus loin au nord.

L'Inhambane.

En reprenant la description des pays maritimes, nous passerons rapidement celui d'*Inhambané*, qui s'étend de la baie de Lagoa jusqu'au cap Corrientes, où un fort bâti par les Portugais, marque la limite méridionale des possessions réclamées par cette nation. Le cap Delgado en est la frontière septentrionale. Toute cette étendue de côtes est nommée le *gouvernement de Sena* ou de *Mozambique*. La côte d'Inhambané est couverte de pâturages et dépourvue de bois (1). Chaque village a son chef indépendant (2).

Le royaume de Sofala ou de Botonga.

Le pays de *Sabia* n'a rien de particulier. On nomme souvent le royaume de *Sofala* ou *Sephala*, mais il paraît que ce n'est que la partie maritime du royaume de Botonga ; car le nom de Sofala dénote, en hébreu et en arabe, *pays-bas* (3). Quatre cents bourreaux précèdent habituellement le roi de ce pays, qui prend les titres de *grand-sorcier* et de *grand-voleur*. Ces mots réveillent peut-être dans l'esprit d'un Africain des idées aussi justes, aussi libérales que les phrases sur la sagesse paternelle et l'auguste magnificence de nos souverains en font naître dans la tête d'un courtisan européen. Quatre ministres parcourent tous les ans le royaume ; l'un représente la personne du monarque, le second ses yeux, le troisième sa bouche, le quatrième ses oreilles.

La richesse de ce pays, en or, est devenue un lieu commun chez les géographes arabes ; mais ce métal précieux venait sans doute de l'intérieur. Le sol est fertile, le climat tolérable. De nombreux récifs et bancs de sable font redouter les approches de la côte. On prétend que

---

(1) *Ramusio*, Collection des Voyages, t. I, p. 392. (2) *Bucquoy*, Voyage, trad. all., p. 22. (3) *Hartmann*, Edrisi Africa, p. 109; *Reland*, Palæstina, p. 372.

parmi les habitans il y a une race d'une taille gigantesque, qui livre ses prisonniers de guerre à une nation de l'intérieur, pour être dévorés (1). Ceux de la côte ont adopté la religion mahométane, et en partie la langue arabe. Ils ne savent pas teindre leurs étoffes de coton. Géans.

L'état de *Monomotapa*, situé derrière le Sofala, est, comme celui-ci, arrosé par le *Zambezé*, un des grands fleuves de l'Afrique, qui se jette dans la mer par quatre embouchures ou branches; savoir, en allant du nord au sud le *Quilitané*, le *Cuama*, qui paraît la principale, le *Luabo* et le *Luaboil.* Les naturels disent que cette grande rivière sort d'un vaste lac, et reçoit son nom d'un village peu éloigné de sa naissance. Elle est très-rapide, et large d'une lieue en quelques endroits. On la remonte jusqu'au royaume de *Sicambé*, au-dessus de Tête, où il y a une cataracte d'une hauteur étonnante, et des chutes continuelles pendant vingt lieues, jusqu'au royaume de Chicova, où sont des mines d'argent. Le *Zambezé* inonde le pays comme le Nil; mais c'est dans le mois d'avril. En navigant sur ce fleuve, il ne faut plonger dans l'eau ni le pied ni le bras, car on n'est pas sûr de l'en retirer sain et sauf, tant les crocodiles y sont nombreux et audacieux (2). Le Monomotapa abonde en riz, en maïs, en fruits, en bestiaux; il est cultivé le long des fleuves, mais le reste du terrein, quoiqu'inculte, paraît fertile, puisqu'on y trouve de vastes forêts, peuplées d'éléphans, de rhinocéros, de bœufs sauvages, nommés *merous*, de tigres assez forts pour emporter un veau, de zèbres, d'antelopes et de singes (3). Les hippopotames et les tortues parviennent à une dimension énorme. Les Portugais ont élevé un petit nombre de bêtes à cornes; mais les chevaux manquent tout-à-fait. Le règne minéral paraît intéressant. Le sable aurifère abonde partout; les Portugais l'exploitent aux environs de *Tête*, les indigènes dans la province de *Manica*; mais on cite

Empire de Monomotapa.

Productions.

(1) *Bucquoy*, p. 4 et 5. (2) *Thoman*, Voyage, p. 133. (3) *Idem*, 118, 119 et 122.

encore les mines d'or de *Boro* et de *Quaticuy*, où ce métal précieux a une roche pour gangue. Le royaume de *Butua* passe pour le plus riche en or. On a rencontré des masses d'argent natif. Les indigènes exploitent avec soin quelques mines de fer.

Etymologie du nom.

Le nom de *Monomotapa* désigne, selon quelques auteurs, le roi de Motapa; d'autres l'écrivent *Beno-Motapa*, ce qui, d'après une observation ingénieuse, paraît signifier en arabe « les peuples de soldats mercenaires, » et par conséquent n'être qu'un appellatif donné à ces nations par les Arabes, qui ont conquis les côtes maritimes (1). Quoiqu'il en soit, le souverain, qualifié d'empereur par les Portugais, étendait autrefois sa domination sur un grand nombre des rois vassaux; c'est encore, dit-on, un des princes les plus puissans de l'Afrique. Les grands édifices de Butua, couverts d'inscriptions dans une langue inconnue, semblent les muets témoins d'une ancienne civilisation qui se sera éteinte au milieu des guerres civiles, ou qui aura disparu avec la nation commerçante et conquérante dont ces monumens peuvent être l'ouvrage.

Monumens.

Provinces et villes.

Les provinces et villes de l'empire du Monomotapa ne sont pas mieux connues que dans le seizième siècle. *Zimbaoe* est le nom collectif de toute grande ville, comme *fou* à la Chine. On ne désigne pas autrement la résidence de l'empereur; elle est à soixante lieues de la mer; c'est une ville très-peuplée : elle est située sur les bords de la grande rivière. *Tête* et *Sena* sont deux forts portugais; le premier, qu'ils ont aussi nommé *San-Yago*, est à cent vingt lieues dans l'intérieur, et à cinquante lieues E. de la grande cataracte. Les Portugais possèdent encore sur ce fleuve le poste de *Chicova* et celui de *Massapa*, près des mines d'or du *mont Fura*. Le poste de *Zumbo*, où des Banians fabriquent de la vaisselle d'or, vient d'être enlevé aux Portugais par les indigènes (2). Les peuples de cette

(1) *Lichtenstein*, Archives Ethnograph., t. I, 295. (2) Rapport des missionnaires dominicains, cité dans le *Diario* de Rome; février 1816.

contrée vont presque nus, comme ceux de la côte d'ouest; ils sont superstitieux et croient à la magie et aux enchantemens. Suivant des relations qui peuvent passer pour douteuses, le roi, les jours de cérémonie, porte suspendue à son côté une petite bêche, emblême de l'agriculture. Les enfans des grands sont retenus à la cour comme otages; et le roi envoie, chaque année, un officier dans les provinces. Il est alors d'usage parmi le peuple que chacun témoigne sa fidélité en éteignant le feu de son foyer et en le rallumant avec du feu pris à la torche de l'officier. On dit que la garde de l'empereur consiste dans un escadron de femmes légèrement armées. Mais sait-on seulement si ce fameux monarque existe encore comme souverain indépendant ?

Traversée de l'Afrique australe.

Une question bien plus intéressante, c'est la possibilité qu'il y aurait pour un voyageur européen de traverser le pays inconnu entre le Monomotapa et le Congo. Les marchands d'esclaves portugais et africains ont déjà plusieurs fois conduit des convois de nègres d'Angola à Séna et de Séna à Angola. Les deux postes de *Pedras-Negras* dans l'intérieur du Congo et de *Chicova* dans l'intérieur du Monomotapa, sont les points de départ respectifs; la route est de trois cent vingt-cinq lieues, et n'est achevée que dans une saison entière; on rencontre des hordes errantes et on traverse des plateaux élevés où l'on recueille de l'or en poudre. Les renseignemens tirés des exilés portugais qui ont demeuré à Séna, et qui nous sont transmis par deux savans, M. Corréa de Serra et M. Constancio (1), ne laissent guère aucun lieu à des doutes raisonnables. L'objection qu'on tire d'une déclaration du gouverneur de Mosambique, qui ignorait ces voyages, perd toute sa force, si on considère que ce n'est pas à Mosambique, mais à Chicova, ou du moins à Séna qu'il fallait s'informer de la vérité du fait. Or, le gouverneur que consulta

(1) *Observador Portuguez*, recueil périodique, cahier IV.

M. Salt, parut à peine avoir une idée des points généralement connus de la géographie du Monomotapa.

Repoussés de l'intérieur, notre curiosité va suivre rapidement la partie restante des côtes occidentales dominée par les Portugais.

Côte de Mosambique.

La *côte de Mosambique* présente partout des récifs dangereux, entremêlés d'un grand nombre d'îlots. Les rivières quoique très-larges à leur embouchure, ne viennent pas de loin; elles ont leurs sources aux pieds d'une longue et haute chaîne de montagnes à laquelle les pics dont elle est hérissée ont fait donner le nom portugais de *Picos Fragosos*.

Ville du même nom.

Le port de l'île *Mosambique*, quoique d'une entrée difficile (1) est très-bon, et peut tenir plusieurs vaisseaux en sûreté. Les Portugais y ont un fort très-bien bâti, et tiennent sous leur jurisdiction les habitans, qui sont Maures, et gouvernés par un chérif. C'est au port de Mosambique que s'arrêtent et séjournent, environ pendant un mois, les vaisseaux portugais qui vont aux Indes; autrefois, ils y prenaient entr'autres marchandises, des esclaves qu'ils transportaient aux Indes; mais le roi Joseph II, sous le ministère de Pombal, a défendu ce commerce, et la reine actuelle a confirmé cette défense. Les principaux objets d'exportation sont aujourd'hui l'or et le morphil; ce dernier surtout est très-abondant; on le conserve dans de vastes magasins (2); on en charge au mois d'août tous les ans des vaisseaux qui partent pour Goa. Il existe aussi un commerce très-actif entre cette côte et l'île de Madagascar; mais tout le commerce de ces contrées paraît être entre les mains du gouvernement, et se fait pour son compte.

L'insalubrité qui règne à Mosambique a engagé les habitans à bâtir au fond de la baie l'agréable et le vaste bourg de *Mesuril*, aujourd'hui plus peuplé que la ville (3). Le palais du gouverneur s'élève majestueusement au-dessus

(1) *Thomann*, p. 54-55. (2) *Colin*, Notice sur Mosambique, dans les *Annales des Voyages*, t. IX, p. 313. (3) *Salt*, deuxième Voyage.

d'une forêt de cocotiers, de cachous et de mangoustiers. La principale nation, sur cette côte, est celle de *Macouas;* celles de *Monjous* demeurent dans l'intérieur, ainsi que les *Muzimbes*. Le nom de la première de ces nations semble mériter toute l'attention des géographes. Il nous paraît fournir l'explication d'une ancienne énigme géographique. La terre de *Vakvak* ou d'*Ouakouak* s'étend, selon les Arabes, depuis le Zanguebar jusqu'à Sofala; c'est précisément la situation du pays des Macouas; les deux noms ne seraient-ils pas identiques? Un léger changement d'orthographe a pu faire confondre ces noms dans la langue arabe (1).

Les Macouas et le pays de Vakvak.

La partie septentrionale du gouvernement de Mosambique prend le nom de *Quérimbe*, de celui d'une petite île où les Portugais ont un fort et où ils tolèrent le commerce français (2). *Oïbo* est encore un de leurs postes. Les îles de cette côte obéissent à un cheyk arabe, vassal du Portugal, et dont les possessions se terminent au cap *Delgado*.

La côte de Quérimbe.

(1) واقواق (ouakouak) ماقواق (makouak).

(2) *Blancard*, Commerce des Indes orientales, p. 20.

Digitized by Google

LIVRE QUATRE-VINGT-TREIZIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'AFRIQUE. — *Côtes orientales ou Zanguebar et Ajan. Recherches sur l'intérieur de l'*AFRIQUE MÉRIDIONALE.

LES régions les moins connues invitent, par un attrait particulier les écrivains, jaloux de satisfaire aux lecteurs philosophes. Nous allons donc consacrer un livre entier à la description des régions que les compilateurs de géographies anglaises et françaises expédient ordinairement en deux ou trois pages.

Le Zanguebar d'après les Arabes.

Le cap Delgado détermine la limite méridionale du *Zanguebar* ou la côte de *Zangues*, des *Zingues* ou de *Zindges*, car on écrit de ces trois manières le nom donné par les Arabes aux peuples indigènes. Les relations arabes sont les seules qui paraissent embrasser l'ensemble du Zanguebar continental. Un grand fleuve rempli de crocodiles, des déserts sablonneux, un climat brûlant, des léopards d'une très-grande taille, d'innombrables éléphans, giraffes et ânes sauvages ou zèbres, des mines de fer dont les habitans tirent leurs ornemens favoris; pour toutes plantes alimentaires, le dourah et la banane; pour toutes bêtes de somme, des bœufs dont on se sert même dans la guerre; voilà les traits de géographie-physique qu'on a pu rassembler dans Ibn-al-Ouardi, (1) Massoudi, (2) Edrisi (3) et Bakoui (4). Le pays de Zingues ou Zindges s'étend, selon les Arabes, depuis l'Abyssinie jusqu'au territoire de *Ouakouak*, c'est-à-dire au pays des Makouas, ou la côte de Mosambique. Il a sept cents *farsangs* de long; probablement il faut entendre mille arabiques, car il y en a juste sept cents du cap Delgado à Madagoxo, ou il faut y comprendre toute la côte

(1) Not. et Extraits des Manuscrits, II, 38. (2) *Etienne Quatremère*, Mém. sur l'Egypte, etc., t. II, p. 181 et suiv. (3) *Hartman*, Edrisi Africa, 101-104. (4) Notices, etc., II, 395.

depuis le détroit de Babel-Maudel jusqu'à Sofala. La capitale est *Kabila*, nom dans lequel on pourrait reconnaître Quiloa. Le peuple vit sans loi et sans culte fixe. Chacun adore l'objet de sa fantaisie ; une plante, un animal, un morceau de fer ; cependant on reconnaît un dieu suprême qu'on nomme *Maklandjlou*, mot qui rappelle le *Molungo* des habitans de Sofala, et qui rattache ainsi les Zingues à la race des Cafres. Le roi qui prend, dit-on, le titre de «*Wakliman*, ou fils de seigneur suprême » (1), marche à la tête de trois cent mille guerriers montés sur des bœufs. Les Zingues ont conquis, dans le troisième siècle de l'hégire, une partie de l'Arabie orientale et de l'Iraq.

Les Européens n'ont visité que les îles et quelques places maritimes du Zanguebar ; suivons leurs pas en remontant du sud au nord. L'île de *Quiloa*, avec la ville du même nom, est située vis-à-vis d'une péninsule formée par deux grandes rivières dont la plus importante s'appelle le *Coavo*. Cette situation lui donne trois ports sûrs, spacieux et indépendans les uns des autres. Les bords des rivières sont garnis de grands arbres et semés de villages soumis à l'autorité du roi de Quiloa. L'île, abordable en tout temps, est l'entrepôt du commerce des esclaves de toute la côte du Zanguebar. Le continent produit des bois d'une espèce de tecque, aussi incorruptible que celui de Surate, de la plus grande beauté et propre à la construction des vaisseaux. Les cannes à sucre, le cotonnier, l'indigo y viennent naturellement. On y trouve le baobab, le tamarinier, le cèdre, l'arbre qui produit la gomme-copal, le cafier de Madagascar. Le gibier et les troupeaux de toute espèce d'animaux, principalement de bœufs sauvages, ainsi que les poissons d'eau douce et de mer, y abondent. On voit souvent des éléphans, des rhinocéros, des panthères, des lions, des léopards, des ânes

Relations européennes.

Quiloa.

(1) Ce mot *wakliman*, cité, d'après Massoudi, par M. Étienne Quatremère, paraît être arabe. *Wakil*, gouverneur ou vicaire. *Iman*, nom des souverains arabes d'Yémen, de Mascate et d'Adel. Le prétendu roi des Zingues pourrait bien n'être qu'un vassal, ancien ou actuel, de l'iman d'Adel ou de celui de Mascate.

sauvages ou des zèbres, venir sur les bords des deux rivières, pour s'y désaltérer. Les fruits et les légumes seuls y sont rares. Le mil forme la principale nourriture des indigènes.

Le roi est nègre, et on lui témoigne beaucoup de respect, mais il est sous la tutelle d'un visir maure appellé *Malindane* qui gouverne souverainement au nom de ce monarque titulaire, il peut même le déposséder en conférant la dignité à un autre de son choix. (1) Ce visir paraît être un gouverneur envoyé par le puissant cheyk de l'île de Zanzibar. « Les habitans de cette île, dit un auteur instruit, » voyaient avec dépit que Quiloa faisait à elle seule tout le » commerce de la côte; ils envahirent cette ville en 1787. » Le roi de Quiloa céda à celui de Zanzibar la moitié de » tous les droits qui se percevaient annuellement par le com» merce des esclaves. Pour l'observation de ce traité le » souverain de cette dernière île a placé un *représentant* à » Quiloa. Plusieurs bâtimens français y abordaient tous les » ans. (2) » Les femmes cultivent le mil et les patates par habitude et par nécessité; les hommes pêchent, chassent ou dorment; ce sont encore les femmes qui tressent quelques nattes et quelques étoffes grossières pour leurs services. (3)

Ile de Monfia. L'île de *Momfia*, gouvernée par un cheyk du temps de Ramusis, n'est aujourd'hui peuplé que de bœufs sauvages que les habitans de Quiloa vont chasser.

Ile de Zanzibar. *Zanzibar* est la plus grande et la plus importante de toutes ces îles; elle a vingt-cinq lieues de long sur cinq de large. On lui donne un port excellent. Les orangers et les citronniers y étalent leurs fruits dorés à coté des cocos et des bananes. Les légumes et le riz y abondent. Les habitans, comme tous ceux des îles voisines, suivent la religion mahométane, et vivent sous un régime policé. Les villes sont ornées de mosquées. On porte leur nombre à 60,000, dont 300 Arabes et les autres de race mixte. Le cheyk a des relations avec

(1) *Cossigny*, Moyen d'améliorer les Colonies, t. III, p. 247 et suiv. (2) *Blancard*, Commerce des Indes orientales, p. 21. (3) *Cossigny*, ibid, III, 266.

les princes de l'Arabie ; il a exprimé, dit-on, le désir de se mettre sous la protection de l'Angleterre (1). Les exportations consistent en esclaves, gomme, ivoire, antimoine et bleu de vitriol.

Ile de Pemba. *Pemba* est encore plus fertile en fruits et en grains. Les habitans, peuple timide, s'habillent d'étoffes de soie et de coton, apportées de l'Inde. Comme les autres insulaires, ils se rendent dans leurs frêles barques à Mélinde et à Madagascar.

Doutes et questions. Ici finissent tout-à-fait les lumières modernes. Car les intéressantes descriptions de Lobo, de Barros et de Couto ont déjà trois siècles de date (2). La ville de *Mombaza*, située dans l'île que forment les deux branches d'un fleuve, est-elle toujours dans les mains des Arabes de Mascate, qui, en 1698, en chassèrent les Portugais ? Les dix-sept églises qui ornaient cette ville, fortifiée par la nature et l'art, sont-elles encore des mosquées ? Avec qui commercent maintenant les habitans de ses environs fertiles et salubres ? La grande et belle ville de *Mélinde* est-elle toujours l'orgueil de ces rivages ? Voit-elle toujours naître dans ses mille jardins les oranges les plus délicieuses ? Les Arabes qui la possèdent, s'habillent-ils encore de soie et de pourpre ? Le roi est-il toujours porté sur les épaules de ses courtisans, et reçu par un chœur de prêtres et de jeunes filles qui lui offrent de l'encens et des fleurs ? Qui règne maintenant sur *Lamo*, pays fameux par les grands ânes qu'il produit ? sur *Paté*, d'où les Arabes de Mascate chassèrent le commerce européen en 1692 ? sur *Jubo* et sa côte infestée de serpens ? sur *Brava* ou Berua, petite république aristocratique, dont les habitans adoraient des pierres graissées d'huile de poissons ?

Voilà des questions qui auraient été résolues par le savant et intrépide Seetzen, si une main ennemie n'eût pas coupé le fil d'une vie aussi précieuse ; car au moment où ce voyageur mourut, empoisonné par l'ordre de l'iman d'Ye-

(1) *Salt*, Deuxième Voyage en Abyssinie, etc. (2) Voyez ce *Précis*, t. I, p. 485 et suiv.

meu, il se préparait à visiter Mélinde, et à recueillir chez les Arabes de cette ville des traditions et des manuscrits relatifs à leurs connaissances sur l'Afrique.

Les principaux traits de la géographie n'ont cependant pu changer.

Delta du fleuve Quilimancy.

Les villes de Mélinde, de Lamo et de Paté paraissent situées dans le *delta* d'une grande rivière nommée la *Quilimancy*, et qui paraît être la même qui, sous le nom de *Zebée*, descend des montagnes de l'Abyssinie. Les bords du fleuve, inondés et engraissés par ses eaux, peuvent répondre aux riantes peintures des Portugais; plus loin, les sables mouvans, selou un auteur arabe, ont englouti la ville de Lamo (1).

Les Moseguyos.

Derrière ces états maritimes et civilisés, on indique les tribus barbares de *Moseguéyos* riches en troupeaux, et qui, dans l'enfance, se couvrent la tête d'une couche d'argile, en guise de bonnet. Le nom sous lequel cette nation est indiquée ne serait-il pas arabe? Il ne signifierait alors que gens armés de javelots (2). Plus au nord sont les *Maracatas*, peuple moins grossier et doué d'un extérieur avantageux. Ils observent la circoncision. Les filles conservent le trésor de l'innocence moyennant une couture que l'époux seul a le droit de défaire (3).

Les Maracatas.

Royaume de Magadoxo.

Nous avons des renseignemens plus récens sur le royaume de *Magadoxo* ou *Makadschou*. Un lascar ou matelot indien, nommé Isuf, et qui y a demeuré seize ans, a fourni les principaux traits du tableau suivant (4). Le pays, arrosé par une grande rivière, abonde en grains, riz, fruits, bestiaux, moutons à poils roux, chevaux et chameaux. Les vastes forêts recèlent des *ours!* des lions, des panthères, des léopards et des autruches. Le *pyon* est un oiseau de dix pieds de haut. La descriptiou d'un amphibie, nommé *bozer*, rap-

(1) *Aboul-Mahasen*, chez *Et. Quatremère*, l. c., p. 188. (2) مصج (mosagge) javelot. (3) *Lobo*, Voyage, t. I, 282 (4) Relation du lascar Isuf, dans *Ehrmann*, Bibliothèque des Voyages, et Mémoires géographiques, III, 75 et suiv. (En all.)

Digitized by Google

pelle l'*ornithorincus* de la Nouvelle-Hollande. La population est formée d'un mélange d'hommes blancs, olivâtres et noirs, qui ont adopté presque généralement l'idiome de leurs maîtres, les Arabes. Le roi et les grands sont vêtus depuis la poitrine jusqu'aux pieds; les gens du peuple vont à-peu-près nus; la reine porte, pour marque distinctive, une robe de soie verte, et des cheveux ornés de plumes de diverses couleurs. Le roi rend justice en public, assisté de quelques conseillers. Les criminels sont livrés aux bêtes féroces, ou assommés avec une massue. Dans les voyages seulement, le roi est accompagné d'une suite; du reste il n'a ni cour, ni garde, et personne ne le salue. La religion mahométane, qui domine, paraît s'allier au paganisme; car on voit différens idoles dans les temples aussi bien que dans les maisons. Les violences exercées jadis sur cette côte par les Portugais, qui venaient y chercher des esclaves, ont laissé des souvenirs profonds, et on n'y accueille plus les Européens qu'avec méfiance et avec beaucoup de réserve.

La capitale, qui porte le nom du pays, est une grande et belle ville. bâtie à peu de distance du bord de la mer. On y remarque un palais du roi, plusieurs mosquées et des maisons de pierre peintes à fresque, avec des toits en forme de terrasses. Dans le lieu de la sépulture de la famille royale, situé près de la ville, les tombeaux sont de marbre noir et blanc, et ornés chacun d'une coupole que surmonte une pyramide magnifique. Les urnes qui renferment les cendres des rois et des reines sont toutes en or et entourées de lampes du même métal. **Ville de Magadoxo.**

Il est assez probable que les *Machidas*, dont parlent les historiens de l'Abyssinie, ne sont autres que les *Makadschou*.

La côte d'*Ajan* ne présente, à l'aspect du navigateur désolé, qu'une masse de rochers et de sables, où de temps à autre on voit errer une autruche. En tournant autour du cap *Guardafui*, pointe orientale de l'Afrique, la côte prend une teinte de stérilité moins absolue. Le port de *Félis*, l'île de *Barbara*, la ville commerçante de *Zeila*, dans une con- **Côte d'Ajan.**

trée qui produit des fruits et des grains, sont peu fréquentés des Européens. Le royaume d'*Adel* est le principal état de cette côte; sa capitale se nomme *Auça-Gurel*, et le souverain prend, comme celui d'Yemen, le titre d'*Iman* (1). Les habitans de cette côte, nommés *Berbères* par les géographes arabes, ont le teint olivâtre, les cheveux longs, et ne ressemblent en rien aux Cafres. Les vaches ont des cornes aussi larges que les bois de cerfs. Les brebis offrent aussi quelques particularités; selon Hamilton (2), elles sont blanches, mais elles ont la tête d'un noir brillant, avec de petites oreilles, le corps gros et la chair succulente; au bout de leur queue, aussi large que le derrière, et longue de six à huit pouces, se trouve un appendice long d'environ six pouces, et qui ressemble assez à la queue d'un cochon. L'assertion d'Hamilton est confirmée en quelque sorte par Barthema (3), qui rapporte y avoir vu des brebis dont la queue pesait vingt-cinq à vingt-six livres; elles avaient la tête et le cou noirs, et le restant du corps blanc; d'autres, entièrement blanches, avaient la queue longue d'une aune, tournée comme un cep de vigne, et le cou gonflé par une espèce de fanon qui pend à terre, et qui leur est commun avec la brebis d'Angora et quelques autres variétés. M. Walckenaer en a justement remarqué l'identité avec un bélier de marbre antique (4), dont le type vivant existe, dit-on, dans les Alpes; mais l'artiste, ce nous semble, en a plutôt dû voir le modèle dans l'Asie-Mineure. Le mouton d'Adel porte, au lieu de laine, un poil aussi rude que les soies de cochon. Le climat produit ce même effet dans la Guinée et dans la Barbarie (5). Les anciens connaissaient très-bien ces moutons d'Ethiopie, comme ils les nomment (6). Notre race européenne, lorsqu'elle a été transportée dans l'Amérique méridionale, a échangé sa laine contre du poil (7). Ces faits

Royaume d'Adel.

Variété des moutons.

(1) *Ludolf*, App. ad Histor. Æthiop., p. 29. (2) *Hamilton*, Relation des Indes orient. (3) *Ramusio*, I, 121-123. (4) *Labroni*, del ariete gutturato; Florence, 1792. (5) *Shaw*, Travels, 241; *Adanson*, Hist. natur. du Sénégal, 57. (6) *Strab.*, lib. XVII, p. 1177; Almel. *Diod. Sic.*, III, 8; *Oppian.*, de Venat., II, 326, 379. (7) *Catesby*, Natur. Hist. of

semblent diminuer de beaucoup l'importance qu'on attache à de petits changemens de forme, dans une espéce aussi sujette à l'influence des climats.

Parmi les exportations du pays d'Adel, quelques auteurs grecs et romains, du premier et du deuxième siécles, nomment la myrrhe, l'encens, la casse et la cannelle (1). Les témoignages des anciens, répétés par Barthema, ont encore été copiés par Bruce. Il ne paraît pas invraisemblable que les forêts ou les bosquets, dont se couvrent les montagnes intérieures de l'Adel et de l'Ajan, produisent des gommes salutaires, des résines odoriférantes, des écorces aromatiques. Nous avons vu, dans la description de la Guinée, que même la côte occidentale d'Afrique produisait quelques végétaux aromatiques. Nous regardons une grande ressemblance entre la flore de l'Afrique et celle de l'Arabie et de l'Inde, comme un résultat probable, non-seulement de la similitude des climats, mais encore des communications commerciales entre les habitans. N'a-t-on pas vu fleurir, aux environs de Plymouth, quelques plantes du Brésil, dont la semence aura été transportée par des vaisseaux portugais à Lisbonne, et de là en Angleterre? Des végétaux de l'Allemagne ne se sont-ils pas répandus de la même manière sur les côtes de Berghen en Norwège (2)? Mais il faut avouer que les assertions de Bruce n'offrent pas une garantie suffisante pour admettre le cannelier, le laurier-casse, ou même le cafier, au nombre des végétaux de la région centrale d'Adel et d'Ajan. La myrrhe seule est aujourd'hui apportée des ports abyssiniens dans celui de Moka (3). Végétaux aromatiques.

Il nous reste à nous enfoncer dans l'intérieur du continent. Malheureusement, peu de lignes suffiront pour rappeler les vagues traditions qui sont arrivées jusqu'aux Européens.

Carolina, préface; *Brown*, Nat. Hist. of Jamaica, 488; *Sloane*, Nat. Hist. of Jamaica, II, 328; *Bancroft*, Nat. Hist. of Guyana, p. 121.

(1) *Galien*, *Dioscor.*, *Plin.*, cités par *Bochart*, Phaleg., l. II, p. 23.
(2) Notes de M. *Corréa de Serra* et de feu M. *Wahl*, communiquées à l'auteur. (3) *Blancard*, Commerce des Indes orient., 83.

Digitized by Google

Coup-d'œil général sur l'intérieur.

Les *Jagas* parcourent à l'est de Congo d'immenses contrées désertes. On prétend que ces Tartares de la zone torride, après s'être réunis aux *Mou-Zimbes*, ont paru en conquérans dévastateurs sur la côte de Quilon. D'un autre côté, le nom de *Mou-Jaço*, porté, par Battel et Dapper, très-loin au nord-est du Congo, semble marquer un établissement temporaire de Jagas. Il nous paraît que les *Zimbes* ou Mou-Zimbes doivent être identiques avec les *Cimbebas*, nomades à l'ouest du Betjouanas. Enfin, les *Mon-Gallos* ou *Mou-Gallas*, sur la côte de Quiloa, nous paraissent une émigration des Gallas, voisins de l'Abyssinie. C'est d'après ces données que nous nous figurons l'intérieur de l'Afrique australe comme un vaste plateau où des hordes nomades errent sans frein, sans loi et sans but fixe. Cette hypothèse paraît confirmée par les deux témoignages concordans que nous allons citer.

Caravanes qui s'y rendent.

Les récits du marchand d'esclaves de Mosambique, recueillis par M. Salt, nous font connaître que les deux nations appelées les *Eevi* et les *Maravi*, demeurent à neuf milles au moins de la côte orientale, par conséquent, au milieu du continent; ces nations, composées d'hommes blancs (on veut sans doute dire olivâtres), font la traite d'esclaves sur la côte occidentale. On met sept mois pour aller de Mosambique dans leur pays, où il se trouve un grand lac d'eau douce. Ce témoignage mérite d'autant plus d'attention que le voyageur anglais en le rapportant, essaie de le révoquer en doute (1).

Selon M. Morice, de l'Ile-de-France, qui conclut, en 1776, en son propre et privé nom, pour cent ans, un traité d'alliance et de commerce avec les Maures de Quiloa, il part tous les ans de cette ville une caravane d'Africains qui se rend, par l'intérieur des terres, à la côte occidentale d'Afrique, et revient par le même chemin. Elle se nourrit des végétaux et des fruits qui s'offrent sur la route (2),

(1) *Salt*, Deuxième Voyag. (2) *Cossigny*, Moyens d'améliorer les Colonies, t. III, p. 246, 250, 269.

et surtout de ceux du tamarin. A quelques journées de Quiloa se présente un graud lac, désigné comme une mer d'eau douce ; c'est sans doute le Maravi. On le traverse sur des pièces de bois et on fait station à une île qui se trouve au milieu. Les Africains assurent que le terme de leur voyage est « un lac » d'eau salée. Ils y trouvent des vaisseaux semblables aux nôtres, et des Européens auxquels ils vendent leurs esclaves. Ce récit a été confirmé à M. Morice dans tous les voyages qu'il a faits à Quiloa, par plusieurs habitans qui assuraient avoir fait ce voyage, et la conformité de leurs rapports ne permet aucun doute sur la vérité de ce fait.

D'après ces récits, on serait presque tenté de croire qu'il n'existe pas à présent de grandes nations, même à demi-civilisées, dans l'intérieur austral de l'Afrique. Ce qu'on sait sur les mœurs de quelques tribus, confirme cette idée.

Mœurs des Jagas.

Droit à l'est du Congo sont les régions où errent les tribus nomades et barbares nommées *Jagas*, *Giagues* ou *Schaggu*, par les voyageurs, et qui se donnent elles-mêmes le nom d'*Agaghi* (1). Ce peuple ne cultive point la terre et ne possède d'autres bestiaux que ceux dont il s'empare en guerre ; il envahit les contrées fertiles de ses voisins, il y consume les fruits de la terre, et, après avoir tout dévasté, il va chercher une nouvelle proie. Les Jagas dévorent leurs prisonniers ; on frotte de graisse humaine le généralissime, qui d'ailleurs porte une ceinture d'œufs d'autruche, et des espèces d'anneaux de cuivre au nez et aux oreilles. Les femmes des Jagas enterrent vifs leurs propres enfans ; la nation ne continue son existence qu'en élevant les enfans des nations voisines, ravis à leurs parens à l'âge de douze ans. Le généralissime, dans les grands sacrifices, immole de sa main les victimes humaines. On assure que dans une certaine fête, ce chef fait lâcher au milieu de ses sujets un lion furieux et affamé. Les Jagas, loin de l'éviter, tiennent à honneur de périr sous ses

(1) *Lopez*, l. c., p. 77 ; *Battel* l. c., 974 ; *Carli*, Voyage au Congo.

dents meurtrières. Les vieillards et les malades sont abandonnés sans pitié. Les morts, enterrés dans leurs plus beaux habits en des tombeaux voûtés, ont pour compagnes deux de leurs femmes qu'on y enferme vivantes. Les Jagas qui n'ont point de chevaux, combattent à pied avec une intrépidité extrême ; ils retranchent leurs camps avec soin. Cette nation affreuse a eu son Alexandre et sa Sémiramis. Sous les ordres de *Zimbo*, elle a parcouru l'intérieur de l'Afrique méridionale, et est venue dévaster Quiloa et assiéger Mosambique. Arrivée devant Mélinde, l'armée de Zimbo essuya une défaite totale, qui fut suivie de la dissolution de son empire ; mais *Temba-Ndamba*, petite-fille d'un de ses généraux, essaya, par ses lois ou *quixilles* de relever la puissance de la nation. Pour donner l'exemple de la soumission à ses préceptes inhumains, elle saisit son jeune fils, le jeta dans un mortier, l'écrasa, le pila, et fit ensuite extraire de ces restes horribles un onguent, duquel elle mettait quelques gouttes sur son corps chaque jour de bataille. Les Jagas ont conservé cet onguent, et leurs chefs, dès qu'ils en ont été graissés, se regardent comme invincibles.

Héros et héroïnes jagas.

Les Bororos.

Les *Bororos*, au nord de Monomotapa, passent pour une nation moins barbare. Les peuples qui habitent les bords du lac Maravi, et qui ont des villes considérables, sont sujets de l'empire de Bororos. Parmi les noms de ces tribus, on est frappé de ceux de *Massi* et de *Ruengas* ; l'un rappelle les anciens Massyli et Massasyliens ; l'autre paraît identique avec le *Dar-Runga*, situé au sud du Darfour ; or, précisément ce dernier peuple parle un idiome tout-à-fait différent de celui de ses voisins, et semble, par conséquent, être une colonie venue de plus loin.

Le Mono-Emugi.

Le nom de *Mono-Emugi*, ou, selon une orthographe plus authentique, le *Mou-Nimigi* désigne un empire ou plutôt une oasis au nord du lac Maravi. On le dit peuplé, montagneux et riche en mines d'or (1). Ces mines se trouvent dans la

(1) *Jean dos Santos*, la Haute-Éthiopie, liv. III, ch. 1.

Digitized by Google

province de *Gorague ;* or, nous savons, par M. Seetzen, que dans le Dar-Bergon, on connaît un dialecte, appelé le *gourangon*, ce qui paraît indiquer une province de ce même nom. Le souverain de Mou-Nimigi prend le titre d'*aceque*, qui rappelle le mot berbère *amazeagh*, seigneur. Ainsi, quelques rayons épars marquent partout une liaison entre les nations de l'intérieur austral et celles de l'Atlas et de la Nigritie. On dit que les Mou-Nimigiens sont *blancs*, sans doute comparativement aux nègres.

Une seule contrée de cette région intérieure a été visitée par des Européens ; c'est le petit état de *Gingiro*. On en connaît quelques particularités fournies par le jésuite Anton Fernandez, qui avait tenté, en 1613, de passer d'Abyssinie à Mélinde avec une ambassade destinée pour le roi Philippe II d'Espagne (1). Ce pays est situé sur les bords du *Zebee*, qui prend sa source dans *Boscham*, district du royaume de Narea (2), et se fraye avec fracas un passage à travers les montagnes qui séparent les deux pays. Le Gingiro. Fleuve Zebee.

Cette rivière, qui entraîne un plus grand volume d'eau que le Nil, après s'être pliée presqu'entièrement autour de Gingiro, qui devient par-là une espèce de Péninsule, poursuit son cours sans interruption à la mer, où elle débouche sur la côte de Mélinde. Pour la traverser dans leur pays, les Gingirains tuent une vache. Ils enveloppent les bagages dans la peau, et la remplissent d'air en y soufflant avec force. Ensuite ils y attachent deux perches en forme de brancards, s'y accrochent deux à deux de chaque côté pour tenir en équilibre la machine, qu'un bon nageur placé en tête traîne au moyen d'une corde, tandis que deux autres la poussent par derrière. Leur teint est d'un noir

(1) Voyez *Tellez*, Historia general. de Ethiopia a alta Coimbra, 1660, in-folio, p. 312 à 329. (2) « Le Zebee est donc probablement le *Wadi Borcha*, qui, selon *Makrizi*, fait la frontière de l'Abyssinie. » *Vater*, Ethnographisch. Archiv., t. I, 242.

moins foncé que celui des nègres. Ils ont les traits fins et aussi réguliers que les Abyssins et les Européens. Toute la nation est esclave ; tout est la propriété absolue du roi. Lorsqu'il veut acquérir quelque objet précieux apporté par des marchands étrangers, il leur donne en échange le nombre d'esclaves qu'ils désirent. A cet effet, il fait tout uniment enlever dans les maisons qu'il plaît à ses gens de choisir, les fils et les filles des habitans. C'est un droit du trône consacré par le temps ; et malheur à l'homme qui s'attirerait le soupçon de désapprouver en rien cette barbarie : il serait mis à mort sans rémission. A l'audience de congé, le roi offrit au père Anton Fernandez la fille d'une des premières maisons du royaume pour esclave, et au refus de l'accepter, il lui donna un esclave mâle et un mulet. La couronne est héréditaire dans la même famille, mais non par ordre de primogéniture. Le successeur est pris de force aux périls de la vie des électeurs, qui passent pour de grands sorciers, et paraissent être une caste de prêtres. Après l'inauguration, le nouveau roi fait comparaître devant lui tous les favoris de son prédécesseur, et ordonne de les envoyer après leur maître chéri dans l'autre monde. La maison du défunt est brûlée avec tout ce qu'elle renferme. On en fait de même après le décès d'un particulier : on brûle même les arbres et les végétaux qui se trouvent dans le voisinage, afin que le mort, habitué à cet endroit, ne soit pas tenté de revenir y faire sa promenade. Avant d'abattre un arbre choisi pour former le pilier qui doit soutenir le trône dans la nouvelle demeure du roi, on coupe le cou au premier homme qu'on rencontre d'une certaine famille du royaume qui, par-là, se trouve exempte de toute autre charge, et à laquelle beaucoup d'autres envient cet honneur. Lorsque le roi va être installé dans son palais, on tue, selon le nombre des portes, un ou deux autres hommes de la même famille privilégiée, pour peindre avec leur sang les seuils et les poteaux. Le jour où il prend les rênes du gouvernement, son premier acte est de donner des ordres ten-

Lois et coutumes extraordinaires.

dant à faire rechercher dans le royaume entier tous les hommes et toutes les femmes qui ont la teigne, pour empêcher la propagation de leur mal qui pourrait finir par gagner sa majesté. Il les guérit en envoyant la troupe entière au-delà du Zebee, où on leur coupe la tête à tous.

Étiquette bizarre.

Assis sur son trône, qui a l'air d'un ballon établi en forme de cage au haut de sa maison, le roi porte une robe de soie blanche, de fabrique indienne. Le père Anton Fernandez dit que *gingiro* veut dire un singe, et il trouve que les attitudes et les gestes du roi dans sa cage lui donnent en effet beaucoup de ressemblance avec cet animal, ajoutant qu'à l'instar de ce que font les singes, le roi, blessé au combat, est tué sur-le-champ par ceux qui l'entourent, ou à leur défaut par ses parens, afin qu'il ne périsse pas d'une main ennemie. Il est considéré comme un être divin, rival du soleil et de sa puissance dévorante. Il ne sort que le matin au clair de l'aurore. Si le soleil est levé avant lui, il se tient toute la journée dans l'intérieur de sa maison, et ne monte point à sa cage, ni ne fait aucune affaire; car, disent les Gingirains, deux soleils ne peuvent luire à la fois, et quand l'autre a pris les devants, la dignité du roi serait compromise s'il s'abaissait jusqu'à le suivre en second.

Funérailles royales.

Après sa mort, le corps du roi, revêtu des étoffes les plus riches et enveloppé d'une peau de vache, est traîné par-dessus les champs au lieu de sépulture des souverains, et déposé dans une fosse qu'on laisse ouverte : la terre n'est pas jugée digne de couvrir les restes du rival du soleil, qui ne peut avoir que le pavillon du ciel pour mausolée. Mais on inonde le corps du sang d'une quantité de vaches immolées sur le bord de la tombe; et par la suite, on y en tue une chaque jour, jusqu'au décès du roi alors régnant : le sang coule dans la tombe, et la chair revient aux prêtres sacrificateurs.

Parmi d'autres cérémonies d'inauguration qu'il serait trop long de décrire, le roi nouveau est obligé d'écraser

Digitized by Google

entre les dents un ver qu'on lui apporte, et qui est censé sorti du nez de son prédécesseur.

Telles sont les mœurs barbares et extravagantes des peuplades de l'Afrique centrale. Elles laissent peu d'espoir de découvertes intéressantes pour l'histoire; mais elles ne supposent pas non plus qu'une petite troupe bien armée trouvât de grands obstacles à traverser ces régions sauvages.

Digitized by Google

LIVRE QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'AFRIQUE. — *Iles africaines orientales*, *ou* SOCOTRA, MADAGASCAR, *les* MASCAREIGNES.

EN quittant le continent de l'Afrique par sa pointe orientale, nous rencontrons d'abord l'île de *Socotra*, terre aride, pierreuse, presqu'entièrement dépourvue d'eau et de végétation: le vent porte le sable du rivage jusque sur le sommet de la chaîne centrale des montagnes. Cependant, dans les vallées abritées, il croît le meilleur aloës que l'on connaisse, ainsi qu'une grande quantité de dattes. Elle abonde en chèvres et en volaille, mais on y trouve très-peu de bœufs. Outre le *mosunbrun*, ou la gomme retirée de l'aloës, l'île exporte du cinabre et du sang-dragon (1). George Andersen, voyageur peu éclairé, dit qu'il y a vu des casouars. La mer y rejette de l'ambre. Le corail y est très-commun, et les maisons de *Tamarida*, ville principale, en sont construites. L'île manque d'un port tout-à-fait sûr. Elle est gouvernée par un cheyk dépendant de l'imam de Mascate en Arabie. La population de cette île pourrait fournir sujet à de longues discussions. Philostorge, Edrisi, Hamdoullah, parlent d'une colonie envoyée ici par Alexandre-le-Grand. Du temps de Philostorge, les colons parlaient syrien. Marc-Paul donne aux chrétiens de Socotra un archevêque. Les Portugais y trouvèrent des chrétiens monophysites, dont les prières leur paraissaient écrites en chaldéen. Encore en 1593, il y eut un évêque jacobite (2); mais la secte des nestoriens y avait aussi des adhérens sous un évêque particulier (3). Thomas Roe est celui des voyageurs modernes qui donne les détails les plus positifs sur les habitans, qu'il distingue

Socotra.

Productions.

Origine des habitans.

(1) Voyage à Socotra, *Annal. des Voyages*, t. X, p. 143. (2) *Assemanni*, Biblioth. orient., II, 456. (3) *Croze*, Histoire du Christianisme des Indes, p. 39; *Asseman.*, III, 602-780.

en quatre classes : les Arabes, dominateurs du pays ; leurs sujets ou esclaves musulmans ; les *Bediognes*, anciens habitans isolés dans les montagnes, et qui professent la doctrine des chrétiens jacobites ; enfin, une tribu sauvage qui, cachée dans les bois, vit sans vêtemens et sans maisons. Les habitans actuels ont paru ignorer l'usage du fusil ; mais sous les rapports de commerce et d'intérêt, ils partagent les vices des nations civilisées.

Cette île, qui déjà, dans l'antiquité, servait de station aux négocians, pourrait encore devenir un poste important pour la nation qui voudrait exploiter l'Arabie et l'Afrique orientale. Cependant, depuis le seizième siècle, elle reste négligée des Européens.

Iles Amirantes. A trois cents lieues marines sud de Socotra, s'étend une série de petits archipels découverts par les Portugais, mais qui, jusqu'à nos jours, restaient mal déterminés. Sur les cartes antérieures au *Neptune oriental*, de M. d'Apres de Mannevillette, le nom général des *îles Amirantes* comprend toutes les petites îles situées entre les latitudes 4 et 6 deg. sud, et les longitudes 50 à 54 deg. E. de Paris. Depuis environ quarante années, plusieurs navigateurs français en ont fait une nouvelle reconnaissance, et en ont changé la nomenclature ; ils ont restreint le nom d'*Amirantes* au groupe le plus occidental, composé de treize petites îles peu élevées, fournies d'eau douce, abondantes en cocotiers, et peuplées de tourtereaux que les voyageurs peuvent quelquefois prendre à la main. Un groupe plus oriental a reçu le nom d'*îles Seychelles*. La plus grande, Les Seychelles. Ile Mahé. l'île de *Mahé*, est devenue remarquable par l'établissement que les Français y avaient formé, et où il cultivaient avec succès le muscadier et le giroflier. Un excellent port rend cette île importante pour la navigation ; aussi les Anglais ont-ils eu soin de se la faire céder. Ce fut ici que Napoléon, premier consul, exila quelques turbulens amis de la liberté, faussement accusés de complicité avec les auteurs de la machine infernale. Une dissention avec les colons, qui probablement eut des principes politiques pour objet, fit

Digitized by Google

encore chasser ces malheureux. Jetés aux îles Comores, les uns périrent promptement; les autres gagnèrent le continent d'Afrique, sans doute pour y trouver une mort plus lente et plus douloureuse : enfin, la destinée vient de conduire également dans une île africaine celui dont les ordres avaient disséminé ses victimes jusqu'au milieu des Seychelles.

L'*île des Palmiers* se fait encore distinguer dans cet archipel, par une production particulière : c'est l'espèce de palmier qui donne naissance au fruit nommé la *noix maldive*, ou le *coco de mer*. Ce fruit n'a probablement rien de particulier, si ce n'est sa forme, qui présente l'image de deux cuisses. Le noyau . semblable à celui des cocos, est d'un goût amer et astringent (1). Comme l'arbre croît aux bords de la mer, les noix qui, en s'en détachant, tombent dans l'eau, sont entraînées par le courant jusqu'aux îles Maldives, d'où elles étaient apportées aux Indes. On attribuait à ce fruit les vertus médicales les plus extraordinaires; il se vendait à un prix très-haut : l'empereur Rodolphe II ne put s'en procurer un au prix de 4000 florins. Les savans formaient des hypothèses sur l'origine de cette noix, et Rumphias y vit encore le produit d'un arbre *sous-marin*. On n'a trouvé que dans cette île le palmier qui la donne; mais comme la mer en apporte jusqu'à Sumatra et à Java d'un côté (2), et jusqu'au Zanguebar de l'autre (3), il est probable qu'elles croissent encore dans plusieurs autres îles de l'océan indien. Les Français et les Anglais en ayant tout à coup répandu une grande quantité dans les Indes, ce fruit perdit sa mystérieuse renommée. On a pourtant trouvé profitable de le cultiver à l'Ile-de-France.

Ile des Palmiers.

Noix maldive ou coco de mer.

Une multitude d'îles peu connues, parmi lesquelles on remarque les *Sept-Frères*, *Diego Garcia*, *Adu* et *Candu*, s'étendent à l'est des Seychelles jusqu'aux Maldives et même

Petites îles.

---

(1) *Sonnerat*, Voyage à la Nouvelle-Guinée, p. 4. (2) *Marsden*, Sumatra, p. 17, première édition; *Rumph.*, Herbar. Amboinense. (3) *Lobo*, Voyage d'Abyssinie, I, p. 53.

Digitized by Google

au-delà du méridien de l'île de Ceylan, dans la direction de Sumatra. Elles sont toutes inhabitées. On voit également au sud-ouest des îles Seychelles un assez grand nombre d'îlots et de récifs étendus qui lient cet archipel à Madagascar et à l'Afrique. Ainsi la partie de l'océan indien qui s'étend de la côte de Zanguebar à celle du Malabar, et de l'Arabie aux Seychelles et aux Maldives, forme une espèce de mer séparée, ou, si l'on veut abuser de ce terme, une méditerranée.

Iles Comores. Aspect de l'île Hinzouan.

L'entrée ordinaire de cette mer est le *canal de Mosambique*, entre Madagascar et l'Afrique. Au nord de ce canal, semé de bancs et de récifs, se montre l'archipel des *îles Comores*. Elles sont au nombre de quatre. Celle d'*Anjouan* ou *Joanna*, proprement *Hinzouan*, a sur les autres l'avantage de plusieurs rades commodes et d'aiguades faciles. Elle est d'un aspect très-pittoresque. Des montagnes imposantes, ombragées de bois d'une fraîche verdure, variées par de belles clairières et coupées par de profondes vallées, s'élèvent majestueusement les unes sur les autres jusqu'à une hauteur de cinq à six cents toises, et se terminent par un pic beaucoup plus élevé et couvert d'une éternelle végétation. L'île entière paraît avoir subi l'action d'un volcan considérable; partout on rencontre les traces d'un feu violent. Elle peut avoir maintenant six à sept mille habitans. La baie de *Machadou*, où abordent ordinairement les vaisseaux européens, se trouve sur la côte du nord. La ville, située à une demi-lieue du mouillage, est entourée de murs hauts de quinze pieds et flanqués de tourelles carrées (1). La ville de *Johanna*, située sur une baie très-belle dans la partie orientale de l'île, a été détruite par les Malgaches en 1790.

La grande Comore.

Angazija, ou la grande *Comore*, située à vingt-cinq lieues dans le nord-ouest d'Anjouan, est un assemblage imposant de montagnes dont les différens grouppes ont leur base très-

(1) Annales des Voyages. t. XIII, p. 136. (Essai sur les Comores, par *Capmartin* et *Epidar. Colin.*) Notice sur Hinzouan, par *William Jones*, dans les Recherches Asiatiques, t. II.

près des bords de la mer, et se réunissent tous en un sommet commun qui peut avoir de douze à treize cents toises d'élévation. Elle n'a aucune rade, mais plusieurs villages.

Mouhilly ou *Malalé*, à cinq lieues dans l'ouest-sud-ouest d'Anjouan, est entourée d'une chaîne de récifs. Elle a deux bourgades.

L'île de *Mayotte*, la plus petite des quatre, à sept lieues dans le sud-sud-ouest de Hinzouan, n'offre qu'un seul mauvais mouillage. Sa population se trouve réduite à douze ou quinze cents individus.

Placées sous un beau ciel, les îles Comores jouissent d'un climat très-salubre. Les campagnes étalent partout l'éclat d'une belle végétation. A Hinzouan, chaque gorge de montagne est un jardin arrosé d'un ruisseau limpide. Le sommet des mornes est couvert de bois, le pied est ombragé par des bosquets de cocotiers, des touffes de bananiers, des grouppes de manganiers, d'orangers et de citronniers, qu'entrecoupent des champs de patates et d'ignames. Le pignon d'Inde, le goyavier, le tamarinier, et d'autres arbres moins connus, ornent les flancs des collines; l'indigo sauvage et la canne à sucre y abondent. Climat. Productions.

Les principaux animaux domestiques sont la chèvre et le zèbre. On rencontre dans les champs des pintades et beaucoup de cailles, ainsi que plusieurs espèces de tourterelles, parmi lesquelles il y en a surtout une qui frappe par sa beauté : elle a le plumage gris-cendré, nuancé de bleu, de vert et de blanc; son cou et ses jambes sont d'une extrême longueur, son bec est jaune et fort pointu. Le makis brun paraît être le seul habitant des forêts.

Des troupes nombreuses d'une espèce d'éperviers voltigent au-dessus de la mer. Cet oiseau, qui, pour la taille et le plumage ressemble à l'épervier de France, a cela de particulier qu'il ne vit qu'à la côte, ne se nourrit que de poisson, et n'a cependant aucun des caractères qui distinguent les oiseaux aquatiques; ses pieds ne sont pas même à demi-pal-

més. Du reste, les eaux (1) de cet archipel ne sont pas très-poissonneuses.

Les îles Comores ne possèdent aucun des insectes incommodes qui désolent les contrées de l'Inde, la côte d'Afrique et l'île de Madagascar, mais les champs fourmillent de petites souris.

Habitans. Leur origine. La population se compose de nègres mélangés avec des Arabes, qui, lors de leurs nombreuses émigrations vers le douzième siècle, vinrent s'établir dans ces îles de même que sur les côtes d'Afrique et à Madagascar.

De grosses lèvres et des pommettes avancées, rapprochent les gens de la basse classe des noirs de Mozambique ; le sultan et les nobles ont conservé la figure belle et spirituelle de leurs ancêtres arabes ; de grands yeux, un nez aquilin, une bouche bien dessinée sont des traits communs à presque tous, et on voit parmi eux des têtes d'un grand caractère. Langage. L'idiome vulgaire est un mélange de l'arabe et de la langue de Zanguebar (2).

Caractère et mœurs. Les Comorois sont en général doux, honnêtes, hospitaliers, très-affables et déjà parvenus à un degré de civilisation que l'on ne trouve pas dans les habitans de la partie du continent et de la grande île dont ils sont voisins. Ils ont beaucoup de politesse dans les manières, un excellent bon sens, l'esprit cultivé, et une certaine tournure poétique qui donne à leur conversation une grâce orientale. Mais quoique plusieurs d'entr'eux sachent lire et écrire, ils ne tiennent pas note des événemens publics ou particuliers, et ce sont les plus anciens qui, dans les disputes, décident de la vérité des faits et de leur date. Les Européens naufragés y ont toujours éprouvé les traitemens les plus généreux. Quelques Arabes exercent l'agriculture et possèdent de

(1) Annales des Voyages, t. XIII, p. 141. (2) *Grosse*, Voyage aux Indes, 43. (En all.) *Bruns*, dans son Afrique, conjecture que *Carmouah*, dans Edrisi, est la Comore, et qu'au lieu de *Ranch*, il faut lire *Zanch*, c'est-à-dire, *Zuanch*, un des noms donnés à l'île Hinzouan.

grandes propriétés dans l'intérieur de l'île. D'autres pratiquent des arts mécaniques, la tisseranderie, l'orfévrerie, etc. L'adresse avec laquelle ils travaillent est aussi étonnante que la médiocrité des outils dont ils se servent. D'autres enfin se livrent à la navigation, et entreprennent des voyages jusqu'à Bombay et Surate. Mais les naturels sont généralement très-mauvais soldats, lâches et pusillanimes. Aussi les Madécasses y font fréquemment des descentes, enlèvent les troupeaux et réduisent hommes, femmes et enfans dans l'esclavage.

Leurs habitations sont simples et même misérables. L'appartement des femmes est séparé du corps-de-logis par une petite cour intérieure et inaccessible aux étrangers. La seule apparence de luxe que l'on remarque parmi eux, est l'usage immodéré qu'ils font du musc, dont l'odeur infecte les maisons ; ils tiennent aussi beaucoup à l'usage oriental de teindre leurs ongles d'une couleur orangée, tirée du *henna*, tant célébré par les poëtes de l'Orient. Le vêtement des hommes n'a rien de remarquable. Le costume d'une femme du haut parage, que M. Colin, de l'Ile-de-France, eut occasion de voir au-dessus de la terrasse d'une maison, se rapprochait beaucoup de celui des Indiens de la côte de Malabar. Elle avait un grand nombre de colliers et de bracelets de corail, de longs pendans d'oreilles et un anneau d'or passé au cartilage du nez ; sa chevelure était parsemée de bijoux. Elle paraissait jolie, mais son teint était fort brun. Habitans.

Le mahométisme est la religion du pays, mais les gens du peuple ont concilié le culte des fétiches avec la fréquentation de la mosquée. Religion.

L'empire que le sultan d'Anjouan exerçait autrefois sur les îles Comores, a cessé à cause de l'épuisement où l'état a été réduit par les guerres que les Madécasses y font depuis l'époque de Béniowsky. Les nobles ont part au gouvernement ; ils font le commerce et sont les pourvoyeurs des vaisseaux européens. Du reste on connaît peu la constitution et les lois Etat politique.

8.

de ce pays. Le vol est puni par la perte d'un poignet, et la récidive par celle du second (1).

Madagascar. Découverte de cette île. Nous passons par un court trajet à une des plus grandes îles du monde, et à une contrée encore plus intéressante par la variété d'objets curieux qu'elle présente, que par son étendue et l'importance dont elle pourrait être entre les mains d'une nation active. L'île de *Madagascar*, dont, à ce qu'on prétend, le nom indigène est *Madécasse*, peut réclamer sa part dans les traditions parvenues aux Grecs et aux Romains sur l'immense *Taprobane*, qui, selon le récit des indigènes, se trouvait si reculée au sud, que l'on n'y apercevait ni l'Ourse ni les Pléïades, et « que le soleil y paraissait se lever à gauche. » Ces traits, ainsi que les dimensions et le grand lac, situé au centre de l'île, conviennent à Madagascar, tandis que les latitudes indiquées par Ptolémée s'appliquent à Sumatra, et que toutes les autres circonstances nous ramènent à Ceylan. Nous avons aussi cru reconnaître dans l'île *Phebol*, nommée dans un écrit attribué à Aristote, le nom arabe de *Phambalou*, donné à cette île. Les Arabes la visitèrent probablement dès leurs premiers voyages aux Indes et long-temps avant Mahomet. Toutefois la première notion certaine nous en a été transmise par Marc-Paul. Les Portugais qui la découvrirent en 1506, sous les ordres de Lorenzo Almeida, lui donnèrent le nom de *Saint-Laurent;* les Français l'appelèrent île *Dauphine*.

Étendue. Longue de plus de trois cent quarante lieues et large dans quelques endroits de cent vingt, cette île peut avoir vingt-huit mille lieues carrées de surface (2). Quoique comprise presque entièrement dans la zone torride, elle offre, grâce à l'élévation du sol, la plus agréable variété des saisons et jouit en partie de tous les avantages des climats tempérés. Une

Montagnes. double chaîne de montagnes hautes de douze à dix-huit cents toises, la parcourt du nord au sud, en renfermant, selon toute probabilité, une sorte de plateau central, qui sépare

(1) Annales des Voyages, t. XIII, p. 163. (2) Carte de Madagascar, dans les Annales des Voyages, t. XI.

deux parties maritimes à-peu-près égales, et donne naissance à une multitude de rivières poissonneuses, sujettes à des débordemens périodiques. Les plus considérables sont le *Mouroundava*, sur la côte occidentale, le *Mananzari* et le *Manangara* sur l'orientale. L'*Andévourante* est navigable pour des pirogues l'espace de trente-cinq lieues. Le *Mangourou*, l'une des plus belles, sort du lac d'*Antsianaxe*, qui peut avoir vingt-cinq lieues de circonférence. Quatre autres lacs, le *Rassoi-Bé*, le *Rassoi-Massaïe*, l'*Irangue* et le *Nossi-Bé*, prolongent la côte de l'est en communiquant entr'eux; le dernier surtout ferait un excellent port, si on pouvait percer la langue de terre qui le sépare de la mer. Mais il est à craindre que la mer ne forme bientôt une nouvelle barre. Ces lacs stagnans rendent le climat insalubre. Rivières.

Plusieurs baies et rades disséminées sur la même côte avaient souvent attiré l'attention du gouvernement français depuis Henry IV, qui, le premier, projeta d'occuper la partie du sud-est, en y construisant, dans l'anse *Dauphine*, le fort Dauphin, aujourd'hui ruiné. Dans le siècle passé, Cossigny, et après lui Béniowsky, avaient tenté des établissemens au nord-est de l'île dans la superbe baie d'*Antongil* qui renferme le port Choiseul. La baie *Sainte-Luce*, au nord de l'anse Dauphine, a été explorée encore en 1787 par M. Lislet Geoffroy (1). Les places de Foulpointe et de Tamatave, situées presque au milieu de la côte, n'ont jamais cessé d'être fréquentées par les Français, qui en tiraient des objets de première nécessité pour leurs colonies de l'Ile-de-France et de Bourbon. Les vaisseaux anglais ont l'habitude de relâcher dans la baie *Saint-Augustin*, sur la côte occidentale. Le port *Louquès*, entre la baie d'Antongil et le cap Ambre, est négligé; il passe cependant pour excellent et capable de recevoir des flottes entières. Baies et rades.

En général, la position de Madagascar à l'entrée de l'Océan indien, et vis-à-vis de la côte sud-est d'Afrique, la fertilité, l'élévation progressive et l'exposition variée du Importance de cette île.

(1) Annales des Voyages, t. II, p. 42.

terrein, les différentes modifications de l'air qui, dans une étendue de 14 degrés du nord au sud, permettent la culture de tous les végétaux propres aux zones chaudes et tempérées; tout, en un mot, fait de cette grande île l'un des points les plus importans du globe, sous le rapport colonial et commercial (1). Sa possession est devenue plus précieuse encore depuis la perte de l'Ile-de-France, qui d'ailleurs n'aurait jamais suffi à un grand établissement maritime, indispensable à toute puissance qui voudra se fixer dans l'Inde d'une manière avantageuse et solide. Or, Madagascar abonde en mouillages commodes, en bois de construction et en toutes sortes de vivres.

Cette belle île offre une richesse de productions si grande, qu'il faudra bien du temps pour les connaître

Minéraux. toutes. Elle est parsemée de cristal de roche; on en rencontre des blocs de la plus grande beauté, qui ont jusqu'à vingt pieds de circonférence : les sables de l'île, qui ne sont que des débris de cette roche, donneraient du verre très-blanc : on y trouve des grenats, de très-belles agates noires et plusieurs autres pierres précieuses de moyenne qualité. Les montagnes renferment de l'étain, du plomb, mais principalement du fer, dont les naturels exploitaient autrefois les mines. Il paraît aussi qu'il y en a de cuivre, d'or pâle, et d'autres métaux (2). On trouve dans la partie occidentale des bancs de sel gemme.

Végétaux. Tout le littoral est riche en bois. La *ravinale* croît dans les marais et le long des ruisseaux : elle ressemble au palmier par le tronc, et au bananier par les feuilles, qui fournissent aux Madécasses des nappes, des serviettes, des plats, des assiettes et des cuillers; en les perçant à leur naissance, ils en tirent une eau bonne à boire : le bois est employé à la construction des maisons. On trouve dans les

(1) Annales des Voyages, t. XI, p. 5. *Lescalier*, Mém. de l'Institut, Sciences Mor. et Pol, IV, 2. *Bory de Saint-Vincent*, III, 27 et suiv. *Tombe*, I, 91 et suiv. *Cossigny*, I, 233 et suiv. *Blancard*, XXIV, introduction. (2) Annales des Voyages, II, 38; XI, 12, etc. etc.

champs et les forêts beaucoup d'arbres et arbrisseaux dont les produits sont utiles aux arts ou à la vie ; tels sont le *hazame*, arbre de la forme d'un peuplier, dont le fruit donne la résine *tacamahaca* (1), le *tanoma*, autre arbre à résine ; le *sagoutier*, qui produit cette substance alimentaire et pectorale connue sous le nom de *sagou*, et dont les feuilles servent à faire des étoffes recherchées ; le *badamier* pyramidal ; l'aromatique *bachi-bachi* ; le *malao-manghit*, qui produit une noix muscade ; le *rharha-horac*, deux espèces de *caféiers* ; la *ravine-sara* ou canelle-giroflée, arbre précieux dont les noix et les feuilles ont un parfum exquis ; on en tire une essence et une huile plus estimée que celle du clou de girofle ; le *voaé* ou *voaëne*, arbrisseau sarmenteux qui donne de la gomme élastique ; plusieurs variétés du *cotonnier*, notamment celle de laplus grande espèce ; l'*indigotier-malgache* dans les endroits sablonneux ; des *mimoses*, entre autres la mimosa - lebbek, appelée *bois noir* : elle donne une sorte de gomme copale, dont la majeure partie se perd sous les arbres. Parmi les plantes, on remarque le gingembre, le poivre, le cucruma ou safran des Indes, du tabac très-estimé, du riz et des ignames de plusieurs sortes ; le *sanga-fanga*, qui a beaucoup d'analogie avec le papyrus des anciens. Ce pays fournit en outre quelques bois précieux, tels que le sandal et l'ébène noir, blanc, vert et blanc moucheté. La vigne y prospère, et la canne à sucre vient naturellement. M. Cossigny (2) rapporte une liste détaillée de près de cent végétaux indigènes de Madagascar, qui mériteraient d'être transplantés dans les autres colonies françaises, et M. Milbert en cite cent soixante-sept que M. Rochon avait déjà apportés à l'Ile-de-France en 1768.

Aromates.

Bois précieux.

Le règne animal, comme dans toutes les îles, offre moins de variété. L'éléphant et le lion sont inconnus, mais l'*antamba* paraît être une espèce semblable au léopard.

Animaux.

(1) *Milbert*. Voyage à l'Ile-de-France, t. II, p. 125 et 131 ; Annales des Voyages, I, 53. (2) *Cossigny*, Moyens d'améliorer les Colonies, III, 123. (3) *Milbert*, II, 129 et suiv.

Digitized by Google

Le *farassa* ressemble au chacal. Les bœufs de Madagascar sont tous des zebous ou bœufs à bosse de graisse ; il y en a qui pèsent sept à huit ceuts livres. Quelques-uns manquent entièrement de cornes ; d'autres n'out que des cornes adhérentes seulement à la peau, mobiles et pendantes. Cette dernière espèce, révoquée en doute par un scepticisme ignorant, a été observée par Flacourt (1) et Bucquoy (2) ; elle se retrouve, selon d'autres témoignages, dans le royaume de Siam (3) et dans le Paraguay (4). Un grand nombre d'écrivains grecs et romains eu ont parlé dans les termes les plus clairs, de sorte que cette espèce de bœuf a dû vivre autrefois dans les contrées connues des anciens, ou bien y avoir été apportée, soit de Madagascar, soit de Siam (5). L'existence simultanée de cet animal dans notre île et dans l'Indochine pourrait être considérée comme une nouvelle preuve de l'émigration des Malais en Madagascar. Les autres animaux remarquables sont les ânes sauvages, aux oreilles énormes, les sangliers, munis, dit-on, de cornes, les chèvres infiniment fécondes, des moutons à grosse queue, le *sandrec*, espèce de hérisson bon à manger, la grosse chauve-souris, dont la chair est fort délicate ; le *makis* et *l'aï*, animal qu'on n'a trouvé que dans cette île ; Flacourt y ajoute « le *brêh* ou la chèvre unicorne. » Les forêts recèlent des bandes de poules, de pintades, de faisans, de ramiers,

Remarque sur les bœufs à cornes mobiles.

(1) *Flacourt*, Histoire de Madagascar, p. 151. « Des bœufs qui ont des cornes pendantes et attachées à la peau de la tête seulement. » (2) *Bucquoy*, p. 104. (3) *Vincent Leblanc*, Voyage, etc., édition de Bergeron, t. I, p. 121 et 210. « Les cornes attachées à la peau et non au sommet de la tête, ayant leur mouvement comme les oreilles. » (4) *Fischer*, Spanische Miscellen, p. 86. (Berlin, 1803.) (5) *Aristot.*, Histor animal., t. III, 9, p. 324, édit. Scalig. « En Phrygie et ailleurs, sont des bœufs qui font mouvoir leurs cornes comme des oreilles. *Oppian.*, Cyneget, II, 90-98. Il marque qu'ils ont des bosses de graisse : Γαστέρι δ' ὄγκησιν σαρκός. *Antigon. Caryls.*, Histor. mirab., cap 81, p. 129. *Agathach*, ap. Phot, p. 1363. *Diod. Sic.*, Biblioth. histor., t. III, 35, p. 201 *Plin.*, Hist. mundi, VIII, 21 (en Ethiopie) : XI, 37 (en Phrygie). *Elien. Solin.*, etc., etc. *Beckmann* (Litt. des Voyages, I, 566) conjecture, d'après un vers de Claudien, que l'Apis, ou le Bœuf sacré d'Egypte, était de cette variété.

d'oies, de canards, de perroquets. Flacourt énumère plus de soixante oiseaux peu connus. Les sauterelles obscurcissent quelquefois l'air, et servent de friandise aux naturels. On y trouve quatre espèces de vers à soie qui suspendent leurs cocons aux arbres. Les eaux de Madagascar fourmillent de poissons, et la plage abonde en différentes sortes de crustacés et de coquillages qui invitent le passager. Assis sous un citronnier au bord de la mer pendant le reflux, Mandelsloh fit un excellent déjeûner en assaisonnant les huîtres qu'il ramassait à ses pieds avec le jus des citrons qui pendaient sur sa tête. Les baleines qui, dans la saison pluvieuse surtout, fréquentent ces parages, forment une espèce particulière (1) : c'est celle de l'Océan indien qu'on retrouve jusque sur la côte du Brésil. On pourrait y en établir d'importantes pêcheries (2). La pêche des requins y serait également d'un bon produit (3).

Nous allons maintenant décrire, principalement d'après les Mémoires publiés dans nos *Annales des Voyages*, les diverses provinces ou contrées dans lesquelles cette île est partagée, en descendant d'abord le long de la côte orientale, en passant ensuite aux districts du centre et en terminant par la côte occidentale. Chorographie.

Le pays des *Antavarts*, c'est-à-dire, « peuples du tonnerre, » parce que les orages viennent ordinairement de leur côté, s'étend depuis le cap d'Ambre jusqu'à quelques lieues de Foulpointe, et comprend les grandes baies de Vohemare et d'Antongil, ainsi que l'île Sainte-Marie, appelée dans le pays *Nossi-Ibrahim*. Il est bien cultivé, et fertile surtout en riz, dont on pourrait en exporter trois millions pesant chaque année. Les Antavarts fabriquent de très-belles pagnes renommées dans le commerce, et font de fréquentes excursions dans les îles Comores, pour enlever des esclaves, depuis que Béniowski leur en traça la route. Ils connaissent l'usage des armes à feu, et sont des ennemis Les Antavarts.

---

(1) *Cossigny*, t. III, p. 171 et suiv. (2) *Conquest of Bourbon*, p. 32. Londres, 1811. (3) *Cossigny*, III, 186.

redoutables (1). On a voulu les regarder comme des descendans de juifs. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils conservent des traditions de Noé, d'Abraham ou Ibrahim, de Moïse et de David; qu'ils pratiquent la circoncision, qu'ils célèbrent le sabbat et qu'ils sacrifient des animaux.

Les Bestimessaras. La province des *Bestimessaras* ou *Betsimicaracs*, ou peuples unis, formés par la réunion des *Zaphi-Dzabais*, des *Zaphi-Dieunisois*, des *Antantsicanes*, des *Anterouibais*, et autres, est la plus fréquentée des Européens. On y achète une grande quantité de riz et de bestiaux. Il y a deux excellentes rades, Foulpointe, où les Français avaient un établissement, et Tamatave, qui réunit peut-être plus d'avantages. Les Bestimessaras, gouvernés par des *Malates* ou chefs d'extraction blanche qui les tyrannisent, sont les plus beaux hommes de Madagascar, mais dissimulés, ivrognes, lâches et enclins à la rapine. M. Chapelier (2) qui les peint sous ce jour défavorable, ajoute néanmoins qu'ils sont très industrieux et susceptibles de civilisation.

Les Bétanimènes. Plus loin, on rencontre les *Bétanimènes*, ou peuples de la Terre-Rouge, autrefois Sicouas, bornés à l'ouest par les Bezonzons, et au sud par les Antaximes : gouvernés par les naturels du pays, ils jouissent d'une grande tranquillité. C'est la plus belle, la plus fertile et la mieux peuplée parmi les provinces du bord de la mer, et ses habitans sont les plus doux et les plus sociables de toute l'île. On la traverse ordinairement pour visiter l'intérieur, parce qu'elle est plus déboisée que les autres. Le voyageur y éprouve partout un accueil parfait, et son œil est continuellement charmé par une variété de sites agréables et champêtres jusqu'aux montagnes majestueuses du lac Nossivée et de Besoure, qui terminent le paysage. Le pays doit en partie sa fécondité à la rivière d'Andevourante, dénommée d'après le chef-lieu des Bétanimènes, qui est aussi le

---

(1) *Fressanges*, dans les Annales des Voyages, t. II, p. 12.
(2) *Ibidem*, XIV, t. II, 59.

plus grand village de Madagascar. Il peut fournir dix mille hommes armés.

On représente les *Antaximes*, ou peuples du sud, comme pauvres, grossiers et brigands (1), sans industrie et sans commerce. Ils négligent même la culture de leur pays, arrosé par les deux plus belles rivières de Madagascar, le Mangourou et le Mananzari. L'air y est beaucoup plus sain que dans la partie du nord; mais on n'y trouve aucune bonne rade, et les Européens évitent cette côte inhospitalière. Les Antaximes.

Les insulaires de cette partie ont le teint très-noir et les cheveux crépus. Ils se servent du bouclier, usage que n'ont point les autres Malgaches.

Le pays des *Antambasses* s'étend à l'extrémité sud-est de l'île, depuis la baie de Sainte-Luce jusqu'à l'extrémité de la vallée d'Amboule, l'espace d'environ vingt-cinq lieues, et autant du nord au sud. *Siangourih* en est la capitale. Les hommes sont grands, robustes, toujours gais, doux et généreux, mais paresseux à l'excès et dans la plus affreuse misère. Les femmes, en général, n'atteignent pas la taille que la nature semble leur avoir assignée; comme ailleurs, elles sont pour l'ordinaire laides et fort débauchées. L'anse Dauphine est sur la côte (2). Les Antambasses.

Il y a des sources d'eau thermale ferrugineuse dans la vallée d'Amboule, d'excellens pâturages, et de belles rizières, mais peu de bois : les montagnes qui l'entourent sont arides jusqu'au tiers de leur hauteur. On peut en tirer annuellement sept à huit cents bœufs et douze à quinze milliers de riz. Vallée d'Amboule.

Les *Antanosses* au sud, et les *Taissambes* à l'ouest, réunis autrefois en un seul corps de nation, avec les Antambasses, sont encore aujourd'hui gouvernés par des chefs de la même famille arabe, qui possédait alors toute la partie méridionale de Madagascar. Les Antanosses, etc.

Passons aux tribus de l'intérieur. Les *Antambanivouls* ou

(1) *Fressanges*, Annales, t. II, p. 17.
(2) *Lislet Geoffroy*, dans les Annales des Voyages, t. II, p. 51.

Digitized by Google

Les Ambanivoules. *Ambanivoules*, c'est-à-dire, les habitans du pays des bambous, moins corrompus que les peuples du bord de la mer, passent chez ceux-ci pour grossiers. Pasteurs et cultivateurs, s'ils manquent d'usage, au moins ils n'ont pas de vices. Ils mènent une vie frugale, laborieuse, et sont très-hospitaliers. Ils vendent à leurs voisins, notamment aux Betsimicaracs, qui autrement mourraient de besoin, du riz, de la volaille, du miel et du *toc*, boisson faite avec le jus fermenté de la banane et de la canne à sucre (1).

Les Antsianakes. Les *Antsianakes* demeurent depuis les sources du Mangoura jusqu'aux confins du pays des Antavarts. On les faisait passer pour des brigands, parce qu'ils défendaient l'entrée de leur territoire à des brigands blancs; mais des voyageurs pacifiques ont récemment visité leurs villages, bien policés et assez bien bâtis, leurs plantations de riz et leurs montagnes, où, à ce qu'il paraît, on tire de l'argent. L'air salubre de ce pays le rendrait éminemment propre à devenir le siége d'une colonie européenne, qui y trouverait des positions d'une défense facile. Les marchands indiens y pénètrent par le pays des Séclaves, situé au nord-ouest (2).

Les Besonzons. La province des *Bezonzons* ou *Besombsons* comprend quatorze villages dans une vallée ceinte de hautes montagnes qui les séparent à l'est des Bétanimènes et à l'ouest des Antancayes. Le voyageur est surpris, en franchissant ces montagnes, de voir à ses pieds des plaines bien cultivées et arrosées d'un grand nombre de ruisseaux, et d'y trouver une réunion d'hommes totalement isolés, vivant en paix, jouissant des douceurs de la vie sans en craindre les vicissitudes, et empressés de les partager avec lui.

Jusqu'à présent nous n'avions vu que des hommes beaux, noirs et bien faits; ici des traits sensiblement altérés annoncent un mélange des peuples, et déterminent la ligne de démarcation entre les races.

---

(1) *Chapelier*, Annales des Voyages. t. XIV, p. 60. *Ep. Collin*, ibid. 88. *Fressanges*, ibid, II, 18. (2) *Du Maine*, ibid, XI, 46-49.

La différence se marque d'une manière plus frappante encore chez les *Antancayes* (1) qui se rapprochent entièrement des Malais par les traits de leur figure, par la couleur bazanée de leur peau, par leurs cheveux plats et rudes, par leur stature basse, par l'habillement, le langage et les mœurs. Comme les Malais, ils font consister la beauté à avoir les dents noires ; ils s'arrachent la barbe, s'allongent les oreilles en les perçant de grands trous, et se frottent le corps avec du suif de bœuf, ce qui les rend très-sales. Ils sont fourbes et perfides, comme les Malais. Leurs chefs, cruels et despotiques, ont droit de vie et de mort sur les sujets, usage inconnu dans le reste de Madagascar, où le criminel doit être jugé dans une assemblée générale. Les Antancayes.

La *province d'Antancaye* occupe une plaine longue de quatre-vingts lieues, large de quinze, bornée à l'est par les montagnes de Béfour, et à l'ouest par la province de Mangourou, qui baigne le pied des montagues d'Ancove. Cette plaine immense est couverte d'une quantité innombrable de troupeaux. On y récolte une sorte de riz rouge et très-nourrissant.

Les villages, assis sur les crêtes des montagnes les plus élevées, sont bien fortifiés et presqu'imprenables.

La *province d'Ancove*, bornée à l'est par le Mangourou, touche à l'ouest au pays de la reine de Bombétoc et à la province de la baie Saint-Augustin. Elle est subdivisée en deux parties, septentrionale et méridionale, gouvernées par des chefs particuliers qui, quoique parens, se font continuellement la guerre. Ce pays jouit d'un ciel pur et sain, mais froid. Il est très-déboisé, et les habitans sont obligés de recourir au chaume, à la fiente des bœufs, et à une terre rouge durcie au soleil pour cuire les alimens et pour se chauffer, La population y est prodigieuse ; les plaines sont semées de villages, et les crêtes des montagnes en sont couvertes. *Tanane-Arrivou*, la capitale du plus puissant des deux chefs, peut avoir vingt-cinq mille habitans : elle est située Le pays d'Ancove.

(1) *Fressanges*, Annales des Voyages, t. II, p. 20.

sur une très-haute montagne, et ne présente qu'un labyrinthe entouré de fossés (1).

Les Hovas ou Ambolans.

Les habitans d'Ancove, nommés *Hovas* ou *Ambolans*, sont très-malheureux sous leurs tyrans. Ils ont peu de bœufs, mais ils possèdent une assez grande quantité de moutons à grosse queue : le riz, le manioc, les patates, les pistaches, les ignames, les haricots et la vigne sont les principaux végétaux qu'ils cultivent pour leur subsistance. Ils ressemblent beaucoup aux Antancayes; mais ils sont plus blancs, assez grands et bienfaits, quoiqu'un peu minces de corps. Ils ont les cheveux lisses et longs, le nez aquilin, et les lèvres petites, comme les Indiens (2).

Leurs progrès dans les arts.

De toutes les castes qui sont dispersées sur la surface de Madagascar, celle des Hovas est la seule qui se rapproche de nous par ses connaissances dans les arts. Ils tirent du sein de la terre plusieurs espèces de fer et du plomb gras : ce dernier minéral leur sert pour donner du vernis à leur vaisselle, dont chaque pièce a toujours la forme d'un bocal plus ou moins grand, monté sur un piédestal. Ils travaillent en métal aussi bien que les Européens, et contrefont avec une grande facilité la plupart des objets de fabrique étrangère qu'on leur montre. J'ai vu, dit M. Chapelier, des couteaux, des balances, un monte-ressort qui me surprirent par leur poli et les soins que ces insulaires avaient pris à les rendre semblables aux modèles. Ils imitent si bien les piastres que beaucoup de traitans y ont été trompés. Ils savent faire plusieurs étoffes très-belles et d'une longue durée : ce sont eux qui fournissent ces toiles de calin si estimées, qu'on les vend dans Madagascar jusqu'à un esclave la pièce. C'est une étoffe à fond bleu, sur les côtés de laquelle on voit des morceaux d'étain très-artistement travaillés, et dont la continuité se marie et ne fait qu'un avec la trame, qui est toujours de soie et de coton. Au milieu de ce tissu se trouvent plusieurs belles fleurs bossées avec de l'étain,

(1) *Chapelier*, Annales des Voyages, t. XIV, p. 61 et suiv. (2) *Idem. Fressanges*, ibid, II, 22-24.

Digitized by Google

qui font un brillant effet. Leurs étoffes, en général, sont très-serrées et fortes, avantage que n'ont pas celles qu'on leur apporte de l'Europe : aussi la plupart des habitans s'en soucient fort peu. Du reste, ils sont fourbes, traîtres, rusés; ils se vendent les uns les autres. Un Européen (1) ayant été traiter des esclaves dans cette province, après en avoir acheté un certain nombre d'un marchand accrédité, fut bien étonné le lendemain d'en voir un autre qui voulut lui vendre celui qui avait complété une partie de sa traite.

Les Hovas font aussi des esclaves sur les *Andrantsayes*, peuples pasteurs, brutes et lâches qui les avoisinent au sud, et qui ont assez l'habitude d'acheter la paix en offrant à leurs ennemis des troupeaux en forme de tribut. Tout concourt à faire croire que c'est la nation des *Quimos* dont parlent Commerson, l'abbé Rochon et Raynal, et qu'ils placent précisément au même endroit. M. Fressange, ayant eu l'occasion de voir un esclave nain de cette province, prit les plus grandes informations pour vérifier le fait. Le vendeur lui affirma que ces êtres disgraciés n'étaient effectivement pas très-rares parmi les Andrantsayes, mais tous les marchands d'esclaves lui assurèrent qu'il n'existait nulle part aucune peuplade de nains; cependant ces marchands doivent bien connaître Madagascar, puisqu'ils parcourent l'île dans toutes les directions. S'étant adressé au nain pour savoir du moins si son père et sa mère étaient aussi petits que lui, celui-ci répondit positivement que non, et que c'était parce qu'il était si petit qu'on l'avait vendu. M. Fressange n'a pas seulement entendu prononcer le mot de Quimos dans tout Madagascar; et quand, par les jeux de la nature, il y naît un nain, ils l'appellent *zaza coute coute* ou homme enfant. Les Andrantsayes.

Nous ferons maintenant le tour de la côte méridionale et occidentale. Après la contrée des *Antanosses*, ou la province *Carc-Anossi*, terminée par la rivière de *Mandrerei*, on trouve sur la côte les trois pays d'*Ampatris*, des *Mahafalles* et de *Caremboules*, tous les trois peu cultivés, mais riches Côte méridionale.

(1) Annales des Voyages, t. II, p. 23.

Digitized by Google

en bois et en pâturages. Les cochons et les bœufs sauvages paraissent dominer sur cette contrée. L'arbre *Anadzahu* parvient à une élévation gigantesque. Dans l'intérieur des terres habitent les *Machicores*.

Le pays des Buques.

La régiou appelée, par les navigateurs, *province de la baie de Saint-Augustin*, ne nous est pas très-connue. Il paraît que du moins la côte, qui est basse et sablonneuse, porte le nom indigène de *Sivéh*. Les habitans sont nommés *Buques*. Leur roi réside à *Tulcar*. Les Européens naufragés ont éprouvé ici tous les soins d'une humanité généreuse; non seulement leurs propriétés ont été respectées, mais les indigènes les ont aidés à se bâtir des cabanes et leur ont fourni abondamment des vivres (1). Cette dernière circonstance ne coïncide pas avec le tableau que d'autres voyageurs ont tracé de la stérilité du pays, qui, selon eux, ne produit que des tamariniers et quelques racines, alimens ordinaires des indigènes, qui y ajoutent le lait de leurs bestiaux (2). Le *Yong-gelah* qui s'écoule dans la baie de St.-Augustin, descend des montagnes, où il se trouve, dit-on, de l'or, des topazes, des rubis et d'autres pierres précieuses.

La baie de *Mouroundava* reçoit une grande rivière du même nom, mais qu'on appelle aussi *Ménabé*, et, dans les anciennes relations, *Mansiatre*. Cette rivière reçoit du nord et du sud plusieurs affluens considérables; daus les vallées qu'arrosent ces fleuves, demeurent plusieurs nations connues, parmi lesquelles les *Erindranou* sont les plus puissans.

Diverses nations.

Les *Vohits-Anghombe*, qu'on place près les sources du Ménabé, nous paraissent identiques avec les habitaus d'Ancove.

Les Séclaves.

Toute la côte, depuis Mouroundava au sud, jusqu'à Ancouala au nord, appartient aujourd'hui au royaume des *Séclaves*, qui, en plusieurs endroits du moins, s'étend dans l'intérieur jusqu'à la chaîne des montagues centrales. Ce pays, rempli de plaines et de prairies, nourrit une quantité

(1) Naufrage du *Winterton*, dans *Gentleman's Magazine*, p. 377; avril 1794. (2) *Mac'kintosh*, Voyages etc., lettre 70.

prodigieuse de bestiaux (1). Les terres, généralement d'une médiocre qualité, surtout le long de la côte, sont traversées par des routes régulières où veillent des piquets de soldats. Les rivières manquent de poissons, mais les forêts abondent en gibier, et la côte est semée de bancs d'huîtres à perles. L'autorité y était exercée, en 1791, par une reine qui résidait à *Bombetoc* ou *Ampampetoca*, ville d'une population considérable, quoique bâtie en forme de village. *Mouzangaye*, ville bien policée et peuplée de trente mille ames, parmi lesquelles six mille Arabes et Indiens paraissaient n'être que sous la protection de la reine. Le port était fréquenté par des vaisseaux de Surate, qui y apportaient des toiles en échange de la poudre d'or (2). Il y a des mosquées, des maisons d'éducation, des ouvriers en tout genre. Les Séclaves, courbés sous le despotisme, sont moins belliqueux que les Madécasses orientaux, dont ils partagent au reste les idées religieuses et morales. Ville de Mouzangaye.

Dans l'extrémité septentrionale de Madagascar, on indique des volcans en activité, mais ces cantons n'ont pas encore été examinés en détail.

La population totale de Madagascar s'élève à un million et demi, selon ceux qui l'évaluent au plus bas, et à quatre millions selon ceux qui la portent au plus haut. Elle se compose de plusieurs races. Quelques tribus, ou plutôt castes peu nombreuses, sont évidemment d'origine arabe. Les *Zaffe-Ramini* prétendent descendre d'Imina, la mère de Mahomet. C'était le chef de cette famille qui était reconnu souverain de la plus grande partie de l'île, mais la ligne directe de ces princes est éteinte. Les *Rhoandriens* sont leurs descendans les plus proches et nés sans aucun mélange. Les *Anacandriens* et les *Ondzassis* proviennent d'un mélange avec les indigènes. Le teint olivâtre de ces descendans d'Arabes leur vaut le titre de blanc ou *malate*. Les *Zaffe-Ibrahim*, dont nous avons déjà parlé, descendent soit des Juifs, soit Les Madécasses. Colonies arabes.

(1) *Du Maine*, dans les Annales des Voyages, t. XI, p. 29.
(2) *Idem*, XI, 26.

d'Arabes, sortis de leur patrie antérieurement à Mahomet. Dans le district de Matatane, une troisième caste moins belliqueuse, mais lettrée et bien faite de corps, est venue s'établir à une époque plus récente ; elle se nomme *Kassi-Mambou*, et reçoit des indigènes le nom d'*Anta-Mahouri*, qui, selon M. Colin, signifie habitans du pays des Maures. Leur teint, plus rapproché du noir, et la nature un peu laineuse de leurs courts cheveux, indiquent les colonies arabes du Zanguebar comme leur patrie. Mais toutes les tribus vraiment considérables et qui forment la presque totalité des habitans, ont ou le teint basané et les cheveux plats des *Indiens*, ou la peau noire et les cheveux crépus des *Caffres*. Il paraît que des émigrations très-anciennes de la Caffrerie et du Malabar ont peuplé cette île, que sa situation rapproche de l'Afrique, mais que les vents périodiques et une chaîne d'îles lient à l'Asie. Le nom de *Malegaches*, que les anciens habitans se donnent, ceux des *Mal-Dives*, de *Male-Bar* et autres indiquent cette filiation, qui, à l'égard de l'émigration asiatique, est encore parfaitement démontrée par la composition de la langue générale de Madagascar.

Deux races anciennes.

Langue madécasse.

Cette langue présente quelques mots arabes et d'autres qui se rapprochent des idiomes des Caffres ; mais ses principales racines se retrouvent dans le malay, ou dans les dialectes dérivés de cette langue, et parlés à Java, à Timor, aux Philippines, aux îles Mariannes et dans tous les archipels de la Polynésie boréale et australe. Les objets naturels les plus marquans, les nombres du moins en grande partie, et les jours de la semaine, se nomment de même dans les deux langues (1). C'est la même absence des déclinaisons et des

(1) Le ciel, *danghitsi* ou *langhits*, mad. ; *languit*, aux îles Mariannes et Philippines ; *élandchi*, aux îles des Amis. La terre, *tane*, mad. ; *tana*, malay, tagal. La lune, *voulau*, mad. ; *woulau*, javan. Etoile, *quintané*, mad. ; *vintané*, malay. Feu, *afe*, mad. ; *afi*, mal., tagal. Ile, *nossa*, mad ; *noussa*, timor. Montagne, *vohits*, mad. ; *woukir*, haut-javanais. Jour, *anto* ou *anrou*, mad. ; *arri*, mal. ; *ao*, aux îles des Amis. Père, *baba* et *amproi*, mad. ; *bapa*. mal. ; *amai*, tagal. Mère, *nene*, mad. ; *nénc*, mal. Fils, *ana* ou *zanu*, mad ; *onax*, mal. Homme, *ouroun* et *ouloun*, mad. ; *orang*, mal. Epoux, *lahe*, mad. ; *lanang*, jav. Femme,

flexions, la même manière de lier les mots, la même abondance de voyelles. Quoiqu'en ait avancé le savant continuateur du *Mithridates* allemand, nous pouvons affirmer que le madécasse paraît intimement lié aux langues malayes, surtout au javanais et au timorien. Dans quelle proportion sont les mots caffres ou zanguebariens? Sont-ils assez nombreux pour faire considérer la population primitive comme une colonie africaine, subjuguée et civilisée par les Malais? Quelle influence faut-il attribuer aux Arabes, et depuis quand? Ce sont des questions pour la solution desquelles les matériaux ne sont pas encore suffisans.

Les Madécasses ou Malegaches vivent généralement dans une liberté turbulente. État politique. Les Séclaves, les Antancayes et les Hovas gémissent pourtant sous le joug d'un gouvernement tyrannique. Hors de ces états, le Madécasse ne reconnaît d'autorité suprême que dans les *cabares*, ou assemblées publiques; c'est là que se décident les affaires publiques et que se jugent les procès. Les discours qui y sont prononcés, brillent souvent d'une éloquence naturelle et énergique. Chez plusieurs tribus on reconnaît des classes héréditaires, Castes. dont les priviléges ne sont pas bien déterminés. Les *Voad-*

---

vayavé, mad.; *vabai*, mal. Tête, *loha*, mad.; *holo*, javan.; *olo*, tagal. Œil, *massou*, mad.; *matta*, javan. Nez, *orung*, mad; *hiroung*; jav. Langue, *lela*, mad.; *leda*, javan. Main, *tangham*, mad.; *taugan*, javan. Dent, *niffi*, mad.; *niphin*, aux îles Mariannes. Boire, *minum*, mad.; *minom*, mal.

Un, *isse* ou *essou*, mad.; *essa*, timor. Deux, *roua*, mad; *noua*, timor. Trois, *telloo* et *toullo*, mad.; *telou*, haut-jav.; *tolla*, bas-javan. Quatre, *effats*, mad.; *opat*, jav. Cinq, *limi*, mad.; *lima*, mal., javan.; *rima*, polynes. Six, *enem*, mad.; *minam*, haut-javan. Sept, *fitou*, mad.; *itou*, timor.; *peti*, haut-javan. Huit, *valou*, mad.; *wolo*, haut-javan. Neuf, *sini*, mad.; *senaw*, timor. Dix, *poulou*, mad.; *sapoulou*, mal., javan., etc. Jours de la semaine (à commencer par lundi), en malai, *senene*, *telassa*, *robo*, *camisse*, *zouma*, *saptou*, *lahati*; en madecasse, *sinine*, *talate*, *roubia*, *camisse*, *zouma*, *saboutsi*, *lahadi*.

Cette liste est tirée, pour le madécasse, de Flahault, Mégiser, du Catéchisme madécasse, et des notes manuscrites de M. Colin, Chapelier, etc. Elle est fondée, pour les mots javanais et timoriens, sur des vocabulaires imprimés à Batavia.

risi sont les seigneurs suzerains iudigènes, subjugués en quelques cantons par les Arabes. Les *Lohavohits* sont des seigneurs qui commandeut dans leurs villages. Les *Oudzoa* forment le peuple. Il y a eu outre de nombreux esclaves. Comme dans les îles de la mer du Sud, le droit de tuer certains auimaux, et de manger certaines viandes, est réservé aux classes supérieures.

Les déplorables superstitions auxquelles le Madécasse est livré, sout mêlées avec quelques notions sur de bons et

Prêtres et sorciers.

de mauvais anges, empruntées des Arabes. Les prêtres, appelés *Ombias*, s'occupent de médecine, de sorcellerie et possèdent quelques livres eu langue madécasse, écrits en caractères arabes. On ne parle d'aucuue cérémonie qui puisse être considérée comme faisaut partie d'un culte public.

Circoncision.

La circoncision est en usage dans toute l'île, quoique les Malegaches ne counaissent pas le culte de Mahomet. Aussi on la pratique avec des cérémonies particulières qui ne donnent aucun indice de tradition arabe. Le jour déterminé pour cette fête, les travaux cessent dans le village. Les parens amènent, chargés d'une grande quantité de liqueurs fortes, autaut de bœufs qu'ils ont d'enfans à circoncire. Après avoir immolé les bœufs, on en place les cornes sur des poteaux entaillés. Les danses, les festins et les simulacres de combats, annoncent l'ouverture de la cérémonie. *L'empananguin*, armé du fatal couteau, demande ses victimes. Alors les jeux cessent, les pères s'empresseut de présenter leurs enfans, et, pendant qu'on amuse ces innocens, l'empananguin retranche ce qu'il croit de trop, range les dépouilles sur une planche, et applique des poudres astringentes pour arrêter l'hémorragie de la partie blessée. On charge les fusils, en introduisant dans chaque arme, au lieu de balle, un morceau de peau retranchée, et on en fait une décharge générale. L'ancienne coutume était que l'empananguin avalât les dépouilles. Les festius et les danses recommenceut pour ne finir que lorsqu'il n'y a plus de liqueurs fortes.

Le jugement par le poison ou le *tanguin*, est une des

superstitions les plus atroces de ce peuple. L'arbre qui fournit le *tanguin* est très-répandu à Madagascar ; les oiseaux en évitent le feuillage, les reptiles en redoutent l'ombre ; une espèce de crabe seule en approche (1). C'est le fruit, en forme de noix, qui, pris en une certaine quantité, donne la mort en moins d'une heure, à moins qu'une évacuation violente n'en débarrasse l'infortunée victime, qui même alors conserve ordinairement, pour le reste de ses jours, des douleurs cruelles. Cette terrible épreuve est ordonnée contre ceux que la haine ou la jalousie populaire accuse d'avoir été la cause de la mort de quelqu'un de leurs compatriotes. C'est une sorte de *jugement de Dieu*, auquel on remet la décision d'un procès criminel. Le *cabare* ou l'assemblée du peuple est consulté avant d'en venir à cette extrémité ; les parens et les amis du mort et ceux de l'accusé surveillent les cérémonies qui précèdent et qui accompagnent l'opération du tanguin. Si l'accusé survit, (ce qui arrive à-peu-près à un sur cinq) les accusateurs deviennent ses esclaves (2). Jugement par poison.

Le *dine* est une imprécation qu'on met, en forme de serment, sur la tête d'un ou de plusieurs chefs. La formule de ce serment singulier consiste à dire : « Je jure que je ne suis point coupable de ce dont on m'accuse. Si je mens, que *tel* chef soit écrasé de la foudre, ou changé en *tel* ou *tel* animal, par la puissance de l'Être-Suprême. » L'accusé Imprécation singulière.

---

(1) « Le *tanguin* (pentandrie monogynie), fleurs terminales et paniculées, corolles infundibuliformes, à cinq divisions obliques et roses ; » gorge fermée par cinq écailles, garnies d'un duvet blanchâtre ; tube » très-long, cannelé et velu intérieurement ; étamines sessiles ; an- » thères portées sur des espèces de filets qui font corps avec le tube de » la corolle, et ayant à leur sommet une saillie en forme de crochet, » sur laquelle le stigmate est soutenu ; style grêle et de la longueur de » la corolle ; stigmate en tête, et velu à son sommet ; calice à cinq di- » visions blanchâtres, pointues, dont trois extérieures grandes et deux » intérieures plus petites ; pédoncule long et verdâtre ; chaque bifur- » cation de la panicule enveloppée à sa base d'une bractée concave et » blanchâtre. Feuilles épaisses, pétiolées, oblongues, entières et bor- » dées d'un cartilage. » (Note manuscrite de M. *Chapelier.*)

(2) Mém. manuscrit de M. *Colin.*

Digitized by Google

atteint et convaincu de parjure, est condamné à l'esclavage par le chef sur lequel il a mis le serment.

Alliance du sang.

Un usage plus digne de la nature humaine, est *le serment du sang*, ou l'alliance solennelle contractée entre deux personnes qui s'obligent à se rendre mutuellement toute espèce de services dont elles sont capables, et acquièrent par-là tous les droits de la parenté. Pour célébrer cette cérémonie, on assemble les principaux personnages de l'endroit. Les nouveaux amis se font une légère incision au creux de l'estomac; puis on imbibe deux morceaux de gingembre du sang qui en découle, et chacun mange le morceau teint du sang de l'autre. Celui qui s'est chargé de faire la cérémonie, mêle dans un vase de l'eau douce, de l'eau salée, du riz, de l'argent et de la poudre; c'est ce qu'on nomme les témoins du serment; il trempe deux sagayes dans ce mélange, et, les frappant avec l'instrument qui a servi à faire la blessure, il prononce des imprécations terribles dont la formule est ordinairement conçue en ces termes : « Grand Dieu! maître des hommes et de la terre, nous te prenons à témoin du serment que nous jurons; que le premier de nous qui le faussera soit écrasé par la foudre; que la mère qui l'aura engendré soit dévorée des chiens; » et repoussant le mauvais génie qu'ils croient toujours prêt à s'opposer aux bonnes intentions, ils lancent leurs sagayes aux quatre points cardinaux. On atteste la terre, le soleil et la lune, et boit un peu du breuvage préparé par le maître de cérémonie, en priant toutes les puissances de le faire tourner en poison pour celui qui ne fait pas le serment de bonne foi.

Les îles Mascareignes.

En navigant cent quatre-vingts lieues à l'est de Madagascar, on arrive aux îles *Mascareignes*, car c'est ainsi qu'il faut appeler collectivement, d'après celui qui les découvrit, l'île de *Bourbon* ou la *Mascareigne*, proprement dite; l'*Ile-de-France*, nommée *Cerne* par les Portugais, et *Mauritius* par les Hollandais; l'île *Rodrigue* et l'île *Cargados*, qui complète cet archipel.

L'île Bourbon

L'île Bourbon tout entière semble composée de deux montagnes volcaniques, dont l'origine, dit M. Bory de

Saint-Vincent, remonte sans doute à deux époques éloignées l'une de l'autre. Dans la partie méridionale, la plus petite, les feux souterreins exercent encore leurs ravages : celle du nord est bien plus vaste; les éruptions volcaniques qui l'ont jadis bouleversée ne s'y font plus ressentir : des espèces de bassins ou de vallons, des rivières rapides cernées par des remparts perpendiculaires, des monticules jetés dans ces vallons, dont ils embarrassent le cours; des prismes basaltiques souvent disposés, comme dans l'île de Staffa, en colonnes régulières; des couches de laves les plus variées, des fissures profondes, des indices d'un fracassement général, tout rappelle d'anciennes et terribles révolutions physiques. La plage étroite, interrompue en quelques endroits, n'est composée, comme à Ténériffe, que de galets basaltiques ou d'autres laves roulées; ces galets sont entraînés à la mer par les pluies : on ne trouve nulle part de vrais sables : ce qu'on désigne improprement par ce nom est composé de débris calcaires et de corps marins jetés au rivage par les vagues, ou présente en petit la collection de toutes les laves de l'île, que le roulement des flots a réduites en parcelles arrondies très-petites, d'un aspect bleuâtre et ardoisée (1). Montagnes. Volcan.

Ce qu'on nomme la partie du *vent* s'offre aux regards lorsqu'on approche de Saint-Denis par mer; c'est la plus riante : celle dite *sous le vent* passe pour la plus riche; mais elle est un peu sèche; les sources y sont rares. La première, plus égale, s'élevant de la mer au faîte de l'île, en pente douce, tempérée par des brises continuelles et cultivée avec soin, retrace souvent l'Europe, et particulièrement le Languedoc, lorsque de loin on ne distingue pas la nature de la végétation. Des plantations de girofliers, qui ressemblent à des bosquets d'agrément, des cafeteries immenses, et des champs d'épis dorés, agités par un mouvement de fluctuation continuel, parent cette terre dont ils sont la richesse. Aspect.

Le débarcadaire de l'île de la Réunion à *Saint-Denis*,

(1) *Bory de Saint-Vincent*, Voyage aux îles d'Afrique, t. I, p. 264; II, 372; III, 147.

offre seul un accès pour pénétrer dans cette île; c'est une rade ouverte. Le môle que M. de la Bourdonnaye avait fait construire a été emporté par les vagues. Saiut-Denis n'est pas proprement une ville; c'est un véritable bourg, dont les rues, bordées de palissades ou de murs d'entourage, ressemblent à des chemins de campagne. L'établissement français dans cette île remonte à l'an 1654. M. Poivre, auteur du Voyage d'un Philosophe, gouverneur de ces îles en 1776, y a introduit la culture du clou de girofle avec beaucoup de succès. On lui doit en partie celle de l'arbre à pain, de la muscade et de la cannelle. Le sol de l'île est en général excellent; mais comme elle forme presque tout-à-fait une grande montagne, les pluies qu'elle attire portent vers son soubassement les particules légères du sol qui doivent leur existence à la dissolution animale et végétale; de sorte que le sommet de la montagne ne forme qu'une roche nue et désolée, tandis que le territoire devient meilleur à mesure qu'il s'approche des côtes de la mer. Les cantons situés sous le vent jouissent d'un climat et d'une température très-favorables à la perfection du caféier; mais malheureusement l'effet qui produit cet avantage, contribue aussi à la multiplication des insectes qui détruisent la plante. On en estime le produit à soixante-treize mille deux cents ballots d'environ un quintal.

Saint-Denis.

Diverses cultures.

La culture des clous de girofle est la première qui, par son étendue, suit celle du café; mais le cultivateur ne peut jamais compter sur cette récolte avec assurance : elle est très-abondante daus une année, et nulle dans une autre. Dans l'état actuel de cette culture, on estime la récolte, quand l'année est abondante, à un million et demi de livres (1). Le coton est aujourd'hui moins cultivé qu'il ne l'était autrefois, surtout depuis qu'une maladie a ravagé les plantations. Cette maladie, dont on n'a pu deviner la nature, ne nuit point à la vigueur de la plante, mais elle empêche le développement de la semence, et réduit le produit presqu'à rien.

(1) Conquest of the island of Bourbon. In-8°. (London, 1811.)

Cet inconvénient, joint à l'iuterruption prolongée du commerce, engagea les planteurs de coton à convertir insensiblement leurs terres en plantations de grains ou de café. La récolte des blés doune environ 14 millions de livres pesant. Elle formait la principale ressource de l'Ile-de-France, car l'île Bourbon n'en consomme guère plus de deux millions de livres par année. On cultive aussi le maïs et les pommes de terre. Le produit total de l'île est évalué à 7,100,000 fr. Produit en blés.

Dans l'île de Bourbon, les concessions de terrein sont très-mal déterminées. Au lieu d'en fixer l'étendue d'après une mesure donnée, elles spécifient vaguement que les terres situées entre telles rivières et tels ravins, et celles qui s'étendent depuis la mer jusqu'à la pente de la montagne, forment la propriété d'un tel. Mais ces rivières qui, dans la saison pluvieuse, sont sujettes à changer de lit, ruinent souvent par leurs débordemens une grande partie des terres, et causent, par ce bouleversement, une dépréciation considérable dans les métairies. Pour apprécier l'utilité d'une limitation exacte, il faut observer que les terres qui ont été arpentées et entourées de bornes indiquant leurs limites, sont toujours payées le double, le triple, et même le quadruple de ce qu'elles valaient avant cette opération. Défaut d'administration.

Les revenus que le gouvernement prélève sur cette île consistent dans la capitation imposée sur les nègres, dans les taxes directes qui sont mises sur les voitures, sur les palanquins et sur les chevaux; dans les droits de l'enregistrement et du timbre, et dans les licences pour la vente de l'arack (1). Revenus.

Le droit sur l'importation et l'exportation des marchandises est peu productif. La totalité des revenus publics peut être estimée à 1,150,000 francs. Les domaines royaux sont d'une belle étendue, mais en grande partie occupés par des nègres marrons ou rebelles. Il y en a aussi une partie considérable sur la côte, qui cousiste en terres d'une bonne qualité. En 1811, la population se composait d'à-peu-près quatre-vingt mille trois cent cinquante habitans; savoir, Population.

(1) Voyez la brochure précitée.

seize mille quatre cents blancs, Européens ou créoles; trois mille quatre cent quatre-vingt-seize nègres libres, et soixante mille quatre cent cinquante-quatre esclaves. La force armée s'élevait à quatre mille quatre cent quatre-vingt-treize combattans, composés de cinq cent soixante-treize soldats de ligne, quatre cent dix-sept tirailleurs créoles, neuf cents gardes nationaux, deux mille trois cents milices créoles, et cent quarante-cinq pièces d'artillerie.

L'île de France. *L'Ile-de-France*, moins fertile et moins étendue que celle de Bourbon, doit à ses ports et rades une plus grande importance commerciale et militaire; c'était le centre de la navigation française dans les Indes orientales; c'était le point d'où s'élançaient ces infatigables corsaires, la terreur de l'opulent Anglais. Conquise enfin par une armée anglaise formidable, cette île riche et belliqueuse a été laissée dans les mains d'un ennemi qui saura sans doute apprécier la valeur, l'esprit public et les talens de cette petite nation, digne d'une meilleure fortune.

Cultures. Les Portugais ne virent dans cette île qu'une place pour faire de l'eau. Les Hollandais qui s'y établirent en 1639, en firent connaître la fertilité (1); mais attirés au Cap par la perspective d'une fortune plus rapide, les habitans l'abandonnèrent en 1712. Ce ne fut que vers l'an 1734, sous le gouvernement de M. de la Bourdonnaye, que l'établissement français commença à y prendre quelque consistance. On y fait chaque année deux récoltes de froment et de blé d'Inde; mais elles ne suffisent pas à la consommation. Le café vient d'une qualité excellente; le giroflier conserve tout son parfum; le cotonnier et l'indigotier trouvent beaucoup de terreins favorables; mais l'esprit mobile des habitans, toujours à l'affût de nouveautés et de gains, les fait passer rapidement d'une culture à l'autre.

Il y a dans cette île une grande quantité de singes de la petite espèce, qui font beaucoup de tort aux plantations. Le jacquier et le rima, autre arbre d'un port un peu diffé-

(1) *Valentyn*, Ostindien, t. VIII, Kaapsche zaaken, p. 155.

rent, y sont cultivés sous le nom d'*arbres à pain;* mais le véritable arbre à pain, tant célébré par les voyageurs, n'a été introduit que récemment dans la colonie ; il y est encore rare, parce qu'il est difficile à multiplier.

La forme de cette île, dit M. *Bory de Saint-Vincent*, est irrégulièrement ovale : elle a un peu plus de onze lieues dans sa plus grande longueur, qui s'étend du nord-est au sud-ouest, et un peu plus de huit lieues dans sa plus grande largeur, qui se prolonge de l'est à l'ouest. Les récifs en rendent l'abord généralement dangereux. En suivant les divers contours de l'île, on trouve que sa circonférence est d'environ quarante-cinq lieues. Le sol va toujours en s'élevant depuis la côte ; le milieu de l'île est un coteau boisé de deux cents à deux cent cinquante toises d'élévation : au centre de ce plateau s'élève une montagne conique et très-pointue, que sa situation a fait nommer le *Piton du milieu de l'île*, et qui a trois cents deux toises d'élévation. Parmi les autres montagnes, celle de la rivière Noire a quatre cent vingt-quatre toises d'élévation; celle de *Pieter-Both* porte sur son sommet conique une masse semblable à un bonnet, et qui menace en apparence les environs de sa chute. Montagnes. Pitons.

De la cîme du Pouce, on distingue au nord des îles volcaniques qui semblent appartenir à un cratère sous-marin. Entre ces rochers et la montagne s'étend une plaine basse, unie, où l'on ne trouve que quelques fragmens de laves qui ont appartenu à d'antiques courans ; tout le reste est calcaire ; ce ne sont que des madrépores et des coquilles formées autrefois au fond des mers (1).

Le Port-Nord-Ouest, ou *Port-Louis* (c'est le nom de la ville où l'on débarque), peut contenir quatre mille blancs ou noirs libres, et le double d'esclaves. Les maisons sont presque toutes construites en bois, mais dans des formes élégantes. Les édifices publics sont d'une très-bonne architecture. Les principales rues sont plantées de bois-noir, assez Villes.

(1) *Bory de Saint-Vincent*, t. I, p. 211, etc., etc. Comp. *Bailly*, dans le Voyage de *Milbert*, II, 92.

bel arbre du genre des *mimoses*, dont les houppes de fleurs, au printemps, contrastent agréablement par leur couleur blanche, jaune et rose tendre, avec une verdure nouvelle et épaisse; mais cet arbre perd bientôt ses feuilles, et se charge de gousses desséchées (1). Cette ville n'est pas étrangère aux études scientifiques et littéraires; la *société d'émulation* qui s'y réunit, a orné nos *Annales des Voyages* de Mémoires très-intéressans.

Beautés pittoresques. En traversant l'intérieur pour aller au *Port-Bourbon*, seconde ville, on passe d'abord par de riantes cultures où les demeures des colons sont autant de temples élevés à la gaieté et à l'hospitalité; bientôt on s'enfonce dans des forêts humides, tapissées de mousses; on franchit, en sautant de rochers en rochers, le torrent rapide et écumeux; on se repose au bruit des cascades, au murmure des zéphirs parfumés d'odeurs les plus suaves; on jouit de ces scènes pastorales, si éloquemment retracées par la plume de l'auteur de *Paul et Virginie*, et que vient encore de reproduire le crayon spirituel de M. Milbert. Dans une direction septentrionale, le romantique *quartier des Pamplemousses* présente aux amateurs de la botanique le célèbre *Jardin de l'État*, où fleurissent les richesses végétales de tout l'Orient. Mais ces détails sont trop connus pour figurer dans cet ouvrage; nous devons seulement indiquer à nos lecteurs la carte de l'île, par M. Hubert Brué (2), comme la plus exacte où ils puissent suivre, dans leurs excursions, les nombreux voyageurs qui ont décrit cette colonie, jadis pour les Français le sujet de tant d'orgueil, aujourd'hui le sujet de tant de regrets. Terminons cette esquisse par quelques données statistiques.

Population. La population de l'île était en 1806, d'après un recensement, de treize mille neuf cent cinquante-deux individus libres, et soixante mille six cent quarante-six esclaves; total soixante-quatorze mille six cent dix-huit. On croit qu'au moment de la conquête, elle s'élevait à quatre-vingt-

(1) *Milbert*, Voyage à l'Ile-de-France, t. I, p. 129. (2) Dans l'Atlas des Voyages de M. *Milbert*.

dix mille ames. Les revenus étaient évalués, pour l'année 1810, à 1 million 6 à 700,000 francs ; ils provenaient principalement des douanes. Parmi les dépenses qui absorbaient les revenus, l'achat des blés et des farines figurait en première ligne (1).

Ile Rodrigues.

L'île *Diego Rodriguez*, qui fournit à l'Ile-de-France plusieurs milliers de tortues, vient de recevoir quelques habitans. Auparavant un nombre incroyable de crabes en formait la seule population (2).

Recherches de M. Buache sur l'île Juan de Lisboa.

En se dirigeant au sud-est de cette île, vers celles de *Saint-Paul* et d'*Amsterdam*, on s'approcherait peut-être de la fameuse île de *Juan de Lisboa*, dont l'existence douteuse a tant occupé les navigateurs et les géographes, sans que leurs recherches aient, jusqu'à ce jour, produit un résultat satisfaisant.

Anciennes cartes.

Hugues de Linschot, dans sa carte de la mer des Indes, publiée en 1638, marque deux îles, aujourd'hui inconnues, l'une au sud des Mascarénhas, par 26° de latitude méridionale, appelée *Juan de Lisboa*, et l'autre au sud-est de Rodrigue, par 28° de latitude, qu'il nomme île *dos Romeiros* : elles sont éloignées l'une de l'autre d'environ deux cent quarante lieues.

La carte de *Robert Dudley*, auteur de l'*Arcano del mare*, publiée en 1647, présente dans le sud-ouest de *Maurizio*, deux îles nommées l'une *Santa Apollinia*, l'autre *Dascaienhas*, et dans l'est, à la distance de 3 à 4°, deux autres petites, désignées simplement comme des découvertes anglaises. Aucune île n'est figurée dans les parages où l'on cherche Juan de Lisboa, mais on y trouve cette note : *La longitude de l'île Romeras de Castelhanas* (en comptant du pic des Açores), *est de* 98° *et demi, et la latitude de* 28° 20'.

La carte de *Texeira*, imprimée en 1649, indique au sud de Mascarhenas, par 26° de latitude, l'*île dos Romeiros dos Castelhanos*, et dans le sud-est de Diego Rodriguez,

(1) *Milbert*, t. II, p. 232-241. (2) *Leguat*, Voyage des Indes.

une autre île nommée *dos Romeiros*, éloignées l'une de l'autre de plus de deux cent quatre-vingt-dix lieues.

Pieter Goss, dans la carte publiée par *van Keulen*, en 1680, place l'île de *Juan de Lisboa* au sud de celle de Mascarenhas, par 26° et demi de latitude, et l'*île dos Romeiros dos Castilhanos*, par 28° et demi de latitude et 15° à l'est du méridien de Mascarenhas. Mais dans une autre carte de *van Keulen*, beaucoup plus moderne, on ne trouve plus que l'île dos Romeiros, située par la latitude de 28° et 11° et demi à l'est du méridien de Mascarenhas ou Bourbon (1).

Les variations des hydrographes postérieurs, comme fondées sur de simples opinions, offrent moins d'intérêt.

L'île est condamnée.

D'Anville, en 1727, réunit les deux îles Juan de Lisboa et Romeiros en une seule, et la porte directement au sud de Bourbon, sous le nom d'île dos Romeiros dos Castilhanos, *ou* de Juan de Lisbonne; mais il la supprime entièrement en 1749. *Daprès de Mannevillette* n'en fait plus aucune mention dans son Neptune oriental.

Nouvelles assurances sur son existence.

Ainsi après avoir prolongé pendant environ un siècle son existence incertaine et errante dans les cartes, tantôt seule, tantôt accompagnée d'une ou deux îles dos-Romeiros, ou même sous ce nom l'île Juan de Lisboa paraissait s'être abîmée dans les profondeurs de la mer, comme les prétendues terres australes. Néanmoins la tradition de son existence, conservée parmi quelques descendans de corsaires, fixés à l'île Bourbon, gagna un nouvel intérêt il y a près de cinquante ans. On distribua, à l'Ile-de-France, des notes et extraits de journaux obscurs, incohéreus, contradictoires, mais auxquels des géographes européens donnèrent quelque consistance par leurs commentaires. Ces notes, ajoutées à un mémoire sur l'île Bourbon, fait au bureau général de la compagnie des Indes, le 11 février 1771, établissent en principe « que l'île de Juan de Lisbonne ne paraît ima-

(1) Mémoire de M. *Buache*, parmi ceux de l'Institut, Sciences Mor. et Polit., t. IV, p. 91 et suiv.

» ginaire qu'aux navigateurs qui ne l'ont point reconnue ». Elles affirment pour preuve « qu'un *flibustier* y a descendu, » *il n'y a pas six ans*, et tué, lui second, douze ou quinze » bœufs en moins de deux heures. » Elles invoquent enfin le témoignage d'un certain M. Boynot, qui « assure l'avoir recon- » nue et tournée à la fin de l'année 1707, en retournant de » l'île Bourbon à Pondichery. » Comment douter de sa véracité, puisqu'il a la modestie de « convenir qu'il est rede- » vable de cette découverte à des flibustiers qui se trouvaient » à bord de son vaisseau, et a soin de nous apprendre qu'en » passant par le sud de Madagascar, il abrégea sa route de » beaucoup, » quoique le fait soit en opposition avec tout ce que l'on sait sur les vents et les courans dans le canal de Mosambique, que M. Boynot aurait pris. Au surplus, ce compagnon de flibustiers « a observé son île exactement, comme Texeira représente celles dos Romeiros, et pourtant il n'avait point encore vu la carte de ce Portugais, ni celle de van Keulen, quand, *par conversation*, on lui a parlé de l'île de Juan de Lisboa. « Cette circonstance fait croire, ajoute » naïvement la note, que ce que le sieur Boynot rapporte *est* » *exact*, attendu qu'on ne saurait penser qu'il ait voulu en » imposer. » Voyage de M. Boynot.

On appuie davantage sur « la découverte authentique faite par le capitaine Sornin, en passant du cap de Bonne-Espérance à l'Ile-de-France. Ce fut le 1er. mai 1772, par 26° 30' de latitude sud, et par 63° 50' à l'est de Paris. « Depuis la veille à midi, dit l'extrait de son journal, les vents avaient fait le tour du compas, par grains, pluie, tonnerre et éclairs; la mer très-grosse, l'air enflammé. » A dix heures du matin, il voit la terre très-distinctement dans le nord-ouest. Aussitôt il vire bord pour aller la reconnaître, s'en assure à onze heures, fait virer vent-arrière, court dans l'est, « *voyant que ce peut être la pointe du sud de Madagascar,* » et relâche le 12 à Rodrigue, où il trouve trois lieues de différence à l'est, et juge que ces terres, suivant son point, « *restent dans le S. S. E. du monde de Rodrigue*, distantes de cent quarante-deux lieues. » Quelle confusion! comment trouver raisonnable- Découverte de M. Sornin.

Digitized by Google

ment dans cette rencontre d'un vaisseau battu par la tempête, une confirmation de l'existence de Saint-Jean de Lisboa? Le vice-amiral Thévenard, qui paraît y croire (1) s'appuie du capitaine Donjon, officier en second d'un bâtiment qu'il ne nomme pas, mais qui est vraisemblablement celui du capitaine Sornin. D'après le journal de cet officier il a vu la terre le 27 avril 1772, à neuf heures et demie du matin, « avec un orage très-violent, pluie très-abondante, éclair » et tonnerre tombant fréquemment, » à la distance de dix à douze lieues dans l'ouest par 76° 34' de longitude est, et par 27° 26' de latitude sud, observé à midi. Il ne cessa de voir la terre depuis onze heures jusqu'à la nuit, en continuant la bordée de l'E. S. E., et arriva le douzième jour à Rodrigue, avec quarante-sept lieues de différence à l'est, ce qui lui fit croire que cette terre existe dans les parages de 76 à 80° de longitude, et par 27° 30' de latitude. Mais dans une lettre particulière adressée à M. d'Entrecasteaux, avec un extrait de son journal et une vue de la terre, le capitaine Donjon, après avoir sans doute complété ses observations dans le cabinet, réduit, à 73° 36' la longitude estimée de sa prétendue découverte, que dès lors il n'hésite plus à désigner sous le nom de Saint-Jean de Lisboa (2).

Nouvelles recherches officielles.

Quelqu'insipides et futiles que soient ces renseignemens, le gouvernement de l'Ile-de-France en a plusieurs fois ordonné la vérification officielle. Les recherches de M. de St.-Félix, en 1773, et de M. Corval de Grenville, en 1782 et en 1783, ont été infructueuses; mais il paraît aussi qu'elles n'ont pas été poussées assez à l'est, dans l'espace qui sépare Saint-Paul des îles Maldives. M. Rochon, ajoute au bas d'un extrait du journal de M. Sornin, inséré dans son Voyages aux Indes orientales: « En revenant de Madagascar, nous crûmes un moment que nous appercevions l'île de Saint-Jean de Lisboa, mais c'étaient des nuages qui occasionnaient cette illusion, à laquelle les plus habiles

(1) Mémoires relatifs à la marine, t. IV, p. 428. (2) Mémoire de M. Buache, p. 296-308.

marins ne sont que trop souvent exposés. » Kerguélen et Marion l'ont aussi cherchée en vain (1). Malgré tous ces témoignages négatifs, divers capitaines-marchands ont de nouveau soutenu avoir visité Juan de Lisboa.

Cette île est donc un véritable revenant. Elle paraît comme un fantôme à de certains élus, et se dérobe aux regards des profanes dès qu'ils en approchent.

Une nouvelle hypothèse a été proposée par M. Colin; il croit que le nom de Juan de Lisboa, dans les anciennes cartes, désigne l'Ile-de-France. Hypothèse de M. Colin.

Cependant le secrétaire du gouvernement de Mozambique lui a assuré qu'il y existe, parmi les chartes déposées dans les archives, le procès-verbal d'évacuation de la colonie portugaise de Juan de Lisboa; et l'inventaire des effets transportés de cette île à la côte d'Afrique. Tous les efforts de M. Colin, pour en prendre connaissance, ont été infructueux. On ignore si c'était un établissement solide, un poste ou une simple tentative. On ignore l'année et même le siècle; on ignore surtout la côte ou l'île qui aurait porté momentanément un nom que le Portugais Texeira ne juge pas digne de figurer dans sa carte. Il paraît manifeste que ce ne pouvait être l'Ile-de-France, très-connue alors chez les Portugais sous le nom de *Cerne*.

Nous pensons que l'île de Juan de Lisboa, qui nous semble identique avec celle de Romeiros, peut encore, malgré tous les doutes, exister réellement, mais qu'on doit la chercher dans les méridiens à l'est des îles Saint-Paul et Amsterdam, îles qui nous paraissent marquer, avec la terre Kerguélen, une chaîne sous-marine, dirigée soit vers le cap Comorin, soit vers le cap Leuwin.

Les îles *Saint-Paul* et *Saint-Pierre*, dont la dernière a aussi pris le nom d'*Amsterdam*, ont été l'objet d'une confusion singulière. D'après le navigateur qui les a le premier examinées avec soin, celle d'Amsterdam ou de St.-Pierre, Iles Saint-Paul et Amsterdam.

(1) *Colin*, Mém. sur Juan de Lisboa, Annales des Voyages, t. X, p. 364.

est la plus septentrionale. Elle est formée d'une montagne conique, dont le sommet paraît la cheminée d'un cratère éteint. Une couche de tourbe de trois pieds de haut, couvre la pierre-ponce ou la lave ancienne. D'épais bosquets rendent l'accès de l'intérieur très-difficile; mais ne pouvant pousser des racines profondes, les arbres restent petits. On y crut voir des lézards et la trace d'un renard. L'île *Saint-Paul*, la plus méridionale, se présente sous la forme d'une montagne circulaire, creusée au milieu en forme de cratère; la mer, après l'écroulement d'une des parois, a pénétré dans ce bassin. L'étang ou la lagune qui en remplit le fond est peuplée d'une immense quantité de poissons, surtout d'excellentes perches. Des eaux thermales et des eaux furrugineuses coulent parmi les laves parsemées de quelques carreaux d'un beau gazon (1). Cette description si satisfaisante et si digne de l'habile observateur auquel nous la devons, a été bouleversée par les présomptueux caprices de quelques navigateurs modernes. M. Barrow, égaré par l'auteur des cartes du voyage de Cook, a décrit fort au long l'île Saint-Paul sous le nom d'Amsterdam, et s'est étonné des prétendus changemens qu'il a cru y observer et qu'il attribue à des révolutions physiques (2). M. Beautems-Beaupré, dans l'atlas de d'Entrecasteaux, est allé plus loin; il a donné six vues de la prétendue île d'Amsterdam, qui n'est réellement que celle de Saint-Paul, ainsi que le prouve la comparaison des dessins qui se trouvent dans l'ouvrage de Valentyn. Au moment où les Français y passèrent, le volcan jetait des flammes et de la fumée; mais on reconnaît toutes les formes de l'île et jusqu'au rocher isolé qui, selon Barrow, est de basalte. M. Rossel, rédacteur du Voyage, discute avec soin la position géographique, sans s'être aperçu de la confusion des noms, qui est cependant prouvée par la latitude où il place l'île. (3)

Description physique.

Confusion au sujet de cette île, etc.

---

(1) *Van Vlaming*, dans *Valentyn*, Oslindien, IIIe. partie ou l. IV, sect. 2, p. 68-70. (2) Voyage à la Cochinchine, etc. (3) D'*Entrecasteaux*, Voyage, t. I, p. 44.

Dix degrés plus au sud, la *terre de Kerguélen*, nommée *Ile de la Désolation*, par le capitaine Cook, présente ses stériles rochers environnés de glaçons et habités par les phoques. L'absence presque totale de végétation sur cette île considérable, ne saurait provenir uniquement de la rigueur du climat; elle est due à l'éloignement de toute terre assez grande pour voir se développer dans son sein la force végétative. Plusieurs excellens ports rendraient cette station utile à des baleiniers entreprenans. Terre de Kerguélen.

Plus à l'ouest, les îles *Marion* et celles du *Prince Edouard* n'offrent également que l'affreuse nudité d'un rocher dépourvu de végétation. Iles Marion et du Prince Edouard.

Nous avons terminé la description des îles africaines de l'est; car celles que plusieurs cartes marquent sous le nom de *Dina* et *Marseveen* n'ont pas d'existence. On ne connaît aucune relation ni description de ces îles; on ne sait à quelle époque, ni par qui elles auraient été découvertes; personne ne les a vues. Récemment encore elles ont échappé aux recherches des capitaines Marion et Cook. On a dit que les Hollandais du Cap en ont connaissance, et vont même y chercher du bois; mais ni Valentyn ni Mentzel, dans leurs prolixes relations du Cap, n'en font mention. Pour quel motif les Hollandais cacheraient-ils à l'Europe la position de deux îles insignifiantes, quand ils ont donné la plus franche publicité à toutes leurs autres découvertes, bien autrement importantes, et qui auraient, en effet, pu exciter l'envie des puissances jalouses de leur commerce? Il paraît bien plus simple de croire, avec M. Buache, que ces îles se sont glissées dans nos cartes, comme tant d'autres qui y ont long-temps occupé et occupent même encore en partie une place que la saine critique leur dispute. Discussion sur Dina et Marseveen.

En examinant une ancienne carte de *Nicolas Carnerio*, Génois, nécessairement faite peu de temps après les premières navigations des Européens aux Indes et en Amérique, ce savant fut frappé du nom de *Dina Margabin*, qu'y porte une île placée dans les mêmes parages qu'on assigne main-

tenant aux îles Dina et Marseveen (1). La carte de Carnerio représente avec assez de détail et de précision les côtes occidentales et méridionales d'Afrique jusqu'à la hauteur de Mélinde ; mais tout le reste n'est tracé que d'une manière vague et grossière. L'île de Madagascar s'y étend de 30 au 40° de latitude sud ; les îles Comores, reconnaissables par les noms de *Iana* et de *Callenzuan*, se trouvent à 18° dans l'est de la pointe septentrionale de Madagascar. Trois autres îles nommées *Dina Margabin*, *Dina Moraze* et *Dina Arobi*, et placées à l'est de la pointe méridionale de Madagascar, à la même latitude qu'on assigne aux deux îles perdues, ne peuvent être que les îles de Bourbon, de Rodrigue et de France ou Maurice. Sans rapporter toutes les raisons qui militent en faveur de cette opinion, nous nous bornerons à observer ici que *Dina Margabin*, la plus occidentale, la plus rapprochée de Madagascar et la plus grande, porte une enluminure d'or, qui la distingue des autres comme la principale du groupe. Le nom de *Margabin* présente beaucoup d'analogie avec le mot arabe *mogrebin*, qui signifie occidental ; quant au mot *dina*, joint aux noms des trois, ce ne saurait être qu'un nom générique, assez semblable, du moins dans les manuscrits, au mot arabe *diva*, qui signifie une île, et qu'on retrouve dans les noms de Diu, Maldives, etc. Ainsi, *Dina Marseveen* ne serait qu'un seul et même nom, corrompu et postérieurement séparé en deux par des voyageurs ou géographes superficiels qui savaient peut-être qu'il y avait plusieurs îles aux environs de Dina Margabin, en oubliant qu'elles étaient plus généralement désignées par le nom de la principale d'entre elles. La différence de leur position sur la carte de Carnerio, avec celle que les îles Mascareignes ont réellement, ne prouve rien contre leur identité, puisque la grande île de Madagascar a incontestablement servi à les orienter toutes, dans un temps, surtout, où l'on ne connaissait en-

Hypothèse de M. Buache.

(1) *Buache*, Mém. sur Dina et Marseveen, dans les Mémoires de l'Institut, Sciences Morales et Politiques, t. IV, p. 367.

core ces mers que par les rapports des Arabes, avec qui les Portugais conféraient à la côte sud-est de l'Afrique. Les soi-disant géographes ou copistes de cartes, en voyant les îles Mascareignes mieux explorées et autrement dénommées, ont cru devoir conserver ou replacer un peu plus à l'ouest les noms de Dina Margabin, Marseveen, ou même Dina et Marseveen, afin de ne point laisser la place vide.

Observations sur cette hypothèse.

Nous avons cherché avec soin ce qui pourrait encore s'opposer à l'adoption de cette ingénieuse hypothèse. Un seul fait s'est présenté ; c'est l'existence d'un vaisseau des Indes hollandais, portant précisément le nom de *Marseveen*, dans les années même où ces îles semblent avoir commencé à paraître sur les cartes (1). Cette circonstance, toute minutieuse qu'elle semble, pourrait nécessiter de nouvelles recherches dans les archives hollandaises, avant que d'admettre l'hypothèse de M. Buache. Mais en supposant même que l'île *Marseveen* existe, elle est probablement identique avec l'île Gough ou Gonzalo-Alvarez, située beaucoup plus à l'ouest.

(1) *Valentyn*, Ostindien, t. I, p. 236. Liste des vaisseaux.

LIVRE QUATRE-VINGT-QUINZIÈME.

Suite de la Description de l'Afrique. — *Iles africaines occidentales.*

Océan africain. A l'ouest du Cap-de-Bonne-Espérance s'étend l'Océan Atlantique méridional, qu'on devrait peut-être nommer *Océan Africain*, puisque l'épithète d'*Ethiopien* fait naître de fausses idées. L'Amérique méridionale le borne à l'ouest ; le cap Saint-Roch et le cap Taguin le terminent au nord-ouest. Le *golfe de Guinée* en forme l'enfoncement le plus avancé au nord-est. Presque dépourvue d'îles, cette partie de l'Océan éprouve l'effet très-régulier des vents alisés et du courant général qui portent l'air et les eaux vers l'occident. Le vent alisé cesse cependant de régner à 1 ou 2 degrés au nord de l'équateur, où il est remplacé par des vents d'ouest et de sud-ouest qui retiennent les vaisseaux dans le golfe de Guinée, redouté des navigateurs.

Ile Circoncision. La première île à l'ouest du Cap-de-Bonne-Espérance est celle de *la Circoncision*, découverte en 1739 par le capitaine Bouvet, et retrouvée en 1808 par deux vaisseaux anglais. Depuis la recherche infructueuse du capitaine Cook, on avait cru que Bouvet n'avait vu qu'un amas de glaces (1). Sous un climat plus doux, on rencontre les îles *Diego-Alvarez* et *Gough*, qui paraissent identiques avec *Gonzalo-Alvarez*. Celle-ci a quatre mille trois cent quatre-vingts pieds d'élévation ; de belles cascades y arrosent un sol couvert de gazon, et où quelques arbustes croissent parmi des rochers (2). On connaît mieux les îles *Tristan-d'Acunha*, qui sont au nombre de quatre. L'île principale montre de loin son piton, élevé de huit mille trois cent vingt-six pieds, revêtu de verdure jusqu'à moitié, et qui se couvre de neiges pendant plusieurs mois de l'année. Des arbustes du genre *phyllica* ombragent de leur feuillage touffu

Iles Tristan d'Acunha, etc. etc.

(1) *Oriental Navigator*; Londres, 1816 ; et ci-après la *Table des Positions*. (2) *Heywood*, cité dans l'*Orient. Navig.*, p. 18.

les sources limpides (1). Un Américain vient de s'emparer de ces îles, où il a planté avec succès du coton et du blé ; il se propose d'en former un établissement de relâche pour les vaisseaux qui se rendent aux Indes.

Une immense solitude aquatique s'étend de ces îles jusqu'à celle de *Sainte-Hélène*. Point imperceptible dans l'Océan atlantique, elle a neuf lieues dans sa plus grande circonférence. Des rivages escarpés lui forment un rempart naturel et presqu'inexpugnable. Elle est partagée en deux parties inégales par une chaîne de montagnes coupées de vallées profondes. Le pic de Diane, à l'extrémité orientale de la grande chaîne, a deux mille six cent quatre-vingt-douze pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Le basalte constitue la base de l'île ; mais une quantité de laves et de scories dispersées partout, en atteste la nature volcanique. Il y a de la chaux d'excellente qualité, des pierres qui prennent un très-beau poli, et des argiles de diverses couleurs. On avait cru y découvrir de l'or et du cuivre ; on y soupçonne encore des mines de fer, que le manque de combustible n'empêcherait pas d'exploiter, s'il est vrai qu'elle recèle des couches de houille. La terre, généralement grasse et profonde, contient beaucoup de parties salines. La côte présente l'image de la stérilité ; mais une riche verdure couvre l'intérieur de l'île jusqu'aux sommets des montagnes, dans lesquelles des sources d'eau saine et limpide jaillissent de tous côtés. La *vallée sablonneuse* n'est pas le seul point de vue pittoresque qui ait occupé le crayon des dessinateurs. Outre une dizaine d'arbres ou arbustes indigènes, encore mal connus, parmi lesquels se trouvent trois espèces de gommiers, on y voit les plus belles fleurs d'Europe et d'Afrique étaler leurs couleurs brillantes à côté des plantes antiscorbutiques, vantées par les marins. La culture de presque tous les fruits et denrées de l'Europe et de l'Asie y réussit. Les pâturages nourrissent grand nombre de bœufs,

Ile Sainte-Hélène.

Détails physiques.

---

(1) *Du Petit-Thouars*, Description des îles Tristan-d'Acunha, broc. in-8°., avec une carte. *Heywood*, *Patten*, etc. etc.

de moutons et de chèvres, ressource chérie du navigateur.

La population se compose d'environ deux mille personnes, dont cinq cents blancs, et quinze cents nègres, non compris la garnison. *Jamestown*, sur la côte du nord-ouest, est la seule ville et le seul port de Sainte-Hélène. De bonnes fortifications en défendent les approches. Relâche ordinaire des vaisseaux à leur retour de l'Inde, cette île cesse une fois par an d'être une charmante solitude, pour devenir un bruyant marché. Lors de la découverte, en 1502, l'intérieur ne formait qu'une grande forêt, et le gommier croissait même sur le bord des rochers suspendus au-dessus de la mer. Fernando Lopez, renégat portugais, qui obtint en 1513 la grâce d'y vivre dans l'exil, la peupla le premier de chèvres, de cochons, de pintades, de coqs d'Inde, de perdrix, de faisans, de paons, et d'autres espèces d'oiseaux; il y planta des racines, des herbes potagères et des arbres fruitiers. Les Portugais l'ayant oubliée à la longue pour leurs établissemens sur la côte sud-est d'Afrique, elle fut occupée par les Hollandais, puis encore abandonnée par ceux-ci en 1651, pour le Cap-de-Bonne-Espérance. Alors les Anglais s'y fixèrent. Depuis ce temps, jusqu'à l'époque où ils prirent à leur tour le Cap-de-Bonne-Espérance, ce fut la seule relâche que les vaisseaux de la compagnie anglaise des Indes-Orientales eussent dans l'Océan Atlantique. Aujourd'hui associée aux destins du monde, cette île étroite recèle celui dont le génie naguères ébranlait l'univers (1).

Ville.

Détails historiques.

L'île de *l'Ascension*, rocher dépourvu d'eau et presque de végétation, attire les navigateurs par l'immense quantité de tortues qui viennent se reposer sur ses rivages, couverts de laves et de scories volcaniques.

Ile de l'Ascension.

Au fond du golfe de Guinée, une chaîne d'îles semble indiquer la continuation de quelque chaîne de montagnes du continent voisin.

Iles du golfe de Guinée.

L'île de *Fernando-Po*, ou plus exactement de *Fernao-*

(1) *Brookes*, Description de l'île de Sainte-Hélène; Londres. 1808; trad. franç., par M. Cohen, avec des Notes par M. *Malte-Brun*. Voyage de *Forster*, de *Valentia*, etc. etc.

do-Po, située à douze lieues au sud de la pointe de Bacxasey, tire son nom d'un gentilhomme du roi Alphonse V, de Portugal, qui la découvrit en 1472, et l'appela lui-même *Formosa* ou belle-île. Elle a huit lieues de long, du nord-est au sud-ouest, sur environ trois de large. On la depeint comme très-haute, boisée, souvent couverte de nuages, bien fertile en cannes à sucre, coton, tabac, manioc, patates, fruits et autres denrées qu'on y achète contre des barres et du fil de fer. Le Portugal, après l'avoir abandonnée antérieurement, la céda en 1778 à l'Espagne : la population est un mélange de mulâtres et de nègres, qui ne jouissent pas d'une très-bonne réputation. Dalzel dit que les Espagnols ont été chassés par les indigènes du fort qu'ils avaient tenté d'y bâtir pendant la guerre d'Amérique (1). Il semble néanmoins que leur colonie s'est élevée à un état florissant, puisque Wadstrom rapporte que tous les vaisseaux de Camerones, de Del-Rey et de Calabar y trouvent constamment d'amples provisions de toute espèce (2). Le mouillage ordinaire, où l'on va faire de l'eau et du bois, n'est qu'une rade ouverte sur la côte du nord.

L'Ile-du-Prince ou *Ilha do Principe*, à vingt-huit lieues au sud-sud-ouest de Fernando-Po, a près de huit lieues de long sur six de large. C'est le rendez-vous ordinaire des vaisseaux négriers, le havre étant regardé comme le meilleur de ce groupe d'îles. L'air y est sain et agréable, l'eau excellente. Plusieurs ruisseaux frais et limpides descendent à la côte; un petit lac occupe le sommet d'une haute montagne, au milieu de l'île. Elle abonde en bois, en noix de coco, oranges, citrons, figues, patates, ignames, riz, millet, maïs, manioc, animaux domestiques et volailles. La ville, bâtie près de la pointe du nord-est, contient deux cents maisons à un étage, deux églises et un couvent (3); on y compte environ cinquante blancs : le restant de la population se compose de mulâtres et de nègres libres, qui

Ile-du-Prince.

(1) *Dalzel*, Instructions nautiques sur la côte d'Afrique. (2) *Wadstrom*, Essai sur les Colonies, p. 37. (3) *Marchais*, t. III, p. 30.

entretiennent un grand nombre d'esclaves. Un fortin, gardé par des Portugais exilés, défend l'entrée du port.

Île Saint-Thomé. A vingt lieues dans le sud-ouest de l'île du Prince, sous l'équateur, est l'île de *Saint-Thomé :* elle a douze lieues de long sur sept dans sa plus grande largeur, et quinze mille habitans, la plupart nègres ou mulâtres (1). La partie septentrionale est formée de hautes montagnes terminées en pics, toujours enveloppés de nuages qui, de loin, paraissent comme de la fumée et que des voyageurs ont pris pour de la neige perpétuelle. Climat. Au surplus, la chaleur brûlante et continuelle du climat provoque dans les vallons des brouillards épais et fétides, qui couvrent fréquemment l'île entière, et deviennent, surtout pendant les mois de décembre, janvier et février, la cause de maladies nombreuses. En juillet et en août, les vents de sud-est et de sud-ouest raniment les forces défaillantes des Européens; mais ils sont très-pernicieux aux naturels. On prétend néanmoins que les gens de couleur et les noirs atteignent souvent un siècle et au-delà, tandis que les blancs vivent à peine cinquante ou soixante ans (2). Quoi qu'il en soit, l'étonnante fertilité du Productions. sol fait braver tous les inconvéniens du climat. Le produit en sucre brut s'élève à 3 millions de livres pesant par an. La culture de la vigne y a réussi. Le maïs, le millet, le manioc, les patates, les ignames, les nois de coco, les bananes, les oranges, les citrons, les dattes et les melons abondent partout. La cassave tient lieu de pain. Le cannelier y a été découvert récemment (3). Les brebis et les chèvres ont la chair excellente; mais les bœufs sont plus petits et moins gras qu'en Europe. Les cochons, qu'on élève en très grande quantité, sont engraissés avec de la canne à sucre coucassée dans des moulins. Les volailles multiplient prodigieusement, et toutes les rivières fourmillent de poissons. *Saint-Thomé* ou *Panoasan* (4), la capitale, a cinq

---

(1) *Pommegorge*, Descript. de la Nigritie, p. 249. (2) *Marchais*, III, 3. (3) *Wadstrom*, p. 241. (4) Peut-être *Panoasan* n'est qu'une corruption de *Povoaçao*, mot portugais, qui signifie ville.

Digitized by Google

cents maisons, la plupart de bois, trois ou quatre églises et deux couvens : elle est défendue par un fort bâti sur une langue de terre. La rade sert de relâche aux vaisseaux que les vents contraires ont empêchés d'atterrir à l'Ile-du-Prince (1). On peut s'y procurer facilement toutes sortes de provisions pour des vieux habits et du vieux linge. L'île de Saint-Thomé est commandée par un gouverneur mulâtre, et administrée par un conseil de douze indigènes. Tout y respire le plaisir et la mollesse. Les esclaves ne connaissent point la servitude, et travaillent à peine deux ou trois jours par semaine. Des prêtres noirs desservent les églises ou chapelles disséminées au nombre de huit à neuf dans l'île (2). La plupart ne savent pas seulement lire; mais ils ont chacun deux ou trois concubines. Quelques capucins blancs ou mulâtres, fixés dans un petit couvent, n'ont pas des mœurs plus rigides. Des évêques que la cour de Lisbonne avait résolu d'y envoyer à plusieurs reprises pour rétablir la discipline, moururent tous dans peu de jours. Etat politique et moral.

Parmi les îles voisines de Saint-Thomé, celle de *Rolas* a deux lieues de long.

L'île d'*Anonbon* ou *Bonanno*, découverte par les Portugais le premier jour de l'an 1473, a été cédée à l'Espagne avec celle de Fernando-Po. Elle est à vingt-neuf lieues au sud-ouest de l'île de Rolas, et peut avoir sept à huit lieues de circonférence (3). C'est une haute terre, d'un climat salubre et sillonnée de vallons rians que bordent des montagnes parées d'une riche verdure, et couronnées de brumes qui ne nuisent point à la santé. On en tire des oranges délicieuses et très-grosses, du coton, du tamarin, des pommes-grenades et toutes les denrées des trois îles précédentes, contre du sel et de vieux effets d'habillement. La population est de huit à neuf cents habitans qui sont les descendans d'esclaves jetés sur cette île dans un voyage au Brésil. Dalzel rapporte qu'au moment d'en prendre possession, les Espa- Ile Annobon.

(1) *Ræmer*, p. 280; *Bosman*, p. 442. (2) *Ramsay*, Inquiry etc., p. 38. (3) *Bruns* et *Dalzel*.

gnols furent repoussés par les indigènes, indisposés déjà contre les Portugais. Il n'y a qu'un mauvais mouillage à la côte du nord.

Ile de Saint-Mathieu. Nous ne chercherons point l'île *Saint-Mathieu*, dont aucun navigateur moderne n'a pu retrouver la trace. C'est probablement celle d'Anno-Bon, placée sous une fausse longitude. Cependant la question doit rester indécise.

Au sortir du golfe de Guinée, et en s'élevant directement aux îles du cap Vert, par les méridiens de ces îles mêmes, on traverserait ces parages, funestes au navigateur, où de longs calmes tiennent les vaisseaux enchaînés sous un ciel chargé de nuages électriques, versant tour-à-tour des torrens de pluie et des torrens de feu. On évite autant qu'on peut cette *mer de tonnerre*, foyer de maladies mortelles, soit en serrant les côtes d'Afrique, soit en cherchant celles d'Amérique.

Mer de tonnerre.

Iles du cap Vert. L'archipel des *îles du cap Vert*, appartenant aux Portugais, comprend dix îles, outre les îlots et rochers. La principale est celle de *San-Iago*. Le premier aspect rebute l'œil par l'image de l'aridité; on dirait qu'elle sort d'un incendie. Des rochers nus, jetés en désordre l'un sur l'autre, découpés, brisés par des fractures bizarres, s'élèvent du sein de la mer et s'élancent jusque dans les nues (1). A terre, le déplorable état des habitans attriste l'âme; ils ont le teint si foncé, que l'on ne soupçonnerait guère dans leurs veines le moindre mélange du sang européen, s'ils ne se vantaient pas eux-mêmes d'être Portugais (2). Le clergé est composé de gens de couleur et même de nègres. La misère générale dérive, partie de la mauvaise administration, partie des sécheresses qui quelquefois accablent l'île pendant plusieurs années de suite. La principale production est le sel, dont la vente exclusive pour le Brésil se fait au bénéfice du gouvernement. Le long des coteaux et dans les vallées où la rosée et l'humidité de l'air maritime entretiennent la végétation, les cocotiers, les bananiers, les papayers, brillant

San-Iago.

(1) *Warmb*, Voyage aux Indes, p. 58. (2) *Barrow*, Voyage à la Cochinchine, t. I, p. 87.

Digitized by Google

d'uue éternelle verdure, offrent leurs fruits salutaires. Les tamariniers et les adansouies y étaleut un large ombrage. Rieu n'égale la beauté des oranges et des citrons du pays. Les goyaves, les figues, ainsi que les patates douces, les citrouilles et les melons d'eau sont d'une excellente qualité. La vigne et la canue à sucre réussissent. L'indigotier et le cotonnier, quoique abandonués à eux-mêmes, ont la croissance la plus vigoureuse. Le duvet soyeux des asclépiades, qu'on voit fleurir partout, sert à rembourrer les oreillers et les matelas. Le ris et le maïs forment la nourriture ordinaire du peuple; mais lorsque les pluies périodiques manqueut, le sol, calciné par un soleil dévorant, résiste à la bèche, et le pauvre est exposé à périr d'inanition : car le thermomètre de Farenheit ne descend guère au-dessous de 80°, et monte souvent au-dessus de 90.° Productions.

Les montagues de l'île sont remplies de chèvres et de petits bouvarts. Les paysans donnent la chasse aux oiseaux de Guinée, aux ramiers, aux tourterelles et à d'autres volailles sauvages. Le seul poissou passable de la mer est une espèce de mulets; mais les tortues de terre, qui fourmilleut dans les vallées, fournissent un mets délicieux. L'eau potable est rare. On aurait cependant tort de juger de l'état de l'île d'après la ville de *Puerto Praya*, où abordent les navigateurs. Elle est formée de deux rangées d'humbles maisons rustiques, mêlées de quelques cabanes encore plus misérables. Une redoute, tombée en ruines, défend mal le mouillage. Mais *San-Iago*, l'aucien chef-lieu, et *Ribeira-Grande*, la résidence des autorités, ont meilleure apparence et renferment même des édifices assez considérables. Ville.

L'île de *Mayo*, riche en bestiaux et eu coton; l'île de *Fuego* (du Feu), qui, malgré son volcan très-actif, produit de bons fruits, et l'île *Brava* ou *Saint-Jean*, qui donne de l'excellent vin et du salpêtre, forment, avec celle de San-Iago, une chaîne dirigée de l'E. à l'O. Iles Mayo, Fuego, etc.

L'île *Boa-Vista* (Bonne-Vue), remarquable par un sol moins élevé, très-fertile en coton et en indigo, forme, avec l'île du *Sel* ou *do Sal*, une ligne N. et S.

Îles Saint-Vincent, etc. etc.

Les quatre îles restantes font partie d'une chaîne dirigée du S. E. au N. O., et se succèdent dans l'ordre suivant. *St.-Nicolas*, une des plus grandes, et la mieux policée de tout l'archipel, renferme une ville du même nom où l'on fabrique de très-bonnes étoffes de coton. L'île a le sol montueux et fertile en fruits, mais on n'y récolte qu'un vin aigrelet. *Santa-Lucia*, élevée et boisée, n'a que des eaux saumâtres. *San-Vincente*, île inhabitée, est, de même que la précédente, riche en bois et en tortues. *San-Antonio*, dont les montagnes égalent, dit-on, le pic de Ténériffe en élévation, nourrit, dans ses vallées bien arrosées, l'indigotier et le dragonnier, l'oranger et le citronnier.

Malgré les sécheresses auxquelles ces îles sont exposées, leur produit naturel en coton, indigo, fruits, sel, peaux de chèvres et huile de tortue, pourrait leur donner une certaine valeur sous une administration plus intelligente. Leur population actuelle est estimée à quarante-deux mille âmes.

Mer d'herbes ou de Sargosso.

Au nord des îles du cap Vert, les eaux de l'Océan disparaissent sous une couche épaisse de varec, qui, semblable à une prairie flottante, s'étend jusqu'au vingt-cinquième parallèle et occupe un espace de soixante mille lieues carrées; les navires s'en dégagent avec difficulté. On voit d'autres amas de varec dans des parages plus au nord-ouest, presque sous le méridien des îles Açores *Cuervo* et *Flores*, entre les vingt-troisième et trente-cinquième parallèles nord. Les anciens connaissaient ces parages, semblables à des prairies. « Des » navires phéniciens, dit Aristote (1), poussés par le vent » d'est, arrivèrent, après une navigation de trente jours, » dans un endroit où la mer était couverte de roseaux et » de varec. « Quelques personnes ont pensé que cette abondance de varec était un phénomène qui prouvait l'ancienne existence de l'Atlantide engloutie. Il paraît que du temps de Christophe Colomb ces faits étaient oubliés; car ses compagnons furent saisis d'effroi en voyant si abondante en

(1) *Aristot.* de mirabilibus, p. 1157; éd. de Duval; Paris.

plantes cette partie de la mer que les Portugais appelaient *mar de Sargasso*. Les parages couverts de varec aux environs des îles du cap Vert sont encore décrits dans le périple de Scylax (1). « La mer, au-delà de Cerne, n'est plus » navigable à cause de son peu de profondeur, des maré» cages et des varecs. Le varec a une coudée d'épaisseur, » et son extrémité supérieure est pointue et piquante. »

Ces passages des anciens paraissent démontrer que leurs navigations ne se terminaient que vers le cap Blanc, comme nous l'avons admis, et non pas au cap Boyador, comme le savant M. Gosselin le suppose. Car la situation de la *mer du Sargasse* n'a pu changer considérablement, attendu qu'elle est déterminée par les vents et les courans, éternels agens de l'immuable nature. Tout au plus, les limites de ces bancs de plantes marines ont pu être autrefois un peu moins étendues.

Le célèbre archipel des *îles Canaries* nous ramène vers l'empire de la civilisation. C'est presqu'une partie de l'Europe. Que n'a-t-on pas écrit sur la douce température de ces îles, et sur les rians paysages qu'enferme leur enceinte de rochers? Iles Canaries.

Lancerote commence la chaîne à l'est. Dépouillée de ses forêts, elle éprouve, comme le continent voisin, des sécheresses destructives; cependant elle nourrit des chameaux en grand nombre, et exporte du blé, de l'orge, des légumes. La vigne y croît avec force dans les cendres volcaniques (2). *Téguise* en est la capitale. Cette île possède les deux meilleurs ports de l'archipel. Dans cette île, que les indigènes appelaient *Titeroygotou*, il régnait une civilisation plus avancée que dans les îles situées plus à l'occident. Les habitans demeuraient dans des maisons bâties en pierres de taille, tandis que les Guanches de Ténériffe se logeaient dans des cavernes. On retrouva ici l'usage singulier qui existe aussi dans le Thibet, et qui permet à une femme d'avoir légalement plu- Lancerote. Anciens habitans.

---

(1) Ed. de Gronovius, p. 126. (2) *Tessier*, Etat de l'agriculture aux îles Canaries, dans les *Mém. de l'Institut*, sciences phys., an 6, t. I.

sieurs maris (1). Ces traits des mœurs semblent prêter une nouvelle force à notre opinion, d'après laquelle les îles de Laucerote et de Fortaventure auraient été les seules connues des anciens peuples civilisés.

Fortaventure. *Fortaventure*, dont le nom indigène était *Erbania*, n'offre qu'une continuation du sol de Laucerote. L'eau de citerne fournit presque seule aux besoins des habitans. Dans les bonnes années elle exporte néanmoins du blé et de l'orge. On y recueille aussi de la soude, du coton et du vin de médiocre qualité. *Betancuria*, le chef-lieu, conserve le nom du premier conquérant moderne des Canaries.

La Grande-Canarie. Les quatre îles de la *Grande-Canarie*, de *Ténériffe*, de *Gomère* et de *Palma* forment une chaîne de montagnes très-élevées, et qui se dirigent de l'est à l'ouest. *Canarie*, douée d'un sol très-fertile, arrosée de ruisseaux limpides, jouissant d'une température modérée, serait la plus importante de cet archipel, si elle avait une meilleure rade et si cent cinquante terres érigées en *majorats* n'y restaient pas incultes (2). Elle produit du maïs, du blé, de l'orge, du vin, du sucre très-estimé, des olives et de la soie. La ville de *Las-Palmas* est le siége des autorités ecclésiastiques. Le village de *Gualdar* se compose de grottes, taillées dans les rochers par les anciens indigènes. Sur le mont *Daremas*, le parfum des bosquets, le murmure des eaux, et le chant des serins rappellent tout ce que les poëtes ont écrit sur les îles Fortunées.

Ténériffe. *Ténériffe*, la plus peuplée et la plus grande de ces îles, portait chez les indigènes le nom de *Chinérife*. Les montagnes basaltiques dont sa masse est formée, s'élèvent généralement à six cents toises au-dessus du niveau de la mer.

Le Pic. La partie méridionale renferme le fameux *pic de Teyde*, ou plus exactement d'*Echeyde*, c'est-à-dire, de l'Enfer. Il portait encore chez les Guanches le nom d'*Aya-Dyrma* : c'est peut-être celui de tous les monts volcaniques dont la

(1) *Viera de Clavijo*, Noticias di la Historia de las islas Canarias, t. I, p. 150, 171, etc. (2) Viajero universal, de *P. Estala*, t. XI, p. 207. *Bory de Saint-Vincent*, Essai sur les îles Fortunées, t. V.

renommée se soit le plus occupé dans les temps modernes. Cependant, ce n'est que depuis peu qu'on en a déterminé avec exactitude l'élévation, qui est de dix-neuf cent quatre toises, ou onze mille quatre cent vingt-quatre pieds (1). Les deux tiers du cône formé par cette montagne, sont recouverts d'une belle végétation, au milieu de laquelle il se montre peu de laves modernes : on traverse des bosquets de lauriers, souvent environnés de nuages. Dès qu'on a dépassé la région des nuages, le sol aride et désert commence à se couvrir de pierres ponces et de laves obsidiennes ou vitreuses. Cette région stérile occupe un espace de dix lieues carrées de superficie (2). Un vaste et profond réservoir contient de l'eau glaciale, et qui, au mois de septembre, est gelée. Le cône volcanique, proprement dit, offre une déclivité si rapide, qu'il n'est possible d'y monter qu'en suivant un ancien torrent de lave. Le cratère lance de temps à autre des fumées, et le sol qui l'environne, est en plusieurs endroits assez échauffé pour qu'en y marchant on s'expose à avoir ses souliers calcinés. Ce volcan paraît cependant agir plutôt par les flancs que par le sommet : d'énormes éruptions latérales ont attesté, il n'y a pas vingt ans, la violence continuelle du feu souterrein. Plusieurs indices prouvent qu'il s'amasse dans les cavernes intérieures du pic de grands dépôts d'eau, qui s'exhale en vapeurs par divers soupiraux, dont les deux plus remarquables portent le nom de *narines*.

Son élévation.

Au pied de ce mont ignivome s'étend une des plus belles contrées du monde. Les coteaux, cultivés en plusieurs endroits avec autant de soin qu'un jardin, produisent les fruits les plus délicieux et les vins les plus exquis. Le vin de Téneriffe est de deux espèces, la *malvoisie* et le *vidogne* ; il s'en récolte vingt mille pipes dans les années abondan-

Productions de l'ile.

(1) Selon *Borda*, *Pingré* et *Cordier*. Les anciennes estimations l'élevaient davantage. Selon *Cassini*, il avait 2634 toises ; selon *Heberden*, 2409 ; selon *Feuillée*, 2213 ; selon *Bouguer*, 2062. Un Espagnol, *D. Manuel Hernandez*, le rabaisse à 1742. (2) *A. de Humboldt*, Voyage ; Relation historique, t. I, liv. I, ch. 2.

tes (1). La flore de Ténériffe peut donner une idée de celle de toutes les Canaries. Le bananier, le papayer, et la magnifique poinciade ornent les jardins; le trichomane des Canaries, jolie fougère, tapisse les murs (2). Les cactus, les cacalies, les euphorbes rappellent par leurs formes roides et pointues l'aspect végétal de l'Afrique. Le sucre de Ténériffe est une graminée particulière à cet archipel. L'orseille de cette île est recherchée. Tous les voyageurs ont admiré un arbre à sang-dragon, d'une dimension gigantesque, que l'on conserve dans un jardin du charmant bourg d'Orotava.

Le dragonier d'Orotava.

« En juin 1799, dit M. de Humboldt, lorsque nous gravîmes le pic de Ténériffe, nous trouvâmes que ce végétal » énorme avait quarante-cinq pieds de circonférence un » peu au-dessus de la racine (3). » M. G. Staunton prétend qu'à dix pieds de hauteur il a douze pieds de diamètre. La tradition rapporte que ce dragonier était révéré par les Guanches, comme l'orme d'Ephèse par les Grecs; et qu'en 1402, lors de la première expédition de Bethencour, il était aussi gros et aussi creux qu'aujourd'hui. En se rappelant que le dragonier a partout une croissance très-lente, on peut conclure que celui d'Orotava est extrêmement âgé. Il paraît, avec raison, singulier à M. de Humboldt, que le dragonier ait été cultivé depuis les temps les plus reculés dans les îles Canaries, dans celles de Madère et de Porto-Santo, quoiqu'il vienne originairement des Indes. Ce fait semble contredire l'assertion de ceux qui représentent les Guanches comme une race d'hommes entièrement isolée, et n'ayant eu aucune relation avec les autres peuples de l'Asie et de l'Afrique.

Villes de Ténériffe.

Les villes de Ténériffe, auberges des navigateurs, ont été vingt fois décrites avec plus de soin que celles de plusieurs contrées européennes (4). *Santa-Cruz*, qui en est la

(1) *Ledru*, Voyage à Ténériffe, etc., t. I, p. 126. (2) *La Billardière*, Voyage, I, 8-21. (3) Tableau de la Nature, I, p. 109; trad. franç. de M. *Eyriès*. (4) *Bory de Saint-Vincent*, Essai sur les îles Fortunées, 230 *Ledru*, I, 37. *Macartney*, *Barrow*, *Milbert*, etc., etc.

Digitized by Google

principale, et qui compte dix mille habitans, sert de siége au gouvernement des Canaries. *Laguna*, ancienne capitale de l'île, vante son climat délicieux, et *Orotava* rivalise avec les plus beaux sites du monde. Dans le jardin de botanique, établi près de cette ville, les végétaux de l'ancien et du nouveau Monde entremêlent leur feuillage.

Gomère, petite île très-fertile et bien arrosée, peut se suffire presqu'à elle-même. Les montagnes de granite et de schiste micacé (1) sont convertes de forêts et entrecoupées de vallées délicieuses où croissent des lauriers, des dattiers, des citronniers, des figuiers, des noyers, des mûriers. Les herbes potagères et légumes, les grains, les fruits, les poires de serre, les patates, les ignames, le vin, le miel, les bêtes à cornes et à laine, les mulets, les volailles, le gibier y abondent (2). Ile Gomère.

Saint-Sébastien, le chef-lieu, a un bon port, où Christophe Colomb fit radouber ses vaisseaux en 1492, avant d'aller chercher un nouveau Monde. Il y a des fabriques de laine et une sucrerie.

Palma a le sol plus élevé que Ténériffe, montueux, coupé de ravins, rempli de cavernes: volcanique et assez aride dans la partie du sud, elle n'est en général fertile et peuplée que sur les côtes, où l'on recueille des légumes, du bon vin, beaucoup de sucre, employé principalement à confire les fruits dont l'île abonde, et une grande quantité d'amandes. La récolte en blé ne suffit pas à la consommation des habitans. Dans les années de disette le peuple se nourrit, comme à Gomère, de racines de fougère. Selon Clavijo, on n'y trouve ni bêtes fauves, ni perdrix, ni lièvres; mais les lapins, très-nombreux, détruisent les jeunes tiges d'arbres sur les flancs des montagnes : la région des nuages seule est richement boisée, et donne à l'île, vue de loin, l'air d'une forêt. On y trouve une sorte de bois d'aloès (3). Ile Palma.

(1) *Broussonet*, cité par *A. de Humboldt*, Voyage, I, 168. (2) Selon *Milbert*, t. I. p. 96, c'est la seule des Canaries où il y ait des cerfs et des chevreuils, que *Ledru* transporte à Ferro. (3) Viagero Universal, XI, 211.

Santa-Cruz de las Palmas, la capitale, a un bon port.

Ile de Fer. *Hierro*, ou Ferro, la plus occidentale des sept Canaries, a le sol volcanisé et peu fertile. Après avoir gravi un talus de plus d'une lieue qui s'élève du bord de la mer; on y trouve des guérets fleuris où de nombreuses abeilles ramassent du miel. *Valverde* est le chef-lieu de cette île. Elle n'a que peu de sources; mais l'humidité du sol est entretenue par de fréquens brouillards, qui l'ont fait surnommer, par les Canariens, *terre noire*. On y recueille peu de grains, beaucoup d'orseille, et on y fabrique annuellement pour 80 à 100,000 réaux d'eau-de-vie, qu'on tire du vin et des figues (1). Les pâturages nourrissent une grande quantité de bestiaux, dont la chair est du meilleur goût, et les forêts renferment des cerfs et des chevreuils. L'arbre saint. L'*arbre saint*, de l'île de Fer, objet de tant de récits fabuleux, paraît avoir été un *laurus indica*; il ne fournissait pas l'île entière d'eau fraîche, mais les vapeurs condensées sur ses feuilles en donnaient néanmoins une quantité considérable, et qui dans les sécheresses, était une véritable ressource. Cet arbre, gardé avec soin, fut détruit en 1612 par un ouragan horrible. Son existence, en vain révoquée en doute par le célèbre critique *Feyjoo*, a été juridiquement constatée (2).

Les aperçus qui auraient rendu cette topographie des Canaries trop aride, ont été réunis dans le tableau suivant:

Population des Canaries.

Noms des îles.	Surface en lieues marines carrées (3).	Population en 1807 (4).	Produit de froment et d'orge en *fanégas* (5).
Ténériffe	73	81,000	89,556
Fortaventure	63	12,000	150,000
Canarie	60	58,000	70,653
Palma	27	25,000	44,350
Lancerote	26	13,000	155,461
Gomère	14	8,200	13,770
Fer	7	5,700	7,000
	270 l. c.	202,900 hab.	530,790 fan.

(1) *Ledru*, t. I, p. 40. (2) Viagero Universal di *P. Estala*, t. XI, p. 139-143. (3) Mesuré d'après les cartes de Borda et de Varela, par M. *Oltmans*. (4) Note communiquée par M. *Marchena*. (5) Recensemens officiels cités par *Ledru*. La *fanega* est de cent livres de poids.

Les habitans des Canaries, connus sous le nom d'*Islenos* (les insulaires), émigrent en grand nombre à la côte de Caracas et aux Philippines. Vifs et spirituels comme des Andalousiens, ils aiment l'instruction et le travail comme des Biscayens; ils prononcent l'espagnol avec une douceur particulière (1). Des philosophes, comme Clavijo, des poëtes, comme Yriarte, ont illustré cette peuplade, qui compte encore dans son sein quelques savans estimables, et chez laquelle les bons livres français ne sont rien moins qu'inconnus. Les Canaries, le Cap et l'Ile-de-France forment en Afrique presque tout le domaine de la civilisation. Les droits féodaux, les majorats et l'étendue des terres domaniales en friche, arrêtent cependant aux Canaries les progrès de la culture et de la prospérité publique. Insulaires espagnols.

Que sont devenus les *Guanches*, dont les momies seules, enfouies dans des cavernes, ont échappé à la destruction? Au 15e. siècle, quelques nations commerçantes, surtout les Espagnols et les Portugais, cherchaient des esclaves aux îles Canaries, comme on en cherchait dernièrement sur la côte de Guinée. Sous les Guanches, l'archipel des Canaries était divisé en plusieurs petits états, ennemis les uns des autres, et la cupidité des Européens entretenait les guerres intestines, pour acheter les prisonniers : plusieurs préférèrent la mort à la servitude, et se tuèrent eux et leurs enfans. C'est ainsi que la population des Canaries avait déjà considérablement souffert par le commerce des esclaves, par les enlèvemens des pirates, et surtout par un carnage prolongé, lorsque Alonzo de Lugo en acheva la conquête. Ce qui restait des Guanches périt, en 1494, dans la fameuse peste appellée *modorra*, que l'on attribuait à la quantité de cadavres que les Espagnols avaient laissés exposés à l'air, après la bataille de la Laguna. Cette belle nation des Guanches était à-peu-près éteinte au commencement du 17e. siècle; on n'en trouvait plus que quelques vieillards à la Candelaria et à Guimar. Aujourd'hui, il n'existe dans Les Guanches.

(1) Viagero Universal, t. XI, p. 227.

tout l'archipel aucun indigène de *race pure*. Quelques familles de Canariens se vantent de leur parenté avec le dernier roi-pasteur de Guimar; mais ces prétentions ne reposent pas sur des fondemens très-solides : elles se renouvellent de temps en temps, lorsqu'il prend envie à un homme du peuple, plus basané que ses concitoyens, de solliciter un grade d'officier au service du roi d'Espagne (1).

Mœurs de ce peuple. Les Guanches, célèbres par leur taille élancée, et souvent remarquables par une belle chevelure blonde, ont fourni de superbes traits au pinceau d'historiens mécontens de leur siècle, et peu de temps après la découverte de l'Amérique, on se plaisait à signaler les généreuses vertus des Guanches, comme on a célébré de nos jours l'innocente douceur des insulaires d'Otaïti, ou comme Tacite a tracé le tableau séduisant des peuples germaniques. En effet, si les Guanches offrent quelque analogie physique avec les colosses de l'ancienne Germanie, ils paraissent avoir ressemblé, sous d'autres rapports, aux Otaïtiens. Nous les voyons gémir, les uns et les autres, sous le joug du gouvernement féodal. Chez les Guanches, cette institution qui facilite et perpétue les guerres, était sanctionnée par la religion. Les prêtres disaient au peuple : « Le grand esprit, *Achamas*, a créé d'abord les nobles, les *Achimenceys* (2), auxquels il a distribué toutes les chèvres qui existent sur la terre. Il créa ensuite les plébéiens, les *Achicaxnas;* cette race plus jeune, eut la hardiesse de demander aussi des chèvres; mais l'Etre-Suprême répondit que le peuple était destiné à servir les nobles, et qu'il n'avait besoin d'aucune propriété. » Le *faycas* ou grand-prêtre exerçait le droit d'ennoblir, et une loi portait que tout Achimencey qui s'avilirait jusqu'à traire une chèvre de ses mains, perdrait ses titres de noblesse. Cette loi ne rappelle point la simplicité des mœurs du siècle homérique.

---

(1) *A. de Humboldt*, Voyage, l. I, p. 190. (2) Ou *Achamanacres*. Ce mot guanche rappelle la famille des *Achéménides* en Perse, et les *Atamans* ou chefs des hordes tatares.

Les momies de cette nation qu'on voit dans les cabinets de l'Europe, proviennent de cavernes sépulchrales taillées dans le roc, sur la pente orientale du pic de Téneriffe. Les anciens Guanches, lorsqu'ils avaient déposé dans ces catacombes une quantité suffisante de corps, prenaient la précaution d'en fermer l'entrée, et on prétend que la connaissance des lieux de sépulture était un secret qui se transmettait exclusivement à de certaines familles (1). Ces momies, maintenant très-rares aux Canaries même, sont dans un état de dessication si extraordinaire, que les corps entiers, munis de leurs intégumens, ne pèsent souvent que six à sept livres, c'est-à-dire, un tiers de moins que le squelette d'un individu de la même grandeur, dépouillé récemment de la chair musculaire. Le crâne offre, dans sa conformation, quelques légers rapports avec celui de la race blanche des anciens Egyptiens, et les dents incisives sont émoussées chez les Guanches, comme dans les momies trouvées sur les bords du Nil. Mais cette forme des dents est due à l'art seul ; et, en examinant soigneusement la physionomie des anciens Canariens, des anatomistes habiles (2) ont reconnu dans les os zygomatiques et à la mâchoire inférieure, des différences sensibles avec les momies égyptiennes. En ouvrant celles des Guanches, on y trouve des restes de plantes aromatiques, parmi lesquelles on distingue constamment le *chenopodium ambrosioides* : souvent les cadavres sont ornés de bandelettes auxquelles sont suspendus de petits disques de terre cuite, qui paraissent avoir servi de signes numériques, et qui ressemblent aux *quippos* des Péruviens, des Mexicains et des Chinois (3).

Momies des Guanches.

Le seul monument propre à répandre quelque lumière sur l'origine des Guanches, est leur langue ; mais malheureusement il ne nous en est resté à-peu-près que cent cinquante mots, dont plusieurs expriment les mêmes objets, selon le dialecte des différentes îles. Outre ces mots, il

Langue guanche.

---

(1) *Milbert*, t. I, p. 59. (2) *Blumenbach*, Decas Cranior, t. V, p. 7. (3) *Viera y Clavijo*, *noticias*, t. I, p. 173.

existe encore des fragmens précieux dans les dénominations d'un grand nombre de hameaux, de collines et de vallons.

On avait pensé long-temps que la langue des Guanches ne présentait aucune analogie avec les langues vivantes ; mais depuis que le Voyage de Hornemann, et les recherches ingénieuses de MM. Marsden et Venture ont fixé l'attention des savans sur les *Berbers* ou *Shillouks*, qui occupent une immense étendue de terrein dans l'Afrique boréale, on a reconnu que plusieurs mots guanches ont des racines communes avec les dialectes *chilla* et *gebali* (1)

Si cette analogie ne prouve pas une communauté d'origine, elle indique du moins des liaisons anciennes entre les Guanches et les Berbers, dans lesquels se trouvent refondus les Numidiens, les Gétules et les Garamantes.

Ile Saint-Brandon. A l'ouest des îles Canaries, une tradition très-répandue, mais très-obscure, place une île nommée *Saint-Brandon* ou *Saint-Borondon*. On prétend même qu'elle était visible des rivages de l'île Palma. Un saint évêque y avait conduit une colonie de chrétiens lors de l'éruption des Maures en Espagne. Ces traditions peuvent avoir pour fondement une de ces illusions optiques, par lesquelles l'image d'une côte réelle est répétée dans les nuages. Peut-être aussi quelque volcan sous-marin, existant à l'ouest des Canaries, fait-il tour-à-tour paraître et disparaître les parois de son cratère.

En passant devant le grouppe de rochers appelés les îles *Salvages* ou Sauvages, nous arrivons, par une navigation de 80 lieues marines, à l'île de *Madère*, qui, avec celle de *Porto-Santo* et avec quelques îlots déserts, forme un grouppe particulier. Les Portugais, qui en sont les maîtres, en avaient naguères accordé à l'Angleterre le droit d'occupation militaire.

Ile de Madère.

Le sol montueux de Madère s'élève de toutes parts vers

(1) Voici quelques exemples : *Tigo*, ciel ; en berbée, *tigot*. *Aho*, lait ; en b., *acho*. *Tomasen*, orge ; en b., *tomzeen*. *Tumoganteen*, maisons ; en b., *tigameen*. *Carianas*, panier ; en b., *carian*. *Aënum*, eau ; en b., *anan*. Voyez le Mithridates, par *Adelung* et *Vater*, t. III, p. 60.

une chaîne de montagnes dont le sommet s'appelle le *pic Ruivo*, haut de cinq mille soixante-huit pieds. On y remarque sur le sommet un enfoncement, appelé par les habitans *Val*, et qui paraît être la bouche d'un ancien cratère, idée confirmée par les laves, la plupart légères et bleuâtres, qu'on y voit disséminées, et dont la mer jette même de temps à autre des débris dans les baies du sud ; mais on n'y trouve point de pierre ponce, et rien n'annonce, d'ailleurs, une origine volcanique de l'île. Elle est néanmoins sujette à des tremblemens de terre assez fréquens. Les parties constitutives des montagnes sont principalement le quartz et le schiste granulaire, dont les fentes renferment généralement du fer et de l'ochre. M. Rathke, naturaliste danois, a rapporté de cette île du plomb natif, engagé dans une lave tendre. Les côtes, généralement escarpées, sont d'un abord difficile ; les vagues s'y brisent avec violence. Montagnes.

Le climat est doux, tempéré et fort agréable ; on y jouit d'un printemps presque perpétuel. Dans la saison froide, le thermomètre marque régulièrement 65 à 60° de Fahrenheit ; il est rare de le voir tomber à 55. Pendant l'été, il se tient entre 66 et 76°. Les vents brûlans apportés de l'Afrique le font monter à 90 ou 95. Cette chaleur extraordinaire est promptement rompue par des orages qui lui succèdent. Le vent de nord-est règne dans l'intérieur de l'île. A la côte méridionale, on ressent le matin, pendant neuf mois de l'année, une douce brise d'est, qui tourne à l'ouest vers midi. Le soir et pendant la nuit, elle est remplacée par le vent de terre ou par des calmes. L'équinoxe d'automne amène des vents forts du sud, qui alternent par la suite jusqu'à la fin de l'année avec des vents d'ouest, souvent orageux. Les pluies qui tombent depuis novembre jusqu'à la fin de février, ne sont ni fortes, ni abondantes : dans l'espace de sept années, on y a compté quatre cent soixante-deux jours pluvieux (1). L'humidité naturelle de la terre est entretenue par la neige, qui couvre assez long-temps les Climat et saisons.

(1) *Heberden*, Transact. Philos., t. 47, p. 357 et suiv. ; t. 48, p. 617.

plus hautes montagnes, et par les nuages qui en enveloppent les cimes pendant le jour, et s'abaissent, au soleil couchant, dans les vallons, où la première aurore les fait disparaître.

L'île est riche en sources, et arrosée par une quantité de petites rivières qui descendent des montagnes, et forment souvent dans les ravins des cascades très-pittoresques : on en distribue les eaux sur le sol souvent pierreux des jardins et des vignes, au moyen de digues et de fossés soumis à l'inspection d'officiers particuliers.

Arbres. L'abondance des bois dont elle était autrefois couverte, lui avait fait donner le nom de *Madeira* (bois de construction). Pour en faciliter le défrichement, on y mit le feu, qui, dit-on, dura sept ans. Aujourd'hui, les jardins et les vergers sont ornés d'une grande variété d'arbres fruitiers, tant de l'Europe que des tropiques. Mais les forêts, la plupart composées de châtaigniers et de noyers, ne s'étendent que sur les flancs supérieurs des montagnes. On y trouve aussi des cèdres, des cyprès, du bois de fer et plusieurs espèces de lauriers, parmi lesquels on distingue surtout le *laurus indica* qui donne l'acajou de Madère. Plus haut croissent des pins, mais les dernières sommités ne présentent plus que des arbustes rabougris et quelques broussailles qui suppléent au manque de bois à brûler. Les champs sont ornés de genets, de cytises, de myrtes, de figuiers d'Inde, d'euphorbes, de framboisiers, de rosiers, de jasmins, de limoniers aquatiques (1), de phillyres, de dragoniers (2).

Canne à sucre. Le *sucre* de Madère était autrefois très-estimé pour son odeur de violette et son goût aromatique; de nos jours, on n'y prépare plus qu'une petite quantité de mélasse et de syrop. La culture de la canne a été entièrement sacrifiée à celle de la vigne, qui forme en effet la grande richesse de

Vignobles. l'île. Les vignobles, pour lesquels on a ménagé avec soin des moyens d'irrigation, s'élèvent sur les coteaux méridionaux des montagnes, à une hauteur d'à-peu près deux

(1) Passiflora laurifolia, L. (2) *Sloane*, p. 9-14. *Banks*; *Forster*.

lieues. Les raisins mûrissent à l'ombre des treilles, et sont récoltés après s'être à moitié séchés sur pied. Le précieux vin de Malvoisie provient de ceps apportés primitivement de Candie. Suivant Staunton, on en récolte annuellement cinq cents pipes. L'autre sorte, plus abondante, est célèbre sous le nom de Madère sec. La récolte annuelle varie entre quinze mille et vingt-cinq mille pipes, et l'exportation se monte à douze ou quinze mille. Il en passe cinq mille cinq cents en Angleterre, cinq mille cinq cents aux Indes-Orientales, trois mille aux Indes-Occidentales, et deux mille aux Etats-Unis d'Amérique, où on prend les qualités inférieures (1). On a commencé récemment à cultiver l'olivier, par ordre du gouvernement. Les grains de l'île, le froment surtout, et l'orge sont excellens; mais elle n'en produit que pour une consommation de quatre mois. Les oignons, les courges, l'arum égyptien, les yams et les châtaignes forment la principale nourriture. Le serin gris y est indigène. Les abeilles des vallées donnent un miel délicieux. La mer offre des truites, des albacores, espèce de thon, et d'autres poissons en abondance. Néanmoins, pour les temps de carême et les jours maigres, ces insulaires ont recours à la morue importée par des vaisseaux étrangers.

Diverses productions.

Madère renfermait, en 1767, une population de soixante-quatre mille âmes. Les registres d'églises offrent, dans un espace de huit ans, un accroissement annuel de neuf cent sept âmes, et ne portent la mortalité qu'à un sur quarante-neuf (2). De nos jours, Staunton estime la population totale à quatre-vingt mille âmes, et Barrow la porte à quatre-vingt-dix mille. Elle se compose d'un mélange de Portugais, de mulâtres et de nègres. Les créoles ont le teint basané, la stature petite, sont malpropres et mal vêtus. Le peuple y mène en grande partie une vie misérable, et l'étranger boit la majeure partie du vin qu'ils récoltent. Les femmes, douées de beaucoup d'avantages naturels, sont accablées

Population.

(1) *Barrow*, Voyage à la Cochinchine, ch. I.
(2) Transact. Philos., 57, p. 461 et suiv.

de peines et de fatigues, puisque la loi défend d'employer les nègres esclaves aux travaux champêtres. Parmi les classes moyennes, les mœurs ne sont pas très-pures. Les gens de qualité promènent leur indolence dans des maisons de campagne ou *quintas*, dont les jardins n'ont rien d'attrayant ; mais qui ont chacune leur chapelle, ordinairement desservie par un chapelain particulier. Les seuls véritables riches sont les négocians anglais et les Irlandais catholiques établis dans la capitale. Le territoire de l'île appartient, comme propriété foncière, aux descendans des capitaines Tristan-Vaz et Joao Gonsalves, auxquels le roi de Portugal en avait accordé la suzeraineté pour récompense de leurs services. Elle est divisée politiquement en deux capitaineries.

Ville de Funchal. Celle de Funchal, la plus fertile et la mieux peuplée, comprend la capitale du même nom, ville très-agréablement située, sur la côte du sud, au pied de hautes montagnes, et défendue par plusieurs forts. Elle renferme deux mille maisons, et plus de douze mille habitans (1). Dans l'église des Franciscains, une chapelle a les croisées en argent massif, tandis que les murs d'une autre sont couvertes de crânes humains, qui forment également tous les ornemens de l'autel. La rade n'est pas tenable en hiver. La capitainerie de *Machico*, autrefois fertile en sucre, et qui produit encore le meilleur vin de Malvoisie, renferme le bourg du même nom, situé sur la côte d'est, et pourvu d'une mauvaise rade.

Revenus. Les revenus de l'île ne sont pas connus avec certitude. M. *Lundby* porte le seul produit de la douane à 320,000 crusades, et, dans les bonnes années, à 400,000. Il faut y ajouter la dîme et le monopole du tabac.

Île de Porto-Santo. L'île de *Porto-Santo*, située dans le nord-est de Madère, fut donnée, en 1446, à Bartholomeo Serestrello, qui le premier y avait conduit des colons. Ce n'est qu'une montagne rapide, souvent enveloppée de nuages, bordée d'une lisière de terre basse, et peuplée d'environ douze cents ha-

(1) *Lundby*, voyageur danois, dit vingt mille.

bitans. Le territoire, assez fertile, produit de bons vins, des oranges, de l'orge, du seigle, du froment. On y trouve beaucoup de lapins et de chèvres, des perdrix, des pigeons et des tourterelles sauvages, des abeilles qui donnent un beau miel, des bœufs, des moutons, des cochons, même quelques chevaux et mulets. Le bourg du même nom, sur la côte méridionale, a un assez bon mouillage.

Une navigation occidentale de deux cent vingt lieues, nous conduit à l'archipel des îles *Açores*, qui a tiré ce nom de la grande quantité d'autours (en portugais *azor*) dont elles se trouvaient peuplées lors de la découverte. On les appelle aussi *Terceiras*, d'après la plus grande d'entre elles, ou *Flamandes*, *Flamengas*, d'après les navigateurs flamands qui s'y rendirent presqu'en même temps que les Portugais, et qui les peuplèrent en partie. Les Anglais les désignent quelquefois sous le nom de *Western Islands*, îles occidentales. Les îles Açores.

Elles gissent du sud-ouest au nord-est, en formant trois grouppes. Celui du sud, le plus proche de la route que suivent les vaisseaux venant d'Europe, se compose des îles *Sainte-Marie* et *Saint-Michel*. Le grouppe du milieu comprend *Terceire*, *Saint-George*, *Gracieuse*, *Fayal* et *Pico*; au nord, se trouvent *Flores* et *Corvo*. L'air y est sain, le climat agréable et plus doux que dans les pays de l'Europe situés sous la même latitude. La chaleur de l'été est tempérée par des brises de mer, et l'hiver se marque seulement par des temps couverts, des pluies et des vents qui prennent quelquefois la force d'un ouragan. Jamais le froid n'est assez sensible pour forcer les habitans à chauffer leurs appartemens. La neige et la glace ne paraissent que rarement sur les sommets des plus hautes montagnes. Les tremblemens de terre sont le seul fléau de ces îles fortunées, dont la nature volcanique est attestée par la forme des montagnes, par des cratères, des déchiremens dans leurs flancs, de nombreuses cavernes, par des laves, pierres ponces et cendres qu'on y foule partout. Les côtes sont généralement hautes, escarpées; le sol est peu profond, mais très-fer- Coup-d'œil général. Nature du sol et du climat.

tile, et bien arrosé par des ruisseaux frais et limpides. On y récolte et exporte du lin, du froment, de l'orge, du maïs, du millet, des légumes, des olives, des oranges, des citrons, et une quantité de bon vin, qui passe fréquemment pour du Madère. Jadis on en évaluait le produit à trente-quatre mille cent pipes (1); il a dû augmenter par les demandes des Anglais. Le pastel y formait autrefois une importante branche de commerce; on y cultivait aussi la canne à sucre. Parmi une grande variété d'arbres, on remarque le bananier, mais surtout le cédrier, qui forme le plus bel ornement des forêts. Les coteaux brillent d'une verdure perpétuelle. Il y a de très-gros bœufs, beaucoup de cochons et de moutons, de bons mulets et des ânes.

Productions.

La mer offre une étonnante richesse de poissons délicats, des tortues de la petite espèce, et plusieurs testacés, parmi lesquels on distingue deux sortes d'excellentes huîtres, appelées *lapas* et *cracas*. La pêche de la baleine, aujourd'hui négligée, y était autrefois très-lucrative.

Population.

L'excellent climat des îles Açores en favorise tellement la population, qu'elles ont pu fournir des colons au Brésil et même à la province d'Alentejo, dans le Portugal. Raynal porte le nombre des habitans à cent quarante-deux mille; mais d'après un recensement plus récent, publié en 1789, il s'élevait à cent cinquante mille cent soixante-quatorze âmes (2). Saint-Michel, Fayal et Gracieuse sont les mieux peuplées. Les habitans sont tous blancs, à l'exception d'un petit nombre de nègres employés comme domestiques. La noblesse, qui est nombreuse, possède une grande partie du terrein. Les habitans laborieux, sobres et de bonne constitution, manquent de moyens d'instruction. Dans les bonnes années, les Açores peuvent expédier pour le Brésil, le Portugal, l'Angleterre et d'autres pays du nord, une cinquantaine de vaisseaux chargés de grains, fruits, miel, légumes, farines, viandes salées, lard, orseille, grosses

Exportations.

(1) *Brue*, dans *Labat*, Afrique occidentale, t. V, p. 285.
(2) *Vincent Tofino*, Derrotero di las costas de Espanna.

toiles, eau-de-vie, vin, vinaigre, etc. ; mais le manque absolu d'un port spacieux, sûr et profond, empêchera toujours le commerce de ces îles d'acquérir une haute splendeur.

Le gouverneur, capitaine-général des neuf îles, réside à Augra ; il est nommé pour trois ans, sauf prolongation.

L'administration de chaque île est soumise à un ou deux capitaines-majors, qui veillent au maintien de la police, commandent la milice, et inspectent la perception des impôts. Les deux forts d'Angra ont des commandans particuliers ; du reste, les îles sont dans un mauvais état de défense.

Les églises ne sont pas richement dotées, et les couvens, ceux de religieuses surtout, sont peu nombreux.

Saint-Michel ou *San-Miguel*, la plus proche du Portugal, a quinze mille huit dixième géographiques carrés de superficie. En 1790 (1), sa population s'élevait à soixante-deux mille deux cent quatorze âmes, dont vingt-sept mille deux cent trente-quatre mâles, trente-trois mille six cent vingt-quatre femmes, et mille deux cent cinquante-six ecclésiastiques ou religieux des deux sexes. Ile San-Miguel.

De hautes montagnes bordent la côte à l'est et à l'ouest ; vers le milieu, les hauteurs abaissées prennent des formes coniques : toutes portent des traces d'éruptions volcaniques, dont la dernière eut lieu en 1652. Aujourd'hui, les cratères qu'on voit encore sur la plupart des montagnes, principalement à l'ouest, sont transformés en lacs. Les naturalistes admirent entr'autres, dans la partie de l'est, un vallon profond et très romantique, appelé *Furnas* (2), qui paraît être un volcan écroulé. Il a la forme ovale, et un peu plus d'un mille géographique de circonférence. Des montagnes hautes, escarpées et couvertes de cèdres, en marquent le pourtour. Une partie de ce vallon offre l'aspect d'un paradis Le vallon de Furnas.

(1) Almanach de Lisbon, 1791. (2) *Mason*, dans les Trans Philos., l. LXVIII, p. 1. *Cordeyro*, Historia das islas sujetas o Portugal, p. 146.

terrestre, tandis que l'autre plus enfoncée, est remplie presqu'entièrement de pierres ponces réduites en poudre. L'enfoncement est occupé par un lac assez considérable d'eau douce, et par plusieurs sources d'eaux minérales et sulfureuses, tant chaudes que froides; elles donnent naissance à la *Ribeira-Quente*, petite rivière dont les eaux fumantes se frayent un passage à travers les fentes des rochers, et débouchent au sud-est à la mer, où, à une distance considérable de la côte, on voit, en quelques endroits, l'eau bouillonner avec violence.

Culture et productions. L'île, en général, bien arrosée et très-fertile, est médiocrement cultivée. On ne tire pas non plus tout le parti convenable des productions minéralogiques, telles que soufre, sel ammoniac natif, marne, fer oxidé rouge, terre vitriolique et pierres ponces. Les Hollandais exportaient jadis de la terre à foulon (1), et au 16e. siècle, il y avait dans le val de Furnas une fabrique d'alun, qui en fournit quatre mille huit cent trente-trois quintaux dans un espace de dix ans. La végétation brille du plus bel éclat, et de nombreux bosquets diversifient les paysages; les champs produisent, sans grands frais, d'excellent froment, du maïs, un peu d'orge, des fèves et du riz en quantité. Dans les jardins, on cultive des oranges d'excellente qualité, et bien d'autres fruits. Les vignes, établies principalement sur la lave décomposée, donnent annuellement cinq mille pipes de vin. Les pâturages sont bons et abondans. Le val de Furnas fournit du miel délicieux; la côte, des éponges qu'on néglige, et la mer, surtout des sardines, qui nourrissent le bas peuple.

Les habitans fabriquent de grosses toiles qu'on envoie au Brésil.

Villes. *Punta-Delgada*, la capitale de l'île, peuplée de douze mille habitans, fait un commerce considérable des productions du pays, tant avec l'Europe qu'avec l'Amérique. Elle n'a cependant qu'une mauvaise rade, défendue par le fort

---

(1) *Mém. écon. da Socied. de Lisboa*, t. I, 187 sq. 299 sq.

Digitized by Google

de Saint-Braz. *Ribeira-Grande*, ville de six mille habitans, a de nombreux métiers pour toiles (1).

Un phénomène du plus grand intérêt doit encore nous retenir quelques momens dans ces parages ; il faut considérer une de ces îles volcaniques, qui tantôt élèvent au-dessus des flots leurs sinistres sommets, et tantôt s'enfoncent de nouveau dans les abîmes. La mer des Açores renferme probablement plus d'une montagne volcanique, semblable à celles qui, dans les îles, s'élèvent au-dessus de la surface des eaux. Ilot volcanique temporaire.

Sans nous arrêter à une tradition portugaise très-obscure, d'après laquelle l'île entière de Corvo serait sortie de la mer par une éruption volcanique, nous rappellerons que, dans le grand tremblement de terre de 1757, qui bouleversa l'île Saint-Georges et fit périr quinze cents personnes ou un septième de la population, on vit, selon plusieurs témoignages authentiques, mais peu circonstanciés, dix-huit îlots sortir de la mer à cent toises du rivage (2).

Mais le seul volcan sous-marin parfaitement observé, est celui qui se trouve auprès de l'île de Saint-Michel. C'est pendant un violent tremblement de terre, en 1638, qu'on vit ici des flammes et des bouffées de fumée sortir de la mer agitée : ce vaste incendie s'étendait sur un espace de plusieurs arpens, selon le rapport des pêcheurs ; bientôt on vit des matières terreuses et des blocs de roche lancés en l'air, retomber dans la mer, où ils surnageaient : d'autres rochers noirâtres semblaient sortir de l'eau ; quelques-uns s'élevaient jusqu'à soixante brasses de haut ; peu à peu toutes ces masses se réunirent en s'étendant sur un espace de trois lieues de long sur une demi-lieue de large. Ces éruptions durèrent trois semaines ; alors, dit-on, tous les rochers élevés au-dessus des flots disparurent sans laisser de trace (3). Les pêcheurs, témoins de cette catastrophe, prirent des Son apparition en 1638.

(1) *Cordeyro*, p. 144. (2) Mercure de Madrid, décembre 1757.
(3) *Cordeyro*, p. 140. *Kircher*, Mund. Subterr., t. I, lib. II, cap. 12, p. 82. *Gassendus*, de Vitâ Epicuri, t. II, p. 1050.

fragmens de rochers sortis de la mer; ils se brisaient en éclats, et ne laissaient qu'un gravier noirâtre : c'étaient donc des scories et du tuf volcanique. Le cratère du volcan avait servi d'abri à une quantité innombrable de poissons; c'était le rendez-vous ordinaire des pêcheurs de l'île; et lors de l'éruption, la mer rejeta une telle quantité de poissons morts, que l'air en fut infecté.

Remarque sur la date de ce phénomène.

Ici nous devons observer une circonstance de peu d'importance en elle-même, mais qui, par ses conséquences, peut devenir du plus grand intérêt pour l'histoire naturelle et la géographie physique. Les autorités que nous venons de citer s'accordent à fixer l'époque de cette éruption mémorable à l'an 1638. Néanmoins, Buffon affirme que cet événement eut lieu en 1628; il s'appuie de l'autorité de Mandelslo, fameux voyageur; mais en cherchant dans l'édition originale allemande de la relation de Mandelslo, publiée en 1658 par Oléarius, on ne trouve absolument rien sur cette éruption : il en est de même pour la traduction hollandaise. Ce n'est que dans la traduction française, par Wiquefort (Paris, 1678), et dans celle donnée en anglais dans la collection de Harris (Londres, 1705), qu'on trouve le passage cité et transcrit par Buffon; il était naturel de rejeter une opinion aussi faiblement appuyée (1); mais si, cependant, par un hasard qui n'est pas sans exemple, cette opinion se trouvait confirmée par quelque nouveau témoignage; si Gassendi et Kircher s'étaient trompés en mettant 1638 pour 1628, les trois éruptions connues de ce volcan, savoir, celle dont nous parlons et celles de 1720 et de 1811, se trouveraient éloignées les unes des autres de quatre-vingt-onze à quatre-vingt-douze ans; ce qui permettrait de considérer ce volcan comme sujet à une *période régulière*. Un résultat aussi curieux mériterait qu'on fît de nouvelles recherches sur la véritable date de l'éruption du dix-septième siècle.

---

(1) *Raspe*, Insul. hist. nat., cap. 2, §. 26, 27.

Quoi qu'il en soit de cette circonstance chronologique, la datę de l'éruption de 1720 est bien coustatée. Ce fut au mois de novembre de cette année, qu'après un violent tremblement de terre, on vit s'élever entre les îles Saint-Michel et Terceira une île semblable à une moutagne conique, et qui lançait des feux, des cendres et des pierres ponces : un torrent de laves euflammées descendit de ses flancs escarpés; elle s'agrandit au point d'avoir une lieue marine de circouféreuce, et d'être visible à la distance de huit à dix lieues. Mais bientôt elle s'affaissa; et au mois de novembre 1723, elle avait entièrement disparu : la sonde rapporta quatre-vingts brasses à la place même où elle s'était montrée. On a beaucoup de rapports détaillés, unanimes et authentiques sur l'apparition de cette île (1), on en a même dessiné la vue sur les lieux (2); de sorte qu'il est difficile d'élever des doutes sur la réalité du fait. C'est cependant ce qu'a tenté de faire un savant hydrographe espagnol : il soutient que toute cette prétendue île n'était qu'un amas de scories et de pierres ponces lancées la même année par le pic des Açores, le pic de Camarinhas (dans l'île Saint-Michel), et d'autres volcans de cet archipel, et que les courans maritimes avaient entraînées et réunies (3). Mais la hauteur de l'île et la vue qu'on en a tracée réfutent suffisamment ces idées. Seulement il resterait encore à examiner si cette île a existé dans le même endroit que celle de 1628 ou de 1638 : il y a des rapports qui la placent bien plus avant dans la mer. Apparition de 1720.

La même incertitude s'étend à l'île volcanique qui, au mois de juillet 1811, s'est élevée dans ces parages. Les rapports des navigateurs, témoins oculaires, peignent l'effroi que leur inspirèrent cette révolution physique, la mer bouillante, une colonne de feu, de fumée et de cendres, s'élançant Apparition de 1811.

(1) *Atkins*, Voyage (Londres, 1735), p. 28. *De Montagnac*, Mém. de l'Acad. des Sciences de Paris, 1722, p. 12. *Codronchi*, Comment. Bonon., I, 205. (2) Philosoph. Transact., 1722, vol XXXII, p. 100. (3) *Vincent Tofino*, Derrotero, p. 219.

dans les airs, les bouleversemens d'une partie de l'île Saint-Michel, les poissons morts et les flots couverts de pierres ponces. Mais l'île volcanique se montra *au sud-est* de la grande île; ce qui semble ne pas convenir avec la position de l'île volcanique de 1720. Un capitaine anglais, présent à la naissance de cette île, lui donne trois milles de circonférence; il lui imposa le nom de *Sabrina*, et en prit possession comme d'une *découverte anglaise;* mais déjà la mer a englouti cette nouvelle possession britannique.

Ile Sainte-Marie.

Sainte-Marie, la plus au sud-ouest de toutes, et l'une des plus petites, ne renferme que douze mille habitans. Le sol, très-haut élevé dans l'est, descend un peu vers le couchant. On y extrait du marbre et une terre argileuse qui donne la plus fine poterie. Elle possède encore une espèce d'oiseaux marins de Guinée, appelée *garajaô*. On en exporte du froment, du vin, des bestiaux, de la chaux et de la poterie. *Villa-de-Santa-Maria* en est le chef-lieu. Au nord-est de cette île, à la distance de cinq milles, se trouvent les *Formigas*, grouppe d'îlots et de rochers inhabités, qui pourraient bien appartenir au sommet d'un volcan sous-marin.

Ile Terceira.

Terceira a des côtes généralement hautes et en partie inaccessibles. Quoique le sol n'y paraisse pas volcanique, elle n'en a pas moins été récemment très-sujette à des tremblemens de terre. Il s'y est même formé, en 1761, un volcan fort redoutable (1). Du reste, la terre végétale y est plus profonde que dans les autres Açores, et d'une extrême fertilité; aussi l'on y voit quelques forêts de cèdres, de châtaigniers, de mûriers, et des vergers de beaux citronniers, orangers et pommiers. Le vin du pays est médiocre; mais les champs, bien cultivés, fournissent à une exportation considérable de froment. L'entretien des bestiaux, favorisé par de superbes pâturages, y est plus étendu que dans les autres Açores : aussi les fromages et les jambons de Terceire sont renommés. La mer est riche en sardines,

Sol et productions.

(1) *Hebbe*, Relation de l'île Fayal, etc. Stockholm, 1804.

dorades, ombres, perches, barbeaux, et autres poissons plus rares; la pêche est facilitée par les bas-fonds voisins de la côte.

La population s'élève à vingt-huit mille neuf cents ames. Laborieux et sobres, les habitans de Terceira conservent encore une ancienne réputation de bravoure, qu'ils ont méritée en maintenant, jusqu'à la dernière extrémité, l'indépendance du nom portugais, contre l'usurpation espagnole, et en secouant ce joug odieux aussitôt que l'élévation de la maison de Bragance leur fut connue (1). Habitans.

Angra, la capitale, renferme plus d'un tiers de la population. Elle est le siége des autorités ecclésiastiques, civiles et militaires de tout l'archipel. Les habitans exportent dans leurs propres vaisseaux des grains, du lin, des toiles et du vin. Angra est aussi la relâche ordinaire des vaisseaux portugais qui se rendent au Brésil et aux Indes.

L'île de *Saint-George* ou *Saô-Jorge*, entre les îles Gracieuse et Pico, est haute, sans être montueuse. Dans le sud, il y a des vignobles dont le produit est préféré aux autres vins des Açores (2), et d'excellens pâturages. Outre les avantages dont jouissent les autres Açores, l'île possède encore abondamment du bois, même de construction, et la meilleure eau. La population excède onze mille âmes. Ile de Saint-George.

Gracieuse, l'une des plus petites, est située au nord-ouest de Terceira. L'aspect enchanteur des trois montagnes qu'elle présente, vue du sud-ouest, la prodigieuse fertilité de son sol, et la salubrité toute particulière de son climat, lui ont valu le beau nom qu'elle porte. On en tire des grains, des légumes, des herbes potagères, des fruits, du vin, de l'eau-de-vie, du beurre et du fromage; mais l'île manque de bois à brûler. La population s'élève à sept mille trois cent quinze âmes. Ile Gracieuse.

Fayal, la plus occidentale du groupe central, a plus de seize mille habitans. Des rochers hauts et escarpés bor- Ile de Fayal.

(1) *Cordeyro*, Historia insulana, p. 358-405. *De Sousa*, Hist. de la Casa-Réal, etc., t. VII, p. 177. (2) *Hebbe*, ouvrage cité ci-dessus.

dent presque partout la côte. Le sol onduleux et couvert d'une riche verdure, s'élève vers le milieu de l'île, où des montagnes rangées en cercle, entourent une vallée profonde, large d'une lieue. On l'appelle *a Caldeira*, ou la Chaudière, et on croit, avec quelque probabilité, qu'elle doit son origine à l'affaissement d'un volcan. Un tiers de son étendue est occupé par un lac, dans lequel se réunissent les causes de plusieurs sources d'eau vive. Les plus beaux prés et de charmans bosquets qui parent les bords de ce lac et se prolongent sur la douce pente des coteaux, varient le site et forment un séjour enchanté.

Vallon dit la Chaudière.

Climat et productions.

Le climat de l'île est, en général, délicieux et très-salubre; le sol est si fertile, qu'on y fait souvent double moisson de froment et de maïs. Dans les jardins et les vergers, la pomme de terre, récemment introduite, croît à côté des citronniers et des orangers; mais il y a peu de vignobles, et leur produit est de médiocre qualité. Les vins, connus dans le commerce sous le nom de *Fayal*, y sont apportés de Pico (1). Des touffes de frênes, de hêtres élancés (2) et de châtaigniers couronnent les hauteurs; mais les broussailles de myrtes et d'autres arbustes toujours verts prédominent généralement.

Les habitans se font remarquer par la bonté et la douceur de leur caractère, par la simplicité de leurs mœurs, et par leur probité dans les transactions.

Villes.

Villa da Orta, le chef-lieu de l'île, appelé quelquefois, par erreur, également Fayal, et peuplé de quatre mille âmes, n'est qu'un bourg bâti en amphithéâtre, sur une baie spacieuse, qui offre un assez bon mouillage. Autour de la baie, les forêts de citronniers et d'orangers s'étendent à perte de vue le long des coteaux. C'est l'entrepôt de toutes les productions des îles de Fayal et de Pico, et le centre d'un grand commerce. Il y a des consuls français, anglais, espagnols et américains.

(1) *Hebbe*, Relation de l'île de Fayal. (En suéd.)

(2) Les hêtres, en portugais *fayas*, ont donné à l'île son nom.

Pico, très-rapprochée de Fayal, est la plus grande des Açores après Saint-Michel; mais elle n'a que vingt-un mille habitans. La partie occidentale ne présente qu'un amas de montagnes, surmonté par le *Pico*, ancien volcan qui a donné son nom à l'île, et qui s'élève près de la côte à une hauteur de douze cent cinquante toises (1) : avec un temps clair, on le découvre à trente-quatre lieues marines en mer. Au haut du sommet, presque toujours enveloppé de nuages ou couvert de neiges, on trouve un cratère qui jette continuellement de la fumée (2). Plus bas, on rencontre de grandes cavernes, dont les voûtes distillent une quantité d'eau. La verdure commence à paraître; petit à petit des forêts succèdent aux broussailles, et des pâturages d'herbes aromatiques invitent les troupeaux. Enfin, les coteaux inférieurs, où les habitans ont recouvert les pierres et la lave avec de la terre, en partie achetée à Fayal, et péniblement transportée sur ces hauteurs, nous montrent ce que peuvent le travail et la persévérance humaine, luttant avec la nature. D'excellens vignobles, abrités par des murs contre des vents de mer, y occupent une vaste étendue.

Ile de Pico.

Volcan ou pic des Açores.

La partie orientale de l'île est basse, unie et fertile. On y récolte néanmoins à peine une quantité de grains suffisante pour la moitié des habitans, et les pauvres tirent leur principale subsistance des yams qui abondent. D'ailleurs, tous les fruits du midi de l'Europe y viennent en abondance et d'excellente qualité. Le vin, cependant, forme la plus grande richesse de l'île ; elle en produit, selon les années, quinze à trente mille pipes. Il y en a deux sortes principales : le malvoisie (*vino passado*) égale le vin de Madère; mais on n'en récolte qu'une petite quantité; l'autre, le *vino seco*, varie beaucoup en bonté. Les vendanges, qui se font au commencement de septembre, sont des jours de fêtes

Productions.

(1) *Tofino*, Derrotero, p. 225. *Zach*, Eph. géog., t. II, p. 395. D'autres observations supposent une élévation de 1431 toises. *A. de Humboldt*, Voyage historique, I, 93. (2) *Herbert*, dans la Collection de Harris, t. I, p. 469. *Cordeyro* et *Hebbe*.

Digitized by Google

joyeuses et continuelles qui attirent un tiers de la population de Fayal. Les vins de Pico passent principalement au Brésil, aux États-Unis, en Angleterre, partie aussi en Hollande, dans le Nord et à Angola. Les forêts, principalement composées de cèdres, offrent aussi beaucoup d'ifs, dont le bois est recherché pour l'ébénisterie, et qui était autrefois un monopole de la couronne. Les habitans de Pico sont renommés pour la beauté de leurs formes, la vivacité de leur esprit, par leur amour du travail et de la propreté. Ils descendent, comme ceux de Fayal, en très-grande partie des colons flamands amenés par Jobst de Hurter, beau-père du célèbre géographe Martin Behaim (1).

Origine des habitans.

Ile de Flores.

L'île de *Flores*, située au nord-ouest de Fayal, est escarpée à la côte, montueuse dans l'intérieur, recouverte d'une mince couche de terre, bien arrosée par des ruisseaux limpides qui forment plusieurs belles cascades. Exempte de tremblemens de terre, elle est en revanche exposée à des vents violens, qui souvent détruisent l'espérance du cultivateur. Des forêts de gros cèdres ornent les montagnes; les plaines produisent du froment, du seigle, des yams et des *yuncas*, racine tubéreuse, dont la farine, mêlée à celle de seigle, donne du bon pain; les roches de la côte sont couvertes d'orseille, qu'on ne cueille qu'avec danger. On ne cultive point la vigne, et le maïs ne réussit pas. L'entretien des moutons et des poules obtient des soins particuliers. On y compte plus de trois mille habitans, occupés en partie à la fabrication de lainages.

Ile Corvo.

Corvo, la plus petite des Açores, et la plus au nord, est quelquefois comprise avec l'île précédente, sous le nom commun de *Os Corvos*. Plus froide encore que celle de Flores, elle abonde en excellent froment, en légumes, en yams, en lin, en bestiaux et bois de cèdre. La population ne se monte qu'à sept ou huit cents individus, qui vivent dans une sorte de communauté de biens. C'est ainsi qu'ils

(1) M. *de Murr*, Histoire diplomatique de Martin Behaim, p. 23-27. *Idem*, Journal pour l'histoire des arts, t. VI, p. 8, 18 et 28. En allem.

partagent entre eux le lait de leurs troupeaux, le bois qu'il leur a été permis de couper, et la laine de leurs troupeaux, dont ils font de grosses étoffes. Il y a quelques mouillages à la côte, et aux extrémités nord et sud de l'île, deux montagnes, dont l'une renferme dans un enfoncement du sommet un lac d'eau douce. On a prétendu, sans preuve, et même sans aucune vraisemblance, que l'île devait son origine à un volcan sous-marin.

Nous ne terminerons pas cette description des îles Açores, description puisée dans des sources vierges et authentiques, sans faire observer à nos lecteurs que nous avons déjà traité dans une autre partie de ce *Précis* (1), plusieurs questions relatives à l'histoire de la découverte de ces îles; nous avons adopté l'opinion qu'elles avaient été visitées au moins un siècle avant que les Portugais ne crurent en faire la découverte. Non-seulement les descriptions des géographes arabes indiquent évidemment d'autres îles que les Canaries (2), mais les Açores paraissent même sur les cartes manuscrites du quatorzième siècle. Le nom d'une d'elles, *Bentufla*, nous avait paru arabe, et nous avait fait regarder les Maures d'Espagne comme les premiers auteurs de la découverte. La carte de Benincosa, de 1476, semble toutefois prouver que le nom de *Bentufla* n'est qu'une corruption arabe du mot espagnol ou italien *Ventura;* ce qui rendrait aux peuples européens l'honneur de la première découverte (3). Aucun autre trait de lumière nouvelle n'est venu nous éclairer sur ces questions ténébreuses.

---

(1) Vol. I, p. 424, 428, 479, 480. (2) *Hartman*, Africa Edrisi, p 314 et suiv. (3) Lettre de M. *Auguste de Staël-Holstein*, à l'auteur du Précis, destinée à être insérée dans les *Annales des Voyages*, et maintenant dans la *Minerve*.

TABLEAU

Des principales positions géographiques de l'Afrique, à l'exception de l'Égypte.

NOMS DES LIEUX.	LATIT. N.	LONG. E. DE PARIS.	SOURCES ET AUTORITÉS.
	deg. min. sec.	deg. min. sec.	
CÔTES DE LA MÉDITERRANÉE.			
Cap Razal.	33 4 »	19 27 43	Bureau des longitudes, dans la *connaiss. des Temps.*
Tripoli, ville.	32 53 40	11 1 7	*Idem.*
Cap Bon.	37 3 45	8 48 15	M. Chabert. Carte de la Méditerranée, par M. Lapie.
Tunis, ville.	36 37 »	7 46 48	Wurm.
Idem.	36 43 »	7 44 »	*Conn. des Temps.*
Cap Blanc du Nord. .	37 22 30	7 23 15	Chabert Lapie.
Cap Serrat.	37 9 30	6 48 40	*Idem. Idem*
Cap Tedeles.	36 57 »	1 53 48	*Conn. des temps.*
Alger, ville.	36 48 36	» 41 5	*Idem.*
Idem.	36 49 30	1 8 0	De Grandpré.
		LONG. O	
Oran, le château. . .	35 44 27	2 59 45	Tofino.
Melilla.	35 18 15	5 17 35	*Idem.*
Cap Tres Forcas. . .	35 27 55	5 17 25	*Idem.*
Ceuta, la ville. . . .	35 48 50	7 36 24	*Conn. des Temps.*
Idem Mont del Acho.	35 54 4	7 36 30	*Idem*
Tanger, ville.	35 46 30	8 18 40	Wurm.
CÔTES OCCIDENTALES			
Cap Spartel.	35 48 40	8 14 25	Vincent Tofino.
Idem.	*Idem.*	8 13 25	*Conn des Temps.*
Idem.	36 45 »	8 17 12	*Requisite Tables.*
Rabat, entrée du fleuve	34 5 »	9 3 »	Borda et Desoteaux
Fedal, île.	33 47 »	9 30 45	Fleurieu.
Cap Lantin.	32 33 »	11 31 »	Borda.
Safi, ville, pointe N. .	32 22 »	11 30 »	*Idem.*
Idem, pointe S. . .	32 12 »	11 29 »	*Idem.*
Mogador, l'île. . . .	31 27 »	11 50 »	Fleurieu, Borda, etc.
Cap Geer.	30 38 »	12 12 »	
Cap Boyador.	26 12 30	16 47 »	Borda.
Cap das Barbas. . . .	22 15 30	19 » »	*Idem.*
Cap Blanco.	20 55 30	19 30 »	*Idem.*
Pointe de Barbarie. .	15 53 »	18 51 30	*Idem.* (1).
Cap Vert, les Mamelons.	14 43 45	19 50 45	*Idem*, calculée par L. Bureau D. L.
Idem.	14 46 7	19 52 57	Voyages de Fleurieu, Borda, etc.
Idem, pointe N. O.	14 47 13	19 53 16	*Requisite Tables.*

(1) *Young*, capitaine anglais, l'a trouvée exactement la même en 1774.

Digitized by Google

Suite du Tableau des principales positions géographiques, etc.

NOMS DES LIEUX.	LATIT. N. deg. min. sec.	LONG. O. DE PARIS. deg. min. sec.	SOURCES ET AUTORITÉS.
Isle Gorée.	14 40 10	19 45 ~	*Idem*
Idem	14 39 »	19 44 58	Capit. Hallowel, par chronomètre.
Cap Ste.-Marie (Gambie).	13 23 »	» » »	Capit. Billinge.
Entrée du Rio Nunnez pointe sud.	10 30 »	16 18 »	Weiley et Mac Clure.
Isles des Idolos ou de Loss. (mouillage de l'ile orientale.)	9 27 »	15 36 »	Pontevez Gien, p. l. latit. Woodwill, p. l. longit. (1).
Cap Sierra-Lione.	8 30 »	14 53 47	Capit. Young 1774.
Idem.	8 29 »	15 32 »	Les officiers du sloop anglais l'*Argo*, en 1802.
Idem.	8 29 30	15 29 17	*Requisite Tables.*
Cap Ste.-Anne.	7 7 30	14 42 »	*Idem.*
Cap Mesurado.	6 27 »	12 55 »	Les officiers de l'*Océan*, vaisseau de la compagnie des Indes, en 1802.
Grand Sestros.	4 39 »	10 31 »	*Royal Charlotte*, v. de la compag. des Indes, en 1793, par chronomètre.
Cap das Palmas	4 30 »	10 1 »	Cap. Young. *Requisite Tables.* Royal Charlotte.
Cap Apollonia.	4 59 12	5 30 11	*Requisite Tables.*
Cap Tres Puntas.	4 40 30	5 3 32	*Idem.*
St-George della Mina.	5 1 38	4 20 12	*Idem.*
Quitta, le fort.	5 49 »	1 16 30	Hallowel, p. chronomètre.
Whydah, la rade.	6 14 »	» 15 »	*Idem.*
		LONG. EST.	
Cap Formoso.	4 18 »	» » »	Capit. Mathew. .
Isle Fernando Po, baie nord-ouest.	3 28 »	5 16 »	*Oriental Navigator* (2).
Isle du Prince.	1 37 0	5 20 »	*Conn. des Temps.*
Idem.	*Idem.*	5 7 »	*Orient. Navig.* (3).
Isle St.-Thomas.	» 27 »	4 28 »	*L'Argo*, p. la latit.

(1) Woodwille venait de Sierra-Lione, éloigné de vingt-trois milles, où il avait rectifié sa longitude.

(2) Cet ouvrage, qui nous a été communiqué par notre savant ami, M. Langlès, cite des observations et des cartes manuscrites.

(3) On convient que le vaisseau *le Glatton* a trouvé la longitude plus occidentale.

Suite du Tableau des principales positions géographiques, etc.

NOMS DES LIEUX.	LATIT. S.	LONG. O. DE PARIS.	SOURCES ET AUTORITÉS.
	deg. min. sec.	deg. min. sec.	
Annobon, la rade. . .	1 25 »	3 25 »	Don Varelo, 1779. Le vaisseau des Indes *Queen*, en 1796
Cap Lopez.	» 50 »	6 20 »	*Orient. Navig.* (1).
Idem	» 56 »	5 44 »	De Grandpré.
Cap Yomba.	3 30 »	8 6 »	*Oriental Navigator.*
Malemba	5 22 »	9 54 »	*Idem.*
Cap Padraon.	6 11 »	10 5 »	Capit. Wood, en 17.8, p. la lat.
Baie d'Ambriz. . . .	7 53 »	10 58 »	*Oriental. Navigator.*
Idem.	7 5 »	10 44 »	Degrandpré.
St-Paul de Loanda. .	8 50 »	11 26 »	Dalzel pour la lat.; *Oriental Navigator* pour la longitude.
St-Philippe de Benguela	12 29 »	11 6 30	Cap. Heyw., 1811.
Cap Negro.	16 3 »	9 34 »	*Idem.*
Cap Sierra.	21 53 51	12 20 »	*Orient. Navig.*
Baie Walvich.	22 53 57	12 25 »	*Idem.*
Porto do Ilheo. . . .	23 30 »	12 29 »	*Idem.*
Angra Pequena. . . .	26 36 50	12 56 30	*Idem.*
Cap de Bonne-Espérance.	34 23 40	16 12 10	Milieu des observations de la Caille, Mason, Dixon, Heywood, etc.
Idem, (la ville). .	33 55 15	16 3 45	La Caille.
Idem.	34 29 »	» » »	*Requisite Tables.*
Cap des Aiguilles. . .	34 57 »	17 58 »	*Oriental Navig.*
CÔTES ORIENTALES.			
Cap St.-Blaise. . . .	34 10 »	19 58 »	Lieut. W. Rice, 1797.
Baie Algoa, pointe sud.	34 1 »	24 20 »	*Idem.*
Port Natal, poiute sud.	29 55 »	29 8 »	Vaisseaux de Chine, par chronomètre. *Orient. Navig.*
Cap Ste.-Marie, baie d'Alagoa	25 58 »	30 55 »	Cap. D. Inverarity, 1802, par observations lunaires.
Cap Corrientes ou des Comants.	24 1 30	33 31 30	*Idem.*
Baie d'Inhambane. .	23 47 »	33 32 »	*Idem.*

(1) La longitude est conclue de celles d'Annobon, de Saint-Thomas, etc., etc.

(2) Cette position combinée est encore confirmée par M. Flinders.

Suite du Tableau des principales positions géographiques, etc.

NOMS DES LIEUX.	LATIT. S. deg. min. sec.	LONG. O. DE PARIS. deg. min. sec.	SOURCES ET AUTORITÉS.
Bassas de India. . . .	22 28 »	38 31 »	Spears et D. Scott, 1804.
Sofala, le fort.	20 15 15	32 25 »	Le vaisseau India, observations lunaires, 1802.
Quilimaney ou Cuama fleuve.	18 15 »	35 » »	D'après de Mannevillette.
Idem.	18 10 »	35 10 »	*Orient. Navig.*
Mafamede.	16 21 30	38 5 30	Cap. Huddart, en 1784, par chronomètre.
Mosambique, le fort.	15 9 »	38 26 »	Weatherhead et d'autres officiers anglais, 1809.
Idem.	15 15 »	37 56 »	Epid. Colin. *Annales des Voyages*
Idem.	15 2 »	37 58 »	D'après de Mannevillette.
Querimba, île. . . .	12 31 »	38 36 »	Carte portugaise dans le *Voyage de Salt.*
Cap Delgado, pointe sud.	10 9 »	38 41 »	*Orient. Navig.* et la carte précitée.
Quiloa, île.	8 27 »	37 21 »	*Orient. Navig.*
Zanzibar { pointe N. .	5 40 »	37 53 »	*Idem.*
Zanzibar { pointe S.E.	6 26 »	38 2 »	*Idem.*
Mombaza, port. . . .	4 4 »	38 12 »	*Idem.*
Baie Formosa { p^te. N.	3 » »	39 11 »	*Idem.*
Baie Formosa { p^te. S.	2 39 »	39 28 »	*Idem.*
Juba, village.	» 12 »	41 8 »	*Idem.*
	LATIT. N.		
Berua ou Brava. . . .	1 10 »	42 20 »	*Idem.*
Magadaxo.	2 6 »	43 10 »	*Idem.*
Cap Bassas.	4 57 »	45 45 »	*Idem.*
Cap Orfui ou Hafoûn.	10 30 30	49 1 »	Cap. Wheatherhead, Butler, Moffat, etc.
Cap Guardafui. . . .	11 50 »	49 10 35	*Idem.*
Socotra, baie Tamarida.	12 30 »	51 31 »	*Orient. Navig.*
Idem.	*Idem*	51 3 30	Cap. Tait.
Zeila.	11 18 33	40 45 »	Carte de Sir H. Popham, *incertaine.*
Ile Perim ou Babelmandeb.	12 35 30	41 8 »	Moffat et Popham.

Suite du Tableau des principales positions géographiques, etc.

NOMS DES LIEUX.	LATIT. N.	LONG. O. DE PARIS.	SOURCES ET AUTORITÉS.
	deg. min. sec.	deg. min. sec.	
Baie Amphila, le mouillage.	14 42 40	38 42 30	Salt et Wheaterhead, par chronomètre.
Ile Dahalac, pointe sud.	15 32 30	37 55 »	Cap. Court, 1804.
Arkiko.	15 34 45	37 17 15	Salt, R. Stuart, etc.
Port Mornington, l'entrée.	18 14 »	36 12 »	Cap. Court. Cartes du *Voyage* de *Lord* Valentia.
Souaquen	19 4 38	35 12 »	*Idem.*
Razal Gedid, cap.	22 7 »	34 51 »	Expédition de sir Popham.
ÎLES ORIENTALES.			
MADAGASCAR.			
	LATIT. SUD.	LONG. EST.	
Cap Ambro	12 2 »	47 31 »	D'après de Mannevillette.
Idem.	*Idem.*	47 5 »	Cap. Stephens, en 1803, par 200 observations lunaires et par chronomèt.
Nossé ; mouillage.	13 12 »	47 53 15	*Ann. des Voyages.*
Passandava, ville.	13 45 »	46 3 »	Cap. David Inverarity.
Ile Sancassé, baie Naranda	14 31 »	45 25 »	*Idem.*
Rade de Mourangaye.	15 3 »	» » »	*Ann. des Voyages.*
Baie Bombetoc, entrée.	15 43 »	44 8 »	*Idem.*
Idem, port.	16 25 »	44 35 »	De Mannevillette.
Cap Table	15 43 »	43 46 »	Cap. Inverarity.
Entrée de Chesterfield.	16 20 10	41 47 45	M. Hall Gower, par observations lunaires nombreuses.
Ile Jean de Nova.	17 2 45	40 45 30	Divers observateurs (1).
Baie Mouronndava.	21 10 »	42 40 »	*Idem* (2).
Baie St.-Augustin.	23 36 25	41 43 »	*Idem. Orient. Navigator*
Idem.	23 23 »	41 34 »	*Ann. des Voyages.*

(1) D'après de nombreuses observations récentes, l'île Jean-de-Nova est la même que l'île Saint-Christophe.

(2) C'est probablement par une erreur de copiste ou par quelque défaut de clarté dans le manuscrit envoyé de l'Ile-de-France, que dans les *Annales des Voyages* cette baie a été mise à 200 (?).

Suite du Tableau des principales positions géographiques, etc.

NOMS DES LIEUX.	LATIT. S.	LONG. E. DE PARIS.	SOURCES ET AUTORITÉS.
	deg. min. sec	deg. min. sec.	
Cap Sainte-Marie. . .	25 42 »	42 55 »	*Orient. Navig.*
Idem.	25 40 30	43 4 »	De Mannevillette.
Fort Dauphin. . . .	25 5 »	44 52 »	*Idem.*
Idem.	25 1 4	44 18 »	*Orient. Navig.* (1).
Baie Ste.-Luce. . . .	24 44 »	45 35 »	Lislet Geoffroy *Annales des Voyages.*
Tamatave.	18 12 »	47 20 »	*Orient. Navig.*
Foulpointe.	17 40 14	47 33 »	*Conn. des Temps.*
Idem.	*Idem.*	47 32 30	*Requisite Tables.*
Ile Ibrahim ou Ste.-Marie, pointe N. E.	16 33 »	47 57 »	*Orient. Navig.*
Baie Anton-Gil., la pte.	15 27 »	48 4 »	*Ann. des Voy.*
Port Louquez, entrée.	12 43 »	47 35 »	*Orient. Navig.* (2).
ÎLES COMORES, SEYCHELLES, etc.			
Grande Comore, mouillage N. O. . . .	11 18 »	40 56 »	*Orient. Navig.*
Mohilla, mouillage E.	12 22 »	41 49 »	*Idem.*
Joanna, le pic. . . .	12 15 »	42 14 »	*Idem.*
Idem, pointe S. . . .	12 27 30	42 14 30	*Idem.*
Mayotta, le pic Valentine.	12 54 »	42 57 »	*Idem.*
Ile Alphonse.	7 3 31	50 » 30	Cap. Inverarity.
Groupe Cosmoledo.	9 50 »	46 » »	*Orient. Navig.*
Ile Galéga (3). . . .	10 25 30	54 18 48	Les officiers de la Clorinde, etc. en 1811.
Ile Coetivy.	7 12 »	54 13 »	M. de Coetivy.
Ile Platte.	5 51 »	53 11 »	*Oriental Navigator* (4).
Ile Marie-Louise. . .	6 12 »	52 19 »	*Idem.*
Ile Mahé, côté N. E.	4 38 »	53 15 »	*Idem.*
Ile Praslin.	4 19 »	53 26 30	*Idem.*
Ile Chagos ou Diego Garcia.	7 29 »	70 7 »	Capt. Heywood et Blair.
LES MASCAREIGNES.			
Ile de France, Port-Louis.	20 9 39	55 9 15	De Mannevillette et Flinders; terme moyen.

(1) C'est un terme moyen entre De Mannevillette et plusieurs observateurs anglais.
(2) Les longitudes anglaises paraissent trop occidentales.
(3) Elle est habitée par un capitaine de corsaire français et quelques nègres.
(4) Ces positions résultent d'un terme moyen entre diverses observations anglaises et françaises.

Suite du Tableau des principales positions géographiques, etc.

NOMS DES LIEUX.	LATIT. S	LONG. E. DE PARIS	SOURCES ET AUTORITÉS
	deg. min. sec.	deg. min. sec.	
Bourbon. St.-Denis. .	20 51 30	53 7 30	De Mannevillette.
Rodriguez. le milieu.	19 41 »	60 50 »	*Idem.*
Ile Cargados ou Garajos. (1)	16 28 »	57 11 »	La frégate *la Semillante.*
ÎLES DE L'OCÉAN AUSTRAL.			
Amsterdam.	37 51 »	75 27 »	*Orient. Nav.* Terme moyen de plusieurs observations (2).
Saint-Paul.	38 42 »	75 28 »	*Idem.*
Terre Kerguélen, cap Bligh.	48 29 30	66 18 45	Cap. Cook.
Idem, cap Louis. .	49 3 »	66 » »	*Idem.*
Ile du prince Édouard	46 40 »	35 46 »	*Idem.*
Ile Marion.	46 52 »	35 26 »	*Idem.*
Ile Bouvet ou Cap *Circoncision.* . . .	54 20 »	4 3 »	Les vaisseaux le Swan et l'Otter, en 1808.
		LONG. O.	
Ile Tristan d'Acunha.	37 6 9	14 12 »	Capt. Heywood.
Ile Gough.	40 19 »	11 54 »	*Orient. Navig.*
ÎLES OCCIDENTALES.			
Ste.-Hélène (James-Town).	15 55 »	» 56 30	Capit. Horsburgh. (4).
Idem.	*Idem.*	8 9 »	Maskelyne, en 1761.
Idem.	*Idem.*	8 3 30	*Requisite Tables.*
Ascension.	7 55 30	16 35 30	Grand nombre d'observations chronométriques.
Idem.	*Idem.*	16 41 15	*Requisite Tables.*
Idem.	*Idem.*	16 19 »	La Caille.
St.-Mathieu	1 50 »	» » »	Inconnue aux modernes.

(1) Elle est aujourd'hui habitée par un petit nombre de familles françaises et autres.

(2) L'*Oriental Navigator*, comme le plupart des écrivains anglais, applique à l'île Amsterdam ce qui appartient à l'île Saint-Paul et *vice versâ.* Les *Requisite Tables* donnent les noms dans leur sens véritable et originaire

(3) La différence de 4 degrés de longitude est trop peu de chose à cette latitude, et dans une mer aussi brumeuse, pour laisser subsister aucun doute sur l'identité de cette île avec le cap Circoncision de Lozier de Bouvet.

(4) L'*Oriental Navigator* assure que cette longitude, déterminée par trente-deux séries de distances lunaires, est regardée comme la plus exacte.

Suite du Tableau des principales positions géographiques, etc.

NOMS DES LIEUX.	LATIT. N.	LONG. O. DE PARIS.	SOURCES ET AUTORITÉS.
	deg. min. sec.	deg. min. sec.	
ÎLES DU CAP VERT.			
Isle du Sel, pte. N. O.	16 50 »	25 16 »	Capit. Keilor, en 1782.
Bonavista, rade anglaise.	16 4 35	25 10 15	Fleurieu, Heywood
Mayo, rade anglaise.	15 6 »	25 32 19	Fleurieu.
San Yago, mouillage de Port Praya.	14 53 40	25 50 34	Terme moyen. *Or. Navigator.*
Fuego, le pic.	14 56 »	26 44 3	*Idem.*
Brava, rade occidentale.	14 50 58	27 5 55	Fleurieu, corrigé. *Orient. Navig.*
San Nicolas, pte. S. E.	16 25 »	26 30 »	Cap. Keilor, etc.
San Antonio, pte. N. O.	17 12 »	27 32 47	*Idem.*
ÎLES CANARIES.			
Lancerote, port de Naos.	28 58 30	15 53 »	Borda.
Allegranza, îlot.	29 25 30	15 51 »	*Idem.*
Forteventura, port Handia.	28 4 »	16 51 30	*Idem.*
Lobos, îlot.	28 45 »	16 9 »	*Idem.*
Grande Canarie, pte. N. E.	28 13 »	17 55 »	*Idem.*
Idem, pointe sud.	27 45 »	17 58 30	*Idem.*
Idem, pointe ouest.	28 1 20	18 11 »	*Idem.*
Ténériffe, le pic.	28 17 »	19 » »	*Idem.*
Idem, *idem*.	*Idem.*	19 5 35	*Requisite Tables.*
Idem, *idem*.	*Idem.*	18 48 »	Dalrymple, p. chronometre.
Idem, Mole de Santa Cruz.	28 27 30	18 36 30	La Peyrouse.
Idem.	*Idem.*	18 33 5	A. de Humboldt.
Idem.	28 28 30	18 37 »	*Conn. des Temps.*
Idem, Orotava.	28 25 »	18 55 »	Borda.
Gomére, le port.	28 5 40	19 28 »	*Idem.*
Palma, Sainte-Croix.	28 42 30	20 7 »	*Idem.*
Ferro ou Fer (île de), ville Valverde.	27 47 20	20 17 »	*Idem.*
Idem, pointe ouest.	27 44 »	20 20 »	*Idem.* (1)

(1) On soupçonne cependant que l'île de Fer est placée quelques minutes trop à l'Est, et que son milieu est par 20 deg. ouest de Paris, ou sous l'ancien premier méridien.

Suite du Tableau des principales positions géographiques, etc.

NOMS DES LIEUX.	LATIT	LONG. O. DE PARIS.	SOURCES ET AUTORITÉS.
	deg. min. sec.	deg. min. sec.	
LES MADÈRES.			
Les Salvages ou Sauvages.	30 8 30	18 15 »	Borda.
Idem.	» » »	18 8 »	Vaisseaux d'Inde anglais.
Madère, Funchal. .	32 37 40	19 15 24	Cap. Flinders 1801.
Porto Santo.	33 3 »	18 37 30	*Conn. des Temps.*
LES AÇORES.			
Formigas, rochers. .	37 15 50	27 14 18	Fleurieu et Tofino, réunis.
Santa Maria, pte. S. E.	36 56 47	27 26 »	*Idem.*
Idem, *idem*.	*Idem.*	27 38 45	*Conn. des Temps.*
Idem, pointe S. O.	37 57 31	27 34 18	Fleurieu. Tofino.
San Miguel, pointe E.	37 48 10	27 33 20	*Idem.*
Idem, *idem*.	*Idem.*	27 42 22	*Conn. des Temps.*
Idem, ville de Punta Delgada.	37 45 10	28 4 30	Fleurieu. Tofino.
Terceira, mont de Brasil.	38 38 33	29 32 48	*Idem.*
Idem, *idem*.	*Idem.*	29 43 40	*Conn. des Temps.*
St.-George, pte. S. E.	38 29 »	30 10 42	Fleurieu. Tofino.
Graciosa, pointe S. E.	39 » »	30 18 »	*Idem.*
Pico, le pic.	38 26 15	30 48 15	*Idem.*
Fayal, pointe S. E. .	38 30 12	31 » 1 52	*Idem.*
Idem, *idem*.	*Idem.*	31 12 48	*Conn. des Temps.*
Flores, pointe N. . .	39 33 29	33 28 30	Tofino.
Idem, *idem*.	*Idem.*	33 26 34	Fleurieu.
Idem, *idem*.	*Idem.*	33 31 »	Sir H. Popham.
Corvo, pointe S. . .	39 41 13	33 23 »	Tofino.

LIVRE QUATRE-VINGT-SEIZIÈME.

DESCRIPTION DE L'AMÉRIQUE. — *Considérations générales. Origine des Américains.*

DEUX fois déjà l'histoire des découvertes géographiques nous a conduits sur les rivages du nouveau Monde; nous y avons suivi les navigateurs de la Scandinavie (1), et, après avoir vu disparaître ou s'obscurcir les notions qu'ils avaient recueillies (2), nous avons accompagné l'immortel Colomb dans ce continent qui aurait dû s'honorer de son nom (3). Notre marche descriptive nous y ramène. Nous allons parcourir les diverses régions de cette partie du Monde; mais, conformément à notre méthode, nous allons d'abord jeter un coup-d'œil sur sa physionomie générale, ainsi que sur la race d'hommes qui l'habite. Découverte de l'Amérique.

L'esprit de système a exagéré tantôt les similitudes et tantôt les différences qu'on a cru observer entre l'Amérique et l'ancien continent. Les formes extérieures du nouveau continent nous frappent, il est vrai, au premier coup-d'œil, par le contraste apparent qu'elles présentent avec l'ancien. L'immense île que forment l'Asie, l'Afrique et l'Europe, offre un ovale dont le grand axe est très-incliné vers l'équateur; le contour en est assez également interrompu de deux côtés par des golfes ou des méditerranées; les fleuves découlent de toutes parts dans une proportion à-peu-près égale. L'Amérique présente, au contraire, une figure alongée, découpée, indéfinissable, mais dont la ligne la plus marquante se dirige presque dans le sens des deux poles; deux grandes péninsules sont liées ensemble par un long isthme qui, soit par sa forme, soit par la nature des roches primitives qui le composent, n'a rien de semblable à l'isthme entre l'Afrique et l'Asie; les grands golfes, les méditerra- Configuration de l'Amérique.

(1) Voyez notre vol. I, p. 390-395. (2) *Ibid.*, p. 403-405. (3) *Ibid.*, p. 499-500.

13.

nées d'Amérique ont leur ouverture du côté oriental ; le côté opposé offre un rivage uni, et ne présente qu'aux deux extrémités quelques *dentelures* ; enfin, les grands fleuves coulent presqu'exclusivement vers l'Océan Atlantique.

Rapports communs des deux continens.

Ces différences réelles disparaissent cependant, ou perdent du moins leur importance, lorsqu'en contemplant l'ensemble du globe (1), on s'aperçoit que l'Amérique n'est qu'une continuation de la ceinture de terres élevées qui, sous les noms de plateau de Cafrerie, d'Arabie, de Perse, de Mongolie, forment le dos de l'ancien continent, et qui, à peine interrompues au détroit de Behring, forment également les monts Rocheux ou Colombiens, le plateau du Mexique et la grande chaîne des Andes. Cette ceinture de montagnes et de plateaux, semblable à un anneau écroulé et retombé sur sa planète, présente, généralement parlant, une pente plus rapide et plus courte du côté du bassin du grand Océan (dont la mer des Indes fait partie), que du côté des mers Atlantique et Glaciale. Voilà le grand fait commun à l'un et l'autre continent, et dans lequel les différences apparentes s'absorbent.

Sur l'expression Nouveau Continent.

Cette cohérence et cette continuité des deux grandes îles du globe, repoussent déjà l'idée d'une origine plus récente de l'Amérique, idée qu'on est presque honteux d'avoir besoin de contredire, puisqu'elle est contraire aux lois constantes de l'hydrostatique. Mais combien d'idées reçues en *géologie* sont contraires aux lois physiques ! Il faut donc bien redire que le niveau des mers étant nécessairement, à quelques pieds près, le même partout, aucune terre considérable ne peut être ni plus ancienne, ni surtout plus nouvelle que les autres (2). L'expression de *nouveau continent* ne doit donc jamais nous rappeler que l'ordre chronologique de nos connaissances.

(1) Voyez les diverses *Mappemondes* dans notre Atlas. (2) *A. de Humboldt*, Berliner monat-schrift, t. XV, p. 191. *Smith Barton*, Hist. Nat. de la Pensylvanie, t. I, p. 4.

Le niveau de l'Amérique présente véritablement une différence remarquable avec l'ancien continent. Cette différence ne consiste pas dans l'élévation plus grande des montagnes ; car si les Cordillières du Pérou atteignent par quelques - uns de leurs sommets au niveau de vingt mille pieds, il est aujourd'hui à - peu - près certain que les montagnes du Thibet s'élèvent à un niveau égal et peut-être supérieur. Mais les plateaux qui servent de support aux montagnes, sont séparés en Amérique des plaines basses par une pente extrêmement courte et rapide. Ainsi la *région des Cordillières*, et celle du *plateau du Mexique*, régions aériennes, tempérées et salubres, touchent immédiatement aux plaines qu'arrosent le *Mississipi*, l'*Amazon* et le *Parana*. Ces plaines même, quelle que soit leur nature, qu'elles soient couvertes d'herbes élevées et ondoyantes comme les *savanes* du Missouri, qu'elles offrent, comme les *Llanos* de Caracas, une surface tantôt calcinée par le soleil, tantôt rafraîchie par les pluies tropiques et revêtue de graminées superbes, ou qu'enfin, semblables aux *Pampas* et aux *Campos Parexis*, elles présentent à la fureur des vents leurs collines de sable mouvant, mêlées d'étangs saumâtres, et couvertes de plantes salines ; toutes elles conservent, à des distances immenses, un niveau très-bas et rarement interrompu par des coteaux ; car le système des montagnes *Apalaches* ou *Alleghany*, dans l'Amérique septentrionale, et celui des *Cordillières du Brésil*, dans l'Amérique méridionale, ne sont liés au système des grandes Cordillières que par des plateaux un peu plus élevés, par de simples escarpemens et hauteurs de terrein (1)

Niveau du terrein.

Régions élevées et basses.

Savanes, Llanos et Pampas.

De cette vaste étendue des plaines américaines, résulte l'immense longueur du cours des fleuves qui arrosent cette partie du Monde. Le tableau suivant peut en donner une idée.

(1) Voyez les *Niveaux des Continens*, pl. 2 du vol. II du *Précis*, ou les *Niveaux du Mexique* dans l'Atlas de M. *de Humboldt*.

Bassin du Grand-Océan.	Longueur en lieues de 25 au degré.
Colombia ou *Tacoutche-Tassé*	320
San-Phelipe (cours supposé)	300
Colorado	260
Bassin inconnu.	
Mackenzie avec l'*Oungigah* (riv. de la Paix)	625
Bassin de la baie d'Hudson.	
Shaskashawan avec le *Nelson* (son débouché)	460
Assiniboil avec le *Severn*	600
Albany	230
Bassin de l'Atlantique (Amér. septent.)	
Fleuve *Saint-Laurent* (depuis Ontario)	220
Outawas, affluent	170
Connecticut	100
Bassin du golfe du Mexique (dépendant de l'Atlantique).	
Mississipi seul	575
Missouri avec le *Bas-Mississipi*	980
Affluens: Rivière *Platte*	270
Affluens: *Ohio*	220
Affluens: *Arkanzas*	410
Affluens: Riv. *Rouge*	350
Rio-del-Norte	500
Bassin de la mer des Antilles (idem).	
Madeleine	250
Bassin de l'Atlantique (Amérique mérid.)	
Orénoque	480
Essequebo	125
Amazon ou *Maragnon*	1000
Affluens: *Ucayal* ou *Apo-Paro* et *Beni*	450
Affluens: *Yotau*	250
Affluens: *Iurna*	250
Affluens: *Parana-Guza* ou *Madeira*	575
Affluens: *Topayos*	310
Affluens: *Xingu*	360
Affluens: *Napo*	220
Affluens: *Rio-Négro*	325
Tocantin ou rivière du *Gram-Para*	500
Parnaiba	180
San-Francisco	425
Parana ou *Rio de la Plata*	710
Affluens: *Paroguay*	400
Affluens: *Pilcomayo* (du précédent)	340
Affluens: *Vermejo*	220
Affluens: *Solado*	250
Affluens: *Uraguay*	220
Moyale Levou ou *Colorado*	360
Cusu Levou ou *Négro*	180

La continuité du même niveau fait aussi que les bassins respectifs des fleuves ne sont nulle part moins distincts ; ils ne sont séparés que par de faibles crêtes ; souvent même ils ne le sont pas du tout. Aussi, plusieurs fleuves confondent dans la partie supérieure de leur cours, des eaux destinées à des embouchures différentes. Ainsi, l'Orénoque et le Rio-Négro, affluent de l'Amazon, communiquent par le *Cassiquiary* ; un bras semblable unit le *Beni* et le *Madeira*. Il paraît certain que dans la saison pluvieuse, on peut passer en bateau des affluens du Paraguay dans ceux de l'Amazon qui circulent dans la plaine élevée appelée *Campos-Parexis*. La même circonstance produit dans l'Amérique septentrionale un nombre infini de lacs. Ceux de l'*Esclave*, d'*Assiniboil*, de *Winnipeg*, sont environnés d'une centaine d'autres, encore très-considérables, et de plusieurs milliers de petits, bordés généralement de petites crêtes de rochers, comme le sont ceux de la Finlande. Le terrein devient moins aquatique en avançant au sud ; cependant, le lac *Supérieur*, le *Michigan*, l'*Huron*, l'*Erié* et l'*Ontario*, forment, dans le Canada, comme une mer d'eau douce, dont le surplus se précipite, par le fleuve Saint-Laurent, dans les flots atlantiques. L'Amérique méridionale, sous un climat plus ardent, voit ses lacs naître et disparaître avec la saison des pluies : le *Xarayes* et l'*Ybera* sont de ces lacs plus ou moins périodiques, parmi lesquels le *Parima*, mieux connu, prendra un jour sa place.

Remarque sur les bassins des fleuves.

Grand nombre de lacs.

De cette division générale de l'Amérique en plateaux montagneux très-élevés et en plaines très-basses, il résulte un contraste entre deux climats très-différens et pourtant très-rapprochés l'un de l'autre. Le Pérou, la vallée de Quito, la ville de Mexico, quoique situés entre les tropiques, doivent à leur élévation une température printannière ; ils voient même les *Paramos*, ou les dos de leurs montagnes, se couvrir des neiges qui séjournent, même perpétuellement, sur quelques sommets, tandis qu'à peu de lieues de là, une chaleur souvent malsaine étouffe l'habitant des ports de Véra-Cruz ou de Guayaquil. Ces deux climats donnent nais-

Deux climats généraux.

sance à deux systèmes différens de végétation : la flore des zones torrides sert de bordure à des champs et des bosquets européens. Un semblable voisinage ne peut manquer d'occasionner fréquemment des changemens subits par le déplacement de ces deux masses d'air, si diversement constituées; inconvénient général en Amérique. Mais partout ce continent éprouve un moindre degré de chaleur. L'élévation seule explique ce fait pour la région montagneuse; mais pourquoi, se demande-t-on, s'étend-il aux contrées basses? Voici ce que répond un habile observateur : « Le » peu de largeur du continent, sa prolongation vers les » poles glacés; l'océan, dont la surface non interrompue est » balayée par les vents alisés; des courans d'eau très-froide » qui se portent depuis le détroit de Magellan jusqu'au Pé» rou; de nombreuses chaînes de montagnes remplies de » sources, et dont les sommets couverts de neige s'élèvent » bien au-dessus de la région des nuages; l'abondance de » fleuves immenses qui, après des détours multipliés, vont » toujours chercher les côtes les plus lointaines; des dé» serts non sablonneux, et par conséquent moins suscepti» bles de s'imprégner de chaleur; des forêts impénétrables » qui couvrent les plaines de l'équateur remplies de rivières, » et qui, dans les parties du pays les plus éloignées de l'o» céan et des montagnes, donnent naissance à des masses » énormes d'eau qu'elles ont aspirées, ou qui se forment » par l'acte de la végétation : toutes ces causes produisent, » dans les parties basses de l'Amérique, un climat qui con» traste singulièrement, par sa fraîcheur et son humidité, » avec celui de l'Afrique. C'est à elles seules qu'il faut attri» buer cette végétation si forte, si abondante, si riche en » sucs, et ce feuillage si épais qui forment les caractères » particuliers du nouveau continent (1). »

Causes de la température abaissée.

En considérant ces explications comme suffisantes pour l'Amérique méridionale et le Mexique, nous ajouterons,

(1) *A. de Humboldt*, Tableaux de la Nature, t. I, p. 23, traduction de M. *Eyriès*.

par rapport à l'Amérique septentrionale, qu'elle n'a presque pas d'étendue dans la zone torride, et qu'au contraire, comme nous le verrons au livre suivant, elle se prolonge probablement très-loin dans la zone glaciale; que peut-être même elle atteint et enveloppe le pole. Ainsi, la colonne d'air glacial, inhérente à ce continent, ne se trouve pas contre-balancée par une colonne d'air équatoréal. De là résulte une extension du climat polaire, jusqu'aux confins des tropiques; l'hiver et l'été luttent corps à corps, les saisons changent avec une rapidité étonnante. Une heureuse exception favorise la Nouvelle-Albion et la Nouvelle-Californie qui, étant à l'abri des vents glacés, jouissent de la température analogue à leur latitude.

Les productions de l'Amérique offrent quelques particularités. La moins contestable est cette extrême abondance de l'or et de l'argent, même à la surface de la terre, mais principalement dans les veines des roches schisteuses qui composent les Cordillières du Chili, du Pérou et du Mexique. L'or abonde plus dans la première région; l'argent dans la dernière. Au nord des montagnes du Nouveau-Mexique, les plaines, les marais et les petites chaînes de rochers offrent très-souvent de vastes dépôts de cuivre. Avant de se demander pourquoi le nouveau continent se distingue par une si grande richesse métallique, il faudrait sans doute demander si l'intérieur de l'Afrique ne renferme pas de semblables régions métallifères; si même celui de l'Asie n'en renfermait pas jadis qui, aujourd'hui, sont épuisées? En supposant l'Amérique décidément supérieure sous ce rapport, on doit avouer que le gisement de ses minerais, la situation de ses mines, et d'autres circonstances de géographie physique n'ont pas encore été décrites avec assez de soin pour indiquer une cause à cette supériorité. Richesse minéralogique.

En Amérique, comme dans toutes les régions du monde, les races animales paraissent être proportionnées, par leur nombre et leur taille, à l'étendue de la terre qui les a vues naître. Le bœuf musqué et le bison dans l'Amérique septentrionale, l'autruche magellanique dans l'Amérique méri- Règne animal.

Digitized by Google

dionale, égalent par la taille les espèces analogues de l'ancien continent ; l'élan ou le cerf de la Nouvelle-Californie atteint même une taille gigantesque; tous les autres quadrupèdes, tels que le lama, le guanaco, l'yaguar, l'anti, le cèdent en grandeur et en force à leurs semblables dans l'Asie et l'Afrique. Ce fait n'est rien moins qu'exclusivement particulier au nouveau continent. Les animaux connus de la Nouvelle-Hollande sont à leur tour plus petits que ceux de l'Amérique, et la même décroissance de la vie animale se ferait sans doute remarquer entre la Nouvelle-Hollande et Madagascar ou Bornéo, si nos connaissances actuelles rendaient un parallèle possible.

Productions végétales. La vie végétale, qui dépend de l'humidité, montre, au contraire, une extrême force dans la plus grande partie de l'Amérique. Les pins qui ombragent la Colombia, et dont la tige s'élève perpendiculairement à une hauteur de trois cents pieds, méritent d'être considérés comme les géans du règne végétal. On peut citer après eux les platanes et les tulipiers de l'Ohio, qui ont quarante à cinquante pieds de circonférence. Les terres basses de l'une et l'autre Amérique se couvrent de forêts immenses ; cependant la nudité d'une partie de la région du Missouri, des plateaux du Nouveau-Mexique, des Llanos de Caracas, des Campos-Parexis et des Pampas, c'est-à-dire, d'un quart de ce continent, doit nous engager à éviter encore, sous le rapport de la végétation, toutes les phrases exagérées qui se propagent dans les descriptions.

Particularités sur les animaux. Un fait plus positif, c'est la différence absolue d'un grand nombre d'animaux et de végétaux américains, d'avec ceux de l'ancien Monde. A l'exception des ours, des renards et des rennes qui ne redoutent pas la zone glaciale, à l'exception des phoques et des cétacés, habitans de tous les rivages, et à celle des philandres, probablement introduits au Pérou par une colonie des îles du grand Océan, tous les animaux des deux Amériques paraissent former des espèces particulières, ou du moins des races distinctes. La renne américaine même, ou le *caribou*, ne s'est jamais montrée

en Sibérie. L'*orignal* est une variété de notre élan ; mais celui-ci ue dépasse pas les latitudes méridionales de la Sibérie. La même observatiou s'applique au grand monton sauvage qu'on dit exister dans l'intérieur de la Californie. Le bison et le bœuf musqué qui paissent depuis les lacs du Canada jusqu'aux mers de Californie, le cougouar et l'yaguar qui font retentir leurs rugissemens depuis l'embouchure du Rio del Norte jusqu'au-delà de l'Amazou, l'auti ou le tapir, faible ébauche de l'éléphant, le pécari et le patira, semblables aux sangliers, le cabiai, l'agouti, le paca et d'autres espèces rapprochées du lapin, les fourmilliers, les tamanduas, les tamanoirs, tous ces dévorateurs d'insectes ; le paresseux et faible aï, l'utile lama avec la vigogne, le léger sapajou, les éclatantes perruches, et le joli colibri, tous diffèrent essentiellement de ceux même parmi les animaux de l'ancien continent desquels ils se rapprochent le plus. Tous ces animaux particuliers à l'Amérique forment, comme ceux de la Nouvelle-Hollande, un ensemble à part et évidemment originaire de la terre qu'ils habitent. Voudrait-on nous persuader que le cougouar et le yaguar sont arrivés à la uage de l'Afrique ? Prétendrait-on que le touyou, porté sur ses ailes impuissantes, ait traversé l'Océan-Atlantique ? Certes, personne ne soutiendra que les animaux du Pérou et du Mexique aient pu passer d'Asie en Amérique, puisqu'aucun d'eux ne saurait vivre dans la zone glaciale qu'ils auraient nécessairement dû traverser. Il est également impossible de supposer que tous les animaux existans sur le globe soient venus de l'Amérique, de sorte que ceux qui voudraient placer le *paradis terrestre* aux bords de l'Amazon ou du la Plata, ne seraient pas plus avancés dans cette discussion, que ceux qui le placent aux bords de l'Euphrate. Il ne reste que la ressource bannale d'un « immense bouleversement, d'une » vaste terre engloutie dans les flots, » et qui jadis aurait uni l'Amérique aux parties tempérées de l'ancien monde. Mais ces sortes de conjectures, dénuées de tout appui historique, ne méritent pas d'être discutées. Nous ne pouvons donc qu'admettre la naissance des races animales d'Amé-

Origine des animaux.

Digitized by Google

rique, sur le sol même qu'encore aujourd'hui elles habitent (1).

Analogies et différences. Cette origine une fois admise, nous devons remarquer une circonstance commune aux deux continens. Les espèces qui dans l'Amérique représentent le lion et le tigre, habitent la zone torride; elles semblent puiser dans les feux d'un climat ardent la férocité qui les anime. Dans la même région, les formes de l'anti ou tapir rappellent de loin celles de l'éléphant; le prolongement des cartilages paraît aussi appartenir à la zone torride. Les oiseaux aux ailes imparfaites, au plumage éparpillé, l'autruche d'Afrique et le casoar de la Nouvelle-Hollande réclament pour parent le touyou de l'Amérique méridionale. Les grands insectes, les énormes reptiles et les oiseaux à plumage éclatant et bigarré, peuplent les régions chaudes de l'un et de l'autre continent. Le climat des régions tempérées semble encore avoir produit les mêmes effets sur les races animales. Les deux variétés du genre des bœufs qui habitent les plateaux de Californie et les savanes du Missouri, n'ont ni les mœurs, ni les traits du farouche buffle de Cafrerie. Le mouton sauvage et le lama, cet animal intermédiaire entre le mouton et le chameau, aiment, comme leurs prototypes dans l'ancien continent, les pâturages des déserts. Tout est semblable dans les deux Mondes, mais rien n'y est identique.

Animaux fossiles. Ces considérations nous conduisent à une question épineuse. Les races d'animaux dont il n'existe plus d'individus vivans, et qu'on ne connaît que par des ossemens retrouvés dans la terre, appartiennent généralement à un ordre de choses différent de l'état actuel du globe, et antérieur à l'existence du genre humain. Ne pourrait-il pas cependant y avoir une exception à l'égard de l'éléphant fossile d'Ohio et au *megatherium* du Paraguay? Ensevelis dans des couches meubles et superficielles, les restes de ces animaux

(1) *Mylius*, de Origine animalium et migratione gentium, p. 56. Genevæ, 1667. *Buffon*, etc., etc.

peuvent avoir appartenu à des races qui se seront éteintes à une époque comparativement moderne. La description exacte du gisement de ces restes pourra seule décider cette question.

Caractères physiques de l'espèce humaine.

Après avoir admis une création animale particulière à l'Amérique comme à la Nouvelle-Hollande, devons-nous reconnaître dans les Américains un race humaine distincte d'origine? Nous ne sommes pas obligés de discuter cette question, étrangère à l'histoire positive : l'histoire ne remonte pas à cette époque primitive ; mais nous devons reconnaître comme un fait que la race américaine, quelle que soit son origine, forme aujourd'hui, par ses caractères physiques comme par ses idiomes, une classe essentiellement différente des autres portions du genre humain. Une longue suite d'observations physiologiques a démontré cette vérité. Les naturels de cette partie du globe sont en général grands (2), d'une charpente forte, bien proportionnée et sans vices de conformation. Ils ont le teint bronzé ou d'un rouge cuivré, comme ferrugineux et très-semblable à la cannelle ou au tannin ; la chevelure noire, longue, grossière, luisante et peu fournie ; la barbe rare et semée par bouquets, le front court, les yeux allongés et ayant le coin dirigé par en haut vers les tempes, les sourcils éminens, les pommettes avancées, le nez un peu camus, mais prononcé, les lèvres étendues, les dents serrées et aiguës ; dans la bouche, une expression de douceur qui contraste avec un regard sombre et sévère ou même dur ; la tête carrée, la face large sans être plate, mais s'amincissant vers le menton ; les traits, vus de profil, saillans et profondément sculptés ; la poitrine haute, les cuisses grosses, les jambes arquées, le pied grand, tout le corps trapu (2). L'anatomie nous fait encore reconnaître dans leur crâne des arcs sourcilliers plus marqués, des

(1) *Blumenbach*, de Varietate, p. 257. (2) *Idem*, p. 146, 183, 194, 283. *Humboldt*, Essai pol. sur la Nouvelle-Espagne, t. I, p. 381 ; éd. in-8°. *Félix de Beaujour*, Aperçu des États-Unis, p. 173.

orbites plus profondes, des pommettes plus arrondies et mieux dessinées, des tempes plus unies, les branches de la mâchoire inférieure moins écartées, l'os occipital moins bombé et une ligne faciale plus inclinée que chez la race mongole avec laquelle on a voulu quelquefois les confondre. La forme du front et du vertex dépend le plus souvent d'efforts artificiels (1) ; mais indépendamment de l'usage de défigurer la tête des enfans, il n'y a pas de race sur le globe dans laquelle l'os frontal soit plus déprimé en arrière (2). Le crane est ordinairement léger.

Anomalies. Tels sont les caractères généraux et distinctifs de toutes les nations américaines, à l'exception peut-être de celles qui occupent les régions polaires aux deux extrémités (3). Les Esquimaux hyperboréens, ainsi que les Puelches méridionaux, sont au-dessous de la taille moyenne, et présentent dans leurs traits et dans leur conformation la plus grande ressemblance avec les Samoïdes (4) ; les Abipons, et plus encore les Patagons au sud, ont une stature gigantesque. Cette constitution forte et musculeuse, jointe à une forme élancée, se retrouve en quelque sorte chez les habitans du Chili, ainsi que chez les Caraïbes qui habitent les plaines du Delta de l'Orénoque jusqu'aux sources du Rio Blanco (5), et chez les Akansas que l'on compte parmi les sauvages les plus beaux de ce continent (6).

Couleurs de la peau. Les raisonnemens sur les causes de la variété des couleurs de la peau humaine échouent ici contre l'observation, puisque la même teinte cuivrée ou bronzée est commune, avec de très-petites nuances, à la généralité des nations d'Amérique, sans que le climat, le sol ou la manière de vivre paraissent y exercer la moindre influence. Citera-t-on les Zambos, appelés jadis Caraïbes, à l'île Saint-Vincent ? Ils exhalaient en effet cette odeur forte et désagréable qui

(1) *Blumenbach*, p. 218. (2) *A. de Humboldt*, t. I, 397-398. (3) *G. Forster*, Voyage aux côtes nord-ouest de l'Amérique, III, 65. *Ulloa*, Notice hist. et phys. sur l'Amér. mérid., II. *Vater*, sur la population de l'Amérique, 62 et 63. (4) *Hearne*, Voyage à l'Océan du Nord, 157. *Charlevoix*, 45. (5) *A. de Humboldt*, I, 384. (6) *Charlevoix*, VI ; 165.

semble appartenir aux Nègres (1) ; leur peau noirâtre présentait au toucher la même mollesse soyeuse qu'on observe notamment sur les nations cafres ; mais ils descendaient d'un mélange des naturels avec la race africaine (2) : les véritables Caraïbes sont rouges. Le coloris des indigènes du Brésil et de la Californie est foncé (3), quoiqu'ils vivent, les uns dans la zone tempérée et les autres près du tropique. Les indigènes de la Nouvelle-Espagne, dit M. de Humboldt (4), ont le teint plus basané que les Indiens de Quito et de la Nouvelle-Grenade qui habitent un climat entièrement analogue : nous voyons même que les peuplades éparses au nord du Rio-Gila sont plus brunes que celles qui avoisinent le royaume de Guatimala. Les peuples de Rio Negro sont plus basanés que ceux du Bas-Orénoque, et cependant les bords du premier de ces deux fleuves jouissent d'un climat plus frais. Dans les forêts de la Guiane, surtout vers les sources de l'Orénoque, vivent plusieurs tribus blanchâtres qui ne se sont jamais mêlées avec les Européens, et se trouvent entourées d'autres peuplades d'un brun noirâtre (5). Les Indiens qui, dans la zone torride, habitent les plateaux les plus élevés de la Cordillière des Andes, ceux qui, sous les 45° de latitude australe, vivent de la pêche entre les îles de l'Archipel des Chonos, ont le teint aussi cuivré que ceux qui, sous un ciel brûlant, cultivent des bananes dans les vallées les plus étroites et les plus profondes des régions équinoxiales. Il faut ajouter à cela que les Indiens montagnards sont vêtus et l'ont été long-tems avant la conquête, tandis que les indigènes qui errent dans les plaines sont tout nus, et par conséquent toujours exposés aux rayons perpendiculaires du soleil. Partout on s'aperçoit (6) que la couleur de l'Américain dépend très-peu de la position locale dans laquelle nous le voyons

(1) *Thibault de Chanvalon*. Voyage à la Martinique, p. 44. *Biet*, Voyage de la France équinoxiale, 352. *Blumenbach*, p. 180 et 181. (2) *Leblond*, Voyage aux Antilles, t. I, chap. 9. (3) *Blumenbach*, 147. (4) L. c., II, chap. 6, passim. (5) *Humboldt*, l. c., I, p. 386. (6) *Idem*, l. c., I, p. 387.

actuellement ; et jamais, dans un même individu, les parties du corps couvertes ne sont moins brunes que celles qui se trouvent en contact avec un air chaud et humide. Les enfans ne sont jamais blancs en naissant ; et les Caciques indiens qui jouissent d'une certaine aisance, qui se tiennent vêtus dans l'intérieur de leurs maisons, ont toutes les parties de leur corps, à l'exception de l'intérieur de leurs mains et de la plante des pieds, d'une même teinte rouge-brunâtre ou cuivrée.

Nuances. Cette couleur foncée se soutient jusqu'à la côte la plus proche de l'Asie. Seulement sous les 54° 10' de latitude boréale, à Cloakebay, au milieu d'Indiens à teint cuivré et à petits yeux très-allongés, on a cru distinguer une tribu qui a de grands yeux, des traits européens et la peau moins brune que les paysans de nos campagnes. Michikinakou, chef des Miamis, a parlé à M. Volney (1) d'Indiens du Canada qui ne brunissent que par le soleil et par les graisses et les sucs d'herbes avec lesquels ils se frottent la peau. Selon le major Pike (2), les intrépides Menomènes se distinguent par la beauté de leurs traits, par des yeux grands et expressifs et par un teint plus clair que celui des autres bandes de Chipeways. Leur physionomie respire à la fois la douceur et une noble indépendance. Ils sont tous bien faits et d'une taille moyenne. Les Li-Panis (3) qui errent au nombre d'environ 800 guerriers, depuis les bords du Rio-Grande jusque dans l'intérieur de la province de Texas, au Nouveau-Mexique, ont les cheveux blonds et sont généralement de beaux hommes. D'après Adolphe Decker (4) qui, en 1624, accompagna l'amiral hollandais l'Ermite autour du cap Horn, il y a également, dans la Terre-de-Feu, des habitans qui naissent blancs, mais qui se peignent le corps en rouge et de diverses autres couleurs. Ces faibles anomalies, bien avérées, ne tendraient qu'à mieux prouver que, malgré la variété des climats et des hauteurs qu'ha-

---

(1) *Tableau des États-Unis*, t. II, p. 435. (2) Voyage, I, 151. (3) *Idem*, II, 145. (4) *Laborde*, Hist. des Navig., I, 244 *bis*.

bitent les différentes races d'hommes, la nature ne dévie pas du type auquel elle s'est assujettie depuis des milliers d'années.

Barbe des Américains.

La *barbe* qu'on avait voulu refuser aux Américains, leur est assurée aujourd'hui. Les Indiens qui habitent la zone torride de l'Amérique méridionale, en ont généralement un peu, et elle augmente lorsqu'ils se rasent ; cependant beaucoup d'individus naissent dénués de barbe et de poils. Galeno (1) nous apprend que parmi les Patagons il y a plusieurs vieillards qui ont de la barbe, quoique courte et peu touffue. Presque tous les Indiens, dans les environs de Mexico, portent de petites moustaches que des voyageurs modernes ont aussi retrouvées chez les habitans de la côte nord-ouest de l'Amérique. En rassemblant et comparant tous les faits, il semblerait en définitif que les Indiens sont plus barbus à mesure qu'ils s'éloignent de l'équateur. D'ailleurs, ce manque apparent de barbe est un caractère qui n'appartient pas exclusivement à la race américaine. Plusieurs hordes de l'Asie orientale, les Aléoutes et surtout quelques peuplades des nègres africains en ont si peu, qu'on serait tenté d'en nier entièrement l'existence. Les nègres du Congo et les Caraïbes, deux races d'hommes éminemment robustes, souvent de structure colossale, prouvent que c'est un rêve physiologique que de regarder un menton imberbe comme un signe certain de la dégénération et de la faiblesse physique de l'espèce humaine.

La race américaine est une.

Ces caractères physiologiques rapprochent sans doute la race américaine de celle des Mongols qui peuple le nord et l'est de l'Asie, ainsi que de celle des Malais ou des hommes les moins basanés de la Polynésie et des autres archipels de l'Océanie. Mais ce rapprochement qui ne s'étend qu'à la couleur, n'embrasse pas les parties les plus essentielles, le crane, les cheveux, le profil du visage. Si, dans le système de l'unité de l'espèce humaine, on veut considérer la race américaine comme une branche de la

(1) *Viaje al Estrecho de Magellanes*, p. 331.

race mongole, il faudra supposer que pendant une suite de siècles sans nombre, elle a été séparée de son tronc et soumise à la lente action d'un climat particulier.

Recherches sur les langues.

Les langues sont, après les caractères physiologiques, la marque la plus certaine de l'origine commune des peuples. C'est dans les langues de l'Amérique qu'on a cru trouver les seules preuves positives d'une émigration des nations asiatiques, à laquelle le Nouveau-Monde devrait sa population. M. Smith Barton a le premier donné à cette hypothèse une sorte de consistance, en rapprochant un grand nombre de mots, pris dans diverses idiomes américains et asiatiques (1). Ces analogies, ainsi que celles qu'ont recueillies l'abbé Hervas (2) et M. Vater (3), sont sans doute trop nombreuses pour pouvoir être considérées comme un jeu du hasard; mais, ainsi que M. Vater le remarque, elles ne prouvent que des communications isolées et des migrations partielles. L'enchaînement géographique leur manque presque entièrement; et, sans cet enchaînement, comment en ferait-on la base d'une conclusion?

Nous avons repris les recherches des trois savans nommés, et, sans avoir à notre disposition des matériaux bien étendus, nous avons amené des résultats qui nous ont fait croire un moment que nous allions démontrer comme une vérité historique, l'origine tout asiatique des langues américaines.

Filiation des mots asiatiques et américains.

Nous avons d'abord retrouvé l'enchaînement géographique incontestable de plusieurs mots principaux qui se sont propagés depuis le Caucase et l'Ural jusque dans les Cordillières du Mexique et du Pérou. Ce ne sont point des syllabes que nous rapprochons par des artifices étymologiques; ce sont des mots entiers, défigurés seulement par des terminaisons ou des inflexions de son, et dont nos lecteurs pourront, pour ainsi dire, suivre le voyage. Les objets les plus frappans dans les cieux et sur la terre, les relations les

(1) *Smith Barton*, New Views, etc. (2) *Hervas*, Dictionnaire polyglotte, p. 38, etc. (3) *Vater*, de la Population de l'Amérique, p. 155.

plus douces de la nature humaine, les premiers besoins de la vie, tels sont les chaînons qui lient plusieurs langues d'Amérique aux langues de l'Asie. Il se présente même quelques rapports, pour ainsi dire plus métaphysiques, dans les pronoms et les nombres ; mais ici la chaîne est plus souvent interrompue. Ce n'est pas encore tout. L'enchaînement géographique s'est souvent offert à nos recherches, sous l'aspect d'une ligne de communication double et triple ; quelquefois ces lignes se confondent dans les points intermédiaires, vers le détroit de Behring et dans les îles Aléoutiennes ; mais elles se distinguent par les chaînons extrêmes. Le nombre des analogies certaines est plus du double de celui qu'on avait observé. Enfin, ce n'est pas une seule dénomination du soleil, de la lune, de la terre, des deux sexes, des parties du corps humain, qui a passé d'un continent à l'autre ; ce sont deux, trois, quatre dénominations différentes, provenant de langues asiatiques reconnues pour appartenir à diverses souches (1).

Tant de rapprochemens inattendus, et que n'avaient pas aperçus nos devanciers, auraient pu nous engager à soutenir avec une sorte d'assurance, l'origine purement asiatique des principales langues américaines. Mais, plus attachés à l'intérêt de la vérité, nous n'essaierons pas de fonder sur nos observations une assertion imposante et hasardée ; nous dirons franchement que les analogies entre les idiomes des deux continens, quoiqu'élevées, par nos recherches, à un nouveau degré de certitude et d'importance, ne nous autorisent qu'à tirer les conclusions suivantes :

Résultat de ces recherches.

1°. Des tribus asiatiques, liées de parenté et d'idiome avec les nations finnoises, ostiaques, permiennes et caucasiennes, ont émigré vers l'Amérique en suivant les bords de la mer glaciale et en passant le détroit de Behring. Cette émigration s'est étendue jusqu'au Chili et jusqu'au Groenland.

---

(1) Voyez ci-après : *Tableau de l'enchaînement géographique des langues d'Amérique et d'Asie.*

2°. Des tribus asiatiques, liées de parenté et d'idiome avec les Chinois, les Japonais, les Aïnos et les Kourilieus, ont passé en Amérique en longeant les rivages du Grand-Océan. Cette émigration s'est étendue pour le moins jusqu'au Mexique.

3°. Des tribus asiatiques, liées de parenté et d'idiome avec les Tongouses, les Mantchoux, les Mongols et les Tatars, se sont répandues en suivant les hauteurs de deux continens jusqu'au Mexique et aux Apalaches.

4°. Aucune de ces trois émigrations n'a été assez nombreuse pour effacer le caractère originaire des nations indigènes d'Amérique. Les langues de ce continent ont reçu leur développement, leur formation grammaticale et leur syntaxe, indépendamment de toute influence étrangère.

5°. Les émigrations ont été faites à une époque à laquelle les nations asiatiques ne savaient compter que jusqu'à deux ou tout au plus jusqu'à trois, et où elles n'avaient pas formé complètement les pronoms dans leurs langues (1). Il est probable que les émigrés d'Asie n'amenèrent avec eux que des chiens et peut-être des cochons; ils savaient construire des canots et des cabanes; mais ils ne donnaient aucun nom particulier aux divinités qu'ils ont pu adorer, ni aux constellations, ni aux mois de l'année.

6°. Quelques mots malais, javanais et polynésiens ont pu être transportés dans l'Amérique méridionale avec une colonie des Madegasses, plus facilement que par la route du Grand-Océan, où les vents et les courans ne favorisent pas la navigation dans une direction orientale.

7°. Un certain nombre des mots africains paraissent avoir été transportés par la même voie que les mots malais et polynésiens; mais les uns et les autres n'ont pas encore été reconnus en assez grande quantité pour pouvoir servir de base à aucune hypothèse (2).

8°. Les mots de langues européennes qui paraissent avoir

(1) Voyez les nombres et les pronoms dans le *Tableau*. (2) Voyez la note à la fin du *Tableau*.

passé en Amérique, proviennent des langues finnoises et lettones ; ils se rattachent au nouveau continent par les langues permienne, ostiaque et youkagire. Rien dans les langues persanne, germanique, celtique ; rien dans les langues sémitiques ou de l'Asie occidentale, ni dans celles de l'Afrique septentrionale, n'indique des émigrations anciennes vers l'Amérique.

Voilà le résultat de nos recherches et de celles de nos devanciers. Quelques idiomes asiatiques ont pénétré en Amérique ; mais la masse des langues parlées dans ce continent présente, comme la race des hommes qui les parlent, un caractère distinct et original. Nous allons en considérer les rapports généraux.

Parmi le nombre prodigieux d'idiomes très-différens qu'on rencontre dans les deux Amériques, il y en a quelques-uns qui s'étendent sur de vastes pays. Dans l'Amérique méridionale, la Patagonie et le Chili ont, en quelque sorte, une seule langue : les dialectes de l'idiome des *Guaranis* sont répandus depuis le Brésil jusqu'au Rio-Negro, et même par la langue *omagua* jusqu'en Quito. Il y a de l'analogie entre les langues des *Lule* et des *Vilela*, et plus encore entre celles d'*Aymar* et de *Sapibocona*, qui ont notamment presque les mêmes mots de nombres. La langue *quichua*, la principale du Pérou, partage également avec celles-là plusieurs mots de nombres, sans parler des analogies particulières qu'elle présente avec d'autres langues du voisinage. L'idiome de *Maipuri* est étroitement lié avec ceux de *Guipunavi* et de *Caveri* ; il tient aussi beaucoup de l'*avanais*, et il a donné naissance aux idiomes de Meepure, de Parène, de Chirrupa et de plusieurs autres qu'on parle autour du Rio-Négro, du Haut-Orénoque et du Maragnon (1). Les *Caraïbes*, après avoir exterminé, dans le seizième siècle, les *Cabres*, étendirent leur langue avec leur empire, depuis l'équateur jusqu'aux îles Vierges. Au moyen de la langue *galibi*, un missionnaire assure qu'il pouvait communiquer

Étendue et analogie des divers idiomes.

1°. Dans l'Amérique méridionale.

(1) *Vater*, p. 141.

avec tous les naturels de cette côte, les Cumangoles seuls exceptés (1). Gily considère la langue caraïbe comme la langue mère de vingt autres, et particulièrement de celle de *Tamanaca*, dans laquelle il pouvait se faire comprendre presque partout sur le Bas-Oréuoque (2). La langue *saliva* est la mère des idiomes ature, piaroa et quaqua, et le *taparita* descend de l'*otomaca*.

2°. Dans l'Amérique septentrionale.

Dans l'Amérique septentriònale, la langue des *Aztèques* s'étend depuis le lac de Nicaragna jusqu'au 37°, sur une longueur de quatre cents lieues (3). Elle est moins sonore, mais aussi riche que celle des Incas. Le son *tl* qui, dans l'aztèque n'est joint qu'aux noms, se retrouve dans l'idiome de Noutka, même comme final des verbes. L'idiome de Cora a les principales formes du verbe pareilles aux conjugaisons aztèques, et les mots offrent quelques rapports (4). Après la langue mexicaine ou aztèque, celle des *Otomites* est la langue la plus générale de la Nouvelle-Espagne. Mais à côté de ces deux principales, il y en a, depuis l'isthme de Darien, jusqu'au 23° de latitude, une vingtaine d'autres, dont quatorze ont déjà des grammaires et des dictionnaires assez complets. La plupart de ces langues, loin d'être des dialectes d'une seule, sont au moins aussi différentes les unes des autres que l'est le grec de l'allemand, ou le français du polonais. Ce n'est qu'entre l'idiome huaztèque et celui de Yucatan qu'on découvre quelques liaisons.

Le Nouveau-Mexique, la Californie et la côte nord-ouest forment encore une région peu connue, et c'est-là précisément que la tradition mexicaine place l'origine de beaucoup de nations. Les langues de cette région seraient très-intéressantes à connaître; mais à peine en a-t-on une idée obscure. Il y a une grande conformité de langage entre les *Osages*, les *Kansès*, les *Otos*, les *Missouris* et les *Mahaws*. La prononciation gutturale des fiers *Sioux* est

---

(1) *Pelleprat*, dans le Dictionnaire Galibi, préf., p. vij. (2) Dict. Polyglotte d'*Hervas*. (3) *Humboldt*, Essai polit., t. II, 445. (4) *Hervas*, Saggio pratico di Lingue, art. IV, p. 71.

commune aux *Panis*. La langue des Appaches et des Panis s'étend depuis la Louisiane jusqu'à la mer de Californie (1). Les *Eslenes* et les *Runsélen* dans la Californie, parlent aussi un idiome très-répandu.

Les Taucards, sur les bords de la rivière Rouge, ont un certain gloussement et la langue si pauvre qu'ils parlent moitié par signes (2).

Dans les provinces méridionales des Etats-Unis, jusqu'au Mississipi, il y a des rapports immédiats entre les idiomes des *Chòktahs* et des *Chikkasahs*, qui ont en outre quelque air de parenté avec celui des *Cheerakes*. Les *Creexs* ou *Muskohges*, et les *Katahbas* en ont emprunté des mots. Plus au nord, la puissante tribu des six nations parle une seule langue, qui forme entr'autres les dialectes des *Senekas*, des *Mohawks*, des *Onondagos*, des *Cayugas*, des *Tuscarozas*, des *Cochnewagoes*, des *Wyandots* et des *Oneidas*. Les nombreux *Nadowessiens* ont leur idiome à part. Des dialectes de la langue *chippiawaye* sont communs aux *Penobscots*, aux *Mahicannis*, aux *Minsis*, aux *Narragansets*, aux *Natixes*, aux *Algonquins* et aux *Knistenaux*. Les *Miamis*, avec lesquels Charlevoix (3) classe les Illinois, en tiennent aussi des mots et des formes. Enfin, sur les confins de Knistenaux, dans le nord le plus reculé, sont les *Esquimaux*, dont l'idiome s'étend depuis le Groenland jusqu'à Ounalaschka (4); même le langage des îles Aléoutiennes paraît offrir des ressemblances intimes avec les dialectes esquimaux, comme ceux-ci en offrent avec le samoyède et l'ostiaque. Au milieu de cette zone des nations polaires semblables par le langage comme par le teint et les formes, nous voyons les habitans des côtes américaines du détroit de Behring, constituer avec les Tchouktches, en Asie, une famille isolée, distinguée par un idiome particulier, par une taille plus avantageuse, et probablement originaire du nouveau continent.

3°. Dans les terres arctiques.

(1) Voyage de M. *Pike*, trad. franç., t. II, p. 95, 218, 258, etc.
(2) *Pike*, II, 159. (3) Histoire de son Voyage, VI, 278. (4) *Cook*, second Voyage, IV.

Cause de la multiplicité des idiomes

Ce grand nombre d'idiomes prouve que la plupart des tribus américaines ont long-temps vécu dans l'isolement sauvage où elles croupissent encore. La famille ou la tribu qui erre dans les forêts, à la poursuite des animaux, et toujours armée contre d'autres familles, d'autres tribus qu'elle redoute, se crée nécessairement des mots d'ordre, des paroles de ralliement; enfin, un argot de guerre, qui sert à la garantir de surprises et de trahisons. Ainsi, les *Ménomènes*, tribu de la Haute-Louisiane, parlent un langage singulier, qu'aucun blanc n'a jamais pu apprendre; mais tous comprennent l'algonquin, et s'en servent dans les négociations (1).

Genre particulier des langues américaines.

Mais quelques langues américaines présentent d'un autre côté une composition si artificielle, si ingénieuse, que la pensée en rapporte nécessairement l'invention à quelque nation anciennement civilisée; je ne dis pas civilisée à la manière des modernes, mais comme l'étaient les Grecs d'Homère, ayant des idées morales développées, des sentimens exaltés, une imagination vive et ornée; enfin, assez de loisir et de tranquillité pour se livrer à des méditations, pour se créer des abstractions.

Rapport général des conjugaisons.

C'est principalement sur la formation du *verbe* que les inventeurs des langues américaines ont exercé leur génie. Presque dans tous les idiomes, la conjugaison de cette partie du discours tend à marquer, par des inflexions particulières chaque rapport entre le sujet et l'action, ou entre le sujet et les êtres qui l'environnent, en général, les circonstances où il se trouve placé. C'est ainsi que toutes les personnes des verbes sont susceptibles de prendre des formes particulières, à l'effet de rendre les accusatifs pronominaux qui peuvent s'y rattacher comme idée accessoire, non seulement dans les langues de Quichua et de Chili, qui diffèrent totalement l'une de l'autre, mais encore dans le mexicain, le coraen, le totonacaen, le natiquam, le chippiwaye-delawarien et le groenlandais.

(1) *Pike*, t. I, p. 210.

Digitized by Google

Ce merveilleux accord dans un mode particulier de former les conjugaisons d'un bout de l'Amérique à l'autre, favorise singulièrement la supposition d'un peuple primitif, souche commune des nations américaines indigènes. Mais lorsqu'on sait que des formes à-peu-près semblables existent dans la langue du Congo et dans la langue basque (1), qui, d'ailleurs, n'ont aucun rapport ni entr'elles, ni avec les idiomes américains, on est forcé de chercher l'origine de toutes ces analogies dans la nature générale de l'esprit humain.

D'autres finesses grammaticales achèvent l'étonnement que nous inspirent les langues américaines.

D'autres particularités des conjugaisons.

Dans les diverses formes des idiomes du Groenland, du Brésil et des Betoï, la conjugaison est autre lorsqu'on parle négativement ; le signe de négation est intercalé dans le moscan et l'aruwague aussi bien que dans la langue turque. Dans toutes les langues américaines, les pronoms possessifs sont formés de sons annexés aux substantifs, soit au commencement, soit à la fin, et qui diffèrent des pronoms personnels. Les idiomes guarani, brésilien, chiquitou, quichua, tagalien et mantcheou, ont un pronom pluriel de première personne, *nous*, excluant le tiers auquel on adresse la parole, et un autre qui comprend ce tiers dans le discours. L'idiome tamanacan se distingue des autres branches de la même langue par une richesse extraordinaire en formes indicatives du temps. Dans le même idiome et dans ceux des Guaicures et des Huaztèques, ainsi que dans le hongrois, les verbes neutres ont des inflexions particulières. Dans les idiomes aruwaque et abipon, de même que dans les langues basque et phénicienne, toutes les personnes des verbes, à l'exception de la troisième, sont marquées par des préfixes pronominaux. L'idiome betoï se distingue par des terminaisons de genre, exprimées par *os*, qui manquent à toutes les autres langues d'Amérique.

Si l'histoire des langues américaines ne nous conduit qu'à

---

(1) *Vater*, p. 210.

des conjectures vagues, les traditions, les monumens, les mœurs, les usages nous fourniront-ils des lumières plus positives?

Anciens monumens américains.

Lorsque les Européens firent la conquête du Nouveau-Monde, la civilisation était concentrée dans quelques parties de la grande chaîne de plateaux et de montagnes. L'Anahuac renfermait le despotique état de Mexico ou Tenochtitlan, avec ses temples arrosés de sang humain, et Tlascala, peuplé de républicains non moins superstitieux. Les *Zaques*, espèce de pontifes-rois, gouvernaient du sein de la cité de Condinamarca, les montagnes de la Terre-Ferme, taudis que les fils du Soleil régnaient sur les vallées élevées de Quito et de Cuzco. Entre ces limites, le voyageur rencontre encore aujourd'hui de nombreuses ruines de palais, de temples, de bains et d'hôtelleries publiques (1). Parmi ces monumens, les *téocalli* des Mexicains rappellent seuls une origine asiatique : ce sont des pyramides, environnées de pyramides plus petites, comme le sont les temples pyramidaux, appelés *Cho-Madon* et *Cho-Dagon* dans l'empire de Braghmans, et *Pkah-Ton* dans le royaume de Siam.

D'autres monumens ne nous parlent qu'un langage absolument inintelligible. Les figures, probablement hiéroglyphiques, d'animaux et d'instrumens, gravées sur les rochers de syenite, voisins du Casiquiari, les camps ou forts carrés découverts sur les bords de l'Ohio, ne nous fournissent aucun indice. L'Europe savante n'a jamais eu de nouvelles de l'inscription eu caractères tatars, qu'on disait avoir été trouvée dans le Canada, et envoyée au comte Maurepas (2).

On cite encore des monumens d'une nature très-douteuse. Les peintures des Toultèques, anciens conquérans du Mexique, indiquaient d'une manière claire, nous dit-on, le passage d'un grand bras de mer; assertion qui, après la disparition

(1) *A. de Humboldt*, Vues et Monumens des Cordillières. (2) *A. de Humboldt*, Ansichten, p. 79.

des preuves, doit inspirer peu de confiance (1). Les peintures mexicaines existantes out un caractère si obscur et si vague, qu'il serait bien téméraire de les considérer comme des monumens historiques.

Les mœurs et les usages dépendent trop des qualités générales de l'esprit humain et des circonstances communes à plusieurs peuples, pour pouvoir servir de base à une hypothèse historique. Les peuples chasseurs, les peuples pêcheurs ont nécessairement la même manière de vivre. Que les Tongouses mangent la viande crue et seulement desséchée par la fumée; qu'ils mettent de la vanité à pointiller, sur les joues de leurs enfans, des lignes et des figures en bleu ou en noir; qu'ils reconnaissent la trace de leur gibier au moindre briu d'herbe courbé; ce sont là des traits communs à tous les hommes, nés et élevés dans les mêmes circonstances. Il est sans doute un peu plus remarquable de voir les femmes tongouses et américaines s'accorder dans l'usage de coucher leurs enfans tout nus dans uu tas de bois pourri et réduit en poudre (2); cependant, les mêmes besoins et les mêmes localités expliqueraient encore cette ressemblance. Il est aussi digne de remarque que les anciens Scythes aient eu, comme les Américains, l'usage de *scalper* ou d'enlever à leurs ennemis la peau de la tête avec les cheveux (3), quoique sans doute la férocité ait partout inspiré à l'homme des excès semblables. Un certain nombre d'analogies plus importantes rattache le système religieux et astronomique des Mexicains et des Péruviens à ceux de l'Asie. Dans le calendrier des Aztèques, comme dans celui des Kalmouks et des Tatars, les mois sont désignés sous les noms d'animaux (4). Les quatre grandes fêtes des Péruviens coïncident avec celles des Chinois; les Incas, à l'instar des empereurs de la Chine, labouraient de leur propre

Mœurs et usages.

Analogies des systèmes religieux.

(1) *Botturini*, Idea d'una Storia di Messico, cité par M. *Vater.* (2) *Georgi*, peuples de la Russie, p. 324. *Long*, Voyages dans le Canada, p. 54 (en anglais). (3) *Hérod.*, t. IV, sect. 64. (4) *A. de Humboldt*, Vues et Monumens.

main une certaine étendue de terrein. Les hiéroglyphes et les cordelettes en usage chez les anciens Chinois, rappellent d'une manière frappante l'écriture figurée des Mexicains, et les *quipos* du Pérou. Enfin, tout le système politique des *Incas* péruviens et des *Zaques* de Condinamarca, était fondé sur la réunion du pouvoir civil et ecclésiastique dans la personne d'un dieu incarné (1).

Sans attacher à ces analogies une importance décisive, on peut dire que l'Amérique, dans ses mœurs comme dans ses langues, montre l'empreinte d'anciennes communications avec l'Asie. Mais ces communications ont dû être antérieures au développement des croyances et des mythologies actuellement régnantes parmi les peuples asiatiques. Sans cela, les noms de quelques divinités auraient été transportés d'un continent dans l'autre.

Aucune tradition américaine ne remonte à l'époque infiniment reculée de ces communications. Les peuples de l'Amérique méridionale n'ont presque pas de souvenirs historiques. Les traditions des nations septentrionales se bornent à assigner la région où jaillissent les sources du Missouri, du Colorado et du Rio-del-Norte, comme la patrie d'un très-grand nombre de tribus.

Migrations connues des peuples américains.

En général, depuis le septième jusqu'au treizième siècle, la population paraît avoir continuellement reflué vers le sud et vers l'est. C'est des régions situées au nord du Rio-Gila que sortirent ces nations guerrières qui, les unes après les autres, inondèrent le pays d'Anahuac. Les tableaux hiéroglyphiques des Aztèques nous ont transmis la mémoire des époques principales qu'offre la grande migration des peuples américains. Cette migration a quelque analogie avec celle qui, au cinquième siècle, plongea l'Europe dans un état de barbarie dont nous ressentons encore les suites

(1) *Fischer*, Conjectures sur l'origine des Américains; dans *Pallas*, Nouveaux Mémoires sur le Nord, t. III, p. 289–322; copié dans *Schérer*, Recherches historiques et géographiques sur le Nouveau-Monde; Paris, 1777. Cet écrit ancien a été recopié textuellement dans une suite d'articles insérés dans le *Moniteur*, il y a cinq ans.

funestes dans plusieurs de nos institutions sociales. Les peuples qui traversèrent le Mexique laissèrent, au contraire, des traces de culture et de civilisation. Les Toultèques y parurent pour la première fois l'an 648, les Chichimèques en 1170, les Nahualtèques l'an 1178, les Acolhues et les Aztèques en 1196. Les Toultèques introduisirent la culture du maïs et du coton ; ils construisirent des villes, des chemins, et surtout ces grandes pyramides que l'on admire encore aujourd'hui, et dont les faces sont très-exactement orientées. Ils connaissaient l'usage des peintures hiéroglyphiques ; ils savaient fondre des métaux et tailler les pierres les plus dures ; ils avaient une année solaire plus parfaite que celle des Grecs et des Romains. La force de leur gouvernement indiquait qu'ils descendaient d'un peuple qui, lui-même, avait déjà éprouvé de grandes vicissitudes dans son état social (1). Mais quelle est la source de cette culture ? quel est le pays d'où sortirent les Toultèques et les Mexicains ?

Hypothèse sur leur point de départ.

Les traditions et les hiéroglyphes historiques donnent à la première demeure de ces peuples voyageurs les noms de *Huehuetlapallan*, *Tollan* et *Aztlan*. Rien n'annonce aujourd'hui une ancienne civilisation de l'espèce humaine au nord de Rio-Gila, ou dans les régions septentrionales parcourues par Hearne, Fiedler et Mackenzie ; mais sur la côte nord-ouest, entre Noutka et la rivière de Cook, dans la baie Norfolk et dans le canal de Cox, les indigènes montrent un goût décidé pour les peintures hiéroglyphiques (2). Quand on se rappelle les monumens qu'un peuple inconnu a laissés dans la Sibérie méridionale, quand on rapproche les époques de l'apparition des Toultèques, et celle des grandes révolutions de l'Asie, lors des premiers mouvemens des Hiongnoux, on est tenté de voir dans les premiers conquérans du Mexique une nation civilisée qui avait fui des rives de l'Irtysch

(1) *Humboldt*, Essai politique, t. I, p. 370 et 404. (2) Voyage de *Marchand*, t. I, p. 258, 261, 375. *Dixon*, p. 332.

ou du lac Baikal, pour se soustraire au joug des hordes barbares du plateau central de l'Asie (1).

Traditions Diverses.

Le grand déplacement des tribus américaines du nord est constaté par d'autres traditions. Tous les indigènes des Etats-Unis du midi prétendent y être arrivés de l'ouest, en passant le Mississipi. Suivant l'opinion des Muskohges, le grand peuple dont ils sont sortis demeure encore dans l'ouest : leur arrivée ne paraît dater que du seizième siècle. Les Senecas en étaient autrefois des voisins. Les Delawares ont trouvé sur le Missouri des naturels qui parlaient leur langue (2). D'après M. Adair, les Choktahs sont venus avec les Chikkasabs, postérieurement aux Muskohges.

Les *Chipiouans*, ou Chepewayens ont seuls des traditions qui paraissent indiquer leur sortie de l'Asie. Ils habitaient, disent-ils, un pays très-reculé vers l'ouest, d'où une nation méchante les chassa ; ils traversèrent un long lac, rempli d'îles et de glaçons ; l'hiver régnait partout sur leur passage ; ils débarquèrent près de la rivière du Cuivre. Ces circonstances ne sauraient s'appliquer qu'à une émigration d'une peuplade de Sibérie, qui aurait passé le détroit de Behring ou quelque autre détroit inconnu, et encore plus septentrional. Cependant, la langue des Chipiouans n'offre pas un caractère plus asiatique que les autres idiomes américains. Leur nom ne se retrouve pas plus parmi l'immense nomenclature des tribus asiatiques, anciennes et modernes, que celui des Hurons, qu'on a si mal-à-propos voulu comparer avec les *Huires* de Marc-Paul, et les *Huiur* de Carpin, qui ne sont que les Ouigours (3).

Dernier résultat.

En dernière analyse, les traditions, les monumens et les usages comme les idiomes, rendent très probables plusieurs invasions de nations asiatiques dans le nouveau continent ; mais toutes les circonstances concourent aussi à reculer l'époque de ces événemens jusque dans les ténèbres des

---

(1) Comparez *Humboldt*, Essai polit., t. I, p. 373 ; II, 502 ; III, 231. (2) *Smith Barton*, p. 47. (3) Voyez notre vol. I, p. 433 et 434.

siècles antérieures à l'histoire. L'arrivée d'une colonie de Malais, mêlés de Madegasses et d'Africains, est un événement vraisemblable, mais enveloppé d'une obscurité encore plus épaisse. La masse des Américains est indigène.

Hypothèses sur l'origine des Américains.

Après avoir exposé l'ensemble de nos recherches et de nos conjectures sur l'origine des Américains, ce serait fatiguer inutilement nos lecteurs que d'analyser longuement toutes les opinions qu'on a proposées à ce sujet. Il suffit de savoir que tout a été imaginé. La ressource banale de la dispersion des Israélites a été employée par un grand nombre d'écrivains, parmi lesquels un seul mérite d'être remarqué ; c'est l'anglais *Adair*, qui, avec beaucoup d'érudition, a démontré les ressemblances des mœurs qui existent entre les anciens Hébreux et les peuples de la Floride et des Carolines (1). Ces ressemblances ne prouvent qu'en général une communication avec l'Asie, et quelques-unes, telles que l'usage de l'exclamation *hallela yah*, paraissent illusoires. Les Egyptiens ont été donnés pour ancêtres aux Mexicains, par le savant *Huet* (2), par Athanase *Kircher* et par un érudit américain, dont les vastes recherches n'ont pas été imprimées (3). Les systèmes astronomiques et chronologiques diffèrent totalement ; le style dans l'architecture et la sculpture peut se ressembler chez beaucoup de peuples, et les pyramides d'Anahuac se rapprochent plus de celles de l'Indochine que de celles d'Egypte. Les Cananéens ont été mis en avant par *Gomara*, d'après de faibles analogies des mœurs, remarquées dans la Terre-Ferme (4). Beaucoup d'écrivains ont soutenu la réalité des expéditions carthaginoises en Amérique, et on ne saurait en nier absolument la possibilité (5) On connaît trop peu la langue de ce fa-

Hypothèse hébraïque.

Égyptienne.

Carthaginoise.

(1) *Adair*, History of the American Indians, p. 15-220. *Garcia*, Origen de los Indios de el Nuevo-Mundo, liv. III ; Valencie, 1607. Nouvelle édition, par *Barcia* ; Madrid, 1729. (2) *Huet*, de Navigat. Salomonis. (3) *Siguenza*, Extrait dans *Eguiara*, Bibliotheca Messicana. Comp. *Humboldt*, Vues et Monumens. (4) *Gomara*, Hist. Indiana, p. I, p. 41. (5) *Garcia*, l. c., liv. II. *Campomanès*, Antiguedad maritima de Carthago.

meux peuple, né d'un mélange d'Asiatiques et d'Africains, pour avoir droit de décider qu'il n'existe aucune trace d'une invasion carthaginoise. Nous pouvons, avec plus de certitude, exclure les Celtes, malgré les artifices étymologiques employés pour retrouver des racines celtiques dans l'algonquin (1). Les anciens Espagnols ont aussi de bien faibles droits; leur navigation était bien bornée. Les Scandinaves ont conservé les preuves historiques de leurs navigations au Groenland et à la Terre-Neuve; mais elles ne remontent qu'au dixième siècle, et elles prouvent seulement que l'Amérique était déjà peuplée en totalité, argument très-fort pour la haute antiquité des nations américaines. Le célèbre *Hugo Grotius* (2) a très-maladroitement combiné ce fait historique avec quelques étymologies hasardées, pour attribuer la population de l'Amérique septentrionale aux Norvégiens qui, hors l'Islande et le Groenland, n'y ont laissé que de faibles traces.

Hypothèse de Grotius.

Hypothèse asiatique.

L'origine purement asiatique a trouvé de nombreux défenseurs. Le savant philologue *Brerewood* (3) est peut-être le premier qui l'ait proposée. Les historiens espagnols ne l'ont admise qu'en partie.

De Guignes (4) et William Jones (5) conduisent, sans beaucoup de peine, l'un ses Huns et Thibétains, l'autre ses Hindous, dans le Nouveau-Monde. *Forniel*, dont nous n'avons pu consulter l'écrit, a le premier insisté sur les Japonais qui, en effet, peuvent réclamer un grand nombre de mots américains. *Forster* a attaché beaucoup d'importance à la dispersion d'une flotte chinoise, événement trop récent pour pouvoir avoir produit une grande influence sur la population américaine (6).

Depuis un demi-siècle, le passage des Asiatiques par le

(1) *Valchçay*, Antiquity of the Irish Language, etc. etc. (2) *Hugo Grotius*, de Origine gentium American. *De Laet*, Notæ ad dissertat. Hug. Grot.; Amsterdam, 1643. (3) Enquiry touching the diversity of Languages and of Religions; London, 1654. (4) Mémoires de l'Académie des Inscriptions, t. XVIII, p. 503 (5) Asiatical Researches, t. I, p. 426. (6) Histoire des Découvertes faites au Nord.

détroit de Behring, a été élevé au rang d'une probabilité historique par les recherches de *Fischer*, de *Smith-Barton*, de *Vater* et d'*Alexandre de Humboldt.* Mais ces savans n'ont jamais soutenu que tous les Américains fussent les descendans des colonies asiatiques.

Une opinion mixte, qui réunit les prétentions des Européens, des Asiatiques, des Africains et même des Océaniens, a réuni quelques suffrages de poids. *Acosta* (1) et *Clavigero* (2) en paraissent les partisans. Ce dernier insiste avec raison sur la haute antiquité des nations américaines. L'infatigable philologue *Hervas* (3) admet aussi l'hypothèse d'une origine mixte. Elle a été savamment développée par *Georges de Horn* (4). Cet écrivain ingénieux exclut de la population de l'Amérique les nègres, dont on n'a retrouvé aucune tribu indigène dans le Nouveau-Monde, les Celtes, les Germains et les Scandinaves, parce qu'on n'a vu parmi les Américains ni des cheveux blonds, ni des yeux bleus; les Grecs et les Romains, et leurs sujets, à cause de leur timidité comme navigateurs; les Hindous, parce que les mythologies américaines n'offrent aucune trace du dogme de la transmigration des âmes Il déduit ensuite l'origine primitive des Américains, des Huns et des Tartares-Cathayens; leur migration lui paraît très-ancienne. Quelques Carthaginois et Phéniciens auraient été jetés sur le rivage occidental du nouveau continent. Plus tard, les Chinois s'y seraient transportés; Facfour, roi de la Chine méridionale, s'y serait enfui pour éviter le joug de Koublaï Khan; il aurait été suivi de plusieurs centaines de milliers de ses sujets. Manco-Capac serait aussi un prince chinois. Ce système, hasardé lorsqu'il parut, s'accorde assez avec les faits postérieurement observés, et que nous avons recueillis; quelque écrivain hardi et peu scrupuleux n'aurait qu'à s'em-

Hypothèse mixte.

---

(1) *Acosta*, Historia natural y moral de las Indias, l. I, c. 20. (2) *Clavigero*, Storia di Messico, l. IV, dissert. 1. (3) *Hervas*, Saggio pratico delle Lingue, p. 36. Vocabulario poliglotto, p. 36. (4) *Georg. Hornii.* De originibus Americanis, libri IV. Hag. Com. 1699.

parer de ces faits, les combiner avec les hypothèses de *Horn*, et nous donner ainsi l'histoire certaine et véridique des Américains.

Rien n'empêche même qu'un jour l'Amérique, enorgueillie de sa civilisation, ne se dise à son tour le berceau du genre humain. Déjà deux savans des Etats-Unis ont soutenu que les tribus du nord de l'Asie pouvaient aussi bien être les descendans des Américains que ceux-ci des premières (1).

Dans l'état actuel des connaissances, le sage s'arrêtera aux probabilités que nous avons indiquées, sans tenter vainement de les combiner en forme de système.

---

(1) *Bernard Romans*, Natural History of Florida ; New-York, 1776. *Jefferson*, Notes on Virginia, p. 162.

TABLEAU

De l'enchaînement géographique des langues américaines et asiatiques (1).

Soleil, en Nouvelle-Angleterre, ***kone;*** en yakoute, ***kouini;*** en ouigour, ***kien;*** en tatare, ***koun;*** en aware ou chunsag, ***kko***. — En tatare encore, ***kouyach;*** en kamtchadale, ***koua-atch***. — En wogoule, ***konzai***, étoiles; en ostiaque, ***kos***.

Idem, en chiquito, ***souous;*** en mosca, ***soua;*** en yakoute, ***solous***, étoile; en mantchou, ***choun***, soleil; en ostiaque, ***siouna;*** en andi, ***souvou;*** en wogoule, ***sowa***, étoile. — En sanscrit, ***sourya;*** en zend, ***shour*** (2).

Idem, en quichua, ***inti;*** en lulé, ***inni;*** en aléoute, ***inkak*** (le firmament); en toungouse d'okhotsk, ***ining*** (le jour). — En bas-javanais, ***ginni***, le feu; en batta, ***Iniang***, Dieu.

Idem, en chippeway, ***kesis;*** en mahicanne, ***keeschog;*** en tcherémisse, ***ketsche*** (S. B.).

---

(1) Tous les mots américains sont pris dans les ouvrages précités de M. *Smith Barton* et M. *Vater*. Ce dernier les a tirés d'un grand nombre de dictionnaires imprimés ou manuscrits; quelques-uns lui avaient été communiqués par M. *A. de Humboldt*.

Dans ces noms, nous n'avons corrigé l'orthographe espagnole et anglaise qu'autant que cela devenait absolument nécessaire pour rendre sensible l'analogie.

Les enchaînemens commencés par *Vater* et *Smith-Barton*, et que nous n'avons pu compléter, sont marqués des initiales de ces savans. Quelquefois aussi nous marquons par des points les lacunes très-remarquables dans les chaînes de mots, d'ailleurs certaines.

Les mots des îles Aléoutiennes et de l'île Kadjak sont tirés des vocabulaires donnés par *Sauer* dans la relation du Voyage de *Billings*.

Les mots kamtchadales, youkagirs et yakoutes, de la même source. — Les mots toungouses, de *Sauer*, *Georgi*, etc. — Les mots mantchoux nous ont été communiqués par M. *Jules de Klaproth*.

Les mots jesso ou aïno, d'un vocabulaire manuscrit de M. *Titsingh*. — Les mots japonais, d'un vocabulaire par le même, dans les *Mémoires de la Société de Batavia*.

Les mots lieukiou et birmans, des vocabulaires publiés par M. *de Klaproth*, dans ses *Mémoires asiatiques*.

Les mots sanscrits, malais, etc., du *Mithridates*. — Les mots haut et bas javanais, des *Mémoires de Batavia*. — Les mots polynésiens, de *Cook*, d'*Entrecasteaux*, etc.

Les mots ouigours, afghans, ceux des tribus caucasiennes, andi, aware ou chunsag, kaboutscha, kasikoumuks, etc., etc., des *Mémoires* de M. *de Klaproth*.

Les mots wogoules, ostiaks, permiens, finnois, de *Vater*, de *Smith-Barton*, du *Mithridates*. — Les mots lithuaniens, courlandais, prussiens (ou vieux prussiens), d'un vocabulaire manuscrit.

(2) On peut en rapprocher le *sounna* des Goths et des Allemands, le *sol* des Latins et des Manni ou Scandinaves antérieurs aux Goths (v. *Edda Sæmundina*, *Alvismâl*, strophe 16), et le *saulous* des Lithuaniens.

Lune, en aztèque, *mextli*(1); en afghau, *maischla*; en russe, *msiaïtsch*; en aware, *moz*; en sanscrit, *masi*.

Idem, en chili, *couyen*; en mossa, *cohe*; en jesso ou aïno, *koun-etsou* (avec l'article affixe); en youkagir, *konincha*; en esthonien, *kouli*; en finnois, *koun*.

Etoiles, en huastiqui, *ol*; en tatare, *oda* (V.)(2). *Idem*, en chikasaw *phoutchik*; en japonais, *fouschi*. *Idem*, en algonquin et chippeway, *alank*; en kotowze, *alagan*; en assani, *alak* (S. B.).

Ciel, en huaztèque, *tiab*; en poconchi, *taxab*...............(3); en chinois, *tien*, et dans le dialecte de to-kien, *tchio*............; en géorgien, *tcha*; en finnois, *taivas*; en esthonien, *taevas*; en courlandais et pruczien, *debbes* ou *tebbes*; en letton et livonien, *debbesis*.

Terre, en chili, *toue*; aux Iles-des-Amis, *tougoulou*; en tagalien, *louna*; en aïno, *toui*; en japonais et chinois, *tii*; en tchukasse, *tchi*. — Deuxieme enchainement par le nord: en toungouse, *tor*; en kittawin, *to*; en abasgien ou awchase, *toula*; en altikeseck, *tzoula*.

Idem, en delaware, *hacki*; en narraganset, *auke*; en persan, *chaki*; en bucharien, *chak* (S. B.); en aléoute, *tchekak*, en kamatchinsc, karagassse, etc., *dscha*.

Idem, en péruvien, *lacta*; en yucatan, *lououn* (S. B. et V.); en youkagne, *lèvië* et *lifie* (à l'ablatif *lewiang*); en finnois d'Olonetz, *leivou*; en ingousche et tchetchengue, *laite*; en birman, *lai*, campagne.

Feu, en brasilien, *tata*; en muscogulgne, *toutkah*; en ostiaque, *tout*; en wogoule, *tat* (S. B.); en quelques dialectes caucasiens, *tsah*; en mantchou, *toua*; en finnois, *touli*.

Eau, en delaware, *mbi* et *beh*; en samojède, *bi* et *bé*; en kourile, *pi* (S. B.); en toungouse, *bi-alga*, les vagues; en mantchou, *bira*, rivière.

Idem, en mexicain, *ael*; en wogoule, *agel* (S. B.)(4).

Idem, en vilela, *ma*; au Norton-Sund, *mooe*; en tchouktche, *mok*; en toungouse, *mou*; en mantchou, *mouke*; en japonais, *mys*, en lieukieu, *minzou* (5).

Pluie, en brasilien, *ameu*; en japonais, *amé* (S. B.). — *Idem*, en algonquin, *kemevan*; en lesgien, *kema* (Id.)

Vent, en vilela, *uo*; en omagua, *chuëtu*; en ostiaque, *vot* et *uat* (V.). — On peut le rapprocher de *wad*, vent, en pehlwi; de *waihou*, sans-

(1) *Tli* n'est qu'une terminaison commune en mexicain ou aztèque.

(2) D'après ce que nous a dit le savant M. *Klaproth*, il faut corriger M. *Vater*, et lire: En mongole, *odon*. On peut y rapprocher le nom du feu, *ot* en ouigouria, *od* en tatare.

(3) Cette lacune immense nous a offert un seul mot congénère, savoir: *tiba*, pluie, en youkagir. Le rapprochement est d'autant plus juste, que *tebbes* et *debbes*, dans les langues lithuaniennes, signifient proprement le ciel, des nuages.

(4) Ces mots paraissent inexacts; il faut lire: En mexicain, *atl*; en wogoule, *atil*; le grand fleuve, *Aqua*, *aa*, *ach*, etc. etc.

(5) M. Vater retrouve les mots américains dans le *moui* des Coptes et dans le *ma* mauritanien. La ressemblance est parfaite, mais il faudroit savoir ce que M. Vater entend par *mauritanien*. quant au copte, il a reçu beaucoup de mots asiatiques.

crit; *wiatr*, slavon; *vetr*, islandais; *vavothr*, et *hvithuth* dans deux dialectes perdus de la Scandinavie (1).

Air, en delaware, *awonou;* en miamis, *awaunweeh;* en kirguis et arabe, *awa* (S. B.); en sanscrit, *avi.* — En iotique, dialecte scandinave, *æpi* (2).

Année, en péruvien, *huata;* en ostiak, *boet* (S. B.); en lieukieu, *wadii*, mois. — En indostani, *wakht*, le temps (3).

Montagne, en araucan, *pire* (nom particulier des Andes)........... En youkagir, *pea;* en ostiaque, *pelle;* en andi, dialecte caucasien, *pil.* — En sanscrit, *pura.* Les *Pyrénées.*

Champ, en haïtien, *conouco;* en yakoute, *chonou* (V.); en japonais, *kouni.* — A District. En chinois, *koue*, royaume, région.

Hauteur, en acadien, *pamdemou;* en mordwin, *pando;* en mokschan, *panda* (S. B.); en youkagir, *podannic*, haut, élevé.

Rivage, en ottomaque, *cahti;* en yakoute, *kitto;* en lappon, *kadde.*

Mer, en araucan, *languen;* en toungouse, *lam;* en malai, *laout*....... Dans l'Edda-Sæmundina, *la* et *lægi* (4).

Fleuve, en groenlandais *kook;* en kamtchadale, *kiigh;* en samojède, *kyghe* (V.); en chinois méridional, *kiang*; en tchouktche, *kiouk.*

Idem, en natchez et algonquin, *missi* ou *messé* (Missi-Sipi, Miss-Ouri, Missi-Nipi, etc, etc.); en japonais, *mys*, eau; en lieukieu, *minzou.*

Arbre, en mossa *ioukhoukhi;* en ostiaque, *ioukh* (V.); en youkagir, *kiokh*, plante.

Bois, en chippeway, *mittic;* en samojède, *mide* (S. B.)..............

Forêt, en nadowessi, *ochaw;* en zamuca, *ogat;* en tatare, *agaz* (V.); en kadjak, *kobogak*, un arbre; en afghan, *oha* (5) (voyez *Herbe*).

Idem, en ottomaque, *tæhe;* en delaware, *tachan* ou *tauhon* (V.); en yakoute, *tya;* en japonais, *tiitini*, bois. — En mongole, *taëri*, pin. — Aux Isles-des-Amis, *tohou*, espèce d'arbre.

Ecorce, en quichua, *cara;* en ostiaque, *kar;* en tatare, *kaëri*; en permien et slavon, *kora;* en finnois d'Olonetz, *kor* (V.).

Pierre, *rocher*, en caribe, *tebou;* en tamacan, *tepou;* en galibi, *tobou;* en yaoi, *tabou;* en lesghien, *teb.* — En aztèque, *tepetl*, montagne, rocher; en turc, *tepe;* en mongole, *tabakhan* (pointe de rocher).

Herbe, en chiquito, *boos;* en mongole, *oubousu;* en kalmouke, *æbasyn* (V.) — En yakoute, *bosok*, une branche. En langue de kadjak, *oborit*, plantes. — Aux Iles-des-Amis, *bougo*, arbre (voyez *Forêt*).

Idem, en omagua, *ca;* en guaicoure, *caa;* en indostani, *gas.* — En

(1) Edda Sæmundina, t. I, p. 264. Alvismâl, stroph. 20.

(2) *Ibid*, p. 265. Les Iotes étoient antérieurs aux Goths; c'étaient les géans, les Enakim, les Patagons du Nord.

(3) La racine de tous ces mots paraît arabe.

(4) Voyez le registre des mots dans l'*Edda Sæmundina*. Le mot signifie aussi tout fluide en général. *Liquor*, *liquidus.*

(5) On peut rapprocher de plusieurs de ces mots l'*eiche* des Allemands et l'*oak* des Anglais.

kamtchadale, *kakain*, le genévrier. — En birman, *á-khà*, une branche d'arbre.

Poisson, en quichua et en chili, *khalloua*; en cochimi, *kahal*; en poconchi, *car*; en kadjak, *kakhlicuit*; en jesso, *kara-sacki* (saumon); en samoyède, *koual* et *karre*; en wogoule et ostiaque, *khoul*; en koibale, *kholla*; en finnois de Carélie, *kala*.

Idem, en mobima, *bilau*; en yakoute, *balyk*; en tatare, *baluk*; en russe, *belouga*.

Oiseau, en tamacan, *toreno*; en japonais, *tori* (V.) — En indostani, *tchouri*.

Oie, en chippeway, *gah*; en chinois, *gouh* (V.) — En japonais, *gang*. — En mantchou, *gaskhan*, oiseau.

Pain, en chicasaw, *kawtoo*; en wokkonsi, *ikettau*; en ostiaque de Pompokol, *koita*; en akouscha et koubescha, *katz*; en prucrien, *ghieytic*.

Nourriture, en quichua, *micunnan*; en taïtien et aux Iles-des-Amis, *maa*; en malai d'Asie, *macannan*; en japonais, *mokhi*.........(1); en ingousche, en touscheti, *mak*, pain ou gâteau; en altikesek, *mikel*.

Viande, en mexicain, *nacatl*; en groenlandais, *nekke*; en japonais, *nickf*...... (2)

Os, en tuscaror, *ohskhéreh*; en arménien, *oskor*; *idem*, en creek, *ifoni*; en japonais, *fone*. (S. B.)......

Sang, en totonak, *tucahni*; en tarahumar, *laca*; en youkagir, *liopkol*; en indostani, *lohou*.

Cochon, en tarahumar, *cotschi*; en chippewai, *coocootsche*; en mongole; *khokhai*; en cathayen, *khai* (3).

Chien, en caraïbe, *caicoutchi*; en tarahumar, *cocotschi*; en kamtchadale, *kossa*; en kasikoumyk, *ketschi*; — *idem*, en chéroquéé; *keira*, en ostiaque, *koira*; — *idem*, en andi, aware et autres idiomes caucasiens, *khoi*; en birman, *khoui*; en aléoute, *ouikouk*.

Bateau, en galibi, *canoua*; en haïtien, *canoa*; en aïno, selon La Pérouse, *kahani*; en groenlandais, *cayac*; en Amérique russe, *idem*; en samoyède, *cayouc*; (*kahn*, en All. *canot*).

Maison, en mexicain, *calli*....... en wogoule, *kol* et *kolla*; dans les langues germaniques et scandinaves, *hall*. — *Idem*, en lule, *ouya*; en aléoute, *ouladok*; en ouigour, *ouyon*; en tatare, *oui*. — *Idem*, en chikasa, *chookka*; en kadjak, *cheklicuit*; en japonais, *choukoutche*.

Homme, en araucan, *auca*; en jesso, *okkai*; en yakoute, *ogo* (garçon) .... en guarani. *aca*, tête.

---

(1) Cette lacune dans la chaîne, du côté du Nord, provient naturellement de ce que les hordes septentrionales ignoraient l'usage du pain et des alimens préparés avec art.

(2) Les mots correspondans dans toutes les langues intermédiaires diffèrent absolument de ceux-ci. Même observation pour le mot suivant.

(3) *Ulugh-Bei*, Epochæ Cathaiorum, ed. grav., p. 6. *Klaproth*, Mines d'Orient.

Idem, en acadien, *kessona;* en ostiaque, *kassec;* en kirguis, *kese;* en yakoute, *kisi;* (S. B.) — En yakoute, *kissa*, homme; *kisa*, vierge, etc.; en ouigour, *küschou*.

Femme, en penobscot, *neeseeweok;* en potawatam, *neowah;* en tchouktche, *newem;* en samoyède, *neu;* en ostiaque et wogoule, *ne;* en mordwin, *netscha*. (S. B.). — En akouscha, *netsch;* en koubascha, *nem;* — En zend, *naeré;* en pehlwi, *naerik*.

Idem, en mahacanni, *weewon;* aux îles Carolines et des Amis, *wefaine;* en bas-javanais, *aweewe* (1).

Père, en poconchi, *tat;* en tuscaror, *ata;* en groenlandais, *atat;* en kadjak, *attaga;* en aléoute, *athan;* en turc et tatare, *atta;* en japonais, *tete;* en sanscrit, *tada;* en finnois de Carélie, *tato;* en valaque, *tat*.

Idem, en lule, *pe;* en koriaike, *pepe* (V.). — En jesso, *fan-pe;* en birman, *pha;* en siamois, *po;* en sanscrit, *pida*.

Idem, en vilela, *op;* en kotowzi et assanien, *op*. (V.)

Idem, en quichua, *yaya;* en yakoute, *aya;* en chiquito, *iyai;* en shebay, *haia;* en eslène, *ahai*. (V). — En aléoute, *athau;* en yakoute, *agam* ou *ayam;* en wotiak, *aï;* en permien et siranien, *aie*.

Mère, en mexicain, *nantli;* en potawatam, *nana;* en tuscaror, *anah;* en pensylvanien, *anna;* en groenlandais, *ananak;* en langue de kadjak, *anagah;* en aléoute, *anaan;* en kamtchadale, *naskh;* en toungouse, *anee;* en youkagir, *ania;* en tatare, *anakai* et *ana;* en ingousche, *nana*.

Fils, en vilela, *inake* (fils et fille); en tagale et malai, *anak*. (V.) — Les intermédiaires manquent absolument.

Idem, en caraïbe, *kachi;* en tcheremisse, *keschi*. (S. B.) — En yakoute, *kisim*, fille.

Idem, en penobscot, *namon;* en samoyède, *niama*. (S. B.). (2).

Idem, en maypour, *anis;* en algonquin et chippeway, *ianis;* (V.) en youkagir, *antou*.

Frère, en araucan, *penni;* en quichua, *pana;* (en kadjak, *pani-goga*, fille; en youkagir, *pa-outch*, sœur;) en lieukieu, *sien-pin;* frère aîné; en indostani, *bein*, sœur; en zingare, *pan*, *idem* (3).

Idem, en chippeway, *onnis;* en algonquin, *anich;* en japonais, *ani*, frère aîné, *ané*, sœur aînée.

Idem, en quichua, *huaquey;* en toungouse, *aki*. (V.). En mantchou, *ago;* en tatare, *agha;* en ouigour, *akâ;* en tchoukttche, *aki*, frère cadet.

Sœur, en onondaga, *akzia;* en jesso, *zia*, sœur aînée; en yakoute, *agassim;* en lesghien, *akiessio*.

---

(1) Ce mot se rattache plutôt au mot madécasse *waiawé*. Les Malais sont venus de Madagascar en Amérique, en suivant la direction des vents et des courans.

(2) On peut rapprocher *nialma*, homme, mâle, ou mantchou.

(3) Cet enchaînement ne paraîtra pas forcé à ceux qui savent combien les noms, exprimant les rapports de famille, se confondent entre eux.

Digitized by Google

Enfant, en quichua, *huahua ;* en omagua, *idem* (1) ; en youkagir, *oua ;* en aware, *uassa* et *uas ;* en wogoule, *uassum.*

Tete, en guarani, *aca ;* en omagua, *iaca ;* en youkagir, *yok.*

Œil, en chili, *ne ;* en catawbah, *neetouth ;* en kamtchadale, *nanil ;* en lieukieu, *nie ;* (en boman ou birman, *ne*, le jour, la lumière) ; en tcheckasse, *ne ;* en mongole, *nitoun ;* en kalmouck, *nidoun ;* — En haut-javanais, *netra.*

Idem, en mahicanni, *keesq ;* en sénéca, *kakaa ;* en Amérique russe, *kawak ;* en yakoute, *kasak ;* en tatare, *kys ;* en ouigour, *kus.*

Gosier : en yucatan, *cal ;* en kalmouk, *chol ;* en esthonien, *kael* (gosier et cou), (V.) — En yakoute, *kelga* — En aware, *kal*, bouche ; en afghan, *chule.*

Langue, en quichua, *kalli ;* en mongole et kalmouck, *kelen* et *kyle ;* en permien, *kil ;* en esthonien, *keli ;* en finnois de Carélie, *kelli.* (V.)

Dent, en chippeway, *tibbit ;* en ostiaque, *tibu* et *tewa ;* en samoyède, *tibbe ;* en aware, *ziw*, *zib*, *zabi ;* en birman, *tabu.*

Main, en chili, *kou :* .... à Nootka-Sound, *coucou ;* .... (2). en ouigour, *kol ;* en kasikoumuck, *kuæ ;* en aware, *kuer ;* en kabutsch, *koda.*

Idem, en delaware, *naschk ;* en akouscha, *nak.* (S. B.) ; — en youkagir, *nogan.*

Oreille, en chili, *pilun ;* en ostiaque et samojède, *pll ;* (S. B. et V.) Les intermédiaires ne sont pas connus.

Ventre, en chili, *pue ;* en wotiak, *put.* (S B.) Les intermédiaires connus diffèrent. On trouve chez les battas de Sumatra, *boutoua ; idem*, en andi, *bubil : idem*, en indostani, *piteh.*

Idem, en delaware, *wuchtey ;* en finnois d'Olonetz, *wattscho* (S B)

Pied, en tuscaror, *auchsee ;* en kamtchadale, *tchou-atchou ;* en yakoute, *attauch ;* en japonais, *aksi* et *atschi ;* en ouigour, *ajak.*

Idem, en caraïbe, *nougouti ;* en miamis, *necahtei ;* en youkagir, *noel ;* en samoyède, *nghé.*

Front, en pensylvanien, *hakala ;* en touschi (caucasien), *haka.* (S. B.) — En dido (caucasien), *haku*, bouche.

Barbe, en tarahumar, *etschagouala ;* en tatare, *sagal ;* en kalmouk *sachyl.* (V.) — En ouigour, *ssachal.*

Noir, en chili, *couri ;* en aïno, *kouni ;* en toukine, *koro ;* en kasikoumuck, *chourei*, la nuit (3)

Blanc, en lule, *poop ;* en vilela, *pop ;* en chiquiton, *pouroïbi ;* en zamuca, *pororo ;* en youkagir, *poinnei.*

---

(1) Prononcez *hhouahhoua*. Il se pourrait que la ressemblance ne fût due qu'à une onomatopée.

(2) Les langues comprises dans les deux lacunes offrent des mots tout-à-fait différens

(3) Les *Tou-Kins* étaient une horde au nord de la Chine. Le mot *koro* répond au tatare *karo*, ainsi que plusieurs autres mots toukins. Les Chinois en avaient fait *kolo*. Il se pourrait que *coca*, noir en aymar, et *couyoné*, nuit en tarahumar, vinssent de la même souche.

Blanc, en yucatan, *zac*; en totonaque, *zacaca*; en mongole, *zagau* (V.)
Rouge, en mexicain, *costic*; en kiriri, *koutzou*; en kadjak, *kouighloak*; — En japonais, *koutsou*, beau, éclatant.
Nom, en groenlandais, *attack*; en tatare, *at*.—*Idem*, chez les femmes caraïbes, *nire*; en mongole, *nyre*; (V.) en kadjak, *atk'a*; en aléoute, *asia*; en yakoute, *aatta*.
Amour, en quichua, *munay*; en sanscrit, *manya*. (V.) — En teutonique, *minne*; mais les intermédiaires manquent.
Douleur, en quichua, *nanay*; en ottomaque, *nany*; en toungouse, *anan*. (V.) — En aléoute, *nanatik*.
Dieu, en quichua, *pacha-camac*; en japonais, *kammi* (*kham*, en sanscrit, en malabare, en multanien, *le soleil*).
Idem, en aztèque, *teo*; en sanscrit, *deva*; en zend, *div* et *dev*; en grec, *theos*; en latin, *deus*.
Seigneur ou *prince*, en araucan, *toqui*, du verbe *toquin*, commander; en aléoute, *tokok*; à Atchem, en sumatra, *tokko*.
Manger, en cora, *cua*; en tarahumar, *coa*; en mexicain, *qua*; en aleonte, *kaangén* (mangez); en japonais, *cva*. — En allemand, *kauen*, mâcher.
Je, pronom, en delaware, *ni*; en tarahumar, *ne*; en mexicain, *nehuatl*; en motoure, *ne* (*S. B.*).—*Idem*, en guaicure, *am*; en abipon, *aym*; en wogoule, *am*. — En waicure, *be*; en mongole, toungouse et mantchou, *bi* (V.)
Idem, en wyandots, *dee*; en mixteque, *di*; en andi (caucasien), *den*; en aware, *dida*, moi-même.
Idem, en lule, *quis*; en totonak, *quil*; en kadjak, *khoui*; en aléoute, *kien*; en kamtchadale, *komma*, je; *kis*, toi; en toungouse-lamoute, *kie*, je et moi; *kou*, toi.
Idem, en nadowessien, *meo*; en yakoute, *min*; en youkagir, *matak*; en finnois et lapon, *miya*.
Tu, pronom, en huaztèque, *tata*; en youkagir, *tat*; en mexicain, *te-huatl*, en siriaine, *te* (*V.*).
Il, pronom, en tarahumar, *iche*; en huaztèque, *jaja*; en mexicain, *yehuatl*; en tagale et malai, *iya* (V.)
Nous et *vous*, en mocobi, *ocòm* et *ocomigi*; en guaicure, *oco* et *acami diguagi*; en abipon, *akam* et *akamyi*; en malai, *camy* et *kamy*; en tagalien, *camon* et *camo* (*V.*)
Oui, en galibi, *teré*; en samojède, *terem* (V.) — En ottomaque, *haa*; à Nootkasound, *ai*; en kadjak et aléoute, *aang*; aux îles Sandwich, *aï*, en yakoute, *ak*; en ostiaque et aléoute, *aa*; en mexicain, *yye*; en miami, *iyé*; en jotonek, *ya*; en toungouse, *ya*; en aléoute, *je*; en finnois, etc, etc, *ya*.
Un, en mexicain, *ce*; en jesso, *zen-elsoub*, en kabardien, *ze*; en aware, *zo*.
Idem, en laymon, *tejoc*; en betoi, *edojojoi*; en japonais, *itjido*, une fois; en birman, *thit*; en lieukieu, *tids* ou *idshi*.

Digitized by Google

Deux, en pimas, *kok;* en yakoute, *iké;* en aware, *ké;* en permien, *kik;* en esthonien, *kaks.*

Trois, en totonak, *toto;* en tagale, *tatto.* — En rhippeway, *taghy;* en malai, *tiga.* — En chili, *kouta;* en ostiaque, *kolim;* en esthonien, *kolm;* en yarura, *tarani;* en nouveau zélandais, *toroa* (*V.*)

Quatre, en arauran, *meli;* en birman, *leh.*

Cinq, en iroquois, *wisk;* en yakoute, *bes;* en esthonien, *wis;* en lappon, *wit.*

Idem, en totonak, *tati;* en samojède, *tetti* (*V.*).

Huit, en pimas, *kikia;* en permien, *kykiamis* (*V.*)

Neuf, en quichua, *yzcon;* en aware et andi, *itsch.*

Note. — M. Vater a trouvé *trente-une* analogies de mots entre les langues amériraines et européennes. Mais sur ce nombre, treize proviennent des langues finnoises, et se rattarhent, comme celles qui viennent du scandinave, à la chaîne des idiomes du nord de l'Asie. Quelques autres sont fondées sur des erreurs; par exemple, *yztic*, froid, en mexicain, ne se rapporte pas au basque *otza*, mais au scandinave *iis*, à l'ostiaque *jech*, etc. etc.

Le même savant a indiqué *trente-trois* analogies entre des idiomes africains et américains. Il aurait pu ajouter les suivantes :

Soleil, *veiou*, en galibi; *weye*, en yaoi. — *Ouwia*, sur la Côte-d'Or; *eiwiaa*, en amina; *ouai*, en watie.

Main, *is*, en lule; *isanga*, en koussa; *idegh*, en barabra.

Je, *di*, en mistèque; *dia* et *di*, en koussa.

Il nous semble que ces mots, se trouvant dans l'Amérique méridionale à côté des mots malais, indiquent l'arrivée d'une colonie des Malais, mêlés de Madegasses et de Caffres.

LIVRE QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIÈME.

DESCRIPTION DE L'AMÉRIQUE. — *Recherches sur la navigation de la mer Glaciale du Nord.—Région nord-ouest de l'*AMÉRIQUE.

LES extrémités de l'Amérique vers le nord, le nord-ouest et le nord-est, vont nous occuper; mais ces régions, qu'on pourrait appeler la Sibérie américaine, restent encore en partie inconnues. On ignore si les eaux vues par Mackenzie et Hearne, sont des lacs, des golfes, ou une partie de la mer Glaciale. Le premier de ces voyageurs semble, vers la fin de son récit, nous dérober, sous un laconisme étudié, une partie des notions qu'il a recueillies. L'itinéraire de l'autre, bien évalué et bien orienté, nous conduirait, ce nous semble, près de cent lieues plus au *nord-est*, et probablement sur les rives d'un lac ou d'un golfe lié à la baie de Baffins. L'existence et la circonscription de cette baie même ont été révoquées en doute par un arrogant scepticisme, qui prend ses caprices pour des argumens; mais la critique peut se demander si les côtes vues par l'intrépide Baffins sont contiguës ou si elles appartiennent à une suite d'îles. L'étendue du Groenland, au nord-ouest comme au nord-est, a échappé aux recherches persévérantes des missionnaires danois; seulement, on sait que les Groenlandais ont communiqué avec des tribus de leur race au nord de la baie de Baffins, après avoir passé un détroit. D'un autre côté, les îles vues au nord du cap Ceverovostochnoi en Sibérie, la grande côte d'Ielmer, dans les mêmes parages, et la terre de Liaikhof, n'ont pas été examinées; on ne sait pas si ces terres tiennent à un continent, et si ce continent est l'Amérique. L'immortel Cook, après avoir exploré de nouveau le *détroit de Behring*, se vit bientôt arrêté par des glaces qui unissaient les deux continens. Sarytschew assure que ces glaces y restent perpétuellement, ou que du moins leur disparition est un cas extraordinaire, qui ne se présente

Exposé des doutes.

qu'une fois en cent ans (1). Cette fixité des glaces, l'absence du flux et reflux au nord de la Sibérie orientale, la faiblesse et les variations des vents, la fréquence comparative d'un temps clair, l'arrivée en Sibérie de troupeaux d'ours et de renards bien nourris, et qui traversent la mer gelée au nord du cap *Tchalaginskoi*, tout nous fait supposer que le continent d'Amérique s'étend très-loin au nord, et qu'il forme sous le pôle même une *troisième* grande péninsule. La terre découverte au nord de la Sibérie par *Liachof* et *Chwoïnof*, paraît être une extrémité de l'Amérique. Le passage entre cette terre arctique et la Sibérie, renferme ces fameuses *îles*, toutes composées d'ossemeus de rhinocéros, d'éléphans, mêlés de débris de cétacés; ces amas de débris y paraissent accumulés par un courant qui n'a plus trouvé d'issue. Peut-être même la réunion du Groenland avec l'Amérique a-t-elle lieu du côté du nord-ouest; tandis que les côtes vues par Baffins ne seraient en partie qu'un archipel qui laisse derrière lui une méditerranée, une répétition du golfe du Mexique. Il existe peut-être plusieurs bassins semblables au nord et au nord-ouest de l'Amérique.

Hypothèse d'un continent polaire.

Mais qui pénétrera dans ces asyles de l'hiver, dans ces régions affreuses où le soleil de ses rayons obliques éclaire inutilement des champs éternellement stériles, des plaines tapissées d'une triste mousse, des vallées où jamais l'écho ne répéta le gazouillement d'un oiseau, lieux où la nature voit mourir son influence vivifiante et se terminer son vaste empire?

Prétendu voyage par les mers polaires.

Nous ne savons pas jusqu'où parviendrait le voyageur terrestre qui, à-la-fois prudent et courageux, se serait prémuni contre les vents glacés et le défaut de vivres. Mais on n'espère plus rien d'une tentative par mer, depuis que Cook, Billings et Sarytchew ont confirmé les observations de Heemskerk, de Wood, de Mulgrave, de Hudson, de Jean de Munck, de Fox et de Baffins, qui tous ont été arrêtés par des terres ou des glaces. Cependant, on a tout-à-

(1) *Sarytchew*, Voyage dans la mer Glaciale, t. I, p. 99 (en russe).

coup vu ressusciter l'opinion contraire, par la découverte d'une relation d'un prétendu voyage maritime autour des extrémités septentrionales de l'Amérique, rédigé par Maldonado-Ferrer, et que cet imposteur se donne pour avoir exécuté en 1588. Ce Mémoire, retrouvé dans la bibliothèque Ambrosienne de Milan, et dont la publication est due au zèle du savant M. Amoretti, est adressé à la cour royale de Lisbonne, pour engager le gouvernement à ordonner une expédition dont il espérait sans doute avoir le commandement ; il se compose de trente-cinq paragraphes, dont les huit premiers exposent les grands avantages commerciaux de ce nouveau passage, et la nécessité de l'occuper militairement. Les paragraphes neuf à trente-trois donnent des renseignemens sur la route et sur son prétendu voyage ; et les deux derniers présentent le projet d'une expédition à y faire (1).

Sans entrer dans le détail des contradictions qui résultent d'un examen des calculs de Maldonado, et de la confrontation des deux traductions de l'original espagnol, publiées par M. Amoretti, l'une en italien, l'autre en français, nous nous bornerons à observer ici qu'en traçant sa marche sur la carte moderne, la première partie inconnue de la route passe par un soi-disant *détroit de Labrador*, long de deux cent quatre-vingts ou deux cent quatre-vingt-dix milles, et qui occuperait dans toute son étendue les terres situées à l'occident du détroit de Davis et de la mer de Baffins ; la deuxième comprend la navigation *en haute mer* de trois cent cinquante milles, en descendant depuis 75° de latitude, jusqu'à 71° aux environs du cap des Glaces, au-delà duquel ne purent avancer Cook et King en venant du Sud ; la troisième partie de sa route le conduit à travers une partie du continent actuel de l'Asie, au *détroit d'Anian*, que, d'après ses déterminations, il faudrait chercher dans la Tatarie, à soixante milles à l'ouest d'Okhotsk ; dans la qua- Contradictions géographiques.

(1) Viaggio dal mare Atlantico al Pacifico per la via del nord-ouest, etc., etc. Milan, 1811.

trième, il prolonge la *côte d'Amérique*, entièrement *unie et déserte ;* mais selon les cartes, il aurait traversé les monts Stannowoi au pays des Toungouses ; dans la cinquième, enfin, il reconnaît une grande côte élevée qui, d'après sa position, ne pourrait être que celle du lac Baical. Veut-on admettre fort inutilement que Maldonado s'est trompé sur les longitudes, et que son détroit d'Anian soit en effet celui que nous connaissons sous le nom de Behring ou de Cook? les difficultés sont les mêmes, puisqu'alors Maldonado aurait passé par-dessus la presqu'île d'Alaska, ou bien se serait trouvé au milieu des îles Aleutiennes, sans rien apercevoir. D'ailleurs, le détroit d'Anian chez Maldonado ne ressemble en rien à celui de Behring, il est bien plutôt calqué sur celui de Magellan. Il prétend avoir parcouru cette route qui, selon sa propre estimation, est de plus de dix-sept cent milles géographiques, deux fois dans le courant d'un été, sans y rencontrer des glaces, des phoques, des ours blancs, ni rien, en général, qui soit particulier à la zone boréale ; mais il nous parle d'une digue haute de trois pieds ou davantage, faite avec des coquilles d'œufs ; il a vu de beaux arbres qui conservent leurs fruits toute l'année ; il a trouvé des *litchis*, fruit de la Chine, de la vigne sauvage, et diverses sortes de gibier des climats tempérés, notamment une espèce de cochons qui ont le nombril sur le dos, et des écrevisses longues d'un pied et demi ; enfin, il a rencontré un vaisseau *russe* ou *anséatique* de huit cents tonneaux, allant à Archangel!! Voilà les merveilles que Maldonado nous raconte avec une quantité d'autres. On doit être curieux de connaître ce personnage. Malheureusement tout ce que l'on en sait, se réduit à deux notes, l'une extraite de la Bibliothèque espagnole de N. Antonio, d'après laquelle c'était un ancien militaire, très-instruit dans la navigation et dans la géographie, auteur d'un ouvrage intitulé l'*Image du Monde*, et d'une Histoire de la découverte du détroit d'Anian ; l'autre, extraite de la Bibliothèque indienne d'Antonio de Léon, dont il résulte que Maldonado avait entraîné le conseil des

Contradictions physiques.

Indes dans de grandes dépenses, par la vaine promesse d'inventer une boussole non-sujette aux inconvéniens de la déclinaison, et une méthode pour déterminer la longitude en mer.

Dans le trentième paragraphe de son projet d'expédition, Maldonado dit avoir été guidé, pendant son voyage, par une bonne Relation de Jean Martinez, pilote portugais, natif des Algarves, mais que personne ne connaît. Il paraît donc très-probable que ce faiseur de projets a eu sous les yeux quelques relations inconnues sur les navigations des Portugais au détroit de Hudson, nommé détroit d'Anian par Cortereal. Il aura combiné ces notions avec quelques données, empruntées aux Japonais, sur la mer d'Okhotsk. De là, cette combinaison de positions, impossible à admettre, et cette réunion des caractères physiques appartenans à des climats différens (1). La relation de Maldonado n'est plus qu'une curiosité bibliographique. Ce sont ces sortes de contes qui ont fait écrire à Baffins (2), après avoir exploré avec le plus grand soin, en 1615 et 1616, toutes les côtes de la mer qui porte son nom : « Les Espagnols, vains et jaloux, ne se seraient point avisés de répandre tant de fausses cartes et de journaux imaginaires si, persuadés de l'existence d'un passage nord-ouest, ils n'avaient voulu enlever d'avance la gloire de la découverte à l'homme courageux qui y pénétrerait le premier. Moi-même, je n'ai pu renoncer à cette opinion, généralement accréditée, qu'après m'être convaincu de l'impossibilité absolue de trouver ce que j'avais si ardemment désiré. » Source de ces fables.

Avouons avec ce navigateur et avec tous les vrais savans, que l'étendue de l'Amérique au nord, est encore inconnue, et que personne n'en a fait le tour de ce côté.

En réfléchissant sur la nature de la mer glaciale, il est difficile de croire que les navigateurs puissent jamais en explorer l'étendue. Navigation des mers glaciales.

(1) M. le baron *de Lindenau*, la probabilité du Voyage de Maldonado examinée. In-8°. Gotha, 1812 (en allemand).

(2) *Purchas*, Pilgrims, t. III, p. 843.

Glaces fixes. Partout les voyageurs ont rencontré des glaces fixes qui les arrêtaient, ou des glaces mobiles qui, menaçant de les enfermer, faisaient reculer leur courage. Le capitaine Wood, qui croyait fermement à la possibilité d'un passage au nord, se vit arrêté au 76me. degré par un continent de glace qui réunissait la Nouvelle-Zemble, le Spitsberg et le Groenland. Le capitaine Souter, au contraire, en 1780, continua sa route jusqu'à 82° 6 min. dans un canal ouvert et tranquille; mais les glaces fixes qui en fermaient les deux bords, commençant à se détacher, il craignit de se voir fermer le chemin du retour, et abandonna son entreprise (1). Si le courageux Baffins a pu faire une seule fois le tour de la baie qui porte son nom, on a vu plus souvent cette mer remplie d'îles de glaces fixes, qui avaient cent lieues d'Allemagne de long, et qui contenaient des montagnes de quatre cents pieds d'élévation (2). Peut-être l'île James, marquée dans plusieurs cartes, était-elle une semblable masse de glace. Le capitaine Wafer avoue franchement qu'il a pris des glaces fixes, hautes de cinq cents pieds, pour des îles véritables (3). Assez souvent les glaces flottantes sont chargées de grosses pierres et d'arbres déracinés qui produisent l'illusion d'une terre semée de végétaux. Il est fort incertain si les Hollandais ont découvert à l'est de Spitsberg, une côte de terre ou seulement de glace; dans un de leurs voyages au nord de la Nouvelle-Zemble, ils trouvèrent un banc de glace bleuâtre, couverte de terre, et sur lequel les oiseaux faisaient leurs nids (4). On a vu deux îles de glace se fixer depuis un demi-siècle dans la baie de Disco; les baleiniers hollandais les ont visitées et leur ont imposé des noms. La même chose est arrivée aux environs de l'Islande (5).

Glaces mobiles. Les glaces mobiles ne présentent pas moins de dangers.

---

(1) *Bacstrom*, Voyage au Spitsberg. Philosophical Magazine; 1801. (2) *Crantz*, Histoire de Groenland, liv. I, ch. 2. (3) *Wafer*, Voyage à la suite de ceux de Dampier, t. IV, p. 304. (4) Voyages des Hollandais par le Nord, t. I, p. 47. (5) *Olafsen*, Voyage en Islande, t. I, p. 275 (trad. allem.)

Le choc de ces masses produit un craquement épouvantable, qui annonce au navigateur avec quelle facilité son vaisseau serait brisé, s'il se trouvait entre deux de ces îles flottantes (1). Souvent les bois que roule cette mer, et dont nous parlerons plus au long, s'enflamment par le frottement violent que le mouvement des glaces leur fait éprouver; la flamme et la fumée s'élèvent du sein de l'hiver éternel (2). Ces bois flottans se trouvent très-souvent brûlés aux deux extrémités (3). Dans l'hiver, l'intensité du froid fait continuellement fendre les montagnes de glaces; on n'entend à chaque moment que les explosions de ces masses, qui s'ouvrent en crevasses énormes. Au printemps, le mouvement des glaces consiste plus souvent encore dans un simple renversement des masses qui perdent leur équilibre, parce qu'une partie s'est dissoute plutôt que l'autre. Les brouillards qui enveloppent les glaces fondantes sont si épais, que d'une extrémité d'une frégate on n'en aperçoit pas l'autre (4). Dans toutes les saisons, la glace cassée et accumulée dans les passages ou les golfes arrête également et le piéton qu'elle engloutirait et le vaisseau dont elle paralyse le mouvement.

Oserait-on concevoir l'idée d'une partie de traîneau sur cette mer congelée ou sur les terres glacées qui en occupent l'emplacement supposé? Sans doute quelques précautions pourraient permettre à l'homme de respirer sous le pole même; mais quels moyens de transport l'y conduiraient? Les terres, probablement rocailleuses et élevées comme le Groenland, le Spitsberg, la Nouvelle-Sibérie, n'admettent pas une course en traîneau. Les glaces marines ne présentent pas non plus des plaines continuelles; renversées et accumulées de mille manières, elles offrent souvent l'aspect de châteaux de crystal en ruines, de pyramides et d'obélisques brisés, d'arcades et de voûtes suspendues en l'air; Obstacles à un voyage par terre.

(1) *Martens*, Voyage au Nord, t. II, p. 62. Voyages des Hollandais au Nord, t. I, p. 46. *Crantz*, Histoire du Groenland, chap. 2. *Forster*, Observations sur la Géographie physique, p. 64, en all. (2) *Olafsen*, Voyage en Islande, t. I, p. 276-278. (3) *Ibid*, p. 273. (4) Relation des Officiers danois, envoyés au Groenland en 1788.

souvent aussi des crevasses larges et profondes exigeraient, pour être franchies, des moyens dont le voyageur ne pourrait être muni.

Qu'il serait pourtant beau de fouler ces régions que jamais ne foula le pied de l'homme ! Qu'un jour et une nuit du pole seraient riches en observations curieuses ! Mais ce n'est pas le lieu d'indiquer des combinaisons pour l'exécution d'un semblable voyage. Il faut nous hâter de réunir en forme descriptive les observations déjà recueillies.

Région du nord-ouest.

La *région du nord-ouest de l'Amérique*, la première que nous décrirons*, commence probablement avec la terre Liaikhof, surnommée la Nouvelle-Sibérie; mais, comme cela n'est pas encore démontré, bornons-nous à passer dans l'*Amérique russe**, par le détroit de Behring et par la chaîne des *îles Aléoutiennes*.

Îles Aléoutiennes.

On divise ces îles en plusieurs groupes, dont les dénominations indigènes sont *Chao* ou les *Aléoutiennes*, proprement dites, des Russes, *Negho* ou les îles *Andréanowski* et *Kawalang*, ou les îles aux Renards. Mais l'usage a prévalu de les comprendre toutes sous le nom d'*îles Aléoutiennes*. En effet, elles présentent une seule et unique chaîne; elles ressemblent aux piles d'un immense pont qu'on aurait voulu jeter de continent en continent. Elles décrivent entre le Kamtchatka en Asie et le promontoire d'Alaska en Amérique, un arc de cercle qui joint presque ces deux terres ensemble. On y en distingue douze principales, accompagnées d'un très-grand nombre d'autres petites îles et de rochers. L'île de *Cuivre* et celle de *Behring* se trouvent un peu détachées des autres, et rapprochées de la presqu'île de Kamtchatka. Aussi les avons-nous décrites à la suite de la Sibérie.

État civil et politique.

La population de toutes ces îles réunies n'excède pas actuellement onze cents mâles, dont cinq cents des plus robustes et des plus agiles sont employés par les chasseurs russes. Ces peuples étaient autrefois beaucoup plus nombreux; ils avaient des chefs, un gouvernement particulier et une religion nationale; mais les Russes ont anéanti leur population avec leurs mœurs, leurs coutumes et leur

liberté (1). Envoyés comme esclaves à la chasse et à la pêche, les insulaires périssent en grand nombre sur la mer ou dans des hôpitaux mal tenus (2).

Détails sur les mœurs et les usages.

L'île qui paraît posséder le plus grand nombre d'habitans est *Ounalaschka*, et ensuite *Sikhanak*, qui en est voisine. Ces insulaires sont d'une taille médiocre, leur teint est brun. Ils ont le visage rond, le nez petit, les yeux noirs. Leurs cheveux, également noirs, sont rudes et très-forts. Ils ont peu de barbe au menton, mais beaucoup sur la lèvre supérieure. En général ils se percent la lèvre inférieure, ainsi que le cartilage qui sépare les narines, et y portent, comme ornemens, des petits os façonnés, ou de la verroterie. Les femmes ont des formes arrondies sans être jolies; elles se tatouent le menton, les bras, les joues; douces et industrieuses, elles fabriquent avec beaucoup d'art des nattes et des corbeilles. De leurs nattes, elles font des rideaux, des siéges, des lits. Leurs robes de peau d'ours ont le poil en dehors. Les baidares ou pirogues d'Ounalaschka sont travaillées avec art ; leurs formes sont pittoresques; à travers la peau transparente dont elles sont couvertes, on aperçoit les rameurs et tous leurs mouvemens. Ces insulaires sont voués à des superstitions qui paraissent se rapprocher du chamanisme. Ils n'ont point de cérémonie de mariage. Quand ils veulent une femme, ils l'achètent du père et de la mère, et ils en prennent autant quils en peuvent nourrir. S'ils se repentent de leur acquisition, ils rendent la femme à ses parens, qui alors sont obligés de restituer une partie du prix. Les peuples de cet archipel ne paraissent pas entièrement exempts d'un amour contre nature. Ils rendent des honneurs aux morts et embaument leurs corps. Une mère garde ainsi souvent son enfant privé de vie avant de le confier à la terre. Les restes mortels des chefs et des hommes riches ne sont pas du tout enterrés ; suspendus dans des hamacs, l'air les consume

(1) Voyage de Sarytchew, t. II, p. 22. (En russe). (2) *Langsdorf*, Voyage autour du Monde, t. II, p. 222 et p. 94. (Traduct. anglaise.)

lentement (1). La langue des Aléoutiens, différente de celle de Kamtchatka, paraît avoir quelqu'analogie avec les idiomes de Iesso et des îles Kouriles. Dans l'île d'*Oumanak*, la plus graude et la plus voisine du continent, les Russes ont un évêque, un monastère, une petite garnison et un chantier de construction.

Description physique. Le climat est plus désagréable par l'humidité que par la rigueur du froid. La neige, très-abondante, ne disparaît qu'au mois de mai. Presque toutes ces îles présentent des montagnes très-élevées, composées d'une espèce de jaspe en partie vert et rouge, mais en général jaune, avec des veines de pierre transparente, semblable à la calcédoine. L'île de *Tanaga* a des lacs d'eau douce. Il y a des volcans, les uns éteints, les autres en activité. Ces derniers se trouvent dans les îles Takawangha, Kanaghi, Atchan et Oumanak. Cette dernière île, celle de Kanaghi et celle d'Ounalaschka voient jaillir de leur sol glacé des sources bouillantes, dans lesquelles on fait cuire la viande et les poissons.

Volcans, etc.

Les seuls quadrupèdes de ces îles sont les renards et les souris; parmi les oiseaux, on remarque des canards, des perdrix, des sarcelles, des cormorans, des mouettes et des aigles.

Les îles les plus rapprochées de l'Amérique produisent quelques pins, mélèses et chênes. Les îles occidentales n'ont que des saules rabougris. La verdure a beaucoup d'éclat. Les montagnes produisent des mûres de buisson, et les vallées des framboises sauvages blanches et d'un goût fade.

Ile de Kodiak. L'île de *Kodiak* est montueuse et entrecoupée de vallées. Ses habitans, qui s'appellent *Kaniaghes*, sont au nombre de deux mille cinq cents, sans compter les Russes, qui ont fixé ici leur principal établissement. Les habitations des insulaires de Kadiak, moins enfoncées que celles des Aléoutiens, participent en même temps à la nature des cavernes

(1) *Georgi*, les Nations russes, p. 373.

et des cabanes; on y a même introduit le luxe d'une ouverture pour la sortie de la fumée. Les femmes sont idolâtres de leurs enfans. Quelques-unes les élèvent d'une manière très-efféminée. Elles souffrent que les chefs les choisissent pour objets d'un goût dépravé. Ces jeunes gens sont alors vêtus comme des femmes, et on leur apprend à s'occuper de tous les travaux du ménage.

Les productions végétales de l'île Kodiak sont le sureau une immense quantité de framboisiers et de groseillers, beaucoup de racines qui, avec le poisson, servent à la nourriture des habitans; dans l'intérieur de l'île, les pins forment de très-grandes forêts, et fournissent d'excellent bois de construction (1).

Tableau physique de l'Amérique russe.

La partie du continent comprise sous le nom d'*Amérique russe*, et dont la cour de Russie réclame la souveraineté, comme d'une terre découverte et occupée en premier lieu par des sujets russes, présente de toutes parts les aspects les plus sauvages et les plus sombres. Au-dessus d'une rangée de collines, couverte de pins et de bouleaux, s'élèvent des montagnes nues, couronnées d'énormes masses de glaces, qui souvent s'en détachent et roulent avec un fracas épouvantable vers les vallées qu'elles remplissent, ou jusque dans les rivières et baies, où, restant sans fondre, elles forment autant de rivages de crystal. Lorsqu'une semblable masse tombe, les forêts s'écroulent déracinées et dispersées au loin, les échos des rivages en retentissent comme d'un coup de tonnerre; la mer s'en émeut, les vaisseaux éprouvent une secousse violente, et le navigateur effrayé voit se renouveler, presque au milieu de la mer, les scènes terribles qui semblaient réservées aux régions Alpines (2). Entre le pied de ces montagnes et la mer s'étend une lisière de terres basses; leur sol est presque partout une terre noire et marécageuse. Ce terrein n'est propre à produire que des mousses grossières, mais très-variées,

(1) *Stæhlin*, Description de Kodiak, etc., p. 32-34. (2) *Vancouver*, t. V, p. 57, etc. *Billings*, t. II, p. 133. *Cook*, troisième Voyage.

des gramens très-courts, des vaciets et quelques autres petites plantes. Quelques-uns de ces marais, suspendus sur les flancs des collines, retiennent l'eau comme des éponges; leur verdure les fait prendre pour un terrein solide, mais en voulant y passer, on y enfonce jusqu'à mi-jambe (1). Les pins grandissent pourtant sur ces sombres rochers. Après les pins, l'espèce la plus répandue est celle des aunes. En beaucoup d'endroits l'on ne voit que des arbres nains et des arbrisseaux. Sur aucune côte connue l'on n'a remarqué d'aussi rapides envahissemens de la mer sur la terre. Les troncs des arbres qui avaient été coupés par des navigateurs européens, ont été retrouvés et reconnus après un laps d'une dizaine d'années; ces troncs se trouvent enfoncés dans l'eau avec les terreins qui les portaient.

Tribus indigènes. Les habitans de la côte du détroit de Behring paraissent de la même race que les Tchoukotches, sur la côte opposée d'Asie, quoiqu'ils leur fassent, dit-on, la guerre. Leurs hameaux, plus nombreux qu'on ne le supposerait dans un semblable climat, sont situés le long des rivages de la mer jusqu'au *golfe Kamtchatskien* (2), auquel le capitaine Cook avait donné le nom de *baie de Bristol*, parce qu'en effet il ressemble à cette baie d'Angleterre. L'intérieur n'a pas été visité. Les *Konia* habitent la partie orientale de la péninsule d'Alaska, presque séparée du continent par le *lac Schelekow*. Ils paraissent de la même race que les Aléoutiens, ainsi que les *Kenaïtze*, leurs voisins à l'orient. Ceux-ci ont donné leur nom au *golfe Kenaïtzien*, auparavant désigné sous le nom de *Rivière de Cook*; malgré les apparences, on n'a pas trouvé ici de grand fleuve. Plus à l'est, demeurent les *Tchougatches*, peuplade d'une taille avantageuse, et qui parle un idiome rapproché de celui des Tchoukotches. La baie, remplie d'îles et appelée *Entrée de Norton* par le

(1) *Vancouver*, t. V, p. 76. (2) Ou *Kamitchatskaia*. Mais les dernières syllabes ne sont que les terminaisons de l'adjectif russe au *féminin*, correspondant au substantif *guba*. Il faut donc le franciser pour le faire correspondre à *golfe*.

capitaine Cook, porte dans les cartes russes le nom de *golfe Tchougatchien*. Une rivière sépare cette tribu de celle des *Ougalachmiouts*, voisins du célèbre *mont Saint-Elie*, pic probablement volcanique, et dont on estime l'élévation à deux mille sept cent soixante-quinze toises. Ce fut aux environs de cette montagne que Behring aborda dans la baie qui porte son nom, ou, dans l'idiome des indigènes, celui d'*Iakatak*. Les Russes y ont élevé un petit fort; mais leur dernier établissement, nommé *Sitka* ou *Nouvelle-Arkhangel*, est situé deux degrés plus au sud dans l'une des îles que Vaucouver avait nommées l'Archipel du Roi-Georges. Un climat moins rigoureux y laisse croître avec vigueur le pin, le cèdre américain et plusieurs autres arbres. On y cueille des baies d'un excellent goût; le poisson y est abondant et délicieux. Le seigle et l'orge y ont réussi. Mont Saint-Elie. Nouvelle-Arkhangel.

Les belliqueux et féroces *Kolougis*, *Kolioujes* ou *Kalougiens* habitent cette côte; munis de quelques armes à feu, ils font encore aux Russes une guerre opiniâtre (1). Ce fut dans le territoire des Kalougiens que l'infortuné La Peyrouse découvrit le *Port des Français*, immortalisé par le noble et malheureux dévouement des frères Laborde. Les voyageurs français rendent le compte le plus avantageux de l'esprit actif et industrieux des indigènes; forger le fer et le cuivre, fabriquer à l'aiguille une sorte de tapisserie, natter avec beaucoup d'art et de goût des chapeaux et des corbeilles de roseaux, tailler, sculpter et polir la pierre serpentine, telles sont les prémices de la civilisation naissante de cette tribu (2). Mais la fureur du vol, l'indifférence entre parens et époux, la malpropreté des cabanes, et la coutume dégoûtante de porter dans la lèvre fendue un morceau de bois, les rapprochent de leurs sauvages voisins et des Russes sibériens qui viennent aggraver ici la barbarie primitive de tous les maux d'une barbarie vieillie. Les Kalougiens. Le Port des Français.

(1) *Lisienski*, Voyage autour du Monde, p. 162. (Trad. anglaise.) *Langsdorf*, Voyage autour du Monde, t. II, p. 217. (Trad. anglaise.)
(2) *La Peyrouse*, Voyage autour du Monde, chap. 9.

Commerce de la compagnie russe.

Les pelleteries que les Russes tirent de ces contrées, proviennent principalement des loups marins et des autres animaux du genre des phoques, ainsi que des loutres de mer. Ces derniers animaux, vivement poursuivis, commencent à devenir rares. Les Indiens, employés comme chasseurs, apportent de l'intérieur du continent des peaux de renards bleus, noirs et gris. Déjà les partis de chasseurs russes franchissent les Montagnes Rocheuses, et se croisent probablement avec les chasseurs canadiens et américains. La compagnie russe d'Amérique possède un fonds de 6 millions et demi. Les principaux intéressés sont des négocians de la ville d'Irkoutsk en Sibérie. Les factoreries semées sur les côtes du continent et dans les îles sont des amas de cabanes, entourés d'une palissade en bois. Un seul bâtiment de guerre enleverait ces faibles postes l'un après l'autre, et ferait un riche butin dans les magasins de la compagnie. Il suffirait même d'un parti de chasseurs canadiens bien déterminés; car les indigènes détestant les Russes, se joindraient à leurs ennemis. On peut douter si des établissemens aussi lointains et aussi précaires sont d'un assez grand intérêt pour s'exposer à des disputes avec les Anglais et les Anglo-Américains, qui, dans le cas d'une progression continuelle des chasseurs des deux parts, semblent inévitables.

Suite de la région du nord-ouest.

Les contrées qui s'étendent au sud de l'Amérique russe, jusque vers la Californie, paraissent former une longue suite de plateaux ou de bassins très-élevés, circonscrits à l'est et à l'ouest par *deux* chaînes de montagnes; la plus occidentale est celle que les Anglais ont nommée *Stoney-Mountains* ou *Montagnes Rocheuses*; c'est à ses pieds que naissent les plus grands fleuves de l'Amérique septentrionale, tels que le Missouri, qui coule au sud-est, le *Sachachawin* ou fleuve Bourbon, qui se dirige à l'est, et l'*Oungigah* ou fleuve de la Paix, qui se perd vers le nord. L'autre escarpement du plateau du nord-ouest forme la grande chaîne parallèle aux côtes maritimes, et constamment voisine de l'Océan Pacifique. Cette distinction entre les deux chaînes sur lesquelles s'appuie le plateau de nord-ouest, nous

Les Montagnes Rocheuses.

paraît résulter des observations de ceux qui ont traversé ce pays de l'est à l'ouest. Le premier de ces voyageurs est M. *Mackenzie*, qui, dans sa carte, place la chaîne des montagnes pierreuses à plus de cent lieues des côtes de l'Océan Pacifique. Ces montagues lui parurent élevées d'environ trois mille pieds au-dessus de leur base, qui elle-même doit être très-élevée, puisque notre voyageur y éprouva un froid plus vif qu'au fort Chipiwyan (1). Les sommets portaient des neiges éternelles. Mackenzie descendit ensuite dans une vallée plus tempérée, où coule la rivière de *Tahoutché-Tessé* ou *Columbia* (2).

Voilà clairement la limite de la chaîne des *Stoney-Mountains*. Cette chaîne reste éloignée de la mer Pacifique de cent lieues, ou du moins de quatre-vingts, en allouant quelque chose pour les sinuosités et les ramifications.

Chaîne maritime de nord-ouest.

Mackenzie remonte ensuite sur de très-hautes montagnes, où il se voit obligé de marcher sur la neige au mois de juin (3). Il en descend vers la mer par une pente extrêmement rapide; aussitôt le climat change, l'empire du printemps succède à celui de l'hiver. Un autre voyageur moderne, le capitaine *Vancouver* vit constamment une très-haute chaîne de montagnes qui bordait de très-près le rivage du continent, et qui, en beaucoup d'endroits, était couverte de neiges éternelles. La Peyrouse, Cook, Dixon et tous les navigateurs ont aperçu cette chaîne maritime *de nord-ouest*, qui court parallèlement à la côte, depuis l'Entrée de Cook jusqu'en Nouvelle-Albion, pendant l'espace de plus de mille lieues. Même la péninsule de Californie ne semble être que l'extrémité de cette grande chaîne débarrassée de branches secondaires et des terrasses ou degrés inférieurs qui, dans la Nouvelle-Albion, en masquent un peu la direction.

Pour mettre quelque clarté dans notre description, nous adopterons la nomenclature du capitaine Vancouver. Selon

---

(1) *Mackenzie*, Voyages, trad. franç., t II, p. 274, 310, etc. etc.
(2) *Ibid*, p. 339-345. (3) *Ibid*, t. III, p. 145-151.

les cartes de cet observateur habile, la *Nouvelle-Géorgie* est située entre le 45e. et le 50e. degré de latitude boréale. Ses limites vers l'intérieur ne sont pas déterminées. Le *golfe de Géorgie* est très-considérable ; il communique avec l'Océan Pacifique, au sud par le détroit *Claaset*, qu'on suppose être celui de *Jean Fuca*, et au nord par le détroit de la Reine-Charlotte. La *rivière de Columbia* traverse la partie méridionale et l'intérieur de cette division.

Divisions selon M. Vancouver.

L'île *Quadra* et *Vancouver*, plus connue sous le nom de *Noutka*, est située devant la Nouvelle-Géorgie. Les Anglais ont un établissement dans la baie de Noutka.

La *Nouvelle-Hanovre* s'étend du 50e. au 54e. parallèle. Devant ses côtes sont situées les îles *de Fleurieu*, découvertes et nommées par M. de La Peyrouse, et que M. Vancouver, sans le savoir, a débaptisées pour les donner à la *Princesse Royale* d'Angleterre. Il y a au nord deux bras de mer qui pénètrent fort avant dans les terres ; c'est le canal Hinchinbrook et le canal Gardner. La grande île de la Reine-Charlotte est séparée des côtes de la Nouvelle-Hanovre par un large canal ou bras de l'Océan. Le cap méridional de cette île a été nommé *cap Hector* par M. de La Peyrouse. Vancouver le nomme *cap Saint-James*.

Le *Nouveau-Cornouailles* s'étend du 54e. au 57e. parallèle. Il comprend quantité d'îles désignées sous le nom d'*archipel Pitt*, et *archipel du prince de Galles*. La côte est entièrement coupée par des canaux qui entrent très-avant dans les terres, surtout le *canal de Portland* ; mais on n'a trouvé aucune rivière de long cours. Les courans d'eau qu'on y rencontre, méritent à peine le nom de ruisseaux.

Le *Nouveau-Norfolk* s'élève jusqu'au 60e. parallèle. Au sud, il comprend l'île *de l'Amirauté* et l'*archipel du Roi Georges* ; mais comme aujourd'hui les Russes occupent les côtes, et que le nom des indigènes (les *Kolioujes*) est connu, la dénomination anglaise va probablement disparaître.

La Nouvelle Géorgie.

La *Nouvelle-Géorgie* offre des rivages d'une élévation moyenne, et agréablement diversifiés par des collines, des prairies, des petits bois et des ruisseaux d'eau douce. Mais

Digitized by Google

derrière ces bords s'élèvent des montagnes couvertes de neiges éternelles. Le mont *Rainier* et le mont *Olympe* dominent au loin les autres sommets; l'on aperçoit le premier à la distance de cent milles géographiques (1). Des minerais de fer très-riches paraissent y abonder. On trouve des pierres de moëlle, du quartz, des agates, des pierres à fusil, et une grande variété de terres calcaires, argileuses et de manganèse. Une végétation vigoureuse indique la fertilité du sol. Dans les forêts, croissent en abondance la sapinette à feuilles d'if, le pin blanc, le *touramahac*, le peuplier du Canada, l'arbre de vie, l'if ordinaire, le chêne noir et le chêne commun, le frêne d'Amérique, le coudrier, le sycomore, l'érable à sucre, l'érable des montagnes, et celui de Pensylvanie, l'arbousier d'Orient, l'aune d'Amérique, le saule ordinaire, le sureau de Canada et le cerisier de Pensylvanie. Montagnes. Productions.

Les quadrupèdes n'offrent rien de particulier; on a vu des ours, des daims de Virginie, des renards, mais point de bisons ni bœufs à musc; ces animaux ne paraissent pas dépasser la chaîne des Monts Rocheux dans les latitudes boréales. Parmi les oiseaux de mer on reconnut entr'autres des pies noires, semblables à celles de la Nouvelle-Hollande et de la Nouvelle-Zélande; il y avait parmi les oiseaux de terre une espèce de colibris; on vit l'aigle brun et l'aigle à tête blanche, des martins-pêcheurs, de très-jolis grimperaux, et un oiseau inconnu, semblable à un héron, mais haut de *quatre pieds*, et ayant le corps de la grosseur d'un dindon (2). Oiseau inconnu.

Pour connaître l'intérieur de la *Nouvelle-Géorgie*, il faut suivre MM. Lewis et Clarke (3). Ces voyageurs américains, ayant quitté leurs bateaux sur le Missouri le 18 août, s'embarquèrent le 7 octobre au revers occidental des montagnes, sur la rivière *Kouskouskie*, dans des bateaux qu'ils Intérieur du pays.

(1) *Vancouver*, t. III, p. 3 et 35, édit. in-8°. (2) *Ibid*, p. 7.

(3) *Lewis* and *Clarke*, Travels to the Sources of the Missouri and to the Pacific Ocean. Washington, 1814.

avaient construits eux-mêmes. Dans cette route, la faim se joignit au froid pour aggraver leurs peines; le saumon avait cessé de fréquenter les rivières, et la chair de cheval fut souvent leur principal mets. La rigueur du froid s'explique aisément par l'élévation du terrein et par la hauteur des montagnes. A l'endroit où les Américains quittèrent le Missouri, ils avaient en vue des montagnes couvertes de neige au milieu de l'été, entre 45 et 47° de latitude; ce qui suppose que les sommets de ces montagnes s'élèvent dans la région des glaces éternelles. Cette région commence en Europe à la même latitude, à neuf ou dix mille pieds au-dessus du niveau de la mer; or, en admettant que le froid beaucoup plus vif de l'Amérique septentrionale, rapproche cette région de la terre, on peut donner à ces montagnes une hauteur de huit à neuf mille pieds au-dessus du niveau de l'Océan. L'expédition ne découvrit, à ce qu'il paraît, dans son voyage à travers les montagnes, aucune trace de volcan, car les détonnations qui leur causèrent tant d'étonnement, provenaient sans doute des glaciers qui se fendaient ou des avalanches qui se détachaient des montagnes. Ce fut au milieu de la saison pluvieuse qu'ils arrivèrent à la Columbia; ils eurent dès-lors des averses pendant les jours et les nuits. Le peu d'habillement et de lits qui avait échappé à toutes les aventures essuyées jusqu'à ce moment, tombait en pièces et ne pouvait plus servir. Leur courage ne fut point abattu par tant de revers. Les eaux du Kouskouskie sont limpides comme du cristal; à l'endroit où elles joignent la rivière de Lewis, autre affluent de la Columbia, le Kouskouskie a cent quatre-vingts verges de large. La rivière de Lewis, à son confluent avec la Columbia, en a cinq cent soixante-quinze, et la Columbia elle-même neuf cent soixante. Un peu au-dessous de sa jonction, ce fleuve devient large d'un à trois milles. Depuis la jonction des deux rivières, la contrée n'offre qu'une suite de plaines, sans arbres, et parsemées seulement de quelques buissons de saules. On rencontre plus bas encore des courans rapides; il y a même des cascades assez considérables. Le courant le

Prétendus volcans.

Détails sur la Columbia.

plus rapide qui s'y trouve, est celui d'un passage qui n'a pas plus de quarante-cinq verges de large, et dans lequel toutes les eaux de la Columbia sont resserrées. Nos voyageurs franchirent dans leurs canots ce dangereux passage, au-dessous duquel le fleuve n'eut plus qu'un cours doux et égal ; ils se virent dans une vallée charmante et fertile, ombragée de bois de haute futaie, entrecoupée de petits étangs ; le sol paraissait susceptible de toute espèce de culture. Les arbres y sont de la plus grande beauté. Les sapins s'élèvent quelquefois à trois cents pieds de hauteur ; ils ont jusqu'à quarante-cinq pieds de circonférence. Ces géans du règne végétal joignent l'élégance à la majesté, leurs colonnes s'élèvent jusqu'à deux cents pieds avant de se séparer en branches. Quelques-uns des affluens de la Columbia peuvent passer pour de grandes rivières. L'un d'eux, le *Multnomah*, qui sort des Montagnes Rocheuses vers le sud-est, et non loin des sources du Rio-del-Norte, est très-large, et en plusieurs endroits sa profondeur excède vingt-cinq pieds, même à une grande distance de la mer. Sapins gigantesques.

Une circonstance particulière que l'on a observée dans le lit de la Columbia et de la dernière rivière dont nous venons de parler, c'est qu'on y voit debout un grand nombre de troncs de pins, qui ont pris racine au fond des eaux, quoique la profondeur du fleuve soit en plusieurs endroits de trente pieds ; nulle part elle n'est au-dessous de dix. A en juger par l'état de délabrement où se trouvent ces arbres, il y a au moins vingt ans qu'ils sont dans cet état. On en pourrait conclure que le lit du fleuve a subi de grands changemens ; mais les renseignemens donnés par cette première expédition ne suffisent pas pour qu'on puisse assurer quelque chose à cet égard.

Parmi les îles de la Nouvelle-Géorgie, celle de *Noutka* seule mérite notre attention. On y trouve du granit noir, du mica, du grès à rémouleurs, des hématites (1). La terre végétale y forme en quelques endroits une couche de deux pieds. On Ile de Noutka.

(1) *Cook*, Troisième Voyage, t. III, p. 73, édit. in-8°.

est agréablement surpris de trouver ici un climat plus doux que sur la côte orientale de l'Amérique à la même latitude. Le thermomètre de Fahrenheit, dans le mois d'avril, ne fut jamais au-dessous de 48°; dans la nuit et pendant le jour, il monta à 60°. L'herbe était déjà longue d'un pied (1). Ce climat est aussi favorable aux arbres que celui du continent.

Établissement américain.

Quelle négligence, de la part des Espagnols, de ne pas s'être emparés de ce pays agréable et fertile, d'un pays qui, étant situé sur le derrière de leurs colonies, peut dans des mains intelligentes devenir un poste militaire et commercial de la plus haute importance! Déjà les habitans de New-Yorck ont créé une compagnie de commerce de pelleteries de l'Océan-Pacifique, compagnie dont le principal établissement, situé à quatorze milles du *cap Dissappointement*, s'appelle le *fort Astoria* (2).

La Nouvelle-Hanovre.

Les parties de la *Nouvelle-Hanovre* qui avoisinent la mer ouverte, ressemblent pour la configuration du sol et pour les végétaux à la Nouvelle-Géorgie; on y trouve des pins, des érables, des bouleaux, des pommiers. Près le *détroit de Fitzhughes*, les côtes consistent en rochers taillés à pic, divisés par des crevasses, dans lesquelles on trouve une tourbe très-inflammable, et des pins d'une grosseur médiocre (3). L'intérieur de la *Nouvelle-Hanovre* a été visité, en 1793, par M. *Mackenzie*. La grande rivière de *Tacoutché-Tessé* descend des Montagnes-Pierreuses, et coule souvent entre des murailles de rochers perpendiculaires; son cours est rapide. Les montagnes sont couvertes de neiges, qui même, dans quelques parties, se trouvent à un niveau assez bas pour que le chemin y passe au milieu de l'été. Elles descendent brusquement vers l'Océan-Pacifique, et il n'en sort à l'ouest que des rivières d'un cours peu considérable. Il y a beaucoup de petits lacs, et on y voit ces

(1) *Cook*, Troisième Voyage, l. III, p. 57, édit. in-8°. (2) *National Intelligencer*, journal américain, 22 juin 1813. (3) *Vancouver*, t. II, p. 174 et 178.

entonnoirs ou enfoncemens de forme conique régulière, si fréquens dans les pays calcaires (1).

C'est ici presque le même luxe végétal que dans la Nouvelle-Géorgie. Les pins et bouleaux forment les forêts dans les parties les plus élevées; sur les montagnes inférieures, on voit des cèdres, ou plutôt des cyprès qui ont quelquefois vingt-quatre pieds de circonférence, des aunes, dont le tronc s'élève à quarante pieds avant de pousser des branches; enfin, des peupliers, des sapins, et probablement beaucoup d'autres arbres utiles (2). Le panais sauvage croît en abondance autour des lacs, et ses racines fournissent une bonne nourriture. Les rivières fournissent des truites, des carpes, des saumons; on prend ces derniers près des digues construites à travers la rivière, ce qui rappelle la pêche du saumon en Norwège.

Le Nouveau-Cornouailles.

Le *Nouveau-Cornouailles* éprouve un froid beaucoup plus rigoureux que les deux contrées précédentes. A 53 d. 30 m. sur le *canal de Gardner*, qui à la vérité s'avance beaucoup dans les terres, on voit des montagnes couvertes de glaces et de neiges qui ne paraissent jamais se fondre (3). Plus près de la mer, le climat, plus doux, permet aux forêts de pin de revêtir les rochers, d'ailleurs nus et escarpés. Les framboisiers, les cornouillers, les groseillers, la plante dite *thé de Labrador* y abondent. On y a découvert des sources chaudes, une île entière d'ardoise (4) et un rocher assez curieux par sa forme d'obélisque, surnommé la *Nouvelle-Edystone*. Le bois flottant se trouve en grande abondance sur plusieurs parties de cette côte.

Iles de George III et de l'Amirauté.

Dans les îles que Vancouver désigne sous les noms d'*Archipel de George III* et île de l'*Amirauté*, le sol, quoique rocailleux, présente plusieurs crevasses, lisières et petites plaines, où s'élèvent de superbes forêts de pins et d'autres arbres de haute-futaie; on n'y voit nulle part des glaces éter-

(1) *Mackenzie*, Voyage, t. III, p. 103 de la traduction de M. *Castéra*. (2) *Ibid*, pages 99, 150, 247, etc. (3) *Vancouver*, t. III, p 274. (4) *Ibid*, p. 339.

Digitized by Google

nelles. Ainsi c'est incontestablement l'*élévation* du sol qui seule rend le climat du continent si rude.

Peuplades indigènes.

C'est surtout dans les environs de Noutka que les voyageurs européens ont eu l'occasion d'observer les habitans indigènes. Ces sauvages s'appellent eux-mêmes *Wakash*.

Les Wakash.

Leur taille est au-dessus de la taille ordinaire, mais ils ont le corps musculeux ; leur visage offre des os de joue proéminens ; il est souvent très-comprimé au-dessus des joues, et il semble s'abaisser brusquement entre les tempes : leur nez, applati à la base, présente de larges narines et une pointe arrondie : ils ont le front bas, les yeux petits et noirs ; les lèvres larges, épaisses et arrondies. En général ils manquent absolument de barbe, ou ils n'en ont qu'une petite touffe peu fournie sur la pointe du menton. Cependant, ce défaut a peut-être une cause factice, puisque quelques-uns d'entre eux, et particulièrement les vieillards, portent une barbe épaisse, et même des moustaches. Leurs sourcils sont peu fournis et toujours droits ; mais ils ont une quantité considérable de cheveux très-durs, très-forts, et sans aucune exception noirs, lisses et flottans sur les épaules. De grossiers vêtemens de lin, des couvertures de peaux d'ours ou de loutres marins, les couleurs rouges, noires et blanches dont ils enduisent leur corps, tout leur costume ordinaire retrace l'image de la misère et de l'ignorance. Leur équipage de guerre est bizarre. Ils s'affublent la tête de morceaux de bois sculptés qui représentent des têtes d'aigles, de loups, de marsouins. Plusieurs familles demeurent ensemble dans une même cabane ; des demi-cloisons en bois donnent à ces huttes l'air d'une écurie. Quelques-unes de leurs étoffes de laine, quoique fabriquées sans le secours d'un métier, sont très-bonnes et ornées de figures d'un coloris éclatant. Ils sculptent en bois des statues grossières.

Leur équipage de guerre.

Leurs pirogues légères, plates et larges, voguent sur les flots d'une manière assurée, sans l'aide d'un *balancier* ; distinction essentielle entre les canots des peuplades américaines et celles des parties méridionales des Grandes-Indes et des îles de l'Océanique.

Leur attirail de pêche et de chasse est ingénieux et d'une exécution heureuse : on remarque surtout une espèce de rame garnie de dents, avec laquelle ils accrochent les poissons. Cet instrument, ainsi que les javelots avec lesquels ils frappent la baleine, annoncent un esprit fort inventif. Le javelot est composé d'une pièce d'os qui présente deux barbes, dans lequel est fixé le trauchant ovale d'une large coquille de moule qui forme la pointe; il porte deux ou trois brasses de corde; pour le jeter ils emploient un bâton de douze à quinze pieds de long, la ligne étant attachée à une extrémité, le javelot à l'autre, de manière à se détacher du bâton, comme une bouée, quand l'animal s'enfuit (1). Leur attirail de pêche.

Les tribus qui habitent la Nouvelle-Géorgie diffèrent en taille, mœurs et manière de vivre; mais pour les principaux traits, elles se rapprochent cependant toutes des habitans de Noutka-Sound. La dépopulation apparente des environs du port de la *Découverte* contrasta singulièrement avec le grand nombre de crânes et autres ossemens humains qu'on trouva ramassés ici, comme si toutes les tribus voisines y eussent établi leur commun cimetière (2). MM. Lewis et Clarke ont observé les habitans de l'intérieur. En descendant des montagnes rocheuses, ils virent plusieurs tribus qui ont l'habitude d'applatir la tête de leurs enfans encore très-jeunes. Les *Solkouks* ont le crâne tellement applati, que le sommet de la tête se trouve sur une ligne perpendiculaire à celle du nez. Les idiomes des tribus diffèrent autant que leur physionomie. La langue des *Enouchouts* est comprise par toutes les tribus qui habitent sur la Columbia au-dessus de la grande chute; plus près de la côte, il est inconnu, et on se sert de l'idiome des *Echillouts*, qui en diffère absolument. Le langage des *Killamouks* est très-répandu parmi les tribus qui demeurent au sud, entre la côte et le fleuve Multnomah. Les *Koukouses*, voisins des Killamouks, mais plus reculés Tribus de l'intérieur de la Nouvelle-Géorgie. Crânes applatis.

(1) *Cook*, Troisième Voyage, *passim*.
(2) *Vancouver*, t. II, p. 14 et suiv.

Google

dans l'intérieur, sont d'une autre race ; ils sont plus blancs et n'ont pas la tête applatie. En général, le teint de toutes ces tribus, soit à tête ronde, soit à tête plate, est d'un brun cuivré, plus clair que celui des peuplades de la Missourie et de la Louisiane. Vivant de pêche, ils accordent aux femmes plus de considération qu'elles n'en ont chez les peuples chasseurs. L'air maritime gâte leurs yeux et leurs dents. Les tribus aux environs de la grande chute de la Colombia, construisent des maisons en bois, industrie qui ne se montre pas dans l'immense intervalle depuis cette chute jusqu'à Saint-Louis (1).

Tribus de la Nouvelle-Hanovre.

Quelques tribus de la *Nouvelle-Hanovre*, observées par Mackenzie, offrent plusieurs traits qui nous rappellent les insulaires de Taïti et de Tougatabou. Les habitans de la rivière du *Saumon*, ou, comme ils la nomment, l'*Annah-you-Tessé*, vivent sous un gouvernement despotique (2) ; ils ont deux fêtes religieuses, l'une au printemps, l'autre en automne (3) ; dans leurs réceptions solennelles, ils étendent des nattes devant leurs hôtes ; le peuple s'asseoit par-devant en demi-cercle ; ils marquent leur amitié pour un individu en le revêtissant de leurs propres habits ; ils y joignent quelquefois l'offre de leur place au lit conjugal (4). Mais ces traits se retrouvent chez beaucoup d'autres peuplades de l'Amérique et de l'Asie. Ces peuples sont assez généralement d'une taille moyenne, forts et charnus ; ils ont le visage rond, les os de joue proéminens, l'œil petit et d'une couleur grise mêlée de rouge, le teint à-la-fois olivâtre et cuivré. Leur tête prend la forme cônique par la suite de pressions continuelles depuis l'enfance. Leurs cheveux sont d'un brun foncé. Ils font leurs habits d'une espèce d'étoffe tirée de l'écorce de cèdre, et quelquefois entrelacée avec des peaux de loutre. Ils sont très-habiles sculp-

Sculpture des Indiens-Saumons.

teurs ; on voit leurs temples soutenus par des piliers de bois en forme de caryatides ; ces figures sont les unes debout,

---

(1) Voyage de *Lewis* et *Clarke*. (2) *Mackenzie*, t. III, p. 274.
(3) *Ibid*, p. 170. (4) *Ibid*, p. 181.

dans la posture des vainqueurs, les autres sont courbées et comme accablées sous un fardeau (1).

Les Indiens *Sloud-Couss* habitent l'endroit où la haute chaîne de montagnes qui borde la mer commence à s'abaisser vers le bassin de la rivière *Tacoutche-Tessé*. Ces Indiens ont la physionomie agréable et montrent beaucoup de propreté; les femmes chez eux ne sont point maltraitées. Ils conservent les ossemens de leurs pères enfermés dans des caisses ou suspendus à des poteaux (2). Fidèles gardiens des effets que les voyageurs leur avaient laissés en dépôt, ils s'efforçaient de voler tout ce qu'ils voyaient dans les mains de ces mêmes étrangers (3). Indiens Sloud-Couss.

Les Indiens nommés *Nanscoud* ou de la Cascade, les *Nagailers* et les *Atnahs* habitent sur le haut de Tacoutche-Tessé. Parmi leurs divers idiomes, il y en a qui ressemblent aux langues des Chipiouans et d'autres nations du Canada. Les Atnahs, etc.

Vancouver a vu sur la côte des villages qui étaient placés sur une espèce de terrasse artificielle, et dont la représentation, gravée dans l'atlas de ce voyageur, rappelle un peu les *hippa's* de la Nouvelle-Zélande. Le village de Chélaskys, dans le détroit de Johnstone, quoique composé de misérables huttes, est décoré de peintures qui paraissent avoir un sens hiéroglyphique; cette espèce de peinture est répandue sur toute la côte nord-ouest.

Les habitans de la baie de *Tchinkitané*, appelée par les Anglais baie de *Norfolk*, dans l'archipel du Roi George, ressemblent, pour la taille et la figure, aux habitans de Noutka; mais leurs cheveux rudes les rapprochent des tribus plus septentrionales et de la race des Esquimaux. Les jeunes gens s'arrachent la barbe, les vieux la laissent croître. Les femmes portent un ornement bizarre qui leur donne l'air d'avoir deux bouches, et qui consiste dans un petit morceau de bois qu'elles font entrer de force dans les Indiens Tchinkitané.

(1) *Mackenzie*, t. III, p. 175. (2) *Ibid*, p. 109, etc. (3) *Ibid*, p. 286.

chairs au-dessous de la lèvre inférieure (1). Ces peuples montrent beaucoup d'adresse dans leur manière de faire le commerce, et beaucoup de courage dans leur pêche de la baleine ; leur tannerie, sculpture, peinture et autres arts les présentent comme un peuple intelligent et industrieux. Ils conservent la tête des morts dans des espèces de sarcophages qui sont ornés de pierres polies (2).

Rapport avec les Aztèques.

Le tableau moral que nous venons de tracer des peuplades de la Nouvelle-Géorgie et de la Nouvelle-Hanovre, prouve que leur génie s'est développé pendant de longs siècles de liberté. On doit convenir qu'il y a dans les idiomes, les mœurs et les croyances de ces tribus, quelques rapports avec les Aztèques ou Mexicains. Lequel de ces peuples est la souche des autres ? Qui oserait décider une semblable question? La saine critique nous dit que vouloir placer parmi ces tribus de pêcheurs le berceau de la civilisation mexicaine, c'est hasarder une conclusion importante d'après un petit nombre de faits équivoques. Une autre hypothèse, tout-à-fait absurde et digne de mépris, tend à les faire considérer comme une colonie des Malais de Polynésie, avec lesquels ils n'ont pas la moindre ressemblance physique.

---

(1) Voyage de *Marchand*, t. I, p. 243.
(2) *Dixon*, Voyage autour du Monde (en angl.), p. 181.

LIVRE QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'AMÉRIQUE. — *Régions du nord et du nord-est ou pays sur le fleuve Mackenzie, pays de la baie d'Hudson, Labrador, Groenland, Islande et Spitsberg.*

QUITTONS la région du nord-ouest, et franchissons les Montagnes Rocheuses. Nous voyons s'incliner vers la baie d'Hudson et vers les mers glaciales inconnues un immense pays entrecoupé de lacs, de marais et de rivières plus qu'aucune autre région connue du globe. Peu de montagnes s'élèvent au-dessus de cette plaine sauvage et glaciale. Les nombreuses eaux de ces contrées peuvent se réduire à deux classes. Les unes s'écoulent vers les mers inconnues du nord, les autres portent leur tribut à la baie d'Hudson. Parmi les premières, on remarque la rivière d'*Athapescow* ou de l'*Elan*, et celle d'*Oungigan* ou *de la Paix*. La première vient du sud et se perd dans le lac des Montagnes ou d'Athapeskow; l'autre descend du plateau du nord-ouest. Lorsqu'elle est haute, elle fait refluer ses eaux dans le lac Athapeskow; lorsque les eaux sont basses, elle reçoit celles du lac. Le fleuve réuni porte le nom du fleuve de l'*Esclave* et se jette dans le lac de l'*Esclave*, d'où sort la rivière de *Mackenzie*, qui coule vers une mer ou vers un golfe septentrional, encore peu connu. Ce lac, qui a plus de cent lieues de long, est semé d'îles couvertes de grands arbres semblables à des mûriers. Mackenzie les trouva couverts de glaces dans le milieu du mois de juin. Tous ces lacs et fleuves offrent un cours d'eau non interrompu de plus de six cents lieues: c'est le pendant des magnifiques fleuves de la Sibérie. Pourquoi faut-il que ces superbes rivières arrosent inutilement des déserts glacés? La nature est sage, sans doute, mais elle est capricieuse et prodigue.

Coup-d'œil général.

Lac de l'Esclave. Fleuve Mackenzie.

La rivière de la *Mine de Cuivre*, découverte par Hearne, Rivière Hearne.

coule aussi vers le nord; mais elle n'est pas considérable. Parmi un amas de lacs très-voisins de la baie de Hudson, et qui pourtant manquent d'écoulement, on remarque celui de *Dobaunt*.

Rivières de la baie d'Hudson.

La rivière *Missinipi* ou de *Churchill* se jette dans la baie d'Hudson, mais communique, par des lacs, avec le fleuve Athapeskow; communication précieuse, si elle avait lieu sous un climat plus tempéré. Le système hydrographique de la baie d'Hudson s'étend très-loin dans le sud-ouest, ce qui nous oblige de renfermer dans notre *zone boréale* des régions qu'on a jadis comprises sous le nom vague de Canada. Deux rivières considérables, qui viennent des pieds des montagnes occidentales, forment le *Saschaschawan*, fleuve qui, après avoir formé un grand *rapide* (c'est ainsi que les Canadiens français nomment une chute d'eau longue et à pente douce), descend dans le lac *Ouinipeg*, lac de plus de soixante lieues de long sur trente à quarante de large. Ses bords s'ombragent d'érables à sucre, de peupliers; ils présentent des plaines fertiles où croît le riz de Canada (1). Ce lac, qui reçoit encore la grande rivière des *Assiniboïls* ou *Assinibonis*, unie à la rivière Rouge, se décharge dans la baie d'Hudson par les fleuves *Nelson* et *Severn*. Le lac Ouinipeg est le lac *Bourbon* des Français, et le fleuve *Bourbon* se compose du Saschaschawan et du Nelson. Que de souvenirs, que de regrets ces noms ne nous rappellent-ils pas! Ce sont les chasseurs français du Canada qui les premiers firent retentir sur les bords de ces larges fleuves, dans ces vastes plaines, le bruit des armes européennes. Plusieurs forts en ruine attestent encore le commencement de souveraineté que la France avait acquis sur ces immenses contrées, susceptibles en partie de diverses cultures. Un empire a été perdu par la légèreté, la présomption et l'ignorance géographique de ce qu'on appelle en France des hommes d'état et des ministres. Le traité de 1783, conclu avec moins de précipitation, aurait pu rendre à la France l'Amérique sep-

Lac Ouinipeg ou Bourbon.

(1) *Zizania aquatica.*

Digitized by Google

tentrionale. Napoléon eut le bonheur de reprendre la Louisiane et le tort de la revendre. Aujourd'hui même, tous les moyens de rétablir la domination française dans le nord de l'Amérique ne sont pas enlevés à une politique éclairée et persévérante.

L'extrême rigueur des hivers se fait sentir jusque sous le cinquante-septième parallèle de latitude : la glace sur les rivières y a huit pieds d'épaisseur, et l'eau-de-vie y gèle. Le froid y fait éclater les rochers avec un bruit horrible, égal à celui de la grosse artillerie ; les débris volent à une distance étonnante. La température y est sujette aux plus capricieuses variations ; la pluie vient vous surprendre au moment où vous admirez l'éclat d'un soleil pur, et cet astre vous consolera souvent au milieu des ondées par une réapparition soudaine : vous le verrez encore se lever ou se coucher, précédé ou suivi d'un cône de lumière jaunâtre. L'aurore boréale verse sur ce climat des clartés qui tantôt douces et pures, tantôt éblouissantes et agitées, égalent celles de la pleine lune, et dans l'un et l'autre cas, contrastent par un reflet bleuâtre avec la couleur de feu qui scintille dans les étoiles.

Rigueur du climat.

Phénomènes atmosphériques.

Mais ces scènes imposantes ne font qu'ajouter à la solennelle tristesse du désert. Rien n'est plus affreux que les environs de la baie d'Hudson. De quelque côté qu'on jette la vue, on n'aperçoit que des terres incapables de recevoir aucune sorte de culture, que des rocs escarpés qui s'élèvent jusqu'aux nues, qu'entrecoupent des ravins profonds et des vallées stériles, où le soleil ne pénètre point, et que rendent inabordables des glaces et des amas de neiges qui semblent ne fondre jamais. La mer n'est bien libre dans cette baie que depuis le commencement de juillet jusqu'à la fin de septembre ; encore y rencontre-t-on alors assez souvent des glaçons qui jettent les navigateurs dans un grand embarras. Dans le temps qu'on se croit loin de ces écueils flottans, un coup de vent, une marée ou un courant assez fort pour entraîner le navire et l'empêcher de gouverner, le pousse tout-

Stérilité du sol.

à-coup au milieu d'une infinité de monceaux de glace, qui semblent couvrir toute la baie (1).

Pêcheries.

La mer d'Hudson nourrit une petite quantité de poissons, et c'est sans succès qu'on y a tenté la pêche de la baleine : les coquillages n'y sont pas plus nombreux. Mais les lacs même les plus septentrionaux abondent en poissons excellens, tels que brochets, esturgeons, truites. Leurs bords sont peuplés d'oiseaux aquatiques, parmi lesquels on remarque plusieurs espèces de cygnes, d'oies et de canards.

Quadrupèdes.

Les principaux quadrupèdes sont le buffle, l'élan, le bœuf musqué, le daim, le castor, le loup, les renards de différentes couleurs, le lynx ou le chat sauvage, l'ours blanc, l'ours noir, l'ours brun, le wolverène, la loutre, le jackash, le ouejack, la marte-à-pin, l'hermine ou le furet puant, le rat musqué, le porc-épic, le lièvre, le lapin, l'écureuil des bois, l'écureuil rampant, les souris de différentes espèces.

Arbres et autres végétaux.

Sur les bords de la rivière de Churchill, viennent principalement plusieurs arbustes à baies, le groseillier, trois espèces d'airelle, le cassis, le fraisier, et une petite espèce d'églantier; la bardanne, l'oseille, la dent de lion, une espèce de ciste, une espèce de buis, des mousses de différentes espèces, et plusieurs sortes de plantes graminées et de pois. Les arbres qui garnissent les forêts de cette contrée barbare, n'offrent que peu d'espèces. Ce sont le pin, le mélèse nain, le peuplier, le saule et le bouleau nain. Plus à l'ouest, ce dernier est très-multiplié. Dans le pays d'Athapescow, le pin, le melèse, le peuplier, le bouleau et l'aune acquièrent une plus grande hauteur; mais autour du lac Ouinipeg fleurissent presque tous les arbres du Canada propre. M. Mackenzie y a fait une remarque fort extraordinaire; dégarnis par le feu, les endroits couverts de pins et de bouleaux ne produisent plus que des peupliers, quoiqu'auparavant il n'y en eût pas un seul. Les bords de la Rivière-Rouge, de l'Assiniboil et du Saschaschawan parais-

(1) Voyages d'*Ellis*, de *Middleton*, de *Robson*, de *Hearne*, etc., etc., etc.

sent susceptibles de plusieurs genres de culture ; l'orge et le seigle y ont mûri ; le chanvre y devient très-beau ; mais l'éloignement des ports du Canada et le peu d'utilité de ceux de la baie d'Hudson, obstrués par la glace les deux tiers de l'année, embarrasseraient beaucoup une première colonie, soit pour recevoir les secours nécessaires, soit pour exporter les productions ; ce ne sera que par une lente progression que la population européenne du Canada s'avancera jusque dans ces régions.

Ce n'est que momentanément que l'appât du gain attire ici les Européens. Le commerce des pelleteries avait enrichi les Canadiens sous la domination française. Les Anglais y ont formé deux compagnies, celle d'Hudson et celle du nord-ouest. Cette mer méditerranée, qu'on appelle la baie d'Hudson, avait été visitée en 1610, mais ce fut en 1670 qu'une compagnie obtint une charte portant privilége d'y faire des établissemens. Cette compagnie a des prétentions sur de très-vastes territoires situés à l'ouest, au sud et à l'est de la baie, et dont la totalité s'étend du 72e au 117e degré à l'ouest de Paris. Les exportations de la compagnie se montent annuellement à 16,000 liv. sterlings, ou à environ 344,000 francs ; et les importations, qui accroissent beaucoup les revenus du gouvernement, vont, selon toute probabilité, à 30,000 liv. sterlings, ou environ 720,000 francs. Mais les bénéfices de cette société ont été considérablement diminués par la compagnie du nord-ouest, nouvellement établie à Montréal. **Compagnies de la baie d'Hudson et du nord-ouest.**

On prétend que la chaîne de hauteurs où naissent les sources des rivières qui coulent au nord et au sud jusqu'au lac Ouinipeg, sert de ligne de séparation entre le Canada et le territoire de la compagnie de la baie d'Hudson ; mais la limite n'est point fixée d'une manière légale. La compagnie de la baie d'Hudson ne s'est pas portée, du côté de l'ouest, au-delà de la maison d'Hudson ; tandis que celle du nord-ouest, plus courageuse et plus entreprenante, a presque atteint les rivages de l'Océan Pacifique, et s'est étendue le long de la rivière Mackenzie vers les mers ou les terres

Google

arctiques. Mais la compagnie d'Hudson se prétend, en vertu de sa charte, souveraine de toutes les rivières dont les eaux coulent vers la baie de ce nom, et, dans cette supposition, elle a cédé, il y a peu d'années, à lord Selkirk, son principal actionnaire, un vaste territoire sur les bords du lac Ouinipeg et de la rivière Assiniboïl. La colonie que ce lord y avait envoyée, a essuyé des persécutions de la part des marchands de pelleteries du Canada, auxquels elle a voulu défendre la chasse dans ses limites : on en est même venu aux mains. La colonie a été obligée de se dissoudre, et les deux partis plaident, au moment où nous écrivons, devant les tribunaux canadiens (1).

Colonie de lord Selkirk.

Noms donnés à ces pays.

Les pays adjacens à la baie d'Hudson, avec la terre de Labrador, ont été appelés, par un hommage peu flatteur pour la mère patrie, *Nouvelle-Bretagne* ; mais ce nom n'a pas été adopté dans les cartes. Le nom de *Nova-Dania* disparut aussi promptement. On a généralement conservé aux parties situées à l'ouest de la baie, celui de *Nouvelle-Galles* ; et au pays de l'est, celui d'*Est-Main*. Au sud, la baie de James se prolonge à cent lieues dans les terres. C'est dans le voisinage de cette baie que sont les plus importans établissemens, tels que le fort *Albany*, le fort du *Moose* et la factorerie d'*Est-Main*. Plus au sud, et sur les confins du Haut-Canada, on trouve le comptoir *Brunswick*, le comptoir *Frédérick* et quelques autres. Au nord, est le comptoir *Sévern*, sur l'embouchure de la grande rivière de ce nom. Le fort d'*York* s'élève sur le fleuve Nelson, et plus vers le nord est le fort *Churchill*, qu'on croit être le dernier établissement dans cette direction. Le fort *Chipiouan*, sur le lac Athapeskow, appartient à la compagnie de nord-ouest, qui en possède plusieurs autres sur les bords du lac Ouinipeg et des rivières Assiniboïl, Saschaschawan et Mackenzie. Ces établissemens peu stables manquent souvent de nom spécial, et ne consistent guères qu'en une maison palissadée.

Forts et factoreries.

Trois nations indigènes se partagent ces tristes régions.

(1) *Morning Chronicle*, du ... janvier 1816.

Les *Esquimaux* habitent depuis le golfe Welcome jusqu'au fleuve Mackenzie, et probablement jusqu'au détroit de Behring ; ils s'étendent au sud jusqu'au lac de l'Esclave ; au nord, ils s'arrêtent sur les bords d'une mer glaciale si elle existe, ou prolongent leurs courses dans un désert glacé (1). Petits, trapus et faibles, ces hommes polaires ont le teint moins cuivré que d'un jaune rougeâtre et sale. Leurs huttes, de forme circulaire, sont couvertes de peaux de daim ; on n'y entre qu'en grimpant sur le ventre. Les canots, formés de peaux de veau marin, naviguent avec vitesse. Ces sauvages travaillent patiemment une pierre grise et poreuse en forme de cruches et de chaudières ; les bords de ces vases reçoivent des ornemens élégans (2). Ils conservent leurs provisions de viande dans des outres remplies d'huile de baleine. Ceux qui demeurent vers l'embouchure du fleuve Mackenzie se rasent la tête ; coutume particulière, mais qui ne suffit pas pour démontrer une origine asiatique. Les Esquimaux.

Les *Chipiouans*, qu'on nomme aussi *Chippaways* et *Chépéouyans*, ont été observés par Mackenzie entre le lac de l'Esclave et le lac Athapescow ; ils paraissent s'étendre jusqu'aux montagnes Rocheuses à l'ouest et jusqu'aux sources du Missouri au sud-ouest. Les *Indiens-Serpens*, les *Cattanachowes* et d'autres tribus en semblent des démembremens. Une branche des Chippaways est répandue dans le territoire des États-Unis. Quoiqu'un peu moins cuivrés et un peu moins barbus que les peuples voisins, les Chipiouans n'ont pas le teint mongol. Leurs cheveux lisses, comme ceux des autres Américains, ne sont pas toujours de couleur noire. Ils se font, de peau de daim, un vêtement très-chaud et très-solide (3). Les Chipiouans.

Quoique très-pacifiques entre eux, ces Indiens sont continuellement en guerre avec les Esquimaux, sur lesquels la supériorité du nombre leur donne un considérable avantage.

(1) *Mackenzie*, Voyage à l'Océan Pacifique, t. III, p. 341. *Hearne*, Voyage à l'Océan du Nord, t. I, *passim*. (2) *Ibid*, t. II, p. 23, 28 et 29. (3) *Ibid*, t. I, p. 284.

Ils égorgent tous ceux qui tombent entre leurs mains, car la crainte leur a donné le principe de ne jamais faire de prisonniers. Ils se soumettent aux Knisteneaux, qui sont bien moins nombreux.

Leurs moyens de subsistance. La contrée que les Chipiouans appellent leur pays, n'a que très-peu de terre végétale; aussi ne produit-elle presque pas de bois ni d'herbe. Ce qu'on y trouve en quantité, c'est de la mousse que paissent les daims. Une autre mousse croît sur les rochers et sert d'aliment aux hommes. On la fait bouillir dans de l'eau, et en se dissolvant elle forme une substance glutineuse assez nourrissante. Le poisson abonde dans les lacs des Chipiouans, et des troupeaux de daims couvrent leurs collines. Mais quoiqu'ils soient les plus prévoyans et les plus économes des sauvages de l'Amérique septentrionale, ils ont beaucoup à souffrir de la disette en certaines années.

Leurs superstitions. Les Chipiouans se prétendent les descendans d'un chien; aussi regardent-ils cet animal comme sacré. Ils se figurent le créateur du monde sous la figure d'un oiseau, dont les yeux lancent des éclairs et dont la voix produit le tonnerre. Les idées d'un déluge et de la longue vie des premiers hommes leur sont héréditaires.

Indiens du Nord. On peut considérer comme une branche des Chipiouans les tribus désignées par Hearne sous le nom d'Indiens du Nord, et qui demeurent entre la rivière de Cuivre et la baie d'Hudson jusqu'à la rivière de Churchill. Ces Indiens du nord sont en général d'une taille moyenne, bien proportionnés et forts; mais ils manquent de cette activité, de cette souplesse si naturelles aux Indiens dont les tribus habitent les côtes méridionales et occidentales de la baie d'Hudson. La couleur de leur peau approche de celle du cuivre foncé. Leurs cheveux sont noirs, épais et lisses comme ceux des autres Indiens. A l'instar des Chipiouans, ils prétendent devoir leur origine aux amours de la première femme avec un chien qui, la nuit, se transformait en un beau jeune homme (1).

(1) *Hearne*, Voyage à l'Océan du Nord, t. II.

Très-rusés pour attraper quelques petites aumônes, ils sont pourtant très-pacifiques et ne s'enivrent point. La femme n'est chez eux qu'une espèce de bête de somme. Qu'on demande à un Indien du nord en quoi consiste la beauté, il répondra qu'une figure large et plate, de petits yeux, des joues creuses, dont chacune offre trois ou quatre traits noirs, un front bas, un menton alongé, un nez gros et recourbé, un teint basané et une gorge pendante, la constituent véritablement. Ces agrémens augmentent beaucoup de prix lorsque celles qui les possèdent sont capables de préparer toutes sortes de peaux, d'en former des habits, de porter un poids de cent à cent quarante livres en été, et d'en tirer un plus lourd en hiver. L'usage de la polygamie leur procure un plus grand nombre de ces servantes soumises, fidèles et même affectionnées. Ayant reçu un affront quelconque, ils provoquent leur ennemi à une lutte; le meurtre est très-rare parmi eux. L'homme qui a versé le sang de son compatriote est abandonné par ses parens et amis; il est réduit à une vie errante, et dès qu'il sort de sa retraite, chacun s'écrie : « Voilà le meurtrier qui paraît! » Détails sur leurs mœurs.

Les *Knistenaux*, appelés *Cristinaux* par les anciens Canadiens, et *Killistonous* par quelques modernes, parcourent ou habitent tout le pays au sud du lac des Montagnes jusqu'aux lacs de Canada, et depuis la baie d'Hudson jusqu'au lac Ouinipeg. Les *Knistenaux* sont d'une stature médiocre, bien proportionnés et d'une extrême agilité. Des yeux noirs et perçans animent leur physionomie agréable et ouverte. Ils se peignent le visage de diverses couleurs. Ils portent des habits simples et commodes, coupés et ornés avec goût; mais quelquefois ils courent à la chasse, même dans le plus grand froid, presqu'entièrement nus. Il paraît que de tous les sauvages de l'Amérique septentrionale, les Knistenaux ont les femmes les plus jolies. Leur taille est bien proportionnée et la régularité de leurs traits obtiendrait des éloges en Europe. Elles ont le teint moins brun que les autres femmes sauvages, parce qu'elles sont beaucoup plus propres. Ces sauvages sont naturellement doux, probes, généreux et Les Knistenaux.

Digitized by Google

hospitaliers lorsque le funeste usage des liqueurs fortes n'a pas changé leur naturel. Ils ne comptent pas la chasteté au nombre des vertus, et ne croient pas que la fidélité conjugale soit nécessaire au bonheur des époux. Ils offrent leurs femmes aux étrangers; ils en changent entre eux, à la manière de Caton. Les brouillards qui couvrent les marais sont censés être les esprits des défunts.

Le Labrador

Les côtes orientales de la baie d'Hudson font partie de la péninsule de *Labrador*. Cette terre, de forme presque triangulaire, projette une autre de ses faces sur le bras de mer appelé *Détroit de Davis*, et s'appuie avec le troisième côté sur le Canada et le golfe Saint-Laurent. Détaché ainsi des terres arctiques, le Labrador devrait tenir un peu de la nature des régions froides tempérées; mais soit à cause de l'élévation de ses montagnes, encore à-peu-près inconnues, soit par l'influence des brouillards perpétuels dont les mers voisines sont couvertes, c'est un pays aussi glacial que ceux à l'ouest de la baie d'Hudson. Cartwright assure avoir trouvé une famille d'indigènes logée dans une caverne creusée dans la neige; cette demeure extraordinaire avait sept pieds de haut, dix à douze pieds de diamètre, et la forme d'un four. Un grand morceau de glace servait de porte d'entrée. Une lampe éclairait l'intérieur, où les habitans étaient couchés sur des peaux. Non loin était une cuisine, également construite en neige (2).

Climat et sol.

Tout ce que l'on connaît du Labrador est un amas de montagnes et de rochers, entrecoupé de lacs et de rivières sans nombre (3). Le lac *Aschkunipi*, qui est probablement la *Mer-Nouvelle* des cartes de d'Anville, paraît verser ses eaux à-la-fois dans la baie d'Hudson et le golfe Saint-Laurent. Toutes les eaux sont extrêmement poissonneuses. Parmi les poissons, on distingue le saumon, la truite, le brochet, l'anguille et le barbeau. Les ours se réunissent en grandes troupes auprès des cataractes pour y prendre le

(1) *Mackenzie* et *Hearne*, l. c. (2) *Cartwright*, Journal of Transactions, etc., etc., vol. I (3) *Roger Curtis*, Particulars of Labrador, dans les *Philos. Transact.*, t. LXIV, part. 2, p. 178.

saumon qui y remonte en très-grand nombre, et dont ils sont très-friands. Il y en a qui plongent, poursuivent leur proie sous les eaux, et ne reparaissent qu'à cent ou deux cents pas de distance ; d'autres, plus paresseux ou moins agiles, semblent être venus là pour jouir du spectacle. Les castors y fourmillent, ainsi que les rennes. L'air est plus doux dans l'intérieur des terres, où l'on aperçoit quelques vestiges de fertilité. Les vallées, selon Curtis, sont couvertes de pins et de pinastres. Il y croît beaucoup de céleri sauvage et des plantes antiscorbutiques. Aucun botaniste n'a examiné cette grande contrée. Le fait le plus bizarre qui nous soit transmis, c'est « que les terreins tourbeux de la côte se couvrent de gazon après avoir été engraissés par les cadavres des phoques que la mer y rejette. » Il faut en attendre la confirmation. On pourrait cultiver les parties méridionales ; mais il serait difficile de se défendre des ours et des loups, et le bétail ne pourrait quitter l'étable que trois mois de l'année. La côte orientale offre un escarpement stérile de montagnes rocheuses, qui se revêtent en quelques endroits d'une tourbe noirâtre et de quelques plantes rabougries. Des brouillards l'assiégent ; cependant ils paraissent de moins de durée qu'à la Terre-Neuve (1). Quoique la plus grande partie des eaux vienne de la neige fondue, cependant on n'y connaît point les goîtres. Des milliers d'îles couvrent cette même côte : elles sont peuplées d'oiseaux aquatiques, et particulièrement des canards qui donnent l'édredon. La plus célèbre production de ce pays est le feldspath de Labrador, découvert par les frères Moraves au milieu des lacs du canton élevé de *Kylgapied*, où ses vives couleurs se refléchissaient au fond de l'eau. Les roches sont en général granitiques. Le district d'*Ungawa*, situé à l'ouest du cap *Chudleigh*, abonde en jaspe rouge, en hématites et en pyrites.

Végétaux et animaux.

Le feldspath de Labrador.

Les Esquimaux ont peuplé toutes les côtes septentrionales

(1) *De la Trobe*, Journal Météorologique. *Transactions Philosoph.*, t. LXVIII.

Établissemens des frères Moraves. et orientales de cette contrée ; ils vivent de pêche. C'est parmi eux que les frères Moraves ont fondé les trois colonies de *Nain*, d'*Okkak* et de *Hoffenthal* (1). Lorsqu'ils y abordèrent, les Esquimaux avaient la coutume de tuer les orphelins et les veuves, pour ne pas les exposer à mourir de faim. Les missionnaires, après leur avoir enseigné diverses pratiques utiles pour la pêche, bâtirent un magasin où chacun put conserver son superflu ; ils les engagèrent à mettre la dixième partie de côté pour les veuves et les orphelins. Voilà comment on convertit véritablement les peuples !

Tribus labradoriennes. Une tribu particulière habite les montagnes méridionales ; on l'a comparée aux Egyptiens, mais le mélange avec les Canadiens français en a effacé les traits avant qu'ils aient pu être examinés avec soin. Cette peuplade, qui a adopté le rit catholique, se nourrit de rennes et de gibier. On ne les appelle que les *Montagnards*. Une autre tribu, nommée les *Escopics*, habite la partie occidentale.

Archipel glacial. Au nord-est de la baie d'Hudson, quelques bras de mer, presqu'éternellement glacés, nous dérobent un archipel de plusieurs grandes îles, parmi lesquelles on distingue celles dites *James*, *Barren*, *Northmain*, *Southampton* et *Mont-Raleigh*. Au sud, le détroit d'Hudson sépare ces îles du Labrador ; à l'est, le passage de Davis les isole du Groenland ; au sud-ouest, elles sont baignées par le golfe nommé *Welcome* par les Anglais et *Mare-Christianeum* par le Danois Munk, qui y pénétra le premier ; mais au nord-ouest et au nord, ces terres sont restées presqu'absolument inconnues. Les capitaines James et Fox, qui, dans le dix-septième siècle, pénétrèrent dans le bras de mer qui sépare l'île James ou Cumberland de celle de Southampton, virent leurs efforts échouer contre les glaces immobiles qui alors, comme aujourd'hui, obstruaient ce canal. L'effrayante peinture des souffrances auxquelles le froid et la disette de vivres exposèrent ces navigateurs, semble avoir éloigné la pensée d'une

(1) *David Cranz*, Histoire des frères Moraves, continuée par *Hegner*, p. 125, 139, 321. (Barby, 1791.)

nouvelle tentative. Elle intéresserait vivement la géographie, car il n'est pas invraisemblable que ce canal communique avec la mer, probablement méditerranée, vue par Hearne. L'accumulation perpétuelle de la glace entre ces îles, au 65e degré de latitude, tandis que l'on remonte habituellement le détroit de Davis au 72e, semble indiquer ici l'embouchure d'une mer intérieure, ou peut-être d'un fleuve servant de débouché à de grands lacs. Personne n'a osé suivre les traces de Baffins, ni constater si la baie qui porte le nom de ce navigateur a été mal orientée ou si les côtes qui la bornent à l'occident et au nord-ouest, et auxquelles on donne le nom de *Terres du Prince Guillaume*, ne présentent pas quelque ouverture. Un bâtiment norwégien a récemment été poussé vers une côte située vis-à-vis l'île Disco, et y a recueilli une bonne cargaison de pelleteries. Mais, généralement parlant, l'intérêt ne saurait attirer ici les navigateurs ordinaires. L'Amérique se joint-elle au Groenland par un isthme? en est-elle séparée par un détroit, ou l'un et l'autre cas se trouveraient-ils réels, mais en différens endroits? Ce sont des questions qu'on ne résoudra probablement jamais.

Pays autour de la baie de Baffins.

Quoi qu'il en soit, la description du *Groenland* (1) ne peut ni ne doit aujourd'hui être séparée de celle de l'Amérique.

Le Groenland.

Nous avons déjà démontré, dans l'*Histoire de la Géographie*, que l'existence de la vaste côte tracée communément vis-à-vis l'Islande, sous le *Vieux-Groenland*, n'est fondée que sur une hypothèse de Torfæus, antiquaire islandais. Cette côte a probablement toujours été ensevelie dans les mêmes glaces qui encore en défendent l'accès. Les colonies des anciens Norwégiens d'Islande furent toutes situées *à l'ouest* du cap Farewell, qui est le mont *Huitserk* (2)

Remarque sur le Vieux-Groenland.

(1) On écrit en danois et islandais *Grænland*, de *græn*, vert, et *land*, terre. C'est à regret que nous conservons l'orthographe *groenland*, source d'une fausse étymologie. *Groïn*, dans l'ancien scandinave, répond à *crescens germinans*, et non pas à *concreta*. Ainsi *Groïnland*, si le mot existait, signifierait *terra germinans*, et non pas *terra concreta*.

(2) *Huit*, blanc. *Serk*, chemise.

de ces précurseurs de Christophe Colomb. L'ancien Groenland répond à la partie actuellement connue, qui est occupée par les Danois et par une peuplade d'Esquimaux. Les établissemens danois consistent dans une vingtaine de factoreries semées le long des côtes, et divisées en deux inspectorats. Le poste le plus avancé vers le pole est *Upernavick*, 72 deg. 30 min. lat.; puis viennent *Umanak*, *Godhavn*, sur l'île de Disco, *Jacobshavn*, *Holsteinborg*, *Sukkertoppen*, *Gothaab*, la principale et la plus ancienne de ces colonies, à 64 deg. 10 min., avec un excellent port; *Friderikshaab* et *Julianeshaab*. Les frères Moraviens ont trois loges, dont l'une, nommée Lichtenau, est tout près du cap Farewell. La population qui, en 1789, avait été trouvée de cinq mille cent vingt-deux âmes, s'élevait en 1802 à cinq mille six cent vingt-un individus; mais ce recensement, fait après une épidémie, était d'ailleurs incomplet (1). La vaccine, récemment introduite, va garantir cette peuplade des ravages de la petite-vérole. Les côtes seules, dans un espace de trois cents lieues, sont habitées; ni les Danois ni les Groenlandais n'ont dépassé la chaîne de montagnes qui défend l'accès de l'intérieur; mais il y a des Groenlandais nomades qui s'établissent quelquefois à une distance considérable au nord d'Upernavick.

Établissemens modernes.

Sol et terrein. Pic-de-Glace.

Cette terre n'est véritablement qu'un amas de rochers entremêlés d'immenses blocs de glace, l'image réunie du cahos et de l'hiver. Le *Pic-de-Glace*, masse énorme de glace, s'élève près de l'embouchure d'une rivière, et jette un tel éclat, qu'on l'aperçoit distinctement à plus de dix lieues. Des aiguilles hardies et une voûte immense donnent à cet édifice de cristal l'aspect le plus magique. Une chaîne continue parcourt la partie connue du Groenland. Il y a des golfes sans nombre, mais aucun d'eux ne s'avance vers la côte orientale. Les trois pointes, qu'on appelle la *Corne-du-Cerf*, s'aperçoivent en mer à la distance de vingt-cinq

(1) Rapport sur la situation actuelle du Groenland, dans la *Gazette ministérielle danoise*, 1803, numéros 15 et 16.

lieues. Les rochers sont remplis de fentes, ordinairement perpendiculaires, et rarement de plus d'une demi-verge d'ouverture; on y trouve une grande quantité de spath, de quartz, de talc et de grenats. Les roches sont ordinairement composées de granit, de quelques pierres argileuses et de pierres ollaires par bancs verticaux. On a rapporté au *Muséum groenlandais*, à Copenhague, un très-riche minérai de cuivre, un schiste de la nature du mica, un marbre grossier et de la serpentine, ainsi que de l'asbeste, de l'amiante, des cristaux et du schorl noir (1). Enfin le Groenland nous a fourni le nouvel et curieux minéral nommé *fluate d'alumine*. On a récemment découvert une vaste mine de charbon de terre dans l'île Disco. Trois sources chaudes sont les seuls indices volcaniques observés jusqu'à présent. Pendant les courts instans de l'été, l'air, très-pur sur la terre ferme, est dans les îles obscurci par des brouillards. Les clartés vagabondes de l'aurore boréale adoucissent un peu la sombre horreur des nuits polaires. Ce qu'on appelle fumée de glace est une vapeur qui sort des crevasses de la glace marine. La rareté des pluies, le peu d'abondance des neiges et l'intensité inouie du froid qu'apporte le vent d'est-nord-est, nous font soupçonner que les parties les plus orientales du Groenland forment un grand archipel encombré de glaces éternelles que les vents et les courans y amoncèlent depuis des siècles.

Roches et minéraux.

Climat.

Fumée de glace.

Il y a quelques terres labourables, et probablement l'orge pourrait venir dans la partie méridionale. Les montagnes sont couvertes de mousse du côté du nord; les parties exposées au midi produisent de très-bonnes herbes, des groseilles et d'autres baies en abondance, et quelques petits saules et bouleaux. Non loin de Julianeshaab, un bois de bouleaux couvre une vallée; mais les arbres les plus hauts ont dix-huit pieds. On cultive les choux et les navets près des colonies danoises.

Végétation.

(1) *David Crantz*, Histoire du Groenland. *Paul Egède*, Nouvelle Relation sur le Groenland; Copenhague, 1790.

Animaux. Le règne animal offre ici de gros lièvres, dont la chair est excellente, et qui donnent une bonne fourrure; des rennes de la variété américaine, des ours blancs, des renards, des grands chiens qui hurlent au lieu d'aboyer, et dont le Groenlandais attèle ses traîneaux. Une immense quantité d'oiseaux aquatiques demeure près des rivières, qui abondent en saumons. Les cabillauds, les turbots, les petits harengs fourmillent dans la mer. On a fourni des filets aux indigènes, qui commencent à en sentir l'utilité. Dans le Groenland septentrional ou occidental, les Danois et les indigènes vont conjointement à la pêche aux baleines; mais cette occupation tumultueuse et peu lucrative pour les indigènes, répand dans ce canton le vice et la misère. Les indigènes du sud s'en tiennent à la chasse au chien-marin. La chair de cet animal est leur nourriture principale; la peau leur fournit des vêtemens, et en même temps ils en construisent leurs bateaux; les nerfs deviennent du fil, les vessies des bouteilles; la graisse remplace tantôt le beurre et tantôt le suif; le sang même paraît, aux Groenlandais, excellent pour faire du bouillon. Le Groenlandais ne comprend point comment on peut vivre sans chien-marin; c'est pour lui ce que l'arbre à pain est pour le Taïtien et le blé pour l'Europe.

Les baleines.

Les chiens-marins.

Exportations. La compagnie du Groenland, établie à Copenhague, estime sa recette habituelle à 140,000 rixd. (5 à 600,000 fr), et les exportations du pays même, sans le produit de la pêche des baleines, ont monté de 50 à 100,000 rixdalers. Les dépenses de la compagnie vont à 400,000 francs (1).

Les Groenlandais indigènes. Leur idiome. Les naturels ont la taille courte, les cheveux longs et noirs, les yeux petits, le visage aplati et la peau d'un jaune brun; on reconnaît en eux une branche des Esquimaux ou Samoyèdes d'Amérique. Cette parenté est surtout prouvée par leur idiome, d'ailleurs remarquable par la richesse de ses formes grammaticales. Les particules et les inflexions y sont aussi nombreuses, aussi variées que dans le grec; mais la règle qui prescrit d'intercaler toutes les parties du discours

(1) Note sur le commerce de Groenland, dans la *Minerve* danoise.

dans le verbe, fait naître des mots d'une longueur démesurée. Les consonnes *R*, *K* et *T* domiueut daus cette langue, et produiseut, par leur accumulation, des sous très-rudes (1). Les femmes groeulandaises, comme celles des Caraïbes, ont des mots et des inflexions dont il n'est permis qu'à elles de se servir. Les Groenlandais s'appellent quelquefois *Innouk* ou *frères*, mais leur véritable nom de nation parait être *Kalalit*, et ils désigneut ordinairement leur pays sous le nom de *Kalalit Nounet*. Leur véritable nom.

Les Groeulandais n'ont couservé aucune trace positive d'uue communication avec la colonie scandinave dont ils ont euvahi et détruit les établissemeus. Ils font du soleil une déesse ou femme déifiée, et de la lune un homme; c'est conforme à la croyauce des Goths, différente de celle des autres Scandiuaves; mais comme ou retrouve un dieu *Lunus* ou *Mên* chez les nations classiques mêmes, cette analogie prouve ou trop ou rien. Nous avous, au contraire, recounu chez les Groenlandais une foule de traits qui démoutrent leurs liaisons avec les Esquimaux, même les plus éloignés. Les instrumens de pêche des habitans de l'Amérique russe, entre autres, sont exactemeut composés comme ceux des Groeulandais : chez l'un et l'autre peuples, une vessie de chien-mariu, gonflée de vent et attachée au javelot dont on frappe la baleine, sert à empêcher cet animal, une fois blessé, de rester long-temps plongé sous l'eau (2). Une semblable invention, observée aux deux extrémités orientale et occidentale de l'Amérique septentrionale, suppose incontestablement des communications habituelles entre les tribus. Les petits bateaux des habitans d'Unalasikka, de l'entrée du Prince-Guillaume (le golfe Tchougatchien des Russes), des Esquimaux de Labrador et des Groenlaudais out précisément la même construction; ce sont des espèces de caisses, formées de branches légères, recouvertes de Liaison avec les Esquimaux. Leurs cayacs.

(1) Dictionnaires et grammaires groenlandais, par *Egède*.

(2) *Jean Egede*, Histoire du Groenland, chap. VII (en danois.) *La Perouse*, Voyage autour du Monde, ch. IX.

tous côtés de peau de chien-marin ; sur une longueur de douze pieds, ces barques n'ont qu'un pied et demi de large ; au milieu de la surface supérieure, est un trou environné d'un cerceau de bois, auquel est attachée une peau qui, au moyen d'une courroie, se resserre comme une bourse; c'est dans ce trou que se place le rameur, muni d'un seul aviron très-mince, long de trois à quatre pieds et s'élargissant des deux côtés ; en pagayant rapidement à droite et à gauche, le navigateur, ou, pour mieux dire, l'homme-poisson avance en ligne droite, à travers les flots écumeux, au sein même de la tempête, sans courir plus de risque que n'en courent les baleines et les phoques, dont il est devenu le compagnon et le rival. Cette invention, admirée par le capitaine Cook, adoptée en partie par les pilotes norvégiens et danois, ne s'est pas reproduite par un pur hasard, et exactement la même chez toutes les tribus des extrémités boréales de l'Amérique ; ces tribus descendent donc d'une souche commune, et ont long-temps communiqué ensemble.

Explication d'un passage de Cornelius Nepos.

Nous saisirons cette occasion pour expliquer un passage d'un écrit perdu de Cornelius Nepos, cité, avec des variantes, par Pline et Pomponius Mela (1). « Un roi des Suèves, selon le premier, ou des Boyens, selon le second, fit présent à Quintus-Metellus Celer, proconsul des Gaules, de quelques *Indiens* qui avaient été jetés par la tempête sur les côtes de la Gaule, selon Mela, ou qui, en voyageant pour leur commerce, s'étaient égarés jusqu'aux rivages de la Germanie, selon Pline. Les Romains en concluaient que, venant de l'Inde, l'on pouvait faire le tour de l'Asie et de l'Europe par le Nord, en traversant l'océan imaginaire qui, à leurs yeux, occupait l'emplacement de la Sibérie et du nord de la Russie. Pour nous, cette explication est inadmissible, mais le fait subsiste; des Indiens ou des hommes basannés quelconques sont venus aborder sur les côtes de la Gaule ou de la Germanie. C'étaient très-probablement des Esquimaux soit du Labrador, soit du Groenland. Le même fait s'est

(1) *Plin.*, Hist. Nat., t. II, p. 67. *Pomponius Mela*, III, 5.

renouvelé en 1680 et en 1684. Des Groenlandais sont arrivés aux îles Orcades dans les barques dont nous venons de décrire la construction (1). On les prit pour des Lapons, et on les appela, par conséquent, *Finn-men;* mais leurs bateaux, conservés au collège médical d'Edinburg et dans l'église de Barra, prouvent qu'ils venaient du Groenland.

Caractère des Groenlandais.

Le caractère actuel des Groenlandais est un mélange indéfinissable de qualités bonnes et mauvaises; l'attachement aux usages nationaux lutte contre l'influence d'une civilisation étrangère. Les Groenlandais accusent avec amertume les Danois et les autres navigateurs européens de leur avoir apporté le fléau de la petite-vérole et celui des liqueurs spiritueuses. Aujourd'hui, l'administration danoise régularisée, suit un plan de colonisation propre à établir l'ordre et le bonheur; mais les anciens défauts et les nouveaux vices des Groenlandais y opposent de grands obstacles. Presque dépourvus de toute idée de religion et de lois, ils ne voient dans le culte qu'une cérémonie sans but, et dans les punitions que l'abus de la force. Le malfaiteur leur paraît assez puni lorsque, dans une assemblée publique, il a été accablé de reproches. Les missionnaires avouent que la conversion des Groenlandais avançait lentement et n'influait que peu sur leurs idées morales. Depuis quelques années, les prédications des indigènes, élevés comme missionnaires, ont produit un heureux changement. Les frères Moraves réussissent aussi singulièrement à frapper l'imagination de ces hommes simples, mais doués d'un esprit vif. L'administration commerciale, en introduisant le numéraire et même le papier-monnaie, leur a donné des notions nouvelles sur la propriété. Dans la partie méridionale, on leur a enseigné la tonnellerie et la construction des bateaux (2). Déjà ils oublient le nom de leur antique divinité, *Torngarsouk*, à laquelle ils n'ont jamais offert de culte, ainsi que la déesse malfaisante, sans nom, qui était censée habiter un palais

Missions chrétiennes.

Superstitions.

(1) *Wallace*, Account of the island of Orkney. London, 1700, folio 60. (2) Gazette ministérielle danoise ci-dessus.

sous les flots, gardé par des chiens-marins redoutables (1). Une sorte de philosophie s'est même glissée parmi eux, et il existe diverses opinions nouvelles sur la vie d'avenir et sur la transmigration des âmes. Les esprits forts groenlandais nient le paradis où l'âme, dans une heureuse indolence, se nourrissait de têtes de chiens-marins. Les sorciers-prêtres, nommés *Anghekok*, et les enchanteurs malfaisans, nommés *Iliseets*, perdent continuellement de leur influence. L'époque n'est peut-être pas très-éloignée où le sublime dévouement du vertueux Egède aura porté des fruits, et où une peuplade chrétienne et civilisée habitera cette mémorable colonie, la plus boréale que les Européens aient fondée. Une gloire douce et pure récompensera alors le Danemark des sacrifices pécuniaires que lui a coûtés cette lutte contre les élémens, dans laquelle un zèle pieux et des souvenirs historiques l'ont entraîné.

Prêtres ou sorciers.

Description de l'Islande.

Ces mêmes souvenirs nous accompagnent dans la merveilleuse île qui, bien que connue sept siècles avant Colomb, n'eu est pas moins une dépendance naturelle du nouveau continent. C'est nommer l'*Islande*, cette terre de prodiges où les feux de l'abîme percent à travers un sol glacé, où des sources bouillantes élancent leurs jets d'eau parmi les neiges éternelles, où le génie puissant de la liberté et le génie, non moins puissant, de la poésie, ont fait briller les forces de l'esprit humain aux derniers confins de l'empire de la vie.

Situation géographique.

La situation géographique de l'Islande n'a été long-temps connue que par des observations d'auteurs obscurs, faites au milieu du dix-septième siècle, peut-être même simplement copiées par Torfæus sur quelque imitation de la *carta di navegar* des frères Zeni, dressée dans le quatorzième siècle. On y avait assujetti les résultats, d'ailleurs exacts, de l'arpentage des ingénieurs militaires, terminé en 1734. Tels étaient les élémens discordans de la carte de l'Islande, publiée par les héritiers Homann, et devenue, avec de légères

(1) *Jean Egede*, Histoire naturelle et civile du Groenland, ch. 19. *Cranz*, liv. III, sect. 5, §. 35-39.

corrections, la source de toutes les autres (1). Mais, en 1778, MM. Borda, Pingré et Verdun de la Crenne, après avoir d'abord en vain cherché l'Islande qui, pour ainsi dire, flottait dans l'Océan à l'instar de Délos, en déterminèrent astronomiquement plusieurs points principaux, dont quelques-uns étaient placés jusqu'à 3 et 4 degrés trop à l'ouest. La surface de l'île, qui, d'après les anciennes cartes, avait été évaluée à huit mille lieues carrées, a été réduite, en conséquence de ces mesures, à quatre mille cinq cents.

L'Islande, c'est-à-dire le pays des glaces, n'est proprement qu'une chaîne de rochers immenses, dont le sommet est toujours couvert de neige, quoique le feu couve dans leurs flancs. Le trap et le basalte paraissent prédominer dans la composition de ces montagnes. Le basalte y forme d'immenses amas de piliers semblables à ceux de la chaussée des Géans en Irlande. Le mont d'Akrefell présente des bancs d'amygdaloïde, de tuf et de *grunstein*, dont la face inférieure a évidemment subi l'action d'un feu très-fort, mais sous une grande pression, probablement au fond de l'Océan

Montagn. Roches.

(1) Voici les changemens que l'Islande a subis sur les cartes du dix-huitième siècle :

	deg.	min.		deg. lat N.		deg.	min.		deg.	min.	
Carte des Homann	63	19	à	67	17	348	22	à	2	12	de Ferro.
Carte de Horrebow	63	14		67	14	331	0		345	11	d'Oxford ?
						(346	25		1	36	de Ferro.)
Carte de l'Histoire génér. des Voyages	63	15		67	18	36	6		22	6	de Paris.
						(343	54		357	54	de Ferro.)
Carte de Verdun de la Crenne......	63	13		66	45	27	2		18	14	de Paris.
						(352	58		1	36	de Ferro.)

Il est remarquable qu'en supposant avec nous que Horrebow ait compté, sans le savoir, du *méridien d'Oxford*, sa détermination de la côte orientale se trouvera juste. Il est donc probable qu'il avait sous les yeux quelque carte ou observation d'un voyageur anglais qui sera resté inconnu.

La carte des frères Zeni donne toutes les latitudes trop hautes, mais lle n'assigne à l'île que 9 degrés en longitude, et se rapproche ainsi des cartes modernes à un *demi-degré* près. La forme même de l'île est bonne, à l'exception de la péninsule N. O., que les Zeni n'ont pas connue.

Laves. primitif (1). On distingue plusieurs formations de lave; l'une a coulé et coule souvent encore en forme de torrens enflammés, sortis des cratères; l'autre, d'une structure spongieuse et comme caverneuse, semble avoir, pour ainsi dire, bouilli à la place même. Cette dernière lave renferme dans ses nombreuses cavités les stalactites les plus singuliers.

Volcans. L'île renferme une dizaine de volcans dont on connaît les éruptions, sans compter ceux qui ont pu s'éteindre avant que l'île fût habitée. Le plus fameux, entre ces volcans, est le mont *Hecla*, situé dans la partie méridionale de l'île, à environ cinq quarts de lieue de la mer. On estime son élévation à quatre mille huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Les volcans de *Skaptefell* se sont fait connaître, en 1783, d'une manière terrible. Le fleuve *Skapt-Aa* fut entièrement comblé de pierres-ponces et de laves. Un canton fertile fut changé en un désert couvert de scories. Les exhalaisons sulfureuses et les nuages de cendres se répandirent presque sur toute l'île : une épidémie en fut la suite. Mais aucun phénomène ne prouve mieux combien est immense cette masse de matières volcaniques, que l'apparition d'une nouvelle île qui, peu de temps avant l'éruption de 1783, eut lieu au sud-ouest de *Reikianess*, sous 63 deg. 20 min. lat., et 5 deg. 40 min. long. ouest. Cette île jeta des flammes et des pierres-ponces. Lorsqu'en 1785 on en fit la recherche, elle avait entièrement disparu. Il est probable que cette île n'était qu'une croûte de laves et de pierres-ponces, élevée à la surface de la mer par une éruption sous-marine (2).

Ilot volcanique.

Sources chaudes. Les sources chaudes sont une autre curiosité de cette île; mais elles n'ont pas toutes le même degré de chaleur. Celles dont les eaux tièdes sortent aussi paisiblement que des sources ordinaires, s'appellent *laugar*, c'est-à-dire, bains. Les autres, qui lancent à grand bruit des eaux bouillantes,

(1) *Mackenzie*, Travels in Iceland. Edinburg Review, t. XIX, p. 432-434. (2) M. *de Løvenørn*, Lettre sur l'île nouvelle. Copenhague, 1787.

sont nommées *chaudières*, en irlandais *hverer*. La plus remarquable de ces sources est celle nommée *Geyser*, qui se trouve près de *Skalholt*, au milieu d'une plaine où il y a environ quarante autres sources moins considérables. Son ouverture est du diamètre de dix-neuf pieds, et le bassin dans lequel elle se répand en a trente-neuf. L'archevêque de Troil l'a vu s'élever à quatre-vingt-huit pieds, le docteur Lind à quatre-vingt-douze. La colonne d'eau, environnée d'une épaisse fumée, retombe sur elle-même ou se termine dans une large girandole. Une nouvelle source vient de s'offrir pour rivale au Geyser; c'est le *Strok*; son jet d'eau est formé d'un rayon d'un moindre diamètre, mais qui, s'élançant avec plus de force que le Geyser, présente une surface plus nette et parvient à une plus grande élévation, où elle se disperse comme nos jets d'eau artificiels (1). Deux autres sources s'élancent et retombent alternativement. Toute cette infernale vallée est remplie de sources et environnée de laves et de pierres-ponces. Ces eaux bouillantes, et principalement celles du Geyser, déposent sur leurs bords une croûte de tuf siliceux (2). Les Islandais tirent quelque parti de ces sources chaudes, qui jadis ont servi à baptiser leurs ancêtres païens; ils y font cuire leurs légumes, viandes, œufs et autres nourritures; mais il faut avoir soin de couvrir le pot suspendu dans ces eaux fumantes, afin que l'odeur volcanique ne gâte pas les mets. Les habitans y lavent aussi leur linge, et ils y font courber plusieurs instrumens de bois. Les sources moins chaudes servent à se baigner. Les vaches qui boivent de leurs eaux, donnent une quantité de lait extraordinaire.

Le Geyser.

Le Strok.

Outre ces magnifiques jets d'eau, l'Islande a encore des sources minérales, que les habitans appellent sources de *bière*. Cette dénomination semble démontrer qu'ils n'en ont pas toujours négligé l'usage, comme aujourd'hui.

Sources minérales.

(1) *Olsen*, Lettre sur l'Islande, dans les Mémoires nouv. de l'Académie des sciences de Copenhague, vol. IV, avec fig. — C'est le *New-Geyser* de M. *Stanley*, Letter on Iceland, 1789.

(2) *Bergmann*, dans les Lettres sur l'Islande, par *Troil*. (Chez *Volland*.)

Une des productions les plus singulières de l'Islande est cette masse noirâtre, pesante, propre à brûler, nommée en islandais *surturbrand* (1); c'est un bois fossile, légèrement carbonisé, et qui brûle avec flamme. Une autre espèce de bois minéralisé est plus pesante que le charbon de terre, et brûle sans flamme; elle contient de la calcédoine dans ses fissures transversales (2).

Le surturbrand.

Minéraux.

Les montagnes centrales de l'île, probablement primitives, renferment du fer et du cuivre, que le manque de bois empêche d'exploiter; du marbre, de la chaux, du plâtre, de la terre à porcelaine, plusieurs sortes de bolus, des onyx, des agates, du jaspe et autres pierres.

Collines de soufre.

On trouve du soufre, tant pur qu'impur. Les mines de Krisevig et de Husavig sont les plus considérables. On a établi une raffinerie de soufre dans le dernier endroit. Les collines de soufre présentent un phénomène plus effrayant, peut-être, et plus instructif que le Geyser; on voit à leurs pieds l'argile dans une ébullition continuelle; on entend les eaux bouillonner et siffler dans l'intérieur de la montagne; une vapeur chaude couvre ce terrein, d'où souvent il s'élance des colonnes d'eau boueuse. Le soufre qui forme la croûte de ces couches d'argile est ordinairement très-chaud, et s'y présente dans les cristallisations les plus magnifiques.

L'île ne produit pas de sel; mais la mer qui l'avoisine a les eaux aussi salées que celles de la mer Méditerranée. Le sel qu'on en tire donne au poisson une teinte bleuâtre.

Air et climat.

Le ciel de l'Islande étale aussi des prodiges. A travers un air rempli de petites particules glacées, le soleil et la lune paraissent doubles ou prennent des formes extraordinaires; l'aurore boréale se joue en mille reflets de couleurs diverses; partout l'illusion du mirage crée des rivages et des mers imaginaires. Le climat ordinaire serait assez tempéré pour permettre la culture des blés, qui autrefois était suffisante aux besoins d'une population beaucoup plus considérable.

(1) *Surtur*, le Dieu noir, le Pluton du Nord. *Brand*, tison.
(2) *Mackenzie*, L. c.

Le gouvernement se donne beaucoup de peine pour la faire revivre. Mais lorsque les glaces flottantes viennent à s'arrêter entre les promontoires septentrionaux de cette île, tout espoir de culture cesse pour une ou deux années ; un froid effroyable se répand sur toute l'île ; les vents apportent des colonnes entières de particules glacées ; toute la végétation s'éteint ; la faim et le désespoir semblent s'asseoir sur ces montagnes qu'échauffent en vain tous les feux des abîmes souterreins.

Intempérie habituelle.

Dans un siècle on a compté quarante - trois mauvaises années, parmi lesquelles quatorze années de famine. Les années 1784 et 1785, dans lesquelles la rigueur des hivers succéda à des éruptions volcaniques, virent périr neuf mille hommes ou un cinquième de la population, vingt-huit mille chevaux, onze mille quatre cent quatre-vingt-onze bêtes à cornes, et cent quatre-vingt-dix mille quatre cent quatre-vingt-huit bêtes à laine (1).

Végétation.

L'*elymus arenarius*, en islandais *melur*, est une espèce de blé sauvage, qui donne une bonne farine. Le *lichen* d'Islande et plusieurs autres sortes de lichens servent à la nourriture, ainsi qu'un grand nombre de racines anti-scorbutiques, et même plusieurs sortes d'herbes marines, entre autres l'*alga saccarifera* et le *fucus foliaceus*. L'Islande produit, comme la Norwège, une immense quantité de baies sauvages d'un goût excellent. Le jardinage est à présent répandu dans tout le pays. Les chou-fleurs ne réussissent pas. La culture des pommes de terre prend des accroissemens trop lents pour le bonheur de l'île.

Forêts anciennes.

Il y eut autrefois de grandes forêts qui abritaient les vallées méridionales. Une mauvaise économie les a dévastées. On ne trouve à présent que quelques bois de bouleaux et beaucoup de broussailles. Mais le bois, que la terre refuse aux Islandais, leur est amené par la mer. C'est un des phé-

(1) *Stephansen* (bailli d'Islande), Description de l'Islande au dix-huitième siècle. Copenhague, 1807. *Olavius*, Voyage economique en Islande (en danois.) *Olafsen*, Voyage en Islande.

Digitized by Google

Bois flottans. nomènes les plus étonnans dans la nature, que cette immense quantité de gros troncs de pins, sapins et autres arbres qui viennent se jeter sur les côtes septentrionales de l'Islande, surtout sur le Cap du Nord et sur celui nommé Langaness. Ce bois arrive sur ces deux points dans une telle abondance, que les habitans en négligent la plus grande partie. Les morceaux qui sont poussés le long de ces deux promontoires vers les autres côtes, fournissent à la construction des bateaux.

Animaux domestiques. Les chevaux sont de la même espèce que ceux de la Norwège, et on les emploie de même à porter des fardeaux comme les ânes. Les bœufs et les vaches sont pour la plupart sans corne. Les moutons, au contraire, en ont deux et quelquefois trois; ils sont très-grands, et leur laine est plus longue que celle des moutons danois ordinaires. L'Islande a compté jusqu'à quatre cent milles bêtes à laine, et près de quarante milles bêtes à cornes. Les pâturages, mieux soignés, seraient la vraie richesse de l'île; mais on les abandonne aux soins de la nature.

Rennes. Le gouvernement a fait transporter en Islande des rennes, qui s'y multiplient. Il est remarquable que cet animal n'y était point indigène, quoique la mousse des rennes y vienne en abondance. Renards. Les renards d'Islande fournissent de belles pelisses : on en vend quelquefois une peau grisâtre, à Copenhague, 40 à 50 fr. C'est le seul quadrupède sauvage de l'Islande. Les ours blancs, qui arrivent sur les îles flottantes de glaces, font quelquefois des ravages avant d'être tués. Parmi les oiseaux de l'Islande, l'édredon (*anas mollissima*) est renommé par son duvet délicat. Faucons. Les faucons de l'Islande étaient autrefois plus recherchés qu'aujourd'hui. Les blancs, qui sont rares, valent 90 à 100 francs la pièce. Le roi de Danemark en fait des présens à quelques cours.

Poissons. La mer et les rivières offrent aux Islandais des avantages qu'ils négligent trop. Les saumons, truites, brochets et autres excellens poissons dont fourmillent les rivières, vivent et meurent pour la plupart en repos. Les anguilles sont en abondance, mais les habitans n'osent pas en manger; ils

y voient l'engeance du grand serpent marin qui, selon la mythologie odinique, enlace la terre entière, et qu'on prétend avoir vu lever la tête près des côtes d'Islande. Les harengs environnent les côtes, mais les Islandais ne connaissent que depuis peu l'usage des filets. Les petites baleines, les veaux et chiens-marins, et les cabillauds sont les sortes dont on pêche le plus.

Provinces et villes.

L'Islande est divisée en quatre quartiers, nommés d'après les quatre points cardinaux. Ceux du sud, de l'est et de l'ouest formaient le diocèse de *Skalholt*. Le diocèse de *Holum* comprenait le quartier du nord. Mais depuis 1801, les deux évêchés ont été réunis. De nouveaux emplacemens ont été désignés pour les villes à fonder. Celle de *Reikiavik* comptait, il y a peu de temps, une centaine de maisons; c'est la capitale actuelle. *Bessestadr* est le siége d'un bon gymnase, avec une bibliothèque de quinze cents volumes, sans doute une des plus septentrionales du monde.

Commerce.

Le commerce de l'Islande, autrefois livré au monopole, est aujourd'hui libre. On exporte du poisson, de l'huile de poisson, des viandes, du suif, du beurre, des cuirs, de l'édredon, du soufre, de la laine, du fil de laine, de la grosse étoffe de laine; l'importation consiste en blé, grains, eau-de-vie, tabac, marchandises coloniales, étoffes fines, quincaillerie. La valeur du commerce varie beaucoup.

En 1784, on exporta pour 244,422 rixdal.; on importa pour 189,492 rixdal. (1). En 1806, l'exportation valut 191,236 rixd. et l'importation 167,205 rixd. (2).

Les Islandais.

Passons maintenant à l'intéressante peuplade qui habite cette terre singulière. Les Islandais sont en général d'une taille moyenne, bien conformés; mais une nourriture peu abondante leur donne peu de vigueur. Les mariages ne sont pas féconds. Probes, bienveillans, peu industrieux, mais fidèles et obligeans, ces insulaires exercent généreusement l'hospitalité, autant que leurs moyens le permettent. Leurs

(1) Ordonnance du roi de Danemark, du 13 juin 1787, p. 139.

(2) Dictionnaire géographique danois de 1807.

principales occupations consistent dans la pêche et le soin de leurs troupeaux. Sur les côtes, les hommes vont à la pêche en été et en hiver. Les femmes apprêtent le poisson, s'occupent à coudre et à filer. Les hommes préparent les cuirs et exercent les arts mécaniques; quelques-uns travaillent l'or et l'argent : ils manufacturent, comme les paysans du Jutland et de plusieurs autres provinces, une sorte d'étoffe grossière connue sous le nom de *Wadmal*. On fabrique annuellement cent quarante-six mille paires de bas de laine et cent soixante-trois mille paires de gants (1). Ces insulaires sont si attachés à leur pays natal, qu'ils se trouvent malheureux partout ailleurs. Naturellement graves et religieux, ils ne traversent jamais une rivière ou tout autre passage dangereux, sans se découvrir la tête et implorer la protection divine. Lorsqu'ils se rassemblent, leur passe-temps favori consiste à lire leurs relations ou mémoires historiques : le maître de la maison commence, et les autres le remplacent tour-à-tour (2). D'autres fois on fait lecture de poésies nouvellement composées (3). Quelquefois un homme donne la main à une femme, et ils chantent tour-à-tour des couplets qui forment une espèce de dialogue (4). Le reste de la compagnie fait de temps en temps *chorus*. Le jeu d'échecs est fort en vogue parmi eux, et, comme les anciens Scandinaves, ils tiennent à gloire d'y être habiles. Le vêtement des Islandais n'est ni élégant ni très-orné; mais il est décent, propre et convenable au climat. Les femmes portent à leurs doigts des bagues d'or, d'argent et de cuivre. Les plus pauvres sont vêtues de l'étoffe grossière dont nous avons fait mention, mais toujours noire. Celles qui ont plus d'aisance sont vêtues d'étoffes plus amples, et portent des ornemens d'argent doré. Les Islandais sont en général mal logés. Dans quelques endroits, leurs maisons sont construites de bois que la mer y jette, et quelquefois les murs sont faits de lave et de mousse. Ils couvrent le faîte de gazons posés sur

Arts et métiers.

Réunions sociales.

Vêtemens.

(1) *Mohr* et *Olavius*, Voyages en Islande (en danois.) (2) Ces réunions se nomment *Sagu-Lestor*. (3) *Rimu-Leslor*. (4) *Vikevaka*.

des solives, et quelquefois sur des côtes de baleine qui sont plus durables et moins chères que le bois. Il y a beaucoup de cabanes construites entièrement en gazon et éclairées par des lucarnes. Leur principale nourriture consiste en poisson sec et en laitage ; on ne prodigue pas la viande, et autrefois le pain était rare. Aujourd'hui dix-huit mille tonnes de seigle sont consommées dans l'île. Les riches connaissent le vin, le café et toutes les épiceries de notre cuisine. Une imitation plus utile des mœurs danoises a fondé ici plusieurs sociétés littéraires, dont quelques-unes ont publié des mémoires. Les paroisses ont commencé à former des petites bibliothèques publiques, d'où les pères de famille empruntent des livres de morale ou d'histoire. Nul Islandais n'ignore l'art d'écrire et de calculer ; la plupart d'entre eux connaissent l'histoire biblique et celle de la Scandinavie. On trouve parmi les ministres beaucoup d'hommes versés dans toutes les beautés de la littérature grecque et romaine ; mais l'utile étude des sciences physiques n'est pas répandue (1). Telle est cette colonie des Scandinaves, placée entre les glaces du pole et les flammes de l'abîme.

Lumières et littérature.

Au nord-est de l'Islande s'étendent des côtes mal connues qui appartiennent soit au Groenland, soit à un archipel glacé. Elles n'ont été vues qu'accidentellement par des navigateurs qui, à la poursuite des baleines, s'étaient avancés dans ces mers dangereuses. Récemment, des secousses éprouvées en pleine mer, et des amas de pierres-ponces flottantes ont paru indiquer l'existence de volcans vers le 75e degré. Retrouverait-on ici les sources chaudes qui, selon les frères Zeni, servaient à chauffer le monastère de Saint-Thomas ? L'île de *Jean de Mayen*, souvent visitée, n'est qu'un amas de rochers noirâtres, mais sans traces volcaniques.

Terres au nord de l'Islande.

Ile Jean de Mayen.

Le groupe de trois grandes îles, et d'un nombre considérable de petites qui portent le nom de *Spitsberg*, termine, dans l'état actuel des connaissances, cette chaîne de terres

Le Spitsberg.

(1) *Holland*, sur la Littérature et l'Instruction des Islandais dans le Voyage de *Sir George Mackenzie*. *Troil*, Lettres sur l'Islande, p. 184.

glaciales dépendantes du Groenland, et par conséquent de l'Amérique septentrionale. La grande île du Spitsberg proprement dite est séparée, par des canaux étroits, de l'*Ile du Sud-Est* et de celle de *Nord-Est*. La presqu'île orientale de la grande île a reçu le nom de *Nouvelle-Frislande*. Vers la pointe nord-ouest, sont les restes de l'établissement des baleiniers hollandais, nommé *Smeerenborg* (1). Les montagnes du Spitsberg, couronnées de neiges perpétuelles et flanquées de glaciers, jettent de loin un éclat semblable à celui de la pleine lune. Elles se composent probablement de granit rouge dont les blocs, étant à nu en grande partie, resplendissent comme des masses de feu au milieu des cristaux et des saphirs que forme la glace. Leur énorme élevation les fait apercevoir à une grande distance; et comme elles s'élancent immédiatement du sein de la mer, les baies, les vaisseaux, les baleines, tout paraît dans leur voisinage d'une extrême petitesse. Le silence solennel qui règne dans cette terre déserte, accroît la mystérieuse horreur qu'éprouve le navigateur en y abordant. Cependant la mort de la nature n'est même ici que périodique. Un jour de cinq mois tient ici lieu d'été; le lever et le coucher du soleil marquent les bornes de la saison vivante; mais ce n'est que vers le milieu de cette saison, ou, si on aime mieux, vers le midi de ce jour que la chaleur, long-temps accumulée, pénètre un peu en avant dans la terre glacée; le goudron des vaisseaux fond aux rayons du soleil, et cependant on ne voit éclore qu'un petit nombre de plantes; ce sont des cochléaires, des renoncules, des joubarbes; Martens put même couronner son chapeau de fleurs de pavot, cueillies sur ces tristes rivages. Les golfes et baies se remplissent de fucus et d'algues d'une dimension gigantesque; une espèce a deux cents pieds de long. C'est dans ces forêts marines que les phoques et les cétacés aiment à rouler leurs corps énormes, ces vastes masses de graisse que les pêcheurs européens poursuivent jusqu'au milieu des glaces éternelles; c'est là que ces ani-

Tableau de cette contrée.

Cétacés.

(1) C'est-à-dire, château de graisse.

maux vont chercher les mollusques et les petits poissons, leur nourriture habituelle ; c'est là que ces êtres, en apparence si lourds, si peu sensibles, se livrent à leurs penchans sociaux, à leurs jeux, à leurs amours. Réunis sur un champ de glace, les chiens-marins sèchent leur poil brunâtre ; le *morse* ou *hvalross* (1), en grimpant aux rochers, montre ses énormes défenses dont l'ivoire éclatant est caché sous une couche de limon de mer ; la baleine lance des jets d'eau par ses vastes évents, et ressemble à un banc flottant sur lequel divers crustacés et mollusques fixent leur demeure ; mais elle est souvent blessée à mort par le *narhval*(2), à qui la perte habituelle d'une de ses défenses horizontales a fait donner le nom d'*unicorne de mer*; la baleine est encore souvent la victime d'une espèce de dauphin, nommée l'*épée de mer*, qui lui arrache des morceaux de chair, et qui cherche surtout à dévorer sa langue. Au milieu de tous ces colosses vivans de la mer glaciale, s'avance un quadrupède redoutable, vorace et sanguinaire ; c'est l'ours polaire : tantôt porté sur un îlot de glace, et tantôt nageant au sein des flots, il poursuit tout ce qui respire, dévore tout ce qu'il rencontre, et s'asseoit, en rugissant de joie, sur un trophée d'ossemens et de cadavres. Un autre quadrupède, le timide et aimable renne, broute la mousse qui couvre tous les rochers. Des troupes de renards et d'innombrables essaims d'oiseaux de mer viennent encore, pendant quelques momens, peupler ces îles solitaires ; mais dès que finit le jour polaire, ces animaux se retirent à travers des terres inconnues, soit en Amérique, soit en Asie (3). Ours blancs.

Les animaux marins du Spitsberg présentent à la cupidité

(1) *Morse* est une corruption de l'adjectif russe *morskaia*, maritime. *Hval-ross* est islandais et danois : *hval*, baleine ; *ross*, cheval. *Cheval-baleine*. Le mot *hval* paraît venir de *hvall*, colline, tertre, comme qui dirait poisson-montagne. (Comp. *Niala-Saga, glossarium* in voce *hvall*).

(2) *Nar-hval*, de *nar*, corps mort, en islandais, et *hval*. *Tue-baleine*.

(3) *Martens*, Voyage au Spitsberg et au Groenland ; Hambourg, 1675, in-4°. ; et la traduction dans les *Voyages au Nord*. *Bacstrom*, Voyage au Spitsberg, dans le *Philosophical Magazine*, 1801.

européenne un appât qui fait oublier les dangers de ces mers inhospitalières. La pêche de la baleine, mentionnée dès le neuvième siècle, a souvent occupé jusqu'à quatre cents gros bâtimens de toutes les nations. Les Hollandais, dans l'espace de quarante-six ans, prirent trente-deux mille neuf cents baleines, dont les fanons et l'huile forment une valeur de 380,000,000 de francs (1). Ces animaux paraissent fréquenter aujourd'hui les parages du Spitsberg en nombre moins considérable ; on n'en voit plus d'aussi grande taille que dans le commencement de cette pêche. Le morse est plus nombreux et plus facile à attaquer; sa peau, employée à suspendre les carrosses, et ses dents, plus compactes que celles de l'éléphant, sont les objets qui attirent souvent au Spitsberg des colonies temporaires russes. Les anciens Bretons en faisaient déjà, avant la domination romaine, des pommes d'épée (2). L'ancienne colonie scandinave du Groenland payait en *«dentes de roardo»*, qui paraissent avoir été des défenses de morse, le tribut qui, sous le nom de *denier de Saint-Pierre*, affluait des extrémités de la terre pour défrayer la magnificence des basiliques romaines et les pompes de la cour pontificale (3). La corne du narhval a long-temps été l'objet d'un respect superstitieux; on en tirait de prétendus remèdes universels; on la suspendait dans les muséums à des chaînes d'or. Les margraves de Bareuth en faisaient conserver plusieurs dans leur trésor de famille; ils en avaient reçu une en paiement d'une somme de plus de 60,000 rixdalers. Les deux branches de cette maison se partagèrent une de ces cornes avec autant de formalités qu'ils en auraient mis à partager un bailliage (4). Aujourd'hui, les médecins ont abandonné cette panacée, et le *«véritable unicorne»* a perdu sa valeur imaginaire. Une autre substance, originaire de

Pêche de la baleine.

Corne du narhval.

(1) *Anderson*, Histoire du Commerce, septième vol, p. 233. Trad. allem. (2) *Solin*, Polyhistor, c. 22. (3) *Schlégel*, Mémoires pour l'Histoire danoise, t. I, part. 1, p. 177. *Beckman*, Apparat pour la connaissance des Marchandises, t. I, p. 339-341. (En all.) (4) *Spiess*, Archivische nebenarbeiten, cahier I, p. 69.

ces régions, a également eté le sujet de quelques fables; c'est la matière cérébrale du cachalot, nommée très-improprement *sperma ceti*, et plus convenablement *blanc de baleine;* on en fait dans le nord des bougies d'une blancheur éclatante. Tous ces gros animaux sont cependant moins utiles à l'homme que le hareng, dont la mer Glaciale semble être ou la patrie ou l'asyle. Là, dans des eaux inaccessibles, il brave et l'homme et la baleine; mais des causes inconnues l'en font sortir pour venir environner de ses innombrables essaims les côtes septentrionales de l'Europe et de l'Amérique. Le sperma ceti.

Une dernière curiosité doit encore nous arrêter dans cette région polaire; c'est l'extrême abondance de bois flottant que la mer amène sur les côtes du Labrador, du Groenland, et plus encore sur celles de l'Islande, du Spitsberg et des terres arctiques entre ces deux îles. On assure que les amas de bois flottant rejetés sur l'île Jean-de-Mayen, égalent souvent cette île en étendue (1). Il est des années où les Islandais en recueillent assez pour leur chauffage. Les baies du Spitsberg en sont remplies; il s'accumule sur les parties de la côte de Sibérie exposées à l'est. Il se compose de troncs de mélèzes, de pins, de cèdres sibériens, de sapins, de bois de Fernambouc et de Campêche (2). Ces troncs paraissent avoir été entraînés par les grands fleuves d'Asie et d'Amérique; les uns sont apportés du golfe du Mexique par le fameux courant de Bahama; les autres sont poussés par le courant qui, au nord de la Sibérie, porte habituellement de l'est à l'ouest. Quelques-uns de ces gros arbres, que le frottement a dépouillés de leur écorce, sont même assez bien conservés pour former d'excellent bois de construction (3). Mais si ces bois flottans proviennent en partie de forêts actuellement existantes, une autre partie Remarques sur le bois flottant.

(1) *Crantz*, Histoire du Groenland, t. I, p. 50-54. (2) *Olafsen*, Voyage d'Islande, t. I, p. 272. (En allem). (3) *Idem*, t. I, paragraphe 637-638.

nous semble avoir une origine plus reculée et qui se rattache aux grandes révolutious du globe. Nous avous vu, dans la *Géographie Physique*, les dépôts de houille, ceux de bois bitumineux et ceux d'arbres renversés s'étendre indistinctement sous la surface des coutiueus et sous celle des mers. Ces débris de végétaux appartienneut à plusieurs catastrophes, à plusieurs écroulemeus de terreins. Toute l'étendue du globe a éprouvé de semblables révolutious; même les régious polaires en offrent les traces. En Islande, outre le bois fossile bitumineux, on trouve encore dans la terre du bois qui n'a éprouvé qu'un changement de couleur, d'odeur et de solidité, quelquefois un aplatissement, mais aucun commencement de minéralisatiou. Ces bois se rencontrent dans les terreins argileux et sablonneux, à quelques toises au-dessus du niveau actuel de l'Océan, tandis que les tourbières et les dépôts du bois bitumineux commencent le plus souvent à vingt-cinq toises au-dessus de ce niveau, et s'élèvent jusqu'à cent toises (1). De même on voit, en Sibérie, de grands amas de bois déposés à des élevatious où la mer actuelle n'a pu atteiudre (2). Quelques savans ont cru voir dans ces faits une nouvelle preuve de la dimiuutiou des mers; ces dépôts proviennent, selon eux, des bois flottans d'une époque antérieure à cette diminution. Sans vouloir rejeter absolument cette opiniou, nous y voyons plutôt des restes de forêts qui out été renversées dans les lieux mêmes où elles prirent naissance. Si nous admettons que le fond de la mer, en beaucoup d'endroits, présente à l'action des flots de semblables dépôts de forêts détruites qui out appartenu à des continens écroulés dans les grandes catastrophes du globe, nous concevons qu'il doit s'en détacher une quantité plus ou moins grande, selon que l'action des flots y est plus ou moins forte. Or, cette action, toujours assez superficielle, a plus de prise dans les mers les plus basses,

Hypothèse sur l'origine de ces bois.

(1) *Olafsen*, Voyage en Islande, t. I, p. 80, 192, 220 et 326.
(2) *Gmelin*, Voyage en Sibérie, t. III, p. 126.

telles que sont toutes les mers boréales. Il nous semble donc que l'on peut considérer une grande partie des bois flottans polaires comme des débris de la végétation des continens qui, en s'écroulant dans les abîmes, ont permis aux eaux de l'Océan, en se retirant, de laisser à sec nos contrées actuelles.

Cette conjecture mérite peut-être l'attention de ceux qui un jour pourront porter un regard scientifique sur les mystères de ce monde polaire dont nous venons de tracer une esquisse.

LIVRE QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'AMÉRIQUE. — *Le Canada avec la Nouvelle-Écosse et la Terre-Neuve.*

APRÈS avoir parcouru toute la zone glaciale du Nouveau-Monde, nous allons entrer dans une région où la nature, moins marâtre, quoique toujours sévère et dure, permet à l'agriculture de réunir les hommes en sociétés plus nombreuses. Mais le caractère du désert ne disparaît pas tout entier, et la civilisation naissante semble encore une plante

Le Canada. étrangère. En remontant le fleuve Saint-Laurent, nous voyons se développer les majestueuses forêts du *Canada* autour des plus vastes amas d'eau douce qu'il y ait au monde Le fleuve Saint-Laurent n'est qu'un long *détroit*, par lequel s'écoulent les eaux des grands lacs du Canada. La plus reculée de ces mers d'eau douce, comme les premiers voyageurs les

Lac Supérieur. appelèrent (1), se nomme le lac *Supérieur* ; il a cinq cents lieues de circonférence ; ses eaux limpides, nourries par quarante rivières, se balancent dans un bassin de rochers, et forment des lames presqu'égales à celles de l'Océan Atlan-

Lac Huron. tique. Le lac *Huron*, qui a trois cents lieues de circonférence, reçoit les eaux du précédent par une suite de descentes rapides connues sous le nom des *Sauts de Sainte-Marie.* On ne donne que deux cents lieues de pourtour au lac *Michigan*, dont les fertiles bords appartiennent en entier aux États-Unis. Ses eaux se joignent de niveau, et par un large détroit, à celles du lac Huron. Un autre détroit, ou plutôt le fleuve rapide de *Saint-Clair*, sert d'écoulement au lac Huron, et forme, en s'élargissant, le petit lac de Saint-Clair. Un canal plus tranquille, nommé proprement le *Détroit*, unit ce bas-

Lac Érié. sin au lac *Érié*, qui a plus de quatre-vingt-dix lieues de lon-

(1) *Sagard Théodat*, le grand Voyage du pays des Hurons, p. 259 Paris, 1632.

gueur sur vingt à trente de largeur, mais qui, étant peu profond et bordé de terres d'une élévation inégale, éprouve des coups de vent redoutables aux navigateurs. Ce lac se décharge par la rivière de *Niagara* et par ses célèbres cataractes tant de fois décrites, et qu'aucune parole ne peut décrire dignement. Disons seulement que le principal saut est du côté du Canada. Dans cet endroit, la rivière a six cents verges de large, et la chute est de cent quarante-deux pieds. Entre les chutes est une petite île. Le saut qui est du côté des Etats-Unis a trois cent cinquante verges de large et cent soixante-trois pieds de haut. Cette grande cataracte est continuellement enveloppée d'un nuage qu'on aperçoit de très-loin; les flots écumeux semblent couler dans les cieux. De temps à autre, le nuage, en s'ouvrant, laisse entrevoir les rochers et les forêts. L'aspect le plus étonnant se présente dans l'hiver lorsque les eaux, malgré leur effroyable mouvement, ressentent l'influence des gelées; alors d'énormes colonnes de glace s'élèvent du fond du précipice, tandis que d'autres morceaux de glace pendent d'en haut comme autant de tuyaux d'orgue (1).

Le fleuve Niagara.

C'est par ce pompeux vestibule que les eaux du Niagara descendent vers le tranquille lac *Ontario*, qui est pourtant sujet à une espèce de flux et reflux. Il se dégorge, par le charmant lac de *Mille-Iles*, dans le fleuve Saint-Laurent proprement dit. Ce fleuve prend surtout, près Montréal, un caractère extrêmement pittoresque. C'est un tableau charmant et impossible à décrire, que celui d'un village qui se développe aux regards à mesure qu'on double une pointe de terre boisée; les maisons paraissent suspendues sur le fleuve, et les clochers étincelans réfléchissent, à travers les arbres, les rayons du soleil. Ce spectacle se répète de lieue en lieue, et quelquefois plus souvent (2). Mais au-dessous de Québec, le lit du fleuve s'élargit si considérablement, les rivages s'enfuient dans un lointain si

Lac Ontario.

Le fleuve Saint-Laurent.

(1) *Heriot*, Travels in Canada, chap. 7 et 8.
(2) *Weld*, Voyage dans le Canada, t. II, p. 210, etc., etc.

immense, que l'œil y reconnaît plutôt un golfe qu'une rivière.

Rivières et cascades. Le seul fleuve considérable du Canada, après le Saint-Laurent, c'est l'*Outawas ;* il porte au grand fleuve le tribut de ses eaux limpides et verdâtres. Elles forment, parmi d'autres cascades pittoresques, celle de la *Chaudière*. La rivière de *Saguenay* , qui vient aussi du Nord, est l'écoulement du lac Saint-Jean. Une rivière remarquable vient en droite ligne du sud ; c'est celle de *Sorelle*, débouché du lac Champlain, lac qui forme une communication militaire et commerciale très-importante entre le Canada et les Etats-Unis. Parmi les petites rivières, celle de *Montmorency* est célèbre par sa cataracte pittoresque ; elle passe deux fois entre des portails de rochers taillés à pic et couverts d'arbres : resserrée dans un lit de cent pieds de large, elle se précipite à la fin perpendiculairement de la hauteur de deux cent quarante-deux pieds, et semble se transformer tout entière en flocons d'argent ou de neige ; de petits nuages s'élèvent à chaque instant, reflètent mille couleurs, et disparaissent en se heurtant contre les rochers nus et grisâtres qui servent de cadres à cette scène moins imposante, mais plus variée que celle de Niagara (1).

Sol et climat. Le Canada, sans renfermer de véritables chaînes de montagnes, s'élève par degrés. Les cataractes marquent le changement du niveau des eaux ; mais le partage même des eaux entre la mer d'Hudson et le fleuve Saint-Laurent, n'offre qu'une suite de collines et de rochers isolés. Le sol est partout considérablement élevé au-dessus des lacs. Le froid et le chaud y sont extrêmes, puisque le thermomètre, en juillet et en août, monte à 193 degrés de Fahrenheit, et qu'en hiver le mercure y gèle. La neige commence avec le mois de novembre, et en janvier il est souvent difficile à un Européen de se tenir quelques momens en plein air sans en éprouver des suites fâcheuses. Des intervalles d'un temps plus doux n'y servent qu'à rendre le sentiment du froid plus

(1) *Heriot*, p. 76-78.

vif et ses effets plus dangereux. Souvent à Québec, au commencement de l'hiver, la neige roule en grandes masses dans l'air, et couvre les rues jusqu'au niveau des lucarnes des maisons basses. Enfin, en décembre les vents neigeux cessent ; un froid uniforme et un air serein leur succèdent. Tout-à-coup les glaces arrivent dans le fleuve, et s'accumulent de manière à remplir tout le bassin ; mais la plupart du temps ces glaces ne sont que flottantes, et les habitans de la rive méridionale, animés par l'espoir du gain, les franchissent, en laissant tantôt glisser et tantôt flotter leurs canots. Les glaces disparaissent de même avec une rapidité extrême vers la fin d'avril, ou au plus tard au commencement de mai. Elles se rompent avec un bruit semblable à celui du canon, et sont entraînées à la mer avec une violence épouvantable. Le printemps se confond avec l'été ; les chaleurs subites font éclore la végétation à vue d'œil. De tous les mois de l'année, le mois de septembre est le plus agréable (1). Débâcles.

Le Canada est en général montagneux et couvert de bois. La culture s'éloigne peu des bords de la grande rivière. Les produits sont : le tabac pour la consommation des colons, les légumes et les grains, qui forment un article d'exportation. La culture du froment a fait des progrès rapides. Les terres deviennent meilleures à mesure qu'on remonte le Saint-Laurent. Les environs de Montréal surpassent autant en fertilité ceux de Québec, que les terres du Haut-Canada surpassent celles de Montréal. Presque partout, aux environs de Québec, un terrain peu profond recouvre un immense lit de pierre calcaire grisâtre, qui, mise en contact avec l'air, se délite en petites lames ou se dissout en poussière. Les prairies du Canada, supérieures à celles des contrés américaines plus méridionales, présentent un gazon fin et épais. Mais les Canadiens sont mauvais cultivateurs ; ils ne labourent ni assez profondément, ni assez souvent : les champs sont remplis de mauvaises herbes. Leur froment Agriculture.

(1) *Lambert*, Travels in Lower-Canada. *Annales des Voyages*, t. XVIII, p. 114.

a la tige longue seulement de dix-huit à vingt pouces ; l'épi n'atteint que les deux tiers de celui du froment d'Angleterre. Il est semé au commencement du mois de mai, et mûrit vers la fin d'Août. Les Canadiens français, bien différens des Anglo-Américains, ne se donnent jamais la peine de créer un jardin ni un verger.

Fruits et baies.

Parmi les fruits du Canada, les meilleurs sont, comme en Norwège, les baies, spécialement les fraises et les framboises. On cultive des pommes et des poires aux environs de Montréal. Des vignes, tant sauvages que plantées, donnent de petits raisins d'un goût agréable, quoique aigrelet. On cultive beaucoup de melons; il paraît même que ce végétal est indigène. Une plantation de houblon a parfaitement réussi. Le pays produit deux espèces de cerises sauvages dont on ne tire pas grand parti. Le noyer d'Angleterre ne s'accommode pas des successions subites de froid et de chaud qui caractérisent le printemps du Canada (1).

Végétation spontanée.

Dans la végétation indigène des pays situés au nord du fleuve Saint-Laurent, on remarque un mélange singulier des flores de la Laponie et des Etats-Unis. La grande chaleur de l'été fait que les plantes annuelles et celles que la neige est capable de couvrir pendant l'hiver y sont pour la plupart les mêmes que dans les pays plus méridionaux ; tandis que les arbres et les arbrisseaux ayant à braver, sans abri, toute la rigueur du climat, appartiennent aux espèces qui caractérisent les régions arctiques. Le ginseng et le lys de Canada, semblable à celui de Kamtschatka, indiquent une liaison entre la flore de l'Amérique et celle de l'Asie. La *zizania aquatica*, graminée propre à ce climat, et qui tient de la nature du riz, croît abondamment dans la vase des rivières ; il fournit un aliment aux Indiens errans, comme aux oiseaux de marécage. Quoique le pays soit couvert de nombreuses forêts, les arbres n'y acquièrent jamais cette grosseur et cette surabondance de vie qui les distinguent

(1) Voyez, pour plus de détails, les *Annales des Voyages*, t. XVIII, p. 113-124-126.

dans les Etats-Unis. La famille des sapins et des arbres verts y est peut-être la plus multipliée : on y distingue le sapin à feuille argentée, le pin de Weymouth, le pin canadien, la sapinette d'Amérique et le cèdre blanc du Canada (1), qu'il ne faut pas confondre avec celui des Etats-Unis (2). Après ceux-là, qui occupent le premier rang, nous nommerons encore l'érable à sucre et l'érable rouge, le bouleau, le tilleul et l'ormeau d'Amérique, le bois de fer et le gaînier du Canada (3). Les nombreuses espèces de chênes nous sont en général inconnues; celles de l'Europe ne s'y montrent que sous la forme d'arbrisseaux rabougris : aussi le bois de construction du Canada se tire des provinces de la Nouvelle-Angleterre. Un vaisseau de guerre anglais, construit récemment en chêne du Canada, est tombé en pourriture en peu d'années. On rencontre encore dans les îles du Saint-Laurent le sassafras, le laurier et le mûrier rouge; mais ils sont dans le même état de langueur. Le frêne commun, l'if et le frêne des montagnes se rencontrent également dans les contrées septentrionales de l'ancien et du nouveau continent; mais les forêts du Canada possèdent un ornement caractéristique dans les festons légers de la vigne sauvage et dans les fleurs odorantes de l'asclépiade de Syrie. Les forêts du Canada fournissent principalement des douves et planches de sapin, ainsi qu'un certain nombre de petits mâts. Les potasses et les cendres perlées sont encore un produit des forêts. Les Canadiens font beaucoup de sucre d'érable, et le vendent à moitié prix de celui des colonies. L'extraction du sucre de l'arbre a lieu au moment où la sève monte, et où il règne encore un froid vif. Le sucre d'érable, à Québec, est brun et très-dur; il fond lentement, et contient plus d'acide que le sucre de canne; mais les habitans du Haut-Canada le raffinent et le rendent très-beau.

Arbres forestiers.

Sucre d'érable.

Les animaux qui habitent les vastes forêts ou qui errent dans les parties incultes de cette contrée, sont le cerf,

Animaux.

---

(1) Thuya occidentalis. (2) Cupressus disticha. (3) Cercis Canadensis.

l'élan d'Amérique, le daim, l'ours, le renard, le martre, le chat sauvage, le furet, la belette, l'écureuil gris, le lièvre et le lapin. Les parties méridionales recèlent un graud nombre de bisons, de daims de la petite race, de chevreuils, de chèvres et de loups. Les marais, les lacs et les étangs abondeut en loutres et en castors très-estimés. Peu de fleuves peuveut se comparer au Saint-Laurent par la variété, l'abondauce et l'excellence du poisson. Mais le cayman et le serpent à sonnettes, habitans incommodes des régions plus méridionales, se sont répaudus jusqu'ici. Parmi les oiseaux indigènes, les premiers voyageurs distinguèrent déjà le lourd coq d'Iude (1) qu'on a si souvent considéré mal-à-propos comme originaire de la côte de Malabar, et qui porte même en allemand le nom de poule de Calicut (2). Le colibri s'égare, pendant l'été, dans cette région boréale, et vieut voltiger comme une fleur ailée parmi les fleurs des jardins de Québec.

Coqs d'Inde.

Colibris.

Minéraux.

Des mines de fer ont été découvertes dans plusieurs parties du Canada; mais il n'y existe qu'une seule forge établie par les Français : les couches du minérai qui servent à les alimeuter sont presqu'épuisées. On prétend aussi qu'il y existe des mines de plomb contenant un peu d'argent, et quelques indices font croire qu'on pourrait trouver du cuivre aux environs du Lac Supérieur (3).

Divisions topographiques.

Le *Bas-Canada* est divisé eu *seigneuries* ou francs-fiefs, concédés par la couronne de France aux premiers colons. Ils s'étendent le long du fleuve. Le reste du territoire est habité par les indigènes. La partie située au sud de l'embouchure du fleuve porte le nom de *Gaspé* ou *Gaspésie*; quoiqu'elle dépende politiquemeut du Canada, nous la décrirons avec le Nouveau-Brunswick. Le *Haut-Canada* dout la frontière, commeuçant au lac Français, longe ensuite la rivière d'Outawas, a été divisé en quatre districts et dix-

(1) *Sagard Theodat*, p. 301. (2) *Beckmann*, Mémoires pour l'Histoire des Découvertes et des Inventions, t. III, p. 246. (En allem.)
(3) *Kalm*, Voyage d'Amérique septentrionale, t. II, p 349.

neuf comtés (1) ; mais ces subdivisions varient selon l'accroissement de la population.

Un superbe bassin, où plusieurs flottes pourraient mouiller en sûreté; une belle et large rivière; des rivages partout bordés de rochers très-escarpés, parsemés ici de forêts, là surmontés de maisons; les deux promontoires de la pointe Levis et du Cap Diamant; la jolie île d'Orléans et la majestueuse cascade de la rivière de Montmorency, tout concourt à donner à la ville de *Québec*, capitale du Bas-Canada, un aspect imposant et vraiment magnifique. La haute ville est bâtie sur le Cap Diamant, élevé de deux cent cinquante pieds, tandis que la ville basse s'étend le long de l'eau au pied de la montagne, dont souvent, dans le froid et le dégel, il se détache des quartiers de roche qui écrasent les maisons et les passans. La beauté des édifices publics ne répond pas à l'idée qu'en fait naître de loin l'éclat du fer blanc dont ils sont couverts. Le plus joli bâtiment est l'ancien collège des jésuites. Les fortifications, considérablement augmentées dans les derniers temps, en font, conjointement avec sa situation naturelle, une place de guerre très-importante; mais il faut dix mille hommes pour garnir tous les postes. Cependant, les détachemens de troupes stationnées à Montréal et à Trois-Rivières peuvent, en descendant le fleuve, joindre la garnison en peu d'heures ; et une flotte peut, sans obstacles, ravitailler la place tant que les glaces n'ont pas interrompu la navigation. Les habitans, au nombre de vingt mille, se dédommagent des froids longs et vigoureux de l'hiver par des parties de traîneaux et par des assemblées de danse. La garnison soutient un mauvais théâtre anglais, et des courses de chevaux, récemment introduites, contribuent à l'amélioration de la race (2). Ville de Québec.

Montréal, la seconde ville du Bas-Canada, se présente avec éclat sur la côte orientale d'une île considérable formée Ville de Montréal.

(1) *D. W. Smith*, Description of Upper-Canada. London, 1799.
(2) *Lambert*, *Heriot*, etc., etc.

par le fleuve à sa jonction avec l'Outawas. Des hauteurs boisées, de uombreux vergers, de jolies maisons de campague, et tout cela renfermé dans une île baignée d'une superbe rivière, où peuveut remouter les gros vaisseaux; tels sont les charmes de cette ville, qui reuferme environ douze cents maisous et dix mille âmes. Sou commerce consiste surtout en fourrures qui arriveut des environs du lac Wiunipeg ou Bourbon, pour le compte de la Compagnie du Nord-est, composée priucipalement de marchands de cette ville, et dont l'esprit entreprenaut a fait tomber, en grande partie, le commerce de la compagnie de la baie d'Hudsou. Cette compagnie du nord-ouest emploie trois mille individus comme agens, facteurs et chasseurs. Les Ecossais s'engagent eu foule dans le service de la compagnie; après viugt à trente années d'une vie triste et pénible, quelques-uns se retireut avec une santé délabrée et une fortune de 10 à 20,000 liv. sterling. La petite ville des *Trois-Rivières*, eutre Québec et Montréal, est devenue remarquable par le concours des naturels qui s'y réuuissent en foule. Quoiqu'elle ue contienue guère que deux ceut cinquante maisons, elle passe pour la troisième ville de la province. *Sorelle* fut bâtie eu 1787 par les loyalistes américaius. Elle contient encore à peine cent maisons éparses. La coustruction des vaisseaux y est le principal moyeu de subsistance.

Compagnie du Nord-ouest.

Villes du Haut-Canada.

Les villes du Haut-Canada sont encore à leur naissance. En sortant du fleuve Saint-Laurent pour entrer dans le lac Ontario, ou traverse le golfe appelé improprement *lac de Mille-Isles*. Sur uue de ses auses, s'élève la ville de *Kingston*, muuie d'un bou port, où les bâtimens, venaut du lac Ontario, déchargent ordinairement leurs marchaudises. La ville d'*York* domiue ce dernier lac et sert de siége aux autorités de toute la province. La baie de *Burlington*, extrémité occidentale du lac, est bordée de paysages romantiques. On nomme encore la ville de *Newark* ou de *Niagara*, à l'embouchure du fleuve de ce uom; le fort *George*, qui en est la citadelle; le fort *Erié*, qui commande le fleuve Niagara à sa sortie du lac de ce nom; la ville de *London*, si-

Digitized by Google

tuée dans l'intérieur des terres et le fort *Malden*, place frontière du côté de la rivière du Détroit, qu'il domine à portée de fusil (1).

Nous remarquerons ici que l'extrémité méridionale du Canada forme une presqu'île, séparée du reste de la province par les rivières Severn et Trent, qui sont même liées par une chaîne de petits lacs. Le reste de cette péninsule, ou, si l'on veut, de cette île, est baigné par les lacs Huron, Erié et Ontario, les fleuves Saint-Clair, Détroit et Niagara. Tout le sol n'est qu'une plaine de terreau végétal, reposant sur des couches de calcaire et de plâtre. Il n'y a point d'eau stagnante, mais les rivières sont bourbeuses. Le froment, le trèfle, les poires, les pêches réussissent parfaitement. Le climat, sur les bords du lac Erié, est presqu'aussi doux qu'à Philadelphie (2). Cette portion heureuse et fertile, différente du reste du Canada, aurait dû être revendiquée en faveur des Etats-Unis lors du traité de 1783; elle forme encore l'objet de leur ambition; mais les Anglais en ont apprécié l'importance politique et militaire. Péninsule du Haut-Canada.

La population du Canada s'accroît rapidement. Dans les premières années de la domination anglaise, elle paraît avoir subi une grande diminution, s'il faut en croire M. Heriot. Selon cet ecrivain, la population totale du Canada, en 1758, sans les troupes régulières, s'élevait à quatre-vingt-onze mille individus; il semblerait même que M. Heriot n'a pas compris dans cette évaluation les Indiens, dont le nombre était de seize mille. Sept ans après, le général Murray fit faire un recensement qui ne donna que soixante-seize mille deux cent soixante-quinze habitans, dont sept mille quatre cents Indiens. Les Français étaient-ils émigrés pour se soustraire à la domination anglaise, ou les estimations de 1758 avaient-elles été exagérées dans le but de donner plus d'éclat à la Population du Canada.

(1) *Smyth*, Description of Upper-Canada. *Gray*, Letters from Canada, 1809. (2) Lettre sur le Haut-Canada, dans *The Columbian*, journal de New-York, 12 et 13 avril 1813.

conquête? On l'ignore. Voici deux tableaux de recensement authentiques :

Années.	Population.	Acres cultivés.	Boisseaux de grains semés.	Chevaux.	Bestiaux.	Moutons.
1764	76,275	764.604	194.724	13,757	50,329	27,064
1783	113,012	1,569,818	383,345	30,096	98,591	84,666
Accroissement en 18 années.	36,737	805.214	188,621	16,339	48,262	57,602

Les accroissemens qui ont dû avoir lieu depuis 1783 ne sont pas officiellement connus.

M. Lambert donne l'aperçu statistique du Bas-Canada, que voici :

Population.	Acres cultivés.	Boisseaux de semailles.	Chevaux.	Bêtes à cornes.	Moutons.
200,000	3,760,000	920,000	79.000	236,000	286,000

Remarques sur la population.

Le Haut-Canada se peuple en grande partie d'Irlandais qui, s'étant rendus aux Etats-Unis, n'y ont pas trouvé la félicité dont l'espérance les avait bercés. Même dans le Bas-Canada la rive méridionale du fleuve Saint-Laurent est principalement mise en culture par des Anglo-Américains qui viennent sans façon s'y emparer des terres. M. Heriot porte la population du Haut-Canada à quatre-vingt mille ; M. Gray l'estime même à cent mille. Mais une relation américaine récente nous apprend que toute la milice de la province ne s'élève qu'à sept ou tout au plus huit mille hommes de seize à soixante ans ; d'où il conclut que toute la population blanche n'est que de trente-deux mille individus. Ce serait beaucoup que de la porter à cinquante mille. Les tribus indiennes ont six cents guerriers (1).

Français du Canada.

Toute la population française est resserrée sur la rive septentrionale du grand fleuve, depuis Montréal jusqu'à Québec ; l'aspect de cette série de fermes et de champs labourés pendant un espace de plus de quatre cents milles anglais, satisfait plutôt l'œil que la pensée. Les cultivateurs Canadiens, animés d'un esprit diamétralement opposé à

(1) Lettre dans *The Columbian*, 13 avril 1813.

celui des Anglo-Américains, ne quittent pas les endroits qui les ont vus naître. Au lieu d'émigrer pour former de nouveaux établissemens, pour défricher les terres voisines dont ils connaissent la fertilité supérieure, les membres d'une famille partagent entr'eux les biens-fonds tant qu'il en reste un seul acre.

Caractère. Industrie.

Les premiers colons français paraissent être venus de la Normandie. Contens de peu, attachés à leur religion, à leurs usages, soumis au gouvernement qui respecte leur liberté, ils possèdent, à côté de beaucoup d'indolence, un fonds naturel de talens et de courage qui n'aurait besoin que d'être cultivé par l'instruction : ils se livrent avec ardeur aux travaux les plus rudes; ils entreprennent, pour un gain modique, les voyages les plus fatigans. Ils fabriquent eux-mêmes les étoffes de laine et de lin dont ils s'habillent à la campagne; ils tissent ou tricotent eux-mêmes leurs bonnets et leurs bas, tressent leurs chapeaux de paille, et tannent les peaux destinées à leur fournir des *mocassins* ou grosses bottes; enfin, leur savon, leurs chandelles et leur sucre, ainsi que leurs charrues et leurs canots, sont les produits de leurs propres mains.

Traits physiques et moraux.

Le visage des Français du Canada est long et mince; leur teint brunâtre et hâlé devient quelquefois, sans doute par l'effet du mélange avec la race indigène, aussi foncé que celui des Indiens : leurs yeux, petits et noirs, ont beaucoup de vivacité; le nez avancé tend à la forme aquiline; les lèvres sont peu épaisses, les joues maigres et les pommettes saillantes. Ils ont conservé, dans leurs manières, des traces honorables de leur première origine. Une politesse noble et aisée règne dans leur conversation; ils se présentent avec un air qui les ferait prendre pour les habitans d'une grande ville, plutôt que pour ceux d'une contrée demi-sauvage. Ils montrent de la déférence envers leurs supérieurs, et jamais de la rudesse envers leurs inférieurs. La plus parfaite harmonie règne entre eux : souvent les enfans de la troisième génération demeurent dans la maison

paternelle; même leur habitude de partager, autant que possible, les bieus-fonds, afin de ne pas se séparer, toute nuisible qu'elle est sous le rapport de l'économie publique, ne laisse pas de prouver la bonne intelligence dont les familles sont animées. Ils se marient jeunes, et se voient de bonne heure entourés de nombreux descendans; aussi, hors des villes, les mœurs sont pures et les ménages heureux.

Amusemens sociaux. La gaîté française conserve ici son empire, quoique le climat, en rendant nécessaire l'usage des poëles et des fourrures, donne aux Canadiens l'apparence des Russes. Les plaisirs y ont le caractère simple et un peu grossier qu'ils avaient en France avant le raffinement introduit sous Louis XIV : les parens et les amis s'assemblent, tous les jours, autour d'une table chargée de mets solides; à côté d'uu énorme quartier de bœuf ou de mouton, on voit de vastes terrines remplies de soupes ou de lait caillé. Immédiatement après uu dîner qu'anime une gaîté franche et bruyante, les violons se font entendre; tout le monde se livre à la danse, les menuets et les *gigues* se succèdent sans interruptiou. A la campagne, les femmes et même les hommes qui veulent se parer, ont la coutume de se peindre les joues avec le suc de la betterave (1).

État des lumières. Mais quoique le cultivateur du Canada jouisse d'un bonheur sans égal, quoiqu'une paix de cinquante ans ait répandu de l'aisance et quelques germes d'industrie parmi les classes supérieures, le goût des études est encore à naître, et l'instruction publique est tellement négligée, que plusieurs membres de l'assemblée provinciale ou du parlement ne savent ni lire ni écrire. Du moins le *Mercure de Québec*, journal anglais, proposa naguère de former un sémiuaire pour l'instruction des membres du parlemeut privés de ces deux connaissances élémentaires. Ce trait sent un peu la satire. Un voyageur récent, tout en déclamaut contre le

(1) *Lambert*, Travels in Lower-Canada, t. I, p. 326, 382. etc.

défaut d'industrie des Français canadiens, avoue qu'ils fabriquent des étoffes de laine et de lin, qu'ils tricotent des bas, qu'ils préparent des cuirs, du savon et des chandelles, enfin qu'ils construisent des canots et des vaisseaux. Qu'est-ce que les Virginiens font de plus ?

Les habitans du Haut-Canada conservent les mœurs de l'Angleterre ou de l'Irlande, leurs contrées originaires.

Gouvernement et lois.

Les deux provinces ne sont pas moins distinctes par les lois que par les mœurs. Dans l'une et dans l'autre, il existe un conseil législatif et une chambre des représentans. Ces deux assemblées ont la faculté de proposer des lois à l'acceptation du gouvernement. Le projet de loi, sanctionné par le gouvernement, est transmis au roi d'Angleterre, qui, pendant deux ans, a le droit de les désapprouver. Le conseil législatif est composé de sept députés dans le Haut-Canada, et de quinze dans la province basse. Pour former la chambre en assemblée, le Haut-Canada fournit seize membres, et le bas cinquante, choisis par les francs-tenanciers des villes et districts. Les pouvoirs de chaque chambre ou assemblée durent quatre ans ; mais le gouvernement peut les dissoudre. Les lois civiles du Bas-Canada sont les coutumes de Paris antérieures à l'an 1666. Dans le Haut-Canada, on suit les lois et les formes anglaises. L'administration supérieure est confiée à un officier qui a le titre de gouverneur-général des provinces anglaises de l'Amérique septentrionale.

Revenus et dépenses.

Le seul profit que la Grande-Bretagne tire du Canada provient de son commerce avec cette colonie, qui occupe environ sept mille tonneaux. Les dépenses d'administration sont évaluées à 620,000 francs : l'Angleterre en paie la moitié. On estime les frais de garnison et d'entretien des forts à 2,400,000 francs. Les présens que l'on fait aux sauvages, avec le salaire des employés, officiers et commis qui résident chez eux, peuvent monter à pareille somme. Mais cette province, si coûteuse, offre à la politique anglaise un double caractère d'utilité et d'importance. Le Canada est, en temps

de paix, le débouché de plusieurs produits des manufactures anglaises qui entrent aux Etats-Unis, soit légalement, soit en fraude. Les produits du sol même du Canada, et ceux que le commerce anglais tire par cette voie de l'intérieur de l'Amérique septentrionale, fournissent les objets d'un échange et d'une navigation considérables, et qui s'accroissent tous les ans (1). Les importations, en 1808, ont été de 610,000 livres sterling (14,640,000 fr.), et les importations se sont élevées à la valeur de 1,156,000 livres sterl. (27,744,000 fr.) Le nombre des vaisseaux était de trois cent trente-quatre, d'une capacité de soixante-dix mille deux cent soixante-quinze tonneaux. Le nombre des matelots employés dans ce commerce s'élevait à trois mille trois cents. Dans l'année 1810, le nombre des vaisseaux était de six cent soixante-un, et le tonnage de cent quarante-trois mille huit cent quatre-vingt-treize tonneaux. Il y avait au moins six mille matelots d'employés. Les seules importations du port de Québec s'élevaient à la valeur de 972,837 liv. sterling; et en y comprenant les importations par le lac Champlain et par Gaspé, on pouvait en évaluer la totalité à 1,050,000 liv. sterl. (25,200,000 francs). Les seules exportations du port de Québec s'élevaient à 1,294,000 liv. sterling; et y compris celles du Labrador et du Gaspé, et celles par le lac Champlain, on peut en porter la totalité à 1,500,000 liv. sterling (36,000,000 de francs).

Commerce. Exportations et importations.

Importance militaire.

Considérée comme position militaire, le Canada forme le principal anneau de cette chaîne de possessions britanniques du nord, qui, depuis l'Acadie et la Terre-Neuve, vient se perdre aux environs du lac Ouinipeg, chaîne qui enveloppe les Etats-Unis par le nord-est et le nord. Tant que l'Angleterre conservera ces positions, elle sera toujours l'ennemi le plus dangereux, ou l'allié le plus utile, le plus nécessaire pour la grande république américaine, seule

(1) Voyez les tableaux de statistique, à la suite de ce livre.

rivale maritime que la moderne reine de l'Océan ait à redouter.

Nous ne nous étendrons pas sur les mœurs des tribus sauvages qui habitent dans les limites du Canada. Les *Hurons*, qui s'étendent au nord et à l'est du lac qui porte leurs noms, ont aussi une ville assez considérable sur le fleuve ou le canal appelé *Détroit.* Quelques restes des tribus appelées les *Six Nations*, et principalement des *Mohawks*, ont quelques villages sur la rivière Oure. Les *Missisagues*, tribu alliée des Algonquins, habitent encore dans la peninsule du Canada, aux sources de la rivière Crédit. La branche principale des *Iroquois* occupe les bords de l'Outawas; c'est un faible reste de cette nation redoutable et généreuse. Tribus sauvages. Les Hurons.

M. Lambert vit, chez un Anglais, le capitaine *John*, vieux chef d'Iroquois, qui a combattu dans la guerre contre les Anglo-Américains, sous les drapeaux britanniques. Ce vieillard racontait, les larmes aux yeux, le danger qu'il avait couru un jour en voyant approcher, dans le bois, un officier anglais son ami, mais qu'il ne reconnaissait pas; tous les deux allaient tirer, et tous les deux eussent peut-être péri, étant d'excellens tireurs; heureusement ils se reconnurent à leur voix. La fille du capitaine John, très-belle personne, avait aimé passionnément un Anglais; elle en avait un enfant; abandonnée, elle poursuivit son Thésée les pistolets à la main, et telle était l'énergie connue de son caractère, que l'Anglais n'osait plus se montrer dans le pays. Les Iroquois.

Non loin de Montréal est le misérable village de *Cachenonaga*, habité par les *Agniers*, tribu d'Iroquois qui a adopté la religion chrétienne. Cette peuplade a une dévotion particulière à la Sainte-Vierge. Les Indiennes, par principe de religion et d'humanité, élèvent les enfans bâtards abandonnés par leurs pères européens. Il existe dans ce village un M. Lorimier, Français et interprète du gouvernement, qui s'est entièrement métamorphosé en Iro- Les Agniers.

quois, et qui a successivement épousé deux Indiennes.

Divers tribus. Les *Tummiskamings*, qui parlent la langue algonquine ou kuistenane, demeurent au nord des sources de l'Outawas. Les *Algonquins* s'étendent vers la rivière Saint-Maurice. On trouve aux environs de Québec quelques hameaux d'Hurons convertis au christianisme, et qui parlent français (1). Les *Pikouagamis*, aux environs du lac Saint-Jean; les *Mistissings*, sur le lac du même nom, et les *Papinachois*, au nord de la rivière Saguenai, mènent aujourd'hui une vie paisible, et commencent à se livrer à quelques essais de culture. Ces tribus paraissent de la même origine que les Algonquins et les Knisteuaux.

La Gaspésie. Ses anciens habitans. En descendant par le fleuve Saint-Laurent, nous voyons à droite une contrée très-semblable aux parties les plus montueuses du Canada, bien boisée, bien arrosée, mais assiégée de brumes maritimes qui, seules, en dénaturent la température. C'est le *Gaspé* ou la *Gaspésie*, patrie ancienne d'une tribu indienne, remarquable par ses mœurs policées et par le culte qu'elle rendait au soleil. Les Gaspésiens distinguaient les aires du vent, connaissaient quelques étoiles et traçaient des cartes assez justes de leur pays. Une partie de cette tribu adorait la croix avant l'arrivée des missionnaires, et conservait une tradition curieuse sur un homme vénérable qui, en leur apportant ce signe sacré, les avait délivrés du fléau d'une épidémie (2). On serait tenté de chercher ici le *Vinland* des Islandais, et cet apôtre des Gaspésiens pourrait bien être l'évêque de Groenland, qui, en 1121, visita le Vinland (3). Le nom de Gaspé a été restreint aujourd'hui au pays entre le fleuve Saint-Laurent et la baie des Chaleurs.

Nouveau-Brunswick. Le *Nouveau-Brunswick* s'étend, d'un côté, sur le golfe Saint-Laurent; de l'autre, sur la baie de Funday; il avoi-

(1) *Heriot*, p. 80-83. (2) Nouvelle Relation de la Gaspésie, par le *P. Leclercq*. Paris, 1692. Chap. 10 et suiv. (3) Voyez notre vol. I, p. 395.

sine les Etats-Unis à l'ouest, et se termine au sud à l'isthme qui conduit dans la Nouvelle-Ecosse. Ce pays, dont la prospérité, la culture et la population s'accroissent dans une progression rapide, est traversé par l'extrémité de la chaîne des Apalaches. La rivière de Saint-Jean est navigable pour des vaisseaux de cinquante tonneaux, dans l'espace d'environ cinquante milles, et pour des bateaux, dans celui d'environ cent soixante-dix milles. Le flux remonte à-peu-près à soixante-dix milles. On y trouve du saumon, des loups de mer et des esturgeons. Les bords, engraissés par des débordemens annuels, sont fertiles et unis, et dans beaucoup d'endroits, couverts de grands arbres. Cette rivière offre des moyens commodes pour se rendre à Québec. Les exportations, qui consistent en bois de charpente, poissons et pelleteries, occupaient, en 1810, non moins de quatre cent dix bâtimens d'une capacité de quatre-vingt-sept mille six cent quatre-vingt-dix tonneaux (1). Le caribou, l'orignal, le chat-lynx, l'ours et les autres animaux sauvages du Canada et des Etats-Unis, se montrent encore dans ce pays, mais ne se répandent guère dans la Nouvelle-Ecosse (2). La tribu indigène des *Maréchites* est réduite à cent quarante guerriers. Les Européens y dépassent le nombre de cinquante mille. La capitale est *Frederick's-Town*, située sur la rivière de Saint-Jean. Celle de *Sainte-Anne* est presque à l'opposite. Il y a quelques autres établissemens près de la baie de Fundi.

Productions, Commerce.

Villes.

L'*Acadie*, définitivement soumise à l'Angleterre depuis 1713, fut divisée, en 1784, après la paix avec les Etats-Unis déclarés indépendans, en deux gouvernemens, dont l'un, formé de la péninsule orientale, conserva le nom de *Nouvelle-Ecosse*, que tout le pays portait anciennement chez les Anglais; la partie occidentale de la province, des-

L'Acadie, ou la Nouvelle-Ecosse.

(1) Voyez les tableaux statistiques ci-après. (2) Relation de la Nouvelle-Ecosse, traduite de l'anglais. Paris, 1787. (On y a changé l'élan ou *moose-deer* en une souris, *mouse*.)

tinée surtout à recevoir les militaires allemands au service de la Grande-Bretagne qui voudraient se fixer en Amérique, eut le nom de *Nouveau-Brunswick*.

Climat. La Nouvelle-Ecosse partage, avec toute cette partie du globe, un climat fort rigoureux en hiver; cependant les ports n'y gèlent jamais (1). Les seuls brouillards maritimes rendent l'air sombre et mal sain. Lorsqu'ils disparaissent, le printemps offre quelques momens délicieux; les chaleurs de l'été égalent au moins celles dont on jouit alors dans nos contrées, et font rapidement mûrir les récoltes. Ce pays, généralement âpre et montagneux, renferme des coteaux rians et fertiles, notamment autour de la baie de Fundi et sur le bord des rivières qui s'y déchargent : de vastes terreins, autrefois marécageux jusqu'à vingt ou vingt-cinq lieues dans l'intérieur, y ont été rendus à la culture. Les plaines et les éminences présentent une agréable variété de champs plantés en froment, seigle, maïs, pois, haricots, chanvre, lin, et quelques espèces de fruits, tels que les groseilles et les framboises, viennent parfaitement dans les bois qui couronnent les hauteurs et couvrent jusqu'aux trois quarts du pays. Ces forêts renferment quelques excellens chênes très-propres à la construction navale; mais elles se composent principalement de pins, de sapins, de bouleaux, qui donnent de la poix, de la térébenthine, du goudron, ou du bois à l'usage des sucreries dans les Antilles. Le menu gibier, ainsi que les volailles, y abondent. Les rivières fourmillent principalement de saumons, et le produit des pêcheries de cabillauds, de harengs, de maquereaux établies dans les différens ports ou sur les côtes, fournit à l'exportation pour l'Europe. Plusieurs baies, hâvres et criques offrent de grands avantages au commerce; la plupart des rivières sont navigables, et le flot y remonte bien avant dans la terre. La population avait d'abord diminué après l'occupation anglaise, premièrement par l'émigration, et ensuite

Production. Arbres forestiers.

(1) Relation de la Nouvelle-Ecosse, p. 15.

par la déportation finale des anciens habitans français, appelés les *Neutres*, mais qui étaient accusés de faire cause commune avec les indigènes, nommés les *Micmacs* (1), contre les nouveaux maîtres. Après la paix d'Aix-la-Chapelle, on s'occupa sérieusement du projet de repeupler la colonie. Près de quatre mille soldats et marins, déliés du service, furent engagés, par des concessions de terrein et des offres de secours, à s'y fixer avec leurs familles. On les y transporta aux frais du gouvernement ; on donna à chacun d'eux cinquante acres exempts de toute espèce de taxe ou d'impôt pendant dix ans, et ensuite seulement soumis à la rétribution d'un schilling par an pour les cinquante acres. On leur donna en outre dix acres pour chaque membre de leur famille, soit femme ou enfant, avec promesse d'augmentation à mesure que leur famille s'accroîtrait ou qu'elle se montrerait digne de cette faveur par la bonne culture de leur terrein. Les colons n'ont pas entièrement répondu à l'attente qu'on s'en était formée ; mais l'excellent port d'*Halifax* est devenu de la plus haute importance, et les 4000 liv. sterling (96,000 francs) que le gouvernement y employa chacune des premières vingt années, n'ont point été perdus. Les avantages de sa position se sont éminemment manifestés, surtout dans les diverses guerres d'Amérique, où ce port, qui commande en quelque sorte l'Océan Atlantique, servit de rendez-vous général aux flottes en croisière, et de refuge aux vaisseaux marchands. La ville, passablement fortifiée et peuplée de seize à vingt mille habitans, est la résidence du gouverneur de la province, duquel dépendent également les îles de Saint-Jean et du Cap-Breton, et d'une cour d'amirauté pour toute l'Amérique septentrionale anglaise. *Annapolis*, autre excellent port, ci-devant *Port-Royal*, presqu'à l'opposite d'Halifax, sur la baie de Fundi,

Habitans.

Villes et ports.

(1) Le nom de cette tribu paraît falsifié. *Lahontan*, v. II, p. 27, l'écrit *Mikémacks*. Dans une Description de leurs Mœurs (Londres 1758), on les nomme *Mikmoses*.

n'est plus qu'un hameau ; mais *Shelburne*, à la côte méridionale, sur le port Roseway, peuplée seulement de cinquante personnes avant la première guerre d'Amérique, doit contenir aujourd'hui une population de neuf à dix mille âmes.

Ile du Cap-Breton. L'île du *Cap-Breton* ou *Ile-Royale*, séparée de la Nouvelle-Écosse par le détroit de *Canso*, autrement de *Fronsac*, avait été considérée par les Français comme la clef du Canada. Cependant, ses ports ont le désavantage d'être souvent fermés par les glaces. L'atmosphère, sujette à de violentes tempêtes, est souvent obscurcie par des tourbillons de neige et de grêle, ou par de fortes brumes qui empêchent de distinguer les objets les plus proches, et qui déposent partout une couche de verglas. Le poids de la glace abattue des agrès d'un seul d'entre les vaisseaux employés à la prise de l'île en 1758, a été estimé à six ou huit tonneaux ; et cette masse prodigieuse s'y était attachée dans la nuit du 5 mai. Le sol, en grande partie aride, produit quelques chênes d'un volume énorme, des pins pour la mâture et diverses sortes de bois propres à la charpente. On y récolte aussi un peu de grains, du lin et du chanvre. Les montagnes et les forêts recèlent de la volaille sauvage en quantité, notamment une espèce de grosses perdrix qui ressemblent à des faisans par la beauté du plumage. Le sein de la terre renferme d'inépuisables mines de houille. Aujourd'hui cette île paraît presqu'abandonnée (1).

Port de Louisbourg. Le port de *Louisbourg*, autrement Port-Anglais, près du Cap-Breton proprement dit, est l'un des plus beaux de toute l'Amérique. Après s'être emparés de l'île dans la guerre de sept ans, les Anglais firent sauter, comme inutiles, les fortifications de la place, qui avaient coûté à la France des sommes immenses.

Ile Saint-Jean. L'île de *Saint-Jean* ou du *Prince-Edouard*, quoique voisine de celle du Cap-Breton, lui est bien supérieure par la fertilité de son sol et par son aspect riant. Aussi, sous la

(1) Voyez ci-après les tableaux statistiques.

domination française, elle fut appelée le grenier du Canada, qui en tirait une grande quantité de grains, de bœufs et de porcs; plusieurs fermiers récoltaient jusqu'à douze cents gerbes de blé. Les rivières sont riches en saumons, truites, anguilles, et la mer adjacente abonde en esturgeons et toutes sortes de coquillages. Elle possède un port commode pour la pêche, et tout le bois nécessaire à la construction navale. La population était déjà, en 1789, de cinq mille âmes, et s'accroît toujours.

La rocailleuse île d'*Anticosti* est couverte de bois, mais dépourvue de ports. **Ile Anticosti.**

La grande île appelée par les Anglais *Newfoundland* (1) et par les Français *Terre-Neuve*, ferme au nord l'entrée du golfe Saint-Laurent. Les brouillards perpétuels qui enveloppent cette île se forment vraisemblablement par le conflit du froid naturel de ces parages avec la chaleur du courant des Antilles, qui s'y engouffre entre les terres et le grand banc avant de s'échapper vers l'est dans l'Océan Atlantique du nord. L'île passe généralement pour stérile, les bords des rivières exceptés. Elle produit cependant diverses sortes de bois employés soit à la construction navale, soit à l'établissement des nombreux échafaudages dressés tout le long de la côte pour la préparation de la morue. Les clairières forment de bons pâturages. Dans l'intérieur, s'élève une suite d'éminences considérables, et entrecoupées de fondrières ou de marais qui donnent au pays un aspect sauvage, mais pittoresque. Les forêts servent de retraite à une quantité d'ours, de loups, d'élans et de renards; les rivières et les lacs abondent en castors, loutres, saumons et d'autres amphibies ou poissons. Mais tous ces avantages ne sont rien, comparés avec la richesse qu'offre **Terre-Neuve ou Newfoundland.** **Climat et productions.**

(1) C'est-à-dire, terre nouvellement découverte. Il faut donc écrire *New-Found-Land* ou *Newfoundland*. L'orthographe *New-Foundland* ferait naître la fausse idée qu'il existe quelque part un ancien Foundland.

Pêche sur les bancs. la mer voisine. A l'est et au sud de l'île, s'élèvent du fond de l'Océan plusieurs bancs de sable, dont le plus grand s'étend près de 10 degrés du sud au nord. La tranquillité, la douce température et la pesanteur moindre de l'eau y attirent une quantité si énorme de cabillauds, que leur pêche fournit à la consommation de la majeure partie de l'Europe. Ils y disparaissent seulement vers la fin de juillet et pendant le mois d'août; la saison de la pêche, qui commence avec le mois de mai, ne se termine qu'à la fin de septembre.

Chiens de Terre-Neuve. Parmi les animaux de la Terre-Neuve, on distingue une race particulière de chiens, remarquables par leur grande taille, leur long poil soyeux; et surtout par la plus grande dimension de la peau entre les doigts du pied, qui les rend propre à nager. Il paraît que cette race descend d'un dogue anglais et d'une louve indigène (1); du moins elle n'y existait pas lors des premiers établissemens.

Population et villes. La Terre-Neuve, long-temps considérée comme un pays inhospitalier, comme une simple station de pêcheurs, a, depuis quelques années, vu doubler sa population et son industrie. Lès villes de *Plaisance* et de *Saint-John*, embellies et agrandies, ont pris un aspect européen. La population de l'île, qui, en 1789, était de vingt-cinq mille habitans, s'élève aujourd'hui à soixante-dix mille. Le commerce de bois de construction et de pelleteries occupe un grand nombre de bâtimens. Les prédictions de Whitbourne, de Humphrey Gilbert se sont vérifiées, et l'activité britannique a donné une belle colonie de plus au monde civilisé (2).

Les Bermudes. Nous ne pouvons mieux placer qu'ici la notice des *îles Bermudes*. Ce groupe d'îlots, situé à moitié chemin entre

---

(1) *Whitbourne*, Discourse and Discovery of Newfoundland.

(2) Voyez *Steele*, Voyage across the Atlantic. Tableaux de statistique ci-après. Discours du comte Bathurst dans la chambre des pairs, 15 mars 1816.

la Nouvelle-Ecosse et les Antilles, appartient à la première sous les rapports politiques, puisqu'il sert de station d'été à l'escadre dont Halifax est l'hivernage. L'étendue de cet archipel est de trente-cinq milles de long sur vingt-deux de large; mais un long et dangereux récif le continue sous les eaux. La grandeur des îlots varie depuis quelques centaines de pas jusqu'à douze mille. Ils ressemblent de loin à des collines couvertes d'une verdure sombre, aux pieds desquelles l'océan se brise en écume. Arides et rocailleux, ils n'ont d'eau douce que celle qu'on recueille dans des citernes pour l'usage des habitans et des équipages des vaisseaux de guerre. L'air y est très-sain. Les genévriers font la seule richesse des habitans, qui en construisent des bâtimens très-légers, servant au cabotage entre les Etats-Unis, l'Acadie et les Antilles. On évalue la fortune d'un particulier d'après le nombre de genévriers qu'il possède; chaque arbre se vend sur pied une guinée (1). Comme on leur réserve le peu de bon terrein que renferment les îles, l'agriculture est négligée. Les Américains y apportent des denrées. Les habitans sont au nombre de 10,000, dont 4,755 blancs et 4,794 esclaves noirs, sur une étendue de 12,161 *acres* (2). La ville de *Saint-Georges*, dans l'île du même nom, renferme deux cent cinquante maisons. On donne encore le nom de ville à *Hamilton*. Les ouragans obligent les habitans à tenir leurs maisons peu élevées (3). Les lois anglaises règnent ici, et le pouvoir législatif appartient à l'assemblée générale des habitans. Comme il y a plusieurs bons ports, les Espagnols doivent regretter d'avoir négligé ces îles, découvertes selon l'opinion commune, en 1557, par Juan Bermudez, mais probablement connues dès l'année 1515, sous le double nom de la *Bermuda* et *la Garça* (4). Elles n'étaient peuplées que

Sol et productions.

Villes.

Découvertes.

(1) *Michaux*, Notice sur les îles Bermudes, dans les *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, t. VIII, p. 356 et suiv.
(2) Rapports officiels, dans *The Courier*, du 30 décembre 1815.
(3) Voyages intéressans, par M. N**. Paris, 1788.
(4) *Oviedo*, Hist. Nat., cap. 85, p. 53, dans les *Historiadores de India*, édition de *Barcia*, t. I.

de singes (1). Les tempêtes qui règnent dans ces parages leur firent donner le nom de *Los Diabolos*. Un coup de vent y jeta, en 1609, l'Anglais Georges Sommers, qui crut en avoir fait la découverte. Le nom de ce navigateur, synonyme avec celui d'été, trompa le savant Delisle, qui donna à ce groupe le nom d'*Iles d'été*. La relation qu'en fit Sommers, y attira quelques colons. Plusieurs royalistes y allèrent attendre la fin des jours de Cromwell. L'aimable poëte Waller, entre autres, chanta ces îles fortunées où il avait trouvé un asile. Il fit passer son enthousiasme à ce sexe qu'il est si facile d'enflammer par une idée généreuse. Les belles Anglaises ne voulurent long-temps d'autre parure qu'un chapeau fait de feuilles de palmiers de Bermudes.

Trait historique.

(1) *Gomara*, Hist. Nat., cap. 221, p. 203, dans *Barcia*, t. II

TABLEAUX

Du commerce et de la navigation des colonies anglaises de l'Amérique septentrionale, extraits des Annuals Returns, *publiés officiellement à Québec et à Halifax.*

CANADA.

		liv. sterl.	sc.	d.
Exportation par Québec	Peaux, fourrures, etc., pour la valeur de	120,503	9	7
	Bois et divers autres objets...........	942,324	9	3
	Valeur totale de l'exportation de Québec	1,062,827	18	10
Déboursés pour des objets d'équipement et d'approvisionnement de 661 navires, à Québec, évalués, l'un portant l'autre, à 350 liv. sterl. chacun.......		231,350	»	»
Fret de ces navires, estimés chacun à environ 216 tonneaux ou 230 lastes, à raison de 7 liv. sterl. par laste..		1,064,210	»	»
	Valeur totale de la *roulance* du commerce	2,358,387	18	10

N. B. L'exportation du Canada aux États-Unis par Saint-John, ainsi que celles de Gaspe et de la baie des Chaleurs, ne sont point comprises dans cet état.

		liv. sterl.	sc.	d.
Importation par Québec	Objets soumis aux droits d'entrée.....	372,837	»	»
	Articles non sujets à payer les droits, environ..........................	600,000	»	»
	TOTAL......	972,837	»	»

		Nombre.	Tonnage
Quantité de vaisseaux employés	Navires chargés à Québec.......	635	138,057
	Vaisseaux nouvellement construits au port......................	26	5,836
TOTAL, en estimant chacun à environ 216 tonneaux,		661	143,893

	Années.	Navires.	Tonnage.
Aperçu de l'*augmentation progressive* du commerce d'après le tonnage des vaisseaux employés.....................	En 1806	193	33,096
	1807	239	42,293
	1808	334	70,275
	1809	434	87,825
	1810	661	143,893
Différence.........................	En 1810	661	143,893
	1807	239	42,293
Accroissement dans les derniers quatre ans.........		422	101,600

NOUVEAU-BRUNSWICK.

	Années.	Nombre.	Tonnage.
Vaisseaux chargés	En 1804	126	17,208
	1805	119	15,910
	1806	128	20,019
	1807	156	27,430
	1808	253	39,114
	1809	310	55,158
	1810	410	87,690
Différence dans quatre ans	En 1810	410	87,690
	1807	156	27,430
Augmentation		254	60,260

NOUVELLE-ÉCOSSE.

Nombre des vaisseaux qui ont pris leurs cargaisons dans les différens ports de cette province	En 1807	277	31,459
	1808	376	48,057
	1809	435	47,852
	1810	328	42,222
Différence dans quatre ans	En 1810	328	42,222
	1807	277	31,439
Accroissement		51	10,783

N. B. Si le commerce de cette province paraît s'être accru moins rapidement que celui du Canada ou du Nouveau-Brunwick, il faut l'attribuer en grande partie à l'état languissant où étaient tombées ses pêcheries par l'importation de poissons américains dans les Antilles anglaises. Un ordre du conseil a levé la concurrence en défendant, à dater du mois de juillet 1812, l'admission des vaisseaux américains chargés de poissons.

CAP-BRETON.

Le commerce avec cette île était insignifiant. Le nombre des vaisseaux chargés qui en partirent en 1807 était seulement de 4, du port de 416 tonneaux; et en 1810 il était de 7, du port de 918 tonneaux au total.

ÎLE DU PRINCE ÉDOUARD OU DE SAINT-JEAN.

	Années.	Nombre.	Tonnage.
Expédié	En 1807	8	1,859
	1808	41	9,464
	1809	78	15,276
	1810	32	5,917
Différence	En 1810	32	5,917
	1807	8	1,859
Augmentation		24	4,058

TERRE-NEUVE.

De cet établissement partirent	En 1807	359	41,202
	1808	372	45,310
	1809	401	48,903
	1810	495	61,543
Différence dans quatre ans	En 1810	495	61,543
	1807	359	41,202
Augmentation		136	20,341

N. B. Les vaisseaux pour la pêche, sur le Grand-Banc, n'y sont pas compris.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

		Navires.	Tonneaux.
I. Accroissement du commerce dans quatre ans, depuis 1807 jusqu'en 1810 inclusivement	Canada	422	101,600
	Nouveau-Brunswick	254	60,260
	Nouvelle-Écosse	51	10,783
	Cap-Breton	3	432
	Ile du Prince-Édouard	24	4,058
	Terre-Neuve	136	20,341
Augmentation totale des vaisseaux employés dans le commerce des colonies anglaises de l'Amérique du nord-est		800	197,456
II. Nombre des vaisseaux employés en 1810	Canada	661	143,893
	Nouveau-Brunswick	410	87,690
	Nouvelle-Écosse	328	42,222
	Cap-Breton	7	918
	Ile du Prince-Édouard	32	5,917
	Terre-Neuve	495	61,543
Nombre total des vaisseaux employés au commerce des colonies anglaises de l'Amérique du nord-est, dans l'an 1810		1,933	342,213

Tableau comparé des exportations et importations du Canada depuis la conquête.

ANNÉES.	NOMBRE des vaisseaux.	Importations, valeur en liv. sterl.	Exportations, valeur en liv. sterl.	BALANCE pour ou contre la colonie.
1754	53	216,469	75,560	— 140,909
1769	84	273,400	355,000	+ 81,600
1786	93	343,263	490,116	+ 146,853
1797	105	338,214	491,419	+ 153,205
1807	270	467,204	813,900	+ 346,696
1808	334	610,000	1,156,000	+ 546,000

Détails sur l'année 1808.

		Liv sterl.	sc.	s.
Exporté de Québec..	Pelleteries, etc, etc.	350,000	»	»
	Froment, biscuit, farine.	171,200	»	»
	Bois de chêne, etc., planches, douves.	157,360	»	»
	Potasse et cendre perlée	290,000	»	»
	Nouveau vaisseau, 3750 *tons* à 10 l. st. par *ton*.	37,500	»	»
Exporté de Labrador et Gaspé	Poisson, boiserie, huile, etc.	120,000	»	»
Exporté aux Etats-Unis, par le lac Champlain.	Divers objets.	30,000	»	»

		Liv. sterl.	sc.	d.
Importé d'Angleterre.	Produits des manufactures. .	200,000	»	»
	— des Indes occidentales. . .	130,000	»	»
	TOTAL.	330,000	»	»
Importé des États-Unis	Marchandises diverses, thé, tabacs, denrées	100,000	»	»
	Bois de chêne, sapin, mâts, etc.	70,000	»	»
	Potasse et cendre perlée . . .	110,000	»	»
	TOTAL.	280,000	»	»

Évaluation officielle des Exportations de la Grande-Bretagne pour chacune de ses colonies d'Amérique septentrionale.

Année.	Productions britanniques.	Productions étrangères et coloniales.	Total.
	CANADA.		
1800	385,994 liv. st.	74,116 liv. st.	460,110 liv. st.
1810	844,067	135,354	979,421
1814	1,436,483	462,073	1,898,556
	NOUVELLE-ÉCOSSE.		
1800	156,096	20,987	177,083
1810	305,525	45,086	350,611
1814	949,586	100,279	1,049,865
	NOUVEAU-BRUNSWICK.		
1800	70,934	10,296	81,230
1811	266,320	7,732	274,052
1814	446,336	14,588	460,924
	ÎLE DU PRINCE EDWARD.		
1803	3,556	308	3,864
1810	16,784	3,850	20,634
1814	3,680	1,380	5,060
	CAP-BRETON.		
1802	701	»	701
1812	499	57	556
1814	2,212	376	2,588
	TERRE-NEUVE.		
1800	126,158	93,241	219,399
1810	303,915	73,820	377,735
1814	573,025	90,968	663,993
		Valeur totale en 1814	4,080,987 liv. st.

N. B. Le tableau officiel mis sous les yeux du parlement en février 1816, et imprimé dans le *Colonial Journal*, cah. 1, nous est parvenu au moment où la feuille 20 était tirée et la feuille 21 sous presse. Nous n'en avons pu extraire que les résultats de quelques années particulièrement remarquables.

LIVRE CENTIÈME.

Suite de la Description de l'Amérique. — *États-Unis anglo-américains. — Partie située à l'est du Mississipi. — Description physique générale.*

Les frimas disparaissent, les brumes se dissipent, les arbres étalent des rameaux vigoureux, les champs se couvrent de moissons plus abondantes. Partout l'homme est occupé à bâtir des maisons, à fonder des villes, à subjuguer la nature, à défricher des terreins; nous entendons partout les coups de la cognée, le ronflement des forges; nous voyons les antiques forêts livrées aux flammes, et la charrue sillonnant leurs cendres; nous apercevons des villes riantes, des palais et des temples à peu de distance des cabanes habitées par de misérables sauvages; nous sommes dans l'*Amérique fédérée*, nous foulons cette terre de liberté, peuplée depuis deux siècles par les nombreuses colonies que l'esprit de l'intolérance religieuse et politique chassait des îles britanniques et des autres parties de l'Europe. Aspect du pays.

Ce n'est que depuis une trentaine d'années que la république anglo-américaine figure parmi les puissances. La paix de 1763 avait rendu l'Angleterre maîtresse de toute l'Amérique septentrionale jusqu'au Mississipi. Les colons anglais sentirent leurs forces. Les tentatives que le gouvernement de la métropole fit pour les soumettre à des taxes nouvelles, excitèrent les feux cachés de la rébellion. La bataille de *Bunkershill*, en 1775, apprit aux hommes prévoyans combien les Américains seraient difficiles à vaincre sous le prudent et valeureux *Washington*. Bientôt on vit le sage *Franklin* poser les bases de la constitution. L'indépendance fut proclamée le 4 juillet 1776. La France et l'Espagne conclurent une alliance avec la nouvelle république. Les Anglais, après avoir vu leurs armes humiliées par les défaites de Burgoyne et Cornwallis, reconnurent l'indépendance des Etats-Unis, composés alors de treize provinces. La nouvelle république parut sur la scène du monde avec une Aperçu historique des Etats-Unis.

population de deux millions et demi, avec une dette considérable, avec une armée peu disciplinée et sans marine. En peu d'années la population s'est élevée à huit millions, moins par l'arrivée de quelques milliers d'émigrés européens, que par la facilité qu'un pays nouveau offre à l'établissement des familles, et par conséquent, à leur accroissement par des mariages nombreux et féconds. Le commerce, favorisé par la situation des côtes et par la neutralité du pavillon a bientôt répandu ses richesses dans toutes les provinces maritimes; mais de là aussi est sorti le premier germe d'une division entre ces provinces et celles de l'intérieur, qui voient tout leur intérêt dans l'agriculture. Les modifications inévitables dans une constitution aussi vaguement tracée que l'était celle de Franklin, ont fait naître une autre division. Deux factions politiques ont partagé la nation. Les *fédéralistes*, sous la conduite d'Adams et d'Hamilton, voulaient conserver à chaque état autant d'indépendance que possible; les *républicains* cherchaient au contraire à concentrer l'action de la force nationale, et à fondre peu à peu les divers états en un seul. Les premiers n'ont pas échappé au reproche de vouloir retourner sous la domination d'un prince anglais; les seconds ont été accusés de partager toutes les extravagances de la démocratie française. Au milieu de tant de dangers, la république américaine a soutenu une nouvelle guerre contre les Anglais, a bravé ce pavillon britannique qui domine l'Océan, a châtié les puissances barbaresques, a créé une marine, acquis l'immense territoire de la Louisiane, et civilisé plus d'une horde sauvage.

Étendue et limites. Depuis que la Louisiane fait partie du territoire des États-Unis, cette république fédérée égale en étendue les plus grands empires du monde. Séparée du nouveau Brunswick et du bas Canada par une ligne conventionnelle, encore très-mal déterminée, l'Amérique-Unie se voit ensuite bornée au nord par une limite naturelle qui suit le fleuve Saint-Laurent depuis le lac Français, et qui, en traversant les grands lacs Ontario, Erié, Huron et le Lac Supérieur, la sépare des possessions britanniques du haut Canada. A l'ouest de ce

dernier lac, la limite doit passer par le lac Long, jusqu'à l'extrémité nord-ouest du lac des Bois, et de là se diriger *droit à l'ouest* jusqu'au fleuve Mississipi. Mais, comme les sources du Mississipi sont plus au sud que le lac des Bois, cette ligne ne rencontrerait jamais ce fleuve et se prolongerait jusqu'à l'Océan Pacifique. D'un autre côté, la Louisiane ayant été cédée aux Etats-Unis, sans qu'on en ait spécifié les limites, de nouvelles incertitudes s'élèvent de toutes parts. Au nord, la compagnie d'Hudson réclame les rivières qui s'écoulent vers la baie de ce nom, par conséquent la Rivière-Rouge, qui prend sa source bien au sud du 47e. degré de latitude, auquel les géographes américains bornent leurs prétentions les plus modestes. Il est probable que dans la nouvelle fixation des limites, prescrite par le traité de 1814, l'Angleterre réclamera cette rivière comme les Etats-Unis réclameront toutes les eaux tombant dans le Mississipi et le Missouri. Mais les sources mêmes du Missouri ne mettent pas une borne aux prétentions des Américains; ils revendiquent la rivière Colombia jusqu'à son embouchure dans le grand Océan. Les frontières du côté du Nouveau-Mexique ne sont nullement fixées; les Etats-Unis s'adjugent tout ce qui est compris dans le bassin du Missouri et du Mississipi; mais les Espagnols entretiennent des missionnaires et arborent leur pavillon sur une partie de la rivière des Arkanzas et de la Rivière-Rouge. Même dans la partie maritime, mieux connue, les premiers fixent la limite occidentale à la rivière Mexicaine, et les autres à la rivière Sabine. A l'est du Mississipi, les disputes prennent un caractère encore plus grave. Les Etats-Unis se sont emparés de la partie de la Floride occidentale, située entre le Mississipi et la rivière Perdido, comme ayant été incorporée à la Louisiane sous l'administration espagnole. En se tenant aux déterminations du traité de 1763, l'Espagne repousse cette extension de la Louisiane, et bientôt, peut-être, le sort des armes pourra seul décider de cette querelle opiniâtre, née de la négligence des diplomates ou de leur ignorance en géographie.

Dispute sur les frontières du nord et de l'ouest.

Dispute sur la Floride occidentale.

Étendue en acres. Le territoire des Etats-Unis, quel que soit le résultat de ces discussions, présente une largeur variant de onze cents à dix neuf cents milles géographiques, de l'est à l'ouest, sur une longueur de mille à onze cent vingt milles du sud au nord. Cette figure trapézoïdale paraît renfermer au moins deux millions de milles carrés, ou un milliard deux cent quatre-vingt millions d'acres. Le Mississipi partage ce vaste territoire en deux parties à-peu-près égales; mais dans celle à l'est du fleuve, on compte cinquante-un millions d'acres d'eau. En observant encore qu'il n'y a guère d'établissement européen au nord-ouest de la rivière des Illinois, on réduit à moins de quatre cent quatre-vingts millions d'acres, l'espace dans lequel s'agite la civilisation américaine.

Population. Les Etats-Unis, qui surpassent en étendue la Chine propre, sont probablement vingt fois moins peuplés. La population civilisée, qui surpasse le nombre de sept millions, se trouve presque tout entière à l'est du Mississipi, et un cinquième de cette population est concentré dans les provinces qui formaient la *Nouvelle-Angleterre.* C'est de ce foyer primitif, ainsi que des autres états situés sur l'Océan Atlantique, que les colons se sont répandus vers les contrées de l'intérieur et de l'ouest.

Les tribus indigènes, repoussées par cette masse de nouveaux habitans, sont aujourd'hui en très-petit nombre entre les monts Alleghany, les lacs et le Mississipi. Mais en remontant ce fleuve, et surtout le Missouri et ses affluens, le nombre des sauvages devient plus considérable. Il est possible qu'il s'élève jusqu'à un million d'individus.

Les deux grands traits qui caractérisent la géographie des Etats-Unis, c'est la majestueuse étendue des fleuves et le peu d'élévation des montagnes. Nous ne connaissons encore qu'imparfaitement les montagnes du nord-ouest, d'où découle le Missouri; mais depuis cette grande chaîne, l'Amérique septentrionale semble s'abaisser vers l'Océan Atlantique et vers le golfe du Mexique, en suivant une pente rarement interrompue par quelque faible élévation, ou plutôt par des terrasses qui mènent d'un plateau à l'autre.

Digitized by Google

La dernière et la plus élevée de ces terrasses prend le nom général des *Monts-Alleghany* ou *Apalaches*. C'est moins une chaîne de montagnes qu'un long plateau couronné de plusieurs chaînes soit de montagnes, soit de collines. A l'est de la rivière d'Hudson, qui, avec le lac Champlain, nous paraît limiter une région particulière, les collines granitiques, arrondies par le sommet, souvent couvertes en haut par des marécages ou des terreins tourbeux (1), ne présentent qu'un ensemble de petites élévations, sans formes régulières, sans direction marquée. La principale élévation prend dans la Nouvelle-Angleterre le nom de *White-Hills*, collines blanches, et dans le Vermont celui de *Green-Mountains*, montagnes vertes. Dès qu'on a franchi le Hudson, la structure des montagnes paraît changer, car, selon tous les voyageurs, elles se présentent, en Pensylvanie et en Virginie, sous la forme de sillons parallèles entr'eux, mais dont la largeur et les intervalles varient. Sur les confins de la Caroline du nord et du Tennessée, les Alleghanys sont, au contraire, des groupes isolés de montagnes, qui se touchent seulement par leur base. Ils occupent moins de terreins.

Monts-Apalaches.

Les White-Hills.

Toute la chaîne orientale porte le nom de *Blue-Ridge*, ou *Blue-Mountains*, montagnes bleues. Elle est coupée par le Sousquehannah, le Potomack et le James; néanmoins elle conserve une élévation générale plus constante qu'aucune des autres chaînes. Celle qui marque le partage des eaux est très-peu élevée et peu large. Mais dans la chaîne la plus occidentale, chaîne d'ailleurs peu étendue et coupée par la rivière de Kanhawa, quelques montagnes assez rapprochées, offrent une élévation supérieure à celle de tout le reste du système. Le *Mont-Laurell* et le *Mont-Gauley* dans l'ouest de la Virginie, la montagne du Grand-Père (*Great-Father-Mountain*), celle de Fer (*Iron Mount*), celle qu'on surnomme la Jaune et la Noire, entre le Tennessée et la Ca-

Montagnes-Bleues.

Divers sommets.

(1) *Akerly*, Notice géologique de *Duchess-County* dans l'État de New-York; *American Mineralogical Journal*, vol. I, cah. I, art. 4th. *Belknap*, Description de Hampshire, t III, p. 34.

roline, s'élèvent jusqu'à cinq ou six mille pieds au-dessus du niveau de la mer Atlantique (1); tandis que le pic *Otter*, de la chaîne orientale n'a que quatre mille pieds de hauteur (2).

Nature des roches. Selon Volney, la chaîne des montagnes Bleues se compose principalement de *grès*, et ce serait une raison pour la distinguer entièrement des hauteurs *granitiques* dans la Nouvelle-Angleterre, le Vermont et le Nouveau-Brunswick (3). Il est vrai qu'un géologiste américain, M. Maclure, affirme que les *formations primitives*, d'après le langage de l'école de Werner, occupent, *sans interruption*, une zone qui s'étend en longueur depuis l'embouchure du fleuve Saint-Laurent jusqu'aux confins de la Floride, et qui varie de largeur, depuis vingt jusqu'à cent cinquante lieues, longe immédiatement l'Océan Atlantique depuis le cap Gaspe jusqu'au cap Codd, et laisse ensuite entr'elle et la mer une *zone alluviale* qui, augmentant successivement de largeur, s'étend jusqu'au golfe du Mexique. Cette zone primitive, dit M. Maclure, s'élève en pentes plus ou moins escarpées vers la crête de la chaîne orientale des Alleghanys; elle est composée de granite, de gneiss, de schistes micassé et argileux, de calcaire et de trap primitif, de serpentine, de porphyres, de siéuite, de quartz, de schiste siliceux, de gypse primitif et de schiste novaculaire; les couches se relèvent généralement du sud-est vers le nord-est, sous un angle de plus de quarante-cinq degrés, en formant des montagnes qui ont leur sommet tantôt arrondi comme les *White-Hills*, tantôt taillé en pyramide comme le *pic d'Otter*. Les minéraux et les métaux abondent dans cette zone; on y a découvert les grenats, la staurotide, l'épidote, diverses roches magnésiennes, l'émeraude, le granite graphite, le feldspath adulaire; la tourmaline, l'amphibole, l'arragonite, la pyrite martiale dans le *gneiss*, le fer oxydé

(Marginal notes: Zone primitive. — Ses roches. — Ses minéraux.)

---

(1) *Michaux*, Voyage dans les États de l'ouest, p. 275. (2) *Notes de M. Jefferson sur la Virginie.* M. Weld remarque que M. Jefferson ne dit pas qu'il ait mesurée lui-même cette hauteur. (*Voyage au Canada*, t. I, p. 242. (3) *Volney*, Tableau du climat et du sol des États-Unis, d'Amérique, t. I, p. 13 et suiv., p. 46 etc.

magnétique dans la roche amphibolique, le fer oxydé hématite, la plombagine, le molybdène, le cobalt blanc, le cuivre gris, le zinc sulfuré, et trois variétés de titane.

« Cette zone primitive, continue le géologiste américain, *n'est pas sans mélange*; elle est traversée dans le sens de la longueur par une autre petite zone, de formation secondaire, large de quinze à vingt-cinq milles, qui se montre d'abord dans la vallée inférieure du Connecticut, mais qui reparaît à l'ouest de la rivière Hudson, coupe les rivières de Rauton, de Delaware, de Schulkill, de Sousquehannah, de Potomak, et qui finit au Rappahannok en Virginie. Cette formation secondaire, interposée au milieu de la zone primitive, est composée de grès ancien, de calcaire, d'agglomerat siliceux, mêlé avec des cailloux quartzeux, de roches amphiboliques et de *wacke*, recouvrant ordinairement le grès sur les hauteurs. Un sillon de terrain de transition, qui, au nord, a quinze milles de largeur, et vers le sud seulement deux, s'étend depuis la Delaware jusqu'aux sources du Roanoke, côtoie, au sud-est, la petite zone de formation secondaire, et, l'ayant coupée vers le Potoumak, la côtoie de nouveau vers le nord-ouest. Ce sillon est composé de calcaire à petits grains, attenant avec des couches de *grauwacke*, et mêlé avec la dolomite, le silex, un marbre blanc grainé, le spath calcaire. Entre la petite zone secondaire et le sillon de terrain de transition, on trouve, à douze milles de Richmond, un banc de houille de vingt milles de long sur dix de large, reposant dans un bassin oblong sur la roche granitique, mêlé de grès blanchâtre et d'argile schisteuse, ayant des impressions végétales (1). »

Bandes enclavées dans la zone primitive.

Banc de houille.

Quelque confiance qu'inspire le savant exposé de M. Maclure, nous n'y voyons pas encore un résultat entièrement certain, et nous soupçonnons, dans la zone primitive de ce géologiste, quelques irrégularités de plus qu'il n'y en

Doutes.

(1) *Maclure*, Mémoire sur la Géologie américaine, dans les *Transactions philosophiques de Philadelphie*, t. VI, p. 41.

admet. A-t-il suffisamment distingué le granite de transport de celui qui se trouve en place? Les roches calcaires, abondantes dans la Caroline du sud, paraissent encore appartenir à la formation secondaire (1). On indique dans cette province des couches de gypse et de pierre meulière en dedans des limites de la zone primitive de M. Maclure.

Zone de transition.

Ce savant trace la zone des *terrains de transition* immédiatement à l'ouest de la primitive; il lui donne une largeur de vingt à quarante milles, et une inclinaison de 45 dégrés vers l'ouest. Cette zone occupe, généralement parlant, le milieu du plateau entre la chaîne orientale dont elle forme le revers à l'ouest, et les pieds de la chaîne occidentale; mais au-sud, cette zone traverse la chaîne des Apalaches, et vient expirer aux confins des plaines de la Floride. Le calcaire de transition, le *grauwacke* et le schiste siliceux occupent ordinairement les vallées; les aggrégations quartzeuses, parmi lesquelles on trouve la pierre meulière, des ossemens de quadrupèdes et des débris d'animaux marins, constituent la charpente des montagnes. Cette zone n'a offert d'autres minéraux que le fer en couches sous la forme de pyrite, le plomb en masse sous la forme de galène, quelques couches d'anthracite, accompagnées de schiste alumineux et de veines de sulfate de baryte.

Zone de formation secondaire.

La *zone de formation secondaire* commence derrière celle de transition, et s'étend jusques vers les lacs, le Mississipi et l'Illinois, sur une surface de deux cents à cinq cents milles. Les couches de cette zone, dit M. Maclure, sont presque horizontales partout où elles n'ondoient pas avec le terrein, comme, par exemple, dans les parties élevées de la chaîne occidentale qui s'y trouvent comprises. Cette zone est formée, à la surface, de grès ancien, de calcaires et de gypses stratifiés de deux époques différentes, de grès dit de formation *tertiaire*, de sel gemme, de craie, de houille et de trap ou basalte stratiforme d'une origine

(1) *Drayton*, South-Carolina, p. 46 et 47.

très-récente. Le fondement de toutes ces couches paraît être un immense lit de calcaire secondaire de toutes les nuances. La rampe occidentale des monts Alleghanys présente en outre une grande couche de houille qui, accompagnée de grès et d'argile schisteuse, s'étend depuis les sources de l'Ohio jusqu'à celles de Tombighi. Cette zone entière est peu fournie en minéraux; on n'y a trouvé que du fer argileux et de la pyrite martiale.

Tout autour de ce noyau d'ancienne terre s'étend, depuis le cap Codd jusques dans la Floride, et de là le long des deux rives du Mississipi jusqu'au confluent du Missouri, et même un peu au-de-là, une *zone de terre d'alluvion*, composée, généralement parlant, de couches de sable, d'argile et d'autres terres meubles, entremêlées de dépôts de coquillages, dont la succession et l'épaisseur différente indiquent plusieurs séjours consécutifs de l'Océan. Mais cette zone est elle-même subdivisée en deux bandes, l'une très-peu élevée au-dessus de la surface actuelle de la mer, et dans laquelle les rivières éprouvent l'influence de l'eau salée, qui, à chaque haute-marée, se mêle à leurs flots; l'autre commençant à soixante, à quatre-vingts et à cent milles des bords de la mer, (1) par des collines ou dunes sablonneuses, élevées de cent cinquante à deux cents pieds, et derrière lesquelles le sol présente des ondulations et quelques roches de transport. Il paraît que la bande la plus élevée de la zone alluviale, devenue plus large à mesure qu'elle avance *vers le sud*, forme le dos de la péninsule de la Floride orientale. Les parties les plus basses de l'une et de l'autre bande sont composées d'un limon fertile charrié par les rivières.

Zone d'alluvion.

Deux bandes de cette zone.

Dans la description du Canada nous avons déjà fait connaître les grands lacs qui, au nord des Etats-Unis, forment comme une mer d'eau douce, et qui, dans la dernière guerre, sont devenus le théâtre de sanglans combats entre les Anglais et

Lacs.

(1) *Payne's* Geography, t. IV, p. 389-417-440. *Drayton*, South-Carolina, p. 9.

les Anglo-Américains; ceux-ci doivent long-temps regretter la faute que leurs diplomates ont commise en 1783, de ne pas leur avoir obtenu à tout prix, même en cédant le district du Maine, la possession de la péninsule, renfermée entre les trois lacs d'Erié, d'Ontario et des Hurons, péninsule alors déserte, et dont à présent la culture a fait un poste avancé des colonies anglaises, très-gênant et, dans certains cas, très-dangereux pour les Etats-Unis. Ces lacs sont les seuls

Marais. dignes de figurer dans un tableau général. Il ne conviendrait pas non plus d'énumérer les nombreux marais; il suffit de décrire celui qu'on nomme l'affreux marais, *Dismal Swamp*. Il s'étend dans la partie orientale de la Virginie, et dans la Caroline septentrionale; il occupe une surface de cent cinquante mille acres, ou deux cent trente-quatre milles carrés; mais partout il est couvert d'arbres, de genévriers et de cyprès dans les parties les plus humides, et dans les plus sèches, de chênes blancs et de rouges, ainsi que de plusieurs espèces de pins. Ces arbres y sont d'une grandeur prodigieuse; souvent l'espace entre leurs pieds est garni d'épaisses broussailles, différence bien remarquable d'avec les forêts de l'Amérique septentrionale, où, en général, on ne trouve point de taillis. Il y croît aussi des roseaux et une herbe épaisse et haute, qui a la propriété d'engraisser promptement le bétail. Mais des troupes d'ours, de loups, de daims et d'autres animaux sauvages abondent dans cette forêt marécageuse. Un marais encore plus étendu, mais beaucoup moins connu, occupe une portion des côtes de la Caroline du nord; on l'appelle *Great Alligator Dismal Swamp*, le Grand Marais des Caymans; il occupe au moins six cents milles carrés, en y comprenant trois lacs considérables. Les plantations de riz commencent à envahir les bords de cet immense marais.

Fleuves. Parmi les fleuves qui arrosent ces contrées, le Saint-Laurent a déjà fixé nos regards : le *Mississipi* jouit encore d'une plus grande célébrité; mais il est reconnu aujourd'hui que le *Missouri* est la branche principale, et c'est à ce dernier fleuve qu'appartiendrait avec plus de raison le glorieux titre de *Père des Eaux*, ou *Mescha-Chébés*, que l'ignorance

des sauvages a donné à un de ses affluens. Nous réservons la description du Missouri pour un des livres suivans. Le *Mississipi*, d'après l'ancienne façon de parler, a sa source à 47 degrés de latitude, dans le lac Tortue. Par la chute pittoresque de Saint-Antoine, il descend de son plateau natal dans une vaste plaine : après un cours de deux cent quatre-vingts lieues, ses eaux limpides se perdent dans les flots bourbeux du Missouri; à ce magnifique confluent chacun de ces fleuves a une demi-lieue de large. Le Mississipi.

Les affluens du Haut-Mississipi, du côté de l'ouest, sont encore imparfaitement décrits : on ne sait lequel d'entre eux est la *Rivière-Longue*, sur laquelle navigua Lahontan, et qu'il décrit comme très-profonde. C'est à l'est du Haut-Mississipi que l'*Ouisconsin* baigne ses collines escarpées, et l'*Illinois* ses immenses savanes ; toutes deux elles ouvrent presque une communication entre le Mississipi et le lac Michigan. Plus au sud, le beau fleuve d'*Ohio* règne sur un grand nombre de rivières tributaires, telles que le *Wabash*, le *Kentoukey*, le *Cumberland* et le *Tenessée;* après avoir coulé à l'ombre des magnolia et des tulipiers, il est englouti par le Bas-Mississipi, qui reçoit encore de l'ouest la rivière des *Arkanzas* et la rivière Rouge. Ses affluens.

La manière dont le Mississipi s'écoule dans le golfe du Mexique, offre des singularités très-remarquables. Outre une embouchure principale et permanente, il s'y forme des canaux d'écoulement qui changent souvent de direction ; car le niveau des eaux du fleuve est, dans la plus grande partie de la Basse-Louisiane, plus élevé que celui de la contrée voisine. Son immense volume d'eau n'est retenu que par de faibles digues de terres légères et friables, de cinq à six pieds de hauteur (1). Mais ce sol, si bas par rapport au fleuve, a cependant de toutes parts une pente faible, à la vérité, mais non interrompue vers la mer ; ainsi les eaux du fleuve, en se débordant, ne trouvent aucun obstacle, et s'écoulent vers la mer d'une façon assez paisible. Les canaux d'écoulement, Ses embouchures.

(1) Vue de la colonie de Mississipi, par *B. Duvallon*, p. 13.

dits les bras de *Tchafalaya*, des *Plaquéminiers* et de la *Fourche* à l'ouest, et le bras d'*Iberville* à l'est, existent en tout temps, et embrassent une espèce de Delta, composé de terrains meubles, soit limoneux, soit sablonneux. L'embouchure principale ne présente que deux passes, dont la meilleure même n'offre un passage assuré qu'aux bâtimens qui ne tirent pas au-dessus de douze à quinze pieds d'eau. Cela est d'autant plus fâcheux, qu'en dedans de son embouchure le lit du fleuve, dans un cours d'environ cent lieues, offre un canal assez profond pour recevoir les plus gros vaisseaux. La profondeur du fleuve, dans cette partie de son cours, est de trente à quarante brasses; sa largeur, suivant la crue ou la diminution de ses eaux, est de quatre cents à cinq cents toises; près l'embouchure cette largeur est d'une lieue. Cet engorgement du fleuve n'a eu lieu que depuis un demi-siècle (1).

Engorgement de ce fleuve.

Iles nouvelles.

Mais ce n'est pas le seul changement que ce puissant fleuve éprouve depuis que les Européens ont commencé à l'observer. Les arbres, déracinés par les vents ou tombés de vétusté, s'assemblent de toutes parts sur les eaux du Mississipi. Unis par des lianes, cimentés par des vases, ces débris des forêts deviennent des îles flottantes; de jeunes arbrisseaux y prennent racine; le pistia et le nénuphar y étalent leurs roses jaunes; les serpens, les oiseaux, les caymans viennent se reposer sur ces radeaux fleuris et verdoyans, qui arrivent quelquefois jusqu'à la mer, où ils s'engloutissent. Mais voici qu'un arbre plus gros s'est accroché à quelque banc de sable, et s'y est solidement fixé; il étend ses rameaux comme autant de crocs auxquels les îles flottantes ne peuvent pas toujours échapper; il suffit souvent d'un seul arbre pour en arrêter successivement des milliers: les années accumulent les unes sur les autres ces dépouilles de tant de lointains rivages; ainsi naissent des îles, des péninsules, des caps nouveaux qui changent le cours du fleuve, et quelquefois le forcent à s'ouvrir de nouvelles routes.

Le Mississipi n'éprouve point de marées, à cause des nom-

(1) Vue de la colonie de Mississipi, par *B. Duvallon*, p. 9.

breuses coudées de son cours ; d'ailleurs les vents n'y sont point constans : ainsi il est extrêmement difficile de le remonter, sur-tout pendant les crues qui ont lieu dans les six premiers mois de l'année ; la force du courant est alors d'une lieue par heure.

Nous indiquerons brièvement les autres rivières des Etats-Unis. La baie de Maubile reçoit les eaux de l'*Alibama*, qui parcourt le territoire des Creecks, ou des Muscogulges ; l'*Apalachi-Cola* descend des monts Apalaches vers la baie du même nom. Les Anglo-Américains possèdent la plus grande partie de ces rivières, mais l'Espagne réclame la possession des embouchures.

L'Océan Atlantique reçoit immédiatement les rivières de *Altamaha*, de *Savanna*, et de *Grande-Pédie*. Leurs embouchures offrent quelques bancs de sables ; cet inconvénient devient plus grand à la rivière du *Cap-Fear*, proprement le *Clarendon* (1) ; et plus au nord, on voit même une chaîne de dunes séparer de l'Océan la grande lagune dite *Pamlico-Sound*, qui se joint presque à l'*Albemarle-Sound*, autre lagune où s'écoule le *Roanoke*. Les passes étroites et environnées de bancs changeans, par lesquelles on entre dans ces lagunes, rendent presque nulle la navigation de la Caroline du nord et d'une partie de la Virginie. Au nord du *Cap-Henry* s'alonge la baie de *Chesapeak*, dans laquelle s'écoulent, par trois larges ouvertures, le *Fluvanna*, autrement dit la rivière de *James*; le rapide *Patowmak*, ce nourrisson des montagnes Bleues, et qui baigne les remparts naissans de la cité Fédérale, et le large *Susquéhanna*, qui entraîne dans son lit la plupart des rivières de la Pensylvanie. La baie de *Delaware* ne reçoit guère que la rivière du même nom. Près de New-Yorck s'écoule le *Hudson*, large fleuve qui baigne des rivages très-pittoresques, et dont les eaux, par la rapidité de leur course, prennent en quelques endroits une force capable, disent les géographes américains, de briser une barre de fer. Le *Connectitut* a moins de largeur, mais descend, comme

Rivières orientales.

(1) *Payne's* Geography, t. IV, p. 418.

le Hudson, en ligne droite vers la mer. A l'extrémité nord-est des Etats-Unis, on remarque la rivière de *Sainte-Croix*, qui leur sert de limite. Les Américains prétendent que ce nom a été donné par les Français à presque toutes les rivières à l'est de celle de Sagadahoc, et que l'on aurait dû chercher plus à l'est celle de ces rivières qui forme l'ancienne et véritable limite du district de Main (1).

Température.

Le climat de l'Amérique fédérée est un des plus inconstans, des plus capricieux du monde; il passe rapidement des frimas de la Norwège aux chaleurs de l'Afrique, de l'humidité de la Hollande à la sécheresse de la Castille. Un changement de 10 degrés au thermomètre de Reaumur, dans la même journée, compte parmi les choses ordinaires (2). Les indigènes mêmes se plaignent des variations subites de la température. En passant sur la vaste étendue des glaces du continent, le vent du nord-ouest acquiert un haut degré de froid et de sécheresse; le sud-est au contraire produit sur la côte de l'Atlantique des effets semblables à ceux du *Sirocco*; le vent du sud-ouest a le même effet dans les plaines situées à l'est des Apalaches, et lorsqu'il souffle, les chaleurs de l'été deviennent fréquemment excessives et étouffantes. Cependant vers les montagnes on jouit d'un climat tempéré et salubre, même dans les états méridionaux; le teint frais des jeunes personnes qui habitent la partie reculée de la Virginie, atteste la bonté de l'air qu'on y respire. Le même teint domine parmi les habitans de la Nouvelle-Angleterre et de l'intérieur de la Pensylvanie; mais sur toutes les côtes qui s'étendent depuis New-Yorck jusqu'à la Floride, la pâleur des visages rappelle celle qui distingue les Créoles des Antilles. Les fièvres malignes règnent sur presque toute cette côte pendant les mois de septembre et d'octobre. Les contrées situées à l'ouest des montagnes sont en général plus tempérées et plus salubres : le vent de sud-ouest y amène la pluie, tandis qu'à l'orient c'est le vent du nord-est. Sur

Vents dominans.

(1) *Payne's* Geography, l. IV, p. 253. (2) *Volney*, Tableau du climat et du sol des États-Unis, I, 173 et suiv.

la côte de l'Océan Atlantique, les mêmes parallèles sont soumis à un climat plus froid en Amérique qu'en Europe. Le confluent même de la Delaware est pris de glace pendant six semaines. Les glaces flottantes du pôle qui arrivent jusque sur le grand banc de Terre-Neuve, sont sans doute les principaux conducteurs du froid dont l'action à l'ouest est rompue par la chaîne des Apalaches. Le vent du nord-est, qui couvre toute la côte atlantique d'épaisses brumes ou de nuages pluvieux, n'apporte qu'un air frais et sec sur les bords de l'Ohio. Dans tous les Etats-Unis, les pluies sont subites et abondantes; la rosée y est également excessive. Un autre point météorologique sur lequel l'atmosphère de cette partie du globe diffère de celui de l'Europe, c'est la quantité de fluide électrique dont il est imprégné : les orages en fournissent des preuves effrayantes, par la prodigieuse vivacité des éclairs et la violence des coups de tonnerre. Froid relatif plus grand.

Un climat aussi capricieux a du être favorable à l'introduction de la maladie pestilentielle appelée la *fièvre jaune*, et qui, depuis une vingtaine d'années, a si fréquemment renouvelé ses ravages dans les ports anglo-américains du midi et du centre. C'est la même maladie que le *vomissement noir* des Espagnols, et le *matlazahualt* des Mexicains; elle paraît endémique dans les terreins bas et marécageux de la zone torride de l'Amérique. Fièvre jaune.

Les Etats-Unis, depuis les bords de l'Océan Atlantique jusqu'aux prairies où roule le Wabache, n'offre qu'une immense forêt, interrompue, il est vrai, par les vastes plaines nues et ouvertes que la nature ou les incendies ont formées dans le Kentoukey, dans le Tennessée et sur les bords des grands lacs du Nord. Les espaces conquis par la culture, quoique de jour en jour plus considérables aux environs des grandes villes et le long des rivières, ne forment pas encore la vingt-quatrième partie de la totalité du territoire. On peut diviser la végétation de l'Amérique-Unie en *cinq régions*, savoir : 1°. la *région du nord-est*, marquée par l'embouchure du Connectitut et par le cours du Mohawk, affluent de l'Hudson; les pins, les sapins et Règne vegetal. Zones de la végétation.

les autres arbres toujours verts du Canada y dominent; ce n'est, en effet, qu'une partie du *littoral* du Canada. 2°. La *région des Alleghanys*, où le chêne rouge et noir, le hêtre, le peuplier-baumier, le bouleau noir et rouge, ombragent souvent les plantes et les arbustes du Canada, du moins jusque dans la Caroline du Nord. (1) Les vallées entre les chaînes de montagnes sont renommées pour leur fertilité en plantes céréales. 3°, La *région des collines orientales*, comprenant les terres d'alluvion supérieures, depuis les montagnes jusqu'aux dernières chutes des rivières; c'est là que croissent les érables rouges, les frênes rouges et noirs, les noyers, les sycomores, les acacias et les châtaigniers. Au midi, les magnoliers, les lauriers, les orangers se mêlent à ces forêts. L'indigo, le coton et le tabac y viennent et prospèrent jusqu'au Susquéhanna; plus au nord, les pâturages y dominent. 4°. La *région des pinières maritimes*; elle longe l'Océan Atlantique et s'étend, en largeur, depuis la mer jusqu'aux premières collines; le pin à longues feuilles, le pin jaune et le cèdre rouge occupent les lieux secs, et le cyprès à feuilles d'acacia les bas fonds jusqu'au Roanoke, ou même jusqu'au Chesapeak; plus au nord, ce sont les pins blancs, les sapins noirs et ceux du Canada, ainsi que le thuya occidental (2). Les rizières commencent où la marée devient douce, et se terminent où elle cesse de se faire sentir (3). 5°. La *région de l'ouest*, qui sera sans doute subdivisée en plusieurs, mais dans laquelle, généralement parlant, les arbres forestiers sont le chêne blanc, les noyers noirs et écailleux, le noyer hicory, le cerisier, févier, le tulipier, le frêne blanc et bleu, le micocoulier, l'érable à sucre, l'orme blanc, le tilleul et le platane occidental, qui tous y parviennent à de plus fortes dimensions que sur les côtes de l'Atlantique.

Pinières maritimes.

Mais ces régions doivent se confondre continuellement

---

(1) *Michaux*, Voyage à l'ouest des Alleghanys, p. 277.
(2) *Idem*, Histoire des Arbres Forestiers de l'Amérique septentrionale.
(3) *Drayton*, South-Carolina, p. 23.

par l'effet des niveaux variés du terrein. Considérons donc l'ensemble du règne végétal des Etats-Unis. Les espèces d'arbres les plus répandues sont le chêne à feuille de saule (1) qui croît dans les marais; le chêne maronnier (2), qui, dans les Etats méridionaux, s'élève à une grandeur énorme, et qu'on estime presque autant pour ses glands farineux que pour son bois; le chêne blanc, le rouge et le noir. Les deux espèces de noyer, le blanc et le noir ou *hicory*, précieux par l'huile de ses noix; le châtaignier et l'orme d'Europe abondent presque autant que les chênes dans toute l'Amérique-Unie. Le tulipier et le sassafras, plus sensibles au froid que les premiers, rampent en forme d'arbrisseaux rabougris, sur les confins du Canada, se montrent comme arbres dans les Etats du centre; mais c'est sur les brûlans rivages de l'Altamaha qu'ils prennent tout l'accroissement, se parent de toute la beauté dont leur espèce est susceptible. L'érable à sucre (3), au contraire, ne se rencontre, dans les provinces du midi, que sur les coteaux septentrionaux des montagnes, tandis qu'il est fort multiplié dans les provinces de la Nouvelle-Angleterre, où le climat, plus âpre, le fait parvenir à sa grandeur naturelle. Le liquidambar qui donne la gomme odorante, le bois de fer (4), le micocoulier, l'orme d'Amérique, le peuplier noir et le *taccamahaca* se trouvent partout où le sol leur convient, sans montrer une grande préférence pour un climat plutôt que pour un autre. Les terreins sablonneux et légers sont peuplés de la précieuse famille des pins, dont les principales espèces sont le sapin de Pensylvanie, le sapin commun et le beau sapin-hemlok; le pin noir, le blanc et celui de Weymouth, le mélèze; on pourrait aussi mettre dans cette famille l'arbre de vie, le genévrier de Virginie et le cèdre rouge d'Amérique. Parmi les arbrisseaux et les arbustes qui se multiplient sur tous les points des Etats-Unis, nous distinguerons l'arbre

Espèces dominantes d'arbres.

(1) *Quercus phellos.* (2) *Quercus prinios.* (3) *Acer saccharinum* (4) *Carpinus ostrya.*

à frange (1), l'érable rouge, le sumac, le chêne vénéneux (2), le mûrier rouge, le pommier épineux, le lilas de Pensylvanie, le prunier-persimon, le faux acacia et l'acacia à triple épine (3).

Gazons. Les Etats-Unis n'offrent pas, généralement parlant, les belles pelouses de l'Europe; mais parmi les herbes grossières qui en couvrent le sol, la curiosité des jardiniers a fait connaître le *collinsonia*, qui sert de remède aux Indiens pour la morsure du serpent à sonnettes; plusieurs jolies espèces de *phlox*, le martagon doré, l'*œnothera* biennal, ainsi que diverses espèces d'aster, de *monarda* et de *rudbeckia*.

Flore des Etats méridionaux. C'est dans la Virginie et dans les Etats du sud et du sud-ouest que la flore américaine étale ses principales merveilles, et l'éternelle verdure des savanes : l'imposante magnificence des forêts primitives, et la sauvage exubérance des marécages captivent tous les sens par les charmes de la forme, de la couleur et du parfum. Si on longe les rivages de la Caroline, de la Géorgie et de la Floride, des bosquets continuels semblent flotter dans l'eau. A côté des pinières on aperçoit le paletuvier, le seul arbuste qui peut fleurir dans les eaux salées; le magnifique *lobelia cardinalis* et l'odorant *pancratium* de la Caroline, dont les fleurs ont le blanc de la neige. Les terreins où la marée atteint se font distinguer du terrein sec par les tiges mouvantes et pressées de la canne (4), par le feuillage léger du *nyssa aquatica*, par le taccamahaca, l'arbre à frange et le cèdre blanc; (5) ce dernier est peut être, de tous les arbres d'Amérique, celui qui offre l'aspect le plus singulier; le tronc, en sortant de la terre, se compose de quatre ou cinq énormes arcs-boutants qui, en se réunissant à-peu-près à la hauteur de sept pieds, forment une espèce de voûte d'où jaillit une colonne droite de dix-huit à vingt pieds, sans aucune branche, mais qui se termine en un

Terreins aquatiques.

(1) *Chionanthus.* (2) *Rhus radicans.* (3) *Gleditsia triacantha.*
(4) *Arunda gigantea.* (5) *Cupressus disticha.*

Digitized by Google

chapiteau plat de la forme d'un parasol garni de feuilles agréablement découpées et du vert le plus tendre. La grue et l'aigle fixent leur nid sur cette plateforme aérienne, et les perroquets qu'on voit sans cesse voltiger dans le voisinage y sont attirés par les semences huileuses renfermées dans de petits côues suspendus aux branches. Dans les labyrinthes naturels que présentent ces forêts marécageuses, le voyageur découvre quelquefois de petits lacs, de petites clairières qui formeraient les retraites les plus délicieuses si l'air mal-sain, en automne, permettait d'y habiter. On y avance sous une voûte de smilax et de vignes sauvages, parmi des faréoles et des lianes rampantes qui enlacent vos pieds d'un filet de fleurs; mais le sol tremble, les insectes incommodes voltigent autour de vous; l'énorme chauve-souris étend ses ailes hideuses, le serpent à sonnettes agite les anneaux de sa peau retentissante; le loup, le carcajou, le chat-tigre remplissent l'air de leurs cris discordans et sauvages.

On appelle *savanes* les grandes prairies de l'ouest qui déroulent à perte de vue un océan de verdure qui semble monter vers les cieux, et qui ne sont peuplées que d'immenses troupeaux de bisons : on donne aussi ce nom aux plaines qui bordent les rivières, et qui sont généralement inondées pendant tout le cours de la saison pluvieuse. Les arbres qui y croissent appartiennent à l'espèce aquatique; ce sont l'arbre au carton (1), l'olivier d'Amérique et le gordonia argenté à fleurs odorantes; on les voit, isolés ou réunis en groupes, former de petits bois percés à jour, tandis que, sur la plus grande partie de la savane, on aperçoit un herbage long et succulent, entremêlé de plantes et d'arbrisseaux. Le myrte à cire (2) se distingue ici parmi plusieurs espèces d'azalia, de kalmia, d'andromeda et de rhododendron, ici épars, là en touffes, entrelacés tantôt par la grenadille pourprée, tantôt par la capricieuse *clitoria*, qui en parent les voûtes de festons riches et variés. Les bords des Savanes de plusieurs espèces.

(1) *Magnolia glauca.* (2) *Myrica cerifera.*

étangs, aiusi que les endroits bas et bourbeux, sont ornés des fleurs azurées et brillantes de l'ixia, des fleurs dorées de la *canna lutea* et des touffes roses de l'*hydrangia;* tandis qu'une infinité de riantes espèces de phlox, avec la timide sensitive, l'irritable dionée, l'*amaryllis-atamasco* couleur de feu, dans les savaues où la marée atteint les rangs impénétrables du palmier royal (1), forment aux bois une ceinture variée, et marquent les limites douteuses où la savane s'élève vers les forêts.

Flore des plateaux calcaires. Les plateaux calcaires qui forment la presque totalité des contrées à l'ouest des Alleghanys, préseutent quelques parties entièrement dénuées d'arbres, et nommées *barrens;* mais on n'a pas encore examiué avec les soius et les connaissances nécessaires, si cette circonstance provient de la nature du sol, ou d'une destruction opérée par les hommes. Ceux d'entre ces plateaux calcaires qui, élevés de trois à quatre cents pieds, bordent les lits des fleuves profondément encaissés, se revêtent des plus riantes forêts de l'univers. L'Ohio coule à l'ombre des platanes et des tulipiers, comme un canal qui aurait été creusé dans un vaste parc de plaisance; quelquefois s'eulaçant d'un arbre à l'autre, les lianes forment, au-dessus d'un bras de rivière, des arches de fleurs et de verdure. En descendant au sud, les orangers sauvages se mêlent avec le laurier odorant et le laurier commun. La colonne droite et argentée du figuier papayer qui s'élève à vingt pieds de haut, et que couronne un dais de feuilles larges et découpées, ne forme pas une des moindres beautés de ce pays enchanteur. Au-dessus de tous ces végétaux domine le grand magnolia; il s'élauce de ce sol calcaire à la

Le magnolia. hauteur de cent pieds et au-delà; son trouc, parfaitemeut droit, est surmonté d'une tête épaisse et volumineuse, dont le feuillage, d'un vert obscur, affecte une figure conique; au centre des couronnes de fleurs qui terminent les branches, s'épanouit uue fleur du blanc le plus pur, qu'à sa forme on prendrait pour une grande rose, et à laquelle succède une

(1) *Yucca gloriosa.*

espèce de cône cramoisi qui, en s'ouvrant, laisse voir suspendues à des fils déliés et longs de six pouces au moins, des semences arrondies en grains du plus beau corail rouge : ainsi, par ses fleurs, par son fruit et par sa grandeur, le magnolia surpasse tous ses rivaux.

A ce tableau de la végétation sauvage se mêle aujourd'hui le charme d'une agriculture déjà très-avancée. L'exemple des Washington et des Jefferson enorgueillit les cultivateurs, qui sont libres, heureux et maîtres du pays ; car cette classe comprend incontestablement les trois quarts de la population. Les richesses que le commerce apporte, leur fournissent les moyens de faire toutes les améliorations possibles, et d'élever ainsi l'agriculture à un état de plus en plus florissant. L'exportation des grains et de la fleur de farine augmente chaque année. Parmi les productions des champs, les plus importantes sont les pommes-de-terre et le maïs, originaires du pays, l'épeautre ou *spelt* d'Allemagne, le froment, le seigle, l'orge, le blé-sarrazin, l'avoine, les fèves, les pois, le chanvre et le lin. Le riz des Carolines est célèbre, et le tabac, dont la culture s'est ralentie dans les derniers temps, a fait la réputation de la Virginie. La culture des navets et d'autres végétaux communs dans les fermes de l'Europe, paraît encore négligée ; mais il y a autour des villes surtout de belles prairies artificielles, où l'on cultive la luzerne, la quinte-feuille, la pimprenelle, le trèfle rouge, le blanc et le jaune. Les vergers sont très-soignés, et le cidre qu'ils fournissent est la boisson ordinaire dans les états du nord et du centre. On y récolte aussi beaucoup de houblon. La Virginie produit notamment des pavies, d'excellens abricots et des pêches, dont on tire une eau-de-vie fameuse. On distingue parmi les pommes-de-terre une espèce particulière appelée *ground-nut*, et parmi les fruits d'arbre, la pomme de Newtown, qui abonde auprès de New-Yorck. Agriculture.

Ce contraste de la nature sauvage qui disparaît, et de la culture qui étend son domaine, a été admirablement décrit par M. de Châteaubriant : « Là régnait le mélange le plus Contrastes pittoresques.

Digitized by Google

touchant de la vie sociale et de la vie de la nature : au coin d'une cyprière de l'antique désert on découvrait une culture naissante ; les épis roulaient à flots d'or sur le tronc du chêne abattu, et la gerbe d'un été remplaçait l'arbre de dix siècles; partout on voyait les forêts livrées aux flammes pousser de grosses fumées dans les airs, et la charrue se promener lentement entre les débris de leurs racines; des arpenteurs, avec de longues chaînes, allaient mesurant le désert, et des arbitres établissaient les premières propriétés; l'oiseau cédait son nid, le repaire de la bête féroce se changeait en une cabane; on entendait gronder des forges, et les coups de la cognée faisaient pour la dernière fois mugir des échos qui allaient eux-mêmes expirer avec les arbres qui leur servaient d'asile. »

Il erre cependant encore de nombreuses tribus d'animaux dans les inépuisables forêts de ce continent.

Animaux sauvages. Le bison où bœuf d'Amérique, quoiqu'il ait une éminence ou bosse sur le dos, forme une espèce bien distincte des zébus de l'Inde et de l'Afrique, et des aurochs un peu bossus du nord de l'Europe. Les bœufs d'Amérique ont toujours le cou, les épaules et le dessous du corps chargés d'une laine épaisse; une longue barbe leur pend sous le menton, et leur queue ne va pas jusqu'aux jarrets : ils diffèrent aussi beaucoup des petits bœufs musqués du nord de ces contrées, qui, par la forme singulière de leurs cornes, se rapprochent des buffles du Cap-de-Bonne-Espérance. L'élan d'Amérique, l'orignal ou le *moose-deer*, répandu depuis les monts Rocheux et le golfe de Californie jusqu'au golfe Saint-Laurent, est devenu rare dans le territoire des Etats-Unis : on prétend qu'il y en a eu des noirs, ayant douze pieds de haut, tandis que l'espèce grise surpasse rarement la taille d'un cheval; les uns et les autres ont des cornes palmées qui pèsent de trente à quarante livres. Le cerf d'Amérique est plus grand que celui d'Europe; on en voit de nombreux troupeaux paissant dans les savanes du Missouri et du Missisipi, où se plaît aussi l'espèce connue sous le nom de daim de Virginie. Il y a encore dans les Etats-Unis deux espèces

d'ours noirs, dont l'une, surnommée l'ours maraudeur, ainsi que le loup, parcourt toutes les provinces. Mais l'animal carnivore qu'on craint le plus dans les parties septentrionales est le catamount, ou chat des montagnes; le linx, l'once, le matgay sont moins redoutables et donnent des fourrures, dont aucune cependant n'égale celle du castor. Le chat musqué (1) imite en quelque sorte cet animal singulier, en construisant sa hutte dans des ruisseaux peu profonds. On remarque encore parmi les animaux de ces contrées le renard gris et celui de Virginie, le chat de New-Yorck, le coase, l'urson (2), espèce de porc-épic; le manicon (3), et six variétés d'écureuils; savoir : l'écureuil strié d'Amérique, celui de la Caroline, le noir qui ravage les plantations, le cendré qui fournit une fourrure estimée, et les deux espèces de la baie d'Hudson, dont l'une est un écureuil volant qui se rapproche de la palatouche. Le lièvre d'Amérique paraît différer de celui de nos contrées. Il y a de même dans la classe des oiseaux plusieurs qui portent des noms européens, quoique le naturaliste découvre des différences essentielles entre eux et les oiseaux de l'ancien continent; plusieurs espèces d'aigles, de vautours et de chats-huans y occupent le premier rang. Fourrures.

Il y a peu à dire sur les mines des Etats-Unis. Ce peuple agriculteur dédaigne encore les trésors métalliques que peut-être son sol renferme. Le fer et le charbon sont pourtant recherchés. Les fonderies du district de Main n'emploient que du minérai limoneux; on y trouve aussi des acres qui donnent de la couperose ou du vitriol et du soufre. Les mines de *Franconia*, dans le New-Hampshire, contiennent du fer oxydulé, qui se trouve, comme celui de Suède, dans le gneiss, alternant avec le granite et le *greenstone* primitif (4). Le minérai de fer abonde dans le Massachuset, où l'on exploite également des Exploitation des mines.

(1) *Ondatra* ou *mus zibethicus* (2) *Histrix dorsata.* (3) *Didelphis Virginianus.* (4) *Cibbs*, dans l'*American Mineralogical Journal*, t. I, art. 2.

mines de cuivre, de plombagine et d'ardoise alumineuse : une carrière de pierre à chaux y fournit de l'asbeste. Rhode-Island a des mines de fer et de cuivre ; une mine de plomb, sur les bords du Connecticut, reste négligée comme trop coûteuse. Les montagnes, entre le Hudson et le Connecticut, renferment du fer et un peu d'étain (1). Philipsbourg, dans le New-Yorck, possède une mine d'argent. Dans le New-Jersey on a long-temps exploité une mine de cuivre où l'on soupçonnait de l'or. On vient de découvrir dans cette province, à Hoboken, de la magnésie native très-pure et assez fortement cristalisée (2). Dans la Virginie, auprès des chutes du Rapahanor, il a été trouvé un bloc de minérai d'or, apporté sans doute par cette rivière ; il y a aussi dans cette province des mines qui donnent 50 à 80 livres de métal sur 100 de minérai, ainsi que des mines de cuivre et de plombagine, mais surtout d'abondantes mines de charbon de terre. On trouve également ce précieux combustible sur les bords de la rivière James, vers le Mississipi et l'Ohio ; celui de Pitsbourg est d'une qualité supérieure. Outre l'abondance de charbon, la Virginie offre des améthystes et des émeraudes ou cristaux de couleur violette et verts. La Caroline méridionale, riche déjà en pierres de taille, en quartz qu'on a pris pour du diamant, et en fer, a présenté des indices d'argent. Quoique l'Amérique-Unie n'ait offert aucune trace de l'activité des volcans, on a découvert un immense dépôt de soufre natif dans l'intérieur de l'état de New-Yorck, vers les cascades de Clifton.

Mines de houille.

Soufre natif.

Nous terminerons cette esquisse physique de la partie occidentale du territoire des Etats-Unis en indiquant à nos lecteurs les tableaux placés à la fin du livre 103e., et qui renferment plusieurs résultats généraux qu'on n'a pas cru devoir séparer.

(1) *Akerly*, Account of Duchess-County. Americ. Mineral. Journal.
(2) *Bruce*, Amer. Mineral. Journal, I, art. 7.

LIVRE CENT UNIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'AMÉRIQUE. — *États-Unis, partie occidentale. Description topographique et politique.*

Nous avons appris à connaître le territoire des Etats-Unis, à l'ouest du Mississipi, sous les rapports généraux et constants de la géographie physique. Il faut maintenant descendre à ces détails de description locale que chaque jour voit changer, même dans les pays anciennement civilisés. Ici, c'est tout-à-fait un tableau mouvant, une scène d'action perpétuelle, sans aucun moment de repos; des villes et des républiques entières y naissent plus rapidement qu'on n'élève un édifice en Europe. Ces variations journalières doivent nous faire de la brièveté une loi rigoureuse.

La Nouvelle-Angleterre.

La *Nouvelle-Angleterre* comprenait les territoires qui appartiennent aujourd'hui aux Etats de *Massachusets* au centre, de *Connecticut* et de *Rhode-Island* au sud, de *Vermont* et *New-Hampshire*, au nord, et au district de *Main* dépendant de Massachusets. Tout ce pays est hérissé de collines granitiques et couvert de forêts; mais l'industrie a su tirer un tel parti de quelques vallées fertiles que cette portion des Etats-Unis est encore aujourd'hui la mieux peuplée, toute proportion gardée. C'est le premier foyer de l'esprit commercial et maritime; c'est le siége de la civilisation la plus généralement répandue; instruit et laborieux, le peuple y sait apprécier et défendre ses droits politiques; mais on l'accuse de pousser très-loin cette défiance et cette humeur litigieuse qui sont comme inséparables du sentiment de l'indépendance. Le sombre presbytérianisme y avait introduit une bigoterie intolérante; mais, adouci par les lumières de la philosophie, il n'y montre plus son influence que dans l'austérité des mœurs et dans le respect pour le culte, marques caractéristiques des habitans de la

Caractère du pays et des habitans.

Nouvelle-Angleterre (1). La nature accorde à ce peuple une constitution très-saine, très-robuste; le sexe y possède au plus haut degré ce teint de roses et cet air de candeur virginale qu'on vante chez les Anglo-Américaines. Elevées avec plus de soin que dans les Etats méridionaux, elles ont la conversation agréable et spirituelle; elles n'en sont pas moins d'excellentes ménagères; elles dirigent avec succès la fabrication domestique des toiles et des étoffes. La sévérité avec laquelle on célèbre les dimanches, n'empêche pas que dans les autres jours la jeunesse ne se livre avec ardeur à des bals et des parties de traîneau; mais les jeux de hasard et les courses à cheval n'y jouissent d'aucune faveur (2).

District de Main. Le district de *Main*, le plus septentrional de tous, se peuple continuellement, et formera probablement sous peu un Etat indépendant. La population qui, en 1790, était de quatre-vingt-dix mille ames, s'était, dans les vingt années suivantes, élevée à deux cent vingt-huit mille. Le pays produit du blé, des grains, du chauvre, mais il exporte sur-tout du bois de construction et du poisson sec. *Portland*, chef-lieu, compte trois mille habitans. Les Indiens Penobscot vivent aujourd'hui d'une manière très-paisible; ils professent la religion catholique; leurs *sachems* veillent à la sainteté des mariages, et leur population s'augmente au moment où tant d'autres tribus s'éteignent.

Indiens Penobscot.

New-Hampshire. Dans l'Etat de *Newhampshire*, les productions sont les mêmes que dans le Main. La population est de deux cent quatorze mille ames. Quoique maîtres seulement de six lieues de côte, les habitans sont fameux par la construction des navires. *Portsmouth*, la capitale, a un bon port, mais son commerce a baissé. C'est dans ce port qu'on a construit l'*America*, vaisseau de soixante-quatorze canons, qui a été lancé au mois de novembre 1782, et dont le congrès a fait présent au roi Louis XVI. On y a également construit

(1) *Payne's* Geography, t. IV, p. 221 et suiv. (2) Voyez les *tableaux* après le livre cent troisième.

le *Croissant*, frégate de treute-deux canons, que le dey d'Alger, en 1797, a exigé des Etats-Unis.

Vermont.

Le *Vermont* abonde en pâturages ; ses bœufs et ses chevaux sont renommés. Les montagnes se couvrent de pins, de hêtres et de chênes; les collines s'ornent d'érables à sucre ; dans les vallées prospèrent les arbres fruitiers. L'élan habite le nord de cet Etat, et les serpens à sonnettes vivent dans le midi; mais ils y sont peu redoutables (1). Le pigeon-voyageur et l'abeille sont indigènes. Dans la superbe plaine d'*Oxbow*, on voit une source qui change de place d'année en année, et dont les eaux exhalent une odeur de soufre. Les habitans, au nombre de deux cent vingt mille, commercent beaucoup avec le Canada. Le nom de cet Etat est l'altération du mot français *Vert-Mont*, que les habitans ont adopté par l'effet de leur penchant pour les Français du Canada, et qui est la traduction de l'appellation anglaise *Green-Moutain* (2). Les villes de *Bennington*, de *Rutland* et de *Windsor* alternent dans le rang de capitale.

Source voyageuse.

Massachusets.

Boston est la capitale de *Massachusets*, une des républiques les plus considérables, puisqu'elle compte, avec le district de Maiu, sept ceut mille habitans, et sans ce district, qui peut-être s'en détachera, quatre cent soixante-douze mille. Les sapins, les châtaigniers, les bouleaux blancs, les érables à sucre couvrent une grande partie du sol, qui n'est que médiocrement fertile. Les arbres fruitiers de l'Europe septentrionale prospèrent ; le froment redoute les vapeurs salines de l'Océan, et ne vient bien que dans l'intérieur des terres (3). Le cap *Codd* doit son nom à l'immense quantité de morues qu'on y pêche. Boston, ville de vingt-huit mille âmes, est située sur une péninsule au fond de la baie qui en porte le nom, et qu'on appelle aussi baie de Massachusets. La forme et les rues de cette ville sont irrégulières; mais les maisons, belles, agréables et

Productions, etc.

Ville de Boston.

(1) *Williams*, Natural and Civil History of Vermont. *Walpole*, dans le New Hampshire, 1794. (2) *Volney*, t. I, p. 11, note.
(3) *Payne's* Geography, IV, 219.

propres, lui donnent l'aspect d'une ville anglaise. Le port de Boston est sûr et assez spacieux pour contenir cinq cents vaisseaux à l'ancre. L'entrée a une lieue et demie ou deux lieues de largeur; mais remplie d'îlots, elle peut à peine recevoir deux bâtimens de front. Les deux principales de ces îles, *Castel-Island* et *Governor's-Island*, si elles étaient bien fortifiées, mettraient la ville en sûreté du côté de la mer. Un chateau situé à environ une lieue des murs de Boston ne défend qu'imparfaitement l'entrée du port.

Boston s'honore d'avoir donné naissance au célèbre Franklin, et d'être le siége d'un grand nombre de sociétés savantes, littéraires, bienfaisantes ou pieuses. Les principales manufactures de cette ville sont des distilleries de rhum, des raffineries de sucre, des brasseries, des fabriques de papier de tenture, des corderies, des filatures de coton et de laine, des fabriques de toile et de bougies de spermaceti. Boston est, après New-Yorck, la principale ville des Etats-Unis pour le commerce maritime; elle couvre de ses navires toutes les mers du globe.

Diverses villes.

Salem, à cinq lieues au nord-est de Boston, s'est enrichie par ses pêcheries et son commerce aux Antilles. Elle a dix mille habitans. Le Massachusets renferme encore *Newburg-Port*, avec quatre mille habitans; *Plymouth*, avec un port spacieux, et *Cambridge*, siége d'une université. La bourgade de *Lynn* a fabriqué, dans une année, un million de paires de souliers de dames, en cuirs indigènes, apprêtés en marocain (1). Le nouveau pont sur le Merrimak mérite d'être cité comme une des curiosités de cet Etat; il forme une seule arche de deux cent quarante-quatre pieds de longueur; il est suspendu sur dix chaînes de fer, longues de cinq cent seize pieds, et qui passent par-dessus deux grands massifs de maçonnerie, surmontés d'un échafaudage en bois, le tout élevé de soixante-douze pieds depuis les foudemens. Ce pont, qui ne semble appuyé sur rien,

Pont sur le Merrimack.

(1) *Weekly Register*, journal publié à Baltimore, par M. *Niles*, 1812, vol. I, p. 390.

n'éprouve aucune secousse, même par le passage des charrettes les plus fortement chargées (1).

Iles Nantouket.

Les îles dites *Nantouket*, petites, mais très-peuplées, et *Martha's-Winyard* (vigne de Marthe), appartiennent encore à cet Etat.

Milices.

La milice régulière de Massachusets forme une armée de cinquante mille hommes d'infanterie, deux mille de cavalerie et quinze cents d'artillerie, avec soixante pièces de campagne. Parmi les sectes religieuses, celle des *congrégationalistes* domine; elle adopte les dogmes de Calvin; mais d'après son régime ecclésiastique, chaque « *congrégation de saints* » forme une société indépendante, gouvernée par ses propres chefs, et non par des synodes, comme chez les Presbytériens.

Rhode-Island.

La petite république de *Rhode-Island* ne compte guère au-delà de soixante-seize mille habitans, quoiqu'un auteur américain ait voulu la porter à cent mille, en s'appuyant d'un raisonnement plausible, mais démenti par des recensemeus positifs (2). Cet Etat a été fondé par un miuistre chassé comme hérétique par les *congrégationalistes* de Massachusets. La secte des *Baptistes* a peuplé Rhode-Island. Cette secte adopte les dogmes de Calvin, mais son régime ecclésiastique est celui des indépendans. Les produits et les exportations consistent en grains, en bois de charpente, en chevaux, en bétail, en poissons, en fromages, en oignons, en cidre, en liqueurs spiritueuses et en toile soit de chanvre, soit de coton. Il y a encore des forges où l'on fabrique divers ustensiles de fer, et notamment des ancres; des fabriques de bougies de blanc de baleine, des raffineries et des distilleries. La jolie ville de *Portsmouth* a souvent cent cinquante bâtimens marchands en mer; elle est située snr le continent. L'île de Rhode ou Rhode-Island, qui donne son nom à tout l'Etat, a quatre lieues de longueur du nord au sud, et une lieue et un tiers de largeur. Le sol, la salu-

Origine de cet état.

(1) *Alfred*, journal de Londres, 3 septembre 1811.

(2) *Payne's* Geography, t. IV, p. 259.

brité du climat et la situation de cette île l'avaient fait considérer comme l'*Eden* de l'Amérique ; mais la guerre de l'indépendance l'a appauvrie, et elle en ressent encore les effets. La principale ville est *Newport*, où l'on compte mille maisons.

Connecticut. Le plus peuplé de tous les Etats-Unis, proportion gardée, c'est celui du *Connecticut ;* le nombre des habitans est de deux cent soixante à deux cent soixante-dix mille. Presque tous sont congrégationalistes. Très-rigides observateurs des devoirs que prescrit leur religion, ils ne permettent pas que les dimanches on joue à aucun jeu ni d'aucun instrument chez soi, ni même que l'on monte à cheval ni en voiture dans l'intérieur des villes. Dévotion. Ecoles. Mais leurs écoles publiques et leur hospitalité méritent des éloges. Le *fonds des écoles* forme un capital net de 1,201,165 dollars (1). Le fermier, libre, instruit et heureux, s'habille de bons draps, fabriqués dans sa maison. Partout l'état de la culture et celui des routes annoncent une haute civilisation. Le corps-législatif du Connecticut siége alternativement à *Hartford* et à *New-Haven.* On compte environ six mille habitans dans la première de ces villes. Sa position entre Boston et New-Yorck, en la rendant un lieu de passage, contribue à sa prospérité. Hartford possède près de quatre-vingts navires. Elle a une société de médecine et une banque. Les rues de *New-Haven* sont droites, sablées et plantées d'arbres. Cette ville a été fondée par des Hollandais. *New-London* a le meilleur port du Connecticut, et sa population est de près de cinq mille âmes.

New-Yorck. A l'ouest du Connecticut et de Vermont, s'étend le grand Etat de *New-Yorck*, c'est-à-dire Nouvelle-Yorck, qu'arrose la belle rivière d'Hudson. Mais la plus grande masse du territoire se prolonge derrière la Pensylvanie jusques aux lacs Ontario et Érié. Le New-Yorck, en s'approchant du sud, jouit d'un climat plus modéré que la Nouvelle-Angle-

(1) *Griswold*, gouverneur du Connecticut, discours prononcé à l'ouverture de l'assemblée générale, à Newhaven, 10 octobre 1811.

terre ; mais c'est là que commeuce le domaine de la fièvre jaune. Il se trouve au nord des moutagnes un terrein dont la superficie est de quarante ou cinquante mille acres, que l'eau recouvre pendant l'hiver et au printemps, mais qui forme ensuite d'excelleus pâturages. Quelques forêts de châtaigniers et de chênes garnissent les environs du lac Erié. Les montagnes et les colliues de ce cantou sont couvertes d'épaisses forêts qui fournissent de beaux bois de constructiou. Au-delà de l'Allegueuy, le pays est uni, et le sol formé d'un riche terreau qui, daus son état naturel, produit des chêues et des sapins de différentes espèces, des pins résineux, des cèdres, des peupliers blancs, des tulipiers, des sumachs, et surtout des forêts d'érables, dont les habitaus tireut une grande quantité de sucre et de mélasse. On recueille aussi beaucoup de fruits d'une excelleute qualité. Enfin il y a beaucoup de fer et même une mine d'argent daus ce pays. Il s'y trouve aussi des eaux miuérales, dont les plus célèbres sout celles de Saratoga. Détails. Physiques.

L'accroissement de la population surpasse toute idée. En 1731, cet Etat renfermait cinquante mille deux cent quatre-vingt-onze habitans ; quarante ans plus tard, la population était plus que triplée, puisqu'elle s'élevait à cent soixante-trois mille trois cent trente-huit individus. Les viugt aunées qui ont suivi l'an 1771 ont plus que doublé la population, puisqu'en 1791 il comptait trois cent quarante mille habitans ; mais l'accroissement a encore été plus rapide dans les vingt années suivantes. D'après le recensement de 1800, l'Etat possédait cinq cent quatre-vingt-six mille habitans ; et daus celui de 1810, la population est portée à neuf cent soixante mille âmes (1). Les émigrations de la Nouvelle-Angleterre y ont beaucoup contribué. Dans la partie maritime, il y a beaucoup d'habitans d'origine hollandaise. Il ne reste que peu d'Indiens. Les débris des cinq nations qui formaieut autrefois la ligue Iroquoise, habitent Accroissement de population.

(1) *Sterling Goodenow*, topographical and statistical Manual of the State of New-York. 1811 New-York.

la partie occidentale de l'Etat de New-Yorck. Les Oneidas, les Onondagas et les Senekas résident près des lacs dont ils portent le nom. Il ne reste plus dans le New-Yorck qu'une seule famille de la puissante tribu des Mohawks. On porte le nombre des Indiens à six mille trois cents âmes (1).

Le gouvernement réside à *Albany*, ville de six mille âmes, sur la rivière Hudson. Elle s'agrandit rapidement, mais elle n'effacera pas de sitôt la ville de *New-Yorck*, qui est jusqu'à présent la capitale. Cette grande ville, située dans l'île de *Manhattan*, renferme pourtant plusieurs rues étroites, mal-propres et mal-saines. Comme tous les ports des Etats-Unis, le port de New-Yorck manque de quais; mais il est partout assez profond pour de grands vaisseaux marchands.

Ville de New-Yorck.

Parmi vingt-un édifices destinés au culte, les plus vastes et les plus élégans sont le temple de la Trinité et le temple de Saint-Paul. Le plus beau bâtiment est *Federal-hall*, où, le 30 avril 1789, Washington et le congrès jurèrent de maintenir la constitution générale de l'Union. Le collége de Colombia renferme l'université, composée de la faculté des arts et de la faculté de médecine. Il y a aussi à New-Yorck un musée d'histoire naturelle.

La population de New-Yorck, y compris sa banlieue, ne s'élevait, en 1810, qu'à quatre-vingt-seize milles âmes, quoiqu'il y ait des individus de toutes les nations. Depuis longtemps les habitans de cette cité se distinguent de ceux des autres villes des Etats-Unis, excepté Charlestown, par leur politesse, par leur gaîté et par leur hospitalité, de laquelle les réfugiés de Saint-Domingue ont reçu des preuves touchantes. Beaucoup de familles, d'origine hollandaise, ont conservé en partie les mœurs de leurs ancêtres. Le *cigare*, que les hommes ne quittent presque jamais, leur rend le même service que le verre d'eau rendait au philosophe grec; avant qu'ils ne l'aient ôté de la bouche avec toute la gravité batave, ils ont eu le temps de réfléchir à leur réponse. Le

Trait des mœurs.

(1) *Payne*, p. 317.

sexe, dans ces familles, mène une vie assez retirée, et se livre tout entier aux soins domestiques. New-Yorck est, par son importance commerciale, la première, et par sa population, la seconde ville de l'Union. Elle a une banque particulière, et il s'y trouve aussi une branche de la banque des Etats-Unis.

La troisième *cité* de l'Etat est celle d'*Hudson*, distinguée par une situation pittoresque et des eaux salubres. Parmi quatre cent cinquante-deux bourgades ou *towns* que renferme l'Etat, on remarque *Plattsbourg* sur le lac Champlain, à moitié chemin entre Québec et New-Yorck; *Poughkepsie*, où on a formé des chantiers de marine militaire; *Saratoga*, connue par le désastre de l'armée de Burgoyne et par ses sources incrustantes. Les forts de *Crown-Point* et de *Ticonderoga* sur le lac Champlain, ceux d'*Oswego* et de *Niagara* sur le lac Ontario, ne sont pas d'une grande force. L'île *Long-Island*, riche en prairies, est peuplée de quarante mille habitans. Villes diverses.

L'Etat de New-Yorck possède, outre un million d'*acres* de terreins non-vendus, un fonds public de 4,191,000 *dollars*. Les revenus surpassent la dépense. La milice s'élève à cent deux mille hommes. Le fonds réservé aux écoles est de 483,000 dollars, par conséquent un tiers seulement de ce que l'Etat moins riche et moins grand du Connecticut a consacré à ce noble objet : il est vrai qu'il faut y ajouter trois cent mille acres de terreins non-vendus. La valeur des produits des manufactures s'élève à la somme de 12,000,000, dans laquelle les draps entrent pour 5,000,000, les tanneries pour 1,300,000, les distilleries pour 1,680,000 et les verreries pour 716,000. L'industrie est encore loin d'égaler celle de la Pensylvanie (1). Détails politiques.

L'espèce de péninsule qui forme le *New-Jersey* commence au nord par des montagnes extrêmement riches en minérai de fer; plus bas, des collines, agréablement variées, étalent leurs vergers et leurs pâturages; l'extrémité méridionale New-Jersey.

---

(1) *Sterling Goodenow*, l'ouvrage précité.

n'offre qu'une plaine couverte d'une immense forêt de pins, et dont le sol marécageux et sablonneux renferme en grande quantité de la mine de fer limoneuse. De nombreuses rivières y font mouvoir toutes sortes d'usines et de moulins.

Cascade du Passaïk.

La cascade du *Passaïk* est pittoresque, la rivière tombe en une seule nappe de soixante-dix pieds de haut (1). Cette province ne renferme aucune grande ville. *Trenton* en est la capitale. Le port de *Newark*, situé vis-à-vis de la ville de New-Yorck, est le seul endroit d'où l'on ait tenté des expéditions maritimes. La baie de *Rariton* offre un excellent port. Parmi les habitans de New-Jersey, distingués par leur bravoure et leur constance dans la guerre de la liberté, quelques-uns descendent des Hollandais, qui avaient compris le Jersey oriental avec le New-Yorck, sous le nom de *Novum Belgium*; il y aussi des descendans des Suédois qui, établis sur la Delaware, avaient essayé de fonder une *Nouvelle-Suède*. L'une et l'autre de ces faibles colonies ont été absorbées dans le grand nombre d'Anglais, principalement quakers, qui vinrent ici chercher la liberté religieuse.

Colonies Suédoises.

Pensylvanie.

La *Pensylvanie*, qui ne le cède à aucun des Etats-Unis pour la richesse du sol, pour l'abondance et la variété des productions, forme la transition entre la zone froide et la zone chaude de l'Amérique septentrionale; il ne faut pas en conclure qu'elle jouit d'un climat tempéré; c'est l'humidité de l'Angleterre au printemps, et la sécheresse de l'Afrique en été; quelques jours d'automne rappellent le doux ciel de l'Italie; mais les hivers ramènent les frimas de la Sibérie. Il n'y a que des constitutions robustes qui résistent à ces changemens de température. Outre les grandes rivières de Delaware, de Susquéhanna et d'Ohio, un nombre considérable d'eaux courantes répandent partout la fertilité, alimentent des moulins et des canaux d'irrigation, ou embellissent le pays par de romantiques cascades. Les *Ohio-Pyles*, ou la chute de la rivière *Youghioghegy*, est une des plus

Détails physiques.

(1) *Carey's* American Atlas, p. 61.

remarquables. Les Montagnes-Bleues paraissent avoir porté dans cette province le nom indigène de *Kittatinny* (1). La farine de froment, de qualité excellente ; du chanvre, des érables à sucre, de riches mines de charbon sont les productions les plus importantes. La race pensylvanienne se distingue par son activité, ses bonnes mœurs et son courage ; plus éclairée que les habitans de New-Yorck, plus tolérante que ceux de la Nouvelle-Angleterre, elle n'est pas corrompue par l'esprit exclusif du commerce, elle dédaigne les préjugés qui accompagnent dans les états du midi l'existence d'une classe d'esclaves. La constitution démocratique est appuyée par de bonnes institutions municipales ; la tolérance religieuse ne connaît d'autres bornes que celles de la morale universelle et de cette conscience du genre humain qui repousse l'athéisme. Un tiers de la population est composé de quakers et d'Anglais épiscopaux ; ils habitent Philadelphie et les comtés de Chester, de Bucks et de Montgomery. Les Irlandais, pour la plupart presbytériens, habitent les contrées de l'ouest et du nord ; comme ils sont en général originaires du nord de l'Irlande, peuplé par des Ecossais, on les appelle quelquefois *Ecossais-Irlandais.* Les Allemands, pour la plupart originaires de la Souabe et du Palatinat, forment une population de cent cinquante à deux cent mille individus, et demeurent principalement dans les comtés de Lancastre, d'Yorck, de Dauphin et de Northampton, ou sur les premières rampes des montagnes Bleues, où les noms de *Berlin*, *Manheim*, *Strasbourg*, *Heidelberg* et autres rappellent le souvenir de l'Allemagne. La population n'a pas tout-à-fait doublé en vingt ans, car en 1790 elle était de quatre cent trente-quatre mille âmes, et en 1810 de huit cent dix mille. Les émigrations des états de l'est traversent plutôt la Pensylvanie qu'elles ne s'y arrêtent. Les quakers ne pouvant pas prendre les armes, d'après leur doctrine religieuse, la milice de l'état ne s'élève qu'à soixante-dix mille hommes.

Etat moral et politique.

Diversité de la population.

(1) *Payne's* Geography, t. IV, p. 336.

Le grand territoire de *Pensylvanie* ne touche que par ses points extrêmes au lac Erié, ainsi qu'aux baies de Chesapeak et de Delaware. Néanmoins sa capitale, *Philadelphie*, située entre les rivières de Shulkill et de Delaware, est une grande place de commerce.

Ville de Philadelphie.

D'après les derniers recensemens, la ville de Philadelphie contient cinquante-six mille habitans; mais les faubourgs, très-étendus, en comptent encore autant; de sorte qu'on peut considérer la ville comme ayant de cent dix à cent vingt mille habitans. Le plan en fut tracé en 1683 par William Penn, fondateur et propriétaire de la colonie appelée après lui Pensylvanie. Cette ville est construite avec élégance; ses principales rues, pavées de cailloux et de briques sur les trottoirs, ont cent pieds de large. En général, elles sont en ligne droite, disposition peu pittoresque, mais commode. On admire la propreté des marchés et l'excellente organisation des prisons. Outre plusieurs autres excellentes institutions, il y a une bibliothèque publique fort considérable. Au sein de ce bel ordre, il existait un réceptacle d'ordures, une source de contagion; c'était la rue Water; c'est dans ce cloaque infect que prit naissance la fameuse fièvre jaune de 1793. Le gouvernement municipal s'occupe de la destruction de ce foyer de maladie. Philadelphie possède beaucoup de manufactures; les machines anglaises y sont d'un usage général. On construit de très-beaux vaisseaux en cèdre rouge et chêne vert de Caroline, et en mûrier de Virginie (1). Le caractère doux et tolérant des quakers différait beaucoup de celui des colons fanatiques qui s'établissent dans la Nouvelle-Angleterre. Aujourd'hui ils ne composent que le quart des habitans. Leur aversion pour l'élégance et pour tous les objets de luxe diminue tous les jours. Les beaux équipages ne sont pas rares dans les rues de Philadelphie, et le théâtre devient de jour en jour plus fréquenté. L'hôtel qui était destiné au président des Etats-Unis, annonce combien peu les arts ont

Les Quakers.

(1) *Payne*, t. IV, p. 338.

fait de progrès dans ce pays. Le plan en a été tracé par un homme qui entendait bien l'architecture; mais un comité de citoyens, chargés d'examiner ce plan et d'en diriger l'exécution, crut le perfectionner en transposant l'ordre des étages; de sorte que les pilastres qui devaient orner le rez-de-chaussée paraissent maintenant suspendus en l'air. Architecture bizarre.

Dans l'intérieur de la Pensylvanie, nous remarquerons *Lancaster*, ville de cinq mille âmes, siége du gouvernement de l'état; *Carlisle*, avec une académie florissante; *Yorck*, avec quatre mille habitans; *Béthléhem*, chef-lieu des frères Moraves, siége de leur évêque et de plusieurs colléges, fabriques et manufactures; *Ephrata*, résidence d'une autre secte religieuse très-austère, nommée les *Dunkers*, et dans la partie occidentale, sur l'Ohio, *Pittsburg*, entrepôt de commerce entre les Etats atlantiques et ceux de l'intérieur. Les toiles pour voiles, les cordages, les ustensiles en fer, quelques ouvrages en acier, de la potasse, de grosses étoffes de laine, tels sont les principaux objets de l'industrie très-active des Pensylvaniens. Frères Moraves.

L'agriculture fleurit dans le petit Etat de *Delaware*, qui a pour capitale *Dover*, petite bourgade. Le commerce fait prospérer *Wilmington*, ville agréablement située et peuplée de cinq mille âmes. Presque tout le terrein étant déjà mis en culture, le nombre des habitans de cet Etat ne s'accroît que lentement. Les rivages de la baie de Delaware sont très-bas, couverts de forêts, dont la continuité n'est interrompue que par des marécages funestes à la santé des habitans. Delaware.

La baie de Chesapeak partage en deux parties le *Maryland*, riche surtout en tabac, en froment et en fer. Quoique l'importation des nègres d'Afrique y ait cessé depuis 1763, plus d'un quart de la population se compose encore de noirs et de mulâtres esclaves. La population blanche ne double qu'en trente ans. Riches par le travail de leurs esclaves, vivant dans des campagnes isolées, les Marylandais ont l'indolence et la paresse d'esprit des autres Anglo-Américains méridionaux, sans avoir leur gaîté hospitalière. La religion catholique compte le plus grand Maryland.

Richesses de l'état. nombre de fidèles (1). L'Etat possède des fonds actifs de 1,600,000 dollars, et sa recette annuelle surpasse la dépense de plus de moitié; mais ne vaudrait-il pas mieux fonder des écoles que d'amasser un trésor (2)?

Ville de Baltimore. La petite ville d'*Annapolis* est le siége du gouvernement; mais la ville la plus considérable s'appelle *Baltimore*, située sur la rivière de *Patapsco*. Devenue le rendez-vous des hommes de toutes les nations qui cherchent fortune, elle s'est rapidement élevée à l'état florissant où on la voit aujourd'hui. La situation en est un peu basse, mais l'art a réussi à la rendre passablement salubre. En 1790, on évalua à treize mille cinq cent trois le nombre de ses habitans; il était, en 1810, de trente-six mille sans les *précincts* ou la banlieue. Une très-petite lizière du Maryland, qui s'étend dans les montagnes, est à l'abri des fièvres intermittentes et des chaleurs d'un été brûlant. Là fleurit la jolie ville de *Frédérickstown*.

La Cité fédérale. Entre le Maryland et la Virginie, s'élève, sur un territoire appartenant à toute l'Union, la Cité-Fédérale qui porte le grand nom de *Washington*. Le siége du gouvernement central y a été transféré en l'année 1801. Cette ville, construite sur les bords du Potowmak et de l'*Estearn-Branch*, s'étendra à près de quatre milles sur chacune de ces rivières : c'est une des plus heureuses situations de toute l'Amérique, tant pour la salubrité de l'air et la beauté du pays, que sous le rapport d'une parfaite convenance. Les éminences graduelles y forment une foule de charmantes perspectives, et une pente suffisante pour l'écoulement des eaux pluviales. L'enceinte de la ville renferme un grand nombre de sources excellentes. L'*Eastern-Branch*, rivière qui se jette dans le Potowmak, fournit un des hâvres les plus sûrs et les plus commodes de l'Amérique; les plus grands vaisseaux y trouvent assez d'eau jusqu'à quatre milles de son embouchure, et le canal percé le long du rivage con-

Port.

(1) *Payne*, p. 380.

(2) Le rapport officiel dans *Niles*, Weekly Messenger, t. I, p. 242.

tigu à la ville, offre un hâvre spacieux avec les plus grandes commodités.

Cette capitale, située sur la grande route, également éloignée de l'extrémité septentrionale et de l'extrémité méridionale des Etats-Unis, au milieu d'un pays abondant en objets de commerce, ne comptait encore, en 1810, que huit mille habitans ou treize mille en y comprenant *Georgetown* qui en est comme le faubourg; mais quelques années de paix l'éleveront à un rang éminent parmi les grandes cités. Le plan tracé par un Français, le major l'Enfant, réunit dans un très-haut degré la commodité, la régularité, le charme de la perspective, et la libre circulation de l'air. Avant de rien commencer, on avait déterminé la position des divers édifices publics, tels qu'on les construit aujourd'hui, sur le terrein le plus avantageux; tous dominent ou des perspectives lointaines, ou des vues agréables, et leur situation les rend susceptibles de tous les accessoires que pourrait exiger, par la suite, l'utilité ou l'embellissement. Le capitole s'élève sur une éminence des plus belles, d'où l'œil planera sur toutes les parties de la ville, et sur la vaste étendue des campagnes circonvoisines. Sur une plate-forme, encore plus élevée, sera la maison du président, qui jouira d'une perspective d'eau charmante, et commandera la vue du capitole, ainsi que celle des parties de la ville les plus importantes. Un amiral Anglais, rival d'Hérostrate, a surpris et brûlé cette ville en 1814, mais les dommages sont déjà réparés. Le Capitole, etc.

Depuis la baie de Chesapeak jusqu'aux bords de l'Ohio, s'étend le territoire actuel de la *Virginie.* Les Montagnes-Bleues ou les Alleghanys, la partagent en deux portions; celle d'ouest, riche en magnifiques points de vue, ressemble à un vaste parc; le fameux tabac, le riz, le froment enrichissent les cultivateurs de l'autre partie. Dans la première on ne voit guère que des blancs; dans la seconde, les esclaves noirs sont très-nombreux. La religion presbytérienne domine dans les montagnes de l'ouest; la religion Virginie. Deux contrées distinctes.

anglicane presbytérienne règne dans les plaines orientales. Le long des Montagnes-Bleues il y a une race d'habitans très-forts et très-grands, parmi lesquels il est rare de trouver un homme qui n'ait pas six pieds de haut. Il paraît qu'en général les individus qui habitent la partie supérieure de la Virginie jouissent d'une excellente santé. La partie maritime, au contraire, est exposée à des fièvres dangereuses. Une distinction tranchante entre les riches et les pauvres, rend le gouvernement plus aristocratique que celui des autres Etats ; mais le petit nombre d'hommes riches, éclairés et intelligens qui forment l'oligarchie virginienne a montré, dans les affaires générales de la confédération, l'esprit le plus opposé à la monarchie ; c'est dans ce sens qu'on a désigné la Virginie comme le siége de l'esprit démocratique (1). Dans cette patrie de Washington et de Jefferson, on néglige les sciences et les lettres. Le bas peuple s'enivre et se bat avec toute la fureur des sauvages ; dans leurs combats, un œil poussé hors de l'orbite, une oreille arrachée à coups de dents, ne comptent pour rien (2). Les Virginiens riches aiment les courses à cheval, ce qui les a engagés à élever des chevaux excellens. Livrés à des plaisirs champêtres, ils fuient le séjour des villes. Aussi *Richmond*, la capitale, n'a guère au-delà de dix mille habitans. Il y a un collége à *Williamsbourg*, ancienne capitale. *Norfolk*, port de commerce, compte, dit-on, jusqu'à dix mille habitans (3). *Pétersbourg*, autre port de commerce voisin, en renferme cinq à six mille. A l'ouest des Montagnes-Bleues, on trouve *Winchester* avec deux mille habitans, et *Wheeling*, sur l'Ohio, paraît prendre de l'importance.

Etat politique et moral.

Villes.

Des curiosités ordinaires ne doivent pas nous arrêter

(1) *Payne*, t. IV, 399. (2) *Ashe*, Travels in America, 1809. Edinburg Review, XV, 447. (3) *Félix de Beaujour*, Aperçu des États-Unis, p. 81. Le recensement de 1810 en donne à Norfolk neuf mille cent quatre-vingt-treize ; à Richmond, neuf mille sept cent trente-cinq.

dans notre course ; nous ne pouvons accorder qu'une simple mention à la *cave de Madisson* et au passage du *Potowmack* à travers les crevasses des montagnes ; mais le *Pont-de-Roche* exige une courte description. Une petite rivière, le *Cedar-Creek*, affluent du James, passe au fond d'une vallée qui a de deux cent dix à deux cent soixante-dix pieds de profondeur, quarante-cinq pieds de diamètre en bas et quatre-vingt-dix pieds en haut. Une masse solide de roche calcaire, épaisse de quarante pieds, recouverte de terreau et de rochers détachés, passe d'un bord de la vallée à l'autre, et forme ainsi une immense arche qui, vue d'en bas, inspire un sentiment mêlé de frayeur et d'admiration. Le phénomène, très-naturel en soi-même, ne diffère des excavations si fréquentes dans les pays calcaires que par la grandeur des masses et par sa disposition pittoresque (1). Pont-de Roche.

La population de la Virginie s'accroît lentement, et ne paraît doubler que dans une période de soixante à soixante-dix ans. Sur neuf cent soixante-quatorze mille habitans que le dernier recensement a donnés, il y avait trois cent quatre-vingt-douze mille esclaves noirs, circonstance qui diminue la force militaire de l'Etat, mais qui double la valeur du droit de voter. Les Virginiens, comme les anciens Grecs et Romains, fondent leur liberté politique sur l'existence d'une classe d'esclaves. Les finances particulières de cet Etat paraissent florissantes ; en 1811, la recette montait à 582,000 dollars, et la dépense à 369,000 ; on connaît ici une taxe sur les propriétés, dont le principe répugne aux autres Anglo-Américains (2). Population. Finances.

La *Caroline* du nord, bordée dans sa partie maritime de bancs de sables et de marais, manque d'un port de commerce. *Raleigh* en est la ville capitale ; *Wilmington* est la plus merçante et *Fayetteville* la plus jolie ; ce ne sont guère que Caroline du Nord.

(1) Comp. *De Chastellux*, t. II, p. 305. *Weld*, Voyage au Canada, trad. franç., t. I, p. 251. *Payne's* Geography, t. IV, p. 398. (Nous avons préféré ce dernier.)

(2) Rapport officiel, dans le *Weekly Register*, N°. 22.

des bourgades, mêlées de jardins et de plantations. La plus grande partie du pays est une forêt de pins à goudron; c'est la principale branche d'exploitation : on élève aussi des bêtes à cornes et des porcs dont on exporte la viande aux Antilles. Indolens au sein d'une contrée fertile, pleins de talens naturels, mais dépourvus d'instruction, hospitaliers, mais trop adonnés à tous les plaisirs sensuels, les Caroliniens du nord vivent en partie sans aucune espèce de religion reconnue. Dans les montagnes, les nouveaux colons, Irlandais et Ecossais d'origine, conservent au contraire leur rigide presbytérianisme, leur amour pour le travail et leurs mœurs sévères.

Contraste des mœurs.

Caroline du Sud.

Dans la *Caroline* du sud, le haut pays jouit d'un climat tempéré; les côtes éprouvent de très-grandes chaleurs. La végétation commence en février; c'est alors que l'érable à fleurs rouges est en fleur; il est bientôt suivi par le modeste saule et l'humble sureau; le prunier et le pêcher étalent ensuite leur parure brillante. Les planteurs sont en activité dans les mois de mars et d'avril; la saison de semer continue jusqu'en juin. Dès-lors les chaleurs augmentent; dans les mois de juillet et d'août, il tombe de fortes pluies, accompagnées d'orages. En septembre, les matinées et les soirées sont froides, mais le soleil est encore ardent au milieu du jour. Le temps est orageux vers l'équinoxe; l'air est d'ordinaire doux et serein en octobre. Vers la fin de ce mois, les gelées blanches se montrent, et les fièvres disparaissent avec les chaleurs. Le froid arrive en décembre; la végétation s'arrête; les montagnes se couvrent de neige, mais dans les plaines elle ne prend pas consistance; un rayon de soleil la fait disparaître. L'hiver y est la saison la plus agréable. La plus forte gelée qu'il y ait ne pénètre pas la terre à deux pouces, et le froid n'y dure pas trois jours de suite. Des plantes qui ne peuvent supporter l'hiver de la Virginie prospèrent dans la Caroline du sud. Aux environs de Charlestown et sur les îles qui bordent la côte, les orangers passent l'hiver en pleine terre, et sont rarement endommagés par les froids; mais à dix milles de dis-

Détails physiques.

tance dans l'intérieur, ils gèleraient tous les ans jusqu'à rase terre, quoique ces contrées aient une latitude plus méridionale que Malte et Tunis (1). Ce pays connaît quelques fléaux. Souvent à trois mois de sécheresse destructive succèdent trois semaines ou un mois de pluie. Les ouragans y sont aussi redoutables.

Les principaux articles de commerce qu'exporte la Caroline du sud, sont du riz, de l'indigo, du tabac, des peaux, du coton, du bœuf, du porc, de la poix, du goudron, de la térébenthine, de la cire végétale, des bois de construction, du liège, des cuirs et des plantes médicinales.

Le gouvernement siége à *Columbia*, dans le haut pays; mais la principale ville est *Charlestown*, située à la jonction de l'Ashley et du Cooper, rivières grandes et navigables, et qui forment un vaste confluent. Quoiqu'elle soit dans une situation basse, l'air, rafraîchi par des brises de mer, y est généralement salubre. Les Charlestownois, hors de leur commerce, ont des connaissances très-bornées; mais en revanche, ils se portent bien; ils s'amusent à tirer au blanc, à jouer à la paume à la manière basque, et à voir des courses de chevaux; les dames sont renommées pour la vivacité de leur danse. Ville de Charlestown.

La *Géorgie*, pour le sol et le climat, ressemble à la Caroline méridionale. Le coton est d'excellente quantité. On y essaie la culture de la vigne. *Louisville*, dans le haut pays, est le siége du gouvernement. *Savannah* passe pour être la meilleure ville de commerce, quoiqu'elle n'ait pas mille habitans. Géorgie.

La population de ces trois Etats méridionaux augmente dans des proportions très-différentes. Celle de la Caroline du nord a doublé en trente années; celle de la Caroline du sud, en vingt années, et celle de la Géorgie en dix; mais il est à regretter que cet accroissement soit en partie dû à l'importation des nègres. La population noire s'est accrue, Accroissement de la population.

(1) *Drayton*, View of South-Carolina. Charlestown, 1802. *Michaux*. Voyage à l'ouest des Monts-Alleghanys.

pendant vingt ans, dans la Caroline du nord, de soixante-dix pour cent ; dans celle du sud, de quatre-vingt-dix pour cent, et dans la Géorgie, de deux cent vingt pour cent ; c'est-à-dire qu'elle a plus que *triplé* dans cette dernière province. Nous remarquerons encore que les deux tiers des nègres sont concentrés dans ces provinces (1).

Etats d'ouest.

Passons les Monts-Alleghanys, et parcourons rapidement du nord au sud le fameux *territoire d'ouest*, ou la contrée située entre ces montagnes et le Mississipi.

Le territoire de *Michigau*, péninsule environnée des lacs Saint-Clair, Huron et Michigau, ne renferme encore que quatre à cinq mille habitans. *Détroit*, la seule ville, environnée de rians vergers, fait un commerce actif. Le fort de *Michilimakinak* passe pour un poste d'importance. Les Chipeways et les Outawas habitent une partie de ce territoire peu fertile.

Michigau. Ohio.

Plus au sud, derrière la Pensylvanie, s'est formé l'*Etat de l'Ohio*. A partir de Pittsburgh, l'Ohio coule entre deux *ridges* ou chaînes de hautes collines. Entre le pied de ces collines et le bord de la rivière, on trouve des terreins plats et couverts de bois, appelés en Amérique *flats-bottom* ou bien *rivers bottoms*. Le sol de ces terreins est d'une fertilité étonnante ; c'est un véritable humus végétal produit par la couche épaisse de feuilles dont la terre se charge tous les ans (2). On remarque sur les bords de l'Ohio, depuis Pittsburgh, à peine quelques pierres détachées ; ce n'est que quelques milles avant Limestone que l'on commence à observer un banc de pierres calcaires d'une épaisseur assez considérable.

Aucune partie de l'Amérique septentrionale ne peut être comparée à celle-ci pour la force végétative des forêts. Le platane y parvient quelquefois à quarante pieds de circonférence et au-delà. Les tulipiers y deviennent également

(1) *Census of the N. S. for* 1790, 1800 and 1810.

(2) *Michaux*, Voyage à l'ouest des Monts-Alleghanys, p. 89-91.

très-gros. Les autres arbres des forêts sont le hêtre, le *magnolia*, le micocoulier, l'acacia, l'érable à sucre, l'érable rouge, le peuplier noir et plusieurs espèces de noyers. Les eaux limpides de l'Ohio sont ombragées de saules que surmontent des érables et des frênes, dominés à leur tour par des tulipiers et des platanes. Les cerfs et les ours abondent dans les forêts; les profits qu'offre la chasse de ces animaux détournent les habitans des soins de l'agriculture. La culture du maïs, sans être très-soignée, produit un très-grand bénéfice; car telle est la fertilité des terres, que les tiges s'élèvent à dix ou douze pieds de haut, et que l'on en recueille vingt cinq à trente quintaux par acre.

Le pêcher est le seul arbre à fruit que l'on cultive jusqu'à présent dans ce pays. On ne le soigne en aucune manière, et cependant il pousse avec tant de vigueur, qu'il rapporte dès la troisième année (1). Dans l'Ohio, on trouve en abondance une espèce de *mullette* dont la nacre est fort épaisse et très-belle. M. Michaux a rapporté des individus de cette nouvelle espèce (2).

Chilicothe est la ville principale de ce nouvel Etat. Les maisons ne sont, en grande partie, que des *loghouses* ou cabanes de troncs d'arbres, sans fenêtres, et si petites, que deux lits en occupent une grande partie. Deux hommes élèvent et terminent, en moins de trois jours, une de ces constructions chétives. Villes.

La partie septentrionale de l'Etat d'Ohio, bordée par le lac Erié, porte le nom particulier de *Nouveau-Connecticut*; elle se peuple rapidement par des émigrés de l'ancien Etat de ce nom, et ces colons, actifs, sobres et religieux, y créent déjà de riantes bourgades (3). L'Etat d'Ohio n'admet pas d'esclaves. Nouveau-Connecticut.

Un ancien peuple civilisé et belliqueux a dû habiter ces régions dans un temps antérieur à l'histoire; on découvre Anciens monumens.

(1) *Michaux*, Voyage à l'ouest des Monts-Alleghanys, p. 94, 117, etc., etc. (2) C'est l'*Unio Ohiolensis* de M. *Bosc*. (3) *Colonial Journal*, N°. I; Londres, 1816, p. 47.

continuellement des camps retranchés ou plutôt des forts, des restes de forges et des ruines de villes, construites en pierres et sur un plan régulier. Du milieu de ces vieux murs, on voit s'élever des arbres dont la grosseur atteste un âge de plusieurs siècles (1). A côté de ces monumens de l'homme, on rencontre ceux de la nature; des ossemens fossiles nous apprennent ici l'existence d'animaux inconnus.

Animaux fossiles.

M. Peales, directeur du muséum d'histoire naturelle de Philadelphie, est parvenu, avec beaucoup de soin et de dépenses, à réunir un squelette fossile complet d'un grand quadrupède qui peut être regardé comme une espèce d'éléphant. Ce squelette a été trouvé près des grandes salines, à cinq cents milles au-dessus de Pittsbourg, et à trois milles à l'est de l'Ohio. Il était enseveli avec beaucoup d'autres ossemens, surtout de buffles et de daims, dans un sol calcaire, principalement composé de détritus de coquillages, et couvert d'eau, même pendant les saisons les plus sèches (2). Ce quadrupède se fait remarquer par l'extrême solidité de sa charpente osseuse, par ses mâchoires plus longues d'un tiers que celles de l'éléphant ordinaire, par des dents molaires plus nombreuses, d'une structure moins composée que celles des autres éléphans, et enchâssées séparément dans des alvéoles régulièrement cloisonnés; enfin par une plus grande obliquité de la ligne faciale, et un front moins élevé que dans l'éléphant d'Asie : on conclut ce dernier trait de la conformation de la mâchoire et de l'encaissement des dents (3). M. Daubenton avait regardé cet animal comme un hippopotame; M. William Hunter a cherché à prouver que ces dents molaires n'ont pu appartenir qu'à un carnivore, opinion adoptée par M. Peales, qui croit que cet éléphant était amphibie, et qu'il vivait de chair et de crustacés.

District d'Indiana.

Le district d'*Indiana* est aujourd'hui séparé de celui d'*Illinois*; le recensement de 1810 donne au premier vingt-

(1) Lettre dans le *Mercure de Chilicothe*, 6 novembre 1811.

(2) Journal de Physique, février 1803, p. 150, etc.

(3) *Camper* fils, Description d'un éléphant, p. 24.

Digitized by Google

quatre mille cinq cents habitans, et à l'autre douze mille deux cent quatre-vingt; population assez forte pour qu'elle puisse bientôt réclamer le droit de former un Etat. Aucune carte, parvenue en Europe, n'indique encore d'une manière positive les limites respectives de ces deux districts. Tous les deux, par la douceur du climat et la fertilité du sol, égalent, s'ils ne surpassent pas, l'Etat d'Ohio; on y élève une quantité considérable de porcs, et la farine du froment y est excellente. *Vincennes* offre déjà l'aspect d'une ville naissante. Tous les établissemens primitifs de ce pays étaient dus à des Français du Canada, dont les descendans se distinguent encore par leur gaîté et leur insouciance. Des Suisses du pays de Vaud ont fondé sur les bords de l'Ohio, à sept milles de l'embouchure, une colonie appelée *Nouvelle-Suisse*; le village central se nomme *Vevay*. Ces industrieux colons ont planté des vignes qui déjà leur ont fourni deux espèces de vin, l'un comparable au Bordeaux, l'autre au Madère (1). Les Français avaient infructueusement essayé de changer en vin le jus des raisins indigènes qui croissent en abondance. Le gouvernement des Etats-Unis fait exploiter dans le district des Illinois une saline importante (2). Nouvelle-Suisse.

Les *Shawanèses*, les *Illinois* et les *Potaonatanes*, tribus indigènes de cette belle contrée, ne peuvent se déterminer à une vie sédentaire et agricole. Dernièrement un prophète, qui prétendait avoir vu apparaître la Divinité, a essayé de les réunir en une confédération militaire. Quelques rapports lui donnent le nom de *Skenadaryo*, et lui attribuent la doctrine politique et morale la plus élevée; les sages de l'antiquité avoueraient ses pures et nobles maximes (3); mais, selon d'autres relations, où il est nommé *Maygouis*, Tribus indigènes. Le prophète.

(1) *Liberty-Hall*, journal américain, octobre 1811.

(2) *Weekly Register*, vol. I, p. 128.

(3) *Monthly Repository of Theology*, vol. III, p. 709. (On y dit que le prophète demeure à l'ouest de l'Ohio; or c'est précisément la demeure du prophète des Shawanèses. Voyez le rapport officiel du général Harrison, *Weekly Register*, vol. I, p. 301-322)

Digitized by Google

ses idées et ses discours ne paraissent être que ceux d'un fanatique allié du gouvernement du Canada, d'un ennemi implacable des Américains, qui veut en même temps empêcher ses compatriotes de vendre leurs terres aux Américains et de les mettre en culture pour leur propre compte (1). Ce prophète, après avoir livré aux généraux américains des combats opiniâtres, a fini par succomber, et est tombé au pouvoir de ses ennemis. Quoique les Indiens mènent une vie misérable, leurs idées morales ont pris un certain essor.

Mot d'une femme indienne.

Une femme shawanèse ayant rencontré seule dans les forêts un voyageur américain qui essayait de lui inspirer des sentimens tendres, lui répondit avec dignité : Oulamav, mon époux, est toujours devant mes yeux, et m'empêche d'apercevoir aucun autre homme.

Etat de Kentuckey.

Au sud de l'Etat d'Ohio et du gouvernement d'Indiana, nous visiterons le riant *Kentuckey*, Etat démembré de la Virginie. Il a reçu son nom de la principale rivière qui se jette dans l'Ohio. Le sol calcaire engloutit, pendant l'été, les eaux courantes dans des fentes et des cavités souterraines (2). Les *Barrens* ou plaines dépourvues d'arbres qui se trouvent au sud-ouest de Kentuckey, sont remplis de trous en forme d'entonnoir, qui probablement doivent leur origine à des éboulemens fréquens (3). Le climat est singulièrement salubre et agréable; mais les froids commencent de bonne heure, et le cotonnier ne réussit pas. Il gèle souvent de cinq à six degrés pendant plusieurs jours de suite. La qualité bonne ou mauvaise des terres se distingue d'après l'espèce des arbres qu'elles produisent. Les terres les plus fertiles sont celles où les forêts sont composées de cerisiers de Virginie, de noyers blancs, de frênes blancs, noirs et bleus; de *celtis* à feuilles velues, de *guilandina dioica* nommé cafier; de *gleditsia triacanthos* et

(1) *Lambert*, Travels in Canada. *Nile* (Weekly Register, vol. I, p. 72 etc.), dit que le *prophete des Shawanèses*, dont il ne donne pas le nom, recevait des émissaires anglais. (2) *Michaux*, Voyage aux Etats de l'Ouest, p. 168–170. (3) *Id. ibid*, p. 163.

d'*annona triloba* : les trois dernières espèces indiquent surtout les meilleures terres. Dans les parties fraîches et montueuses, on voit s'élever des troncs énormes de platanes, de tulipiers, de *magnolia*, ainsi que de *quercus macrocarpa*, dont les glands sont de la grosseur d'un œuf de poule. Les habitans de Kentuckey appartiennent presque tous à des sectes religieuses très-exaltées ; beaucoup d'entre eux choisissent les forêts pour théâtre de leurs exercices de dévotion. Un géographe américain vante leur urbanité et leur hospitalité ; un voyageur anglais affirme que, dans leurs combats journaliers, ils s'arrachent sans pitié les yeux et les oreilles. L'un et l'autre peut être vrai à l'égard de classes différentes. La population a triplé dans l'espace de dix ans, écoulés de 1790 à 1800 ; elle n'a fait que doubler dans les dix années suivantes, mais elle continue toujours à s'accroître dans la même proportion ; comme elle était en 1810 de quatre cent soixante-six mille individus, elle sera probablement en 1820 de huit cent mille au moins (1). Un sixième des habitans se compose d'esclaves. *Francfort* est la capitale actuelle ; elle n'a pas cinq mille habitans. *Lexington* paraît plus peuplé. *Louisville* et le petit *Washington* s'élèvent rapidement.

Mœurs.

Population.

État de Tennessée.

Derrière la Caroline du nord s'étend l'Etat de *Tennessée*. La nature le partage en deux. Le Tennessée d'ouest est situé sur la rivière de *Cumberland*, et en porte le nom dans le langage ordinaire. Le Tenuessée d'est est arrosé par les rivières d'Holstôn et de Clinches, qui, par leur réunion, forment celle de Tenuessée ; ce district porte généralement le nom d'*Holston*. Les parties les plus occidentales de l'Etat de Tennessée sont abandonnées aux sauvages. Le Holston est un pays élevé, sain, riche en pâturages. *Knoxville* en est le chef-lieu. La culture du coton réussit supérieurement dans le Cumberland, où l'on trouve le bourg de *Nashville* ; mais cette partie de l'Etat n'est pas à l'abri des fièvres épidémiques.

---

(1) Lettre de M. *Correa da Serra* à M. *Michaux*.

Population. La population de cet Etat, plus récemment peuplé que le Kentuckey, s'est accrue, dans les années 1800 à 1810, dans la proportion de cent cinquante pour cent; elle était, au dernier recensement, de deux cent soixante-un mille individus, et pourra, en 1820, s'élever à six cent cinquante mille. Un septième de la population actuelle se compose d'esclaves.

Les Chéroquées. Entre le Tennessée, la Géorgie et le territoire de Missisipi, demeure la nation indienne des *Chéroquées*, jadis fameuse dans la guerre, mais que les soins bienfaisans du gouvernement fédéral ont réussi à civiliser. Elle possède des moulins à blé, à scie et à poudre; elle fabrique du salpêtre; on rencontre des auberges sur les grandes routes; les femmes ont toutes des métiers à filer et à tisser. La tribu compte douze mille trois cent quatre-vingt-quinze Indiens, trois cent quarante-un blancs et trois cent quarante nègres (1). Les *Chicasaws*, qui demeurent plus à l'ouest vers le Mississipi, se vantent de n'avoir jamais répandu le sang d'un Anglo-Américain; mais leurs progrès dans la civilisation paraissent moins rapides.

Territoire de Missisipi. Nous entrons dans le gouvernement de *Mississipi*, probablement érigé en *Etat* au moment où nous écrivons; car il comptait déjà, en 1810, une population de plus de quarante mille individus, dont les trois quarts étaient acquis pendant les dix dernières années; ainsi la population (en 1816) doit surpasser le nombre de soixante mille, fixé pour l'émancipation des républiques naissantes. *Natchez*, qui du haut de ses rivages salubres, domine le vaste cours du Mississipi, sans être jamais atteint de ses eaux, paraît encore être la ville principale de cette province; mais lorsque la possession de la partie occidentale de la Floride sera garantie aux Etats-Unis, c'est *la Maubile* qui nécessairement deviendra le principal port du commerce, étant située à l'embouchure

(1) Monthly Repository of Theology, vol. V, p. 467. Londres, 1810.

des rivières de *Tombighi*, d'*Apacouché* et de *Tallapouse*, réunies sous le nom d'*Alibama*.

Les Chactas.

C'est sur la première de ces trois rivières que demeure la tribu des *Chactas* ou *Têtes-Plates*, devenue si célèbre par la touchante fiction d'Atala et les peintures brillantes de M. de Châteaubriand. De tous les indigènes, ce sont les plus rapprochés des Européens par leurs idées morales. Placés dans un canton fertile, au sein de forêts majestueuses, de buissons odorans et de savanes abondantes en gibier et en pâturages, ils mènent une vie douce et tranquille dans leurs maisons commodes, bâties à l'ombre d'orangers, de cerisiers et de pruniers. Quelques-unes de leurs femmes paraîtraient belles et piquantes, même en Europe, où l'on admirerait la vivacité de leurs yeux. Les Chactas ont des poëtes qui, tous les ans, produisent des chansons pour la grande fête du feu nouveau. Leur culte paraît tenir du culte du soleil, établi chez les Natchès. Le génie des fleuves, le bienfaisant *Michabon*, est invoqué par leurs sorciers contre le dieu du mal, *Kichi-Manitou*. Le nombre de ces Indiens s'élevait, il y a une trentaine d'années, à douze mille individus, dont deux mille six cents combattans (1).

Les Creeks ou Muscogulgues.

Les Chactas ont pour ennemis les *Creeks-Supérieurs*, nommés proprement *Muskohgis*, d'où les Français ont fait *Muscogulgues*. Cette nation, venue, comme les Chactas, du pays à l'ouest du Mississipi, a subjugué un grand nombre de tribus de l'ancienne Floride ou de la moderne Géorgie, telles que les *Apalaches*, les *Alibamas*, les *Cousas*, les *Chacsihoumas*, les *Oconies*, les *Oakmulgies*, les *Pacanas*, les *Talepousas* et autres. Ces tribus, désignées dans les anciennes relations sous le nom collectif de *Floridiens*, n'étaient pas très-nombreuses dans leur liberté primitive; car, selon Nunez de Vaca, le village d'*Apalache* ne ren-

(1) *Bernard Romans*, cité par *Volney*, Tableau des Etats-Unis, t. I. p. 371.

fermait, en l'an 1520, que quarante cabanes : on ne connaissait aucune espèce de gouvernement ; chaque famille vivait sous les lois de la simple nature (1). On a depuis attribué aux Apalaches des idées assez élevées sur la Divinité et sur une vie future. Ils plaçaient l'enfer dans le nord, parmi Mœurs et lois. des montagnes âpres et glacées. Quelques tribus floridiennes avaient des chefs despotiques, nommés *paca-oustis* (2). Ils embaumaient leurs morts au moyen de gommes et résines odoriférantes ; les corps étaient gardés long-temps en plein air avant d'être confiés à la terre. Les Muscogulgues ayant incorporé toutes ces nations dans leur confédération, dont le chef s'appelle *Myco*, ont formé une nation de dix-sept à dix-huit mille individus, ayant cinq mille combattans (3). Généreux, braves et hospitaliers, ces peuples ont long-temps eu la sagesse de défendre l'introduction des liqueurs spiritueuses : ils n'ont cédé leurs terres qu'avec une extrême répugnance, et ils opposent encore aux envahissemens des Anglo-Américains une résistance opiniâtre. Ils adorent le grand esprit, et ensevelissent leurs morts avec des armes et des ustensiles, à la manière des tribus septentrionales. Leur gouvernement est une monarchie élective, limitée par l'autorité des chefs inférieurs formant la grande assemblée, dans laquelle les sorciers ou prêtres exercent aussi une influence fondée sur des terreurs superstitieuses. Ils cultivent le maïs, le riz, le tabac, divers légumes et arbres fruitiers. Les Siminoles. Les *Siminoles* ou Creeks-Inférieurs paraissent ne pas dépendre de la confédération, et vivent dans un état bien plus sauvage.

La Floride. Ce que nous venons de dire sur les tribus indigènes, montre déjà que la *Floride* est inséparable du territoire des Etats-Unis, sous le rapport historique comme sous le rapport physique. En effet, les premiers navigateurs éten-

(1) Naufragios de *Alvar Nunnez Cabeça di Vaca*, p. 6-17, etc. ; dans *Barcia*, Historiadores de las Indias, t. I. (2) *Gomara*, Historia de la India, ch. 45 et 46. (3) *Bartram*, Voyage dans la Caroline du sud et du nord. *Payne's* Geography, t. IV, p. 446.

dirent sur toute la contrée, au midi des monts Apalaches, le nom de *Floridas* ou *Pâques-Fleuries*, donné d'abord au cap sud-est et à la péninsule, que les indigènes appelaient *Tegesta*. Ce promontoire fut découvert en 1512, par Ponce de Léon, navigateur espagnol, allant à la recherche d'une miraculeuse fontaine de jouvence dont l'existence se fondait sur une tradition conservée parmi les Caraïbes des Antilles. Quelques Français s'étant fixés dans ce pays négligé par les autres puissances, qui alors ne cherchaient que des mines d'or, Philippe II, roi d'Espagne, jaloux de la possession exclusive de toute l'Amérique, y envoya une flotte chargée de détruire ce nouvel établissement. Par une barbarie digne de ce temps, les colons qui avaient échappé au massacre furent pendus à des arbres portant l'écriteau : *Non pas comme Français, mais comme hérétiques*. Dominique de Gourgues, marin gascon, indigné du meurtre de ses compatriotes, vendit ses terres, construisit quelques vaisseaux, s'associa une élite d'aventuriers chevaleresques, cingla vers la Floride, surprit, battit, écrasa les coupables, fit sauter leur fort, et pendit à son tour les prisonniers, avec l'écriteau : *Non pas comme Espagnols, mais comme assassins*. Après avoir ainsi vengé l'affront national, il s'en retourna en Europe; et, réclamé par l'Espagne, il fut heureux d'être oublié. Traits historiques.

Les Florides sont divisées en orientale et occidentale. Divisions et limites. La première est cette longue péninsule qui forme l'extrémité sud-est du continent de l'Amérique septentrionale. La Floride occidentale s'étend depuis la rivière Apalachicola à l'est jusqu'à la rivière Iberville ou à la branche orientale du Missisipi, selon les Espagnols; mais les Anglo-Américains soutiennent que la Louisiane s'étend jusqu'au *Rio-Perdido*, petite rivière à l'est de Pensacola. Les cartes et les relations anciennes françaises favorisent singulièrement les prétentions anglo-américaines; nul doute que la Maubile et Pensacola n'aient été occupés par les Français, et que le nom de Louisiane ne comprît tous les affluens du Missisipi et deux

cents lieues de côtes maritimes (1). Les Espagnols invoquent l'état des frontières qui a précédé immédiatement la dernière cession de la Louisiane; ils pourraient, avec plus de raison, soutenir que toute la Louisiane n'est qu'une usurpation sur l'ancienne Floride, et que par conséquent le nom relativement moderne de Louisiane ne désigne que la Nouvelle-Orléans et les postes français le long du Missisipi (2). Mais ne serait-ce pas manquer à la bonne-foi? L'inspection d'une carte ne suffit-elle pas pour faire comprendre que la France et les Etats-Unis, en recevant la Louisiane par les traités de 1800 et de 1803, ont cru recevoir les deux bords du Missisipi et toutes les dépendances anciennes et naturelles de la Nouvelle-Orléans? L'objet litigieux n'a d'ailleurs aucune valeur pour l'Espagne. Il en est autrement de la Floride orientale; quoique les établissemens civils et militaires y coûtent 151,000 piastres plus que la province ne rapporte, la position de la péninsule qui domine une des entrées du golfe du Mexique, et les cultures qu'on pourrait y établir, en rendent la possession importante sous le point de vue commercial et militaire. Mais les Etats-Unis prétendent avoir des réclamations pécuniaires très-fortes contre l'Espagne, et ils soutiennent que tant que l'Espagne n'y aura pas satisfait, ils considéreront la Floride orientale comme le gage de leurs créances; ils ont formellement déclaré qu'ils ne souffriraient pas que l'Espagne en disposât en faveur d'aucune autre puissance (3). L'Angleterre, qui avait protesté contre cette doctrine, semble aujourd'hui avoir adopté envers la république américaine un système de ménagement qui ne permet guère à l'Espagne de compter sur son intervention. Dans cette lutte des intérêts politiques qui rend incertain le sort

Prétentions des Etats-Unis.

(1) *De l'Isle*, carte de la Louisiane et du cours du Missisipi. Carte de la Nouvelle-France, pour l'établissement de la compagnie française, etc., etc. (2). C'est ce qu'a fait M. *Robin*, Mémoire sur les limites de la Lousiane, dans son *Voyage*, t. III, p. 137 et suiv. (3) Correspondance de M. *Foster* et de M. *Monroë*, en 1811, mise sous les yeux du congrès.

des Florides, nous nous conformerons aux lois de la nature, et nous ne séparerons point cette lizière de côtes du continent dont elle fait partie.

La Floride n'est qu'une continuation de pays plat de la Géorgie et de la Caroline du sud. Au lieu d'une chaîne de montagnes, faussement indiquée dans les cartes (1), on ne trouve au partage des eaux que des collines, des rochers isolés et de vastes marais. Le climat passe pour humide et mal sain, du moins à la côte, quoique l'air y doive être habituellement agité et renouvelé par le contre-coup des vents alisés joint au mouvement que le courant du golphe y communique. Tableau physique.

L'hiver est si doux, que les végétaux les plus délicats des Antilles, les orangers, les bananiers, les goyaviers y éprouvent rarement la moindre atteinte de la saison. Les brouillards y sont inconnus. Aux équinoxes, et surtout en automne, le pluies tombent abondamment chaque jour depuis onze heures du matin jusqu'à quatre après midi, pendant quelques semaines de suite. Il doit y avoir des endroits bien salubres, s'il est vrai que beaucoup d'Espagnols s'y rendent tous les ans de la Havane pour raison de santé (2). Climat.

Les productions des latitudes septentrionales et méridionales y fleurissent les unes à côté des autres, et l'on verra rarement ailleurs un mélange plus agréable d'arbres, de plantes et d'arbustes. Les pins rouges et blancs, les sapins, les chênes toujours verts, le châtaignier, l'acajou, le noyer, le cerisier, l'érable, le bois de campêche, le bois de *braziletto*, le sassafras couvrent ici un sol très-varié, tantôt riche en terreau, et tantôt composé de sable et de gravier, le plus souvent marécageux (3). On voit des forêts entières de mûriers blancs et rouges, plus beaux que dans Arbres et végétaux.

(1) Dans une partie du tirage de notre *Atlas complet*, cette prétendue chaîne a été conservée dans la *carte des États-Unis*, malgré le soin que nous avions pris de l'effacer. (2) *Carver*, Universal Traveller, p. 604. Comp. *Robin*, Voyage à la Louisiane, t. II, p. 7. (3) *W. Stork*, Description of East-Florida, with a journal kept by *John Bartram* : London, 1769 : *Bernard Romans*, Natural History of East and West-Florida ; New-York, 1776.

aucune autre partie de l'Amérique. Tous les arbres fruitiers de l'Europe y ont été naturalisés. L'orange y est plus grande, plus aromatique et plus succulente qu'en Portugal.

Les bords du *Coza*, autrement *Maubile*, rivière considérable, forment l'une des plus belles et des plus fertiles parties de la province. Les prunes y viennent naturellement, et d'une qualité supérieure à celles qu'on recueille dans les vergers de l'Espagne. La vigne sauvage serpente à terre ou grimpe au haut des arbres.

Myrte à cire. Le myrte à cire, dit M. Stork, vient dans tous les terreins, et en si grande quantité, que toute l'Angleterre en pourrait être fournie de cire, s'il y avait assez de mains pour cueillir les baies. L'extraction de cette denrée est fort simple. Après avoir écrasé les baies, on les fait bouillir dans l'eau, et on enlève avec une écumoire la cire, qui est d'une belle couleur verte : elle peut être blanchie comme la cire d'abeilles, et sa consistance rend les bougies qu'on en fait très-appropriées aux climats chauds. L'indigo et la cochenille entraient, sous l'administration anglaise, dans les exportations qui, en 1777, s'élevèrent à la valeur 1,000,000 de francs. Les collines rocheuses qui paraissent former le noyau de la Floride orientale, ont présenté des indices de fer, de cuivre, de plomb et de vif-argent. Animaux. Les animaux domestiques de l'Europe ne trouvent pas ici les pâturages convenables. L'ours, descendu des monts Apalaches, supporte très-bien les chaleurs du climat, et y devient même très-gras. De nombreux essaims d'oiseaux des contrées septentrionales viennent y passer l'hiver. Dans les forêts de la Floride, une grande araignée jaune, dont le ventre est plus gros qu'un œuf de pigeon, suspend ses toiles, semblables à de la soie jaune, et assez fortes pour arrêter de petits oiseaux dont cet insecte se nourrit. Il y a aussi une grande variété d'innocens lézards en partie très-beaux, et dont quelques-uns changent de couleur comme les caméléons.

Lacs. La péninsule ou la Floride orientale renferme plusieurs lacs, parmi lesquels on distingue ceux de *Mayaco* et de

Saint-Georges ; la rivière de *Saint-Jean* sert d'écoulement à ce dernier. Beaucoup de petits entonnoirs ou enfoncemens coniques contiennent de l'eau douce.

La partie de la Floride occidentale, complètement occupée et organisée par les Anglo-Américains, s'étend depuis *Bâton-Rouge* jusqu'à *Pascagoula*, ce dernier endroit y compris. Les colons, qui donnent à leur pays le nom de *comté de Féliciana*, envoyaient en 1811, à l'assemblée générale de la Nouvelle-Orléans, cinq représentans, ce qui suppose une population de quinze à dix-huit mille âmes. Ce fait, non avoué dans le recensement de 1810, résulte des actes publics des autorités locales (1). Floride américaine.

Les environs de la baie *Maubile* paraissent avoir été occupés à une époque plus récente. Les Espagnols gardent encore *Pensacola*, petite ville un peu fortifiée, qui possède un port spacieux, bien abrité contre tous les vents ; l'entrée en est commandée par un fort construit en briques. C'est le meilleur port du golfe du Mexique (2). Le sol, aride et sablonneux dans cette partie du pays, produit cependant beaucoup de pins propres à la mâture. Pensacola.

La côte occidentale de la péninsule, plus riante et plus fertile, présente successivement l'établissement de *Saint-Marc d'Apalache*, la baie du *Saint-Esprit*, le golfe de *Ponce de Léon*, et le promontoire méridional nommé *Cap-Agi* ou *Pointe-Tancha*, et devant lequel s'étend au sud-ouest une chaîne d'îlots couverts de hauts palmiers, de récifs, de corail et de bancs de sable très-sujets à changer de position, et au milieu desquels le navigateur n'ose chercher les chéneaux qui abrégeraient sa route. Les récifs continuent à border la côte orientale de la péninsule où le *Cap-des-Florides* marque la première découverte du pays. Plus au nord, la *Nouvelle-Smyrne* ne conserve que son nom Récifs de la Floride.

(1) Proclamation du gouverneur, M. *Claiborne*, du premier août 1811, insérée dans le *Time-Piece*, journal imprimé à *Francis-Ville*, dans la Floride occidentale. *Weekly Register* de Baltimore, t. I, p. 104.

(2) *Robin*, Voyage à la Louisiane, ch. 28 et 29.

pour attester le séjour momentané des Grecs venus de l'île de Minorque pour cultiver ici la vigne. Quelques restes de cette colonie vivent parmi les deux ou trois mille habitans de la petite ville fortifiée de *Saint-Augustin*, capitale de toute la Floride, munie d'un port d'un accès difficile. Les environs de cette ville contiennent quelques plantations. De larges bancs d'huîtres, qui souvent renferment des perles, s'étendent le long de la côte. On y trouve aussi de l'ambre gris, et, surtout après les vents de mer, une sorte de bitume que les Espagnols emploient souvent au carénage des vaisseaux, en le mêlant avec du saindoux. Sa grande consistance, qui l'empêche de fondre facilement au soleil, le rend même préférable au goudron dans les climats chauds.

Ville de Saint-Augustin.

Progrès des défricheurs ou first-settlers.

Telle est la Floride, faible digue opposée au courant rapide et continuel des émigrations américaines. Elle n'y pourra résister à la longue ; elle se verra bientôt inondée par ces infatigables *défricheurs*, que les Anglo-Américains appellent les *First-Settlers*. Cette espèce d'hommes ne saurait se fixer sur le sol qu'elle a défriché : l'amour, l'amitié, les affections sociales, les paisibles jouissances, tout cède chez eux à une passion ardente pour un mieux imaginaire qui constamment se présente à leurs yeux. Le désert les attire comme avec une force magique. Sous le prétexte de trouver des terres meilleures, un climat plus sain, une chasse plus abondante, cette race pousse toujours en avant, se porte constamment vers les points les plus éloignés de toute population américaine, et s'établit jusqu'au milieu des peuplades sauvages qu'elle brave, persécute, opprime et extermine ou chasse devant elle. Souvent ces hommes entreprennent des voyages de plus de mille lieues pour découvrir quelque terrein fertile ; seuls, dans un canot, ils descendent d'immenses rivières ; ils ne portent pour tout bagage qu'une couverture, et pour toutes armes qu'une carabine, un *tomahawk* ou petite hache d'Indien, deux piéges à castor et un large couteau. Ils vivent pendant ces longues courses du produit de leur chasse. Tels étaient les

Digitized by Google

premiers colons qui défrichèrent le Kentuckey et le Tennessée; l'habitude d'une vie errante ne leur a pas permis d'y rester ni de jouir des fruits de leurs travaux; ils ont émigré dans des contrées plus éloiguées, même au-delà du Mississipi. Il en sera de même de ceux qui habitent aujourd'hui les bords de l'Ohio. Le même penchant qui les y amena les en éloignera. D'autres colons, plus portés pour une vie sédentaire, viendront des Etats atlantiques; ils profiteront des premiers défrichemens; ils ajouteront à la culture du maïs celle du blé, du tabac et du chanvre; ils remplaceront les *loghouses* par des maisons en planches. C'est en suivant cette marche que la civilisation et la culture ont pénétré au-delà du Mississipi, et déjà elles se préparent à remonter jusqu'aux sources du Missouri. Nous allons y suivre leur marche.

LIVRE CENT DEUXIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'AMÉRIQUE. — *Territoire des Etats-Unis à l'ouest du Mississipi, ou Louisiane et Missouri. Considérations générales sur la république américaine.*

Nous ne nous arrêterons pas long-temps dans la partie cultivée de la Louisiane, déjà tant de fois décrite par les auteurs français.

Etat de la Nouvelle-Orléans. L'Etat de la *Nouvelle-Orléans*, ou la Basse-Louisiane, comprend aujourd'hui, 1°. le Delta du Mississipi; 2°. les parties de la Terre-Ferme occidentale, situées entre la rivière des Adayes, nommée *Sabina* ou *Mexicana*, à l'ouest, le golfe du Mexique au sud, le Mississipi à l'est, et le 33e. degré de latitude au nord; 3°. la partie de la Floride occidentale, appelée *Feliciana*, et occupée par les Américains (1). Cette dernière section, peuplée de quinze à vingt mille habitans, n'est pas portée en ligne de compte dans le recensement de 1810, qui donne à l'Etat soixante-seize mille habitans, dont la moitié composée de nègres. Actuellement la population totale doit s'élever à plus de cent trente mille individus.

Delta du Mississipi. Le Delta du Mississipi, composé d'un terreau léger, limoneux ou sablonneux, sans pierres ni roches quelconques, est, en beaucoup d'endroits, d'un niveau inférieur à celui de la rivière, dont une faible digue le sépare : circonstance qui semblerait le menacer, à chaque crue des eaux, d'une destruction inévitable; mais ayant en même temps une pente continuelle, quoiqu'insensible, vers la mer, les eaux du fleuve, après avoir franchi leurs barrières, trouvent de toutes parts un écoulement facile. Les nombreux canaux que le fleuve se creuse à travers un terrein couvert

(1) Voyez ci-dessus, page 381.

de mille arbustes, varient d'année en année, et forment un labyrinthe d'eau et de bosquets qu'aucune carte ne saurait retracer. Mais au milieu de ces *bayoux* (1), le bras d'Iberville à l'est, le grand bras de la Nouvelle-Orléans au milieu, avec l'embranchement de Barataria au sud, enfin le bras réuni de Tchafalaya et de la Fourche à l'est, paraissent aujourd'hui avoir acquis une existence invariable. Dans toutes les embouchures, le lit du fleuve a beaucoup moins de profondeur que dans la partie supérieure de son cours. On croit que le Mississipi doit à cette circonstance d'être exempt de toute influence des marées. Les lacs de *Pontchartrain*, de *Barataria* et beaucoup d'autres, sont renfermés dans ce Delta, où récemment une compagnie de flibustiers, sous les ordres de M. Lafitte, s'était établie dans une telle position que, toujours poursuivie et toujours introuvable, elle fondait, quand elle voulait, sur sa proie, et échappait à toutes les recherches de ses ennemis. Embouchures.

Le Delta du Mississipi, destiné par la nature à être une immense région, a reçu la culture du sucre, à laquelle le climat inconstant et le froid des hivers, souvent assez sensible, paraissaient s'opposer (2). La canne à sucre brave ici, comme dans le Mazenderan, les intempéries et les frimas ; mais ici comme sur les bords de la mer Caspienne, le suc de la canne, moins élaboré que sous le ciel des Antilles, contient moins de parties cristallines. Le coton, l'indigo, la vigne, le chanvre et le lin réussissent sur les terres plus élevées et moins humides des districts d'*Atacapas* et d'*Opelousas*. Les environs de *Nachitoches* produisent de l'excellent tabac (3). Les forêts se composent de mêmes arbres que dans la Floride et le Kentuckey. Les pinières s'étendent depuis la mer jusqu'au-delà de la rivière *Ouachita*. L'ours, le yagouar, le chat-tigre se font moins redouter que les serpens, les moustiques et les in- Cultures. Sucre, etc.

(1) Ce mot, du dialecte colonial, vient sans doute de *boyau*, chemin étroit. (2) *Duvallon*, vue de la colonie du Mississipi, p. 133. p. 69. etc. (3) *Robin*, voyage à la Louisiane, III, p. 2.

sectes venimeux ou incommodes de toutes espèces (1). La race commune des chevaux n'est pas belle. D'immenses troupeaux de bœufs errent, en partie sans maîtres, dans les prairies d'Atacapas et d'Opelousas. Beaucoup d'habitans ne doivent leur aisance qu'à ce genre de propriété, qui paraît d'un revenu plus sûr qu'aucun autre.

La Nouvelle-Orléans. La *Nouvelle-Orléans*, destinée à devenir un jour l'Alexandrie de cette autre Egypte, le Canopus de cet autre Nil, voit s'accroître rapidement le nombre de ses habitans, l'étendue de son commerce, la splendeur et l'élégance de ses maisons. C'est aujourd'hui une ville de trente mille habitans; mais le rebut des Etats-Unis, qui s'y est précipité, n'a pu que faire empirer les mœurs, sans faire avancer la civilisation.

La Haute-Louisiane. L'*Etat de Haute-Louisiane*, qui ne paraît pas encore avoir été admis au congrès, comprendra l'établissement d'*Arcansas*, la ville naissante de la *Nouvelle-Madrid*, située sur un terrein élevé que les inondations du Mississipi n'atteignent pas, et où les arbres forestiers prennent une croissance extraordinaire (2); la riante bourgade de *Sainte-Geneviève*, qui domine une vue aussi étendue que pittoresque, et où l'on apprête les produits des mines de plomb, extrêmement abondantes, qui en sont voisines (3); *Saint-Louis*, ville déjà très-considérable pour ces régions, siége du gouvernement et d'un commerce de pelleteries très-important; enfin l'établissement de *Saint-Charles* sur les bords du Missouri. Les Français, qui, dans l'Etat de Louisiane comme dans celui de la Nouvelle-Orléans, comptaient pour une moitié dans la population, vivaient autrefois dans une heureuse indolence; la chasse et leurs troupeaux fournissaient abondamment à leurs simples besoins; chacun cultivait nonchalamment les terres dont il s'était emparé, et dont souvent il ne savait marquer les limites précises. Lors de la translation sous le gouvernement Américain, les colons

État moral et civil.

(1) *Duvallon*, p. 99-108. (2) *Account of Louisiana*, p. 7 et 11. Washington, 1803. (3) *Breckenridge*, sketches of Louisiana, 1812.

français se virent en présence d'hommes entreprenans, avides, accoutumés aux chicanes judiciaires, et qui leur demandaient compte de leurs titres de possession ; ils apprirent à connaître l'utile gêne d'un régime légal, les besoins et les jouissances du luxe ; ils se trouvèrent en même temps dépouillés de leur droit illimité de propriété, et entraînés à une plus grande dépense : de là des plaintes amères qu'envenime encore la différence de langage et de croyance religieuse. Mais ces plaintes cesseront ; le nom et la langue française s'éteindront ici comme dans tant d'autres parties de l'Amérique.

Tribus indigènes du Haut-Mississipi.

Nous allons quitter les derniers confins de la civilisation, et nous élancer au milieu des tribus qui se croient encore indépendantes, et dont cependant la république américaine considère le territoire comme soumis à sa souveraineté. Les explorateurs envoyés par le gouvernement fédéral dans ces vastes régions, nous serviront de guides. Le major Pike nous conduira depuis Saint-Louis jusqu'aux sources du Mississipi. Nous indiquerons succinctement les nations qui habitent sur le haut de ce fleuve et dans son voisinage.

Les Sioux ou Nadowessis.

La puissante nation des *Sioux* est la terreur de toutes les peuplades sauvages, depuis le pays des Indiens-Serpens et la rivière du Corbeau au nord, jusqu'au confluent du Missouri et du Mississipi ; elle se divise en plusieurs tribus. Les *Minoa-Kantong*, ou gens du lac, s'étendent de la prairie des Chiens à la prairie des Français, et sont subdivisés en quatre tribus qui obéissent à différens chefs. Ils passent pour les plus braves de tous les Sioux, et sont beaucoup plus civilisés que les autres ; eux seuls font usage des canots. Ils construisent des cabanes de troncs d'arbres, et s'adonnent à la culture de la terre ; mais quoiqu'ils récoltent un peu de maïs et de fèves, l'avoine sauvage, que la nature fournit à presque tout le nord-ouest de ce continent, leur sert principalement en guise de pain. Cette bande est généralement pourvue d'armes à feu. La bande des *Waspetongs*,

(1) *M. Z. Pike*, Voyage en Louisiane, etc., trad. franç. de M. Breton, I. 214.

ou « gens de feuilles, » erre dans le pays compris entre la prairie des Français et la rivière Saint-Pierre. Les *Sassitongs*, divisés en deux tribus, chassent sur le Mississipi depuis la rivière Saint-Pierre jusqu'à celle du Corbeau. La bande vagabonde des *Yanetongs* du nord et du sud, maintient son indépendance dans les vastes solitudes qui s'étendent entre la rivière Rouge et le Missouri; elle s'y confond en quelque sorte avec celle des *Titons*, également divisée en branche du nord et du sud, et dispersée sur les deux rives du Missouri, depuis la rivière du Chien jusqu'au pays des Mabas et des Miuetares. Le bison fournit à ces deux bandes la nourriture, le vêtement et l'habitation, ainsi que les selles et les brides de leurs chevaux, dont elles possèdent des troupeaux innombrables. La bande des *Waschpecontes*, la plus petite enfin, fait la chasse vers les sources de la rivière des Moines. Elle fournit aux Yanetongs du nord et aux Titons le peu de fer dont ils ont besoin; du reste, ils paraissent être les plus indolens et les plus stupides de toute la nation.

État civil et militaire.

Les Sioux sont incontestablement les plus belliqueux et les plus indépendans des Indiens établis sur le territoire des Etats-Unis. La guerre est même leur passion dominante. Ils connaissent l'art de faire des retranchemens en terre pour y mettre leurs femmes et leurs enfans à l'abri des flèches et des balles, lorsqu'ils craignent une attaque subite de l'ennemi (1). Du reste, les marchands peuvent voyager parmi eux en toute sûreté, en ayant soin cependant de ne pas blesser le point d'honneur de ces sauvages. D'un autre côté, jamais aucun voyageur n'a démérité dans leur esprit en cherchant à tirer vengeance d'une injure qu'il aurait reçue d'un de leurs compatriotes. Les objets qu'ils vendent aux Américains sont des peaux de tigres, de daims, d'élans, de castors, de loutres, de martres, de renards blancs, noirs et gris, de rats musqués et de ratons. Leur prononciation gutturale, leurs pommettes saillantes et

(1) *M. Z. Pike*, Voyage en Louisiane, etc. trad. franç. de M. Breton, p. 46. p. 218.

tout l'ensemble de leurs traits, leurs mœurs et leurs traditions confirmées par le témoignage des nations voisines, tout porte à faire croire qu'ils ont émigré de la partie nord-ouest de l'Amérique. Ils écrivent en hiéroglyphes comme les Mexicains (1).

Les *Chipiways* habitent dans l'ouest et le sud du lac Supérieur, sur les lacs de Sable, Saugsue, des Pluies et Rouge, ainsi qu'aux sources des rivières Chipiway, Sainte-Croix, Rouge, Mississipi et Corbeau; ils se divisent comme les Sioux, en plusieurs bandes (2). Ceux qui résident sur les lacs de Sable et Saugsue, sont désignés par les voyageurs sous le nom de *Sauteurs ;* mais ceux des rivières Chipiway et Sainte-Croix s'appellent les *Folle-Avoine-Sauteurs.* Les *Cries* résident sur le lac Rouge. Les *Oloways* habitent la côte nord-ouest du lac Michigan et les bords du lac Huron. Les *Muscononges*, sur les bords de la rivière Rouge, près du Winnepeg, par conséquent hors du territoire américain, restent en liaison intime avec les autres Chipiways, et n'en sont pas encore le dernier chaînon. Les Chipiways.

Pendant deux siècles, les Chipiways et les Sioux se sont fait une guerre acharnée, jusqu'en 1805, où M. Pike les réconcilia. Les Chipiways ont plus de douceur dans le caractère et plus de docilité que les Sioux, plus de sang froid et de résolution dans les combats. Les Sioux attaquent avec impétuosité ; les Chipiways, protégés d'ailleurs par un pays entrecoupé d'une multitude de lacs, de ruisseaux et de marais impénétrables, se défendent avec adresse et prudence. Ils ont, au surplus, l'avantage de posséder tous des armes à feu ; tandis que la moitié des Sioux n'est armée que de flèches, dont le coup n'est point sûr dans les bois. Les Chipiways ont un penchant indicible pour les liqueurs fortes, entretenu par les marchands, qui encouragent en eux ce goût funeste, afin d'obtenir leurs fourrures à plus vil prix. Des hiéroglyphes sculptés en bois de pin ou de cèdre, remplacent également chez eux le langage écrit (3). État civil et militaire.

(1) *M. Z. Pike*, I. p. 75. (2) *Idem, ibid.* I. p. 219. (3) *Idem, ibid.* I. p. 107

Les Ménomènes. Les beaux traits des *Ménomènes*, que les Français appelaient *Folle-Avoine*, ont charmé tous les voyageurs. Leur physionomie respire à la fois la douceur et une noble indépendance ; ils ont le teint plus clair que celui des autres indigènes, des yeux grands et expressifs, de belles dents, la stature moyenne et proportionnée, la taille bien prise, beaucoup d'intelligence, et des mœurs patriarchales. Ils demeurent sous des huttes fort spacieuses et construites avec des nattes de jonc, à la manière des Illinois ; ils couchent sur des peaux d'ours et d'autres bêtes qu'ils ont tués à la chasse. Le sirop d'érable forme leur boisson aux repas. Quoique peu nombreux, ils sont respectés de leurs voisins, notamment des Sioux et des Chipiways ; les blancs les estiment comme des protecteurs et des amis (1). Les limites incertaines de leur terrein de chasse s'étendent jusqu'au Mississipi ; mais leurs villages sont situés sur la rivière *Ménomène* et sur la *baie Verte*, golfe du lac Michigan. Ils parlent entre eux un langage particulier qu'aucun blanc n'a jamais pu apprendre, mais tous comprennent l'algonquin.

Les Winebaiges. Les *Winebaiges* ou *Puants* résident sur les rivières Ouisconsing, des Rochers, des Renards, et sur la baie Verte : leurs villages sont très-concentrés. Ils parlent le même langage que les Otos de la rivière Plate, et descendent, selon leurs propres traditions, d'une peuplade qui a émigré du Mexique pour se soustraire à l'oppression des Espagnols. Ils passent pour braves, mais leur valeur tient de la férocité. Depuis cent cinquante ans environ, ils se sont mis sous la protection des Sioux, pour lesquels ils se piquent de fidélité, en les regardant comme des frères (2).

Les *Ottogamys* ou *Renards*, chassés par les Français de l'Ouisconsing, se sont réfugiés sur le Mississipi, où ils habitent trois villages ; ils étendent leurs chasses jusqu'à la rivière qui porte leur nom. Ils vivent dans une alliance étroite avec les Saques, et s'adonnent à la culture des grains, des

(1) *M. Z. Pike*, I. p. 99. p. 151. p. 210, etc. (2) *Idem*, *ibid.* I. p. 210.

fèves, des melons, mais surtout à celle du maïs, dont ils peuvent vendre plusieurs centaines de boisseaux par an. Eloignés de leurs villages, ils se logent, ainsi que les Saques, les Puants et les Ménomènes, dans des cabanes de forme elliptique, couvertes de nattes de jonc (1).

Les *Saques*, établis sur le Mississipi au-dessus de Saint-Louis, y chassent depuis la rivière des Illinois jusqu'à celle des Ayonas, et dans les vastes plaines à l'occident qui confinent avec le Missouri. Ils récoltent une quantité considérable de maïs, de fèves et de melons. Naturellement inquiets, remuans et dissimulés, ils emploient plus la ruse que la force ouverte. Les Saques.

Les *Ayonas*, étroitement liés avec les Saques et les Ottogamys, demeurent sur les rivières des Moines et d'Ayona, loin de la grande route du commerce. Moins civilisés et moins dépravés que les autres, ils cultivent un peu de maïs, et poussent leur chasse jusqu'à l'ouest du Missouri.

Nous allons remonter, sur les traces des capitaines Lewis et Clarke, l'immense cours du Missouri, et donner une idée de ce vaste pays, qu'on pourrait désigner sous le nom de *Missourie*. Le pays du Missouri.

Quoique dépourvu de hautes montagnes, et n'ayant généralement que l'apparence d'un terrein d'alluvion, le sol de la Missourie s'élève considérablement vers l'ouest, où il forme la base de la chaîne des Montagnes Rocheuses et du grand plateau Mexicain.

Le premier objet qui mérite notre attention, c'est le *Missouri*. Au lieu de l'embarquement de M. Lewis, cette rivière avait huit cent soixante-quinze verges, ou près de 2,400 pieds de large ; son courant rapide entraîne une quantité énorme de sable, qui s'amasse de distance en distance, et forme des bancs mobiles très-dangereux pour les navigateurs ; il charrie aussi beaucoup de bois, dont une partie reste au fond de son lit ; ses bords, minés par les eaux, s'enfoncent souvent et lui font prendre une autre direction. Le Missouri.

(1) *M. Z. Pike, ibid*, I 187. 207.

Affluens. Un grand nombre de larges rivières viennent du sud et de l'ouest se réunir au Missouri. Une des plus grandes est la rivière *Plate*, qui, étant sortie des chaînes des Montagnes Rocailleuses vers le 112e degré de longitude, coule, vers l'est, jusqu'à 97 degrés de longitude, où elle joint le Missouri. La rivière Platte a six cents verges de largeur à son embouchure, mais sa profondeur ne paraît pas excéder six pieds; ses sources avoisinent les frontières des possessions espagnoles, ainsi que le Rio-del-Norte, qui, après avoir traversé le nouveau Mexique, va se jeter dans le golfe mexicain. Sa rapidité et la quantité de sable qu'elle charrie empêchent d'y naviguer: ce n'est que dans de petits canots de cuir que les Indiens la traversent. Cette abondance de sable apportée au Missouri est un phénomène remarquable. Ces rivières, quoique peu sujettes aux débordemens, battent sans cesse des terres légères ou peu tenaces, en détachent des portions considérables, et changent toujours de rivages. Les sinuosités du Missouri viennent de la même cause. Un jour nos voyageurs s'étant arrêtés pour prendre la hauteur du méridien, se virent si près de l'endroit où ils avaient fait leurs observations la veille, qu'ils envoyèrent un homme pour mesurer la langue de terre qui les séparait de leur dernière station: il mesura neuf cent soixante-quatorze verges; cependant ils avaient fait dix-huit milles trois quarts. A un endroit nommé avec raison le *Grand-Détour*, et situé à 43 degrés de latitude, la courbure du Missouri était encore bien plus grande; la langue de terre n'avait que deux mille verges, tandis que le circuit de la rivière était long de trente milles: le Méandre même n'est pas aussi sinueux (1).

Nature de ces rivières.

Le Grand-Détour.

Les bancs de sable amassés par le Missouri sont si mobiles que l'expédition en ayant choisi un pour y camper la nuit, fut réveillée le lendemain matin par la sentinelle, qui lui annonça que l'île s'enfonçait; en effet, à peine eurent-ils le temps d'abattre leurs tentes, et de gagner leurs bateaux: en un clin-d'œil tout le banc disparut. C'est jusqu'à

Bancs de sable.

(1) Voyage de MM. Lewis et Clarke aux sources du Missouri. *Passim.*

l'endroit où l'expédition passa l'hiver, c'est-à-dire à environ seize cents milles du lieu d'embarquement, et à 47 degrés et demi de latitude, que le Missouri conserve ces qualités. La rapidité du couraut, mesurée sur le mouvement du bois qu'il charrie, se trouva, dans un endroit, de sept pieds et demi par seconde; en beaucoup d'autres elle était du double. Un courant qui fait sept pieds et demi par seconde, doit faire environ cinq milles en une heure, rapidité qui surpasse de beaucoup celle des autres rivières connues de cette partie du monde, et qui, par conséquent, suppose une chute considérable. Chute et vitesse du cours.

Ainsi nos voyageurs, en remontant le Missouri, ont dû s'élever beaucoup au-delà du niveau de la mer, et se trouver enfin, en prenant leurs quartiers d'hiver, à une grande hauteur. Faute de baromètre, ils auraient pu déterminer cette hauteur, ou plutôt la pente du terrein, d'après des observations exactes sur la rapidité et la profondeur de la rivière en divers endroits, mais ils paraissent avoir négligé ces observations.

A quelque distance du rivage le terrein s'élevait en collines de peu de hauteur; en plusieurs endroits les rochers resserraient la rivière, et l'on découvrait des bancs de pierre molle, ou des lits de charbon; le long des rivages se prolongeaient des prés, et la contrée se présentait sous un aspect fertile. On voyait beaucoup de bois, mais on n'apercevait point de gros arbres ni de grandes forêts. Peut-être les nombreux buffles, daims et élans qui paissent dans les savanes, en détruisant les jeunes plants, empêchent-ils les bois de croître. Parmi les fruits sauvages, on n'a remarqué que ceux de la vigne. Le raisin que nos voyageurs cueillirent était abondant, et presque toujours d'un bon goût. Nature du pays.

Le climat du pays traversé par l'expédition est en général très rude. A l'endroit où elle campa durant l'hiver, le thermomètre marqua souvent 20° au-dessous de zéro, ou 52° au-dessous de glace. Le 11, le froid était si vif, lorsque le vent soufflait du nord, que l'on fut obligé de suspendre les parties de chasse; au lever du soleil, le thermomètre Climat.

marquait 21° au-dessous de zéro; la glace remplissait l'air au point de refléter les objets, et de faire paraître deux soleils. Le lendemain, le vent continua de souffler du nord, et au lever du soleil, le thermomètre était tombé à 38°. Cependant cet endroit n'était qu'à 47° de latitude. Un froid aussi vif sous une latitude si peu avancée vers le nord, doit provenir de l'élévation du terrein, d'où descendent en effet plusieurs rivières qui coulent du côté du nord au lac Winnepeg, et de là dans la baie d'Hudson. L'une d'elles, la rivière de *la Souris*, est marquée sur la carte comme ayant sa source à un mille de la rive septentrionale du Missouri; et en général sur un long espace vers le nord-est, la ligne du partage des eaux longe de très-près le Missouri.

État des Indiens

De petites tribus isolées d'Indiens habitent les deux rives du Missouri. Quelque fertile que soit le sol de cette contrée, il n'y a peut-être pas de pays sur la terre où il y ait moins d'habitans. La population paraît diminuer par les ravages de la petite vérole, et par les effets des liqueurs spiritueuses. À ces fléaux il faut ajouter les guerres que ces sauvages se font mutuellement. La chasse, dans ce pays, ne paraît pas être d'un grand rapport, et la culture reste dans un état languissant.

Les Mahas.

L'imagination des Indiens aggrave encore le fléau de la petite vérole. En parlant de la tribu des *Mahas*, qui habite sous 42° 15' de latitude, la relation du voyage s'exprime ainsi : « Les rapports qui nous sont parvenus des ravages de la petite vérole, sont effrayans. On ignore par quelle voie cette maladie leur a été communiquée; ils l'ont probablement apportée de quelque excursion guerrière. Jadis c'était un peuple belliqueux et puissant; mais quand ils virent leur force s'évanouir devant une maladie à laquelle ils ne pouvaient résister, leur frayeur fut extrême : ils brûlèrent leurs villages, et quelques-uns tuèrent leurs femmes et leurs enfans, pour leur éviter une affliction aussi cruelle, et pour les faire passer dans un monde plus heureux. »

Désirant faire goûter aux Indiens le changement de gou-

vernement, ou l'usurpation des *Blancs* ; et les engager à vivre en paix, l'expédition avait toujours soin de les aborder avec beaucoup de prévenance. Elle les invitait souvent à tenir conseil avec elle ; et elle eut assez d'occasions de se convaincre que cette éloquence mâle et généreuse qu'on attribue aux sauvages, n'existe pas chez toutes les tribus. Voici le discours du grand chef des Indiens Sioux, dans une conférence que les capitaines Lewis et Clarke avaient demandée.

« Je vois devant moi les deux fils de mon *grand père* (c'est ainsi qu'ils nomment le président); vous me voyez avec le reste de nos chefs et guerriers. Nous sommes bien pauvres, nous n'avons ni poudre, ni balles, ni couteaux, et nos femmes et nos enfans n'ont pas de vêtemens. Je souhaite que mes frères, puisqu'ils m'ont donné un drapeau et une médaille, donnent aussi quelque chose d'utile à ce pauvre peuple. Je réunirai les chefs des Pawnas et des Mahas, et je ferai la paix entre eux ; il vaut mieux que ce soit moi qui la fasse que les fils de mon grand-père, car ils m'écouteront plus facilement. Je suis allé auparavant chez les Anglais, et ils m'ont donné une médaille et quelques habits. » Discours des Indiens-Sioux.

Ce langage ne se ressent pas de l'esprit indépendant que nous supposons toujours aux sauvages. Des plaintes sur la pauvreté et des demandes telles que celles des Sioux, annoncent un peuple sauvage corrompu par son commerce avec les nations civilisées.

Une des nations indiennes que l'expédition rencontra le premier été, ne faisait point usage de liqueurs spiritueuses, et elle refusa d'en goûter : c'étaient les *Ricaras*, hommes forts et bien proportionnés, qui avaient dans trois villages une population de quatre cent cinquante individus. Quoique pauvres, ils étaient bons et généreux ; ils ne mendiaient pas comme les Sioux ; cependant ils acceptaient avec reconnaissance ce qu'on leur offrait. Leurs femmes étaient gentilles et gaies, malgré les travaux domestiques Les Ricaras.

qui pesaient sur elles, comme chez la plupart des sauvages. A l'exception de la chasse, elles avaient à pourvoir à toute la subsistance de la famille. Elles ne sont pas plus avares de leurs faveurs que les femmes de Sioux; seulement les maris exigent qu'on demande leur consentement. Un jour un chef des Ricaras, dans une visite qu'il fit à M. Lewis, vit infliger une punition corporelle à un des soldats, conformément au jugement d'une cour martiale. Il en fut vivement touché, et il cria tout le temps de la punition. On lui expliqua la faute du coupable, et les motifs du châtiment; il reconnut que des exemples étaient nécessaires; il avoua en avoir donné lui-même, en punissant de mort des criminels; mais il ajouta que sa nation ne frappait même pas les enfans.

Les Mandanes. Les *Mandanes*, autre tribu, habitent les bords du Missouri, au-delà des Ricaras. Ce peuple croit à un grand esprit qui préside à ses destinées, et qui possède en même temps l'art de guérir; car chez ce peuple, grand esprit et grand médecin sont synonymes, le dernier étant un nom qu'ils appliquent généralement à tout ce qu'ils ne comprennent pas. Chacun se choisit un objet de dévotion, qu'il appelle *la Médecine* : c'est ou quelque être invisible, ou plus souvent quelque animal qui devient son protecteur et son médiateur auprès du grand esprit, et il n'y a rien qu'on néglige pour le rendre propice. « J'étais, il n'y a pas long-temps, possesseur de dix-sept chevaux, dit un Mandane aux Américains, mais je les ai tous sacrifiés à *ma médecine*, et je suis maintenant pauvre. » Il avait, en effet, conduit tous ses chevaux dans la plaine, et là il leur avait donné la liberté, en les abandonnant à *sa médecine*. L'idée d'associer tout pouvoir inconnu à celui d'une médecine, le plus frappant à leurs yeux, paraît être générale parmi les tribus indiennes de cette partie de l'Amérique. Les nations qui habitent à l'ouest des Montagnes Rocailleuses ont un langage tout différent, et ne paraissent avoir que peu de relations avec les Indiens de l'est; cependant il se servent de la même métaphore, et, semblables à quelques philosophes

Acception du mot médecine.

de l'ancien continent, ils sont très-fiers d'avoir expliqué un fait physique à l'aide d'une expression figurée.

Traditions mythologiques.

Les Mandanes croient à une existence future, et cette croyance se lie à la tradition de leur origine. Toute la nation, disent-ils, demeurait dans un grand village sous terre, auprès d'un lac souterrein ; une vigne étendait ses racines depuis la surface de la terre jusqu'à leur demeure, et leur laissait apercevoir le jour à travers quelques fentes. Quelques-uns des plus hardis grimpèrent au haut de la vigne, et furent charmés de voir une terre riche en fruits de toute espèce, et couverte de buffles. De retour dans leur souterrein, ils firent goûter à leurs camarades les grappes qu'ils avaient apportées, et tout le monde en fut si enchanté, qu'on résolut unanimement de quitter cette sombre demeure pour la belle contrée d'en haut. Hommes, femmes, enfans, tous montèrent le long du cep ; mais quand la moitié de la peuplade fut arrivée sur la terre, une grosse femme, en voulant monter, cassa le cep par son poids, et se priva, ainsi que le reste de la nation, pour toujours de la clarté du soleil. Quand les Mandanes meurent, ils espèrent retourner à l'ancien établissement de leurs ancêtres, où les bons arrivent en traversant un lac, tandis que les méchans s'y noient, accablés par le fardeau de leurs péchés.

Amusemens; Danses.

L'expédition demeura tout l'hiver dans le voisinage de cette nation. Pour passer le temps durant la triste saison, les Indiens ont leurs amusemens comme les nations les plus civilisées : la danse est de ce nombre ; mais ce n'est pas une danse très-gracieuse. Celle qu'ils appellent la *danse des buffles* est un amusement si dégoûtant, que les auteurs de la relation n'ont osé le décrire qu'en latin. Une autre danse appelée la *danse de la médecine*, est moins indécente ; mais elle n'en est pas plus agréable.

Le Haut Missouri.

Le Missouri qui, depuis son embouchure jusqu'au territoire des Mandanes, coule dans une direction nord-nord-ouest, suit, plus haut, une ligne est et ouest, ligne qui

incline même un peu vers le sud. Dans cette nouvelle région, il traverse également un terrein d'alluvion et des terres basses, sur lesquelles paissent des élans, des buffles, et des antelopes. Tout le pays présentait aux voyageurs l'aspect d'une plaine sans borne, sans arbres et même sans broussailles, excepté les endroits marécageux et les pentes escarpées des collines, où ces végétaux sont à l'abri du feu. Le courant du fleuve, à cette hauteur, était moins rapide, et la navigation plus facile et plus sûre que plus bas, en sorte que l'expédition put faire dix-huit à vingt milles par jour. En avançant, elle aperçut sur les flancs des collines, sur les bords de la rivière, et même sur les bancs de sable, une substance blanche, dont il y avait des masses au fond de l'eau; elle avait le goût du sel amer mêlé au sel commun. Plusieurs ruisseaux venant du pied des collines, étaient tellement imprégnés de cette substance, que l'eau en avait contracté un goût désagréable et une qualité purgative. C'était sans doute une terre magnésienne. On aperçut aussi du bois réduit en charbon. En s'arrêtant plus haut dans leur navigation, ils découvrirent de même des traces de sel et de charbon, ainsi que de pierre-ponce, et une sorte, disent-ils, de *terre brûlée*. Plus loin, les collines présentaient à la vue de grands blocs de rochers rompus, dont quelques-uns, quoiqu'élevés de deux cents pieds au-dessus du niveau de l'eau, paraissaient avoir été jadis soumis à son influence, leur surface ayant été applanie par l'action des courans. Ces rocs se composent de granit blanc et gris, de cailloux, de pierre calcaire, de pierres à bâtir, et de quelques couches interrompues d'une pierre noire comme du bois pétrifié, et formant de bonnes pierres de touche. Les traces du charbon de terre et de la pierre-ponce continuaient à se montrer. La qualité du charbon s'améliorait, du moins il s'embrâsait aisément, mais en donnant peu de flamme et de fumée. Un peu au-dessus de cet endroit, on trouva une couche de charbon de six pieds d'épaisseur. Dans les plaines, erraient de grands troupeaux de daims, d'élans, de buffles et d'antelopes; des loups

Nature du pays.

Roches et mineraux.

guettaient les traînards et s'en emparaient quelquefois. La femelle du buffle défend ses petits tant qu'ils restent auprès du troupeau; mais plus loin elle n'ose s'exposer elle-même. Au 27 avril, le Missouri charriait encore des glaçons. On voyait aussi surnager des buffles morts qui s'étaient probablement noyés en voulant passer la rivière à la nage, ou en marchant sur une glace peu solide. Quelquefois des buffles vivans sont emportés par les glaçons; étant alors dans un état très-faible, ils sont aisément surpris par les Indiens. Ceux que le fleuve entraîne, sont enterrés plus bas dans les sables, comme les éléphans de la Sibérie ont été ensevelis sur les bords du Yenisseï et de la Lena. L'antelope, cet animal doux et léger qui semble plutôt voler que courir, est très-commun dans les pâturages du Missouri. Sa curiosité cause, dit-on, très-souvent son malheur. A la première vue du chasseur, il s'enfuit avec beaucoup de légèreté; mais si le chasseur se cache à terre, en tenant en l'air son chapeau ou un autre objet, l'antelope revient au petit trot pour le voir, et approche quelquefois deux à trois fois, au point de se mettre à la portée du fusil.

Troupeaux de buffles.

Antelopes.

L'expédition rencontra aussi des animaux dangereux, surtout l'ours blanc et l'ours brun. Les Indiens, qui les craignent beaucoup, ne les attaquent jamais qu'étant au nombre de six à huit, et alors même ils ont souvent le dessous, et laissent un ou plusieurs des leurs sur la place. Le danger n'est pas le même pour des chasseurs habiles et armés de fusils. Cependant l'ours est toujours un animal formidable, comme on pourra le voir par l'aventure suivante.

« Un soir, » dit M. Lewis, « les gens du dernier de nos bateaux découvrirent un ours brun, couché sur un terrein ouvert, à environ trois cents pas de la rivière. Six bons chasseurs entreprirent de l'attaquer, et avancèrent à la faveur d'une petite hauteur; ils arrivèrent à vingt pas de lui : alors quatre d'entre eux firent feu, et percèrent son corps d'autant de balles, dont deux passèrent directement dans ses poumons. L'animal furieux se leva en sursaut, et

Aventure avec un ours.

courut sur eux la gueule ouverte. Quand il approcha, les deux chasseurs qui n'avaient point encore tiré, déchargèrent leurs fusils, et lui firent deux blessures, dont l'une, en lui fracassant l'épaule, retarda sa course; mais avant que les chasseurs pussent charger de nouveau, il fut si près qu'ils furent forcés de gagner la rivière; ils n'y étaient pas encore arrivés, qu'il les avait déjà atteints. Deux se jetèrent dans le bateau; mais les autres s'étant dispersés, se cachèrent parmi des saules, et tirèrent sur l'ours: ils le blessèrent en plusieurs endroits, mais il n'en devint que plus furieux. Il suivit deux d'entre eux de si près, qu'ils se virent réduits à se précipiter du haut d'un coteau de vingt pieds dans la rivière; encore l'ours s'y précipita-t-il après eux, et déjà il n'était plus qu'à quelques pieds du dernier, lorsque l'un des chasseurs qui étaient restés sur le rivage lui tira un coup à la tête, et le tua. Après l'avoir traîné sur la plage, on vit que son corps était traversé par huit balles en diverses directions. » Il paraît, d'après ce récit, que l'ours de ces contrées n'est pas moins féroce et n'a pas une vie moins dure que l'ours qui habite les glaces du Groënland.

Rareté des rosées.

Une circonstance particulière dans l'histoire naturelle de cette contrée, c'est que la rosée y est très-rare, même auprès d'une aussi grande rivière que le Missouri. Nos voyageurs n'en virent que deux exemples en traversant les pays ouverts. Le 24 mai, les bords de la rivière se couvrirent de glace; le lendemain, les cotonniers avaient perdu leurs feuilles. Peu à peu l'expédition approcha des Montagnes Rocailleuses, et déjà quelques pics de cette chaîne commencèrent à se montrer. Les collines n'étaient plus parées de bois; seulement, le long de la rivière, on remarquait quelques arbres rabougris: c'étaient des cotonniers, des frênes, des aunes, des buis et des saules. Depuis que nos voyageurs avaient quitté les Mandanes, ils n'avaient plus aperçu d'Indiens; seulement ils avaient rencontré par-ci par-là des cabanes qui paraissaient avoir été abandonnées depuis peu. Les rochers se composaient d'une pierre tendre, traversée par des blocs d'une substance noire, semblable au trapp, et

Approche des montagnes.

plus encore au basalte. Des paysages très-pittoresques s'offraient à la vue de part et d'autre. MM. Lewis et Clarke virent s'élever, disent-ils, des pans de murs si extraordinaires, qu'ils crurent y apercevoir un ouvrage de l'art. « Ces murs montent perpendiculairement sur le rivage, » quelquefois à la hauteur de cent pieds ; leur épaisseur » varie d'un à douze pieds, mais ils sont aussi larges en » haut qu'en bas. Ils se composent de pierres noires et dures, » de la forme des poligones irréguliers ; une rangée est » posée sur l'autre, de manière que chaque pierre de des» sus remplit les insterstices entre les deux pierres infé» rieures (1). »

Murs de basalte.

Nos voyageurs n'étaient pas minéralogistes; sans cela ils n'auraient pas pris pour des murs ce qui ne paraît être qu'un assemblage de colonnes basaltiques couchées horisontalement. Ces polyèdres tournés vers la rivière, étaient les extrémités des colonnes, telles qu'on les voit dans l'île de Mull sur la côte d'Ecosse, ou dans la fameuse chaussée des Géans, en Irlande. La position horizontale des colonnes ou prismes basaltiques se retrouve dans les îles Feroer. Quant à la figure irrégulière, il faudrait attendre les témoignages d'observateurs plus savans. Espérons que M. Maclure pourra parcourir sans accident ces immenses contrées dans lesquelles l'amour des sciences vient de l'entraîner, et où il porte cet esprit observateur qui brille dans son *Tableau géologique des Etats-Unis.*

Après avoir passé entre ces murs colossals, l'expédition, arrivée auprès du 112e degré de longitude et à 47° 20' de latitude, se trouva arrêtée par un confluent de deux rivières, entre lesquelles il était difficile de distinguer le vrai Missouri, c'est-à-dire, la rivière dont elle voulait connaître le cours. L'évènement justifia le choix de nos voyageurs. A deux milles du confluent, M. Lewis entendit le bruit d'une chute d'eau, et en avançant, il remarqua une rosée fixe qui, poussée par un vent du

(1) Voyage de *Lewis* et *Clarke*, p. 352.

sud-ouest, traverse la plaine comme une colonne de vapeurs. Il se porta vers cet endroit. A mesure qu'il approcha, le bruit augmenta au point de ne plus lui laisser de doute que ce ne fût la grande chute du Missouri. Au bout de sept milles, il parvint, à travers des rochers de deux cents pieds de haut, à jouir du spectacle magnifique des plus belles cataractes du monde, mais qui, depuis la création, roulent leurs eaux dans un désert.

Grandes chutes du Missouri.

Ces chutes s'étendent à une distance d'environ douze milles, et la largeur moyenne de la rivière varie de trois cents à six cents verges. La principale chute, qui se présente une des premières lorsqu'on remonte le courant, a quatre-vingts pieds de hauteur perpendiculaire, et trois cents verges de large. Des rochers d'une centaine de pieds de haut s'élèvent sur les deux côtés; à gauche, l'eau se précipite dans un abîme au bas du roc : le reste de la cataracte, hérissé de blocs saillans, ne tombe pas en masse, mais il n'en est pas moins beau: c'est une masse d'écume de deux cents verges de large sur quatre-vingts de haut, qui se forme et se disperse sans cesse de nouveau, et qui, frappée des rayons du soleil, reflète toutes les couleurs brillantes de l'arc-en-ciel. Quelques personnes préfèrent les simples cascades, d'autres aiment mieux les incidens produits par les obstacles qui s'opposent à la chute : le Missouri a l'avantage de réunir ces deux espèces de cataractes.

En remontant le courant, on rencontre une autre cascade d'environ quarante-sept pieds; enfin, la dernière n'en a que vingt-six; mais entre ces trois chutes principales, il s'en élève beaucoup d'autres plus petites, ainsi que des pentes très-rapides qui dominent successivement les unes sur les autres, en sorte que toute la pente de la rivière, depuis la dernière cascade jusqu'à la première, est de trois cent quatre-vingt-quatre pieds. Précisément au-dessous des cascades, dit le capitaine Lewis, une petite île couverte de bois s'élève dans la rivière : là, un aigle avait fait son nid sur un cotonnier. Cet oiseau solitaire régnait dans un site où ni les hommes, ni les animaux ne peuvent aborder.

La rivière est parfaitement calme au-delà des cataractes, et de nombreux troupeaux de bufles paissent sur les bords dans des plaines qui s'étendent de part et d'autre, et ressemblent au fond d'un ancien lac dont l'issue est maintenant minée par les eaux.

Au-delà des cataractes, l'expédition dut se diriger au sud, en s'inclinant un peu vers l'est. Après soixante milles géographiques, la rivière sort de la première chaîne des Montagnes Rocailleuses, ou, pour nous servir de la dénomination donnée par nos voyageurs, des *portes* de cette chaîne. Ce passage est à 46° 46' 50" de latitude. Ils prétendent que les rochers qui le resserrent sont de granite noir, mais c'est plus vraisemblablement du basalte. L'aspect de ce passage a encore quelque chose de majestueux. Qu'on se figure deux murs noirs de l'énorme hauteur de douze cents pieds, qui bordent la rivière dans l'espace d'une lieue, et se penchent même sur les eaux; comme s'ils allaient écraser le navigateur assez téméraire pour oser franchir ce sombre défilé, qui a trois cent cinquante verges de largeur. La rivière, selon nos voyageurs, s'est frayé toute seule cette route; elle l'occupe entièrement. Dans les premiers trois milles, on ne saurait trouver un lieu où se placer entre la rivière et les rochers, et elle est très-profonde sur les bords. « La violence avec laquelle elle s'est frayé ce passage, doit avoir été terrible; des blocs de rocher qu'on voit disséminés à sa sortie sur les bords de l'eau, et qui ont été détachés de la chaîne, servent pour ainsi dire de trophées de la victoire qu'elle y a remportée. » Malgré sa longueur et sa profondeur, le défilé a partout la même largeur. Audessus du défilé, les rochers perpendiculaires disparaissent, les collines s'éloignent des bords de la rivière, et les vallées s'étendent considérablement. Ici nous avons, pour la seconde fois, des traces d'un ancien lac. Aujourd'hui, ce sol produit le cotonnier à feuille étroite, le tremble et le pin : le gibier y abonde. Un ornement de ces champs, comme des autres campagnes du Missouri, c'est le poirier épineux, dont le fruit fait le désespoir des voyageurs.

Portes des Monts Rocailleux ou Pyles Missouriennes.

Digitized by Google

Trois branches du Missouri.

A la latitude de 45° 24′ 8″, l'expédition se vit arrêtée par le confluent de trois rivières, à peu près également larges, entre lesquelles il fallait distinguer le vrai Missouri. En l'honneur de trois hommes d'Etat américains distingués, la branche du sud-ouest fut nommée *Jefferson*, celle du milieu *Madisson*, et celle de l'est *Gallatin*. Celle-ci, qui doit être considérée comme la principale, a ses sources dans les mêmes montagnes d'où sortent l'*Arkansas*, le *Rio-del-Norte*, le *Multnomah*, et probablement le *Rio-san-Felipe*. Ces montagnes, que les Espagnols de Santa-Fé appellent *Sierra Verde*, forment donc le point central du système hydrographique de l'Amérique septentrionale.

Navigation sur le Jefferson.

Malgré l'élévation du terrein près du confluent, la chaleur était excessive en cet endroit. Le 28 juillet, le thermomètre marqua dans l'après-midi 90°. L'expédition résolut de remonter le Jefferson, comme répondant le mieux à l'espoir qu'ils avaient de parvenir, par la route la plus courte à travers les montagnes, à une des petites rivières qui vont se confondre avec la Columbia, et verser leurs eaux dans l'Océan-Pacifique. M. Lewis prit, avec trois hommes, les devans, afin d'avoir une entrevue avec quelques-uns des Indiens qui habitent les montagnes occidentales, et afin d'obtenir d'eux quelques renseignemens utiles. Dans le même temps, le reste de l'équipage continua sa navigation sur le Jefferson, après avoir marqué, par la dénomination d'*île de Trois-Milles*, qu'ils donnèrent à une petite île de la rivière, la distance qu'ils avaient déjà parcourue sur le Missouri depuis son embouchure. Le capitaine Lewis et ses trois compagnons eurent à essuyer bien des difficultés et des aventures avant de pouvoir arriver à leur but. Ils continuaient à longer une rivière qu'ils jugeaient être une continuation du Jefferson ou du Missouri occidental, réduit, à cette hauteur, à une largeur qu'on pouvait franchir d'un saut. « Un des hommes de l'expédition, dit M. Lewis, mit, dans son enthousiasme, un pied sur chaque bord de ce ruisseau, remerciant Dieu de l'avoir laissé vivre pour enjamber le Missouri ; » expression

naïve d'un homme qui, dans l'espace de trois milles, avait travaillé contre un courant rapide et impétueux, dont la source était, dans ce moment, sous ses pieds. En effet, elle sortait de la base d'une montagne voisine ; on s'y transporta, et ce fut pour la première fois que cette source fut visitée par des hommes civilisés. En s'asseyant auprès de la fontaine glacée qui étanchait leur soif, et qui envoyait son petit tribut à l'Océan, nos voyageurs se sentirent, selon l'expression de la relation, dédommagés de tous leurs travaux et de toutes leurs peines. Ils quittèrent à regret cette place intéressante, et montèrent vers l'ouest jusqu'à ce qu'ils arrivassent à la haute chaîne qui forme la ligne du partage entre les eaux de l'Océan-Atlantique et de la Mer-Pacifique : dès-lors ils commencèrent à descendre vers l'occident, par une pente plus rapide que la montée par laquelle ils étaient venus. Apercevant bientôt un ruisseau limpide coulant à l'ouest, ils s'arrêtèrent afin de boire, pour la première fois, des eaux de la Columbia. Ils avaient pris une route tracée par les sauvages ; aussi ne tardèrent-ils pas à rencontrer quelques individus ; mais ce ne fut qu'après bien des accidens qu'ils parvinrent à ouvrir des communications. Trois femmes furent enfin surprises : M. Lewis leur fit des présens, et peignit les joues de toutes les trois de vermillon, symbole de la paix chez les sauvages. Ensuite il leur fit entendre qu'il désirait être conduit à leur peuplade, pour voir les chefs et les guerriers ; elles consentirent à le conduire. Ils avaient fait à peu près deux milles, lorsqu'ils rencontrèrent une troupe d'environ soixante guerriers montés sur d'excellens chevaux, et courant vers eux au grand galop. Le capitaine Lewis ayant déposé son fusil, s'avança de cinquante pas avec son drapeau. Après avoir parlé avec la femme âgée, le chef, et deux autres hommes qui l'accompagnaient, descendirent de cheval, vinrent trouver le capitaine Lewis, et l'embrassèrent très-cordialement, en mettant leur bras gauche sur son épaule droite, et en touchant sa joue gauche de la leur, tandis qu'ils faisaient entendre le cri de joie : *Ahi ! ahi !* Là-dessus, tout le corps des guer-

Source du Missouri occidental.

Rencontre des Indiens Schoschonies.

riers étant arrivé, s'empressa de prodiguer ses caresses à nos voyageurs. Après cet accueil amical, M. Lewis alluma une pipe, et l'offrit aux Indiens, qui s'assirent en cercle autour de lui; mais ils ne voulurent recevoir cette marque d'amitié qu'après avoir ôté leurs *mocasins* ou souliers, ce qui indique chez eux la sincérité de leurs protestations; ils demandent à aller pieds nus, si jamais ils sont parjures. Ce ne serait pas une punition légère dans ces montagnes hérissées de pierres et d'épines. La nation avec laquelle les Américains venaient de faire connaissance, était celle des *Schoschonies*, peuple aimable, doux et honnête, et qui forme la transition entre les nations de la Columbia et celles du Missouri.

Entrevue de deux Indiennes.

Le lendemain, M. Lewis, avec les Indiens, alla trouver ses amis qui remontaient la rivière dans leurs canots. Une femme mandane qui avait suivi l'expédition, étant l'épouse de l'interprète, témoigna beaucoup de joie à la vue des Indiens, qu'elle savait être de sa tribu; à la manière des sauvages, elle suça ses doigts. Bientôt après, une femme indienne se fit jour à travers la foule, pour rejoindre la Mandane; elles se reconnurent l'une et l'autre, et s'embrassèrent avec beaucoup de vivacité. L'entrevue de ces deux femmes avait quelque chose de touchant, non-seulement à cause de leurs sentimens animés, mais aussi à cause de leur situation. Compagnes dans leur jeunesse, elles avaient été faites prisonnières toutes deux dans la même bataille par les Minnetaries; dans ce triste état, elles s'étaient souvent consolées mutuellement, jusqu'à ce que l'une d'elles trouvât moyen de s'échapper, mais sans espoir de voir jamais son amie délivrée des mains des ennemis. A peine cette scène intéressante fut-elle passée, que les deux partis s'étant joints et disposés à s'entretenir amicalement, *Sacageavah* (la femme de l'interprète) fut envoyée dans la tente du chef pour y servir elle-même d'interprète : mais quelle fut sa surprise lorsque dans le chef elle reconnut son frère! A l'instant elle se précipita sur lui et le couvrit de

ses embrassemens, en versant des torrens de larmes : le chef même fut ému, mais il sut se modérer.

Le voyage que MM. Lewis et Clarke entreprirent, d'après les iudications de ces Indieus, à travers les chaînes des Montagnes Rocheuses, fut extrêmemeut pénible, à cause des chemius rapides et rocailleux, et de la rareté des provisious. Cependant on trouvait des poissons dans quelques rivières, eutre autres des saumons, géuéralement répandus dans les rivières qui coulent à l'ouest, tandis que le Missouri et ses affluens en sont privés : le froid, dans ces montagues élevées, ajoutait aux désagrémens du voyage. L'expédition avait remonté un courant très-rapide dans l'espace de 3000 milles ; ainsi on peut bien évaluer à six mille pieds la hauteur à laquelle ils laissèrent leurs bateaux. Depuis ce poiut, ils avaieut toujours monté; aussi, le 21 août, ils se trouvèrent dans un climat si froid que, dans la nuit, l'eau gela jusqu'à uu quart de pouce dans les vases exposés à l'air ; l'encre gelait dans la plume, et les terreins bas étaient couverts de gelée blanche, quoique dans la journée il fît très-chaud. Froid extrême.

Les Indiens-Schoschonies, parmi lesquels l'expédition se trouvait alors, forment une tribu de la nation dite *Indiens-Serpens*, déuomination vague sous laquelle on compreud tous les habitans des contrées méridionales des montagnes Rocailleuses, ainsi que des plaines qui s'étendent sur les deux côtés. Cette tribu compte cent guerriers, et peut-être quatre fois autaut d'iudividus. Ils vivaient autrefois daus les plaines du Missouri ; mais les *Pawkies*, ou Iudiens voleurs, les ont chassés dans les moutagnes, d'où ils ne sortent plus qu'à la dérobée pour visiter la terre de leurs ancêtres. Depuis le milieu de mai jusqu'au commencement de septembre, ils résident auprès des eaux de la Columbia, où ils se regardent comme à l'abri des attaques des Pawkies. Comme le saumon, leur principal aliment, disparaît au commencement de l'automne, ils sont contraints à chercher leur subsistauce sur les bords du Missouri; mais ils n'avaucent de ce côté qu'avec beaucoup de précaution, et lorsqu'ils ont été joints par quelques tribus alliées. Après avoir Mœurs et situation des Indiens.

chassé au buffle pendant l'hiver, le retour de la belle saison les ramène aux bords de la Columbia. Dans cet état nomade et précaire, ils éprouvent des besoins extrêmes. Il se passe souvent des semaines entières sans qu'ils trouvent d'autre nourriture qu'un peu de poisson et de racines. Cependant ces privations ne sont pas capables d'abattre leur courage ou de diminuer leur bonne humeur. Cette tribu a de la dignité dans son état de détresse. Francs et communicatifs, ils mettent de la candeur dans les partages, et l'expédition n'a pas vu un seul exemple de vol ou de fraude, quoiqu'on exposât à leurs yeux un grand nombre d'objets nouveaux qui pouvaient tenter la cupidité. Tout en partageant avec leurs hôtes ce qu'ils possédaient, ils se gardaient bien de demander la moindre chose. Les Schoschonies aiment les habits somptueux; ils recherchent les amusemens, surtout les jeux de hasard, et, comme d'autres Indiens, ils se vantent de leurs exploits guerriers vrais ou faux. Chaque individu est son propre maître, et la seule gêne imposée à sa conduite, c'est l'avis d'un chef qui exerce sur les opinions de la tribu une autorité de persuasion. L'homme a la propriété absolue de ses femmes et de ses filles, dont cependant on ne frappe jamais les enfans, crainte d'affaiblir l'indépendance de leur esprit. La polygamie est commune chez ce peuple; mais les femmes qui apartiennent au même homme, ne sont pas généralement des sœurs, comme chez les Minnetaries et les Mandanes.

Chevaux et mulets.

Les Schoschonies entretiennent un grand nombre de chevaux. Ces animaux sont généralement d'une belle taille, vigoureux et endurcis contre les fatigues comme contre la faim. Semblable à l'Arabe, l'Indien a un ou deux chevaux attachés jour et nuit à un pieu auprès de sa cabane, afin d'être toujours prêt à agir. On dit que cette race de chevaux vient originairement des Espagnols; mais les Indiens en élèvent maintenant eux-mêmes. Ils ont aussi des mules qui viennent des Espagnols. Ils en font tant de cas, qu'une bonne mule vaut chez eux deux ou trois chevaux; il est vrai qu'elles sont d'une belle espèce.

Le voyage de MM. Lewis et Clarke, qui nous a fait

connaître le cours du Missouri, a été suivi de plusieurs autres courses, entreprises par des chasseurs de la compagnie pour le commerce des fourrures, établie à New-Yorck. Un parti de ces hommes intrépides, en remontant la *Multnomah*, ou le bras méridional de la Columbia, dans une direction constante d'est-sud-est, franchirent, selon leur opinion, les premières branches du *Rio Colorado*, mais ce sont plutôt les affluens du *Rio San Felipe*, ou même ceux du *Rio del Norte;* car après les avoir franchis, et en suivant toujours la même direction, ils atteignirent les sources de la rivière *Plate*, qui, malgré son nom, leur offrit une belle navigation pendant trois cents milles. Ce n'est qu'à cette distance de sa source, que la rivière Plate devient impraticable, n'étant plus qu'un torrent vagabond qui se perd presque dans un lit de sables, où même un canot de cuir ne trouverait pas assez d'eau. Elle redevient navigable au village des *Indiens-Otto*, paisibles chasseurs de castor. Cette route passe tout entière sur des plateaux à travers des plaines; on pourrait la faire en voiture, selon ceux qui l'ont découverte (1). Cette assertion a droit de nous étonner, d'autant plus que nous voyons le major Pike placer dans sa carte de très-hautes montagnes, entre autres le *Grand-Pic* ou *Big-Horn* (2), sur la route qu'on prétend avoir suivie. Ce grand Pic doit avoir dix-huit mille pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. L'étonnement et le doute augmentent, lorsqu'on apprend qu'une autre bande de chasseurs, partie du pays des Indiens-Ricaras, après avoir franchi le *Petit-Missouri* et la rivière *Pierre-Jeanne*, qu'ils nomment *Bighorn-River*, visitèrent le *Grand-Pic* ou le *Big-Horn*, virent un camp d'*Indiens-Absaroqua*, et marchèrent très-long-temps à travers des montagnes âpres et couvertes de neige, au milieu desquelles ils assurent avoir descendu le Rio Colorado pendant trois jours; ils franchirent ensuite une chaîne de montagnes, et se trouvèrent

Divers voyages aux sources du Missouri.

Rivière Plate.

Le Grand-Pic.

(1) *National-Intelligencer;* Journal de Washington, 22 juin 1813.
(2) *Pike*, Carte de l'intérieur de la Louisiane.

Google

sur un affluent de la Columbia, nommé *Rivière du Serpent*, ou *Ky-Eyenem*, rivière qu'ils suivirent pendant quatre cents milles, jusqu'à un endroit où, roulant de cascades en cascades parmi des murs hauts de deux cents pieds et taillés à pic, elle n'offrait plus de navigation, même aux hommes les plus audacieux. Ayant quitté cette rivière, ils atteignirent enfin un camp d'Indiens-Schoschonies, qui les conduisirent aux bords de la Columbia (1). Ces deux relations ne sauraient guère se concilier.

Parties sud-ouest de la Louisiane.

Les parties sud-ouest de la Louisiane sont mieux connues. Le cours du *Kansès*, de l'*Arkanzas* et de la *Rivière Rouge*, a été déterminé par le major Pike, et quelques autres officiers Anglo-Américains. Mais les limites politiques, tout-à-fait incertaines, dépendent de l'activité et de la puissance future des Etats-Unis et de l'Espagne. Le sol, dans l'espace de cent à deux cents milles, à partir du Mississipi, présente des prairies, des bois et des collines. Les cascades et les *rapides* continuent ensuite à marquer les changemens successifs de niveau peu considérables, jusqu'à une distance de sept cents à huit cents milles, où de très-grands escarpemens offrent l'apparence d'une chaîne de montagnes, ou plutôt le talus d'un grand plateau sur lequel les bisons et les chevaux sauvages errent en troupes innombrables. Les cotonniers dominent dans les bois. Le terrein qui sépare la Rivière Rouge de l'Arkansas est couvert d'efflorescences salines ; plusieurs ruisseaux y roulent une eau rougeâtre, imprégnée de sel : la végétation ne consiste qu'en plantes grasses et salines. Il paraît que ce plateau salin continue jusqu'aux premières chaînes des montagnes du Nouveau-Mexique.

Tribus indigènes.

Nous parlerons ici de toutes les tribus indiennes établies dans cette partie du Mississipi ; quoique plusieurs d'entr'elles soient encore, dans le fait, indépendantes des Anglo-Américains. L'analogie de langage, de mœurs et de coutumes entre les Osages, les Kansès, les Missouris, les Mahaws et les

(1) *National-Intelligencer*, *ibidem*.

Otos, indique une origine commune : tous paraissent avoir émigré des régions du nord-ouest, et s'être séparés par le besoin de pourvoir à leur subsistance, en poursuivant le gibier dans des contrées lointaines et moins peuplées (1).

Les *Mahaws*, les *Missouris* et les *Otos* affectionnant les bords du Missouri, après avoir souffert beaucoup par les attaques perpétuelles des Sioux, ont été finalement presque détruits par les ravages de la petite vérole que les blancs leur apportèrent. Les Mahaws, les Missouris, etc.

Les *Kansès* et les *Osages*, en se portant plus à l'est, se sont trouvés en collision avec les Ayonas, les Saques, les Potowatomys, les Schawanays, même avec les Chikasas et les Chactas. Les Kansès, les Osages.

Le gouvernement de ces nations forme une espèce d'oligarchie républicaine, présidée par des chefs, la plupart héréditaires, mais qui souvent sont éclipsés par des guerriers illustres. Toute affaire importante est soumise à l'assemblée des guerriers, qui décident à la majorité des voix. Le peuple est divisé en trois classes. Le gros de la nation se compose de guerriers ou chasseurs ; les jongleurs et les cuisiniers forment les deux autres castes. Les jongleurs, qui sont en même temps prêtres et magiciens, ont une grande influence sur les affaires publiques par leurs divinations, leurs sortilèges, et par l'interprétation des rêves. Quoi qu'il en soit, ils se montrent assez bons jongleurs ; ils s'enfoncent de larges couteaux dans la gorge en répandant le sang à gros bouillons ; ils insèrent des bâtons aigus dans leur nez, ou ils rejettent par les narines des os qu'ils ont avalés auparavant ; d'autres percent leur langue d'un bâton, et se la font couper pour rejoindre ensuite les morceaux, sans qu'il reste aucune trace de l'opération. Les cuisiniers sont au service du public, ou attachés à quelque personnage marquant : ce sont quelquefois d'anciens guerriers qui, se trouvant affaiblis par l'âge ou accablés d'infirmités, et ayant

Gouvernement. Jongleurs. Cuisiniers publics.

(1) *Pike*, Voyage, II. p. 258.

perdu toute leur famille, se voient obligés d'embrasser cette profession : chargés en même temps des fonctions de crieurs publics, ils convoquent les chefs aux conseils ou aux festins.

Alimens et festins. Les mets ordinaires des Osages sont des épis verts de maïs préparés avec de la graisse de bison, des citrouilles bouillies et des viandes. Ils sont hospitaliers par ostentation. Lorsqu'un Américain des Etats-Unis entre dans un village, l'usage veut qu'il se présente d'abord à la cabane du chef, qui lui sert un repas où son hôte mange le premier, à la manière des anciens patriarches. Ensuite tous les personnages les plus importans du village invitent l'étranger, et ce serait leur faire une grande insulte que de ne point obéir à l'appel ; en sorte que dans une même après-dînée, on peut recevoir douze à quinze invitations ; c'est le cuisinier qui les fait, en criant : « Venez et mangez, un tel donne un festin ; venez et jouissez de sa libéralité. »

Les cabanes, dans les villages, sont dressées sans ordre, et quelquefois si rapprochées, qu'elles obstruent le passage. Pour surcroît d'embarras, les chevaux parquent la nuit au milieu des rues, lorsqu'on a lieu de craindre que l'ennemi ne rode dans le voisinage. Du reste, leurs habitations sont fraîches et très-propres.

Villages des Osages. La nation des Osages proprement dits se divise en trois villages, qui pourraient bien un jour présenter trois peuplades particulières, savoir : les grands Osages, les petits Osages, et ceux de l'Arkansas : ce dernier grossit tous les jours.

Les Osages sont redoutés comme une nation brave et belliqueuse, par les peuplades au sud et à l'ouest de leur territoire ; mais ils ne sauraient lutter avec les guerriers des nations septentrionales, munis de bons fusils rayés, et envers lesquels ils jouent sagement les rôles des quakers du désert, en continuant de faire une guerre implacable aux sauvages de l'occident, nus et sans défense, ou seulement armés de flèches et de lances. Il faut croire cependant que par la suite ils sauront mieux résister à leurs voisins du nord, s'il

est vrai qu'ils possèdent aujourd'hui quatre pierriers provenant d'un fort espagnol, et deux canons de bronze donnés par le gouvernement des Etats-Unis, qui paraît vouloir les amener promptement à une civilisation européenne.

Les *Kansès*, sur la rivière de leur nom, quoique beaucoup moins nombreux que les Osages, sont plus redoutables par leur courage, et font quelquefois trembler jusqu'aux Panis. Du reste, ils reconnaissent, comme les Osages, la protection des Etats-Unis.

Les *Li-Panis*, autrefois établis près de la mer, errent depuis le Rio-Grande jusque dans l'intérieur de la province de Texas, et vivent en paix avec les Espagnols; mais ils font la guerre aux Tetaus et aux Apaches. Ils ont les cheveux blonds, et sont généralement de beaux hommes, formant environ huit cents guerriers, divisés en trois bandes. Ils donnent la chasse aux chevaux sauvages, et les domptent pour les vendre ensuite aux Espagnols. La lance, l'arc et les flèches sont leurs seules armes. Les Li-Panis.

Les *Panis*, appelés *Padoucas* par les Espagnols, forment une nation nombreuse, disséminée sur les bords des rivières Plate et Kansès, et divisée en trois branches principales, savoir : les *grands Panis*, les *Panis républicains*, et les *Panis loups*, qui, quelquefois, se font la guerre. Ils ont la stature haute et élancée, les os des joues fort proéminens, et la prononciation gutturale. Leur langage a plus de rapport avec celui des Sioux qu'avec l'idiome des Osages. Leur gouvernement a la forme d'une aristocratie héréditaire, comme chez les Osages; mais ils sont moins policés. Les Panis ou Padoucas.

La chasse du bison, qui abonde dans leur territoire, ne les empêche pas de s'appliquer à la culture des champs, ni de penser à l'avenir, en faisant des provisions pour l'hiver. Ils coupent les citrouilles en tranches fort minces, qu'ils font sécher au soleil, afin d'avoir de quoi donner à leur soupe quelque consistance pendant toute l'année. Ils ont des troupeaux d'excellens chevaux, dont ils prennent le plus grand soin : cependant ils font la guerre à pied, en cherchant des

positions où ils puissent se servir avec avantage de leurs armes à feu.

Les maisons sont de forme ronde avec une saillie vers la porte : chaque membre de la famille a sa chambre particulière. Ils aiment les jeux d'exercice, auxquels ils se livrent dans des places publiques de sept à huit cents pieds de long, préparées exprès de chaque côté du village (1).

Les Tetaus ou Camanches. Les *Tetaus* établis sur le bord de la haute rivière Rouge, de l'Arkansas, et près de Rio del Norte, étendent leurs courses vers le sud jusqu'à la basse rivière Rouge, vers l'est au territoire des Pauis et des Osages, vers le nord dans des pays occupés par les Yutas, les Kiaways, et d'autres nations encore peu connues ; et vers l'ouest, elles ne se bornent pas toujours aux frontières du Nouveau-Mexique. C'est la seule nation limitrophe dont les Espagnols reconnaissent l'indépeudance : ils les désignent sous le nom de *Camanches* ou *Cumanches*. Les Tetaus sont armés d'arcs, de flèches, de lances, de frondes, de boucliers, et sont très-bons cavaliers : souvent ils ont appris aux Espagnols à trembler devant eux, en laissant des traces effrayantes de leurs incursions. Mais dans les deux dernières années, la bonne intelligeuce entre les deux nations n'avait plus été troublée.

Les Kiaways et les Yutas. Les *Kiaways* et les *Yutas* parlent la même langue que les Tetaus, mais ils sont souvent en guerre avec eux, ainsi qu'avec les Panis et les Sioux, quelquefois même avec les Espagnols. Ils sont armés de lances, d'arcs et de flèches, et font la chasse au bison. Les Kiaways, qu'on estime à mille guerriers, errent autour des sources de la rivière Plate. Les Yutas, plus nombreux et un peu plus policés à cause de leurs liaisons avec les Espagnols, fréquentent les sources du Rio del Norte (1).

Les Tancards. Les *Tancards*, armés de lances, d'arcs et de flèches, comptent six cents guerriers, et parcourent les bords de la rivière Rouge en poursuivant les bisons et les chevaux sau-

(1) *Pike*, t. II, p. 277-281. (2) *Idem*, t. II, p. 94.

vages. Ils sont presque tous grands et beaux. Une sorte de gloussement est particulier à leur langage, dont la pauvreté les force d'ailleurs de recourir souvent aux signes. Ils trafiquent avec les Espagnols de Texas; ils possèdent de grands troupeaux de chevaux; mais leur civilisation n'avance pas, quoiqu'ils soient, après les Apaches, les Indiens les plus indépendans de ces contrées, réclamées à-la-fois par les Espagnols et les Américains.

Vues générales sur les Etats-Unis.

L'immensité et la richesse du territoire que nous venons de parcourir, le nombre de villes et de républiques naissantes que nous avons indiquées, la grande lutte entre la civilisation et l'état sauvage que nous avons tracée, tout a dû faire pressentir à nos lecteurs les hautes destinées de la nation Anglo-Américaine. En contemplant cette nouvelle Europe, qui successivement peuple et remplit les antiques solitudes des Alleghanys et du Missisipi, ils ont dû être tentés quelquefois de s'écrier avec un poëte américain : « Salut, ô grande république qui embrasse un monde! Salut, empire naissant de l'Occident! »

> Hail, great Republic of a World!
> Thou rising Empire of the West!

Constitution fédérale.

Peut-être s'attend-on à nous voir esquisser ici la situation morale et politique de cette fédération d'Etats, et discuter ou concilier les opinions contraires que plusieurs écrivains distingués ont émises sur le caractère, les ressources et l'avenir des Anglo-Américains; mais cette tâche nous mènerait trop loin. Bornons-nous à quelques traits. Cette vingtaine de républiques se gouvernant chacune par ses autorités locales, pour tout ce qui regarde les relations civiles et municipales, mais sujettes à une autorité centrale pour tout ce qui concerne la défense commune, la politique extérieure et les douanes; ce congrès, divisé en deux chambres qui partagent le pouvoir législatif, mais qui n'offrent entre elles aucun contre-poids naturel, puisqu'elles se composent également l'une et l'autre de représentans élus et inamovi-

bles ; ce président, sans éclat, sans revenus, n'ayant sur tous les points, la nomination aux offices exceptée, qu'un pouvoir partagé et dépendant, chargé de conclure avec les puissances étrangères des traités qui ont besoin d'être ratifiés par les deux tiers du sénat ; tout cet assemblage si compliqué de rouages si faibles, semble une anomalie politique à nos hommes d'état européens accoutumés à raisonner sur la balance des intérêts stables et permanens qui naissent d'une royauté héréditaire, d'une aristocratie de naissance et de propriété. Le gouvernement général des Etats-Unis est en effet une machine très-imparfaite ; c'est un résultat de circonstances fortuites, et non pas d'un choix raisonné ; c'est un compromis entre le système de la démocratie une et indivisible, soutenu par le parti agricole et le système d'une simple fédération de démocraties indépendantes, préférée par le parti commercial. Les législateurs qui posèrent les bases de cette espèce de transaction, n'avaient pas un pouvoir suffisant pour donner à leur patrie les meilleures lois possibles ; ils lui donnèrent les meilleures qu'il fut possible de faire adopter par les partis existans.

Révolutions probables.

Les révolutions, inévitables dans une société qui n'a pas achevé sa constitution, changeront sans doute la face de la fédération anglo-américaine ; mais ces révolutions n'y produiront aucun des résultats prédits par les politiques de l'Europe. Un retour vers la monarchie, sous une branche cadette de la maison régnante en Angleterre, est impossible dans la situation d'une nation étrangère aux combinaisons politiques de l'Europe, tout entière agricole ou commerçante, neuve par les sentimens, mais imbue d'idées démocratiques et d'une philosophie anti-monarchique. Ce rêve ne séduit plus même la cour de Saint-James. Une invasion durable, une conquête étrangère ne peuvent guère mieux se concevoir ; car quelque médiocre que soit la discipline de l'immense garde nationale américaine, cette nuée de chasseurs infatigables doit être indomptable sur son propre territoire.

Digitized by Google

Une nouvelle guerre avec les Anglais accélérerait probablement le triomphe du parti de la république, une et indivisible. Il ne nous paraît pas moins impossible que dans un Etat où les fortunes sont distribuées avec égalité, où les routes de la considération sont ouvertes à tout le monde, il se forme une aristocratie héréditaire, assez unie d'intérêts, assez séparée du reste de la nation pour devenir dangereuse à la liberté publique. Le trait de caractère qu'on reproche le plus aux Anglo-Américains, l'amour effréné de l'argent, s'oppose directement à l'introduction des illusions chevaleresques, et ce vice moral produit ici l'effet d'une vertu politique. Les négocians et les cultivateurs anglo-américains ne comprennent d'autres vues politiques que celles qui se dirigent sur les intérêts positifs du commerce et de l'agriculture. Cette disposition des esprits empêche également beaucoup de bien et beaucoup de mal.

Un schisme entre les Etats est la supposition favorite de ceux qui rêvent l'anéantissement de la Fédération; ce schisme serait assez probable si les intérêts des Etats de l'est ou de la Nouvelle-Angleterre, ceux des États du midi et ceux des Etats de l'ouest étaient tout-à-fait distincts et séparés; mais quoique ces trois grandes divisions de la Fédération offrent en général un contraste marqué dans les mœurs et les idées, contraste que nous avons indiqué en les décrivant, il existe entre eux des lieus d'intérêt très-forts; la Nouvelle-Angleterre a besoin des denrées de la Caroline et de la Virginie; celles-ci tirent du nord leurs constructions navales et les produits de plusieurs fabriques : les Etats de l'ouest, menacés par le Haut-Canada, ne se sentent pas assez de force pour se passer de l'appui de leurs frères de la côte atlantique; soutenu par ces faits simples et évidens, le raisonnement des politiques américains contre un schisme acquiert peu à peu la force d'une opinion nationale. Du schisme entre les Etats.

Si l'accroissement de la république tend d'un côté à provoquer une séparation, cet accroissement est d'un autre côté accompagné de circonstances qui contribuent à cimenter

l'union. Le mélange continuel de la population efface la différence des mœurs; des lumières uniformes se répandent dans toutes les grandes villes, et depuis la guerre sur les lacs du Canada, tous les Etats, même ceux de l'ouest, réclament en commun cette gloire navale naissante et que la vanité des Anglo-Américains ne cesse d'exalter.

Ainsi la nature et les hommes, les vertus et les vices, les lumières et les préjugés, tout concourt à préserver la Fédération du sort que des écrivains passionnés lui ont trop légèrement prédit. Mais les sociétés ont, comme les individus, leurs momens de crise et leurs maladies de croissance. L'Amérique fédérée pourra donc éprouver quelques secousses intérieures, suites nécessaires de l'accroissement successif du territoire, de la population, des richesses et des lumières. Ces secousses mêmes ne feront que hâter le développement successif de ce corps politique, si plein de vie et d'énergie.

Les *tableaux* qui suivent fourniront au lecteur le moyen de continuer ces réflexions.

Digitized by Google

TABLEAUX

Relatifs à la géographie politique ou statistique des États-Unis d'Amérique.

I. Tableau *statistique général des États-Unis, d'après Blodget.*

MOUVEMENT.	EN 1784.	EN 1804.	EN 1809.
Etendue territoriale, acres	640,000,000	1,280,000,000 (1	1,280,000,000
Habitans libres..........	2,650,000	5,000,000	5,810,000
Esclaves...............	600,000	992,900	1,145,000
Gens de couleur affranchis	56,000	126,000	160,000
Population totale........	3,250,000	6,000,000	6,9[illegible]5,000 (2
Accroissement annuel....	96,000	180,000	202,591
Individus par mille carré.	3	6	»
Habitations............	630,000	1,190,000	1,375,000
Colléges...............	36	56	25
Académies..............			74
Terrein défriché, acres...	21,500,000	38,950,000	40,950,000
Valeur du terr. cultivé, doll.	2	6	630
Idem......en friche, cent	35	215	230
Chevaux...............	600,000	1,160,000	1,400,000
Bêtes à cornes..........	1,200,000	2,850,000	3,660,000
Milice.................	541,666	1,050,000	1,290,000
Marine militaire........	»	20	150
Matelots...............	18,000	64,000	55,000
Tonnage...............	250,000	1,107,323	1,250,000
Importation, dollars.....	11,000,000	80,000,000	54,000,000
Exportation, *idem*.......	2,000,000	77,699,000	52,200,000
Compagn. d'assur., capital	»	10,000,000	18,600,000
Revenus, dollars........	»	10,064,097	7,060,661
Dépenses, *idem*..........	»	11 258,913	13,867,226
Numéraire, *idem*........	10,000,000	17,500,000	20,000,000
Banques...............	3	39	95
Capital des banques, doll.	2,250,000	39,500,000	54,000,000
Billets de banque, *idem*...	2,000,000	14,000,000	19,000,000
Dette nominale, *idem*....	200,000,000	98,196,018	93,119,694 (3
Fonds d'amortissement, *id.*	»	14,413,000	43,994,136
Trésor public, *idem*.....	»	4,824,121	3,008,982
Obligations des douanes, *id.*	»	12,317,449	9,600,000
Terreins pub. vendus, acres	»	1,223,378	5,008,982
Produit des terr. pub., doll	»	2,888,509	6,337,093
Fonds nationaux.			
Fonds d'amort. actif, doll.	»	7,024,450	27,597,868
4500 lots dans la cité de Washington, *idem*....	»	1,500,000	1,500,000
Terr pub. dans l'ouest, ac.	Incertain.	250,000,000	250,000,000
Terr dans la Louisiane, *id.*	»	400,000,000	400,000,000

1) En 1810, la population effective des États-Unis était de 7,239,903 âmes (Voyez ci-après.

2) L'addition de la Louisiane qui forme l'augmentation pour cette année, a été faite d'après une estimation vague, puisque les limites du pays n'étaient même pas encore déterminées.

3) En déduisant de la dette nominale le fonds d'amortissement et les remboursemens, on trouvera la dette réelle.

II. TABLEAU *de la population des États-Unis, d'après le recensement de* 1790.

PROVINCES.	HOMMES blancs libres de seize ans et au-dessus, y compris les chefs de famille.	HOMMES blancs libres au-dessous de seize ans.	FEMMES blanches libres, y compris les chefs de famille.	AUTRES individus libres.	ESCLAVES.	TOTAL.
Vermont.	22,335	22,328	40,505	225	16	85,539
New-Hampshire . .	36,086	34,851	70,160	630	158	141,885
Maine.	24,384	24,748	46,870	538	0	96,540
Massachusets. . . .	95,453	87,289	190,582	5,453	0	378,787
Rhode-Island . . .	16,019	15,799	32,652	3,407	948	68,825
Connecticut	60,593	54,403	117,448	2,808	2,764	237,946
New-Yorck.	84,700	78,122	152,320	4,654	21,324	340,120
New-Jersey	45,251	41,416	83,287	2,762	11,423	184,139
Pensylvanie	110,788	106,948	206,363	6,537	3,737	434,373
Delaware.	11,783	12,143	22,384	3,899	8,887	59,094
Maryland. . . : . .	55,916	51,339	101,395	8,043	103,036	319,728
Virginie	110,936	116,135	215,056	12,866	292,627	747,610
Kentucky.	15,154	17,057	28,922	114	12,430	73,677
Caroline du Nord.	69,988	77,506	140,710	4,975	100,572	393,751
Caroline du Sud. .	35,576	37,722	56,880	1,801	107,094	240,073
Géorgie.	13,103	14,044	24,739	398	29,264	82,548
Territ. de l'Ouest, au sud de l'Ohio.	6,271	10,227	15,365	361	3,417	35,691
			Somme totale . 3,929,326			

N. B. La classe indiquée par ces mots : *Autres individus libres*, paraît comprendre les *engagés;* c'est-à-dire, les blancs obligés de servir pendant un espace de temps fixé.

Les Indiens non-taxés n'y sont pas compris.

III. Tableau *de la population des États-Unis, d'après le recensement de* 1800.

ÉTATS OU DISTRICTS.	HOMMES blancs libres de seize ans et au-dessus.	HOMMES blancs libres au-dessous de seize ans.	FEMMES blanches libres.	AUTRES PERSONNES LIBRES excepté les Indiens non taxés.	ESCLAVES.	TOTAUX.
Vermont	37,862	41,466	74,580	557	»	154.465
New-Hampshire.	45,683	45,575	90,740	855	8	183.858
Massachusetts. . .	108,982	66,153	229,258	6,552	»	422,845
Maine.	36,557	40,275	74.119	818	»	151,719
Rhode-Island . . .	16,561	15,297	33.600	3,304	380	69.133
Connecticut. . . .	63,839	57,354	123.528	5,300	951	251,002
New-Yorck. . . .	142,724	94.370	268,122	10,374	20,613	586,050
New-Jersey. . . .	48,886	49,759	95,601	4,402	12,422	211,149
Pensylvanie	152,180	149,287	284,401	14,564	1,706	602,545
Delaware	12,346	12,687	22,819	8,268	6,143	64,273
Maryland	59,194	54,494	108,310	19,987	107,707	349 692
Virginie	130,452	134,147	246,275	20,509	346,968	886,149
Kentucky	42,642	51,319	85,915	741	40,343	220,959
Coroline du Nord.	81,457	90,191	166,116	7,043	133,196	478,105
Caroline du Sud..	47,349	53,567	95,339	3,185	146,151	345,591
Géorgie	25,658	28,310	48,293	1,919	59,699	162,686
Tennessée.	20,759	26,421	44,529	309	13,684	105,602
Territoire du N.-O. (maintenant Etat d'Ohio).	11,439	12,999	20,595	337	»	45,365
Territoire d'Indiana.	1,373	1,201	2,003	163	135	5,641
Territoire de Missisipi.	1,552	1,355	2,252	182	3,489	8,850
Columbia.	3,049	2,459	4,758	783	3,244	14,093
Total. . .	1,058,696	1,135,529	2,115,331	110,072	896,849	5,303,666

IV[e]. Tableau *de la population des États-*

ÉTATS ET TERRITOIRES.	HOMMES BLANCS LIBRES				
	Au-dessous de dix ans.	De dix à quinze ans.	De seize à vingt-cinq ans, y compris les chefs de famille.	De vingt-six à quarante-quatre ans, y compris les chefs de familles.	De quarante-cinq ans et au-dessus, y compris les chefs de famille.
District de Maine	41,273	18,463	20,403	22,079	13,291
Massachusetts	68,930	34,[illegible]64	45,018	45,854	34,976
New-Hampshire	34,284	17,840	18,865	20,531	14,462
Vermont	38,082	18,347	19,678	20,791	14,053
Rhode-Island	10,735	5,554	7,250	6,765	5,439
Connecticut	37,812	20,498	23,880	23,699	20,444
New-Yorck	165,933	73,702	85,779	94,882	53,985
New-Jersey	37,814	18,914	21,231	21,394	16,004
Pensylvanie	138,464	62,606	74,203	74,193	52,100
Delaware	9,632	4.480	5,150	5,866	2,878
Maryland	38,613	18,489	22,688	25,255	15,165
Virginie	97,777	42,919	51,473	52,567	35,302
Ohio	46,623	18,119	20,189	22,701	11,965
Kentucky	65,131	26,804	29,772	29,553	17,542
Caroline du Nord	68,039	30,321	34,630	34,456	21,189
Tennessée de l'Est	18,392	7,618	8,266	7,539	4,998
Tennessée de l'Ouest	26,102	9,552	11,220	12,418	5,658
Caroline du Sud	39,669	17,193	20,933	20,488	11,304
Georgia	28,002	11,951	14,085	14,372	7,435
Territoire d'Orléans	5,848	2,491	2,963	5,130	2,508
Mississipi	4,217	1,637	2,692	3,160	1,144
Louisiane	3,438	1,345	1,568	2,069	367
Indiana	4,923	1,922	2,284	2,316	1,125
Illinois	2,263	945	1,274	1,339	556
Michigan	800	351	583	763	340
District de Columbia	2,479	1,158	1,520	2,107	866
	1,035,278	468,183	547,597	572,347	364,735

1) Total pour tout l'État de Massachusetts, 700,745.
2) Total pour tout l'État de Tennessee, 261,827.

Unis, d'après le recensement de 1810.

FEMMES BLANCHES LIBRES					Autres personnes libres, excepté les Indiens non taxés.	ESCLAVES.	TOTAUX.
Au-dessous de dix ans.	De dix à quinze ans.	De seize à vingt-cinq ans, y compris les chefs de familles.	De vingt-six à quarante-quatre ans, y compris les chefs de familles.	De quarante-cinq ans et au-dessus, y compris les chefs de familles.			
39,131	17,827	21,290	21,466	12,515	969	»	228,705 (1
66,881	33,191	46,366	49.229	39,894	6,637	»	472,040
32,313	17,259	20,792	21,940	15,204	970	»	214,460
36,621	17,341	20,983	20,792	11,457	750	»	217,895
10,555	5,341	7,520	7,635	6,372	3,609	108	76,931
35,913	18,931	24,973	26,293	22,696	6,453	310	261,942
157,945	68,811	85,139	85,805	46,718	25,333	15,017	959,016
36,062	17,797	21,194	21,359	15,109	7,843	10,851	245,562
131,769	60,943	75,960	70,826	45,740	22,492	795	810,095
9,041	4.370	5,541	5,527	2,876	13,136	4,177	72,674
36,137	17,833	23,875	22,908	14,154	33,927	111,502	380,546
90,715	42,207	54,899	51,163	32,512	30,570	292,518	974,622
44,192	16,869	19,990	19,436	8,717	1,899	»	230,760
60,776	25,743	29,511	25,920	13,482	1,713	80,561	406,511
65,421	30,053	37,933	33,944	20,427	10,296	168,824	555,500
17,416	7,216	8,559	7,348	4,129	510	9,376	101,367 (2
24,394	9,113	11,305	10,276	4,356	807	35,159	160,460
37,497	16,629	20,583	18,974	10,926	4,554	196,365	415,115
26,283	11,237	13,461	12,350	6,238	1,801	105,218	252,433
5,384	2,588	2,874	3,026	1,499	7,585	34,660	76,556
4,015	1,544	2,187	1,753	675	240	17,088	40,352
3,213	1,265	1,431	1,369	562	607	3,011	20,845
4,555	1,863	2,228	1,880	794	393	237	24,250
2,019	791	1,053	894	364	616	168	12,282
640	332	268	311	130	120	24	4,762
2,538	1,192	1,653	1,734	832	2,549	5,395	24,023
981,426	448,324	561,668	544,156	338,379	186,446	1,191,364	7,239,903

V. Résultats *comparatifs des Tableaux II et IV.*

Proportion des esclaves à la population libre.	En New-Yorck	1 à 63
	En Maryland	1 à 2 [illegible]
	En Virginie	1 à 1 [illegible]
	En Caroline du Sud. . .	1 à 1 [illegible]
	En Géorgie	1 à 1 [illegible]
	Dans toute la république	1 à 5 [illegible]
Proportion du sexe féminin au sexe masculin, sans les esclaves.	En Vermont.	10 à 11
	En Kentucky	15 à 16
	En Nouvelle-Orléans . .	15 à 19
	Dans toute la république	28 à 29

Les femmes de 16 à 25 ans aux hommes du même âge, dans toute la république, comme 28 à 27.

Les femmes de 25 à 40 ans aux hommes du même âge, dans toute la république, comme 54 à 57.

Population des quatre grandes divisions des Etats-Unis.

GRANDES DIVISIONS DES ÉTATS-UNIS.	EN 1800.	EN 1810.	EN 1820, par approximation
Etats de la Nouvelle-Angleterre. (Maine, Vermont, Massachusets, N.-Hampshire, Rhode-Island, Connecticut)	1,233,022	1,471,973	1,800,000
Etats du milieu (N.-Jersey, N.-Yorck, Pensylvanie et Delawar).	1,464,017	2,087,347	2,500,000
Etats du sud (Maryland, Columbia, Virginie, Carolines, Géorgie)	2,236,416	2,602,239	3,000,000
Etats de l'ouest (Ohio, Kentucky, Tennessée, les Territoires).	386,417	1,078,145	2,500,000

Proportion des naissances aux décès.

A Salem, en 1782 et 83	100 naiss. à 49 déc.
A Hingham, dans le Massachusets, pendant 54 ans	100 —— 49, 50
A Philadelphie, en 1790, pour les habitans blancs	100 —— 49, 94

VI. TABLEAU *de la population de la Haute et Basse-Louisiane, en* 1810.

ÉTAT D'ORLÉANS.

PAROISSES DE LA NOUV.-ORLÉANS.		Blancs et libres.	Esclaves.	TOTAUX.
Comté d'Orléans.	Cité et banlieue de la Nouvelle-Orléans	6331	5961	17,242
	Banlieue de la N.-Orléans	1670	4863	7310
	Plaquemine	557	753	1549
	Saint-Bernard	628	382	1020
German Coast, (côte allemande).	Saint-Charles	820	2321	3291
	Saint-Jean-Baptiste	1402	1518	2990
Acadia	Saint-James	1962	1952	3955
	Ascension	1141	1031	2219
La Fourche	Assomption	1915	547	2472
	Intérieur de la Fourche	1701	289	1995
Iberville	Iberville	1429	1205	2679
	Bâton-Rouge	706	675	1463
Pointe-Coupée	Pointe-Coupée	1248	3187	4539
Concordia	Concordia	1279	1581	2895
Auachitta	Auachitta	784	284	1077
Rapides	Rapides	996	1081	2200
	Catahula	808	348	1164
	Avoyelles	783	404	1209
Natchitoches	Natchitoches	1213	1476	2870
Opelousas	Opelousas	1989	1670	5048
Attakapas	Attakapas	3959	3132	7369
TOTAUX		32,331	34,660	76,556

TERRITOIRE DE LOUISIANA.

District de	Saint-Charles	3221	271	3505
	Saint-Louis	4807	740	5667
	Sainte-Geneviève	3173	968	4620
	Cap-Girardeau	3291	589	3888
	New-Madrid	1811	287	2103
Etablissement	de Hopefield et St-Francis	159	29	188
	sur l'Arkansas	765	107	874
TOTAUX		17,227	3011	20,845

VII. TABLEAU *des exportations domestiques des Etats-Unis, évaluées en dollars d'après M. Blodjet.*

PRODUITS DE LA MER.

Années.	Poisson sec.	Poisson mariné.	Huile et fanons de baleine.	Chandelles de blanc de baleine.	TOTAUX, y compris les articles non spécifiés.
1791	1,200,000	200,000	196,480	60,000	1,656,480
1803	1,620,000	560,000	280,000	175,000	2,635,000
1804	2,413,256	639,419	311,028	69,720	3,433,423
1806	2,150,000	366,000	418,000	182,000	3,116,000
1808	623,000	98,000	88,000	23,000	832,000
1809	1,123,000	282,000	169,000	136,000	1,710,000
1810	913,000	214,000	222,000	132,000	1,481,000

PRODUITS DES FORÊTS.

Années.	Pelleteries et ginseng.	Objets d'armement naval.	Potasse et cendre perlée.	Mâts, douves, etc.	TOTAUX, etc.
1791	290,000	230,000	350,000	1,210,000	2,086,208
1803	630,000	460,000	735,000	2,800,000	4,850,000
1804	1,047,305	327,931	642,000	2,548,000	4,654,466
1806	980,000	409,000	935,000	2,537,000	4,861,000
1808	161,000	102,000	408,000	723,000	1,399,000
1809	468,000	737,000	1,506,000	1,843,000	4,583,000
1810	317,000	473,000	1,579,000	2,579,000	4,978,000

PRODUITS DE L'AGRICULTURE.

Années.	Denrées animales.	Denrées végétales.	Tabac.	Coton.	TOTAUX, etc.
1791	1,200,000	3,640,006	4,000,000	1,130,000	9,870,000
1803	4,135,000	14,080,000	6,230,000	7,920,000	32,995,000
1804	4,284,568	12,080,684	6,000,000	7,404,110	33,385,262
1806	3,274,000	11,050,000	6,572,000	8,332,000	32,375,000
1808	968,000	2,550,000	833,000	2,221,000	6,746,000
1809	1,811,000	8,751,000	3,774,000	8,515,000	23,234,000
1810	2,169,000	10,750,000	5,048,000	15,108,000	33,502,000

Digitized by Google

Suite du Tableau No. VII.

PRODUITS DES MANUFACTURES.				
Années.	Matériaux indigènes.	Matériaux étrangers.	Total des manufactures	Grand Total des exportations.
1791	600,000	400,000	1,093,000	14,600,000
1803	790,000	565,000	1,356,000	42,235,000
1804	1,134,864	454,916	2,189,000	41,095,000
1806	2,889,000	818,000	2,707,000	46,504,000
1808	309,000	35,000	344,000	9.433,000
1809	1,266,000	240,000	1,506,000	31,403,700
1810	1,359,000	558,000	1,917,000	42,366,000

Nota. L'année 1807, qui d'ailleurs n'a rien de remarquable, présenté une exportation de coton pour 14,232,100, et de potasse pour 1,448,000, ce qui fait monter le grand total, pour cette année, à 48,700,000 *dollars*.

L'exportation totale qui comprend les marchandises étrangères *réexportées*, était :

En 1804, de 77,699,000 dollars.
En 1807, de 108,343,225 ——
En 1809, de 52,000,000 ——

Les années 1808 et 1809 montrent l'effet de l'*embargo* et d'autres lois qui gênaient le commerce.

VIII. TABLEAU *de l'exportation des Etats-Unis, depuis le premier octobre* 1810 *jusqu'au dernier septembre* 1811.

EXPORTATION.	PRODUIT.
La valeur des biens, denrées et marchandises provenant du sol, de l'industrie ou des manufactures du pays, se monte à	Dollars. 45,294,043
La valeur des objets apportés de l'étranger se monte à	16,022,790
TOTAL	61,316,833
Les productions du pays peuvent être classées ainsi qu'il suit, savoir:	
Productions de la mer	1,413,000
——— des forêts	5,286,000
——— des champs	35,556,000
——— des manufactures	2,376,000
——— d'origine incertaine	663,000
TOTAL	45,294,000
Elles furent exportées dans les Etats suivans :	
Russie, Prusse, Suède, Danemarck	3,055,833
Grande-Bretagne	20,308,211
Espagne et Portugal	18,266,466
France et Italie	1,194,275
Autres pays ou destination inconnue	2,469,258
TOTAL	45,294,043
Les productions étrangères sont passées dans les pays suivans :	
Russie, Prusse, Suède, Danemarck	5,340,117
Grande-Bretagne	1,573,344
Espagne et Portugal	5,772,572
France et Italie	1,712,537
Ailleurs ou à destination indéterminée	1,624,220
TOTAL	16,022,790

Suite du Tableau N°. VIII.

EXPORTATION DE CHAQUE ÉTAT.

NOMS.	Productions du pays.	Productions étrangères	TOTAL.
	Dollars	Dollars.	Dollars.
New-Hampshire	315,054	53,809	368,863
Vermont	538,306	32,798	571,104
Massachusetts	6,042,645	5,192,820	11,235,465
Rhode-Island.	944,868	626,556	1,571.424
Connecticut	994,216	38,138	1,032,354
New-Yorck	8,747,700	3,518,515	12,266,215
New-Jersey	1,871	——	1,871
Pensylvanie.	5,694.447	3,865,670	9,560,117
Delaware.	76,945	11,687	88,632
Maryland	4,553,582	2,280,405	6,833,987
District de Columbia	2,060,331	2,920	2,063 251
——— Virginie	4,798,612	23,695	4,822,307
——— Caroline du Nord	793.975	4001	797,976
——— Caroline du Sud.	4,650,984	210,295	4.861,279
——— Géorgie	2,557,225	11,641	2,568,866
Dépendances des États-Unis. .	2,523,282	149,840	2,673,122
TOTAL.	45,294,043	16,022,788	61,316,831
Territoire de Michigan	19,997	1,632	21,629
——— de Mississipi	1,441	——	1441
Nouvelle-Orléans	2,501,842	148,208	2,650,050
TOTAL.	2,523,280	149,848	2,673,120

IX. Tableau *des marchandises et denrées étrangères consommées dans les États-Unis en* 1807, *dressé d'après des faits connus, et d'après estimation établie sur l'expérience des cinq dernières années.*

MARCHANDISES (PRODUITS DES FABRIQUES).	VALEUR.
	Dollars.
Droits de 12 ½ à 22 ½ pour cent de la valeur. . . .	49,505,000
Clous et pointes.	520,030
Plomb et objets manufacturés de plomb.	358,290
Acier, etc.	336,000
Bière, aile et porter.	155,500
Fromages anglais et hollandais	43,000
Bottes et souliers	171,840
Charbon	72,600
Sel	1,506,000
Rum et liqueurs spiritueuses	5,103,000
Cacao	136,000
Chanvre	960,000
Genièvre.	850,000
Eau-de-vie.	3,500,900
Vin	3,127,480
Thé	2,608,660
Café	2,644,382
Sucre.	5,027,630
Mélasse.	2,917,220
Coton	32,080
Poivre	206,000
Indigo	266,000
Piment.	54,000
Divers autres articles.	4,000,000
Total.	84,101,612

X. Tableau *du tonnage des principaux ports et districts maritimes des États-Unis, à la fin de* 1810 (*en allant du Nord au Sud*).

District de Maine. .	Baie Penobscot.	18,0 6 tonn.
	Bath.	20,344
	Portland.	32,599
New-Hampshire . .	Portsmouth	28,820
Massachusets. . . .	Newbury-Port.	39,100
	Salem.	41,462
	Marblehead.	20,922
	Boston.	149,121
	Plymouth	23,028
	New-Bedford	26,378
Rhode-Island. . . .	Newport	12,517
	Providence.	15,863
Connectirut	New-London	10,814
	Middletown riv. Connecticut).	17,131
	New-Haven.	10,494
New-Yorck	New-Yorrk.	268, 48
New-Jersey	Perth-Amboy.	24,867
	Bridgetown	11,468
Pensylvanie.	Philadelphie.	125,258
Delaware.	Wilmington.	8,192
Maryland.	Baltimore.	103,444
	Oxford (rive orientale). . .	12,366
	Vienna (*idem*).	12,271
District de Columbia	Alexandria.	11,736
Virginie.	Rappahannok	6,890
	Rirhmond.	6,357
	Petersburg.	8,107
	Norfork.	47,643
Caroline du Nord. .	Edenton.	9,262
	Newbern	7,413
	Wilmington.	6,986
Caroline du Sud . .	Charlestown.	52,888
Géorgie	Savannah	12,679

La totalité du tonnage des États-Unis s'élevait à 1,424,783 tonneaux. Il paraît qu'on n'avait pas encore compris dans l'enregistrement la Nouvelle-Orléans.

Proportions des villes et ports de commerce sous le rapport du tonnage.

New-Yorck, à tous les États-Unis, comme	18	à 100
Boston.	$10\frac{4}{10}$	——
Philadelphie.	$8\frac{8}{10}$	——
Baltimore.	7 [illegible]	——
Charlestown	$3\frac{7}{10}$	——
Norfolk.	$3\frac{3}{10}$	——
Salem	$2\frac{9}{10}$	——

XI. Tableau *de la quote-part constitutionnelle de chaque État dans les élections des représentans.*

La constitution fédérale dit que, pour déterminer la proportion des représentans à envoyer au congrès, on comptera le nombre total des personnes libres, y compris les *engagés*, mais à l'exclusion des Indiens non-taxés, et *en ajoutant à ce nombre les trois cinquièmes de tous les autres individus;* c'est-à-dire des esclaves. Il en est résulté en 1810, dernière année de recensement, le tableau suivant :

ÉTATS.	Nombre d'esclaves.	Population totale.	Population politique.	Nombre des représentans à 1 par 35,000.
Massachusets. . . .	»	700,745	700,745	20
New-Hampshire.	»	214,460	214,460	6
Vermont.	»	217,895	217,895	6
Rhode-Island. . .	108	76,931	76,888	2
Connecticut. . . .	310	261,942	261,818	7
New-Yorck	15,017	959.049	953,043	27
New-Jersey. . . .	10,851	245,562	241,222	6
Pensylvanie	795	810,091	809,773	23
Delaware	4,177	72,674	71,004	2
Maryland	111,502	380,546	335,946	9
Virginie	392,518	974, 22	817,620	23
Ohio.	»	230,760	230,960	9
Kentucky.	80,561	406,511	374,287	10
Caroline du Nord.	168,824	555,000	487.971	13
Tennessée	44,535	261,727	243,913	6
Caroline du Sud.	196,365	415,115	336,569	9
Géorgie	105,218	252,433	210,346	6
Nouvelle-Orléans.	34,660	79,556	62,692	1

Valeur théorique du droit d'élection dans divers États, d'après le tableau précédent.

En Massachusets, chaque homme libre en possède $\frac{1}{35000}$

En Virginie. . . . . $\frac{1}{25300}$

En Caroline du Sud. . . . . $\frac{1}{24300}$

XII. Tableau *des restrictions locales du droit d'élection pour les assemblées de chaque Etat.*

ÉTATS.	Sénateurs, par qui élus.	Représentans, par qui élus.	Formes de l'élection.
New-Hampshire	Citoyens payant taxe.	Citoyens payant taxe.	Par *communes*, eu égard à la population.
Massachusets	Citoyens possédant 1440 fr.	Citoyens possédant 1440 fr.	*Idem.*
Rhode-Island	Tous les citoy.	Tous les citoy.	Par *comm.*, sans égard à la pop.
Connecticut	Citoyens francs-tenanciers.	Citoyens francs-tenanciers.	*Idem.*
New-Yorck	Citoyens francs-tenanciers de la valeur de 2400 f	Francs-tenanciers à 480 fr., ou fermiers à 40 *schillings.*	Par *comtés*, eu égard à la population.
New-Jersey	Citoyens possédant 1200 fr.	Citoyens possédant 1200 fr.	*Idem.*
Pensylvanie	Cit. payant taxe.	Cit. payant taxe.	*Idem.*
Delaware	*Idem.*	*Idem.*	Par *comtes*, sans égard à la pop.
Maryland	Deux *électeurs* par comté, choisis par tous les citoyens.	Tous les citoy.	*Idem.*
Virginie	Citoyens francs-tenanciers.	Citoyens francs-tenanciers.	*Idem.*
Caroline du N.	Francs-tenanciers de 50 arp.	Citoyens payant taxe.	*Idem.*
Caroline du Sud et Géorgie	Citoyens payant taxe.	*Idem.*	Par *comtés*, eu égard à la pop.
Etats de l'ouest.	Tous les citoy. blancs.	Tous les citoy. blancs.	*Idem.*
Vermont	Point de sénat.	*Idem*	Par communes.

Conditions de l'éligibilité dans quelques Etats.

ÉTATS	Pour Sénateurs.	Pour Représentans
New-Hampshire	Agé de 30 ans, francaleu de 4800 fr.	Propriété de 2400 f. ou moitié en francaleu.
Massachusets	Francaleu de 7200 fr. ou propriété personnelle de 14,400 fr.	Francaleu de 2400 fr. ou propriété double.
N.-Jersey et Maryland	Propriété de 24,000 f.	Propriété de 12,000 f
Caroline du Nord	Francaleu de 300 arp.	Francaleu de 100 arp.
Pensylvanie	Résidence de 4 ans, âge de 25, p. de taxe.	Résidence de 3 ans, paiement de taxe.
Rhode-Island	Tous les citoyens	Tous les citoyens.

Digitized by Google

XIII. Tableau *des journaux et gazettes publiés aux Etats-Unis à la fin de* 1810.

New-Hampshire	12
Massachusets	38
Rhode-Island	7
Connecticut	11
Vermont	14
New-Yorck	66
Pensylvanie	71
Delaware	2
Maryland	21
New-Jersey	8
Columbia	4
Virginie	24
Caroline du Nord	10
Caroline du Sud	10
Géorgie	13
Kentucky	17
Tennessée	6
Ohio	14
Indiana	1
Mississipi	1
Orléans	10
Louisiana	1
Total	361

De ce nombre, il y a du parti républicain,	158
——— du parti fédéral	157
——— neutres	49
——— antérieurs à l'année 1775	9
——— quotidiens	25
——— hebdomadaires	262
——— en allemand	8
——— en français	5
——— en espagnol	2

(Extrait de *History of Printing*, par *Thomas.*)

XIV. TABLEAU *général de la richesse nationale des États-Unis en* 1805, *valeur en* dollars, *à* 5 *francs.*

RICHESSE NATIONALE.	Valeur en dollars à 5 francs.
39,400,000 Acres de terre cultivés, à 6 dollars 25/100 l'acre.	246,250,000
1,240,600,000 Acres de terre incultes, à 2 dollars 20/100 l'acre.	2,729,320,000
1,225,900 Habitations, avec les meubles et ustensiles nécessaires, écuries, granges, instrumens aratoires, etc., à 360 dollars par habitation.	441,324,000
Voitures, chariots, chevaux, grand et petit bétail, cochons, volailles, etc., à 70 dollars par habitation.	85,813,000
Dix mille moulins à farine et à scie, ou autres usines, à 400 dollars l'une.	4,000,000
Routes ferrées, ponts et canaux payant droit de passe.	7,700,000
Produit des eaux et forêts, des mines, de l'agriculture et des manufactures, non nécessaire à la consommation et réservé pour l'exportation.	26,000,000
Capitaux dans le commerce, consistant en marchandises importées de l'Europe, de la Chine et de toutes les parties du monde, en bâtimens de commerce de toutes formes et de toutes grandeurs, jaugeant 1,140,368 tonneaux	140,000,000
Capitaux en argent monnoyé, en billets et actions des banques, en actions des compagnies d'assurance et en fonds publics de toute espèce.	170,530,159
Édifices publics, temples, écoles, arsenaux, chantiers, frégates et autres bâtimens de guerre, armes et munitions de terre et de mer, etc.	20,000,000
Un million d'esclaves, évalués l'un dans l'autre à 200 dollars par tête.	200,000,000
TOTAL approximatif de toute la propriété réelle et personnelle des États-Unis. . . .	4,070,937,159

XV. Tableau *des Tribus indiennes du territoire des États-Unis.*

N. B. Ce tableau n'est encore qu'une esquisse incomplette. Le nombre total des sauvages est probablement fort *au-dessus* de celui qui paraîtrait en résulter.

INDIGÈNES DE LA LOUISIANE OCCIDENTALE.

NATIONS.	Guerriers.	Femmes.	Enfans.	Population totale.	Villages.	Cabanes des tribus errantes.	Armes à feu
Osages ou *Wabashas*	1,252	1,793	974	4,019	3	516	1,200
Kanses ou *Kansas*. .	465	500	600	1,565	1	204	450
Panis républicains ou *Pawnanis* . . .	508	550	560	1,618	1	44	200
Panis du grand village	1,000	1,120	1,000	3,120	1	90	300
Panis loups	485	500	500	1,485	1	40	200
Tetaus, ou *Camanches*, ou *Padoucas*.	2,700	3,000	2,500	8,200	»	1,020	270
Totaux. . .	6,410	7,463	6,134	20,007	7	1,914	2,620

INDIGÈNES DES BORDS DU MISSISSIPI.

NATIONS.	Guerriers.	Femmes.	Enfans.	Population totale.	Villages.	Cabanes des tribus errantes.	Armes à feu
Saquès ou *Sawkis*. .	700	750	1,400	2,850	3	»	700
Renards ou *Ottogamys*	400	500	850	1,750	3	»	400
Ayouas ou *Ayouways*	300	400	700	1,400	2	»	250
Puants ou *Winebaiges*.	450	500	1,000	1,950	7	»	450
Sioux ou *Narcotahs*.	3,835	6,430	11,800	21,675	3	1,270	1,265
Chippiways ou *Ouchipawahs*.	2,049	3,185	5,944	11,177	»	603	2,040
Folle-Avoines ou *Ménomenes*. . . .	300	350	700	1,350	7	»	300
Totaux. . .	8 034	12,115	22,394	42,152	25	1,873	5,414
Ci-dessus. . .	6,410	7,463	6.134	20,007	7	1,914	2,620
Total pour la Louisiane.	14,444	19,578	28,528	62,159	32	3,787	8,034
Les Cheroquées . .	»	»	»	13,000			
Les Chactas	»	»	»	12,000			
Les Creeks-Muskogulgues	»	»	»	18,000			
Les Siminoles, les Shawanes, les Miamis, Senekas, etc.	»	»	»	20,000			
Les tribus du Haut-Missouri.	»	»	»	30,000			
Grand total pour les États-Unis. .	»	»	»	155,150			

LIVRE CENT TROISIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'AMÉRIQUE. — *Le Mexique, y compris le Nouveau-Mexique et la capitainerie générale de Guatimala. Description générale physique.*

Coup-d'œil général sur l'Amérique espagnole.

Nous allous parcourir successivement les vastes possessions de la nation espagnole daus les deux Amériques, possessions qui, comprises entre les 43 degrés 34 minutes de latitude australe, et les 37 degrés 48 minutes de latitude boréale, égalent toute l'Afrique en longueur, et surpassent en étendue les vastes contrées que la Russie et la Grande-Bretagne possèdent eu Asie. La mission de San Francisco sur la côte de la Nouvelle-Californie, en forme le point le plus septentrional, et le point le plus méridional, habité par les Espagnols, est le Fort-Maulliu, sur la côte du Chili, vis-à-vis Chiloé; car l'établissement du port de la Soledad, situé à 8°. plus au sud dans le groupe des îles Malouines, où l'on déporte anuuellement les criminels condamnés à Monte-Vidéo, ne présente rien de stable, puisqu'il est défendu d'y envoyer des femmes; mais on trouve encore quelques familles d'origine espagnole dans l'île Caylin, par 43° 34' de latitude australe. La langue espagnole est donc répaudue en Amérique sur une éteudue de plus de mille lieues de longueur, et tous ces pays, peuplés de plus de treize millions d'habitans, communiquaient entre eux avant les derniers troubles, par un établissement régulier de postes, depuis le Paraguay jusqu'à la côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale.

Cette Espagne transatlantique, plus intéressante sous beaucoup de rapports que la métropole européenne, nous fournira matière à un tableau historique et politique, que nous croyons devoir faire précéder par les descriptions physiques et topographiques des grandes divisions qui la composent.

Mais parmi ces divisions très-compliquées, très-con-

Grandes divisions politiques.

fuses, lesquelles adopterons-nous? Sous le rapport militaire et administratif, les états du roi d'Espagne en Amérique se divisent en neuf grands gouvernemens, que l'on peut regarder comme indépendans les uns des autres. De ces divisions, cinq, savoir, les *vice-royautés* du *Pérou* et de la *Nouvelle-Grenade*, les capitaineries générales de *Guatimala*, de *Porto-Rico* et de *Caraccas*, se trouvent entièrement dans la zone torride; les quatre autres, savoir, les vice-royautés du *Mexique* et de *Buenos-Ayres*, ainsi que les capitaineries du *Chili* et celle de *la Havane*, qui comprend les Florides, sont en partie placées hors des deux tropiques. Cependant, comme la latitude géographique influe infiniment moins que l'élévation du sol sur la fertilité et les productions de ces belles contrées, une division fondée sur les degrés de latitude ne présenterait aucun avantage à la géographie physique. En nous bornant à distinguer les grandes masses de terre circonscrites par des mers, enfermées dans des bassins de rivières, ou marquées par quelque autre trait, nous partagerons les contrées hispano-américaines continentales en trois divisions, celle du nord, comprenant le Mexique avec Guatimala; celle du milieu, renfermant le Pérou, la Nouvelle-Grenade et Caraccas; enfin celle du Sud, composée du Paraguay ou Buenos-Ayres, du Chili et des terres Magellaniques. Les îles de Porto-Rico et Cuba seront décrites avec le reste de l'archipel Columbien; la Floride l'a été avec les Etats-Unis.

Dénominations du Mexique.

L'usage a étendu à toutes les provinces espagnoles au nord de l'isthme, la Floride exceptée, le nom général de Mexique[1]; mais rigoureusement parlant, ces contrées n'ont aucune dénomination commune. Le nom de *Nouvelle-Espagne* ne fut d'abord donné, en 1518, qu'à la province de Yucatan, où la culture des champs et la beauté des édifices excita l'admiration des compagnons d'armes de Grijalva. Cortez, en 1520, étend déjà la dénomination de Nouvelle-Espagne

(1) *A. de Humboldt*, Essai politique sur le Mexique, t. I, p. 217.

au royaume de *Montezuma*, en conseillant à Charles-Quint d'en prendre le titre d'empereur. D'après les recherches de l'abbé Clavigero, ce royaume, que Solis étend depuis Panama jusqu'à la Nouvelle-Californie, était limité sur les côtes orientales, par les rivières de Guasacualco et de Tulpan; sur les côtes occidentales, par les plaines de Soconusco et par le port de Zacatula. Il embrassait ainsi les intendances actuelles de Vera-Cruz, d'Oaxaca, de la Puebla, de Mexico et de Valladolid, avec une surface de dix-huit à vingt mille lieues carrées. Le nom de *Mexico* même est d'origine indienne; il signifie, dans la langue aztèque, l'habitation du dieu de la guerre, appelé Mexitli ou Huitzlipochtli. Il paraît cependant qu'avant l'année 1530, la ville fut appelée plus communément *Tenochtitlan.* La dénomination d'*Anahuac*, qu'il ne faut point confondre avec les précédentes, désignait, avant la conquête, tout le pays contenu entre le 14 et le 21e degrés de latitude. Outre l'empire Aztèque de Montezuma, les petites républiques de Tlancallan et de Chollollan, le royaume de Tezcuco ou Acolhoacan, et celui de Mechuacan, qui comprenait une partie de l'intendance de Valladolid, appartenaient aux plateaux de l'ancien Anahuac (1). Royaume aztèque ou mexicain. L'Anahuac.

La vaste étendue de pays sur laquelle le vice-roi du Mexique exerce son pouvoir militaire suprême, qui est désignée en général sous le nom de *Nouvelle-Espagne*, et qui a pour limites boréales et australes les parallèles du 38e et du 10e degré de latitude, renferme deux grands gouvernemens distincts; 1°. la capitainerie de *Guatimala*, qui embrasse les gouvernemens de Corsa-Ricca et de Nicaragua, avec les provinces de Honduras, de Vera-Paz, de Chiapa et de Guatimala; 2°. la vice-royauté du *Mexique*, ou de la Nouvelle-Espagne proprement dite, comprenant le Mexique proprement dit, et les provinces intérieures ou *internas*, orientales et occidentales (2). Le capitaine général de Guatimala, considéré comme administrateur, ne dépendant Nouvelle-Espagne.

(1) *Clavigero*, Storia antica del Messico, t. IV, p. 265.
(2) *A. de Humboldt*, t. I, p. 216.

que faiblement du vice-roi de la Nouvelle-Espagne, M. Humboldt détache Guatimala du Mexique, dont alors les limites méridionales touchent la côte du grand Océan à l'est du port de Tehuantepec, près de la barre de Tonala, et aboutissent aux côtes de la mer des Antilles, près de la baie de Honduras.

Mensions. Sans Guatimala, le royaume de la Nouvelle-Espagne s'étend depuis le 16e. jusqu'au 38e. degré de latitude, sur un espace de six cent dix lieues en longueur, dans la direction du sud-ouest au nord-ouest. La largeur qui, sous le 30e. parallèle, depuis la rivière Rouge (Rio-Colorado) dans la province de Texas, jusqu'à l'île de Tiburon, sur les côtes de l'intendance de Sonora, est de trois cent soixante-quatre lieues, va toujours en diminuant jusqu'à l'isthme de Tehuantepec, où il n'y a que quarante-cinq lieues d'une mer à l'autre.

Limites. Les limites de la Nouvelle-Espagne, au nord et à l'est, sont assez vagues et difficiles à déterminer. Encore en 1770, le cardinal Lorenzana a fait imprimer à Mexico, que la Nouvelle-Espagne, dans les parties les plus reculées de l'évêché de Durango, confinait peut-être avec la Tartarie et le Groënland; savoir, par les Californies avec la Tartarie, et par le Nouveau-Mexique avec le Groënland (1). Pendant long-temps, les vice-rois du Mexique avaient regardé toute la côte nord-ouest de l'Amérique comme une dépendance de leur gouvernement, et récemment encore ils ont fait officiellement visiter les colonies russes sur la péninsule d'Alaska. L'établissement anglais à Noutka, plus rapproché des colonies espagnoles, excita sur-tout de fortes réclamations. Cependant, après bien des pourparlers, la cour de Madrid parut trouver de l'avantage à laisser subsister cette barrière contre les invasions de la Russie de ce côté, en adoptant le cap Mendocin, au nord de Saint-François, pour limite définitive. Mais rien n'a pu encore rassurer l'Espagne contre l'esprit entreprenant des Etats-

(1) *A. de Humboldt*, t. II, p. 84.

Unis, qui semblent vouloir envelopper toute l'Amérique du nord dans leur confédération. Depuis l'acquisition de la Louisiane, les habitans de ces jeunes républiques poussent vivement leur civilisation vers le Missouri, et s'approchent des côtes du grand Océan par la belle rivière de Colombia. A l'est, les cartes publiées aux Etats-Unis désignent la rivière Sabine pour limite; mais le congrès de Washington tend ouvertement à restreindre le Mexique au bassin de Rio Bravo del Norte.

Division par intendances et provinces.

Depuis la nouvelle administration introduite en 1776 par Don Galvez, ministre des Indes, la Nouvelle-Espagne est divisée en douze intendances et trois provinces (1).

De ces quinze divisions, il y a :

A. Dans l'intérieur, au nord,

1°. La province du *Nouveau - Mexique*, le long du Rio-del-Norte;

2°. L'intendance de la *Nouvelle - Biscaie*, au sud-ouest du Rio-del-Norte, sur le plateau central.

B. Sur le Grand-Océan, au nord-ouest,

3°. La province de la *Nouvelle-Californie*;

4°. La province de la *Vieille-Californie*;

5°. L'intendance de la *Sonora*.

C. Vers le golfe du Mexique, au nord-est,

6°. L'intendance de *San Luis Potosi*, comprenant les provinces de Texas et de Cohahuila, la colonie du Nouveau-Santander, le nouveau royaume de Léon; enfin les districts de Charcas, d'Altamira, de Catorce et de Ramos, qui forment l'intendance de San Luis proprement dite.

Ces six territoires, presque entièrement compris dans la zone tempérée, renferment au total six cent soixante dix-sept mille âmes, sur quatre-vingt-deux mille lieues carrées, ce qui donne huit habitans par lieue.

Au sud du tropique se trouvent :

D. Dans la région moyenne,

7°. L'intendance de *Zacatecas*;

(1) *A. de Humboldt*, t. II, p. 73, etc.

8°. L'intendance de *Guadalaxara;*
9°. ——— de *Guanaxuato;*
10°. ——— de *Valladolid;*
11°. ——— de *Mexico;*
12°. ——— de *la Puebla;*
13°. ——— de *la Vera-Cruz.*

E. A l'extrémité du sud-est,
14°. L'intendance de *Oaxaca;*
15°. Celle de *Merida* ou *Yucatan.*

Ces neuf intendances, situées sous la zone torride, possèdent une population de cinq millions cent soixante mille âmes sur trente-six mille cinq cents lieues carrées de superficie, cent quarante-un habitans par lieue carrée; mais les quatre cinquièmes de cette population sont concentrés sur le dos de la Cordillière, ou sur des plateaux dont l'élévation au-dessus de l'Océan égale la hauteur du passage du Mont-Cénis.

Division par royaumes. Suivant l'ancienne division, encore très-usitée dans le pays, la Nouvelle-Espagne formait, 1°. le *royaume du Mexique;* 2°. le *royaume de la Nouvelle-Galice;* 3°. le *nouveau royaume de Léon;* 4°. la *colonie du Nouveau-Santander;* 5°. la *province de Texas;* 6°. la *province de Cohahuila;* 7°. la *province de la Nouvelle-Biscaye;* 8°. la *province de la Sonora;* 9°. la *province du Nouveau-Mexique;* 10°. les *deux Californies*, ou les provinces de la Vieille et de la Nouvelle-Californie.

Le royaume de Mexique embrassait les intendances actuelles de Guanaxuato, Valladolid ou Mechoacan, Mexico, Puebla, Vera-Cruz, Oaxaca et Mérida, avec une portion de l'intendance de San Luis Potosi; il avait par conséquent plus de vingt-sept mille lieues carrées, et près de quatre millions cinq cent mille habitans. Le royaume de la Nouvelle-Galice avait plus de quatre mille lieues carrées, et près d'un million d'habitans; il embrassait les intendances de Zacatecas et de Guadalaxara, ainsi qu'une petite partie de celle de San Luis Potosi (1).

(1) *A. de Humboldt*, t. II, p. 81, etc.

Une autre division également ancienne, est celle qui distingue la *Nouvelle-Espagne* proprement dite des *provincias internas*; c'est-à-dire, situées dans l'intérieur du continent, quoiqu'à l'égard de la capitale elles soient situées à l'extérieur. A ces dernières appartient, à l'exception des deux Californies, tout ce qui est au nord et au nord-ouest du royaume de la Nouvelle-Galice, par conséquent, le petit royaume de Léon, la colonie du Nouveau-Santander, le Texas, la Nouvelle-Biscaye, Sonora, Cohahuila, et le Nouveau-Mexique. On distingue les « *provincias internas del Vireynato* », qui comprennent sept mille huit cent quatorze lieues carrées, des « *provincias internas de la commandancia de Chihuahua* », érigées en capitaineries générales l'année 1779. Ces dernières ont cinquante-trois mille trois cent soixante-quinze lieues carrées. Des douze intendances nouvelles, il y en a trois, situées dans les provinces internes, savoir, celles de Durango, Sonora et San Luis Potosi. Il est cependant à remarquer que l'intendant de San Luis n'est directement soumis au vice-roi que pour Léon, Santander et les districts de Charcas, de Catorce et d'Altamira, voisins de sa résidence. Les gouvernemens de Cohahuila et de Texas, font aussi partie de l'intendance de San Luis Potosi; mais ils appartiennent directement à la *commandancia general* de Chihuahua. Sur la dénomination des provinces internes.

Il en résulte que l'on divise toute la Nouvelle-Espagne: *A* en provinces soumises au vice-roi de la Nouvelle-Espagne, formant cinquante-neuf mille cent trois lieues carrées, avec cinq millions quatre cent soixante-dix-sept mille neuf cents habitans, et comprenant les deux Californies, les intendances de Mexico, Puebla, Vera-Cruz, Oaxaca, Merida, Valladolid, Guadalaxara, Zacatecas, Guanaxuato et San Luis Potosi, à l'exception de Cohahuila et de Texas; *B* en provinces soumises au commandant général des provinces internes, formant cinquante-neuf mille trois cent soixante-quinze lieues carrées, avec trois cent cinquante-neuf mille deux cents habitans, et comprenant les intendances de Durango et Sonora, la province du Nouveau-Mexique, ainsi que Cohahuila et Texas. Le grand total est de cent

dix-huit mille quatre cent soixante dix-huit lieues carrées, et cinq millions huit cent trente-sept mille cent habitans. Par suite des contestations récentes avec les Etats-Unis d'Amérique, dont les envahissemens systématiques avaient donné de justes alarmes à l'Espagne, le gouvernement militaire des provinces internes, auparavant soumises au gouverneur de Chihuahua, avait été confié à deux commandans-généraux. On distinguait alors les provinces internes *occidentales;* savoir, Sonora, Durango ou Nouvelle-Biscaye, Nouveau-Mexique, les Californies, des provinces internes *orientales;* savoir, Cohahuila, Texas, colonie du Nouveau-Santander, nouveau royaume de Léon. Ces nouveaux commandans généraux, de même que l'ancien, étaient considérés comme chefs de l'administration des finances dans les deux intendances de Sonora et de Durango, dans la province du Nouveau-Mexique, dans Texas et Cohahulia. Quant à Léon et au Nouveau Santander, ils ne dépendaient du commandant que sous le rapport de la défense militaire.

Les troubles actuels ont en partie renversé ces divisions administratives; mais il est encore indispensable d'en connaître l'ensemble compliqué.

Rapports de population. Le tableau suivant indique plus particulièrement la distribution de la population, et ses rapports très-inégaux avec la surface des intendances.

ÉTENDUE EN LIEUES CARRÉES.		POPULATION.		HABITANS PAR LIEUE CARRÉE.	
San Luis Potosi	27,821	Mexico	1,911 800	Guanaxuato . .	568
Sonora	19,143	Puebla.	813,300	Puebla.	301
Durango. . . .	16,873	Guadalaxara .	630,500	Mexico.	255
Guadalaxara. .	9,612	Oaxaca	534,800	Oaxaca.	120
Merida	5,977	Guanaxualo. .	517,300	Valladolid. . .	109
Mexico	5,927	Merida	465,700	Merida.	81
Oaxaca.	4,447	Valladolid. . .	376,400	Guadalaxara. .	66
Vera-Cruz. . .	4,141	San Luis Potosi	334,000	Zacatecas . . .	65
Valladolid . . .	3,447	Durango . . .	159,700	Vera-Cruz . .	36
Puebla	2,696	Vera-Cruz . .	156,000	San Luis Potosi	12
Zacatecas. . . .	2,355	Zacatecas . . .	153,300	Durango. . . .	10
Guanaxuato . .	911	Sonora	121.400	Sonora. . . .	6

Digitized by Google

En embrassant d'un coup-d'œil général toute la surface du Mexique, nous voyons que les deux tiers sont situés sous la zone tempérée, et que l'autre tiers appartient à la zone torride. La première partie a quatre-vingt-deux mille lieues carrées. Elle comprend les *provincias internas*, tant celles qui sont soumises à l'administration immédiate du vice-roi du Mexique, comme le nouveau royaume de Léon, et la province du Nouveau-Santander, que celles gouvernées par un commandant-général particulier, telles que les intendances de Durango et de Sonora, et les provinces de Cohahuila, de Texas et du Nouveau-Mexique (1). D'un côté, de petites portions des provinces septentrionales de la Sonora et du Nouveau-Santander, dépassent le tropique du cancer; de l'autre, les intendances méridionales de Guadalaxara, de Zacatecas et de San Luis de Potosi, s'étendent un peu au nord de cette limite. Quoi qu'il en soit, par un concours de diverses causes et de circonstances locales, plus des trois cinquièmes des trente-six mille lieues carrées situées sous la zone torride, jouissent d'un climat qui est plutôt froid ou tempéré que brûlant. Tout l'intérieur de la vice-royauté du Mexique, sur-tout l'intérieur des pays compris sous les anciennes dénominations d'Anahuac et de Mechoacan, vraisemblablement même toute la Nouvelle-Biscaye, forment un plateau immense élevé de deux mille à deux mille cinq cents mètres au-dessus du niveau des mers voisines; tandis qu'en Europe, les terreins élevés qui présentent l'aspect de plaines, tels que les plateaux d'Auvergne, de Suisse, d'Espagne, n'ont guère plus de quatre cents à huit cents mètres de hauteur au-dessus de l'Océan. Partage par climats.

La chaîne de montagnes qui forme le plateau du Mexique, paraît, au seul aspect d'une carte géographique, la même que celle qui, sous le nom des Andes, traverse toute l'Amérique méridionale; cependant, examinée sous les rapports de la géographie-physique, la structure de cette Montagnes.

(1) *A. de Humboldt*, t. I, p. 265.

chaîne diffère beaucoup au sud et au nord de l'équateur. Dans l'hémisphère austral, la Cordillière est partout déchirée et interrompue par des crevasses qui ressemblent à des filons ouverts, qui n'ont pu être remplis de substances hétérogènes. S'il y existe des plaines élevées, comme dans le royaume de Quito et dans la paroisse de Pastos, ce sont plutôt de hautes vallées longitudinales limitées par deux branches de la grande Cordillière des Andes. Au Mexique, c'est le dos même des montagnes qui forme le plateau. Au Pérou, les cimes les plus élevées constituent la tête des Andes; au Mexique, ces mêmes cimes, moins colossales, mais toutefois hautes de quatre mille neuf cents à cinq mille quatre cents mètres, sont ou dispersées sur le plateau, ou rangées d'après des lignes qui n'ont aucun rapport de parallélisme avec la direction de la Cordillière. Au Pérou, et dans le royaume de la Nouvelle-Grenade, le nombre des vallées transversales, dont la profondeur perpendiculaire est quelquefois de mille quatre cents mètres, empêchent les habitans de voyager autrement qu'à cheval, à pied, ou portés sur le dos des Indiens. Dans le royaume de la Nouvelle-Espagne, au contraire, les voitures roulent depuis la capitale de Mexico, jusqu'à Santa-Fé, sur une longueur de plus de cinq cents lieues.

Plateau mexicain. La longueur du plateau compris entre les 18 et les 40° de latitude, est égale à la distance qu'il y a depuis Lyon jusqu'au tropique du cancer, qui traverse le grand désert africain. Ce plateau extraordinaire paraît s'incliner insensiblement vers le nord, surtout depuis la ville de Durango, située dans la Nouvelle-Biscaye, à cent quarante lieues de Mexico. Cette pente, contraire à la direction des fleuves, nous paraîtrait peu vraisemblable, si elle n'était pas admise par le savant et judicieux voyageur à qui nous devons à peu près tout ce que nous savons de précis, d'exact et d'intéressant sur ces contrées. Il faut donc supposer que les montagnes au nord de Santa-Fé s'élèvent brusquement pour former les chaînes et les plateaux très-élevés d'où descendent le Missouri et ses affluens.

Parmi les quatre plateaux situés autour de la capitale du Mexique, le premier, qui comprend la vallée de Toluca, a deux mille six cents mètres; le second, ou la vallée de Tenochtitlan, deux mille deux cent soixante-quatorze, le troisième, ou la vallée d'Actopan, mille neuf cent soixante-six mètres; et le quatrième, ou la vallée d'Istla, neuf cent quatre-vingt-un mètres de hauteur. Ces quatre bassins diffèrent autant par le climat que par leur élévation au-dessus du niveau de l'Océan; chacun d'eux offre une culture différente : le dernier, et le moins élevé, est propre à la culture de la canne à sucre; le troisième à celle du coton; le second à la culture du blé d'Europe, et le premier à des plantations d'agaves, que l'on peut considérer comme les vignobles des Indiens-Aztèques. Niveaux du plateau.

Si cette configuration du sol favorise singulièrement, dans l'intérieur de la Nouvelle-Espagne, le transport des denrées, la navigation, et même la construction des canaux, la nature oppose de grandes difficultés à la communication entre l'intérieur du royaume et les côtes, qui s'élèvant de la mer en forme de rempart, présentent partout une énorme différence de niveau et de température. La pente orientale y est surtout rapide et d'un accès difficile. En se dirigeant depuis la capitale vers Vera-Cruz, il faut avancer soixante lieues marines pour trouver une vallée dont le fond soit élevé de moins de mille mètres au-dessus de l'Océan. Des quatre-vingt-quatre lieues que l'on compte jusqu'à ce port, il y en a cinquante-six qu'occupe le grand plateau d'Anahuac; le reste du chemin n'est qu'une descente pénible et continuelle : c'est la difficulté de cette descente qui renchérit le transport des farines du Mexique à la Vera-Cruz, et qui les empêche de rivaliser en Europe avec les farines de Philadelphie. Dans le chemin d'Acapulco, sur le grand Océan, on parvient aux régions tempérées en moins de dix-sept lieues de distance, et l'on n'y fait ensuite que monter et descendre jusqu'à la mer. Pente orientale et occidentale.

La Cordillière des Andes qui traverse l'isthme de Darien, se trouve tantôt rapprochée de l'Océan-Pacifique, tantôt Direction de la Cordillière.

des côtes du golfe du Mexique. Dans le royaume de Guatimala, la crête de ces montagnes, hérissée de cônes volcaniques, longe la côte occidentale depuis le lac de Ricaragua jusqu'à la baie de Tehuantepec; mais dans la province d'Oaxaca, entre les sources des rivières Chimalapa et Quatarnalco, elle occupe le centre de l'isthme mexicain. Depuis le 18° et demi jusqu'au 21° de latitude, dans les intendances de la Puebla et du Mexico, depuis la Mirteca, jusqu'aux mines de Zimapan, la Cordillière se dirige du sud au nord, et se rapproche des côtes orientales. C'est dans cette partie du grand plateau d'Anahuac, entre la capitale de Mexico et les petites villes de Cordoba et de Xalappa, que paraît un groupe de montagnes volcaniques, rivalisant avec les cimes les plus élevées du continent. M. de Humboldt en a mesuré les principales. Le *Popoca-Tepetl*, c'est-à-dire Montagne-Fumante, nommée par les Espagnols le *Grand-Volcan*, a deux mille sept cent soixante quatre toises de haut; l'*Iztacci-Huatl*, ou Femme-Blanche, la *Sierra-Nevada* des Espagnols, deux mille quatre cent soixante-un; le *Citlal-Tepetl*, ou Montagne-Etoilée, autrement nommée le *Pic d'Orizaba*, deux mille sept cent vingt-deux; le *Nevado de Toluca*, deux mille trois cent soixante-quatre, et le *Nauhcampa-Tepetl*, ou *Cofre de Parote*, deux mille quatre-vingt dix-sept toises (1).

Volcans du Mexique.

Suite de la Cordillière.

Plus au nord du dix-neuvième parallèle, près des mines célèbres de *Zimapao* et du *Doctor*, situées dans l'intendance de Mexico, la Cordillière prend le nom de *Sierra-Madre*, en mexicain *Tépé-Suenne*; s'éloignant de nouveau de la partie orientale du royaume, elle se porte au nord-ouest vers les villes de San-Miguel-el-Grande et de Guanaxuato. Au nord de cette dernière ville, regardée comme le Potosi du Mexique, la Sierra-Madre prend une largeur extraordinaire; bientôt elle se divise en trois branches, dont la plus orientale se dirige vers Charcas et Réal de

(1) *A. de Humboldt*, Tableau des Régions Equatoréales, p. 148. Vues et Monumens, p. 233.

Catorce, pour se perdre dans le nouveau royaume de Léon. La branche occidentale occupe une partie de l'inteudance de Guadalaxara. Depuis *Bolanos*, elle s'abaisse rapidement et se prolonge, par Culiacan et Arispe, daus l'intendauce de la Souora jusqu'aux bords du Rio-Gila. Sous les 30° de latitude, elle acquiert cependant de nouveau une hauteur considérable dans le Tarahumara, près du golfe de Californie, où elle forme les montagnes de la Haute-Pimerie, célèbres par des lavages d'or considérables. La troisième branche de la Sierra-Madre, que l'on peut regarder comme la chaîne centrale des Andes mexicaines, occupe toute l'étendue de l'inteudance de Zacatecas. On peut la suivre, par Durango et le Parral, dans la Nouvelle-Biscaye, jusqu'à la *Sierra de Los-Mimbres*, située à l'ouest du Rio-Grande-del-Norte; de là elle traverse le Nouveau-Mexique, et se joint aux montagues de la Grue et à la *Sierra-Verde*. Ce pays montueux, situé sous les 40° de latitude, a été examiué, en 1777, par les Pères Escalaste et Foud; il donne naissance au Rio-Gila, dout les sources se rapprochent de celles du Rio-del-Norte. C'est la crête de cette branche ceutrale de la Sierra-Madre qui partage les eaux entre le graud Océau et la mer des Antilles. C'est elle dont Fiedler et l'intrépide Mackenzie ont examiné la continuation sous les 50 et 55° de latitude boréale (1). La carte de *Don Alzate* donne à une partie de la Sierra de Mimbre, le nom particulier de *Sierra dos Pedernales*, montagne des pierres à fusil, circoustance qui semble indiquer une ressemblance entre les rochers de cette chaîne et ceux des moutagnes Pierreuses.

Sierra de Mimbre.

Le granite, qui paraît former ici, comme partout ailleurs, la couche la plus profonde, se montre à découvert dans la petite chaîne qui borde l'Océan-Pacifique, et qui, du côté d'Acapulco, est séparée de la masse du haut pays par la vallée de Peregrino (2). Le beau port d'Acapulco est

Roches granitiques.

(1) Dans le *Voyage à la Californie*, de *Chappe d'Auteroche*.

(2) Tableau du chemin de Vera-Cruz à Acapulco, dans l'*Atlas* de l'*Essai sur le Mexique*.

taillé par la main de la nature dans des rochers granitiques. La même roche forme les montagnes de la Mixteca et de la Zapoteca dans l'intendance d'Oaxaca (1). Le plateau central, ou l'Anahuac, semble une immense digue de roches porphyriques, distinguées de celles d'Europe par la présence constante de l'amphibole et par l'absence du quartz. Elles contiennent d'immenses dépôts d'or et d'argent. Le basalte, le trapp amygdaloïde, le gypse et le calcaire du Jura forment les autres roches dominantes. Les couches se suivent ici dans le même ordre qu'en Europe, excepté que le syénite alterne avec la serpentine. Les roches secondaires ressemblent également à celles de nos contrées; mais on n'a encore trouvé aucun dépôt considérable de sel gemme ni de charbon de terre sur le plateau du Mexique; tandis que ces substances, surtout la première, paraissent abonder au nord du golfe de Californie, vers le lac Timpanogos (2).

Roches porphyriques.

Formes singulières de ces roches.

Le porphyre de la Sierra de Santa-Rosa se présente en masses gigantesques, d'une figure bisarre, et qui rappelle des murs et des bastions en ruine. Les masses taillées à pic et élevées à trois ou quatre cents mètres sur les plaines environnantes, portent dans le pays le nom de *Buffa*. D'énormes boules à couches concentriques reposent sur des rochers isolés. Ces porphyres donnent aux environs de la ville de Guanaxuato un aspect singulièrement romantique. Le rocher porphyrique de Mamancheta, connu dans le pays sous le nom d'*Orgues d'Actopan*, se détache sur l'horison comme une vieille tour dont la base ébréchée serait devenue moins large que le sommet (3). Les porphyres trappéens en colonnes, qui terminent la montagne de Jacal et d'Oyamel, sont à leur tour couronnés de pins et de chênes qui ajoutent de la grâce à ce site imposant (4). C'est de ces montagnes que les anciens Mexicains tiraient

(1) *A. de Humboldt*, Mexique, t. II, p. 318. (2) *Idem*, *ibidem*, t. IV, p. 134. (3) *A. de Humboldt*, Vues et Monumens, pl. LXIV. (4) *Idem*, *ibidem*, pl. LXV.

la pierre *itzli*, ou l'obsidienne, dont ils fabriquaient leurs instrumens tranchans.

Le *Cofre de Perote* est une montagne porphyrique élevée de deux mille quatre-vingt-dix-sept toises au-dessus du niveau de la mer, et qui représente un sarcophage antique surmonté, à une de ses extrémités, d'une pyramide (1). Les basaltes de la Regla, dont les colonnes prismatiques, de trente mètres d'élévation, ont un noyau plus dur que le reste, forment la décoration d'une cascade très-pittoresque (2).

Les habitans du Mexique considèrent à peine les volcans comme une curiosité, tant ils sont familiers avec les effets de ces colosses ignivomes. Presque tous les sommets des Cordillières américaines offrent des cratères. Celui du mont Popoca a une demi-lieue de circonférence, à ce qu'on dit; mais il est à présent inaccessible. L'*Orizava* est également un volcan qui, en 1545, fit une éruption, et continua de brûler pendant vingt années; cette montagne est nommée par les Indiens *Citlal-Tepetl*, ou Montagne-Etoilée, à cause des exhalaisons lumineuses qui sortent de son cratère, et jouent autour de son sommet, couvert de neiges éternelles. Les flancs de ces colosses coniques, ornés de belles forêts de cèdres et de pins, ne sont plus bouleversés par des éruptions, ni sillonnés par des torrens de lave enflammée; il paraît même que les coulées de laves proprement dites, n'abondent pas au Mexique. Cependant, en 1759, les plaines de Jorullo, sur les bords de l'Océan-Pacifique, furent le théâtre d'une des catastrophes les plus grandes qu'ait jamais essuyées le globe : dans une seule nuit, il sortit de la terre un volcan de mille quatre cent quatre-vingt-quatorze pieds d'élévation, entouré de plus de deux mille bouches qui fument encore aujourd'hui. MM. Humboldt et Bonpland descendirent dans le cratère embrasé du grand volcan, jusqu'à deux cent cinquante-huit pieds de profondeur perpendiculaire, sautant sur des crevasses qui

Détails sur les volcans.

(1) *A. de Humboldt*, Vues et Monumens, pl. XXXIV.
(2) *Idem*, *ibidem*, p. 123.

29.

Digitized by Google

exhalaient l'hydrogène sulfuré enflammé ; ils parvinrent, après beaucoup de dangers, à cause de la fragilité des laves basaltiques et siénitiques, presque jusqu'au fond du cratère, où l'air était extraordinairement surchargé d'acide carbonique.

Les montagnes granitiques d'Oaxaca ne renferment aucun volcan connu ; mais, plus au sud, Gualimala redoutait le voisinage de deux montagnes, dont l'une vomit du feu et l'autre de l'eau, et qui ont fini par engloutir cette grande ville (1).

Les volcans continuent jusqu'à Nicaragua ; près de cette ville est celui de Momantombo. L'Omo-Tepetl élance son sommet enflammé du sein du lac de Nicaragua ; d'autres montagnes ignivomes bordent les golfes de l'Océan-Pacifique. La province de Costarica renferme également des volcans, entre autres celui de Varu, situé dans la chaîne appelée de Boruca.

Mines. Nous ne terminerons pas cet aperçu des montagnes mexicaines, sans parler des célèbres mines d'or et d'argent, dont le produit annuel, en temps ordinaire, s'élève à une valeur de 22,000,000 de piastres. L'or, qui n'entre dans ce produit que pour un million, se trouve en paillettes ou en grains dans les terreins d'alluvion de la Sonora et de la Haute-Pimerie ; il existe aussi en filons dans les montagnes de gneiss et de schiste micacée de la province d'Oaxaca. L'argent semble affecter le plateau d'Anahuac et de Mechoacan ; la mine de Batopilas, dans la Nouvelle-Biscaye, la plus septentrionale qu'on ait exploitée, a donné plus abondamment de l'argent natif, tandis que dans les autres le métal est extrait soit des minerais qu'on nomme *maigres*, tel que l'argent rouge, noir, muriaté et sulfuré, soit du plomb argentifié. La disette de mercure qu'on tire de la Chine et de l'Autriche, arrête seule l'essor de l'exploitation. Les mines connues sont loin d'offrir aucun indice d'épuisement. Il en reste sans doute à découvrir. Un Espagnol affirme que, dans la

(1) *Lorenzana*, cité dans l'Essai sur le Mexique, t. I, p. 171.

province de Texas, toutes les pierres renferment de l'argent (1).

Avantage particulier des mines mexicaines.

Un avantage très-notable pour les progrès de l'industrie nationale, naît de la hauteur à laquelle la nature, dans la Nouvelle-Espagne, a déposé les grandes richesses métalliques. Au Pérou, les mines d'argent les plus considérables se trouvent à d'immenses élévations très-près de la limite des neiges éternelles. Pour les exploiter, il faut amener de loin les hommes, les vivres et les bestiaux. Des villes situées sur des plateaux où l'eau gèle pendant toute l'année, et où les arbres ne peuvent point végéter, ne sont pas faites pour offrir un séjour attrayant. Il n'y a que l'espoir de s'enrichir qui peut déterminer l'homme libre à abandonner le climat délicieux des vallées, pour s'isoler sur le dos des Andes. Au Mexique, au contraire, les filons d'argent les plus riches, comme ceux de *Guanaxuato*, de *Zacatecas*, de *Tasco* et de *Real-del-Monte*, se trouvent à des hauteurs moyennes de dix-sept cents à deux mille mètres. Les mines y sont entourées de champs labourés, de villes et de villages; des forêts y couronnent les collines voisines : tout y facilite l'exploitation des richesses souterraines.

Rivières. Manque d'eau.

Au milieu des nombreuses montagnes que la nature a accordées à la Nouvelle-Espagne, elle souffre en général, comme l'ancienne, d'un manque d'eau et de rivières navigables. Le grand fleuve Rio-Bravo-del-Norte, et le Rio-Colorado, sont les seules rivières qui peuvent fixer l'attention, tant à cause de la longueur de leur cours, qu'à cause de la grande masse d'eau qu'ils portent à l'Océan; mais coulant dans la partie du royaume la plus inculte, elles resteront long-temps sans intérêt pour le commerce. Dans toute la partie équinoxiale du Mexique, on ne trouve que de petites rivières dont les embouchures sont considérablement larges. La forme étroite du continent y empêche la réunion d'une grande masse d'eau, et la pente rapide de la Cordillière donne plutôt naissance à des torrens qu'à des

(1) Viagero Universal, t. XXV p. 249.

fleuves. Parmi le petit nombre de rivières qui existent dans la partie méridionale, les seules qui puissent un jour devenir intéressantes pour le commerce intérieur, sont le Rio-Huasacualco et celui d'Alvarado, tous les deux au sud-est de Vera-Cruz, et propres à faciliter les communications avec le royaume de Guatimala; le Rio de Montezuma, qui porte les eaux des lacs et de la vallée de Tenochtitlan au Rio de Panuco, et par lequel, en oubliant l'élévation du terrein, on a projeté une navigation depuis la capitale jusqu'à la côte orientale; le Rio de Zacatula, et enfin le grand fleuve de Santiago ou *Tololotlan*, formé de la réunion des rivières de Leorma et de Las-Laxas, qui pourrait porter les farines de Salamanca, de Zelaya, et peut-être celles de toute l'intendance de Guadalaxara au port de San-Blas, sur les côtes de l'Océan-Pacifique.

Lacs. Les lacs dont le Mexique abonde, et dont la plupart diminuent annuellement, ne sont que des restes de ces immenses bassins d'eau qui paraissent avoir existé jadis dans les grandes et hautes plaines de la Cordillière. Nous en citerons le grand lac de Chapala, dans la Nouvelle-Galice, qui a près de cent soixante lieues carrées; les lacs de la vallée de Mexico, qui occupent le quart de la surface de cette vallée; le lac de Pazcuaso, dans l'intendance de Valladolid, un des sites les plus pittoresques du globe; le lac de Mextitlan et celui de Parras, dans la Nouvelle-Biscaye.

Sur le lac de Nicaragua. Le lac de *Nicaragua* mérite une attention particulière, par ses marées et par sa position entre les deux Océans. Il est probable que sa position est très-élevée, ce qui rendra difficile ou inutile l'exécution des vagues projets d'un canal de communication, que tout le monde a pu rêver, mais qu'il était réservé à M. Martin de la Bastide de rédiger sous la triple forme d'une brochure, d'un éventail et d'une tabatière. M. de la Bastide n'a oublié que trois choses; il ne donne pas le nivellement du terrein entre le lac et le golfe Papagaio; il ne dit pas comment rendre navigable la rivière de Saint-Jean, coupée par de nombreuses chutes d'eau; enfin, il ignore que pendant l'automne un air pestilentiel

Communications entre les deux Océans.

interdit l'approche de l'embouchure de cette rivière. Généralement parlant, tous les projets pour ouvrir une communication entre l'Océan-Atlantique et l'Océan-Pacifique présentent l'inconvénient que le canal n'admettrait pas des bâtimens d'une grandeur telle que la navigation des hautes mers l'exige. Il faudrait donc décharger et recharger les cargaisons, ce qui réduirait la commodité résultant d'un canal, au niveau des avantages qui résulteraient d'un bon chemin aboutissant à deux ports sur les mers respectives. Or, un chemin attirerait moins qu'un canal l'attention jalouse et les invasions ennemies des autres puissances, danger qui paraît avoir jadis décidé l'Espagne à défendre, sous peine de mort, le renouvellement de tout projet quelconque de communication (1). On paraît cependant avoir récemment fait de nouvelles recherches sur les points les plus favorables pour construire un canal de communication. L'isthme de Tehuantepec, au sud d'Oaxaca, présente les deux rivières de Huasacualco et de Chimilapa, qui, réunies par un canal de sept à huit lieues, feraient communiquer les deux Océans. La rivière Atrato, qui tombe dans le golfe de Darien, au sud-est de l'isthme de Panama, est déjà réunie par un petit canal navigable, dans la saison des pluies, pour des bateaux, au *Rio-San-Juan*, ruisseau qui s'écoule dans l'Océan-Pacifique. C'est peut-être le point où la chaîne des Andes est le plus décidément interrompue, puisque le canal ne paraît pas considérablement élevé au-dessus du niveau des deux mers (2).

Côtes maritimes.

Pour achever le tableau du sol mexicain, il faut encore jeter un coup-d'œil sur les côtes maritimes et sur les eaux qui les baignent. Toute la côte orientale ou atlantique de la Nouvelle-Espagne doit être considérée comme une digue contre laquelle les vents alisés et le mouvement perpétuel des eaux de l'est à l'ouest jettent des sables que l'Océan agité tient suspendus. Le courant de rotation arrivant de l'Océan-

(1) *Alcedo*, Diccionario geografico de las Indias, aux mots *Istmo* et *Atrato*. (2) *A. de Humboldt*, Mexique, liv. I, chap. 2.

Digitized by Google

Atlantique méridional, longe d'abord le Brésil et la Guyane, ensuite la côte de Caracas depuis Cumana jusqu'au Darieu; il remonte vers le cap Catoche dans le Yucatan, et après avoir long-temps tournoyé dans le golfe du Mexique, il sort par le canal de la Floride, et se dirige vers le banc de Terre-Neuve. Les sables amoncelés par le tournoiement des eaux, depuis la péninsule de Yucatan jusqu'aux bouches du Rio-del Norte et du Mississipi, retrécissent insensiblement le bassin du golfe Mexicain, en faisant accroître le continent. Les rivières qui descendent de la Sierra-Madre pour se jeter dans la mer des Antilles, ne contribuent pas peu à augmenter les bas fonds. Toute la côte orientale de la Nouvelle-Espagne, depuis les 18 et 26e degrés de latitude, est garnie de barres; des vaisseaux qui tirent au-delà de trente-deux centimètres d'eau, ne peuvent passer sur aucune de ces barres sans courir risque de toucher. Cependant ces entraves, si contraires au commerce, facilitent en même temps la défense du pays contre les projets ambitieux d'un conquérant européen.

Courant du golfe. Barres.

Navigation et vents.

Un autre inconvénient très-grave est commun aux côtes orientales et occidentales de l'isthme : des tempêtes violentes les rendent inabordables pendant plusieurs mois, en empêchant presque toute navigation dans ces parages. Les vents du nord-ouest, appelés *los Nortes*, soufflent dans le golfe de Mexique depuis l'équinoxe d'automne jusqu'à l'époque du printemps; ils sont généralement faibles aux mois de septembre et d'octobre; leur plus grande force est dans le mois de mars. Sur les côtes occidentales, la navigation est très-dangereuse dans les mois de juillet et d'août : des ouragans terribles y soufflent alors du sud-ouest. Dans ces temps, et jusqu'en septembre et en octobre, les atterrages de San-Blas, d'Acapulco et de tous les ports du royaume de Guatimala, sont des plus difficiles. Pendant la belle saison, depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mai, la tranquillité de l'Océan est encore interrompue dans ces parages par des vents impétueux du nord-est et du nord-ouest, connus sous les noms de *Papagayo* et de *Tehuantepec*.

On voit, d'après cette ébauche de la disposition du terrein, que presque les seules côtes de la Nouvelle-Espagne jouissent d'un climat chaud et propre à fournir les productions qui sont l'objet du commerce des Antilles. L'intendance de Vera-Cruz, à l'exception du plateau qui s'étend de Pérote au pic d'Orizava, le Yucatan, les côtes d'Oaxaca, les provinces maritimes du Nouveau-Santander et de Texas, le nouveau royaume de Léon, la province de Cohahuila, le pays inculte appelé *Bolson de Mapimi*, les côtes de la Californie, la partie occidentale de la Sonora, de la Cinaloa et de la Nouvelle-Galice, les lisières méridionales des intendances de Valladolid, de Mexico et de la Puebla, sont des terreins bas et entrecoupés de collines peu considérables. La température moyenne de ces plaines, ainsi que celle des ravins qui sont situés sous les tropiques, et dont l'élévation au-dessus de l'Océan ne surpasse pas trois cents mètres, est de 25 à 26° du thermomètre centigrade, c'est-à-dire de 8 à 9° plus grande que la chaleur moyenne de Naples (1). Ces régions fertiles, que les indigènes nomment *Tierras-Calientes*, c'est-à dire pays chauds, produisent du sucre, de l'indigo, du coton et des bananes en abondance : mais quand les Européens non-acclimatés les fréquentent pendant long-temps, quand ils s'y réunissent dans les villes populeuses, ces mêmes contrées deviennent le séjour de la fièvre jaune, connue sous le nom de vomissement noir, ou du *vomito prieto*. Le port d'Acapulco, les vallées de Papagayo et du Peregrino, appartiennent aux endroits de la terre où l'air est constamment le plus chaud et le plus malsain. Sur les côtes orientales de la Nouvelle-Espagne, les grandes chaleurs sont interrompues pendant quelque temps, lorsque les vents du nord amènent des couches d'air froid de la baie de Hudson, vers le parallèle de la Havane et de Vera-Cruz. Ces vents impétueux soufflent depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mars ; souvent ils refroidissent l'air à tel point, que le thermomètre centigrade descend,

Climat. Pays chauds.

(1) *A. de Humboldt*, Mexique, t. I, p. 285.

près de la Havane, jusqu'à zéro, et à Vera-Cruz, à 16°, abaissement bien frappant pour des pays situés sous la zone torride.

Pays tempérés. Sur la pente de la Cordillière, à la hauteur de douze cents à quinze cents mètres, il règne perpétuellement une douce température de printemps, qui ne varie que de 4 à 5° : de fortes chaleurs et un froid excessif y sont également inconnus. C'est la région que les indigènes appellent *Terras templadas*, ou pays tempérés, dans laquelle la chaleur moyenne de toute l'année est de 20 à 21°. C'est le beau climat de Xalappa, de Tasco et de Chilpaningo, trois villes célèbres par l'extrême salubrité de leur climat, et par l'abondance des arbres fruitiers qu'on cultive dans leurs environs. Malheureusement cette hauteur mitoyenne de treize cents mètres est presque la même à laquelle les nuages se soutiennent au-dessus des plaines voisines de la mer, circonstance qui fait que ces régions tempérées, situées à mi-côte, sont souvent enveloppées dans des brumes épaisses.

Pays froids. La troisième zone, désignée par la dénomination de *Tierras Frias*, ou pays froids; comprend les plateaux qui sont élevés de plus de deux mille deux cents mètres au-dessus du niveau de l'Océan, et dont la température moyenne est de 17° et au-dessous. Dans la capitale du Mexique, on a vu le thermomètre centigrade descendre jusqu'à quelques degrés au-dessous du point de la glace; mais ce phénomène est très-rare. Les hivers, le plus souvent, y sont aussi doux qu'à Naples. Dans la saison la plus froide, la chaleur moyenne du jour est encore de 13 à 14°; en été, le thermomètre, à l'ombre, ne monte pas au-dessus de 24°. La température moyenne, la plus fréquente sur tout le grand plateau du Mexique, est de 17°; elle est égale à la température de Rome, et l'olivier y est cultivé avec succès. Cependant ce même plateau, d'après la classification des indigènes, appartient aux *Tierras Frias*; aussi les expressions de froid et de chaud n'ont pas de valeur absolue : mais les plateaux plus élevés que la vallée de Mexico, ceux, par exemple, dont la hauteur absolue dépasse deux mille cinq cents

mètres, ont, quoique sous les tropiques, un climat que l'habitant même du nord trouve rude et désagréable. Telles sont les plaines de Tolma et les hauteurs de Guchilaque, où, pendant une grande partie du jour, l'air ne s'échauffe pas au-delà de 6 ou 8° : l'olivier n'y porte pas de fruits.

Toutes ces régions appelées froides, jouissent d'une température moyenne de 11 à 13°, égale à celle de la France et de la Lombardie : cependant la végétation y est beaucoup moins vigoureuse, et les plantes de l'Europe n'y croissent pas avec la même rapidité que dans leur sol natal. Les hivers, à deux mille cinq cents mètres de hauteur, ne sont pas extrêmement rudes; mais aussi, pendant l'été, le soleil n'échauffe pas assez l'air raréfié de ces plateaux pour accélérer le développement des fleurs, et pour porter les fruits à une maturité parfaite : c'est cette égalité constante, c'est cette absence d'une forte chaleur éphémère qui imprime au climat des hautes régions équinoxiales un caractère particulier. Aussi la culture de plusieurs végétaux réussit-elle moins bien sur le dos des Cordillières mexicaines que dans des plaines situées au nord du tropique, quoique souvent la chaleur moyenne de ces dernières soit moindre que celle des plateaux compris entre les 19 et 22° de latitude.

Dans la région équinoxiale du Mexique, et même jusqu'au 28e degré de latitude boréale, on ne connaît que deux saisons : la saison des pluies, qui commence au mois de juin ou de juillet, et finit au mois de septembre ou d'octobre, et celle des sécheresses, qui dure huit mois, depuis octobre jusqu'à la fin de mai. La formation des nuages et la précipitation de l'eau dissoute dans l'air, commencent généralement sur la pente orientale de la Cordillière. Ces phénomènes, accompagnés de fortes explosions électriques, s'étendent successivement de l'est à l'ouest dans la direction des vents alisés, en sorte que les pluies tombent quinze ou vingt jours plus tard sur le plateau central qu'à Vera-Cruz. Quelquefois on voit dans les montagnes, et même au-dessous de deux mille mètres de hauteur absolue, des

Saisons. Pluies périodiques.

pluies mêlées de grésil et de neige, daus les mois de décembre et de janvier; mais ces pluies ne durent que peu de jours, et quelque froides qu'elles soient, on les regarde comme très-utiles pour la végétation du froment et pour les pâturages. Depuis le parallèle de 24° jusqu'à celui de 30, les pluies sont plus rares et très-courtes : heureusement les neiges, dont l'abondance est assez considérable depuis le 26° de latitude, suppléent à ce manque de pluie (1).

Cause des températures diverses.

En France, et dans la plus grande partie de l'Europe, l'emploi du territoire et les divisions agricoles dépendent particulièrement de la latitude géographique : la configuration du terrein, la proximité de l'Océan, ou d'autres circonstances locales, n'y influent que faiblement sur la température. Dans les régions équinoxiales de l'Amérique, au contraire, le climat, la nature des productions, l'aspect, la physionomie du pays sont presque uniquement modifiés par l'élévation du sol au-dessus du niveau de la mer. Sur les 19 et 22e de latitude, le sucre, le coton, surtout le cacao et l'indigo ne viennent abondamment que jusqu'à six ou huit cents mètres de hauteur. Le froment d'Europe occupe une zone qui, sur la pente des montagnes, commence généralement à quatorze cents mètres, et finit à trois mille. Le bananier, plante bienfaisante qui constitue la nourriture principale de tous les habitans des tropiques, ne donne presque plus de fruits au-dessus de quinze cent cinquante mètres. Les chênes du Mexique ne végètent qu'entre huit cent et trois mille cent mètres. Les pins ne descendent vers les côtes de Vera-Cruz que jusqu'à dix-huit cent cinquante mètres; mais aussi ces pins ne s'élèvent près de la limite des neiges perpétuelles, que jusqu'à quatre mille mètres de hauteur (2).

Température des Provinces Internes.

Les provinces appelées *Internas*, et situées dans la zone tempérée, mais surtout celles qui sont comprises entre les 30 et 38° de latitude, jouissent, avec le reste de l'Amé-

(1) *A. de Humboldt*, Mexique, t. III, p. 73.
(2) *Idem, ibidem*, t. I, p. 290.

rique boréale, d'un climat qui diffère essentiellement de celui que l'on rencontre sous les mêmes parallèles dans l'ancien continent, et qui se marque surtout par une très-forte inégalité entre la température des différentes saisons. Des hivers d'Allemagne y succèdent à des étés de Naples et de Sicile. Cependant cette différence de température est bien moins frappante dans les parties du nouveau continent qui se rapprochent de l'Océan-Pacifique, que dans les parties orientales.

Si le plateau de la Nouvelle-Espagne est singulièrement froid en hiver, sa température d'été est beaucoup plus élevée que celle qu'annoncent les observations thermométriques faites par Bouguer et La Condamine dans les Andes du Pérou. Cette chaleur et d'autres causes locales influent sur l'aridité qui désole ces belles contrées : l'intérieur du pays, surtout une très-grande partie du plateau d'Anahuac, est dénué de végétation. La grande masse de la Cordillière mexicaine, et l'immense étendue de ses plaines produisent une réverbération de rayons solaires qu'à égale hauteur on n'observe pas dans des pays montagneux plus inégaux. D'ailleurs, le terrein y est trop haut pour que sa hauteur, par conséquent la moindre pression barométrique que l'air raréfié y exerce, n'augmente pas déjà sensiblement l'évaporation qui a lieu sur les grands plateaux. D'un autre côté, la Cordillère n'est pas assez élevée pour qu'un grand nombre des cimes puisse entrer dans la limite des neiges perpétuelles. Ces neiges, à l'époque de leur minimum, au mois de septembre, ne descendent pas, sous le parallèle du Mexico, au-delà de quatre mille cinq cents mètres ; mais au mois de janvier, leur limite se trouve à trois mille sept cents mètres. Au nord, dès 20°, surtout depuis les 22 jusqu'au 30° de latitude, les pluies, qui ne durent que pendant les mois de juin, juillet, août et septembre, sont peu fréquentes dans l'intérieur du pays. Le courant ascendant ou la colonne d'air chaud qui s'élève des plaines, empêche les nuages de se précipiter en pluies, et d'abreuver une terre sèche, salée et dénuée d'arbustes. Les sources

Aridité du sol.

Limite des neiges perpétuelles.

Digitized by Google

sont rares dans les montagnes, composées en grande partie d'amygdaloïde poreuse et de porphyres fendillés. L'eau infiltrée, au lieu d'être réunie en de petits bassins souterrains, se perd dans des fentes que d'anciennes révolutions volcaniques ont ouvertes : cette eau ne sort qu'au pied de la Cordillère ; c'est sur les côtes qu'elle forme un grand nombre de rivières, dont le cours n'est que de peu de longueur.

Efflorescences salées. L'aridité du plateau central et le manque d'arbres, très-nuisible à l'exploitation des mines, ont sensiblement augmenté depuis l'arrivée des Européens au Mexique. Les conquérans n'ont pas seulement détruit sans planter, mais en desséchant artificiellement de grandes étendues de terrein, ils ont causé un autre mal plus important : le muriate de soude et de chaux, le nitrate de potasse et d'autres substances salines couvrent la surface du sol ; elles se sont répandues avec une rapidité que le chimiste a de la peine à expliquer. Par cette abondance de sels, par ces efflorescences contraires à la culture, le plateau du Mexique ressemble, en quelques endroits, à celui du Thibet et aux steppes salées de l'Asie centrale.

Heureusement cette aridité du sol ne règne que dans les plaines les plus élevées. Une grande partie du vaste royaume de la Nouvelle-Espagne appartient aux pays les plus fertiles de la terre. La pente de la Cordillière est exposée à des vents humides et à des brumes fréquentes ; la végétation, nourrie de ces vapeurs aqueuses, y est d'une beauté et d'une force imposantes. A la vérité, l'humidité

Salubrité. des côtes favorisant la putréfaction d'une grande masse de substances organiques, occasionne des maladies auxquelles les Européens et d'autres individus non acclimatés sont exposés ; car sous le ciel brûlant des tropiques, l'insalubrité de l'air indique presque toujours une fertilité extraordinaire du sol. Cependant, à l'exception de quelques ports de mer, et de quelques vallées profondes et humides, où les indigènes souffrent de fièvres intermittentes, la Nouvelle-Espagne doit être considérée comme un pays éminemment sain. Une chaleur sèche et invariable est très-favorable à la longé-

vité. A la Vera-Cruz, au milieu des épidémies de la fièvre jaune (vomissement noir), les indigènes et les étrangers déjà acclimatés depuis quelques années jouissent de la santé la plus parfaite. En général, les côtes et les plaines arides de l'Amérique équatoriale doivent être regardées comme saines, malgré l'ardeur excessive du soleil, dont les rayons perpendiculaires sont réfléchis par le sol.

Productions végétales.

La végétation varie comme la température, depuis les rivages brûlans de l'Océan jusqu'aux sommets glacés des Cordillières. Dans la région chaude jusqu'à deux cents toises, les palmiers à éventails, les palmiers *miraguana* et *pumos*, l'*oreodoxa* blanc, la tournefortie veloutée, le sebestier *geraschantus*, le céphalanthe à feuilles de saule, l'*hyptis* bourrelé, le *salpianthus arenaricus*, l'amaranthine globuleuse, le calebassier pinné, le *podopterus* mexicain, la bignonie à feuilles d'osier, la sauge occidentale, le *perdicium* de la Havane, le *gyrocarpus*, le *leucophyllum ambiguum*, la *gomphia* mexicaine, le panic élargi, la bauhine roide, le campêche rayé, le courbaril émoussé, la swietenie mexicaine, la malpighie à feuilles de sumac, dominent dans la végétation spontanée. Cultivés sur les confins de la zone tempérée et de la zone chaude, la canne à sucre, le cotonnier, le cacaotier, l'indigotier, ne dépassent guère le niveau de trois à quatre cents toises; cependant la canne prospère dans les vallées abritées à un niveau de mille toises. Le bananier s'étend des bords de la mer jusqu'au niveau de sept cent vingt-cinq toises. La région tempérée depuis deux cents jusqu'à onze cents toises, présente le liquidambar styrax, l'*erythroxylon* mexicain, le poivrier à longue cosse, l'*aralia digitata*, la quenouille de Pazcuar, la *guardiola* mexicaine, le *tagetes* à feuilles minces, la *psychotria pauciflora*, le quamoclit de Cholula, le liseron arborescent, la véronique de Xalapa, la globulaire mexicaine, le *stachys* d'Actopan, la sauge mexicaine, le gatilier mou, l'arbousier à fleurs épaisses, le panicaut à fleurs de protea, le laurier de Cervantès, le daphné à feuilles de saule, la fritillaire à barbe, l'*yucca* épineux, la cobée grimpante, la

Dans la région chaude.

Dans la région tempérée.

sauge jaune, quatre variétés de chênes mexicains, commençant à quatre cent soixante-dix toises d'élévation et finissant à mille six cent vingt, l'if des montagnes, la banisterie ridée. Dans la région froide, depuis onze cents toises jusqu'à deux mille trois cent cinquante, on remarque le chêne à tronc épais (*quercus crassipes*), la rose mexicaine, l'aune qui finit au niveau de mille huit cent cinquante toises, le merveilleux *cheirostemon platanoïdes*, dont nous parlerons plus loin, la *krameria*, la valériane à feuilles cornues, la *datura superba*, la sauge cardinale, la potentille naine, l'arbousier à feuilles de myrte, l'alisier denté, le fraisier mexicain. Les sapins qui commencent dans la zone tempérée à neuf cent cinquante toises d'élévation, ne finissent dans la froide qu'à deux mille cinquante. Ainsi les arbres *conifères*, inconnus à l'Amérique méridionale, terminent ici, comme dans les Alpes et les Pyrénées, l'échelle des grands végétaux. Sur les limites mêmes de la neige perpétuelle, on voit naître l'*arenaria bryoïdes*, le *cnicus nivalis*, la *chelone gentianoïdes* (1). On pourra jeter un plus grand intérêt sur cette aride nomenclature, lorsque M. de Humboldt aura complété la partie botanique de son savant et vaste ouvrage.

Dans la région froide.

Plantes alimentaires.

Parmi les végétaux mexicains qui fournissent une abondante substance alimentaire, le bananier tient le premier rang. Les deux espèces nommées *platano-arton* et *dominico* (2), paraissent indigènes; le *camburi* ou *musa sapientum* y a été apportée d'Afrique. Un seul *régime* de bananes contient souvent cent soixante à cent quatre-vingts fruits, et pèse soixante à quatre-vingts livres. Un terrein de cent mètres carrés de surface produit aisément quatre mille livres pesant de fruit. Le manive occupe la même région que le bananier. La culture du maïs est plus étendue; ce végétal indigène (3) réussit sur la côte de la mer et dans les vallées

(1) *A. de Humboldt*, Prolegomena in Nov. Spec. Plant., p. 40 et 41. *Idem*, Mexique, p. III, chap. 9. *Idem*, Tableau de la Géographie des Plantes. (2) *Musa paradisiaca et regia*. (3) *Mahis*, en langue d'Haïti; *cara*, en quichua; *tlaolli*, en azteque.

de Toluca, à mille quatre cents toises au-dessus de l'Océan. Le maïs produit généralement cent cinquante pour un ; il forme la principale nourriture des hommes et des animaux. Le froment, le seigle et les autres céréales de l'Europe ne sont cultivés que sur le plateau dans la région tempérée. Le froment donne en général de vinq-cinq à trente pour un. Dans la région la plus froide, on cultive la pomme de terre originaire de l'Amérique méridionale, le *tropæolum esculentum*, nouvelle espèce de capucine, et le *chenopodium quinoa*, dont la graine est un aliment aussi agréable que sain. La région tempérée et la froide possèdent encore l'oca (*oxalis tuberosa*) ; la batate et l'iguame sont cultivées dans la région chaude. Malgré les abondans produits de tant de plantes alimentaires, les sécheresses exposent le Mexique à des famines périodiques.

Ce pays produit des espèces indigènes de cerisiers, des pommiers, des noyers, des mûriers, des fraisiers; il a fait l'acquisition de la plupart des fruits de l'Europe et de ceux de la zone torride. Le *maguey*, variété de l'agave, fournit la boisson nommée *pulque*, et que les habitans du Mexique consomment en très-grande quantité. Les fibres du maguey fournissent du chanvre et du papier ; les épines servent d'épingles et de clous. Arbres fruitiers.

La culture du sucre s'accroît, quoiqu'elle soit en général bornée à la région tempérée, et que, par défaut de population, les plaines chaudes et humides des côtes maritimes, si propres à ce genre de culture, restent en grande partie en friche. Déjà, il y a dix ans, l'exportation du sucre par le port de Vera-Cruz s'élevait à une valeur de 7,000,000 de francs. La canne est ici cultivée et exploitée par des mains libres. Cannes à sucre.

Le royaume de Guatimala voit naître sous son climat ardent le meilleur indigo et le meilleur cacao. Le produit des plantations d'indigo s'élève, par an, à 12,000,000 de fr. : la seule exportation du cacao est évaluée à 45,000,000 de francs. C'est de la langue mexicaine que nous avons tiré le mot *chocolatl*, dont nous avons adouci la finale. Les Indigo. Cacao.

noix de cacao, considérées à Mexico comme une denrée de première nécessité, serveut eu place de petite monnaie; six noix valent uu sou.

Cochenille, etc., etc. L'intendance d'Oaxaca est aujourd'hui la seule province où l'ou cultive eu masse le *nopal* ou le *cactus cochenilifer*, sur lequel aime à se nourrir l'insecte qui produit la cochenille. La cocheuille présente uu objet d'exportation de la valeur anuuelle de 12,000,000 de francs (1). Parmi les autres végétaux utiles, nous distinguerons le *convolvulus jalapa*, ou vrai jalape, qui croît naturellement dans le canton de Xalapa, au nord-ouest de la Vera-Cruz; l'*épidendrum vanilla*, qui, conjointement avec le jalape, aime l'ombre des liquidambars et des amyris; la *copaifera officinalis* et le *toluifera balsamum*, deux arbres qui donnent une résine odorante, connue dans le commerce sous le nom de *baume de capivi* et *de tolu*.

Bois de teinture. Les rives des baies d'Honduras et de Campêche sont célèbres, depuis le momeut de leur découverte, par leurs riches et immenses forêts de bois d'acajou et de campêche, si utiles aux fabriques, mais dont les Anglais ont envahi l'exploitation. Une espèce d'acacia donne une excellente teinture en noir (2). Le gaïac, le sassafras, le tamarin ornent et enrichissent ces provinces fertiles. On trouve dans les bois l'ananas sauvage : tous les terreins rocailleux et bas sont chargés des diverses espèces d'aloës et d'euphorbes.

Les jardins de l'Europe tirent déjà quelques nouveaux ornemens de la flore mexicaine, entre autres la *salvita fulgens*, à laquelle ses fleurs cramoisies donnent tant d'éclat; la belle *dahlia*, l'élégant *sisyrinchium* strié, *l'heliantus* gigantesque et la délicate *mentzelia*. M. *Bonpland*, compagnon de M. Humboldt, a trouvé une espèce de plante bombacine, qui produit un coton doué à-la-fois de l'éclat de la soie et de la solidité de la laine.

---

(1) *A. de Humboldt*, Mexique, t. III, p. 260. (2) Lettre de *Don Alzate*, dans la Relation du Voyage de *Chappe d'Auteroche*, p. 64.

La zoologie du Mexique est médiocrement connue. Plusieurs espèces, voisines de celles que nous connaissons, en diffèrent pourtant par des caractères importans. Parmi les espèces décidément neuves et indigènes, sont le *coëndou*, espèce de porc-épic; l'apaxa ou le cerf mexicain, la conepalt, du genre des viverres; l'écureuil dit du Mexique, et une autre espèce d'écureuil, strié (1); le caïopolin et le loup mexicain habitent les forêts et les montagnes. Parmi les quatre animaux qualifiés de chiens par le Pline mexicain, Hernandez, l'un, nommé *xolo-itzcuintli*, est le loup, distingué par l'absence de tout poil. Le *techichi* est une espèce de chien muet, que les Mexicains mangeaient. Cet aliment était si nécessaire aux Espagnols mêmes, avant l'introduction des bestiaux, que peu-à-peu toute la race en fut détruite (2). Linné confond le chien muet avec l'*itzcuinte-potzoli*, espèce de chien encore assez imparfaitement décrite, et qui se distingue par une queue courte, une tête très-petite et une grosse bosse sur le dos (3). Le bison et le bœuf musqué errent en grands troupeaux dans le Nouveau-Mexique et la Nouvelle-Californie. Les élans de cette dernière province ont assez de force pour avoir été employés à traîner un lourd carrosse à Zacatecas, selon le témoignage de Clavigero. On connaît encore très-imparfaitement les grands moutons sauvages de Californie, ainsi que les *berendos* du même pays, qui paraissent ressembler à des antelopes (4). Le *jaguar* et le *cougouar*, qui, dans le Nouveau-Monde, représentent le tigre et le lion de l'ancien continent, se montrent dans tout le royaume de Guatimala et dans la partie basse et chaude du Mexique proprement dit; mais ils ont été peu observés par des naturalistes instruits. Hernandez dit que le *miztli* ressemble au lion sans

Animaux. Chien muet. Moutons sauvages.

(1) *Sciurus variegatus.*
(2) *Clavigero*, Storia di Messico, t. I, p. 73.
(3) *Hernandez*, Hist. Quadruped Nov. Hispan., c. 20-23.
(4) *A. de Humboldt*, Mexique, t. II, p. 423.

crinière, mais qu'il est d'une plus grande taille (1). L'ours mexicain est le même que celui de la Louisiane et du Canada.

Animaux domestiques.

Les animaux domestiques de l'Europe, transportés au Mexique, y ont prospéré et se sont extrêmement multipliés. Les chevaux sauvages qui parcourent en bandes immenses les plaines du Nouveau-Mexique, descendent tous de ceux qu'ont amenés les Espagnols. La race en est belle et vigoureuse. Celle des mulets ne l'est pas moins. Les transports entre Mexico et la Vera-Cruz occupent soixante-dix mille mulets. Les moutons sont d'une espèce grossière et mal soignée. L'entretien des bœufs est important sur la côte orientale et dans l'intendance de Durango. On voit encore des familles qui possèdent des troupeaux de quarante à cinquante mille têtes de bœufs et de chevaux. D'anciennes relations parlent même de troupeaux deux ou trois fois plus nombreux (2).

---

(1) *Hernandez*, Hist. Quadrup., c. II.
(2) *Valdecebro*, Gobierno de Animales, *passim*.

LIVRE CENT QUATRIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'AMÉRIQUE. — *Le Mexique, y compris le Nouveau-Mexique et la capitainerie générale de Guatimala. Description générale physique. Tableau des habitans.*

Population dénombrée.

IL nous reste à considérer l'espèce humaine. Le premier dénombrement officiel, fait en 1793, donna, pour résultat approximatif, quatre millions quatre cent quatre-vingt-trois mille cinq cents habitans, comme minimum. Des personnes qui avaient suivi en détail le dépouillement des listes, jugeaient avec raison que le nombre des habitans qui s'étaient soustraits au recensement général, ne pouvait guère être compensé par ceux qui, errans sans domicile fixe, avaient été comptés plusieurs fois. On supposa qu'il fallait ajouter au moins un *sixième* ou un septième à la somme totale, et on évalua la population de toute la Nouvelle-Espagne à cinq millions deux cent mille âmes.

Ses accroissemens.

Depuis cette époque, l'augmentation du produit des dîmes et de la capitation des Indiens, celle de tous les droits de consommation, les progrès de l'agriculture et de la civilisation, l'aspect d'une campagne couverte de maisons nouvellement construites, annoncent un accroissement rapide dans presque toutes les parties du royaume; mais le dénombrement n'a pas été renouvelé. M. de Humboldt a prouvé que le rapport des naissances aux décès, déduit d'une comparaison de cinquante ans, est à-peu-près comme 170:100, terme moyen. Le rapport des naissances à la population lui paraît être comme un est à dix-sept, et le rapport des décès comme un est à trente. Il évalue le nombre des naissances à près de trois cent cinquante mille, et celui des décès à deux cent mille; en sorte que dans des circonstances favorables, l'excédent des naissances serait de cent cinquante mille; et si rien n'intervertissait ou ne troublait de temps en temps l'ordre de la nature, la population devrait doubler

tous les dix-neuf ans (1). En se bornant à n'ajouter qu'*un dixieme* seulement pour les individus omis dans le dénombrement, et *deux dixièmes* pour les progrès de la population en dix ans, M. de Humboldt trouve cinq millions huit cent mille habitans dans le royaume du Mexique à la fin de l'année 1803. D'après la même progression, le Mexique aurait dû compter, en 1813, une population de sept millions d'habitans; mais déjà, en 1810, les troubles intérieurs avaient commencé à bouleverser ce royaume.

On ne donne à Guatimala qu'un million d'habitans, en n'y comprenant pas les Indiens-Mosquito, qui sont indépendans de l'Espagne et alliés de l'Angleterre.

Les causes physiques qui arrêtent presque périodiquement l'accroissement de la population mexicaine, sont la petite vérole, le matlazahuatl, et surtout la disette et la famine.

Obstacles.

La petite vérole.

La *petite vérole* a été introduite en 1520, où, selon le témoignage du père franciscain Torribio, elle enleva la moitié des habitans du Mexique. Assujétie, comme le vomissement noir et comme plusieurs autres maladies, à des périodes assez régulières, elle a fait des ravages terribles en 1763, et surtout en 1779, où elle enleva, dans la capitale du Mexique seule, plus de neuf mille personnes, et moissonna une grande partie de la jeunesse mexicaine. L'épidémie de 1797 fut moins meurtrière, principalement à cause du zèle avec lequel l'inoculation fut propagée. Mais depuis le mois de janvier 1804, la vaccine même a été introduite au Mexique, et, grâce à l'activité de Don Thomas Murphy, qui, à plusieurs reprises, en a fait venir le virus de l'Amérique septentrionale, cette cause de dépopulation n'existera plus dorénavant pour le Mexique.

La peste mexicaine.

Le *matlazahuatl* est une maladie particulière à la race indienne, et, dans cette supposition, elle ne se montre qu'à de très-longs intervalles; il a surtout sévi en 1545, 1576, 1736, 1737, 1761 et 1762. Torquemada assure que, dans

(1) *A. de Humboldt*, Mexique, t. I, p. 324-341.

la première épidémie, il mourut huit cent mille, et dans la seconde deux millions d'Indiens. Elle est, selon l'opinion commune, identique avec la fièvre jaune ou le vomissement noir; selon d'autres avis, ce serait une véritable peste. Le matlazahuatl, prétend-on, n'attaque pas les hommes blancs soit européens, soit descendans des créoles, tandis que la fièvre jaune n'attaque que très-rarement les Indiens mexicains. Le siége principal du vomissement noir est la région maritime; le matlazahuatl, au contraire, porte l'épouvante et la mort jusque dans l'intérieur du pays sur le plateau central. Mais ces distinctions nous paraissent illusoires ou mal démontrées. Le matlazahuatl trouve, dans les vallées chaudes et humides de l'intérieur, un foyer aussi favorable au développement de ses miasmes que sur la côte maritime. En ravageant l'intérieur, cette peste paraît surtout immoler les Indiens, parce que ce sont eux qui forment la masse de la population, plus exposée, par sa misère, aux effets d'une épidémie; en désolant les côtes maritimes, elle paraît choisir ses victimes parmi les matelots et ouvriers européens qui composent la multitude. Les symptômes connus se ressemblent d'une manière frappante.

Famines.

Un troisième obstacle qui nuit fortement à la population, et peut-être le plus cruel de tous, est la famine. Indolens par caractère, placés sous un beau climat et accoutumés à se contenter de peu, les Indiens ne cultivent en maïs, en pommes de terre et en froment que ce qu'il leur faut pour leur propre subsistance, ou tout au plus ce que requiert la consommation des villes et celle des mines les plus voisines. Au surplus, des milliers d'hommes sont soustraits à l'agriculture par la nécessité de transporter à dos de mulet les marchandises, les provisions, le fer, la poudre et le mercure depuis la côte jusqu'à la capitale, et de là aux mines et aux usines, souvent établies dans des régions arides et incultes. Le manque de proportion qui existe entre les progrès naturels de la population et l'accroissement de la quantité d'alimens produite par la culture, renouvelle donc le spectacle affligeant de la famine chaque fois qu'une grande

sécheresse ou quelqu'autre cause accidentelle a gâté la récolte du maïs. Une disette de vivres est presque toujours accompagnée d'épidémies. En 1804 seulement, le maïs ayant gelé vers la fin d'août, on évalua à plus de trois cent mille le nombre d'habitans que le défaut de nourriture et les maladies asthéniques enlevèrent dans le royaume.

Le travail des mines est-il pernicieux?

On a regardé long-temps le travail des mines comme une des causes principales de la dépopulation de l'Amérique. Il serait difficile de révoquer en doute qu'à la première époque de la conquête, et même long-temps encore après, beaucoup d'Indiens périrent par l'excès de fatigue, par le défaut de nourriture et de sommeil, et surtout par le changement subit de climat et de température au haut de la Cordillière et dans le sein de la terre, changement qui rend le travail des mines si pernicieux pour la conservation d'une race d'hommes privée de cette flexibilité d'organisation qui distingue l'Européen. Mais le travail des mines est aujourd'hui, dans la Nouvelle-Espagne, un travail libre; aucune loi ne force l'Indien de s'y livrer, ni de préférer telle exploitation à telle autre. En général, le nombre des personnes employées dans des travaux souterrains et divisées en plusieurs classes, n'y excède pas celui de vingt-huit à trente mille, et la mortalité parmi les mineurs n'est pas beaucoup plus grande que celle que l'on observe parmi les autres classes du peuple (1).

Classes d'habitans.

L'espèce humaine présente, dans le Mexique, quatre grandes divisions, qui forment huit castes, savoir:

1°. Indiens aborigènes.

2°. Espagnols (*a*) originaires, nés en Europe;
(*b*) créoles, nés en Amérique.

3°. Nègres (*a*) africains, esclaves;
(*b*) descendans de nègres.

4°. Castes mixtes (*a*) métis, issus d'un mélange de blancs et d'Indiens;

(1) *A. de Humboldt*, Mexique, t. I, p. 361.

(*b*) mulâtres, issus de blancs et de nègres;

(*c*) zambos, issus d'Indiens et de nègres.

Quelques Malais et Chinois, qui sont venus des Philippiues se fixer au Mexique, ne peuvent entrer en considération. Le nombre des Indiens cuivrés de race pure, principalement concentrés dans la partie méridionale du plateau d'Anahuac, excède deux millions et demi, ce qui forme environ les deux cinquièmes de la population entière. Ils sont infiniment plus rares dans le nord de la Nouvelle-Espagne et daus les provinces appelées *internes*.

Loin de s'éteindre, la population des indigènes va en augmentant, surtout depuis un siècle, et il paraît qu'*au total* ces pays sont plus peuplés aujourd'hui qu'ils ne l'étaient avant l'arrivée des Européens. Le royaume de Montézuma n'égalait pas, en surface, la huitième partie de la Nouvelle-Espagne actuelle : les grandes villes des Aztèques, les terreins les mieux cultivés se trouvaient dans les environs de la capitale du Mexique, et surtout dans la belle vallée de Tenochtitlan. Les rois d'Alcolhuacau, de Tlacopan et de Michuacan étaient des princes indépendans. Au-delà du parallèle de 20°, demeuraient les Chichimègues et les Otomites, deux peuples nomades et barbares, dont les hordes peu nombreuses poussaient leurs incursions jusqu'à Tula, ville située près du bord septentrional de la vallée de Tenochtitlan. Mais il est tout aussi difficile d'évaluer avec quelque certitude le nombre des sujets de Montézuma, que de prononcer sur l'ancienne population de l'Egypte, de la Perse, de Carthage, de la Grèce, ou même sur celle qui compose plusieurs Etats modernes. L'histoire nous présente, d'un côté, des conquérans ambitieux de faire valoir le fruit de leurs exploits; de l'autre, quelques hommes religieux et sensibles, employant, avec une noble ardeur, les armes de l'éloquence contre la cruauté des premiers colons (1). Tous les partis étaient également intéressés à exagérer l'état florissant des pays nouvellement découverts. Quoi qu'il en soit,

Le nombre des indigènes plus grand qu'avant la découverte.

(1) *Clavigero*, Storia antica di Messico, t. I, p. 36; t. IV, 282.

les ruines étendues de villes et de villages que l'on observe sous les 18 et 20° de latitude, dans l'intérieur du Mexique, prouvent bien que la population de cette *seule* partie du royaume était jadis bien supérieure à celle qui y existe maintenant; mais ces ruines ne sont disséminées que sur un espace relativement très-borné.

Caractère physique des indigènes.

A une grande force musculaire, les indigènes à teint cuivré joignent l'avantage de n'être presque sujets à aucune difformité. M. de Humboldt assure n'avoir jamais vu un Indien bossu; il est extrêmement rare d'en voir de louches, de boiteux ou de manchots. Dans les pays dont les habitans souffrent du goître, cette affection de la glande thyroïde ne s'observe jamais chez les Indiens, rarement chez les métis. Les Indiens de la Nouvelle-Espagne, et surtout les femmes, atteignent généralement un âge assez avancé. Leur tête ne grisonne jamais, et ils conservent toutes leurs forces jusqu'à la mort. Pour ce qui concerne les facultés morales des indigènes mexicains, il est difficile de les apprécier avec justesse si l'on ne considère cette caste accablée d'une longue oppression que dans son état actuel d'avilissement.

Persécutions qu'ils ont éprouvées.

Au commencement de la conquête, les Indiens les plus aisés, et chez lesquels on pouvait supposer une certaine culture intellectuelle, périssaient, en grande partie, victimes de la férocité des Européens. Le fanatisme chrétien sévit surtout contre les prêtres aztèques; on extermina les ministres du culte, tous ceux qui habitaient les *maisons de Dieu* et que l'on pourrait considérer comme dépositaires des connaissances historiques, mythologiques et astronomiques du pays; car c'étaient les prêtres qui observaient l'ombre méridienne aux gnomons, et qui réglaient les intercalations. Les moines espagnols firent brûler les peintures hiéroglyphiques par lesquelles des connaissances de tout genre se transmettaient de génération en génération. Privé de ces moyens d'instruction, le peuple retomba dans une ignorance d'autant plus profonde, que les missionnaires, peu versés dans les langues mexicaines, substituaient peu d'idées nouvelles aux idées anciennes. Les femmes indiennes qui avaient

conservé quelque fortune, aimèrent mieux s'allier aux conquérans que de partager le mépris qu'on avait pour leur nation. Il ne resta donc des naturels que la classe la plus indigente, les pauvres cultivateurs, les artisans, parmi lesquels on comptait un grand nombre de tisserands; les porte-faix, dont, à défaut de grands quadrupèdes, on se servait comme de bêtes de somme, et surtout cette lie du peuple, cette foule de mendians qui attestant l'imperfection des institutions sociales et le joug de la féodalité, remplissaient déjà, du temps de Cortèz, les rues de toutes les grandes villes de l'empire mexicain. Or, comment juger, d'après ces restes misérables d'un peuple puissant, et du degré de culture auquel il s'était élevé depuis le douzième jusqu'au seizième siècle, et du développement intellectuel dont il est susceptible? Mais aussi, comment douter qu'une partie de la nation mexicaine ne fût parvenue à un certain degré de culture, en réfléchissant sur le soin avec lequel les livres hiéroglyphiques furent composés, en se rappelant qu'un citoyen de Tlascala, au milieu du bruit des armes, profita de la facilité que lui offrait notre alphabet romain, pour écrire dans sa langue cinq gros volumes sur l'histoire d'une patrie dont il déplorait l'asservissement. Les Mexicains avaient une connaissance presqu'exacte de la grandeur de l'année, qu'ils intercallaient à la fin de leur grand cycle de cent quatre ans avec plus d'exactitude que les Grecs, les Romains et les Egyptiens. Les Toltèques paraissent dans la Nouvelle-Espagne au septième, les Aztèques au douzième siècle : déjà ils dressent la carte géographique du pays parcouru; déjà ils construisent des villes, des chemins, des digues, des canaux, d'immenses pyramides très-exactement orientées, et dont la base a jusqu'à quatre cent trente-huit mètres de long. Leur système de féodalité, leur hiérarchie civile et militaire se trouvent dès-lors si compliqués, qu'il faut supposer une longue suite d'évènemens politiques pour que l'enchaînement singulier des autorités, de la noblesse et du clergé ait pu s'établir, et pour qu'une petite portion du peuple, esclave elle-même du sultan mexicain, ait pu sub-

Ancienne civilisation.

juguer la grande masse de la nation. De petites peuplades, lassées de la tyrannie, s'étaient donné des constitutions républicaines qui ne peuvent se former qu'après de longs orages populaires, et dont l'existence n'indique point une civilisation très-récente. Mais d'où leur est-elle venue? où est-elle née? Accoutumés à admettre servilement des systèmes exclusifs, ne sachant qu'apprendre sans méditer, nous oublions que la civilisation n'est que le développement et l'emploi de nos facultés morales et intellectuelles. Les inimitables Grecs attribuent leur civilisation supérieure à Minerve; c'est-à-dire, leur propre génie; nous nous obstinons à leur donner les Egyptiens pour maîtres. Ceux-ci révèrent Osiris comme leur premier instituteur, et nous affectons de chercher la source de leur civilisation dans l'Inde. Mais alors qui instruisit les Indiens? Est-ce Brama, Confuce, Zoroastre, Manco-Capac, Idacanzas ou Bochica? Il faut un commencement à tout; et si la civilisation est née dans l'ancien continent, pourquoi n'aurait-elle pas pu naître de même dans le nouveau? Le manque de froment, d'avoine, d'orge et de seigle, de ces graminées nourrissantes que l'on désigne sous le nom général de céréales, paraît prouver que si des tribus asiatiques ont passé en Amérique, elles devaient descendre de quelque peuple nomade ou pasteur. Dans l'ancien continent, nous voyons la culture des céréales et l'usage du lait introduits depuis l'époque la plus reculée à laquelle remonte l'histoire. Les habitans du nouveau continent ne cultivaient d'autres graminées que le maïs (*zea*); ils ne se nourrissaient d'aucune espèce de laitage, quoique deux espèces de bœufs indigènes dans le nord eussent pu leur offrir du lait en abondance. Voilà des contrastes frappans, qui, joints aux résultats de la comparaison des langues, prouve que la race mongole n'a pu fournir à la race américaine que des tribus nomades.

Origine de cette civilisation.

Qualités morales.

Dans son état actuel, l'Indien mexicain est grave, mélancolique, taciturne, aussi long-temps que les liqueurs enivrantes n'ont pas agi sur lui: cette gravité est surtout remarquable dans les enfans des Indiens, qui, à l'âge de quatre ou

cinq ans, montrent beaucoup plus d'intelligence et de développement que les enfans des blancs. Il aime à mettre du mystérieux dans ses notions les plus indifférentes ; aucune passion ne se peint dans ses traits. Toujours sombre, il présente quelque chose d'effrayant lorsqu'il passe tout-à-coup du repos absolu à une agitation violente et effréuée. L'énergie de son caractère, qui ne connaît aucune douceur, dégénère habituellement en dureté. Elle se déploie surtout chez les habitans de Tlascala : au milieu de leur avilissement, les descendans de ces républicains se distinguent encore par une certaine fierté que leur inspire le souvenir de leur ancienne grandeur. Les indigènes du Mexique, comme tous les peuples qui ont gémi long-temps sous le despotisme civil et religieux, tiennent avec une opiniâtreté extrême à leurs habitudes, à leurs mœurs, à leurs opinions : l'introduction du christianisme n'a presque pas produit d'autre effet sur eux que de substituer des cérémonies nouvelles, symboles d'une religion douce et humaine, aux cérémonies d'un culte sanguinaire. De tout temps, les peuples à demi-barbares recevaient, des mains du vainqueur, de nouvelles lois, de nouvelles divinités ; les dieux indigènes et vaincus cèdent aux dieux étrangers. D'ailleurs, dans une mythologie aussi compliquée que celle des Mexicains, il était facile de trouver une parenté entre les divinités d'Aztlan et celles de l'Orient ; le Saint-Esprit s'identifiait avec l'aigle sacré des Aztèques. Les missionnaires ne toléraient pas seulement, ils favorisaient même ce mélange d'idées par lequel le culte chrétien s'établissait plus promptement.

Fusion des croyances religieuses.

Les Mexicains ont conservé un goût particulier pour la peinture, et pour l'art de sculpter en pierre et en bois ; on est étonné de voir ce qu'ils exécutent avec un mauvais couteau, et sur les bois les plus durs. Ils s'exercent surtout à peindre des images et à sculpter des statues de saints ; mais, par un principe religieux, ils imitent servilement, depuis trois cents ans, les modèles que les Européens ont portés avec eux lors de la conquête. Au Mexique comme dans l'Indoustan, il n'était pas permis aux fidèles de changer la

Talent pour la peinture et la sculpture.

Digitized by Google

moindre chose à la figure des idoles ; tout ce qui appartenait au rite des Aztèques était assujéti à des lois immuables. C'est par cette raison même que les images chrétiennes ont conservé en partie cette roideur et cette dureté des traits qui caractérisaient les tableaux hiéroglyphiques du siècle de Montézuma. Ils montrent beaucoup d'aptitude pour l'exercice des arts d'imitation ; ils en déploient une plus grande encore pour les arts purement mécaniques.

Défaut d'imagination.

Lorsqu'un Indien parvient à un certain degré de culture, il montre une grande facilité d'apprendre, un esprit juste, une logique naturelle, un penchant particulier à subtiliser ou à saisir les différences les plus fines des objets à comparer; il raisonne froidement et avec ordre, mais il ne manifeste pas cette mobilité d'imagination, ce coloris du sentiment, cet art de créer et de produire qui caractérisent les peuples de l'Europe et plusieurs tribus de nègres africains. La musique et la danse des indigènes se ressentent du manque de gaîté qui les caractérise. Leur chant est lugubre. Les femmes déploient plus de vivacité que les hommes; mais elles partagent les malheurs de l'asservissement auquel le sexe est condamné chez la plupart des peuples où la civilisation est encore imparfaite. Les femmes ne prennent point part à la danse ; elles y assistent pour présenter aux danseurs des boissons fermentées qu'elles ont préparées de leurs mains (1).

Goût pour les fleurs.

Les Indiens mexicains ont aussi conservé le même goût pour les fleurs que Cortèz leur trouvait de son temps : on est étonné de trouver ce goût, qui indique sans doute le sentiment du beau chez une nation dans laquelle un culte sanguinaire et la fréquence des sacrifices paraissaient avoir éteint tout ce qui tient à la sensibilité de l'âme et à la douceur des affections. Au grand marché de Mexico, le natif ne vend pas de pêches, pas d'ananas, pas de légumes, pas de liqueur fermentée sans que sa boutique soit ornée de fleurs qui se renouvellent tous les jours : le marchand indien pa-

(1) *A. de Humboldt*, Mexique, t. I, p. 418.

raît assis dans un retranchement de verdure, et tout y est de la dernière élégance.

Les Indiens chasseurs, tels que les *Mecos*, les *Apaches*, les *Lipans*, que les Espagnols embrassent sous la dénomination d'*Indios bravos*, et dont les hordes, dans leurs courses, souvent nocturnes, infestent les frontières de la Nouvelle-Biscaye, de la Sonora et du Nouveau-Mexique, annoncent plus de mobilité d'esprit, plus de force de caractère que les Indiens cultivateurs : quelques peuplades ont même des langues dont le mécanisme paraît prouver une ancienne civilisation. Ils ont beaucoup de difficulté à apprendre nos idiomes européens, tandis qu'ils s'expriment dans le leur avec une facilité extrême. Ces mêmes chefs indiens, dont la morne taciturnité étonne l'observateur, tiennent des discours de plusieurs heures, lorsqu'un grand intérêt les excite à rompre leur silence habituel. Nous donnerons plus loin quelques détails sur ces tribus. Indiens sauvages.

Les indigènes sont ou descendans d'anciens plébéiens, ou les restes de quelque grande famille qui, dédaignant de s'allier aux conquérans espagnols, ont préféré labourer de leurs mains les champs que jadis ils faisaient cultiver par leurs vassaux. Ils se divisent donc en Indiens tributaires et en Indiens-Caciques, qui, d'après les lois espagnoles, doivent participer aux priviléges de la noblesse de Castille : mais il est difficile de distinguer par leur extérieur, leur habillement ou leurs manières, les nobles des roturiers ; ils vont généralement pieds nus, couverts de la tunique mexicaine, d'un tissu grossier et d'un brun noirâtre ; ils sont vêtus comme le bas peuple, qui néanmoins leur témoigne beaucoup de respect. Cependant, loin de protéger leurs compatriotes, les hommes qui jouissent des droits héréditaires du *caciquat*, pèsent fortement sur les tributaires. Castes héréditaires parmi les Indiens.
Exerçant la magistrature dans les villages indiens, ce sont eux qui lèvent la capitation : non-seulement ils se plaisent à devenir les instrumens des vexations des blancs, mais ils se servent aussi de leur pouvoir et de leur autorité pour extorquer de petites sommes à leur profit. La noblesse az- Conduite des caciques.

tèque offre d'ailleurs la même grossièreté de mœurs, le même manque de civilisation, la même ignorance que le bas peuple indien. Isolée, abrutie, on a vu rarement un de ses membres suivre la carrière de la robe ou de l'épée. On trouve plus d'Indiens qui ont embrassé l'état ecclésiastique, surtout celui de curé. La solitude des couvens ne paraît avoir d'attrait que pour les jeunes filles Indiennes.

Misère des Indiens. Considérés en masse, les Indiens mexicains présentent le tableau d'une grande misère. Indolens par caractère, et plus encore par suite de leur situation politique, ils ne vivent qu'au jour le jour. Au lieu d'une aisance générale, on trouve quelques familles dont la fortune paraît d'autant plus colossale, qu'on s'y attend moins. Cependant les lois actuelles, généralement douces et humaines, leur assurent le fruit de leurs fatigues, et pleine liberté pour la vente de leurs productions. Impôts. Ils sont exempts de tout impôt indirect, et uniquement sujets à un tribut de capitation, que paient les Indiens mâles depuis l'âge de dix ans jusqu'à celui de cinquante, et dont le fardeau a été beaucoup allégé dans les derniers temps. En 1601, l'Indien payait annuellement 32 réaux de tribut, et 4 de service royal, en tout 23 francs. On le réduisit peu à peu, dans quelques intendances, à 15 et même à 5 francs : dans l'évêché de Mechoacan et dans la plus grande partie du Mexique, la capitation monte aujourd'hui à 11 francs. Mais si la législation paraît favoriser les indigènes sous le rapport des impôts, d'un autre côté elle les a privés des droits les plus Droits civils. importans dont jouissent les autres citoyens. Dans un siècle où l'on discuta formellement si les Indiens étaient des êtres raisonnables, on crut leur accorder un bienfait en les traitant comme des mineurs, en les mettant à perpétuité sous la tutelle des blancs, en déclarant nul tout acte signé par un natif de la race cuivrée, et toute obligation qu'il contractait au-dessus de la valeur de 15 francs. Ces lois, maintenues dans leur pleine vigueur, élèvent des barrières insurmontables entre les Indiens et les autres castes, dont le mélange est également probibé, et dont la désunion, ainsi que

celle des familles et des autorités constituées, a été considérée de tout temps, par la politique espagnole, comme le plus sûr moyen de conserver les colonies dans la dépendance de la capitale. La loi défend non-seulement le mélange des castes, elle défend même aux blancs de se fixer dans les villages indiens; elle empêche que les natifs ne s'établissent au milieu des Espagnols. Les Indiens se gouvernent par eux-mêmes; mais leurs magistrats, généralement les seuls habitans du village qui parlent l'espagnol, ont intérêt à maintenir leurs concitoyens dans l'ignorance la plus profonde. Restreints dans un espace étroit de cinq cents mètres de rayon, qu'une loi ancienne assigne aux villages indiens, les natifs sont en quelque sorte sans propriété individuelle : ils sont tenus de cultiver les biens communaux, sans espoir de recueillir le fruit de leur travail. Le nouveau règlement des intendances porte que les natifs ne peuvent plus recevoir de secours de la caisse de la communauté, sans une permission spéciale du collége des finances du Mexique. Les biens communaux ont été mis en ferme par les intendans; le produit en est versé dans les caisses royales, où les employés du gouvernement tiennent compte, sous des rubriques particulières, de ce qu'ils appellent la propriété de chaque village. Mais il est devenu si long et si difficile d'obtenir, pour les natifs, quelques secours de ces fonds, qu'ils renoncent à en demander. Par une singulière fatalité, ou par un vice inhérent à l'organisation sociale, les priviléges accordés aux Indiens, loin de leur procurer des avantages, ont produit des effets constamment défavorables à cette caste, et ont fourni des moyens de l'opprimer. Administrat.

Les Espagnols tiennent le premier rang dans la population de la Nouvelle-Espagne : c'est entre leurs mains que se trouvent presque toutes les propriétés et les richesses du royaume; mais ils n'occuperaient que la seconde place parmi les habitans de race pure, si on les considérait sous le rapport de leur nombre, qui, dans la Nouvelle-Espagne, peut Espagnols Mexicains.

s'élever à 1,200,000, dont un quart habite les provinces internes. On les divise en blancs nés en Europe, et en descendans d'Européens, nés dans les colonies espagnoles de l'Amérique et dans les îles asiatiques. Les premiers portent le nom de *Chapetons*, ou de *Gachupinos*; les seconds celui de *Criollos*. Les natifs des îles Canaries, que l'on désigne généralement sous la dénomination d'*Isléños*, et qui sont la plupart gérans des plantations, se considèrent comme Européens. On estime que les Chapetons sont comme 1 à 14. Les lois accordent à tous les mêmes droits; mais ceux qui sont appelés à leur exécution, s'appliquent à détruire une égalité qui blesse l'orgueil européen. Le gouvernement donne les grandes places exclusivement aux natifs de l'ancienne Espagne, et depuis quelques années, on disposait, même à Madrid, des plus petits emplois dans l'administration des douanes ou dans les régies. L'Européen le plus misérable, sans éducation, sans culture intellectuelle, se croit supérieur aux blancs nés dans le nouveau continent : il sait que, protégé par ses compatriotes, favorisé par des chances assez communes dans un pays où les fortunes s'acquièrent aussi rapidement qu'elles se détruisent, il peut un jour parvenir à des places dont l'accès est presque interdit aux natifs, même à ceux qui se distinguent par leurs talens, par leurs connaissances et par leurs qualités morales. Le système de vénalité surtout a fait des progrès effrayans. Il en est résulté des motifs de jalousie et de haine perpétuelle entre les Chapetons et les Créoles. Aussi, depuis l'émancipation des colonies anglaises, et particulièrement depuis 1789, on entend souvent ceux-ci dire avec fierté : « Je ne suis point Espagnol, je suis Américain ! » Mots qui décèlent l'effet d'un long ressentiment.

Les Chapetons et les Créoles.

Castes du sang mêlé.

Les *castes de sang mêlé* provenant du mélange des races pures, constituent une masse presque aussi considérable que les indigènes. On peut évaluer le total des individus à sang mêlé, à près de deux millions quatre cent mille âmes. Par un raffinement de vanité, les habitans des colo-

nies ont enrichi leur langue en désignant les nuances les plus fines des couleurs qui naissent de la dégénération de la couleur primitive. Le fils d'un blanc, né Européen ou Créole, et d'une indigène à teint cuivré, est appelé *Métis* ou *Mestizo*. Sa couleur est presque d'un blanc parfait; sa peau est d'une transparence particulière; le peu de barbe, la petitesse des mains et des pieds, et une certaine obliquité des yeux, annoncent plus souvent le mélange du sang indien que la nature des cheveux. Si une Métis s'allie à un blanc, la seconde génération qui en résulte ne diffère presque plus de la race européenne. Les Métis composent vraisemblablement les sept huitièmes de la totalité des castes. Ils sont réputés d'un caractère plus doux que les *Mulâtres* ou *Maluttos*, fils de blancs et de négresses, qui se distinguent par la vigueur et l'énergie de leurs couleurs, par la violence de leurs passions, et par une singulière volubilité de langue. Les descendans de nègres et d'Indiennes portent, à Mexico, à Lima, et même à la Havane, le nom bisarre de *Chino*, Chinois. Sur la côte de Caraccas et dans la Nouvelle-Espagne même, on les appelle aussi *Zambos*. Aujourd'hui cette dernière dénomination est principalement restreinte aux descendans d'un nègre et d'une mulâtresse, ou d'un nègre et d'une China. On distingue de ces Zambos communs, les *Zambos-Prietos*, qui naissent d'un nègre et d'une Zamba. Les castes du sang indien ou africain conservent l'odeur qui est propre à la transpiration cutanée de ces deux races primitives. Du mélange d'un blanc avec une mulâtresse, provient la caste des *Quarterons*. Lorsqu'une Quarteronne épouse un Européen ou un Créole, ses enfans portent le nom de *Quinterons* : une nouvelle alliance avec la race blanche fait tellement perdre le reste de couleur, que l'enfant d'un blanc et d'une Quinteronne est blanc aussi. Les mélanges dans lesquels la couleur des enfans devient plus foncée que n'était celle de leur mère, s'appellent *Salta-Atras*, ou sauts en arrière (1).

Les Métis.

Les Mulâtres.

Les Chinos ou Zambos.

Les Quarterons et Quinterons.

(1) Mémoire de l'évêque de Mechoacan, cité par M. *A. de Humboldt.*

Prérogatives des blancs.

Le plus ou moins de sang européen, et la peau plus ou moins claire, décident de la considération dont l'homme doit jouir dans la société, et de l'opinion qu'il a de lui-même. Un blanc qui monte pieds nus à cheval, s'imagine appartenir à la noblesse du pays : la couleur établit même une certaine égalité entre des hommes qui, comme partout où la civilisation est ou peu avancée ou dans un mouvement rétrograde, se plaisent à raffiner sur les prérogatives de race et d'origine. Lorsqu'un homme du peuple se dispute avec un des seigneurs titrés du pays, il n'est pas rare d'entendre dire au premier : « Serait-il possible que vous crussiez être plus blanc que moi ? » Parmi les *Métis* et les *Mulâtres*, il y a beaucoup d'individus qui, par leur couleur, leur physionomie et leur intelligence, pourraient se confondre avec les Espagnols ; mais la loi les tient dans l'avilissement et le mépris. Doués d'un caractère énergique et ardent, ces hommes de couleur vivent dans un état constant d'irritation contre les blancs, et le ressentiment les porte fréquemment à la vengeance. Souvent il arrive aussi que des familles qui sont soupçonnées d'être de sang mêlé, demandent à la haute-cour de justice qu'on les déclare appartenir aux blancs. On voit ainsi des Mulâtres très-basanés qui ont eu l'adresse de se faire *blanchir*, selon l'expression populaire. Quand le jugement des sens est trop contraire aux vœux du sollicitant, il faut qu'il se contente de termes un peu problématiques : la sentence dit alors simplement que « tels ou tels individus peuvent *se tenir pour blancs*. »

Nègres.

Le royaume de la Nouvelle-Espagne est, de toutes les colonies européennes sous la zône torride, celle dans laquelle il y a le moins de nègres. On parcourt toute la ville de Mexico sans rencontrer un visage noir : le service d'aucune maison ne s'y fait avec des esclaves. D'après des renseignemens exacts, il paraît que dans toute la Nouvelle-Espagne, il n'y a pas six mille nègres, et tout au plus neuf à dix mille esclaves, dont le plus grand nombre habite les ports d'Acapulco et de Vera-Cruz, ou la région chaude, voisine des côtes. Ces esclaves sont des prisonniers faits

dans la petite guerre qui est presque continuelle sur les frontières des Provinces Internes ; ils sont, la plupart, de la nation des Mecos ou Apaches, montagnards indomptables et féroces, qui ordinairement succombent bientôt au désespoir ou aux effets du changement de climat. L'accroissement de la prospérité coloniale du Mexique est donc tout-à-fait indépendant de la traite des nègres. Il y a vingt ans que l'on ne connaissait presque pas en Europe de sucre mexicain ; aujourd'hui la Vera-Cruz seule en exporte plus de cent vingt mille quintaux, et cependant les progrès qu'a faits dans la Nouvelle-Espagne, depuis le bouleversement de Saint-Domingue, la culture de la canne à sucre, n'y ont pas augmenté d'une manière sensible le nombre des esclaves. Du reste, au Mexique comme dans toutes les possessions espagnoles, les esclaves sont un peu plus protégés par les lois, que les nègres qui habitent les colonies des autres nations européennes. Les lois sont toujours interprétées en faveur de la liberté : le gouvernement désire voir augmenter le nombre des affranchis. Un esclave qui, par son industrie, s'est procuré quelqu'argent, peut forcer son maître à l'affranchir, en lui payant la somme de 1,500 à 2,000 fr., quand même il eût coûté le double au propriétaire, ou qu'il possédât un talent particulier pour exercer un métier lucratif. Un esclave qui a été cruellement maltraité, acquiert par-là même son affranchissement d'après la loi ; M. de Humboldt en a vu lui-même un exemple. Sort des esclaves.

Les langues parlées dans la vaste étendue du Mexique sont au nombre de plus de vingt, et ne sont en partie connues que de nom. Les Créoles et la plus grande partie des races mixtes n'ont pas adopté ici, comme dans le Pérou, un dialecte indigène, mais se servent de la langue espagnole, tant dans la conversation que dans les écrits. Parmi les dialectes indigènes, la langue *aztèque* ou mexicaine est la plus répandue ; elle s'étend aujourd'hui depuis le parallèle de 37 degrés jusque vers le lac Nicaragua ; mais les domaines de plusieurs autres langues sont comme enclavés dans le Langues parlées au Mexique. L'aztèque.

Digitized by Google

sien. L'historien Clavigero a prouvé que les Toltèques, les Chichimèques (dont les habitans de Tlascala descendent), les Acolhues et les Nahuatlaques parlaient tous la même langue que les Aztèques (1). La répétition des syllabes *tli*, *tla*, *itl*, *atl*, jointe à la longueur des mots, qui vont jusqu'à onze syllabes, doit rendre cette langue peu agréable à l'oreille ; mais la complication et la richesse de ses formes grammaticales prouvent la haute intelligence de ceux qui l'ont inventée ou régularisée. Un nombre extrêmement borné d'analogies de mots paraît la rattacher au chinois et au japonais; mais son caractère général éloigne ce rapprochement. La langue *otomite*, parlée dans l'ancien royaume de Mechoacan ou dans la Nouvelle-Galice, est une langue mère, monosyllabique comme le chinois, par conséquent entièrement différente de la mexicaine, et qui paraît avoir été très-répandue (2). On ne saurait dire si les idiomes *tarasque*, *matlazingue* et *core*, parlés également dans la Nouvelle-Galice, sont des branches d'un même tronc ou des langues indépendantes l'une de l'autre; les mots connus de la langue *tarasque* et de la *core* offrent très-peu d'affinité avec les autres langues américaines. Les langues *tarahumare* et *tépéhuane*, parlées dans la Nouvelle-Biscaye; l'idiome de *Pimas*, dans la Pimerie, partie de Sonora; celui des *Apaches*, des *Keras*, des *Piras*, des *Tiguas* et d'autres tribus du Nouveau-Mexique; la langue *guaicoure*, parlée dans la Californie par les Indiens *Moquis*; celle des *Cochimis* et des *Pericues* dans la même péninsule; celle des *Eslènes* et des *Rumsens* dans la Nouvelle-Californie, présentent encore un cahos d'incertitude et d'obscurité. Dans le *tarahumar*, les noms des nombres sont mexicains. Il est remarquable qu'un dialecte de la langue guaicoure se nomme *cora*, et que le nom des *Moquis*, de Californie, se retrouve dans le Nouveau-Mexique (3). Des connaissances plus posi-

L'otomite.

Le tarasque, etc., etc.

Idiomes de Californie.

(1) *Clavigero*, Storia di Messico, t. I, p. 153.
(2) *Hervas*, Catalogo delle Lingue, p. 80, 258.
(3) *Idem.*, *ibid.*, p. 76 et 80.

tives ramèneront cette foule de tribus à un petit nombre de races distinctes.

La langue *huaztèque*, qui s'est conservée dans le canton d'Huazteca, dans l'intendance de Mexico, paraît différer entièrement de la mexicaine, soit dans les mots, soit pour la grammaire (1). Elle offre quelques mots finnois et ostiaques; appartiendrait-elle à la première invasion des tribus de l'Asie boréale, invasion antérieure à celle dont les ancêtres des Aztèques, des Toltèques et des Chichimèques ont dû faire partie? Langue huaztèque.

Il paraît qu'en avançant au sud de Mexico, les langues indigènes, indépendantes de celle des Aztèques, deviennent extrêmement nombreuses. Les intendances de Puebla et d'Oaxaca nous offrent les langues *zapotèque*, *totonaque*, *mistèque*, *popolongue*, *chinantèque*, *mixe*, et plusieurs autres moins connues (2). La langue *maya*, dominante dans l'Yucatan, nous paraît renfermer des mots finnois et algonquins. Le savant Hervas y a remarqué un certain nombre de mots tonquinois (3), parmi lesquels il y en a qui sont communs à divers idiomes de Sibérie et au finnois (4). Cette langue est monosyllabique comme les plus anciennes de l'Asie orientale, mais elle leur est supérieure par ses combinaisons grammaticales. Elle paraît tenir à la même souche générale que l'otomite, dont nous avons déjà parlé. Dans le royaume de Guatimala, la langue *chiapanèse*, la *caquiquelle*, l'*utlatèque*, la *lakandone* et autres, attendent encore des observateurs; la principale de celles qu'on parle dans ce royaume est appelée la *poconchi* ou la *pocomane*; elle a des rapports manifestes avec la langue *maya*, et doit ainsi différer radicalement de la langue mexicaine, qui cependant était fort usitée dans ce pays avant l'invasion des

Idiomes d'Oaxaca.

Langue Maya.

Langue de Guatimala.

(1) *Vater*, dans les Archives Ethnographiques, t. I.

(2) *A. de Humboldt*, Mexique, t. I, p. 378. *Hervas*, Catalogo, p. 75.

(3) *Hervas*, p. 257.

(4) Voyez la *Table comparative des mots*, après l'Introduction à l'Amérique, ci-dessus, p. 227, et le *supplément* à cette table, à la fin du volume.

Espagnols, et qui aujourd'hui y domine. La langue des *Guaymies*, dans la province de Veraguas, passe pour avoir des rapports avec le caribe, et prouverait ainsi une invasion de quelques tribus de l'Amérique méridionale; mais on n'en parle qu'avec incertitude. L'idiome des *Indiens-Mosquitos*, sur la côte Honduras, n'a pas été étudié.

Nous allons passer à la description topographique.

LIVRE CENT CINQUIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'AMÉRIQUE. — *Suite et fin de la* DESCRIPTION DU MEXIQUE. — *Topographie des provinces et villes.*

LES Espagnols donnent le nom de *Nouvelle-Californie* à toutes les côtes situées depuis le port de *San-Diego* jusqu'aux limites septentrionales, encore indéterminées, de leurs possessions. Le célèbre navigateur anglais Francis Drake désigna une partie de ces côtes sous le nom de *Nouvelle-Albion*; mais nous avons vu, dans l'*Histoire de la Géographie*, que la priorité de découverte appartient aux Espagnols. Néanmoins le nom anglais est resté sur les cartes à la portion du territoire où les Espagnols n'ont formé aucun établissement, depuis le 38e parallèle jusqu'au 44e, ou même au-delà. Vers le *Cap-Mendocino*, l'intérieur de la Nouvelle-Albion présente de loin plusieurs sommets de montagnes couverts de neige, même en été; mais lorsque Francis Drake crut voir de la neige même sur les montagnes inférieures aux environs du port qui a conservé son nom, sous 38 degré 10 minutes, il fut probablement trompé par l'aspect de sables ou de rochers très-blancs (1). Les naturels, aux environs du *Cap-Orford*, ont quelques traits européens; leur teint est olivâtre clair, leur taille au-dessus de la moyenne, leur caractère doux et honnête; ils se tatouent la peau, et parlent un langage différent de celui de Noutka. Les habitans de la *baie Trinidad* ont l'habitude de se limer horizontalement toutes les dents jusqu'aux gencives (2). Nouvelle-Albion. Indigènes.

La *Nouvelle-Californie*, considérée comme province espagnole, est une lizière étroite qui longe les côtes de l'Océan-Pacifique, depuis le port *San-Francisco* jusqu'à l'établissement *San-Diego*. Sous un ciel souvent brumeux et Nouvelle-Californie.

(1) *Vancouver*, Voyage, t. I, p. 287. Trad. franç.
(2) *Idem*, *ibid.*, p. 288; t. III, p. 195.

humide, mais extrêmement doux, ce pays pittoresque présente de toutes parts des forêts magnifiques et des savanes verdoyantes où paissent des troupes nombreuses de cerfs ou d'élans d'une taille gigantesque. Le sola reçu avec facilité diverses cultures européennes; la vigne, l'olivier, le froment y prospèrent. En 1802, il y avait dix-huit missions, et la population de cultivateurs fixes s'élevait à quinze mille cinq cent soixante individus (1).

Endroits remarquables. *San-Francisco*, le poste militaire ou le *presidio* le plus avancé au nord, est situé sur une large baie du même nom qui reçoit une grande rivière, probablement le *Rio-San-Felipe*, sortant du lac *Timpanogos*. Près la mission de *Santa-Clara*, le froment rapporte vingt-cinq à trente pour un; il n'exige que très-peu de soin; la moisson se fait au mois de juillet. De belles forêts de chênes, mêlées de prairies hautes et basses, font ressembler le pays à un parc naturel (2). *San-Carlos-de-Monterey* est le siége du gouverneur des deux Californies. Le port de Monterey est loin de répondre à la célébrité que les navigateurs espagnols lui ont donnée; c'est une baie avec un mouillage médiocre. L'aspect du pays est charmant, et on y jouit d'un printemps perpétuel (3). Le sol devient plus riche en pénétrant dans l'intérieur. *Santa-Barbara*, chef-lieu d'une juridiction, est situé sur le canal du même nom, formé par le continent et quelques îles, dont celles de *Santa-Cruz* et de *Santa-Catalina* sont les principales. La mission de *San-Buonaventura*, à l'est de ce *presidio*, occupe un terrein fertile, mais exposé à de grandes sécheresses, comme en général toute cette côte. Dans le jardin des missionnaires, Vancouver vit croître des fruits en abondance et d'une excellente qualité, tels que des pommes, des poires, des figues, des oranges, des raisins, des grenades, deux espèces de bananes, des noix de coco, des cannes à sucre, des indigotiers et plusieurs légumes. Les environs de *San-Diego* sont tristes et stériles. Le ter-

(1) *A. de Humboldt*, Mexique, t. II, p. 440.
(2) *Vancouver*, t. II, p. 284; t. IV, p. 143. (3) *Ibid*, II, 305 et 309.

ritoire de la mission de *San-Juan-de-Campistrano* nourrit du bétail excellent.

Tribus indigènes.

Les indigènes paraissent former un grand nombre de tribus entièrement différentes de langage. Les *Matalans*, les *Salsens*, les *Quirotes*, près la baie de *San-Francisco*, les *Rumsen's* et les *Escelen's*, près Monterey, sont les plus connus de ces Indiens. Le nom de *Quirote* rappelle celui du royaume de *Quivira*, placé au même endroit sur une grande rivière, par les anciens géographes espagnols qui retraçaient les découvertes de Cabrillo et de Vizcaino.

La vieille Californie.

La *Vieille-Californie* ou la péninsule de Californie proprement dite, est entourée par l'Océan du sud à l'ouest, et par le golfe de Californie, appelé aussi *Mer-Vermeille*, à l'ouest. Elle dépasse le tropique, et se termine dans la zone torride par le *Cap-St.-Lucas*. Sa largeur varie depuis dix lieues jusqu'à quarante d'une mer à l'autre : son climat, en général, est très-chaud et très-sec. Le ciel, d'un bleu foncé, ne se couvre presque jamais de nuages ; s'il en paraît quelques-uns vers le coucher du soleil, ils brillent des teintes de pourpre et d'émeraude. Mais ce beau ciel s'étend sur une terre aride, sablonneuse, où des cactus cylindriques, s'élevant dans les fentes des rochers, interrompent presque seuls le tableau de la stérilité absolue (1). Dans les endroits rares où il se trouve de l'eau et de la terre végétale, les fruits et les blés se multiplient d'une manière étonnante ; la vigne y donne un vin généreux, semblable à celui des Canaries. On remarque une espèce de mouton extrêmement gros, très-délicat et excellent à manger ; sa laine est très-facile à filer. On nomme beaucoup d'autres quadrupèdes sauvages, ainsi qu'une grande variété d'oiseaux. Les perles qu'on pêche sur les côtes de Californie, ont l'eau très-belle, mais la figure irrégulière. Les mines d'or que la tradition populaire plaçait dans cette péninsule, se reduisent à quelques maigres filons. A quatorze lieues de Loréto, on a découvert deux mines d'argent, que l'on croit assez productives ; mais le

Tableau physique.

(1) *A. de Humboldt*, Mexique, t. II, p. 421 et suiv.

Digitized by Google

manque de bois et de mercure en rend l'exploitation presqu'impossible (1). Il y a dans l'intérieur des plaines couvertes d'un beau sel en cristaux. Depuis que les missions de la Vieille-Californie sont en décadence, la population s'est réduite à moins de neuf mille individus, dispersés sur une étendue égale à l'Angleterre. *Loreto*, chef-lieu de la Californie, est une petite bourgade avec un *presidio;* les habitans, tant Espagnols que Métis et Indiens, peuvent monter à mille individus, et c'est la place la plus peuplée de toute la Californie.

Tribus indigènes.

Les indigènes de la Vieille-Californie étaient, avant l'arrivée des missionnaires, au dernier degré d'abrutissement; comme les animaux, ils passaient les journées, étendus sur le ventre au milieu des sables; comme les animaux pressés par la faim, ils couraient à la chasse pour satisfaire les besoins du moment. Une sorte d'horreur religieuse leur annonçait cependant l'existence d'un grand être dont ils redoutaient la puissance. Les *Péricues*, *Guaicoures* et les *Laymones* sont les principales tribus.

Missions.

Les premières missions de la Vieille-Californie avaient été créées en 1698 par les Jésuites; sous la conduite de ces pères, les sauvages avaient abandonné la vie nomade. Au milieu de rochers arides, de broussailles et de ronces, ils avaient cultivé de petits terreins, bâti des maisons, élevé des chapelles, lorsqu'un décret despotique, aussi injuste qu'impolitique, vint détruire sur tous les points de l'Amérique espagnole cette utile et glorieuse société. Le gouverneur Don *Portola*, envoyé en Californie pour exécuter ce décret, crut y trouver de vastes trésors et dix mille Indiens armés de fusils pour défendre les Jésuites; il vit, au contraire, des prêtres en cheveux blancs venir humblement à sa rencontre; il versa de généreuses larmes sur la fatale erreur de son roi, et adoucit, autant qu'il était en son pouvoir, l'exécution de ses ordres. Les Jésuites fu-

(1) *P. Jacques Baegert*, Relation de la Californie (en all. Munich, Manheim, 1773,) p. 200. *Vancouver*, t. IV, p. 155.

rent accompagnés jusqu'au lieu de leur embarquement par tous leurs paroissiens, au milieu de sanglots et de cris de douleur (1). Les Franciscains leur succédèrent immédiatement dans la Vieille-Californie, et éteudirent, en 1769, leurs conquêtes pacifiques sur la Nouvelle. Plus tard, les Dominicains ont obtenu le gouvernement des missions de la première de ces provinces, et les ont négligées ou mal dirigées. Les Franciscains, au contraire, font le bonheur des Indiens. Leurs simples habitations offrent un aspect très-pittoresque; elles sont en partie enfoncées dans le pays, loin des postes militaires : le respect et l'amour en sont la sauve-garde.

Beaucoup d'écrivains français, et entre autres l'abbé Raynal, ont parlé en termes pompeux de ce qu'ils appellent l'*Empire du Nouveau-Mexique*. Ils en vantent l'étendue et les richesses. Ils y comprennent apparemment toutes les contrées entre la Californie et la Louisiane; mais la véritable signification de ce nom est restreinte à une province longue, il est vrai, de cent soixante-quinze lieues, mais dont la largeur n'est que de trente à quarante. Cette lizière de terre qui borde le Rio-del-Norte, est faiblement peuplée; les villes de *Santa-Fé*, avec quatre mille habitans; d'*Albuquerque*, avec six mille, et de *Taos*, avec neuf mille, renferment presque la moitié de la population : l'autre moitié se compose de pauvres colons dont les hameaux épars sont souvent ravagés par les puissantes tribus indiennes qui environnent ou qui parcourent la province. Il est vrai que le sol est un des plus beaux et des plus fertiles de l'Amérique espagnole. Il y vient abondamment du blé, du maïs et des fruits délicats, particulièrement des raisins. Les environs de *Passo-del-Norte* produisent les vins les plus généreux. Les montagnes sont couvertes de pins, d'érables, de chênes. Les animaux féroces y sont en grand nombre : on y voit aussi des moutons sauvages, et particulièrement

Le Nouveau-Mexique.

Villes.

Productions.

(1) Relatio Expulsionis Societatis Jesu, scripta à *P. Ducrue*, dans le journal littéraire de M. *Murr*, t. XII.

Digitized by Google

des élans ou plutôt de gros cerfs, de la grandeur d'un mulet, dont les cornes sont extrêmement longues. Selon le Dictionnaire d'*Alcedo*, on y a découvert des mines d'étain. Il y a plusieurs sources chaudes. Des rivières salées indiquent de riches dépôts de sel-gemme. La chaîne de montagnes qui borde à l'orient le Nouveau-Mexique, paraît d'une médiocre élévation; il y a une passe, appelée *Puerto de Don Fernando*, par laquelle les Padoucas ont pénétré dans le Nouveau-Mexique. Au-delà de cette chaîne s'étendent d'immenses prairies, où paissent d'innombrables troupeaux de buffles et de chevaux sauvages. Les Américains-Unis chassent ces animaux, et pénètrent quelquefois jusqu'aux portes de Santa-Fé. Les montagnes principales côtoyent la rivière du Nord, en suivant ses bords occidentaux; on y distingue quelques pics ou *cerros*. Plus au nord, dans le pays de *Nabaho*, la carte de Don Alzate marque des montagnes plates au sommet, nommées en espagnol *mesas*, c'est-à-dire, *tables*.

Montagnes.

La nature calcaire du sol paraît indiquée par un événement assez extraordinaire dans les annales de la géographie-physique. En 1752, les habitans de *Passo-del-Norte* virent tout-à-coup rester à sec tout le lit de la grande rivière, pendant l'espace de *cinquante* lieues; l'eau du fleuve se précipita dans une crevasse nouvellement formée, et ne ressortit de terre que près du préside de *Saint-Eléazar*. Cette perte du Rio-del-Norte dura plusieurs semaines; enfin l'eau reprit son ancien cours, parce que sans doute la crevasse et les conduits souterreins s'étaient bouchés (1).

Phénomène de géographie-physique.

Les habitans espagnols du Nouveau-Mexique, comme ceux de la Nouvelle-Biscaye et de la plupart des *Provincias Internas*, vivent dans un état de guerre perpétuel contre les Indiens voisins. Toujours prêts au combat, ne voyageant qu'à cheval et les armes à la main, ces Espagnols vivent d'ailleurs sous un ciel plus froid que celui de Mexico; l'hiver, qui souvent couvre leurs rivières d'une glace

Mœurs des Espagnols.

(1) Voyage manuscrit de monseigneur l'évêque *Tamaron*, extrait dans le Mexique par M. *A. de Humboldt*.

épaisse, endurcit leurs fibres et épure leur sang; ils se distinguent généralement par leur courage, leur intelligence et leur amour de la liberté.

Les mêmes prérogatives morales s'étendent à la plupart des tribus indiennes voisines du Nouveau-Mexique.

Les Indiens Apaches.

Les *Apaches* habitaient originairement la plus grande partie du Nouveau-Mexique. C'est encore une nation guerrière et industrieuse. Ces implacables ennemis des Espagnols infestent toute la limite orientale de ce pays, depuis les montagnes Noires jusqu'aux confins de Cohahuila, en tenant les habitans de plusieurs provinces dans un état perpétuel d'alarmes (1). On n'a jamais eu que de courtes trèves avec eux, et quoique leur nombre ait été considérablement diminué par les guerres et par de fréquentes famines, on est obligé de tenir continuellement sur pied deux mille dragons pour escorter les caravanes, protéger les villages, et repousser leurs attaques toujours renouvelées. Au premier abord, les Espagnols avaient essayé de réduire en esclavage ceux que le sort des armes faisait tomber entre leurs mains; mais les voyant surmonter habituellement tous les obstacles pour retourner dans leurs chères montagnes, ils prirent le parti d'envoyer ces prisonniers à l'île de Cuba, où le changement de climat ne tardait pas à les faire périr. Les Apaches n'en furent pas plutôt instruits, qu'ils refusèrent de donner ou de recevoir quartier. Dès lors on n'a pu parvenir à faire prisonniers que ceux qu'on surprenait endormis ou qui avaient été mis hors de combat.

Manière de faire la guerre.

Les flèches des Apaches ont trois pieds de long; elles sont faites avec du roseau, dans lequel on enfonce un morceau de bois dur et long d'un pied, dont la pointe est de fer, d'os ou de pierre. Ils lancent cette arme avec tant de vigueur, qu'à trois cents pas de distance ils peuvent percer un homme. Quand on veut arracher la flèche de la blessure, le bois se détache, et la pointe reste dans le corps. Leur

(1) *Pike*, Voyage dans la Louisiane, etc., t. II, p. 95, 101, 103.

seconde arme offensive est une lance de quinze pieds de long. Lorsqu'ils chargent l'ennemi, ils la tiennent des deux mains par dessus leur tête, et dirigent leur cheval en le pressant des genoux. Plusieurs d'entre eux sont armés de fusils conquis, ainsi que les munitions, sur les Espagnols, qui ne leur en vendent point. Les archers et les fusiliers combattent à pied; mais les lanciers sont toujours à cheval. Le bouclier leur sert d'arme défensive. Rien n'égale l'impétuosité et l'adresse de leurs coursiers : ce sont des foudres dont il est impossible de parer les coups.

On ne s'étonne plus de l'invincible résistance que les Apaches opposent aux Espagnols, lorsqu'on réfléchit au sort que ceux-ci ont fait aux Indiens qui se sont laissé convertir.

Les Kérès. Les *Kérès*, qui forment à présent la population de San-Domingo, de San-Phelipe et de San-Diaz, étaient l'une des plus puissantes des vingt-quatre anciennes tribus qui occupaient jadis le Nouveau-Mexique. Ils ont la stature haute, la figure pleine, l'humeur douce et docile. Ils sont les vassaux ou, pour mieux dire, les esclaves du gouvernement, qui leur impose diverses corvées, telles que de porter des fardeaux, de conduire des mulets, ou bien on les assujettit au service militaire, où ils sont traités avec toute la barbarie dont un blanc peut être capable.

Les Nabajoa et les Moqui. Les contrées qui séparent le Nouveau-Mexique des deux Californies ne sont connues que par les pieuses tentatives de quelques missionnaires. Dans le dix-septième siècle les Indiens *Nabajoa* et *Moqui* étaient soumis aux missionnaires; une insurrection générale, en 1680, se termina par le massacre de ces apôtres de la civilisation. Dans la dernière moitié du dix-huitième siècle, le Père Escalante a pénétré vers deux grands lacs qui paraissent avoir leur écoulement sur la côte de la Nouvelle-Californie. L'un d'eux a les eaux salées. Tout ce pays semble être un plateau, peu différent de celui de la Nouvelle-Biscaye. Une rivière prend son nom de petites pyramides de soufre dont ses bords sont couverts. Le

Rio-Colorado paraît traverser des pays fertiles, et en partie cultivés par des Indiens industrieux. Les *Raguapiti*, les *Yutas* et les *Yabipaï*, et surtout les *Moquis*, jouissent d'une sorte de civilisation. Ces derniers demeurent sur la rivière *Yaquesila*, qui se jette dans le Colorado. Le père Garcès trouva, dans leur pays, une ville très-régulièrement construite, ayant des maisons à plusieurs étages, et de grandes places publiques. Plus au sud, les bords du fleuve *Gila* ont offert au même missionnaire les ruines d'une grande ville, au milieu de laquelle était une espèce de château fort, exactement orienté selon les quatre points cardinaux. Les Indiens voisins de ces ruines mémorables, vivent dans des villages populeux, et cultivent le maïs, le coton et les calebasses (1). Ces traces d'une ancienne civilisation coïncident avec les traditions des Mexicains, selon lesquelles leurs ancêtres se seraient arrêtés à plusieurs reprises dans ces contrées, après leur sortie du pays d'Aztlan. La première station fut aux bords du lac Teguayo; la seconde, sur les bords du fleuve Gila; la troisième, dans la Nouvelle-Biscaye, près le *presidio* de Yanos, où il y a aussi des édifices en ruine, appelés par les Espagnols *casas grandes*. Villes et édifices remarquables.

A l'est du golfe de Californie s'étendent des contrées fertiles, agréables, salubres, mais encore peu connues et faiblement peuplées; elles sont comprises dans l'intendance de Sonora. Intendance de Sonora.

La *Pimeria* est la contrée habitée par les Pimas; les missionnaires ont soumis et civilisé cette tribu, dont le pays abonde en or de lavage. Les *Seris*, dont le nom rappelle une nation fameuse d'Asie, résistent au joug européen. Sur les cartes espagnoles, la dénomination de *Nouvelle-Navarre* paraît renfermer les trois provinces de Sonora, de Hiaqui et de Mayo. Il y a des mines très-riches; celles de Sonora donnent de l'or. Le pays est très-fertile et bien arrosé par des rivières considérables; celle de Hiaqui en est la La Piméria. La Nouvelle-Navarre, etc.

(1) *Cronica serafica de el Collegio de Propaganda Fede de Queretaro*, Mexico 1792, citée par *A. de Humboldt*, Mexique, II, p. 396 et p. 410.
(1) *A. de Humboldt*, Mexique, II, 392.

principale. La ville d'*Arispe*, siége de l'intendance, et celle de *Sonora*, comptent sept à huit mille habitans.

Cinaloa. La province de *Cinaloa*, mieux peuplée, mieux cultivée que les précédentes, renferme des villes importantes, telles que Cinaloa même, avec près de dix mille habitans; *Hostimuri* et *Alamos*, avec des mines riches. Au midi de cette

Culiacan. province s'étend celle de *Culiacan*, dont la capitale, siége d'une ancienne monarchie, compte près de onze mille habitans. Sur les côtes de cette province, les forêts de goyaviers, de limoniers et d'orangers commencent à devenir communes; le *lignum vitæ* et les palmiers y viennent également; mais dans l'intérieur il s'élève des montagnes froides et arides. (1).

Nouvelle-Biscaye, ou intendance de Durango. La grande chaîne qui fait le dos de tout le Mexique traverse dans toute sa longueur la province de la *Nouvelle-Biscaye*, ou l'intendance de Durango. Des cratères de volcans, et une masse de fer semblable aux pierres tombées du ciel, y appellent les regards du naturaliste. Les mines d'argent sont nombreuses et riches. La plus grande partie du pays présente un plateau stérile et sablonneux : plusieurs rivières ne trouvant pas une pente favorable pour s'écouler, s'y répandent et forment des lacs. Les hivers, souvent rigoureux, sont suivis de chaleurs étouffantes. On cite comme un fléau les scorpions, dont la morsure donne la mort en peu d'heures (2).

Durango, une des villes les plus méridionales de la Nouvelle-Biscaye, en est la capitale. Elle compte douze mille habitans (3). On en donne presque autant à *Chihuahua* (ou *Chigagua*), résidence du capitaine-général des provinces dites Internes. Cette ville est ornée de quelques édifices magnifiques. *Batopilas* et *Cosigirachui*, villes de mines, comptent huit à dix mille habitans. Les Espagnols de cette province, toujours armés contre les Indiens, ont un caractère entreprenant et belliqueux. Les *Cumanches*, les

(1) *Alcedo*, Diccionario de las Indias, au mot *Culiacan*.

(2) *Pike*, Voyage au Nouveau Mexique, trad. franç. II. 122. (3). *Pike* lui en donne 40,000.

plus redoutables des indigènes, égalent les Tartares dans la rapidité de leurs courses à cheval : ils se servent des chiens comme des bêtes de somme. Dans cette province, il n'y a point d'Indiens soumis.

Intendance de San-Luis de Potosi.

La province de *Cohahuila*, qui éprouve quelquefois des vents brûlans, abonde en blé, en vin et en bestiaux. *Monclova* est une ville élégante, et *Santa-Rosa* possède de riches mines d'argent. Une petite province qui renferme la ville de *Monterey*, a conservé en propre le nom pompeux de *nouveau-Royaume de Léon*, qui paraît avoir été destiné à embrasser toutes les provinces du nord-est. De grandes plaines couvertes de palmiers, propres à la culture du sucre et de l'indigo ; quelques hauteurs où se montrent les chênes, les magnolia et les autres arbres de la Louisiane ; une côte basse, découpée par de nombreuses lagunes et baies, dont une barre de sable interdit l'entrée aux navires, tel est le tableau général de la province de *Texas* et de celle du *Nouveau-Saint-Ander*. Non loin de la ville de ce dernier nom, le port de *Sotto-la-Marina*, s'il était curé, pourrait devenir de quelque importance pour cette contrée fertile et déserte. *San-Antonio de Bejar*, village composé de cabanes en terre, couvertes de gazon, est le chef-lieu de la province de Texas, convoitée par les Anglo-Américains, et qui a reçu officiellement le nom de *Nouvelle-Estramadure*. Quelques indices de mines, de forêts semblables à celles des bords de l'Ohio, un sol gras, un climat généralement salubre, attirent ici les aventuriers américains ; mais pour apprécier cette province, il faudrait, par de nouvelles recherches, déterminer si les rivières limpides, poissonneuses et profondes qui l'arrosent, se trouvent toutes, sans exception, rendues inaccessibles du côté de la mer, par la barre de sable qui règne le long de la côte. M. de la Salle, qui, en 1685, tenta de former un établissement dans la *baie de Saint-Bernard*, ne se vit pas arrêté par cet obstacle.

Nouveau-Leon.

Province de Texas. Nouveau Saint-Ander.

La province de *San-Luis-de-Potosi*, au sud-ouest du Nouveau-Saint-Ander, renferme la ville du même nom, siége d'une intendance, et peuplée de douze mille habitans.

32

La mine d'argent du *Réal-de-Catorce*, découverte en 1773, produit annuellement pour dix-huit à vingt millions de francs. C'est la mine la plus rapprochée de la Louisiane.

Nouvelle-Gallice, ou intendances de Zacatecas et de Guadalaxara

Au sud-ouest des provinces précédentes s'étendent les deux intendances de *Zacatecas* et de *Guadalaxara*, formant ensemble le royaume de la *Nouvelle-Gallice*. Le nom indigène du pays était *Xalisco*; il était habité par une race belliqueuse, qui sacrifiait des hommes à une idole de la forme d'un serpent, et qui même, à ce que prétendaient les premiers conquérans espagnols, dévorait ces malheureuses victimes après les avoir fait périr dans les flammes (1). Ce royaume, deux fois plus grand que le Portugal, n'a pas la population de la Norwége. *Zacatecas*, pays très-élevé et très-montagneux, renferme une ville du même nom, peuplée de trente-trois mille habitans. Non loin sont neuf lacs, qui se couvrent d'une efflorescence de muriate et de carbonate de soude. Les montagnes, composées de siénite, contiennent quelques-uns des plus riches filons du monde (2).

Guadalaxara peut compter trente mille habitans, sans les Indiens. C'est le siége d'un évêché, d'une université et d'un tribunal supérieur. Le *Rio-San-Juan*, nommé aussi *Tololotlan* et *Barania*, en sortant du lac Chapala, forme une cataracte très-pittoresque (3).

Compostella est le chef-lieu d'un district abondant en maïs, en cocotiers et en bétail. *Tonala* fabrique de la faïence pour la consommation de la province (4). On remarque encore *la Purification*, ville considérable et chef-lieu de la partie méridionale de la Nouvelle-Gallice, où la cochenille et le sucre sont les principales productions. A quelque distance à l'ouest est le cap *Corrientes*, pointe très-saillante; les vents et les courans paraissent changer à partir de ce promontoire célèbre.

Le port de *San-Blas*, presque inhabitable à cause de l'in-

(1) *Gomara*, Historia de las Indias; cap. 211. *Id.* Cronica della Nueva Espanna, cap. 219 (2) D. *Garces* et D., *Valentia*, cités par *A. de Humboldt*, Mexique, II, 315. (3) *Chappe d'Auteroche*, Voyage, p. 3[illegible] (4) *Alcédo*, diccionario, au mot *Tonala*.

salubrité et de la chaleur extreme de l'air, est environné de belles forêts dont les bois servent à la marine royale, qui a ici son siége principal.

Les deux intendances de *Guanaxuato* et de *Valladolid* forment l'ancien royaume de *Mechoacan*, qui fut indépendant de l'empire mexicain. Mechoacan, ou intendances de Guanaxuato et de Valladolid.

Ce royaume, dont le nom signifie *pays poissonneux* (1), renferme des volcans, des eaux chaudes, des soufrières, des mines, des pics toujours blanchis de neige; et cependant c'est une des contrées les plus riantes et les plus fertiles qu'on puisse voir. De nombreux lacs, des forêts et des cascades en varient les sites. Les montagnes, couvertes de forêts, laissent de l'espace aux champs et aux prairies. L'air est sain, excepté sur la côte, où les Indiens seuls résistent à la chaleur humide et étouffante.

Les naturels du pays étaient les plus adroits tireurs de flèches de l'Amérique. Les rois de Mechoacan recevaient autrefois leurs principaux revenus en *plumes rouges*; ils en faisaient fabriquer des tapis et autres articles. Ce trait curieux nous rappelle les habitans de Tongatabou. Lors des funérailles des rois, on immolait sept femmes nobles, et un nombre immense d'esclaves, pour servir le défunt dans l'autre monde (2). Aujourd'hui les Indiens, et surtout les *Tarasques*, se livrent aux travaux d'une industrie paisible. Indigènes.

Valladolid, l'ancienne Mechoacan, ville très-jolie, animée par un grand commerce, jouit d'un climat délicieux, et renferme une population de dix-huit cents âmes. Le village de *Tzinzontzan*, sur les rivages pittoresques du lac de Pazcuaro, était la résidence des anciens rois de Mechoacan. Villes.

Guanaxuato, grande ville de plus de soixante-dix mille âmes, fleurit principalement par ses mines d'argent, les plus riches du Mexique. La mine du comte de Valenciana avait déjà en 1804 dix-huit cent quarante pieds de profondeur perpendiculaire; c'est la plus profonde qu'il y ait sur la

(1) *Gomara*, Nueva Espanna, cap. 147.

(2) *Idem* ibid. p. 217, dans *Barcia*, Historiadores, t. II.

globe. Les profits de cette seule mine montent de trois à six millions de France.

La ville de *San-Miguel-el-grande* fait un grand commerce de bétail, de peaux, de toile de coton, d'armes blanches, de couteaux, et autres ouvrages d'acier très-fin (1). *Celaya*, chef-lieu d'un district fertile en deux espèces de poivre, a récemment vu les carmes élever dans son sein une magnifique église, ornée de colonnades corinthiennes et ioniques (2).

Intendance de Mexico. L'intendance de *Mexico*, principale province de l'empire de Montezuma, s'étendait autrefois d'une mer à l'autre; mais le dictrict de Panuco en ayant été séparé, elle n'atteint plus le golfe mexicain. La partie orientale est située sur le plateau; elle offre plusieurs bassins de figure ronde, au centre desquels se trouvent des lacs, aujourd'hui rétrécis, mais dont les eaux paraissent avoir rempli autrefois ces bassins. Desséché et privé de ses bois, ce plateau souffre à la fois de l'aridité habituelle et des inondations subites nées d'une pluie abondante ou de la fonte des neiges. Généralement parlant, la température n'y est pas aussi chaude qu'en Espagne; c'est un printemps perpétuel. Les montagnes qui l'entourent sont encore fertiles en cèdres et autres arbres de haute-futaie, en gommes, drogues, sels, productions métalliques, marbres et pierres précieuses. Le plat pays est couvert toute l'année de fruits délicats et exquis, de lin, de chanvre, coton, tabac, anis, sucre et cochenille, dont on fait un grand commerce.

Curiosités naturelles. Outre les nombreux volcans dont nous avons déjà parlé, on rencontre quelques curiosités naturelles : l'une des plus remarquables est le *Ponte-Dios*, ou le Pont-de-Dieu; c'est un rocher sous lequel l'eau s'est creusé un canal; il est à environ cent mille au sud-est de Mexico, près du village de Molcaxac, sur la profonde rivière appelée Aquetoyaque; on y passe comme sur un grand chemin. Plusieurs cataractes offrent des aspects romantiques. La grande caverne

(1) *Alcédo*, au mot *San Miguel-el-Grande*.
(2) *A. de Humboldt*, Mexique, II, 286.

de Dante, traversée par une rivière ; les orgues porphyritiques d'Actopan, et beaucoup d'autres objets singuliers, frappent le voyageur dans cette région montagneuse, où l'on traverse les rivières écumeuses sur des ponts formés de fruits de la *crescentia pinnata*, liés ensemble avec des cordes d'agave.

Sur le dos même du grand plateau mexicain, une chaîne de montagnes porphyritiques enferme un bassin ovale, dont le fond est généralement élevé de six mille sept cents pieds au-dessus du niveau de l'Océan. Cinq lacs remplissent le milieu de ce bassin. Au nord des lacs unis de Xochimilco et de Chalco, dans la partie orientale de celui de Tezcuco, s'élevait l'ancienne ville de *Mexico*, à laquelle on arrivait par des chaussées construites sur des bas-fonds. La nouvelle ville, quoique située à la même place, se trouve en terre-ferme, et considérablement éloignée des lacs dont les eaux se sont retirées. La ville est traversée par de nombreux canaux ; les édifices sont construits sur pilotis. Le dessèchement des lacs se continue par le canal d'écoulement qu'on a ouvert à travers les montagnes de Sincoq, afin de garantir la ville des inondations. Le sol est encore mouvant dans plusieurs endroits ; et quelques bâtimens, comme, entre autres, celui de la cathédrale, se sont enfoncés de six pieds. Les rues sont larges et droites, mais mal pavées. Les maisons présentent une apparence magnifique, étant construites en porphyre et amygdaloïde : plusieurs palais et hôtels offrent une ordonnance majestueuse. Les églises brillent par leurs richesses métalliques ; la cathédrale surpasse, dans ce genre, toutes les églises du monde ; la balustrade qui entoure le maître-autel est d'argent massif ; on y voit une lampe de même métal, si vaste, que trois hommes entrent dedans quand il faut la nétoyer ; elle est en outre enrichie de têtes de lions et d'autres ornemens d'or pur. Les statues de la Vierge et des Saints sont ou d'argent massif, ou recouvertes d'or, et ornées de pierres précieuses. Des palais, des hôtels, de belles fontaines, de grandes places, ornent l'intérieur de la ville. Au nord,

Ville de Mexico.

près des faubourgs, est la principale promenade publique, ou l'*Alaméda*; un ruisseau coule autour, et forme un beau carré, au milieu duquel se trouve un bassin avec un jet-d'eau; huit allées d'arbres y aboutissent, et figurent une étoile; mais, par un rapprochement affligeant, l'œil découvre en face de l'Alaméda, le *Quémadèro*; c'est la place où l'on brûlait les juifs et les autres victimes du redoutable tribunal de l'inquisition. Quoique la ville de Mexico soit dans l'intérieur des terres, elle est le centre d'un vaste commerce

Civilisation. Mœurs.

entre Vera-Cruz à l'est, et Acapulco à l'ouest. Les boutiques y regorgent d'or, d'argent et de joyaux. Cette superbe ville, peuplée de cent quarante mille âmes, se distingue aussi par de grands établissemens scientifiques, qui, dans le Nouveau-Monde, ne trouvent pas de semblables. Le *jardin botanique*, l'*école des mines*, l'*académie des beaux-arts*, qui a formé d'excellens dessinateurs, peintres et sculpteurs; voilà des établissemens qui répondent aux préjugés de ceux qui regardent les Américains comme inférieurs, en capacité naturelle, aux Européens. M. de Humboldt a vu ériger, sur la grande place de Mexico, une statue équestre et colossale en bronze, du roi d'Espagne, par M. *Tolza*; statue, dit-il, qui, par sa masse imposante et la noble simplicité du style, ornerait les premières villes de l'Europe. De l'aveu même des auteurs espagnols, les bals et les jeux de hasard sont suivis avec fureur, tandis que les jouissances plus nobles de l'art dramatique sont moins généralement goûtées. L'Espagnol mexicain joint à des passions vives, un grand fond de stoïcisme; il entre dans une maison de jeu, perd tout son argent sur une carte, puis il tire son *cigare* de derrière ses oreilles, et fume comme si rien n'était arrivé (1).

Jardins flottans.

Les jardins flottans, ou *chinampas*, espèces de radeaux sur lesquels on cultive des fleurs et des légumes, donnent un aspect unique aux lacs mexicains; mais leur nombre diminue de jour en jour. Mexico conserve peu de monumens

---

(1) Description de Mexico, dans le *Viajero Universal* de D. *Estala*, t. XXVI p. 251 — 380. *Humboldt*, Mexico, II, chap. 8. *Chappe d'Auteroche*.

antiques ; les ruines des aqueducs, la pierre dite *des sacrifices*, la pierre calandaire, exposée, avec la précédente, dans la grande place de la ville ; des manuscrits ou tableaux hiéroglyphiques mal conservés dans les archives du palais des vice-rois ; enfin, la statue colossale de la déesse *Teo-Yaomiqui*, couchée sur le dos dans une des galeries de l'Université, voilà tout ce qui reste de plus remarquable dans la ville. Mais au nord-est de la ville et du lac de Tezcaco, sur les collines de *Teotihuacan*, on voit les restes imposans de deux pyramides consacrées au soleil et à la lune, et construites, selon quelques historiens, par les *Olmèques*, nation ancienne venue au Mexique de l'est, c'est-à-dire de quelques contrées situées sur l'Océan-Atlantique (1). La pyramide ou *maison* du soleil (*tonatiouh-ytzaqual*) a cent soixante-onze pieds de haut, sur une base de six cent quarante-cinq pieds ; celle de la lune (*meztli-ytzaqual*) a trente pieds de moins. Ces monumens paraissent avoir servi de modèle aux *téocallis* ou maisons des dieux, construites par les Mexicains dans leur capitale et ailleurs ; mais les pyramides sont recouvertes d'un mur de pierre. Elles supportaient des statues couvertes en lames d'or très-minces. De petites pyramides en grand nombre environnent les deux grandes ; elles paraissent avoir été dédiées aux étoiles. Un autre monument ancien, digne d'attention, c'est le retranchement militaire de Xochialco, non loin de la ville de Cuernavaca ; c'est encore une pyramide tronquée, à cinq assises, entourée de fossés, et recouverte de roches de porphyre, sur lesquelles, parmi d'autres sculptures, on distingue des hommes assis, avec les jambes croisées, à la manière asiatique (2). Toutes ces pyramides sont exactement orientées selon les quatre coins du Monde.

Monumens aztèques.

Pyramides du Soleil et de la Lune

Dans la partie de la province située au nord-est de la capitale, la ville de *Quérétaro*, peuplée de trente à quarante mille habitans, égale les plus belles cités de l'Europe par l'architecture de ses édifices. Elle s'enrichit par la ma-

Villes diverses.

(1) *Siguenza*, cité par *A. de Humboldt*, Mexique, II. 157.
(2) *A. de Humboldt*, ibid., p. 162.

nufacture des draps et des maroquins. *Tula* ou *Tollan* fut autrefois habitée par des géans, selon la tradition des Indiens. Les ossemens qui s'y trouvent proviennent sans doute de quelque grand quadrupède.

L'arbre à mains.

La partie méridionale de la province nous offre d'abord *Toluca*, où l'on admire un très-ancien arbre de l'espèce appelée *cheirostæmon*, ou arbre à mains, espèce de malvacée. La figure bizarre de ses fleurs, représentant des mains, et son énorme épaisseur le rendaient un objet curieux pour les Indiens; mais il n'est pas unique comme on l'avait cru; l'espèce en est répandue sur les montagnes du royaume de Guatimala. *Tasco* possède une belle église paroissiale, élevée et dotée par un Français nommé Joseph de Laborde et immensément enrichi par l'exploitation des mines mexicaines. La seule construction de l'édifice lui coûta deux millions de francs. Réduit quelque temps après à une extrême misère, il obtint de l'archevêque de Mexico la permission de vendre à l'église métropolitaine de la capitale, le magnifique *soleil*, orné de diamans, que, dans des temps plus heureux, il avait consacré au tabernacle de l'église de Tasco. Ces changemens de fortune, invraisemblables dans un roman, sont communs au Mexique.

La côte de l'Océan-Pacifique présente, sous un ciel brûlant, les deux ports de *Zacatula* et d'*Acapulco*. Une coupe de montagnes, en donnant accès aux vents du nord, a diminué l'insalubrité du dernier de ces ports, un des plus beaux du Monde.

Intendance de Puebla de los Angelos.

La province de *Puebla de los Angelos* porte aussi le nom de *Tlascala*, du nom de l'ancienne république qui s'y maintenait indépendante des despotes mexicains. Les territoires de cette république et de celle de *Cholula*, renferment des monumens d'une ancienne civilisation. La pyramide tronquée de Cholula, élevée de 172 pieds, sur une base longue de 1355 pieds, est construite en briques. Pour se former une idée de la masse de ce monument, on peut se figurer un carré quatre fois plus grand que la place Vendôme à Paris, couvert d'un monceau de briques qui s'élève à la double

Pyramide de Cholula.

hauteur du Louvre. (1) Cette pyramide portait un autel consacré à *Quetzalcoatl* ou le dieu de l'air, un des êtres les plus mystérieux de la mythologie mexicaine. Ce fut, disent les traditions aztèques, un homme blanc et barbu comme les Espagnols, que le malheureux Montezuma prit pour ses descendans. Fondateur d'une secte qui se livrait à des pénitences austères, législateur et inventeur de plusieurs arts utiles, Quetzalcoatl ne put à la longue résister au désir de revoir sa patrie, nommée *Tlapallan*, probablement identique avec le pays *Huéhue-Tlapallan*, dont les Toltèques tiraient leur origine (2).

Villes.

L'intendance de Puebla, très-peuplée et très-cultivée dans sa partie montagneuse, présente vers l'Océan-Pacifique de vastes coutrées abandonnées, malgré leur fertilité naturelle. Les faibles restes de Tlapanèques habitent les environs de Tlapa. Dans la partie peuplée, on distingue surtout la capitale *Puebla de los Angelos*, ou la ville des Anges, la quatrième ville de toute l'Amérique espagnole pour la population, qui s'élève à soixante-huit mille individus. On y fabrique des armes blanches et du verre. La ville de *Tlascala* était une espèce de république fédérative; chacune des quatre collines sur lesquelles elle était bâtie, avait son *cacique* ou chef de guerre; mais ils dépendaient tous d'un *sénat* choisi par la nation entière. On portait le nombre des sujets de la république à cent cinquante mille familles. Cette nation, qui jouit de quelques priviléges, est aujourd'hui réduite à quarante mille individus habitant une centaine de villages. On dirait qu'un destin ennemi venge sur elle le crime d'avoir aidé Cortez à subjuguer l'indépendance du Mexique. *Cholula*, ville sainte dans les temps antérieurs à la conquête, compte seize mille habitans. Les environs de *Zacatlan* sont peuplés par la nation des Totonaques; ces indigènes parlent, comme les Tlapanèques, une langue entièrement différente de celle des Mexicains ou Aztèques. Ils avaient adopté la mythologie barbare et san-

République de Tlascala.

(1) *A. de Humboldt*, Vues et Monumens d'Amérique, p. 30 et les planches. (2) *Idem*, Mexique, II, 271.

guinaire des Mexicains; mais un sentiment d'humanité leur avait fait distinguer, comme étant d'une race différente des autres divinités mexicaines, la déesse Tzinteotl, protectrice des moissons, et qui seule se contentait d'une innocente offrande de fleurs et de fruits. Selon une prophétie qui circulait parmi eux, cette divinité paisible triompherait un jour sur les dieux enivrés du sang humain. Ils ont vu leur pressentiment réalisé par l'introduction du christianisme. *Atlisco* offre à la curiosité du voyageur un monument végétal; c'est un cyprès qui a 73 pieds de circonférence, et qui, par conséquent, égale presque en épaisseur le fameux Baobab du Sénégal, qu'il surpasse par ses belles formes. (1).

Intendance de la Vera-Cruz. L'intendance de la *Vera-Cruz* embrasse une lisière de districts maritimes, dont la partie la plus basse, presque déserte, ne renferme que des marais et des sables sous un ciel ardent. Dans la province de *Guasteca* on remarque la ville de *Panuco*, située sur une rivière navigable, à l'embouchure de laquelle est le port de *Tampico*, obstrué, comme tous ceux de cette côte, par des bancs de sable.

Pyram. de de Papantla. Dans les forêts épaisses de *Papantla*, sur les flancs des Cordillières, s'élève une pyramide d'une plus belle forme que celle de Teotihuacan et de Cholula; elle a 18 mètres de haut sur une base de 25; elle est construite en pierres porphyriques, très-régulièrement taillées, et couvertes d'hiéroglyphes. (2).

Villes. La jolie ville de *Vera-Cruz*, siége du riche commerce que fait en temps de paix le Mexique avec l'Europe, ne doit rien aux faveurs de la nature. Les rochers de madrépores dont elle est construite, ont été tirés du fond de la mer. La seule eau potable est recueillie dans des citernes; le climat est chaud et mal-sain; des sables arides entourent la ville au nord, tandis qu'on voit s'étendre au sud des marais mal desséchés. Le port, peu sûr et d'un accès difficile, est protégé par le fort de *Saint-Jean d'Ulua*, élevé sur

(1) *A. de Humboldt*, Mexique, II, p. 274.

(2) *Marquez*, Monumenti d'Architettura Mexicana, tab. I. *A. de Humboldt*, Vues et Monumens, p. 26. Essai sur le Mexique, II, 345.

un flot rocailleux, à des frais immenses. La population, estimée à seize mille habitans, est souvent renouvelée par les fièvres jaunes. Les riches habitans vont fréquemment chercher la fraîcheur et tous les charmes de la belle nature à *Xalapa*, ville considérable, située sur une des terrasses par lesquelles le plateau central s'abaisse sur le golfe mexicain. Cette ville a donné son nom à la racine médicale appelée jalape. La forteresse de Pérote, regardée comme une des clefs du Mexique, est située dans les environs de Xalapa.

La province de *Tabasco*, partie la plus méridionale de l'intendance de Vera-Cruz, est remplie de forêts où croissent des bois de teinture, et où rugissent les tigres mexicains. Dans les endroits cultivés, très-clair-semés, on récolte du maïs, du cacao, du tabac et du poivre. Le Tabasco.

L'intendance d'*Oaxaca*, nommée aussi *Guaxaca*, d'après une ville indienne, renferme les deux anciens pays des *Mixtèques* et des *Zapotèques*. Cette fertile et salubre contrée abonde en mûriers pour les vers à soie ; elle produit aussi beaucoup de sucre, de coton, de blé, de cacao et d'autres fruits ; mais la cochenille est sa principale richesse. Ses montagnes granitiques recèlent des mines d'or, d'argent et de plomb qu'on néglige ; plusieurs rivières charrient du sable d'or que les femmes s'occupent à chercher : on y recueille aussi du cristal de roche. *Guaxaca*, autrement nommée Antequera, est une ville de vingt-quatre mille habitans, située dans la délicieuse vallée que Charles-Quint donna aux descendans de Cortez, sous le titre de marquisat de Valle. On y recueille une laine très-fine ; des chevaux excellens y peuplent les riches pâturages qu'arrose une belle rivière, et que rafraîchit une atmosphère tempérée et humide. A l'embouchure de la rivière de Guaxaca l'on a établi un chantier de construction pour les navires. Intendance d'Oaxaca.

Tehuantepec a un port sur l'Océan-Pacifique, qui, malgré ses désavantages naturels, acquiert de l'importance comme servant d'entrepôt entre le Mexique et Guatimala. Les ruines des édifices, à *Mitla*, annoncent une civilisation Ruines remarquables.

très-avancée ; les murs du palais sont décorés de *grecques* et de *labyrinthes* exécutés en mosaïque, et dont le dessin rappelle les vases dits étrusques. Six colonnes informes, mais d'une masse imposante, trouvées ici, sont les seules qu'on ait découvertes parmi les monumens de l'Amérique (1).

L'Yucatan. La péninsule d'*Yucatan*, ou l'intendance de Mérida, n'est guère mieux connue qu'au seizième siècle. Hernandez et Grijalva y trouvèrent une nation civilisée, vêtue avec quelque luxe, et qui habitait dans des maisons de pierre.

Anciens habitans. Elle possédait des vases, des instrumens et des ornemens en or. Quelques-uns de ces objets étaient décorés d'une espèce de mosaïque en turquoise. Les *Téocallis* ruisselaient du sang de victimes humaines (2). Les indigènes parlent la langue *maya*.

Tableau physique. Le pays, très-plat, est, dit-on, traversé par une chaîne de collines peu élevées. Le climat est chaud, mais sec et salubre. Le pays abonde en miel, cire, coton, dont on fait beaucoup de toiles peintes, en cochenille et bois de campêche. Ce bois est le principal objet de commerce. Les côtes donnent beaucoup d'ambre gris (3). Les rivages de la péninsule sont comme bordés d'un banc de sable qui s'abaisse presque régulièrement d'une brasse par lieue (4). Les parties maritimes offrent partout un pays plat et sablonneux ; il n'y a qu'une seule chaîne de terrains élevés, qui se termine par un promontoire entre le cap Catoche et le cap Desconoscida (5). Les côtes sont couvertes de mangliers, liés ensemble par des haies impénétrables d'althéa et de bambou. Le sol est rempli de coquillages marins. Les sécheresses, dans le paysplat, commencent en février, et bientôt elles deviennent tellement générales, qu'on ne trouve plus une goutte d'eau ; la seule ressource est le pin sauvage, qui, dans son branchage large

(1) *A. de Humboldt*, Vues et Monumens, p. 270. (2) *Gomara*, Historia de las Indias, ch. 51—54. ch. 49. (3) *Alcedo*, Diccionario, au mot Yucatan. (4) *Dampier*, Voyage, t. III, p. 234 (5) *Idem*, Voyage, t. III. p. 214.

et épais, conserve de l'humidité; on en tire l'eau par incision (1). Sur la côte septentrionale, à l'embouchure de la rivière Lagaitos, à deux cents toises du rivage, le navigateur étonné voit des sources d'eau douce jaillir du sein de l'onde salée. On nomme ces sources *Bouches du Conil* (2).

Mérida, capitale de la province, est une ville de dix mille âmes, habitée par une noblesse peu riche. La ville de *Campêche* fait quelque commerce avec le sel qu'on tire de ses salines, quelques toiles de coton et du bois de campêche. L'île de *Cozumel*, proprement *Acuçemil*, était célèbre par un oracle où se rendaient en foule les peuples du continent. On y adorait, avant l'arrivée des Espagnols, une croix en bois dont on ignorait l'origine; elle était invoquée pour obtenir de la pluie, premier besoin de cette île aride (3). Villes.

Nous avons distingué sur nos cartes, sous le nom d'*Yucatan anglais* la partie de la péninsule qui est au sud de la rivière *Hondo* et du poste militaire espagnol de *Salamanca*. Ce pays, mieux arrosé et plus fertile que le reste de la péninsule, est habité par des Indiens indépendans; mais les Anglais y font la coupe du bois de campêche et d'acajou; ils y ont bâti la ville de *Balise*, et c'est là que réside un *roi* indien titulaire, qui reçoit un brevet de nomination du gouvernement de la Jamaïque, et qui est installé par la garnison anglaise. Les îles *Rattan*, *Turnef* et autres, baignées des eaux singulièrement transparentes du golfe de Houduras, sont occupées par de petites colonies anglaises (4). L'Yucatan anglais.

Le nom de *Guatimala*, ou plus exactement *Quauhitemallan*, c'est-à-dire, lieu plein d'arbres, appartenait d'abord à un seul district. Les Espagnols l'ont appliqué à une capitainerie générale, qui porte le titre de royaume, et à une province renfermée dans ce royaume. Royaume de Guatimala.

(1) *Dampier*, t. III, p. 266. (2) *A. de Humboldt*, Essai sur le Mexique, II, p. 329. (3) *Gomara*, Cronica de Nueva Espanna, ch. 14 et 15. (4) *Henderson*, account of Honduras. (Londres 1809) et divers journaux politiques de Londres, de 1816.

Province de Guatimala.

La province de Guatimala, proprement dite, s'étend depuis les confins de Guaxaca jusqu'à ceux de Nicaragua, le long de l'Océan-Pacifique. Le climat est en général chaud et humide; les plaines sont fertiles en fruits, d'un excellent goût, tant d'Amérique que d'Europe. Le maïs y produit 300 pour 1; ainsi que le cacao, dont on fournit tout le royaume de la Nouvelle-Espagne. L'indigo y est d'une qualité supérieure. On y cultive le rocou. Les forêts qui couvrent les montagnes, nourrissent des animaux encore mal connus; on y distingue aussi plusieurs arbustes non décrits, d'où il découle des baumes exquis. Plusieurs ports sur la mer du Sud facilitent à cette province un commerce avantageux avec le Pérou, la Terre-Ferme et la Nouvelle-Espagne. Les côtes abondent en poissons, mais la pêche est suivie avec peu d'ardeur. On néglige aussi les mines d'argent, qu'on dit abondantes; mais on recueille le soufre qui flotte à la surface de plusieurs lacs. Toute la province, remplie de volcans, est très-sujette aux tremblemens de terre.

Villes.

Guatimala en est la capitale, ainsi que du royaume du même nom. C'est le siége d'un archevêque et d'une université. L'ancienne ville fut détruite, le 7 juin 1777, par un tremblement de terre des plus effroyables. Dès le 3 juin, la mer agitée sortait de son lit; les deux volcans, voisins de la ville, semblaient bouillonner; l'un lançait des torrens d'eau, l'autre des courans de lave enflammée; la terre montrait partout des crevasses, et après cinq jours d'angoisse, l'abîme s'ouvrit, et la ville, avec ses richesses et huit mille familles, s'enfonça dans la terre; des courans de boue et de soufre, en se précipitant par-dessus les ruines, les cachèrent à jamais aux regards des humains; un désert affreux en prit la place. La nouvelle ville est bâtie à quatre lieues de l'emplacement de l'ancienne. On doit remarquer *Amatitlan* ou la ville des lettres, ainsi nommée à cause de l'habileté que les Indiens, ses habitans, montraient à graver des hiéroglyphes sur l'écorce des arbres. Le district de *Soconusco*, dont le chef-lieu est

Destruction de Guatimala.

Guaguetlan, produit le meilleur cacao de l'Amérique. Il en vient très-peu dans le commerce (1). Dans le district de *Quesaltenango* on trouve de l'alun et du soufre très-fins. *Solola* produit les meilleures figues de tout le royaume : il y a beaucoup de filatures de coton. On y trouve deux volcans, l'un appelé Atitan, et l'autre Solola (2). Le district de *Suchitepeque*, fertile en rocou, éprouve des pluies excessives.

Le royaume de Guatimala embrasse la province de *Chiapa* située au milieu des terres. Les Indiens de Chiapa formaient un Etat indépendant des empereurs de Mexico ; cette république méritait peut-être la seconde place après celle de Tlascala, pour les progrès de la civilisation ; elle se distinguait surtout par son industrie manufacturière. Les Chiapanais suivaient le calendrier et le système chronologique des Mexicains ; mais dans leur mythologie on voyait figurer un héros déifié, nommé *Votan*, auquel un jour de la semaine était consacré (3). C'est la seule ressemblance qu'avait cette divinité chiapanaise avec le *Wodan* des Saxons et l'*Odin* des Scandinaves. Ce peuple se défendit avec courage contre les Espagnols, et obtint de ces conquérans une capitulation honorable. Heureusement le sol de Chiapa n'est pas riche en mines ; circonstance qui a valu aux indigènes le maintien de leur liberté et des priviléges qu'on leur avait accordés. Les voyageurs modernes n'ont pas visité cette contrée isolée où Thomas Gage trouva, il y a deux siècles, un peuple heureux, enjoué et industrieux. *Chiàpa des Indiens* comptait 4000 familles ; ses manufactures en laine, son commerce en cochenille, ses *naumachies* ou combats simulés sur la rivière, en faisaient une ville animée et riante. *Chiapa des Espagnols*, dix fois moins peuplée, était le siége du gouverneur et d'un archevêque. Ces notions sont répétées dans toutes les géographies, faute de mieux ; il est cependant nécessaire d'en signaler la date.

Province de Chiapa.

Anciens habitans.

Villes.

(1) *Alcedo*, Dictionario. (2) *Idem*, ibid. (3) L'évêque *de la Véga*, cité par M. *de Humboldt*, Vues et Monumens, p. 148.

Province de Vera-Paz.

Un dictionnaire géographique espagnol donne des détails récens et curieux sur la province de *Vera-Paz*, dont la capitale s'appelle *Coban*, et qui confine au nord avec celle d'Yucatan, et à l'ouest avec Chiapa (1). Il y pleut neuf mois de l'année. Le pays abonde en fruits et en troupeaux. Dans les forêts on rencontre des arbres très-gros, qui jettent une odeur agréable, et d'où il coule une résine odoriférante qui ressemble à l'ambre; on y recueille encore différentes espèces de baume, de gomme, d'encens et du sangdragon. Il y a des cannes de *cent* pieds de long, et si grosses que d'un nœud à l'autre on y trouve vingt-cinq livres d'eau. Les abeilles y font un miel très-liquide, et qui s'étant aigri, sert, dit-on, au lieu de jus d'orange. Les forêts sont peuplées d'animaux sauvages, parmi lesquels Alcedo distingue le *tapir* ou *danta*. Lorsqu'il est furieux, il montre les dents comme le sanglier, et coupe, dit-on, l'arbre le plus fort. Sa peaux a six doigts d'épaisseur, et séchée, elle résiste à toutes sortes d'armes. Il s'y trouve aussi des ours très-gros.

Productions curieuses.

Province de Honduras

La province de *Honduras* est très-peu connue; elle s'étend depuis celle de Vera-Paz jusqu'à celle de Nicaragua. Les premiers navigateurs espagnols voyant des citrouilles flotter en grand nombre sur le bord des rivières, lui donnèrent le nom de la côte des *Hibueras*, c'est-à-dire des Citrouilles. La partie la plus occidentale renferme les petites villes espagnoles de *Comayagua* et de *Truxillo*; la dernière a été bâtie près d'un lac où des îles flottantes, couvertes de gros arbres, changent de place au gré des vents, qui les entraînent (2). Près de la rivière *Sibun*, on a découvert des cavernes ou plutôt des galeries souterraines immenses qui ouvrent un passage sous plusieurs montagnes, et qui paraissent avoir été creusées par d'anciens courans (3). L'intérieur du pays est occupé par la nation sauvage et indomptable des *Mosquitos-Sombos*. Les côtes, surtout près le *Cap Gracias à Dios*, sont habitées par une autre tribu

Iles flottantes.

(1) Dictionnaire d'Alcédo au mot Verapaz. (2) *Gomara*, Historia de las Indias, cap. 55. (3) *Henderson*, account of Honduras.

d'Indiens que les navigateurs anglais ont appelés *Mosquitos de la côte*. Ce nom vient de la foule insupportable de mosquites ou mouches à dard qui tourmentent ici les malheureux habitans, et les obligent à passer une partie de l'année en bateau sur la rivière. Les Mosquitos de la côte ne comptent que quinze cents guerriers; ils vivent sous des chefs aristocrates. On ne connaît pas leurs idées religieuses; mais, selon les anciens voyageurs, ils divisaient l'année en dix-huit mois de vingt jours, et ils appelaient les mois *Ioalar*, c'est-à-dire, chose mobile, dénomination très-remarquable, puisqu'elle se rapproche évidemment du mot *Iol*, par lequel les anciens Scandinaves désignaient la fête qui terminait l'année, mot qui paraît aussi avoir signifié *roue* et *cycle*. Les Anglais conservent ici des établissemens fixes qui les rendent maîtres du pays. Les Espagnols, en 1800 ou 1801, ont attaqué ces postes, qu'ils trouvèrent trop bien défendus et trop bien pourvus pour les enlever par surprise, comme ils s'en étaient flattés. C'est à l'infortuné colonel *Despard* et au grand amiral *Nelson* que l'Angleterre doit l'ordre établi dans ces petites colonies. En 1769 on en exporta 800,000 pieds d'acajou, 200,000 pesant de salsepareille, et 10,000 d'écaille de tortue. On exporte aussi des peaux de tigre et de chevreuil.

Indiens-Mosquitos.

Établissemens anglais.

La province de *Nicaragua* mériterait à elle seule une topographie plus étendue que celle que nous pouvons donner du Mexique tout entier; mais lorsque les matériaux récens et authentiques manquent, une saine critique se refuse à répéter inutilement tous les détails qu'on trouve dans les anciennes relations. L'élévation et la direction des montagnes, dans cette partie de l'isthme mexicain, sont encore très-peu connues. D'après le témoignage respectable de *Gomara* (1) et la presque totalité des relations et des cartes, le grand lac de Nicaragua, rempli d'îles riantes et peuplées, parmi lesquelles une seule renferme le volcan toujours enflammé d'*Omo*, n'a aucun écoulement vers la

Province de Nicaragua.

Lac de Nicaragua.

(1) *Gomara*, Historia de las Indias, ch. 202.

mer du Sud; toutes ses eaux descendent par la rivière Saint-Jean vers la mer du Nord. Cette rivière, qui vit les premiers exploits de Nelson, forme une trentaine de chutes peu considérables avant d'arriver aux côtes marécageuses de la mer, où un air pestilentiel et des Indiens aussi perfides que féroces épouvantent les navigateurs les plus hardis (1). Le lac est donc situé sur un plateau, mais à quelle élévation? « La côte de Nicoya, dit *Dampier* (2), est basse et « couverte d'arbrisseaux.... Pour arriver à Saint-Léon de « Nicaragua, on marche vingt milles à travers un pays plat, « couvert de mangliers, de pâturages et de sucreries. » Ces remarques d'un observateur judicieux semblent indiquer qu'il n'y a aucune chaîne de montagnes considérable entre le lac de Nicaragua et la mer Pacifique. La géographie physique de cette contrée est certainement d'un grand intérêt, et cependant elle est tout-à-fait négligée.

Volcan de Masaya.

Parmi les nombreux volcans de ce pays, celui de *Masaya*, à trois lieues (castillanes) de Granada, et à dix de Léon, paraît le plus considérable; son cratère, qui a une demi-lieue de circonférence et deux cent cinquante brasses de profondeur, ne rejette ni cendres ni fumée; la matière enflammée qui y bouillonne, répand une clarté visible à plus de vingt lieues; elle ressemble tellement à de l'or en fusion que les premiers Espagnols la prirent réellement pour ce métal, objet de leurs vœux, et que même leur téméraire avidité essaya, mais en vain, de saisir avec des crochets de fer une partie de cette lave singulière (3).

Productions.

La province de Nicaragua ne renferme aucune mine connue; mais elle est fertile en toutes sortes de fruits, et abonde en gros et menu bétail, surtout en mules et en chevaux; on en fait un grand commerce, ainsi que de coton, miel, cire, anis, sucre, cochenille, cacao, sel, poissons, ambre, térébenthine, huile de pétrole, différens baumes et drogues médicinales. Les palmiers parviennent à des di-

(1) Notes manuscrites de M. *Dubécé*.
(2) *Dampier*, Voyage, I p. 231—233. (3) *Gomara*, ch. 203.

mensions colossales. *Léon*, la capitale, est située aux bords d'un lac qui se jette dans celui de Nicaragua. Ses habitans, riches, voluptueux et indolens, ne tirent que faiblement parti de l'excellent port de *Réalejo*, formé par une baie de la mer du Sud. La ville de *Nicaragua*, non loin du golfe *Papagaio*; celle de *Granada*, sur le lac de Nicaragua, et celle de *Xerès*, près du golfe de *Fonseca*, rempli d'îles bien boisées, passent pour des villes considérables; mais nous n'en avons aucune description récente et authentique. Villes.

Les indigènes de Nicaragua parlent cinq langues différentes. La *chorotèque* paraît être celle de la principale tribu indigène. Elle n'a aucune ressemblance avec l'aztèque ou la mexicaine, qui y avait été rendue commune avant l'arrivée des Espagnols, par l'invasion d'une colonie aztèque. Ces nouveaux venus avaient seuls des livres en papier et en parchemin, dans lesquels ils peignaient, avec des figures hiéroglyphiques, leurs rites sacrés et leurs événemens politiques. Il paraît que les Chorotèques ne connaissaient pas l'écriture; ils comptaient dix-huit mois et autant de grandes fêtes; leurs idoles, différens de ceux des Aztèques, étaient honorés par un culte aussi sanguinaire que celui de Mexico, et les hommes mangeaient de même une partie de la chair des femmes, des enfans et des esclaves immolés par les prêtres. Quoique sujettes à être offertes en sacrifice, les femmes exerçaient un grand pouvoir (1). Les Espagnols trouvèrent des palais et des temples spacieux, environnés de maisons commodes pour les nobles; mais la multitude vivait misérablement, et n'avait, dans plusieurs endroits, d'autre asile que des espèces de nids placés sur les arbres. Des lois ou coutumes non écrites règlaient la peine du vol et de l'adultère, ainsi que la vente des terres. Les guerriers se rasaient la tête, à l'exception d'une touffe de cheveux laissée sur le sommet. Les orfèvres travaillaient habilement en or moulu. Les vieilles exerçaient la médecine; elles prenaient dans leur bouche la décoction de certaines herbes, Indigènes, leurs idiomes, lois et mœurs.

(1) *Gomara*, Hist. de las Indias, ch. 206.

Digitized by Google

et la soufflaient, à travers un bout de canne à sucre, dans la bouche du malade. Les jeunes mariées étaient souvent livrées aux seigneurs ou caciques, avant la consommation du mariage, et l'époux se trouvait honoré par ce sacrifice servile (1).

Province de Costa-Rica. La province de *Costa-Rica* n'a point de mines, ce qui a fait dire qu'elle ne devait son nom qu'à une ironie; mais ses superbes bois de construction, ses riches pâturages, ses paysages pittoresques expliquent assez l'intention de ceux qui lui donnèrent ce nom; le bétail et surtout les cochons fourmillent ici d'une manière extraordinaire. Dans le *golfe des Salines* on pêche la moule à pourpre. *Carthago*, ville florissante, située dans l'intérieur, est la capitale de cette province.

On trouve sur un golfe de l'Océan-Pacifique, *Nicoya*, peuplée de charpentiers; l'on y construit et l'on y radoube des vaisseaux. On y fabrique des draps dits de Ségovie.

Veragua. La province de *Veragua* est encore moins connue que les précédentes. Cette petite contrée, qui paraît avoir fait partie tantôt du gouvernement-général de Guatimala, tantôt de celui de la Terre-Ferme, est remplie de montagnes, de forêts et de pâturages; on dit qu'il y existe des mines d'argent, mais elles ne sont pas exploitées, ou ne le sont que faiblement. *San-Yago* en est la capitale. Les descendans de Colomb, par les femmes, portent le titre de ducs de Veragua.

(1) *Gomara*, Hist. de las Indias, ch. 206.

LIVRE CENT SIXIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'AMÉRIQUE. — *Description physique générale de l'Amérique méridionale espagnole.*

Nous entrons dans la plus riche, la plus fertile, la plus salubre, la plus pittoresque de toutes les péninsules du Monde, et dans celle qui, sans l'Afrique, serait aussi la plus étendue. C'est désigner l'*Amérique méridionale*, qui serait plus convenablement et plus légitimement nommée tout court *Amérique*, tandis que la reconnaissance attacherait à la partie septentrionale le nom de *Colombie*. Les estimations des géographes portent l'étendue de cette grande péninsule à quatre-vingt-quinze mille lieues carrées de vingt-cinq au degré équatorial. Près des trois quarts de cette étendue se trouvent dans la zone torride. La plus grande largeur entre le cap *Saint-Augustin*, au Brésil, et le cap *Blanc*, au Pérou, est de seize cents lieues. La longueur de la péninsule doit être prise depuis la pointe *Gallianas*, voisine du cap Vela, en Terre-Ferme, à 12 deg. lat. nord, jusqu'au cap Froward, en Patagonie, à 54 deg. lat. sud; elle sera alors de mille six cent cinquante lieues; mais l'on ne peut guère se refuser de l'étendre cinquante lieues plus au sud, jusqu'au cap Horn, dans la terre de Feu, à 56 deg. de latit., car les îles qui composent la terre de Feu sont pour ainsi dire adhérentes à l'Amérique, et l'œil les en distingue à peine en les considérant sur le globe terrestre.

Étendue de l'Amérique méridionale.

La géographie-physique de cette grande péninsule présente un ensemble dont les traits sont faciles à saisir. Un plateau généralement élevé de deux mille toises, couronné par des chaînes et des pics isolés, forme toute la partie occidentale de l'Amérique méridionale; à l'est de cette *terre haute*, une étendue deux ou trois fois plus large de plaines ou marécageuses ou sablonneuses, sillonnées

Traits physiques généraux

par trois fleuves immenses et par de nombreuses rivières; enfin à l'est une autre *terre haute* de moins d'élévation et de moins d'étendue que le plateau occidental, voile toute la péninsule. Les Espagnols occupent ou réclament tout le plateau occidental, et la plus grande partie des plaines; les Portugais possèdent le plateau oriental. A l'exception de la description des grands fleuves qui traversent plusieurs territoires, le tableau physique général de l'Amérique méridionale peut se coordonner avec les deux grandes divisions politiques.

Fleuves. L'Amazone, ou rivière des Amazones. Les majestueux fleuves de l'Amérique méridionale effacent, par la longueur de leur cours et la largeur de leur lit, tous ceux de l'ancien Monde. La superbe *Amazone* revendique le premier rang. Cette rivière est formée dans les Andes par le concours de plusieurs branches, qui elles-mêmes sont des rivières considérables. L'*Ucayal* en est la principale, selon La Condamine (1); et c'est aussi l'Ucayal ou une de ses branches que tous les anciens historiens du Pérou ont considéré comme le fleuve principal de cette région (2); mais ce fleuve est lui-même formé de deux rivières; l'une est l'ancien *Maranon* ou le *Pari*; elle prend sa source dans le lac Chincay, au nord-est de la ville de Lima, et

L'Ucayal. fait un long detour dans les Andes avant que de se joindre à l'*Apurimac*, qui, selon les cartes de la Cruz d'Olmedilla, paraît le principal courant de l'Ucayal; l'autre vient des environs du lac de Titicaca; sa source est dans les Andes, au nord-est de la ville Arequipa. L'Ucayal, tant sous ce dernier nom que sous celui d'Apurimac, traverse des gorges de montagnes d'un difficile accès, des forêts désertes et de vastes solitudes, où sans doute son cours étale des beautés pittoresques qui attendent encore un La Condamine pour les décrire. Cependant l'Apurimac reçoit, selon les assertions des Pères Girbal et Rodriguez-Tena, la rivière de *Beni*, qui a sa source au sud de la ville de la

---

(1) Relation abrégée d'un voyage, etc., p. 69.

(2) *Acosta*, Hist. nat. Ind p. 164. *Mont. ieo*, Sol del Nuevo-Mundo, p. 7. *Garcilaso de la Vega*, I. p. 294. *Calancha*, Hist. du Pérou, p. 50.

Paz, à soixante lieues plus au sud que les sources de l'Apurimac (1). Il est probable que ce large fleuve finira par être reconnu pour la principale branche d'un système d'eaux courantes aussi vaste et aussi compliqué. Mais il est encore possible que la Beni ne communique avec l'Apurimac que par une branche semblable au Casiquiari.

L'autre bras principal de la rivière des Amazones est le courant qui sort du lac *Lauricocha*, lac très-voisin de la source de l'ancien Maranon ou du lac Chincay. On appelle la rivière de Lauricocha le nouveau ou le *Haut-Maranon*. Il est ordinairement regardé comme le principal bras de la rivière des Amazones, quoique ce rang appartienne, dans la réalité, à l'Ucayal. Le Haut-Maranon devient navigable près la ville de Jaen, où il passe à travers une de ces majestueuses gorges appelées *Québrada* par les Espagnols; deux très-hautes côtes de rochers qui correspondent exactement, laissent entr'elles une vallée étroite, où la rivière est réduite d'une largeur de 250 brasses à 25, sans que son cours en devienne plus rapide. **Le Haut-Maranon.**

Depuis San-Joaquin-d'Omaguas, l'Ucayal et le Haut-Maranon roulent leurs ondes réunies à travers une immense plaine, où de toutes parts les rivières tributaires apportent leurs eaux. Le Napo, le Yupura, le Parana, le Cuchivara, le Yutay, le Puruz seraient partout ailleurs des rivières considérables; ici elles ne sont qu'au troisième et quatrième rang. Le *Rio-Negro*, qui vient de la Terre-Ferme, et qui mérite le nom de grand fleuve, est englouti dans le vaste courant de l'Amazone. **Différens affluens.**

Jusqu'au confluent du *Rio-Negro* et de l'Amazone, les Portugais appellent cette dernière *Rio des Solimoens*, ou rivière des Poissons; elle ne prend qu'ensuite le nom de rivière des Amazones, auquel plusieurs auteurs, à l'exemple des Espagnols, substituent la dénomination de Maranon ou d'*Orellana* (1); mais le nom poétique de l'Amazone nous paraît à la fois plus harmonieux, et plus exempt de

(1) Voyages du père *Girbal*, dans le *Mercurio Peruano*.

discussion. Il s'entend de soi-même qu'en l'adoptant nous n'admettons pas la vérité historique de quelques relations exagérées, où la bravoure d'une bande de femmes a servi de texte pour renouveler les récits également exagérés des Grecs sur l'existence d'une nation d'amazones.

La Madera.

La rivière *Madéra* ou des bois est le plus grand de tous les affluens de l'Amazone; elle en est en quelque sorte une branche principale; elle vient d'aussi loin que l'Ucayal, étant formée par le concours de la Mamore, dont le principal bras, nommé *Guapihi*, vient de *Cochabamba*, et de la rivière des Chiquitos, nommée rivière de *Santa-Madalena* ou *Guaporé*.

Rivière de Para.

Les grandes rivières de *Topayos* et de *Xingu* viennent du même côté que la Madéra; elles se jettent dans l'Amazone; mais quant à la rivière de *Tocantins* ou de *Para*, qui se grossit de l'*Araguay*, on doit regarder son embouchure comme indépendante, quoique réunie à l'Amazone par un bras de communication.

La largeur de l'Amazone varie d'une demi-lieue à une lieue dans la partie inférieure de son cours; sa profondeur surpasse cent brasses; mais depuis le confluent de Xingu, et près de l'embouchure, elle devient semblable à une mer; l'œil peut à peine découvrir ses deux rivages à la fois. La marée s'y fait sentir à une distance de deux cent cinquante lieues de la mer. M. de la *Condamine* pense que le gonflement est occasionné par la marée de la veille, qui se propage dans la rivière (1). Près de l'embouchure on voit un combat terrible entre les eaux du fleuve, qui tendent à se décharger, et les flots de l'Océan qui se pressent pour entrer dans le lit de la rivière. Nous en avons déjà tracé la peinture (2).

Le Rio de la Plata, ou Parana.

Le second rang appartient, sans contredit, au fleuve que les Espagnols nomment *Rio de la Plata*, ou rivière d'argent; il est formé par le concours de plusieurs grands courans, parmi lesquels *la Parana* est regardée comme le bras

(1) La *Condamine*, Relation, etc., p. 173. (2) Volume I, p 306.

principal ; aussi les naturels donnent-ils ce nom à tout le fleuve : le nom de la Plata vient des Espagnols. La Parana vient des environs de Villa-del-Carmen, au nord de Rio-Janéiro ; grossie d'une foule de rivières, elle coule à travers une contrée montagneuse. Ce qu'on appelle la grande cataracte de la Parana, non loin de la ville de Guayra, est un long *rapide* où le fleuve, pendant l'espace de douze lieues, se presse à travers des rochers taillés à pic, et déchirés par des crevasses effroyables (1). Arrivée dans les grandes plaines, la Parana reçoit du nord le *Paraguay*, rivière très-considérable, qui prend sa source sur le plateau dit *Campos Paresis*, et qui, dans la saison pluvieuse, forme, par ses débordemens, le grand lac de *Xarayes*, lequel par conséquent n'a qu'une existence temporaire. Le Paraguay, avant de se jeter dans la Parana, reçoit le Pilcomayo, grande rivière qui vient des environs de Potosi, et qui sert à la navigation intérieure et au transport des mines. La rivière de la Plata reçoit encore le Vermejo et le Salado du côté des Andes, et l'Uraguay du côté du Brésil. Son cours majestueux égale en largeur celui de l'Amazone ; son immense embouchure pourrait même être considérée comme un golfe, puisqu'elle approche de la Manche en largeur. Le Paraguay

On compte pour le troisième grand fleuve de l'Amérique méridionale, l'*Orénoco* ; mais il est loin d'égaler les deux autres, soit par la longueur, soit par la largeur de son cours. Suivant *la Cruz d'Olmedilla*, il prend sa source dans le petit lac d'Ypava, latitude nord 5 deg. 5 min. ; de là, par un détour en forme de spirale, il entre dans le lac *Parima*, dont l'existence a été reconnue par don *Solano*, gouverneur de Caracas, mais qui peut-être doit son origine à des débordemens plus ou moins temporaires. Si le pays était en plaine, nous comparerions le lac de Parima à celui de Xarayes ; mais comme c'est au moins un pays de collines, nous pensons que ce fameux lac ressemble à la grande inondation, presque permanente, que forme la Rivière-Rouge L'Orenoco.

(1) *Dobrizhofer*, de Abiponibus, 206.

dans la Louisiane (1). Après être sorti de ce lac par deux débouchés, à ce qu'on prétend, il reçoit le Guyavari et plusieurs autres rivières, et entre dans l'Océan à travers un large delta, après un cours de deux cent soixante-dix ou tout au plus trois cents lieues. A son embouchure il paraît néanmoins comme un lac sans bords, et ses eaux douces couvrent au loin l'Océan. « Ses ondes verdâtres, ses vagues » d'un blanc de lait au-dessus des écueils, contrastent avec » le bleu foncé de la mer, qui les coupe par une ligne bien » tranchée. » (2).

Golfe Triste.

Le courant formé par l'Orénoco, entre le continent de l'Amérique du sud et l'île de la Trinité, est d'une telle force que les navires, favorisés par un vent frais de l'ouest, peuvent à peine le refouler. Cet endroit, solitaire et redouté, s'appelle le *golfe Triste*. L'entrée en est formée par

Bouche du Dragon.

la *Bouche du Dragon*. C'est là que, du milieu des flots furieux, s'élèvent d'énormes rochers isolés, « reste, dit M. de » Humboldt, de la digue antique renversée par le courant, » qui joignit jadis l'île de la Trinité à la côte de Paria. » Ce fut à l'aspect de ces lieux que Colomb fut convaincu, pour la première fois, de l'existence du continent de l'Amérique. « Une quantité si prodigieuse d'eau douce, » ainsi raisonnait cet excellent observateur de la nature, « n'a pu être » rassemblée que par un fleuve d'un cours très-prolongé. » La terre qui donne cette eau, doit être un continent, et » non pas une île. » Mais ignorant la ressemblance de physionomie qu'ont entre elles toutes les productions du climat des palmes, Colomb pensa que le nouveau continent était la prolongation de la côte orientale de l'Asie. La douce fraîcheur de l'air du soir, la pureté éthérée du firmament, les émanations balsamiques des fleurs que la brise de terre lui apportait, tout lui fit conjecturer, qu'il ne devait pas être éloigné du jardin d'Eden, ce séjour sacré des premiers humains. L'Orénoco lui parut un des quatre fleuves qui, selon les traditions respectables du monde primitif, sor-

(1) Voyez la *Carte de la Louisiane*, par *W. Darby*, Philadelphie, 1816. (2) M. *de Humboldt*, Tableaux de la Nature, II, p. 175.

taient du paradis terrestre pour arroser et partager la terre nouvellement décorée de plantes (1).

L'Orénoco a plusieurs cataractes, parmi lesquelles M. de Humboldt a distingué celles de *Maypures* et d'*Astures*. L'une et l'autre sont de peu d'élévation et doivent leur naissance à un archipel d'îlots et de rochers. Ces rapides ou *raudal's*, comme les Espagnols les appellent, présentent des aspects très-pittoresques. « Lorsque du village de Maypures, on descend au bord du fleuve, en franchissant le » rocher de Manimi, on jouit d'un aspect tout-à-fait merveilleux. Les yeux mesurent soudainement une nappe » écumeuse d'un mille d'étendue. Des masses de rochers » d'un noir de fer sortent de son sein comme de hautes » tours; chaque îlot, chaque roche se pare d'arbres vigoureux et pressés en grouppe; au-dessus de l'eau est sans » cesse suspendue une fumée épaisse; à travers ce brouillard vaporeux où se résout l'écume, s'élance la cîme des » hauts palmiers. Dès que le rayon brûlant du soleil du soir » vient se briser dans le nuage humide, les phénomènes » de l'optique présentent un véritable enchantement. Les » arcs colorés disparaissent et renaissent tour-à-tour; et, » jouet léger de l'air, leur image se balance sans cesse. » Autour des rocs pelés, les eaux murmurantes ont, dans » les longues saisons des pluies, entassé des îles de terre » végétale. Parées de *drosera*, de *mimosa*, au feuillage » d'un blanc argenté, et d'une multitude de plantes, elles » forment des lits de fleurs au milieu des roches nues. »

Cataractes de l'Orénoco

Les communications qui existent entre l'Orénoco et l'Amazone, sont un des phénomènes les plus étonnans de la géographie-physique. Les Portugais annoncèrent ce fait il y a cinquante ans; mais les géographes à système se liguèrent pour prouver que de telles conjonctions des fleuves étaient impossibles. Aujourd'hui l'on n'a plus besoin ni d'analogies ni de raisonnemens critiques. M. de Humboldt a navigué

Le bras Casiquiare.

(1) *Herrera*, Historia de las Indias Occidentales,. Dec. I, lib III, c. 12, ed. 1601. — *Juan-Baptista Munos*, Histoire du Nouveau-Monde, s. p. 376.

sur ces rivières, il a examiné cette singulière disposition du terrain. Il est certain que l'Orénoco et le Rio-Negro errent sur un plateau qui, dans cette partie, n'a aucune pente décidée; une vallée se présente, leurs eaux s'y écoulent et s'y réunissent; voilà le fameux bras de Casiquiare, au moyen duquel MM. Humboldt et Bonpland ont passé du Rio-Negro dans l'Orénoque. On croit qu'il existe encore plusieurs autres communications entre le Rio-Negro et divers affluens de l'Amazone. Le lac Parima, s'il n'a qu'une existence temporaire, pourra bien s'écouler à la fois par l'Orénoco et par la Rivière-Blanche ou de Parima, qui se jette dans l'Amazone.

Lacs sans écoulement. Quoique d'ailleurs si bien arrosée, l'Amérique méridionale renferme plusieurs rivières et fleuves sans écoulement. Tel est le *lac Titicaca*, qui se décharge à la vérité dans le lac dit *das Aullagas;* mais ni l'un ni l'autre de ces lacs ne s'écoule dans la mer. Dans le Tucuman, et au sud-ouest de Buénos-Ayres, une immense plaine tout-à-fait horizontale est sillonnée par des cours d'eau et des chaînes de petits lacs qui se perdent dans les sables ou dans des lagunes.

Tels sont les grands détails de l'hydrographie de l'Amérique méridionale. Passons à la description de la chaîne des Andes, toute entière comprise dans la partie espagnole.

Les Andes. Les *Andes*, qui tirent leur nom du mot péruvien *Anti*, signifiant *cuivre*, et donné primitivement à une chaîne voisine de Cuzco, forment comme un long rempart dirigé du nord au sud et couronné de chaînes de montagnes, tantôt placées dans le sens de la grande chaîne, tantôt dans une direction transversale ou oblique, renfermant des vallées ou s'étendant en plateaux.

Direction générale. Cette terre haute suit les côtes de l'Océan-Pacifique, à travers le Chili et le Pérou; rarement elle s'en éloigne de plus de dix à douze lieues. Etroite vers l'extrémité méridionale, elle s'élargit tout-à-coup au nord du Chili. Près de *Potosi* et le lac Titicaca, elle a sa plus grande largeur, qui est de soixante lieues; près *Quito*, sous l'équateur, se trouvent les plus hauts sommets de cette chaîne, qui sont

en même temps les montagnes les plus élevées qu'on ait encore mesurées sur le globe terrestre. A *Popayan*, la grande digue ou terre haute se termine et se divise en plusieurs chaînes; deux en sont les plus remarquables; l'une, extrêmement basse, court vers l'isthme, dont elle forme le dos; l'autre s'approche de la mer des Caribes; elle en suit les côtes, et paraît même, par un chaînon sous-marin, se continuer jusque dans l'île de la Trinité.

Considérons les diverses parties de ce vaste système. Dans l'impossibilité de tracer une description méthodique complète, nous voyagerons avec A. de Humboldt, La Condamine, Bouguer et Helm.

La chaîne qui borde les côtes septentrionales de la Terre-Ferme a, généralement parlant, six à huit cents toises au-dessus de la mer; les plaines qui s'étendent à la base sont élevées de cent à deux cent soixante toises; mais il y a des sommets isolés qui s'élancent à une hauteur très-grande; la *Sierra-Nevada de Merida* atteint deux mille trois cent cinquante toises, et le *Silla de Caracas* deux mille trois cent seize toises. Ces cimes sont couvertes de neiges éternelles; il en sort souvent des torrens de matières bouillantes; les tremblemens de terre n'y sont pas rares. La chaîne est plus escarpée au nord qu'au midi; il y a dans le Silla de Caracas un précipice effroyable de plus de treize cents toises. La substance des rochers de cette chaîne est de *gneiss* et de *schiste micacé* (comme dans les branches inférieures des Andes); ces substances sont quelquefois en lits de deux ou trois pieds d'épaisseur, et renferment de grands cristaux de feldspath; le schiste micacé présente souvent des grenats rouges et des disthènes; dans le gneiss de la montagne d'Avila on trouve des grenats verts. On y rencontre aussi des nœuds de granite. Au sud, la chaîne est accompagnée par des montagnes calcaires, qui s'élèvent quelquefois à un plus haut niveau que les montagnes primitives, et qui renferment quelques rochers de serpentine veinée et de stéatite bleuâtre. On peut donner à ce système de montagnes le nom de *chaîne de Caracas.* Chaîne de Caracas.

Chaînon de l'isthme.

La chaîne granitique qui se dirige à travers l'isthme de Panama, mais qui en mérite à peine le nom, n'a que de cinquante à cent cinquante toises d'élévation, et semble même être tout à-fait interrompue entre les sources du Rio-Atrato et du Rio-San-Juan.

Cordillières de la Nouvelle-Grenade.

Dans le royaume de la Nouvelle-Grenade, depuis les 2° 30' jusqu'au 5° 15' de latitude boréale, la Cordillière des Andes est divisée en trois chaînes parallèles, dont les deux latérales seulement, à de très-grandes hauteurs, sont couvertes de grès et d'autres formations secondaires. La *chaîne orientale* sépare la vallée de la rivière de la Madelaine des plaines de Rio-Meta. Ses plus hautes cimes sont le *Paramo* de *la Summapaz*, celui de *Cingaza*, et les *Cerro's* de *San-Fernando* et de *Tuquillo*. Aucune d'elles ne s'élève jusqu'à la région des neiges éternelles. Leur hauteur moyenne est de deux mille toises, par conséquent de deux cent quatre-vingt toises plus grande que la montagne la plus élevée des Pyrénées. La *chaîne centrale* partage les eaux entre le bassin de la rivière de la Madelaine et celui du Rio-Cauca. Elle atteint souvent la limite des neiges perpétuelles; elle la dépasse de beaucoup dans les cimes colossales du *Guanacas*, du *Buragan* et du *Quindiu*, qui sont toutes élevées de deux mille cinq cents à deux mille huitcents toises au-dessus du niveau de l'Océan. Au lever et au coucher du soleil, cette chaîne centrale présente un spectacle magnifique aux habitans de Santa-Fé, et elle rappelle, avec des dimensions plus imposantes, la vue des Alpes de la Suisse. La *chaîne occidentale* des Andes sépare la vallée de Cauca de la province de Choco et des côtes de la mer du Sud. Son élévation est à peine de sept cent cinquante toises. (1)

Ces trois chaînes de montagnes se confondent de nouveau vers le nord, sous le parallèle de Menzo et d'Antioquia, par le 6° et 7° de latitude boréale. Elles forment aussi un seul grouppe, une seule masse au sud de Popayan, dans la province de Pasto. Il faut bien distinguer ces ramifications d'avec la division des Cordillières, observée par Bou-

(1) M. *de Humboldt*, Vues et Monumens.

guer et la Condamine, dans le royaume de Quito, depuis l'équateur jusqu'au 2° de latitude australe. Cette division n'est formée que par des plateaux qui séparent des montagnes placées sur le dos même des Andes; le fond de ces plateaux est encore à 1400 toises au-dessus du niveau de l'Océan. Les trois chaînes dont nous venons de parler sont au contraire séparées par de grandes et profondes vallées, bassins des grandes rivières, dont le fond est encore moins élevé au-dessus du niveau de l'Océan, que le lit du Rhône, ne l'est dans la vallée de Sion.

Passages des Andes.

Les passages par lesquels on traverse ces chaînes méritent notre attention. MM. Bouguer et de Humboldt nous en donnent une idée. La ville de Santa-Fé de Bogota, capitale du royaume de la Nouvelle-Grenade, est située à l'ouest du *Paramo de Chingaza*, sur un plateau qui a mille trois cent cinquante-sept toises de hauteur absolue, et qui se prolonge sur le dos de la *Cordillière orientale.* Pour parvenir de cette ville à Popayan et aux rives de Cauca, il faut descendre la *chaîne orientale*, traverser la vallée de la Madelaine, et passer la *chaîne centrale.* Le passage le plus fréquenté est celui du *Paramo de Guanacas*, décrit par Bouguer, lors de son retour de Quito à Carthagène des Indes.

Défilé de Quindiu.

M. de Humboldt a préféré le passage de la *montagne de Quindiu* ou *Quindio*, entre les villes d'Ibagua et de Carthago. C'est le plus pénible que présente la Cordillière des Andes. On s'enfonce dans une forêt épaisse, que, dans la plus belle saison, on ne traverse qu'en dix ou douze jours, et où l'on ne trouve aucune cabane, aucun moyen de subsistance. Le sentier par lequel on passe la Cordillière, le plus souvent réduit à la largeur d'un ou deux pieds, ressemble, en grande partie, à une galerie creusée à ciel ouvert. Dans cette partie des Andes, comme presque partout ailleurs, le roc est couvert d'une croûte épaisse d'argille. Les filets d'eau qui descendent de la montagne y ont creusé des ravins. On marche en frémissant dans ces crevasses, qui sont remplies de boue, et dont l'obscurité est augmentée par la végétation épaisse qui en couvre l'ouverture.

Digitized by Google

Les Quebrada's.

Les *Quebrada's* sont tracées sur une échelle bien plus grande, ce sont d'immenses fentes qui, partageant la masse des Andes, produisent une solution de continuité dans la chaîne qu'elles traversent. Des montagnes comme le Puy-de-Dôme seraient absorbées dans la profondeur de ces ravins qui isolent les diverses régions des Andes, comme autant de presqu'îles au sein d'un Océan aérien. C'est dans les *Quebrada's* que l'œil du voyageur épouvanté saisit le mieux la grandeur gigantesque de la Cordillière. C'est à travers ces portes naturelles que les grandes rivières descendent vers l'Océan.

Cordillière de Quito.

En avançant de Popayan vers le sud, on voit sur le plateau aride de la province de *los Pastos*, les trois chaînons des Andes se confondre dans un même groupe qui se prolonge bien au-delà de l'équateur. Ce groupe, dans le royaume de Quito, offre un aspect particulier depuis la rivière de Chota, qui serpente dans des montagnes de roche basaltique, jusqu'au *Paramo de l'Ossuay*, sur lequel on observe de mémorables restes de l'architecture péruvienne. Les sommets les plus élevés sont rangés en deux files, qui forment comme une double crête de la Cordillière : ces cimes colossales et couvertes de glaces éternelles ont servi de signaux dans les opérations des académiciens français, lors de la mesure du degré équatorial. Leur disposition symétrique sur deux lignes dirigées du nord au sud, les a fait considérer par Bouguer comme deux chaînons de montagnes séparées par une vallée longitudinale : mais ce que cet astronome célèbre nomme le fond d'une vallée, est le dos même des Andes ; c'est un plateau dont la hauteur absolue est de deux mille sept cents à deux mille neuf cents mètres. Il ne faut pas confondre une double crête avec une véritable ramification des Cordillières. C'est sur ces plateaux

Plateaux élevés.

que se trouve concentrée la population de ce pays merveilleux ; c'est là que sont placées des villes qui comptent trente à cinquante mille habitans. « Lorsqu'on a vécu pendant » quelques mois sur ce plateau élevé, où le baromètre se » soutient à 0m,54, ou à vingt pouces de hauteur, on

» éprouve (dit M. de Humboldt) irrésistiblement une illu-
» sion extraordinaire : on oublie peu à peu que tout ce qui
» environne l'observateur, ces villages annonçant l'indus-
» trie d'un peuple montagnard, ces pâturages couverts à
» la fois de troupeaux de Lamas et des brebis d'Europe;
» ces vergers bordés de haies vives de durauta et de bar-
» nadesia; ces champs labourés avec soin, et promettant
» de riches moissons de céréales, se trouvent comme sus-
» pendus dans les hautes régions de l'atmosphère; on se
» rappelle à peine que le sol que l'on habite est plus élevé
» au-dessus des côtes voisines de l'Océan-Pacifique, que
» ne l'est le sommet du Canigou, au-dessus du bassin de
» la Méditerranée. »

En regardant le dos des Cordillières comme une vaste plaine bornée par des rideaux de montagnes éloignées, on s'accoutume à considérer les inégalités de leur crête comme autant de cimes isolées. Le Pichincha, le Cayambe, le Cotupaxi, tous ces pics volcaniques que l'on désigne par des noms particuliers, quoiqu'à plus de la moitié de leur hauteur totale ils ne constituent qu'une seule masse, paraissent aux yeux de l'habitant de Quito autant de montagnes distinctes qui s'élèvent au milieu d'une plaine dénuée de forêts. Cette illusion est d'autant plus complète que les dentelures de la double crête des Cordillières vont jusqu'au niveau des hautes plaines habitées; aussi les Andes ne présentent-elles l'aspect d'une chaîne que lorsqu'on les voit de loin, soit des côtes du grand Océan, soit des savanes qui s'étendent jusqu'au pied de leur pente orientale. Aspect des hautes cimes.

Les Andes de Quito forment la partie la plus élevée de tout le système, particulièrement entre l'équateur et le premier degré 45 minutes de latitude australe. Ce n'est que dans ce petit espace du globe que l'on a mesuré exactement des montagnes qui surpassent la hauteur de 3000 toises. Aussi n'y en a-t-il que trois cimes : le Chimborazo, qui excéderait la hauteur de l'Etna placé sur le sommet du Canigou, ou celle du Saint-Gothard placé sur la cime du pic de Ténériffe; le Cayambé et l'Antisana. Les traditions des Indiens de Lican Élévation des Andes de Quito.

nous apprennent avec quelque certitude que la montagne de l'Autel, appelée par les indigènes Capa-Urcu, était jadis plus élevée que le Chimborazo, mais qu'après une éruption continuelle de huit ans, ce volcan s'affaissa. Aussi son sommet ne présente plus, dans ses pics inclinés, que les traces de la destruction.

Structure et composition géologique.

La structure géologique de cette partie des Andes ne diffère pas essentiellement de celle des grandes chaînes de l'Europe. Le granite constitue la base sur laquelle reposent les formations moins anciennes; il est à découvert au pied des Andes, sur les bords de l'Océan-Pacifique, comme sur les bords de l'Océan-Atlantique, près les bouches de l'Orénoque. Tantôt en masses, tantôt en bancs régulièrement inclinés et parallèles, enchâssant des masses rondes où le mica domine seul, le granite du Pérou ressemble à celui des Hautes-Alpes et de Madagascar. Sur cette roche, et quelquefois alternativement avec elle, se trouve le *gneiss* ou granite feuilleté. Il fait passage au schiste micacé, et celui-ci au schiste primitif. La roche calcaire grenue, le trapp primitif et le schiste chloritique forment des couches subordonnées dans le gneiss et le schiste micacé; ce dernier, extrêmement répandu dans les Andes, renferme souvent des couches de graphite, et sert de base à des formations de serpentine qui alternent quelquefois avec le syénite. La crête des Andes est partout couverte de porphyres, de basaltes, de phonolites et de roches vertes; divisées en colonnes, toutes ces roches présentent de loin l'aspect d'une immense suite de tours écroulées. L'épaisseur et l'étendue des roches schisteuses et porphyritiques est le seul grand phénomène par lequel les Andes diffèrent des montagnes de l'Europe; les porphyres du Chimborazo ont 1900 toises d'épaisseur, sans mélange d'aucune autre roche; le quartz pur, à l'ouest de Caxamarca, 1500, et le grès des environs de Cuença, 800. Ces roches forment toute l'élévation centrale des Andes, tandis qu'en Europe le granite ou l'ancien calcaire constitue la cime des chaînes. Les volcans se sont fait jour à travers ces bancs immenses, et en ont couvert les flancs de pierres ob-

Emplacement des volcans.

Digitized by Google

sidiennes et d'amygdaloïdes poreuses. Les volcans les plus bas jettent quelquefois des laves, mais ceux de la Cordillière proprement dite, ne lancent que de l'eau, des roches scorifiées, et surtout de l'argille mêlée de soufre et de carbone. (1).

En pénétrant dans le Pérou, nous voyons les chaînes des Andes se multiplier, s'étendre en largeur, et en même temps perdre leur élévation.

Cordillière du Pérou.

Le Chimborazo, comme le Mont-Blanc, forme l'extrémité d'un groupe colossal. Depuis le Chimborazo jusqu'à cent vingt lieues au sud, aucune cime n'entre dans la neige perpétuelle. La crête des Andes n'y a que 3100 à 3500 mètres (16 à 18 cents toises) d'élévation. Depuis le huitième degré de latitude australe, ou depuis la province de Guamachuco, les cimes neigées deviennent plus fréquentes, surtout vers Cuzco et la Paz, où s'élancent les pics d'*Ilimani* et de *Cururana*. Partout, dans cette région, les Andes proprement dites sont bordées à l'orient par plusieurs chaînes inférieures. Les missionnaires qui ont parcouru les montagnes de Chachapoya, celles qui bordent la *Pampa del Sacramento*, celles qui forment la *Sierra de San-Carlos* ou le *Grand-Pajonal*, et les *Andes de Cuzco*, nous les présentent comme couvertes de grands arbres et de prairies verdoyantes; par conséquent comme considérablement inférieures à la Cordillière proprement dite. A l'égard de celle-ci, M. Helm, directeur des mines d'Espagne, a donné quelques notions sur la partie la plus centrale, où l'on aperçoit encore très-visiblement ce partage en deux crêtes parallèles que Bouguer avait observé plus au nord. Selon lui, les flancs orientaux des Andes présentent quelquefois du granite rouge et vert, et du gneiss ; entre autres, vers Cordova et Tucuman ; mais la grande chaîne consiste principalement en schiste argilleux, ou en différentes espèces d'ardoise épaisse, bleuâtre, d'un rouge obscur, grise ou jaunâtre ; on y trouve aussi, de temps en temps, des lits

(1) *A. de Humboldt*, Tableau des régions équatoriales, p. 122—130.

de pierre à chaux et de larges masses de grès ferrugineux. Une belle masse de porphyre couronne la montagne de Potosi. Depuis cette ville jusqu'à Lima, le schiste argilleux dominait aux yeux de cet observateur ; le granite y paraissait quelquefois en longues couches ou en forme de boules ; souvent la base du schiste argilleux était couverte de lits de marne, de gypse, de pierre à chaux, de sable, de fragmens de porphyre, et même de sel-gemme.

Les observations accidentelles de M. Helm ne fournissent pas un coup-d'œil géologique complet ; mais elles coïncident avec le tableau que nous avons tracé, d'après M. de Humboldt, des Andes de Quito.

Cordillière du Chili.

Les Andes du Chili ne paraissent pas le céder en hauteur à celles du Pérou ; mais leur nature est moins connue. Les volcans y paraissent encore plus fréquens. Les chaînes latérales disparaissent, et la Cordillière elle-même paraît n'offrir qu'une seule crête. Plus au sud, dans le Nouveau-Chili, la Cordillière se rapproche si fort de l'Océan, que les îlots escarpés de l'archipel des Huayatecas peuvent être regardés comme un fragment détaché de la chaîne des Andes. Ce sont autant de Chimborazo et de Cotopaxi, mais noyés à deux tiers dans les abîmes de l'Océan. Sur le continent, le cône neigé de Cuptana s'y élève environ à deux mille neuf cents mètres (quinze cents toises) ; mais plus au sud, vers le cap Pilar, les montagnes granitiques s'abaissent jusqu'à quatre cents mètres (deux cents toises), et même jusqu'à de moindres hauteurs.

D'après les récits des navigateurs, on est tenté de regarder la plupart des extrémités méridionales des Andes, sur le détroit de Magellan, comme des masses de basalte qui s'élèvent en colonnes.

Emplacement des mines.

Les richesses métalliques de la chaîne des Andes paraissent surpasser celles de la Cordillière mexicaine ; mais, placées à une élévation plus grande dans la région des neiges, loin des forêts et des terrains cultivés, les mines jusqu'ici découvertes ne sont pas d'un aussi grand produit. Toutefois cette observation, importante pour la politique,

n'est rien moins que concluante sous le rapport de la géographie-physique ; car, en supposant même que dans les Andes on ne découvre point de mines à un plus bas niveau, elles pourraient néanmoins y exister, et n'être dérobées à la vue et à l'approche que par quelques formations de roches superposées au schiste métallifère en plus grande masse qu'au Mexique.

Débris fossiles.

Les Andes, peu abondantes en roches calcaires, offrent très-peu de pétrifications ; les belemnites et les ammonites, si communes en Europe, semblent inconnues. Dans la chaîne de côtes des Caraças, M. de Humboldt trouva une grande quantité de coquillages pétrifiés, qui ressemblaient à ceux de la mer voisine. Dans la plaine de l'Orénoco l'on trouve des arbres pétrifiés et convertis en brêche très-dure.

Il existe aussi des coquillages pétrifiés à Micuipampa et à Huancavelica, à deux mille et deux mille deux cents toises d'élévation. D'autres monumens d'un ancien monde se montrent à un niveau inférieur. Près de Santa-Fé se trouve, dans le Campo-de-Giguante, à treize cent soixante-dix toises de hauteur, une immensité d'os fossiles d'éléphans, tant de l'espèce d'Afrique que de l'espèce carnivore découverte près de l'Ohio. On en a aussi découvert au sud de Quito et dans le Chili ; de manière qu'on peut prouver l'existence et la destruction de ces éléphans gigantesques depuis l'Ohio jusqu'aux Patagons.

Climats et température

La température, déterminée autant par le niveau que par la latitude, offre ici des contrastes semblables à ceux que nous avons observés dans le Mexique. La limite inférieure des neiges perpétuelles, sous l'équateur, est à deux mille quatre cent soixante toises d'élévation ; invariable et tranchée, cette limite frappe l'œil le moins attentif. Les autres divisions climatiques se confondent davantage. Cependant elles peuvent être définies d'une manière plus précise qu'elles ne l'ont été jusqu'ici.

Trois zones

Les trois zones de température qui naissent en Amérique de l'énorme différence de niveau entre les divers sols, ne sauraient nullement être comparées aux zones qui résultent

d'une différence de latitude. L'agréable, la salutaire variété des saisons manque aux régions qu'on distingue ici sous les dénominations de *froide*, de *tempérée* et de *chaude*. Dans la zone froide, ce n'est pas l'intensité, mais la continuité du froid, l'absence de toute chaleur un peu vive, la constante humidité d'un air brumeux qui arrête la croissance des grands végétaux, et qui, chez l'homme, perpétue les maladies nées de la transpiration interceptée et de l'épaississement des humeurs. La zone chaude n'éprouve pas des ardeurs excessives; mais c'est ici la perpétuité de la chaleur qui, jointe aux exhalaisons d'un sol marécageux, aux miasmes d'un immense amas de pourriture végétale, et aux effets d'une extrême humidité, fait naître des fièvres plus ou moins pernicieuses, et répand, dans tout le règne animal et végétal, l'agitation d'une vie surabondante et désordonnée. La zone tempérée, en offrant une chaleur modérée et constante comme celle d'une serre chaude, exclut de ses limites et les animaux et les végétaux qui aiment les extrêmes, soit du froid, soit du chaud; elle nourrit ses plantes particulières, qui ne peuvent ni s'élever au-dessus de ses bornes, ni descendre au-dessous. Sa température, qui ne saurait pas endurcir la constitution de ses habitans constans, agit comme le printemps sur les maladies de la région chaude, et comme l'été sur celles de la zone froide. Aussi, un simple voyage du sommet des Andes jusqu'au niveau de la mer ou dans le sens inverse, est une véritable cure médicale qui suffit pour opérer les changemens les plus étonnans dans le corps humain. Mais l'habitation constante dans l'une ou l'autre de ces zones doit énerver les sens et l'âme par l'effet d'une tranquillité monotone. L'été, le printemps et l'hiver sont ici assis sur trois trônes distincts qu'ils ne quittent jamais, et qui restent constamment environnés des attributs de leur puissance(1).

Zone froide.

Zone chaude.

Zone tempérée.

La végétation offre un plus grand nombre d'échelles, dont il convient de marquer les principales. Depuis les bords de

(1) *Lefebvre*, Traité de la Fièvre jaune, ch. I. *A. de Humboldt*, Tableau des régions équatoriales.

l'Océan jusqu'à la hauteur de mille mètres (cinq cent treize toises), végètent les magnifiques palmiers, les *musa*, les *heliconia*, les *theophrasta*, les liliacées les plus odoriférantes, le baume de Tolu, le quinquina de Carony. Le jasmin à large fleur, et la datura en arbre, exhalent le soir leurs doux parfums à l'entour de Lima, et, tressés dans les cheveux des dames, reçoivent un nouveau charme en relevant leurs attraits. Sur les bords arides de l'Océan, à l'ombre des cocotiers, se nourrissent les maugliers, les cactus, et diverses plantes salines; entr'autres, le *sesuvium portulacastrum* (1). Un seul palmier, le *ceroxylon andicola*, fait divorce avec le reste de la famille, et habite les hauteurs de la Cordillière, depuis neuf cents jusqu'à quatorze cent cinquante toises d'élévation. Végétation. Région des palmiers.

Au-dessus de la région des palmiers, commence celle des fougères arborescentes, et du *chinchona* ou quinquina. Les premières cessent à huit cents toises, tandis que les secondes ne s'arrêtent qu'à quatorze cent cinquante. La substance fébrifuge qui rend si précieuse l'écorce du quinquina, se rencontre dans plusieurs arbres d'espèce différente, et dont quelques-uns croissent à un niveau très-bas, même sur les bords de la mer; mais le vrai *chinchona* ne croissant pas au-dessous de trois cent cinquante-trois toises, n'a pu dépasser l'isthme de Panama. Dans la région tempérée des Chinchona, croissent quelques liliacées; par exemple, le *cypura* et le *sisyrinchium*, les *melastoma* à grandes fleurs violettes, des *passiflores* en arbres, hautes comme nos chênes du Nord; le *thibaudia*, le *fuchsia*, et des *alstrœmeria* d'une rare beauté. C'est là que s'élèvent majestueusement les *macrocnemum*, les *lysianthus*, et les diverses *cucullaires*. Le sol y est couvert, dans les endroits humides, de mousses toujours vertes, qui forment quelquefois des pelouses aussi éclatantes que celle de la Scandinavie ou de l'Angleterre. Les ravins cachent le *gun-* Région du quinquina.

(1) *A. de Humboldt*, Tableau des régions équatoriales, p. 59.

nera, le *dorstenia*, des *oxalis*, et une multitude d'*arum* inconnus. Vers les huit cent soixante-douze toises d'élévation se trouvent le *porlieria*, qui marque l'état hygrométrique de l'air ; les *citrosma* à feuilles et fruits odoriférans, et de nombreuses espèces de *symplocok*. Au-delà de deux mille deux cents mètres (onze cent vingt-neuf toises), la fraîcheur de l'air rend les *mimoses* moins sensibles, et leurs feuilles irritables ne se ferment plus au contact. Depuis la hauteur de treize cent trente-quatre, et surtout de quinze cent trente-neuf toises, les *acæna*, le *dichondra*, les *hydrocotyles*, le *nerteria* et l'*alchemilla*, forment un véritable gazon très-épais et très-verdoyant. Le *mutisia* y grimpe sur les arbres les plus élevés. Les chênes ne commencent dans les régions équatoriales qu'au-dessus de dix-sept cents mètres (huit cent soixante-douze toises) d'élévation. Ces arbres seuls présentent quelquefois, sous l'équateur, le tableau du réveil de la nature au printemps : ils perdent toutes leurs feuilles, et on les voit alors en pousser d'autres, dont la jeune verdure se mêle à celle des *epidendrum*, qui croissent sur leurs branches. Dans la région équatoriale les grands arbres, ceux dont le tronc excède 10 à 15 toises, ne s'élèvent pas au-delà du niveau de 2700 mètres (1385 toises). Depuis le niveau de la ville de Quito, les arbres sont moins grands, et leur élévation n'est pas comparable à celle que les mêmes espèces atteignent dans les climats les plus tempérés. A 3500 mètres (1796 toises) de hauteur cesse presque toute végétation en arbres ; mais à cette élévation les arbustes deviennent d'autant plus communs. C'est la région des *berberis*, des *duranta*, et des *barnadesia*. Ces plantes caractérisent la végétation des plateaux de Pasto et de Quito, comme celle de Santa-Fé est caractérisée par les *polymnia* et les *datura* en arbres. Le sol y est couvert d'une multitude de calcéolaires, dont la corolle, à couleur dorée, émaille agréablement la verdure des pélouses. Plus haut, sur le sommet de la Cordillière, depuis 1440 à 1700 toises d'élévation, se trouve la région des *wintera* et des

Région des gazons et des chênes.

Région des arbustes.

escallonia. Le climat froid, mais constamment humide, de ces hauteurs que les indigènes nomment *Paramos*, produit des arbrisseaux dont le tronc, court et carbonisé, se divise en une infinité de branches couvertes de feuilles coriaces et d'une verdure luisante. Quelques arbres de quinquina orangé, des *embothrium* et des *melastoma* à fleurs violettes presque pourprées, s'élèvent à ces hauteurs. L'*alstonia*, dont la feuille séchée est un thé salutaire, la *wintera* grenadienne et l'*escallonia tubar*, qui étend ses branches en forme de parasol, y forment des groupes épars. Végétation des Paramos.

Une large zone de 1030 à 2100 toises, nous présente la région des plantes alpines : c'est celle des *stæhelina*, des gentianes, et de l'*espeletia frailexon*, dont les feuilles velues servent souvent d'abri aux malheureux Indiens que la nuit surprend dans ces régions. La pelouse y est ornée du *lobelia* nain, du *sida* de Pichincha, du renoncule de Gusmau, de la gentiane de Quito, et de beaucoup d'autres espèces nouvelles. A la hauteur de 2100 toises, les plantes alpines font place aux graminées, dont la région s'étend 3 à 400 toises plus haut. Les *jarava*, les *stipa*, une multitude de nouvelles espèces de *panicum*, d'*agrostis*, d'*avena* et de *dactylis*, y couvrent le sol. Il présente de loin un tapis doré, que les habitans du pays nomment *Pajonal*. La neige tombe de temps en temps sur cette région des graminées. C'est à 4600 mètres (2360 toises) que disparaissent entièrement les plantes phanérogames. Depuis cette limite jusqu'à la neige perpétuelle, les plantes licheneuses seules couvrent les rochers ; quelques-unes paraissent même se cacher sous les glaces éternelles. Région des plantes alpines. Région des graminées.

Les plantes cultivées ont des zones moins étroites et moins rigoureusement limitées. Dans la région des palmiers, les indigènes cultivent le bananier, le jatropha, le maïs et le cacaoyer. Les Européens y ont introduit la culture du sucre et de l'indigo. Dès qu'on passe le niveau de 1000 mètres, ou 500 toises, toutes ces plantes deviennent rares, et ne prospèrent que dans des localités particulières ; c'est ainsi que le sucre réussit même à 1250 toises. Le café et Plantes cultivées.

le coton s'étendent à travers l'une et l'autre région. La culture du blé commence à 500 toises; mais elle n'est assurée qu'à 250 toises plus haut. Le froment croît le plus vigoureusement depuis 800 jusqu'à 1000 toises d'élévation. Il y produit, année commune, plus de vingt-cinq à trente graines pour une. Au-dessus des 900 toises le bananier donne difficilement des fruits mûrs; mais la plante se traîne languissante encore à 400 toises plus haut. La région comprise entre les 820 et 960 toises est aussi celle dans laquelle abonde le *cocca* ou l'*erythroxylum peruvianum*, dont quelques feuilles, mêlées à de la chaux caustique, nourrissent l'Indien péruvien dans ses courses les plus longues dans la Cordillière. C'est de 1000 à 1500 que règne principalement la culture des divers blés de l'Europe et du *chenopodium quinoa*, culture favorisée par les grands plateaux que présente la Cordillière des Andes, et dont le sol uni et facile à labourer ressemble à des fonds d'anciens lacs. A 1,600 ou 1700 toises de hauteur, les gelées et la grêle font souvent manquer les récoltes du blé. Le maïs ne se cultive presque plus au-delà de 1200 toises. Passez à 300 toises plus haut, et vous verrez la culture de la pomme de terre; elle cesse à 2100 toises. Vers les 1700 toises le froment ne vient plus; on n'y sème que de l'orge, et même elle y souffre beaucoup du manque de chaleur. Au dessus de 1840 toises cessent toute culture et tout jardinage. Les hommes y vivent au milieu de nombreux troupeaux de *lamas*, de brebis et de bœufs, qui, en s'égarant, se perdent quelquefois dans la région des neiges perpétuelles.

Règne animal.

Pour compléter ce tableau physique de l'Amérique méridionale, nous allons considérer la diversité des animaux qui vivent à différentes hauteurs dans la Cordillière des Andes, ou aux pieds des ces montagnes. Depuis le niveau de la mer jusqu'à 1000 mètres (513 toises), dans la région des palmiers et des scitaminées, on découvre le paresseux, qui vit sur les *cecropia peltata*; les boa et les crocodiles,

(1) *A. de Humboldt*, Tableau des régions équatoriales, p. 141—144.

qui dorment, ou traînent leur masse affreuse au pied du *conocarpus* et de l'*anacardium caracoli*. C'est là que le *cavia capybara* se cache dans des marais couverts d'*heliconia* et de *bambusa*, pour se dérober à la poursuite des animaux carnassiers ; le *tanayra*, le *crax*, et les perroquets perchés sur le *caryocar* et le *lecythis*, confondent l'éclat de leur plumage avec l'éclat des fleurs et des feuilles ; c'est là que l'on voit reluire l'*elater noctilucus*, qui se nourrit de la canne à sucre ; c'est là que le *curculio palmarum* vit dans la moëlle du cocotier. Les forêts de ces régions brûlantes retentissent des hurlemens des alouates et d'autres singes sapajoux. Le *yaguar*, le *felis concolor*, et le tigre noir de l'Orénoque, plus sanguinaire encore que le *yaguar*, y chassent le petit cerf (C. *mexicanus*), les *cavia* et les fourmilliers, dont la langue est fixée au bout du sternum. L'air de ces basses régions, surtout dans les bois, et sur les bords du fleuve, est rempli de cette innombrable quantité de maringouins (*mosquitos*), qui rendent presque inhabitable une grande et belle partie du globe. Aux *mosquitos* se joignent l'*œstrus humanus*, qui dépose ses œufs dans la peau de l'homme, et y cause des enflures douloureuses ; les *acari* qui sillonnent la peau, les araignées venimeuses, les fourmis et les termes, dont la redoutable industrie détruit les travaux des habitans. Plus haut, de 1000 à 2000 mètres (513 à 1026 toises), dans les régions des fougères arborescentes, presque plus de *yaguar*, plus de boa, plus de crocodiles ni de lamentins, peu de singes ; mais abondance de tapir, de *sus tajassu* et de *felis pardalis*. L'homme, le singe et le chien y sont incommodés par une infinité de chiques (*pulex penetrans*), qui sont moins abondantes dans les plaines. Depuis 2 jusqu'à 3000 mètres (1026 à 1539 toises), dans la région supérieure des quinquina, plus de singes, plus de cerf mexicain ; mais on voit paraître le chat-tigre, les ours et le grand cerf des Andes. Les poux abondent dans les Andes à cette hauteur, qui est celle de la cime du Canigou. Depuis 3 jusqu'à 4000 mètres (1539 à 2052 toises), se trouve la petite espèce de lion que l'on dé-

Animaux des plaines et des marais.

Animaux des collines et des montagnes.

Digitized by Google

signe par le nom de *pouma* dans la langue quichoa, le petit ours à front blanc, et quelques viverres. M. de Humboldt a vu souvent avec étonnement des colibris à la hauteur du pic de Ténériffe. La région des graminées, depuis 4 jusqu'à 5000 mètres (2052 à 2565 toises) de hauteur, est habitée par des bandes de vigognes, de *guanaco* et d'*alpaca* dans le Pérou, et de *chili-huèque* dans le Chili. Ces quadrupèdes, qui représentent ici le genre chameau de l'ancien continent, n'ont pu se répandre ni au Brésil, ni au Mexique, parce que, sur la route, ils auraient dû descendre dans des régions trop chaudes. Les *lamas* ne se trouvent qu'en état de domesticité; car ceux qui vivent à la pente occidentale de Chimborazo, sont devenus sauvages lors de la destruction de Lican par l'Inca Tupayupangi. La vigogne préfère surtout les endroits où la neige tombe de temps en temps. Malgré la persécution qu'elle éprouve, on en voit encore des bandes de trois à quatre cents, surtout dans les provinces de Pasco, aux sources de la rivière des Amazones, dans celles de Guailas et de Caxatambo près de Gorgor. Cet animal abonde aussi près de Huancavelica, aux environs de Cusco, et dans la province de Cochabamba, vers la vallée de Rio-Cocatages. On l'y trouve partout où le sommet des Andes s'élève au-dessus de la hauteur du Mont-Blanc. La limite inférieure de la neige perpétuelle est, pour ainsi dire, la limite supérieure des êtres organisés. Quelques plantes licheneuses végètent encore sous les neiges; mais le condor (*vultur gryphus*) est le seul animal qui habite ces vastes solitudes. M. de Humboldt l'a vu planer à plus de 6500 mètres (3335 toises) de hauteur. Quelques sphinx et des mouches, observés à 5900 mètres (3027 toises), lui ont paru portés involontairement dans ces régions par des courans d'air ascendans. (1).

Animaux de la zone froide.

Le condor.

A cette distribution du règne animal, d'après l'élévation du sol, on pourrait joindre un aperçu des limites purement géographiques, que certains animaux ne franchissent pas.

---

(1) *A. de Humboldt*, Tableau des régions équatoriales.

C'est un phénomène très-frappant, que celui de voir les *alpaca*, les *vigognes* et les *guanaco* suivre toute la chaîne des Andes, depuis le Chili jusqu'au neuvième degré de latitude australe, et de ne plus en observer depuis ce point au nord, ni dans le royaume de Quito, ni dans les Andes de la Nouvelle-Grenade. Les écrivains du pays attribuent ce fait à l'herbe *ichos*, que ces animaux préfèrent à toute autre nourriture, et qu'ils ne trouvent pas hors les limites marquées. L'autruche de Buénos-Ayres présente un phénomène analogue. Ce grand oiseau ne se trouve pas dans les vastes plaines des Parexis, où cependant la végétation paraît devoir ressembler à celle des Pampas ; mais peut-être les plantes salines y manquent-elles. D'autres différences seront indiquées dans les descriptions particulières.

Digitized by Google

LIVRE CENT SEPTIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'AMÉRIQUE. — *Description particulière de Caracas, de la Nouvelle-Grenade et de Quito.*

Dénominat. diverses.

LES premiers Espagnols qui visitèrent les côtes depuis l'Orénoque jusqu'à l'isthme, les désignèreut habituellemcut sous le nom géuéral de *Terre-Ferme* (1). Le roi Ferdinand imposa à la partie occidentale le nom de *Castille-d'Or* (2). Cette dernière dénomination se perdit; et à mesure que le reste du contiuent fut découvert, la première dut paraître impropre: elle est restée néanmoins, mais restreinte à un petit gouvernement comprenaut les provinces de Veraguas, de Panama et de Darieu, gouvernemcnt qui paraît ne pas répondre complètement à l'étendue de la Castille-d'Or (3). L'usage vicieux des géographes maintient la Terre-Ferme dans son extension primitive, et comprend, sous cette division imaginaire, la capitaiuerie générale de *Caracas* ou de *Vénézuéla*, dont la Guyane espagnole dépend, et le *nouveau royaume de Grenade*, qui aujourd'hui embrasse le royaume de *Quito*.

Divisions.

Le cap de *la Vela* et la chaîne de montagnes qui, de ce promontoire, va joindre les Andes, marquent la limite entre la Nouvelle-Grenade et Caracas. Ce dernier gouvernement général renferme la province de *Vénézuéla* ou de *Caracas*, celle de *Maracaïbo*, comprenant les districts de Mérida et de Truxillo; celle de *Varinas*, celle de la *Guyane espagnole*, et celle de *Cumana* ou de la *Nouvelle-Andalousie*, renfermant le district de Barcelona. L'île de *Sainte-Marguerite* est un petit gouvernement militaire, dépendant de Cumana. Les premiers conquérans ayant remarqué des villages in-

(1) *Oviedo*, Historia de las Indias, I, p. 9—10, etc.; dans *Barcia*, Historiadores, t, I.

(2) *Idem*, c. II, p. 22. *Gomara*, c. LXV, p. 58.

(3) *Alcedo*, Dictionnaire, au mot *Tierra-Firma*.

diens bâtis sur pilotis dans les îles du lac Maracaïbo, donnèrent à tout le pays le nom de Vénézuéla, ou Petite-Venise. Déplorable théâtre de la plus affreuse guerre civile, le gouvernement de Caracas a subi tant de bouleversemens politiques, que sa description topographique, même puisée dans les ouvrages les plus récens, offre une grande incertitude.

La chaîne de montagnes de la mer des Caraïbes du bassin de l'Orénoque, étant peu élevée, admet presque partout l'industrie du cultivateur. D'après la différence du niveau, on y jouit, dans quelques endroits, de la fraîcheur d'un printemps continuel; et dans d'autres, l'influence de la latitude se fait pleinement sentir. L'hiver et l'été, c'est-à-dire les pluies et la sécheresse, se partagent l'année entière; les premières commencent en novembre, et finissent en avril. Pendant les six autres mois, les pluies sont moins fréquentes, quelquefois même rares. Les orages se font moins souvent sentir depuis 1792, qu'avant cette époque; mais les tremblemens de terre ont fait des ravages terribles; la ville même de Caracas a été détruite. On avait découvert quelques mines d'or, mais les révoltes des Indiens en ont fait abandonner l'exploitation (1). On a trouvé, dans la juridiction de San-Philippe, une mine de cuivre qui fournit aux besoins du pays, et même à l'exportation. La pêche des perles le long des côtes, jadis importante, est aujourd'hui abandonnée. La côte nord de la province de Vénézuéla produit beaucoup de sel très-blanc. Les eaux minérales et thermales, assez abondantes, sont peu fréquentées. Les forêts qui couvrent les montagnes de Caracas fourniraient, pendant des siècles, aux chantiers les plus considérables; mais la nature du terrain rend trop difficile l'exploitation des bois, que d'ailleurs la navigation, peu active, ne réclame pas encore. Les forêts produisent aussi beaucoup de bois de marqueterie et de teinture. On y recueille des drogues médicinales, telles que la salsepareille et le quinquina. Le lac de Maracaïbo fournit de la poix minérale ou du pissaphalte,

Description de Caracas. — Climat. — Productions Mines. — Forêts. — Lac de Maracaïbo.

(1) *De Pons*, Voyage à la Terre-Ferme, t. I, p. 116.

qui, mêlé avec du suif, sert à goudronner les bâtimens. Les vapeurs bitumineuses qui planent sur le lac, s'enflamment souvent spontanément, surtout dans les grandes chaleurs. Les bords de ce lac sont si stériles et si mal-sains, que les Indiens, au lieu d'y fixer leur demeure, aiment mieux habiter sur le lac même. Les Espagnols y trouvèrent beaucoup de villages construits sans ordre, sans alignement, mais sur des pilotis solides. Ce lac, qui a cinquante lieues de long et trente de large, communique avec la mer ; mais ses eaux sont habituellement douces. La navigation y est facile, même pour des bâtimens d'une grande capacité. La marée s'y fait sentir plus fortement que sur les côtes voisines. Le lac de Valencia, que les Indiens appelaient *Tacarigoa*, offre un coup-d'œil bien plus attrayant ; ses bords, ornés d'une végétation féconde, jouissent d'une température agréable ; long de treize lieues et demie, sur une largeur de quatre, il reçoit une vingtaine de rivières, et n'a lui-même aucune issue, étant séparé de la mer par un espace de six lieues, rempli d'âpres montagnes. Les provinces de Caracas sont très-riches en rivières, ce qui procure beaucoup de facilité pour l'arrosement : celles qui serpentent dans la chaîne des montagnes, se déchargent dans la mer, et courent du sud au nord, tandis que celles qui prennent leur source dans le revers méridional de la montagne, parcourent toute la plaine, et vont se perdre dans l'Orénoque. Les premières sont en général assez encaissées par la nature, et ont une pente suffisante pour ne déborder que rarement, et pour que ces débordemens ne soient ni longs, ni nuisibles : les secondes, qui ont leur cours dans des lits moins profonds et sur un terrain plus uni, confondent leurs eaux une grande partie de l'année, et ressemblent alors plutôt à une mer qu'à des rivières débordées. Les marées, peu sensibles sur toute la côte du nord, depuis le cap de la Vela jusqu'au cap Paria, deviennent très-fortes depuis ce dernier cap jusqu'à la Guyane hollandaise. Un grand inconvénient, commun à tous les ports des provinces de Caracas, est d'être continuellement exposés aux ras de marées, à ces lames hou-

Lac de Valencia

Rivières.

leuses qui ne paraissent nullement occasionnées par les vents, mais qui ne sont pas moins incommodes, ni souvent moins dangereuses.

Les vallées septentrionales sont les parties les plus productives de la province, parce que c'est là que la chaleur et l'humidité sont plus également combinées qu'ailleurs. Les plaines méridionales, trop exposées à l'ardeur du soleil, ne donnent que des pâturages où l'on élève des bœufs, des mulets, des chevaux. La culture devrait être très-florissante dans ces provinces, où il n'existe pas de mines; mais ses progrès sont retardés par l'indolence et le défaut de lumières. Le cacao qu'elles produisent est, après celui de Sonocusco, dans le royaume de Guatimala, le plus estimé dans le commerce. On l'exporte, en grande partie, pour le Mexique. Les plantations de cacaoyers se trouvent toutes au nord de la chaîne des montagnes qui côtoie la mer. Dans l'intérieur, on ne cultive que depuis 1774 l'indigo, qui est de très-bonne qualité. Ce fut à la même époque que commença la culture du coton. En 1734, on songea à cultiver le café comme objet de commerce; mais jusqu'à présent les plantations, tenues avec négligence, ont donné des fruits médiocres. Les sucreries ne jouent encore qu'un rôle secondaire; elles sont cependant en assez grand nombre, mais tous leurs produits se consomment dans le pays; car les Espagnols aiment passionnément les confitures et tous les alimens qui admettent du sucre. Le tabac est excellent, mais les lois en gênent la culture. Le commerce de Caracas a subi les mêmes variations que celui des autres colonies espagnoles. La contrebande que faisaient les Hollandais établis à l'île de Curaçao, engagea le gouvernement espagnol à créer, en 1728, la compagnie de Guipuscoa, qui avait le privilége d'envoyer des navires à Caracas, et devait en faire croiser quelques-uns le long des côtes, pour empêcher le commerce interlope. Cette compagnie, après avoir subi plusieurs modifications, fut supprimée en 1778, et l'on rendit la liberté au commerce. On estime les exportations de Caracas à la valeur de 5 à 6,000,000 piastres,

Culture. Cacao, etc. Commerce.

en y comprenant la contrebande, favorisée par le grand nombre de ports (1).

Villes principales

La capitale du gouvernement est *Caracas*, résidence du gouverneur général, de l'audience, de l'intendance, du consulat, et de l'archevêque de Vénézuéla. Avant le dernier tremblement de terre, elle comptait quarante-deux mille habitans. Bâtie dans une vallée, et sur un terrain très-inégal, baignée par quatre petites rivières, elle avait cependant des rues bien alignées, et des maisons très-belles. La température de cette ville ne répond pas du tout à sa latitude. On y jouit d'un printemps presque continuel : elle doit cet avantage à son élévation, qui est de quatre cent soixante toises au-dessus du niveau de la mer. Caracas a pour port *la Goayre*, qui en est à cinq lieues. La mer n'y est pas moins houleuse que l'air n'est chaud et insalubre. On distingue encore *Porto-Cavello*, ville de commerce sur le bord de la mer, au milieu de marais qui en rendent l'air mal-sain; *Valencia*, cité florissante, à une demi-lieue du lac du même nom, et au milieu d'une plaine fertile et salubre; *Coro*, ancienne capitale, près de la mer, dans une plaine aride et sablonneuse; *Cumana*, ville de vingt-huit mille âmes, chef-lieu d'un gouvernement particulier, sur une plage sablonneuse et aride, où l'air est sain, quoique brûlant; mais où l'on n'ose élever aucun édifice, à cause de la fréquence des tremblemens de terre; *Nouvelle-Barcelonne*, ville mal propre, au milieu d'un pays inculte, mais dont le sol est excellent. Nous remarquerons encore *Maracaïbo*, chef-lieu de gouvernement, bâti dans un terrain sablonneux, sur la rive gauche du lac de même nom, à six lieues de la mer. L'air y est excessivement chaud; le séjour n'en est cependant pas mal-sain. Ses habitans sont en général bons marins et bons soldats : ceux qui ne suivent pas la carrière de la mer s'occupent de l'éducation des bestiaux, dont son territoire est couvert : ils ont leurs maisons de campagne à *Gibraltar*, de l'autre côté du lac (2). On

(1) *Dauxion Lavaysse*, Voyage de Vénézuela, II, p. 461. *Humboldt*. Nouvelle-Espagne, IV, p. 472. (2) Histoire des Flibustiers, I, p. 278.

trouve, au-dessus de ce lac, *Merida*, petite ville dont les habitans, très-actifs et très-industrieux, possèdent le territoire le mieux cultivé et le plus productif de la province; *Truxillo*, ville jadis magnifique, mais ravagée par les flibustiers; *Varinas*, chef-lieu d'un gouvernement détaché, en 1787, de celui de Maracaïbo, et où l'on récolte le tabac le plus renommé.

L'île *Marguerite*, aride, mais salubre, renferme la ville d'*Assoncion* et le port *Pampatar*. Au lieu de perles, on pêche aujourd'hui dans ses eaux une immense quantité de poissons. Ile Marguerite.

La population du gouvernement de Caracas, avant les dernières révolutions, était évaluée à près d'un million d'individus, dont deux cent mille Espagnols, quatre cent cinquante mille gens de couleur libres, soixante mille esclaves, et deux cent quatre-vingt mille Indiens. Au sein de la population espagnole, il s'élevait une noblesse très-fière, mais divisée elle-même en deux partis, dont l'un se vantait d'une origine plus pure. Presque tous les Espagnols sont créoles. La plupart des Espagnols qui quittent la mère-patrie, entraînés par la passion nationale pour les mines, vont au Mexique et au Pérou : ils dédaignent les provinces de Caracas; car elles n'offrent, à des gens qui veulent trouver l'or en nature, que les productions lentes, périodiques et variées d'une terre qui demande du travail et de la patience. Les créoles se rappellent à peine que l'Espagne est leur mère-patrie : ils estiment qu'il n'y a point de meilleur pays que le leur. Les étrangers éprouvent tant de difficultés pour passer dans les colonies espagnoles, et lorsqu'ils s'y établissent ils essuient tant de désagrémens, qu'ils y sont peu nombreux. Cependant, le promontoire Paria est devenu l'asyle d'une petite colonie de Français et d'Irlandais, qui y mènent une vie patriarcale, à l'ombre de leurs cacaoyers (1). Les gens de couleur aspiraient fortement à l'indépendance : ils ont exercé d'affreuses vengeances sur les Population. Espagnols. Colonie française.

(1) *Dauzion Lavaysse*, Voyage, II, 137. 313.

blancs. Les *Zambos*, ou descendans d'Indiens et de Nègres les plus barbares, les plus immoraux de tous les gens de couleur, avaient, depuis un demi-siècle, obtenu droit de bourgeoisie dans la ville de *Nirgua*, d'où ils ont successivement, à force de vexations, éloigné tous les blancs.

Armée. La force armée consistait en six mille cinq cent cinquante-huit hommes de troupes, y compris l'artillerie et les milices. La totalité des impôts et des droits s'élevait à peu près à 1,200,000 piastres; mais cette somme suffisait rarement pour payer les dépenses. Revenus.

Nous avons réservé la description de la partie de *la Guyane* qui appartient aux Espagnols, et qui dépend de Caracas. Elle a plus de quatre cents lieues de long, depuis les bouches de l'Orénoque jusqu'aux limites du Brésil. Sa largeur va, en plusieurs endroits, jusqu'à cent cinquante lieues. Sur cette surface immense, on ne compte qu'environ cinquante-huit mille habitans connus et soumis, dont vingt mille Indiens, sous la conduite des missionnaires; mais la population indépendante paraît plus considérable. Cette province se divise en Haut et en Bas-Orénoque. Le gouverneur et l'évêque résident à *San-Thomé de l'Angostura*, ville fondée en 1586, sur la rive droite du fleuve, à cinquante lieues de son embouchure, et qui a, depuis, été transportée à quatre-vingt-dix lieues de la mer. Les rues sont alignées et pavées; l'air y est assez sain. On y dort, dans les grandes chaleurs, sur les terrasses des maisons, sans que le serein y porte atteinte à la santé ou à la vue. La vieille ville de *San-Thomé* est excessivement mal-saine (1). Les terres de la Guyane, excellentes surtout pour la culture du tabac, ne présentent qu'un petit nombre d'habitations mal travaillées, où les propriétaires font un peu de coton, de sucre et de vivres du pays. On exporte une assez grande quantité de bétail. Cette province, destinée par sa fertilité et par sa position, à acquérir une grande importance, la devra surtout à l'Oré-

Description de la Guyane Espagnole. Villes. Productions.

(1) *Leblond*. Traité de la fièvre jaune, p. 141. Il donne à la nouvelle ville où il a demeuré dix mois, le nom d'*Angostura* tout court.

noque. Nous avons déjà décrit le cours de ce fleuve. Les rivières qu'il reçoit, et dont le nombre passe trois cents, sont autant de canaux qui porteraient à la Guyane toutes les richesses que l'intérieur pourrait produire. Sa communication aveo le fleuve des Amazones, par plusieurs branches navigables que M. de Humboldt a parcourues, ajoute aux avantages qu'il peut procurer à la Guyane, en facilitant les relations avec le Brésil et les parties intérieures du nouveau continent. Les Anglais, toujours poussés par une activité éclairée, sentent l'importance de cette rivière ; ils ont établi des postes militaires dans quelques îles, à son embouchure, d'où ils protégent la coupe des bois de teinture, et d'où ils communiquent avec les Indiens *Guaranos*, tribu paisible, qui, dans ses marais boisés, a bravé la domination espagnole. Une autre nation indépendante et belliqueuse, celle des *Arouakas*, qui occupe la côte maritime au sud de l'Orénoque, recevait des armes et des boissons spiritueuses de la colonie hollandaise d'Essequébo et de Démérary, aujourd'hui soumise aux Anglais. Ainsi, la souveraineté des Espagnols sur l'embouchure de ce fleuve important, n'est rien moins que solidement garantie.

Importance de l'Orénoque.

Dans la partie supérieure du domaine de ce fleuve, entre le troisième et le quatrième parallèles nord, la nature a plusieurs fois répété le phénomène singulier de ce qu'on appelle les eaux noires. L'*Atabapo*, le *Temi*, le *Tuamini* et le *Guainia*, ont des eaux d'une teinte couleur de café. A l'ombre des massifs de palmiers, leur couleur passe au noir foncé ; mais, dans des vaisseaux transparens, elles sont d'un jaune doré. L'image des constellations australes s'y reflète avec un éclat singulier. L'absence de crocodiles et de poissons, une fraîcheur plus grande, un moindre nombre de mosquites, et un air plus salubre, distinguent la région des fleuves noirs. Ils doivent probablement leur couleur à une dissolution de carbure d'hydrogène, résultat de la multitude de plantes dont est couvert le sol qu'ils traversent (1).

Phénomène des eaux noires.

(1) *A. de Humboldt*, Tableau de la Nature, II, 192.

Les Llanos. La Guyane espagnole comprend une partie de ces déserts arides connus sous le nom de *Llanos* (1), dont le reste appartient à la province nommée *San-Juan de Llanos*, et qui font partie de la Nouvelle-Grenade. On ne saurait en séparer la description, que nous devons tirer presqu'en entier des écrits de M. de Humboldt.

En quittant les humides bords de l'Orénoque et les vallées de Caracas, lieux où la nature prodigue la vie organique, le voyageur, frappé d'étonnement, entre dans un désert dénué de végétation. Pas une colline, pas un rocher ne s'élève au milieu de ce vide immense. Le sol brûlant, sur une surface de plus de deux mille lieues carrées, n'offre que quelques pouces de différence de niveau. Le sable, semblable à une vaste mer, offre de curieux phénomènes de réfraction et de soulèvement ou mirage. Les voyageurs s'y dirigent par le cours des astres ou par quelques troncs épars du palmier-mauritia et d'*embothrium*, que l'on découvre à de grandes distances. La terre présente seulement, çà et là, des couches horizontales fracturées, qui couvrent souvent un espace de deux cents milles carrés, et sont sensiblement plus élevées que tout ce qui les entoure. Deux fois chaque année l'aspect de ces plaines change totalement; tantôt elles sont nues comme la mer de sable de Lybie, tantôt couvertes d'un tapis de verdure, comme les *steppes* élevées de l'Asie-Moyenne. A l'arrivée des premiers colons, on les trouva presque inhabitées. Pour faciliter les relations entre la côte et la Guyane, on a formé quelques établissemens sur le bord des rivières, et on a commencé à élever des bestiaux dans les parties encore plus reculées de cet espace immense. Ils s'y sont prodigieusement multipliés, malgré les nombreux dangers auxquels ils sont exposés dans la saison de la sécheresse et dans celle des pluies, qui est suivie de l'inondation. Au sud, la plaine est entourée par une solitude sauvage et effrayante. Des forêts d'une épaisseur impénétrable remplissent la contrée humide située entre l'Orénoque et le fleuve des Amazones; des masses immenses de

(1) Prononcez *Lianos*.

granite rétrécissent le lit des fleuves ; les montagnes et les forêts retentissent sans cesse du fracas des cataractes, du rugissement des bêtes féroces et des hurlemens sourds du singe barbu, qui anuoncent la pluie. Le crocodile, étendu sur uu banc de sable, et le boa, cachaut dans la vase ses éuormes replis, attendent leur proie, ou se reposent du carnage.

Tribus indigènes.

Daus les forêts, dans les plaines, vivent des peuples de races et de civilisation diverses. Quelques-uns, séparés par des langages dout la dissemblance est étonnante, sont nomades, eutièremeut étrangers à l'agriculture, se nourrissent de fourmis, de gomme et de terre, et sont le rebut de l'espèce humaine ; tels sont les *Otomaques* et les *Jarures*.

Les Otomaques, mangeurs de terre.

La terre que les Otomaques mangent, est une glaise grasse et onctueuse, une véritable argile de potier, d'une teinte jaune-grisâtre, colorée par un peu d'oxide de fer. Ils la choisissent avec beaucoup de soin, et la recueillent dans des bancs particuliers, sur les rives de l'Orénoque et du Meta. Ils distinguent au goût une espèce de terre d'uue autre ; car toutes les espèces de glaises n'ont pas le même agrément pour leur palais. Ils pétrissent cette terre en boulettes, de quatre à six pouces de diamètre, et la font cuire à un petit feu, jusqu'à ce que la surface antérieure devienne rougeâtre. Lorsque l'on veut mauger cette boulette, on l'humecte de nouveau. Ces hommes, féroces et sauvages, se nourrissent de poissons, de lézards, ou de racine de fougère, lorsqu'ils peuvent s'en procurer ; mais ils sont si friands de terre glaise, qu'ils en maugent tous les jours un peu, après le repas, pour se régaler, daus la saison où ils ont d'autres alimens à leur disposition (1). Les missionnaires, qui, parmi les tribus à l'ouest de l'Orénoque, ont converti les *Betoys* et les *Maïpoures*, ont reconnu dans leur langue, ainsi que dans celle des *Yaruras*, une syntaxe régulière et même très-artificielle. Les *Achaguas* parlent un dialecte du Maïpoure (2). A l'est, la mission d'*Esmeralda* est le poste

Les Betoys et les Maïpoures.

(1) Tableaux de la Nature, I, 191—197.

(2) *Hervas*, Catalogo delle lingue, p. 51—53.

Digitized by Google

Les Guaicas. le plus reculé. Les Indiens *guaicas*, race d'hommes très-blanche, très-petite, presque pigmée, mais très-belliqueuse, habitent le pays à l'est de Passimoui. Les *Guajaribes*, très-cuivrés, et extrêmement féroces, antropophages même, à ce qu'on croit, empêchent les voyageurs de pénétrer jusqu'aux sources de l'Orénoque. Les mosquitos, et mille autres insectes piquans et venimeux, peuplent ici les forêts solitaires. Les rivières sont remplies de crocodiles et de petits poissons *caribes*, dont la férocité est également à redouter. D'autres tribus de la partie orientale, comme les *Maquiritains* et les *Makos*, ont des demeures fixes, vivent des fruits qu'ils ont cultivés, ont de l'intelligence et des mœurs plus douces. La nation dominante le long de la côte, depuis Surinam jusqu'au cap de la Vela, était jadis celle des *Caraïbes*, en partie exterminée par les Européens. On ne saurait dire si cette race est venue des Antilles, ou si elle s'y est répandue. Parmi toutes les nations indiennes, les Caraïbes se distinguent par leur activité et leur bravoure. Ils habitent des villages gouvernés par un chef électif, que les Européens ont nommé *capitaine*. Pour aller au combat, ils se rassemblent au son d'une conque ou coquille de mer. Les Caraïbes sont peut-être les hommes les plus robustes après les Patagons. Selon les anciens voyageurs, ils sont cannibales ou antropophages. Il paraît certain du moins qu'ils mangent leurs ennemis, dont ils dévorent la chair avec l'avidité du vautour. La langue caraïbe, une des plus sonores et des plus douces du monde, compte près de trente dialectes. Elle paraît même poétique, à en juger seulement d'après les noms de quelques tribus; une d'elles s'appelle *la Fille du Palmier*; l'autre, *la Sœur de l'Ours* (1). Les langues des tribus de l'intérieur paraissent bien plus rudes à l'oreille; les *Salivas* ont la prononciation tout-à-fait nasale; les *Situfas* l'ont entièrement gutturale; les *Betoys* font toujours retentir la lettre canine; les *Quaivas* et les *Kirikoas*, de même que les Otomaques et les Guaranes,

Les Guajaribes.

Les Caraïbes.

Remarques sur les idiomes.

(1) *Hervas*, p. 54.

émettent, avec une volubilité incroyable, des sons qu'il est presque impossible de saisir. La langue des *Achaguas* est la seule dans l'intérieur qui soit harmonieuse (1). De vastes espaces, entre le Cassiquiare et l'Atabapo, ne sont habités que par des singes réunis en société, et par des tapirs. Des figures gravées sur des rochers prouvent que jadis cette solitude a été le séjour d'un peuple parvenu à un certain degré de civilisation ; c'est entre les deuxième et quatrième parallèles, dans une plaine boisée, entourée par les quatre rivières de l'Oréuoque, de l'Atapabo, du Rio Négro et du Cassiquiare, que l'on observe des rochers de syénite et de granite, couverts de figures symboliques colossales, représentant des crocodiles, des tigres, des ustensiles de ménage, et les images du soleil et de la lune. Aujourd'hui ce coin de la terre est inhabité dans une étendue de plus de cinq cent milles carrés. Les peuplades voisines se composent de sauvages, ravalés au degré le plus bas de la civilisation, menant une vie errante, et bien éloignés de pouvoir graver le moindre hiéroglyphe sur les rochers. Des monumens semblables existent près de Caïcara et d'Urnaua Peut-être y reconnaîtra-t-on un jour l'ouvrage des Indiens-Muyscas, dont nous allons parler en décrivant le *nouveau royaume de Grenade*.

Figures gravées sur les rochers.

Les subdivisions de ce royaume sont imparfaitement connues. Les provinces du *Panama* et de *Darien*, quoiqu'ayant le titre de *royaume de Terre-Ferme*, dépendent du vice-roi de la Nouvelle-Grenade. Le *royaume de Quito*, renfermant les provinces de *Quito* ou *Tacames*, de *Macas*, de *Quixos*, de *Juan de Bracamoros*, et de *Guayaquil*, conserve également son titre, quoiqu'il soit soumis au nouveau royaume de Grenade. Celui-ci, proprement dit, embrasse les provinces suivantes : *Santa-Fé de Bogota* et *Antoquia*, dans le centre; *Santa-Martha* et *Carthagena*, au nord, sur la mer des Caraïbes; *San-Juan de los Llanos*, à l'est; *Popayan*, au sud; *Barbacoa* et *Choco* avec ses démembremens; *Beriquète, Novita* et *Raposo* à l'ouest, vers l'Océan-Pacifique

Description de la Nouvelle-Grenade.

(1) Viajero universal, XXII, 89.

La Nouvelle-Grenade offre une extrême diversité de climats. Tempéré, froid même et glacé, mais très-sain sur les plateaux élevés, l'air est brûlant, étouffé, pestilentiel sur les bords de la mer et dans quelques vallées profondes de l'intérieur. A Carthagène et à Guayaquil, la fièvre jaune est endémique (1). La ville de Honda, quoiqu'élevée de 150 toises au-dessus du niveau de la mer, éprouve, par la réverbération des roches, une telle chaleur que l'on n'oserait poser la main sur une pierre, et que les eaux du fleuve de la Madeleine acquièrent la température d'un bain tiède. Les pluies y sont continuelles pendant l'hiver, qui est déterminé, par la position des lieux, au nord et au sud de l'Equateur. Quelques endroits y jouissent d'un printemps perpétuel. La crête des Andes s'enveloppe souvent de brouillards épais; la baie de Choco est tourmentée par de continuels orages. Les deux rivières de la Madeleine et de Cauca, dont le cours se dirige droit du sud au nord, ont leur source et leur embouchure dans la Nouvelle-Grenade: elles coulent chacune au fond d'une vallée profonde des Andes, et se réunissent sous le 9e. degré de latitude boréale. Le cours du Cauca est embarrassé par des rochers et des rapides; mais les Indiens les franchissent en canots. La Madeleine est navigable jusqu'à Honda, d'où l'on ne parvient à Santa-Fé que par des chemins affreux, à travers des forêts de chênes, de mélastomes et de quinquinas. La fixité de la température dans chaque zone, l'absence de l'agréable succession des saisons, peut-être aussi les grandes catastrophes volcaniques auxquelles le haut pays est fréquemment exposé, y ont diminué le nombre des espèces. A Quito, à Santa-Fé, la végétation y est moins variée que dans d'autres régions également élevées au-dessus de l'Océan. On trouve dans les Andes de Quindiu, et dans les forêts tempérées de Loxa, des cyprès, des sapins et des genévriers: les pyramides neigées s'y élèvent au milieu de styrax de passiflores en arbres, de bambusas et de palmiers à cire.

Climat et températures. Rivières. Végétation.

(1) *Leblond*, Traité de la fièvre jaune, p. 175 et 183.

Le cacao de Guayaquil est très-estimé: on a même essayé, dans les environs de cette ville, des plantations de cafier, qui ont très-bien réussi. Le coton et le tabac sont excellens. On y récolte beaucoup de sucre; et ce qui paraît surprenant, c'est que la plus grande quantité est produite, non dans les plaines, sur les bords de la rivière de la Madeleine, mais sur la pente des Cordillières, dans une vallée sur le chemin de Santa-Fé à Houda, où, suivant les mesures barométriques de M. de Humboldt, le terrain a depuis six cents jusqu'à mille cinquante toises au-dessus du niveau de la mer. On y fait de l'encre avec le suc exprimé du fruit de l'uvilla (*cestrum tinctorium*); et il y existe un ordre de la cour, qui enjoint aux vice-rois de n'employer, pour les pièces officielles, que ce bleu d'uvilla, parce qu'il est plus indestructible que la meilleure encre de l'Europe.

Les productions minérales sont riches et variées. On voit, dans la vallée de Bogota, des couches de charbon de terre à douze cent quatre-vingts toises de hauteur au-dessus du niveau de l'Océan. Il est très-remarquable que le platine ne se trouve pas dans la vallée de Cauca, ou à l'est de la branche occidentale des Andes, mais uniquement dans le Choco et à Barbacoas, à l'ouest des montagnes de grès qui s'élèvent sur la rive occidentale du Cauca. Productions minérales. Platine.

Le royaume de la Nouvelle-Grenade produit annuellement vingt-deux mille marcs d'or, et une quantité peu considérable d'argent. On frappe, dans les monnaies de Santa-Fé et de Popayan, pour deux millions cent mille piastres d'or, ou dix-huit mille trois cents marcs. L'exportation de ce métal en lingots et en objets d'orfèvrerie, se monte à quatre cent mille piastres. Or.

Tout l'or que fournit la Nouvelle-Grenade est le produit des lavages établis dans des terrains de rapports. On connaît des filons d'or dans les montagnes de Guamoer et d'Antioquia; mais leur exploitation est presque entièrement négligée. Les plus grandes richesses en or de lavage sont déposées à l'ouest de la Cordillière centrale, dans les provinces d'Antioquia et du Choco, dans la vallée de Rio-Cauca, et

sur les côtes du grand Océan, dans le district de Barbacoas.

La province d'Antioquia, où l'on ne peut entrer qu'à pied, ou porté à dos d'homme, présente des filons d'or qui ne sont pas travaillés, faute de bras. Le morceau d'or le plus grand qui ait été trouvé au Choco, pesait vingt-cinq livres. Tout l'or est ramassé par des nègres esclaves. Le Choco seul pourrait produire plus de vingt mille marcs d'or de lavage, si, en assainissant cette région, une des plus fertiles du nouveau continent, le gouvernement y fixait une population agricole. Le pays le plus riche en or est celui où la disette se fait continuellement sentir. Habité par de malheureux esclaves africains, ou par des Indiens qui gémissent sous le despotisme des corrégidors, le Choco est resté ce qu'il était il y a trois siècles, une forêt épaisse, sans trace de culture, sans pâturages, sans chemins. Le prix des denrées y est si exorbitant, qu'un baril de farine des Etats-Unis y vaut soixante-quatre à quatre-vingt-dix piastres. La nourriture d'un muletier coûte une piastre ou une piastre et demie par jour; le prix d'un quintal de fer s'élève, en temps de paix, à quarante piastres. Cette cherté ne doit pas être attribuée à l'accumulation des signes représentatifs, qui est très-petite, mais à l'énorme difficulté du transport, et à cet état malheureux de choses dans lequel la population entière consomme sans produire.

Lavage d'or de Choco.

Le royaume de la Nouvelle-Grenade a des filons d'argent extrêmement riches. Ceux de Marquetones surpasseraient le Potosi, mais ils ne sont pas exploités (1). On dédaigne le cuivre et le plomb. La rivière des émeraudes coule depuis les Andes jusqu'au nord de Quito. C'est à Muzo, dans la vallée de *Tunca*, près de Santa-Fé de Bogota, que sont les principales carrières modernes des émeraudes dites du Pérou, et que l'on préfère avec raison à toutes les autres, depuis qu'on a négligé celles d'Egypte. Ces émeraudes occupent tantôt des filons stériles qui traversent les roches composées ou les schistes argileux, et

Carrières d'émeraudes.

(1) Viajero universal. vol. XXII, p. 277.

tantôt des cavités accidentelles qui interrompent les masses de quelques granites. Elles sont quelquefois groupées avec des cristaux de quartz, de feldspath et de mica. Plusieurs ont leur surface parsemée de cristaux, de fer sulphuré. On en voit qui sont enveloppées de chaux carbonatée et de chaux sulfatée (1). Celles qu'on trouve dans les sépulchres indiens sont façonnées en rond, en cylindres, en cônes, et autres figures, et percées avec beaucoup de précision; mais on ignore les procédés que l'on a employés. Les mines d'or d'Antioquia et de Guaimoco contiennent des petits diamans (2). On connaît aussi du mercure sulfuré, ou cinabre, dans la province d'Antioquia, à l'est du Rio-Cauca, dans la montagne de Quindiu, au passage de la Cordillière australe; enfin, près de Cuença, dans le royaume de *Quito*. Ce mercure se trouve ici dans une formation de grès quartzeux, qui a sept cent vingt toises d'épaisseur, et qui renferme du bois fossile et de l'asphalte.

Nous allons visiter les lieux remarquables de ce royaume. *Santa-Fé di Bogota*, résidence du vice-roi, de l'*audiencia*, d'un archevêque et d'une université, renferme plus de trente mille habitans, des églises et maisons magnifiques, ainsi que cinq ponts superbes (1). L'air y est constamment tempéré. Le froment d'Europe et le sesame d'Asie y donnent des récoltes continuelles. Le plateau sur lequel est située la ville de Santa-Fé de Bogota offre plusieurs traits de ressemblance avec celui qui renferme les lacs mexicains : l'un et l'autre sont plus élevés que le couvent du Saint-Bernard; le premier a treize cent soixante-cinq toises, le second onze cent soixante-huit, au-dessus du niveau de la mer. La vallée de Mexico, entourée d'un mur circulaire de montagnes porphyritiques, est encore couverte d'eau dans son centre. Le plateau de Bogota est également entouré de montagnes élevées : le niveau parfait de son sol, sa constitution géologique, la forme des rochers de Suba et de Facatativa, Ville et plateau de Bogota.

(1) Viajero universal, vol. XXII, p. 277.
(2) *Dolomieu*, Magasin encyclopédique, II, n. 6, p. 149.
(3) Viajero universal, *ibid*, l. c.

qui s'élèvent comme des îlots au milieu des savanes, tout y semble indiquer l'existence d'un ancien lac. La rivière de Funzha, communément appelée *Rio-de-Bogota*, après avoir réuni les eaux de la vallée, se précipite, par une ouverture étroite, dans une crevasse qui descend vers le bassin de la rivière de la Madeleine. Les Indiens attribuent a Bochica, fondateur de l'empire de Bogota ou de Condinamarca, l'ouverture de ces rochers, et la création de la cataracte de *Téquendama*. Il n'est pas étonnant que des peuples religieux aient attribué une origine miraculeuse à ces rochers, qui paraissent avoir été taillés par la main de l'homme; à ce gouffre étroit dans lequel se précipite une rivière qui réunit toutes les eaux de la vallée de Bogota; à ces arcs-en-ciel qui brillent des plus vives couleurs, et qui changent de forme à chaque instant; à cette colonne de vapeurs qui s'élève comme un nuage épais, et que l'on reconnaît à cinq lieues de distance, en se promenant autour de la ville de Santa-Fé. Il existe à peine une seconde cascade qui, à une hauteur aussi considérable, réunisse une telle masse d'eau. Le Rio-de-Bogota conserve encore, un peu au-dessus du *Salto*, une largeur de deux cent soixante-dix pieds. La rivière se rétrécit beaucoup près de la cascade même où la crevasse, qui paraît formée par un tremblement de terre, n'a que trente à quarante pieds d'ouverture. A l'époque des grandes sécheresses, le volume d'eau qui, en deux bonds, se précipite à une profondeur de cinq cent trente pieds, présente encore un profil de vingt-une toises carrées. L'énorme masse de vapeurs qui s'élève journellement de la cascade, et qui est précipitée par le contact de l'air froid, contribue beaucoup à la grande fertilité de cette partie du plateau de Bogota. A une petite distance de Canoas, sur la hauteur de Chipa, on jouit d'une vue magnifique, et qui étonne le voyageur par les contrastes qu'elle présente. On vient de quitter des champs cultivés en froment et en orge : outre les azalia, les *alstonia theiformis*, les bégonia et le quinquina jaune, on voit autour de soi des chênes, des aunes, et des plantes dont le port rappelle la végétation de l'Europe; et tout-à-

Cataracte de Téquendama.

coup on découvre, comme du haut d'une terrasse, et pour ainsi dire à ses pieds, un pays où croissent les palmiers, les bananiers et la canne à sucre. Comme la crevasse dans laquelle se jette le Rio de Bogota communique aux plaines de la région chaude (*tierra caliente*), quelques palmiers se sont avancés jusqu'au pied de la cascade. Cette circonstance particulière fait dire aux habitans de Santa-Fé que la chute du Tequendama est si haute, que l'eau tombe, d'un saut, du pays froid (*tierra fria*) dans le pays chaud. On sent qu'une différence de hauteur de quatre-vingt-sept toises n'est pas assez considérable pour influer sensiblement sur la température de l'air. C'est la coupe perpendiculaire du rocher qui sépare les deux végétations d'une manière si tranchante.

Voici un autre phénomène naturel. La vallée d'Iconozo, ou de Pandi, est bordée de rochers de forme extraordinaire, et qui paraissent comme taillés de main d'homme. Leurs sommets nus et arides offrent le contraste le plus pittoresque avec les touffes d'arbres et de plantes herbacées qui couvrent les bords de la crevasse. Le petit torrent qui s'est frayé un passage à travers la vallée d'Icononzo, porte le nom de *Rio de la Summa Paz*. Ce torrent, encaissé dans un lit presque inaccessible, ne pourrait être franchi qu'avec beaucoup de difficulté, si la nature même n'y avait formé deux ponts de rochers, objet bien digne de fixer notre attention. La crevasse profonde à travers laquelle se précipite le torrent de la Summa Paz, occupe le centre de la vallée; près du pont, elle conserve, sur plus de deux mille toises de longueur, la direction de l'est à l'ouest. La rivière forme deux belles cascades au point où elle entre dans la crevasse et au point où elle en sort. Il est très-probable que cette crevasse a été formée par un tremblement de terre. Les montagnes environnantes sont de grès à ciment d'argile. Cette formation, qui repose sur les schistes primitifs de Villeta, s'étend depuis la montagne de sel-gemme de Zipaquira jusqu'au bassin de la rivière de la Madeleine. Dans la vallée d'Icononzo, le grès est composé de deux roches distinctes.

Ponts naturels d'Iconozo.

Un grès très-compacte et quartzeux, à ciment peu abondant, et ne présentant presque aucune fissure de stratification, repose sur un grès schisteux à grain très-fin, et divisé en une infinité de petites couches très-minces et presque horisontales. M. de Humboldt croit que le banc compacte et quartzeux, lors de la formation de la crevasse, a résisté à la force qui déchira ces montagnes, et que c'est la continuation non interrompue de ce banc qui sert de pont pour traverser d'une partie de la vallée à l'autre. Cette arche naturelle a quarante-quatre pieds et demi de longueur sur trente-six pieds onze pouces de largeur; son épaisseur, au centre, est de six pieds trois pouces; les expériences de M. de Humboldt ont donné deux cent quatre-vingt-dix-huit pieds pour la hauteur du pont supérieur au-dessus du niveau des eaux du torrent. Dix toises au-dessous de ce premier pont naturel, s'en trouve un autre auquel on est conduit par un sentier étroit qui descend sur le bord de la crevasse. Trois énormes masses de rocher sont tombées de manière à se soutenir mutuellement. Celle du milieu forme la clef de la voûte, accident qui aurait pu faire naître aux indigènes l'idée de la maçonnerie en arc, inconnue aux peuples du Nouveau-Monde, comme aux anciens habitans de l'Egypte.

Au milieu du second pont d'Icononzo se trouve un trou de trois cents pieds carrés, par lequel on voit le fond de l'abîme; c'est là que notre voyageur a fait les expériences sur la chute des corps. Le torrent paraît couler dans une caverne obscure. Le bruit lugubre que l'on entend est dû à une infinité d'oiseaux nocturnes qui habitent la crevasse. Les Indiens assurent que ces oiseaux ont la grosseur d'une poule, des yeux de hibou et le bec recourbé. Il est impossible de s'en procurer, à cause de la profondeur de la vallée. L'élévation du pont naturel d'Icononzo est de quatre cent cinquante huit toises au-dessus du niveau de l'Océan.

Villes de l'isthme.

Le *royaume de Terre-Ferme* est aujourd'hui une solitude champêtre. Les villes de *Panama* sur la mer du Nord, et de *Porto-Bello* sur l'Océau-Pacifique, florissaient autrefois par le commerce des métaux précieux qui, du Pérou, pas-

Digitized by Google

saient par l'isthme de Pauama, pour être envoyés en Europe. Aujourd'hui Buénos-Ayres en est l'entrepôt. L'isthme de Panama, ainsi que la province de Darien, produisent du cacao, du tabac, du cotou; mais l'air, à la fois trop humide et trop chaud, les rend presque inhabitables. Le sol y est montueux; mais on y trouve des plaines fertiles. La végétation y est partout d'une force surprenante. Les rivières y sont nombreuses, et quelques-unes charrient de l'or. L'isthme de Panama n'a que huit lieues de large dans l'endroit le plus étroit. Mais la nature rocailleuse du sol y oppose des obstables, probablement invincibles, à l'ouverture d'un canal navigable pour de grands bâtimens.

Villes sur la mer du nord.

Les dernières années ont vu s'aggrandir et s'embellir la ville de *Carthagène des Indes*, qui a un siége épiscopal, une université, un port sûr et profond, défendu par plusieurs forts(1). Mais l'insalubrité de ses environs est la meilleure défense contre une armée ennemie. Sa population est de vingt-cinq mille âmes. Elle est la capitale de la province du même nom, pays chaud et humide, couvert de montagnes et de bois, mais très-fertile en toutes sortes de productions.

Pour éviter les chaleurs excessives et les maladies qui règnent pendant l'été à Carthagène des Indes, les Européens non acclimatés se réfugient dans l'intérieur des terres, au village de *Turbaco*, bâti sur une colline, à l'entrée d'une forêt majestueuse qui s'étend jusqu'à la rivière de la Madeleine. Les maisons sont en grande partie construites de bambous et couvertes de feuilles de palmiers. Des sources limpides jaillissent d'un roc calcaire qui renferme de nombreux débris de coraux pétrifiés; elles sont ombragées par le feuillage lustré de l'*anacardium caracoli*, arbre de grandeur colossale, auquel les indigènes attribuent la propriété d'attirer de très-loin les vapeurs répandues dans l'atmosphère. Le terrain de Turbaco étant élevé de plus de cent cinquante toises au-dessus du niveau de l'Océan, on y jouit, surtout pendant la nuit, d'une fraîcheur délicieuse. Les environs présentent un phé-

(1) Viajero universal, XXII, p. 301 et suiv.

Volcans d'air. nomène très-curieux. Les *Volcancitos* sont situés à trois mille toises à l'est du village du Turbaco, dans une forêt épaisse qui abonde en *baumiers de tolù*, en *gustavia* à fleurs de nymphea, et en *cavanillesia mocundo*, dont les fruits nombreux et transparens ressemblent à des lanternes suspendues à l'extrémité des branches. Le terrain s'élève graduellement à vingt ou vingt-cinq toises de hauteur au-dessus du village de Turbaco; mais le sol étant partout couvert de végétation, on ne peut distinguer la nature des roches superposées sur le calcaire coquillier. Au centre d'une vaste plaine bordée de bromelia karatas, s'élèvent dix-huit à vingt petits cônes dont la hauteur n'est que de vingt à vingt-cinq pieds. Ces cônes sont formés d'une argile gris-noirâtre; à leur sommet se trouve une ouverture remplie d'eau. Lorsqu'on s'approche de ces petits cratères, on entend, par intervalle, un bruit sourd et assez fort qui précède, de quinze à dix-huit secondes, le dégagement d'une grande quantité d'air. La force avec laquelle cet air s'élève au-dessus de la surface de l'eau, peut faire supposer que, dans l'intérieur de la terre, il éprouve une grande pression. M. de Humboldt a compté généralement cinq explosions en deux minutes. Souvent ce phénomène est accompagné d'une éjection boueuse. On assure que les cônes ne changent pas sensiblement de forme dans l'espace d'un grand nombre d'années; mais la force d'ascension du gaz, et la fréquence des explosions, paraissent varier selon les saisons. Les analyses de M. de Humboldt ont prouvé que l'air dégagé ne contient pas un demi-centième d'oxigène. C'est un gaz azote plus pur que nous ne le préparons généralement dans nos laboratoires.

Sainte-Marthe, dans une situation salubre, a un port sûr, spacieux et bien défendu. La province de Sainte Marthe est très-fertile, a des mines d'or et d'argent, des salines abondantes, ainsi que des fabriques de coton et de vaisselle de terre. *Rio de la Hacha*, sur le bord de la mer, dans un terrain fertile, s'enrichissait autrefois par la pêche des perles.

Villes de l'intérieur. Au sud-est de Santa-Fé de Bogota, et dans l'intérieur du pays, se trouve la province de San-Juan de los Llanos, dont

nous avons déjà décrit les plaines brûlantes et stériles. Mais, vers le sud, nous trouvons des provinces plus heureuses, et quelques villes considérables : *Popayan*, peuplée de vingt mille individus, la plupart mulâtres, fleurit par son commerce d'entrepôt avec Quito et Carthagène ; elle est placée dans une situation pittoresque, sur la rivière Cauca, au pied des volcans de Suroce et de Sotara, couverts de neige. *Pasto*, petite ville, est située au pied d'un volcan terrible, et entourée de forêts épaisses, placées entre des marais où les mules enfoncent à mi-corps. On n'y arrive qu'à travers des ravins profonds et étroits comme les galeries d'une mine. Toute la province de Pasto est un plateau gelé presque au-dessus du point où la végétation peut durer, et entouré de volcans et de soufrières qui dégagent continuellement des tourbillons de fumée. Les malheureux habitans de ces déserts n'ont d'autres alimens que les patates, et, si elles leur manquent, ils vont dans les montagnes manger le tronc d'un petit arbre nommé *achupalla ;* mais ce même arbre étant l'aliment de l'ours des Andes, celui-ci leur dispute souvent la seule nourriture que leur présentent ces régions élevées.

Province de Choco.

La province de *Choco* serait moins riche par ses mines que par la fertilité de ses côteaux et l'excellente qualité de son cacao, si malheureusement un climat à la fois nébuleux et brûlant n'en éloignait l'industrie humaine. M. Marmontel a peint cette côte avec des couleurs aussi justes que vives : « Un ciel chargé d'épais nuages, où mugissent les vents ; où les tonnerres grondent, où tombent, presque sans relâche, des pluies orageuses ; des grêles meurtrières, parmi les foudres et les éclairs ; des montagnes couvertes de forêts ténébreuses, dont les débris cachent la terre, et dont les branches entrelacées ne forment qu'un épais tissu, impénétrable à la clarté du jour ; des vallons fangeux, où sans cesse roulent d'impétueux torrens ; des bords hérissés de rochers, où se brisent en gémissant les flots émus par les tempêtes ; le bruit des vents, dans les forêts, semblable aux hurlemens des loups et au glapissement des tigres ; d'énormes couleuvres qui rampent sous l'herbe humide des marais, et

qui, de leur vastes replis, embrassent la tige des arbres; une multitude d'insectes qu'engendre un air croupissant, et dout l'avidité ne cherche qu'uue proie. » Mais l'auteur des Incas a tort d'appliquer en totalité ce portrait de la côte Choco à

Ile Gorgone. l'*île de Gorgone*, où Pizarre vint se réfugier avec les douze compaguons qui lui restèrent fidèles. Gorgone, dans la *baie de Choco*, de même que l'archipel des *Iles aux Perles*, dans la *baie de Panama* sout plus habitables que le coutineut voisin. Dans l'intérieur de la province du Choco, le ravin de Raspadura unit les sources voisines du Rio Noanama, appelé aussi *Rio San Juan*, et de la petite rivière de Guito. Cette dernière, réunie aux deux autres, forme le Rio Atrato, qui se jette dans la mer des Antilles, tandis que le Rio San Juan tombe dans le grand Océan. Un moine très-actif, curé du

Canal de la Raspadura. village de Novita, a fait creuser par ses paroissiens un petit canal dans le ravin de la Raspadura. Au moyeu de ce canal, navigable lorsque les pluies sont abondantes, des canots chargés de cacao sont venus d'une mer à l'autre. Ce petit canal, qui existe depuis 1788, réunit sur les côtes des deux Océans deux points éloignés l'un de l'autre de soixante-quinze lieues.

Remontons sur les Andes, où nous respirerons un air plus

Villes du royaume de Quito. doux et plus salubre. C'est là que s'élève la fameuse ville de *Quito*, ancieune capitale de la seconde monarchie péruvienue. Les habitaus excellent dans la plupart des arts et métiers. Ils fabriquent surtout des draps et des cotons, qu'ils teignent en bleu; ils en fournissent tout le Pérou. Le commerce de la ville est aussi très-actif. Elle est le siége d'un tribunal suprême et d'un évêché. Les rues sont d'un niveau trop inégal pour qu'on puisse s'y servir de voitures. Située à mille quatre cent quatre-vingts toises au-dessus du niveau de l'Océan, cette ville ne jouit plus du printemps perpétuel que ses localités paraissaieut lui garantir. Le ciel est devenu triste et nébuleux, et le froid assez âpre, depuis le 4 février 1797, époque où un affreux tremblement de terre bouleversa la province entière de Quito, et fit périr, dans un seul iustant, quarante mille hommes. Tel a été le changement de la tempé-

rature que le thermomètre y est ordinairement à quatre degrés au-dessus de zéro, et ne s'y élève que rarement à seize ou dix-sept, tandis que Bouguer le voyait constamment à quinze ou seize. Depuis ce temps, les tremblemens de terre y sont presque continuels. Malgré les horreurs et les dangers dont la nature les a environnés, les habitans de Quito, gais, vifs, aimables, ne respirent que la volupté et le luxe; nulle part peut-être il ne règne un goût plus décidé et plus général pour les plaisirs. La population de cette ville est de cinquante mille âmes.

Guayaquil, peuplé de dix-huit mille âmes, est un port de mer et un atelier de construction très-commode, à cause des forêts qui en sont rapprochées. Il s'y fait un grand commerce d'échange entre les ports du Mexique et ceux du Pérou et du Chili. La végétation des environs, dit M. de Humboldt, est d'une majesté au-dessus de toute description; les palmiers, les scitaminées, les pluméria, les taberna montana y abondent. Don *Alcédo* dit que l'on trouve dans la province de Guayaquil une espèce de bois fort et solide, qu'on préfère pour la construction des petits vaisseaux, spécialement pour la quille et les courbes, parce qu'il est incorruptible, et qu'il résiste aux vers plus que tout autre; il est très-facile à travailler. Sa couleur est foncée; on le nomme *guachapeli* et *guarango*.

Provinces de l'intérieur

Les provinces de *Quixos* et de *Macas* doivent à leur position sur la pente orientale des Andes, les singularités de leur température. Quoiqu'elles ne soient éloignées que de deux degrés au sud de l'équateur, l'hiver y commence en avril, et y dure jusqu'en septembre, époque du printemps sur le plateau. Le climat est chaud et humide. La principale production est le tabac.

La vaste province de *Maynas* s'étend sur la rivière des Amazones. Il n'y a que peu d'établissemens espagnols. Le principal est *San-Joaquin de Omaguas*. Les *Maynas* et les *Omaguas* sont les principales nations indigènes. Un petit nombre s'est fixé près des missions. La plus grande partie erre dans les forêts, vivant de la chasse et de la pêche. Le pays produit de la cire blanche et noire, ainsi que du cacao.

Volcans de Quito. Ce ne serait pas avoir décrit le royaume de Quito que de passer sous silence les redoutables volcans qui, tant de fois, en ont bouleversé le sol et englouti les cités. Le majestueux *Chimboraso* n'est probablement qu'un volcan éteint; la neige séculaire qui couvre sa cime colossale fondra peut-être un jour, et les feux, enchaînés dans ses flancs, reprendront leur activité destructive.

Le Pichincha. Le *Pichincha* est un des volcans les plus grands de la terre; son cratère, creusé dans des porphyres basaltiques, a été comparé, par M. de La Condamine, au cahos des poëtes. Cette bouche immense était alors remplie de neige; mais M. de Humboldt la trouva embrâsée: « De l'enceinte du cratère sortent, eu s'élançant pour ainsi dire de l'abîme, trois » pics, trois rochers qui ne sont pas couverts de neige, parce » que les vapeurs qu'exhale la bouche du volcan les y fondent » sans cesse. Pour mieux examiner le fond du cratère, nous » nous couchâmes sur le ventre, et je ne crois pas que l'imagination puisse se figurer quelque chose de plus triste, de » plus lugubre et de plus effrayant que ce que nous vîmes » alors. La bouche du volcan forme un trou circulaire de » près d'une lieue de circonférence, dont les bords, taillés » à pic, sont couverts de neige par en haut; l'intérieur est » d'un noir foncé, mais le gouffre est si immense que l'on » distingue la cime de plusieurs montagnes qui y sont placées; leur sommet semblait être à deux ou trois cents » toises au-dessous de nous; jugez donc où doit se trouver » leur base. Je ne doute pas que le fond du cratère ne soit » de niveau avec la ville de Quito. »

Le Cotopaxi. Le *Cotopaxi* est le plus élevé de ces volcans des Andes, qui, à des époques récentes, ont eu des éruptions. Sa hauteur absolue est de deux mille cinquante-deux toises. Elle surpasserait par conséquent de plus de quatre cents toises la hauteur du Vésuve, placé sur le sommet du pic de Ténériffe. Le Cotopaxi est aussi le plus redouté de tous les volcans du royaume de Quito; c'est celui dont les explosions ont été les plus fréquentes et les plus dévastatrices. Les scories et les quartiers de rochers lancés par ce volcan couvrent les

vallées environnantes sur une étendue de plusieurs lieues carrées. En 1758, les flammes de Cotopaxi s'élevèrent au-dessus des bords du cratère à la hauteur de quatre cent cinquante toises. En 1744, le mugissement du volcan fut entendu jusqu'à Honda, ville située sur les bords de la rivière de la Madeleine, à une distance de deux cents lieues communes. Le 4 avril 1768, la quantité de cendres vomies par la bouche du Cotopaxi fut si grande que, dans les villes d'Hambato et de Tacunga, la nuit se prolongea jusqu'à trois heures de l'après-midi. L'explosion qui arriva au mois de janvier 1803, fut précédée d'un phénomène effrayant, celui de la fonte subite des neiges qui couvraient la montagne. Depuis plus de vingt ans, aucune fumée, aucune vapeur visible n'était sortie du cratère, et, dans une seule nuit, le feu souterrain devint si actif, qu'au soleil levant les parois extérieures du cône, fortement échauffées, se montrèrent à nu et sous la couleur noire qui est propre aux scories vitrifiées. Au port de Guayaquil, dans un éloignement de cinquante-deux lieues en ligne droite du bord du cratère, M. de Humboldt entendit, jour et nuit, les mugissemens du volcan, comme des décharges répétées d'une batterie (1).

S'il était décidé que la proximité de l'Océan contribue à entretenir le feu volcanique, nous serions étonnés de voir que les volcans les plus actifs du royaume de Quito, le Cotopaxi, le *Tungurahua* et le *Sangay*, appartiennent au chaînon oriental des Andes, et par conséquent à celui qui est le plus éloigné des côtes. Le Cotopaxi est à plus de cinquante lieues de la côte la plus voisine. Situation de ces volcans.

Nous devons rattacher à la description du royaume de Quito celle des *îles Gallapagos*. Cet archipel, situé sous l'équateur, à deux cent vingt lieues à l'ouest du continent américain, renferme des pics volcaniques dans les îles les plus orientales. Les cactus et les aloës y couvrent les flancs des rochers. Dans les îles occidentales, une terre noire et profonde nourrit de gros arbres. Les flamingos et les tour- Archipel des îles Gallapagos.

(1) *A. de Humboldt*, Vues et Monumens, pl. X.

terelles peuplent les airs; la plage est couverte de tortues énormes. Aucune trace ne marque le séjour de l'homme; ni les Malais du grand océan, ni les tribus américaines n'ont jamais abordé dans ces terres isolées. Dampier et Cowley ont vu des sources et même des rivières dans quelques-unes de ces îles dont les noms particuliers espagnols ont cédé la place à des noms anglais, du moins sur toutes les cartes modernes. *Santa-Maria de l'Aguada* paraît identique avec l'île *York*. Les plus grandes parmi les vingt-deux connues, sont celles d'*Albemarle* et de *Narborough*. Cowley décrit l'*Ile Enchantée* comme s'offrant sous les aspects variés d'une ville murée et d'un château fort en ruine. Plusieurs ports et mouillages invitent les européens à y former des établissemens.

Tribus indigènes de la Nouvelle-Grenade.

Le royaume de la Nouvelle-Grenade renferme encore un nombre très-considérable de tribus indiennes, dont plusieurs jouissent de leur indépendance, et qui presque toutes ont conservé leur langage et leur manière de vivre. Les *Guaïras* ou *Guagniros*, qui occupent une partie des provinces de Maracaïbo, de Rio de la Hacha et de Santa-Martha, donnent la main aux *Motilones*, qui possèdent les terres baignées par le Muchuchies et le Saint-Faustin, jusqu'à la vallée de Cucuta : ils interceptent les routes des montagnes; le pillage, l'incendie et le meurtre signalent leurs incursions dans les plaines. Les *Chilimes*, et une autre bande de Guaïras infestent les bords de la Madeleine (1). Dans la province de Darien, les *Urabas*, les *Zitaras* et les *Oromisas* forment trois petits Etats indépendans, l'un sous un prince nommé *le Playon*, et les deux autres sous un gouvernement républicain (2). Les *Cunacunas*, qui habitent les montagnes de Choco et de Novita, exercent leurs ravages jusqu'à Panama, et attaquent même sur mer les barques chargées de vivres (3). Les nations

Tribus de Quito.

anciennes de Quito paraissent avoir eu, comme les tribus sauvages de l'Afrique, un nombre infini d'idiomes;

(1) Viajero universal, XXII, p. 298. (2) *Hervas*, Catalogo delle lingue. (3) Viajero universal, XXII, p. 297.

les missionnaires en ont spécifié jusqu'à cent dix-sept : mais la langue des *Quitos* peut avoir dominé sur le plateau, et celle des *Scires* sur la côte. Les *Scires*, qu'on est étonné de trouver homonymes avec une ancienne horde de l'Europe, fameuse par ses courses guerrières (1), firent, en l'an 1000, la conquête du haut pays, et y introduisirent leur langue. Les Espagnols y trouvèrent établies la langue et la domination péruviennes. Mais peut-on en conclure, avec Hervas, que les Scires parlaient un dialecte péruvien? Les *Cofanes*, une des cent dix-sept tribus de Quito, étaient encore, en 1600, au nombre de plus de quinze mille; ils parlaient une langue particulière, usitée également dans le pays d'*Anga-Marca*, et dans laquelle un jésuite a écrit un abrégé des doctrines chrétiennes (2). Parmi les cinquante-deux tribus de Popayan, celle de *Guasinca*, celle de *Cocanuca*, et celle des *Paos*, avaient trois langues distinctes, conservées par les écrits des missionnaires. Les *Xibaros*, les *Macas* et les *Quixos*, tribus puissantes, occupaient les pentes orientales des Andes de Quito. Plus bas, le vaste gouvernement de Maynas renferme les restes d'innombrables tribus dont les missionnaires ont classé les idiomes dans l'ordre suivant : 1°. seize langues-mères, parmi lesquelles l'*andoa* a neuf, le *campa* sept, et le *mayna* quatre dialectes; 2°. seize dialectes épars, qui ne se rapportent à aucune langue-mère connue; 3°. vingt-deux tribus dont la langue est éteinte, quoique plusieurs de ces tribus subsistent encore; 4°. dix langues inconnues. Dans ce nombre n'est pas comprise la grande nation des *Omagnas*, répandue sur tout le cours du Maranon ou de l'Amazone, et dont la langue est un dialecte de la langue *guarani* du Brésil, mais plus simple dans ses formes grammaticales, et plus riche en mots; circonstances qui indiquent une plus longue civilisation chez les Omagnas. Les migrations de ce peuple navigateur ne sont pas suffisamment connues; l'opinion la plus probable les a fait arriver du Brésil.

Tribus de Popayan et de Maynes

Les Omagnas.

(1) Les *Sciri*, *Scyri*, ou *Skyri*, voyez notre vol. I, p. 331.
(2) *Hervas*, Catalogo, p. 68.

Un ancien centre de civilisation au milieu de ces nations nomades ou sauvages, est un phénomène digne de toute notre attention. Le plateau de Santa-Fé de Bogota rivalise avec Cuzco, la ville du soleil, comme foyer des institutions et des idées religieuses et politiques (1). Nous allons nous arrêter à cet intéressant problème ethnographique.

Traditions des Indiens Moscas.

Dans les temps les plus reculés, avant que la lune accompagnât la terre, dit la mythologie des Indiens *Muyscas* ou *Mozcas*, les habitans de *Condinamarca*, ou du plateau de Bogota, vivaient comme des barbares, sans agriculture, sans lois et sans culte. Tout-à-coup parut chez eux un vieillard qui venait des plaines situées à l'est de la Cordillière de Chingaza : il paraissait d'une race différente de celle des indigènes, car il avait la barbe longue et touffue.

Bochica, prophète-législateur.

Il était connu sous trois noms différens ; sous ceux de *Bochica*, *Nemquetheba* et *Zuhé*. Ce vieillard, semblable à Manco-Capac, apprit aux hommes à se vêtir, à construire des cabanes, à labourer la terre, et à se réunir en société. Il amena avec lui une femme à laquelle la tradition donne encore trois noms ; savoir, ceux de *Chia*, *Yubecayguaya* et *Huythaca*. Cette femme, d'une rare beauté, mais d'une méchanceté excessive, contraria son époux dans tout ce qu'il entreprenait pour le bonheur des hommes. Par son art magique, elle fit enfler la rivière de Funzha, dont les eaux inondèrent toute la vallée de Bogota. Ce déluge fit périr la plupart des habitans, et quelques-uns seulement s'échappèrent sur la cime des montagnes voisines. Le vieillard irrité chassa la belle Huythaca loin de la terre ; elle devint la lune, qui, depuis cette époque, commença à éclairer notre planète pendant la nuit. Ensuite Bochica, ayant pitié des hommes dispersés sur les montagnes, brisa d'une main puissante, les rochers qui ferment la vallée du côté de Canoas et de Tequendama. Il fit écouler, par cette ouverture, les eaux du lac Funzha, réunit de nouveau les peuples

(1) *Lucas Fernandez Piedrahita, Obispo de Panama*, dans son *Historia general del Nuevo-Reyno-de-Granada* ; ouvrage composé d'après les manuscrits de Quesada.

dans la vallée de Bogota, construisit des villes, introduisit le culte du soleil, nomma deux chefs, entre lesquels il partagea les pouvoirs séculiers et ecclésiastiques, et se retira sur le mont d'*Idacanzas*, dans la sainte vallée d'Iraca, près de Tunja, où il vécut dans les exercices de la pénitence la plus austère, pendant l'espace de deux mille ans, ou de cent cycles muyscas, au bout desquels il disparut d'une manière mystérieuse.

Cette fable indienne réunit un grand nombre de traits que l'on trouve épars dans les traditions religieuses de plusieurs peuples de l'ancien continent. On croit reconnaître le bon et le mauvais principe personnifiés dans le vieillard Bochica et dans sa femme Huythaca. Les rochers brisés et l'écoulement des eaux font penser à *Yao*, fondateur de l'empire chinois. Le temps reculé où la lune n'existait point encore, rappelle la prétention des Arcadiens sur l'antiquité de leur origine. L'astre de la nuit est peint comme un astre malfaisant qui augmente l'humidité sur la terre, tandis que Bochica, fils du soleil, sèche le sol, protège l'agriculture, et devient le bienfaiteur des Muyscas, comme le premier Inca fut celui des Péruviens. Rapports memorables.

Ces mêmes traditions portent que Bochica, voyant les chefs des différentes tribus indiennes se disputer l'autorité suprême, leur conseilla de choisir pour *zaque* ou souverain, un d'entre eux appelé Huncahua, et révéré à cause de sa justice et de sa haute sagesse. Le conseil du grand-prêtre fut universellement adopté; et Huncahua, qui régna pendant deux cent cinquante ans, parvint à se soumettre tout le pays qui s'étend depuis les savanes de San-Juan de los Llanos jusqu'aux montagnes d'Opon. La forme du gouvernement que Bochica donna aux habitans de Bogota, est très-remarquable par l'analogie qu'elle présente avec les gouvernemens du Japon et du Thibet. Au Pérou, les Incas réunissaient dans leurs personnes le pouvoir séculier et l'ecclésiastique. Les fils du soleil étaient pour ainsi dire souverains et prêtres à la fois. A Condinamarca, dans un temps probablement antérieur à Manco-Capac, Bochica Système politique de Bochica.

avait constitué électeurs les quatre chefs des tribus, *Gameza*, *Busbanca*, *Pesca* et *Toca*. Il avait ordonné qu'après sa mort, ces électeurs et leurs descendans eussent le droit de choisir le grand-prêtre d'Iraca. Les pontifes ou lamas, successeurs de Bochica, étaient censés héritiers de ses vertus et de sa sainteté. Le peuple se portait en foule à Iraca, pour offrir des présens au grand-prêtre. On visitait les lieux devenus célèbres par les miracles de Bochica; et, au milieu des guerres les plus sanglantes, les pélerins jouissaient de la protection des princes par le territoire desquels ils devaient passer pour se rendre au sanctuaire (*chunsua*), et aux pieds du lama qui y résidait. Le chef séculier, appelé *zaque* de Tunja, auquel les *zippa* ou princes de Bogota payaient un tribut annuel, et les pontifes d'Iraca, étaient par conséquent deux puissances distinctes, comme le sont au Japon le daïri et l'empereur séculier.

Calendrier de Muyscas.

Bochica n'était pas seulement regardé comme le fondateur du nouveau culte, et comme le législateur des Muyscas; symbole du soleil, il réglait aussi le temps, et on lui attribuait l'invention du calendrier (1). Il avait prescrit de même l'ordre des sacrifices qui devaient être célébrés à la fin des petits cycles, à l'occasion de la cinquième intercalation lunaire. Dans l'empire du zaque, le jour (*sua*) et la nuit (*za*) étaient divisés en quatre parties; savoir, *sua-mena*, depuis le lever du soleil jusqu'à midi; *sua-meca*, de midi au coucher du soleil; *zasca*, du coucher du soleil à minuit; et *cagni*, de minuit au lever du soleil. Le mot *sua* ou *zuhe* désigne à la fois, dans la langue muysca, le jour et le soleil. De *Sua*, qui est un des surnoms de Bochica, dérive *sue*, *européen* ou *homme blanc*; dénomination bisarre, qui tire son origine de la circonstance que le peuple, lors de l'arrivée de Quesada, regardait les Espagnols comme fils du soleil, *sua*. La plus petite division du temps, chez les Muyscas, était une période de trois jours. La semaine de sept jours était inconnue en Amérique, comme dans une partie

(1) *A. de Humboldt*, Vues et Monumens, p. 128, 244, etc.

de l'Asie orientale. Le premier jour de la petite période était destiné à un graud marché tenu à Turmèque. L'année (*zocam*) était divisée par lunes ; vingt lunes composaient *l'année civile*, celle dont on se servait dans la vie commune. *L'année des prêtres* renfermait trente-sept lunes, et vingt de ces grandes années formaient un *cycle muysca*. Pour distinguer les jours lunaires, les lunes et les années, on se servait de séries périodiques, dont les dix termes étaient des nombres.

La langue de Bogata, dont l'usage s'est presque entièrement perdu depuis la fin du dernier siècle, était devenue dominante, par les victoires du zaque Huncahua ; par celles des Zippas, et par l'influence du grand lama d'Iraca, sur une vaste étendue de pays, depuis les plaines de l'Ariari et du Rio-Meta, jusqu'au nord de Sogamozo. De même que la langue de l'Inca est appelée au Pérou *quichua*, celle des Mozcas ou Muyscas est connue dans le pays sous la dénomination de *chibcha*. Le mot *muysca*, dont *mozca* paraît une corruption, signifie *homme* ou *personne* ; mais les naturels ne l'appliquent généralement qu'à eux-mêmes. Langue des Mozcas.

LIVRE CENT HUITIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'AMÉRIQUE. — *Description particulière du Pérou dans ses anciennes limites.*

Étendue du Pérou.

UN caprice administratif a démembré l'ancien empire des Incas, et Potosi n'est plus dans le Pérou des chancelleries espagnoles, comme naguère, selon l'Almanach impérial, Rome n'était plus en Italie. La nature, l'histoire et la géographie établissent leurs divisions indépendamment des gouvernemens; elles nous prescrivent de comprendre dans ce livre, outre la vice-royauté de Lima, la partie de l'empire des Incas et du Haut-Pérou incorporée à la vice-royauté de Buénos-Ayres, et qui s'étend jusqu'aux plaines de Chaco et aux défilés de Taria. La limite politique de ces deux vice-royautés est à la Sierra-Vilcanota. Mais que signifient ces limites politiques, dans un moment où les armées de Lima et de Buénos-Ayres se disputent les lambeaux de ces contrées infortunées?

Division naturelle.

Les Andes, qui traversent le Pérou du sud au nord, forment généralement deux chaînes à peu près parallèles; l'une, la grande Cordillière des Andes, constitue le noyau central du Pérou; l'autre, beaucoup plus basse, est appelée Cordillière de la côte. Entre celle-ci et la mer, se prolonge

Bas-Pérou.

le *Bas-Pérou*, formant un plan incliné, large de dix à vingt lieues, et connu dans le pays sous le nom de *Valles*. Il est composé en partie de déserts sablonneux, dépourvus de végétation et d'habitans. Cette stérilité provient de l'aridité naturelle du sol et du manque absolu de pluies; car jamais, en aucune saison, il ne pleut ni ne tonne dans cette partie du Pérou; il n'y a de fertile que les bords des rivières et les terrains susceptibles d'être arrosés artificiellement; ou bien les endroits humectés par des eaux souterraines, résultat des brouillards et des fortes rosées (1). Dans ces lieux

(1) Viajero universal, XIV, 106.

privilégiés, la terre ne cesse de se revêtir de la parure réunie du printemps et de l'automne. Le climat se fait encore remarquer par la douceur constante de la température; jamais, à Lima, on n'a observé le thermomètre de Fahrenheit, à midi, au-dessous de 60°, et rarement il s'élève, dans l'été, au-dessus de 86°. La plus grande chaleur qu'on ait jamais éprouvée à Lima, fit monter le thermomètre à 96 degrés. Cette fraîcheur qui règne presque toute l'année le long de la côte du Pérou sous le tropique, n'est nullement un effet du voisinage des montagnes couvertes de neige; elle est due plutôt à ce brouillard (*garua*) qui voile le disque du soleil, et à ce courant très-froid d'eau de mer qui porte avec impétuosité vers le nord, depuis le détroit de Magellan jusqu'au cap de Parinna. Sur la côte de Lima, la température du grand Océan est à 12°,5; tandis que, sous le même parallèle, mais hors du courant, elle est à 21° (1).

Le pays compris entre les deux Cordillières est appelé *la Sierra*. Ce ne sont que des montagnes et des rochers nus, entrecoupés de quelques vallées fertiles et cultivées. Mais ces montagnes renferment les plus riches mines d'argent que l'on connaisse; et les veines les plus abondantes se trouvent ordinairement dans les montagnes les plus arides. Le climat de la Sierra est l'un des plus salubres qui existent, si l'on peut en juger par la longévité de ses habitans. Quelques écrivains distinguent de la Sierra la plus haute chaîne des Andes, ou la région des neiges éternelles; nous pensons qu'il vaut mieux les comprendre l'une et l'autre sous le nom de *Haut-Pérou*. Haut-Pérou.

Derrière la chaîne principale des Andes s'étend, vers les bords de l'Ucayal et du Marauon, une immense plaine inclinée à l'est, traversée par plusieurs chaînes de montagnes détachées, qu'on appelle au Pérou *la Montanna-Réal*. Sous un ciel pluvieux, souvent sillonné d'éclairs, l'éternelle verdure des forêts primordiales charme les yeux du voyageur, tandis que les inondations, les marais, les serpens énormes Pérou intér.

(1) *A. de Humboldt*, Tableaux de la nature, I, 126.

et d'innombrables insectes arrêteut sa marche. Cette région peut s'appler le *Pérou-Intérieur* (1). Les communications avec la régiou intérieure sont plus difficiles qu'avec le Bas Pérou.

Obstacles à la culture. On voit, par cet aperçu, qu'une grande partie du Pérou n'est pas propre à la culture, et que ce pays pourrait difficilement devenir important et riche par ses productions végétales. La population, peu nombreuse, est dispersée sur une grande étendue de terrain; le défaut de routes, de ponts et de canaux rend très-difficile le transport d'articles pesans à quelque distance de la place où ils ont été produits. Il n'y a ni chariots, ni voitures, ui autres facilités pour le commerce: toutes les denrées, toutes les marchandises doivent être transportées à dos de mulets.

Routes commerciales. Une circonstance surtout comprime l'industrie et la culture au Pérou. Par quel chemin exporter les productions précieuses que le sol donnerait en abondance, si elles étaient réclamées par un commerce actif? La route de l'isthme, par Porto-Bello et Panama, est abandonnée, parce que les frais de décharge, de transport et de recharge absorbaient les bénéfices. Celle du Cap-Horn n'est pas exempte de périls, et les tempêtes la rendent trop incertaiue. Le Rio de la Plata et Buénos-Ayres présentent le seul débouché possible; mais le défaut de grandes routes ou de rivières constamment navigables, sépare encore le Haut-Pérou du bassin de la Parana. Enfin, la nature elle-même a tracé la grande route du commerce du Pérou; le grand fleuve des Amazones pourrait recevoir les étoffes de Quito par la Pastara; le quinquina de Caxamarca, par le Maranon; les huiles de Lima, par le Huallaga ou l'Ucayal; le sucre de Cuzco et l'or de Carabaya, par l'Apurimac; les toiles de Moxos, par le Beni. Le port de San-Joaquin d'Omaguas deviendrait le Tyr et l'Alexandrie du Pérou. De ce port, un vaisseau arriverait à Cadix en moins de deux mois et demi. La politique a fermé aux Espagnols cette route magnifique. Le jaloux

(1) Viajero universal, XX, p. 193—194.

Portugais ne souffrirait pas qu'un pavillon espagnol flottât sur les eaux de l'Amazone; mais cet obstacle ne céderait-il pas à la volonté d'un autre Charles-Quint, et à l'épée d'un nouveau Pizarre? ou, pour parler un langage plus pacifique, l'Espagne et le Portugal ne trouveraient-elles pas un avantage mutuel à se partager également la navigation de la Parana et de l'Amazone?

En attendant cette révolution commerciale, ni les gommes odoriférantes, les résines médicinales, les bois précieux que renferment les forêts du Pérou; ni la noix-muscade et la canelle qui croissent, dit-on, dans la *Montanna-Réal;* ni les huiles très-fines que produit le Bas-Pérou; le café et le sucre plantés avec succès dans les endroits tempérés de la Sierra; le cacao excellent des plaines de l'intérieur; le coton de Chillaos; la soie longue et fine de Mojobamba (1); le lin et le chanvre de Moxos, ni une foule d'autres productions intéressantes, ne récompenseraient de leurs peines ceux qui voudraient les cultiver en grandes quantités pour les marchés d'Europe, puisque les frais de transport jusqu'à la côte, et ceux du frêt par mer, sont si considérables qu'on ne pourrait vendre qu'à perte. C'est en vain que la cour de Madrid a offert tous les encouragemens possibles à l'exportation des laines du Pérou. Les frais sont si considérables, que, rendues à Cadix, elles ne peuvent être livrées au prix de la plus fine laine de Ségovie. La vigogne seule, à cause de sa rareté et de sa finesse supérieure, comporte les frais de transport jusqu'en Europe; mais une chasse trop vive a presque exterminé l'animal qui la donne (2). La laine d'alpaca est aussi exportée avec profit. Le quinquina est encore une exploitation de prix. Pour le présent, l'agriculture languit dans le Pérou, au point que Lima, et plusieurs autres villes à la côte, tirent leurs provisions du Chili. Le tremblement de terre de 1693 fut suivi d'une telle stérilité dans les vallées du Bas-Pérou, qu'à plusieurs endroits le peuple cessa de les cultiver; et quoique depuis ce

Productions végétales et animales.

Laines.

(1) Viajero universal, XXII, p. 243. (2) *Idem, ibid.* p. 233.

temps le pays ait recouvré en grande partie son ancienne fertilité, la culture n'a pas repris (1).

Richesses. Le sol du Pérou est comme imprégné de métaux précieux. L'or n'est pas le plus recherché; il abonde, mais dans des lieux peu accessibles, ou dans une *gangue* trop dure et trop dispendieuse à fondre. Près de *la Paz* il s'écroula une partie saillante de la montagne d'*Ilimani;* on y trouva des

Or. morceaux d'or de deux jusqu'à cinquante livres pesant; après un laps de cent ans on y trouve encore des morceaux du poids d'une once. Près Mojos, le lavage donne des morceaux grands comme un quart de ducat. Selon M. *Helm* (2), le schiste argileux est presque partout parsemé de veines de quartz qui servent de gangue à l'or. La plupart des fleuves et rivières roulent de l'or. La mine d'or la plus productive est celle de Saint-Yago de Catagoita, distante d'environ

Argent. trente milles au sud de Potosi. Les mines d'argent, beaucoup plus nombreuses, et d'une exploitation bien plus facile, ont absorbé la principale attention des colons. La célèbre montagne du Potosi a offert, pendant deux siècles et demi, des trésors d'argent inépuisables : cette montagne, de forme conique, a environ dix-sept milles de circonférence, et est percée de plus de trois cents puits à travers un schiste argileux, jaune et dur; il y a des veines de quartz ferrugineux, entremêlées de ce qu'on appelle mine de corne et mine vitrée. Dans la province de Carangas on trouve, en creusant le sable, des masses d'argent détachées, qu'on appelle des *papas* ou pommes de terre, à cause de leur forme. Dans une autre mine près de Puno, on découpait l'argent pur avec un ciseau, tant l'abondance du métal rendait toute industrie superflue (3).

Mais aujourd'hui les mines les plus intéressantes, selon MM. de Humboldt et Helm, sont celles de Gualgavos ou *Hualgayos*, dans la province de Truxillo, au nord du Pérou, et celle de Lauricocha, près de la petite ville de Pasco,

(1) Mercurio Peruviano, I, 213, III, 4, VIII, 58, X, 239.
(2) *Helm*, Journal d'un voyage de Buénos-Ayres à Potosi.
(3) Ulloa, Notices, liv. VII, ch. 13 et 14.

dans la province de Tarma. Dans le premier endroit, l'argent se trouve en grandes masses à deux mille toises de hauteur au-dessus de la mer. Quelques filons métallifères contieunent des coquilles pétrifiées. La montagne de Lauricocha est, selon Helm, entièrement remplie de veines et filous argeutifères. Il y a uue galerie composée d'hématite fine et poreuse ; l'argent y est semé partout en petites parcelles ; cepeudaut cinquaute quintaux ne dounent que neuf marcs d'or. Mais uue argile blanche, dont le filon est large d'un quart d'aune, doune de deux cents jusqu'à mille marcs d'argent sur cinquaute quintaux de minérai.

Tandis que le Mexique se procure du mercure de l'Europe, le Pérou en produit naturellemeut à Guanca-Velica, district à peu de distance au sud-ouest de Lima. Le ciuabre a été employé par les Péruviens pour la peinture. Le vif-argeut fut découvert par les Espagnols, pour la première fois, en 1567. Le minérai semble être un schiste argileux d'un rouge pâle. L'étain, suivant Helm, se trouve à Chayanza et à Paryas ; il y a aussi plusieurs mines de cuivre et de plomb. La principale miue de cuivre est à Aroa, mais les colonies s'approvisionnent généralemeut par les mines de Chili. Parmi les autres minéraux ou peut citer la pierre de *galinazo*, ainsi appelée par sa couleur uoire ; c'est un verre volcanique, que l'on coufond quelquefois avec la pierre dite le *miroir des Incas*, parce que l'on se sert de l'un et de l'autre au lieu de miroirs. Mercure.

Du temps des Incas, les émeraudes étaient aussi très-communes, surtout sur la côte de Manta et dans le gouvernement d'Atacames, où l'on dit qu'il y a des mines que les Iudieus ne veulent pas révéler, daus la crainte d'y être immolés à des travaux meurtriers ; car l'expérience a prouvé que ni les Nègres ni les Européens ne peuvent supporter l'air froid et humide des miues péruviennes, ni conserver leurs forces en se nourrissant de racines et de pommes de terre, seules denrées qu'on trouve daus les déserts où la nature en vain cacha ces métaux, objets de nos vœux avides. Émeraudes.

Trois sortes de gens se partagent le béuéfice des mines ;

Exploitation des mines

savoir : les *spéculateurs*, qui souvent sont des mineurs-pratiques ; les *habilitateurs* ou prêteurs d'argent (habilitadores), et les *racheteurs* (rescatador ou rescatiri). Les spéculateurs sont ordinairement, au Mexique, de riches propriétaires, qui, de leurs propres fonds, peuvent faire long-temps de grandes avances pour l'entreprise et la continuation des travaux, et qui par conséquent recueillent tout le fruit de la spéculation quand elle réussit. Mais au Pérou ce sont, en général, des personnes embarrassées dans leurs affaires, qui commencent par emprunter à de hauts intérêts, afin de pouvoir tenter l'entreprise, et qui finissent par vendre, à des conditions défavorables, le produit de leurs mines, pour se procurer les moyens de reprendre l'ouvrage. Les *habilitateurs* ou bailleurs de fonds ne fournissent au mineur le capital nécessaire à son entreprise, qu'aux conditions les plus dures et les plus usuraires. D'abord, le mineur n'en touche que la moitié en numéraire, et il reçoit l'autre en marchandises, souvent inutiles, à un prix trop haut. On lui impose l'obligation de rembourser l'avance au bout d'un terme très-court, en *pina*, c'est-à-dire en minerai d'argent, dégagé du mercure avec lequel il avait été amalgamé, mais qui n'est pas encore fondu. Le *pina* est toujours estimé, dans les contrats, un sixième et plus au-dessous de sa valeur réelle. Les *racheteurs* sont une autre espèce de marchands qui donnent au mineur du numéraire en échange de son *pina*. Dans les mines pauvres et écartées, le mineur, qui a continuellement besoin d'argent pour payer ses ouvriers et pour acheter du mercure et d'autres objets de première nécessité, est entièrement à la merci du racheteur, et souvent obligé de se défaire de son *pina* au-dessous de la valeur. C'est seulement depuis l'établissement du tribunal royal des mines, en 1786, qu'on a pensé à porter remède à ces maux, en formant, dans les principales mines, des bureaux de rachats, qui achètent à un prix raisonnable le *pina*, et garantissent ainsi les mineurs des extorsions auxquelles ils étaient en proie. Ces bureaux rendent encore un service essentiel aux mineurs, en leur fournissant le mer-

Digitized by Google

cure par petites quantités, à mesure qu'ils en ont besoin pour leurs opérations chimiques.

Les profits des racheteurs ont été tellement diminués par l'intervention de ces bureaux, qu'une grande partie des capitaux autrefois consacrés à ce trafic, est maintenant employée à faire des avances aux mineurs. Cette augmentation de fonds a eu pour résultat de réduire également les profits usuraires des *habilitateurs*, et de mettre un terme à l'assujétissement où ils tenaient les mineurs. Depuis ce changement, l'exploitation des mines est poussée avec plus d'activité et de succès. Le nombre des banqueroutes, parmi les mineurs, est beaucoup moindre; en sorte que les marchands eux-mêmes finissent par y gagner. (1)

Les exportations du Pérou consistent en or, argent, vin, eau-de-vie, sucre, piment, quinquina, sel, laine de vigogne, gros lainages, et quelques objets manufacturés de peu de valeur. On importe en échange des marchandises et des denrées européennes, du suif, du cacao, du thé de Paraguay, des feuilles de coca ou thé de Paraguay, de l'indigo, du bois de charpente, des cordages, du goudron, et du cuivre de Chili. Son commerce peut être divisé en trois branches; savoir, commerce par terre avec les provinces de Rio de la Plata; commerce par mer avec les autres colonies, et commerce avec la métropole. Commerce du Pérou.

Les exportations du Pérou, dans ses limites actuelles, à Potosi et aux autres provinces de Rio de la Plata, sont estimées à plus de deux millions de piastres par an, et les importations à huit cent soixante-mille piastres; de manière que la balance, en faveur du Pérou, est d'environ un million cent quarante mille piastres, indépendamment des bénéfices de transport qui restent aux muletiers péruviens. Les routes de commerce passent par Cuzco et Aréquipa. Les principales exportations pour Rio de la Plata sont l'eau-de-vie, le vin, le maïs, le sucre, le piment, l'indigo, et des lainages. La valeur de l'eau-de-vie seule se monte à près d'un million de Commerce avec Buénos-Ayres.

(1) Mercurio peruviano, VII, 25, VIII, 2 et suiv.

piastres. Les lainages, qui suivent immédiatement après, sont principalement produits au Pérou ; une autre partie y est apportée de Quito. L'indigo, exporté du Pérou, y arrive de Guatimala. Les retours de Rio de la Plata consistent en mules, moutons, jambons, suif, laine, blé de Paraguay, et une petite quantité d'étain d'Oruco. Vingt mille mules sont importées annuellement de Tucuman, pour le service des mines (1).

Commerce avec les autres colonies.

Le commerce maritime du Pérou avec les autres colonies espagnoles en Amérique, occupait il y a une vingtaine d'années quarante-un navires de différentes grandeurs. Leur tonnage se montait, au total, à trois cent cinquante-un mille cinq cent quintaux, et ils avaient ensemble quatorze cent soixante hommes d'équipage (2).

Les exportations du Pérou au Chili sont des denrées européennes, qui arrivent auparavant par Callao : le sucre, de gros lainage fabriqué au Pérou, l'indigo tiré de Guatimala, le sel, le coton et quelques autres articles moins importans. Le Pérou prend en retour du froment, du cuivre, des Nègres esclaves, nés en partie au Chili, ou tirés de Rio-Janéiro et de Buénos-Ayres ; du suif, du vin, du thé de Paraguay, des viandes salées, des bois de construction, des cordages et des cuirs. Une partie du cuivre est employée dans la monnaie de Lima, et le reste passe en Espagne, excepté une petite quantité qu'on envoie à Guayaquil. Les ports du Chili qui font le commerce avec le Pérou, sont Valparayso, Conception et Coquimbo ; mais Valparayso fait à lui seul trois fois plus d'affaires que les deux autres. Le bois de ménuiserie est apporté de l'île de Cuba.

Les trois quarts des exportations, à Guayaquil, consistent en marchandises d'Europe, et l'autre quart se compose de farine, de vin, d'eau-de-vie et de cuivre. Le Pérou en tire surtout du cacao et du bois de construction, outre une quantité considérable de tabac du cru de Guayaquil, pris

(1) Mercurio peruviano, I, 220.
(2) Viajero universal, XX, 274, Merc. Per. I 220.

pour le compte du gouvernement, et ensuite exporté de nouveau en Chili.

Le commerce avec Panama, autrefois le seul que faisait le Pérou, est réduit maintenant à une petite exportation de bois de construction et de cacao, et à un faible reste de commerce d'esclaves qui diminue chaque jour. Les exportations du Pérou pour Panama sont de gros lainages, du sucre, de la farine et de l'eau-de-vie. Le trésor de Lima y fait aussi tous les ans un envoi de 300,000 piastres, pour payer la garnison et le gouvernement civil de Panama.

L'indigo forme le premier article d'importation de Guatimala; on en tire aussi une petite quantité de bois de teinture et de construction, ainsi que du cacao. Les exportations pour cette place consistent en une petite quantité de vin et de lainage. Les vins et les eaux-de-vie du Pérou pourraient être exportés avantageusement à San-Blas, pour la consommation de Cinaloa, de Sonora et de la Californie; mais jamais le gouvernement n'en a voulu accorder la permission, de crainte que la concurrence ne nuisît au commerce de la métropole dans les mêmes articles.

Le commerce du Pérou avec l'Espagne se faisait par Porto-Bello et Panama jusqu'en 1748, où l'on substitua les vaisseaux de registre aux galions, et où l'on choisit la route du Cap-Horn à la place de l'ancien et pénible détour. L'assurance des premiers vaisseaux espagnols qui doublèrent le Cap-Horn coûta, à Cadix, vingt pour cent de la valeur; aujourd'hui on les y assure pour deux (1). Enfin l'Espagne commença, après la paix de 1783, à réaliser dans la mer du Sud le système du commerce libre décrété quelques années auparavant à Madrid. Conformément à ce système libéral, une communication illimitée est ouverte entre certains ports de l'Espagne et les ports privilégiés de Callao et d'Arica, au Pérou. Le résultat de ces innovations a été favorable aux Péruviens. Les habitans jouissent des denrées européennes et des objets de luxe étranger, à meilleur marché qu'aupa- Commerce du Pérou avec l'Espagne.

(1) Mercurio peruviano, I. 247.

ravant; leur industrie a été encouragée, les exportations ont augmenté, et le produit de leurs mines est presque doublé. Le changement de système n'a pas été moins avantageux à la mère patrie. Dans un espace de vingt-cinq ans, depuis 1714 jusqu'en 1739, toute l'exportation directe que l'Espagne fit du Pérou, du Chili, de Rio de la Plata et de Santa-Fé, n'excéda pas 34,000,000 de piastres: mais aujourd'hui les exportations du Pérou et du Chili seulement se montent au-delà de 6,000,000 par an, et les importations de l'Europe se sont accrues dans la même proportion (1).

Revenu. Nous considérerons dans un autre endroit l'ensemble du système politique et commercial des colonies espagnoles, c'est là que nous verrons comment, sur 6,200,000 piastres de revenu que produisent le Pérou et les provinces de Charcas, il n'entrait que 500,000 piastres au trésor de l'Espagne. Passons à la topographie.

Villes du Pérou. Lima. *Lima*, capitale du Pérou, sur la rivière de Rimac, doit sa fondation à Pizarre. Il choisit pour son emplacement une plaine spacieuse; aussi les rues y sont droites, bien pavées et presque toutes arrosées par de petits canaux qu'on y a conduits de la rivière. Sur la grande place, ornée d'une fontaine magnifique, on voit briller le palais du vice-roi et l'église métropolitaine. Les maisons, quoique basses à cause des fréquens tremblemens de terre, ont une apparence splendide; la plupart ont des jardins et sont richement meublées. Les diamans, l'or et l'argent éclatent de toutes parts dans les églises et les monastères, qui sont en grand nombre. Il y a cinquante-trois mille habitans (2), un siége archiépiscopal, une audience royale, une université, plusieurs établissemens de manufactures, et une salle de spectacle. La vivacité d'esprit et la pénétration des habitans du Pérou, ainsi que leur goût pour l'étude, leur assignent un rang distingué parmi les nations civilisées. Les établissemens scientifiques de Lima forment un centre de lumières qui se répandent sur tout le pays. Les sciences, généralement cultivées, y

(1) Mercurio peruviano, I. 246. (2) Viajero universal, XX, 163.

ont fait depuis peu de grands progrès. On y connaît et on y suit toutes les découvertes faites en Europe. Le bon goût, l'urbanité, beaucoup de qualités sociales semblent héréditaires aux Péruviens qui sont restés noblement fidèles à Ferdinand VII. On admire l'imagination et la sensibilité des femmes. Elles aiment avec une sorte de fureur le luxe innocent des fleurs et des parfums (1). Il est cependant à désirer qu'on améliore le système d'éducation.

Mais chaque instant peut devenir le dernier pour les riches habitans de cette superbe capitale. En 1747, un terrible tremblement de terre détruisit les trois quarts de la ville, après avoir démoli entièrement le port de Callao. Jamais il n'y eut de destruction plus complète, puisque, de trois mille habitans, il n'en resta qu'un seul pour porter à Lima la nouvelle de cet événement désastreux, et il échappa par le hasard le plus extraordinaire. Cet homme était dans un bastion qui a vue sur tout le port; il aperçut, en moins d'une minute, tous les habitans sortir de leurs maisons dans la plus grande terreur et la plus grande confusion : la mer, après s'être retirée à une distance considérable, revint en montagnes écumantes par la violence de l'agitation, et ensevelit les habitans dans son sein. Tremblem. de terre.

Cuzco, autrefois capitale de l'empire des Incas, est aujourd'hui chef-lieu de l'intendance de ce nom, et siége d'un évêché. Cette ville, éloignée de cent quatre-vingt-quatre lieues de Lima, compte trente-deux mille habitans. Presque aussi étendue que Lima, elle conserve encore beaucoup de monumens de son ancienne grandeur, parmi lesquels se trouve la forteresse des Incas. Les pierres qui y ont été employées sont si énormes, si irrégulièrement taillées, et cependant si bien jointes, qu'il n'est pas facile de comprendre comment on les y a placées, le fer, l'acier et les machines étant alors inconnus. Il s'y trouve des bains fournis par deux fontaines, l'une d'eau chaude et l'autre d'eau froide. Un couvent y a pour murs ceux mêmes du temple du Soleil, et le Ville de Cuzco.

(1) Viajero universal, XIV, 88.

Saint-Sacrement est placé à l'endroit où se trouvait la figure en or de cet astre. Un couvent de religieuses occupe le même emplacement où demeuraient les Vierges du Soleil. Le principal commerce est en sucre, étoffes, draps communs, toiles ordinaires, galons d'or et d'argent, cuirs, maroquins et parchemin. Ses habitans, très-ingénieux, se distinguent particulièrement dans l'art de broder et de peindre.

Villes du Bas-Pérou.

Parcourons les autres villes. Dans la partie du Pérou située le long de la côte du grand Océan, *Piura* se distingue comme étant la plus ancienne ville du royaume. Bâtie par les Espagnols, elle est sur une petite rivière qui fertilise le terrain, mais qui disparaît entièrement dans la saison sèche. Ses habitans, au nombre de quinze mille, commercent en cire, en salpêtre, fil d'aloës, cascarille et autre sobjets (1); ils s'occupent aussi du transport des marchandises à dos de mulet, de Quito à Lima. *Truxillo*, ville épiscopale, fut bâtie en 1535, par François Pizarre, qui lui donna le nom de sa ville natale. Elle est à une demi-lieue de la mer, dans une contrée agréable et fertile. On voit à quelque distance les ruines d'anciens monumens péruviens, où l'on a trouvé des trésors considérables. Dans l'intendance de Lima, le port de *Canete* fait avec la capitale un grand commerce de grains, de légumes, d'oiseaux domestiques, de poissons et de fruits. On trouve beaucoup de salpêtre près d'un village des environs. *Ica*, sur une petite rivière près de la mer, possède plusieurs verreries. La province dont elle est la capitale produit des vins que l'on transporte dans l'intérieur du Pérou, à Guayaquil et à Panama. On y voit aussi beaucoup d'oliviers dont le fruit donne une excellente huile (2). Dans la partie maritime de l'intendance d'Aréquipa, on distingue *Arica*, port assez bon. L'air en est chaud et mal-sain. Quelques cantons des environs produisent d'excellentes olives, qui sont re-

Volcan d'Arica.

marquables par leur grosseur. Il y a dans la province d'Arica

(1) Viajero universal, XXI, p. 33. (2) Idem. XIV, 137.

un volcan qui lance des jets d'une eau infecte et chaude. Cette province est remplie de déserts sablonneux, entremêlés de lizières extrêmement fertiles. On y cultive la vigne avec beaucoup de soin et d'intelligence. On y exploite quelques mines d'or et de cuivre, et des mines d'argent très-riches. C'est par le port d'Arica que les provinces de la Paz, d'Oruco, de Charcas et de Potosi, aujourd'hui soumises à la vice-royauté de Buénôs-Ayres, communiquent avec le grand Océan. *Tacna*, sur le premier degré des montagnes, a mérité par la salubrité du climat de devenir le siége de l'administration et des autres établissemens publics, qui étaient auparavant à Arica.

Villes du Haut-Pérou.

Le Haut-Pérou nous présente un plus grand nombre de lieux remarquables. Dans l'intendance de Truxillo, la ville de *Caxamarca* renferme des restes du palais de l'Inca Atahualpa, habités par un de ses descendans. Cette ville, peuplée de 12,000 âmes, est dans un climat tempéré, au milieu d'une plaine fertile qui donne le soixantième grain. A une lieue sont des sources d'eau chaude, appelées le bain des Incas. Les habitans industrieux fabriquent toutes sortes d'étoffes grossières de laine, ainsi que des toiles de lin et de coton. La matière première de ces articles se trouve dans le district, dont le sol, en partie inégal et montueux, réunit, dans un espace peu étendu, les températures et les productions les plus différentes. Caxamarca est à 1464 toises du niveau de la mer. On doit nommer *Chacapoyas*, ville rustique, dans une contrée isolée et délicieuse, *Huanuco*, qui ne renferme guère que de grandes maisons, aujourd'hui abandonnées, et *Tarma*, dans un climat singulièrement agréable. La province de Tarma contient la ville de *Pasco*, dans un pays âpre et sauvage, appelé plaines de Bombon, où il ne croît aucune espèce de blé. Malgré ces désavantages, la ville est une des plus peuplées, des plus commerçantes et des plus importantes du royaume, par le voisinage des riches mines d'argent de Lauricocha. *Atanjauja* est le chef-lieu de la vallée de Jauja, qui est la plus florissante et une des plus peuplées du Pérou, parce que la facilité des communications

Bains des Incas.

lui donne la possibilité d'envoyer aux mines de Pasco le maïs et les autres denrées qu'elle produit. *Guanca-Velica*, à 30 lieues de Guamanga, bâtie dans une crevasse des Andes, est célèbre par sa riche mine de vif-argent, qui se trouve à la distance d'une lieue et demie, à l'élévation de 2150 toises au-dessus du niveau de la mer. Les sources chaudes de Guanca-Velica sont chargées de tuf calcaire. « On peut » dire que les habitans de ce canton construisent leurs » maisons avec de l'*eau*, car ils laissent refroidir les eaux » imprégnées de matières calcaires ; le sédiment qu'elles » déposent est reçu dans des vases, et y prend la figure et » la consistance d'une pierre. »

Sources de Guanca-Velica.

Guamanga, ville de 26,000 habitans, bâtie sur le penchant de plusieurs collines, est le siége d'une université et d'un intendant. Les maisons sont construites en pierres de taille. Les habitans, polis, intelligens et adonnés aux sciences, font aussi un grand commerce en cuirs, en grains et en fruits. La situation centrale entre Lima et Cuzco rend cette ville intéressante, et en ferait peut-être la capitale, si le climat n'était pas un peu froid. L'intendance de Cuzco renferme beaucoup de petites villes. Le district de *Calca-y-Lares* produit le meilleur sucre de tout le royaume ; les cannes subsistent sans aucun soin pendant plusieurs années ; elles sont très-riches en sucre, et mûrissent au bout de *quatorze mois*, circonstance curieuse si on pouvait l'admettre sur le témoignage d'un auteur peu judicieux (1). Le sucre cristallise avec une extrême rapidité. Le district de *Canes* et *Canches* tire son nom de deux tribus dont les restes y demeurent encore ; les premiers, robustes, taciturnes et orgueilleux, s'habillent de noir, et vont à cheval ; les autres, d'une taille moindre, inconstans et gais, n'ont pour vêtement que des peaux. Leur langue diffère autant que leurs mœurs ; ils vivaient sous deux princes ou *curacas* indépendans jusqu'à ce que les Incas les soumirent (2). « Dans leur pays,

Canne à sucre particulière.

(1) *Alcedo*, Dictionnaire, au mot *Calcas y Lares*.
(2) Viajero universal, XXI, p. 80—99.

» aux environs de Condoroma, où éprouve, disent des au-
» teurs espagnols, dans les temps de tempête, de tonnerre
» et d'éclairs, des piqûres aux mains, au visage et partout
» ailleurs ; on désigue ces sensations sous le nom de mou-
» ches : mais on doit attribuer ces piqûres à l'air électrisé ;
» car on ne les ressent plus aussitôt que la tempête a ces-
» sé » (1). Cet effet de l'électricité mérite de fixer l'attention d'un voyageur futur.

Effet d'électricité.

Les tremblemens de terre et le volcan *Guayna-Putena* ont engagé les habitans d'*Arequipa* à changer l'emplacement de leur cité. Cette ville, fondée par Pizarre, résidence d'un intendant et d'un évêque, est aujourd'hui sur un terrain uni, à 20 lieues de la mer. Les maisons y sont en pierre ; le climat y est très-doux, et l'air très-sain. Le nom d'Arequipa signifie *Eh bien restez-y* ; en voici l'origine : les troupes victorieuses de l'Inca venaient de conquérir cette contrée ; charmés de la beauté du pays, les soldats témoignèrent quelques regrets de retourner chez eux ; l'Inca, qui s'en aperçut, leur dit : Eh bien restez-y ; et ils restèrent.

Dans l'*audiencia de Charcas*, démembrée du Haut-Pérou, la géographie physique s'arrête avec intérêt aux bords du lac *Titicaca*, si fameux dans l'histoire des Incas. Le bassin, dont ce lac occupe le fond a 130 lieues de long, sur une largeur de 50 à 60 ; entouré de montagnes, il ne montre aucun écoulement visible de ses eaux abondantes. Le lac de Titicaca, long de 70 lieues, mais d'une largeur qui varie beaucoup, a les eaux légèrement saumâtres et très-amères ; sa profondeur est de 70 à 80 brasses ; il en sort une rivière qui se perd dans le lac salé nommé le *Desaguadero*, lequel reçoit du sud les eaux d'une autre rivière, sortant également d'un lac. Ce fut dans la célèbre île de *Titicaca*, d'où le lac tire son nom, que Manco Capac prétendit avoir reçu sa vocation divine pour être le législateur du Pérou. Un temple

Description du lac Titicaca.

(1) *Alcedo*, au mot *Canes y Canches*. Dans le *Viajero universal*, XIV, p. 185, on trouve le même récit, mais t. XXI, p. 89—99, il n'en est plus question.

couvert d'or ornait cette place consacrée. Ce fut encore dans ce lac que, selon la tradition, les Indiens jetèrent la plupart de leurs trésors, et surtout la grande chaîne d'or de l'Inca Huaïna-Capac, qui avait 233 aunes de long.

Villes du Pérou mérid. *La Plata* ou *Chuquisaca* reçut son premier nom d'une fameuse mine d'argent située dans la montagne de Porco, d'où les Incas tiraient d'immenses richesses. Cette ville, peuplée de 15,000 âmes, et bâtie sur une branche du Pilcomayo, est la résidence d'un archevêque et le siége de l'audience de Charcas. *La Paz*, ville épiscopale, grande, bien bâtie, ornée de fontaines et d'édifices publics, est assise sur un terrain très-égal, quoiqu'environnée de collines de toutes parts, excepté du côté de la rivière. Quand les eaux de celle-ci s'enflent, soit par les pluies, soit par les fortes neiges, elles entraînent des rochers prodigieux et roulent des paillettes d'or, que l'on recueille dès qu'elles sont retirées. Le principal commerce de cette ville, peuplée de vingt mille âmes (1), consiste en herbe de Paraguay, que l'on fait passer en grande quantité dans le Pérou. La température des environs est froide; mais dans les vallées le sol est fertile, et l'on y cultive même la canne à sucre, dont les plantations, à *Tomina*, durent 30 ans.

Potosi, ville la plus considérable de cette *audiencia*, est située sur la pente méridionale d'une montagne, dans un pays froid et stérile, où il y a plusieurs sources thermales.

Le Cerro de Potosi. Elle doit sa gloire à la montagne ou *cerro de Potosi*, qui, depuis sa découverte en 1545, jusqu'à nos jours, a fourni une énorme quantité d'argent. La couche de porphyre qui la couronne, lui donne la forme d'un pain de sucre ou d'une colline basaltique, élevée de six cent quatre-vingt-dix-sept toises au-dessus du plateau voisin. Siége de l'administration des mines et des divers établissemens qui y sont relatifs, la ville de Potosi jouit encore de l'avantage d'être voisine d'une branche de la rivière de Pilcomayo, qui se jette dans le Paraguay; ce qui la rend le centre d'un grand commerce,

(1) *Helm*, Journal d'un voyage.

et facilite ses communications avec Buénos-Ayres. Il est difficile de mettre les auteurs d'accord sur la population du Potosi. Les uns ne lui donnent que trente mille habitans ; M. *Helm*, le savant minéralogiste allemand, qui y a séjourné plusieurs années, assure qu'elle contient cent mille âmes.

On remarque encore dans le Pérou méridional, les villes suivantes : *Oropesa*, dans la province de *Cochabamba*, que l'on appelle le grenier du Pérou ; *Tarija*, capitale de la province de *Chicas*, qui abonde en blé, en fruits et en bons vins ; *Saint-François d'Atacama*, dans la province d'*Atacama*, qui confine au nord avec le territoire d'Arica, au sud avec le Chili, et dont la partie maritime n'offre qu'un désert effroyable, mais qui, dans l'intérieur, renferme quelques terrains fertiles, ainsi que des métaux et des eaux chaudes. Désert d'Atacama.

Santa-Cruz de la Sierra, ville considérable, mais peu connue, s'élève au milieu d'une contrée légèrement ondulée par de petites montagnes, au-delà desquelles s'étendent les immenses plaines sablonneuses de la province de *Chiquitos*, qui joint au nord les plaines boisées de la province de *Moxos*.

Les nations indigènes du Pérou appellent maintenant notre attention ; mais vaguement conservée par des traditions orales, ou par ces nœuds symboliques appelés *quipous*, l'histoire des Péruviens est infiniment plus obscure que celle des Mexicains. Elle remonte à deux ou trois siècles avant la découverte de l'Amérique par Colomb ; car les règnes de douze Incas n'ont guère pu avoir une durée commune de plus de vingt ans. Nations indigènes.

Les tribus du Pérou vivaient dans une barbarie complète. Nomades, elles se nourrissaient des produits de la chasse et de la pêche. Les vainqueurs déchiraient tout vivans les prisonniers de guerre (1). Quelques-uns d'entre eux, par l'instinct de la reconnaissance, adoraient la bienfaisante nature; Leur barbarie primitive.

(1) *Garcilasso de la Vega*, liv. I, ch. 12.

les montagnes, mères des fleuves; les fleuves mêmes et les fontaines, qui arrosaient la terre et la fertilisaient; les arbres, qui donnaient du bois à leurs foyers; les animaux doux et timides, dont la chair était leur pâture; la mer abondante en poissons, et qu'ils appelaient leur nourrice (1): un temple très-ancien était même consacré à un dieu inconnu et suprême. Mais le culte de la terreur était celui du plus grand nombre. Ils s'étaient fait des dieux de tout ce qu'il y avait de plus hideux, de plus horrible; ils vouaient un respect superstitieux au conguar, au jaguar, au condor, aux grandes couleuvres; ils adoraient les orages, les vents, la foudre, les cavernes, les précipices; ils se prosternaient devant les torrens, devant les forêts ténébreuses, au pied de ces volcans terribles qui bouleversaient les entrailles de la terre. A peine rendaient-ils une ombre de culte à ces affreuses divinités; ils paraissent les avoir considérées sous le même jour que l'Africain voit ses fétiches. Cependant, l'un se perçait le sein, en se déchirant les entrailles; l'autre, plus forcené, arrachait ses enfans de la mamelle de leur mère, pour les égorger sur l'autel. L'orgueil national s'était allié à la superstition. Les uns, comme ceux de Cuba, de Quiuvala et de Tacma, fiers de se croire issus du lion, qu'adoraient leurs pères, se présentaient, vêtus de la dépouille de leur dieu, le front couvert de sa crinière, et portant dans les yeux sa férocité menaçante. D'autres, comme ceux de Sulla, de Vilca, d'Hanco, d'Urimarca, se vantaient d'être nés, ceux-là d'une montagne, ceux-ci d'une caverne, ou d'un lac, ou d'un fleuve, à qui leurs pères immolaient les premiers nés de leurs enfans (1).

Culte et superstitions.

La Providence divine eut pitié de ce monde livré au génie malfaisant. Elle y envoya le sage et vertueux Manco et la belle Oello, sa sœur et son épouse (2). D'où était venu ce couple vertueux et bienfaisant? On les crut descendus du ciel. Les sauvages, répandus dans les forêts d'alentour, se

Apparition de Manco-Capac.

(1) *Mama Cocha*, mère mer.

(2) *Garcilasso*, liv. I, ch. 2. (3) *Idem*, *ibid.* ch. 15.

rassemblèrent à leur voix. Manco apprit aux hommes à labourer la terre, à la semer, à diriger le cours des eaux pour l'arroser ; Oello instruisit les femmes à filer, à ourdir la laine, à se vêtir de ses tissus, à bien élever leurs enfans, à servir leurs époux avec un tendre zèle. Aux dons des arts ces fondateurs ajoutèrent le don des lois. Le culte du soleil, Sa législation leur père, ce culte fondé sur la reconnaissance, fut la première de ces lois et l'âme de toutes les institutions. La voix d'une religion bienfaisante rassemble de toutes parts ces peuplades barbares. Ils apprennent à s'aimer, à s'entr'aider; ils renversent les autels sanglans élevés aux lions et aux tigres ; ils quittent la vie errante. La terre, labourée par ses habitans, ouvre son sein fécond, et se revêt de riches moissons. Mais les douces lois qui établissaient le partage des terres, le travail en commun, l'amour fraternel entre toutes les familles, ordonnaient aussi le dévouement absolu aux volontés de l'Inca ; elles enchaînaient l'essor de l'industrie, en retenant constamment le fils dans la carrière du père ; elles empêchaient le développement des facultés intellectuelles. L'autorité des Incas n'était, après tout, qu'un « des- Despotisme des Incas. potisme paternel. » On avoue qu'ils avaient un nombreux sérail. Leurs sujets ne les approchaient que des tributs à la main, et n'osaient jamais regarder leur visage. A un seul signe de l'Inca, la population d'une province entière se laissait mettre à mort (1) : enfin, le peuple, mal vêtu, mal logé, mangeait les viandes crues, et mêlait de la terre glaise à ses alimens. Garcilasso ne déguise pas les traits les plus évidens d'une tyrannie superstitieuse. Des milliers de victimes humaines étaient immolés sur le tombeau du monarque. On voyait encore un remarquable exemple de fanatisme dans cette loi terrible qui regardait la violation du vœu des vierges du soleil : pour expier un amour sacrilége, pour appaiser un dieu jaloux, non-seulement l'infidèle prêtresse était ensevelie vivante, et le séducteur dévoué aux supplices les plus affreux ; mais la loi enveloppait dans le crime la

(1) *Zarate*, Historia del Peru, lib. I, ch. 10 et 11.

famille des criminels; pères, mères, frères et sœurs, jusqu'aux enfans à la mamelle, tout devait périr dans les flammes: le lieu même de la naissance des deux impies devait être à jamais désert. Les conquêtes des Incas n'étaient pas aussi pacifiques qu'on a voulu les représenter; on coupait le nez, on arrachait les dents à tous les individus d'une tribu insurgée (1). La férocité japonaise et la servilité chinoise percent à travers les excellentes qualités qu'on attribue au gouvernement des Incas. Les *amaudas*, ou instituteurs, ont beaucoup de rapport avec les mandarins chinois.

Quoi qu'il en soit, depuis la ville de Quito le voyageur retrouve les vestiges de l'ancienne civilisation péruvienne.

Routes, canaux et édifices publics.

La route de Quito à Cuzco, et par-delà, avait cinq cents lieues. Une autre, de la même étendue, régnait dans le plat pays, et plusieurs autres traversaient l'empire du centre aux extrémités. C'étaient des levées de terre de quarante pieds de largeur, qui comblaient les vallées jusqu'au niveau des collines. Le long de cette route on voyait se succéder les arsenaux distribués par intervalles, les hospices sans cesse ouverts aux voyageurs, les forteresses et les temples, les canaux qui, dans les campagnes, faisaient circuler l'eau des fleuves; mais les routes des Incas n'avaient pas, dans toutes leurs parties, une grande solidité. Les canaux étaient faits sans art; les murs des palais et des forteresses surpassaient rarement la hauteur de douze pieds. L'or était très-commun chez les Péruviens. On en a trouvé de temps en temps pour des millions de piastres dans les anciens monumens.

Jardins d'or.

Quelques arbres et arbustes d'or pur ont pu orner les jardins impériaux de Cuzco; mais les historiens ont poussé jusqu'à l'extravagance l'énumération de ces richesses. Il y avait, dit Garcilasso, des bûchers de lingots d'or en forme de bûches, et des greniers remplis de grains d'or. Nous dirons pourtant que les fameux jardins d'or ne nous paraissent pas surpasser les bornes de la vraisemblance historique.

(1) *Zarate*, Historia del Peru, liv. I, ch. 6.

Les Péruviens indigènes actuels sont loin de ressembler à ceux dont Marmontel s'est plu à nous tracer le séduisant tableau. Ils n'ont que des facultés très-bornées, un caractère mélancolique, timide, abattu par l'oppression, pusillanime au moment du danger, féroce et cruel après la victoire, hautain, dur, implacable dans l'exercice du pouvoir. Craignant beaucoup les Espagnols, ils se montrent dociles et soumis à leurs ordres ; mais ils les détestent en secret, évitent leur société, et les haïssent seulement un peu moins que les nègres et les mulâtres. Ils sont d'un naturel méfiant, ils croyent qu'on ne peut leur faire aucune honnêteté sans avoir l'intention de les tromper. Trapus, robustes, et capables d'endurer le travail, ils croupissent dans l'indolence et la malpropreté : ils vivent sans aucune prévoyance. Leurs habitations ne sont que de méchantes huttes mal construites, incommodes, et d'une malpropreté dégoûtante. Leur habillement est pauvre et mesquin, leur nourriture misérable ; mais ils sont très-portés aux liqueurs fortes, et ils sacrifient tout pour s'en procurer la jouissance. Quoique leur religion soit fortement entachée de la superstition de leurs ancêtres, ils sont grands observateurs des rites et des cérémonies de l'Eglise, et ils font des dépenses considérables en processions et en messes (1). Portraits des Péruviens.

Le système d'administration actuellement adopté à l'égard des Indiens, est favorable au libre développement de leurs facultés. Ils ne se trouvent plus soumis à la direction des corrégidors espagnols. Si l'indolence et la mollesse de leur caractère, dans quelques provinces, se sont accrues sous le régime de leurs magistrats indigènes, dans d'autres l'industrie s'est élevée à un bien plus haut degré de splendeur. A *Lambayèque*, entre autres, ils se sont appliqués à la culture des champs, aux manufactures et au commerce, avec tant d'assiduité, qu'ils y surpassent de beaucoup les Espagnols ; et comme le produit de leurs fermes et de leur industrie en général n'est point sujet à l'*alcabala*, ni à d'autres Etat politique et civil des Péruviens.

(1) Mercurio Peruviano, VIII, 48, IX, 56, X 276.

taxes, ils ont même un grand avantage sur les autres castes (1). Les Indiens ne payent qu'un impôt personnel si modéré, qu'on peut bien plutôt le regarder comme une simple marque de servitude, que comme une véritable charge. Ceux qui appartiennent aux familles nobles, dont on tire les caciques, sont exempts de l'impôt, et admis, avec les Espagnols, à remplir des fonctions dans le gouvernement. Aux endroits habités exclusivement par des Indiens, aucune des autres castes n'a la permission de s'établir parmi eux sans leur consentement (1).

Conscription pour les mines.

Un fardeau particulier pèse sur la race indienne; c'est le *mita*, ou le travail forcé dans les mines: tous les Indiens mâles, depuis dix-huit jusqu'à cinquante ans, y sont requis. A cet effet, ils sont inscrits sur des listes faites exprès, et répartis en sept divisions, dont chacune sert à tour de rôle l'espace de six mois, en sorte que leur tour revient chaque fois au bout de trois ans et demi. Alors le *mitayer* est obligé de quitter sa femme, sa maison, ses occupations, et de se rendre à la mine, éloignée souvent de deux à trois cents lieues. Plusieurs d'entre eux y amènent leur famille. Ils touchent une faible indemnité pour les frais de route, et, durant le travail, au moins une demi-piastre par jour, mais ordinairement davantage (2). Outre les mitayers, il y a des Indiens qui servent volontairement dans les mines, et s'y engagent pour un salaire déterminé; ils composent même la majeure partie des ouvriers.

Diminution de la population.

Le nombre des Indiens a diminué depuis la conquête, et, comme les autres castes n'ont pas augmenté à proportion, la population totale du pays est inférieure à ce qu'elle avait été lors de l'arrivée des Espagnols; mais on a singulièrement exagéré cette diminution. Le premier recensement de 1551 donna, pour le Perou, pour Santa-Fé et pour tout Buénos-Ayres, le nombre de huit millions deux cent cinquante-cinq mille Indiens: il en résulterait à peine pour le Pérou proprement dit, quatre millions d'habitans. Un second dé-

(1) Mercurio Peruviano, X, 275. (2) *Idem, ibid.*, VII, 37.

nombrement fait en 1581, avant l'établissement du *mita*, présenta dans le Pérou et daus le Potosi, à l'exclusion de Quito, de Tucumah et de Buénos-Ayres, un million soixaute-sept mille six ceut quatre-vingt-douze Iudieus mâles, depuis l'âge de 18 jusqu'à 50 ans, ce qui ferait supposer une population de quatre millions deux ceut soixaute-dix mille sept ceut quatre-vingt-huit âmes (1). Aujourd'hui le recensement le plus récent ne doune au Pérou, dans ses limites politiques, qu'un milliou cent mille habitans; mais on suppose avec raison que plus de deux ceut mille Iudiens se sont soustraits aux recherches des persounes chargées du recensement. La seule vice-royauté de Lima aurait donc uu million trois cent mille habitaus. Les provinces du Pérou, démembrées pour être incorporées à Buénos-Ayres, sont évaluées à uue population d'un million ciuq cent mille âmes. Le royaume de Quito, également démembré, compte sept cent mille habitans. Le total de la population actuelle du Pérou, dans toute sou étendue, s'élève ainsi à trois millions cinq cent mille habitans. La dimiuution se réduit donc à sept ou huit ceut mille individus, en supposant les anciens recensemeus dignes de foi.

Iudépendamment de ces dénombremens, il résulte do plusieurs autres données que le Pérou a été jadis plus populeux et mieux cultivé qu'il ne l'est de nos jours. On voit bien des vestiges d'uue ancienue culture, et des restes de grands ouvrages pour l'irrigation du sol dans des contrées maintenaut désertes, et les voyageurs rencontrent fréquemment des ruines de villes et de villages depuis long-temps abandonnés (2).

Parmi les causes qui ont contribué à diminuer d'une manière si effrayante le uombre des Indiens, Ulloa remarque avec raison l'abus des liqueurs fortes; il fait plus de ravages en une année que les mines n'en font dans l'espace d'un demi-siècle. Les Iudiens du pays haut *(la Sierra)* se livrent à cette boisson avec taut de fureur, que souveut on les Causes de cette diminution.

(1) Mercurio Peruviano, I, 273, VII, 37, VIII, 48, X, 273.
(2) Viajero universal, XX, 160. (3) Mercurio Peruviano, VIII, 38.

trouve morts, le matin dans les champs, par suite de l'ivresse du soir. En 1759, le gouvernement fut obligé de défendre absolument la vente et la fabrication des eaux spiritueuses, à cause d'une fièvre épidémique qui règnait parmi les Indiens, et dont les qualités pernicieuses provenaient en grande partie de leur penchant à l'ivrognerie. La petite vérole et la rougeole y exercent aussi de grands ravages, et une fièvre pestilentielle, qui se répandit dans le pays en 1720, enleva les habitans de villages entiers. L'accroissement des autres castes est encore une circonstance qui influe continuellement sur la diminution des Indiens, et doit finir par en faire disparaître la race. Il a été observé que partout où les Européens s'établissent parmi les naturels, le nombre de ceux-ci va en diminuant; mais ils sont remplacés par des Métis et des Zambos. On peut présager avec assurance une époque où toutes les races pures, fondues ensemble, ne formeront plus qu'une seule masse, et constitueront une nation nouvelle (1).

Longévité. Les Indiens, aussi-bien que les Créoles, parviennent généralement à un âge fort avancé, et conservent leurs facultés jusqu'à la fin de leur carrière. Dans la province de Caxamarca, qui à peine renferme sept mille habitans, on comptait, en 1792, huit personnes âgées depuis 114 jusqu'à 147 ans; et dans la même province il mourut, en 1765, un Espagnol âgé de 144 ans 7 mois et 5 jours, laissant une descendance directe de 800 personnes (2).

Les Métis. Les *Métis* ont rang immédiatement après les Espagnols, et ils forment la classe la plus nombreuse après les Indiens. Ils ne jouissent pas des priviléges accordés à ceux-ci, mais ils ne sont pas sujets non plus aux mêmes charges. Cordialement attachés aux Espagnols, ils vivent dans une mésintelligence perpétuelle avec les Indiens. Les *Quarterons*, qui descendent du mariage d'un Espagnol avec une Métise, se distinguent difficilement de leurs pères. Les *Cholos*, au

(1) Mercurio peruviano, VII, 94, VIII, 48, X, 262.
(2) *Idem*, *ibid*. V, 164.

contraire, issus d'Indiens et de Métis, rentrent dans la classe des Indiens, et sont soumis au tribut. (1)

Les Nègres.

Les *Nègres* esclaves sont destinés au service des maisons ou au travail dans les sucreries et les autres plantations de leurs maîtres. Leur importation annuelle se monte à cinq cents environ. Les Nègres libres, dont le nombre est assez considérable, passent en général pour fainéans, dissolus et auteurs de la plupart des meurtres et des brigandages commis dans le royaume (2). Les *Mulâtres* s'adonnent communément au petit commerce, et exercent presque seuls plusieurs métiers mécaniques. Les femmes mulâtres recherchées comme nourrices, savent souvent gagner toute la confiance de leurs maîtresses créoles. (3)

Langue péruvienne.

La langue *quichua* est parlée dans toute l'étendue de l'ancien Pérou, non-seulement par les Indiens, mais encore par les Espagnols, et surtout par les Espagnoles. C'est, à Lima et à Quito, l'idiome de la galanterie et du bon ton de la société. Les jésuites ont répandu dans les missions à l'est des Cordillières cette langue douce et très-cultivée. On la dit très-propre aux peintures gracieuses de l'idylle et aux mouvemens passionnés de l'élégie. A côté d'elle il existe dans plusieurs cantons du Pérou quelques langues-mères qui en diffèrent, telles que l'*aimare* dans les environs de la Paz, la *pouquine* dans les îles de Titicaca.

Description du Pérou intérieur.

Nous nous sommes occupés du Haut et du Bas-Pérou ; les contrées que nous avons désignées sous le nom du *Pérou-Intérieur* en diffèrent sous plusieurs rapports physiques, et sont peuplées de nations qui ne paraissent pas avoir subi en totalité le joug des Incas, ni descendre de la même souche que les Péruviens. Les Espagnols distinguent plusieurs districts sous des dénominations spéciales, la *Pampa del Sacramento*, entre le Huallaga et l'Ucayal ; le *Grand-Pajonal*, contrée montueuse entre le Pachitéa, l'Enne et l'Ucayal ; la province de Moxos, entre le Beni et le Madéra, la province de Chiquitos, qui s'étend vers les bords du Paraguay. Mais

(1) Mercurio peruviano, VIII, 50.
(2) *Idem*, *ibid.*, VIII, 50. (3) *Idem*, *ibid.* X, 116.

Digitized by Google

comme les régions et les tribus se ressemblent dans les principaux traits, nous les grouperons dans un seul et même tableau.

Tableau physique des Indiens de l'intérieur.

Les Indiens de l'Ucayal, de Huallaga et de la *Pampa del Sacramento*, ont le teint plus blanc, la taille plus forte et les traits plus expressifs que les Péruviens. Quelques tribus, par exemple les *Conibos*, ne le céderaient guère en blancheur aux Espagnols, sans les huiles dont ils s'enduisent tout le corps, et si ce n'étaient les piqûres de moustiques, auxquelles ce moyen même ne saurait les soustraire (1). Les *Carapachos*, sur la rivière Pachitéa, ont presque la blancheur des Flamands ; ils ont de plus une barbe touffue. Le P. Girbal compare leurs femmes, pour la beauté, aux Circassiennes et aux Géorgiennes (2). Il n'est pas étonnant que parmi ces peuples les difformités soient presque inconnues : ils prennent des précautions cruelles contre les erreurs de la nature ; tout enfant qui, aux yeux de ses parens insensibles, paraît d'une constitution faible ou d'une mauvaise conformation, est sur-le-champ voué à la mort, comme un être né sous de sinistres augures. Pendant l'adolescence, ils emploient un moyen plus innocent pour conserver la beauté de la race ; il consiste à serrer par des ficelles de chauvre toutes les parties du corps, de manière à leur donner une forme convenue. Les *Omaguas*, qui demeuraient anciennement dans la Pampa, avaient la coutume de serrer la tête de leurs enfans entre deux planches de bois, qui, en aplatissant le front et l'occiput, rendaient la face plus large, et, pour emprunter leurs termes, lui donnaient de la ressemblance avec la pleine lune. Il semble que cet usage n'est pas tout-à-fait aboli parmi les habitans actuels de ces contrées. Les missionnaires attribuent à cette opération violente la faiblesse d'entendement et de jugement qui, selon eux, est générale parmi ces peuples. Les *Panos* font circoncire les jeunes filles ; usage inconnu parmi les autres tribus. La petite vérole et diverses autres causes ont singulièrement diminué la force de ces tribus, autrefois très-populeuses. Il y en a qui ne comptent que cinq cents âmes.

(1) Viajero universal, XXI, p. 152. (2) *Idem, ibid.* XX, 187.

Les idiomes de ces Indiens semblent varier de village en village, tant chaque tribu met de soin à conserver certaines inflexions de voix, certains sifflemens et hurlemens qui probablement tiennent lieu de mots d'ordre en temps de guerre. Il est vraisemblable que ces idiomes se réduisent à un très-petit nombre de langues-mères. Cependant il y a des différences primitives; les *Cocamas*, par exemple, en parlent une qui n'a aucun rapport avec celle de leurs voisins, les *Yurimaguas*, qui habitent sur le Huallaga. La langue des *Moxos* et celle de *Chiquitos* sont très-répandues et la dernière se distingue par une syntaxe remplie d'artifices qu'on ne chercherait pas parmi des sauvages. Les *Panos* cachent aux yeux des étrangers quelques livres écrits en hiéroglyphes(1). Idiomes.

Toutes ces peuplades vivent sous des *caciques* ou princes; il y en a qui ont deux caciques à la fois. S'il faut en croire les missionnaires, la polygamie est en horreur parmi ces peuples. Il n'est permis qu'aux caciques d'avoir deux épouses. Dans la plupart de ces tribus, les mariages sont conclus entre les chefs des deux familles et les jeunes gens élevés ensemble depuis la plus tendre enfance. Il n'est pas rare de voir des couples qui s'aiment jusqu'à la mort; plus d'une *Artémise* sauvage a donné aux cendres de son mari ses propres entrailles pour tombeau. Mais d'un autre côté, les mariages ne sont point indissolubles de droit : les époux peuvent se séparer dès le moment qu'un mutuel consentement a rendu à chaque partie sa liberté. Gouvernement. Mariages.

La croyance de ces peuples est conforme à leur civilisation imparfaite. Ils se représentent l'Etre Suprême sous la figure d'un vieillard qui, après avoir construit les montagnes et les plaines de notre terre, a choisi le ciel pour sa demeure constante. Ils l'appellent notre père, notre aïeul; mais ils ne lui consacrent ni temples ni autels. Les tremblemens de terre viennent, selon eux, de sa présence sur notre globe; ce sont les pas de Dieu irrité qui font tressaillir les montagnes; pour lui montrer leur respect, aussitôt qu'ils sentent Croyance religieuse.

(1) *A. de Humboldt*, Vues et Monumens.....

une secousse de tremblement de terre, ils sortent tous de leurs cabanes; ils dansent, sautent, trépignent et s'écrient: *Nous voici! nous voici!* Plusieurs tribus adorent la lune. Tous ces Indiens croyent à un mauvais principe, à une espèce de diable qui, selon eux, réside sous la terre, et cherche à faire du mal à tous les êtres vivans. Des individus, nommés Mohanes, passent pour avoir des communications avec le diable, et pour savoir détourner sa maligne influence. Ce sont là les seuls prêtres qu'aient ces peuples; on les consulte sur la guerre et sur la paix, sur les moissons, sur la santé publique et sur les affaires d'amour. Le métier de ces prêtres, ou plutôt de ces sorciers, est très-périlleux; si leurs artifices magiques ne sont pas suivis du succès qu'ils promettent, la vengeance de leurs dupes ne s'assouvit que dans leur sang. Les *pirpiris* sont des talismans composés de diverses plantes; il y en a qu'on porte sur les bras, les pieds, et sur les armes; il y en a d'autres qu'on mâche et qu'on jette ensuite dans l'air; il y en a dont on boit l'infusion; quelques-uns doivent inspirer de l'amour, d'autres doivent faire réussir la chasse, assurer les moissons, donner naissance à la pluie et disperser des armées ennemies.

Les Mohanes et les sorciers

Talismans.

Médecine.

De tous les prodiges qu'opèrent les Mohanes au moyen de leurs talismans, les plus brillans, mais aussi les plus périlleux, sont les guérisons des malades. Comme toutes les maladies sont attribuées à leurs artifices ou à l'influence de leur maître, le diable, le premier soin qu'une famille croit devoir à un malade, c'est de découvrir quel est le Mohane qui l'a ensorcelé. A cette fin, le plus proche parent boit un extrait de la *datura arborea L.*; enivré par cette espèce de poison végétal, il tombe à terre, et reste souvent pendant deux ou trois jours dans un état voisin de la mort. Revenu à ses sens, il annonce avoir vu en songe tel ou tel sorcier dont il donne le signalement: on cherche le Mohane auquel ce portrait convient, et on l'oblige de se charger de guérir le malade. Si, par malheur, celui-ci était mort pendant cette opération préliminaire, la famille cherche à tuer le Mohane désigné. Souvent les visions n'ayant donné aucun résultat po-

sitif, on force le premier Mohane qu'on rencontre, à faire l'office de médecin.

Il est probable que, grâce à des traditions ou à une longue expérience, ces sorciers possèdent des secrets qui les aident à guérir quelques malades, et à en tuer d'autres. Les poisons que, dans ces climats, le règne végétal offre en si grand nombre et d'une force si terrible, peuvent, avec certaines modifications, fournir des remèdes violens à la vérité, mais souvent précieux. Cependant, la médecine ostensible de ces peuples ne consiste qu'en des pratiques superstitieuses.

Quand tous les remèdes ont été employés en vain, et que la mort prochaine s'annonce par des signes certains, le Mohane saute brusquement du lit, et sauve sa vie par une fuite précipitée, sans pouvoir cependant éviter les coups de bâton et de pierres qui pleuvent sur lui.

Idées sur la vie future.

Les tribus établis sur la rivière des Amazones, du côté de Maynas, croient que l'âme continue à exister dans un autre monde, sous la forme humaine. Ces Indiens disaient aux missionnaires : « Nous ne craignons nullement la mort ; » nos ancêtres et nos amis nous attendent dans l'autre » monde ; ils tiennent du pisang cuit et du pain de cassave » tout prêt pour nous recevoir : nous avons soin qu'on » mette dans notre tombe une hache de cuivre, un arc et » une armure complète, afin de pouvoir sur-le-champ faire » notre entrée victorieuse dans le ciel, en passant par la » voie lactée, ce jardin lumineux où nos ancêtres s'amusent » à des danses et des festins. Cependant nos neveux nous » verront quelquefois combattre les morts des tribus enne- » mies : c'est alors qu'on verra les sombres nuages s'amasser » et annoncer un orage violent ; la foudre brillera dans nos » mains, et le fracas de la chute de nos ennemis, précipi- » tés du haut du ciel et changés en bêtes féroces, retentira » dans les airs comme un tonnerre épouvantable. »

Transmigration des âmes

Quoique plusieurs de ces idées soient communes à tous les Indiens, il paraît que les habitans des bords de l'Ucayal y joignent la croyance de la *métempsycose.* « Pourquoi, » disait l'un d'eux à un jésuite, pourquoi me parler tant de

» mes péchés? Tout ce que tu dis sur les peines de l'enfer » n'est qu'un tissu de fables. Je sais bien que mes péchés » ne me feront pas brûler; je vois tout autour de moi ce » que mes aïeux sont devenus après leur mort. Les Ca- » ciques justes et sages, les braves guerriers, les femmes » fidèles, vivent, après la mort, dans les corps des animaux, » distingués par leur force, leur agilité ou leurs grâces. » Nous respectons surtout les grands singes, nous les sa- » luons, nous leur rendons toute sorte d'honneurs, parce » que les âmes de nos pères habitent dans leur corps. Quant » aux âmes des méchans et des traîtres, ou elles errent dans » les nuages et la terre, ou elles languissent enchaînées au » fond des rivières. Mais personne parmi nous n'est brûlé » dans l'autre monde. »....

Complaintes funéraires.

Les complaintes et lamentations de ces peuples ne se distinguent que par l'extrême variété qu'ils affectent d'y mettre quant au son de la voix. Les uns imitent le hurlement du tigre, les autres le cri nazal des singes; ceux-ci sifflent comme les grenouilles. Sans doute ils veulent dire, par ce charivari, que tous les élémens pleurent la mort de l'homme qu'on vient de perdre.

La complainte finie, on détruit tout ce qui appartenait au défunt, et on brûle sa cabane. Le corps est mis dans un grand vase de terre, qui sert de bière; il est inhumé dans quelque endroit isolé; et tandis que les autres races humaines cherchent à éterniser leur dernière demeure, ces Indiens ont grand soin d'applanir le terrain où ils ont creusé une fosse, afin qu'on n'en retrouve pas la place : tout le monde évite les endroits qui servent de cimetière; et chez la plupart de ces peuplades, il est défendu de faire la moindre mention du défunt, et même d'en rappeler indirectement la mémoire.

Funérailles chez les Roa-Mainas

Les *Roa-Mainas* pourtant ont une coutume un peu différente, et très-remarquable. Ils déterrent les cadavres après un certain laps de temps; et lorsqu'ils croient que les chairs se sont dissoutes, ils nettoient le corps, le placent dans une bière d'argille, chargée d'hiéroglyphes semblables

Digitized by Google

à ceux d'Egypte, l'exposent dans leurs cabanes à la vénération des survivans, et lui font à la fin de secondes funérailles. Les *Capanaguas*, sur les bords de la rivière Magni, dévorent les chairs rôties des morts, sous prétexte de les honorer (1).

Plusieurs tribus ont la réputation de manger leurs prisonniers de guerre. Les *Guagas*, qu'on cite dans ce nombre, ont toute la férocité des Giagas d'Afrique, dont ils sont peut-être une branche. Ils se resserrent le milieu du corps de manière à se donner une taille extraordinairement svelte. Antropophagie.

Si les Indiens de l'Ucayal et du Huallaga cultivent la terre, ce n'est pas précisément pour se procurer des alimens ; la nature leur en offre en abondance dans les quadrupèdes et les poissons qui peuplent leurs forêts et leurs rivières. Ce qui rend ces Indiens cultivateurs, c'est principalement le besoin d'une boisson plus saine que celle que leur offrent les eaux souvent bourbeuses ou marécageuses de leur pays. Rarement ils boivent de l'eau ; et quand ils négligent cette règle, ce n'est pas sans mauvaises suites pour leur santé. Leur boisson favorite s'appelle *masato* ; on la tire de la racine d'*yucca*, au moyen d'une opération dégoûtante : on réduit la racine en bouillie, on y mêle de la salive, on laisse fermenter cette masse pendant trois jours ; on la délaie ensuite dans de l'eau. Cette boisson est amère et enivrante. Culture. Boisson.

Ils reçoivent des peuplades qui habitent les Cordillières, de petites haches de cuivre qu'ils nomment *chambo*. Au moyen de ce faible instrument et des pierres les plus dures, ils façonnent, en forme de hache, des pierres plates qu'ils trouvent parmi les galets de leurs rivières. Ils leur donnent du tranchant au moyen d'un long et pénible remoulage. Voici une anecdote qui montre combien une hache de fer est précieuse aux yeux de ces Indiens. L'un d'eux vint un jour proposer au P. Richter, jésuite, de lui donner son Haches.

(1) Viajero universal, X, 187.

Digitized by Google

fils aîné en échange d'une hache. Le jésuite lui fit des remontrances sur son défaut d'amour paternel. « J'aime mes » enfans, répondit le sauvage, mais je peux en procréer » autant que j'en veux ; tandis qu'il m'est impossible de » procréer une hache. D'ailleurs, mon fils ne m'appartien» dra que pour un temps limité ; la hache fera le bonheur » de toute ma vie. »

Guerre, chasse et pêche.

Les occupations tumultueuses de laguerre, de la chasse et de la pêche, ont des attraits irrésistibles pour ces peuples. Pleins de confiance en leurs lances et flèches empoisonnées, ils attaquent même le féroce *yaguar* ou tigre d'Amérique ; à peine l'arme teinte du suc des herbes vénéneuses a-t-elle effleuré la peau de l'animal, que celui-ci tombe à terre et expire. Les poissons peuvent échapper aux filets grossiers de ces Indiens, et à leurs hameçons d'os ; mais s'ils lèvent la tête au-dessus de l'eau, un trait rapide leur donne aussitôt la mort. Les villages sont construits de manière à ressembler à de petites redoutes demi-circulaires, appuyées aux bois par le côté convexe, et ayant deux issues, l'une qui conduit dans la plaine, l'autre qui s'ouvre du côté des montagnes ; c'est par cette dernière porte que les Indiens se sauvent, lorsqu'ils ne peuvent plus défendre leurs habitations contre l'ennemi. Ils se rassemblent alors dans les montagnes, et reviennent foudre sur les vainqueurs, qui souvent deviennent à leur tour les victimes.

Deux traits d'humanité distinguent avantageusement ces Américains ; ils ne font jamais usage des flèches empoisonnées contre les hommes ; ils ne massacrent point leurs prisonniers, mais les traitent au contraire en compatriotes et en frères.

Missions.

Les missionnaires qui ont soumis à la couronne d'Espagne la vaste province de Maynas, limitrophe de la Pampa del Sacramento, ont trouvé plus d'obstacles à mesure qu'ils pénétraient vers l'Ucayal, et surtout lorsqu'ils ont voulu passer au-delà de cette rivière. Il y a eu, dans le dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième, des missions florissantes établies sur les bords de la rivière

Manoa. Elles ont été détruites ; et la perte de cette position qui domine le cours de l'Ucayal, a contribué au succès de la révolte des peuplades du Grand-Pajonal, qui paraissent s'être maintenues indépendantes depuis trente à quarante ans : mais les voyages modernes des missionnaires du séminaire d'*Ocapa*, surtout ceux des pères Girbal et Sobreviela, ont rétabli des communications pacifiques avec plusieurs de ces peuplades, entre autres avec les Panos. Il est probable, dans l'état actuel du Pérou, que des négocians, ou des cultivateurs éclairés ou entreprenans, suivront l'exemple de don Juan Bezarès, qui a reconquis, repeuplé et remis en culture plusieurs cantons abandonnés entre les Andes et le Huallaga.

Les florissantes missions des Chiquitos et des Moxos languissent depuis la destruction de leurs fondateurs, les jésuites.

Tableau physique du Pérou inter.

Les contrées à l'est des Andes ont deux saisons ; l'une sèche, qui dure de juin en décembre ; l'autre pluvieuse. Pendant la saison des pluies, toutes les plaines se transforment en un lac immense ; les forêts, les arbustes, les lianes, semblent flotter dans l'eau ; les quadrupèdes se réfugient vers les sommets, tandis que les crabes et les huîtres s'attachent aux branches inférieures. Le froid vent d'est vient-il dessécher l'atmosphère ? aussitôt les eaux commencent à diminuer : les côteaux qui bordent les rivières se montrent de nouveau ; les îles et les bancs même reparaissent au milieu des fleuves. L'humidité extrême de ce climat, et la chaleur, quoique tempérée, qui y règne, exigeraient, de la part des Européens, quelque mesure de prudence pour y conserver leur vigueur. Quant aux moyens de communication, ils sont aussi multipliés du côté de l'Océan-Atlantique, qu'ils sont en petit nombre pour aller au Haut-Pérou. D'un côté, c'est une navigation facile sur de beaux et nombreux fleuves ; de l'autre côté, ce ne sont que torrens, cataractes, précipices. Voyage-t-on par eau ? il faut souvent quitter le canot pour les *balsas* ou radeaux, faits de roseaux. Se fait-on porter à dos d'homme à travers les bois ?

on risque d'être blessé par des branches d'arbres, ou déchiré par des arbustes épineux.

Minéraux. Les collines à l'est des Andes renferment des mines d'or; on y trouve aussi des filons de sel-gemme. La plaine, tous les ans inondée par le débordement des fleuves, promet une grande fertilité. Végétaux. Dans leur état sauvage, toutes les contrées à l'est de la Cordillière des Andes sont couvertes de forêts. Sur les montagnes on trouve beaucoup de bois incorruptibles; dans les plaines, on erre parmi des taillis de cacaoyers et de palmiers. Les espèces les plus recherchées de *cinchona*, ou l'arbre à quinquina, se trouvent dans les vallées de Huallaga, du côté de Chicoplaya, et probablement en beaucoup d'autres endroits. Le cirier des Andes croît le long de la partie inférieure du Huallaga; circonstance qui prouve une élévation considérable. Plusieurs arbres fournissent des gommes et des baumes; il y en a beaucoup d'autres qui, par l'éclat et le parfum de leurs fleurs, réjouissent à la fois l'odorat et la vue.

Parmi les productions les plus singulières de ces contrées presque inconnues, nous distinguerons l'insecte qui produit du papier. Voici ce qu'en disent les missionnaires :

Insecte qui fait du papier. « Non loin de la ville champêtre de Huanaco et des bords romantiques du Huallaga supérieur, on trouve dans la vallée de Pampantico, et probablement dans beaucoup d'autres vallées de la Cordillière, un insecte que les Espagnols nomment *sustillo*, et qui ressemble beaucoup à notre ver à soie. Il vit exclusivement sur l'arbre *pacaé*, décrit sous le nom de *mimosa inga*, dans la Flora peruviana. Les Indiens, qui regardent ces insectes comme un manger délicieux, en détruisent tous les ans une grande quantité, sans que cependant le nombre en diminue sensiblement. Les plus beaux arbres en sont entièrement couverts. Lorsque les sustillo, dans leur état de larve, se sont rassasiés de nourriture, ils se réunissent tous sur la partie inférieure du tronc de l'arbre, et y choisissent un endroit propre à suspendre le tissu merveilleux que l'instinct les engage à fabriquer. Le meilleur ordre préside à leurs travaux; ils observent exactement les

lois de la symétrie; et quoique l'étendue, la finesse, la souplesse de leurs tissus varient selon le nombre des insectes qui y prennent part, et selon la qualité des feuilles qui leur ont servi de nourriture, cependant l'éclat, la consistance et la solidité en font toujours une espèce de papier qui ressemble au papier chinois, mais qui est beaucoup plus durable. Le dessous de cette tente aérienne sert d'asile aux sustillo pendant leur métamorphose; ils s'attachent au côté inférieur en lignes horizontales et verticales, de manière à former un cube parfait ; dans cette position, ils s'enveloppent chacun dans leur coque de soie grossière, et attendent l'époque de leur transformation en nymphe ou chrysalide, et ensuite en papillon. Sortis de leur prison, ils détachent eux-mêmes, en grande partie, les fils par lesquels était suspendu le tissu qui les couvrait ; cependant ce tissu reste presque toujours accroché aux branches de l'arbre; et, blanchi par l'air, il flotte au gré des vents, semblable à un drapeau déchiré. Le naturaliste D. *Antonio Pineda* a envoyé à Madrid un morceau de ce papier natif, long d'une aune et demie. On possède également à Madrid un nid entier de sustillo. Ces nids, ou plutôt ces niches aériennes, ont constamment une forme elliptique. « Le père *Calancha*, jésuite, avait parlé de cet insecte curieux; il possédait un morceau de papier de sustillo, sur lequel on avait écrit une lettre (1).

La Relation, encore inédite, du père Thaddée Hænke va nous faire connaître d'autres curiosités du Pérou intérieur. Ce voyageur a trouvé dans la province des Chiquitos une immense plaine couverte d'étangs salans, dont la surface cristallisée et immobile présentait l'image de l'hiver. Les arbres mêmes, à une grande distance, étaient couverts de petits cristaux de sel, qui produisaient à l'œil l'effet d'une gelée blanche. Plaine de sel

(1) Histoire du Pérou, I, p. 66.

LIVRE CENT NEUVIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'AMÉRIQUE. — *Description particulière du Chili, du Paraguay et des Terres Magellaniques.*

C'EST à travers des montagnes stériles, des neiges éternelles et d'affreux précipices, que l'on pénètre du Pérou dans le *Chili*. La nature avait isolé du monde entier cette pittoresque, fertile et salubre contrée. La puissance des Incas y avait cependant pénétré avant les armes espagnoles; mais ni l'une ni les autres n'ont pu entièrement soumettre cette terre de liberté. La température fraîche et les saisons régulières y entretiennent, dans la nature animale, la vigueur et la santé. Le printemps règne de septembre en décembre; alors commence l'été de l'hémisphère austral. Les vents soufflent du nord depuis le milieu de mai jusqu'à la fin de septembre; c'est la saison pluvieuse. Le reste de l'année les vents viennent du sud; ils sont secs. Ils se font sentir à soixante ou quatre-vingts lieues de la côte(1). Quant au sol de ce pays, il paraît que la côte ne présente qu'une plage étroite, derrière laquelle s'élèvent brusquement plusieurs rangs de montagnes : le dos de ces montagnes offre une plaine fertile, arrosée de petites rivières; et, dans les endroits cultivés, couverte de vergers, de vignobles et de pâturages. Les sommets des Andes, où brûlent, parmi la neige, quatorze grands volcans, couronnent cette intéressante perspective. L'or et le cuivre abondent dans les montagnes; il existe dans les Andes des montagnes entières d'aimant; les rivages sont couverts d'un sable ferrugineux; malgré cette nature métallique du sol, la végétation montre la plus étonnante énergie. Les forêts nourrissent des arbres énormes, les uns précieux à cause de leur bois incorruptible, les autres utiles par leurs résines et leurs gommes; la plaine, ornée d'arbustes aromatiques et

Le Chili.

Tableau physique.

(1) *Vancouver*, t. V, p. 406.

salius, se prête à toutes les cultures européennes; c'est le seul pays du Nouveau-Monde où l'on ait réussi à faire du vin. Les lamas, les vigognes, les viscaques se multiplient en liberté. Les cygnes du Chili ont la tête noire; trait qui les rapproche de ceux de la Nouvelle-Hollande (1).

Végétation.

Les règnes animal et végétal de cette contrée ne sont connus que par les descriptions peu exactes de Molina; mais on entrevoit qu'ils offrent à la science bien des nouveautés, et à l'industrie bien des objets utiles. Nous ne saurions déterminer toutes les espèces de bois odoriféraus, résineux et autres qu'indique Molina; nous ne saurions dire si le pin du Chili doit être rangé avec nos arbres conifères, dont il a le port, ou si les cèdres des Andes ressemblent à ceux du Liban. Tout ce que nous savons, c'est que les Andes nourrissent des forêts immenses, des arbres d'une grandeur démesurée. Un missionnaire fit, avec le bois d'un seul arbre, une église de plus de soixante pieds; il lui fournit les poutres, la charpente, les lattes, tout le bois nécessaire pour les portes et fenêtres, les autels, et pour deux confessionnaux. Deux arbres, semblables au myrte (*myrtus luma* et *maxima*), parviennent ici à une élévation de quarante pieds. Les oliviers ont jusqu'à trois pieds de diamètre. Les herbes cachent le bétail dans les prairies. On voit des pommes de la grosseur d'une tête, et des pêches qui pèsent seize onces. Plusieurs arbrisseaux et plantes abondent en matière colorante d'un noir très-foncé. La *puya*, arbre peu élevé, mais très-épais, se couvre d'une espèce d'écailles. Bien des quadrupèdes du Chili, quoique classés dans les systèmes des naturalistes, ne sont qu'imparfaitement connus. Il faut les nommer ici, ne fût-ce que pour provoquer de nouvelles recherches à leur égard; tel est le castor du Chili (2), qui habite le bord des lacs et des rivières, mais qui ne bâtit pas comme le castor commun, et produit une fourrure très-estimée; tels sont encore la loutre ou rat aqua-

Animaux.

(1) *Molina*, Histoire Naturelle du Chili, *passim*.
(2) Castor huidobrius.

Digitized by Google

tique à queue comprimée au sommet, le mulet bleu (1), le rat laineux, dont les poils très-longs, fins comme de la toile d'araignée, étaient employés par les Péruviens au lieu de la meilleure laine; le *mus maulinus*, l'écureuil du Chili (2), qui se rapproche du loir, et vit dans des trous qui s'avoisinent et se communiquent au milieu des broussailles.

Provinces et villes. En venant du nord, nous rencontrons en premier lieu les districts et la ville de *Copiapo*, d'où l'on exporte du nitre, du soufre et du cuivre. *Coquimbo*, ville ombragée de myrtes, et décorée de belles maisons, possède un port d'où l'on exporte du cuivre, des chevaux, de l'huile excellente. Près de Coquimbo et Guasco la terre semble comme imprégnée de substances métalliques. Le cuivre est d'excellente qualité; on en exporte annuellement dix mille quintaux pour l'Espagne, et trente mille pour Lima. Le district de *Quillota* donne son nom à des pommes très-grosses (3). Mais le principal port de commerce est Valparayso, à trente lieues de San-Yago, capitale du Chili. On exporte, pour Lima, du froment, de la farine, une quantité considérable de petits cordages, du poisson salé sec, des pommes, poires, pêches, et autres fruits. Valparayso reçoit en échange du sucre, du tabac, de l'indigo et des liqueurs spiritueuses (2). Le port parut à M. *Vancouver*, très-exposé aux coups de vent du nord.

Saint-Yago, capitale de tout le royaume, a plus d'une lieue de France de circonférence; les rues se coupent à angles droits; il y en a qui ont un quart de lieue de long; elles sont larges, mais très-malpropres (4). La population est estimée à trente mille âmes. La grande place est ornée d'une belle fontaine; la rivière *Mapucho*, qui traverse la ville, et qui autrefois l'inondait assez souvent, est mainte-

(1) Mus cyaneus.
(2) *Feuillée*, Observ., t. I, p. 385.
(3) *Vancouver*, Voyage, t. V, p. 410—412.
(4) *Idem*, *ibid*, t. V, p. 383—392.

nant contenue par une superbe digue. Quelques édifices de Saint-Yago méritent d'être cités à cause de leur magnificence, quoique les règles de l'architecture n'y aient pas toujours été assez exactement observées. On distingue l'hôtel de la monnaie, la nouvelle cathédrale, et d'autres églises : il y a de très-belles maisons particulières, composées d'un rez-de-chaussée vaste et très-élevé.

Mœurs des habitans.

Dans cette ville, où réside un capitaine-général, un évêque, et plusieurs autorités, la manière de vivre porte une empreinte de gaieté, d'hospitalité, d'amabilité ; qualités qui distinguent avantageusement les Espagnols du Nouveau-Monde de leurs compatriotes d'Europe. Le sang y est très-beau. Les femmes sont des brunes piquantes ; mais un habillement gothique défigure un peu leurs charmes. La conversation, dans les premiers cercles de la ville, paraît porter ce caractère de liberté et de naïveté qui règne dans nos campagnes. La danse et la musique sont ici, comme dans toute l'Amérique, des occupations favorites. Le luxe des habits et des équipages est porté trop loin.

Mines d'or.

Les principales mines d'or sont à l'est de Saint-Yago, à Petorca (1). Comme celles du Pérou, elles sont reléguées dans la région des neiges. La montagne d'Upsallata offre des minérais si riches, qu'ils donnent jusqu'à soixante marcs par quintal.

Le district de *Maule*, dont le chef-lieu se nomme *Talca*, abonde en vin, tabac, grains et troupeaux de chèvres. Dans la province de la *Conception*, un riche sol et un climat régulier, permettent au blé de donner soixante pour un ; la vigne y croît dans la même abondance ; les campagnes sont couvertes de troupeaux. En 1787, le prix d'un gros bœuf y était de huit piastres ; celui d'un mouton, de trois quarts d'une piastre (2).

La ville de la Conception ayant été engloutie par la mer

---

(1) *Ulloa*, Observations, liv. VIII, ch. 9.

(2) Voyage de *la Pérouse*, t. II, p. 60. Comparez *Feuillée*, Observations, t. I, p. 312, et t. II, p. 545.

dans un tremblement de terre, on a bâti une nouvelle ville à quelque distance du rivage; elle s'appelle indistinctement *la Mocha* ou *la Nouvelle-Conception*. Les habitans y sont au nombre de dix mille. *Talcaguana*, petite ville située sur la *baie de la Conception*, est une des plus grandes et des plus commodes places de relâche qu'on trouve sur la côte du Chili.

Les forteresses d'*Araucos*, de *Tucapel* et autres, étaient destinées à former une barrière contre les incursions des Indiens, aujourd'hui soumis et tranquilles.

La ville de *Valdivia* possède un port bien défendu et bon. La contrée fournit d'excellent bois pour la construction.

Iles du Chili. La grande île de *Chiloé* est la principale de l'archipel de Chonos, composé de quarante-sept îles, dont vingt-cinq sont peuplées et cultivées. Elle produit du blé, de l'orge, du lin, des sangliers, dont on fait d'excellens jambons, et de superbes bois de construction. Peuplée de vingt-cinq mille habitans, Espagnols et indigènes, elle possède le beau port de *San-Carlos de Charcao*, et la ville de *San-Juan de Castro*. Les indigènes parlent une langue particulière, appelée *véliché*. Le climat est sain, mais froid et pluvieux. Un énorme globe de feu éclata, en l'an 1737, sur les îles Guaytecas, et y réduisit tous les végétaux en cendres (1). A une distance de 160 lieues dans la mer, s'élèvent les deux îles de *Juan-Fernandez*, devenues célèbres par le mouillage que la plus grande offre aux navigateurs. Elle est, depuis un demi-siècle, occupée par une petite colonie d'Espagnols, qui y ont construit un fort et une bourgade. Les habitans vivent en paix à l'ombre de leurs figuiers et de leurs vignes (2). La grande île est surnommée *Mas-à-tierra*, c'est-à-dire la plus rapprochée du continent; la petite est appelée *Mas-à-fuero*, c'est-à-dire la plus au-dehors. Les rochers et les bois pittoresques de celle-ci n'ont pour habitans que des chèvres sauvages. Il croît, dans ces îles, des cèdres,

(1) Viajero universal, XV, p. 366, (d'après *Fray Pedro Gonzales des Aguinos*, de la provincia de Chiloë, in-4° 1791).

(2) Relation de M. *Moss*, Annales des Voyages, XVI, p. 169.

du bois de sandal, et des poivriers semblables à ceux de Chiapa, au Mexique.

Rentrons sur le continent. Si de la capitale du Chili nous voulons diriger notre course vers le Paraguay, il faut traverser les Andes, où souvent le voyageur est assailli par d'effroyables orages. On passe par *Mendoza*, chef-lieu de la grande province de *Cuyo*. Cette contrée, qu'on nomme aussi *Trasmontano*, par rapport au Chili, est fertile en fruits et en blé. Le vin est transporté à Buénos-Ayres et à Monte-Video. Ce vin a la couleur d'une potion de rhubarbe et de séné; son goût en approche assez. Il prend peut-être ce goût des peaux de bouc goudronnées dans lesquelles on le transporte. On n'en boit guère d'autres dans tout le Paraguay (1). Le Chili oriental ou le Cuyo

Au nord-est de la province de Cuyo s'étend le *Tucuman*, contrée peu fréquentée et peu connue, qui paraît avoir quelque ressemblance avec la Petite-Bucharie. Les Andes qui étendent leurs branches à travers la partie septentrionale, y rendent le climat très-froid. Le reste n'est qu'une vaste plaine. Il paraît même que tout le Tucuman est rempli de véritables *plateaux*, car plusieurs rivières n'y trouvant point de débouchés, y forment des lacs sans écoulement. Les deux principaux fleuves du Tucuman sont le *Rio-Salado*, qui se réunit à la rivière de la Plata, et le *Rio-Dolce*, qui se perd dans la lagune de Porongas. La vallée de Palcipas, qui s'étend entre deux branches des Andes, renferme une rivière considérable qui s'écoule dans un lac. Toutes les rivières de la province de Cordova, excepté une, s'écoulent dans des sables. Le Tucuman

Avec un hiver sec et des chaleurs d'été aussi fortes que subites, le Tucuman passe pour une contrée extrêmement salubre. Dans les endroits où les rivières fertilisent les campagnes, le pays est rempli de pâturages excellens; les bœufs, les moutons, les cerfs, les pigeons et les perdrix s'y multiplient prodigieusement. Le maïs, le vin, le coton et l'indigo y sont cultivés avec succès. Les forêts entre le rio Dolce et Tableau physique.

(1) *Pernetty*, Voyage aux îles Malouines, t. I, p. 291.

Digitized by Google

Salado sont peuplées d'une immense quantité d'abeilles. Une espèce d'insecte y étend, sur les arbres appelés *aromos*, de vastes résaux de fils soyeux et de couleur d'argent. La cochenille sauvage est d'assez bonne qualité (1). D'après *Helm* on exploite dans le Tucuman deux mines d'or, une d'argent, deux de cuivre et deux de plomb. On y fabrique beaucoup d'étoffes de laine et de coton, et l'on y a découvert une fort belle mine de sel cristallin.

Les principales villes de cette province sont *San Felipe* ou Salta de Tucuman, résidence du gouverneur; elle est située dans une vallée très-fertile; le bas peuple y est sujet à une espèce de lèpre; les femmes, d'ailleurs très-belles, ont communément des goîtres vers l'âge de vingt-cinq ans; Volcan d'air. *Jujui*, près d'un volcan qui lance des torrens d'air et de poussière (2); *Rioja*, *Saint-Jacques de l'Esterro*, *San-Miguel*, et enfin *Cordoue*, résidence d'un évêque, et la meilleure ville du pays. Les jésuites avaient à Cordoue une célèbre université. Quelques autres colonies peu nombreuses d'Espagnols, répandues çà et là dans les plaines immenses de Tucumau, portent le nom de villes. On peut se faire une idée de ces villes par la lettre assez piquante d'un jésuite, le P. *Cattanéo*, dont voici un extrait : « Le P. Provincial Tableau des villes. faisait la visite des différentes maisons de la province de Tucuman, avec son compagnon; ils s'étaient mis en chemin pour Rioja, ville située à deux cents lieues ou environ au nord-est de Cordoue. Le chemin qui conduit à cette ville est aussi désert que celui de Buénos-Ayres à Cordoue, mais beaucoup plus difficile, parce qu'il est inégal et pierreux, ensorte qu'on est obligé de le faire sur des mules, et d'aller fort doucement. Après vingt jours de marche, le P. compagnon se trouvait extrêmement fatigué; il prit un jour les devants; et se sentant accablé de sommeil, il mit pied à terre sous des arbres qu'il rencontra, sans savoir ni où il était, ni quand on arriverait au terme qui semblait fuir devant lui, et il s'endormit bientôt à l'ombre. Cependant le

(1) Viajero universal, XX, 126—129. (2) *Idem*, *ibid.* 139.

P. Provincial arrive; le muletier qui lui servait de guide voit le père qui dormait sur l'herbe; il l'éveille promptement, et il lui demande d'un air étonné s'il n'a pas de honte de dormir dans une place publique. De quelle place me parlez-vous? dit le père, il y a trois semaines que nous marchons dans ce désert, et Dieu sait quand nous arriverons à Rioja. Y a-t-il au monde un lieu plus solitaire que celui-ci ?.. Vous êtes à Rioja même, reprend le muletier, voici la grande place de la ville et le collége des jesuites est derrière ces arbres. » Les habitans de Tucuman, riches de leurs troupeaux, sans ambition, sans souci, finissent leurs journées par des réunions champêtres où, à l'ombre des beaux arbres, sous la présidence d'un respectable patriarche des hameaux, les jeunes bergers et bergères improvisent, au son d'une guitare rustique, des chants alternatifs dans le genre de ceux que Virgile et Théocrite ont embellis. Tout, jusqu'aux prénoms grecs, choisis sur un calendrier particulier (1), rappelle au voyageur étonné l'antique Arcadie. Mœurs des habitans.

Les contrées sur les bords du grand fleuve de la Plata sont encore généralement désignées sous le nom de *Paraguay*, quoique, à proprement parler, ce nom n'appartienne qu'à une seule province. Le Paraguay ou Buénos Ayres.

La province de *Chaco*, et généralement le pays entre le grand fleuve des Andes ne sont qu'une plaine imprégnée de sel et de nitre, souvent inondée de sables mouvans ou infectée par des marais dans lesquels les rivières s'écoulent, faute d'une pente qui pût suffire à les conduire dans la mer. Tout change sur la rive orientale de la Plata. Des collines s'élèvent entre ce fleuve et l'Uraguay; des montagnes escarpées séparent cette dernière rivière de l'Océan. Tout le terrain paraît primitif, tandis que de l'autre côté tout est d'alluvion (2). D'épaisses forêts bordent le rapide *Uraguay*, rivière qui surpasse le Rhin ou l'Elbe. A son embouchure, l'œil ne peut qu'avec peine découvrir ses deux rives à-la-fois; à deux cents Tableau physique.

(1) Par exemple, *Nemesio*, *Gorgonio*, *Spiridion*, *Nazaria*, *Rudesinda*, etc. (2) Reorganisacion de tas colonias orientales de la Plata, etc. (rapport ministériel MS. adressé au roi d'Espagne Charles IV.)

lieues plus haut, il faut encore une heure pour le traverser. Il est poissonneux; les loups marins y entrent; son lit est parsemé de rochers, et son cours est interrompu par beaucoup de *rapides* (1). Il est navigable jusqu'à *Salto Chico*, à soixante-dix lieues de son embouchure. Près Buénos-Ayres le bois manque, mais en revanche le terrain est très-propre à l'agriculture. Le sol est sablonneux, mêlé d'un terreau noir. Au sud de Buénos Ayres s'étendent à perte de vue les immenses plaines appelées les *Pampas*, où règnent des vents très-impétueux et où l'œil ne fait qu'errer tristement d'un arbuste rabougri à une touffe de plantes salines.

Abondance de Bœufs et de Chevaux.

La propagation étonnante des chevaux et des bœufs européens soit domestiques, soit devenus sauvages, est un grand trait commun de l'histoire naturelle de ces contrées. C'est M. d'Azara qui nous a fait connaître dans tous ses détails l'histoire de ces animaux (2). C'est de 1530 à 1552 qu'on a importé des chevaux et des bœufs d'Europe en grand nombre. Les chevaux, devenus sauvages, vont par troupes composées de plus de dix mille; presque tous sont bais-châtains; ils diffèrent très-peu des domestiques : on les dompte facilement; et comme les pâturages ne manquent pas, le plus pauvre journalier a son cheval. Il y a aussi beaucoup d'ânes sauvages qui proviennent de la même source. Les bœufs abondent surtout dans la province de Chiquito, et dans les champs de Monte-Video; ces animaux sont, pour les Espagnols et les habitans, ce que les rennes et les chameaux sont pour les Lapons et les Arabes; leur chair est la base de la nourriture; on exporte leurs peaux, et cette exportation s'éleva à plus d'un million de pièces en 1794; on fait avec leurs cornes des vases, des cuillers, des peignes, des pots, des cruches; avec leurs cuirs, des cordes, des liens, des matelas, des cabanes; la graisse supplée l'huile, même pendant le carême; de leur suif, on fait du savon,

(1) Lettre du P. *Cattanéo*, chez *Muratori*, Missions du Paraguay.

(2) Apuntamientos para la historia natural de los quadrupedes del Paraguay y rio de la Plata, par D. *Felix de Azara*, 2 v., Madrid. 1802. Traduit en français par *Moreau de St.-Méry*.

de la chandelle; les os servent au lieu de bois à brûler dans beaucoup d'endroits où il manque, et on les fait flamber par le moyen du suif; les crânes servent de chaises dans les *estancias* (ou maisons de campagne); on fait avec du lait une quantité de ragoûts, de fromages. La couleur de ces précieux animaux est sombre et rougeâtre dans les parties supérieures, et noirâtre dans le reste. Le bétail de Monte-Video est plus grand que celui de Salamanque, qui est lui-même le plus grand d'Espagne; cependant les taureaux ne sont pas aussi légers ni aussi féroces qu'en Espagne. Près du Coin-de-la-Lune, à environ quarante-cinq lieues vers le sud-ouest de la cité de l'Assomption, il est né un taureau sans cornes, qui a propagé sa race. Une autre race qu'on nomme *nata*, a la tête d'un tiers plus courte et le front garni d'un poil crépu. Il existe aussi quelques variétés de taureaux qu'on appelle *chiros*, parce qu'ils ont les cornes droites, verticales, coniques et très-grosses à la racine. Les bœufs sauvages s'apprivoisent facilement, et ils pourraient, ainsi que les chevaux, devenir une source de richesse entre les mains d'un peuple plus industrieux. L'avarice irréfléchie des chasseurs en a dernièrement détruit un grand nombre. Depuis la latitude méridionale de 27 degrés jusqu'aux îles Malouines, les bêtes à cornes et autres animaux ne sentent pas le besoin de lécher les terres salines et nitreuses, appelées *barrero's*, parce que les eaux et les pâturages contiennent assez de sel. Mais à partir de cette latitude vers l'équateur, le *barréro's* devient d'une nécessité indispensable. M. d'Azara assure que les cantons qui en manquent ne sauraient nourrir une seule tête de bétail. Le Paraguay oriental et une grande partie du Brésil sont dans ce cas.

Taureaux sans cornes, etc., etc.

Le *Chaco* est presqu'entièrement occupé par des tribus indigènes, plus ou moins sauvages. Il y en a qui s'éteignent ou qui changent de nom, de manière qu'on ne sait plus les retrouver avec certitude; telle est la tribu des *Lule*, dont la langue, en opposition avec la plupart des idiomes d'Amérique, a une grammaire extrêmement simple (1). Les *Za-*

Le Chaco. Tribus indigènes.

(1) *Hervas*, Catalogo, p. 33.

mucas parlent une langue-mère très-remarquable, selon les missionnaires, et ne sont pas seulement mentionués par M. Azara. Ce voyageur dit que les *Guaicurus*, les plus féroces de tous les Indiens, se sont éteints, à quelques individus près, à la suite de leurs barbares coutumes de faire avorter les femmes et de n'élever en tout cas qu'un seul enfant (1). Un semblable sort attend les *Lenguas*, hommes féroces, mais qui ont des formes élégantes, à l'exception des oreilles, qui leur tombent jusque sur les épaules. Lorsqu'un d'eux vient à mourir, ils changent tous de nom, afin que la mort ne se ressouvienne pas d'eux sitôt. Les *Guanas* sont les plus civilisés de ces Indiens; cependant ils n'ont aucune idée positive de religion ni de morale; leurs femmes enterrent tout vivans la plupart des enfans de leur propre sexe (2). Les deux tribus des *Enimagas* et de *Guentusé*, liées d'une amitié fraternelle, s'accompagnent toujours dans leurs émigrations. Les *Moyas* font la guerre à tout le monde; ils s'arrachent le poil des sourcils et des paupières; ils subsistent de l'agriculture, exercée par leurs esclaves. Très-libres dans leurs mœurs, les femmes de cette tribu se font une habitude de l'avortement. Les *Mocobis*, fainéans, orgueilleux et voleurs, ont eu des succès dans la guerre; ils ont jusqu'à mille hommes en état de porter les armes. La plus célèbre de toutes ces peuplades est celle des *Abipons*. Cette tribu guerrière, composée de cinq mille âmes, habitait une partie de la contrée dite *Yapizlaga*, entre le 28e. et le 30e. degré de latitude, sur les bords de la rivière de la Plata (1). Ils élevaient et dressaient des chevaux sauvages. Leurs armes étaient des lances de cinq à six aunes de long, et des flèches quelquefois garnies de pointes de fer. Leur esprit guerrier les avait rendus formidables aux Espagnols. Les missionnaires ont eu peu de succès parmi eux. Une guerre malheureuse les a obligés à demander un asile parmi les Espagnols, où ils se sont presque éteints. Le sang de cette nation est assez

Coutumes barbares.

Les Abipons.

(1) *Azara*. Voyage au Paraguay, II, 146—147. (2) *Idem*, *ibid.* p. 93.
(3) *Dobritzhofer*, de Abiponibus.

beau; les femmes ne sont pas beaucoup plus basanées que les Espagnoles. Les traits des hommes sont réguliers; ils ont souvent le nez aquilin. Ils ont l'habitude de s'arracher les cheveux de dessus le front, au point de paraître chauves. La mythologie et le régime politique des *Manacicas* offrent plusieurs traits de ressemblance avec les idées des Taïtiens.

Le *Paraguay* propre doit son nom à la tribu des *Payaguas*, qui vit de la pêche, et qui se distingue par son caractère rusé. On prétend qu'ils adorent la lune; mais M. d'Azara a grand soin de leur refuser tout sentiment religieux. Leurs femmes fabriquent des couvertures de laine. Ils conservent, contre la coutume des autres Indiens, les objets laissés par un mort. Ils élèvent de petites huttes au-dessus des tombeaux (2). Les Portugais, en dépassant la frontière fixée par les traités, ont non-seulement envahi le territoire des Payaguas, mais ont même établi, sur la rive droite du fleuve, le poste de la *Nouvelle-Coïmbre*, qui prend en flanc tout le Paraguay espagnol (2). Le Paraguay propre.

Quoique, en remontant vers les sources du grand fleuve, on rencontre des collines, rien ne prouve que les mines du Brésil s'étendent jusque dans le Paraguay. Le même rapport manuscrit adressé au roi d'Espagne, et que nous avons déjà cité, n'indique qu'une pauvre mine d'or sur l'Uraguay, et n'en marque absolument aucune dans le Paraguay; il justifie ainsi les rapports des jésuites (3). Minéraux.

Le *Paraguay* produit, selon les missionnaires, le fameux arbre du Brésil, quoiqu'il soit beaucoup plus commun dans le beau pays qui porte son nom. On y voit presque partout un très-grand nombre de cotoniers-arbustes. Les cannes à sucre y naissent sans culture dans les lieux humides. Un arbre qui abonde dans le Paraguay, c'est celui d'où l'on tire la liqueur nommée *sang de dragon*. Il y a divers autres résines utiles. Il n'est pas rare de trouver dans les bois, de la canelle sauvage, qui se vend quelquefois en Europe pour de Végétaux.

---

(1) *Azara*, Voyage au Paraguay. p. 119—144. (2) Reorganisacion de las colonias, etc., etc. MS. adressé au roi d'Espagne Charles IV.

(3) *Muratori*, Missions du Paraguay, p. 275, trad. franç

la canelle de Ceilan. La rhubarbe, la vanille, la cochenille figurent au nombre des productions naturelles. Le thé, ou l'herbe de Paraguay, si célèbre dans l'Amérique méridionale, est la feuille d'une espèce d'*ilex* de la grandeur d'un pommier moyen. La grande récolte de cette herbe se fait près la nouvelle *Villarica*, qui est voisine des montagnes de Maracayu, situées à l'orient du Paraguay, vers les 25 deg. 25 min. de lat. australe.

Animaux. M. d'Azara compte au Paraguay trois espèces de singes, le *miriqouina*, le *cay* et le *caraya*. Ce dernier, qui est le plus commun, remplit, à l'aurore et à la fin du jour, les forêts épaisses de ses cris rauques et tristes, semblables au craquement d'un nombre immense de roues de bois non graissées. Le grand taton creuse ses terriers dans les forêts; quelques autres espèces vivent dans les champs et sur les lisières des bois. Le tapir est nommé *mborebi* par les Guaranis; le même peuple comprend sous le nom de *guazou*, assez semblable à celui de gazelle, quatre espèces de cerf différentes de celles de l'ancien continent. Outre les yagouar et les couguar, on rencontre ici le *chibigouazou*, ou le *felis pardalis*, l'*yagouaroundi* et l'*evra*, espèces de chat-tigre inconnues à l'ancien monde.

Villes. La province du Paraguay ne renferme que de petites villes. La capitale est l'*Assomption*, sur la rive droite du Paraguay; ses rues sont tortueuses et de largeur inégale, serpentant sur un sol sablonneux : l'air y est sain et tempéré. Il y a un évêque et un collége. La population s'élève à sept mille âmes. Cette province renferme encore d'autres colonies; mais, à l'exception des jolies villes de *Neemboucou* et de *Couruguati*, ce que l'on aurait à en dire se réduirait à l'année de leur fondation, au nombre de leurs habitans ou à leur situation géographique. Les villes des Espagnols et des gens de couleur sont disposées comme en Espagne, c'est-à-dire que les maisons sont réunies, et que leur assemblage forme des rues et des places; mais tous les bourgs et les paroisses ont leurs maisons éparses dans les campagnes, à diverses distances, excepté un petit nombre qui se trouve à côté de

l'église ou de la chapelle. Les maisons des peuplades indiennes établies par les jésuites sont couvertes de tuiles, et les murs sont en briques cuites; celles des autres Indiens et des gens de couleur ne sont que des baraques semblables à celles des bergers. La population du Paraguay s'élevait, en 1804, selon un rapport officiel, à plus de quatre-vingt mille âmes.

Contrées sur l'Uraguay.

Les contrées à l'est du grand fleuve Parana forment proprement trois petits gouvernemens : 1°. celui de *Corrientes* et des *Missions*, entre le Parana et l'Uraguay ; 2°. celui d'*Uraguay*, entre la rivière de ce nom et le Rio-Négro; 3°. celui de *Monte-Video*, entre le Rio-Négro et la mer. L'usage général les comprend sous le nom de Paraguay. Les productions végétales sont d'un grand intérêt pour l'économie politique; ce sont des bois de construction, des bois de teinture, des plantes qui donnent un chanvre incorruptible, de l'excellent coton, beaucoup de cannes à sucre, et généralement toutes les productions du Brésil. La population s'élève à quarante mille Espagnols, soixante mille Indiens soumis, et quelques milliers de sauvages (1). Les *Guaranis* étendent dans cette contrée plusieurs de leurs nombreuses ramifications. Les *Guayana*, nommés aussi *Guayaques*, s'y distinguent par leur blancheur; ils vivent à l'ombre de forêts épaisses, et dès qu'on les en fait sortir, ils languissent et meurent (2). Les *Charruas* sont la nation la plus belliqueuse; elle défendit opiniâtrement les rives de la Plata contre les conquérans européens. Leur langage est rempli de sons gutturaux, si difficiles que notre alphabet ne saurait les rendre. Graves et taciturnes, ils ne connaissent ni le jeu, ni la danse (3).

Tribus indigènes.

Villes.

La principale ville est *Monte-Video*, sur la rivière de la Plata, à vingt lieues de son embouchure. Cette ville, entourée par l'eau de tous les côtés, excepté de celui du fort, possède un port peu profond et exposé aux mauvais vents. Les rues de Monte-Video, larges et tirées au cordeau, man-

(1) Reorganisacion de las colonias, etc.
(2) *Hervas*, Catalogo, p. 46. (3) *Azara*, II, 6 et suiv.

quent de pavé. Sa population est de quinze à vingt mille âmes, dont la moitié à peu près habite au dehors à quelque distauce de son enceinte. Le granite compose le sol de cette ville, et domine probablement dans toutes les moutagnes voisiues (1). *Maldonado* est bâti sur un terrain uni et sablonneux. Le port est à une lieue de distance. Très-spacieux, il offre uu aucrage excellent, et assez d'eau pour les plus grands bâtimens. *Colonia del Sacramento* appartenait jadis aux Portugais. Son port est petit et mal abrité.

Missions des Jésuites.

Les contrées que nous venons de parcourir étaient le principal siége des fameuses *missions des jésuites*, dans lesquelles on a prétendu voir le germe d'un empire. L'envie a tour-à-tour trop embelli et trop noirci le tableau de ces établissemens, que regretteront à jamais la religion, l'histoire et la géographie. Ces religieux instruits et habiles ne se bornèrent pas à la persuasion et à la prédication apostolique pour réduire les Indiens ; ils surent employer les moyens temporels, mais ils les manièrent avec beaucoup de modération et de prudence. La formation des peuplades des jésuites le long du Parana et de l'Uraguay, fut aussi due en grande partie à la terreur que la féroce tyrannie des Portugais inspirait aux Indiens. Chaque peuplade était gouvernée par deux jésuites : l'un, appelé curé, uniquement chargé de l'administration du temporel, ne savait souvent pas parler le langage des Indiens ; l'autre, que l'on appelait compagnon, ou vice-curé, était subordonné au premier, et remplissait les fonctions spirituelles. L'unique loi était

Lois et gouvernement.

l'Evangile et la volonté des jésuites. Les magistrats choisis parmi les Indiens n'exerçaient aucune espèce de juridiction, et n'étaient qu'un instrument entre les mains du curé, même pour la partie criminelle. Jamais un accusé ne fut cité devant les tribunaux du roi. Les Indiens de tout âge et de tout sexe étaient obligés de travailler pour la communauté de la peuplade; aucun ne pouvait s'occuper pour son propre compte. Le curé faisait emmagasiner le produit du travail,

(1) *Mawes*, Voyage au Brésil, trad. franç., I, 27—31.

et se chargeait de nourrir et d'habiller tout le monde. Tous les Indiens étaient égaux et ne pouvaient posséder aucune propriété particulière. Ce régime offrait la seule transition possible de l'état barbare où étaient les Indiens, à une civilisation plus parfaite. Il est vrai que, sous ce régime, nul motif d'émulation ne pouvait porter les Indiens à perfectionner leurs talens, puisque le plus vertueux et le plus actif n'était ni mieux nourri, ni mieux vêtu que les autres, et qu'il n'avait pas d'autres jouissances. Mais cette espèce de gouvernement était la seule convenable au milieu de hordes aussi abruties, aussi féroces; elle faisait le bonheur de ces Indiens, qui, semblables à des enfans, étaient incapables de se gouverner eux mêmes. C'était un changement bien heureux pour ces sauvages, accoutumés à s'égorger les uns les autres, ou à servir les Espagnols comme esclaves. Les particuliers et les commandans espagnols se permettaient auparavant de réduire en esclavage tous les Indiens qui tombaient dans leurs mains. De là les premiers germes de haine contre les jésuites. « Les plaintes des commandans militaires viennent, Plaintes contre les Jésuites.
» comme le P. Aguilar le dit dans son mémoire justificatif,
» de ce qu'ils voudraient que ces Indiens fussent soumis
» non-seulement à votre majesté, mais encore à chaque
» Espagnol en particulier, et même aux valets et aux es-
» claves des Espagnols. Dès qu'un Espagnol, un Métis, ou
» même un Négre voit un Indien qui ne s'humilie pas de-
» vant lui, ou qui ne sert pas aveuglement ses caprices, il
» se déchaîne contre le pauvre Indien, il l'appelle un bar-
» bare, un rustre qui pousse l'insolence jusqu'à manquer de
» respect aux Espagnols. » Les Indiens étaient baptisés, et savaient les commandemens de Dieu et quelques prières; c'était un commencement d'instruction morale auquel les jésuites bornèrent sagement leurs premiers efforts. Ces peuples n'apprenaient aucune science; mais ils fabriquaient des toiles dont ils s'habillaient : les arts mécaniques leur étaient enseignés par des jésuites envoyés d'Europe à cet effet. Aucun de ces Indiens n'avait de chaussure, et les femmes, sans exception, ne portaient d'autre vetement qu'une

chemise sans manche. Le climat rendait superflu un vêtement plus compliqué. Il fallait employer les médiocres profits d'une culture naissante à se procurer des instrumens, des ustensiles et des armes. Les Indiens néophytes portaient dans les villes espagnoles tout ce qui leur restait de toiles, de tabac, d'herbe du Paraguay, de peaux. Ces effets étaient remis entre les mains du procureur-général des missionnaires jésuites, qui les vendait ou les échangeait le plus avantageusement possible. Il rendait ensuite un compte exact du tout, et après avoir pris sur le produit des marchandises le paiement du tribut, il employait le restant à l'achat des choses utiles ou nécessaires aux Indiens, sans rien retenir pour lui-même.

Commerce des Jésuites.

Les Indiens des missions étaient des peuples libres qui s'étaient mis sous la protection du roi d'Espagne. Ils étaient convenus de payer un tribut annuel d'une piastre par tête. Ils étaient obligés de joindre les armées espagnoles en cas de guerre, de s'armer à leur propre frais, et de travailler aux fortifications. Ils ont rendu de grands services à l'Espagne dans la guerre contre les Portugais. En dépit de conventions aussi sacrées, les despotes *libéraux* de l'Europe ne se firent aucun scrupule de traiter ces peuples chrétiens comme un troupeau de bestiaux. En 1757, une partie du territoire des Missions fut cédée par l'Espagne à la cour de Portugal, en échange pour Santo-Sacramento. On a prétendu que les jésuites refusèrent de se soumettre à cette cession, ou de se laisser transférer d'un maître à un autre sans leur consentement. Les Indiens prirent effectivement les armes; mais ils furent aisément défaits, et avec un grand carnage, par les troupes européennes envoyées pour les soumettre. La promptitude de cette défaite prouve qu'il n'y avait parmi eux ni union ni chefs. En 1767, ces pères furent chassés de l'Amérique par l'autorité du roi, et leurs malheureux néophytes mis sur le pied des autres habitans indigènes de ce pays. Depuis l'expulsion des jésuites, les moines qui furent chargés du soin de leurs peuplades ne nourrirent ni n'habillèrent les Indiens aussi bien qu'autre-

Expulsion des Jésuites.

fois, et les fatiguèrent de travail. Les marchands et les commandans militaires purent recommencer leurs exactions. Enfin, un rapport ministériel inédit, adressé au roi d'Espagne par un ennemi des jésuites, avoue « que la population des trente villages des Guaranis, établis par ces religieux, s'élevait, en 1774, à quatre-vingt-deux mille soixante-six individus, et que lors de l'expulsion des jésuites elle était au moins de quatre-vingt-douze mille; qu'elle a été réduite, en vingt années, à quarante-deux mille deux cent cinquante-cinq âmes, c'est-à-dire de plus de la moitié; que les Portugais, autrefois contenus, ont envahi sept villages, et que, pour arrêter l'invasion de ces étrangers, il faut rétablir l'excellent réglement militaire des jésuites (1). » Voilà des faits qui parlent. Si, depuis cette époque, les Indiens ont continué à se civiliser; s'ils jouissent de quelque aisance; si quelques-uns s'habillent à l'espagnole, et si dans quelques endroits ils acquièrent de petites propriétés, que faut-il voir dans ces faits isolés, si non les rejetons du magnifique arbre qu'une politique aveugle arracha, mais ne put entièrement déraciner? Suites funestes de cette expulsion.

Le gouvernement de *Buénos-Ayres* proprement dit renferme, outre la petite ville de Santa-Fé, la capitale de toute la vice-royauté. La ville de *Buénos-Ayres*, résidence du vice-roi et d'un évêque, siége d'une audience et de divers établissemens publics, a été fondée en 1635, au milieu d'une plaine, sur la grève de la rivière de la Plata, à soixante-dix lieues de son embouchure. Les rues, larges et tirées au cordeau, ne sont pas toutes pavées. Le port étant très-exposé aux vents, les vaisseaux, pour ne pas échouer sur les bancs de sable, s'arrêtent à trois lieues de distance. Les navires de moyenne grandeur entrent dans une petite rivière longue et étroite, appelée le *Ruisseau de Buénos-Ayres*, où l'on trouve toutes les sûretés et toutes les commodités possibles pour décharger les marchandises, et même pour caréner les bâtimens; mais il faut que le vent fasse monter l'eau au-dessus du niveau ordinaire pour que ces Buénos-Ayres. La Ville.

(1) Reorganisacion de las Indias, etc. MS.

embarcation puissent passer la barre qui est à son embouchure. Buénos-Ayres est le centre de tout le commerce des provinces du Pérou avec l'Espagne. Les marchandises y arrivent de l'ancien continent et y vont par mer ; celles qui sont destinées pour l'intérieur, et qui en viennent, sont transportées par des charrettes que traînent des bœufs. Les conducteurs vont en caravanes, pour pouvoir se défendre contre les incursions des Indiens indépendans. La population est aujourd'hui évaluée à soixante mille âmes (1). Il règne ici plus de liberté dans les idées que dans la plupart de villes espagnoles. Les créoles ont une aversion décidée pour les Européens et le gouvernement espagnol. Cette aversion est beaucoup moins forte chez les habitans de la campagne. Les hommes sont, en général, élevés avec beaucoup de négligence ; mais on vante l'amabilité des femmes.

Mœurs des agriculteurs.

Presque tous les Indiens convertis, plus de la moitié des habitans du Paraguay, ceux des bords de la rivière de la Plata et des villes, s'occupent de la culture ; mais comme cet état est fatigant, il n'est embrassé que par ceux qui n'ont pas le moyen de se faire négocians ou d'acquérir des terres et des troupeaux pour devenir bergers, et enfin par les journaliers qui ne peuvent pas se louer pour la conduite des troupeaux. Les habitations des agriculteurs espagnols, situées au milieu des terres en exploitation et assez éloignées les unes des autres, sont en général des baraques ou des chaumières petites et basses, couvertes en paille. Les murs sont formés par des pieux fichés en terre verticalement les uns à côté des autres, et les intervalles sont remplis de mortier de terre.

Les agriculteurs l'emportent beaucoup, par leur caractère moral, par leur civilisation et par leur manière de se vêtir, sur les bergers. Ce genre de vie a presque réduit à l'état sauvage les Espagnols qui l'ont embrassé. Les bergers sont occupés à garder douze millions de vaches, trois millions de chevaux, avec un nombre considérable de brebis. On ne comprend pas dans cette énumération les animaux

Mœurs des bergers.

(1) *Mawes*, Voyage au Brésil, p. 65.

sauvages. Tous les troupeaux domestiques sont divisés en autant de troupeaux particuliers qu'il y a de propriétaires. Un pâturage qui n'a que quatre ou cinq lieues carrées de surface est regardé comme peu considérable; à Buénos-Ayres et au Paraguay, il passe pour ordinaire. C'est dans l'intérieur de ces possessions qu'on établit les habitations des bergers. Accoutumé dès l'enfance à l'oisiveté et à l'indépendance, le berger ne connaît en rien ni mesures ni règles. L'amour de la patrie, la pudeur, la bienséance sont pour lui des sentimens inconnus. Habitué à égorger des animaux, il répand tout aussi facilement le sang de son semblable, mais toujours de sang-froid et sans colère. Le calme du désert semble avoir donné à ces hommes une profonde insensibilité; ils sont enclins à la défiance et à la ruse. Lorsqu'ils jouent aux cartes, objet de leur plus violente passion, ils s'asseyent, à leur ordinaire, sur leurs talons, tenant sous leurs pieds la bride de leur cheval, de peur qu'il ne leur soit volé, et souvent ils ont à côté d'eux leur poignard ou leur couteau fiché en terre, prêts à percer celui qui oserait manquer de loyauté au jeu. Ils jouent dans un instant tout ce qu'ils possèdent, et toujours de sang-froid. Ils ont d'ailleurs la vertu des sauvages, le goût hospitalier; et si quelque passant se présente chez eux, ils le logent et le nourrissent, souvent sans lui demander qui il est ni où il va, quand bien même il resterait pendant plusieurs mois. Sans morale, ils sont naturellement portés à voler des chevaux ou d'autres moindres objets; mais étant aussi sans désirs, ils ne commettent jamais de vol d'argent. Ces Tartares d'Amérique ont beaucoup de répugnance pour toutes les occupations auxquelles ils ne peuvent pas se livrer à cheval. Très-robustes et peu sujets aux maladies, ils font peu de cas de la vie, et bravent pour un rien la mort, qui ordinairement ne les atteint que dans une vieillesse avancée.

Outre les bergers, il vit dans les plaines beaucoup d'hommes qui ne veulent absolument ni travailler ni servir les autres, à quelque titre et à quelque prix que ce soit. Ces vagabonds, presque tous voleurs, enlèvent même des

Bandes de vagabonds.

femmes de Buénos-Ayres : ils vivent souvent avec elles dans l'union la plus tendre ; et quand le ménage éprouve quelque besoin urgent, l'homme part seul, vole des chevaux dans les pâturages espagnols, va les vendre au Brésil, et en rapporte ce qui lui est nécessaire.

Voilà les soldats que le général Artigas a rassemblés sous ses drapeaux errans ; voilà la seule portion des Espagnols américains qui paraissent appelés à soutenir avec succès le parti de l'indépendance ; mais ce sera l'indépendance d'une horde tartare. Ces nomades ont d'autres intérêts que les négocians de Buénos-Ayres, et déjà la discorde règne entre ces deux classes d'insurgés. La nature garantit le triomphe des nomades.

Productions de Buenos-Ayres. Les végétaux et les animaux des plaines immenses qui environnent Buénos-Ayres, diffèrent considérablement de ceux du Paraguay. Le *durasno*, fruit semblable au pêcher, et qui paraît n'être qu'une variété transplantée de l'Europe, fournit d'abondantes récoltes. Les blés de l'Europe réussissent. Les yagouars s'y montrent encore, et ils y sont même très-gros ; mais les singes, les tapirs, les caïmans disparaissent, ou deviennent extrêmement rares depuis les 32e. et 33e. degrés de latitude. Le chat des Pampas, le *quouya*, espèce nouvelle de *Cavia*, connu aussi dans le Tucuman ; le lièvre-vizcacha, qui habite par nombreuses familles dans des terriers ; le lièvre des Pampas, dont le poil sert à fabriquer des tapis moëlleux ; l'autruche magellanique, amie des plantes salines et des plaines, battues du vent ; voilà les principaux animaux de la région de Buénos-Ayres. On y trouve, outre les chevaux et les bœufs, des chiens d'Europe devenus sauvages, et dont les troupes innombrables sont redoutées des habitans de la campagne.

Régions non occupées. Au sud de Valdivia et de Buénos-Ayres, s'étendent de vastes régions habitées par de faibles tribus indigènes, et pour la plupart indépendantes par le fait. Mais selon le droit public de l'Europe, et selon tous les traités, l'Espagne en possède la souveraineté. Les Espagnols, après avoir découvert ces pays, ont compris les côtes occidentales, jusqu'au

détroit de Magellau, sous le *royaume de Chili*; les côtes orientales sont censées faire partie de la *vice-royauté de la Plata*. Les géographes anglais, dans leur haute puissance et daus leur profonde sagesse, protestent contre ces divisions, en disant que ces contrées sont indépendantes, et « qu'il est permis à toutes les nations d'y former des établissemens. »

Nous avons déjà parlé de l'île de Chiloé et de l'archipel volcanisé des îles Chonos. Plus au sud vient la grande presqu'île de Trois-Montagnes, et ensuite le *golfe de Pennas*. Les peuples indigènes de cette côte paraissent tous appartenir à la race des *Moluches*, à laquelle les Espagnols ont donné le nom d'*Araucanos*, nom consacré par la poésie. Les Moluches propres habitent la fertile et riante contrée entre la rivière de Biobio et celle de Valdivia. La riche qualité du sol, des eaux abondantes et salubres, un climat tempéré, concourent à rendre cette région au moins l'égale des plus belles parties du Chili propre. Les *Cunchi* demeurent depuis Valdivia jusqu'au golfe de Guayatéca. Les *Huiliches* habitent depuis l'archipel de Chonos jusque vers le golfe de Pennas : selon quelques relations ils étendent même leurs courses jusque vers l'entrée du détroit de Magellan. Ces deux tribus sont alliées des Moluches propres. La taille de ces peuples est grande daus la partie montagneuse, et moyenne vers les côtes. Leurs traits sont assez réguliers, et leur teint n'est pas très-basané : ils se sont beaucoup mêlés avec les Espagnols, qui ne dédaignent pas d'acheter des femmes chez eux. Ces peuples exercent un peu d'agriculture ; ils récoltent quelques fruits, et font une espèce de cidre ; mais leurs richesses consistent dans leurs troupeaux : ils possèdent quantité de chevaux, de bœufs, de guanacos et de vigognes. Les bœufs et les guanacos leur fournissent une nourriture abondante : la laine de la vigogne sert à fabriquer des *ponchos* ou manteaux. Les chevaux, qui descendent de chevaux espagnols, ont fait de ces Indiens autant de Tartares (1) : ils se réunissent subitement,

Les Araucans.

Tribus diverses.

(1) *La Pérouse*, t. II, p. 67, et t. IV, p. 96 et suiv.

font des marches de deux cents à trois cents lieues, pillent le pays ennemi, et se retirent avec leur butin. Mais, par la sage conduite de dou *Higgins de Vallenar*, président de Chili, cette nation belliqueuse, qui compte dix mille hommes en état de porter les armes, a reconnu, il y a vingt ans, la protection de l'Espagne, et commence à goûter la tranquillité (1). Le commerce des Espagnols avec les Araucans se fait sous l'inspectiou des chefs Indiens, qui maintiennent une boune police. Plusieurs d'entre eux vont dans les possessions espagnoles, et se louent comme journaliers. Des Espagnols s'établissent parmi les Araucans : les mariages entre les deux nations ne sont pas rares. Les missions, autrefois dirigées avec beaucoup de fruit par les jésuites, out été reprises par les Franciscains.

Rapports politiques.

Religion et usages.

Les Araucans adorent le grand Esprit de l'univers : ils adressent des hommages aux astres. Les morts sont enterrés dans des fosses carrées, le corps assis; on met à côté les armes et les vases à boire : on place à l'entour les squelettes des chevaux immolés en l'honneur du mort : chaque année une vieille matrone ouvre les tombeaux pour nettoyer et habiller les squelettes. Le code national permet la polygamie, mais la soumet à de sages règlemens. Les propriétés et les actions de la vie civile sont aussi bien réglées que parmi nos nations européennes. Ils ont quelques notions de géométrie et d'astronomie; ils distinguent les étoiles par des noms particuliers, et raisonnent même sur la pluralité des mondes (2). Leur année solaire, divisée en douze mois de trente jours, avec cinq jours intercalaires, est marquée par les solstices, qu'ils observent avec soin. Ils divisent le jour et la nuit en douze heures, dont une répond à deux des nôtres. Amateurs d'une poésie remplie de grandes images, ils se donnent des noms aussi pompeux et aussi harmonieux que ceux des anciens Grecs; l'un se nomme *Cavi-Lémon*, c'est-à-dire vert bosquet; l'autre, *Meli-Antou*, c'est-à-dire quatre soleils (3).

Année solaire.

(1) *Vancouver*, t. V, p. 402. (2) Tableau civil et moral des Araucans, trad. du *Viajero universal*, Annales des Voyages, XVI, p. 100.
(3) Annales des Voyages, XVI, p. 155.

Digitized by Google

La langue *moluche* ou *araucane* est douce, riche et élégante ; leurs verbes ont trois nombres, et beaucoup de modes et de temps. Ils distinguent leur pays en quatre parties, qu'ils nomment : 1°. *Languen-mapou*, c'est-à-dire la contrée maritime ; 2°. *Lelvun-mapou*, la contrée de la plaine ; 3°. *Inapiré-mapou*, la contrée sous les montagnes ; 4°. *Piré-mapou*, la contrée des montagnes. Langue.

Les chefs héréditaires s'appellent *ulmen*, et un chef de guerre ou généralissime porte le titre de *toqui*. La forme de leur gouvernement étant un mélange d'aristocratie et de démocratie, l'éloquence est cultivée avec beaucoup de succès : on distingue le style poétique, plein de feu et d'imagination, du style historique, où doivent régner la gravité et l'élégance. Leurs médecins ne sont pas tous de prétendus sorciers, comme chez les autres Indiens : il y en a deux sectes qui se sont créé des systèmes et des méthodes. Gouvernement.

Passons les Andes, et considérons les régions qui s'étendent au sud de Buénos-Ayres. La contrée appelée *Tuyu*, située entre la rivière Saladillo et la rivière Hucuque, est remplie de petits lacs et d'étangs. Le mont *Casuhati*, quoiqu'éloigné des bords de la mer, se fait apercevoir à vingt lieues du rivage ; mais les caps sont peu élevés. Il y a beaucoup de bœufs. Les Espagnols ont des postes sur la rivière Saladillo. Le pays Tuyu.

Les *Puelches*, dits Serranos ou de la montagne, habitent près le mont Casuhati. Un cacique de ce peuple, avec lequel le missionnaire *Falkner* était lié, avait sept pieds et quelques pouces de haut. Falkner prétend que les tribus des Puelches s'étendent jusqu'au détroit de Magellan. Les Puelches

Les *Pampas* ou plaines sablonneuses, ces véritables *steppes* de l'Amérique, s'étendent probablement depuis le Tucuman jusqu'au 40e. degré de latitude. Les deux rivières nommées Colorado et Négro parcourent ces plaines vastes et peu connues ; toutes les deux elles prennent naissance au pied des Andes du Chili. Dans la région de leurs sources, une suite de lacs et de petits canaux s'étend parallèlement aux Andes, et fait communiquer ensemble les deux fleuves. Les Pampas.

Quelques tribus sauvages errent dans les Pampas ; on les distingue en Puelches à pied et Puelches à cheval. Les Espagnols ont des postes et des colonies sur le haut du Rio-Négro, et ils ont même construit un fort à l'embouchure de cette rivière.

La Comarca deserta.

Plus au sud, les cartes espagnoles indiquent la *Comarca desierta*, c'est-à-dire province déserte, qui s'étend du 40e. au 45e. degré de latitude. La côte seule a été examinée en détail. Les baies *Anégada, Camarones*, *Saint-Georges*, et autres, offrent de bons mouillages, mais ni bois, ni eau douce, ni trace d'habitans : les oiseaux aquatiques et les loups marins règnent sans rivaux sur ces tristes rivages.

Près le cap *Blanc* la terre se couvre de quelques buissons : il y a des plaines immenses couvertes de sel. C'est vers les sources de la rivière de Camarones (et probablement à peu de distance des sources de la rivière de Gallégo), entre le 43e. et le 44e. degré de latitude, qu'on doit chercher la demeure de la nation des *Arguèles* ou des *Césares*.

La tribu des Césares.

« Ce pays, dit le père Feuillée, est extrêmement fertile et » agréable : il est fermé au couchant par une rivière grande » et rapide, qui paraît le séparer des Araucans. Les Cordillières qui embrassent cette contrée en rendent également l'accès difficile. Les Césares sont, du moins en » grande partie, les descendans des équipages de trois vaisseaux espagnols qui, ennuyés des fatigues d'un long » voyage, se révoltèrent, à ce qu'il paraît, et se réfugièrent » dans cette vallée isolée. Ils ne permettent à qui que ce » soit d'entrer dans leur pays. ».

Les Tehuels.

Les *Tehuels* demeurent dans l'intérieur du pays, entre la Comarca déserte et les Andes. C'est, selon Falkner, une tribu de Puelches ; et comme ils ont généralement six pieds de haut, et quelquefois jusqu'à sept, il a paru naturel à ce missionnaire, et à tous les auteurs modernes, de supposer que les Tehuels font des excursions à cheval jusqu'au détroit de Magellan, et que ce sont eux que les voyageurs ont désignés sous le nom de Patagons. Les Tehuels, peuple paisible et humain, enterrent leurs morts d'une manière particulière :

on dessèche leurs os, ensuite on les transporte sur les rivages de la mer, dans le désert ; on les y place dans des cabanes, entourés des squelettes de leurs chevaux. Cependant cette dernière coutume est d'une date récente, car aucun de ces peuples errans de l'Amérique méridionale n'a eu de chevaux que depuis l'arrivée des Européens.

Ce n'est, à proprement parler, que l'extrémité de l'Amérique méridionale, au sud du 46e. parallèle, qu'on nomme *Patagonie*, d'après ce peuple de haute taille, qui probablement en occupe l'intérieur. Les *géans de la Patagonie* ont si long-temps excité la curiosité des Européens, qu'on ne nous pardonnerait pas de les passer sous silence, quoique tout soit dit à leur égard. La Patagonie

L'ancienne tradition des Péruviens nous indique, dans le sud de l'Amérique, un peuple de géans (1). Magellan, le premier marin qui navigua sur les côtes de la Patagonie, vit, de ses propres yeux, quelques-uns de ces géans si redoutés dans le Nouveau-Monde. Ils paraissent avoir dix palmes, c'est-à-dire six pieds et demi, ancienne mesure française (2). Un d'eux se trouva plus grand ; les Espagnols ne lui allaient qu'à la ceinture. Six d'entre ces Patagons mangèrent comme vingt Espagnols. Les Patagons, à cette époque, n'avaient pas encore de chevaux ; ils étaient montés sur des animaux semblables à des ânes, probablement les *guémuls* de Molina. Mais alors, comme aujourd'hui, ils étaient pasteurs et nomades. Sur les Patagons.

Vers l'an 1592, le chevalier Cavendish traversa le détroit de Magellan : il attesta avoir vu, sur la côte américaine, deux cadavres de Patagons, qui avaient quatorze palmes de long : il mesura, sur le rivage, la trace du pied d'un de ces sauvages, et elle se trouva quatre fois plus longue qu'une des siennes ; enfin, trois de ces matelots manquèrent d'être tués jusque dans la mer, par les quartiers de rochers qu'un Premières fables.

(1) *Garcilasso*, Histoire des Incas ; l. IX, c. 9.

(2) En prenant la palme à 93,97 lignes, ancienne mesure, ce qui était, avant 1752, la proportion usuelle, selon Don George Juan, cité dans la *Métrologie* (allemande) de *Gerhard*.

géant leur lança (1). Voilà le Polyphème de l'Odyssée; voilà la fable qui vient défigurer les faits historiques.

Rapports divers.

Le corsaire espagnol Sarmiento (2) en parle avec moins d'exagération : « L'Indien que nos gens avaient pris était » géant entre les autres géans, et ressemblait à un cyclope. » Ses compatriotes étaient hauts de trois *varas* (3), gros et » forts à proportion... On fit, quelques jours après, une autre » descente; mais l'artillerie effraya les géans : ils s'enfuirent » avec légèreté, et on aurait cru qu'ils allaient aussi vite que » la balle d'une arquebuse. » L'Anglais *Hawkins* parle aussi sur un ton très-modéré : « Il faut se défier des habitans de » la côte de Magellan : on les appelle Patagons ; ils sont » cruels, perfides, et si hauts de taille, que plusieurs voya- » geurs leur donnent *le titre de géans*. » (4).

L'amiral hollandais Olivier de Noort ne les a pas vus ; il a seulement entendu dire « qu'il y a dans l'intérieur de la Pa- » tagonie une nation nommée *Tiremenen*, dont les indivi- » dus ont dix à douze pieds de hauteur : ils viennent faire » la guerre aux peuples voisins, parce qu'ils sont mangeurs » d'autruches. » (5). Le vice-amiral *Sebald de Weert* prétend en avoir vu, près de la baie Verte, qui avaient dix à onze pieds de hauteur. Mais comme soixante-dix pieds d'Amsterdam ne font que soixante-un pieds de France, on réduit d'abord les dix ou onze pieds à huit ou neuf; d'ailleurs, cette mesure ne paraît fondée que sur une vague estimation (6).

Doutes sur leur existence.

Quelques navigateurs du dix-septième siècle ne virent au détroit de Magellan que des hommes de petite taille. *Wood* et *Narborough* paraissent surtout démentir les té-

---

(1) Relation d'*Antoine Knivet*, dans la collection de Purchass, t. IV, l. 6.

(2) Histoire de la conquête des Moluques, par *Argensola*, l. 3.

(3) *Varas*. Or cette mesure varie beaucoup en Espagne, et l'on peut réduire les trois varas à moins de sept pieds et demi.

(4) *Purchass*, Collection, etc., t. IV, l. 7, ch. 5.

(5) *Purchass*, t. I, l. 2, ch. 5.

(6) Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes, t. II.

moignages des anciens navigateurs. Mais ces voyageurs peuvent très-bien être véridiques, sans que Pigafetta, Hawkins et Knivet soient des imposteurs : on n'a jamais soutenu que tous les peuples de la pointe de l'Amérique méridionale eussent une taille colossale. Que dirait-on d'un historien qui, ne voyant en Laponie que des Suédois, des Norwégiens et des Russes, traiterait de visionnaires les voyageurs qui assurent que les Lapons sont les nains de l'espèce humaine? L'argument est réciproque.

Le dix-huitième siècle a fourni de nouveaux témoignages sur la stature colossale des Patagons. En 1704, les capitaines de deux vaisseaux français virent, dans une baie du détroit de Magellan, une troupe de deux cents hommes, mêlée de géans et de sauvages d'une taille ordinaire ; les Français eurent avec eux une entrevue très-pacifique (1). Le judicieux Frézier, qui fit, en 1712, le voyage de la mer du Sud, admet l'existence, dans cette partie de l'Amérique, d'une nation d'une taille très-supérieure à la nôtre (2). Le célèbre amiral *Byron* a vu les Patagons. Cet officier, dont j'ai connu un compagnon de voyage, était d'un caractère grave, et rien moins que crédule ; mais il n'est pas le rédacteur de sa relation. Nouveaux témoignages Rapport de Byron.

« Le comodore, dit la relation, descendit à terre, fit » asseoir ces sauvages, et leur distribua des colifichets.... » Leur grandeur était si extraordinaire, que même assis ils » étaient presque aussi hauts que l'amiral debout.... Leur » taille moyenne parut de huit pieds anglais, et la plus haute » neuf pieds et plus.... » (3) Mais immédiatement après on nous dit que « leurs chevaux avaient environ seize palmes » de haut, grandeur évidemment hors de toute proportion » avec celle des cavaliers qui les montaient (2). » Mais la relation la plus précise, la plus circonstanciée et la plus

(1) Histoire des Navigations aux terres australes, du président *de Brosses*, t. II, p. 329.

(2) Voyage de *Frézier*, édit. de 1732, p. 76 et suiv.

(3) Quatre palmes sur un pied anglais.

(4) Collection de *Hawkersworth*, t. I.

Rapport de deux français.

digne de foi, est celle qu'on trouve à la suite du Voyage aux îles Malouines. Le lieutenant de frégate Duclos-Guyot, et le commandant d'une flûte du roi, la *Giraudais*, non-seulement revirent encore, en 1766, ces géans, mais ils restèrent assez long-temps parmi eux pour nous fournir les détails les plus curieux sur leurs mœurs et leur manière de vivre.

Ils reçurent les Français avec des chants ou discours solennels, comme les insulaires de la mer du Sud : après avoir ainsi manifesté cette hospitalité qui caractérise l'homme de la nature, ils menèrent les étrangers auprès de leur feu (1). Quelques-uns avaient au-delà de sept pieds de haut; le moins grand avait cinq pieds sept pouces; et leur carrure, à proportion, était encore plus énorme ; ce qui faisait paraître leur taille moins gigantesque. Ils ont les membres gros et nerveux, la face large, le teint extrêmement basané, le front épais, le nez écrasé et épaté, les joues larges, la bouche grande, les dents très-franches et bien fournies, les cheveux noirs, et sont plus robustes que nos Européens de même taille. Ils sont vêtus de peaux de guanacos, de vigognes et autres, cousues ensemble en manière de manteaux carrés, qui leur descendent jusqu'au-dessous du mollet, près de la cheville du pied. Ces manteaux sont peints sur le côté opposé à la laine, en figures bleues et rouges, qui semblent approcher des caractères chinois, mais presque tous semblables, et séparés par des lignes droites qui forment des espèces de carrés et de losanges. Ils portent des toques ornées de plumes. Ils prononcèrent quelques mots espagnols, ou qui tiennent de cette langue. En montrant celui qui paraissait être leur chef, ils le nommèrent capitan.

Portrait des Patagons.

Plusieurs Français allèrent à la chasse un peu loin : ils virent des carcasses de vigognes, et un pays inculte, stérile, couvert de bruyères (2). Les chevaux des sauvages paraissent très-faibles ; mais ils les manient avec beaucoup

(1) Voyage de *Don Pernetty*, t. II, p. 124. (2) On vit du vaisseau deux troupeaux de vigognes de 200 à 300 chacun, p. 129.

d'adresse. Avec leurs frondes ils atteignent et tuent les animaux jusqu'à quatre cents pas de distance. Les femmes ont un teint beaucoup moins basané : elles sont assez blanches, d'une taille proportionnée à celle des hommes, habillées de même d'un manteau, de brodequins et d'une espéce de petit tablier, qui ne descend que jusqu'à la moitié de la cuisse. Elles s'arrachent sans doute les sourcils, car elles n'en ont point.

Ces Patagons ne connaissent pas la passion de la jalousie, au moins doit-on le présumer par leur conduite, puisqu'ils engageaient les Français à palper la gorge de leurs femmes et de leurs filles, et les faisaient coucher pêle-mêle avec eux et avec elles (1). Les Patagons se mettaient souvent trois ou quatre sur chacun de leurs hôtes, pour les garantir du froid ; galanterie qui parut suspecte aux Français, et leur inspira un mouvement de crainte injuste.

Le voyage assez récent des Espagnols au détroit de Magellan, a confirmé ces détails. Les plus grands Patagons se trouvèrent de sept pieds un pouce de haut, et de plus de quatre pieds de circonférence à la poitrine. La taille moyenne était de six pieds et demi. Les pieds et les mains étaient, proportion gardée, trop petits. La forme du visage et la faiblesse de la barbe prouvaient l'origine américaine (2). Rapport des Espagnols.

Il semble donc prouvé que les Patagons, depuis trois siècles, conservent une taille considérablement plus grande que celle d'aucune race humaine. Puisque le plus petit d'entr'eux est au-delà de cinq pieds et demi, leur taille moyenne doit approcher de sept pieds, ou du moins de six pieds et demi ; et il n'y a aucune invraisemblance dans les récits qui nous représentent quelques individus hauts de huit pieds. D'autres contrées du Monde ont peut-être renfermé anciennement des tribus d'une taille non moins élevée ; la civilisation et le luxe les auront fait dégénérer, tandis que les Patagons, Conclusion.

(1) Voyage de *Don Pernetty*, t. II, p. 128.

(2) *Viage al estrecho de Magalhaeps*. Madrid, 1788. — Le pied espagnol est plus long d'un pouce et demi que celui de Paris.

Digitized by Google

isolés, même au milieu du pays le plus isolé du monde, ont conservé leurs mœurs simples, leur nourriture grossière, et leur immense stature.

Climat de la Patagonie. L'extrémité du continent américain, et le terrain continental le plus austral qu'il y ait sur le globe, mérite sans doute le nom de pays froid, sauvage et stérile. Mais les vents impétueux et les changemens subits de température ne sont pas des désagrémens particuliers à la Patagonie; ce sont des caractères inhérens aux climats des *promontoires* ou des *extrémités* d'un continent quelconque. Seulement en Patagonie toutes les circonstances qui y peuvent contribuer se trouvent réunies dans un très-haut degré. Trois vastes océans isolent cette terre de tout l'univers; des vents et des courans opposés s'y rencontrent presqu'en toutes les saisons; une haute et large chaîne de montagnes la parcourt et la remplit à moitié; nulle terre cultivée ou tempérée ne l'avoisine. Les plaines, les montagn. On a récemment observé que les plaines, ou la partie orientale, différaient essentiellement des montagnes qui forment la partie occidentale. La première, nue, aride, sablouneuse, dépourvue de toute espèce d'arbre, jouit d'un air assez sec et sereiu; la chaleur de l'été est de 5 à 9 degrés de Réaumur. La seconde, formée de rochers primitifs, arrosée de rivières et de cascades, couverte de forêts, éprouve des pluies presque perpétuelles; la chaleur n'y est que de 3 à 7 degrés. Parmi les arbres communs sur la côte élevée, Végétaux. une espèce de bouleau, *betula antarctica*, devient quelquefois d'une circonférence de 35 pieds, et fournit du bois excellent. Une espèce de palmier ou de fougère arborescente s'est égarée jusqu'au détroit de Magellan. Les guanaco's, une espèce de perroquet vert, le lièvre-pampa, le vizcache et beaucoup d'autres animaux du Chili et de Buénos-Ayres se sont multipliés dans la Patagonie. Autour du Port-Désiré, baie sûre et profonde, les rochers sont composés de marbres veinés de noir, de blanc et de vert, de pierres à fusil et de talc brillant et semblable à des cristaux. Les végétaux y

(1) Viage al estrecho de Magalhaens, Madrid, 1788, *passim.*

sont peu abondans ; *Narborough* vit cependant des troupes de taureaux sauvages dans l'intérieur. Les coquillages fossiles forment sur toutes ces côtes de très-grands bancs, et ils y sont d'une rare beauté. Près le port Saint-Julien on aperçut des animaux semblables aux tigres, soit des jaguars, soit des couguars, ainsi que des armadillos. Il s'y trouve de grandes lagunes salantes.

Le détroit de Magellan a perdu son importance nautique depuis que la découverte du cap *Horn* a ouvert aux navigateurs une entrée plus facile dans l'Océan Pacifique (1). Le célèbre *Magalhaens* y passa en 1519 ; depuis, la plupart des anciens circumnavigateurs du monde ont eu lieu d'y exercer leur patience et leur courage. De nombreux courans et beaucoup de sinuosités y rendent la navigation très-difficile. La longueur est de cent quatre-vingt lieues ; la largeur varie de plus de quinze à moins de deux lieues. A l'est, deux goulets étroits resserrent le canal ; les rochers, très-escarpés, paraissent calcaires. Au centre se présente un vaste bassin, sur lequel est situé le *port de Famine*, où les Espagnols avaient bâti et fondé une colonie sous le nom de *la Ciudad réal de Félipe ;* des mesures imprévoyantes firent périr de faim les colons. La contrée autour du port Famine mériterait de porter un nom moins effrayant. On y voit abonder des perroquets, des pluviers, des bécassines, des oies, des canards ; il y croît des poivriers, de l'écorce de winter, et des groseilliers. A quelque distance, dans la *Freshwater-baye*, Narborough trouva des hêtres et des bouleaux très-gros. Les extrémités des Andes, vers le cap *Froward*, sont chargées de neige ; mais leurs flancs nourrissent des forêts. Le *Rio-Gallego* et les autres rivières roulent vers la mer ou vers le détroit de très-gros arbres.

Détroit de Magellan.

La côte qui borde au nord-est la sortie occidentale du détroit vient d'être reconnue par les Espagnols, et au lieu de faire partie du continent, elle se trouve former un nouvel

(1) Voyez *M. de Fleurieu*, dans le Voyage de Marchand, t. I, p. 17.

archipel tres-considérable. Plus au nord est l'archipel de Tolède ou de *la Sainte-Trinité*. La grande île de *la Madre de Dios* (de la mère de Dieu) en fait partie. Les Espagnols ont un poste sur l'île Saint-Martin, et des factoreries sur plusieurs points de la côte occidentale.

Parvenus à ces extrémités du continent, nous ferons une petite excursion maritime pour prendre une idée des îles voisines, dont quelques-unes, à la vérité, n'ont eu aucune communication avec l'Amérique; mais qui néanmoins sont moins éloignées de ce continent que d'aucun autre.

Terre de Feu.

Tableau physique.

Immédiatement au sud de la Patagonie s'étend un amas d'îles montagneuses, froides, stériles, où les flammes de plusieurs volcans éclairent, sans les foudre, des neiges éternelles; la mer y pénètre par des canaux innombrables; mais les passages sont si étroits, les courans si violens, les vents si impétueux, que le navigateur n'ose se hasarder dans ce labyrinthe de la désolation; rien d'ailleurs ne l'y invite; des laves, des granites, des basaltes jetés en désordre forment d'énormes falaises suspendues sur les flots mugissans. Quelquefois une magnifique cascade interrompt le silence du désert, des phoques de toutes les formes se jouent dans les baies, ou reposent leurs lourdes masses sur les grèves; des pingouins, des nigauds et autres oiseaux de l'Océan-Antarctique, y poursuivent leur proie; le navigateur y trouve des plantes anti-scorbutiques, du céleri et du cresson.

Telle est la côte méridionale et occidentale de l'archipel appelée *Terre de Feu*. Le capitaine Cook y a découvert le port de *Christmass*, port d'une grande utilité pour les navigateurs qui doublent le cap Horn. La *Terre des États* découverte par *Lemaire*, est une île détachée qui doit être considérée comme faisant partie de l'archipel de la Terre de Feu. On devrait nommer toutes ces îles Archipel Magellanique.

Terre des États.

Les côtes septentrionales et orientales sont beaucoup moins disgraciées de la nature; les montagnes s'y abaissent plus doucement vers l'Océan-Atlantique; une assez belle ver-

dure y pare les vallées ; on y trouve du bois, des pâturages, des lièvres, des renards et même des chevaux. Les Pecherais, habitans indigènes de cet archipel, et dont le véritable nom paraît être *Yacanacus*, sont de taille moyenne, avec de larges faces, des joues proéminentes et le nez plat. Ils sont si sales qu'on ne distingue pas la couleur de leur peau. Leurs vêtemens consistent en peaux de veau marin. Leurs misérables cabanes, en forme de pain de sucre, sont toujours remplies d'exhalaisons suffoquantes; ils vivent de poissons et de coquillages. Ceux qui habitent près de la *baie du Succès* jouissent d'un peu plus de fortune. Les Pecherais

Les *îles Malouines*, que les géographes anglais nomment aussi *Hawkin's Maidenland*, se trouvent à soixante-seize lieues au nord-est de la Terre des Etats, et à cent dix lieues à l'est du détroit de Magellan. Les deux grandes îles sont séparées par un large canal, auquel les Espagnols, possesseurs actuels de ces terres, ont donné le nom de *détroit de San-Carlos*, mais que les Anglais nomment canal de Falkland. Iles Malouines

Dom *Pernetty* et M. de *Bougainville* pensent que ces îles n'ont été découvertes que de 1700 à 1708, par plusieurs vaisseaux de Saint-Malo (1). Mais *Frézier* dans la relation de son voyage à la mer du Sud, et M. de *Fleurieu* dans un voyage où il a combattu avec un si grand succès tant d'autres prétentions anglaises, leur abandonnent celle-ci (2).

Les montagnes ont peu d'élévation. Le sol, sur les hauteurs voisines de la mer, était un terreau noir formé des détritus des végétaux; en beaucoup d'endroits on trouve une bonne tourbe. En fouillant un peu la terre on a rencontré du quartz, des pyrites cuivreuses, de l'ocre jaune et rouge. Dom Pernetty décrit une espèce d'amphithéâtre naturel, formé d'assises régulières d'un *grès porphyrisé*. Point d'arbres ; les Espagnols ont essayé d'en planter ; ils ont Tableau physique. Roches.

(1) Voyage aux îles Malouines, t. I, Discours préliminaire, p. 9—14.

(2) Voyage de *Marchand*, t. III, p. 231.

poussé leurs soins jusqu'à apporter de la terre de Buénos-Ayres ; tout a été en vain ; les jeunes arbres périssaient dans la première année. Partout s'élèvent des glayeux qui,

Végétation

dans le lointain, offrent l'image illusoire des bosquets verdoyans. Chaque plante du glayeux forme une motte élevée de deux pieds et demi environ, d'où s'élève une touffe de feuilles vertes à une hauteur à-peu-près égale (1). L'herbe abonde dans ces îles, et y vient à une grande hauteur. On y a trouvé du céleri, du cresson et deux ou trois plantes d'Europe. Les autres végétaux offrent quelque ressemblance avec ceux du

Tithymalus.

Canada. Mais les *epipactis*, les *azédérach*, les *thitymalus* résineux, qui forment des mottes très-élevées, et des arbrisseaux semblables au romarin, nous rappellent la végétation du Chili. Toutes les espèces de phoques, auxquels le

Animaux.

vulgaire applique les noms de lions, de veaux et de loups marins, viennent se reposer entre les glayeux qui couvrent ces îles. Les pinguins se promènent à côté de ces lourds et paisibles amphibies. Il n'y a été trouvé aucun quadrupède.

Les Espagnols, en 1780, ont transporté aux îles Malouines huit cents têtes de bétail, bœufs et vaches; ils se se sont tellement multipliés, qu'en 1795 leur nombre passait huit mille. On ne leur donne ni abri ni nourriture; l'hiver est assez doux pour qu'ils puissent le passer en plein air; ils ont appris à fouiller la neige pour découvrir le pâturage qu'elle couvre.

Ile Géorgie.

Quoique l'île *Saint-Pierre*, nommée *Géorgie* par les Anglais, n'appartienne à personne, nous la nommons ici à cause de son voisinage avec les îles Malouines. Elle a été découverte par la Roche en 1675 ; le capitaine Cook, en 1775, n'a fait que la visiter une seconde fois ; il aurait pu se dispenser de lui imposer un nom anglais.

Cette île, située à quatre cent vingt lieues à l'est du cap Horn, par 55 degrés de latitude, est un amas de rochers couverts de glaces, et composés, selon *Forster*, d'ardoises noirâtres, approchant de l'amphibole, par couches hori-

(1) *Pernetty*, t. I, p. 7 et 65.

zontales. Aucun arbrisseau ne perce la neige éternelle des vallées ; on aperçoit quelques touffes d'une herbe dure, des pimprenelles et des lichens. Le seul oiseau de terre est l'alouette ; les pinguins et les phoques ou veaux marins se partagent tranquillement l'empire de ce désert.

Les terres couvertes d'une masse de glaces, que le capitaine Cook découvrit à cent cinquante lieues au sud-est de l'île Saint-Pierre, par 59 degrés de latitude, paraissent former un archipel. Il les a nommées *Terres Sandwich* ou *Thule austral.* Mais d'autres chaînes d'îles s'étendent peut-être vers le pole austral, et donnent naissance à ces variations des courans et des glaces flottantes, qui souvent déroutent le navigateur assez hardi pour pénétrer dans une mer si redoutable. Retournons vers des climats plus heureux.

Thule australe.

LIVRE CENT DIXIÈME.

Suite de la Description de l'Amérique. — *Tableau politique général des Colonies Espagnoles.*

Nous avons parcouru les Espagnes Transatlantiques depuis les limites de la Californie jusqu'au rivage des Patagons. Jetons un coup-d'œil général sur l'ensemble politique de ces immenses provinces.

Étendue territoriale. L'étendue de l'Amérique espagnole égale probablement celle de l'empire de Russie ; mais tandis que celui-ci, sous un ciel rigoureux, compte quarante-trois millions d'habitans, les colonies espagnoles, placées en général sous le climat le plus agréable, ne comptent que quinze à seize millions d'âmes; savoir : six pour les Mexiques, un et demi pour Guatimala, un pour Caracas, un et demi pour la Nouvelle-Grenade, un et demi pour Lima, deux et demi pour Buénos-Ayres, neuf cent mille pour le Chili, cinq cent mille pour Cuba et Porto-Rico. Mais, avant les derniers troubles, cette population prenait un constant accroissement. Elle ne serait pas encore embarrassée de son entretien, si elle était décuplée.

Population.

Proportions des castes. Sur cette population, à peine compterait-on cinq millions de blancs. Le nombre des Indiens est considérablement plus grand. Les Métis, il est vrai, sont attachés au même intérêt que les Espagnols purs; mais, ennemis des indigènes, ces deux classes le sont quelquefois l'une de l'autre. Il y a plus, le blanc venu d'Europe se fait détester des Créoles ; parmi les nobles créoles même, une classe veut élever au-dessus de l'autre ses vaniteuses prétentions. Parmi les Indiens et les Métis, c'est le cacique, c'est l'officier civil qui fait peser son autorité et son orgueil sur la multitude. Jusqu'au sein de l'esclavage, tout le monde prétend à des distinctions. Au milieu de ce conflit de jalousies civiles, un riche et puissant clergé forme encore une corporation animée par son esprit particulier. Ce défaut d'union, cette absence d'un esprit public, d'un intérêt commun, concourt,

Leurs dissentions.

avec la grande dispersion de la population et la longueur des communications, à diminuer la force politique et militaire d'une masse d'hommes aussi imposante, et dans le sein de laquelle on rencontre souvent de beaux talens, des sentimens généreux et une valeur chevaleresque.

Les Espagnols d'Amérique ont quelques institutions politiques capables d'un grand développement. Chaque commune libre est régie par un *cabildo* ou conseil municipal presqu'indépendant pour toutes les affaires locales. Les *audiencias* ou cours souveraines jouissent d'une vénération bien supérieure à celle qu'on accorde aux vice-rois. Un *président* ou gouverneur civil a été, et paraît être encore plus respecté qu'un capitaine-général. L'autorité civile domine, comme cela doit être, dans toute hiérarchie légitime. Ce n'est que depuis peu que, dans quelques provinces, l'esprit militaire s'est débarrassé de ce frein salutaire. Institutions politiques.

Quoique les habitans de Mexico, de Caracas, de la Havane, de Santa-Fé, de Lima et de quelques autres grandes villes se livrent avec ardeur à toutes les études utiles et agréables; quoique les Hispano-Américains nomment avec un juste orgueil quelques talens éminens, l'instruction publique ne répand pas ses bienfaisantes lumières dans les campagnes et parmi le peuple; l'éducation manque de principes philosophiques; les connaissances et les idées nécessaires pour créer une société politique et pour la faire fleurir, ne sont pas dans une circulation assez libre et assez générale. L'industrie surtout est dans un état singulièrement incomplet; si Cuzco vante ses peintres, Quito ses sculpteurs, Mexico ses artistes de tout genre; si quelques villes produisent des tissus élégans, d'autres genres de fabriques plus indispensables manquent plus ou moins; les armes, l'artillerie, les instrumens d'acier, les préparations de chimie sont fournis par l'Europe. Civilisation. Sciences et arts.

Si les Espagnols des deux Amériques ne sont pas murs pour un grand rôle politique, les indigènes sont à peine susceptibles d'une émancipation civile complète. Cette race, abrutie, avant la conquête européenne, par le despotisme et Régime des Indigènes.

la superstition, a été depuis soumise à trois régimes différens. Le premier était celui des *conquistadores* ou premiers conquérans, qui imposaient aux *gens sans raison*, c'est-à-dire, aux Indiens, l'esclavage le plus dur. La sagesse des rois s'aperçut de la tendance destructive de ce système, et le remplaça par une institution féodale bien imaginée, mais que l'éloignement de l'autorité suprême ne permit pas de surveiller. Le pays fut partagé en *encomiendas*, espèce de bénéfices féodaux qu'on distribua, sous de certaines conditions, aux Espagnols. L'*encomendero* ou bénéficier, obligé d'ailleurs au service militaire, était tenu de résider dans son fief, de veiller à la sûreté et au bien-être des Indiens qui l'habitaient, et surtout de les faire instruire dans les principes de la religion. Les Indiens, de leur côté, payaient à leur patron un tribut déterminé; du reste, ils étaient libres, et on n'en pouvait exiger légalement aucun service personnel. Ce système, introduit par Charles-Quint et diversement modifié par ses successeurs, ne fut définitivement aboli que sous le règne de Philippe V. Contre les meilleures intentions du fondateur, l'institution était réellement oppressive et désavantageuse aux Indiens. Le feudataire en exigeait continuellement plus qu'il n'était en droit de demander, et faisait pour eux moins que ses obligations ne lui prescrivaient (1).

Les Conquistadores. Les encomiendas. Les repartimientos.

Le système des répartitions (*repartimientos*) (2), qui remplaça les encomiendas, devint bien plus désastreux. Par considération pour les facultés bornées et le caractère imprévoyant des Indiens, le gouvernement ordonna aux *corrégidors* ou juges de district de fournir à leurs administrés du bétail, du grain pour la semaille, des instrumens d'agriculture, même des vêtemens et d'autres objets dont ils pourraient avoir besoin, le tout d'après un prix fixé par la loi, et sans aucun profit particulier. On conçoit facilement

(1) Mercurio Peruviano, VIII, 47, X, 277.

(2) Le mot *repartimientos* avait été employé, dans le système des premiers *conquistadores*, dans un sens différent.

les abus qui devaient en résulter. Ils devinrent à la longue si énormes et si crians, que le gouvernement se vit obligé d'intervenir encore : les nouvelles répartitions furent supprimées en 1779 (3).

Etat actuel des Indiens.

Les Indiens vivent maintenant sous des magistrats de leur propre sang; mais leurs *caciques* ont trop souvent tous les vices d'un mauvais corrégidor espagnol, son avarice, sa dureté, sa partialité, et ils n'ont presque jamais cette générosité, cet amour du juste et du beau qui, de leur temps, honoraient le nom castillan. D'ailleurs, les Indiens restent toujours soumis à des corvées et à des restrictions sous le rapport des droits civils; restrictions qui paraissent varier de province en province. L'indolence des Indiens ne pourra se changer en une activité éclairée que par le mélange plus général des castes, mélange qui, en produisant une nouvelle nation, détruirait les sentimens qui lient les colonies à la patrie. Ainsi la providence a partout opposé à la création des empires trop étendus mille obstacles, fondés dans la nature et le cœur des hommes.

Système administratif

Au milieu de ces obstacles, de ces difficultés, l'Espagne a marché avec une prudente vigueur dans la carrière du perfectionnement de sa politique coloniale. Pour empêcher la tyrannie des fonctionnaires publics, on avait d'abord multiplié les rouages de l'administration. Quoique les vice-rois tiennent une cour magnifique, leur puissance est très-bornée, soit par l'autorité des tribunaux et autres pouvoirs judiciaires, soit parce qu'ils n'ont à leur disposition ni les trésors des colonies, confiés à des officiers particuliers, ni des forces militaires ou maritimes tant soit peu considérables. Dans l'ordre judiciaire, indépendant des vice-rois, on distingue plusieurs *audiencias*, qu'on pourrait comparer à nos parlemens. Les audiences sont subdivisées en *partidos*, qui peuvent être assimilés aux départemens. Les *corregimento's*, que nous appellerons *corrégidories*, sont des di-

(1) Mercurio Peruviano, VIII, 47, X, 279.

visions administratives comparables aux sous-préfectures en France. On distingue aussi dans l'ordre militaire des capitaineries générales, des gouvernemens, des commandemens quelquefois plus ou moins indépendans des vice-rois. Toutes les affaires des colonies dépendent en dernier ressort du conseil des Indes, qui réside à Madrid, et qui est présidé par le ministre des Indes. Voilà une source de maux! Une assemblée nationale à Mexico, à Lima, aurait mieux jugé les besoins des colonies. Pour les connaître, on envoyait de temps à autre dans les colonies un commissaire royal extraordinaire, revêtu du titre de *visitador.*

La seule institution représentative était celle des *cabildo's* ou gouvernemens municipaux, imités de ceux des villes castillanes.

Régime financier.

L'Espagne avait d'abord adopté, comme toutes les autres nations, un régime fiscal que l'on croyait avantageux à la métropole. Des galions, et ensuite des vaisseaux de registre étaient censés porter exclusivement dans ces colonies les marchandises d'Europe dont les colons avaient besoin, et reportaient en Europe tout l'or et l'argent que rendait le Nouveau-Monde, et que l'indolente Espagne ne voyait que passer entre ses mains, pour s'écouler chez les nations commerçantes. Mais l'immense étendue des côtes et la dissémination des habitans rendaient illusoire la surveillance des gardes-côtes. D'ailleurs les nations européennes, bannies par les lois des ports des colonies espagnoles, y pénétraient avec une audace et une persévérance égales à l'immensité du bénéfice que leur promettait la vente de marchandises aussi ardemment recherchées que sévèrement défendues. Comment aussi pouvait-on se flatter de fermer à une moitié du monde l'accès de l'autre moitié? C'est ainsi que les précieux métaux de l'Amérique ne procuraient aucun avantage ni à l'Amérique elle-même, parce qu'elle n'osait pas les échanger librement et ouvertement contre les objets de fabrique dont elle avait besoin, ni à l'Espagne, parce que cette métropole, avare et soupçon-

Système fiscal.

neuse, n'avait pas de quoi fournir aux demandes de ses colonies. Le *monopole* ruinait de cette manière également l'oppresseur et l'opprimé.

En 1778, Galvez, ministre des affaires des Indes, entreprit de changer ce système vicieux. Il proclama successivement *la liberté du commerce* entre les treize principaux ports de l'Espagne en Europe et les colonies d'Amérique. Mais ce ministre désirait en même temps exclure les nations étrangères de ce commerce, du moins autant que possible; voilà pourquoi il n'ouvrit aux étrangers qu'un très-petit nombre des ports de l'Amérique, et il établit la surveillance la plus sévère pour empêcher l'introduction de plusieurs marchandises de fabriques étrangères. Système de commerce libre.

Dix ans après, ce commerce avait pris un accroissement considérable : douze ports de la métropole, au lieu de sept, s'y étaient livrés. L'exportation des marchandises nationales pour l'Amérique avait plus que quintuplé; celle des marchandises étrangères plus que triplé; et les retours d'Amérique se trouvèrent augmentés de plus des neuf dixièmes.

	Réaux.
Les résumés des registres des domaines prouvent qu'en 1788 il a été expédié pour la valeur de	300,717,529
Qu'il en est revenu en Europe pour celle de	804,693,733
Qu'ainsi les retours ont surpassé les envois de	503,976,204

Le réglement de 1778, tout imparfait qu'il est, a donc beaucoup contribué à vivifier les colonies espagnoles; et le fisc même y a gagné des profits considérables.

	Réaux.
En 1778, la totalité des droits d'entrée et de sortie lui avait produit.	6,761,291. 12
En 1788, elle lui a rapporté.	55,456,949
Différence en augmentation.	48,695,657. 22

Depuis cet heureux changement, les chanvres de Na-

Bienfaits du commerce libre. varre, les draps de Ségovie, les soieries de Valence, tous les divers produits de l'industrie des Catalans ont lutté avec succès dans les marchés d'Amérique contre la contrebaude étrangère. Il est égalemeut sorti d'Espagne pour l'Amérique beaucoup plus de vins et de fruits qu'autrefois; il est certain qu'il vient des Indes espagnoles des productions jusqu'alors inconnues; que celles qui ne venaient qu'en petite quantité se sont fort multipliées, comme le tabac, le sucre, le café; que la culture du sucre, à Cuba surtout, s'est sensiblement augmentée, quoiqu'elle soit encore loin de la prospérité qu'elle peut atteindre; qu'enfin les communications entre la métropole et les colonies sont devenues infiniment plus actives.

Fautes du ministre Galvez. Le système de Galvez a cependant un côté faible; il est certain du moins que, contre son intention, ce ministre a développé chez les colons leur tendance à l'indépendance. Trop avide de prouver qu'un ministre habile pouvait les rendre utiles à la métropole, pour laquelle depuis long-temps ils n'étaient qu'une charge, il provoqua, par des augmentations d'impôts et par le mauvais choix de ses agens, un soulèvement qui éclata, en 1781, dans la vice-royauté de Santa-Fé. Les mêmes causes en produisirent peu après une Révoltes. révolte plus sérieuse encore au Pérou; et ce ne fut que par des mesures sanglantes, par le supplice de son chef intrépide, *Tupacamara*, que cette insurrection put être étouffée. Et quel temps prenait-il pour aigrir, pour opprimer les colonies espagnoles? celui où les colonies anglaises secouaient le joug de la Grande-Bretagne. Pour établir et recouvrer les nouvelles impositions qu'il avait imaginées, il avait créé seize mille employés, qui, par leur salaire et leurs malversations, en absorbaient tout le produit. Le fardeau et la gêne de ces impositions pesaient principalement sur l'Amérique méridionale, que Galvez connaissait peu, et dont il ne sut pas accroître la prospérité intérieure. La seule amélioration de l'état du Mexique a été tracée sur un excellent plan, et des succès incontestables ont couronné les efforts du gouvernement. Galvez avait une affection particulière pour cette

vaste et riche colonie, théâtre de son activité, de ses talens et de quelques-unes de ses extravagances personnelles. Elle lui doit son état florissant, dont se ressentira la métropole, et auquel les nations étrangères ne peuvent que gagner, puisque les Mexicains, avides des jouissances de l'ancien monde, augmentant de plus en plus en richesses et en population, fournissent de nouveaux débouchés aux productions de l'industrie européenne. Mais, par une de ses imprudences ordinaires, Galvez a trop rapidement encouragé, chez les Mexicains, la culture du blé. Il y a plus de douze ans que ce qu'ils en recueillaient suffisait à leur consommation, et bientôt ils pourront en approvisionner toute l'Amérique espagnole. Dès que ce moment sera arrivé, c'est le Mexique et non l'Espagne qui sera le véritable centre de la monarchie espagnole.

L'imagination des Européens est frappée de l'idée des mines du Pérou et du Mexique. Mais l'exploitation de ces richesses dépend d'une substance qu'on n'a pas trouvée en quantité suffisante dans toute la vaste étendue de l'Amérique espagnole. Le mercure de Guanca-Velica, dans le Pérou, est en trop petite quantité. Les mines d'Almaden, dans la province de la Mancha, y suppléaient faiblement. Galvez, en perfectionnant les travaux de celle-ci, a procuré aux mineurs du Mexique une plus grande quantité de mercure. Avant lui, elle ne donnait que sept à huit mille quintaux par an. Galvez en avait presque doublé le produit, et avait fait avec les mineurs du Mexique un arrangement par lequel le quintal de mercure, qu'ils payaient auparavant quatre-vingts piastres, leur était fourni au prix de quarante-une. Il en est résulté une augmentation notable dans le produit de leurs mines. Dès 1782, il en est sorti 27 millions de piastres. Elles en auraient même donné jusqu'à 30, si le mercure eût suffi aux exploitations qu'ils pouvaient encore faire; mais, sur ces entrefaites, un défaut de construction dans les galeries des mines d'Almaden y ayant produit une inondation presque totale, et ayant suspendu les travaux, le gouvernement espagnol conclut, en

Exploitation des mines.

Rareté du mercure.

1784, et pour six ans, avec l'empereur d'Allemagne, un marché qui a été renouvelé depuis, et en vertu duquel il devait être fourni des mines d'Idria, dans le Frioul allemande, six mille quintaux par an, au prix de cinquante-deux piastres.

Droits sur les métaux.

Les droits ont beaucoup varié depuis la conquête, et ne sont plus uniformes dans toutes les parties des Indes espagnoles. D'abord on exigea le cinquième ou le *quint* de toutes les mines, excepté de quelques-unes qu'on réduisit au dixième ou même au vingtième. En 1552, Charles-Quint fit ajouter à ce droit un autre d'*un et demi pour cent*, à raison de la fonte, de l'essai et de la marque, droit connu au Pérou sous le nom de *cobos*. Plus tard, ce quint, que presque tout le monde en Europe croit encore en vigueur, fut réduit, pour le Pérou et le Mexique, au dixième, et pour la vice-royauté de Santa-Fé au vingtième de l'or, seul métal qu'elle ait produit pendant long-temps; le droit de *cobos* étant ailleurs conservé pour chacune de ces vice-royautés. En 1777, il y eut un changement dans les droits, mais seulement relativement à l'or, qui, dans toute l'Amérique, ne paya plus que trois pour cent. Ainsi, en analyse générale, l'argent qui sort des mines d'Amérique paie onze et demi pour cent, et l'or trois pour cent seulement.

Quantité des métaux sortis de l'Amérique.

La quantité de métaux précieux qui sont sortis ou qui sortent de l'Amérique espagnole, a été l'objet de beaucoup de discussions et de recherches. Il serait inutile d'espérer, dans l'état actuel des connaissances, des résultats plus authentiques que ceux qu'a présentés le second Colomb, le célèbre baron de Humboldt (1). Il évalue la valeur annuelle de tous les métaux précieux qui paient le quint à plus de 36 millions de piastres; mais en y comprenant l'exportation frauduleuse, il croit pouvoir porter la somme totale à 39 millions de piastres. Le tableau suivant en démontre les détails.

(1) Essai sur le Mexique, IV, 212, 218.

Produit annuel des mines de l'Amérique espagnole au commencement du dix-neuvieme siecle.

GRANDES DIVISIONS POLITIQUES.	OR.		ARGENT.		VALEUR EN PIASTRES.
	Marcs de Castille.	Kilogramm	Marcs de Castille.	Kilogrammes.	
Vice-royauté de la Nouvelle-Espagne.	7,000	1,609	2,338,220	537,512	23,000,000
Vice-royauté du Pérou....	3,400	782	611,090	140,478	6,240,000
Capitainerie générale du Chili.....	12,212	2,807	29,700	6,827	2,060,000
Vice-royauté de Buénos-Ayres...	2,200	506	481,830	110,764	4,850,000
Vice-royauté de la Nouvelle-Grenade	20,505	4,714	....	......	2,990,000
TOTAL...	45,317	10,4[illegible]8	3,460,840	795,581	39,140,000

Le produit du Pérou et des autres provinces de l'Amérique méridionale est, comme on voit, très-inférieur à celui du Mexique seul. M. de Humboldt pense que les mines du Pérou sont non-seulement plus difficiles à exploiter, étant situées à un niveau trop élevé, mais que même leur richesse minérale est moindre qu'on ne l'avait cru. Il cite, pour preuve, les deux aperçus du produit de la mine de Guanaxuato au Mexique, et de celle du Potosi au Pérou.

Produit du Potosi.

De 1556 à 1578,	49,011,285 piastres.	5,766,033 marcs.
— 1579 à 1736,	611,399,451 ———	71,929,347 ——
— 1737 à 1789,	127,847,776 ———	15,040,914 ——
	788,258,512 piastres.	92,736,294 marcs.

Produit annuel moyen.

Première époque, 2,227,782 piastres.
Deuxième époque, 3,994,258 ———
Troisième époque, 2,458,606 ———

Produit de Guanaxuato.

Pendant trente-huit ans (1766 à 1803)	165,000,000 piastres en or et en argent.
Année commune de cette époque. . .	4,342,105 ———
De 1786 à 1803, année commune . .	4,727,000 piastres en *argent seul.*
De 1796 à 1803, année commune . .	4,913,265 piastres en *or* et *argent.*

Remarque sur le produit du Pérou.

Nous devons pourtant dire que M. Helm, minéralogiste savant, mais qui n'a point vu le Mexique, pense que la différence, en défaveur du Pérou, provient principalement de ce que le Mexique étant presque moitié plus près de la métropole, le gouvernement a été plus à portée d'y introduire une bonne police et une sage administration, d'où il est résulté une populatiou plus nombreuse, une industrie plus active et un plus grand crédit, circonstances toutes favorables à l'exploitation des mines. Il manque au Pérou une banque royale ou particulière. Enfin, le transport des métaux en Europe est plus long par Véra-Cruz et la Havane que par la rivière de la Plata, qui est le seul grand débouché de l'Amérique espagnole méridionale. Si le Pérou se trouvait dans une situation aussi favorable que le Mexique; si la navigation de l'Amazone était ouverte, il n'y a pas de doute « qu'on ne tirerait des mines de cette seule province » *quatre fois plus* d'or et d'argent que l'on n'en tire actuelle- » ment de toutes les mines ensemble. » Veuille la Providence préserver l'Europe d'un semblable malheur! car l'accroissement de ces métaux, qui dominent les intérêts matériels de la société, compromettrait nos intérêts moraux les plus chers et les plus sacrés, tant que de mauvaises constitutions politiques assureront l'accumulation de ces puissans moyens entre les mains d'hommes vicieux ou incapables, corrupteurs ou corrompus, despotes ou esclaves. Une disette toujours croissante du numéraire à côté de besoins financiers immenses, pourrait, au contraire, obliger tous les gouvernemens à respecter le pouvoir législatif entre les mains des assemblées nationales.

Digitized by Google

Sur la masse des métaux envoyés en Europe.

Cette dernière chance n'est pas absolument invraisemblable. La somme de 44 millions de piastres ou de 220 millions de francs que l'Europe recevait annuellement de toutes les Amériques, a dû être réduite à la moitié ou même à un tiers dans les années 1810 à 1816, années où la guerre civile entre les Espagnols, les insurrections des Indiens, le défaut de mercure et les désastres causés par les inondations des mines, ont fait abandonner les exploitations les plus importantes du Pérou méridional, du Mexique et de la Nouvelle-Grenade. C'est précisément aux environs du Potosi et de Guanaxuato que s'est livré le plus grand nombre de combats. On dit la dernière mine inondée. M. de Humboldt estime que la masse d'argent et d'or monnoyé existant en Europe était, il y a six ou sept ans, d'environ 8,600 millions de francs, et que l'accroissement annuel, déduction faite des sommes que le commerce porte en Asie, s'élève à 78 ou peut-être à 80 millions. Si donc l'Amérique continue jusqu'en 1830 à ne nous envoyer que 100 millions de francs ; si le commerce d'Asie continue seulement à en absorber 140 millions (et certes notre luxe le fait plutôt augmenter que diminuer), nous aurons vu la masse du numéraire décroître, dans ces vingt ans, de 600 millions. Elle ne sera, en 1830, que de 7,800 millions, au lieu que, d'après la progression ancienne, elle aurait dû être de 10,200 millions. Or nos dépenses publiques, si extravagantes, nos dépenses privées, si frivoles, ont, une fois pour toutes, pris un essor dirigé par notre imagination ; nous exporterons du numéraire, nous introduirons des productions d'Asie, nous hausserons le prix des denrées, comme si nous recevions toujours 220 millions, et non pas 100. Il est donc probable que les envois annuels en Asie s'élèveront à une somme bien plus forte que celle que nous avons supposée, et que par conséquent la masse du numéraire européen se trouvera réduite, lors de l'époque indiquée, à moins de 7,000 millions. Ajoutons-y le gaspillage qui règne dans toutes les administrations européennes, les ruines de tant d'années de guerre à réparer, les immenses armées à

Diminution du numéraire.

entretenir, et nous conviendrons que les gouvernemens et les peuples de l'Europe pourront ressentir jusque dans leur organisation la plus intime le contre-coup des révolutions de l'Amérique espagnole. Les nations riches et corrompues le sentiront plus profondément, tandis que de sages combinaisons et des entreprises courageuses peuvent faire tourner cette révolution au profit des nations aujourd'hui pauvres, mais libres, éclairées et vertueuses.

Revenus des colonies espagnoles. L'ancienne Espagne éprouve encore une perte qui lui est particulière, par l'anéantissement du revenu direct qu'elle tirait de ses possessions transatlantiques.

Les revenus du Pérou se montent à environ cinq millions de piastres, dont trois cent mille sont envoyées à Panama, et quinze mille à l'île de Chiloé; une troisième somme passe à Valdivia. Défalcation faite de ces envois et des frais de l'administration du Pérou, il ne doit rester guère plus de cinq cent mille piastres, qui vraisemblablement forment tout le revenu net que le roi d'Espagne tire de cette partie de ses domaines (1).

Le revenu du Potosi est évalué à un million deux cent mille piastres (2), dont deux cent mille sont envoyées tous les ans à Buénos-Ayres (3); en sorte que la couronne ne tire rien de Rio de la Plata. Il en est de même du Chili, de Caracas et de Santa-Fé.

Les gouvernemens de Cuba, de Porto-Rico, d'Hispaniola, des Florides, de la Louisiane, de Truxillo et de Manille, recevaient autrefois de la Nouvelle-Espagne une somme de trois millions quatre cent mille piastres. Néanmoins, et après tous les frais d'administration, le vice-roi du Mexique versait encore annuellement cinq millions au trésor de Madrid (4). Le produit des droits levés dans les ports d'Espagne, sur le commerce colonial, se montait à environ deux millions et demi de piastres. Tout le revenu que la couronne d'Espagne tirait de ses possessions dans les autres

(1) Mercurio Peruviano, III, 40, 72. Viajero universal, XX, 154.
(2) Mercurio Peruviano, VII, 45.
(3) Viajero universal, XXVII, p. 293. (4) *Idem, ibid.* XXVII, p. 217.

parties du monde, pouvait donc être estimé annuellement à huit millions de piastres.

Si la ruine des colonies espagnoles est consommée, leur séparation d'avec la métropole est-elle décidée? C'est une question qui excite, dans ce moment, le plus vif intérêt, mais qu'il serait présomptueux de vouloir décider à la distance où nous sommes du lieu de la scène. Nous présenterons toutefois les considérations suivantes: L'insurrection des colonies espagnoles n'est pas, comme celle des Etats-Unis, l'effet d'une indignation populaire contre des lois vexatoires ou tyranniques. La métropole avait, au contraire, beaucoup fait pour diminuer chez ces colons le désir de l'indépendance. *Miranda*, homme plein de talent, et animé d'une ambition généreuse, ne trouva que de faibles approbations à Caracas, lorsqu'il y arbora le drapeau de l'indépendance. Les révolutions de Buénos-Ayres et de Carthagène, quoique envenimées par les intrigues des étrangers qui y demeurent en grand nombre, n'avaient d'abord aucun caractère de rebellion; elles n'étaient dirigées que contre les agens de l'usurpateur Joseph, et contre ceux des *juntes* et des *cortès* d'Espagne. C'est en proclamant Ferdinand VII, c'est en consacrant ses droits méconnus ou compromis, que partout les juntes de gouvernement se sont formées. Lima est resté inébranlable dans son attachement à la métropole. Le Chili y est promptement revenu. Dans le Mexique, la capitale paraît n'avoir jamais méconnu l'autorité du roi et les divers *congrès* des républicains mexicains, formés en partie d'aventuriers Anglais ou Américains, montrent, par leurs fréquens changemens de résidence, combien leur puissance est mal établie. Nulle part des armées tant soit peu redoutables; nulle part un centre d'union et d'activité: des cités jalouses les unes des autres; des castes qui se haïssent ou se dédaignent; des bandes guerrières qui se disputent un pays épuisé; des chefs plus avides du pouvoir qu'habiles à s'en servir; quelques secours, chèrement vendus par les Anglo-Américains; de l'indifférence de la part des puissances européennes, voilà la situation des insurgés

Les colonies devien dront-elles indépendantes?

espagnols ; elle ne présente guère d'autre perspective que celle d'un long et funeste déchirement, ou celle d'une prompte soumission. L'épuisement de l'Espagne, l'éloignement des lieux, et quelques intrigues étrangères retardent malheureusement la conclusion de cette guerre civile, qui a fait verser tant de sang depuis les solitudes du Nouveau-Mexique jusqu'aux rivages animés du majestueux Parana. Si le monarque des Espagnes et des Indes veut bien se rappeler que cette insurrection a pris en grande partie son origine dans l'égarement des affections les plus loyales et les plus nobles, il offrira à ces peuples une franche et complète amnistie ; et en leur accordant plusieurs assemblées représentatives, chargées de voter l'impôt et d'émettre les vœux nationaux, il les rattachera de nouveau à ce trône auguste, « dans l'héritage duquel le soleil ne se couche pas. »

LIVRE CENT ONZIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'AMÉRIQUE. — *Description du royaume du Brésil ou de l'Amérique Portugaise.*

L'EMPIRE portugais en Amérique doit, en quelque sorte, son existence à une erreur de géographie. Lorsque les Portugais eurent fait leur première descente au Brésil, la cour d'Espagne, qui regardait avec raison Vincent Pinson et Améric Vespuce comme les véritables auteurs de la découverte de ce pays, se plaignit vivement de cette invasion d'un continent sur lequel elle prétendait avoir le droit de première découverte. Le pape essaya d'abord de concilier les deux parties en traçant, d'autorité, la fameuse *ligne de démarcation* à cent *lieues* à l'ouest des îles du Cap-Verd; ligne qui ne peut atteindre la *vraie* position du Brésil, quelque échelle qu'on adopte pour l'évaluation des lieues, soit qu'on veuille y voir des lieues castillanes de 26 au degré, soit qu'on en fasse des lieues marines de 20, ou même des lieues portugaises de 17 au degré. Mais le cosmographe Don Pedro Nunnez et l'hydrographe Texeira portèrent, dans leurs cartes, le Brésil trop à l'est, l'un de 22 degrés, l'autre de 12 à 13. Moyennant cette erreur énorme, et peut-être un peu volontaire, les Portugais faisaient entrer dans leur hémisphère une partie quelconque du Brésil. Cependant, mécontens de la décision pontificale, les Portugais profitèrent d'un moment favorable pour arracher à l'Espagne des concessions plus étendues. Le traité de Tordesillas, signé le 7 juin 1594, traça la ligne de démarcation définitive à trois cent soixante-dix lieues à l'ouest de l'île la plus occidentale du Cap-Verd, mais également sans fixer la valeur de la lieue, car les diplomates ont de tout temps été fort habiles à tout embrouiller en géographie. Si on entend des lieues castillanes, la ligne n'atteint pas le vrai méridien de Bahia; si on veut parler des lieues

Sur la ligne de démarcation.

marines, elle arrive jusqu'à celui de Rio-Janeiro ; si enfin, et c'est la supposition la plus favorable, on adopte les lieues portugaises, la ligne correspond à-peu-près au méridien de Saint-Paul, mais n'atteint pas seulement d'un degré près celui de Para ou l'embouchure de l'Amazone (1).

Disputes sur les limites.

Ainsi les Espagnols accusaient, avec raison, les Portugais d'avoir, en temps de pleine paix, envahi l'immense territoire de l'Amazone et une grande partie du Paraguay, au mépris de traités solennels. Enfin ces acquisitions illégitimes furent confirmées au Portugal par le traité de 1778; l'Espagne exigea la fixation d'une limite positive, et que désormais elle ne laisserait plus impunément violer. Les Portugais n'ont pas respecté cette limite ; ils se sont établis sur le territoire neutre du côté de Mérim ; ils ont envahi sept villages des Guaranis, renfermant douze mille deux cents habitans, entre les rivières Uraguay et Iguacu ; ils ont passé à travers le territoire des Payaguas, et bâti les forts de Nouvelle-Coïmbre et d'Albuquerque sur le territoire des Chiquitos : voilà seulement quelques-unes des plaintes que les autorités locales adressaient au vice-roi de Buénos-Ayres, et que celui-ci transmettait à la cour de Madrid il y a quinze ans (1). Depuis, les troubles de l'Amérique espagnole leur auront fourni une occasion favorable de s'étendre.

Nom du Bresil.

La comparaison des cartes géographiques, anciennes et modernes, rend sensible cette constante invasion des Portugais. Sur les anciennes cartes, le nom de *Brésil* n'a été donné qu'aux côtes maritimes, depuis Para jusqu'à la grande rivière de Saint-Pédro. Les contrées situées sur les rivières des Amazones, de Madéra, de Xingu, portaient le nom de *pays des Amazones ;* elles sont à présent, pour la plus grande partie, comprises dans le gouvernement de Para. La dénomination de *Paraguay*, dans les cartes même de la fin du dernier siècle, s'étend sur la plus grande partie

(1) *Memoria sobre la linea Divisoria, etc.* MS. accompagné d'une carte, et dressé pour le gouvernement d'Espagne, par le ministre M *de Lastarria.* (2) Les *MS.* précités (liv. 109 ci-dessus) et la carte *MS.* du Paraguay y annexée.

du gouvernement de Matogrosso et sur la partie occidentale de celui de Saint-Paul : l'usage moderne et une ordonnance du souverain ont enfin consacré le nom du *royaume de Brésil* pour toutes les possessions portugaises en Amérique. Cette vaste contrée renferme probablement, à peu de chose près, les deux cinquièmes parties de la surface de l'Amérique méridionale, ou plus de dix fois l'étendue de la France. Mais la population, qui n'est un peu concentrée que sur les côtes et dans les districts des mines, s'élève tout au plus à quatre millions, dont un quart à peine est du sang européen.

Pour tracer un tableau général du sol du Brésil, de la direction et de la structure des montagnes, les données existantes ne sont ni assez étendues, ni assez authentiques. Le principal noyau des montagnes paraît devoir se trouver au nord de Rio-Janéiro, vers les sources de la rivière de Saint-François. En partant de ce point, une chaîne s'étend parallèlement à la côte du nord, sous les noms de *Cerro das Esméraldas*, *Cerro do Frio* et autres ; une seconde chaîne, ou plutôt la même, suit une direction semblable au sud, et prend, entr'autres noms, celui de *Parapanema ;* elle ne se termine qu'à l'embouchure du fleuve Parana ou de la Plata. Très-escarpée et très-pittoresque du côté de l'Océan, elle ne paraît nulle part atteindre à une élévation de plus de mille toises. Elle se perd vers l'intérieur, dans un grand plateau que les Portugais nomment *Campos-Geraes*. Cette partie maritime du Brésil est toute granitique, car c'est elle que M. Mawes a observée. « Le sol du Brésil, nous dit ce voyageur (1), est généralement formé d'argile, souvent recouverte d'excellent terreau. Il repose sur une base de granite composé d'amphibole, de feldspath, de quartz et de mica. Telle est notamment la nature des environs de Rio-Janéiro et des côtes maritimes. Autour de Saint-Paul, les couches se présentent dans l'ordre suivant : à la surface, s'étend une terre rouge végétale, imprégnée d'oxide

Montagnes

Chaîne maritime.

Nature des roches.

(1) *Mawe*, travels in Bresils, p. 149, p. 122, p. 89, p. 96. (M. *Eyriès*, vient d'en donner une bonne traduction.)

de fer ; elle repose sur du sable et des matières de transport, avec une quantité de cailloux arrondis. Vient ensuite une couche d'argile extrêmement fine, de diverses couleurs, mais communément d'un rouge foncé ; des veines de sable la traversent dans différentes directions. Un lit de matières d'alluvion très-ferrugineuses repose ensuite sur une substance à demi-décomposée, provenant d'un granite dans lequel le feldspath prédominait sur le quartz et le mica. Enfin le granite solide sert de base au tout. Sur la route de Rio-Janéiro à Villa-Rica, la terre est partout une bonne et forte argile ; tous les rochers sont d'un granite primitif où l'amphibole prédomine. A d'autres endroits, le granite en état de décomposition renferme de gros nœuds de grunstein qui ressemblent assez à du basalte. Plus loin, dans la province de *Minas-Geraes*, on rencontre des montagnes soit de quartz ferrugineux, soit de granite blanchâtre, propre à faire des meules de moulin, soit enfin de schiste argilleux. Dans les éboulemens de ce schiste, on reconnaît des veines de talc tendre et du *cascalhão* ou gangue d'or. Mais un riche minérai de fer couvre quelquefois une grande étendue de terrain.

Chaînes septentrion.

La côte septentrionale, entre Maranhao et Olinda, renferme encore une chaîne particulière, appelée la chaîne d'*Itiapaba ;* c'est une des plus considérables du Brésil ; elle paraît granitique : on nous a montré des cristaux de quartz achetés à Olinda, et tirés de ces montagnes. Les bords de l'Amazone ne présentent de tous côtés qu'une immense plaine, où l'on trouve des fragmens de granite.

Chaînes de l'intérieur

La chaîne de *Marcella* lie les Cordillières maritimes celles de l'intérieur. Le noyau de ces dernières semble occuper la région où le Parana, le Tocantin et l'Uraguay prennent leur origine. La *Sierra-Martha* paraît en former la partie la plus élevée, quoiqu'une autre branche, longeant l'Uraguay, ait pris le nom de *Grande-Cordillière*, nom pompeux que la présence des végétaux de la zone chaude nous autorise à réduire à sa juste valeur.

(1) *Mawe*, travels in Bresils, p. 149, p. 155, 160, 160.

Dans le centre même de l'Amérique méridionale, s'étend le *plateau des Parexis*, formé d'une longue suite de collines de sable et de terre légère, qui se présentent dans le lointain comme une grosse houle de la mer agitée. Il projette à l'ouest les collines escarpées du même nom, qui, après avoir couru deux cents lieues vers le nord-nord-ouest, se terminent à quinze ou vingt lieues du Guapoure. Une autre chaîne de montagnes, qui en part vers le sud, prolonge la rive orientale du Paraguay. De ce plateau aride descendent, dans diverses directions, le Madeira, le Topayos, le Xingu (Chingou), affluens de l'Amazone, et le Paraguay avec le Jaura, le Sypotuba et le Cuiaba, ses affluens supérieurs. Le plupart de ces affluens sont aurifères, et la source même du Paraguay baigne un gîte de diamans. On peut en inférer que le plateau central est formé de granite. Un lac situé sur le Xacurutina, qui chaque année produit une grande quantité de sel, est un sujet continuel de guerres parmi les naturels du pays. Près de *Salina de Almeida*, sur le Jaura, sont des puits salans, qui, depuis l'établissement de la colonie, ont constamment fourni du sel à Mato-Grosso. Ils s'étendent l'espace de trois lieues vers le sud dans l'intérieur des terres. Plateau central.

La chaîne de montagnes qui, depuis la source du Paraguay, longe sa rive orientale, se termine à sept lieues au-dessous de l'embouchure du Jaura, par le *Morro-Excavado*. A l'est de ce point, tout est marécage jusqu'au *Rio-Novo*, torrent profond, mais embarrassé de plantes aquatiques, qui se jette dans le Paraguay à neuf lieues plus bas. Par 17° 25' de latitude, les rives occidentales du fleuve deviennent montueuses à la tête de *Serra da Insua*. Au-dessus de l'embouchure du *Porrudo*, ces montagnes prennent le nom de *Serra das Pedras de Amolar*, d'après le schiste novaculaire qui en constitue la masse. Cette petite chaîne est terminée par celle des *Dourados*, au-dessous de laquelle un canal conduit au lac de *Mendiuri*, long de six lieues, et le plus grand de ceux qui bordent le Paraguay. Plus bas, ce Petites montagnes du plateau.

(1) *Mawe*, Travels, p. 296, 298. (2) *Idem*, p. 301.

fleuve baigne les *Serras d'Albuquerque*, qui forment un carré de dix lieues, et contiennent beaucoup de pierres calcaires. Après l'espace de six lieues commence *la Serra do Rabicho*, et le fleuve reprend sa direction méridionale jusqu'à l'embouchure du Taquari, belle rivière fréquentée tous les ans par des flotilles qui viennent de Saint-Paul pour aller à Cuiaba. A l'endroit où le *Mboteley*, maintenant appelé *Mondego*, s'écoule dans le Paraguay, deux hautes collines isolées se font face sur les deux rives de ce dernier fleuve. Le poste de *Nouvelle-Coïmbre* occupe l'extrémité méridionale d'une hauteur qui borde le fleuve à l'ouest. A onze lieues dans le sud de Coïmbre, est, du côté de l'ouest, l'embouchure de *Bahia-Negro*, grande nappe d'eau ayant cinq lieues du nord au sud et six lieues d'étendue; elle reçoit toutes les eaux des vastes terrains submergés au sud et à l'ouest des montagnes d'Albuquerque. A cette baie se terminent les possessions portugaises actuelles sur les deux bords du fleuve. Depuis l'embouchure de Jaura jusque par 21° 22', où de hautes montagnes s'étendent à l'ouest et plus encore à l'est, tout le pays est régulièrement inondé tous les ans, de manière que dans un espace de cent lieues en long sur quarante de large, les flots débordés du fleuve ne présentent plus qu'un immense lac que les géographes désignent sous le nom de *Lac de Xarayes*. Pendant cette inondation, les montagnes et les terrains élevés paraissent à l'œil ravi comme autant d'îles enchantées que divise un labyrinthe de canaux, de baies, d'anses et de bassins, dont plusieurs subsistent même lorsque les eaux ont baissé : c'est à cette époque sans doute que les vents d'ouest deviennent mal-sains au Brésil.

Lac temporaire de Xarayes.

Entre le Paraguay et le Parana s'étend, du nord au sud, une chaîne considérable de montagnes appelée *Amarbay*, et terminée au sud de la rivière Igoatimy par un revers qui court est et ouest, et qu'on nomme *Maracayer*. De ces montagnes naissent toutes les rivières qui coulent dans le Paraguay au sud du Taquari, ainsi que beaucoup d'autres qui, prenant une direction opposée, débouchent dans le

Parana, et dont la plus méridionale est l'Igoatimy; elle a son embouchure un peu au-dessus des *Sept-Chutes*. Cette merveilleuse cataracte offre à l'œil un spectacle des plus sublimes. Six arcs-en-ciel y brillent, l'un au-dessus de l'autre, dans les nuages vaporeux qui, s'élèvant constamment de l'eau réduite en poussière par la violence du choc, enveloppent toute l'étendue de l'horizon. Les Sept-Chutes.

Les côtes septentrionales du Brésil, depuis Maranhao jusqu'à Olinda, sont bordées d'un récif sur lequel les vagues de l'Océan se brisent, et qui, en plusieurs endroits, ressemble à une chaussée ou à une digue. Il consiste sans doute en roc de corail. Les habitans d'Olinda et de Parayba s'en servent pour construire leurs maisons (1). Récifs du Brésil.

Toutes les côtes voisines de l'embouchure de l'Amazone et du Tocantin sont des terrains bas, marécageux ou vaseux, formés par les alluvions réunies de la mer et des fleuves. Aucun récif n'arrête ici la violence des flots et des marées; des bancs de sable, des îles basses et même à moitié noyées, resserrent cependant les embouchures. Le concours de tant de grands fleuves qui s'écoulent en sens contraires de la marche générale des courans et des marées (de l'est à l'ouest), produit ici une espèce de marée extraordinaire, et qui a peu de pareilles au monde; c'est le *Pororoca*, dont nous avons déjà essayé de tracer l'image. Terres noyées.

Il est remarquable que la côte, depuis Para jusqu'à Fernambouc, n'offre aucune rivière de long cours; et cependant le *Maranhao*, le *Rio-Grande* et le *Parayba* ont de larges embouchures dans un terrain meuble : dans la saison pluvieuse, ce sont des torrens qui inondent toute la contrée; dans la saison sèche, ils ont à peine un filet d'eau, comme si le sol des montagnes intérieures les absorbait (2); souvent même leurs lits, absolument desséchés, servent de chemins aux Indiens (3). Torrens.

Depuis le Cap-Frio jusqu'au 30e parallèle de latit. sud, la côte très-élevée ne verse dans l'Océan aucune rivière

(1) *Piso*, Medicina Bras. l. I, p. 3, edit Laet. (2) *Idem*, l. I, p. 4.
(3) *Marcgrav*, Hist. nat. Brasil. l. I, ch. 1, p 262.

tant soit peu considérable. Toutes les eaux se dirigent vers l'intérieur, et s'écoulent vers la Parana ou vers l'Uraguay, qui tous les deux ont leurs sources dans ces montagnes. Le *Rio-Grande de San-Pedro*, c'est-à-dire, la grande rivière de Saint-Pierre, n'est pas d'un long cours, mais il a une très-large embouchure sur une côte basse et bordée de dunes.

Climat. La vaste étendue du Brésil indique assez que le climat et l'ordre des saisons n'y peuvent pas être partout les mêmes. L'humidité continuelle qui règne sur les bords marécageux de l'Amazone y rend les chaleurs moins intenses. Les tempêtes sont aussi dangereuses sur ce fleuve qu'en pleine mer. Dans l'intérieur. En remontant la Madera, le Xingu, le Tocantin, le San-Francisco, on trouve des plaines élevées ou des montagnes; le climat y offre plus de fraîcheur. La température des environs de Saint-Paul permet aux fruits de l'Europe d'y venir; les cerises, surtout, y abondent. Ce point paraît offrir le meilleur climat de tout le pays (1). *Pison* dit que le vent d'ouest est mal-sain dans les parties intérieures du Brésil, parce qu'il passe par-dessus de vastes forêts marécageuses (2). Sur la côte septentrion. La côte maritime, depuis Para jusqu'à Olinda, paraît jouir d'un climat analogue à celui de la Guyane, mais un peu moins humide. La saison pluvieuse, à Olinda de Fernambouc, commence en mars, quelquefois en février, et se termine en août. Les observations de Marcgrav prouvent que les vents de sud-est dominent non-seulement pendant toute la saison pluvieuse, mais même un peu avant et un peu après (3). Le vent du nord règne avec quelques interruptions pendant la saison sèche; alors les collines n'offrent qu'un sol brûlé, où toute la végétation est mourante ou du moins languissante. Les nuits, dans cette saison, sont très-froides. Tout le reste de l'année la chaleur extrême du climat y est tempérée par des vents de mer rafraîchissans, et la nature y est dans une activité conti-

(1) Notes communiquées par M. *Correa de Serra*. (2) *Pison*, Med. Bras. l. I, p. 1. (3) *Marcgrav*, Hist. natur. Bras. l. VII, cap. 2.

nuelle. La brise d'est s'élève tous les matins avec le soleil, et continue une partie de la nuit ; mais un peu avant le matin, les effets de la rosée sont aussi incommodes que dans les Antilles et la Guyane.

Les observations de M. *Dorta*, académicien de Lisbonne (1), à Rio-Janéiro, depuis le commencement de 1781 jusqu'à la fin de la même année, et pendant tout 1782, donnent pour chaleur moyenne des huit mois de 1781, 71. 65. de Fahreneit, et pour la moyenne de 1782, 73. 89. La quantité de la pluie fut, dans cette dernière année, de 47 pouces 1 ligne $\frac{13}{20}$. Le mois d'octobre fut le plus pluvieux, celui de juillet le plus sec. L'évaporation fut de 35 pouces 5 lignes $\frac{1}{5}$. Le mois de la plus grande évaporation fut celui de février, celui de la moindre le mois d'octobre. Il y eut, dans cette année-là, cent douze jours sereins, cent trente-trois avec des nuages, cent vingt pluvieux; le tonnerre se fit entendre dans soixante-dix-sept jours, et il y eut des brouillards dans quarante-trois. Ces observations coïncident avec celles de Don Pernetty sur l'île Sainte-Catherine, où il eut beaucoup à se plaindre des brumes. « De ces bois, dit-il, où le soleil ne pénètre jamais, s'élèvent des vapeurs grossières qui forment des brumes éternelles sur le haut des montagnes dont l'île est environnée. Cet air mal-sain n'est qu'à peine corrigé par la quantité de plantes aromatiques dont l'odeur suave se fait sentir à trois ou quatre lieues en mer lorsque le vent y porte. » Nos voyageurs modernes, et entre autres M. Krusenstern, se louent de la température agréable et salubre de cette même île. Il faut donc admettre que les défrichemens de l'intérieur ont amélioré le climat.

Climat de Rio-Janeiro.

De l'île Sainte-Catherine.

Les maladies dominantes au Brésil, du temps de Pison, paraissent avoir été les mêmes que celles de la Guyane d'aujourd'hui ; mais la lèpre et l'éléphantiasis y étaient alors inconnues.

Maladies endémiques.

Le tableau des productions du Brésil commence néces-

(1) *Memorias*, t. I. p. 345.

Minéraux. Diamans

sairement par le diamant. L'enveloppe ou le *cascalhao* de ces pierres précieuses est une terre ferrugineuse, mêlée de cailloux agglutinés. On les trouve généralemeut à jour dans le lit des rivières et le long de leur bord. Les roches qui accompagneut les diamans et qui en indiquent la préseuce, sout le plus souvent des minérais de fer éclatans et en forme de pois, des ardoises d'une texture fine approchant de la pierre lydienne, du fer oxidulé noir en grande quantité, des fragmens roulés de quartz bleu, du cristal jaune et d'autres matières entièrement différentes de tout ce que l'on connaît des parties constitutives des montagnes adjacentes. Les diamans ne sont pas même exclusivement propres aux lits des rivières ou aux ravins profonds; on en a trouvé dans des excavations et dans des courans d'eau sur les sommités des plus hautes montagnes (1).

On a prétendu que les diamans du Brésil avaient moins de dureté que ceux des Indes orientales; on a cru encore que le diamant d'Orient affectait plus particulièrement la forme de l'octaèdre, et celui du Brésil la forme du dodécaèdre. Mais le célèbre Hauy ne regarde pas ces différences comme prouvées (2). C'est l'opinion générale parmi les lapidaires, que les diamans du Brésil ont l'eau moins belle.

Le district des diamans.

Le *Cerro-do-Frio* est un assemblage de montagnes âpres, courant au nord et au sud, qui passent pour les plus hautes du Brésil. Le territoire des diamaus, proprement dit, s'étend environ seize lieues du sud au nord, et huit de l'est à l'ouest. Il fut premièrement exploré par quelques mineurs entreprenans de Villa-do-Principé, qui, uniquement occupés de l'or, dédaignèrent long-temps les diamans, comme des cristaux sans valeur. Enfin on en présenta un choix au gouverneur de Villa-do-Principé, qui, ne les connaissant pas davantage, s'en servit comme jetons au jeu. Apportés par hasard à Lisbonne, on en remit à l'ambassadeur de Hollande, afin qu'il les fît examiner dans son pays, qui était alors le principal marché de pierres précieuses. Les lapi-

(1) *Mawe*, travels, p. 227. (2) *Hauy*, Minéralogie, III, p. 296.

daires d'Amsterdam les reconnurent pour de beaux diamans. L'ambassadeur, en informant le gouvernement portugais de la découverte, conclut en même temps un traité pour le commerce de ces pierres; et Cerro-do-Frio devint un district à part. L'énorme quantité de diamans exportés dans les vingt premières années, et qu'on dit avoir excédé mille onces, en diminua promptement le prix en Europe, et on les envoya par la suite dans l'Inde, où ils avaient plus de valeur, et qui, auparavant, les avait fournis exclusivement. Du reste, le Cerro-do-Frio se présente sous un aspect particulier. Déjà, autour de Villa-do-Principe, la contrée est découverte et débarrassée de ces forêts impénétrables qui occupent généralement les autres parties de la province. En avançant vers Tejuco, l'herbe même disparaît quelquefois, et l'on ne voit presque plus que du gros sable et des cailloux de quartz arrondi. Partout la monotone aridité d'un plateau granitique semble dire au voyageur attristé : Vous êtes dans le district des diamans! »

Les mines de Cerro-do-Frio produisent au gouvernement, année commune, de vingt à vingt-cinq mille karats. De 1801 à 1806, les frais d'exploitation se montaient à 204,000 livres sterlings, non compris 17,300 livres sterlings provenant de l'or trouvé dans la même période. Les diamans envoyés au trésor de Rio-Janéiro, pèsent cent quinze mille six cent soixante-quinze karats; ensorte qu'ils coûtent au gouvernement 33 shillings 8 deniers (environ quarante-deux fr.) par karat. C'étaient des années extraordinairement productives; mais on peut compter qu'il y en a toujours autant de détournés par fraude, malgré toutes les rigueurs de la surveillance, et la sévère punition qui attend les contrebandiers. Aussi la difficulté de l'exportation les retient dans le district, où ils circulent comme du numéraire (1). Produit annuel.

Il y a d'ailleurs des mines de diamans, ou pour mieux

(1) *Mawe*, p. 238, p. 249, p. 255.

dire des lavages, dans la rivière Tibigi, qui arrose la plaine de Corritiva, dans les plaines de Cuyaba, et même dans beaucoup d'autres endroits dont le gouvernement n'a pas connaissance (1).

Volume des diamans. Le volume des diamans varie infiniment : il y en a de si petits, qu'il en faut quatre ou cinq pour faire le poids d'un grain, par conséquent seize ou vingt pour un karat. Rarement on en trouve, dans le courant d'une année, plus de deux ou trois de dix-sept à vingt karats; et il peut se passer deux ans sans qu'on en rencontre un de trente karats. Lorsqu'un des journaliers nègres employés au lavage trouve un diamant d'un *octavo* ou de dix-sept karats et demi, il est couronné de fleurs, et conduit en procession chez l'administrateur, qui l'habille à neuf et lui achète sa liberté.

Topazes. Les topazes du Brésil paraissent être de plusieurs variétés ; peut-être a-t-on confondu sous ce nom des pierres de diverses espèces. La couleur ordinaire est le jaune. Dans les ruisseaux de *Minas-Novas*, au nord-est de Tejuco, on trouve des topazes blanches, bleues, et des aigue-marines. Parmi les topazes bleues on rencontre quelquefois une variété particulière, ayant l'un de ses côtés bleu, l'autre clair et limpide. Les topazes de Capor n'ont jamais qu'une seule pyramide, même lorsqu'on les trouve implantées dans des cristaux de quartz, qui paraissent également fracturés et changés de place.

M. Mawe refusa de croire à l'existence des topazes *vertes*, qu'on lui annonça ; mais pourquoi n'y en aurait-il pas de vertes, puisqu'il y en a de bleues-verdâtres ? (2). Ce minéralogiste n'a pas décidé une autre question curieuse. On a prétendu que la plupart des pierres que l'on débite sous le nom de *rubis du Brésil*, n'étaient autre chose que

(1) Actes de la Société d'Histoire naturelle de Paris, t. I, p. 78 et suiv. *Mawe*, p. 57.

(2) Il y a une semblable topaze au Muséum d'histoire naturelle. M. *Brisson*, l'appelle aigue-marine orientale, *voyez* Pesant. specif., p. 63. *De Lisle*, Crystalog., t. II, p. 139, note 100, l'appelle *saphir* du Brésil.

Digitized by Google

des topazes du même pays, que l'on a exposées au feu, pour remplacer, par une teinte plus agréable, le jaune roussâtre, qui était leur couleur naturelle. Il est certain qu'une topaze du Brésil, mise dans un creuset et exposée à un feu capable de faire rougir ce creuset, prend une couleur d'un rouge de rose (1).

Le *chrysoberille*, qui prend, sous la main des lapidaires, l'éclat le plus brillant, est très-estimé au Brésil ; il n'a pu encore se répandre en Europe. Le chrysoberille.

On a récemment chargé M. Camara, élève du célèbre Werner, de la recherche des gîtes primitifs de l'or. Tout le plateau central, depuis les environs de Saint-Paul et de Villarica, jusqu'aux bords de la rivière d'Ytènes, paraît renfermer des mines d'or ; mais on n'exploite aucune de ces mines ; elles sont encore intactes, et tout l'or que le Brésil a envoyé en Europe est provenu des lavages qu'on a établis le long des rivières qui sortent de ces montagnes. Mines d'or.

Environ à cinq lieues au sud ouest de Saint-Paul, sont les anciens lavages de Jaragua, fameux il y a deux siècles, et qu'on vantait alors comme le Pérou du Brésil. Le sol est rouge, ferrugineux, profond ; il repose sur du granite, incliuant vers le gneiss, mêlé d'amphibole et de mica. L'or se trouve, la plupart du temps, immédiatement au-dessus du roc, dans un lit de cailloux et de gravier, appelé *cascalhao*. Les trous dont on l'a tiré pour le lavage, ont cinquante à cent pieds de large, et dix-huit à vingt de profondeur ; souvent le métal touche déjà aux racines de l'herbe. L'or varie beaucoup par le volume de ses grains : quelquefois ses parcelles sont si minces, qu'elles nagent dans l'eau agitée. Le produit des mines d'or s'élève, d'après un rapport digne de foi, à la valeur de cinq millions et demi de piastres (2). M de Humboldt l'évalue à un cinquième de moins.

L'or n'est pas le seul métal que possède le Brésil ; le fer y abonde, mais l'exploitation est défendue. M. Link vit à Mines de fer, de cuivre, etc., etc.

(1) Encyclopédie méthod., arts et métiers, t. II, part. I, p. 46, et *Hauy*, t. II, p. 305. (2) *De la réorganisation*, etc., etc., MS. précité.

Lisbonne, dans le cabinet d'Ajuda, un morceau de mine de cuivre vierge qu'on y conserve, et qu'on a trouvé dans un vallon, à deux lieues portugaises de *Cachoeira*, et à quatorze de *Baja*. Il est d'une grandeur et d'un poids extraordinaires. Il pèse deux mille six cent seize livres; il a, dans sa plus grande largeur, deux pieds un pouce six lignes, et dans sa plus grande épaisseur, dix pouces : sa surface est raboteuse, couverte çà et là de malachiste et d'ocre de fer.

Disette de sel. A l'instar de l'Afrique, ce royaume de l'or et des diamans manque de sel, et la cherté de cette substance nécessaire empêche les habitans de saler les viandes d'une quantité innombrable de bœufs et d'autres animaux que l'on tue pour en avoir la peau, et qui deviennent la proie des bêtes féroces. Le sel nécessaire à la salaison coûterait trois fois autant que la viande. Ce n'est pas que la nature ne produise au Brésil beaucoup de sel marin; à *Baya*, près *Cabofrio* et près *Cabo de Saint-Roch*, il y en a tant, qu'on pourrait en charger des vaisseaux (1); mais le commerce du sel est défendu aux particuliers, et affermé pour quarante-huit millions de *reys*. On sent cruellement la cherté du sel dans le pays des mines, où l'on est obligé d'en donner aux animaux, qui, sans cela, refuseraient souvent de manger. Les champs produisent à la vérité de l'herbe en abondance; mais elle ne contient pas assez de parties salines pour les troupeaux (2). S'il se trouve, dans l'intérieur de ce pays, quelques endroits dont le terrain soit imprégné de sel, l'instinct y conduit des troupeaux immenses d'animaux et d'oiseaux qui viennent s'y repaître.

Rareté de la pierre calcaire. Le sel n'est pas la seule substance commune ailleurs et rare au Brésil. Un auteur indigène (3) assure qu'au Brésil on n'a point de pierres calcaires, et que toute la chaux faite

(1) *Vasconcellos*, Noticias do Brasil, l. I, nos. 42 et 57, cité par *Da Acunha de Azévédo Coutinho*, évêque de Fernambouc, Essai sur le commerce du Portugal, part. I, ch. I, § 4.

(2) *Azara*, quadrupèdes du Paraguay, t. II, p. 257 de l'original.

(3) *Da Acunha de Coutinho*, X, 7. (4) *Mawe*, travels, p. 92, 126, 224.

avec des coquillages, est ordinairement d'une mauvaise qualité. Cette assertion paraît trop générale. M. Mawe a trouvé de belles pierres calcaires dans le territoire boisé de Gorosuara, auprès de Sorricaba, gouvernement de Saint-Paul : il en a découvert de fort grosses au nord de Rio-Janéiro, dans l'ancien lit de la mine d'or de Santa-Rita ; et aux aleutours, des collines entières de la même roche, dont les parties détachées avaient formé des bancs de tuf dans toutes les vallées environnantes. On lui assura qu'il s'en trouvait auprès de Sabara, dans Minas-Geraes. Près de la rivière Abaité, dans le district de *Minas-Novas*, une matière calcaire enveloppe du plomb sulfuré ; et les vastes lits calcaires de Monte-Rodrigo, entre Rio-dos-Velhos et Parana, servent à la production d'une grande quantité de nitrate de potasse.

Le règne végétal du Brésil n'est, comme le règne minéral, connu qu'en partie. On savait, par les ouvrages de Pison et de Marcgrav, que la Flore du Brésil septentrional ressemble beaucoup à celle de la Guyane ; mais cette ressemblance paraît même, d'après les observations d'un savant voyageur actuellement à Rio-Janéiro, s'étendre jusqu'à la partie méridionale. On y retrouve la plupart des plantes décrites par Aublet ; les *composées*, les *euphorbiacées*, les *légumineuses*, les *rubiacées*, paraissent les familles les plus nombreuses : il y a plus de *cyperacées* que de *graminées* ; le nombre des *aroïdes* et des *fougères* paraît considérable. Les plantes de Rio-Janéiro sont presque toutes dépourvues d'odeur et d'arome ; mais les plantes amères y abondent (1). On a découvert des salicornes très-riches en soude. Le même observateur nous apprend que sur trente plantes recueillies dans le Benguéla et l'Angola en Afrique, une seule s'est trouvée ne pas croître aux environs de Rio-Janéiro ; fait curieux, qui, s'il est reconnu général au Brésil, peut concourir à rendre vraisemblable la transmigration de quelques peuplades africaines.

Végétation du Brésil.

Rapports avec la flore du Congo.

(1) Lettre de M. *Auguste de Saint-Hilaire*, MS.

Digitized by Google

Arbres principaux des forêts.

Les côtes maritimes sont couvertes de paletuviers rouges : à peu de distance commencent les nombreuses espèces de palmiers, parmi lesquelles on distingue le cocotier brasilien, plus gros et plus élevé que celui des Indes (1) : on tire de ses fruits un excellent beurre ; mais cette opération ne peut se faire avec succès qu'autant que la chaleur de l'air est moindre de 20 deg. de Réaumur : si elle monte à 23 deg., le beurre devient une huile très-liquide. Les *crotons* forment presque tous les taillis qui couvrent les pittoresques montagnes dont la rade de Rio-Janéiro est environnée. Le mirte brésilien brille par son écorce argentée. La *bignonia leucoxylon*, nommée dans le pays *guiraparíba*, fleurit plusieurs fois dans l'année, et sa floraison annonce ordinairement les pluies : cet arbre, tout couvert de belles fleurs jaunes, ne formant alors qu'un seul bouquet, éclate aux yeux à une très-grande distance. L'*icica-heptaphylla*, la *copayfera officinalis*, et plusieurs autres, donnent des résines précieuses. Mais les fruits des arbres indigènes, tels que les *jacas*, les *jaboticaba*, les *gormichama*, quoique mangés par les habitans de Rio-Janéiro, ont un goût désagréable, un peu amer et résineux. Tous ces arbres appartiennent à la famille des mirtées (2). Le couroupitau, ou l'arbre à boulets de canon, de la Guyane, est connu au Brésil sous le nom de *pékia* : son fruit, gros et dur, ressemble réellement, pour la forme et la grandeur, à un boulet de 36, et il est dangereux de s'exposer à en recevoir une contusion au moment où il tombe à terre. Lorsque ce même arbre en fleurs est revêtu de ses énormes calices et pétales embellies des couleurs les plus vives et les plus variées, il présente une grande pyramide fleurie de l'aspect le plus magnifique. Les forêts du Brésil sont embarrassées par des broussailles et des arbrisseaux, entr'autres une espèce d'aloës épineux ; elles sont en quelque sorte étouffées par des arbustes sarmenteux, et des lianes qui montent jusqu'au sommet des arbres

---

(1) *Cocos butiracea*, Linn. *Pindova*, est le nom brésilien, selon *Piso*. t. II, ch. 10. *Marcgrav*, l. III, ch. 18.

(2) Lettre de M. *Auguste de Saint-Hilaire*.

les plus élevés. Quelques-unes de ces lianes, comme la *passiflora-laurifolia,* étalent des fleurs magnifiques.

Bois de construction.

Un auteur portugais (1) prétend qu'aucun pays ne renferme des bois aussi précieux pour la construction, que le Brésil. « Tous nos ingénieurs-constructeurs, dit-il, connaissent la qualité supérieure du tapinhoam, de la peroba, » du pin du Brésil, du cerisier, du cèdre, du canellier sauvage, de la guerrama, de la jequetiba, etc. : quelques-unes de ces espèces de bois résistent mieux à l'influence » de l'eau, d'autres à celui de l'air. L'olivier et le pin du » Brésil sont particulièrement propres à la mâture. » Quelques-uns de ces beaux arbres parviennent à la hauteur extraordinaire de cent cinquante palmes ; mais ils sont exposés à mille dangers : leurs racines, peu profondes, s'étendent au loin sur la surface de la terre ; chaque coup de vent qui ébranle leurs fortes branches les abat, et pour comble de malheur, ceux qui tombent en entraînent bien d'autres dans leur chute.

Enorme grandeur des arbres.

La Condamine (2) parle des canots dont se servaient les carmes envoyés par les Portugais, comme missionnaires, sur la rivière des Amazones. Il monta un de ces canots fait d'un seul arbre, et qui avait quatre-vingt-dix palmes de longueur, dix et demie de largeur et autant de hauteur. Rocca Pitta, dans son histoire de l'Amérique portugaise, parle de ces sortes de canots construits d'un seul tronc, dont le diamètre était de seize à vingt palmes, qui avaient de chaque côté vingt ou vingt-quatre rameurs, et qui étaient chargés de cinq à six cents tonneaux de sucre, dont chacun était de quarante arobes (3).

« Les racines de plusieurs de ces arbres, dit l'évêque de » Fernambouc (4), entourent les troncs à la hauteur de » huit à dix palmes au-dessus de la surface de la terre, où » elles diminuent de manière à former, pour ainsi dire,

(1) *Da Acunha de Coutinho*, Essai sur le commerce du Portugal, p. I, ch. 8. (2) *La Condamine*, Voyage à la rivière des Amazones, p. 91.

(3) *America portugueza*, liv. I, n°s 58 et 59.

(4) *Da Acunha de Coutinho*, part. I, ch. 8, art. 7.

» autant de rectangles avec le tronc qu'elles sont en nombre. Il n'existe pas de bois plus propre à faire des courbes » que celui de ces racines, surtout celles de la succupira, » de l'ipe, de la peroba ou de la sapocaja. »

Exportation des bois.

Les bois de mâture et de menuiserie sont déjà en quantité exportés pour l'Europe. La marine royale de Portugal est construite en bois brésilien. Bahia et quelques autres ports du Brésil font de la construction des bâtimens une branche de leur commerce. Non-seulement le Portugal en tire presque tous ses vaisseaux marchands, mais on en vend même aux Anglais, qui en font grand cas. Les constructions navales coûtent ici moitié moins qu'en Angleterre (1).

Bois de teinture.

Les bois de teinture du Brésil sont très-connus, celui surtout qui porte le nom du pays même, chez quelques nations européennes, et chez d'autres celui de bois de Fernambouc (2). Cet arbre est de la hauteur de nos chênes : il est chargé de branches, mais en général d'une vilaine apparence ; les fleurs, très-semblables pour la forme à celles du muguet, sont d'un très-beau rouge ; la feuille est semblable à celle du buis ; l'écorce de l'arbre est d'une épaisseur considérable. Cet arbre croît dans les rochers et les terrains arides.

Plantes alimentaires.

Le manioc est ici, comme dans toute l'Amérique, la principale ressource pour la nourriture de l'homme. Les ignames, le riz, le maïs, et, depuis 1770, le froment, sont cultivés avec soin. La pistache de terre (3) paraît indigène ; on en tire surtout une huile excellente. Les melons, les citrouilles, les bananes abondent dans toutes les parties basses. Les citronniers, les pampelmouses, les orangers, les goyaviers, sont communs sur la côte. Les figuiers de Surinam (4) viennent surtout parmi les ronces dans les champs abandonnés. L'arbre mangaba ne croît que dans les environs de Bahia : on tire de ses fruits une espèce de vin. Les pommes de pin

---

(1) Notes de M *Corrêa de Serra*. (2) *Cæsalpinia echinata*.
(3) Son nom brasilien est *mendubi*. *Marcgrav*, hist. nat., I, c. 17.
(4) *Cecropia peltata*.

abondent surtout sur les côtes de la province de Saint-Vincent et dans l'intérieur, vers les frontières du Paraguay. L'ibipitanga (1) donne un fruit qui ressemble aux cerises. La province de Rio-Grande produit tous les fruits européens d'une bonne qualité, et en abondance. On nous assure que les légumes de l'Europe ont dégénéré aux environs de Rio-Janéiro, à l'exception des haricots, qui y ont produit un grand nombre de variétés.

La culture du sucre, du café, du coton et de l'indigo a pris des accroissemens considérables. Le fameux tabac du Brésil n'est cultivé au Brésil que dans le district de Cachoeira, à quinze lieues de Bahia; mais ce district est très-vaste : cette culture est très-lucrative, mais n'est pas comparable à celle du coton (2). Le cacaoyer forme des forêts immenses dans le gouvernement de Para, le long de la Madera, du Xingu et du Tocantin. Dans ces mêmes forêts, le vanillier, au moyen de ses vrilles, s'attache, comme le lierre, au tronc des arbres. Cultures coloniales.

Le Brésil nourrit plusieurs espèces de poivre, entr'autres le *capsicum frutescens*, L., le cannellier sauvage et la cassie brésilienne. Le *caopia* des Brésiliens est l'*hypericum guyanense*, qui donne, par incision, une résine semblable à la gomme-goutte. Parmi les plantes médicinales, on distingue le caaccica ou herbe à serpent (3), l'arapabaca (4), le salutaire *ipécacuanha*, le jalap, le gayac et l'espèce d'*amyris* qui produit la gomme élémi. Le conami sert aux pêcheurs à engourdir les poissons. Plantes aromatiques, etc, etc.

La plupart des animaux du Pérou, de la Guyane et du Paraguay se retrouvent aussi au Brésil; tels sont les jaguars, les couguars, les tapirs, les pecaris et les coatis. Mais ce pays offre aussi des particularités. Les bœufs et les chevaux ne prospèrent pas dans la plus grande partie du Brésil : ils restent généralement faibles. La peau des bœufs sauvages Animaux.

(1) C'est une *plinia*, selon Jussieu et Corréa de Serra; dans l'Encyclopédie méthod., on la regarde comme une *eugenia*.
(2) Notes de M. *Corréa*. Voyage de M. *Henry Koster*, Londres, 1816.
(3) *Euphorbia capitata*, L. (4) *Spigelia anthelmia*.

est employée à faire des bateaux (1). Les animaux particuliers au Brésil appartiennent, pour la plupart, au genre des singes et à des genres qui en sont rapprochés. Tel est le singe marikina, *simia rosalia*, que M. d'Azara, d'après l'observation de M. Walckenaer, semble avoir confondu avec son miriquoina ou *simia pithecia*, qui est une espèce très-différente. Le titi ou istiti, *simia jacchus* de Linné, est particulier au Brésil, et M. d'Azara ne l'a jamais rencontré au Paraguay (2). Les autres singes sont le sajou, *simia apella*, et le pinche, *simia œdipus*, plus petit encore que le titi. L'Européen est dégoûté à la vue des chauves-souris, qui sont très-grandes et très-nombreuses; on distingue le vampire et la chauve-souris musaraigne, *vespertilio soricinus*. Deux espèces de paresseux se traînent sur les arbres du Brésil, l'*aï* et l'*unaï* (3). C'est probablement à tort que Linné indique la dernière espèce comme se trouvant aux Indes ou à Ceylan. Buffon a eu raison en regardant ces animaux comme particuliers au Mexique et à l'Amérique méridionale (4).

On trouve aussi au Brésil des fourmilliers et des tatous, comme dans les autres parties de l'Amérique. Le *tatou-bolla* paraît être une espèce de hérisson (5); mais si M. Beauchamp, l'historien, visite un jour le Brésil, il aurait tort de craindre « que les hérissons lançassent sur lui leurs pointes ». La marmose, *didelphis murina*, les *cavia paca* et *aperea* sont particuliers au Brésil et à la Guyane, ainsi que le *sciurus æstuans*, qui porte le nom distinctif d'écureuil du Brésil. Le tapeti, ou le lièvre brésilien, n'a point de queue.

Oiseaux. Les oiseaux du Brésil sont peut-être ceux qui se distinguent le plus par l'éclat des couleurs dont la nature a revêtu leur plumage. *Pernetti* assure cependant que la couleur rouge de quelques perroquets est due à des opérations arti-

(1) *Langstedt*, Voyage au Brésil et aux Inde. orientales, p. 64, en all. (2) *Azara*, quadrupèdes du Paraguay, t. II, p. 200 de l'original.
(3) *Bradypus tridactylus* et *didactylus*. (4) *Buffon*, édit. in-12, p. 89.
(5) *Lindley*, Voyage au Brésil, p. 175, trad. franç.

ficielles. Le toucan (*anser americanus*) est poursuivi à cause de ses belles plumes, qui sont en partie couleur de citron, en partie rouge incarnat, et en partie noires par bandes transversales d'une aile à l'autre. Un des plus jolis oiseaux du Brésil est celui qu'on nomme, dans le pays, *guranthé engera.* C'est, comme le nom brésilien l'indique, une fleur ailée. Toutes les variétés de colibris fourmillent ici. Les bois sont peuplés de plus de dix espèces d'abeilles, les unes logées dans la terre, les autres dans les arbres, la plupart ennemies de la vie sociale, mais dont plusieurs composent du miel aromatique (1).

Divisions. politiques. Le Brésil est divisé en neuf grands gouvernemens, indépendans les uns des autres, mais dont celui de Rio-Janéiro était réputé le premier, et portait le titre de *vice-royauté.* Ce titre a dû disparaître par l'établissement de la cour de Lisbonne à Rio-Janéiro. L'accroissement de la population et de la culture a occasionné la création de dix gouvernemens du second ordre, qui ont chacun leur rapport de subordination à quelqu'un des grands gouvernemens; quelques-uns même où la population s'est fort augmentée, ont dû recemment être déclarés indépendans. En voici le tableau :

Gouvernement du premier ordre.

Rio-Janéiro	avec titre de vice-royauté.
Para	sur l'Amazone.
Maranhao	sur la côte orientale.
Pernambuco	
Bahia	
San-Paulo	dans l'intérieur.
Matogrosso	
Goyaz	
Minas-Geraes	

Gouvernemens du second ordre.

Rio-Grande	subordonnés à Rio-Janéiro.
Sainte-Catherine	

(1) *Coelho de Seabra*, Mémoires de l'académie de Lisbonne, II, p. 59.

Espiritu-Santo. Sergipe	à Bahia.
Seara. Paraiba	à Pernambuco (indépendans au civil).
Piauhy	à Maranhao.
Rio-Negro. Macapa. Rio-Grande do Norte.	à Para. (Le premier indépendant au militaire).

Les gouvernemens prennent en portugais le nom de *capitania* ou capitainerie.

Divisions ecclésiastiq. Il y a un archevêque primat du Brésil à Bahia, et six évêques, Belem dans le Para; Maranhao, Olinda dans Pernambuco; Rio-Janéiro, San-Paulo, Mariana dans Minas-Geraes. Il y a, outre cela, deux diocèses sans chapitre, que l'on nomme *Prelacias*, administrés par les évêques in partibus, qui sont Goyazes et Cuyaba. Les curés ne sont pas très-nombreux, mais leur petit nombre est suppléé par une foule de succursales entretenues par les particuliers.

Divisions judiciaires. Pour ce qui regarde la justice, il y a deux cours souveraines (*Relaçoès*), l'une à Bahia, l'autre à Rio-Janéiro. Para Maranhao, Pernambuco, Goyazes, Bahia, sont du ressort de la première; Rio-Janéiro, Miuas-Geraes, Matogrosso, San-Paulo, du ressort de la secoude. Les gouverueurs de Bahia et Rio-Janéiro en sont présidens nés.

Comarcas. Le Brésil est, outre cela, divisé en *comarcas*, comme le Portugal, dans chacune desquelles il y a un *ouvidor*, juge eu seconde instance, duquel on appelle aux cours souveraines. Ces comarcas sont vingt-quatre.

Alagoas.	Matogrosso.	Rio-Janéiro.
Bahia.	Para.	Rio-Negro.
Ceara.	Paraiba.	Sabara.
Espiritu-Santo.	Pernagua.	Santa-Catharina.
Goyazes.	Pernambuco.	San-Paulo.
Jacobina.	Piauhy.	Serro do Frio.
Ilheos.	Porto-Seguro.	Sergipe del Rey.
Mahanhao.	Rio dos Mortes.	Villarica.

Nous commençons notre topographie par le gouvernement de *Rio-Janéiro*, qui renferme la capitale du même nom. La forteresse, bâtie sur une langue de terre, s'appelle *Saint-Sébastien*, nom que plusieurs auteurs rendent commun à toute la ville. Les collines et les rochers sont, à une grande distance, couverts de maisons, de couvens et d'églises (1). Le port, vaste et excellent, est défendu par le château de Santa-Cruz, bâti sur un rocher de granite. L'entrée du golfe qui forme le port est resserrée par plusieurs îles et rochers de granite d'un aspect très-pittoresque. Quelques magasins et chantiers sont aussi établis sur des îles. Peu de sites dans le monde égalent la beauté de ce vaste bassin, dont les eaux tranquilles reflètent de toutes parts un mélange de rochers élancés, de forêts épaisses, de maisons et de temples (2). Parmi les édifices, on distingue le ci-devant collége des jésuites. L'eau est conduite dans la ville par un magnifique aqueduc. Il y a des manufactures de sucre, de rhum et de cocheuille. Les habitans sont aujourd'hui au nombre de cent mille. Les vivres, quoique abondans, sont chers. La position basse de la ville, et la malpropreté des rues, où souvent on laissait s'arrêter les eaux stagnantes, y rendaient le séjour mal-sain dans quelques saisons, et les vaisseaux négriers y introduisaient souvent des maladies contagieuses; une meilleure police a remédié à tous ces inconvéniens depuis que le souverain du Portugal et du Brésil y réside. La douceur des mœurs, la galanterie des femmes, la magnificence des processions, tout fait de Rio-Janéiro une ville de l'Europe méridionale. C'est le principal marché du royaume, et très-commodément placé pour les relations commerciales avec l'Europe, l'Afrique, les Indes orientales, la Chine et les îles du grand Océan. Sous une bonne administration, il pourra facilement devenir l'entrepôt général des productions de toutes

Capitainerie de Rio-Janéiro.

La capitale.

---

(1) *Staunton*, Voyage de lord Macartney, t. I, p. 175, trad. franç. *Barrow*, Voyage à la Cochinchine, I, p. 97, trad. franç.

(2) *Langstedt*, Voyage, p. 80 et suiv. *Mawe*, travels, p. 97 et suiv.

les parties du globe. L'exportation consiste en coton, sucre, rhum, bois de construction et de marqueterie; peaux, suif, indigo et grosses cotonnades; or, diamans, topazes, améthystes, chrysoberylles, aigues-marines et tourmentines, souvent vendues pour des émeraudes (1).

Capitainerie de Rio-Grande. La capitanie de *Rio-Grande*, la plus méridionale de toutes, est arrosée par plusieurs rivières dont les bords se trouvent bien garnis de bois, et sur lesquelles on a récemment entrepris d'établir des lavages d'or. Près du chef-lieu, on exploite du charbon de terre; on y a trouvé aussi du manganèse, qui paraît indiquer de l'étain. De nombreux troupeaux d'autruches, d'une variété foncée, errent dans les plaines. Les oiseaux et les quadrupèdes abondent dans les épaisses forêts. Sous un ciel tempéré, le sol est si productif, qu'on pourrait appeler Rio-Grande le grenier du Brésil : on en exporte, pour toutes les parties de la côte, du froment emballé dans des peaux, où souvent il fermente avant d'arriver à sa destination. La culture du chanvre, essayée avec succès par ordre du gouvernement, a été abandonnée comme trop pénible. Les raisins, très-bons, y fourniront du vin, maintenant que les lois restrictives portées en faveur de la métropole ont été abolies. Le gros bétail, dont la race est ici extrêmement belle, forme la principale occupation des habitans. Il y a d'excellens chevaux. La vente du suif, de la viande séchée et des peaux, dont on exporte environ trois cent mille par an, sont une grande source de richesse pour le pays.

Ville du même nom. La capitale, nommée de même, est défendue par plusieurs forts en partie construits sur des îlots. Plusieurs écueils et des bancs de sables, sujets à être déplacés par la violence des courans, rendent l'entrée du port dangereuse pour des navires qui tirent plus de dix pieds; mais, dans l'intérieur de la baie, ils trouvent une eau tranquille et profonde.

(1) *Mawe*, travels, p. 334.

Les rives du fleuve *Rio-Grande* sont infiniment populeuses : on estime qu'il y a cent mille habitans resserrés dans une circonférence de vingt lieues; mais le voisinage immédiat de la capitale n'a rien d'agréable. Le sol n'y consiste qu'en collines de sable irrégulièrement entassées par les vents, qui souvent les déplacent, les emportent et les jettent dans la ville, où la poussière pénètre alors dans toutes les parties des maisons.

Les rochers coniques de l'île *Sainte-Catherine*, qui s'élèvent rapidement du fond de la mer, forment un ensemble pittoresque avec les hautes montagnes du continent voisin, dont les cimes, couronnées de bois, se confondent dans le lointain avec l'azur des cieux. L'île même, séparée du continent par un canal étroit, offre une variété de montagnes et de plaines; quelques endroits sont marécageux. Les chaleurs du solstice y sont constamment tempérées par d'agréables brises de sud-ouest et de nord-est : les dernières règnent depuis le mois de septembre jusqu'en mars, et les autres depuis avril jusqu'en août. Les forêts, qui autrefois occupaient une grande partie de sa surface, ont été considérablement éclaircies dans les dernières années (1). Toutes les roches de la côte et de l'intérieur sont de granite primitif. Près du port paraît une veine de grunstein dans divers états de décomposition, et qui passe finalement en une espèce d'argile employée à la fabrication d'une bonne poterie. L'humidité naturelle du sol entretient dans l'intérieur de l'île une brillante végétation de palmiers, de mirtes, de fleurs de posséon, de rosiers, d'œillets, de jasmins, de romarins et d'une quantité de plantes aromatiques dont l'odeur suave se fait sentir à trois ou quatre lieues en mer lorsque le vent de terre y porte. Ce trait, contraire aux observations de M. de Saint-Hilaire sur la Flore de *Rio-Janéiro*, nous fait persister à croire que la végétation du Brésil méridional offre un caractère particulier.

Ile Ste.-Cather.

(1) *Mawe*, travels, p. 47 et suiv.

Villes de l'île et de la côte voisine.

L'entrée du port de *Sainte-Catherine* est commandée par deux forts, et deux autres défendent le reste de l'île. La ville, peuplée de six mille âmes, se présente très-bien sur un fond de verdure riante et variée par des bouquets d'orangers et de citronniers chargés de fleurs et de fruits. C'est un séjour affectionné par les négocians et les officiers de vaisseaux marchands qui ont acquis assez de fortune pour vivre dans une honorable retraite. Vis-à-vis de la ville, sur le continent, de hautes montagnes, couvertes d'arbres et de taillis, forment une barrière presque impénétrable. L'œil y distingue avec plaisir le petit port de *Peripi* avec d'abondantes pêcheries, et la charmante vallée de *Picada*, toute remplie de maisonnettes blanches à moitié cachées dans des bosquets d'orangers et de plantations de café. Plus à l'ouest, demeurent des sauvages appelés *Bougueres*, qui troublent quelquefois la paix des habitations les plus reculées. En continuant de prolonger la côte vers le nord-est, partout semée de maisons parmi des bosquets et des plantations, on arrive au *port Saint-François*, situé dans une baie du même nom, défendue par des forts. La construction navale forme la principale industrie des habitans. Les vaisseaux qu'on y lance sont préférés, par les Espagnols et les Portugais, à ceux des chantiers de l'Europe; le bois y a surtout l'avantage de bien tenir les clous et de ne point ronger la ferrure, comme fait notre chêne. Il en est de même du bois de Bahia. Un pays à-peu-près plat s'étend autour de Saint-François, à quelque distance de la côte, et les rivières qui l'entrecoupent sont navigables pour des canots jusqu'au pied de la grande chaîne de montagnes élevée de plus de quatre mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et traversée par une route frayée moyennant un travail prodigieux, et qui ne tardera pas à devenir un des plus beaux monumens du Brésil. Une montée régulière de vingt lieues conduit à la superbe plaine de *Corritiva*, où paissent d'im-

Constructions navales

Plaine de Corritava.

(1) *Mawe*, travels, p. 58, p. 281.

menses troupeaux de bétail destinés à l'approvisionnement de Rio-Janéiro, de Saint-Paul et d'autres places : on y élève aussi une quantité de mulets. Les chevaux de Corritiva sont généralement plus beaux que ceux de l'Amérique espagnole.

L'entrée du port de *Santos*, fermée par l'île de Saint-Vincent, est quelquefois rendue difficile par les courans et les vents variables qui descendent des montagnes. Les environs, souvent submergés par de fortes pluies, et par conséquent mal-sains, sont très-propres à la culture du riz, qui passe pour le meilleur du Brésil. La ville, peuplée de six à sept mille habitans, est une place très-commerçante, et l'entrepôt de toutes les productions de la capitanie de Saint-Paul. La route pavée, qui monte en zigzag sur la montagne, conduit à la ville de Saint-Paul; en quelques endroits creusée à travers le roc vif, en d'autres taillée dans les flancs de montagnes perpendiculaires, souvent cette route conduit par-dessus des pics coniques, le long d'effroyables précipices dont les bords sont munis de parapets. Quelques courans d'eau, tombant en cascades pittoresques, se frayent un passage autour des roches; c'est là qu'on peut connaître la structure de la montagne, qui paraît être composée de granite, et en partie aussi de grès ferrugineux. Partout ailleurs le sol est couvert de bois si fourrés, que souvent les branches des arbres, en se joignant, forment des arcades au-dessus de la tête du voyageur. A moitié chemin, se trouve une halte au-dessus de la région des nuages. Après trois heures de marche, on parvient au sommet, élevé de six mille pieds pour le moins. C'est un plateau assez étendu, et principalement composé de quartz recouvert de sable. De cette position la mer, quoiqu'éloignée de sept lieues, semble baigner le pied même des montagnes : le port de Santos et la côte sont dérobés à la vue. Après y avoir avancé une demi-lieue, on voit déjà serpenter les rivières qui prenant leur cours vers l'ouest, forment par leur réunion la grande rivière Corrientes, qui va joindre la Plata. Cette circonstance rend raison de la pente plus adoucie

Ville et district de Santos.

Route de St.-Paul.

et moins élevée du revers intérieur de la chaîne de montagues qui bor de toute la côte du Brésil (1).

Ville de St.-Paul. La ville de *Saint-Paul* est sitnée sur une éminence agréable, euvironuée de trois côtés par des prairies basses, et baignée de petits ruisseaux très-clairs qui en forment presqu'une île dans la saison pluvieuse, et vont se réunir dans la jolie rivière de *Tietis*. Le climat est l'un des plus sains de toute l'Amérique méridionale. On n'y connaît pas de maladies endémiques. La température moyenne varie entre 50 et 80 degrés F. Les maisons, bâties en pisé, sont hautes de deux étages et joliment peintes à fresque; les rues extrêmement propres sont pavées de schiste lamellaire lié avec un ciment d'oxide de fer, et renfermant de gros cailloux de quartz arrondi : ce sont des pierres d'alluvion contenant de l'or, dont on trouve de petites parcelles dans les trous et crevasses, où les habitans pauvres les cherchent avec soin après les fortes pluies. La population s'élève au-delà de quinze mille âmes. Ce n'est qu'après l'épuisement de leurs lavages d'or, autrefois fameux, que les habitans ont dérogé jusqu'à s'occuper de travaux utiles et champêtres : ils y sont encore très-arriérés; cependant les jardins de Saint-Paul sont arrangés avec beaucoup de goût, et souvent avec une élégance toute particulière. Il y a beaucoup de luxe et de mollesse à Saint-Paul; la civilisation y est plus avancée, plus répandue et plus générale que dans les autres villes, et les dames sont renommées dans tout le Brésil à cause de leur beauté, leur amabilité et la noblesse de leurs manières. Il y a beaucoup de boutiquiers, beaucoup d'artisans, mais peu de fabricans ou manufacturiers; la plupart des habitans sont fermiers, cultivateurs, jardiniers, nourrisseurs ou engraisseurs de bestiaux, mais particulièrement de cochons et de volaille. On y trouve une espèce particulière de coqs qui se distinguent par un cri très-fort, en prolongeant la dernière note une ou deux minutes; ils sont recherchés, comme une curiosité, dans toutes les parties du Brésil.

Mœurs des habitans.

(1) *Mawe*, p. 64.

La position écartée de Saint-Paul, et les difficultés que le gouvernement a long-temps opposées aux voyages dans l'intérieur, sont cause que cette ville est rarement visitée par des étrangers, dont l'apparition y est même regardée comme un événement. De là viennent sans doute aussi les récits fabuleux sur l'ignoble origine des *Paulistes* et sur leur caractère farouche. Ces récits, répandus par les jésuites du Paraguay, ont été complétement réfutés de nos jours par un membre éclairé de l'Académie royale des sciences de Lisbonne, *Fr. Gaspar da Madre de Deos.* Après avoir fait voir le peu de foi que méritent Vaissette et Charlevoix lorsqu'ils attribuent l'origine de la ville de Saint-Paul à une bande d'aventuriers espagnols, portugais, metis et mulâtres fuyant de diverses parties du Brésil pour former ici une république de brigands, il établit, de la manière la plus satisfaisante, que des Indiens de *Piratininga* et des jésuites s'y fixèrent les premiers, et que cependant, dès sa fondation, la ville ne reconnut aucune autre souveraineté que celle du Brésil. Il nie que les Paulistes aient jamais vécu de brigandage. L'élévation de leur caractère, dit-il, la délicatesse de leurs sentimens, leur susceptibilité sur le point d'honneur, leur probité, leur industrie, leur esprit public ne sauraient être un héritage transmis par des gens de rien et des vagabonds. Citons un fait. Il y a un siècle environ, l'un de leurs gouverneurs, noble de naissance, avait eu une intrigue avec la fille d'un artisan. La ville entière embrassa la cause de la jeune personne, et le gouverneur fut obligé de réparer son honneur en l'épousant (1).

Origine des Paulistes.

Sans doute, parmi tous les colons du Brésil, les Paulistes se sont signalés autrefois par leur esprit entreprenant, audacieux, infatigable, et par cette ardeur pour les découvertes qui distingua jadis les Portugais parmi les nations de l'Europe. Au lieu de cultiver paisiblement leur beau territoire, ils parcoururent le Brésil dans toutes les directions; ils se frayèrent de nouvelles routes à travers des

Leurs exploits.

(1) *Mawe*, p. 87.

forêts impénétrables, en portant leurs provisions avec eux; ils ne se laissèrent arrêter ni par les montagnes, ni par les rivières, ni par les déserts, ni par les naturels anthropophages, qui partout leur disputaient le terrain. C'est à eux surtout qu'est due la découverte de toutes les mines les plus riches, qu'ils ne se laissèrent enlever qu'à regret, et pas toujours sans opposition, par le gouvernement. Aujourd'hui encore c'est sur leur énergie que repose la sûreté du Brésil occidental, et l'on sait que les troupes portugaises auraient joué un rôle assez triste dans la guerre coloniale de 1770, si elles n'avaient été secondées par les cavaliers paulistes, qui répandirent la terreur de leur nom depuis le Paraguay jusqu'au Pérou (1).

Les trois petits gouvernemens d'*Espirito-Santo*, de *Porto-Seguro* et de *Ilheos* offrent peu d'objets remarquables. La ville de Porto-Seguro est bâtie sur le sommet d'un rocher, à l'embouchure d'une rivière. Elle est ainsi nommée à cause de l'excellence de son port, abrité par des rochers de corail qui s'élèvent à pic (2). Les *Abrolhos* forment, plus avant dans la mer, un vaste et dangereux récif.

Ville de Porto-Seguro

Derrière ces trois provinces s'étend l'important gouvernement de *Minas-Géraes*, dont nous avons déjà fait connaître les richesses métalliques. Il renferme trois cent soixante mille habitans, dont deux cent mille de couleur. La culture et l'industrie y sont en arrière. A une lieue de l'endroit où se trouve la plus fine terre à porcelaine, il n'y a qu'une mauvaise fabrique de poterie. Tous les fruits et les grains d'Europe, le chanvre et le lin y réussissent certainement, mais on en néglige la culture; le raisin y donne de très-bon vin, mais on aime mieux boire de l'eau auprès des plus riches mines d'or et de diamans que de cultiver la vigne avec le soin convenable. Les bêtes à cornes, obligées de chercher elles-mêmes leur nourriture dans les champs, y périssent souvent de faim ou de chaleur; à peine sait-on traire les vaches. Quelques écorces d'arbres servent à teindre

Gouvernem. de Minas-Geraes.

Tableau physique.

(1) *Mawe*, p. 295 et 275. (2) *Lindley*, p. 135, 150. trad. franç.

Digitized by Google

en jaune, rouge, noir, ou à tanner et à préparer des cuirs et des peaux; mais les habitans n'aiment pas à s'en occuper. Une espèce de lichen, qui croît sur les vieux troncs d'arbres, donne une superbe couleur cramoisie. La gomme adraganthe s'y trouve en grande abondance et de très-bonne qualité. La canne à sucre s'y élève souvent à plus de trente pieds, en formant des arcades au-dessus des chemins. Le district de *Saint-Joao del Rey* est le mieux cultivé; on l'appelle le grenier du pays : le chef-lieu compte cinq mille habitans. L'état actuel de *Villa-Rica*, la capitale de la province, dément le faste de son nom; les environs sont incultes. Bâtie sur le flanc d'une haute montagne, elle a des rues irrégulières, escarpées et mal pavées; mais variées par de charmans jardins en terrasse, et remplies de jolies fontaines qui conduisent l'eau dans presque toutes les maisons. Le climat est fort doux, grâce à sa situation élevée. Le thermomètre ne s'y élève jamais à l'ombre au-dessus de 82° et descend rarement au-dessous de 48°. Dans l'été, il se tient la plupart du temps entre 64 et 80, et l'hiver entre 54 et 70. Elle contient environ deux mille maisons et vingt mille habitans, parmi lesquels il y a plus de blancs que de noirs. L'orfévrerie y est défendue, pour prévenir la fraude et pour forcer les mineurs d'apporter et de faire fondre leur or à la monnaie, afin que le gouvernement puisse prélever son cinquième. A trois lieues de Villa-Rica, sur les bords du *Rio-del-Carmen*, est *Mariana*, jolie petite ville épiscopale, de six à sept mille habitans, en grande partie mineurs. La *Villa do Principe*, sur les confins du *Cerro do Frio* ou district des diamans, possède aussi une monnaie ou fonderie royale d'or, et une population de cinq mille habitans. Personne n'y passe sans subir un examen rigoureux. Du temps de M. Mawe, un conducteur de mules allant, avec des marchandises, à Rio-Janéiro, est arrêté par deux cavaliers qui lui demandent son fusil de chasse; il le leur remet. Les cavaliers enfoncent une vrille dans la crosse, la trouvent creuse, arrachent la ferrure et en retirent trois cents karats de diamans. Le pauvre muletier a

Districts et villes.

Sévérité envers les contrebandiers.

beau protester de son innocence, il est arrêté et traîné en prison pour y être enfermé le reste de ses jours, ou déporté dans un fort de la côte d'Afrique. Un ami l'avait trahi.

Habitans de Tejuco. Les extrêmes se touchent à *Tejuco*, résidence de l'intendant général des mines de diamans. Les habitans de cette ville, située dans un terrain aride, sont obligés de tirer de loin les vivres nécessaires. Ils croupissent, en grande partie, dans une honteuse misère, et vivent de charité publique. Les magasins, au contraire, étalent les plus belles productions de fabrique anglaise; tout l'or et tous les diamans trouvés dans les différentes exploitations du district sont accumulés chaque mois dans le trésor de l'intendance, et les employés du gouvernement, richement salariés, forment la plus brillante société du Brésil.

Gouvernem. de Goyazes. A l'ouest de Minas-Géraes, s'étend le gouvernement de *Goyazes*, le plus central de tout le Brésil; il touche au nord à celui de Para, et à l'ouest à celui de Matogrosso. C'est un beau pays, arrosé par un grand nombre de rivières poissonneuses, qui traversent des forêts remplies de superbes oiseaux; du reste, mal connu et mal peuplé. Il y a plusieurs mines d'or fin, des diamans gros et très-brillans, mais d'une eau qui n'est pas toujours pure; et près des frontières, quelques plantations de coton, dont le produit s'exporte à Rio Janéiro avec d'autres articles moins importans. Cette capitanie communique aussi avec Saint-Paul, Matogrosso et Para, au moyen de rivières navigables, quoique fréquemment interrompues par des chutes. *Villa-Boa*, le chef-lieu, siége d'un gouvernement, a un hôtel d'avérage pour tout l'or de la province.

Gouvernem. de Bahia. Nous reprenons la côte maritime. Le gouvernement de *Bahia* est situé à l'endroit où la côte, long-temps dirigée du sud au nord commence à former une vaste saillie vers le nord-est et à s'approcher de l'Afrique. Cette province reçoit son nom du *Bahia de todos os Santos*, baie de tous les Saints. Le sol, formé d'un terreau végétal et arrosé de plusieurs courans d'eau, est singulièrement propre à la culture de la canne. Aussi le port de Bahia seul exporte

plus de sucre que tout le reste du Brésil; il est, en général, de fort bonne qualité. Une seconde production particulière à cette province est le tabac, recherché non-seulement dans le Portugal, mais encore en Espagne et dans toute la Barbarie; il forme une partie essentielle de la cargaison des vaisseaux qui veulent traiter de l'or, de l'ivoire, de la gomme et de l'huile à plusieurs places de la Guinée, et de l'Afrique en général. Le coton de Bahia, dont la culture augmente chaque année, entre déjà en concurrence avec celui de Fernambouc. Ses autres productions sont le café, moins estimé que celui de Rio-Janéiro; le riz, qui est de qualité supérieure, mais difficile à peler, et le bois de teinture, connu dans le commerce sous le nom de *Brésil*, égal à celui qui vient de Fernambouc. L'indigo de cette province ne soutient pas la comparaison avec celui qui vient de l'Inde; il paraît même que la plante d'où on le tire, possède des qualités vénéneuses, puisque les nègres qui en préparent les feuilles, tombent facilement malades. Productions.

La ville de *San-Salvador de Bahia*, généralement connue sous le nom de *Bahia*, consiste en deux parties, l'une bâtie sur un terrain bas le long du rivage, et habitée par des hommes de peine; l'autre située sur une éminence élevée de six cents pieds au-dessus du niveau de la mer (1). La cité haute est la demeure des gens aisés : la population totale est évaluée à soixante-dix mille, et par quelques-uns même à cent mille âmes (2). Le ton de la société y passe pour meilleur et plus gai qu'à Rio-Janéiro. Les maisons sont belles, garnies de balcons et de jalousies en place de croisées. Les églises et les édifices publics se font remarquer par un grand style d'architecture. Elle est la résidence du gouverneur de la province, et le siége de tous les tribunaux supérieurs civils et criminels. Le port est assez bien défendu. Un arsenal et de nombreux magasins prolongent le rivage. Les vaisseaux qu'on y lance des chantiers sont bien Ville de Bahia.

(1) Viajero universal. XXI, 354.
(2) *Mawe*, p. 280. *Lindley*, p. 174.

construits, et d'un bois plus solide que notre chêne. Le climat, naturellement chaud, y est tempéré par des brises de mer régulières, et par la longueur presque toujours égale des récifs. Cette ville, livrée aux Hollandais par la faiblesse d'un commandant militaire, mais récupérée par une espèce de croisade chevaleresque, et surtout par le courage de l'évêque Texeira (1), devint le terme fatal où s'arrêtèrent les brillans succès des armes bataves, qui, dans la première moitié du dix-septième siècle, avaient subjugué tout le Brésil septentrional depuis Marauham jusqu'au fleuve de Saint-François. Un corps de six mille hommes gardait cette conquête. Les exportations s'élevèrent, dans une année, à deux cent dix-huit mille caisses de sucre et deux millions cinq cent quatre-vingt-treize mille six cent trente livres pesant de bois de Brésil. Mais les vues étroites des marchands hollandais firent négliger les grands moyens d'administration et de défense proposés par l'illustre Maurice de Nassau (2).

Conquêtes des Hollandais au Brésil.

Sergippe.

La ville de *Sergippe*, chef-lieu d'une province peuplée de neuf mille habitans, portait originairement le nom de *Seriji*.

Gouvernem. de Pernambuco

Le gouvernement de *Pernambuco* (Fernambouc) produit de l'excellent bois de teinture, de la vanille, du cacao, du riz et une quantité considérable de sucre; mais le coton forme l'article le plus important de son commerce, quoiqu'il ait récemment perdu une partie de sa réputation; autrefois il passait pour le meilleur du monde. La capitale est, en quelque sorte, une ville double; le port et la ville basse, situés dans deux îles, portent en particulier le nom de *Récif* ou de *Pernambuco*. A trois milles anglais, sur des collines riantes, s'élève la cité proprement dite, et à laquelle seule appartient le doux nom d'*Olinda* (3). Les habitans des deux villes réunies s'élèvent à soixante mille. Il y a de beaux

(1) *P. Bartolomé*, *Jornada dos Vassallos dé la coroa de Portugal*, etc. p. 36. (Lisbonne 1625.) (2) *Barlæus*, de reb. Brasil, p. 235, 557, etc.

(3) *Orient. Navigator* et les ouvrages hollandais de *Barlæus*, etc., etc. *Olinda* signifie en portugais, *ó belle!*

édifices, et, en proportion de sa population, plus de négocians riches qu'en tout autre endroit du Brésil.

Parayba, chef-lieu d'un gouvernement du second ordre, a été nommé par les Hollandais *Frédéricstad*. L'entrée de la baie, qui lui sert de rade, est difficile. La contrée est riche en bois de teinture, et l'on dit qu'il y a des mines d'argent dans un endroit nommé *Tayciba*. On trouve du cristal de roche dans les environs de *Céara*, nommée proprement *San-José de Ribamar*. Derrière la province de ce nom, s'étendent les contrées montagneuses de *Piauhi*, contrées visitées par une expédition hollandaise sous les ordres d'Elias Herkmann, dont le rapport n'est connu que par extrait (1). Il parle des montagnes et même des plaines, entièrement composées d'un talc brillant ; il indique aussi des pyramides en quelque sorte arrondies, et construites les unes près des autres. Parayba. Plateau de Piauhi.

Malgré la petite étendue de son territoire, *Maranham* s'est rendu remarquable dans les derniers temps par l'importance de ses productions, qui sont les mêmes qu'au Fernambouc, et dont on exporte plusieurs cargaisons tous les ans. L'arbre qui produit l'*annatto* y est très-commun. Le capsicum, le piment, le gingembre et toutes sortes de fruits s'y trouvent en quantité (2). *Saint-Louis de Maranham*, la capitale, bâtie sur une île, contenant vingt mille âmes, n'est pas mal-saine, malgré sa position voisine de l'équateur : l'ombre des forêts et les brises de mer modèrent la chaleur (3). Plusieurs rivières, dont les bords sont bien peuplés, débouchent dans la baie, et offrent des facilités au commerce. Cette ville a été fondée par des Français en 1612. Gouvernem. de Maranham.

La capitanie de *Gran-Para* est la plus grande du Brésil, si l'on y comprend celle de *Rio-Négro*, qui est censée en dépendre militairement ; mais les cartes récentes d'Arrowsmith la divisent en provinces. Le *Gran-Para* comprend la partie inférieure du bassin de l'Amazone, sur la droite ; c'est Gouvernem. de Gran-Para.

(1) *Mave*, 288.
(2) Histoire des Missions des PP. Capucins, 196—200. *Barlæus*, p. 377.

un pays marécageux, couvert de bois impénétrables, où les habitations éparses de l'homme forment comme des îlots dans un océan. Parmi les postes établis par les Portugais le long du fleuve, plusieurs s'élèvent déjà au rang de villes; mais on ne connaît bien que la capitale, nommée « *Gran-Para*, sous l'invocation de *Notre-Dame-de-Belem.* » (1).

Ville de Para. Ce double nom, l'un civil, l'autre ecclésiastique, a fait naître une erreur singulière chez le savant voyageur Mawe, qui distingue la ville de *Para* de celle de *Belem*. Cette ville est située dans un terrain bas et mal-sain. L'embouchure de la rivière Tocantin ou Para, qui en forme le port, est embarrassée d'écueils, de bas-fonds et de courans contraires : la côte est dangereuse, et la mer continuellement agitée. La ville peut contenir seize mille habitans, assez pauvres faute de commerce. On n'en exporte qu'un peu de riz et de cacao, avec quelques drogues médicinales, pour Marauham, où ces denrées sont ensuite embarquées pour l'Europe. Le climat est brûlant; mais, dans l'après-midi, s'élèvent ordinairement des orages accompagnés de pluie, qui rafraîchissent beaucoup l'air, et rendent la chaleur plus supportable.

Gouvernem. de Rio-Negro. Le gouvernement de *Rio-Négro*, qui confine avec la Guyane française et espagnole, avec la Nouvelle-Grenade, Quito et le Pérou, présente une solitude encore plus sauvage que le *Gran-Para*. Aucun des postes qu'il renferme ne paraît encore offrir l'image d'une ville régulière.

Gouvernem. de Matogrosso. Le gouvernement de *Matogrosso* embrasse les sources des principaux affluens qui versent leurs eaux d'un côté dans le Parana, de l'autre dans l'Amazone. Nous en avons tracé la description physique, en parlant ci-dessus de la constitution générale du Brésil. Les bords des rivières se couvrent spontanément de forêts de cacaoyers, et d'autres arbres communs dans la région basse du Brésil; les hauteurs, composées de sable, n'offrent qu'une herbe dure et grossière. Les rivières roulent des paillettes d'or; le même

(1) Viajero universal, XX, p. 381.

métal abonde dans plusieurs vallées, redoutées à cause de leur insalubrité extrême (1). Il y a aussi des carrières de diamans. La ville de *Cuiaba*, située près du bord oriental de la rivière du même nom, à quatre-vingt seize lieues de son confluent avec le Paraguay, et autant dans l'Etat de Villa-Bella, contient, avec ses dépendances, environ trente mille âmes. Les viandes, le poisson, les fruits, et toutes sortes de végétaux, y abondent. Le territoire adjacent est très-propre à la culture, et renferme de riches mines d'or découvertes en 1718, dont le produit annuel est estimé plus de vingt *arobes*, chacune de trente-deux livres pesant. L'établissement de *Saint-Pedro-del-Rey*, à vingt lieues au sud-ouest de Cuiaba, se compose déjà de deux mille habitans.

Dans toutes ces esquisses topographiques, nous n'avons fait attention qu'aux établissemens portugais; mais il reste encore de nombreuses tribus indigènes, sur lesquelles il faut jeter un coup-d'œil. Les Portugais ne parlent qu'avec effroi des naturels du Brésil, qu'ils désignent généralement sous le nom d'anthropophages : cependant les jésuites, à force d'application et de patience, étaient parvenus à en faire des êtres sociables, bons, doux et dociles comme des enfans. Ils ont le teint cuivré, le visage court et rond, le nez large, la chevelure noire et lisse, le corps trapu et bien conformé. C'est ainsi du moins que nous les peint M. Mawe, à qui l'un de leurs chefs en amena une cinquantaine de demi-civilisés, au nord de Rio-Janéiro, dans le district de Canta-Gallo (2). Les hommes portaient une veste et des caleçons; les femmes, revêtues d'une chemise et d'un jupon court, avaient autour de la tête un mouchoir noué à la manière portugaise. Leur chef était un fournisseur d'ipécacuauha. Ils habitent dans les forêts, et paraissent y mener une vie fort misérable, n'ayant pour subsister que des racines, des fruits sauvages, et le produit de leur chasse. Ayant entendu beaucoup vanter leur adresse à manier l'arc, M. Mawe plaça une orange à

Tribus indigènes.

(1) *Leblond*, Traité de la fièvre jaune, p. 182.
(2) *Mawe*, p. 303. (3) *Idem*, 123.

trente verges de distance ; toutes leurs flèches la percèrent. Il leur désigna ensuite, à quarante verges de distance, un bananier d'environ huit pouces de circonférence : aucun tireur ne manqua le but, quoiqu'ils fussent dans une mauvaise position. A la chasse, où il les suivit, ils découvrirent habituellement les oiseaux avant lui ; et, se glissant à travers les halliers et les broussailles avec une agilité surprenante, pour se mettre à portée, ils ne manquèrent jamais d'abattre le gibier. Ils avalent les viandes à peu près crues, sans se donner seulement la peine de plumer ou de vider la volaille. Ils aiment avec passion les liqueurs spiritueuses : il est dangereux de leur en offrir. Du reste, ils ne montrent aucune humeur farouche; mais ils ont une grande aversion pour la culture des champs. Rarement on en voit un d'eux servir en qualité de domestique, ou se livrer à un travail salarié. L'or et les pierres précieuses dont le pays abonde, n'ont aucun attrait pour eux, et ils n'en ont jamais fait la recherche. Cette tribu, observée par M. Mawe, paraît avoir appartenu aux *Boutocoudys*, établis dans les montagnes orientales de Minas-Geraes. Quoique souvent défaits et cruellement punis par les Paulistes, qui, les premiers, pénétrèrent chez eux il y a plus d'un siècle, ils défendent jusqu'à ce jour, avec opiniâtreté, leur indépendance et leur sol nâtal. Ne pouvant lutter à force ouverte contre les postes portugais, ils ont recours à la ruse. Enveloppés tantôt de branches et de jeunes arbres qu'ils assujétissent autour de leur corps, tantôt enduits de boue ou de cendres, et couchés par terre, ils guettent les colons et les nègres, pour les tuer de loin au passage. D'autres fois ils forment des piéges dangereux, en fixant des pieux pointus dans des trous qu'ils recouvrent de feuilles et de branchages. Lorsqu'ils ont signalé à leur vengeance une maison isolée, et reconnu la force de ses habitans, ils l'incendient avec des traits allumés, et massacrent impitoyablement ceux qui cherchent à se sauver. Ils ont surtout une haine implacable contre les nègres, qu'ils regardaient, dans le commencement, comme une espèce de grands singes, et qu'ils mangeaient avec un

Les Boutocoudys.

appétit particulier. Les armes à feu seules leur en imposent, et ils se mettent à courir aussitôt qu'ils en entendent la détonnation. Les prisonniers ne se laissent jamais fléchir ni par de bons ni par de mauvais traitemens ; et quand ils perdent enfin l'espoir de s'évader, ils refusent ordinairement toute nourriture, et se laissent mourir de faim. Une récente proclamation du prince régent les invite à se réunir dans des villages, et à se faire chrétiens, en leur offrant sa protection, avec la jouissance complète des droits et priviléges accordés à ses autres sujets : en cas de refus, ils sont menacés d'une guerre d'extermination.

Les *Pourys* qui demeurent à côté de Boutoucoudys, se batteut encore contre les Portugais, et, selon un témoin oculaire, ils dévorent leurs prisonniers après les avoir fait rotir (1) Les Pourys.

Les *Tupis*, qui occupaient toute la province de Saint-Paul et de Santos, se trouvent réduits à quelques bandes errantes sur les confins des provinces espagnoles de l'Uraguay. Ces sauvages, très-féroces, parlent un dialecte de la langue guarani, répandue dans toutes les contrées intérieures et méridionales du Brésil. Les *Carigais*, les plus paisibles indigènes, demeurent au sud des Tupis. Les *Tupinaques* s'étendaient depuis le fleuve Guiricau jusqu'à la rivière Camama. Les *Topinambous* habitaient la côte depuis le fleuve Camama jusqu'à celui de Saint-François du Nord ; mais ces deux tribus et quelques autres, leurs voisines ou leurs alliées, paraissent éteintes ou confondues parmi les cultivateurs portugais. Quelques voyageurs donnent le nom de Topinambous à des tribus errantes et très-féroces, qui s'étendent le long de la rivière de Tocantin. Les *Petivares*, au nord-est du Brésil, sont hospitaliers et cultivateurs. Les *Mologagos*, sur le fleuve Parayba du Nord, ressemblent aux Allemands par leur haute stature (2). Les *Tapuyes* demeurent dans l'intérieur du gouvernement de Maranhao, et jusque vers

Les Tupis. Les Topinambous. Indigènes blancs.

(1) Lettres du prince *Maximilien* de *Neuwied.* (1816)

(2) Viajero universal, XXI, 324.

Tribus aux bords de l'Amazone.

Goyaz. Sur l'Amazone on trouve les *Pauxis*, les *Urubaquis*, les *Aycuaris*, les *Yomanais*, et une foule d'autres dont il serait fastidieux d'énumérer les noms. Les *Cuyabas* et les *Buyazas* occupent les parties centrales de la chaîne de Matogrosso.

Tribus de l'intérieur

Les *Parexis*, dans la capitanie de Matogrosso, donnent leur nom au plateau central de l'Amérique méridionale. Les *Barbados*, établis sur les rives du Sypotuba, premier affluent occidental du Paraguay, se distinguent des autres naturels du nouveau continent, par leur grande barbe. Près d'eux se tiennent les *Pararionés*, et plus bas, les *Boriras-Araviras*, formés d'une réunion de deux peuplades amies des Portugais (1). Quelques-unes des nombreuses tribus concentrées jadis sur les bords fertiles du Paraguay, ont été dispersées ou anéanties par les Espagnols et les Paulistes portugais : d'autres, à l'approche des usurpateurs étrangers, se sont retirées dans des contrées moins favorisées par la nature. Plusieurs milliers de naturels ont été rassemblés ou transférés par les jésuites dans leurs établissemens sur l'Uraguay et le Parana : d'autres, enfin, se sont alliés aux Portugais et aux Espagnols ; en sorte qu'on ne trouve guère de ceux-ci sur les frontières, dont la figure ne représente des indices d'un mélange de sang indien. Parmi les indigènes primitifs qui se sont maintenus sur le Paraguay, les vaillans *Guaycoros*, ou Indiens-cavaliers, tiennent le premier rang. Ils occupent les deux rives du fleuve depuis le Taquari et les montagnes d'Albuquerque pendant l'espace de cent lieues. Armés de lances extrêmement longues, d'arcs et de flèches, ils ont souvent fait la guerre aux Espagnols et aux Portugais, sans avoir jamais été vaincus. Ils font de longues excursions dans les pays limitrophes, et s'y procurent des chevaux en échange de fortes toiles de coton, qu'ils fabriquent eux mêmes.

Les Guaycoros.

Le fameux système sur l'influence des climats se trouve

(1) *Mawe*, p. 196—301.

fortement compromis par les faits que l'Amérique méridionale offre à notre attention. Un peuple doux et faible habitait parmi les froides montagnes du Pérou. Un peuple féroce et intraitable errait sous le soleil brûlant du Brésil. Malgré la grande inégalité des armes, les brésiliens ne reculèrent jamais. Jamais ils ne se sont laissés vaincre par un ennemi faible et sans courage; il n'était aisé de remporter sur eux des victoires, que parce qu'ils n'avaient aucune connaissance d'une manière de faire la guerre qui leur était tout-à-fait nouvelle, et par la discorde qu'on savait semer parmi eux (1). Bravoure des Brésiliens.

« La conquête de la province de Saint-Vincent dans le » Brésil, disent les auteurs portugais, nous la devons au » seul fameux Tebireza ; celle de Baja, au vaillant Tœbira (2) ; celle de Fernambonc, au courageux Stagiba, » dont le nom, en langue indienne, signifie *bras de fer.* La » conquête de Para et Maranhao est due au fameux Tomagia (3), et à d'autres qui servaient dans l'armée des Portugais contre les Hollandais, et aussi à l'invincible Camarao, qui s'est immortalisé à la reprise de Fernambouc, » dans la guerre contre les Hollandais. » (4).

Les Indiens du Brésil estiment principalement la force du corps et la férocité : au moment même d'être égorgés et dévorés par leurs ennemis, ils les insultent et leur expriment leur mépris ; ils cherchent à prouver, par ces bravades, qu'on peut bien leur ôter la vie, mais non pas le courage (5). *Lery* et ses compagnons, tous nés sous la zone tempérée, n'étaient pas même capables de tendre un arc des Indiens de Tomoy, habitans de la zone torride, dans les eu- Leurs forces physiques.

---

(1) *J. Stadius*, Hist. Brasil. part. I, ch. 19 et 42. *Lery*, Hist. navig. in Brasil, ch. 13.

(2) *Vasconcellos*, Hist. du Brésil, liv. III, p. 101 à 357.

(3) *Berrid.* Annaès hist. do Estado do Maranhao, liv. VI, nº. 534.

(4) *Rafael de Jesus*, dans son *Castriot. Lusitan*, part. I, liv. III, nºs. 12, 53, 54, 122, 123, 127. *Rocha Pilla*, Americ. portug., nº 94, 95.

(5) *Stadius*, part. II, ch. 29. *Lery*, ch. 14.

virons de *Rio-Janéiro*. Lery convient même qu'il était obligé d'employer toutes ses forces pour tendre un arc destiné à un enfant de dix ans (1). Les habitans des contrées d'Ouctacazes, une des provinces les plus riches et les plus fertiles du gouvernement de Rio-Janéiro, sont si vaillans, dit un auteur portugais moderne, qu'ils préfèrent la mort à la honte d'être vaincus. Il leur est impossible de vivre un seul moment dans l'esclavage : aucune nation brésilienne, ni même européenne, ne peut se vanter de les avoir vaincus (2).

Cette nation, autrefois l'ennemie implacable des Portugais et de tous les autres peuples de l'Europe et du Brésil, conserve encore à présent son indépendance entière, quoique dans un état d'amitié parfaite avec ses voisins, les habitans de la province *Campos dos Ouctacazes* dans le gouvernement de Minas-Geraes. La douceur et la générosité ont soumis ces cœurs qui bravaient la mort.

Langue générale du Brésil.

La langue la plus généralement répandue dans le Brésil est celle des Guaranis : parlée dans divers dialectes par les Tupis, les Tapuyes, les Omaguas et les Topinambous, elle est même habituellement désignée sous le nom de langue brésilienne. Les racines de cette langue ne nous ont offert aucune analogie avec les langues de l'Asie : elle paraît présenter deux ou trois rapports isolés, avec des idiomes de l'Afrique et de la mer du Sud ; mais on peut assurer qu'elle est, dans son ensemble, la langue américaine la plus éloignée d'une affinité radicale avec aucune autre, même avec celles de l'Amérique (3). Elle forme, moyennant un grand nombre d'*affixes*, des prépositions, des modes et des temps très-compliqués et très-différens de ceux de notre

(1) *Lery*, ch 23.

(2) *Vasconcellos*, *Noticias do Brasil*, liv. I. n°. 49.

(3) Voici les mots brésiliens qui nous ont présenté des analogies avec les idiomes africains.

Ara, jour. — *Araioni*, ciel, en souson. *Bou*, terre. — *Boke*, idem, en sousou. — *Abo*, homme. — *Auvo*, idem, en mokho. *Ii*, eau. — *Ji*, idem, en mandingo ; *Je*, idem, en sousou. *Acang*, tête. — *Oukoung*, *idem* en sokko ; *Koung* en mandingo.

syntaxe. Il y a deux conjugaisons *affirmatives*, et deux *négatives*; le verbe neûtre a sa conjugaison distincte de celle du verbe actif. Un nombre étonnant d'adverbes, ou plutôt de *syllabes intercalatives*, sert encore à modifier et à alonger les verbes (1). L'onomatopée ou la formation des mots est très-bisarre; par exemple, *Tupa*, Dieu, est un composé de deux mots, qui signifient littéralement *qu'est-ce?* Le mot *couna*, femme, nous avait fait illusion par son rapport de son et de sens avec le *kona* des Scandinaves : mais cette similitude disparaît dès qu'on sait que *couna* est un composé peu galant de deux mots qui signifient *langue courante*. Onomatopée singulière.

Quelle que soit l'extension de cette langue-mère, elle n'embrasse pourtant pas la totalité du Brésil. Le savant Hervas assure, d'après les manuscrits des jésuites portugais, que dans le nord et le centre du Brésil il existe *cinquante-une tribus* qui parlent des idiomes entièrement différens du guarani et du tupi; quelques-uns lui paraissent avoir de l'affinité avec des dialectes caribes (2). Idiomes divers.

Nous aurions voulu terminer cette description rapide et imparfaite d'un pays encore mal connu, par quelques notions certaines sur les forces politiques du nouvel empire dont il est momentanément le siége. Mais les matériaux complets et authentiques manquent et manqueront toujours. Le gouvernement portugais, presque despotique en Europe, l'est devenu absolument au Brésil; aucune autorité ne balance celle des ministres qui gouvernent au nom du roi; par conséquent, il n'existe aucun genre de publicité. On pense État politique de l'empire brésilien

---

Les analogies avec les langues océaniques sont plus faibles encore. Le brésilien dit *tuba*, père : *tayra*, fils : *tagira*, fille : *tiquyira*, frère ami, mots qui ressemblent de loin à *taina*, enfant mâle, *taoguéde*, fils aîné, *touaghané*, frère aîné, aux îles des Amis.

Voici les nombres en brésilien : *oyepe*, un ; *mocoï*, deux ; *mosampir*, trois ; *monhérudic*, quatre ; *opacambo*, dix.

(1) *Arte da grammatica da lingua do Brasil, composta pelo* P. *Figueroa*, quatrième édition, Lisbonne, 1795.

(2) *Hervas*, Catalogo delle lingue, p. 26 et suiv. —29.

généralement que le Brésil renferme trois millions huit cent mille habitans, sur lesquels il y a un million de Portugais. Les possessions dans les Indes orientales (Goa et Macao), celles sur les côtes orientales et occidentales de l'Afrique, les îles du golfe de Guinée, celles du Cap-Verd, les Açores et Madères, contiennent tout au plus six cent mille blancs et mulâtres. Le Portugal européen compte trois millions et demi d'habitans. Ce vaste empire possède donc une population d'environ huit millions; mais divisée en plusieurs masses, cette population se trouve de plus paralysée par l'influence d'une noblesse féodale et d'un clergé peu éclairé. Les négocians de Lisbonne, Porto, Bahia et Rio, liés avec l'étranger, participent aux lumières du siècle, et jouissent de la protection d'un gouvernement assez habile pour ne pas opprimer ceux qui l'enrichissent. Sans être, comme les Espagnols, en proie à des discordes sanglantes, les Portugais d'Europe et ceux du Brésil ne laissent pas que d'avoir des points de vue très-opposés sur l'avenir de leur monarchie. Privée des jouissances d'une ancienne civilisation, de l'éclat des palais, de la splendeur des théâtres, mal logée dans des couvens ou des maisons de campagne, la cour soupire après les bords charmans du Tage; elle n'est point enflammée de ces grandes idées d'un nouvel empire à fonder, d'un hémisphère à civiliser et à dominer; idées qui, lors du voyage transatlantique de la maison de Bragance, échauffèrent les têtes philosophiques et spéculatives. Si le retour à Lisbonne est retardé, c'est par l'habileté personnelle d'un ministre en butte à des intrigues puissantes. Les Brésiliens éclairés (mais quel est leur nombre?) rêvent tout haut des projets de gloire et de prospérité nationales qui supposent non-seulement le séjour de la cour au Brésil, mais encore la création d'une représentation ou d'un organe quelconque de l'opinion, ainsi que l'abolition de tous les monopoles qui retiennent captive l'industrie brésilienne. Le gouvernement veut bien que le Brésil prospère, pour que le revenu augmente; mais ils ne veut pas d'anticipation politique. Les mêmes vues d'intérêt ont engagé le gouvernement à procla-

Population totale.

Esprit de la cour.

mer des principes de tolérance religieuse, et à promettre des faveurs aux étrangers qui viendraient s'établir dans le Brésil. On nous assure que malgré ces brillantes annonces, et malgré les grandes idées de M. le comte Da Barca, les Européens instruits ont regretté au Brésil l'esprit de civilisation qui, au milieu de tant de désastres, anime et console nos contrées. Les sciences, les lettres, les beaux arts ont peu d'amis dans un pays où le commerce et l'agriculture ouvrent seuls une carrière heureuse. La législation civile et criminelle, très-imparfaite et très-compliquée, fléchit trop souvent devant la puissance des grands, qui, vassaux d'un maître absolu, font à leur tour peser le joug sur le peuple. La noblesse jouit de beaucoup d'exemptions sous le rapport des impôts fonciers. Le revenu total de la monar- Revenus. chie portugaise s'élève, selon le rapport d'un Portugais instruit, à près de quatre-vingt-dix millions de fr., et le Brésil en fournit presque la moitié. Le quint sur l'or, la dîme sur tous les produits de la terre, et le droit d'entrée de quinze pour cent, en sont les principales sources. Les mulâtres Etat des mulâtres et des nègres jouissent d'une grande faveur; ils obtiennent des places civiles et ecclésiastiques; cette caste voit tous les jours s'accroître son nombre et son influence. L'esclavage des nègres est très-adouci; mais le nombre des esclaves, qui s'accroît extrêmement, n'augmente pas la force politique de la monarchie, et peut faire naître de grands dangers. Le Brésilien emploie même les nègres comme matelots; expérience périlleuse, car avec l'air de l'Océan on respire l'audace et la liberté. La marine marchande, nombreuse et active, est protégée par une flotte de dix à douze vaisseaux Marine et armée. de ligne et une trentaine de frégates et de bricks. On estime à près de soixante-dix mille hommes toute l'armée régulière du Portugal; environ trente mille hommes occupent à de grandes distances les immenses frontières terrestres et maritimes du Brésil. On nous assure en outre que les milices ne seraient pas de peu d'utilité pour défendre le territoire. Le duc de Wellington et le maréchal Beresford ont introduit une bonne discipline et un véritable esprit militaire

parmi les troupes portugaises d'Europe; mais cette régénération sera-t elle plus durable que celle dont le comte de Lippe fut l'auteur? Il paraît, pour l'honneur de l'humanité, que les Etats despotiques ne peuvent pas maintenir pour un long espace de temps leur organisation militaire. Le Brésil est toutefois une monarchie très-importante, soit par sa position, qui domine les routes de l'Océan indien et du grand Océan-Pacifique, et en partie celles de la mer Atlantique, soit par l'étendue d'un superbe territoire, susceptible, comme celui des Etats-Unis et de la Russie, de voir la population doubler en peu d'années. Mais pour faire fructifier ces avantages, il faudrait au Brésil ou un Czar Pierre, ou une constitution libre.

LIVRE CENT DOUZIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'AMÉRIQUE. ***Description de la*** GUYANE ***française, hollandaise et anglaise.***

LE nom de *Guyane* ou *Guayane*, qui paraît appartenir en propre à une petite rivière tributaire de l'Orénoque, a été donné, par extension, à cette espèce d'île environnée, au sud, à l'ouest et au nord, des eaux de l'Amazone, du Rio-Négro, du Casiquiari et de l'Orénoque, et baignée au nord et au nord-ouest par l'Océan-Atlantique. Nom.

Les côtes sont partout peu élevées, et même, dans la plus grande partie, si basses que la haute mer les couvre pendant l'espace de plusieurs lieues. Les caps ou promontoires ne se font apercevoir qu'à une petite distance : cependant les vaisseaux s'en approchent sans danger, parce que des sondes régulières indiquent d'une manière presqu'uniforme la proximité de la côte. Les eaux de la mer, jusqu'à une distance de dix à douze lieues, sont troubles à cause de la quantité de limon et de vase que les rivières y portent. Côtes.

Parmi les *terres basses*, celles où les eaux de la mer restent stagnantes se couvrent de paletuviers ; les autres, inondées seulement par les eaux douces, portent des joncs, et servent d'asyle aux caïmans, aux poissons, et à toutes sortes de gibier aquatique. Ces dernières s'appellent savanes noyées ; les savanes sèches produisent d'excellentes herbes de pâturage (1). Composé de sable, de limon et de coquillages, ce terrain paraît en partie être le produit de la mer, qui, dans chaque inondation, y laisse un dépôt, et qui, en formant des dunes en plusieurs endroits, élève elle même lentement la barrière qui un jour doit arrêter sa fureur (2). La mer rejette tantôt de la vase et tantôt du sable; les pa- Terres basses.

(1) *Bajon*, Mémoires sur Cayenne, II, p. 7. *Pinckard*, Notes on West-India, I. III, p. 388, 389. *Leblond*, Description abrégée de la Guyane française, p. 18.

(2) *Laborde*, Journal de Physique, 1773, t. I, p. 464 et suiv.

létuviers rouges croissent aussitôt dans la vase, et lorsque les dunes de sable postérieurement formées interceptent l'eau de mer dont ils ont besoin, on les voit successivement mourir.

Terres hautes. Quelques tertres isolés qui s'élèvent au milieu des terres basses, paraissent avoir été anciennement des îles; les alluvions successives les ont enveloppés et réunis au continent. Mais à quatre et surtout à dix lieues de la mer, on rencontre des montagnes primitives, presque toutes granitiques, quartzeuses ou schisteuses. Les roches calcaires sont inconnues dans la Guyane. Les petites montagnes qui bordent la côte, ordinairement à la distance d'une ou de deux lieues, ont généralement leur direction parallèle à celle de la côte, tandis que dans l'intérieur l'on ne trouve que des montagnes isolées, qui se présentent ordinairement comme des pyramides ou des tertres élevés (1). Les premières coupent les cours des rivières, et donnent naissance à un nombre infini de chutes d'eau, dont l'élévation varie de vingt à cinquante pieds. Les montagnes dans l'intérieur n'ont pas, dans leurs plus hautes cimes, plus de trois cents toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer (2). La chaîne ou le groupe le plus élevé n'est pas situé précisément au partage des eaux qui se versent dans l'Océan, et qui s'écoulent dans l'Amazone; les cimes les plus hautes sont plus au nord que les sources des rivières dirigées vers la mer.

Rivières. Les principales rivières, telles que l'*Oyapok*, le *Maroni*, le *Surinam* et l'*Essequibo* ont l'embouchure très-large et peu profonde, comme c'est l'ordinaire dans un terrain bas et meuble. Leurs cataractes offrent rarement un aspect majestueux. L'Oyapok en compte huit dans l'espace de vingt lieues; le Maroni les a moins nombreuses, mais plus grandes; l'Essequibo n'en a pas moins de trente-neuf dans un assez petit espace. Les mêmes traits peuvent s'appliquer aux autres rivières, qui sont la Demerari, la Berbice, le large Corentin,

---

(1) *Bajon*, Mémoires, t. I, p. 11. *Leblond*, Traité de la fièvre jaune, p. 215. (2) *Leblond*, Description abrégée, p. 55, p. 59.

le Sinamari, si tristement célèbre, l'Aprouague et l'Arouari, pendant quelques années limite des Français et des Portuguais.

La saison sèche, qu'on appelle le grand été, dure, à Cayenne, depuis la fin de juillet jusqu'en novembre. La saison pluvieuse règne surtout dans les mois qui correspondent à l'hiver d'Europe; cependant les pluies sont plus fortes en janvier et février. Dans la règle, le mois de mars et le commencement de celui de mai présentent un temps sec et agréable; on appelle cette époque le petit été. En avril et mai, les pluies reviennent aussi fortes que jamais. Le climat tant décrié de la Guyane est moins chaud que celui des Indes orientales, de la Sénégambie et des Antilles. Le thermomètre de Réaumur, à Cayenne, s'élève à 28 degrés dans la saison sèche, et à 24 dans la saison pluvieuse (1). M. Cotte indique pour Surinam des termes qui paraissent encore plus bas, savoir : 25 degrés 8 minutes pour le maximum moyen de chaleur, et 20 degrés pour la chaleur moyenne de l'année (2). Ce qui surtout diminue la chaleur à la Guyane, c'est l'action des vents dominans, qui viennent du nord pendant la saison pluvieuse, et de l'est, quelquefois du sud-est, pendant la saison sèche. Ces vents passant tous sur de vastes étendues de mer, apportent une température plus fraîche, de sorte que dans l'intérieur le froid des matinées oblige l'Européen à se chauffer (3). Il y a des différences sensibles entre le climat de diverses parties de la Guyane. Sur l'Oyapok les pluies sont plus fréquentes qu'à Cayenne. L'époque des saisons n'est pas partout la même. A Surinam, les pluies et les sécheresses commencent un ou deux mois plus tard qu'à Cayenne; mais Stedmann ajoute que ces époques ne sont pas entièrement fixes (4).

Saisons.

Chaleur.

Vents dominans.

Considéré sous le rapport de la salubrité, le climat a été trop calomnié. Il a les doubles inconvéniens attachés à tout

Maladies.

(1) *Bajon*, t. I, p. 6. (2) *Cotte*, Mémoire de Météorologie, t. II.
(3) *Bajon*, t. I, p. 2. (4) *Stedmann*, Voyage, t. I, p. 48. trad. franç.

pays en friche, couvert de bois ou de marais, et à toute contrée chaude et humide (1). Les maladies qui attaquent les Européens nouvellement arrivés, sont des fièvres continues. Ce sont les abattis nouvellement faits qui exposent le plus la santé des nouveaux colons; le soleil développe les miasmes qu'exhale un terrain formé de débris des végétaux accumulés depuis des siècles; mais ce danger n'existe que dans les premières années. Les fièvres tierces et doubles-tierces qui règnent habituellement dans le pays sont incommodes, mais peu dangereuses. Les épidémies sont très-rares, et la petite-vérole y a été extirpée.

Tableau des inondations. Les inondations de la Guyane présentent au voyageur un tableau curieux dont nous allons essayer de retracer l'image. Grossies par des pluies continuelles, toutes les rivières se débordent; toutes les forêts, avec leurs immenses troncs, leurs labyrinthes d'arbustes, leurs guirlandes de lianes, flottent dans l'eau. La mer joint ses flots amers aux eaux courantes; elle y apporte un limon jaunâtre; les poissons de mer, les oiseaux aquatiques et les caïmans se répandent partout; les quadrupèdes sont obligés de se réfugier sur le haut des arbres, et à côté des singes qui gambadent et se suspendent aux branches, on voit courir les énormes lézards, les *agoutis*, les *pecaris*, qui ont quitté leurs tanières inondées; à côté d'eux, les oiseaux palmipèdes, qui, par leur conformation, semblent condamnés à rester sur terre ou dans l'eau, s'élancent ici sur les arbres pour éviter les caïmans et les serpens, qui partout se jouent dans l'eau ou se vautrent dans la fange. Les poissons abandonnent leur nourriture ordinaire offerte par l'humide élément, et mangent les fruits et les baies des arbustes parmi lesquels ils nagent. La crabe s'attache aux arbres, l'huître croît dans les forêts. L'Indien qui, dans son bateau, parcourt ce nouveau cahos, ce mélange de terre et de mer, ne trouve pas un coin de

(1) *Leblond*, Traité de la fièvre jaune, p. 221 *Idem*, Description abrégée, p. 35. *Bajon*. t. I. Mém. 2—10. t. II, Mém. 2—4.

terre pour se reposer; il suspend son hamac aux branches les plus élevées de deux arbres, et dort tranquillement dans ce lit aërien, que les vents balancent au-dessus des flots.

Toute l'année a ses recoltes de fruits, cependant les arbres mêmes qui sont toujours chargés de fruits, n'en portent en abondance qu'en certains temps fixes, qui semblent être les époques de leurs récoltes : tels sont les orangers, les limoniers, les poiriers-avocats dont le fruit est surnommé *moëlle végétale* (1), les sapotilliers, les corossols et plusieurs autres qui ne viennent que dans les endroits cultivés. Ceux qui croissent naturellement dans les forêts ne produisent qu'une fois par an, et la plupart dans les mois qui correspondent au printemps d'Europe. Tels sont les fruits de palmiers; ceux du *mari-tembour*, du *prunier-mombain*, et autres. Parmi les arbres fruitiers transportés de l'Europe, il n'y en a que trois qui aient réussi généralement, savoir : la *vigne*, dont cependant les raisins pourrissent dans le temps des pluies, et sont dévorés, en été, par les insectes (2), le *grenadier*, et surtout le *figuier*. Les arbres fruitiers des Indes orientales, tels que les manguiers et les jambosiers, viennent infiniment mieux. Végétation. Arbres fruit.

Avant l'arrivée des Européens, la Guyane possédait trois espèces de cafiers, la *coffea guyanensis*, la *paniculata* et l'*occidentalis*; mais on y a introduit le cafier arabique. Les girofliers, les caneliers, les muscadiers y ont été transportés avec beaucoup de succès. Il y a plusieurs espèces de poivriers (3). Le cacaoyer vient spontanément à l'est de l'Oyapok. L'indigo et la vanille y sont indigènes. Parmi les plantes alimentaires du pays, le manioc amer et le ca-manioc (4) tiennent le premier rang; les ignames, les patates, les tayoves, deux espèces de mil offrent encore une nourriture abondante. Arbres à épices, etc.

---

(1) *Laurus persea. Stedmann*, t. I p. 390. (2) *Bajon*, t. II, p. 18, et *Stedmann*, t. II, p. 237. (3) *Aublet*, Plantes de la Guyane, t. I, p. 21. (4) *Bajon*, t. I, Mémoire XV; mais *Aublet*, t. II, Mémoire III, distingue cinq sous-espèces de manioc propre ou vénéneux.

Plantes médicinales.

La Guyane a donné à la médecine le précieux quassia ou bois de Surinam (1). Beaucoup d'autres végétaux produisent des sucs amers et astringens d'une grande utilité médicale, tels que le *dolichos pruriens*, la violette ytoubou, espèce d'ipecacuanha, la noix d'huile de castor, le *costus* arabique, la potalée amère. Il faut en chercher les noms dans les mémoires de MM. Bajon et Aublet. Parmi les gommes et résines, on doit remarquer la *gomme copahu* ou *capivi*. Le laborieux médecin M. Leblond a cherché en vain le quinquina, même sur les montagnes de l'intérieur. Ce végétal n'a pu franchir les plaines basses qui environnent et isolent le plateau de la Guyane.

Poisons.

Mais à côté de ces arbustes salutaires, les forêts de la Guyane cachent les poisons les plus terribles. La *duncane* est un petit arbrisseau qui donne à l'instant la mort aux bestiaux qui en mangent; on assure que l'instinct des animaux ne leur apprend pas à connaître cette plante redoutable (2). Les ravages du poison végétal nommé *wourara* sont tels, selon Stedmann, qu'un enfant mourut sur-le-champ pour avoir sucé la mamelle de sa mère un instant après qu'elle eut été frappée d'une flèche qui en avait été enduite (3).

Arbres des forêts.

Parmi les arbres forestiers de la Guyane, les uns, mous et spongieux, comme les bananiers, les paletuviers, ne servent qu'à allumer le feu; les autres, extrêmement durs, incorruptibles et susceptibles du plus beau poli, ont l'inconvénient de résister à la scie et aux autres outils; tels sont le ouatapa, le balata, l'angelin. Quelques autres espèces, en se rapprochant de ceux-ci, donnent plus de prise aux outils; on distingue le férole, qui s'appelle aussi bois satiné; le *licaria*, qui, dans sa jeunesse, porte le nom vulgaire de bois de rose, et dans sa vieillesse est faussement désigné par les colons comme un arbre différent, sous le nom de sassafras (4); deux espèces d'*icica*, qu'on décore du titre de

(1) *Patrin*, Journal de Physique, 1777, p. 140. (2) *Stedmann*, t. II, p. 16-17. (3) *Idem*, t. II, p. 109-119. (4) *Aublet*, t. II, article *licaria*.

cèdre noir et blanc; le bagassier, le couri-mari et l'acajou. L'aspect des forêts de la Guyane est imposant et varié. Les majestueux *panax monototoni*, le *bignonia copaia*, le norante élèvent leurs têtes jusqu'à quatre-vingts et cent pieds. Le faramier, l'ourrate, le mayepe répandent au loin une odeur balsamique. Les lianes et les arbrisseaux grimpans, en décorant ces forêts, les rendent souvent impénétrables; là c'est le mouroucou ou le malaui, dont les branches sarmenteuses s'enlacent autour des troncs et des rameaux; ici c'est l'ouroupari et le rouhamon, qui, l'un par ses épines en forme de crochets, l'autre par ses vrilles, s'élèvent jusqu'aux cimes des arbres les plus hauts. On voit des grappes de fleurs étrangères pendre de tous les côtés sur l'arbre, dont le feuillage véritable disparaît presque sous des ornemens étrangers (1). Lianes.

Nous pourrions encore remarquer une foule d'arbres utiles ou curieux, tels que la simira, qui donne une belle teinture rouge; le cotonier sauvage, qui a souvent douze pieds de circonférence, et dont on construit des canots très-grands; le patavoua, qui forme un grand parasol, dont un seul sert de toit à une cabane pour vingt-cinq personnes; le vouay, dont les grandes feuilles sont employées à couvrir les maisons, et résistent, pendant plusieurs années, aux injures de l'air.

Les quadrupèdes de la Guyane sont des mêmes espèces que ceux du Brésil et du Paraguay. Les jaguars passent pour être petits; mais ils n'ont pas encore été très-soigneusement observés. M. Bajon dit cependant que le jaguar peut terrasser un bœuf, mais qu'il est timide et lâche devant l'homme (2); Stedmann lui donne six pieds de long du museau à la naissance de la queue. Le couguar l'approche en grandeur. Le chat-tigre est ici de la grosseur d'un grand chat, mais sa peau est aussi belle que celle du jaguar, et sa férocité, sa soif de sang n'est pas moindre. Selon Stedmann, Quadrupèdes.

---

(1) *Aublet*, t. I, p. 172.
(2) *Bajon*, Mémoire sur Cayenne, t. II, p. 178.

le jaguarète serait encore une quatrième espèce de chat, qui a la peau tachetée de noir et de blanc, ce qui est contraire à l'opinion aujourd'hui reçue, et d'après laquelle les naturalistes regardent jaguar et jaguarète comme synonymes (1). Après le tapir, les ours fourmilliers comptent parmi les grands quadrupèdes. Les deux espèces les mieux connues sont le *tamuanda* et le *tamanoir*; celui-ci a quelquefois huit pieds de la tête à la queue; il se défend avec ses griffes même contre le jaguar; s'il réussit à serrer cet ennemi entre ses pattes, il ne le lâche qu'après l'avoir tué. Le *chien crabier* vit sur les bords de la mer; il se sert de ses pattes, presque comme un homme de ses mains, pour tirer les crabes de leur trou. Parmi les familles des singes, extrêmement nombreuses, on distingue les coïata, qui se suspendent aux branches par leur longue queue tournée en spirale, le joli petit *saki-winski*, appelé tamarin par quelques Français, le doux et aimable *kisi-kisi*, et beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'énumérer. Quelques naturalistes disent que l'ourang-outang se trouve dans la Guyane, mais on n'en a pas la certitude. Parmi trois espèces de biches, le cariacou se rapproche, pour la grandeur et pour la forme, du chevreuil d'Europe. L'agouti est le gibier le plus commun et le meilleur; cependant la chair du paca est encore préférée: le cabiai habite les bords des rivières et des lacs: ses soies et ses défenses lui donnent l'air d'un cochon; mais il est, de même que l'agouti et le paca, du genre cavia. Le tajassou ou cochon des bois, animal très-différent de nos cochons, s'attroupe en grand nombre. Il passe, sans se déranger, à travers les jardins et les cours, même à travers les rangs d'une armée (2).

Ours fourmilliers.

Chiens-Crabiers.

Cochons des bois.

Les écureuils, mentionnés par Bancroft, ne paraissent pas différer sensiblement des espèces connues en Europe. Les viverres sont en très-grand nombre et très-incommodes. Le coati, qui a quelquefois deux pieds de long, emporte sans façon les oies et les coqs d'Inde; le grison,

(1) *Stedmann*, t. II, p. 204. (2) *Idem*, t. II, p. 316.

viverra vittata, nommé *crabbodago* à Surinam, est d'un caractère si féroce, que, sans être pressé par la faim, il immole tout animal vivant qu'il rencontre et dont il peut se rendre maître (1).

La Guyane possède plusieurs espèces de tatous et de didelphes ou sarigues. Stedmann nie l'existence du fameux *didelphus æneas*, qui, en cas de danger, porte, disait-on, ses petits sur le dos. Parmi les chauve-souris, le vampire de la Guyane est redouté; il y en a qui ont deux à trois pieds d'envergure; le *vespertilio lepturus*, décrit et figuré par *Schréber*, ne s'est encore trouvé que dans les environs de Surinam.

Reptiles. Le serpent *boa* est appelé à Surinam aboma; il y devient quelquefois long de quarante pieds, et d'une circonférence de quatre; il engloutit des sangliers, des cerfs, des tigres entiers. Quelques coups de fusil bien dirigés donnent la mort à ce nouveau Python; les nègres lui enlacent une corde autour du cou, le suspendent à un fort arbre, et l'écorchent tout vivant pour avoir sa graisse, qui est excellente. Les deux serpens venimeux les plus connus sont celui à sonnettes et celui nommé grage : ce dernier, habitant des forêts de l'intérieur, est le plus méchant; son venin n'est pas aussi actif, mais la courbure et la disposition particulière de ses incisives rendent ses morsures terribles (2).

Oiseaux. La Guyane nourrit la plupart des oiseaux indigènes et particuliers au *nouveau continent*. Trois oiseaux de la Guyane ressemblent extérieurement au faisan; l'un d'eux, le *parraqua*, a le cri extrêmement fort. La Guyane abonde en crapauds, lézards et caïmans. Parmi les poissons d'eau douce, le *pacou* et l'*aymara* offrent au voyageur une nourriture délicieuse (3). Le *warapper* est pris parmi les arbres où il vient s'engraisser pendant l'inondation, et où il reste embarrassé parmi les branches lors de la baisse des eaux (4).

Poissons.

---

(1) *Stedmann*, t. II, p. 190 et t. III, p. 215. (2) *Bajon*, Mémoires, t. I, p. 345. (3) *Leblond*, Description abrégée, p. 56. (4) *Albert de Sack* (chambellan prussien), *Narrative of a voyage to Surinam*, Londres, 1808.

Topographie. Mais il est temps d'en venir à la description particulière des colonies européennes.

Guyane anglaise. Les colonies ci-devant hollandaises d'*Essequibo*, de *Démérary* et de *Berbice*, forment aujourd'hui la *Guyane anglaise*, peuplée de 9000 blancs et de 80,000 nègres. Le bourg et port Essequibo, quoique dans une excellente situation sur le confluent des deux grandes rivières de Courna et d'Essequibo, n'a jamais été important. Les habitans demeurent la plupart dans leurs plantations le long du fleuve. Les bois étant abattus, l'air de mer y circule librement, et le climat est plus tempéré qu'à Surinam. On avait cru trouver des mines sur le haut du fleuve Essequibo; les cartes y marquent même une *mine de cristal;* mais les essais que les Hollandais ont faits pour découvrir ces trésors n'ont pas eu de succès. Les faibles établissemens de Middelbourg et de Zelandia, situés sur la Poumaron, dépendent d'Essequibo.

Essequibo.

Démérary. *Démérary* est la plus florissante de ces colonies. *Stabroek*, qui en est la capitale, compte près de dix mille habitans, qui joignent aujourd'hui le luxe anglais aux manières hollandaises (1). Les grandes richesses des colons ont fait naître ici des prix excessifs et incroyables pour toutes les denrées étrangères; une livre de thé coûtait naguère une guinée.

On ne trouve ni à Essequibo, ni à Démérary, ces bancs de coquillages si fréquens sur toute la côte de Guyane; ces dépôts de la mer ne commencent qu'à Berbice. Le terrain d'Essequibo et de Démérary est une vase tantôt bleuâtre et tantôt grise, qui souvent n'a que la consistance de la boue.

Berbice. Dans la colonie de *Berbice*, l'endroit principal est la *Nouvelle-Amsterdam*, sur la rivière Berbice, qui n'a point de chutes d'eau comme les autres rivières de Guyane. Les terres basses s'étendent ici, sans interruption, deux, trois et quatre lieues dans les terres. On y trouve plus de plantations de cacao et de café, que de sucre. Le fort *Nassau* défend l'entrée de la colonie du côté de la mer.

(1) *H. Bolingbrok*, a voyage to Demerary.

La superbe colonie de *Surinam* reste aux Hollandais : c'est peut-être le chef-d'œuvre de ce genre d'industrie humaine. Aucune des Antilles ne présente une culture aussi étendue et aussi lucrative. La principale et même la seule ville est celle de *Paramaribo*, dont le capitaine Stedmann nous a donné une description intéressante. Elle est située sur la belle rivière de Surinam. Les maisons en général, sont élégamment ornées de peintures, de glaces, de dorures, de lustres de cristal, et de vases de porcelaine; les murs des chambres ne sont jamais enduits de plâtre ni couverts de tapisseries de papier, mais superbement lambrissés de bois précieux. Les Européens ou les blancs, dans toute la colonie, montent à 10000, en y comprenant la garnison, et ils résident principalement dans la capitale; mais les nègres esclaves sont à peu près au nombre de quatre-vingt mille. La valeur des exportations s'élève à 30 millions de France. Guyane hollandaise. Surinam.

L'aspect des colonies hollandaises et anglaises a quelque chose d'extraordinaire, d'unique même pour ceux qui ont vu la Hollande ou le Bas-Holstein. Une vaste plaine, absolument horizontale, couverte de plantations florissantes, émaillées d'un vert tendre, aboutit d'un côté à un rideau noirâtre de forêts impénétrables, et est baignée, de l'autre côté, par les flots azurés de l'Océan. Ce jardin, conquis sur la mer et sur le désert, est divisé en un grand nombre de canaux, environnés de digues, séparés par de larges routes et par des canaux navigables. Chaque habitation semble un petit village à part, et le tout ensemble réunit, dans un étroit espace, les charmes de la culture la plus soignée aux attraits de la nature la plus sauvage (1). Aspect du pays.

Les nègres révoltés ont établi, dans l'intérieur, plusieurs petites républiques. Ces nègres vont tous nus, mais ils vivent dans l'abondance. Ils font de bon beurre avec la graisse clarifiée des vers-palmistes; ils tirent une très-bonne Nègres marrons.

(1) *Pinkard*, Notes on West-India, III, 389, 392. *Stedmann*, voyage, *passim*.

huile des pistaches de terre. Au moyen de trappes artistement pratiquées et des hautes marées, ils prennent abondamment du gibier et du poissou, qu'ils font sécher à la fumée pour les conserver. Leurs champs sont couverts de riz, de manioc, d'ignames, de plantaniers. Ils tirent du sel des cendres du palmier, comme font les Hindous, ou bien ils y suppléent fréquemment avec du poivre rouge. Ils ont toujours en abondance le vin de palmier, qu'ils se procurent par une incision d'un pied carré dans le trouc, dont ils reçoivent le jus dans un vase. Le latanier ou le pineau leur fournit tous les matériaux pour construire leurs maisons. Le calebassier leur donne des coupes ou des gourdes. Le *mauricia* renferme des filameus dont ils font leurs hamacs, et même il croît sur les palmiers des espèces de bonnets d'un tissu naturel, comme le *sustillo* du Pérou. Les lianes de toutes sortes leur servent de cordes. Pour avoir du bois, ils n'ont qu'à le couper. Ils allument du feu en frottant l'un contre l'autre deux morceaux de bois qu'ils nomment by-by. Ce bois étant élastique, leur procure aussi d'excellens bouchons. Avec la graisse et l'huile, qu'ils ont en abondance, ils peuveut faire des chandelles ou allumer des lampes : les abeilles sauvages leur donnent de la cire et de très-bon miel.

Guyane française. Cayenne. La colonie française est toujours restée dans un état de langueur. *Cayenne* en est le chef-lieu. Cette ville, bien fortifiée du côté de la mer, est presque inaccessible du côté de la terre, où des marais et des bois remplissent l'île dans laquelle elle est située (1). La population de Cayenne est de deux à trois mille âmes; celle de toute la colonie, sans les Indiens, est de dix-huit mille habitans, dont deux mille blancs. Les limites actuelles sont l'Oyapok à l'est, et le Marony à l'ouest ; mais les habitations européennes, dans la partie ouest, ne s'étendent qu'aux bords du Couron. Parmi les cultures, celle du giroflier a donné jusqu'à cent dix millions de livres pesant. Le rocou et l'indigo réussissent par-

(1) Rapport officiel dans le *Moniteur*, 1809, n°. 356.

faitement. La valeur des exportations a au moins triplé depuis l'an 1789, où elles ne s'élevaient guère qu'à la somme d'un demi-million. La nature n'a pas traité Cayenne avec moins de faveur que Surinam. Mais l'ignorance, si commune chez les hommes d'état français; la présomption, compagne de l'ignorance; enfin, la puissance combinée de la routine et de l'intrigue, ont toujours enchaîné les hommes éclairés et entreprenans qui ont proposé les vrais moyens pour faire sortir cette colonie de sa trop longue enfance. Un médecin habile, M. Leblond, qui a fait un long séjour à Cayenne, a dernièrement proposé de civiliser les deux tribus indigènes des *Roucouyènes* et des *Poupourouis*, qui ne demandent que des maîtres pour se livrer à l'agriculture (1). Outre l'indigo, le coton et le café que ces Indiens cultiveraient, ils pourraient fournir tous les vivres nécessaires à une grande population de nègres. Si, à l'exécution de ce projet, on joignait quelques mesures pour établir à Cayenne les habiles colons de la partie française de Saint-Domingue, chassés par les nègres révoltés, et pour transporter ici, sous la surveillance de l'autorité publique, quelques milliers d'Africains, on verrait sous peu s'élever une autre Surinam, qui, grâce à l'établissement indiqué par M. Leblond, n'aurait pas à craindre l'évasion des nègres. Les Indiens Roucouyènes et Poupourouis.

Outre les deux tribus que nous venons de nommer, l'intérieur de la Guyane nourrit un certain nombre de peuplades sauvages.

Les *Galibis* sont la principale et la plus nombreuse de la Guyane française, celle dont le langage est le plus universellement entendu de toutes les autres. Ceux qui demeurent près de Cayenne, sont entassés dans leurs cabanes à la manière des animaux. Il y en a où l'on compte quelquefois jusqu'à vingt et trente ménages. La sécurité avec laquelle ces sauvages vivent entr'eux, fait que rien ne ferme dans leurs demeures. Les portes en sont toujours ouvertes, et l'on y peut entrer quand on veut. Cette tribu s'est créé Les Galibis.

(1) *Leblond*, Description abrégée de la Guyane française

une langue douce et régulière, riche en synonymes, et régie par une syntaxe très compliquée et très-ingénieuse. Cet effort d'intelligence semble prouver que si ces sauvages repoussent avec obstination nos arts et nos lois, c'est d'après une sorte de raisonnement qui leur fait préférer la vie indépendante (1). Leur nombre est d'environ dix mille âmes : ils occupent principalement le pays entre le Couron et le Marony, pays dont la côte, bordée d'un récif presque inaccessible, prend le nom de *Côte du Diable*.

Diverses tribus.

Les *Kiricotsos* et les *Parabuyanes*, sur le Haut-Marony, sont aussi des tribus puissantes. On distingue encore les *Palicours*, et dix ou douze autres tribus qui habitaient les terres noyées et les riches pâturages entre l'Oyapok et l'Araouary ; mais on nous assure que les Portugais, à qui ce territoire a été cédé par le traité de Vienne, en ont emmené tous les habitans, afin de couvrir, par un désert absolu, la frontière septentrionale de leur empire brésilien.

Tradition sur l'El-Dorado.

L'état de pauvreté et de barbarie où les Européens trouvèrent ces peuplades, n'est pas une preuve tout-à-fait concluante contre les traditions qui annonçaient aux aventuriers espagnols et anglais l'existence d'un pays, dans l'intérieur de la Guyane, abondant en or, et nommé *El-Dorado*, dont la capitale, *Manoa*, renfermait des temples et des palais couverts de ce métal précieux. Ce fameux but de tant d'expéditions a même été presque atteint, à ce qu'assurent des relations authentiques. Un chevalier allemand, *Philippe de Hutten*, dont le nom a été défiguré en *Urre*, a conduit, en 1541—45, une petite troupe d'Espagnols, depuis Coro, sur la côte de Caracas, jusqu'à la vue d'une ville habitée par les *Omégas*, remplie de maisons dont les toits brillaient avec l'éclat de l'or, mais qui n'était environnée que d'une contrée faiblement cultivée. Repoussé par les Omégas, ce chef audacieux se proposait d'y retourner avec des forces plus con-

---

(1) *Malouet*. Voyage dans la Guyane, dans ses Mémoires sur les colonies, vol. III.

sidérables, lorsqu'un assassinat termina ses jours (1). Les toits d'or peuvent être une fable ou une illusion d'optique, produite par des rochers de talc; le nom des Omégas semble identique avec celui des *Omaguas*, nation assez civilisée, entreprenante, et répandue sur les deux bords de l'Amazone. Une petite ville du nom de *Manoa*, a été visitée par les missionnaires péruviens, sur les bords de l'Ucayal. Mais Philippe de Hutten a-t-il réellement vu une ville des Omaguas? Une autre explication se présente indépendamment de l'histoire de cette expédition. Les Indiens de la Guyane ont pu avoir eu une idée obscure de l'empire des Incas, des temples et palais de Cuzco, converts en partie d'or, ainsi que du grand lac Titicaca. Leurs récits n'auront été qu'un peu exagérés, et les Espagnols auront cherché ce que déjà ils possédaient. Dans tous les cas, l'*El-Dorado* paraît étranger aux plateaux de granite très-peu métalliques de la Guyane.

(1) *Oviédo* et les commentaires de M. *Ehrmann* et de M. *Meusel*, dans les Ephémérides géographiques de M. Bertuch. vol. XXV, p. 136 et 486.

TABLEAUX DE POPULATION. 1815.

	Blancs.	Gens de couleur.	Esclaves	Total.
Démérary..............	2,871	2,980	71.180	75,031
Berbice...............	550	240	25.169	27,959
Total de la *Guyane anglaise*.	3,421	3,220	96,349	102,990

	Blancs.	Mulâtres et nègres libres.	Esclaves.	Total.
Surinam ou *Guyane hollandaise*................	2,029	3,075	5[illegible],937	57,041

(Extrait des tableaux dressés par les gouverneurs respectifs, et publiés par ordre du parlement.)

N B. La feuille précédente était tirée lorsque cette note nous est parvenue. Nous prions le lecteur de considérer comme non-avenues les deux indications de population qui s'y trouvent, et qui sont fondées sur des estimations faites par des voyageurs à une époque antérieure.

LIVRE CENT TREIZIÈME.

Fin de la DESCRIPTION DE L'AMÉRIQUE. — *Description particulière de l'Archipel Columbien ou des grandes et petites Antilles.*

Nom. ENTRE les deux continens de l'Amérique dont nous venons d'achever la description, s'étend en arc de cercle une chaîne d'îles, à laquelle on a donné le nom insignifiant d'*Antilles* (1), et le nom inexact d'*Indes-Occidentales*, mais que la raison et la reconnaissance doivent nommer l'*Archipel Columbien*. L'extrémité méridionale de cet archipel se rattache au cap Paria, dans l'Amérique méridionale ; tandis que son extrémité septentrionale se lie à la Floride par les îles Bahama, et la pointe occidentale de Cuba correspond, en quelque sorte, à la partie la plus avancée de l'Yucatan. Ainsi les Antilles tiennent doublement au continent de l'Amérique septentrionale.

Divisions. On divise ces îles en *grandes* et *petites Antilles*. Les grandes sont : *Cuba*, *la Jamaïque*, *Saint-Domingue* et *Porto-Rico*.

Les Anglais, les Français, les Espagnols donnent des sens très-différens aux termes d'îles du Vent et d'îles sous le Vent. L'acception de ce terme de marine dépend de la position du navire et de la route qu'on se propose de suivre.

La mer des Caribes. L'étendue de mer qui se trouve entre les Antilles, l'Amérique méridionale et les côtes de Mosquitos, de Costarica et de Darien, s'appelle aujourd'hui *Mer des Caribes*. Cette mer, une des plus fréquentées du globe, nous présente plusieurs phénomènes dignes d'attention. Le premier est ce mouvement des eaux connu sous le nom de *courant du golfe*. On doit le considérer comme l'effet du mouvement doux, mais universel, de toute la masse des eaux de l'Océan, por-

(1) C'est le nom de l'île imaginaire d'*Antilia*, appliqué aux découvertes de Colomb. *Voyez* notre *Histoire de la Géographie*, vol. I de ce *Précis*, p. 426, 427.

Digitized by Google

tées par le grand courant équatorial de l'est à l'ouest, et poussées à travers les ouvertures de la chaîne des petites Antilles, contre le continent américain. Ce mouvement uniforme n'empêche pas les eaux de l'Océan, depuis les îles Canaries jusqu'à l'embouchure de l'Orénoque, d'être d'une si parfaite tranquillité, qu'un canot pourrait, sans danger, traverser cet espace auquel les Espagnols ont donné le surnom de *Mer des Dames.* Pour être tranquille, ce mouvement n'en est pas moins fort; il accélère la marche des navires qui voguent des Canaries à l'Amérique méridionale; il rend presqu'impossible la traversée en ligne directe de Carthagena à Cumana, ou de Trinidad à Cayenne. Le nouveau continent, à partir de l'isthme de Panama jusqu'à la partie septentrionale du Mexique, forme une digue qui arrête le mouvement de la mer vers l'occident. Depuis Veragua, le courant est forcé de changer sa direction pour suivre celle du nord, et de se plier à toutes les sinuosités des côtes de Costarica, de Mosquitos, de Campêche et de Tabasco. Les eaux qui entrent dans le golfe du Mexique par l'ouverture qui se trouve entre l'Yucatan et l'île de Cuba, après avoir éprouvé un grand remous partiel entre la Vera-Cruz et la Louisiane, retournent dans l'Océan par le canal de Bahama. Elles y forment ce que les marins appellent proprement le *courant du golfe*, qui est comme un torrent d'eaux chaudes, sortant du golfe de la Floride avec une grande vitesse, et s'éloignant insensiblement de la côte de l'Amérique septentrionale, en suivant une direction diagonale. Lorsque les navires venant d'Europe et destinés pour cette côte, ne sont pas sûrs de la longitude où ils se trouvent, ils peuvent s'orienter dès qu'ils ont atteint le courant du golfe, dont la position a été exactement déterminée par Francklin, Williams et Pownall. Depuis le quarante-unième parallèle, ce long courant d'eaux chaudes se dirige vers l'est, en diminuant peu à peu de température et de vitesse, et en augmentant de largeur. Avant d'arriver aux plus occidentales des Açores, il se partage en deux bras, dont, au moins à certaines époques de l'année, l'un se porte sur l'Islande et

Courant du Golfe.

la Norwége, et l'autre sur les îles Canaries et les côtes ouest de l'Afrique. Ce remous de l'Océan-Atlantique explique pourquoi, malgré les vents alisés, des troncs de *cedrella odorata* sont poussés des côtes d'Amérique sur celles de Ténériffe. Dans le voisinage du banc de Terre-Neuve, la température du courant du golfe qui charrie avec une grande rapidité les eaux chaudes des parallèles moins élevés, dans des latitudes plus septentrionales, est, selon les expériences de M. de Humboldt, de deux à trois degrés (de Réaumur) plus élevée que celle des eaux voisines qui en forment, pour ainsi dire, les rives, et dont le mouvement est comparativement nul.

La tranquillité habituelle de la mer des Caribes est, de temps à autre, troublée par des ouragans et des coups de vent qui, se propageant à travers les étroites ouvertures de la chaîne des Antilles, prennent une extrême intensité. En temps ordinaire, les eaux sont si transparentes qu'on distingue les coraux et les poissons à soixante brasses de profondeur; le vaisseau semble planer dans l'air; une sorte de vertige saisit le voyageur dont l'œil plonge à travers le fluide cristallin au milieu des jardins sous-marins, où des coquillages et des poissons dorés brillent parmi les touffes des fucus et des bosquets d'algues marines (1).

Transparence des eaux.

Le canal entre l'Yucatan et l'île de Cuba présente de deux côtés le phénomène des sources d'eau douce jaillissant au sein de l'onde amère. Nous avons déjà décrit celle de la côte d'Yucatan: les autres sont vis-à-vis, sur la côte occidentale de Cuba, au sud-ouest du port de Batabano, dans la baie de Xagua, environ à deux ou trois milles marins de la terre; elles jaillissent avec tant de force, que l'approche de ces lieux fameux est dangereuse pour les petites embarcations, à cause des lames très-élevées qui se croisent en clapotant. Les navires côtiers viennent quelquefois y prendre, au milieu de la mer, une provision d'eau douce. Plus on puise profondément, plus l'eau a de douceur. On y tue souvent

Sources d'eau douce au milieu de la mer.

(1) *Voyez* entre autres *Schopf*, cité dans *Zimmermann*, West-Indien, p. 5.

des lamentins, animal qui ne se tient pas habituellement dans l'eau salée (1).

Toutes les îles un peu considérables de cet archipel renferment de hautes montagnes ; les plus élevées se trouvent dans la partie occidentale de Saint-Domingue, dans l'est de Cuba et dans le nord de la Jamaïque, précisément aux endroits où ces grandes îles se rapprochent le plus. La direction de ces montagnes, en la considérant en gros, paraît bien être du nord-ouest au sud-est ; mais en examinant attentivement les meilleures cartes de chaque île, l'on découvre dans la plupart un point central d'où les rivières descendent, et où les diverses branches de montagnes paraissent se réunir comme dans un noyau. Dans quelques îles, comme à la Guadeloupe, ce noyau renferme des volcans ; il paraît plus généralement formé de granite dans les petites îles, et de roches calcaires dans les grandes. Mais la géologie des Antilles n'a pas encore été observée dans la vue d'en saisir l'ensemble. On a remarqué, avec raison, que dans les petites Antilles les plaines les plus étendues se trouvent sur la côte orientale (2). Mais ce fait cesse d'avoir lieu dans les îles Vierges et dans les grandes Antilles. Le seul trait d'uniformité se trouve dans les escarpemens brusques qui, dans la plupart des îles, séparent les terres hautes des terres basses ; ils sont surtout frappans à Saint-Domingue, où on les appellent *mornes*. **Montagnes et roches.**

Les rochers de corail ou de madréporites sont aussi communs que les pierres-ponces ; et des recherches plus attentives prouveront peut-être que cette substance a joué un rôle aussi important dans la formation de cet archipel, qu'elle en a joué dans celle des archipels du Grand Océan. L'île de Cuba et les îles Bahama sont environnées d'immenses labyrinthes de rochers qui s'élèvent au niveau des flots, et qui se couvrent de palmiers : ce sont exactement les îles basses de l'Océan-Oriental. **Récifs de corail.**

(1) *A. de Humboldt*, Tableaux de la nature, II, 235.
(2) *Leblond*, Voyage aux Antilles, I, 141—320.

Climat et saisons.

Toutes les Antilles sont à peu près soumises au même climat. Dans la sécheresse, qui dure ordinairement depuis le commencement de janvier jusqu'à la fin de mai, la chaleur du jour serait insupportable, si des brises de mer ne s'élevaient à mesure que le soleil prend de la force. Les pluies, qui caractérisent la saison de l'été, tombent par torrens : ce sont de véritables déluges; les rivières s'enflent en un moment; tout le plat pays est submergé. L'air, fortement imprégné d'humidité, couvre de rouille tous les métaux susceptibles de s'oxider. L'humidité souvent continue sous un ciel enflammé, qui fait en quelque sorte vivre les habitans dans un bain de vapeurs et ne contribue pas peu à rendre le séjour, dans la partie basse de ces îles, désagréable, malsain, et même dangereux pour un Européen (1). Le relâchement successif des fibres trouble et interrompt l'activité des fonctions vitales, et produit à la longue une atonie générale.

Maladies endémiques.

Le défaut habituel d'électricité paraît contribuer à faire disparaître ces teintes animées qui distinguent l'Européen. Les miasmes répandus par des eaux de mer stagnantes et des vases croupissantes, deviennent, surtout pour les hommes des pays froids, les germes de la terrible fièvre jaune. La nature a indiqué un moyen de salut; c'est de chercher un air plus frais sur les flancs des montagnes. La zone chaude, où les fièvres putrides menacent notre existence, s'étend depuis le bord de la mer jusqu'au niveau de quatre cents mètres; là commence la zone tempérée, où le thermomètre de Réaumur ne marque plus que quinze à dix-huit degrés en plein midi, où nos plantes potagères réussissent le mieux, et où abonde le quinquina-pitou (*chinchona caribea*). Cette zone se termine à huit cents mètres plus haut, où le thermomètre s'arrête à quatorze degrés; les brouillards, élevés des parties basses, s'accumulent sur les montagnes, et la pluie devient habituelle. C'est la zone froide des Antilles (2).

---

(1) Mémoire du Dr. *Cassan*, inséré dans les Mémoires de la Société Médicale d'émulation. t. IV. Mémoires de M. *Moreau de Jonnes*, lus à l'Institut. (2) *Leblond*, Traité de la fievre jaune, p. 130.

Il ne s'est pas trouvé d'autres quadrupèdes sauvages que ceux de la plus petite taille, tels que la chauve-souris-fer-de-lance, le mulot volant (1), le kinkajou (2), le rat-piloris (3): les lézards, les scorpions, les serpens sont très-communs; mais parmi les petites Antilles, la Martinique et Ste.-Lucie sont les seules qui renferment de véritables vipères ou des scorpions venimeux. Le scorpion existe à Porto-Rico (4), et probablement dans toutes les grandes Antilles. Le vorace caïman habite les eaux dormantes, et quelquefois les nègres mêmes ne peuvent se soustraire à sa dent meurtrière. Les tortues les plus délicates se prennent sur les plages voisines de la Jamaïque. Les perroquets et les colibris embellissent les forêts; les oiseaux aquatiques, en troupes innombrables, animent les rivages. On admire l'oiseau-mouche, qu'on appelle aussi *oiseau-murmure*, à cause du bourdonnement produit par le mouvement continuel de ses ailes; on le voit lancer son bec effilé dans les fleurs parfumées des orangers et des limoniers, pour en exprimer un instant le suc et l'essence; ailleurs, à le voir suspendu dans les airs au-dessus des campêches en fleurs, on le croirait enivré des parfums qui s'en exhalent; puis on le voit tout-à-coup disparaître avec la rapidité de l'éclair, pour revenir, peu de momens après, savourer de nouveau ces délicieuses odeurs, et déployer dans toutes ses courses un plumage magnifique, où brillent les plus riches nuances de pourpre et d'or, d'azur et d'émeraude.

Animaux.

Le colibri.

Les magnifiques végétaux que nous avons admirés dans les autres parties du globe situées entre les tropiques, égalent ici, en taille, en beauté, leurs frères du continent. Le bananier qui, d'abord faible, cherche l'appui d'un arbre voisin, forme à lui seul, dans le cours des années, un bocage; le tronc creusé du cotonier sauvage (5) fournit un canot capable de contenir cent hommes; une feuille du palmier à

Arbres forestiers.

---

(1) *Vespertilio molussus.* (2) *Viverra caudivolvula* (3) *Mus pilorides.*
(4) *Ledru*, Voyage à Ténériffe, Porto-Rico, etc., II, p. 226.
(5) *Bombax ceiba.*

éventail suffit pour garantir huit personnes du soleil ou de la pluie ; le choux-palmiste balance sa tête verdoyante sur une colonne quelquefois haute de deux cent trente pieds. Des rangées d'arbres de Campêche (1) et du Brésil entourent les plantations. Le caroubier joint au bienfait de ses fruits celui de son épais ombrage. L'écorce fibreuse du grand *cecropia* fournit de solides cordages. L'élégant tamarinier, précieux par ses cosses acides, le bois de fer, le cèdre, et une espèce de *cordia*, désignée dans les îles anglaises sous le nom d'*ormeau d'Espagne*, sont très-estimés pour les ouvrages de charpente solides et durables. Rien ne surpasse l'utilité de l'arbre à roue (2) dans la construction des moulins. Les orangers, les citronniers, les figuiers, les grenadiers, à l'entour des habitations, remplissent l'air d'un parfum exquis, ou offrent leurs fruits délicieux. La pomme, la pêche, le raisin, et généralement tous les meilleurs fruits de l'Europe, ne mûrissent que dans les parties montagneuses, tandis que les plaines, où rien ne modère le feu du soleil, se parent de productions indigènes, telles que le cachon (3), la sapote (4), la sapotille (5), la poire d'avocat (6), la mammée (7), avec plusieurs fruits des Indes-Orientales, comme la pomme de rose (8), la goyave (9), la mangue (10), et quelques espèces de spondias et d'annona.

Arbres fruitiers.

Dans l'émail des vastes savanes on distingue le *serpidium* de Virginie, l'*ocymum americanum*, le *cleome* à cinq feuilles, le *turnera pumicea*. Le long des côteaux, la modeste sensitive se cache sous le gazon, entre les *sida*, les *dianthea*, les *ruelia*, ombragés par l'élégant troène d'Amérique, ou par des acacias de toute espèce, notamment l'acacia de Farnèse, intéressant par la délicatesse de ses feuilles et le parfum de ses petites fleurs jaunes, disposées en boucles. Sur le penchant des mornes déserts, divers cactiers pré-

Arbustes et fleurs.

(1) *Hæmatoxylum campechianum*. (2) *Laurus chloroxylon*. (3) *Anacardium occidentale*. (4) *Achras mammosa*. (5) *Achras sapotilla* (6) *Laurus persea* (7) *Mammea americana*. (8) *Eugenia jambos*. (9) *Psidium pyriferum*. (10) *Volkameria aculeata*.

sentent leurs troncs difformes, hérissés de faisceaux d'épines, tandis que les grands raisiniers (1) décorent les rochers voisins de la mer. Dans les bois, les nombreuses familles des lianes (2), dont les branches sarmenteuses s'entrelacent au haut des arbres, y forment des dômes de fleurs et des galeries de verdure.

Parmi les autres végétaux, les plus curieux sont les fougéres arborescentes ; elles sont ici, comme dans toute la zone torride, des plantes vivaces, qui acquièrent un grand accroissement. Le *polypodium arboreum*, en particulier, pousse un tronc élevé de plus de vingt pieds, et couronné de larges feuilles dentelées qui lui donnent exactement l'air et le port d'un palmier. La médecine réclame encore le *gaïac* ou *lignum vitæ*, la *wintera-canella* et la *cinchona caribea*.

L'élévation du centre de ces îles, la diversité des expositions, la grande différence du climat des montagnes d'avec celui des côtes, et la nature du terrain, tout concourt à jeter dans la végétation une variété infinie, aussi agréable qu'utile.

La plupart des productions commerciales qui font aujourd'hui la richesse des Antilles, proviennent de végétaux naturalisés et entretenus par la culture. Cependant on trouve la vanille sauvage dans les bois de la Jamaïque et de Saint-Domingue; l'aloës, cultivé à la Barbade, croît spontanément sur le sol pierreux de Cuba, des Lucayes, et de plusieurs autres îles. Le *bixa orellana*, d'où l'on tire le rocou, est commun ici comme dans tous les pays chauds de l'Amérique. Le piment est non-seulement indigène, mais il refuse de se multiplier sous la main de la culture. La *myrtus-pimenta* affectionne particulièrement les flancs des montagnes qui regardent la mer; il y forme des bocages où l'on jouit d'une promenade d'autant plus commode, qu'aucun arbuste ni arbrisseau ne croît sous son délicieux ombrage. Végétaux commerciaux indigènes.

(1) *Cocoloba uvifera.* (2) *Convolvulus dolichos*, *grenadilla*, *raiana*, *bignonia*, etc.

Plantes alimentaires.

L'igname et la patate, également indigènes, forment le principal aliment des nègres. L'Afrique a fait présent aux Indes-Occidentales du manioc et de l'arbrisseau à pois d'Angola. Mais les cultures qui subviennent au luxe et aux fabriques de l'Europe, absorbent toute l'attention d'un planteur des Antilles; et sans les immenses fournitures en blé qui arrivent du Canada et des Etats-Unis d'Amérique, la disette affligerait très souvent ces magnifiques contrées.

Canne à sucre.

La grande marchandise d'étape des Indes-Occidentales est le *sucre*. Il paraît difficile de ne pas croire à l'existence d'une canne à sucre indigène en Amérique; mais on prétend que l'espèce cultivée y fut apportée soit de l'Inde, soit de la côte d'Afrique. On assure que la canne à sucre fut transplantée, en 1606, des Canaries à Saint-Domingue, par un certain Aguillar, habitant de la Conception-de-la-Vega, et que le premier moulin à sucre fut construit par un chirurgien de Saint-Domingue, appelé Vellosa. Mais ce fait ne prouverait qu'une importation locale, sans décider le fond de la question. Depuis une vingtaine d'années, la canne d'Otaiti est généralement introduite dans les Antilles; elle fournit un suc plus abondant que la canne ordinaire ou créole. Un champ de cannes, au mois de novembre, époque de leur floraison, offre un des coups-d'œil les plus ravissans que la plume puisse décrire ou le pinceau imiter. La hauteur des tiges, qui varie depuis trois à huit pieds et plus, caractérise fortement la différence de sol ou de culture. Au moment de la maturité, le champ déploie un vaste tapis d'or que les rayons du soleil viennent nuancer par de larges bandes du plus beau pourpre. Le sommet des tiges est d'un verd noirâtre; mais à mesure qu'elles se sèchent, soit de maturité ou par l'effet des grandes chaleurs, la couleur change, et devient celle d'un jaune-roux; des feuilles larges et étroites pendent du haut des tiges, et semblent s'écarter pour laisser jaillir une baguette argentée : la longueur de cette baguette varie de deux à six pieds, et sur son sommet flotte mollement un panache blanc, dont les houppes sont terminées par une frange délicate du lilas le plus tendre.

Aspect d'un champ de cannes.

Une plantation de cannes en feu offre, au contraire, les horreurs les plus pittoresques qui puissent s'offrir à l'imagination d'un peintre ou d'un poëte. Il n'y a pas d'incendie aussi alarmant, il n'y a pas de flammes aussi rapides; on ne saurait se figurer la vélocité et la furie avec lesquelles ce feu dévore et se propage. Dès qu'on s'aperçoit que le feu est à une plantation, on frappe, à coups redoublés, sur les coquilles d'appel; les échos retentissent et renvoient le bruit au loin; l'alarme se répand dans les établissemens limitrophes. Le tintamarre de ces coquilles, l'agitation des nègres au milieu des feux, leurs pantomimes expressives, leurs travaux, l'impatience bruyante et tumultueuse des blancs, les groupes de chevaux et de mulets qui passent dans le fond du tableau, le mouvement, le désordre et la confusion qui règnent partout, les tourbillons de fumée, la marche rapide des flammes, le pétillement, le craquement des cannes qui se consument, tout cela forme un ensemble de scènes horribles et sublimes à-la-fois. Incendie d'un champ de cannes.

L'arbrisseau qui nous fournit le coton, trouve souvent dans ces îles le terrain sec et pierreux qu'il aime; mais la récolte, qui demande un temps sec, n'est pas assez assurée. Le cafier, originaire de l'Arabie-Heureuse, en fut longtemps une propriété enviée. Les grains, trop vieux, n'ayant jamais voulu lever en d'autres pays, on transporta le plant même à Batavia; ensuite, par multiplication, à Amsterdam et à Surinam, à Paris et à la Martinique. Tantôt cet arbre récompense les soins du cultivateur dès la troisième année, et tantôt seulement à la cinquième ou sixième: quelquefois il ne produit pas une livre de café, et d'autres fois il en donne jusqu'à trois ou quatre. En quelques endroits, il ne dure que douze ou quinze ans; et en d'autres, vingt-cinq à trente. Culture du coton et du café.

Ce tableau général des Antilles devait être suivi d'une discussion sur les indigènes, exterminés par les Européens. Les Caribes ou Caraïbes s'étendaient-ils au-delà des Antilles? Les tribus populeuses de Saint-Domingue et de Cuba, différentes des Caribes, étaient-elles de la race qui habitait la Anciens habitans.

Floride ou de celle d'Yucatan? L'espace nous défend d'examiner ces questions sur lesquelles d'ailleurs nous ne pouvons proposer aucune opinion certaine.

De Cuba.

Commençons notre topographie par la plus grande et la plus occidentale de ces îles. Cuba, longue de deux cent quatre-vingt lieues, sur une largeur qui varie de 20 à 40, approche en étendue de la Grande-Bretagne ; mais ceux qui ont porté le plus loin sa population, lui donnent sept cent vingt-deux mille habitans, dont deux cent cinquante-sept mille blancs et gens de couleur libres, quatre cent soixante-cinq mille esclaves (1). Si cette évaluation était juste en 1794, l'île, grâce en partie au grand nombre de colons et d'esclaves nouveaux qu'elle a reçus, doit à présent renfermer un million d'habitans. Une chaîne de montagnes traverse l'île de l'est à l'ouest ; mais les terres près de la mer sont en général basses et inondées dans les saisons pluvieuses. Cette superbe île passe pour avoir le meilleur sol de toutes les Antilles ; son climat est chaud et sec, mais plus tempéré que celui de St.-Domingue, grâce aux pluies et aux vents du nord et de l'est qui le rafraîchissent. Il faut en excepter quelques vallées exposées au midi, et brûlées par la réverbération des rochers. Les anciens historiens vantent l'or fin de cette île, et une tradition affirme que les canons du fort *El-Morro* ont été faits du cuivre indigène (2). Une mine, exploitée de nos jours aux environs de San-Yago-de-Cuba, a produit de l'argent gris, des aimants, des malachites soyeuses, et des cristaux de roche couleur de topaze (3). Dans la jurisdiction de la Havane on a découvert, depuis peu, une mine de fer de très-bonne qualité. On y trouve beaucoup d'eaux chaudes minérales. Ses salines sont abondantes. Mais les richesses actuelles de l'île sont ses excellentes et nombreuses sucreries, qui exportent de deux à trois millions d'*arrobas*

Minéraux. Végétaux.

(1) *Communications concerning Cuba*, etc. Londres. (Nous n'avons sous la main qu'une note que nous avons extraite de cette brochure.)

(2) D. *Ferrer*, dans le Viajero universal. XX, p. 90.

(3) *Descourtils*, Voyage d'un naturaliste, I, p. 339.

d'un sucre très fin. Elle abonde encore en manioc, maïs, anis ou pastel, coton, cacao, café, et en tabac préférable à tout autre de l'Amérique. On y voit tous les arbres et végétaux des Antilles, particulièrement le beau palmier-royal. L'île fournit aux chantiers de l'Espagne de magnifiques bois de construction. Depuis un demi-siècle les abeilles y ont été introduites par des émigrés de la Floride; maintenant on y exporte une quantité considérable de la plus belle cire blanche. Parmi les fruits, l'ananas est singulièrement renommé (1). On ne trouve, dans toute cette île, aucun animal venimeux ni féroce. Les premiers habitans étaient pacifiques, timides, et ne connaissaient pas l'abominable coutume de manger de la chair humaine; ils détestaient le vol, la luxure; aujourd'hui les colons sont les plus industrieux et les plus actifs des îles espagnoles. Les femmes y sont vives et affables; celles des classes inférieures se couvrent très-peu; les dames mêmes, dans l'intérieur de leurs maisons, ne sont vêtues que de gazes légères. Dans les campagnes, l'hospitalité des habitans force le voyageur à s'asseoir à la table de la maison, où il y a toujours des places réservées pour les passans. Habitans.

La *Havane*, peuplée de soixante-dix mille habitans, est la résidence du gouverneur, et le siége d'une université et d'un département de la marine: son port, le meilleur de l'Amérique, peut contenir mille vaisseaux, et commande les approches de la Nouvelle-Espagne par mer, du côté de l'est, où il n'y a point d'établissement maritime. L'entrée en est étroite, difficile, et garnie de fortins dont le principal est celui de Morro. *Puerto-del-Principe*, vers le milieu de la côte septentrionale, comptait, il y a vingt ans, trente mille habitans, et promet tous les jours de l'accroissement. *San-Yago de Cuba*, la capitale ecclésiastique de l'île, est bâtie sur la côte méridionale, au fond d'une belle baie, sur un port sûr et commode. Peuplée d'environ vingt mille âmes, elle fournit au commerce du sucre et du tabac très- Villes principales.

(1) Viajero universal, p. 98, p. 100.

tion physique des Européens. Les brises de mer qui arrivent tous les matins le rendent plus supportable. Les montagnes offrent aux malades le salutaire bain d'un air frais et vif. Le sommet le plus élevé a sept mille cinq cents pieds au-dessus du niveau de l'Océan. Le sucre est la plus avantageuse production de cette île. Autrefois on cultivait beaucoup de cacao. Depuis dix ans les plantations de café ont été fort étendues dans la Jamaïque, de manière que cette île paraît actuellement produire plus des trois quarts du café, et plus de la moitié du sucre que l'Angleterre tire de ses colonies. Les récoltes dans la Jamaïque sont plus certaines et égales que celles des îles du vent et sous le vent, puisque ces îles sont plus sujettes aux accidens des sécheresses et des ouragans. Antigue, par exemple, a produit dans quelques années près de vingt mille *oxhofts* de sucre, et dans d'autres moins de mille (1). La Jamaïque produit aussi du gingembre et du piment. L'acajou, dont on fait un si grand usage pour les meubles, y est de la meilleure qualité; mais ce bois commence à s'épuiser. Parmi les autres bois dont elle abonde, nous signalerons le savonier, dont la graine a toutes les qualités du savon; le mangrove et l'olivier, dont les écorces sont très-utiles aux tanneurs; le fustic et le bois rouge employé dans la teinture; enfin le bois de campêche. L'indigo y était autrefois très-cultivé, et le cotonnier l'est encore; l'arbre à pain y a été transplanté d'Otaïti par l'illustre botaniste Joseph Banks. On y recolte une grande quantité de fruits de toutes les espèces connues dans les Antilles (2). Productions.

L'île est divisée en trois comtés, et soumise à un gouvernement représentatif. Le pouvoir législatif se compose d'un gouverneur ou capitaine-général, d'un conseil de douze personnes nommées par le roi, et d'une chambre de quarante-trois représentans élus par les propriétaires. Les trois principales villes, savoir : Kingston, San-Yago et Port Royal y État politique.

---

(1) *Edward Young*, West-India commonplace-book.
(2) *Bryan Edwards*, I, 214.

envoient trois membres, les autres paroisses chacune deux.

Villes. *Port-Royal*, autrefois la capitale de la Jamaïque, était située sur la pointe d'une étroite langue de terre sablonneuse et aride, qui, vers la mer, formait partie de la jetée d'un superbe port capable de contenir mille gros vaisseaux, et si profond qu'ils pouvaient y charger et décharger avec la plus grande facilité. Les tremblemens de terre ont rendu la place déserte. *Kingston*, la capitale actuelle, est composée de deux mille maisons, dont plusieurs sont élégantes et, d'après le goût de ces îles et du continent voisin, d'un seul étage avec des portiques. On y compte trente mille habitans. A quelque distance de Kingston, se trouve *San-Yago de la Vega*, l'ancienne capitale du temps des Espagnols, et encore le siége du gouvernement et des cours de justice. On y compte six mille habitans.

Population. En 1787 il y eut, dans l'île de la Jamaïque, vingt-trois mille blancs, quatre mille quatre-vingt-treize gens de couleur libres, et deux cent cinquante-six mille esclaves ; en sorte qu'il se trouvait au-delà de onze nègres sur un Européen, et à peu près neuf esclaves et demi sur une personne libre. En 1805, il y eut vingt-huit mille blancs, neuf mille gens de couleur, et deux cent quatre-vingt mille esclaves, de manière que l'on comptait dix nègres sur un blanc et environ sept esclaves et demi sur une personne libre. Dans cet intervalle de temps, les Européens se sont moins accrus que les gens de couleur, dont le nombre s'est plus que doublé. Mais, au total, la population des gens libres s'accroît plus rapidement que celle des esclaves. D'après les registres mis sous les yeux de l'assemblée coloniale, le nombre d'esclaves, qui, en 1811, s'élevait à trois cent vingt-six mille, n'était plus, en 1815, grâce à la non-importation, que de trois cent quinze mille (1). La population blanche est de trente mille individus, et celle des mulâtres de quinze mille ; total, trois cent soixante mille habitans. L'exportation et la culture ont diminué depuis 1806 ; cependant l'île avait encore,

Exportations.

(1) Colonial Journal, I, p. 245. (Londres 1816.)

en 1815, exporté cent dix-neuf mille *hogsheads* de sucre, cinquante-trois mille *puncheons* de rum, et vingt-sept millions trois cent soixante mille livres de café.

La *Reine des Colonies* se présente à nos regards ; mais c'est aujourd'hui une reine en deuil, et dont le sein déchiré ruisselle du sang de ses enfans. L'île de *Saint-Domingue* reçut d'abord le nom d'Hispaniola, ou Petite-Espagne. Les indigènes ne comprenaient sous aucune dénomination générale les divers Etats qui s'y étaient formés. *Haïti* et *Eyana* n'étaient que des noms de cantons particuliers. S.-Domingue

Au centre de l'île s'élève le *Cibao*, groupe de montagnes qui projette trois chaînes principales, dont la plus longue court vers l'est. Les montagnes, en grande partie susceptibles de culture jusqu'à leur sommet, produisent une variété d'expositions et de climats souvent diamétralement opposés à de très-petites distances. Très-sain sur les hauteurs, le climat des plaines énerve promptement les Européens ; et les maladies meurtrières qu'il fait naître, rendent une attaque de l'île extrêmement périlleuse (1). A l'est et au sud de l'île, on ne connaît ni printemps, ni automne. La saison des orages, qu'on appelle hiver, y dure depuis le mois d'avril jusqu'en novembre. Dans le nord, l'hiver commence en août, et finit au mois d'avril. Le sol, généralement peu profond, et en partie seulement formé d'une mince couche de terre végétale qui s'étend sur un lit d'argile, de tuf et de sable, offre néanmoins de grandes modifications qui le rendent propre à toutes les cultures. Montagnes.

On a voulu rejeter les récits des anciens auteurs qui indiquent, dans les montagnes de Saint Domingue, des mines d'or, d'argent, de cuivre, d'étain, de fer et d'aimant, du cristal de roche, du soufre, du charbon de terre, du marbre, du jaspe, du porphyre de la plus grande beauté. Un minéralogiste espagnol a vérifié de nos jours l'existence de Minéraux et métaux.

---

(1) *Moreau de Saint-Méry*, Description de la partie française de Saint-Domingue, I, 529. *Cossigny*, Moyens d'améliorer les colonies, I, 16me. observation.

ces richesses métalliques qui pourraient encore, en partie, être exploitées avec profit (1). Herrera dit que les mines de la Vega et de Buénaventura produisaient annuellement quatre cent soixante mille marcs d'or. Ce fut dans la dernière qu'on trouva un morceau d'or de deux cents onces pesant. Aujourd'hui même les nègres-marrons de *Giraba* exportent une certaine quantité d'or en poudre (2).

Partie espagnole. La partie espagnole, comprenant le milieu et l'est de l'île, renferme actuellement cent mille habitans, sur lesquels il n'y a que trente mille esclaves. L'entretien des bestiaux, la coupe des bois, quelques plantations de cacao, un petit

Productions. nombre de sucreries, occupent cette population peu industrieuse. En 1808, le nombre des bêtes à cornes s'élevait à deux cent mille têtes. On exportait quarante mille pièces de bois d'acajou, valant 3,360,000 francs. Le cacao, indigène dans cette île, selon Valverde, est renommé pour son goût délicat; au seizième siècle l'île en fournissait toute l'Espagne.

Villes. *San-Domingo*, la plus ancienne ville européenne d'Amérique, compte vingt-cinq mille habitans. On assure que dans la cathédrale de cette ville reposent, dans deux cer-

Tombeau de Colomb. cueils de plomb, les os de Christophe Colomb et ceux de dom Louis son frère : ceux de Christophe y ont été transportés de Séville, où ils avaient été déposés dans le panthéon des ducs d'Alcala, après y avoir été conduits de Valladolid. Cette ville était magnifique, riche et populeuse sous Charles-Quint; mais elle a prodigieusement perdu de sa splendeur : cependant elle sera toujours célèbre, pour avoir été le lieu où les conquérans du Mexique, du Pérou et du Chili formèrent leurs vastes projets, et trouvèrent les moyens de les exécuter.

San-Yago et la *Vega* sont les deux principales villes de l'intérieur, où souvent le voyageur peut errer pendant des journées au milieu de prairies superbes, sans rencontrer

(1) D. *Nieto*, rapport au roi d'Espagne, inséré dans *Dorvo-Soulastre*, Voyage au Cap-Français, p. 90.

(2) *Walton*, state of the spanish colonies, I, p. 117.

d'autres traces de population que les cabanes des gardiens de troupeaux. Couronnées par de magnifiques forêts, les hauteurs présentent souvent des laves noirâtres, ou peut-être des basaltes réduits en petits fragmens (1). La baie de *Samana*, défendue par plusieurs îlots et rochers, offre le plus beau port de l'île ; mais les bords de ce vaste bassin ont acquis une réputation d'insalubrité. Quelques nouveaux colons, parmi lesquels il y a des Français, ont cependant essayé de mettre ce district en culture (2). L'*Youna*, qui se jette dans cette baie, peut être rendue navigable pendant l'espace de vingt lieues. Tout indique ici l'emplacement naturel de la capitale. Baie de Samana.

L'ancienne partie française, comprenant l'ouest de l'île, est évaluée à dix-sept cents lieues carrées, à vingt-cinq au degré, ce qui donne cinq millions deux cent sept mille cinq cent vingt-quatre toises carrées, ou deux millions six cent un mille *carreaux* de trois cent cinquante pieds sur chaque côté. Il y avait seulement sept cent soixante-onze mille deux cent soixante-quinze *carreaux* d'occupés. Les sept dixièmes de cette partie de l'île étaient couverts de montagnes et de forêts (3). On ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration, ou du moins d'étonnement, lorsqu'on voit à Saint-Domingue un espace de cent quatre-vingt-six mille cent quarante-deux carreaux, égal à cent vingt-une lieues un douzième carrées de surface, produire en sucre, café, coton, indigo et cacao, une quantité de denrées d'exportation estimées sur un pied modéré à leur arrivée en France, 169,014,000 liv. tournois. En 1788, cette quantité fut de 179,697,000 francs, produite par quatre cent cinquante-deux mille nègres ; ce qui donne, par tête de nègre, un produit de 398 francs (4). Partie française. Productions

Le *Cap-Français*, jadis la florissante capitale de cette Villes.

---

(1) *Dorvo-Soulastre*, Voyage au Cap-Français, p. 50, 57, etc., etc.
(2) *Guillermin*, Précis des événemens de St-Domingue, p. 22, 407 et suiv. (3) *Moreau de St-Méry*, Description de St-Domingue, I, p. 3.
(4) *Page*, Traité du commerce des colonies.

belle colonie, s'appelle aujourd'hui *Cap-Henri*, du nom du nègre Christophe, qui s'est proclamé *roi d'Haïti*, sous le nom de Henri Ier., chef d'une armée bien disciplinée, et d'une population résolue à ne jamais se soumettre aux blancs. Cet Africain imite le cérémonial, le luxe et la splendeur des cours européennes. Il cherche à attirer des officiers blancs par une solde libérale, et il commerce avec les Américains, les Anglais et les Danois. Son royaume se termine aux plaines, aujourd'hui désertes, qu'arrose l'*Artibonite*, rivière considérable. La partie méridionale, partagée en cantons républicains, dont chacun est gouverné par un conseil des principaux habitans, reconnaît un chef ou président dans la personne du mulâtre Péthion, qui réside au *Port-au-Prince*, et qui montre une sorte de bienveillance envers les Français, admis à commercer dans ses ports. Dans la *république* comme dans le *royaume* de Haïti, la langue française et la religion catholique continuent à dominer. Le président Péthion considère son autorité comme dérivée de celle de la république française d'Europe. Un troisième chef, nommé Philippe Dos, se maintient indépendant dans les montagnes de l'intérieur.

Royaume et république d'Haïti.

Porto-Rico.

Située à l'est de Saint-Domingue, l'île de *Porto-Rico* offre la continuation de la grande chaîne des Antilles; mais ses montagnes, qui paraissent s'étendre de l'est à l'ouest, avec une courbure vers le sud, ont moins d'élévation que celles de Saint-Domingue. Le *Layvonito* domine la partie orientale, et le *Lopello* celle du sud: il y a de vastes savanes dans l'intérieur et sur la côte septentrionale; mais la grande carte de Thomas Lopez indique les accidens du sol d'une manière très-défectueuse (1). Les montagnes de l'intérieur, ornées de cascades pittoresques, renferment des vallées très-salubres; mais, dans les plaines basses, l'air est mal-sain à quelques endroits dans la saison pluvieuse. Le sol, généralement fertile et profond, est arrosé par un nombre consi-

(1) *Ledru*, Voyage à Ténériffe, Porto-Rico, etc., etc., t. I, p. 82—113, p. 194—255.

dérable de couraus d'eau très-pure. L'or, dout l'abondance avait premièrement engagé les Espaguols à s'y établir, est devenu rare ; mais elle produit de bous bois de construc- tion, du sucre, du gingembre, du café, de l'encens, du coton, du liu et des cuirs. Ses mules sont très-estimées dans les îles Saiut-Domingue, la Jamaïque, et à Sauta-Cruz. Elle fournit aussi de la casse, du tabac, du riz, du maïs, des oranges, citrons, gourges, melons, et de bou sel. Productions

Saint-Jean de Porto-Rico, la capitale, est bâtie sur uue petite île de la côte septentrionale, jointe à la grande terre par une chaussée, et formant un excellent port. *L'Aguadilla*, avec uu port ouvert dans la partie du uord-ouest, remarquable par sa salubrité ; *San-Germano*, bourg considérable, peuplé des plus anciennes familles de l'île; les baies de *Guanica* et de *Guayanilla*, situées sur la côte sud, et très propres à de grands établissemens ; *Faxardo*, bourg très-agréable sur la côte orientale ; voilà les objets topographiques que l'espace nous permet d'indiquer. Villes.

A cinq lieues du *Cap-Pinero*, la pointe orieutale de l'île, on aperçoit les hauteurs verdoyantes et bieu boisées de l'île de *Biéquen*, iuhabitée, mais réclamée par l'Espagne.

La population de Porto-Rico s'élevait, il y a dix ans, à cent treute-six mille individus, parmi lesquels il n'y avait que dix-sept mille nègres. Comme cette île, grâce à quelques chefs adroits, a échappé à la contagion révolutionnaire, elle est devenue l'asile de plusieurs milliers de colons fidèles. Le revenu est évalué à 413,000 fr., et la dépense à 1,484,000; quelquefois même la dépense dépassait 2 millions (1). Île de Biéquen.

Nous ferons précéder la description des Petites-Antilles de celle des *îles Bahama* ou des *Lucayes*. Elles s'étendent dans le sud-est de la Floride, dont elles sont séparées par un courant de mer large et rapide, qu'on appelle *golfe de Floride*, ou *nouveau canal de Bahama*. Le vieux canal de Bahama les sépare de l'île de Cuba. Il y en a ciuq cents, dont quelques-unes ne sont que des roches ; mais il y en a Îles Bahama ou Lucayes.

(1) *Ledru*, Voyage au Ténériffe, Porto-Rico, etc., p. 157.

particulièrement douze grandes et fertiles, dont le sol ne diffère en rien de celui de la Caroline. La population ne

Habitans. s'élève qu'à dix ou douze mille individus. Les *loyalistes* des États-Unis s'y sont établis en grand nombre. Les nègres y sont bien traités par les maîtres qui les surveillent eux-mêmes : il n'y a point d'inspecteurs; et, par une conséquence naturelle, on n'y entend pas si souvent claquer le fouet ensanglanté. On assigne aux nègres une tâche proportionnée à leurs forces, et leur bonne conduite les montre dignes de ces procédés humains (2).

Productions. On exporte de ces îles un peu de coton, d'indigo et de tamarin, beaucoup de fruits, surtout des citrons, des oranges, des ananas, des bananes, de l'écaille de tortue, de l'ambre gris, du bois d'acajou, de campêche et de fernambouc. En temps de guerre, les habitans gagnent considérablement, par le nombre des prises qu'on y amène; et, dans tous les temps, par les naufrages qui sont fréquens dans ce labyrinthe de bancs et de rochers.

Les îles *Turques* ou *Caïques*, au débouquement de Saint-Domingue, sont occupées par les Anglais, et même fortifiées. Retournons aux Antilles proprement dites.

Iles des Vierges. *Anegada*, *Virgin-Gorda* et *Tortola*, sont les principales îles que les Anglais possèdent dans le petit archipel des Vierges, à l'est de Porto-Rico. Le sol y est peu fertile, mais le commerce d'interlope est d'une grande importance. Ces îles, en 1788, n'avaient que douze cents habitans blancs, avec neuf mille nègres. Elles n'ont de valeur que par le commerce de contrebande avec Porto-Rico.

Antilles Danoises. Les Danois ne sont entrés dans la carrière du commerce qu'après les Espagnols, les Français, les Anglais et les Hollandais. Ainsi ils ont trouvé le Nouveau-Monde déjà partagé entre les autres puissances : ils n'ont pu obtenir qu'avec beaucoup de difficultés quelques petites portions de ce riche butin; mais ils n'ont rien négligé pour donner à ces faibles

(1) *Mac-Kinnen*, Voyage aux îles du Vent et aux îles Bahama, Londres, 1804. *Voyez* aussi le *Tableau des positions géographiques de l'Amérique*, à la suite de ce livre.

possessions, toute la valeur dont elles pouvaient être susceptibles. Aussi les Indes-Occidentales ne renferment aucune portion de terre, à l'exception de la Barbade et d'Antigue, qui soit mieux cultivée et proportionnellement plus productive que l'île danoise de *Sainte-Croix*. Elle offre également, depuis une quinzaine d'années, le modèle d'une excellente police, et l'état des nègres n'a nulle part subi une réforme plus sagement combinée. L'île de *Saint-Thomas* est plutôt un poste de commerce. La surface de ces îles et des îlots qui en dépendent, n'est que de trente-six à quarante lieues carrées. La population est d'environ mille âmes par lieue carrée; et le revenu *net*, versé dans la caisse du roi, est de 100,000 rixdalers (400,000 francs), selon la statistique de M. Thaarup. Le sucre de Sainte-Croix tient, pour la finesse et la blancheur, un des premiers rangs; le rum égale celui de la Jamaïque. *Christianstad*, près de la pointe orientale de l'île, en est le chef-lieu. L'île de Sainte-Croix a été achetée de la France pour 160,000 rixdalers (720,000 francs); aujourd'hui il y a plusieurs plantations qui se vendent deux fois plus. Saint-Thomas a un excellent port, capable de contenir cent vaisseaux de ligne. De vastes magasins reçoivent ici journellement les marchandises de l'Europe ou des Etats-Unis. La petite île de *Saint Jean* a le sol et le climat très-bons; mais la culture y est encore peu avancée. Il y a une bonne rade, que plusieurs auteurs ont qualifiée de port. D'après Oxholm, la totalité du terrain des îles danoises est de soixante-onze mille quatre cent cinquante-trois acres anglais, dont trente-deux mille quatorze plantés en cannes à sucre, et treize cent cinquante-huit en coton. Les principales cultures sont le sucre et le coton. (1)

Sainte-Croix

St.-Thomas.

Saint-Jean.

L'île anglaise de l'*Anguille* est toute plate. Ses habitans, peu nombreux, s'occupent de l'éducation du bétail et de la culture des champs, qui donnent du tabac excellent. L'Anguille.

Saint-Martin renferme moins de terrain que sa dimension ne paraît en indiquer, parce que les côtes sont coupées St.-Martin.

(1) *Oxholm*, Etat des Antilles danoises. Copenhague, 1798. *West*' Mémoires sur les îles de Sainte-Croix, etc. Copenhague, 1801.

de baies et d'étangs. L'intérieur est montagneux, le sol léger, pierreux, et exposé à des sécheresses fréquentes. Un marais salaut donne un profit annuel qu'on estime à cent mille écus. Les habitans sont presque tous d'origine anglaise. La France possède une moitié et la Hollande l'autre.

Gustave III ayaut remarqué combien d'avantages commerciaux le Danemarck tirerait de ses îles, voulut procurer à la Suède une possession dans les Indes-Occidentales. En conséquence il obtint de la France, en 1784, l'île de *Saint-Barthélemy*, située entre les îles anglaises de Saint-Christophe et de l'Anguille, et l'île hollandaise de Saint-Eustache. Cette position facilite le commerce interlope. Le sol, quoique montagneux manque absolument d'eau. Le coton y réussit très-bien. On en exporte aussi de la casse, des tamarins et du bois de sassafras. La végétation est en général beaucoup plus riche et beaucoup plus variée que ne semblerait le permettre la grande sécheresse du sol. Cette île est battue par des coups de vent très-violens. *Gustavia*, chef-lieu et unique ville de l'île, est bâtie sur le port dit le *Carénage*, qui, à la vérité, n'admet pas des navires tirant plus de neuf pieds d'eau, mais qui en peut contenir une centaine à la fois (1).

Saint Barthélemy.

Antilles hollandaises.

Les Hollandais considèrent leurs îles comme des entrepôts de commerce, et surtout de commerce de contrebande avec les sujets des autres puissances; c'est dans la Guyane qu'ils avaient concentré tous leurs établissemens de culture.

St.-Eustache.

L'île *St.-Eustache*, qui n'a que deux lieues de long et une de large, est formée de deux montagnes qui laissent entr'elles un vallon très-resserré. Le sommet oriental présente un ancien cratère de volcan environné de pierre-ponce pesante et de roches de gneiss; mais il n'y a point de lave. (2) Quoique l'île manque de rivières et de sources, on y cultive du tabac et un peu de sucre. On assure que le nombre des habitans monte à cinq mille blancs, six cents hommes de couleur et huit cents esclaves.

(1) *Euphrasen*, Voyage à Saint-Barthélemy, fait aux frais de l'académie de Stokholm, 1798. (2) *Isert*, Voyage à la Guinée, p. 320.

Saba, rocher voisin de St.-Eustache, est environné d'une mer basse qui ne permet qu'aux chaloupes d'en approcher. Après avoir débarqué sur la plage, il faut gravir le rocher par un chemin très-roide et environné de précipices. Au sommet, s'étend une agréable vallée où des pluies fréquentes font croître des plantes d'un goût exquis, des choux très-gros et de bon indigo. Un air pur y entretient la santé, et les femmes conservent cette fraîcheur de teint qu'on désire et qu'on cherche envain dans les autres Antilles. Des maisons simples et élégantes offrent autant de temples au bonheur domestique. Les habitans fabriquent des souliers et des bas de coton, dont la vente, avec le produit de leur indigo fournit à leurs modiques dépenses. Saba.

Ici la chaîne des Antilles devient double; la *Barboude* et l'*Antigue* en forment le chaînon oriental. *Antigue*, ou Antigoa, a une forme circulaire, et près de sept lieues d'étendue en tous sens. Cette île, que l'on regardait autrefois comme inutile, est maintenant l'une des plus importantes, et contient quarante mille habitans, dont les deux dixièmes sont esclaves. Son port, appelé *English-Harbour*, est le chantier le plus sûr et le plus propre au radoub de la marine royale dans ces mers. On estime que, depuis dix ans, le nombre des esclaves s'est réduit de trente-huit mille à trente six mille; tandis que la population libre s'est augmentée de deux mille cinq cent quatre-vingt-dix jusqu'à trois mille (1). *Saint-Jean*, la résidence ordinaire du gouverneur des îles anglaises, dites sous le vent est le port qui fait le plus de commerce. Les productions consistent en anis, sucre, gingembre et tabac. Iles anglaises sous le vent. Antigue.

La *Barboude* abonde en bestiaux, chevreuils, porcs et fruits; les noix de cocos sont très-recherchées. Elle produit aussi du coton, du poivre, du tabac, de l'anis, du gingembre, des cannes à sucre. Elle contient quinze cents habitans. Barboude.

Passons au chaînon occidental ou intérieur. L'île de

(1) *Edward Young*, West-India commonplace-book.......

Saint Christophe. *Saint-Christophe*, outre le coton, le gingembre et les fruits des tropiques, produit beaucoup de sucre; son sol, formé d'une marne cendreuse, est singulièrement favorable à la canne. Elle porte chez les Anglais le nom populaire de *Saint-Kitts*, et compte vingt-huit mille habitans, parmi lesquels les blancs sont aux esclaves comme un à treize.

Nevis et Montserrat. Les deux petites îles de *Nevis* et de *Montserrat*, situées entre Saint-Christophe et la Guadeloupe, ont le sol léger, sablonneux, mais extrêmement fertile en coton, tabac et sucre. Elles appartiennent, comme les trois précédentes, à l'Angleterre.

La Guadeloupe. La *Guadeloupe* se compose de deux îles séparées par un bras de mer très-étroit; l'une, la plus orientale, appelée la *Grande-Terre*, est longue de quatorze lieues et large de six; l'autre, qu'on nomme *Basse-Terre*, a quinze lieues de long sur sept de large. On distingue la Basse-Terre propre de sa partie plus élevée, nommée la *Cabesterre*. La petite île de *Désirade*, à l'est; celle de *Marie-Galante*, au sud-est, et le groupe dit des *Saintes*, au sud, dépendent de la Guadeloupe, et font partie du gouvernement de ce nom. La surface en est évaluée, au total, à deux cent quatre mille quatre-vingt-cinq hectares; et la population, à cent cin-
Population. quante-neuf mille cinq cent-vingt individus (1). Le recensement de 1788 ne la portait qu'à treize mille quatre cent soixante-six blancs, trois mille quarante-quatre gens de couleur libres, quatre-vingt-cinq mille quatre cent soixante-un nègres esclaves; en tout, cent un mille neuf cent soixante-onze âmes. L'accroissement de la population paraît provenir des émigrations de Saint-Domingue.

La *Basse-Terre* renferme plusieurs indices de feu souter-
Volcans. rain et quelques montagnes volcaniques, dont l'une jette encore de la fumée, mais ne fait plus d'explosions : on l'appelle la *Soufrière*. On trouve à l'entour tous les produits ordinaires des volcans, surtout de la pyrite sulfureuse et de la pierre-ponce. Près de Goayve, la mer bouillonne et selon le témoignage du père Labat, on peut y cuire des œufs. Au

(1) Statistique générale de la France.

reste, la Basse-Terre offre presque partout un sol agréablement diversifié par des collines, des bois, des enclos et des jardins. La Grande-Terre a le sol, en plusieurs endroits, marécageux et stérile. Toutes les montagnes voisines de la mer sont composées de madrépores pétrifiés, qui ont acquis la dureté de la pierre de taille ordinaire. L'île *Cochon* consiste entièrement en madrepores pétrifiés et en débris de coquillages (1). Dans les enclos des habitations on voit le citronnier sauvage, l'arbre qui produit le galbanum (2) et le campêchier, quelquefois la poinciane, l'érythrina-corallodendrum, et la volkameria épineuse (3). La canne à sucre vient très-haute et très-forte, mais d'une substance quelquefois trop aqueuse. Le café de l'île est moins estimé que celui de la Martinique. Les abeilles y sont noires : elles font un miel très-liquide et de couleur purpurine. Productions

La ville de *Basse-Terre* a des rues régulières, et ornées de divers jolis bâtimens. Des promenades, des haies, des jardins, des fontaines jaillissantes, contribuent à l'embellir. Le fort qui la défend pourrait même, en Europe, passer pour une bonne forteresse : il domine une rade ouverte, la ville n'ayant point d'autre port. *Pointe-à-Pître* est le chef-lieu de la Grande-Terre. Quelques marais du voisinage nuisent à la salubrité de cette place, qui d'ailleurs est bien bâtie et régulière. Son port est spacieux, et l'un des meilleurs de l'Amérique. On a récemment reproché aux habitans un penchant à l'anarchie, reste de leurs habitudes de corsaires. Villes.

La *Désirade* produit d'excellent coton. A *Marie-Galante* on cultive, sur un sol très-montueux, une bonne quantité de sucre et de café.

La *Dominique*, située entre la Guadeloupe et la Martinique, dont elle gêne beaucoup les communications en temps de guerre, a le sol maigre, et plus propre à la culture du café qu'à celle du sucre : il y a néanmoins plusieurs ruisseaux de fort bonne eau, où l'on pêche d'excellent poisson, et les côteaux dont ils descendent, produisent les plus La Dominique.

(1) *Isert*, Voyage à la Guinée et aux îles Caraïbes, p. 328.
(2) *Calophyllum palaba.* (3) *Isert*, p. 324.

beaux arbres des Indes-Occidentales. Il y a aussi une mine de soufre. Selon quelques auteurs, on y trouve des scorpions venimeux, des serpens et des couleuvres d'une grandeur énorme. Elle produit du maïs, un peu de coton, de l'anis, du cacao, du tabac, des perdrix, pigeons, poulets et porcs. La baie du Prince-Rupert est une des plus grandes des Antilles. Cette île anglaise forme un gouvernement à part.

La Martinique. Avant les guerres de 1750 et 1756, la *Martinique* était la principale île française; là s'accumulaient toutes les marchandises de l'Europe et des Indes : cent cinquante vaisseaux allaient et venaient dans ses ports ; elle étendait son commerce direct à la Louisiane et au Canada. Mais la perte de ces colonies et la prospérité croissante de St.-Domingue, ont remis la Martinique à un rang moins brillant, quoique toujours très-éminent. Sa superficie est de cent vingt-sept mille deux cent quatre-vingt-cinq hectares. Elle est remplie de montagnes escarpées, hérissées de roches, et en partie

Montagnes. très-élevées. On estime la hauteur du Piton de Carbet à mille toises au-dessus de sa base, qui est elle-même à deux ou trois cents toises au-dessus du niveau de la mer (1). Cette montagne calcaire a la forme conique et pointue ; elle porte assez souvent une couronne de nuages, et la pluie qui ruisselle sur ses flancs, en rend l'ascension difficile. Le palmier acéré qui croît sur ses flancs, devient plus gros et plus fréquent à mesure qu'on monte.

La Martinique est mieux arrosée et moins sujette aux ouragans que la Guadeloupe : ses productions sont les mêmes.

Population. On en avait évalué la population à cent dix mille individus; le recensement de 1815 n'en donna que quatre-vingt-quinze mille quatre cent treize; savoir, neuf mille deux cent six blancs, huit mille six cent trente gens de couleur, et soixante-dix-sept mille cinq cent soixante-dix-sept esclaves (2).

Cette île a plusieurs ports et baies commodes ; on distingue surtout le cul-de-sac Royal. Sur cette baie est bâti le

Villes. *Fort-Royal*, avec la ville de même nom. Son port, d'ail-

(1) *Isert*, Voyage, p. 331.
(2) Recensement officiel publié par ordre du parlement.

leurs, bon et sûr, a moins d'étendue que celui de Pointe-à-Pitre, dans la Guadeloupe. La ville de *Saint-Pierre*, avec une rade, est la place la plus commerçante de toutes les Petites-Antilles. Isert lui donne deux mille quatre-vingts maisons et trente mille habitans.

L'île, aujourd'hui anglaise, de *Ste.-Lucie* a été long-temps un sujet de querelle entre l'Angleterre et la France. Le sol y est excellent : les montagnes qui en occupent la partie orientale, ou la *Cabesterre*, paraissent avoir été volcanisées. La *Soufrière* est le cratère écroulé d'un volcan éteint, près duquel s'élancent deux pitons semblables à des obélisques verdoyans (1). L'air de l'île est extrêmement chaud et mal-sain ; les reptiles venimeux y abondent. Les cultures, arriérées par les accidens de la guerre, consistent en sucre et en coton. On y trouve du bois de construction. La population ne s'élève guère au-delà de vingt mille âmes. St.-Lucie.

Le *Carénage*, au nord-ouest, est un bon port, où trente-deux vaisseaux de ligne peuvent se mettre à l'abri. On en sort avec tous les vents, mais on n'y peut entrer que vaisseau par vaisseau. C'est un des séjours les plus dangereux pour la santé des Européens.

L'île *Saint-Vincent*, au sud de Sainte-Lucie, est extrêmement fertile. Le sol consiste en un terreau noir, sur une forte glaise très-convenable à la culture des cannes à sucre et de l'indigo qui y vient supérieurement bien. La côte orientale est peuplée d'une race mixte de Zambos, descendans de Caribes et de nègres fugitifs de la Barbade et des autres îles. On les appelle les *Caribes noirs* (2). La population de la partie anglaise est de vingt-trois mille quatre cent quatre-vingt-treize individus, dont les onze douzièmes sont esclaves (3). Le chef-lieu se nomme *Kingston*. St.-Vincent. Caribes-Noirs.

Le gouvernement de Saint-Vincent comprend les petites îles de *Béguia*, de *Petite-Martinique* et autres, dont quel-

(1) *Leblond*, Voyage aux Antilles, vol. I, p. 130, planche 1.

(2) *Goldsmith*, a Grammar of british geography, p. 158. Londres, 1816. (On avait dit les Caribes-Noirs déportés.)

(3) Recensement officiel, 1815.

ques-unes sont peuplées par un petit nombre de familles peu aisées. Les îlots nommés les *Grenadilles* sont placés sur la même ligne ; *Cariacou* en est la principale. Ces îlots sont réunis par des récifs de roches calcaires formées par des polypes, et qui, d'après la description d'un naturaliste instruit, paraissent exactement semblables aux rochers de corail de la mer du Sud (1).

Les Grenadilles.

Cette chaîne d'îlots est terminée par la fertile île anglaise de la *Grenade*, peuplée de trente-un mille deux cent soixante-douze habitans, dont vingt-neuf mille trois cent quatre-vingt-un sont esclaves (2). Le sol est extrêmement favorable à la culture du sucre, du café, du tabac et de l'indigo. Un lac, sur le sommet d'une montagne au milieu de l'île, lui fournit une multitude de rivières qui servent à-la-fois à l'orner et à la féconder. Il y a autour de l'île plusieurs baies et ports, dont quelques-uns peuvent être fortifiés avec beaucoup d'avantages. Elle jouit en outre du bonheur de ne pas être sujette aux ouragans.

La Grenade.

Ici finit la chaîne des Antilles proprement dites. La Barbade, Tabago et la Trinité, toutes les trois anglaises, forment une chaîne particulière.

La Barbade.

La *Barbade* est la plus orientale des Antilles. Quand les Anglais y débarquèrent pour la première fois, en 1625, ils la jugèrent la plus sauvage, la plus triste et la plus misérable qu'ils eussent encore vue. Il n'y avait aucune espèce de bétail ni de bête de proie, aucun fruit, aucune herbe, aucune racine propres à la nourriture de l'homme. Cependant les arbres étaient si gros et d'un bois si dur, que les colons ne parvinrent qu'avec beaucoup de peine à défricher autant de terre qu'il en fallait pour leur subsistance. Par une persévérance invincible, ils firent en sorte d'y trouver de quoi vivre, et ils ne tardèrent pas à découvrir que le sol était favorable au coton et à l'indigo, et que le tabac, qui commençait alors à être en vogue en Angleterre, y venait assez

(1) *Leblond*, Voyage aux Antilles, I, p. 273.
(2) Recensement officiel de 1815.

bien. La population fit des progrès si rapides, que vingt-cinq ans après le premier établissement, elle montait à plus de cinquante mille blancs et cent mille nègres ou Indiens esclaves. Cet état brillant a duré un demi-siècle. La population actuelle, quoique très-réduite, est encore assez considérable pour une île qui n'a que vingt à vingt-une lieues carrées en superficie. On l'estime à quatre-vingt-dix mille habitans, dont les trois quarts sont esclaves. La capitale de l'île est *Bridgetown*, où réside le gouverneur. C'est le port des Antilles le plus rapproché de l'ancien continent.

L'île de *Tabago* est située au nord-est de celle de la Trinité; et, de même que celle-ci, elle a pour noyau des montagnes schisteuses, dénuées de toute roche granitique, et qui semblent être une continuation de la chaîne de Cumana, sur le continent de l'Amérique méridionale (1). Cette chaîne diffère entièrement de celle des Antilles. La position de Tabago devant le détroit qui sépare les Antilles de l'Amérique, lui donne une grande importance en temps de guerre. Son sol riche et encore vierge est très-propre à la culture du sucre, et plus encore à celle du coton; les figues et les goyaves y sont excellentes; tous les autres fruits des tropiques y réussissent. On assure que le cannellier et le vrai muscadier se trouvent dans cette île : il est plus certain que l'arbre à gomme copal y croisse, ainsi que cinq sortes de poivre. Il y a plusieurs baies et hâvres, principalement sur les côtes nord et ouest. La population est, d'après les derniers rapports, de dix-huit mille individus, dont les six septièmes sont nègres. Ile de Tabago

L'île de *Trinidad* est située entre l'île de Tabago et le continent de l'Amérique espagnole, dont elle est séparée par le golfe de Paria et les deux détroits de la *Bouche-du-Dragon* et de la *Bouche-du-Serpent*. Elle a environ trente lieues de long du sud-ouest au nord-est, et dix-neuf de largeur. Elle avait été décriée comme mal-saine. Raynal a, le Ile de Trinidad ou de la Trinité.

(1) *Dauzion Lavaysse*, Voyage à la Trinidad, I, p. 46 et suiv.

premier, réfuté cette erreur. Montagneuse vers le nord, elle n'offre, dans le centre et au midi, que des plaines et des collines. Elle abonde en palmiers et cocotiers, qui y croissent sans être cultivés; elle produit du sucre, du café, de bon tabac, de l'indigo, du gingembre, de l'anis, de beaux fruits, tels que citrons et oranges, du maïs, du coton et du bois de cèdre. Parmi plusieurs curiosités naturelles, elle renferme un lac, ou plutôt un grand marais rempli de bitume-asphalte. La surface de ce lac change souvent; les bords, les îlots s'y engloutissent d'un jour à l'autre.

Lac de bitume-asphalte.

La cour de Madrid ayant ouvert la Trinidad à tous ceux qui voulaient s'y établir, beaucoup de Français de la Grenade s'y sont réfugiés. Par la paix signée en 1801 avec la France, l'Angleterre obtint cette île importante par sa fertilité, son étendue, et plus encore par sa position, qui domine l'Orénoque et la fameuse Bouche-du-Dragon.

Villes et ports.

Saint-Joseph d'Oruna, la principale ville, est au nord-ouest, et près de là le *port d'Espagne*, le mouillage le plus fréquenté de l'île. Le meilleur port est celui de *Chagacamus*. On évalue la population à vingt-huit mille individus (1).

La *Trinité* ou *Trinidad*, vu son étendue et la prodigieuse fertilité de son sol, pourrait produire autant de sucre que toutes les îles du vent réunies : déjà elle en fournit douze mille *oxhofts*. Tabago donne respectivement encore de plus grandes espérances. Ces deux îles ont au surplus le précieux avantage d'être hors de la portée ordinaire des ouragans, et d'offrir par conséquent un mouillage où les flottes ne sont point exposées à ces terribles coups de vents qui souvent les brisent dans les ports des îles situées plus au nord (2).

Iles sous le vent.

Nous avons déjà parlé de l'île *Marguerite*, dépendante de la capitainerie générale de Caracas; il ne nous reste donc à décrire, parmi les îles situées sur la côte espagnole du con-

(1) *Mac Cullum* donne 28,000 pour l'an 1804, *Dauxion* 31,000 pour 1807. *Goldsmith* 26 000 pour 1816.

(2) *Edward Young*, Westindia common-place-book.

tinent, que les trois dont les Hollandais sont en possession. *Curaçao* en est la plus importante; aride et dépendante des pluies pour avoir un peu d'eau, cette île semblait être condamnée à une stérilité perpétuelle. L'eau, tirée d'un seul puits, y est vendue au poids de l'or. L'industrie hollandaise y fait croître, dans un sol léger et rocailleux, du tabac et du sucre en quantité. Les salines donnent un produit considérable; mais c'est au commerce d'interloppe que l'île doit son état florissant. Curaçao.

Willemstadt, la capitale, est l'une des plus belles villes des Indes-Occidentales. Les édifices publics ont ici plus de magnificence, les rues plus de propreté, les maisons particulières une distribution plus commode, et les magasins plus d'étendue que partout ailleurs. Le port de Curaçao, protégé par le fort d'Amsterdam, est spacieux et sûr; son entrée est étroite. La population de l'île se composait, en 1815, de 2781 blancs, 2161 gens de couleur libres, 1872 nègres libres, 690 esclaves de couleur, 5336 esclaves noirs. Total 12,840.

Bonair et *Aruba*, petites îles voisines, sont employées à élever du bétail.

L'archipel que nous venons de parcourir est un des principaux théâtres de l'industrie et du commerce des Européens. De la richesse des Antilles. Les richesses que la Hollande, la France et l'Angleterre en ont tirées, ont plus contribué à la prospérité des métropoles que tout l'or, tout l'argent, tous les diamans du continent américain. L'Angleterre seule continue à en retirer d'immense bénéfices. Si nous considérons en masse toutes les îles britanniques dans les Indes-Occidentales, il se trouve que les blancs s'y sont augmentés de 49,762 à 58,955; les mulâtres ou gens de couleur, de 10,569 à 21,967 et les esclaves, de 465,276 à 524,205. Ainsi la population mulâtre s'est en général doublée, soit par accroissement naturel, soit par des réfugiés de Saint-Domingue. En 1788, on introduisit au total 24,495 esclaves, et on en exporta 11,058. En 1803, on introduisit 19,960 esclaves, et on en exporta 5,232. Les établissemens britanniques appor- Accroissement de la population.

Digitized by Google

taient aux colonies étrangères environ 20,000 esclaves par an.

Droits. Les droits imposés sur le sucre produisirent au gouvernement :

En 1773,	à raison de	6 schell.	et 6 pences	468,947 l. sterl.
— 1787,	——	12	—— 4	——	954,364
— 1804,	——	27	—— 0	——	2,422,669

La valeur du sucre importé en Angleterre s'élève annuellement à 7,063,265 liv. sterl. Dans les îles britanniques on prépare environ 120,000 *puncheons* de rhum, qui entrent dans la consommation de la manière suivante :

Exportations.

Etats-Unis d'Amérique. . . . . : .	37,000 punch.
Colonies anglaises de l'Amér. du nord..	6,250
Vaisseaux navigant aux Antilles.	10,000
Garnisons et habitans des îles.	30,750
Royaumes-unis de la Grande-Bretagne.	36,000

La Grande-Bretagne a tiré des Antilles :

En 1793. . .	9,164,893 liv. de coton.
En 1804. . .	20,529,878

Toutes ces richesses ont coûté cher à l'humanité, à la morale publique ; elles ont été acquises au prix du sang et des larmes de plusieurs centaines de mille d'êtres humains, réduits dans un état contraire aux principes du droit naturel et à ceux de la religion chrétienne. Quoique les planteurs soient en grande partie des maîtres doux, humains et compatissans ; quoique les assemblées coloniales aient pris plusieurs mesures législatives pour enchaîner les caprices et la cruauté, la condition des nègres esclaves est vraiment digne de pitié. Cette affligeante vérité est mise hors de doute par la trop grande mortalité de ces êtres, qui ne peut provenir du climat, puisque, dans leur pays natal, ils sont accoutumés à la même chaleur humide. Malgré tous les soins intéressés que les planteurs se donnent pour avoir des nègres créoles, la propagation de cette espèce ne réussit que

État des nègres.

très-médiocrement. Les chagrins, les souffrances, les tourmens de toute espèce que les nègres esclaves éprouvent, raccourcissent tellement leur vie, qu'au lieu de multiplier selon les règles de la nature, il faut, dans plusieurs colonies, en importer tous les ans pour remplacer ceux dont les mauvais traitemens ont abrégé l'existence. A la Martinique, en 1810, il n'y eut sur 77,500 esclaves, que 1250 naissances, ou 1 sur 62 vivans. On les dit opiniâtres, entêtés, intraitables; on dit qu'ils demandent à être conduits avec une verge de fer : sans doute il y a des nègres insensibles aux bienfaits, et qui ne méditent que trahison et désordre; ce sont ceux qui, en Afrique, ont été médecins, prêtres ou sorciers; mais en exceptant ces individus, dont le nombre est très-circonscrit, les nègres sont des êtres grossiers, mais bons et dociles. Ils ne méritent pas d'être regardés comme une espèce de bête de somme sans âme, comme font quelques-uns de leurs maîtres et de leurs inspecteurs, quoique très-souvent ces tyrans soient eux-mêmes de la lie de l'Europe. Cependant le climat brûlant des régions basses sous l'équateur, des régions propres à la culture du sucre, n'admet d'autres cultivateurs que les nègres. Cette race est donc indispensable aux colonies.

Moyens de civiliser les nègres.

Pour conduire ces importans établissemens à un état florissant et tranquille, il est indispensable d'accélérer, avant tout, la multiplication des nègres dans les îles mêmes, au moyen d'une police sévère appliquée à réprimer les excès auxquels l'habitude de la tyrannie ne porte que trop souvent les planteurs et les inspecteurs. Après avoir mis en sûreté la vie et la santé des malheureux esclaves, il faudra penser à leur procurer des petites propriétés dont la possession puisse leur faire chérir une contrée qu'ils arrosent de leurs sueurs. Rendre le nœud du mariage plus sacré, plus stable, pourvoir à l'éducation des enfans noirs, réprimer la débauche et le libertinage, voilà un autre point essentiel pour l'amélioration du sort des nègres. En les faisant peu à peu participer aux lumières de la raison et aux consolations de la religion chrétienne, l'affranchissement

successif des nègres, et leur passage de la servitude à l'état de paysans fermiers, peut s'opérer sans danger, sans secousse, et au plus grand avantage des planteurs.

Une matinée des Antilles.

Reposons dans les bras de la nature notre âme fatiguée du spectacle de tant de malheurs. Contemplons une matinée des Antilles dans la saison des fortes rosées, et, pour en jouir complètement, saisissons le moment où le soleil, paraissant avec tout son éclat dans un ciel pur et tranquille, dore de ses premiers feux la cime des montagnes, les larges feuilles des bananiers et les touffes des orangers. Sous les réseaux de lumière qui les gazent avec délicatesse, tous les feuillages divers semblent tissus de la soie la plus fine et la plus transparente; les gouttes imperceptibles de rosée qu'ils ont retenues, ne sont plus qu'autant de perles que le soleil se plaît à colorer de mille nuances, et du centre de chaque grouppe de feuilles étincelle l'insecte qui nage dans ces gouttes d'eau. Les prairies n'offrent pas un aspect moins ravissant; toute la surface de la terre n'est qu'une plaine de cristal et de diamant. Souvent, lorsque les rayons du soleil ont dissipé les brouillards qui couvraient le vaste miroir de l'Océan, une illusion d'optique vient en doubler les flots et les rivages. Tantôt l'on croit voir un énorme lit de sable là où s'étendait la mer; tantôt les canots éloignés semblent se perdre dans une vapeur embrasée, ou, soulevés au-dessus de l'Océan, ils flottent dans une mer aërienne en même temps qu'on voit leur ombre s'y réfléchir fidèlement. Ces effets du mirage sont fréquens dans les climats équatoriaux. La douce température de la matinée permet à l'ami de la nature d'admirer les riches paysages de cet archipel. Quelques montagnes nues et renversées l'une sur l'autre, dominent, par leur élévation, toute la scène inférieure. A leurs pieds se prolongent des montagnes plus basses, couvertes de forêts épaisses. Les collines forment le troisième gradin de cet amphithéâtre majestueux; depuis leurs sommets jusqu'aux bords de la mer, elles sont couvertes d'arbres et d'arbrisseaux de la plus noble et de la plus belle structure. A chaque pas, ce sont des moulins, des planta-

tions, des habitations qu'on voit percer à travers les branches, ou qu'on entrevoit ensevelis dans les ombres de la forêt. Les plaines offrent des tableaux également neufs et variés. Pour vous en former une idée, réunissez en pensée tous ces arbres et arbustes dont la magnifique végétation fait l'ornement de nos jardins botaniques; rassemblez les palmiers, les cocotiers, les plantains; faites-en à plaisir mille groupes différens en y joignant le tamarinier, l'oranger et tel autre arbre dont les nuances et la hauteur leur soient proportionnées; voyez jouer au milieu les touffes élégantes du bambou; peignez-vous, entre toutes leurs tiges, les variétés bizarres de l'épine de Jérusalem, les riches buissons de l'oléandre et des roses d'Afrique, l'écarlate vive et brillante du cordium, les berceaux entrelacés du jasmin et de la vigne de Grenade, les bouquets délicats du lilas, les feuilles soyeuses et argentées de la portlandia; ajoutez-y la magnificence variée des champs de cannes étalant la pourpre de leurs fleurs ou le vert émail de leurs feuilles; les maisons des planteurs, les huttes des nègres, les magasins, les ateliers, la rade lointaine couverte d'une forêt de mâts. L'Océan même offre souvent ici, dans la matinée, un aspect rare partout ailleurs. Aucune brise n'en ride la surface; elle est si étonnamment transparente, que vous oubliez presque que les rayons de vue y soient interceptés; vous distinguez les rochers et le sable à une profondeur immense; vous croyez pouvoir saisir les coraux et les mousses qui tapissent les premiers, et vous compteriez sans peine les étoiles et les autres poissons testacés qui se reposent sur l'autre.

Mais quel trouble soudain agite cette foule d'oiseaux et de quadrupèdes qui, avec l'air du désespoir, cherchent des asyles? Ces sinistres pressentimens nous annoncent l'approche d'un ouragan. L'atmosphère devient d'une pesanteur insupportable, le thermomètre s'élève extraordinairement, l'obscurité augmente de plus en plus, le vent tombe tout-à-fait, la nature entière paraît plongée dans le silence. Bientôt ce silence est interrompu par les roulemens sourds des tonnerres éloignés; la scène s'ouvre par une Un ouragan.

foule d'éclairs qui se multiplient successivement; les vents déchaînés se font entendre, la mer leur répond par le mugissement de ses vagues; les bois, les forets, les cannes, les plantains, les palmiers y joignent leurs murmures et leurs sifflemens plaintifs. La pluie descend à flots, les torrens se précipitent avec fracas des montagnes et des collines, les rivières s'enflent par degrés, et bientôt les ondes accumulées débordent de leur lit et submergent les plaines. Bientôt ce n'est plus un combat de vents furieux, ce n'est plus la mer mugissante qui ébranle la terre; non, c'est le désordre de tous les élémens qui se confondent et s'entre-détruisent. La flamme se mêle à l'onde, et l'équilibre de l'atmosphère, ce lien général de la nature, n'existe plus. Tout retourne à l'antique cahos. Quelles scènes n'éclairera pas le soleil du matin! Les arbres déracinés et les habitations renversées couvrent au loin toute la contrée. Le propriétaire s'égare en voulant chercher ce qui reste de ses champs. Partout gissent les cadavres des animaux domestiques pêle-mêle avec les oiseaux des forêts. Les poissons eux-mêmes ont été arrachés de leurs humides retraites, et l'on recule d'effroi quand on les rencontre, loin de leurs demeures, meurtris en se froissant contre les débris.

La mer est rentrée dans son lit; les zéphirs enflent la voile du navigateur. Voguons vers l'*Europe*, seule partie du monde que nous ayons encore à décrire.

TABLEAU

Des principales positions Géographiques de l'Amerique, déterminées avec quelque certitude.

NOMS DES LIEUX.	LATIT. N. deg. min. sec.	LONG. O. DE PARIS. deg. min. sec.	SOURCES ET AUTORITÉS.
RÉGIONS DU NORD-OUEST.			
Cap Glacé.	70 29 »	164 2 30	Cook. *Conn. des Temps.*
Cap du Prince de Galles	65 40 30	170 50 30	*Grande carte russe de la côte N.-O.*
Norton-Sound. . .	64 30 30	165 7 30	Cook. *Conn. des Temps*
Ile Clerke.	63 15 »	172 » »	*Idem* (1).
Ile Gore.	60 17 »	174 51 »	*Idem* (2).
Ile Ounalaschka. .	53 54 45	168 47 »	*Idem.* Obs. Astron.
Ile Kodiak, Cap Barnabas	57 10 »	154 35 15	*Idem.*
Cap Hinchinbrock.	60 16 »	148 24 45	Cook.
Mont Saint-Elie. .	60 21 »	142 57 35	*Idem.*
Port des Français.	58 37 »	139 28 15	*Voyage* de la Pérouse.
Cross-Sound, entrée.	58 12 »	138 25 15	Cook.
Port de los Remedios.	57 21 »	137 50 15	Quadra.
Port Conclusion.	56 15 »	136 43 45	Vancouver.
Ile Laugara, p. N.	54 20 »	135 20 15	*Idem.*
Cap Saint James. .	51 57 50	134 12 »	*Idem.*
Cap Scott	50 48 »	130 41 15	*Idem.*
Noutka-Sound. . .	49 36 6	128 46 15	*Idem.* Cook. Quadra
Cap Flattery. . . .	48 24 »	126 42 15	*Idem.*
Mont Olympe. . .	47 50 »	125 46 15	*Idem.*
Havre de Gray. . .	47 » »	126 13 15	Gray.
Columbia, entrée de la rivière. . .	46 19 »	126 14 15	Vancouver, etc, etc
Cap Foulweather.	44 49 »	126 16 15	Cook, Vancouver.
Cap Grégory. . . .	43 23 30	126 30 15	*Idem.*
Cap Blanc ou Oxford.	42 52 »	126 45 15	*Idem.*
Baie de la Trinité.	41 3 »	126 14 15	*Idem.*
Cap Mendocin (3).	40 28 40	126 49 30	*Idem*, corrigé. *Conn des Temps.* 1817.

(1) Cette île répond à l'île St.-Laurent, la principale du groupe des îles Sindow.

(2) Cette île répond à l'île Saint-Mathias des Russes.

(3) Privés, dans le moment, de plusieurs relations russes, nous n'avons pu établir les comparaisons et les synonymes que nous aurions desiré indiquer dans cette partie du tableau.

Suite du Tableau des principales positions géographiques, etc.

NOMS DES LIEUX.	LATIT. N.	LONG. E. DE PARIS	SOURCES ET AUTORITÉS.
	deg. min. sec	deg. min. sec	
BAIE D'HUDSON.			
Fort du Prince-de-Galles	58 47 32	96 27 30	*Connaiss. des Temps.*
Cap Résolution	61 29 »	67 30 »	*Idem.*
Cap Walsingham	62 39 »	80 8 »	*Idem.*
Cap Diggs	62 41 »	81 10 »	*Idem.*
Ile Button	60 35 »	67 40 »	*Idem.*
Ile Salisbury	63 29 »	79 7 »	*Idem.*
Ile Mansfield, pointe N.	62 38 30	82 53 »	*Idem.*
GROENLAND.			
Upernavik, fact. dan.	72 30 »	» » »	*Almanach nautiq. danois.*
Moskito Cove	64 55 13	55 16 45	*Connaiss. des Temps.*
Gothaab, fact. dan.	64 10 5. 4'''	52 31 18	Le missionnaire M. Ginge. Observtions astronomiques.
Farewel, cap	59 38 »	45 2 »	*C. d. T.* chronometre.
ISLANDE.			
Cap Nord	66 44 »	25 4 »	Verdun de la Crenne, Voyage. *C. des T.*
Cap Langaness	66 22 »	18 26 »	*Idem.*
Cap Reykianess	63 56 »	25 10 »	*Idem.*
Hola	65 44 »	22 4 »	*Idem.*
Lambhuns, observatoire	64 6 17	24 15 30	*Idem.*
Idem	» » »	24 24 18	Wurm, dans les *Archives géog de Lichtenstein.*
Ile Grim	66 44 »	21 43 »	*Connaiss. des Temps.*
Ile Jean Mayen, pointe sud	71 » »	12 24 »	Bode, *Annuaire astronomique.*
TERRE-NEUVE, CANADA, etc.			
Québec	46 47 30	73 30 »	*Connaiss. des Temps.*
Halifax	44 44 »	65 56 »	*Idem.*
Gaspe, la baie	48 47 30	66 47 30	*Idem.*
Louisbourg	45 53 40	62 15 »	*Idem.*
Saint-Jean, le fort	47 33 45	55 » »	*Idem.*
Cap Raze	46 40 »	55 23 30	*Idem.*

Suite du Tableau des principales positions géographiques, etc.

NOMS DES LIEUX.	LATIT. N.	LONG O. DE PARIS.	SOURCES ET AUTORITÉS.
	deg. min. sec.	deg. min. sec.	
ÉTATS-UNIS.			
Boston	42 22 11	73 19 »	*Connaiss. des Temps*
New-Haven	41 17 7	75 19 10	D. J. J. Ferrer (1).
New-London(fanal)	41 21 8	78 29 30	*Idem.*
N.-York (la batterie)	40 42 6	76 19 »	*Idem* (2).
Albany	42 38 38	76 4 30	*Idem.*
Philadelphie	39 57 2	77 30 »	*Idem.*
Lancaster	40 2 26	78 39 15	*Idem.*
Washington	38 55 »	79 19 »	*Connaiss. des Temps*
Cap Mayo	38 56 46	77 13 6	D. Ferrer.
Cap Hinlopen (le fanal)	38 47 16	77 26 15	*Idem*
Idem	38 46 »	77 32 30	*Connaiss. des Temps.*
Cap Hatteras	35 14 30	77 54 27	D. Ferrer.
Savannah (le fanal)	32 45 »	83 16 »	*Connaiss. des Temps.*
Pittsbourg	40 26 15	82 18 30	D. Ferrer.
Galliopolis	38 49 12	84 27 »	*Idem.*
Cincinnati(fort Washington)	39 5 54	86 44 15	*Idem.*
Confluent de l'Ohio et du Mississipi	37 » 20	91 22 45	*Idem.*
Nouvelle-Madrid	36 34 30	91 47 30	*Idem.*
Natchez	31 33 48	93 45 15	*Idem.*
Nouvelle-Orléans	29 57 30	92 26 15	*Idem.*
Idem	29 57 45	92 18 45	*Conn. des T.* 1817.
MEXIQUE, etc.			
Mexico, au couvent de St.-Augustin	19 25 45	101 25 30	A. de Humboldt. (Distances lunaires et solaires; chronomètres, et beaucoup d'autres observat.
Queretaro	20 36 39	102 30 30	*Idem.*
Valladolid	19 42 »	103 12 15	*Idem.*
Volcan de Jorullo	» » »	101 21 45	*Idem.*
Popoca-Tepetl	18 59 47	100 53 15	*Idem.* Bases perpendiculaires et obs. azimuthales.

(1) Les Mémoires et Notes de Don *José Joaquin Ferrer*, se trouvent dans la Connoissance des Temps de 1817, et dans les Transactions philosophiques de Philadelphie, tome VI.

(2) M. *Oltmanns* (Observations astronomiques du voyage de M. de Humboldt), trouve également 76 deg. 18 min. 52 sec.; mais il ne regarde pas comme très-sûrs les divers termes de comparaison qu'il a employés.

Digitized by Google

Suite du Tableau des principales positions géographiques, etc.

NOMS DES LIEUX.	LATIT. N.			LONG. O. DE PARIS			SOURCES ET AUTORITÉS.
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
Puebla de los Angelos	19	»	15	100	22	45	A. de Humboldt (Bases perpendicul. et obs. azimuthales.
Pic d'Orizaba.	19	2	17	99	35	15	*Idem.*
Guanaxuato.	21	»	15	103	15	»	*Idem.*
Xalapa.	19	30	8	99	15	»	*Idem.*
Vera-Cruz.	19	11	52	98	29	»	*Idem.*
Nouveau St.-Ander, la barre.	23	45	18	100	18	45	D. J. J. Ferrer.
Tampico, la barre.	22	15	30	100	12	15	*Idem.*
Campêche.	19	50	14	92	53	21	*Idem*
Disconoscida.	20	29	45	92	44	30	D. Cevallos.
Alacran, pointe O.	22	7	50	92	7	30	D. Velasquez.
Rio Lagartos, l'embouchure.	21	34	»	90	30	15	D. J. J. Ferrer.
Comboy, pointe N.	21	33	30	89	»	»	*Connaiss. des Temps.*
Tezcuco.	19	30	40	101	11	15	D. Velasquez.
Acapulco.	16	50	29	102	6	»	A. de Humboldt.
San-Blas.	21	32	48	107	35	48	*Connaiss. des Temps.*
Cap San-Lucar (Californie).	22	52	28	112	10	38	*Idem.*
San-Diego.	32	39	30	119	37	3	*Idem.*
Guadalupe (Ile).	28	53	»	120	36	3	*Idem.*
Monterey.	36	35	45	124	11	21	*Idem.*
San-Francisco.	37	48	30	124	28	15	*Idem.*
Santa-Fé (Nouveau Mexique).	36	12	»	107	13	»	*Idem.*
GRANDES-ANTILLES.							
ÎLE DE CUBA.							
La Havane (*plaça dieja*).	23	8	15	84	42	15	A. de Humboldt. Galiano. Robrédo. Oltmanns, *Recherches.*
Batabano.	22	23	19	84	45	56	Lemaur et Oltmanns.
La Trinidad.	21	48	20	82	36	53	Humboldt. Oltmanns.
Matanzas, la ville.	23	2	28	83	57	36	D. Ferrer.
Cap Saint-Antoine.	21	54	»	87	17	30	Humboldt.
Cap de la Cruz.	19	47	16	80	4	30	Cevallos. Oltmanns.
Pico Tarquinio.	19	52	57	79	10	22	*Idem*
Pointe Maisy.	20	16	40	76	28	8	*Idem.*
Pointe Guanos	23	9	27	84	3	37	Oltmanns.
Idem.	»	»	»	84	1	30	Ferrer.

Suite du Tableau des principales positions géographiques, etc.

NOMS DES LIEUX.	LATIT. N.			LONG. O. DE PARIS.			SOURCES ET AUTORITÉS.
	deg.	min	sec.	deg.	min.	sec.	
JAMAÏQUE.							
Port-Royal........	18	»	»	79	5	30	*Connaiss. des Temps.* Oltmanns.
Kingston...........	»	»	»	79	2	30	Oltmanns.
Cap Morant........	17	5	45	78	35	23	*Idem.*
Cap Portland......	»	»	»	79	18	35	*Idem* et Humboldt.
SAINT-DOMINGUE							
Cap Français, la ville.	19	46	20	74	38	10	*Connaiss. des Temps.* et Oltmanns.
Port-au-Prince.....	18	33	42	74	47	26	*Idem.*
Santo-Domingo....	18	28	40	72	19	52	*Idem.*
Mole Saint-Nicolas.	19	49	20	75	49	48	*Idem.*
Cayes	18	11	10	76	10	34	*Idem.*
Cap Samana.......	19	16	26	71	33	48	*Idem.*
Idem.............	19	16	30	71	29	15	D. Ferrer.
Cap Enganno.....	18	34	42	70	43	52	Cevallos. Oltmanns. *Connaiss. des Temps.*
Cap Raphael.......	»	»	»	71	18	47	*Idem.*
Cap Dame-Marie..	18	37	20	76	53	47	Oltmanns.
La Gonaïve, pointe Ouest.	18	52	40	75	44	48	*Idem.*
PORTO-RICO.							
Porto-Rico, la ville.	18	29	10	68	33	30	Humboldt, Serra et Churruca Par distances lunaires; occultations des satellites, etc.
Cap Saint-Jean, pointe N.-E. . . .	18	[illegible]	»	68	3	30	Ferrer, calculé par Oltmanns.
Idem, pointe N.-O.	18	31	18	69	32	33	*Idem.*
Aguadilla ou cité San-Carlos.	18	27	20	69	32	45	*Idem.*
Casa de Muertos, rocher.	17	50	»	68	58	30	*Idem* (1).
ÎLES LUCAYES.							
Iles Turques (caye de sable)........	21	11	10	73	35	7	*Recherches* d'Oltmanns, etc.

(1) Ces observations corrigent la carte de *Lopez*, sous le rapport de la position générale de l'île de Porto-Rico,

Suite du Tableau des principales positions géographiques, etc.

NOMS DES LIEUX.	LATIT. N deg.	min.	sec.	LONG. O DE PARIS deg.	min.	sec.	SOURCES ET AUTORITÉS.
Iles Cayques (cayes de Providenciers).	21	50	46	74	45	15	*Recherches* d'Oltmanns, etc.
Grande-Inague, p Nord-Est.	21	20	13	75	32	22	*Idem.*
Ile Krooked, p. E.	22	39	»	76	16	»	*Idem.*
San-Salvador, p. N.	24	39	»	78	11	30	*Idem.*
Providence (île Nassau).	25	4	33	79	42	21	*Connaiss. des Temps.*
Idem	»	»	»	79	46	35	D. Ferrer.
Ile Abacu, p. N.-E.	26	29	52	79	23	43	*Idem.*
LES BERMUDES.							
Saint-George.	32	20	»	67	13	8	Mendosa Rios.
Pointe Nord-Est.	32	17	4	67	12	8	*Idem.*
LES PETITES ANTILLES.							
Saint-Thomas, le port.	18	20	30	67	23	21	*Recherches* d'Oltm.
Sainte-Croix, le port	17	44	8	67	8	44	*Idem.*
Saint-Martin, le sommet.	18	4	28	65	26	42	D. Ferrer.
Saba, le milieu.	17	39	30	65	41	4	Oltmanns.
Saint-Eustache, la rade	17	29	»	65	25	»	*Idem.*
Antigua, fort Hamilton.	17	4	30	64	15	»	*Idem.*
Guadeloupe, Basse-Terre.	15	59	30	64	5	15	*Idem.*
Dominique, Roseau.	15	18	23	63	52	30	*Idem.*
Martinique, Fort-Royal.	14	35	49	63	26	»	*Idem.*
Idem, Saint-Pierre.	14	44	»	63	3[illegible]	5.	*Idem.*
Barbade, observatoire de Maskelyne.	13	5	15	61	56	33	*Idem.*
Idem, fort Willoughby.	13	5	»	61	56	48	*Idem.*
Grenade, Fort-Royal.	»	»	»	64	8	15	*Idem.*
ILES SOUS LE VENT.							
Tabago, pointe Nord-Est.	11	10	13	62	47	30	*Idem.*

Suite du Tableau des principales positions géographiques, etc.

NOMS DES LIEUX	LATIT. N.			LONG. O. DE PARIS.			SOURCES ET AUTORITÉS.
	deg	min	sec	deg.	min.	sec	
Tabago, pointe S.-O.	11	6	»	63	9	»	Oltmanns (1).
Trinité, port d'Espagne	10	38	42	63	58	15	*Idem.*
Bouche-du-Dragon	»	»	»	64	32	35	A. de Humboldt, douteux.
Idem	»	»	»	64	13	»	Solano, carte manuscrite.
Marguerite, cap Macanao	11	3	30	66	47	30	Oltmanns.
Orchilla, cap Ouest	»	»	»	68	34	31	*Idem.*
TERRE-FERME, GUYANE, etc							
Porto-Bello	9	33	9	81	55	30	*Connaiss. des Temps.*
Carthagene des Indes	10	25	38	77	50	»	Humboldt, Noguera, Observations des satellites, etc. etc.
Turbaco	10	18	5	77	41	54	Humboldt. Oltm.
Mompox	9	14	11	76	47	43	*Idem.*
Honda	5	11	45	77	21	51	*Idem.*
Santa-Fé de Bogata	4	35	48	76	34	8	*Idem.*
Cartago	4	44	50	78	26	15	*Idem.*
Popayan	2	26	17	78	59	45	*Idem.*
Pasto	1	13	5	79	1	»	*Idem.*
Santa-Martha	11	19	39	76	28	45	*Recherches* d'Oltm.
Caracas	10	30	50	69	25	»	Humboldt, Nombreuses observ. astron.
Idem	10	30	24	69	10	40	De Terrer.
Cumana	10	27	49	66	30	»	Humboldt.
Cumanacoa	10	16	11	66	18	50	*Idem.*
San-Thomas de N Guyana	8	8	11	66	15	21	*Idem.*
San-Fernando de Apures	7	53	12	70	20	10	*Idem.*
Maypures	5	13	32	70	37	33	*Idem.*
Esmeralda	3	11	»	68	23	19	*Idem.*
Fort San-Carlos	1	53	42	69	58	39	*Idem.*
Cayenne	4	56	15	54	35	»	*Connaiss. des Temps.*

(1) On avait long-temps varié sur ces positions. Nous citerons, pour l'instruction du lecteur curieux d'apprécier l'inexactitude des *marchands de cartes anglais*, les variantes que voici :

Tabago, pointe sud-ouest, latitude, selon Jefferys, 11 deg. 10 min. ; selon Arrewsmith, 10 deg. 56 min. Longitude, selon Jefferys, 62 deg. 53 min. 47 sec. ; selon Arrewsmith, 63 deg. 13 min. 15 sec.

Suite du Tableau des principales positions géographiques, etc.

NOMS DES LIEUX.	LATIT. S.	LONG. O. DE PARIS.	SOURCES ET AUTORITÉS.
	deg. min sec	d g. min sec.	
PÉROU, CHILI, etc.			
Quito............	» 13 17	81 5 30	Humboldt. Observat astronomiques
Riobamba.........	1 41 46	81 20 30	*Idem*, Bouguer, etc.
Loxa.............	» » »	81 44 43	*Idem*.
Guayaquil........	2 11 21	82 16 30	*Idem*.
Truxillo.........	8 5 40	81 39 38	*Idem*.
Lima.............	12 2 45	79 27 30	*Idem*.
Callao (château St.-Philippe.........	12 3 19	79 34 15	Humboldt. Observat du passage de mercure sur le disque du soleil.
Arica............	18 26 40	72 36 20	*Connoiss. des Temps.* Observ. astron.
Cap Moxillones....	23 5 »	72 45 30	*Idem*.
Copiapo..........	27 10 »	73 25 30	*Idem*.
Coquimba.........	29 54 40	73 39 30	*Idem*. Obs. astron.
Valparagro........	33 » 30	73 58 30	*Idem*, *idem*.
Conception........	36 49 10	75 25 »	*Idem*, *idem*.
Talcaguana........	36 42 21	75 59 27	*Idem*.
Valdivi...........	39 51 »	75 46 30	*Idem*.
San-Carlos (île de Chiloc)...........	41 53 »	75 15 »	*Idem*.
Ile Madre de Dios, pointe Nord......	49 45 »	78 7 30	*Idem*.
Cap Pilares........	52 46 »	77 14 30	*Idem*.
Ile Juan Fernandez.	34 40 »	81 18 30	*Idem*.
Ile Masafuceo......	33 45 30	82 57 30	*Idem*.
	LATIT N.		
Ile Albemarle, point Nord-Ouest.....	» 2 »	93 50 15	*Idem*.
CÔTES DU BRÉSIL ET DE LA PLATA.			
Para..............	1 28 »	51 20 »	*Connaiss. des Temps.*
Ile Saint-Jean l'Evangéliste........	1 15 »	48 13 5	*Ephémérides Nautiques de Coïmbre*, 1807 (1).

(1) Cet ouvrage nous a paru renfermer nombre de fautes typographiques manifestes, ce qui nous a engagé à ne pas citer toutes les différences qu'il offre avec d'autres sources, même à l'égard de la latitude. Par exemple, il met le Cap Frio à 22 deg. 2 m

Suite du Tableau des principales positions géographiques, etc.

NOMS DES LIEUX.	LATIT. S. deg.	min.	sec.	LONG. O. DE PARIS deg.	min.	sec.	SOURCES ET AUTORITÉS.
San-Luis de Maranhao.	2	29	»	46	22	»	*Orient. Navig* Terme moyen de plusieurs observations chronométriques.
Idem	»	»	»	46	»	»	D. Jose Patriceo, carte officielle.
Ceara.	3	30	»	41	8	«	*Oriental Navigator.*
Idem	»	»	»	40	48	»	D. Jose Patriceo
Cap Saint-Roch pointe Petetinga.	5	2	30	38	3	»	*Orient. Navig* Terme moyen.
Récif, port de Pernambuco	8	4	»	37	27	»	*Éphemér. de Coïmbre.*
Olinda de Pernamburo.	8	13	»	37	25	5	*Idem.*
San-Salvador de Bahia, le fort.	12	59	»	40	53	»	*Orient. Navig* Terme moyen de beaucoup d'observations.
Cap Frio.	22	54	»	44	28	15	Mendoza Rios, *Tables astronomiques*
Idem	»	»	»	44	13	12	Broughton. Heywood
Idem	»	»	»	43	56	30	Krusenstern.
Idem	23	2	»	43	51	30	*Connaiss. des Temps. Ephem de Coïmbre.*
Rio-Janéiro, le château	22	54	2	45	37	59	*Conn des Temps* 1817.
Idem	»	»	»	45	7	50	Dorta *Mém de l'Academ. de Lisbonne* Observ. astronom
Saint-Paul	23	33	14	48	29	»	*Idem, idem*
Idem	»	»	»	48	33	45	Oliveyra Barbosa. *Ib.*
Idem	23	33	10	48	59	45	*Connaiss. des Temps*
Barre *dos Santos*	24	2	30	48	22	30	Amiral Campbell, 1807.
Iguape	24	42	»	49	26	»	*Idem.*
Cananéa	25	4	30	49	50	»	*Idem.*
Parananga	25	31	30	50	11	»	*Idem.*
Guaratuba	25	52	»	50	28	»	*Idem.*
Ile Sainte-Catherine, fort Santa-Cruz	27	22	20	50	11	40	La Pérouse Krusenstern, etc. Terme moyen
San-Pedro, le port	32	9	»	54	16	20	*Orient. Navig.* Obs anglaises et espagnoles comparées

Digitized by Google

Suite du Tableau des principales positions géographiques, etc.

NOMS DES LIEUX.	LATIT. S.	LONG. O DE PARIS	SOURCES ET AUTORITÉS.
	deg. min. sec.	deg. min. sec.	
Cap Santa-Maria...	34 37 30	56 21 20	*Idem.*
Maldonado, la baie, pointe orientale...	34 57 30	57 7 »	*Idem.*
Monté-Vidéo, le château............	34 54 48	58 30 »	*Idem.*
Buénos-Ayres.....	34 35 26	60 43 38	*Requisite Tables.*
Idem....	34 35 26	60 51 15	*Connaiss. des Temps*
Cap Saint-Antoine, pointe Nord.....	36 5 30	59 5 »	Carte espagnole de Rio-Plata.
Idem............	36 52 30	59 7 29	*Connaiss. des Temps.*
ÎLES VOISINES DU BRÉSIL.	LATIT N.		
San-Paulo ou Penedo de San-Pedro....	» 55 »	31 35 »	R. Williams.
Idem............	» » »	31 35 »	*Orient. Navig.* Terme moyen.
Idem............	» » »	30 55 »	*Éphemér. de Coïmbre.*
	LATIT S.		
Fernando Noronha, la pyramide......	3 55 15	34 55 20	*Orient. Navig.*
Roccas (les rochers).	3 52 20	35 51 »	*Idem.*
A la vue des *Abrolhos*, pointe Nord	17 40 »	42 16 »	*Éphem. de Coïmbre* (1).
Idem, pointe Sud...	18 24 »	42 20 »	*Idem.*
Partie des *Abrolhos*, pointe Est.......	18 11 »	38 25 »	*Idem.*
Santa-Barbara, ilot.	18 4 »	41 55 »	*Idem.*
Monte das Pedras, ilot..........	18 » »	41 50 »	*Idem.*
Trinidad, pointe S. E.	20 31 45	31 39 »	Flinders, distances lunaires
Idem............	» » »	31 43 »	*Idem*, chronomètre.
Idem, le centre....	20 32 30	31 29 »	Horsburgh, observations de dix vaisseaux anglais.
Idem............	20 31 »	30 56 59	La Pérouse, distances lunaires (2).

(1) L'espace ne nous permet pas de donner le grand nombre de variantes que les voyages présentent au sujet de l'extension de ces dangereux récifs.

(2) Les Éphémérides de Coïmbre donnent le même résultat, sans indiquer d'après quelle autorité.

Suite du Tableau des principales positions géographiques, etc.

NOMS DES LIEUX.	LATIT. S. deg.	min.	sec.	LONG. O. DE PARIS. deg.	min.	sec.	SOURCES ET AUTORITÉS.
Santa-Maria d'Agosta	20	32	»	32	»	7	*Éphém. de Coïmbre* (3).
Martin Vaz	20	28	30	31	10	30	*Orient. Navig.* Terme moyen.
Idem	»	»	»	31	1	»	Horsburgh.
Idem	20	30	»	30	29	59	*Connaiss. des Temps.*
Saxembourg	30	45	»	21	50	»	Lindemann de Monnikedam, 1670.
Idem (?)	»	»	»	19	»	»	Galloway américain, 1804 (4).
Columbus (peut-être Saxembourg)	30	18	»	30	40	»	Long, pilote de *Columbus*, 1809 (5).
TERRES MAGELLANIQUES.							
Port Valdez	42	30	»	66	»	30	Malespina et d'autres officiers espagnols.
—— Santa-Elena	44	32	»	67	49	45	*Idem.*
—— Malespina	45	11	15	69	»	»	*Idem.*
Cap Blanco	47	6	»	68	19	30	*Idem.*
Port Desiré	47	45	»	68	23	30	*Idem.*
—— Saint-Julien	49	8	»	70	3	30	*Idem.*
—— Santa-Cruz	50	17	30	70	51	30	*Idem.*
Rio-Gallegos	51	40	»	71	25	»	*Idem.*
Cap Virgine (de la Vierge)	52	21	»	70	27	40	*Idem.*
Cap San-Espiritu	52	41	»	70	45	30	*Idem.*
Ile du Nouvel-An	54	48	55	66	19	30	*Idem.*
Cap Succes	55	1	»	67	37	30	*Idem.*

(3) On ne dit pas dans les Éphémérides si cette île Santa-Maria fait partie du grouppe de Trinidad, comme la latitude le ferait croire, ou de celui de Martin-Vaz, dont le nom n'est pas indiqué.

(4) L'existence de l'île de Saxembourg ou Saxemburg, était révoquée en doute. La longitude indiquée par Lindemann étant très-incertaine, une différence de 2 deg. ne saurait empêcher le reconnaître l'identité. Il ne s'agit que de constater en détail l'observation du capitaine Galloway. M. Flinders l'avait cherchée inutilement depuis 28 deg. jusqu'à 22 et même plus loin, mais en inclinant sa course à l'E. S. E. La même année le capitaine américain, M. Galloway, assurait l'avoir vue, à l'ancienne latitude, mais beaucoup plus à l'Est.

(5) Le pilote Long, envoyé du Cap à Rio-Plata, observa une île qu'il crut être Saxembourg, mais qui est à 11 deg. 40 min. plus à l'ouest que l'île vue par Galloway. L'île avait quatre lieues marines de long, deux milles et demi de large; elle était plate, mais offrait à l'Est un pic élevé de 70 pieds.

La route de Flinders n'atteint ni l'île Columbus, ni celle vue par Galloway; si l'observation de ce dernier ne se confirme pas, l'île Columbus serait la véritable Saxemburg, malgré l'énorme différence des longitudes. Mais nous pensons que les deux îles existent simultanément.

Suite du Tableau des principales positions géographiques, etc.

NOMS DES LIEUX.	LATIT. S	LONG. O. DE PARIS.	SOURCES ET AUTORITÉS.
	deg min sec.	deg. min. sec.	
Cap Horn.	55 58 30	69 41 30	Malespina et d'autres officiers espagnols.
Iles Diego Ramirez.	56 27 30	70 59 30	*Idem.*
ÎLES MALOUINES OU FALKLAND.			
Port Egmont.	51 24 »	62 12 30	*Oriental Navigator.*
Port Soledad.......	51 32 30	60 27 30	*Idem.*
Ile Géorgie, cap N.	54 4 45	40 35 »	Cook.
Terres Sandwich, pointe S. ou Thule austral...........	59 34 »	30 5 »	*Idem.*

SUPPLÉMENT AU TABLEAU

De l'enchaînement géographique des langues américaines et asiatiques, p. 227—234.

Soleil. Les noms tatares et yakoutes *kouyach* et *kouini* se lient encore à *gouie* dans le maypoure.

— *Nii* et *née*, soleil en kinaï (Amérique russe) se rattache à *né*, jour, lumière en birman; *nie*, œil, en lieukieu, *ne*, œil en chili, etc. — *Néoga*, jour, en abipon

— *Synn*, étoiles, en tchouktche, se lie à la deuxième série des noms du soleil.

Terre. A la troisième série ou chaîne, ajoutez *tlali*, en mexicain; *tlatka* en koliousche.

C'est toujours *la* ou *lat* que l'on doit considérer comme la racine.

Idem (nouvelle chaîne), en tamanaque, *nono*, en zamouque; *noumi*, en tchoukche et groenlandais; *nouna*, *nounit*, en koriaique, *noutælout*.

N. B. Ce nouvel enchaînement d'un mot principal forme une preuve très-forte en faveur de notre hypothese.

Eau, à la première série, ajoutez *oui* et *vie*, en albanais et épirotique.

Année, ajoutez à la série, *hiout*, dans un dialecte tchoucktche; *viet*, en albanais.

Rivage, ajoutez: *kada-schma-kodan*, rivage en pente, en aïno.

Lac, en hongrois, *to* et *ferto*; en aïno, *to*, un grand lac; en tchouktche, *touot-touga*, golfe de la mer; en mexicain, *atoyatl*, lac; en lule, *tooson.*

Fleuve, pour la première chaîne, *hytnu*, en kinaïtzi.

Foret, en guarani, *caa*; en tupi, *cagua*; en omagua, *caara*; en vilela, *cohuit*; en maya, *kaas*; en malabar. *cadd.* Tous ces mots se rattachent à ceux qui signifient *herbe*, deuxieme série.

Pierre, la chaîne s'accroit d'un anneau important et incontestable dans le *té* ou *tété* des koliousches (Amérique russe).

Poisson; aux neuf anneaux de la chaîne, ajoutez: *caih*, en maya; *chaat*, en koliousche; *ikahlik*, dans un dialecte tchoukche; *ca*, en tonquinois.

Viande; en tchoukche, *nakka*. La chaîne se retrouvera peut-être dans le samoyede ou le toungouse.

Homme; ajoutez à la premiere série: en koliousche, *ka* et *akkoch*; en saliva, *cocco*.

Femme; ajoutez à la première série: *nacou*, en saliva; *nevaitschit*, (fille, jeune femme) en tchoukche; *niewiasta*, en polonais; *nekebah*, en hébreu.

Pere ; aux dix anneaux de la première série, ajoutez: *tata*, en moxa; *tatli*, en mexicain; *tah*, en otomite; *atta* et *attaka*, en tchoukche; *tadak*, en kinaï.

Mere; aux douze anneaux de la première chaîne, ajoutez: en vilela, *nané*: en maipoure, *ina;* en cochimi, *nada;* en kinaï, *anna*.

Fils ; à la premiere série, où les intermédiaires nous manquent, ajoutez: *iegnika*, et *rinaka*, en deux dialectes tchouktche.

Idem; à la deuxieme série, ajoutez: *kisna* et *kissun*, fille; *kissikoia*, petite fille, en kinaï.

N. B. Ces mots se rattachent à *homme*, deuxième série.

Frère; premiere série, ajoutez: *panika*, fille, en tchouktche.

Idem, troisieme série, *aki*, frère cadet, en aïno ou jesso; *achaïk* et *achuica*, frère, en kouliousche; *ach-ik*, sœur, *idem; agala*, frère aîné, en kinaï.

Œil; première série, ajoutez: *nicola*. en mocobi; *nigue*, en cubaya; *nahui*, en péruvien; *nagak*, en kinaïtzi. (Voyez plus haut *Soleil.*)

Nous tirons ces nouvelles analogies des *Vocabulaires aïno, tchouktche, koliouschi* et *kinaï*, recueillis par MM. *Davidoff, Lisiansky, Koschiloff*, etc., et publiés en allemand par M. de *Krusenstern*. Quelques mots américains sont tirés du Vocabulaire polyglotte d'Hervas.

Il eût été possible de recueillir encore une cinquantaine d'exemples de mots asiatiques qui ont passé en Amérique; mais le défaut d'espace nous empêche de les imprimer. Nous dirons seulement que toutes nos recherches continuent à offrir des résultats absolument conformes à ceux que nous avons indiqués p. 211 et 212, art. 1—5. Nous n'avons trouvé que peu d'indices nouveaux en faveur d'une communication avec l'Afrique (art. 6 et 7).

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

P. 4, *Expédition du Congo.* — L'opinion que nous avons manifestée n'a été que trop malheureusement confirmée. L'expédition anglaise n'a pu pénétrer qu'à cent vingt milles au-delà des premières cataractes du Congo, dans une direction *sud-est.* Les Portugais ont été plus loin.

Mes amis le capitaine *Tuckey*, Anglais, et le botaniste *Smith*, Norwégien, ont péri victimes de cette entreprise, que j'avais déconseillée tant par des lettres particulières que dans des articles de journaux.

P. 17, ligne 6, d'en bas. Les *n',osi*, lisez : les *n'sofi.*

P. 43, ligne 11—19. Effacez ces deux périodes. *Voy.* p. 93 la véritable explication du mot *Ouakouak.*

P. 125. D'après une lettre de l'Ile-de France, le roi des Hovas ou du pays d'Ancove aurait soumis tous les pays au nord de son royaume jusqu'à la baie Louquez.

P. 149. Les *Ephémérides de Coïmbre*, de 1807, placent l'île *Denia* ou *Dina* à 40 deg. 32 min. *sud*, et à 18 deg. 49 min. 7 secondes *est* de Paris.

P. 192. *Longitude de l'île Sainte-Hélène*, « deg. 56 min. 30 seconde, *lisez :* 7 deg. 56 min. 30 secondes.

Ibid. Ile Saint-Mathieu, d'après les *Ephémérides de Coïmbre*, 1 deg. 53 min. *sud*, 9 deg. 43 min. *est* de Paris.

P. 228, ligne 10. Dialecte de to-kien, *lisez :* Dialecte de Fokien.

Ibid, ligne 20. En youkagne, *lisez :* en youkagire.

P. 274. La population actuelle du *Groenland danois* est de six mille cinq cents individus.

P. 384. L'Etat de la *Nouvelle-Orléans* prend aujourd'hui le nom de la *Louisiane.*

P. 504. La population de la ville de Mexico est donnée ici d'après M. de Humboldt. Des nouvelles postérieures au voyage de ce savant portent le nombre des naissances et des décès, pour l'an 1809, à plus de six mille; ce qui fait supposer une population de cent quatre-vingt mille.

P. 570 *Tribus indigènes de la Nouvelle-Grenade.* — Il faut y ajouter les *Muzos*, anciens ennemis des Muyscas; ils croyaient qu'une *ombre d'homme*, nommée *Are*, avait crée et instruit leur nation; les *Sutaqos*, qui habitaient vers Summa-Paz, et qui se distinguaient par leur idiome extrêmement doux et efféminé comme leur caractère; enfin les Indiens-Mestizos, à l'ouest du golfe Darien, qui comptent trente mille individus, dont huit mille guerriers, parmi lesquels trois mille armés de fusil; c'est un ramas de sauvages, de pirates et de contrebandiers. (*Viajero Univ.*, XXIII, p. 56, 77, etc.)

P. 648. • *Cinq cent mille* pour l'île Cuba, Porto-Rico et St.-Domingue. — Lisez *Neuf cent mille* a *un million* pour les îles, savoir: 750,000 pour Cuba, 100,000 à 120,000 pour St.-Domingue, 140,000 à 160,000 pour Porto-Rico.

P. 751. La population de la Dominique, en 1811, d'après le gouverneur Baines, était ainsi qu'il suit: Blancs, 325; gens de couleur libres, 2,980; esclaves, 21,728. Total, 25,033.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

C 24780



TABLE
DES MATIÈRES
Contenues dans ce cinquième Volume.

LIVRE QUATRE-VINGT-DIXIÈME. *Suite de la* DESCRIPTION D'AFRIQUE — *Description générale et particulière du* CONGO *ou de la* GUINÉE MÉRIDIONALE *et de quelques pays limitrophes.*

LIVRE QUATRE-VINGT-ONZIÈME. *Suite de la* DESCRIPTION DE L'AFRIQUE. — *Le* CAP *et le pays des* HOTTENTOTS.

LIVRE QUATRE-VINGT-DOUZIÈME. *Suite de la* DESCRIPTION DE L'AFRIQUE. *Côtes Sud-Est ou la Cafrerie, le Monomotapa et Mozambique.*

LIVRE QUATRE-VINGT TREIZIÈME. *Suite de la* DESCRIPTION DE L'AFRIQUE. *Côtes orientales ou Zanguebar et Ajan. Recherches sur l'intérieur de l'*AFRIQUE MÉRIDIONALE.

LIVRE QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME. *Suite de la* DESCRIPTION DE L'AFRIQUE. — *Iles africaines orientales ou* SOCOTRA, MADAGASCAR, *les* MASCAREIGNES.

LIVRE QUATRE-VINGT-QUINZIÈME. *Suite de la* DESCRIPTION DE L'AFRIQUE. — *Iles africaines occidentales.*

LIVRE QUATRE-VINGT-SEIZIEME. DESCRIPTION DE L'AMÉRIQUE — *Considérations générales. Origine des Américains.*

LIVRE QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIEME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'AMERIQUE — *Recherches sur la navigation de la mer Glaciale du Nord. — Régions nord ouest de l'Amérique.*

LIVRE QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME.

Suite de la Description de l'Amérique. — *Régions du nord et du nord-ouest, ou pays sur le fleuve de Mackenzie, pays de la baie d'Hudson, Labrador, Groenland, Islande et Spitsberg.*

LIVRE QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'AMÉRIQUE. — *Le Canada avec la Nouvelle-Ecosse et la Terre-Neuve.*

LIVRE CENTIÈME. *Suite de la* DESCRIPTION DE L'AMÉRIQUE. — *Etats-Unis anglo-américains. Partie située à l'est du Mississipi. Description physique générale.*

LIVRE CENT UNIÈME. *Suite de la* DESCRIPTION DE L'AMÉRIQUE. — *Etats-Unis, partie occidentale. Description topographique et politique.*

LIVRE CENT DEUXIÈME. *Suite de la* DESCRIPTION DE L'AMÉRIQUE. — *Territoire des Etats-Unis à l'ouest du Mississipi ou Louisiane et Missouri. Considérations générales sur la république américaine.*

Digitized by Google

TABLEAUX *relatifs à la géographie politique des Etats-Unis.*

LIVRE CENT TROISIÈME. *Suite de la* DESCRIPTION DE L'AMÉRIQUE. — *Le Mexique, y compris le Nouveau-Mexique et la capitainerie de Guatimala. Description générale physique.*

LIVRE CENT QUATRIÈME. *Suite de la* DESCRIPTION DE L'AMÉRIQUE. — *Le Mexique, y compris le Nouveau-Mexique et la capitainerie générale de Guatimala. Description générale. Tableau des habitans.*

LIVRE CENT CINQUIÈME. *Suite de la* DESCRIPTION DE L'AMÉRIQUE, *suite et fin de la* DESCRIPTION DU MEXIQUE. *Topographie des provinces et villes.*

LIVRE CENT SIXIÈME. *Suite de la* DESCRIPTION DE L'AMÉRIQUE. DESCRIPTION PHYSIQUE *générale de l'Amérique méridionale espagnole.*

LIVRE CENT SEPTIÈME. *Suite de la* DESCRIPTION DE L'AMÉRIQUE. *Description particulière de Caracas, de la Nouvelle-Grenade et de Quito.*

Digitized by Google

LIVRE CENT HUITIÈME. *Suite de la* DESCRIPTION DE L'AMÉRIQUE. *Description particulière du Pérou dans ses anciennes limites.*

LIVRE CENT NEUVIÈME. *Suite de la* DESCRIPTION DE L'AMÉRIQUE. *Description particulière du Chili, du Paraguay et des Terres Magellaniques.*

LIVRE CENT DIXIÈME. *Suite de la* DESCRIPTION DE L'AMÉRIQUE. *Tableau politique général de l'Amérique espagnole.*

LIVRE CENT ONZIÈME. *Suite de la* Description de l'Amérique. *Description du royaume du Bresil ou de l'Amérique portugaise.*

LIVRE CENT DOUZIÈME, *Suite de la* Description de l'Amérique. *Description de la* Guyane *française, hollandaise et anglaise.*

LIVRE CENT TREIZIÈME. *Fin de la* DESCRIPTION DE L'AMÉRIQUE. — *Description particulière de l'Archipel Columbien ou des grandes et petites Antilles.*

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

IMPRIMERIE DE POULET, QUAI DES AUGUSTINS, N°. 9.

Digitized by Google

Digitized by Google

